


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques

SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

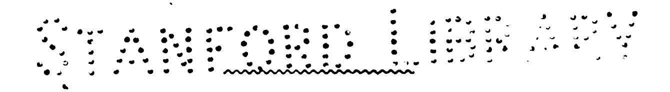
TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

Dr X. DARIEX; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef: C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :



DIX-SEPTIÈME ANNÉE — 1907

PARIS — 6, rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année | Janvier 1907 | N° 1

LILIAN WHITING

Les Camp-Meetings spirites aux États-Unis

We are spirits clad in veils :
Man by man was never seen :
All our deep communion fails
To remove the shadowy screen.

Les *Camp-Meetings* spirites, comme on les appelait autrefois — leur nom a été depuis peu changé en celui d'*Assemblées* — ont constitué une phase importante de la recherche générale d'une vérité plus intégrale, depuis 1873. Maintenant, après une existence de plus d'un quart de siècle, avec une histoire, tout à la fois complexe et incohérente, dans laquelle se trouve mêlée presque toute la gamme des phénomènes psychiques, ce mouvement mérite bien d'attirer un examen critique et une sérieuse attention.

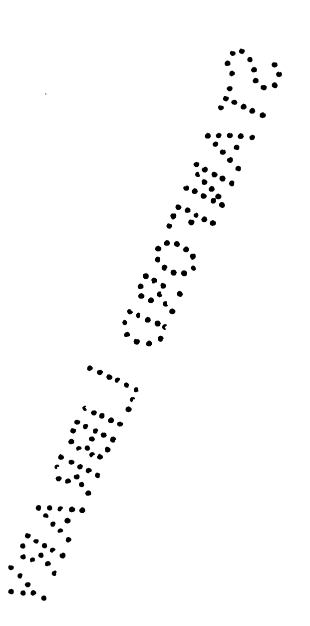
L'histoire du mouvement spirite aux États-Unis présente une série progressive de phases, qui imposent l'attention, sinon la conviction. Au point de vue de la recherche spéculative, cette histoire présente des phénomènes variés et complexes, à la solution desquels contribue tout, ou presque

tout, ce qui a été actuellement spécialisé sous les noms d'hypnotisme, suggestion, personnalité secondaire ou multiple, régression de la mémoire, extériorisation de la sensibilité, transmission de la pensée et autres formes de phénomènes. Commençant par le *rap* simple et primitif entendu par les sœurs Fox en 1847, le Spiritisme, durant un peu plus d'un demi-siècle, a développé tant d'aspects différents que la vie générale est pénétrée, le plus souvent d'une manière inconsciente, par son influence ou sa philosophie. Aucune forme de croyance n'est peut-être moins redevable de son développement à la propagande, de ce que l'est le Spiritisme. L'opinion prévalante semble toujours avoir été que les adhérents et les fidèles se tournent à la foi spontanément, comme une conséquence naturelle du développement évolutionnaire, quand le bon moment est venu, et que jusque-là tout effort de persuasion est inutile. Les personnes désireuses d'examiner la question ont été bien accueillies; on leur a généralement offert toutes les facilités possibles pour l'investigation; mais bien rarement on a fait appel au public pour qu'il vienne examiner les phénomènes allégués. Cette règle générale n'empêche pas que les supercheries sont malheureusement trop nombreuses, pour ne pas dire abondantes ; mais leur rapport avec les manifestations authentiques est le même que celui de la fausse monnaie avec la bonne. Et, dans toute étude financière sérieuse, c'est de la bonne monnaie que l'on s'occupe, et non pas de la fausse, quelle que soit l'habileté avec laquelle elle a été forgée.

Le premier « camp-meeting » a été réuni, dans le courant de l'été 1873, au Lac Pleasant, dans la partie occidentale du Massachusetts, à cent milles de Boston. Le site y est particulièrement attrayant à cause du beau petit lac de trois milles environ de circonférence, placé comme un bijou au milieu de collines, avec une gare de chemin de fer à peu de distance. Trois cents villas y ont été érigées dans ces derniers trente-trois ans; elles sont occupées au cours des quelques semaines qui précèdent et qui suivent la



"CAMP-MEETING" SPIRITE A ONSET BAY.



« convocation », qui dure habituellement un mois. Les emplacements des « camp-meetings » — aujourd'hui appelés « assemblées » — sont toujours choisis avec un égard spécial à la beauté du paysage, à la salubrité de l'air, à la facilité des communications. A partir du mois de mai jusqu'au mois d'octobre inclusivement, le pays est très attrayant. Il y a moyen de satisfaire à toutes les demandes; on peut louer, pour la saison, des villas grandes et petites, meublées ou non meublées, à des prix modérés — depuis 25 jusqu'à 200 dollars — on se procure des chambres depuis 8 ou 10 francs par semaine; les vivres sont aussi bon marché. Les hôtels sont ouverts durant la session des meetings, et souvent quelque temps avant et quelque temps après, pour recevoir les personnes qui n'ont pas l'intention de s'arrêter longtemps dans le pays.

Pour ce qui se rapporte aux phénomènes spirites, tout ordre de manifestations médiumniques s'y trouve représenté. Des sujets psychiques de toutes les espèces concevables prennent leur quartier dans l'endroit : les médiums à « incarnation », à « matérialisation », à « trompette », les « guérisseurs », ceux qui produisent de l'écriture automatique ou de l'écriture directe sur l'ardoise, ceux qui produisent des voix indépendantes, ceux qui prétendent obtenir des photographies d'esprits ou des portraits en couleur, les médiums à « apports de fleurs », les conférenciers inspirés, les chiromanciens, les astrologues et les « astro-psychiques » ; le médium qui a découvert les moyens d'une « coopération consciente avec la Nature », et qui peut vous renseigner, moyennant la modeste somme d'un dollar chaque mois, ou de 10 dollars chaque année, comment vous pouvez éviter la stupide erreur de la mort — c'est-à-dire qu'il vous octroyera le secret de la jeunesse perpétuelle; l'homme qui a imaginé un nouveau système planétaire qui rend compte de toute variation dans l'Univers, moyennant une méthode perfectionnée, que les plus illustres astronomes modernes n'avaient jamais soupçonnée; l'homme qui a découvert que tout le travail des écoles est superflu —

que les collèges et les universités sont les plus inutiles des institutions, et que toute la connaissance peut être infusée d'une manière mystérieuse dans un homme, sans qu'il se dérange de son fauteuil, et par des manipulations qui ne doivent durer que deux ou trois heures par jour. Nestus n'a-t-il pas dit :

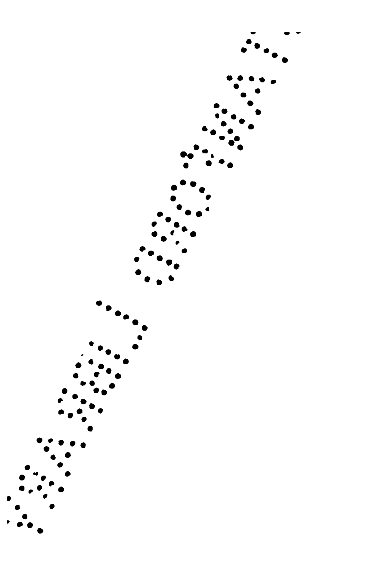
Toute aspiration est une fatigue,
Mais l'Inspiration vient d'en haut,
Et n'est point un travail.

Tout cela et d'autres variations de la naïveté populaire se trouvent là, aussi incohérentes que le contenu du chaudron d'une sorcière. On peut obtenir presque tout ce qu'on peut désirer, depuis une entrevue avec votre grand'mère jusqu'à l'apparition de l'Ombre de Salomon. Sans doute, la curieuse et étonnante suggestibilité de la subconscience joue un grand rôle dans une grande partie de ces séances et, dans une certaine mesure, d'une manière indépendante du médium. Chaque expérimentateur se trouve fort embarrassé à établir l'étendue du rôle joué par le Moi subnormal, même alors qu'il s'agit d'une fraude. La chose ne serait pas trop difficile dans une séance où tout ne serait que supercherie et artifice, ou dans une autre où tout serait, au contraire, authentique ; mais, ce qui nous rend perplexe, c'est la grande difficulté d'établir la mesure dans laquelle un grain de vérité s'entremêle à une forte dose de fausseté. Comme s'écriait une fois un spirituel auteur américain, Gail Hamilton : « Le lait est bon, l'eau est bonne, mais ne mettez pas la boîte à lait sous le robinet de la pompe. » La découverte d'une supercherie suffit à détruire l'enchantement produit par les traits de vérité et les preuves d'une faculté supernormale.

Les apparitions soudaines que fait le subliminal à la surface de notre conscience normale présentent des phénomènes qui n'ont pas encore été explorés et définis. Le professeur Hiram Corson, de l'Université de Cornell, est d'avis que ce subliminal est la source des plus hautes connais-



QUELQUES ÉDIFICES D'UN "CAMP" PRÈS DU LAC HELEN



sances spirituelles de l'homme. Browning exprime la même conviction en « Paracelsus » :

> Truth is within ourselves; it takes no rise
> From outward things, whate' er you may believe;
> There is an inmost centre in ourselves
> Where truth abides in fulness (1).

Le docteur Corson ajoute, un peu plus loin :

> C'est ce que l'homme tire de sa subconscience qui a une importance primordiale dans sa vraie éducation, non pas ce qu'on y dépose. C'est l'émersion éventuelle de nos consciences essentielles qui nous permet parfois de nous sentir « plus grands que nous ne nous supposions ».

Ces émersions de la partie subconsciente de nous-mêmes expliquent bien des phénomènes qui se produisent dans les séances, et qui resteraient sans cela entourés de mystère. Des choses cachées viennent à la surface : événements, manières de penser, penchants divers; des souvenirs qui semblaient complètement effacés reparaissent tout à coup.

Un historien véridique des trente-trois ans de camp-meetings spirites ne peut toutefois pas s'arrêter uniquement, ou même principalement, sur la fraude.

> There are nettles everywhere,
> But smooth green grasses are more common still,
> The blue of heaven is larger than the cloud (2).

L'observateur intelligent trouve, dans toute étude serrée et critique de ces assemblées, qu'elles sont, en très grande partie, caractérisées par la simplicité et la sincérité. La National Spiritualit's Association, dans son ensemble, condamne la fraude avec la plus énergique sévérité. Dans son discours annuel, le Président Harrison W.-Barrett disait :

---

(1) « La vérité est en nous-mêmes; elle ne tire pas sa source des choses extérieures, quoi qu'on puisse croire ; il y a en nous-mêmes un centre intérieur dans lequel la vérité se trouve en plein. »

(2) « Partout il y a des orties, mais la douce herbe verte est encore plus fréquente; l'azur du ciel est plus vaste que le nuage. »



Je crois que le temps est venu pour nous, en tant que corps organisé, de déclarer fortement et nettement notre aversion déterminée pour toute forme de fraude et pour l'emploi de personnes d'un caractère discutable à nos tribunes et dans nos séances comme orateurs et médiums. Il faut que nous défendions et appuyions loyalement les médiums honnêtes de toute espèce.

Dans tous les principaux camps, on n'admet pas de médium ayant été reconnu fraudeur ; néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, les phénomènes frauduleux se mêlent parfois, d'une manière bien étrange, à ceux authentiques.

***

Au cours de l'été 1906, quelque quarante-trois camp-meetings ont été tenus sur toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Maine jusqu'à Washington sur la côte du Pacifique, et du Massachusetts à la Floride. Les principaux ont été ceux d'Onset et du Lac Pleasant, dans le Massachusetts; de Lily Dale dans l'État de New-York ; de la Parkland Heights Spiritualist Home en Pensylvanie; et du Lac Helen dans la Floride. Les sessions du dernier ont été tenues au commencement du printemps ; celles de Lily Dale et d'Onset se prolongent de 30 à 50 jours en juillet et août, alors que la plupart des autres ne sont que d'un mois ou moins. Parmi les principaux orateurs de ces assemblées se distinguent actuellement les suivants : Rév. Cora L. V. Richmond, Rév. Fréderick A. Wiggin, Mrs. Helen L. P. Russeque, Rév. May S. Pepper, Miss Susie C. Clark, J. Clegg Wright, Rév. Wilson Fritch, Mrs. R. S. Lillie; Professeurs, Williams et Lockwood, Rév. Dr B. F. Austin, Mrs. Annette J. Pettingill, Mrs. Minnie M. Soule, Dr. Lyman, C. Howe, Dr. W. O. Knowles.

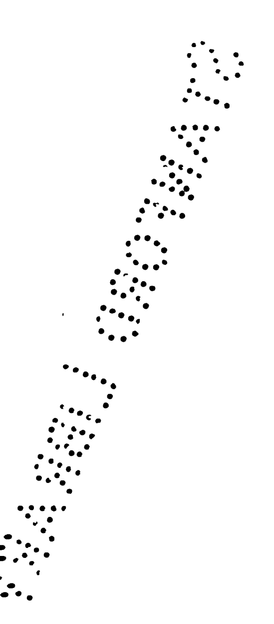
Onset est une des plus belles stations balnéaires de la côte du Massachusetts, sur ce qu'on appelle la South Shore (Côte Méridionale). Il n'est qu'à 50 milles de Boston, près de plusieurs plages splendides; c'est le centre de plusieurs bons hôtels et pensions, et de quelques douzaines de villas qu'on loue pour la saison. En effet, le « Camp » spirite comprend quelque chose en dehors de son but principal ;



L'AUDITORIUM DU "CAMP" DE NIANTIC.



LE LAC COLBY (PRÈS DU LAC HELEN, FLORIDA)
OU SE TROUVE LE "CAMP".



il offre une villégiature en de beaux sites à des familles et à des personnes qui, sans cela, ne pourraient pas s'en procurer. Il y a un certain nombre de *camp-followers*, c'est-à-dire d'habitués des camps, qui n'ont que des rapports accidentels et sympathiques avec le spiritisme ; ils aiment faire leur villégiature dans ces endroits ; assistent de temps temps aux réunions, aux conférences, et parfois même aux séances ; ils croient, ou ils sont inclinés à croire, ou ils ont des sympathies pour la croyance qu'il y a du vrai dans les communications entre le visible et l'invisible ; mais leurs penchants ou leur conviction sont plutôt d'une nature passive qu'active. Il s'agit d'abord pour eux de vivre dans un milieu beau et radieux : devant le miroitement des eaux d'argent vues à travers la magnificence d'un été verdoyant ; ils aiment à se trouver entourés de personnes simples et aimables, à ne pas être astreints à une manière conventionnelle de vivre. La vie n'y est pas chère ; l'ensemble des conditions est attrayant. On peut dire aussi sans exagération que ces conditions élèvent l'âme. Comme le conseillait le professeur Amiel : « Oh ! soyez faciles à aimer ! Hâtez-vous d'être aimables ! » Le progrès réel du monde est — dans sa réalité fondamentale — produit par ce trésor d'amabilité ; et cette atmosphère est l'un des traits caractéristiques des camp-meetings spirites. L'observateur critique pourra sourire, mais il est probable qu'il se sentira attiré et plus ou moins fortifié par l'harmonie sympathique qu'il trouvera autour de lui.

Il y a généralement dans ces meetings trois réunions par jour. Il faut payer la petite somme de 10 cents pour être admis dans les camps ; il y a des personnes en villégiature non loin de là qui, avec ces quelques sous, viennent passer en cet endroit toute la journée, en portant avec elles leur déjeuner de pique-nique ; elles écoutent plus ou moins les discours et se promènent librement avec des amis. Elles ne font adhésion à aucun système spécial de philosophie, mais elles sentent autour d'elles une fraternité aimable et humaine et la pensée encourageante de l'existence d'une vie d'outre-tombe.

Il y a aussi des journées qui sont destinées à la discussion de certains arguments spéciaux, en dehors du spiritisme. Il y a le « Jour de la Paix », dans lequel prennent la parole des orateurs qui s'occupent de l'Arbitrage et de la Paix internationale ; le « Jour de la Femme », dans lequel sont invités à développer leurs idées les représentants de l'émancipation politique de la femme, les représentants du mouvement contre la licence des mœurs et peut-être aussi de quelques idéaux sociaux. C'est ainsi que l'on entendit à Onset et à Lily Pane Miss Susan B. Anthony, dernièrement décédée; Mrs. Mary A. Livermore, morte en 1905, a été elle aussi à plusieurs reprises l'orateur du jour à Onset. Un groupe d'hommes et de femmes qui se consacrent à certains intérêts politiques, sociaux, à la propagande pour la tempérance, prennent aussi fréquemment la parole sur les estrades des camp-meetings spirites. La santé est aussi un argument dont on s'occupe souvent ; la philosophie spirite se trouve ainsi exposée de plusieurs manières et sous ses différents aspects.

Les orateurs engagés pour prononcer des discours dans les camp-meetings spirites sont payés dix dollars pour chaque discours dans les jours de la semaine, et quinze dollars le dimanche. Dans ce dernier jour, les droits nominaux d'entrée aux « camps » sont aussi augmentés, ordinairement de 10 à 15 cents, ou bien on vend (comme à Lily Dale) un ticket d'admission à toutes les conférences de la saison pour 4 dollars.

Les différents sujets psychiques se réunissent aussi dans les « camps » et donnent des séances individuelles à l'heure et aux prix qu'ils ont eux-mêmes fixés avec les assistants. Ces séances sont entièrement réglées par l'initiative individuelle.

Naturellement, les charlatans et les fanatiques ne sont pas inconnus, mais il est excessivement rare qu'ils prennent la parole à la tribune. Les orateurs, choisis avec soin, sont invités à se présenter; on a aussi recours à une forme spéciale de réunions dites « conférences » auxquelles tout

le monde peut participer, sans toutefois parler plus de cinq minutes; c'est là une espèce de soupape de sûreté pour les génies incompris qui ont des théories spéciales à débiter pour faire apparaître le soleil à minuit, ou mouler l'univers en général d'une façon plus congrue.

Le docteur George A. Fuller, président du camp d'Onset, est un médecin possédant une éducation et une culture qui le placent parmi les meilleurs représentants de sa profession. Ce camp est administré avec un jugement positif, avec probité dans les affaires, avec une hospitalité libérale et tolérante.

L'été dernier, dans sa trentième session annuelle, le programme comprenait avec beaucoup d'ampleur des discussions se rapportant aux sciences occultes, métaphysiques et psychiques. La Révérende Cora L. V. Richmond, qui s'est fait une spécialité de l'Astro-Psychologie, croit qu'il y a un rapport psychologique direct entre l'âme individuelle et les planètes; dans un livre intitulé *The Soul* (l'Ame), elle expose sa philosophie d'une manière logique et subtile; ses lectures sur « l'Astrologie de l'Ame » se rapportent à cette question.

Un cours de lectures faites à Onset par Mr. Wilson Fritch — qui a été aussi l'un des principaux orateurs à Lily Dale — a présenté une importante discussion sur « l'Intuition », « la Pensée », « la Télépathie », « l'Aura et les Couleurs », et « la Symétrie ».

Le Révérend Frédéric A. Wiggin, pasteur de l'Unity (Spiritualist) Church de Boston — église qui a un public très nombreux — a donné aussi plusieurs lectures avec expériences. Le supposé « contrôle » de Wiggin et le fameux acteur John Mac Hullagh, et la manière de parler correcte et dramatique de M. Wiggin, sans être théâtrale, peut laisser supposer que cette prétention soit bien fondée. Les sermons de M. Wiggin sont d'un caractère « inspiré, » et ils offrent certainement des conseils éthiques d'une haute valeur. Ses facultés psychiques se sont manifestées dans quelques remarquables expériences. Les discours

que prononce M. Wiggin le dimanche soir dans son église sont toujours accompagnés par des « messages des esprits ».

Miss Susie C. Clark est l'un des orateurs les plus originaux et les plus entraînants de la tribune spirite. Elle est l'auteur de plusieurs livres, et est spécialement douée comme « guérisseur spirituel ». Elle a même prêté ses soins à Mme Mac Kinley, la femme du président assassiné ; cette dame se trouvait dans un état qui paraissait désespéré, et qui semblait ne pas devoir lui laisser beaucoup de temps à vivre ; elle est aujourd'hui relativement bien. La liste des malades de Miss Clark comprend des noms très connus. Son cours de lectures à Onset, l'été dernier, a été suivi avec une attention spéciale ; elle s'y est occupée des cures mentales et spirituelles; la manière d'utiliser les facultés mentales ; la place de la Volonté, de l'Imagination et de la Mémoire ; de la « Puissance de l'Esprit Radiant »; du traitement psychique ; de la concentration et méditation à l'appui de l'illumination, et d'arguments du même ordre.

*
* *

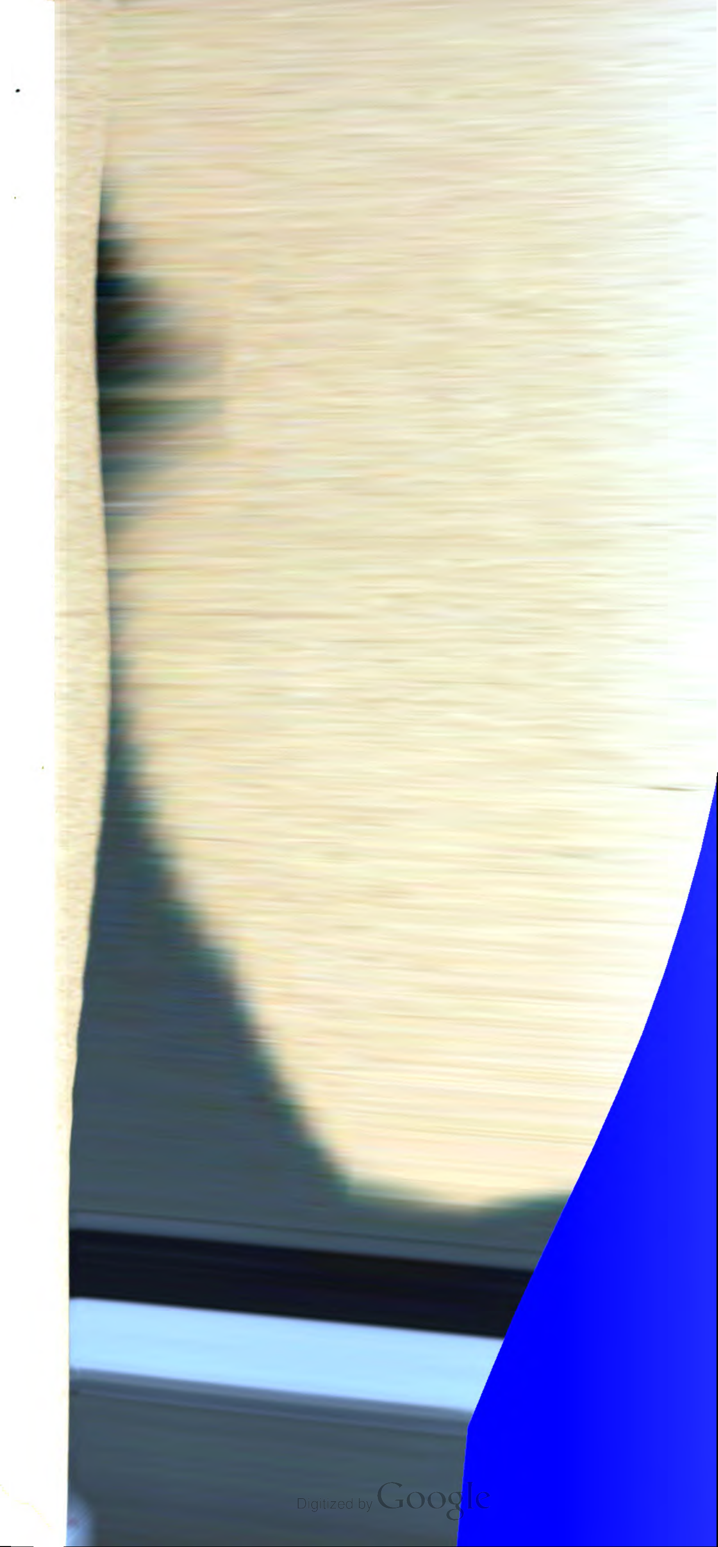
Dans l'été de 1906, 43 camp-meetings spiritualistes ont été tenus dans les différents États. Ceux de Lily Dale et Onset ont été les plus importants et les plus fréquentés ; mais les plus petits et moins connus n'ont pas manqué d'intérêt. Celui de Queen City Park, aux bords du lac Camplain, à deux milles de la ville de Burlington, Vermont, à laquelle il est relié par des tramways électriques, a tenu cette année sa vingt-sixième assemblée annuelle ; parmi ses orateurs se trouvaient le Révérend docteur B. F. Austin, pasteur de l'église spirite de Plymouth, à Rochester (État de N. Y.), et directeur de la *Reason*, et Mrs. Helen L. P. Russegure, dont les discours sont de caractère plutôt éthique que se rattachant au côté phénoménal de la doctrine spirite. « Je ne me soucie pas de définitions religieuses qui n'aient

pas un caractère pratique — a dit Mrs. Russegure — qui n'aident pas les plus faibles, les plus humbles.

La « Mississippi Valley Spiritualists' Association » a tenu, l'été dernier, sa vingt-quatrième assemblée au Mount Pleasant Park (Iowa) où aux hôtels et aux villas s'ajoutent des tentes qui sont louées à des prix incroyablement bas. Parmi les principaux orateurs de ce camp se trouvent M. et Mme Sprague, dont les conférences sont aussi accompagnées de messages spirites ; Georgia Gladys Cowley, qui est regardée comme transmettant des messages particulièrement sympathiques, et Mme Stuart-Richings, lecteur dramatique, dont les conférences sur des arguments spirites sont mêlées à des interprétations dramatiques des poètes. Les terrains du Mount Pleasant Park sont charmants; et l'Association n'est aucunement endettée. Son programme porte que l'Assemblée est consacrée « à la promulgation de la seule religion scientifique ». Un public très nombreux assiste aux conférences, dans lesquelles on prêche la fraternité humaine, et on insiste sur le côté social de la question. Ce camp a aussi ses journées spéciales : la « Journée Théosophique », la « Journée des Fleurs », la « Journée de la Femme », etc.

*
* *

Maintenant, le sentiment inspiré partout par ses camp-meetings est celui d'un enthousiasme grandissant. Par ceci, je ne veux pas entendre du pur fanatisme ; « j'appelle un homme fanatique lorsque son enthousiasme est étroit et aveugle », a dit Georges Eliot, par la bouche d'un de ses personnages, « de telle manière qu'il n'a aucun sentiment de proportion et devient injuste, hostile vers les hommes qui ne suivent pas sa direction; je voudrais garder le mot d'enthousiaste pour l'ordre le plus élevé des intelligences, pour ceux qui ont réellement en vue le bien général et suprême de l'humanité ». L'observateur impartial de l'es-



prit général de ces camp-meetings, tel qu'il se manifeste sous ses différents aspects, ne peut s'empêcher de reconnaître que la note dominante de l'assemblée est donnée plutôt par l'enthousiasme que par le fanatisme. Dans toute étude prolongée, dans toute analyse critique de cette manifestation si particulière de la vie estivale, on acquiert une nouvelle perception de ce que signifie l'œuvre commune, une idée plus profonde de l'humanité. Malgré quelques mélanges de grotesque et de frauduleux, le caractère des meetings est, dans son ensemble, sincère. La plupart des discours qu'on y prononce sont intelligents ; de quelques-uns on peut même ajouter qu'ils sont philosophiques et érudits. Cette affirmation peut, au premier abord, paraître peu vraisemblable à un esprit scientifique, mais on se persuade de la chose si on se donne la peine de l'examiner à fond. La médiumnité, quand on en fait commerce, a sans doute ses tentations. Mais est-ce la seule forme d'activité rémunératrice qui présente des tentations ?

M. Harrison D. Barrett, durant plusieurs années Président de la National Spiritualists' Association d'Amérique, est un homme qui peut bien être compris, sans aucune sorte d'exagération, parmi les plus remarquables de son pays. C'est un vrai gentleman d'une haute culture, dont la vie est toute spirituelle, qui aspire aux buts les plus nobles et les plus généreux ; possédant une grande sûreté de jugement, un vrai génie pour l'organisation, la faculté de tirer de chacun ce qu'il peut donner de mieux — enfin l'envergure du chef.

Dans la Convention annuelle de la N. S. A. tenue à Chicago, en octobre dernier, le Président Barret s'exprimait ainsi :

Étant donné que la médiumnité est la porte à travers laquelle se réalise pour l'humanité la continuité de la vie, nous concevons que le seul moyen d'obtenir le mieux, c'est de fournir les meilleures conditions possibles ; nous invitons donc toutes les sociétés et chaque individu à mettre le plus grand soin dans le choix du temps et du lieu dans lesquels leurs réunions spiri-

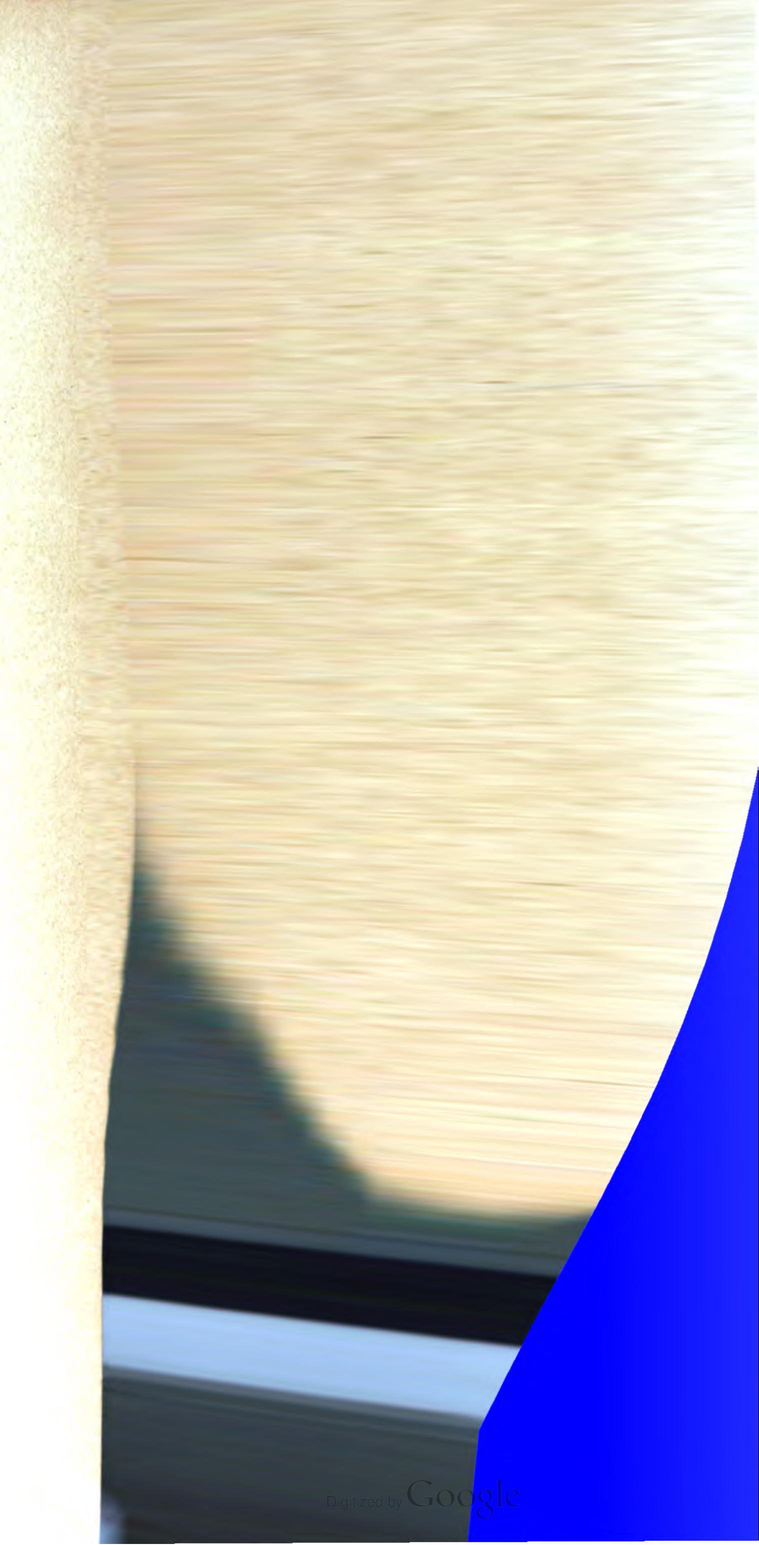
tuelles seront tenues ; et dans le choix des personnes qui se présentent comme médiateurs entre les phases matérielle et spirituelle de la vie. Dans ce but, nous recommandons que l'Association, par l'intermédiaire de ses officiers, organise un système de conférences qui se prêtent d'une manière spéciale à l'avancement de ces études.

Dans son rapport annuel, le Président Barret manifeste son attitude sympathique vers d'autres formes et méthodes ayant pour but la même poursuite de la vérité spirituelle. Relativement à la recherche psychique, M. Barret dit :

Cette branche importante de l'étude de l'occulte a pris de vastes proportions dans le courant de l'année dernière, et a fait des progrès appréciables sous tous les rapports. Le décès du professeur Richard Hodgson a provoqué la dissolution de la branche américaine de la Society for Psychical Research de Londres, et l'organisation d'une nouvelle société dont le professeur James H. Hyslop, de la Columbia University, est le secrétaire. Cette nouvelle organisation prendra une forme légale et entrera dans le mouvement régulièrement institué, le 1er janvier 1907. On affirme que le très actif secrétaire a réuni un fonds de 25.000 dollars au moins, qui sera affecté aux dépenses de la Société. Je vous recommande d'envoyer nos congratulations aux membres de la nouvelle institution et de les assurer de tout notre appui dans l'œuvre qu'ils ont initiée.

Il est évident que ce n'est pas là le langage d'une personne dont l'esprit est tourné vers la fraude ou le fanatisme.

L'un des orateurs les plus importants des Camps est Mrs. Mary T. Longley, secrétaire de la National Spiritualists' Association. Mrs. Longley croit être « contrôlée » à la tribune par le Révérend John Pierrepont, clergyman de Boston, mort dans la première partie du dix-neuvième siècle, qui a été un poète, un penseur, un théologien de connaissances très étendues, et qui exerçait autour de lui beaucoup d'influence. C'est le grand-père de M. Pierrepont Morgan, le capitaliste de New-York bien connu, dont la mère était fille du Révérend John Pierrepont. Dans les con-



férences de Mme Longley devant les camp-meetings spirites, nous trouvons des passages tels que les suivants :

Jusqu'ici, le spiritisme a donné la quantité de lumière que le monde était préparé à recevoir, mais il y a des réserves de connaissances qui n'ont pas encore été ouvertes à la compréhension des mortels ; il y a encore de grandes et de belles révélations à faire, mais celles-ci ne peuvent être données jusqu'à ce que les sensitives ne soient pas plus complètement vivifiées dans leur mentalité par l'action vibratoire de l'âme et du corps, de manière à être soulevées, dans les heures supérieures d'entrancement ou de perception spirituelle, au plan d'action vibratoire dans lequel résident les esprits inspirateurs, et duquel ils peuvent tirer leurs connaissances et leurs pouvoirs.

Tant que les intelligences humaines qui étudient ces lois subtiles ne se mettront pas en harmonie avec les sphères spirituelles et les conditions plus élevées dans lesquelles elles se trouvent, de façon à recevoir et interpréter les révélations, il est impossible que ces choses soient communiquées au monde des mortels...

Quand nous considérons combien le monde des esprits doit vaincre de restrictions, de conditions mentales étranges et imparfaites de la part des humains, avant de parvenir à nous communiquer des messages intelligents et individualisés, ainsi que pour manifester son pouvoir à travers les objets physiques, nous pouvons dire que le Spiritisme a déjà fait beaucoup. Il a été le grand événement de l'histoire du dix-neuvième siècle, de tous les siècles...

La question ne doit pas être posée ainsi : « Pourquoi les esprits n'ont-ils pas fait davantage dans ces dernières quelques dizaines d'années pour communiquer avec la terre ? » On doit se demander au contraire : « Comment ont-ils pu faire tant de choses avec toutes les limitations et obstructions qu'ils rencontraient sur leur chemin ?... »

*
* *

Naturellement, nous devons nous demander si ces orateurs parlent réellement sous une influence supernormale ; mais nous avons cru devoir rapporter quelques passages de



leurs discours pour montrer quelles sont les idées prédominantes dans les milieux spirites américains les plus élevés, tels qu'on les rencontre surtout dans les camp-meetings.

Dans une étude critique des phénomènes qui se produisent dans les séances données individuellement par des médiums dans les camp-meetings, il faut tenir autant de compte des indices d'authenticité que des indices de fraude. Avec un médium par lequel on obtenait de l'écriture sur les ardoises et qui avait déjà été « démasqué », et dénoncé comme un producteur frauduleux de messages spirites, un expérimentateur dut constater le fait suivant. Pendant qu'il allait au lieu de la séance, il fut frappé tout à coup par le souvenir de la strophe que voici :

I know you are always by my side,
And I know you love me, Winnifred, dear,
For I never called on you since you died
But you answered tenderly « I am here » (1).

On connaît les efforts pénibles et énervants que nous coûte parfois la recherche du poème et du poète dont on a tiré quelques vers qui se sont présentés inexplicablement à la mémoire. La dame dont il s'agit, au moment même où elle parvenait à la porte de la chambre où devait avoir lieu la séance, parvint enfin à se souvenir que l'auteur de ces vers était Phœbe Carey. Elle entra, ferma ensemble deux ardoises, et comme elles furent tenues pendant quelques instants par elle-même et par le médium, on entendit le petit crayon à l'intérieur écrire doucement. Quand l'écriture fut finie les ardoises furent ouvertes, et on y trouva un message signé « Phœbe Carey ». La théorie selon laquelle les ardoises avaient été préparées d'avance, et que celles sans écriture avaient été remplacées, grâce à un tour de

(1) « Je sais que vous êtes toujours à mes côtés, — Et je sais que vous m'aimez, cher Winnifred, — Car je ne vous ai jamais appelé depuis que vous êtes mort — Et pourtant vous m'avez tendrement répondu : Je suis là. »



main, par celles préparées, et que le médium imitait le bruit de l'écriture sur l'ardoise en frottant son ongle contre l'une de ses manchettes (c'était là le système de fraude dont ce médium avait été accusé quand on l'avait « démasqué »), ne tenait absolument pas debout dans cette occasion. En tout cas, le médium aurait dû être fourni de facultés presque supernaturelles pour connaître le petit incident de mémoire qui s'était produit chez l'expérimentateur. Reste la question : Était-ce bien Phœbe Carey qui avait écrit ? Ou bien est-ce quelque contrôle qui avait lu ce nom dans l'esprit de l'expérimentateur ? Dans les deux cas, il est difficile de se soustraire à la conviction de l'origine supernormale de cette écriture.

Il est toujours plus apparent que de nouvelles lois se rencontrent dans le royaume de l'éther, et que ce qui est un miracle dans un plan n'est qu'un fait ordinaire et naturel dans le plan supérieur. La force vitale de l'univers entier se manifeste en des phases variées et des degrés différents d'activité spirituelle. « Dans la télépathie — dit le Révérend Wilson Fritch, l'un des conférenciers les plus importants des camp-meetings spirites — nous nous avançons sur un terrain métaphysique solide, relativement aux faits les plus élevés des saints et des mystiques. S'il est possible de lire les vibrations spirituelles des êtres finis, il est aussi possible de lire la même sorte de vibrations dans l'Infini ; et comme l'Infini vit dans un éternel *à présent*, sans passé ni futur, le passé peut être lu, et l'avenir peut être aperçu. La Prophétie est alors l'exercice d'une fonction naturelle. Un nombre infini de possibilités s'ouvrent alors à l'homme. Par le même principe de la télépathie nous parvenons à un langage universel, plus profond que la parole, la sculpture, la peinture ou la musique. » Et M. Fritch fait remarquer que le professeur Josiah Royce, de la Harvard University, démontre que l'éther lui-même n'est qu'une expression d'une essence plus profonde, sans temps ni espace, que, à défaut d'un nom plus exact, nous appelons *esprit* ; tous les esprits finis sont des expressions de cet esprit qui pénètre

toute chose. Cette théorie a été exposée par le professeur Royce en plusieurs remarquables leçons à l'Université d'Aberdeen; ces enseignements viennent d'être publiés en deux volumes intitulés : *The World and the Individual.* On parvient ainsi à se rendre compte de tous les phénomènes de clairvoyance, clairaudience, prévision et télépathie.

*
* *

La « City of Light Assembly » (Assemblée de la Ville de Lumière, à Lily Dale (État de New-York), non loin des Chutes du Niagara, a tenu cette année sa vingt-septième session annuelle, qui a pris cinquante-deux jours, avec plus de cinq cents conférences et presque autant de réunions, leçons et séances, sans parler de nombreux concerts et divertissements. L'Assemblée de Lily Dale est établie sur une grande échelle ; on s'y occupe de Religion, de Science, de Philosophie, de Recherches Psychiques et occultes ; on s'y livre à des discussions métaphysiques ; on y développe la culture intellectuelle par de la littérature choisie ; on y donne des concerts et des divertissements de société. L'Assemblée s'ouvre le 15 juillet, et continue jusqu'aux premiers jours de septembre.

Comme autrefois sous le nom de « Cassadaga Lake Free Association Camp-meeting », on lui a donné ensuite un nom gentil pour désigner une jeune ville idéale de cottages, hôtels, salles de réunions, amphithéâtre, avec des parcs, les bois Leolyn, un bateau de plaisance, bureau de poste, bibliothèque, pavillon de musique et autres attractions, qui couvrent dans leur ensemble plus de 80 acres de terrain. Cette « City of Light Assemblée » est absolument unique et incomparable comme réunion d'été. Les directeurs de ce Camp-Meeting de Lily Dale sont : Présidente, Abbesse Louise Pettengill; vice-présidente, Mme Geo. L. Humphrey ; secrétaire, Laura G. Fixen ; trésorier, docteur Geo. B. Warne.

Sur 182 villas, 14 seulement n'ont pas été louées l'année

2

dernière ; les hôtels et les appartements privés regorgeaient de monde, Mme Laura G. Feixen, la directrice, est une dame d'une puissance d'organisation extraordinaire.

Les 19 salles publiques de Lily Dale ont été continuellement pleines d'auditeurs. La présidente de cette assemblée, Mme Pettengill, donna une série d'expériences tendant à prouver la présence de forces occultes ; J. Slegg Wright donna ses « leçons psychiques ». Les arguments qu'elle a traités sont indiqués par le programme suivant :

L'Évolution des Formes Vivantes — La Base et l'Évolution de la Morale. — L'Évolution du corps et de l'intelligence. — L'Évolution de la Conscience humaine. — Une étude de la Conscience qui se manifeste dans l'homme. — Conscience spirituelle. — Le Retour des Esprits. — Médiumnité. — La Médiumnité considérée comme la base du spiritualisme moderne. — L'insuccès de la Philosophie et de la Religion dans leurs tentatives pour prouver l'existence d'une vie d'outre-tombe. — L'Évolution de la Religion.

L'Ame, entité éternelle. — La Subconscience, son plan, ses facultés. — L'Hérédité de l'Intelligence, du sentiment et de la Passion.

Les Problèmes de la Personnalité et de l'Incorporation. — Différence, l'Ame et l'Intelligence.

L'Intelligence après la mort. — L'Intelligence peut-elle se souvenir des incorporations passées de l'âme ?

Où est le monde des Esprits ?

Qu'est-ce que le Christ ? Le Christ reviendra-t-il ?

Certainement, après qu'une liste si complète des problèmes de l'univers en général a été discutée et résolue, il ne reste plus beaucoup à faire à l'homme dans son existence mortelle. Tous les sages et les philosophes de l'histoire du monde peuvent trembler devant toutes ces questions qui embrassent le ciel, la terre et les eaux, et dont on a disposé tranquillement dans la période de 52 jours. Toutefois, alors que le savant et le philosophe ne pourront pas cacher leur opinion plus positive devant un vol si éperdu à travers les

immensités, il n'est pas moins vrai qu'un auditoire général, largement entraîné dans ces questions spéciales, doit éprouver une excitation de suggestion, presque incalculable, par suite d'un cours de conférences de cette sorte. La vie est courte, et la science, comme l'art, est longue ; et alors qu'un Darwin peut sentir qu'il consacrera son existence tout entière à l'étude des vers de la terre, et qu'il laissera ensuite son œuvre loin d'être complète, la plupart d'entre nous se sentent portés à parcourir une étendue de terrain plus vaste, quoique superficielle.

La tâche du professeur Lockwood a dû être une espèce de labeur de Sisyphe quand il entreprit les conférences suivantes :

La Base de toute organisation, de tout être repose dans la nature et dans l'évolution cosmique.

Aucun système de Philosophie, aucune croyance n'est vraie s'ils ne reconnaissent pas les Processus du développement naturel.

Les vieux Idéaux de la dualité de la matière et de l'Esprit réfutés par les découvertes modernes.

L'Esprit et les Forces spirituelles sont la base de toute organisation et de toute forme dans le Processus cosmique.

La Nature évolue en des principes formatifs. — L'Ame des choses. — La Forme et les Phénomènes de ce principe de l'âme.

Toute la nature exposée par les principes de l'électro-magnétisme, telle qu'elle apparaît dans le développement de ces différentes formes.

Et ainsi de suite. En outre de cela, le professeur Lockwood donna une conférence sur les rayons X et sur la connexion entre la télégraphie et les spectres atmosphériques.

D'autres séries de conférences ont été données par Mme Carrie L. Irving ; Swami Rama, de Lahore, dans l'Inde ; Mme Lillie ; miss Susie C. Clark, la fameuse « guérisseuse spirituelle », qui s'occupa de cette subtile frontière de forces qui rattachent l'âme au corps ; le docteur Charle

Brodie Patterson ; M. Edward C. Bandall, qui a fait de longues séries d'expériences avec les sensitifs ; miss French, de Buffalo ; le médium et conférencier bien connu M. W. J. Colville, et le Rév. J. A. Wiggin, de Boston.

En surplus de cette liste imposante et des merveilleux problèmes de la vie, de la mort et de l'immortalité qu'on nous donne pour résolus, nous apprenons aussi que : « Les phalanges célestiales ont soin de Lily Dale, inspirent toutes les personnes qui s'en occupent et renforcent chaque visiteur par l'embrassement invisible d'une puissance célestiale invincible », et que Lily Dale restera « un monument vivant destiné à convaincre le monde qu'à travers les tempêtes et les luttes, malgré la caducité des hommes et de leurs desseins, malgré la faillibilité des prévisions humaines, le monde des esprits s'impose et saura nous protéger jusqu'à la consommation des siècles. Lily Dale restera le centre et le cœur du spiritisme, la Jérusalem nouvelle pour les âges à venir ».

Ces assurances encourageantes sont appuyées par les contributions d'autres penseurs. Le docteur Henry Frank, de New-York City, a donné une conférence forte et convaincante sur « Certaines choses que le spiritisme a forcé la science à voir ».

A ces conférences viennent sans cesse s'ajouter les séances données par les médiums à des prix qui varient de 10 cents., « pour un essai de chiromancie », à 35 dollars pour un « portrait d'esprit ». Pour une séance d'écriture sur l'ardoise ou de « trompette », chacun des expérimentateurs paye 5 dollars. La Direction du Camp se décharge de toute responsabilité pour ces affaires, laissant l'expérimentateur et le médium l'un en face de l'autre. Ces séances ne diffèrent d'ailleurs pas de celles que l'on tient habituellement. Les phénomènes qui s'y produisent, avons-nous dit, ne peuvent être complètement attribués à la fraude ou à une force supernormale authentique. Au milieu de la supercherie jaillit soudain un rayon de vérité, qui est de nature à convaincre, et qu'on ne peut expliquer même par



les possibilités si étendues qui régissent les lois de la subconscience.

En attendant, à Lily Dale, toute cette fantasmagorie extraordinaire, que l'on fait surgir devant votre esprit pendant que vous attendez — pour ainsi dire — « la création évolutionnaire de formes vivantes », que l'on solutionne « le mystère spirituel du Christ et de son retour en ce monde », et que l'on révèle « tous les processus de la nature psychique et invisible » — se développe dans une mise en scène d'une beauté presque céleste. Quatre lacs entourent la « Cité de Lumière » ; trois d'entre eux ont un caractère de sauvagerie romantique dans leurs côtes et dans leurs profondes vallées, avec des cascades, des petits bois et des masses de fleurs sauvages qui en augmentent la beauté, les chutes du Niagara se trouvent à 60 milles seulement de distance ; l'architecture des villas et des hôtels est de bon goût ; les édifices sont groupés dans un mélange charmant ; toute la scène, enfin, est remplie d'un charme extraordinaire.

***

L'un des médiums les plus remarquables dont la spécialité est constituée par les *platform tests* (preuves d'identité des esprits données en pleine assemblée) est Mme Margaret Gaule, de New-York. Par exemple, on peut l'entendre dire à une personne : « A (qui est morte) est à côté de vous ; elle dit : J'approuve entièrement la lettre que vous avez envoyée à mon mari en réponse à ce qu'il vous a écrit de son second mariage. Il vous a dit qu'il était tout solitaire et qu'il désirait épouser T.., mais qu'à tout prix, il ne voulait faire une chose qui pût paraître un manque de respect à ma mémoire. Vous lui avait répondu que vous vous sentiez sûre que je serais heureuse pour lui qu'il ait le bonheur de sa compagnie et de sa sympathie. Vous avez raison ; j'en suis enchantée... » Ceci vient d'une personne complètement étrangère à vous, que vous n'avez jamais vue auparavant

et se rapporte à des circonstances qui ne sont connues que par le monsieur dont il s'agit et par vous-même, entre lesquels les lettres privées en question ont été échangées.

Parmi les médiums de cette espèce, il convient aussi de placer en toute première ligne une femme prédicateur et conférencier, la révérende May S. Pepper, de Brooklyn (New-York), qui, tout comme le révérend S. A. Wiggin à Boston, la révérende Cora S. V. Richmond à Chicago, et le révérend docteur B. F. Austin à Rochester (New-York) a sa propre Église, et se trouve à la tête d'un grand nombre de fidèles. Les *platform tests* de Mme Pepper, dans la lecture de lettres cachetées et les réponses correctes aux questions qu'elle contiennent ; dans l'établissement de l'identité personnelle du défunt, et en différentes variétés de ces phénomènes, ont attiré un examen assez étendu de la part de quelques hommes de science ; il en est résulté des preuves qui paraissent exclure toute explication fondée sur la télépathie, la conscience subliminale, ou la personnalité seconde. On ne peut raisonnablement douter des facultés supernormales que possède Mme Pepper. Le révérend docteur Isaac K. Funk, de la maison d'éditions Funk et Wagnalls, connu par ses recherches au sujet des phénomènes psychiques, rapporte cette expérience qui lui est personnelle, avec Mme Pepper :

J'enfermai une lettre à ma mère dans une enveloppe, portant pour toute adresse, à l'extérieur, une initiale, et à l'intérieur le mot : *Mère*, et je la plaçai sur la table après que Mme Pepper eut pris place sur sa chaire. Ma mère est morte, il y a quarante ans, dans les États de l'Ouest ; il est tout à fait improbable qu'en dehors de la famille, son nom et la maladie qui causa sa mort aient été connus par qui que ce soit à Brooklyn. Il n'y avait qu'une chance sur quelques centaines que Mme Pepper prît ma lettre dans le tas d'autres missives qu'elle avait devant elle. Elle la prit toutefois, elle dit aussitôt le nom de baptême de ma mère ; elle en donna sa description par une foule de petits détails ; elle ajouta que — chose curieuse — elle semblait marcher comme si elle n'avait eu qu'un pied, mais qu'elle devait le faire, évidemment



pour fournir une preuve de son identité. Mme Pepper me demande ensuite si je ne savais pas pourquoi ma mère marchait de cette façon ; pour toute réponse, je lui demandai : « Ne pourrait-elle pas me le dire elle-même ? » Un instant après, Mme Pepper dit que ma mère demandait « si je ne me souvenais pas de cette aiguille ? » Effectivement, lorsque j'étais tout jeune homme, ma mère tomba d'une chaise et s'enfonça une aiguille dans le pied. L'aiguille était piquée dans le parquet, ce qui fait que la partie où se trouve le chas s'enfonça dans le pied si profondément, qu'il fallut avoir recours à une pince pour l'en retirer. Il s'ensuivit une paralysie du pied et de la jambe ; une semaine après, ma mère était morte. La question contenue dans une lettre cachetée était la suivante :

« Ma mère me dira-t-elle ce qui a causé sa mort ? » La lecture de la pensée peut sans doute expliquer un fait de cette espèce, mais la preuve de la possession d'une telle faculté reste toutefois excessivement intéressante.

Une autre affirmation intéressante qui m'a été faite alors par Mrs Pepper, c'est que ma mère n'était pas seule, qu'elle avait à son côté un enfant qu'elle appelait Chester et qu'elle disait être son petit-fils. Je ne me souvenais pas que ma mère ait eu aucun petit-fils ainsi nommé, et je partis de l'église ce soir-là, fermement convaincu que le prétendu Chester n'était qu'une des erreurs qui se faufilent si souvent au milieu des phénomènes les plus remarquables. Néanmoins, ayant fait à ce sujet une petite enquête dans ma famille, j'appris que ma mère avait réellement eu un petit-fils appelé Chester, qui était mort dans un âge fort tendre, il y a une vingtaine d'années, dans les États de l'Ouest, ce qui fait que je n'en avais pas reconnu l'identité.

Ce n'est là que l'un des faits si nombreux que l'on peut citer au sujet des facultés supernormales de Mme Pepper.

En M. W. J. Colville, les camp-meetings ont un orateur des plus déconcertants. Il est le plus étrange être vivant, pour ainsi dire ; un homme qui peut, apparemment, voir avec ses muscles, entendre des sons qui ne peuvent pas vibrer aux oreilles ordinaires ; un homme qui perçoit, plutôt qu'il ne voit, entend ou sent, de la manière usuelle. Un orateur de puissance phénoménalement inégale, et qui, dans

les limites d'une seule conférence, soulèvera le plus suprême intérêt, et tombera dans les plus plats lieux communs. M. Colville discute des arguments tels que « La valeur scientifique de la Foi et de la Prière », « Comment la suggestion peut agir sur nos corps », et « les Plans de la conscience ».

*
* *

En tout cas, on voit dans tout ce mouvement un effort vers la vulgarisation du vrai. Une grande partie des découvertes qui ont jailli des études psychiques a été trop jalousement enfermée dans une arche mystérieuse. La découverte de la vérité n'a de valeur que si on en fait bénéficier l'humanité. Si un astronome découvre une nouvelle étoile, le fait est câblé à toutes les parties du globe, sans que l'on prétende que tout lecteur d'un journal soit un savant expérimenté. Le fait nouveau est placé devant le grand public afin qu'il le juge comme peut le faire un être intelligent ou ignorant, mais, en tout cas, il est porté librement à la connaissance de tous, et devient un facteur éducatif. Pourquoi devons-nous donc entourer de secret les recherches psychiques? Laissez donc tous les faits affirmés être examinés en pleine lumière.

Les camp-meetings spirites exercent un certain travail qui ne peut être fait d'aucune autre manière. Quelle que soit la proportion d'immaturité et de superficialité, quelles que soient même les fraudes et les artifices qui s'y rencontrent, ils attirent l'attention et encouragent les recherches de milliers et milliers de personnes, pendant que les plaisirs collectifs et innocents qu'offrent ses réunions estivales procurent un bien incalculable à des gens à qui de meilleures opportunités ne se présenteraient pas ; tout cela ouvre la route à une façon de penser plus vaste, et augmente le caractère spirituel de la vie de chaque jour.

RAPPORT

SUR LA

Matérialisation de deux formes humaines

AVEC LE MÉDIUM « LA FEMME MASQUÉE »

TRADUIT D'UNE PUBLICATION OFFICIELLE DE LA GRANDE LOGE

DU VIEIL ORDRE « DER MYSTIKER »



La séance a été tenue dans une chambre de l'appartement du Frère A. Peters. Assistaient avec celui-ci à la séance le Frère Schoenherr, Mme Peters, et le Frère Emile Paul.

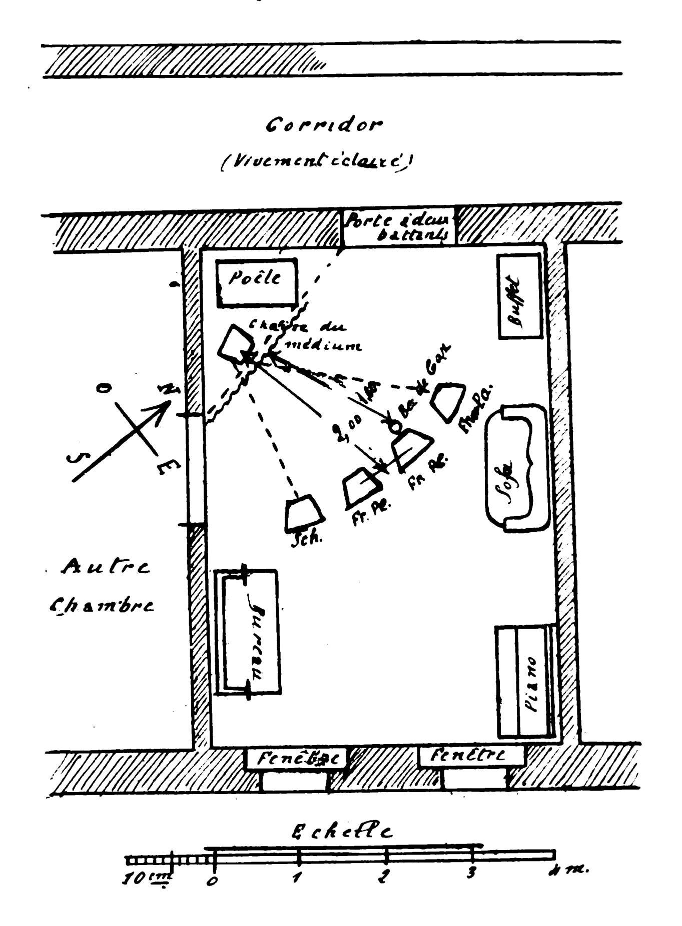
Le médium entrait dans cette chambre pour la première fois de sa vie. La forme et l'ameublement de la pièce sont donnés par le plan qui accompagne ce rapport.

La lumière venait d'un bec de gaz et était un peu modifiée par un globe en cristal rouge. Le bec avait été aussi entouré de papier de soie rouge dans le but d'intercepter la lumière réfléchie et la lumière blanche qui s'infiltrait par les interstices de cette lampe.

Le bec de gaz se trouvait à une distance de 1 m. 60 des rideaux du cabinet médiumnique, à une hauteur de 2 mètres

du sol. La lumière dans la chambre était suffisante pour lire même l'indication des secondes sur le cadran d'une montre.

Le cabinet avait été provisoirement établi dans le coin de



la pièce où se trouvait le poêle. Une forte corde avait été assurée à la partie supérieure des chambranles de deux portes qui s'ouvraient sur deux parois en angles droits, à une hauteur de 2 mètres ; à cette corde étaient attachées deux portières qui pendaient librement en tous sens, et que l'on pouvait facilement ouvrir.

Les surfaces claires des parois et du poêle à l'intérieur du cabinet avaient été couvertes d'une étoffe de couleur sombre jusqu'à la hauteur de 1 m. 25.

Le cabinet était si petit que le médium avait de la peine à s'y tenir, et que sa robe de couleur foncée touchait les rideaux.

Le médium était assis avec le visage tourné vers l'Orient ; les expérimentateurs étaient tournés vers lui. Ils étaient assis à une distance de 2 mètres du médium.

Conformément à la volonté exprimée par l'Intelligence au moyen de raps, les deux expérimentateurs qui se trouvaient à la droite et à la gauche du cabinet, tenaient dans leurs mains les extrémités d'une corde dont le milieu pénétrait dans le cabinet ; les assistants devaient, en outre, « former la chaîne » en se tenant mutuellement par les mains.

La séance. — Le médium ne tarda pas à s'endormir ; on entendit alors des raps, qui, comme d'habitude, variaient de tons et de nature.

Dix minutes après, on entendit subitement le médium se lever, et parler d'une voix haute et changée. C'est ainsi que parlèrent par sa bouche, d'abord un amiral hollandais, qui est un parent décédé du médium, et qui s'exprima d'un ton impérieux et d'une voix assez haute pour être entendue de toute la maison, ensuite la religieuse Cordula, qui s'était précédemment manifestée par la photographie (Voir *Psychische Studien*, juillet 1898) et qui parla d'une voix aimable et basse. Elle dit : « Je tâcherai de me manifester à vous aujourd'hui ; peut-être me sera-t-il même possible de m'avancer vers vous en flottant dans l'air, et de vous tendre la main. »

Elle ajouta un peu plus tard : « Le développement d'une matérialisation n'a pas encore été vu par les hommes, parce que l'éclair des yeux dérange la production de ce phénomène ; vous ne verrez donc que le fantôme déjà développé... Jamais vous ne comprendrez le procédé de la dématérialisation, pas plus que celui de la matérialisation... Vous ne devez pas toucher le fantôme sans la permission du

médium ; sans quoi, vous lui causerez beaucoup de mal. »

L'Intelligence qui parlait par la bouche du médium demanda alors de la musique ; il désigna spécialement le cantique *Harre, meine Seele*, qui fût chanté.

Le premier fantome. — Après que les Intelligences en question eurent fait connaître leur présence, un côté du rideau fut écarté d'un mouvement brusque par le médium endormi. Celui-ci, dont la forme était maintenant visible, tenait fermement les rideaux de son bras étendu ; derrière lui apparut subitement une forme mâle, avec une chevelure blanche d'une longueur de 30 à 35 centimètres, et une barbe blanche terminée en pointe.

Ce fantôme n'était pas celui d'un homme complètement formé ; il n'apparaissait qu'à partir des genoux jusqu'en haut ; il n'avait d'ailleurs pas la hauteur d'un homme, mais atteignait seulement la hauteur du bras étendu du médium. Les vêtements du fantôme n'ont pas été observés, toute l'attention des expérimentateurs étant tournée au visage ; en outre, la barbe cachait une grande partie de la figure. Celle-ci était très fine, avec un nez plutôt aquilin ; elle avait bien une couleur de chair, mais plutôt pâle ; les cheveux et la barbe avaient une blancheur de neige. Le fantôme ne bougea pas : on aurait dit une peinture vivante.

La forme ne parla pas non plus, mais elle disparut en s'effondrant sur elle-même après dix ou quinze secondes. Ce fantôme était apparemment celui de l'amiral hollandais qui avait tout à l'heure annoncé sa présence. Malheureuse ment seulement le Frère Peters et sa femme ont pu le voir, étant assis en face de l'ouverture des rideaux.

La seconde forme fantomique. — Cordula dit alors, parlant par l'organe du médium, qu'elle allait se manifester.

Le médium était visible et demeurait à la même place, en tenant les rideaux ouverts avec ses bras étendus.

Quelques minutes après, apparut soudain, près de l'endroit où s'était dématérialisé le premier fantôme, la « religieuse Cordula ». C'était une forme bien constituée, d'une apparence digne ; elle dépassait le médium de toute la

tête. Elle se courba sous le bras étendu du médium, et, s'arrêtant en face du cabinet, tourna en plein son beau visage vers les assistants. La forme était complètement habillée d'un costume de religieuse, d'une apparence très nette. Le visage était entouré d'une coiffe blanche tombant sur la poitrine, immaculée, et aucunement chiffonnée. La robe était de couleur sombre ; on pouvait apercevoir même les boutons. Le costume était celui de l'Ordre Dominicain. Le visage de la religieuse était absolument humain ; les yeux avaient un regard étincelant ; la peau était délicate et pâle.

La forme parle. — Ce n'était donc pas un pur fantôme, mais un organisme plastique vivant, pareil en tout à la forme humaine, que nous avions devant nous, une apparition qui — il est à peine besoin de le dire — produisit en nous une impression extraordinaire. Notre immense étonnement devait pourtant augmenter encore.

Il nous faut bien faire remarquer que nous avons vu la forme et le médium en même temps, durant l'espace de quatre minutes et demie.

La forme se mouvait absolument comme un être humain ; elle s'inclina plus d'une fois très aisément pour saluer ; elle fit même quelques pas hors du cabinet ; elle parla d'abord doucement, ensuite d'une voix plus distincte : « Je vais tâcher de me balancer dans l'air et de vous tendre la main », dit-elle ; et elle ajouta : « Remarquez-vous comme mes yeux brillent ? »

Le fantôme se retira ensuite dans le cabinet, et alors elle commença réellement à se balancer dans l'air en allant de droite à gauche, s'élevant peu à peu jusqu'à la hauteur de 2 m. 70, c'est-à-dire 70 centimètres au-dessus du rideau. Le fantôme flotta ainsi dans l'air pendant trois minutes environ, en faisant des gestes très prononcés, et en parlant nettement. Il conversait avec le Frère Schoenherr et dit à peu près ceci : « Vous qui luttez pour une cause bonne et vraie, résistez, restez à votre place dans votre intérêt et dans celui de tous ! »

A ces mots, la forme, toujours suspendue en l'air, inclina la partie supérieure de son corps sur les rideaux, s'avançant et reculant, et tendant ses bras vers le Frère Schoen herr, sans faire de pression sur la corde qui soutenait les rideaux. La partie supérieure du corps émergeait complètement hors du cabinet. La forme se balança en toutes directions, à droite et à gauche, en agitant les mains, et en faisant des gestes à tous les assistants.

Après trois minutes environ, son visage devint plus large et plus rond; la forme aussi devint plus large, mais de plus en plus diaphane, comme si elle se dissolvait et les différentes parties du corps se détachaient ; ainsi, peu à peu, tout le fantôme disparut vers le parquet, dans la direction du médium. Pendant que ceci se passait, le médium était toujours demeuré tranquille, et parfaitement visible à sa place.

La distance entre la forme flottante et le médium était de 1 mètre et demi environ. Le médium s'avança alors dans le cercle des assistants et leur donna ses mains, qui étaient glacées. Cordula parla alors de nouveau par la bouche du médium, et nous donna plusieurs instructions dignes d'être retenues. Elle dit, en effet :

« Je me sentais bien dans cette chambre, parce que tout y était harmonieux, ce qui est une chose de la plus grande importance pour obtenir de bonnes matérialisations ; il est douteux que dans d'autres conditions j'eusse pu obtenir de pareils résultats. Toutefois, si tout le monde montre de la patience et persiste tranquillement dans les séances, je parviendrai même à me promener au milieu des assistants. »

Le médium se retira alors dans le cabinet, et ne tarda pas à sortir de trance. On fouilla le cabinet ; rien n'y avait été laissé, et rien n'y avait été apporté. La séance avait duré 1 heure et 4 minutes. Le médium était resté entrancé entre 50 et 55 minutes ; la première forme matérialisée avait duré de 10 à 15 secondes ; la deuxième était restée devant le cabinet 1 minute et demie, et avait flotté en l'air pendant 3 minutes environ.



Une matérialisation aussi complète n'avait jamais été obtenue en Allemagne, que nous sachions.

Les soussignés déclarent que le rapport ci-dessus est un récit exact des faits.

Berlin, 10 *décembre* 1903.

C. Schoenherr,
Président honoraire de la Loge « Psyche Z.-W. ».

A. Peters, Mme Peters, Émile Paul,
Membres de La loge.

Il est important d'ajouter que la séance en question a été précédée par d'autres dans lesquelles un seul membre du corps avait été matérialisé, et avait aussi obtenu des effets visibles. Par exemple, les mains matérialisées de Z. B., éloignées du médium de 1 mètre et demi environ, saisirent et renversèrent de petits verres qui se trouvaient sur une table à quelque distance. Pendant ce temps, le médium tenait ses mains en vue des assistants.

C. Schoenherr, A. Peters, É. Paul.

Le dimanche 1er décembre 1903, une séance avait été tenue dans une chambre de l'appartement de l'architecte [le mari du médium], dans Wilhelmstrasse, Berlin, avec des résultats pareils à ceux que l'on avait obtenus dans la séance du 28 novembre 1903.

On parviendra bientôt à des conclusions définitives au sujet de ces séances, puisque, dans les futures séances, on tâchera de photographier le phénomène (1).

(1) Nous avons reçu plusieurs photographies prises récemment de la « religieuse Cordula », et d'autres personnalités qui se seraient matérialisées par l'intermédiaire de la *Femme Masquée* ; malheureusement, nous n'avons pas, pour le moment, l'autorisation de les reproduire. (Note de la R.)



Les renseignements touchant les séances avec le médium la *Femme Masquée* ne peuvent être obtenus qu'en s'adressant au président honoraire de la loge « Psyche », Herrn C. Schoenherr, Berlin, N.-W. Salzwedelerstrasse, 6.

Ce rapport a été imprimé par ordre de la loge « Psyche Z.-W. ».

*
* *

COMPTE RENDU D'UNE SÉANCE TENUE AVEC LE MÉDIUM LA « FEMME MASQUÉE » LE 8 NOVEMBRE 1906

Nous avons été autorisés par M. W. CHAMIER, de Berlin-Charlottenburg, à publier les extraits suivants de certaines lettres qu'il a écrites au PROFESSEUR CH. RICHET, relativement à une séance qu'il a eue dernièrement avec le même médium.

La séance, qui eut lieu hier dans l'appartement d'un de mes amis, étaient organisée dans le but spécial d'observer les phénomènes dits « occultes » d'une façon scientifique. Cinq Frères étaient présents avec moi, mais je ne suis pas autorisé à donner leurs noms. Quant à moi, je consens volontiers à la publication du mien, ayant pu observer les faits de façon à me convaincre de leur authenticité.

Le cabinet. — Un angle de la chambre (qui était située au 1er étage) était tendu d'une étoffe foncée ; à la hauteur de 2 mètres, avaient été placées obliquement deux tringles sur lesquelles deux rideaux de laine rouge sombre avaient été suspendus par des anneaux, de manière à fermer le coin. Chaque rideau était cousu à l'étoffe foncée qui recouvre les murs ; il n'y avait donc qu'une ouverture au milieu.

La lumière. — La lampe, entourée de verres rouges, avait été placée à une distance de 2 m. 25 du cabinet.

La séance commença à 8 h. 40 du soir et dura jusqu'à 10 heures et demie à peu près.

La boîte à musique, placée derrière les assistants, assis en forme de fer à cheval en face du cabinet, joua pendant presque toute la séanee.

M. le docteur professeur N..., qui avait la troisième place, à droite en sortant du cabinet, fut invité par l'Intelligence à changer de place et à s'asseoir sur le premier siège à droite. J'occupais moi-même la deuxième chaise.

Vers 9 heures, *le médium sort du cabinet* et s'en éloigne de 1 m. 40 au moins, se met en face du cabinet, le dos tourné à la lampe, et *reste* immobile à cette place pendant les faits suivants :

Le médium, ou plutôt un *controlgeist*, engage le docteur N.., à se lever, à suivre le cabinet dans sa longueur, à ouvrir complètement les rideaux, et à s'assurer partout, en y tâtant, qu'il n'y avait rien. Il fallut enfin que le docteur N... suivît avec ses mains les tringles des rideaux, pour s'assurer qu'il n'y avait aucune communication matérielle, telle qu'une ficelle, un bâton, etc., entre le médium et le cabinet. Le docteur N... passa trois fois entre elle et le cabinet.

Ces recherches terminées, le docteur N... reprend sa place, et peu après une forme blanchâtre se forme tout à côté de l'ouverture des rideaux ; cette forme semble sortir du plancher, et se trouve si près de nous, que nous aurions pu la toucher. Le médium n'avait pas bougé de sa place.

Cette forme, en se constituant, atteignit la hauteur d'un mètre. On aurait dit un enfant d'une dizaine d'années, enveloppé dans un drap. Aucun membre n'était distinct.

Le fantôme glisse vers le médium, puis à droite et à gauche, pendant plus d'une minute. Maintenant, le médium s'avance vers le cabinet, changeant pour ainsi dire de place avec le fantôme, qui se dissout entre les rideaux.

Cette séance m'a fait une impression concluante. Le savant le plus sceptique ne parviendra pas à expliquer comment un fantôme a été à même de croître hors du plancher, si loin du médium, de marcher çà et là, et de

disparaître — tout cela à une lumière rouge assez vive pour permettre d'observer tous les mouvements du médium.

WILLIAM CHAMIER.

M. Chamier fait l'observation suivante relativement à l'influence de la musique sur ces phénomènes.

... Les vibrations musicales paraissent contribuer à la production du phénomène de matérialisation. J'ai souvent remarqué que les fantômes se retirent dans le cabinet aussitôt que les chants cessent, et que les séances au cours desquelles nous avions assez d'énergie pour chanter continuellement et sans interruption étaient meilleures que celles durant lesquelles on alternait la musique instrumentale et les chants.



Un dernier mot sur Miller

Nous venons de recevoir la lettre suivante :

Monsieur de Vesme,

Dans votre numéro de décembre, répondant à M. et Mme Letort vous dites : « Or celui-ci (le docteur Dusart) était assis à côté du docteur Moutin. »

Votre mémoire se trouve en défaut sur ce point. En réalité, le docteur Moutin était assis à la gauche du cabinet, par rapport aux assistants ; tandis que j'étais à la droite, avec M. Méry, et qu'il y avait plusieurs mètres d'intervalle entre nous et le docteur Moutin.

Tandis que Miller donnait la main à ce dernier, le fantôme, sur la demande de Miller, s'avança un peu. Comme il se trouvait presque à notre contact, M. Méry et moi avons pu juger de l'indépendance de ses mouvements et nous avons aussitôt déclaré que ce n'était pas un mannequin.

Je compte sur votre loyauté pour l'insertion de ces quelques lignes et je vous prie d'agréer mes salutations cordiales.

Docteur Dusart.

Le professeur van der Naillen, de San Francisco, qui par une lettre au colonel de Rochas a soulevé, il y a un an, tant d'intérêt pour M. Miller en toute l'Europe continentale et surtout en France, où ce médium était auparavant presque un inconnu, vient d'écrire, en date du 1er novembre 1906, une lettre à M. L. Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue spirite*. Voici un passage de ce document :



« ... Oui, cher monsieur Dauvil, le baron, la baronne [von Zimmermann], mes amis et moi avons partagé avec vous la peine que la conduite de Miller a dû causer à notre noble ami le colonel de Rochas ; mais si, comme j'en ai le désir, je viens à Paris au printemps prochain, je vous expliquerai tout cela ainsi que je l'ai écrit au bon colonel. »

Maintenant, deux mots encore pour clore la polémique sur M. Miller, jusqu'à ce que de nouveaux faits ne viennent modifier la situation en ce qui se rapporte à ce médium.

Cette situation la voici, pour le moment. Des phénomènes vrais ou simulés, mais extraordinaires, tels que jamais peut-être on n'en a constaté avec un autre médium, se sont produits dans les séances de Miller, à Paris. J'ai assisté à l'une de ces séances; je n'ai pas été convaincu de l'authenticité des phénomènes, pas plus que ne l'ont été plusieurs spirites de marque qui avaient assisté à la même séance ou à celles qui l'avaient précédée : M. le docteur Moutin, M. J. Gaillard, ex-député, M. de Watteville, docteur ès-sciences, M. le lieutenant général Fix, M. Léopol Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue spirite*, et d'autres que je pourrais nommer. M. Delanne lui-même, ainsi qu'il paraît de quelques-unes de ses lettres, que nous avons publiées, estimait que ces expériences n'étaient pas bien concluantes. Quelques-unes parmi les personnes que je viens de nommer ont ensuite assisté à d'autres séances qui ont modifié leur avis dans un sens favorable au médium. Quant à moi, je n'ai pas assisté à d'autres séances, pour des raisons indépendantes de ma volonté; mais je pense que l'opinion des personnes distinguées que je viens de nommer et d'autres encore, a son poids pour un juge impartial ; d'ailleurs, quelques phénomènes qui se sont produits dans les dernières séances paraissent s'être déroulés dans de bonnes conditions de contrôle. En tout cas, il faut reconnaître que Miller n'a jamais été surpris en fraude ; tout au moins, si quelqu'un l'y a surpris, il n'a pas jugé devoir le publier, sans doute parce qu'il pensait ne pas pouvoir le prouver. Quant à moi, j'ai discuté les phénomènes, en présentant le pour et le contre ; plusieurs spirites, qui ne sont pas habitués à ce système de discussion et ne l'admettent pas, s'en sont fort scandalisés ; cela signifie qu'il y a encore toute une éducation scientifique à faire parmi un grand nombre de spirites — et c'est tout.

En attendant, ce que j'avais aisément prévu s'est réalisé, c'est-à dire :

1° Aucun journal, aucune revue, en dehors de celles strictement spécialistes, ne s'est occupé de Miller, qui continue à être ignoré par le grand public et n'a converti que les personnes qui étaient déjà croyantes;

2° Dans ces dernières semaines, plusieurs savants très connus ont publié des articles retentissants sur les phénomènes spirites (Lombroso dans le *Grand Magazine* de Londres et *La Lettura* de Milan ; Grasset dans *la Revue des Deux Mondes*; Flammarion dans *la Revue* et dans *le Matin*, etc.). Tous ces savants se sont occupés des matérialisations, aucun n'a soufflé mot de Miller. Pourtant ils lisent les revues spirites et les récits des séances avec Miller qu'elles contiennent ! Il faut n'avoir aucune idée des choses de ce monde pour ne pas comprendre que les savants continueront à ignorer Miller (comme l'ignorera l'opinion publique, représentée par la presse), tant qu'il ne sera pas étudié par des savants.

Ce sont là des faits — des faits incontestables, devant lesquels toutes les belles dissertations abstraites sur « ce qui devrait être » n'ont malheureusement aucune valeur. S'agissant de phénomènes aussi exceptionnels, aussi magnifiques que le sont ceux présentés par Miller, s'ils sont authentiques, les spirites qui ont accaparé ce médium durant son séjour à Paris, ont donc fait un tort immense à la cause qui leur est chère. J'ai cherché, moi, par tous les moyens, de prouver la nécessité que Miller se soumette à l'examen d'une Commission scientifique, pour le plus grand avantage du spiritisme.

Eh bien, qui le croirait ? J'ai bien reçu de quelques « psychistes » des paroles et des lettres d'approbation, auxquelles je suis fort sensible. Mais pas une revue spirite ne m'a appuyé dans un combat que la plus élémentaire tactique imposait, en faveur du spiritisme ; il y en a même eu quelques-unes (et le *Light* a préféré être du nombre) qui ont trouvé des lieux communs contre mon idolâtrie du *savantisme*, etc., etc.

Soit. On affirme et on publie que M. Miller est sur le point de revenir à Paris. On pourrait m'inviter à assister alors à quelques-unes de ces séances, que je refuserais, ne voulant pas démentir par mes actions ce que je soutiens par la parole et les écrits. Mais on verra alors les spirites recommencer la courre

derrière le grand médium, avec la curée qui s'en suivra. On pourra juger par les conséquences qui, de ces spirites ou moi, aura montré plus de clairvoyance, d'attachement et de désintéressement en faveur de l'investigation des faits médianimiques, c'est-à-dire en faveur du triomphe de la vérité.

Encore un mot. M. Gabriel Delanne, après la dernière séance avec Miller à laquelle il a assisté, m'écrivait — ainsi que je l'ai dit — *que l'on ne pouvait, à son avis, porter aucun jugement absolu pour ou contre ce médium*. Les séances auxquelles il n'a pas assisté ont ensuite produit en lui la conviction qui ne l'avait pas gagné au cours des séances durant lesquelles il était resté *assis à côté du médium*. Alors, il a écrit plusieurs articles pour prouver que l'on devait nécessairement porter un jugement favorable à Miller. C'est son affaire ; la chose n'a pas d'importance, parce qu'elle n'a pas de conséquences.

Mais j'avais au moins espéré que M. Delanne m'aurait appuyé dans mes efforts pour obtenir que M. Miller se soumette à l'examen d'une Commission scientifique. Il n'en a rien été ; au contraire, il décoche des traits contre ma naïve prétention. Et voici son argument capital : « Je me demande ce que le public aurait gagné à ce que Miller fût examiné par les membres de l'*Institut général psychologique*, par exemple, qui ont étudié, voici bientôt deux ans, le médium musicien Aubert, et l'année dernière Eusapia Paladino, puisqu'ils ont imité « de Conrart le silence prudent ».

Or il s'agit là d'une question de loyauté dans la discussion. Jamais il ne m'est passé par la tête de parler de l'*Institut général psychologique*. J'ai toujours eu soin de faire remarquer que, si le refus de Miller et des spirites qui l'entourent est inexplicable, c'est qu'il ne s'agit pas d'une Commission d'examen prise parmi des savants ignares et peut être même adversaires du médianimisme, mais d'une commission présidée de M. de Rochas, composée d'hommes très favorablement connus dans les milieux spirites, et de quelques-uns desquels les spirites se vantent même quand il s'agit d'en imposer par l'autorité des noms. Pourquoi ne jugent-ils pas pouvoir confier à ces hommes l'étude systématique des facultés supernormales de Miller ? La raison n'en a pas été dite. Je n'en vois que deux de possibles :

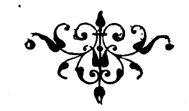
1° Il leur semble peut-être Miller ne veut-il pas se soumettre à ce contrôle par trop gênant ;

2° On attache moins d'importance au triomphe de la vérité qu'à certains intérêts et certaines vanités de personnes, de groupes, de journaux et d'écoles.

Y a-t-il un troisième motif? Qu'on veuille bien nous le faire connaître!

M. G. Delanne termine triomphalement son article de décembre dernier en rappelant que c'est à des spirites comme Aksakof, Ercole Chiaia, etc., que nous devons la conversion de Lombroso et d'autres savants. Nous le savons, nous ne cessons de le rappeler, et nous tâchons de suivre leur exemple. Pourquoi M. Delanne, au lieu de se targuer de leur sage conduite, ne s'avise-t-il pas de l'imiter à son tour?

VESME.



AU MILIEU DES REVUES

Les phénomènes d'invulnérabilité des Marabouts.

(*La Nuova Parola*, Rome, mai 1906.)

M. J.-B. Penne, de retour d'un voyage à Tripoli, raconte les entrevues qu'il y a eu avec certains marabouts de ce pays et les intéressants phénomènes qu'ils présentent. *El marbout* signifie précisément, en arabe : « voué au service divin ». Il n'est pas rare d'entendre désigner de ce terme, en Europe, tous les prêtres musulmans de l'Afrique du Nord, depuis la Cyrénaïque jusqu'au Maroc ; mais, au dire de M. Penne, les marabouts sont plutôt une secte spéciale de « saints » et d'ascètes. Ceux parmi les marabouts qui sont censés posséder des facultés psychiques et physiologiques supernormales ne sont pourtant pas nombreux aujourd'hui ; ils sont même si peu connus, que des personnes ayant fort longtemps habité Tripoli lui déclarèrent n'en avoir jamais entendu parler.

Toutefois, par l'intervention de deux notables de la colonie italienne de Tripoli, M. le chevalier Henri Labi et M. Raphaël Bastianini, M. Penne put d'abord avoir une conversation avec un chef religieux. Nous laissons de côté tout ce qui se rapporte aux questions religieuses et philosophiques auxquelles on a touché dans cet entretien, pour nous borner à reproduire la déclaration suivante, par laquelle le prêtre musulman répondit à une demande de son interlocuteur.

« Le vendredi, on fait, dans nos mosquées, des exercices qui paraissent phénoménaux et surnaturels aux profanes, quoique

rien de ce qui se produit au monde ne soit surnaturel ; il n'en résulte pourtant pas que quelqu'un ait aujourd'hui le pouvoir de se transporter en corps astral d'un endroit à un autre ; cela a bien été fait par certains « saints », il y a environ 150 ans ; mon grand-père lui-même était doué de ce pouvoir (1), grâce à ses grandes vertus. Mais aujourd'hui, s'il y a quelqu'un qui possède cette faculté, il la cache au monde ; ces hommes ne donnent point de spectacles publics.

Le lendemain, M. Penne put avoir une entrevue avec le chef religieux d'un village. Celui-là était plus conforme à l'idée qu'on se fait généralement d'un marabout. Quand ses visiteurs entrèrent, ils le trouvèrent assis sur une natte, un chapelet à la main, dans une chambre au rez-de-chaussée d'une pauvre maison près de la Douane. Il était maigre et osseux, les yeux enfoncés dans les orbites, les zigomas très saillants, les joues concaves, la barbe rare et grisonnante, la couleur olivâtre ; il était âgé de 50 ou 55 ans, et était habillé d'un vêtement pauvre et sale, qui lui laissait à découvert les bras, les jambes et la poitrine. Le manque d'un bon interprète empêcha, pour cette fois, que l'entretien devînt intéressant. M. Penne s'avisa alors de le prier d'accepter un rendez-vous chez le chev. Labi, qui connaît fort bien la langue arabe. Le marabout n'eut garde de refuser et fut exact au rendez-vous.

M. Penne lui demanda, entre autres choses, s'il ne connaissait point quelque secret psychique ou physiologique, par exemple s'il aurait résisté à l'épreuve du feu. Le marabout lui répondit affirmativement ; il porta aussitôt la main sur la flamme d'une bougie qui brûlait sur la table, l'y garda durant plusieurs minutes et l'en retira avec la paume enfumée, mais sans brûlures et sans montrer d'en avoir souffert. M. Bastianini, qui était présent, pour s'assurer si la flamme brûlait effectivement, imagina d'essayer, en imitant le marabout, mais il ne put garder sa main sur la flamme que durant deux ou trois secondes, et la retira aussitôt, se sentant brûler. Le lendemain, il dit à M. Penne que la main lui faisait encore mal ; la paume était un peu enflée. — Voici, d'ailleurs, une partie du dialogue que le collaborateur de la *Nuova Parola* eut avec son interlocuteur :

D. — Pouvez-vous m'apprendre vos « paroles de pouvoir », c'est-à-dire quelques-uns des *mantras* et des secrets par lesquels vous parvenez à maîtriser certaines lois de la nature ?

(1) Ce chef religieux appartenait à une lignée de prêtres.

R. — Pourquoi devrai-je apprendre ces choses à toi, qui es profane ? Nous ne pouvons et ne devons pas apprendre nos secrets à des étrangers. Si tu veux réellement t'instruire dans les rites et les doctrines de notre religion, viens au milieu de nous et reste y deux ans; soumets-toi à la circoncision. Pendant ces deux ans, tu devras te soumettre à nos disciplines, faire avec nous des jeûnes, des prières et des pénitences. Ensuite tu recevras d'autres instructions par l'un de nos chefs et tu devras rester pendant 40 jours isolé, en silence, jeûnant, etc. Il faut mortifier le corps et les sens, pour les rendre plus sensibles aux vibrations intérieures et extérieures ; on éveille ainsi les forces occultes et latentes dans l'homme et on développe l'*Ego* supérieur... En deux mots, il faut atteindre l'équilibre parfait entre le corps et l'esprit, de façon à ce que les instincts charnels ne prennent pas le dessus sur la volonté.

M. Penne demanda et obtint d'assister aux phénomènes que le marabout était à même de provoquer. On convint que le lendemain, quatre heures après le coucher du soleil, c'est-à-dire après le coup du canon vers 10 h. 1/4 du soir, nous serions réunis dans une chambre de l'hôtel *Transatlantique*, où M. Penne était logé, et où il fit d'avance préparer une chambre de manière à ce que les parois fussent absolument nues, et qu'il n'y eût aucune possibilité de mystifications et de trucs.

« A l'heure et à l'endroit fixés, continue M. Penne, arrivèrent six *marabouts*, accompagnés par celui avec lequel j'avais eu mon colloque la veille, que je crois être un sous-chef, et que j'appellerai « deuxième Cheick », ainsi que par un autre qui était leur supérieur et que nous désignerons sous le nom de « premier Cheick ». Ce dernier ne se laissa jamais voir le visage, le gardant enveloppé dans sa *futah*, espèce de drap de coton, avec laquelle ces gens ont l'habitude de s'entourer la tête et la personne. Un seul instant, comme je guettais tous les actes et les mouvements de ce chef des marabouts, je pus apercevoir son visage, qui était celui d'un petit vieillard d'une soixantaine d'années, avec une barbe et des cheveux gris et longs, le regard vif, le front ridé mais serein.

« La chambre était complètement vide et isolée, de sorte qu'elle ne pouvait se prêter à aucun truc, à aucune surprise, et ne contenait aucune cachette.

« On y apporta cinq chaises ; quatre marabouts s'assirent ; les

deux autres restèrent debout. Sur la cinquième chaise on déposa six poignards à pointe très aiguë; il y en avait à lames plates, rondes ou carrées. Les manches de bois étaient fixés à la lame; ils étaient tous de forme cylindrique. Sur la même chaise, on mit encore un sabre et plusieurs clous d'une longueur de 10 centimètres environ. Le sabre était excessivement aiguisé, de sorte qu'il aurait pu couper une feuille de papier par biais.

« Chacun examina à son aise ces objets.

« L'assistance était composée de M. Raphaël Bastianini, chef de bureau de l'agence de la Navigation générale italienne, son frère, son fils, âgé de 19 ans, employés aussi à la Navigation, trois professeurs, le maître et la maîtresse de l'hôtel et d'autres personnes.

« Les deux chefs restaient silencieux et recueillis. A un certain moment l'un des deux — celui avec lequel j'avais eu ma conversation le jour précédent, et qui avait posé sa main sur la flamme de la bougie, celui enfin que nous avons décidé d'appeler deuxième *Cheick* — se mit à réciter des *mantras*, ou oraisons jaculatoires, avec des aspirations et des expirations, tandis que le premier Cheick marmottait lui aussi des prières, toujours caché sous son voile, et distribuait des ordres et des instructions à ses camarades ou élèves.

« Ayant échangé un signe d'intelligence avec le premier Cheick, le deuxième Cheick se leva, prit un poignard, s'en introduisit la pointe dans la bouche, et lui fit traverser sa joue gauche, de manière à ce que la pointe sortît à l'extérieur. Pas une goutte de sang ne jaillit; le marabout, ne démontra aucun indice de souffrance. Il prit un autre poignard et répéta la même opération dans la joue droite, de façon que les deux poignards se croisaient dans la bouche avec leur manche respectif. Il s'enfonça un troisième poignard dans la gorge, de gauche à droite, la traversant d'un côté à l'autre. Un quatrième fut enfoncé dans l'avant-bras gauche ; enfin, avec le cinquième poignard, il traversa l'avant-bras droit. Avec ces cinq armes plantées dans les chairs, il se présenta à chacun de nous pour la vérification et chacun put examiner et contrôler librement la réalité des poignards et de la chair traversée par ces derniers. Sur un signe de nous, le marabout se mit à extraire les deux poignards de la bouche, le troisième de la gorge et les deux autres des bras sans qu'il en sortît une seule goutte de sang *et qu'il restât la moindre trace de blessure*. Dans les bras seulement, on vit deux petits signes comme des ecchymoses.

« Un autre marabout prit un des cinq poignards et, se découvrant le ventre, plutôt adipeux, il se le traversa de haut en bas, et le laissa ainsi enfoncé dans les chairs pour que chacun pût voir, observer, examiner et toucher à son aise pour se convaincre que le fait était réel, et qu'il n'y avait ni truc, ni tromperie, ni hallucination possible. Enfin quelqu'un dit : « Assez » ; alors il ôta le poignard, que chacun de nous se mit en devoir d'examiner ainsi que la peau du marabout percée de part en part. Mais le poignard ne portait aucune trace de sang et pas une goutte n'en sortit de la chair, il ne resta qu'une légère indication, comme d'ecchymose. Nous observâmes que beaucoup de ces sortes de signes s'apercevaient sur le ventre de cet individu. Comme nous l'interrogions sur ce sujet, il répliqua que, dans la mosquée, il s'adonnait tous les vendredis à cet exercice.

« Ce même marabout prit ensuite un à un les clous qui avaient été posés sur la chaise, et, à la vue et en présence de tous, en les tenant suspendus avec deux doigts sur la bouche ouverte, il les laissa tomber dedans en faisant ensuite un petit mouvement de la gorge, comme s'il avait à peine avalé un peu de salive. Il répéta cette action jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de clous sur la chaise. Ainsi les clous disparurent tous dans le gosier de ce prodigieux mangeur. Je fis chercher encore d'autres clous dans l'auberge, où l'on en trouva de plus gros et plus longs ; l'un d'eux mesurait presque un pied, et autant on en apportait, autant le marabout en avalait avec la plus grande désinvolture, disant lui-même : *Apporte, apporte même 2, 3, 4 kilogrammes ; je les mange tous. Si tu as des vipères, serpents, scorpions, donne-les-moi, je les mange aussi.*

« Il est à noter que cet individu disait plusieurs paroles en italien, qu'il avait apprises au service du Consul d'Italie.

« Il est aussi remarquable, à ce que l'on me dit, et qu'il ne contesta pas, que cet avaleur de fer et de serpents a peur des lézards et des caméléons, si bien qu'il aurait suffi de lui montrer un inoffensif caméléon pour lui faire prendre la fuite.

« Tous ces exercices étaient faits en pleine lumière, sans aucune préparation théâtrale. Les bras du marabout étaient nus, ainsi que sa gorge et sa poitrine, car tel est leur costume, et parce que la température de Tripoli à cette époque (5 nov. 1905) était aussi chaude que celle de Rome pendant l'été.

« Même, l'un de nous observa aussi la bouche et la gorge du

marabout pour s'assurer que ces clous n'y étaient pas restés, ce qui d'ailleurs était matériellement impossible, sans que nous en aperçussions et sans qu'il fût empêché de parler, s'il avait eu tous ces gros clous (plus d'une douzaine) dans la bouche et dans le gosier. Quand je lui demandai de quelle façon il aurait rendu ces clous, il me répondit qu'il ne s'en serait pas même aperçu, parce que lorsqu'ils étaient entrés dans sa bouche, ils devenaient comme une goutte d'eau.

« Un troisième marabout prit un poignard et se l'enfonça dans l'orbite supérieur de l'œil droit. Pour l'y faire mieux pénétrer, il se mit à pousser le manche rond, en le faisant tourner comme un moussoir dont on se sert pour le chocolat.

« Il resta avec le poignard ainsi enfoncé dans l'œil jusqu'à ce que je vienne le lui enlever moi-même en constatant qu'il avait pénétré d'une profondeur de plus d'un doigt, c'est-à-dire 7 ou 8 centimètres.

« La pointe du poignard, comme purent le vérifier tous les assistants, n'était pas ensanglantée, ni même mouillée d'aucune humeur, et l'œil de l'individu ne présentait aucune trace de blessure ou de douleur ; il était en état normal.

« Le deuxième Cheick encore se retira dans le fond de la chambre, se mit le ventre à nu, prit le sabre et se le fit courir d'un côté à l'autre de la bouche. Puis, en disant des paroles incompréhensibles et en sautant, il commença à se donner de forts coups de sabre sur le ventre. A notre demande de se donner des coups de taille, et de faire courir en avant et en arrière le sabre, en appuyant avec la lame sur la chair, il s'exécuta. Comme nous lui ordonnions de finir, on examina la lame qui se trouva, comme auparavant, très tranchante ; sur le ventre du marabout, nous ne trouvâmes aucune coupure, mais seulement deux lignes légèrement rouges, toujours comme des ecchymoses, ou comme une marque laissée par un étroit lien, une petite ficelle, par exemple.

« Ayant appris par l'un des spectateurs qu'au « jour des marabouts » on vit l'un d'eux entrer publiquement dans un four ardent, et en sortir sain et sauf, après quelque temps, en apportant avec lui un objet qui cuisait dans le même four, je demandais au second Cheick s'ils auraient été capables de reproduire un phénomène semblable ; par exemple marcher ou rester nus sur la braise ou parmi les flammes ou bien mettre leurs habits dans le feu sans qu'ils se brûlent, etc.

« Il me répondit qu'ils ne se trouvaient pas préparés pour ces phénomènes. Mais, après s'être consultés entre eux, ils firent apporter une petite serviette et une assiette d'huile. Déchirant la serviette en plusieurs bandelettes, ils les chiffonnèrent ensemble, puis ils les firent imbiber d'huile et les allumèrent.

« Ainsi allumées, ils se les introduisirent dans la bouche, en la tenant ouverte de manière à ce que chacun de nous pût voir facilement la flamme, qui paraissait une petite fournaise ardente, d'où il sortait de la fumée. Cette fumée alla dans la gorge de l'un des marabouts, ce qui le fit tousser plusieurs fois.

« A notre ordre : « Assez », ils otèrent les morceaux de serviette allumés de leurs bouches. En observant celles-ci, nous pûmes voir qu'elles se trouvaient humides et fraîches comme si aucun feu n'y avait été; la barbe et les moustaches n'avaient aucunement été brûlées en introduisant et en extrayant la flamme de la bouche.

« Je demandai enfin s'ils mangeaient aussi du verre.

« Ma demande les fit rester un peu perplexes ; puis ils se consultèrent, et le premier cheick dit qu'il en mangerait mais peu.

« Il se fit donc apporter un *fiasco* qui fut brisé en morceaux, et, chaque marabout, excepté les deux Cheick, en prit trois ou quatre morceaux qu'il mâcha, en les faisant grincer sous les dents ; comme si ç'avaient été des bonbons, et, les avala comme des gouttes d'eau, sans efforts visibles, et avec calme et tranquillité.

« Après cela, la séance fut close. Nous fûmes tous surpris de ce que nous avions vu, et spécialement ceux qui vivaient à Tripoli depuis plus de vingt ans, sans n'avoir jamais vu et observé de près ces phénomènes, dont ils avaient si souvent entendu parler, et qu'ils avaient même entrevus le jour de la *fête des marabouts*, et sans y avoir jamais attaché d'importance, les attribuant à de la magie, à du charlatanisme, à de l'hallucination ou quelque chose de pire et les croyant produits par des fanatiques et des obsédés, qui ne méritaient aucune considération ou étude. »



ÉCHOS ET NOUVELLES

Les Zancigs.

Depuis les séances mémorables de William Crookes avec Miss Florence Cook, le public anglais ne s'était peut-être jamais autant passionné à une question psychique, qu'il se passionne actuellement pour ce qu'on appelle « le mystère des Zancig ». Voilà bientôt quatre mois que ce couple donne à Londres des séances de « transmission de la pensée », authentique ou simulée, avec une étonnante adresse, et jamais la salle de l'Alhambra Theatre n'a cessé d'être grouillante de public ; jamais les journaux n'ont cessé de s'en occuper, en rapportant tous les faits qui se rattachent à ces troublantes performances, en publiant quelques-unes des innombrables lettres que leur apporte chaque courrier, sur cet argument.

Malgré cela, nous ne nous sommes pas trop empressés à nous occuper de cette affaire. Les prétendus « sujets psychiques » qui exécutent des tours de cette sorte ne datant point d'hier. Il nous suffira de rappeler que, dans la dernière partie du dix-huitième siècle, un prestidigitateur italien appelé Pinetti parcourut l'Europe avec sa femme, qui lui servait de sujet. Au cours des séances, elle restait assise sur une chaise, les yeux bandés, pendant que Pinetti recueillait dans l'auditoire des objets dont elle devait donner aussitôt la description. En 1781, les Pinetti se trouvaient justement à Londres, au Haymarket Theatre. Le fameux Robert Houdin perfectionna ce tour ; il l'exécuta avec l'un de ses fils, vers 1840. Quelque temps après, un certain Laurenz fit mieux encore, se servant d'un code de signaux silencieux, alors que les codes de ses devanciers étaient basés sur la

parole. Dans ces dernières années surgirent les Ics, les Devants et une infinité d'autres « lecteurs de la pensée » de la même espèce, qui parcoururent les grandes villes et les villes d'eau des deux hémisphères. Or, on croit savoir pertinemment que toutes les performances de ces prétendus sujets psychiques se fondent en réalité sur des trucs ; c'est au moins ce qui résulte de leurs aveux même et des enquêtes qui ont été faites sur cet argument ; nous nous bornerons à citer celle exécutée par M. le colonel de Rochas et quelques autres « psychistes » distingués parmi les bateleurs qui s'exhibaient à l'Exposition Universelle de Paris, en 1900.

Les Zancigs présenteraient-ils des facultés plus authentiquement « psychiques » que celles de leurs confrères ? On ne voit guère, au premier abord, pourquoi on devrait admettre cette présomption. Avant d'échouer à Londres et d'y soulever tant de fanatisme inopiné, les Zancigs avaient parcouru d'autres pays, notamment les États-Unis, sans y être plus remarqués que la moyenne de leurs confrères. Le *Daily Mail* les « lança » dans la métropole britannique, à la suite d'une séance fort bien réussie que les Zancigs avaient donnée dans les bureaux de ce grand journal. C'est peut-être pour cela même que le *Daily Chronicle* se chargea, par contre, d'accueillir et de présenter à ses nombreux lecteurs tout ce qui lui paraissait contraire aux Zancigs ; ces polémiques ne servirent d'ailleurs qu'à favoriser la publicité que faisait au couple intéressant de l'Alhambra un habile manager, M. Moul.

On comprendra, après cela, que la plus élémentaire prudence conseille à ceux qui s'occupent sérieusement de ces études une très forte dose de scepticisme.

Afin de donner à nos lecteurs une idée plus précise des performances exécutées par les Zancigs, nous choisirons la séance qu'ils ont donnée au château royal de Sandringham, et qui est sans doute l'une des plus intéressantes dont nous avons lu le compte rendu; il nous faut seulement observer que le récit en est surtout reproduit du *Daily Mail*, très favorable aux Zancigs. Quelques jours avant de se rendre à Sandringham, les Zancigs avaient déjà donné une séance plus intime au palais de Buckingam.

C'est le lendemain du jour de Noël que M. et Mme Zancig se produisirent devant le roi et la reine, le prince et la princesse de Galles, leurs enfants, et une nombreuse et brillante assistance

d'invités. Le divertissement eut lieu dans le Grand Salon et les pièces contiguës, après dîner. Aussitôt que les Zancigs entrèrent dans le salon, Sa Majesté s'avança vers eux en souriant aimablement, leur serra la main, et leur souhaita la bienvenue à Sandringham, M. et Mme Zancig furent ensuite présentés à la reine et au prince et à la princesse de Galles. Sa Majesté, sachant que le couple était Danois, leur adressa immédiatement la parole dans cette langue.

Le spectacle commença aussitôt. Le roi choisit lui-même un passage très difficile tiré d'un livre scientifique pris au hasard d'un rayon d'une bibliothèque, et le communiqua à M. Zancig pendant que Mme Zancig se trouvait assise, les yeux bandés, derrière un paravent japonais, à l'extrémité opposée du salon, en compagnie d'une jeune princesse, chargée de veiller sur elle. Le passage du livre en question contenait, entre autres choses, des figures arithmétiques et algébriques, ainsi que des termes techniques de la plus grande difficulté. Mais au fur et à mesure que M. Zancig lisait le texte, sans émettre le moindre son, Madame le récitait à voix haute, de façon à être entendue par toute l'assistance émerveillée.

Le prince de Galles écrivit alors sur un bout de papier tiré de son carnet le mot « Cagliostro ». Il fut bien étonné en entendant Mme Zancig dire nettement ce mot de l'extrémité du salon, aussitôt que le prince eut tendu la petite feuille à M. Zancig et presque avant que celui-ci eût fini de lire ces quelques lettres.

La reine écrivit alors en danois la phrase suivante : « J'espère que vous avez passé un bon Noël ». Mme Zancig répéta immédiatement ces quelques mots dans sa langue native avec une grande promptitude, au grand amusement de tous les assistants.

Mme Zancig reproduisit ensuite sur l'ardoise quelques dessins simples qui avaient été tracés sur des feuilles de papier par quelques membres de la famille royale.

M. Zancig fut conduit ensuite dans l'une des chambres voisines. Un intermédiaire se tenait près de la porte pour lui communiquer le mot écrit ou la figure dessinée sur une ardoise par l'un ou l'autre des assistants; après quoi, il fermait immédiatement la porte. Mme Zancig, restant dans le salon avec l'assistance, reproduisait alors sur une autre ardoise le même mot ou la même figure ; lorsqu'il s'agissait d'un mot, elle reproduisait même l'écriture de l'expérimentateur.

Lorsque le spectacle fut terminé, le roi et la reine serrèrent cordialement la main de M. et Mme Zancig en déclarant que jamais ils n'avaient assisté à rien de pareil. Tous les personnages distingués qui constituaient l'assistance en dirent autant.

On ajoute que la reine dit à M. Zancig : « On assure que vous allez publier un livre et dévoiler le secret de vos expériences. » L'interpellé répondit : « J'ai, en effet, l'intention de publier un livre, mais non pas de faire connaître mon secret. — N'importe, dit Sa Majesté ; voilà un livre qui sera lu avec le plus grand intérêt. »

Inutile de dire que la plupart des personnes qui ont voulu donner quand même une explication à ces extraordinaires performances, les ont expliquées en imaginant que les Zancigs se servaient, comme la plupart au moins de leur confrères, d'un code secret de signaux. On n'a pas découvert quel était ce code ; le prestidigitateur Maskelyne — celui-là même qui a recueilli dernièrement le défi du Révérend Colley touchant les matérialisations — déclare même, dans le *Daily Graphic* (3 janvier), ne pas croire qu'on le découvrira jamais. Un autre ancien prestidigitateur, Stuart Cumberland, qui s'est illustré jadis dans des performances analogues à celles des Zancigs, et a même donné son nom au phénomène dit *cumberlandisme*, dit aussi de bien belles choses dans un article publié le 31 décembre dans le *Daily Chronicle* ; mais quand il s'agit de découvrir le truc des « lecteurs de la pensée » de l'Alhambra, il se borne à demander si c'est bien pour être mieux vu par l'assistance, et non par sa partenaire, qu'il est toujours habillé en blanc ; il demande ensuite pourquoi Mme Zancig juge nécessaire de toujours porter des lunettes, si les messages lui parviennent par une voie supernormale. Seulement, comme Mme Zancig n'est pas moins habile à percevoir la pensée de son mari quand elle est cachée par un écran, ou qu'on lui a bandé les yeux, on déplore que M. Cumberland n'ait pas trouvé mieux.

Il faut donc supposer, tout au moins, que les Zancigs joignent au code visuel un code vocal, ou autrement acoustique. C'est d'ailleurs surtout vers ce dernier système que se portent les soupçons dont les journaux se sont fait les échos. Bien des personnes ont assez naïvement supposé que M. Zancig posait différemment la question à sa femme, selon l'objet qui avait été présenté par les assistants. Les mots par lesquels M. Zan-



cig s'adresse à sa femme sont invariablement : *This? Now this ? And this ?* (« Ceci ? » « Maintenant ceci ? » « Et ceci ? ») et d'autres peu différents ; il est absurde d'admettre que ces quelques mots lui suffisent à désigner les choses étranges qu'on lui présente : une roue du mécanisme d'une montre, un coquillage d'huître, une main momifiée, etc. Pour désigner des objets pareils, ainsi que pour indiquer les numéros d'un chèque, sa date, la somme qui y est inscrite ; l'adresse d'une lettre, un chiffre très long, une phrase, etc., il faut avoir évidemment recours à un code de signaux infiniment plus compliqué. Maintenant, il faut dire que, pendant presque toute la durée des séances, M. Zancig parle avec abondance et avec une grande volubilité, se servant d'un mauvais anglais — *broken english* — entremêlé de mots danois ou peut-être d'une langue conventionnelle, quoiqu'il ait habité New-York pendant vingt-cinq ans, à ce que l'on affirme. On a bien tenu à l'Alhambra-Theatre même quelques séances *silencieuses*, mais les témoignages des différents spectateurs sur le dégré de ce silence ne sont pas absolument conformes. Il faudrait en tout cas, admettre une acuité extraordinaire de l'ouïe chez Mme Zancig. Quelques personnes ont même supposé (Voir *Daily Mail* du 8 janvier) que cette dame était à même de percevoir des sons qui sont muets pour les autres oreilles, quelque chose comme si l'on supposait des yeux qui perçoivent les rayons ultra-violets.

William Stead, le fameux directeur de la *Review of Reviews*, soutient cette théorie : qu'il y a bien entre M. et Mme Zancig transmission télépathique de la pensée, mais que, comme le phénomène psychique authentique n'est point invariablement à leur disposition, ils ont souvent recours à des codes de signaux. Selon cette opinion moyenne, les Zancigs feraient donc comme ces médiums authentiques qui, au besoin, « aident les esprits ». Et dans ce monde médiocre, les opinions moyennes ne sont pas à mépriser.

D'ailleurs, les Zancigs se gardent bien de se prononcer nettement au sujet de la nature des facultés qui leur permettent d'intriguer le public : ils ont trop d'intérêt de maintenir celui-ci dans un état d'incertitude, alors que la curiosité disparaîtrait en partie au moins, s'il était bien constaté qu'il s'agit effectivement de télépathie.

M. Julius Zancig a toutefois, dernièrement, publié ses *Mémoires*

dont il a été question un peu plus haut, et, après avoir parlé de ses humbles origines dans la banlieue de Copenhague, de son émigration aux États-Unis à l'âge de seize ans, des luttes âpres qu'il dut y soutenir pour vivre, il vient à raconter comment il fit la connaissance de Mlle Claussen, qui devait ensuite devenir sa femme.

« Dès les premiers mois de mon mariage, ajoute-t-il, je commençais à observer une bizarre similitude de pensée entre ma femme et moi. Bien des fois nous avons été surpris de trouver que nous avions songé exactement la même chose... Ma femme et moi nous étions toutefois trop occupés pour arrêter immédiatement notre attention sur ce fait... Je ne me suis aperçu du pouvoir spécial de concentration intellectuelle (car il s'agissait bien de cela) qu'en m'essayant à des ordres mentaux. Au théâtre, à l'église, au concert, je n'avais qu'à concentrer mon attention sur une personne quelconque, assise devant moi, pour la voir, après une période plus ou moins longue de lutte, se tourner vers moi et me regarder comme pour me dire : Que me voulez-vous ?... »

M. Zancig parle ensuite des efforts qu'il fit pour développer cette faculté, des observations qu'il fit sur les personnes de son entourage, à ce sujet. Il semble donc bien affirmé qu'un phénomène de suggestion télépathique intervient, quelquefois au moins, entre Mme Zancig et lui ; mais il ne fournit pas des explications suffisantes pour permettre de bien établir la nature de ses facultés et de l'entraînement auquel il les a soumises.

En tout cas, il nous faut dire que la plupart des personnes elles-mêmes qui ont étudié les phénomènes métapsychiques sont loin de se montrer convaincues que nous nous trouvons réellement en face d'un de ces phénomènes. Sans doute, elles admettent la réalité de la télépathie. Mais la réussite presque infaillible des expériences des Zancigs paraît contraire à ce que l'on connaît jusqu'ici de ce mystérieux phénomène. Quelle que soit l'hypothèse par laquelle on voudrait expliquer la transmission de la pensée, il semble bien que ce phénomène se passe entre la conscience subliminale de l'agent et celle du percipient. Or, comme les rapports entre la conscience superliminale et celle subliminale sont réglés par des lois que nous ignorons, il arrive sans cesse que la transmission s'opère peut-être, mais demeure ignorée, parce que la notion ainsi acquise par le percipient n'est pas parvenue aux couches supérieures de son intelligence.



Avant d'admettre que le long exercice a permis à M. et Mme Zancig de triompher de ces formidables difficultés, il nous faut des expériences sérieuses, très différentes de celles que l'on peut obtenir dans un théâtre. C'est ce qui a été fort bien exprimé par Sir Olivier Lodge dans une entrevue avec un rédacteur du *Daily Mail* :

« Naturellement, dit l'illustre physicien, tant que je n'aurai réellement vu à l'œuvre M. et Mme Zancig, je ne pourrai me former une idée définitive sur l'authenticité du phénomène. Rien ne sert que je me rende à l'une des soirées de l'Alhambra, car je ne pourrais pas y trouver l'occasion d'y faire l'investigation détaillée et attentive que je désire. Nos recherches doivent être faites dans un endroit privé. Quant à moi, je suis porté à croire qu'il s'agit d'un truc. Dans tous les cas de lecture de la pensée dont nous avons jusqu'ici reconnu l'authenticité, l'influence n'a pas été sous le contrôle des médiums, de façon à leur obéir fidèlement, elle a été spontanée et involontaire. C'est ce qui me porte à soupçonner fortement le cas en question. Mais si c'est un truc, c'en est un exceptionnellement adroit, et si on le découvrait, je ne le considérerait point comme un cas de fraude, mais uniquement comme un tour d'adresse de premier ordre. Si, par contre, il s'agit d'un cas authentique de lecture de la pensée, c'est un événement scientifique de la plus haute importance. »

La *Society for Psychical Research* se propose d'examiner les prétendues facultés psychiques de M. et Mme Zancig. D'autre part, l'*Editor* de notre édition anglaise a reçu de M. Julius Zancig une lettre par laquelle il manifeste son intention de se soumettre, avec sa femme, à l'examen de quelques personnes désignées par les *Annales*. Espérons que ces expériences auront lieu effectivement et nous permettront de savoir ce qu'il faut penser de cette affaire autour de laquelle on a soulevé tant de bruit.

Enfin une personne dont on ne publie pas le nom écrit à un journal en annonçant qu'elle est disposée à payer 5.000 livres sterling à un hôpital de Londres si les Zancigs parviennent à se communiquer une phrase dans des conditions excluant toute possibilité de fraude, qu'il indiquera et qui seront tout à fait raisonnables.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Importantes expériences avec Eusapia Paladino à Gênes.

Le professeur Morselli assiste aux séances.

Le temps viendra peut-être d'examiner pourquoi le séjour fait par Mme Eusapia Paladino à Paris, l'année dernière, ne semble pas avoir produit les résultats favorables qu'on était pourtant en droit d'espérer. La cause de ce fait, qui a si vivement déçu toutes les personnes qui s'occupent des phénomènes métapsychiques, doit probablement se trouver dans les critères avec lesquels ont été dirigées ces séances. Eusapia est retournée en Italie, et elle vient de donner, d'abord à Milan, ensuite à Gênes, des séries de séances qui ont amené les résultats les plus appréciables, grâce aux systèmes vraiment pratiques et « modernes » auxquels des personnes avisées ont su avoir recours.

Nous ne nous arrêterons guère à parler diffusément des séances de Milan, où le célèbre médium avait été appelé par la Société d'Études psychiques de cette ville. Des personnages très connus comme Fogazzaro et Lombroso participèrent à quelques-unes de ces expériences. Le Directeur et quelques-uns des rédacteurs du *Corriere della Sera*, l'un des deux ou trois plus importants journaux d'Italie, assistèrent aussi à ces réunions. Ce journal, en effet, avait toujours combattu avec beaucoup de violence le spiritisme en général et Mme Paladino, en particulier, depuis que M. Torelli Viollier, alors propriétaire et directeur du *Corriere*, avait, en 1892 (immédiatement après les séances qui avaient convaincu les professeurs Lombroso, Richet, Schia-

parelli, etc., de l'authenticité des phénomènes médianimiques), dénoncé certaines fraudes du médium, consistant surtout à soustraire une main ou un pied au contrôle des assistants. Au cours de ces expériences, M. Albertini, directeur actuel du *Corriere*, n'avait pas tardé à se convaincre que tout n'était pas tromperie ou illusion dans le médiumnisme, et résolut de tenir encore trois séances pour son propre compte ; le récit en fut publié dans le journal, ce qui produisit en Italie et surtout en Lombardie une impression profonde.

Eusapia s'est rendue ensuite, comme nous venons de le dire, donner une série de six séances à Gênes. Ces expériences ont été infiniment plus importantes que les précédentes. Il nous suffira de dire qu'elles étaient présidées par le docteur Henri Morselli, professeur de neurologie et de psychiatrie à cette Université, et l'un des psychologues les plus éminents que possède l'Italie. Les autres expérimentateurs étaient : M. Bozzano, dont les articles ont obtenu un si vif succès d'admiration dans les *Annales*, le docteur Venzano, dont on peut lire une très intéressante étude sur Mme Paladino dans le fascicule même qui contient le rapport de M. Charles Richet sur les phénomènes de la villa Carmen ; le peintre M. Bérisso et Mme Bérisso, chez lesquels ont eu lieu les séances ; enfin M. Barzini, rédacteur du *Corriere della Sera*, qui a fait dernièrement pour son journal le service de la guerre de l'Extrême-Orient, et qui vient de commencer la publication des comptes rendus de ces séances. « J'avoue, dit-il en commençant, que j'ai participé à ces séances dans le but de démasquer les fraudes et les trucs, et que j'ai, au contraire, fini par admettre la vérité de certains phénomènes.

« Au cours de ces séances, Eusapia était assise, le dos tourné au cabinet médiumnique, devant la table, autour de laquelle se tenaient les expérimentateurs. Ses mains et ses pieds étaient contrôlés par M. Barzini et M. Morselli ; ce dernier, avant la séance, avait non seulement fouillé, mais fait déshabiller complètement le médium ; il avait même profité de l'occasion pour faire sur sa personne un examen scientifique. On avait ensuite fouillé la chambre. La lumière a dû être modifiée à plusieurs reprises durant la séance ; quand elle était plus faible, elle n'était produite que par la petite flamme d'un poêle à alcool, qui suffisait pourtant, au dire de M. Barzini, à éclairer suffisamment

la pièce. Nous ne reviendrons pas sans cesse sur la vigilance employée par M. Morselli et M. Barzini, sur les mains et les pieds du médium. Malgré cela, toute espèce de phénomènes physiques se produisirent. La table se soulève à plusieurs reprises jusqu'à la hauteur des visages des expérimentateurs, après quoi elle descend lentement.

« En même temps, ajoute le rapporteur, nous entendons se mouvoir la chaise qui se trouve dans le cabinet. Cette chaise était à la distance d'un mètre et demi du dossier de celle du médium; on avait placé sur elle les objets suivants : une grosse carafe pleine d'eau, un verre, une trompette, un carillon, le tout d'un poids de 5 kilogrammes et demi. Par des glissades, qui correspondaient d'une manière synchrone aux petits gestes convulsifs du médium, la chaise s'avance jusqu'à appuyer son dossier au côté droit du professeur Morselli... Après lui avoir fait cette petite visite, elle retourne à sa place, par petites glissades, comme elle était venue.

« Eusapia me soulève la main, en me tenant par l'avant-bras, jusque sur sa tête, et il sort du cabinet un objet qui me touche les doigts. Je ne tarde pas à reconnaître la trompette qui descend ensuite sur la table. Le rideau se gonfle comme une voile poussée par un coup de vent glaçé ; Mme Paladino s'écrie : « Attention ! » et la carafe pleine d'eau arrive sur la table, puis elle repart, elle revient, suivie par son fidèle verre, pour s'arrêter définitivement au milieu de nous.

« Le docteur Morselli, se sent saisir le bras droit par une grosse main dont il sent fort bien la position des doigts ; il reconnaît que c'est une maim droite (la droite d'Eusapia est entre les miennes) ; en même temps le médium avertit encore : « Attention ! » et la lampe verte s'allume et s'éteint. L'interrupteur de cette lampe électrique, attaché à un cordon très long qui pendait du plafond, était dans la poche du professeur Morselli, qui n'avait senti y pénétrer aucune main. Tout le monde observe que la lampe s'est allumée et éteinte sans que l'on ait entendu le bruit de l'interrupteur. Alors, presque pour confirmer notre impression, la lampe s'allume et s'éteint de nouveau à plusieurs reprises de la même manière silencieuse. Enfin, elle reste, allumée ; le médium, dont cette lumière blesse la vue, s'agite, se plaint. M. Morselli cherche dans sa poche l'interrupteur, mais en vain ; il n'y est pas ; on finit par le trouver sur le plancher,

au milieu de la chambre ; loin de tout le monde. Il est à remarquer que la lampe s'allumait et s'éteignait alors qu'Eusapia faisait un petit mouvement de l'index dans le creux de ma main. Nous avons presque toujours remarqué cette isochronie entre les phénomènes et les gestes du médium ; l'effort du médium se produit alors du côté opposé à celui où se produit le phénomène.

« On revient à la lumière du poêle à alcool. M. Morselli est tiré en arrière de plusieurs centimètres avec sa chaise La chaise du cabinet, libérée maintenant de tout poids, recommence à se mouvoir, et va s'arrêter précisément derrière M. Morselli. Après quelques instants d'agitation sur place, ce petit meuble nomade rentre dans le cabinet, et, un instant après, nous le voyons arriver sur la table. Nous appelons mutuellement notre attention sur les contrôles, qui sont parfaits. La chaise se présente horizontalement avec le dossier en avant, passe doucement entre la tête du professeur Morselli et celle d'Eusapia, frappe deux ou trois coups sur la table, ensuite elle se tourne vers moi et s'en va, en passant entre ma tête et celle du médium... Revenue à terre, sur ses quatre pieds, la chaise s'empresse de rentrer dans le cabinet, comme un acteur qui a fini son rôle,

« — Et le carillon ? — demandons-nous. C'était le seul objet qui n'avait pas encore fait son exercice.

« — Prends-le, il est près de toi ! — me dit Eusapia, qui, lorsqu'elle est en transe, tutoie tout le monde.

« Je me baisse ; le carillon est, en effet, tout près ; il vient dans ma main avec la grâce d'un petit animal dressé. Mme Paladino rit ; la table rit à son tour, par ces petites secousses bien connues qui donnent l'idée d'une hilarité fantastique...

« Eusapia m'invite à lui toucher la tête. Je sens, entre ses cheveux, des doigts qui s'agitent. M. Morselli constate la même chose...

« Une grosse table, du poids de dix kilogrammes, placée dans l'encoignure de la fenêtre, et sur laquelle nous avions déposé des boîtes de plaques photographiques, des châssis, un métronome appartenant au professeur Morselli, un dynamomètre et d'autres objets, s'approche de nous, puis elle s'éloigne. Un châssis vient se placer sur ma main. Soudain, nos plaques sont jetées à terre, les châssis les suivent. M. Morselli

tremble sur le soit réservé à son métronome, quand nous entendons celui-ci se mettre mystérieusement en action et commencer son tic-tac régulier. Quelques minutes après, l'appareil est arrêté, puis il reprend son mouvement, ensuite il est de nouveau arrêté. Ce n'est pas une opération trop difficile que de faire marcher et arrêter un métronome, mais c'est une opération délicate ; surtout, les métronomes n'ont pas l'habitude de faire cela tout seuls ; l'expérience nous arrache donc des exclamations de surprise. Aussitôt, le métronome, sans doute flatté dans son amour-propre, arrive sur notre table, juste devant son maître, et recommence allègrement à battre la mesure : tic-tac, tic-tac... Je dois remarquer que nous voyions parfaitement bien le médium, comme nous pouvions nous voir mutuellement, et que toute la chambre était visible dans ses détails à nos yeux habitués désormais à cette demi-obscurité.

« La séance est terminée ; on fait la lumière. On constate l'intégrité des scellés apposés à la porte que l'on ouvre toute grande. Mme Paladino se montre fatiguée et souffrante. A ce moment, une sellette très lourde et haute en bois de chêne sculpté, faite pour soutenir quelque bronze artistique, et du poids de 8 kg. 600 s'approche toute seule d'Eusapia avec l'appareil d'éclairage au magnésium qui avait été placé dessus ; puis elle s'éloigne, se rapproche, en glissant sur le parquet. La lumière nous permet d'observer la sellette attentivement de tous côtés. M. Bozzano se baisse jusqu'au sol pour bien examiner la base du meuble. Nous voyons qu'il n'a aucun contact tout autour, qu'il est isolé. *Eppur si muove*. Je tiens toujours la main du médium, qui à un certain moment me dit : « Touche donc la selette. » Mais lorsque je tends la main droite pour la toucher, elle se retire vivement en me laissant un peu déconfit. La grosse table se met à son tour en mouvement, se déplaçant de quelques centimètres, Eusapia est épuisée ; on la conduit dans la pièce à côté. »

Deuxième séance. — Eusapia est de nouveau visitée soigneusement par le professeur Morselli. Les mêmes personnes reprennent les mêmes places autour de la table. La pièce est éclairée par une veilleuse qui permet aux assistants, après quelques minutes, d'y voir parfaitement...

« Eusapia — dit M. Barzini — me presse fortement la main, de temps en temps ; à chacune de ces pressions, nous entendons sur la table un coup qui semble donné par un poing fermé.

« Une main blanche sort du cabinet et touche le professeur Morselli à l'épaule, pendant qu'il nous montre la main gauche du médium sous son contrôle et j'en fais autant avec la droite.

« Ces mains mystérieuses, qui se montrent souvent pendant de courts instants, sortent d'habitude de l'ouverture des rideaux, mais parfois de la surface même de ceux-ci ; on dirait qu'elles traversent les tissus. »

On avait lié à la chaise d'Eusapia deux baguettes verticales, auxquelles on avait attaché un châssis de bois (13 × 18) contenant deux plaques photographiques destinées à recueillir, si possible, des radiations du crâne du médium. Tous les nœuds avaient été faits par le professeur Morselli, qui s'était servi de ficelles bleues et blanches, facilement reconnaissables.

« Nous entendons, continue le rédacteur du *Corriere*, un bruit subtil et continu derrière le médium ; je regarde et je vois le châssis se mouvoir lentement. Nous nous assurons de tous les contrôles. Les mains d'Eusapia sont, du reste, visiblement posées sur la table, au milieu des nôtres. Nous attendons avec curiosité. Aucun doute que l'on travaille patiemment à défaire les nœuds qui lient le châssis, sous nos regards. En effet, après quelques minutes, le châssis se soulève et disparaît dans l'intérieur du cabinet. Il n'est pas tombé, parce que nous en aurions entendu le bruit. M. Morselli remarque :

« Il paraît qu'il est entre les mains de quelqu'un !

« Il n'a pas achevé la phrase, que le châssis réapparaît en oscillant sur la tête du médium ; sur lui est une baguette qui tape allégrement un rythme de tambour. Nous pouvons reconnaître en elle l'une des deux baguettes qui étaient attachées au dossier de la chaise. Après quelque temps, le châssis et la baguette tombent à terre avec bruit.

« Je les avais pourtant bien liées ! observe le professeur Morselli avec un certain regret pour son expérience photographique manquéee..

« Pendant tout ce temps, tout le monde avait pu voir Eusapia immobile à sa place sous nos contrôles multiples, étrangère et presque indifférente aux phénomènes qui se produisaient derrière elle et dont la durée a été telle à exclure absolument ces trucs qui peuvent être favorisés par la rapidité.

« A un certain moment, nous voyons le dynanomètre, qui est presque touché par le fond du rideau venu sur la table, se

mouvoir et disparaître derrière le rideau. Nous discutons sur ce qu'il peut bien être devenu. Aussitôt, une main s'avance du cabinet, sur la tête du médium ; elle tient le dynanomètre et a l'air de nous le montrer. Ensuite, elle se retire ; après quelques secondes, le dynanomètre réapparaît sur la table. M. Morselli s'en saisit, et examine la graduation pour constater si l'instrument n'a pas subi quelque pression. L'aiguille marque la pression de 110 kilogrammètres — ce qui équivaut, comme on sait, à l'effort nécessaire pour soulever 110 kilogrammes à 1 mètre de terre pendant la durée d'une seconde. C'est la pression que peut exercer une main d'homme très robuste à l'état normal...

« A un certain moment, Eusapia adresse à M. Morselli le mot : Attention ! et il s'ensuit l'un des prodiges les plus singuliers. Je commence par remarquer que, mis sur le qui-vive par l'avertissement, nous nous sommes assurés de tous les contrôles. Entre la science et l'opinion publique, Eusapia avait plutôt l'air de se trouver entre deux agents de police. Nous avions le contact de ses mains, de ses genoux et de ses pieds. Elle contractait fortement les avant-bras et le docteur Morselli se sentit toucher en plusieurs endroits par le rideau qui s'agitait. Il croit constater au-delà du rideau la présence d'une personne entière, dont il sent le corps s'appuyer au sien, les bras le serrer ; nous voyons tous ces bras, entourés par le rideau.

« Je me lève tout à coup, en attirant le médium contre moi, et j'avance la tête dans l'ouverture du rideau pour regarder dans le cabinet. Celui-ci se trouve alors éclairé par la lumière qui pénètre par le déplacement de l'étoffe ; il est vide. Le professeur Morselli touche derrière le rideau, là où il se gonfle et constate qu'il est vide. Ce qui à l'extérieur semble le relief d'un corps humain qui se meut, couvert par les rideaux, n'est à l'intérieur qu'une cavité dans l'étoffe, un moulage. On pense à l' « Homme invisible » de Wells. Je veux alors toucher de ma main droite, qui est libre, l'enflure des rideaux du côté extérieur et je rencontre effectivement sous l'étoffe la résistance d'une tête vivante. Je reconnais le front, je descends avec la paume de la main sur les joues et sur le nez et lorsque je touche les lèvres, la bouche se desserre et me saisit sous le pouce ; je sens nettement l'étreinte d'une denture saine. Au même moment, une main s'appuie sur ma poitrine et me repousse. Les rideaux se gonflent et retombent inertes. Durant ce temps, Eusapia est toujours res-

tée en vue. Elle était éloignée d'un demi-mètre au moins de l'*Invisible-Man.* »

« Il nous faut remarquer que le cabinet médianique n'était formé que par des rideaux tendus diagonalement devant un angle de la chambre, où il n'existait ni portes ni fenêtres. A l'intérieur, rien qu'une chaise et quelques menus objets : une mandoline, un carillon, une trompette, un bloc de glaise pour obtenir des moulages de formes humaines. On sait d'ailleurs que ce phénomène de demi-matérialisation derrière le rideau est coutumier dans les séances de Mme Paladino.

« Le carillon arrive sur la table comme s'il tombait d'en haut, et là, parfaitement isolé, pendant que nous le regardons curieusement, il joue pendant quelques secondes. Il a la forme d'un petit moulin à café ; cet instrument, pour être joué, a besoin du concours des deux mains : l'une qui le tienne ferme et l'autre qui tourne la petite manivelle.

« Immédiatement après, nous entendons la mandoline glisser sur le sol. M. Bozzano la voit sortir du cabinet et s'arrêter derrière le professeur Morselli, où elle émet deux ou trois sons. Elle vient ensuite sur la table, tourne tout autour et finit par se déposer sur mes bras comme un bébé. Dans cette position, elle recommence à râcler en mon honneur, pendant que je constate son parfait isolement. De mes bras, elle revient sur le milieu de la table et continue à faire entendre des sons désordonnés. En plaçant nos mains sur ses cordes, nous les sentons vibrer, et nous avons de la sorte aussi la preuve du toucher sur la réalité du phénomène. »

Nous négligeons bien des phénomènes moins curieux ou qui ne sont que la répétition de ceux dont il a été question jusqu'ici. Le compte rendu des autres séances n'est pas encore entre nos mains au moment où nous écrivons ces lignes.

Notre confrère de Milan, *Luce e Ombra*, croit savoir qu'à la suite des expériences dont il s'agit, le professeur H. Morselli se serait enfin décidé à faire paraître son livre sur le spiritisme, dont il avait suspendu la publication alors qu'il avait déjà les épreuves dans les mains et qu'il tenait depuis lors *in mora* par un louable scrupule scientifique.

Société Universelle d'Études Psychiques.

(*Séance du* 21 *janvier* 1907.)

La séance est ouverte à 9 heures du soir sous la présidence du docteur Le Menant des Chesnais, vice-président. Vingt-trois membres sont présents; six se sont fait excuser.

Avant de procéder à la constitution des groupes, le *président* rappelle que la Société a été fondée dans un but purement scientifique et non pour soutenir telle ou telle théorie.

« Son but, dit-il, est de séparer les faits de toutes les théories qui en gênent la bonne observation et sa préoccupation est de poursuivre l'étude de ces faits avec la méthode la plus précise, afin d'arriver à découvrir ce qu'ils peuvent contenir de scientifiquement vrai et démontrable.

« Tel est le seul but de notre Société; c'est pourquoi elle ouvre ses portes à tous les travailleurs, quelles que soient leurs opinions religieuses ou philosophiques et leurs théories plus ou moins préconçues sur les faits qui doivent faire l'objet de nos études.

« A l'exemple de Descartes, nous demandons à chacun de nos collaborateurs, en se mettant à l'œuvre, de faire, le plus possible, table rase de ses opinions personnelles, afin d'avoir une plus grande indépendance d'observation.

« Nous sommes convaincus que, dans des études aussi complexes et délicates que celles des faits médianiques, cette tendance si naturelle de l'esprit à faire des hypothèses a priori est une des plus grandes causes de retard dans la découverte des vérités scientifiques.

« Rappelons-nous toujours l'histoire de l'hypnotisme, dont personne aujourd'hui ne pense plus à contester la réalité des phénomènes, qu'une idée préconçue, une hypothèse a priori, empêcha l'Académie de médecine de reconnaître pendant tant d'années et malgré certains rapports très concluants. Les phénomènes médianiques traversent aujourd'hui la même phase que traversaient hier les phénomènes hypnotiques.

« Ils sont observés en abondance dans le monde entier, portés à la connaissance du public par un nombre considérable de revues spéciales, sans parler de tous les faits relatés dans les



journaux quotidiens. Bien que signalés par des observateurs de valeur très différente, tous ces faits présentent une harmonie sur certains points qui oblige tout esprit non prévenu à reconnaître qu'au fond de tous ces faits il y a quelque chose de vrai.

« Mais ce fond de vérité scientifiquement démontrable est bien difficile à dégager de la plupart de ces observations, parce que trop souvent elles sont prises à travers le prisme de telle ou telle théorie. Ce qui a intéressé l'observateur, consciemment ou non, c'est surtout ce qui dans le fait observé venait à l'appui de sa théorie.

« Aussi nous voyons que la réalité de ces phénomènes, malgré leur abondance, est encore mise en doute par un grand nombre d'hommes de science, de bonne foi, et qui, avec juste raison, demandent un peu moins de théorie et beaucoup plus de rigueur scientifique dans l'observation de ces faits. »

Le Président donne ensuite toute une série de détails pour la réussite des expériences, au sujet de la disposition du local, de la formation des groupes et des divers procédés en usage. Il insiste sur la nécessité qu'il y ait toujours dans chaque groupe d'expérimentateurs un chef qui dirige les séances et un secrétaire, qui ne doit s'occuper que de la rédaction des expériences, rédaction qu'il lit à la fin de la séance, modifie ou complète et fait signer par tous les membres présents.

Le Président termine sa conférence en parlant des fraudes. « Même chez les médiums non professionnels et les plus sincères, vous aurez très fréquemment à en constater, au moins d'inconscientes. Efforcez-vous de les découvrir, mais n'en concluez pas, hâtivement, à l'exemple du public peu au courant de la mentalité d'un grand nombre de médiums, que tous les phénomènes obtenus sous l'influence du vôtre, sont le résultat de ces fraudes. Évitez même de lui parler des fraudes que vous soupçonnez inconscientes, de peur de lui causer une émotion qui pourrait être préjudiciable à la bonne manifestation de phénomènes ultérieurs vrais. Contentez-vous de multiplier vos moyens de contrôle et de vous entendre avec le chef de groupe pour entraver, dans de nouvelles séances, la possibilité pour le médium de recommencer ses fraudes. »

Après diverses observations de *M. Lemerle*, du *docteur Demonchy*, de *M. de Vesme* et de plusieurs autres membres relatives au détail de la constitution des groupes, trois premiers

groupes sont formés. Le premier ayant pour chef M. Isnard, le deuxième, le docteur Demonchy, le troisième, M. Laurent.

Le *docteur Pamart* étant malade et excusé, sa communication est renvoyée à une séance ultérieure.

M. Naudet demande quel est le prix de l'abonnement aux *Annales des sciences psychiques* consenti aux membres de la Société s'adressant au secrétaire. Celui-ci répond qu'il est de 8 francs. (La cotisation annuelle des membres de la Société n'est que de 5 francs.)

M. Isnard propose que la Société ait un local fixe où puissent avoir lieu les assemblées générales et les diverses réunions du Comité de Paris. On propose l'hôtel des Sociétés savantes. Le président promet de s'en occuper pour la prochaine réunion.

La séance est levée à 10 heures et demie et des conversations particulières permettant aux membres de faire plus ample connaissance entre eux, prolongent la réunion jusqu'à 11 heures.

Le secrétaire général: docteur RABIER.
(24, rue de La Tour.)



Le Gérant : DROUARD.

31-1-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année Février 1907 N° 2

C. DE VESME.

LES ORDALIES [1]

La définition de l'Ordalie.

L'intervention tutélaire et immanente d'un monde invisible dans la société humaine n'a peut-être jamais paru s'exercer d'une manière si manifeste et directe que dans les *jugements de Dieu*, qu'on nomme aussi *ordalies*, mot qui dérive de l'anglo-saxon *ordeal*, dont la signification n'est autre que *jugement*.

Nul n'ignore ce qu'étaient les « jugements de Dieu », mais peu se sont arrêtés à étudier sérieusement ces faits, pourtant si intéressants, de l'histoire humaine. Pour les phénomènes historiques comme pour les autres faits qui ne s'expliquent pas d'emblée, et qui gênent les croyances acceptées, nous préférons ne point les approfondir.

Nous trouvons dans un ouvrage de M. F. Patetta, professeur de droit pénal, la définition suivante : « On appelle *ordalie* tout procédé au moyen duquel on suppose pouvoir engager des êtres surnaturels à manifester d'une certaine manière leur jugement sur une question devant entraîner une conséquence juridique. » Un peu plus loin, avec plus de

(1) D'une *Histoire du Spiritisme*, en préparation.

netteté encore, le même auteur s'exprime ainsi : « L'ordalie est donc une question posée aux esprits dans certaines conditions et avec des formalités qui les engagent ou les contraignent à répondre de la manière qu'on leur a fixée. »

Dans des pays et à des époques où la désorganisation de la société humaine ne permettait guère de compter beaucoup sur la vigilance de la police et la clairvoyance des tribunaux, on crut pouvoir recourir à l'intervention d'êtres spirituels. « Dieu », disait-on en exprimant une idée dont il n'est plus nécessaire aujourd'hui de démontrer l'absurdité, mais qui prouve la vigueur de la foi de nos aïeux, « Dieu fera un miracle plutôt que de laisser mourir un innocent ».

Les ordalies des sauvages.

Un indice que l'usage des ordalies remonte aux temps les plus anciens — aux temps préhistoriques — c'est qu'on le rencontre chez tous les peuples sauvages, chez ceux-là mêmes qui n'ont d'autre religion que la croyance aux esprits. On sait que la manière la plus sûre de conjecturer les mœurs préhistoriques c'est encore d'étudier les usages des peuples préhistoriques modernes, c'est-à-dire des sauvages.

En commençant par l'Afrique, nous trouvons l'épreuve du feu employée à Sierra-Leone (1), chez les Joloffs (2), les Waswachels (3), dans le Benin (4), où le prévenu devait prouver son innocence en tenant entre les mains, pendant quelque temps, un fer rouge, ou bien un prêtre devait le lui passer trois fois sur la langue. A Loango, on presse la jambe de l'accusé d'un couteau rougi qui doit se refroidir instantanément (5). Chez les Mandingos (6), et les Krus (7), les prévenus plongent la main dans l'eau ou dans l'huile bouillante: à Bakalai, à Sierra-Leone, chez les Wanikas (8),

(1) WINTERBOTTOM, *Sierra-Leone*, 1805, p. 172.
(2) MOLLIEN, *R. in dan innere von Africa*, 1820, p. 52.
(3) HILDEBRANDT, *In Leitschr. fur Ethmol.*, X (1878), 388.
(4) DE CHAILLU, *Dans l'Afrique Equatoriale.*
(5) BRUNS, *Erdbeschreibung von Africa*, IV, 82.
(6) MOORE, *Travels into the Inland Ports of Africa* (1742), p. 136.
(7) WILSON, *West-Africa*, 1862, p. 100.
(8) DE CHAILLU, ouvrage cité. WINTERBOTTOM, ouvrage cité. KRAPF, I, p. 342.

l'accusé doit extraire un objet d'une chaudière d'eau bouillante; l'innocent y réussit, alors que le coupable s'échaude.

A Madagascar, il fallait que le prévenu, nu-pieds, marchât sur le fer rougi (1).

Dans le Somaliland, on fait passer l'accusé, les pieds nus, sur des tisons; ou bien on lui demande de retirer du feu ou de l'eau bouillante quelque objet (2).

Chez les Arabes, on faisait passer un couteau rougi sur la langue du prévenu (3).

On trouve dans le *Petit Parisien* de février 1905 que, dans la colonie française de l'Afrique Occidentale, on se sert encore d'une épreuve semblable!

Le voyageur Krapf parle d'une ordalie employée au Choa (4).

L'ingénieur Ilg, ministre des Affaires étrangères de l'empereur Ménélik, dans une entrevue avec un rédacteur de la *Neue Zuricher Zeitung* (1903), reproduite par la plupart des journaux, a donné des détails très intéressants sur les sorciers *lobashas*, ou découvreurs de criminels, en Abyssinie. Ce sont des enfants âgés de douze ans au plus, que l'on met dans un état hypnotique; dans cet état ils découvrent des criminels restés inconnus. Et M. Ilg parle de plusieurs cas vraiment extraordinaires dont il a eu connaissance personnellement.

Dans un incendie volontaire à Addis-Abéba, le lobasha fut appelé sur place. On lui fit boire dans une coupe du lait mélangé avec un peu de poudre verte, après quoi on lui donna à fumer une pipe de tabac, où l'on avait mis une poudre noire. L'enfant tomba en état hypnotique et, après quelques minutes écoulées, se releva vivement et prit sa course vers Harrar. Il courut sans discontinuer pendant 16 heures. Les coureurs de profession se lassèrent à le suivre. Près d'Harrar, le *lobasha* quitta brusquement la route, entra dans un champ, et toucha de la main un Galla en train d'y travailler; le Galla avoua son crime.

---

(1) Leguevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar*, p. 232. Winson, *Voyage à Madagascar*, p. 293.

(2) Hagenmachers, *Reise in Somali-Lande*. Andree, *Forschungsreisen in Arabien und Ostafrika*, I, 265.

(3) *Globus*, XXI (1872), p. 139.

(4) Krapf, ouvrage cité, I, 71.

« Un cas fut personnellement examiné par l'empereur Ménélik et par l'ingénieur Ilg: celui d'un assassinat suivi de vol commis près d'Addis-Abbéba. Le lobasha fut amené sur le lieu du crime et on le mit dans un état psychique spécial. Il courut pendant quelque temps autour de cet endroit, puis il fila à Addis-Abbéba, pénétra dans une église et la baisa ; il alla dans une autre église, et la baisa pareillement. En arrivant à un endroit où il y avait de l'eau — l'eau romprait l'enchantement, selon la croyance du pays — l'enfant se réveilla. On l'hypnotisa de nouveau, et il repartit, contourna quelques cases ; en arrivant à la porte de l'une d'elles, il s'arrêta et s'éveilla encore. Le propriétaire de la case était absent ; il fut arrêté à son retour ; il nia d'abord son crime, mais on trouva dans son habitation quelques-uns des objets qui avaient appartenu à la victime, et il fut forcé d'avouer. Amené devant Ménélik, celui-ci lui demanda de dire ce qu'il avait fait après son crime. Ses actes correspondaient aux pérégrinations du *lobasha*. Il avoua que, saisi de remords, il s'était rendu consécutivement dans deux églises, et les avait baisées.

« Ménélik voulut avoir une autre preuve des facultés du lobasha ; il s'empara de quelques bijoux qui appartenaient à l'impératrice. On fit venir le lobasha ; il courut d'abord aux appartements de l'impératrice, puis dans ceux de Ménélik, passa à d'autres chambres, et finalement tomba sur le lit de Ménélik. »

M. Ilg n'explique pas ce don merveilleux qui paraît être propre à une certaine tribu ou plutôt à une race spéciale, dont les membres sont répandus dans toute l'Abyssinie.

Tylor (1) et le missionnaire Rowley (2) parlent d'un sorcier qui, pour découvrir une voleuse, se servit de deux bâtons que l'on croyait être la demeure d'un esprit : celui-ci, grâce à une adjuration, entrant dans quatre jeunes gens qui tenaient les bâtons, devait les conduire à l'habitation du coupable. En effet, les quatre garçons, excités par les contorsions et les cris du sorcier, ne tardèrent pas à être saisis d'un tremblement nerveux qui se changea en de vraies convulsions, pendant lesquelles, courant éperdument dans les

(1) *Civilisation primitive*, II, 203-5.
(2) *Universities Missions to Central Africa*, 217.

broussailles, ils allèrent tomber épuisés et couverts de sang, dans la case d'une parmi les femmes d'un chef.

On consulte par occasion l'esprit des trépassés, surtout quand il s'agit de savoir la cause de leur mort. Ainsi, selon Kohler (1), Cruickshauk (2), Wilson (3), les sorciers prennent le cadavre par la tête et se sentent alors poussés par ci par là, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'habitation du coupable.

L'une des épreuves les plus en usage chez les sauvages d'Afrique est celle du poison (4).

Dans les alentours du lac Tanganyika, l'ordalie du poison est tellement entrée dans les usages, que Livingstone, écoutant un homme et une femme qui s'injuriaient pour une querelle conjugale, les entendit ainsi crier tous les deux : « Apportez le *muave* », c'est-à-dire le poison d'épreuve (5).

L'anglais Lander, accusé de trahison par quelques marchands portugais, dut se soumettre un jour à l'épreuve du poison à Badagey, dans la région du Niger. La boisson devait le faire mourir s'il était coupable. Insuffisamment rassuré par le sentiment de son innocence, Lander se retira dans sa case, où il but une forte quantité d'eau tiède et conjura ainsi tout danger (6).

On administre parfois le poison à un esclave du prévenu, ou même à un coq : à Ungoro on empoisonne deux poulets dont l'un représente l'accusé, l'autre l'accusateur (7).

Les Malgaches se servent, pour les jugements, d'un poison violent, appelé *tangena*, dont nous parle le docteur Ramisiray, dans sa thèse de doctorat : *Croyances et pratiques médicales de Madagascar* (Paris, 1901). On donne à prendre le *tangena* à l'accusé qui a, au préalable, avalé trois morceaux de peau de volaille. Pendant que le poison fait son effet, l'exécuteur pose sa main sur la tête du patient et somme le dieu de rendre le crime manifeste. Au moment

---

(1) *Studien*, 373 et *Beitrage*, VI, 369.
(2) *Goldkuste* (1834), p. 240.
(3) *West-Afrika*, p. 231.
(4) SCHNEIDER, *Die Natuvolker*, I, 226. — POST, *Afrik. Jurispr.*, II, p. 115-25.
(5) LIVINGSTONE, *Dernier Journal*, 74.
(6) REVILLE, *les Religions*, etc., I, 102.
(7) FINSCH, New-Guinea, p. 358. — POST, ouv. cité. — HILDEBRANDT, ouv. cité.

où les vomissements arrivent, si les trois morceaux de peau ne se trouvent pas intacts dans les mets rejetés, le malheureux est assommé, séance tenante.

Letourneau nous apprend (1) qu'à Madagascar le *tangena* était d'abord administré à un animal ; si celui-ci succombait, on répétait l'épreuve sur l'accusé.

A Waswahéli, selon Winterbottom (2), la personne soupçonnée devait manger du riz non empoisonné ; s'il était coupable, il ne parvenait pas à l'avaler, ce qui rappelle certaines ordalies européennes du moyen âge.

A Bonny, le prévenu était exposé aux requins sacrés ; à Whidah et dans le Dahomey (3), on l'exposait à des serpents sacrés, tenus par les prêtres ; être mordu était regardé comme preuve du crime.

En passant aux habitants de l'Océanie, nous trouvons que, au dire d'Hasselt (4), à la Nouvelle-Guinée, on a recours souvent aux épreuves de l'eau bouillante, du plomb fondu et de l'eau froide, mais de façon à les rendre à peu près illusoires.

Les ordalies en usage chez les Australiens se bornent à différentes manières de questionner le défunt sur la cause de sa mort, qui est rarement regardée comme naturelle. On suit d'habitude la méthode suivante, qui rappelle le *judicium feretri* du moyen âge. On place le cadavre dans une bière appelée *tirkatti*, c'est-à-dire « celle qui sait », et on lui adresse différentes questions : « Quelqu'un t'a frappé pendant le sommeil ? Le connais-tu ? Est-ce un tel ou un tel autre ? » Si la bière s'agite, on considère la réponse comme affirmative ; au cas contraire, on continue les questions : on croit que Huingo, dieu de la mort, produit les mouvements du cercueil (5). Parfois, le cercueil est soutenu par plusieurs personnes ; elles ressentent une secousse aussitôt que le coupable est nommé, phénomène qui rappelle ceux auxquels on assiste dans les séances spirites, avec les tables, ou même dans les recherches avec la baguette divinatoire.

(1) *L'Évolution juridique.*
(2) *Sierra Leonkuste* (*ubers*), p. 172.
(3) Wilson, ouv. cité, pp. 152-207. — Reville, I, 66.
(4) *Zeitschr. f. Ethmol.*, VIII, 192.
(5) Tedchelman and Schurman, *South Australia*, 1846, p. 51.

Dans les îles Hawaï, les sorciers affirmaient voir le portrait du coupable sur la surface de l'eau — ce qui est une application remarquable de la vision dans le cristal — ou bien pendant le sommeil fatidique, où ils tombaient après la conjuration ; d'autres fois, ils récitaient des prières, tandis que l'accusé approchait une main d'un vase rempli d'eau, dont la surface se ridait si la personne était coupable (1).

Les jugements de Dieu ont été moins employés chez les indigènes d'Amérique. Au Mexique, le serment, que l'on prêtait en touchant des doigts la terre et ensuite la langue, avait pourtant beaucoup de valeur (2).

Je ferai observer, à ce sujet, que le serment juridique eut d'abord un vrai caractère d'ordalie ; on croyait — et on croit encore assez souvent — que le parjure doit être puni par une justice de l'au-delà, voire même dans cette vie. Au moyen âge, on supposait que le coupable devait mourir dans la même année.

Un moine franciscain espagnol, Bernardino de Sahagun, qui, peu de temps après la conquête du Mexique, a écrit un livre remarquable sur la vie, les coutumes et l'histoire des anciens Mexicains, a conservé le souvenir de l'épreuve suivante :

« Le sorcier ou charmeur de serpents était consulté dans les cas de vol. Le plaignant rassemblait les voisins qu'il soupçonnait d'avoir volé, et le sorcier les faisait tous s'asseoir par terre sur le même rang. Puis... le sorcier enlevait le couvercle d'un vase et charmait un serpent qui y était contenu. Le serpent sortait alors en rampant, dévisageant toutes les personnes assises sur le sol les unes après les autres. Quand il reconnaissait la personne qui avait volé, il rampait sur elle et s'y étendait. Alors, les autres saisissaient le coupable et le forçaient à avouer sa faute. Si le serpent ne voyait personne de coupable, il revenait vers le vase, y entrait et s'y enroulait tranquillement. »

N'est-ce pas quelque peu troublant de voir ces Astèques se servir pour leurs ordalies des serpents, tout comme ces

(1) Ellis, *Polynes. Researches*, I, 379 ; III, 127 ; IV, 293. — Waitz und Garland, *Anthr.*, VI, 226 (Hawaï).

(2) Waitz, *Anthrop.*, II, 157, et les auteurs qu'il y cite.

Africains dont il a été question plus haut, et avec lesquels ils n'avaient cependant aucun rapport?

Adrien Jacobsen (1) nous parle des phénomènes que les *chamans* (sorciers) de l'Amérique septentrionale produisent devant le peuple afin de prouver la persistance de leurs facultés thaumaturgiques. « Les chamans consacrés par l'Esprit du feu appelé *klésatphililamas* sautent sur des bûchers, se balancent sur les flammes, pendus à une corde, ils avalent de la braise, tiennent dans leur bouche des fers rouges, etc. Une autre épreuve plus merveilleuse est celle de s'ouvrir le ventre, de façon à ce que les intestins en sortent et pendent jusqu'au sol. »

L'auteur décrit une épreuve de la première espèce. Un chaman s'offrit à deviner, par l'épreuve du feu, ce qu'était devenu un navire de San Francisco, qui visitait d'habitude ces localités une fois l'an, et qui tardait alors à arriver. « Quelques Indiens se prirent à balancer le chaman, noué aux pieds et aux bras, pendu à une corde, sur un grand feu, jusqu'à ce que la corde s'allumât, brûlât et que le sorcier tombât dans le bûcher ardent, d'où il sortit sans l'aide de personne et sans avoir aucunement souffert. Il déclara que le navire ne reviendrait jamais plus, coulé à pic qu'il était. Cela était vrai ; la prophétie du chaman était exacte. »

Les ordalies ordonnées par la Bible.

Chez les anciens Hébreux, on pratiquait le jugement de Dieu au moyen des *sorts*. « Les billets des sorts se jettent dans un pan de robe », lit-on dans la Bible ; « mais c'est le Seigneur qui en dispose (2). » Plus souvent, on avait recours à *Urim* et à *Thummim* (3). On trouve deux exemples de

(1) *Geheimbünde der Kustenbewohner Nordamerikas*, dans la revue hebdomadaire *das Ausland*, 1890, n° 15.

(2) *Proverbes*, XVI, 33.

(3) Nous nous occupons assez longuement, dans le chapitre consacré aux Hébreux, de la signification de ces deux mots. La question est d'ailleurs assez peu claire, grâce surtout au désaccord des exégètes chrétiens et de la tradition rabbinique sur ce point. Il nous suffira de dire que, selon l'opinion la plus répandue, *Urim* et *Thummim* étaient deux pierres précieuses qui, insérées dans le pectoral du Grand-Prêtre, resplendissaient *d'une lumière surnaturelle* pour

ces ordalies dans le livre de Josué (VII, 3-18) et dans celui de Samuel (liv. I, chap. XIV, 36-43). Aussi avons-nous dit, en parlant des Hébreux, que Jéhovah ordonna à Moïse d'insérer Urim et Thummim dans le vêtement du grand prêtre Aaron, afin *qu'il portât toujours sur sa poitrine le jugement des enfants d'Israël devant le Seigneur* (1). Ces mots, ainsi que Heuss et Patetta le font remarquer, signifient que le Grand-Prêtre jugera, moyennant les réponses d'*Urim* et *Thummim*, les fils d'Israël.

Jéhovah ne reconnaît pas l'épreuve du feu ; il paraît même la défendre : « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu (2) » — si toutefois ces mots ne se rapportent pas à quelque autre pratique.

Par contre, dans la loi mosaïque, le Dieu d'Israël ordonnait l'épreuve de l'*eau amère* pour la femme adultère :

« Lorsqu'une femme sera tombée en faute et, méprisant son mari, elle se sera approchée d'un autre homme, mais de telle sorte que son mari n'ait pu découvrir la chose, et que son adultère demeure caché, sans qu'elle puisse en être convaincue par des témoins, parce qu'elle n'a point été surprise dans ce crime ; si le mari est transporté par l'esprit de jalousie contre sa femme, qui aura été souillée véritablement, ou qui en est accusée par un faux soupçon ; il la mènera devant le prêtre... qui tiendra lui-même entre ses mains les eaux très amères sur lesquelles il a prononcé les malédictions avec exécrations ; il conjurera la femme et lui dira : « Si un homme étranger ne s'est point approché de « vous... ces eaux très amères, que j'ai chargées de malédic- « tions, ne vous nuiront point ; mais si vous vous êtes retirée « de votre mari, et que vous vous soyez souillée en vous « approchant d'un autre homme, ces malédictions tomberont « sur vous. Que le Seigneur vous rende un objet de malédic- « tion et un exemple pour tout son peuple ; qu'il fasse pourrir « votre cuisse, que votre ventre s'enfle, et qu'il se rompe ;

répondre aux questions qui leur étaient posées. Aussi, l'historien Joseph dit que, de son temps, « les pierres du rational avaient cessé de resplendir depuis deux cents ans déjà, par suite des prévarications du peuple ».

(1) *Exode*, XXVIII, 30.

(2) *Deutéronome*, XVIII, 10.

« que ces eaux de malédiction entrent dans votre ventre et « qu'étant devenu tout enflé, que votre cuisse se pourrisse. « Et la femme répondra : « Amen, Amen. »

« Alors le prêtre écrira ces malédictions sur un livre, et les effacera ensuite avec ces eaux très amères qu'il aura chargées de malédictions, et les lui donnera à boire... Lorsqu'elle les aura bues, si elle a été souillée et qu'elle aura méprisé son mari en se rendant coupable d'adultère, elle sera pénétrée de ces eaux de malédiction ; son ventre s'enflera, et sa cuisse pourrira... Si elle n'a point été souillée, elle n'en ressentira aucun mal, et elle restera féconde (1). »

Certains jugements de Dieu ayant été ainsi ordonnés par Jéhovah, *les Israélites et les Chrétiens ne peuvent s'empêcher de reconnaître que la réalité des phénomènes supernormaux qui s'y rattachent est authentiquée, en principe, par la Bible;* chez eux, cela doit nous débarrasser le chemin pour ce qui va suivre.

Dans l'Inde ancienne et moderne et dans l'Extrême-Orient

L'antiquité et l'universalité des jugements de Dieu chez les Hindous ont longtemps fait croire que ce peuple avait été le premier à en faire usage. De fait, il en est question dans les Védas, dont les parties les plus anciennes ont été probablement écrites trois mille ans avant Jésus-Christ ; dans le code de Manou, il est aussi question des ordalies ordonnées par les Védas (VIII, 190).

Dans le *Khandigya Upanishad*, antérieur à l'ère vulgaire, il est dit, en parlant du prévenu : « Faites rougir pour lui la hache ; s'il a commis un vol, en saisissant la hache rouge, il se brûlera, et on le tuera. Mais s'il n'est pas coupable et s'il saisit la hache, il ne se brûlera pas, et il sera relâché (2).

Une épreuve semblable est celle de l'huile bouillante. Les Hindous faisaient bouillir l'huile dans un pot de terre ou de métal, d'une profondeur suffisante, et on y jetait une

(1) *Nombres*, chap. V, vers. 11 et suiv.
(2) Pr., VI ; Kh., XVI, 1-2 (*Sacred books*, 1, p. 108).

bague ; le prévenu, pour se justifier, devait l'en extraire en y plongeant la main sans se brûler (1).

Dans le *Pamapinsa-Brahamana* du Samaréda (2), et dans le code de Manou (VIII, 116), il est aussi question de l'épreuve du feu, qui consistait à faire passer le prévenu entre deux bûchers ardents. Vatsa se soumet à l'épreuve, et en sort sans qu'un seul de ses cheveux ait été brûlé. Dans le *Ramayana*, nous voyons la vertueuse Sita agir de même, afin de détruire les soupçons jaloux de Rama.

Les codes de loi de Gantama, Randhâyama, Vasishta, Apastamba, Vischnou, etc., tous écrits quelques siècles avant Jésus-Christ, s'occupent des ordalies. Dans le code de Vischnou, on trouve la description des cinq épreuves : celles de la bascule, du fer rouge, de l'eau froide, du poison, et de la boisson sacrée. L'épreuve de la balance consistait à peser l'imputé moyennant une pierre ou un autre objet équivalent, et à répéter ensuite la même opération après avoir adressé une conjuration à la bascule : l'innocent devait alors être trouvé plus léger que la première fois.

Nous parlerons, aux dernières pages de ce chapitre, de l'ordalie de l'eau froide, telle que nous l'a décrite Hiuen Thsang, pèlerin bouddhiste célèbre, qui parcourut l'Inde en l'année 648 après Jésus-Christ.

Il avait été déjà dit, dans le code de Manou (VIII, p. 114) : « Le juge fera saisir le feu par celui qu'il veut éprouver, ou bien qu'il ordonne qu'on le plonge dans l'eau... L'homme qui ne sera pas brûlé par la flamme ou qui restera à la surface de l'eau sera reconnu innocent. »

Ce n'est pas uniquement dans le livre de Vischnou qu'il est question de l'épreuve du poison, mais aussi dans le *Yadjanavalkya* et le *Mitakshara*. On mangeait du pain d'orge et on buvait une boisson apprêtée à l'aide de certains rites ; le coupable en était empoisonné, tandis que l'innocent en restait indemne.

Le Père Bouchet, jésuite missionnaire dans l'Inde, qui vécut au commencement du treizième siècle, nous fait connaître quelles étaient alors les ordalies dans le pays qu'il évangélisait. Des maris y avaient assez souvent recours

(1) *Asiat. Researches*, I, p. 398.
(2) Weber, *Ind. St.*, IX, 44.



lorsqu'ils soupçonnaient la vertu de leur femme. Il en cite même quelques exemples. Une femme chrétienne, tourmentée par la jalousie de son mari, offrit de prouver son innocence au moyen de l'huile bouillante; et, comme le mari l'avait prise immédiatement au mot, elle tint la main plongée dans le liquide brûlant aussi longtemps que le voulut son mari, après quoi elle la retira intacte. Le Père Bouchet connaissait les époux, et fut témoin de la jalousie féroce à laquelle succéda la confiance la plus illimitée (1). Une autre femme se disculpa en portant sur la tête des tisons rouges; une autre encore en léchant des tuiles ardentes.

Le voyageur Knox (2), en parlant des Cingalais, dit : « Pour découvrir les voleurs, on se sert, en ce pays, d'un bâton surmonté d'une noix de coco, placée de façon à pouvoir se mouvoir toute seule. Le prêtre qui tient dans ses mains le bâton est amené devant les personnes soupçonnées; alors, la noix qui dirige le bâton commence à tourner d'un côté ou de l'autre, jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant le coupable. » Si la personne ainsi indiquée nie son crime, il faut qu'elle se soumette à l'épreuve de l'eau bouillante. En tout cas, on instruit son procès avant de la condamner.

Si nous passons des peuples brahmanistes aux bouddhistes, nous remarquons que les jugements de Dieu sont peu en usage dans la Chine proprement dite; mais que, par contre, ils sont fort employés au Thibet. Le savant russe Tshérépanoff publia en 1864, dans l'*Abeille du Nord* de Saint-Pétersbourg, ce qui suit (3) :

« Le *Lama*, par exemple, sait trouver les choses dérobées en suivant une table qui s'envole devant lui. Le propriétaire de la chose demande au Lama de lui indiquer l'endroit où elle est cachée. Le Lama ne manque jamais de faire attendre la réponse pendant quelques jours.

« Le jour où il est prêt à répondre, il s'assied par terre devant une petite table carrée, y porte ses mains en lisant

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, rec. XIV. Paris, 1720, pp. 371-77.
(2) *Voyage à l'île de Ceylan.*
(3) Ce récit a été rapporté par MIRVILLE (*Des Esprits*), le docteur VAHU (*le Spiritisme*, etc.) et par plusieurs autres auteurs.

dans un livre thibétain ; au bout d'une demi-heure, il se lève en ôtant aussi les mains, de sorte qu'elles conservent la position qu'elles avaient eue sur le meuble. Aussitôt celui-ci se lève à son tour, suivant la direction de la main. Le Lama est enfin debout sur ses jambes ; il lève la main au-dessus de sa tête, et la table se lève au niveau de ses yeux. Alors, le Lama fait un mouvement et la table le suit ; le Lama marche en avant et elle marche devant lui dans l'air avec une si rapide augmentation de vitesse, que le Lama a grand'peine à la suivre ; enfin, la table parcourt des directions diverses et finit par tomber par terre. La direction principale suivie par elle indique le côté où il faut chercher l'objet perdu.

« On affirme que la table tombe ordinairement juste sur l'endroit où les choses volées se trouvent cachées. *Dans le cas où je fus témoin oculaire*, elle s'envola à une très grande distance (environ 30 mètres), et l'objet perdu ne fut pas trouvé tout de suite. Mais dans la direction suivie par la table il y avait la chaumière d'un paysan russe, qui se suicida, ayant aperçu l'indication donnée par le meuble. Ce suicide éveilla des soupçons ; on fit des recherches, et les choses perdues furent trouvées dans la chaumière.

« N'osant me fier aveuglément à mes yeux », ajoute Tshérépanoff, « je m'expliquais ce fait par un tour d'adresse employé par le prêtre. Je l'accusais de soulever la table au moyen d'un fil invisible aux yeux des spectateurs. Mais après un examen plus minutieux, je n'ai trouvé aucune trace de supercherie quelconque. De plus, la table mouvante était en bois de pin et pesait une livre et demie. A l'heure qu'il est, je suis persuadé que ce phénomène se produisait en vertu des mêmes principes qui font mouvoir les tables, etc. »

John Bell, le voyageur fort connu qui parcourut l'Asie en 1719, rapporte que, comme un marchand russe avait été volé chez une tribu mongole, un Lama prit un banc, le tourna à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il se dirigeât vers la tente du voleur ; il y transporta même le Lama, qui ordonna la restitution de l'étoffe volée et fut aussitôt obéi (1).

---

(1) Tylor, *Civilisation Primitive*, II, 203.

Au Thibet, les ordalies de l'huile bouillante (1), du fer rouge (2), etc., sont également employées.

Les jugements de Dieu étaient d'un usage général au Japon. A propos de l'épreuve du fer rougi, le Père Feroes, missionnaire au Japon, a rapporté qu'un Chrétien accusé de vol y a été soumis avec succès. Le prévenu devait écrire sur une feuille de papier la formule de la conjuration ; alors, il déposait la feuille sur sa main, et sur la feuille on plaçait le fer rouge. Le Chrétien en question avait pourtant refusé de suivre ces pratiques païennes, se bornant à signer le papier d'une croix (3).

Le père Kaenpfer nous signale aussi comme existant jadis au Japon l'ordalie du breuvage empoisonné.

Au Siam, l'accusé et l'accusateur marchaient sur des tisons ardents, ou bien ils plongeaient la main dans le plomb fondu (4).

Enfin, pour ce qui se rapporte à la Perse ancienne, on peut lire un bel exemple d'ordalie en Firdousi (5), où un chevalier se disculpe du délit d'adultère, par l'épreuve du feu ; il était accusé par la reine Siavaksh, qu'il avait dédaignée.

Les jugements de Dieu dans les ouvrages des classiques grecs et romains.

Un guerrier, mort en combattant contre sa patrie, est abandonné sans sépulture ; mais une main inconnue trouve moyen de ne point le laisser en proie aux corbeaux, et enterre le cadavre, malgré la vigilance des gardes qui devaient veiller sur lui, et qui sont alors poursuivis. Un d'entre eux, en affirmant son innocence, s'écrie : « Nous sommes même tout prêts à serrer dans nos mains le fer rougi ; à traverser le feu ; à jurer par le Dieu éternel de ne pas avoir commis ce crime et de ne pas même connaître

(1) Cunningham, *Ladach*, etc., p. 226. — Post, *Uhrsprung*, 124.
(2) Bergmann, *Nomad. Streifereien*, II, 41.
(3) *Lettres du père Feroes du Japon*, imprimées à Mayence en 1598.
(4) De la Bissachère, *Tonkin*, 1813, p. 217.
(5) *Traduc. du prof. I. Pizzi*, vol. II, p. 337 (Turin, 1887).

qui l'a conçu et exécuté.» Voilà donc l'épreuve du fer rouge, du bûcher, du serment. Qui ne s'imaginerait que cela ne se passât au moyen âge ? Pourtant le poète qui faisait ainsi parler ces soldats grecs est Sophocle, dans l'*Antigone*, cinq siècles avant Jésus-Christ. Les ordalies étaient donc bien connues aux Hellènes.

En Grèce, en Sicile et dans l'Asie Mineure existaient plusieurs sources servant aux épreuves judiciaires (1). Le temple de Trézène, en Argolie, était surtout célèbre parce que l'on croyait que tous ceux qui y pronoçaient un faux serment mouraient aussitôt, frappés d'apoplexie (2).

On lit dans les ouvrages de Nicolas de Damas, qui vivait un siècle avant Jésus-Christ : « Les Ombriens, lorsqu'une querelle surgit entre eux, se battent armés comme en guerre et croient que ceux qui tuent leurs adversaires avaient affirmé la vérité. »

Les Romains ne reconnurent pas juridiquement les ordalies et ils n'en firent pas un grand usage. Leur histoire en contient pourtant quelques exemples. Trois Vestales accusées d'avoir manqué à leur vœu de virginité prouvèrent leur innocence par des prodiges. Nous nous sommes occupés autre part (3) du fait concernant la Vestale Claudia qui amène dans le port, en le traînant au moyen de sa ceinture, le navire sur lequel se trouvait la statue miraculeuse de la déesse Cybèle, qui s'était échoué dans le Tibre. Emilie rallume le feu sacré en jetant sur les bûches éteintes le voile qui la couvrait. Tuccia puise de l'eau dans le Tibre avec un crible.

Un scoliaste anonyme de Sophocle, qui vivait aux premiers temps de l'ère vulgaire, assure que les Romains se servaient de l'épreuve judiciaire de la même façon que les Grecs (4).

Les ordalies des Celtes et des Slaves

Une épigramme de l'*Anthologie grecque* rappelle que les Celtes habitant sur les bords du Rhin s'assuraient de la

---

(1) PAUSANIAS, II, 30 et suiv.
(2) *Fragm. histor. graec.*, éd. Didot, 1849, p. 457.
(3) Liv. III, § 26.
(4) PATETTA, ouv. cité, chap. V, § 4, p. 134, note.

légitimité des enfants en les jetant, couchés sur un bouclier, dans le fleuve que l'on appelait pour cela ελεγχίγαμυς, c'est-à-dire *qui éprouve le mariage*. L'empereur Julien, Eustache et d'autres écrivains (1) confirment ce fait, en y ajoutant que les fils illégitimes coulaient, tandis que les légitimes surnageaient, et ils étaient alors recueillis par leurs parents.

Dans le droit celtique ancien, attribué à Dynwal Maelmud, les ordalies sont de trois espèces, c'est-à-dire : le fer rouge, l'eau bouillante et le duel (2).

Les Polonais avaient fréquemment recours à l'épreuve de l'eau froide : on liait les mains aux jambes de l'accusé, un bâton entre les bras et les jarrets (3), et, retenu par une corde, on le jetait dans l'eau. S'il surnageait, on considérait son crime comme prouvé.

Au moyen âge. — Le duel et les autres ordalies.

Arrivons maintenant aux Allemands, chez lesquels les ordalies eurent une plus grande importance que partout ailleurs ; ils en propagèrent d'ailleurs l'usage dans toute l'Europe durant le moyen âge. On a même pu affirmer que les jugements de Dieu furent de leur invention. Après ce que nous avons dit jusqu'ici, nous n'avons plus à prouver le contraire.

Un jugement de Dieu qui est propre aux Allemands plus qu'à tout autre peuple, c'est sans doute celui du duel. Il est de toute évidence qu'il n'était pas toujours une ordalie, mais bien plutôt une manière de trancher, *en ligne de fait*, une question. C'était pourtant une ordalie dans la plupart des cas, surtout s'il était imposé par les tribunaux et les lois. On pensait que Dieu ne laissait pas succomber un innocent, quand même il serait le plus faible, et qu'il en centuplait les forces, tout en paralysant celles de son adversaire. Cette intime croyance devait, en effet, encourager, fortifier

(1) *Anth. Grec.*, I, 40. — JULIEN, *Epist.* 16 *ad Maximum*. — EUSTACHE, *Comm.*, 294. — LIBANE, *Panegyr. in Jul. Cons.*, 238, etc.
(2) *Welsh Laws*, liv. XIV. chap. XIII, § 4.
(3) Un ancien dessin, reproduit par Zeumer dans ses *Ordines judiciorum Dei,* nous montre le prévenu ainsi préparé pour l'épreuve.

l'innocent, alors que le coupable devait se battre dans une disposition d'esprit qui lui constituait une vraie condition d'infériorité. Mais personne aujourd'hui n'admettra que Dieu se prêtait régulièrement à cet homicide légalisé, et on comprendra que, même au moyen âge, bien des gens pensaient ce qu'écrivit le roi lombard Liutfrand : « *Incerti sumus de Dei iudicio et multos audivimus per pugnam sine iustitia causam suam perdere* (1). »

Par suite de l'idée qu'on avait du duel judiciaire, le vaincu, s'il ne mourait pas dans le combat, était jeté en prison, et parfois même pendu.

Les nobles se battaient avec la lance, à cheval, précédés dans la lice par des héraults qui portaient des croix ou des images de Saints. Les plébéiens se battaient à pied avec le bâton. Les femmes, les ecclésiastiques faisaient combattre en leur nom un champion. Et à ce sujet, on peut ajouter que chez une peuplade africaine, les Marguis, on trouve une parodie curieuse du duel ordalique. Sur le rocher sacré d'Hoschi, deux coqs étaient excités à combattre ; on admettait que la divinité accordait la victoire au champion plumé qui représentait l'innocent (2).

A simple titre de curiosité, rapportons ici une partie de l'apologie que Dante (3) fait du duel. Voici sa thèse : « Ce que l'on acquiert au moyen du duel est acquis de bon droit (*quod per duellum acquiritur, de iure acquiritur*).

« Lorsque le jugement humain fait défaut, ou parce qu'il est entouré des ténèbres de l'ignorance, ou parce que l'on ne s'adresse pas au tribunal, pour que la justice ne soit pas négligée, il faut avoir recours à celui qui l'a tant aimée... Alors, par le libre consentement des parties, et non par haine, mais par amour de la justice, en comparant les forces de l'âme et du corps, on se remet au jugement divin... Donc, si l'on observe les formalités du duel (sans quoi ce ne serait pas un duel), ceux qui se trouvent réunis par la nécessité de la justice et par un commun assentiment ne

(1) « Nous éprouvons de la perplexité au sujet du jugement de Dieu : il nous a été rapporté que bien des gens, grâce au duel, ont perdu indûment leur procès. »
(2) HILDEBRANDT, Ouv. cit.
(3) *De Monarchia*, II, 10.

sont-ils pas assemblés dans le nom du Très-Haut? Et Dieu lui-même ne siège-t-il pas entre eux ainsi qu'il promet de le faire dans l'Évangile? Et si Dieu est présent, peut-on admettre qu'il laisse succomber la justice?... Or, puisque la justice ne peut pas succomber dans le duel, ne doit-on pas considérer comme acquis de bon droit ce que l'on acquiert par le duel?... On pourra m'objecter que la différence des forces des combattants constituera peut-être un obstacle à ce que la vérité apparaisse; mais je répondrai à cela par l'exemple de la victoire remportée par David sur Goliath. Celui qui croit que dans les combats les forces soutenues par Dieu peuvent avoir le dessous est donc nécessairement dans l'erreur... » Certes, voilà un bel exemple de déraisonnement sophistique !

En Allemagne et, par suite, dans toute la chrétienté, l'épreuve du feu proprement dite consistait à faire passer entre deux bûchers le prévenu, qui, le plus souvent, était habillé d'une chemise enduite de cire; parfois les bourreaux se bornaient à mettre le feu à cette chemise.

Parmi les exemples que nous présente l'histoire, citons celui de Pierre Aldobrandini, qui, en 1063, voulut prouver la simonie et l'hérésie de l'évêque de Florence, en traversant pieds nus un bûcher formé de deux piles de bois, longues de 10 pieds, larges de 5 et hautes de 4 et demi, entre lesquelles piles il y avait un passage suffisant à peine pour une personne. Après avoir achevé l'épreuve, Pierre retourna tranquillement dans le bûcher, pour y recueillir son mouchoir qui était tombé. Son corps, ainsi que ses vêtements restèrent intacts. Cet exploit lui valut le nom de *Petrus Igneus* sous lequel il est le plus connu. Il devint évêque, et plus tard cardinal d'Albano; après sa mort, il fut canonisé (1).

Quelques ans après, en 1098, alors que les croisés étaient assiégés à Antioche, un paysan provençal, appelé Pierre Barthélemy, proposa de se soumettre à l'épreuve du feu pour démontrer l'authenticité de la Sainte Lance par lui découverte. En présence de l'armée tout entière, il passa entre deux énormes bûchers ardents d'oliviers secs, qui

(1) Blasius Melanesius, *Vie de Jean Galbert*. — Baronius, *De Archiepisc. Florent.*, III, 95.



n'étaient éloignés l'un de l'autre que d'un pied seulement ; il s'arrêta même pendant quelque temps au milieu de l'énorme fournaise. Il en sortit indemne, sauf certaines brûlures qu'il reconnut comme étant la punition qu'il avait méritée pour des doutes dont son âme n'était pas entièrement exempte. Quatorze jours après, il mourut des lésions qu'il avait reçues de la foule enthousiaste, laquelle s'était pressée trop fortement autour de lui après le succès de l'épreuve, à moins que ce ne fût par suite des brûlures, comme l'affirmèrent ses ennemis (1).

Boniface, qui prêcha l'évangile aux Allemands et aux Russes, fut invité par eux à prouver la divinité de sa religion en entrant dans le feu. Il y entra et s'y arrêta sans que son corps ni ses vêtements n'en souffrissent ; les spectateurs, voyant cela, se convertirent aussitôt au christianisme.

On rapporte de même que Pierre Gonzale et saint Guillaume, fondateur de Montvierge, ayant fait allumer de grands feux, s'y arrêtèrent sans en souffrir (2).

La femme de Charles le Gros, Richardis, accusée d'adultère avec Louitard, évêque de Verceil, fut vêtue d'une chemise enduite de cire et de poix, à laquelle on mit le feu ; les flammes firent rage, et consommèrent cette tunique de Nessus, sans produire la moindre brûlure au corps de l'innocente (3).

Nous trouvons cette épreuve du feu même en 1740, à Hambourg, où le mystique Georges Freeses s'en prévalut pour convertir un athée au déisme (4).

L'ordalie du fer rougi (*judicium ferri candentis*) était plus dans les usages que celle du bûcher.

Cunégonde, femme de saint Henri, duc de Bavière, pour se disculper des imputations d'adultère, tint dans ses mains une barre de fer rouge « comme elle aurait fait d'un bou-

---

(1) MICHAUD, *Histoire des Croisades*, I, 339. — WILLKENS, *Krenzzuge*, I, 261-63.

(2) DU PREL, *la Salamandre mystique*.

(3) *Elsassische Chronik* de JACOB VON KONIGSHOFEN. Hermanus Contractus dit au contraire que Richardis fut soumise à l'épreuve de l'eau froide ; Réginus, pour sa part, parle de celle des socs rougis, ce qui prouve le peu de crédit que l'on peut attacher à ce fait.

(4) SPHINX, I, 2-56. — SCHINDLER, *Magisches Geistesleben*, 92.

quet de fleurs ». D'autres écrivains prétendent au contraire qu'elle fut soumise à l'épreuve des socs ardents, qui consistait à marcher dessus pieds nus (1).

C'est par l'épreuve des socs que se défendit heureusement Emma, fille du duc de Normandie, et femme d'Elthered, roi d'Angleterre, dont elle eut deux enfants ; l'un d'eux fut saint Edouard le Confesseur. Ce dernier ayant succédé à son père sur le trône, eut la faiblesse de croire aux accusations lancées par des méchants, contre Emma. Enfin, comme on accusait sa mère de rapports coupables avec Alouin, évêque de Winchester, il ordonna de lui intenter un procès où elle fut condamnée à se disculper par l'épreuve du feu, c'est-à-dire à marcher, les pieds nus, sur des socs rouges, en faisant quatre pas pour son propre compte, et cinq pour son complice présumé. Emma passa en prières la nuit qui précéda la terrible expérience ; le lendemain, elle marcha sur les socs ardents entre deux évêques, les membres inférieurs nus jusqu'aux genoux. Elle sortit indemne de cette épreuve et son innocence reconnue fut proclamée solennellement (2).

Saxo Grammaticus (3) nous parle de Poppus, qui voulut prouver spontanément la vérité du Christianisme par la preuve du fer rouge.

Un mari de Didymothèque, soupçonnant la fidélité de sa femme, lui proposa d'avouer sa faute, ou bien de toucher un fer rouge pour prouver son innocence. Eût-elle avoué, elle aurait été condamnée ; avait-elle recours à l'épreuve, sa conscience lui disait qu'elle se brûlerait. Aussi se rendit-elle trouver l'évêque de Didymothèque, prélat de valeur, et en pleurant lui avoua son péché, lui promettant de le réparer. L'évêque, qui croyait que le vrai repentir rend l'innocence, l'engagea à se soumettre à l'épreuve, sans avoir peur. La femme prit un fer rouge, et elle fit trois fois le tour d'une chaise sans se brûler. Le mari se trouva rassuré. Le fait se passa sous l'empereur Jean Cantacuzène (4).

---

(1) Auct. Vitae. Henrici, ap. Canis, VI, 387. — *Magnum Chronicum Belgium*, p. 96.

(2) Joh. Bromton, *Chronic. in Twysden*, I, 942.

(3) Lib. X, p. 499.

(4) Migne, *Diction. des Sciences Occultes*; au mot « *fer chaud* ».

De l'épreuve précédente dépend aussi celle de la chaudière d'eau ou d'huile bouillante dont on devait extraire un objet. L'ancienneté de cette ordalie chez les peuples teutons se prouve par un passage de l'*Edda Saemundar* (*Niebelunge*), dans lequel Gudrune, veuve de Sigurd, remariée avec Atli, roi des Huns, accusée d'infidélité par une esclave appelée Erkia, demande l'épreuve de l'eau bouillante : « Rassemble, dit-elle, mes frères avec leurs guerriers cuirassés ; entoure-moi de tous ceux de ma parenté. Fais venir du pays des Saxons, habitants du Midi, l'homme puissant, celui qui sait consacrer par sa parole le vase de l'eau bouillante. » Ainsi, en présence de sept cents personnes, elle plonge sa main blanche jusqu'au fond du vase, et elle en retire une pierre.

L'esclave Erkia, qui l'avait accusée, s'expose à la même épreuve, mais elle retire la main de l'eau horriblement brûlée ; on la fait mourir en la jetant à l'eau.

Vers l'an 860, la reine Teutberge, belle-fille de l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, fut accusée d'une faute grave. Un champion s'offrit spontanément à subir pour le compte de sa souveraine l'épreuve de l'eau bouillante, et, en présence de toute la cour, il retira du liquide une bague bénie, sans avoir aucune trace de brûlure.

Ce genre d'ordalie avait son pendant dans celle ainsi décrite par un témoin oculaire, le canoniste Rofred : « On remplissait d'eau froide un vase ; le prévenu y plongeait la main ; si, lorsqu'il l'en retirait, la peau portait la marque de lésion, l'accusé était condamné ; en cas contraire, il était acquitté (1). »

Cette preuve n'était cependant pas très usitée. En dehors du témoignage de Rofred, sans doute digne de foi, on n'en a que cinq ou six exemples, et qui ont plutôt un caractère légendaire. Au premier abord, elle semble plus étonnante que l'épreuve de l'eau bouillante ; mais on ne peut s'empêcher de penser qu'en certains cas il pouvait être mêlé subrepticement à l'eau quelque substance corrosive, telle que l'acide sulfurique.

Bien plus intéressante sans doute cette autre forme de

(1) *Libelli super iure pontificio*, Argent. 1502, VII, fol. 50, cit. par Hildebrandt, p. 170.

l'ordalie de l'eau froide dans laquelle l'accusé était jeté, la main gauche liée au pied droit et la main droite au pied gauche, ou bien de l'autre manière que nous avons dit être en usage en Pologne. L'essentiel était de mettre l'accusé en état de ne pouvoir nager. Alors *il était reconnu innocent s'il coulait bas; on le proclamait coupable s'il surnageait.*

Vers la fin du moyen âge, on admit, au contraire, dans certains cas, que l'accusé devait être considéré comme coupable s'il ne surnageait pas; mais ce ne furent là que des exceptions.

Cette ordalie a été pratiquée longuement et fréquemment en Europe. On en a un dernier exemple en 1836, alors que les habitants de Héla, près de Dantzig (Prusse), soumirent à cette épreuve une vieille accusée de magie, et la tuèrent parce qu'elle surnageait (1).

L'ordalie appelée *jugement du cercueil* se fondait sur la croyance que, au contact du meurtrier, le sang jaillissait des blessures de l'assassiné. Parfois, au lieu du cadavre tout entier, on prenait seulement ses mains, préalablement coupées à cet effet.

Cette épreuve était fréquente dans une grande partie de l'Europe, mais surtout en Allemagne et en Angleterre; aussi en est-il question dans Shakespeare (2). On raconte de Richard Cœur de Lion que, s'étant révolté contre son père Henri II, quand il en visita le cadavre, on en vit jaillir du sang de la bouche et du nez. Quelqu'un expliquait jadis ce phénomène dans ce que l'âme a son siège dans le sang, d'après certains passages de la Bible (3). Comme corollaire, citons un curieux article paru dans *l'Écho du Merveilleux* du 15 novembre 1904, sous la signature de René Le Bon. Il s'agit d'une curieuse croyance existant dans certaines localités de la Bretagne: chaque fois que les parents d'un noyé viennent lui apporter le drap mortuaire, le noyé saigne pour montrer qu'il les reconnaît. « J'ai cinquante ans», disait un vieux loup de mer au collaborateur de *l'Écho du Merveilleux*, et j'en ai vu, allez, des noyés! eh bien, ils ont tous saigné, même quand ils avaient séjourné des mois

(1) KONIGSWARTER, 1850, 1, 14.
(2) *Richard III*, Ier acte, 3e scène.
(3) LÉVITIQUE, XVII; DEUTÉRONOME, XII, 23.

dans l'eau... c'est bien connu dans le pays, et tout le monde vous dira la même chose. » M. Le Bon, incrédule, assista à ce prétendu phénomène, dans des conditions absolument probantes ; c'était un malheureux mousse qui s'était noyé neuf jours auparavant. Dans le numéro suivant, l'*Écho* publiait une lettre d'une comtesse de L. T., confirmant ce bizarre phénomène. M. Le Bon prétend qu'il s'explique d'une façon plus naturelle que ne le croient les pêcheurs bretons, mais il oublie de nous indiquer cette façon.

Nous ne nous arrêterons pas à parler d'autres ordalies d'une moindre importance, comme celle *du pain el du fromage*, mets que le coupable ne pouvait mâcher, ou qui se changeaient en poison dans son estomac ; celle de la croix, celle du livre, etc.

Rappelons aussi l'épreuve du serment et celle de l'Eucharistie, qui, contrairement aux précédentes, qui étaient appelées *purgationes vulgares*, étaient connues sous le nom de *purgationes canonicæ*, parce qu'elles étaient plus spécialement destinées aux ecclésiastiques, et parce que l'Église les conseillait de préférence. Le prévenu se disculpait en jurant son innocence et en invitant Dieu à le punir s'il ne disait la vérité, ou bien il s'approchait du sacrement de l'Eucharistie ; dans ce cas, on croyait que le sacrilège encourerait quelque grand malheur.

On peut rapprocher de ces deux épreuves le « jugement du Saint-Esprit », personne de la Sainte Trinité considérée comme présidant à l'examen de la vérité (1). Cette croyance, aussi bien que celle du serment et de l'Eucharistie, s'appuyait probablement sur d'authentiques exemples ; en tout cas, sur des légendes fort répandues. L'histoire ecclésiastique nous apprend que Hildebrand, plus tard Grégoire VII, envoyé en qualité de légat pontifical pour juger certains évêques accusés de simonie, fit venir devant lui l'évêque de Trèves, que l'opinion publique indiquait comme coupable, et il lui dit : « Si tu possèdes légitimement les dons du Saint-Esprit, prononce sans crainte les paroles suivantes : *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit.* » Le simoniaque prononça alors distinctement : « Gloire au Père, au

(1) Peut-être à cause de ce qu'on lit dans les *Actes des Apôtres*, chap. V, vers. 3.



Fils... » mais il ne put articuler le restant de la formule sacrée ; convaincu par cet obstacle de la langue, il dut descendre du siège épiscopal.

Ce qui se rapporte aux purgations canoniques se trouve dans les actes des Conciles de Vermunce et de Tribur.

Une ordalie bien cruelle était réservée aux juifs dans certains pays. On leur liait ensemble les genoux, puis on faisait passer violemment au milieu une branche épineuse — *inter coxas acerrime pertrahatur* ; si l'accusé n'en souffrait pas, il était considéré innocent — *et taliter se exoniet si sanus evaserit* (1).

Les « Citations au Tribunal de Dieu ».

Occupons-nous à présent d'un sujet ayant, au moins en apparence, des rapports assez étroits avec les « jugements de Dieu » ; c'est ce que l'on appelait des « citations au Tribunal de Dieu ».

Il y en a eu de tout temps. Quinte-Curce nous montre le vieux prophète hindou Calamus monté sur le bûcher qui doit le consumer ; s'adressant à Alexandre le Grand, il lui annonce qu'il mourra dans trois jours. Le grand conquérant mourut en réalité le sixième jour.

Un décret de Vitellius fixa une date à laquelle tous les devins devaient avoir quitté l'Italie. Les devins répondirent par un manifeste où ils ordonnèrent à l'empereur de quitter la terre avant la même date. Vitellius fut en effet tué avant la fin de l'année (2).

Les sorciers persécutés par l'empereur Valens lui prédirent de même sa mort imminente (3).

Les frères Carvajal, injustement condamnés à mort, intimèrent à Ferdinand VI, roi de Castille, de mourir dans les trente jours. Le trentième jour qui suivit, Ferdinand mourut en effet, ce qui lui valut le surnom d'*ajourné*.

La plus célèbre de toutes ces « citations » est sans doute celle de Jacques de Molay, grand maître de l'Ordre des Templiers. Au moment de son exécution, en 1314, il aurait

(1) *Ordines judiciorum Dei*, B, I (7).
(2) Suéton, *Vitell.*, § 14.
(3) Amm. Marcell., liv. XXXI, c. 1.

ajourné Philippe le Bel et Clément V à paraître tous les deux, dans un an, devant le tribunal de Dieu. Le pape mourut bien le 20 avril et le roi le 29 novembre 1314. Il n'est peut-être pas assez prouvé qu'il ne s'agit pas d'une prophétie posthume, à laquelle aurait justement donné lieu la singulière coïncidence de ces décès ; les arguments historiques que l'on a produits à l'appui de cette hypothèse sceptique n'ont pourtant pas une valeur sérieuse.

Un grand nombre de faits de la même sorte sont relatés par le père Jérémie Drexell, jésuite, dans sa dissertation : *Tribunal Christi, seu arcanum ac singulare cujusvis hominis in morte judicium.*

Le moment auquel le juge « ajourné » doit paraître devant le tribunal de Dieu est parfois si précis, que la prédiction paraît réellement extraordinaire. Il en est ainsi dans les deux cas suivants, rapportés par Drexell :

En 1606, un soldat allemand, par suite d'une expression plus imprudente qu'irrespectueuse, est accusé de rébellion, et, après un jugement sommaire, est conduit à la potence. Alors le condamné, s'adressant au capitaine, lui cria : « D'ici à trois semaines, à cette même heure de la nuit, tu rendras compte à Dieu de ma mort. » Le soldat fut pendu à minuit. Trois semaines après, pendant que le capitaine faisait une ronde à la tête d'une patrouille, il tomba à l'eau et se noya.

Un prévenu implorait du juge Tursus le temps pour présenter d'autres arguments et d'autres preuves de son innocence ; le juge refusa cette concession si juste, et sans plus le condamna au supplice. Le condamné, avant de mourir, cita le juge inhumain à paraître devant Dieu au moment même de l'exécution, et, aussitôt l'innocent expiré, le juge tomba à terre foudroyé.

Peut-on attribuer au hasard des faits pareils ?

En Suisse, nous voyons la citation au tribunal de Dieu fréquente jusqu'au dix-septième siècle, sous le nom de « citation à la vallée de Josaphat » (1).

(1) *Preussische Jahrbücher* (Berlin, G. Reimer). Mars 1859. On peut puiser d'autres renseignements à ce sujet dans les *Disquisitiones Magicae* de Del Rio, p. 609, et dans les *Ludungen vor den Richtenstuhl Gottes*, du docteur Fr. Oetker. Osenbruggen dédia à cet argument un chapitre dans *R. A. aus der Schwaz* (XVIII, fasc. 2).



Naturellement les citations au tribunal de Dieu étaient loin d'avoir un effet sûr, sans quoi on peut aisément comprendre qu'aucun condamné n'aurait laissé survivre son juge, et qu'aucun juge n'aurait osé condamner un prévenu. Jean Huss, condamné, en qualité d'hérétique, à être brûlé vif, ajourna ses juges à mourir dans trois mois. Les juges ne se décidèrent point à obtempérer à ce désir, ce qui ne manqua point de raffermir l'Église catholique en ces pays.

Delancre nous apprend que les citations à Dieu intimées par des personnes justement condamnées n'ont aucun effet. Pour soutenir la même thèse, Jove nous raconte que Gonzalve de Cordoue ayant condamné un soldat qui s'adonnait à la sorcellerie, le malheureux eut l'impudence de le citer à comparaître devant le tribunal du Très-Haut. Le Grand Capitaine, railleur, répondit qu'il chargeait son frère Antoine, mort depuis longtemps, de comparaître à sa place. Antoine ne se refusa pas sans doute à ce petit service fraternel, puisque Gonzalve continua à se bien porter.

Enfin, une forme spéciale de cette intervention supposée de Dieu pour venger les crimes se rencontre dans toutes les religions, surtout chez les Hébreux, avant l'esclavage de Babylone, quand ils n'avaient encore qu'une idée bien vague de la vie d'au-delà. Je veux parler de la punition du crime en ce monde même par la justice du Ciel.

Charles Linnée, dans son livre sur l'occultisme (1), nous présente une forme spéciale de cette justice surhumaine, qu'il appelle *Nemesis Divina*. Il rapporte entre autre le fait suivant:

Un gendre tua son beau-père en lui tirant trois balles ; la preuve du crime ne put être faite ; mais le meurtrier fut atteint peu d'années après, de trois ulcères cancéreux aux mêmes endroits anatomiques blessés par les trois balles, et il périt d'une mort lamentable.

On verra peut-être dans ce fait un exemple paradoxal de stigmates produites par l'auto-suggestion du remords. De même, il est tout naturel de supposer que les terribles menaces des ordalies au serment et à l'Eucharistie, ainsi que les sinistres prédictions qu'on appelait « citations au tribu-

(1) *Uebersinnliche Welt*, Berlin, juin 1903.



nal de Dieu » agissaient sur certains esprits impressionnables et superstitieux comme de vraies suggestions mici-diales, de vrais envoûtements. Par exemple, le phénomène d'auto-suggestion qui se manifestait probablement dans l'ordalie du Saint-Esprit et qui empêchait le prévenu coupable de prononcer toute la formule du signe de la croix, est très facile à reproduire par l'auto-suggestion. Que de fois n'avons-nous pas vu des hypnotiseurs défendre à des sujets, paraissant être dans un état normal, de compter au-delà d'un certain nombre, d'épeler l'alphabet au-delà d'une certaine lettre, et y réussir presque sûrement !

L'Église a-t-elle approuvé les ordalies ?

On discuta longtemps pour savoir si l'Église avait combattu ou favorisé les ordalies. La plupart des historiens reconnaissent maintenant que l'Église les a acceptées en principe, tout en faisant quelques objections pour le duel. Les papes, jusqu'à Honorius III et Grégoire IX, tolérèrent les jugements de Dieu. Peut-être même les approuvèrent-ils. Les prétendues condamnations des ordalies, antérieurement à ces deux papes, se rapportent exclusivement à leur usage dans les tribunaux synodaux. Les Polonais faisaient bénir par le prêtre l'eau ou le feu avant de commencer l'épreuve (1). Plusieurs églises avaient le privilège de garder les fers servant à certaines ordalies, et percevaient à cet effet des tributs payés par les pays de leur juridiction. Nous avons même vu plus haut des saints ordonner eux-mêmes les jugements de Dieu : saint Edouard d'Angleterre pour sa propre mère Emma, saint Henri de Bavière pour sa femme Cunégonde, etc.

Mais de temps en temps des voix surgirent aussi du clergé pour protester contre les ordalies. Agobard, archevêque de Lyon, critiquait dès le neuvième siècle la dénomination de « jugement de Dieu », comme si le Seigneur les avait imposés et qu'il dût se mettre à la disposition de notre paresse ou de notre ignorance pour résoudre nos doutes, et nous apprendre ce qui nous importe de connaître.

(1) Daresti, *Études d'histoire de droit*, pp. 186-8.

Les ordalies continuèrent à être en usage plus longtemps encore dans les pays protestants que chez les catholiques, surtout dans ceux qui avaient suivi la réforme de Luther.

Pourquoi les ordalies constituent un système juridique déraisonnable.

Ce qui fait que l'Église proteste vivement contre l'accusation d'avoir approuvé les « jugements de Dieu » et les « citations au tribunal de Dieu », c'est qu'en face de la conscience moderne et aux yeux mêmes des personnes les plus sincèrement spiritualistes, ces moyens juridiques et théologiques sont loin de paraître raisonnables. D'abord, en admettant l'hypothèse d'un Dieu dont la volonté intervient parfois dans la marche des événements de la terre, il n'est nullement prouvé que ceux qui pensent que cette divinité *doit intervenir toujours et directement* en faveur de l'innocent menacé, aient une opinion juste. Pour ce qui se rapporte au Dieu des chrétiens, il suffit de rappeler qu'il n'est même pas intervenu lorsque les Pharisiens injuriaient le Christ mourant, lui disant : « Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le fils de Dieu, descends de la Croix... Il a sauvé les autres, et il ne sait pas se sauver lui-même ; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant (1). » Ainsi, le fait qu'un prévenu n'est pas sorti indemne des épreuves judiciaires auxquelles il a été soumis ne peut démontrer qu'une chose, c'est qu'aucune puissance occulte n'est intervenue en sa faveur, tout en connaissant peut-être son innocence. Les quelques ordalies moins irraisonnables sont donc, *sous ce rapport*, celles impliquant toujours la production d'un fait supernormal pouvant attester l'intervention d'un être invisible. Telle était, par exemple, l'épreuve dont la description nous a été laissée par le bouddhiste Hiuen-Thasng (2), qui la vit employée dans l'Inde, au septième

(1) Mathieu, XXVII, 39-43.
(2) *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits par St-Julien, Paris, 1857.



siècle. On plaçait l'accusé et une pierre dans un fleuve. « Si l'homme coulait bas et la pierre restait à la surface de l'eau, le prévenu était reconnu coupable. Si l'homme surnageait et la pierre coulait à fond, on le considérait innocent. » De la sorte, l'accusé fût-il coupable ou innocent, l'on prétendait au moins, pour le juger, l'intervention d'une force surnaturelle, à défaut de quoi *l'épreuve était jugée nulle*.

Malheureusement, l'inconséquence des ordalies ne se rattache pas uniquement à la non-intervention éventuelle d'un être invisible. Quand même cet être serait intervenu, savons-nous si c'était pour sauver l'innocent et châtier le coupable ? Cet être invisible, selon les différentes croyances, devait être un Dieu ou un démon, un bon esprit ou un esprit pervers. Et dès l'antiquité, Pline (1) avait en effet insinué que la Vestale Tuccia, dont nous avons parlé plus haut, était réellement coupable, mais qu'elle avait obtenu le prodige du crible au moyen d'enchantements. On sait qu'au moyen âge il était universellement cru que le diable pouvait protéger du feu ses adeptes; on expliquait par là la fréquente immunité des sorcières dans les supplices auxquels on les soumettait.

Il est donc manifeste que les ordalies, ainsi que les citations au tribunal de Dieu, constituaient un système judiciaire et théologique foncièrement faux, même en admettant l'intervention possible d'Esprits ou de Dieu même.

Les ordalies fondées sur la clairvoyance,
destinées à mettre la Justice sur les traces du criminel.

Peut-on en dire autant de cette classe spéciale d'ordalies dont le but est uniquement de mettre sur les traces du coupable ou du corps du délit ? Nous en avons déjà cité de plusieurs formes : le « lobasha » éthiopique qui parcourt le chemin fait par un meurtrier jusqu'à ce qu'il tombe sur celui-ci, et qui découvre ensuite tous les objets que le Négus fait semblant de voler; le sorcier nègre qui, pour découvrir une voleuse, se sert de quatre jeunes gens tenant deux

---

(1) *Nat. Hist.*, XXVIII, 3.



bâtons; ce prêtre cingalais dont le bâton est surmonté d'une noix de coco, qui se tourne vers le coupable; le Lama thibétain que Tshérépanoff a vu découvrir des objets volés, en suivant une table qui se déplaçait automatiquement sous ses mains: ou cet autre Lama que le voyageur John Bell a vu faire de même en se servant d'un banc; ces questions adressées par les Australiens au cadavre de l'assassiné, qui est censé y répondre par des coups frappés dans son cercueil; ces sorciers hawaïens qui affirment voir le portrait du coupable dans le verre d'eau ou dans le sommeil fatidique (bien des criminels ont même été révélés dans le sommeil naturel : témoins le vieux cas si connu de l'assassin de Mégare, dont parle Cicéron, et le cas non moins frappant arrivé au célèbre compositeur Méhul).

A ces exemples on peut en ajouter un fort connu : celui de Jacques Aymar, le fameux rabdomante, qui a opéré surtout dans la dernière partie du dix-septième siècle. C'était un riche paysan du Dauphiné, qui, dès l'adolescence, s'était fait remarquer par son habileté à se servir de la baguette divinatoire pour la recherche des eaux souterraines. Il s'aperçut par un cas fortuit de pouvoir aussi découvrir les assassins et les corps du délit. Il était en train de chercher une source, quand la baguette lui tourna dans les mains de telle manière, qu'il ne douta pas de l'avoir trouvée. Il fit creuser le terrain à cet endroit, et on trouva un tonneau renfermant le cadavre d'une femme ayant autour du cou une corde qui avait servi à l'étrangler. On reconnut dans ce corps une femme du voisinage, disparue depuis quatre mois. Aymar alla à l'habitation de la victime, plaça la baguette sur tous ceux qui s'y trouvaient, mais elle resta immobile tant qu'il ne l'appliqua pas au mari, sur lequel elle tourna avec violence. Le malheureux prit aussitôt la fuite, en se compromettant ainsi aux yeux de la justice. Il est vrai que Montesquieu a dit : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, la première chose que je ferais c'est de mettre la mer entre la justice et moi. » Et point n'est nécessaire d'avoir écrit l'*Esprit des Lois* pour être un peu de cet avis...

En 1688, un vol de hardes avait été commis à Grenoble. Pour découvrir où elles avaient été cachées, on eut recours

à Aymar. On le conduisit à l'endroit où le vol avait été commis; la baguette tourna, elle continua à tourner hors de la maison, et, suivant sa direction, on arriva à la prison, où l'on pénétra. On parvint ainsi devant une porte qui ne s'ouvrait jamais sans une permission spéciale du juge. Il fallut donc aller chez ce magistrat, qui donna la permission, déclarant toutefois vouloir personnellement assister à l'expérience. Il se rend donc à la prison, et fait ouvrir la porte en question. Aussitôt, Aymar s'avance vers quatre voleurs qui avaient été arrêtés tout dernièrement. Il place un pied sur le pied du premier; la baguette reste immobile. On passe au second; la baguette tourne, et le rabdomante affirme que c'est là le voleur de hardes, quoique celui-ci protestât vivement contre cette accusation. Au troisième prisonnier, la baguette reste immobile, mais elle tourne sur le quatrième, qui, tout tremblant, demande à faire des révélations, avoue sa part dans le délit, et dénonce le second prisonnier comme son complice. Enfin, ils se mettent d'accord tous deux et nomment leur recéleur. Sur leurs indications, on fait une perquisition dans une ferme du voisinage. Les fermiers nient le recel; mais la perquisition dirigée par la baguette dénonciatrice fait bien vite découvrir ce qu'ils croyaient avoir mis en sûreté dans une cachette introuvable.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1692, un hôtelier et sa femme furent assassinés et volés dans leur cave, à Lyon. La police ne parvint pas à recueillir le moindre indice sur les coupables. Un voisin proposa alors aux autorités d'avoir recours à Jacques Aymar; on le fit venir des environs de Grenoble, où il habitait. Présenté au Procureur du Roi et au « Lieutenant criminel », Aymar leur assura qu'il saurait trouver les coupables pourvu qu'on le conduisît d'abord sur le lieu du crime. Les deux magistrats y consentirent, lui placèrent entre les mains une baguette fourchée du premier bois que l'on rencontra, et l'accompagnèrent dans la cave. Ici la baguette tourna avec force à l'endroit où les deux cadavres avaient été trouvés. Lui-même fut très ému, et son pouls s'éleva comme dans la fièvre. Ensuite, toujours guidé par la baguette, le rabdomante monta dans la boutique où s'était commis le vol qui avait suivi l'assassinat.

Sortant de la maison, il suivit de rue en rue, les traces des criminels, quoiqu'il n'eût jamais mis les pieds à Lyon. Il entre dans la cour de l'archevêché, passe la porte du Rhône et descend la rive droite du fleuve. La baguette lui révèle tantôt trois complices, tantôt deux seulement. Le doute ne tarda pas à être résolu. En arrivant à la maison d'un jardinier. Aymar affirma que les meurtriers y étaient entrés et avaient bu le contenu d'une bouteille sur laquelle la baguette tournait. Le jardinier le niait fermement, et le rabdomante lui appliqua la baguette qui resta immobile, mais qui tourna ensuite sur ses deux petits enfants. Pressés de questions, ils finirent par avouer ce qu'ils auraient voulu cacher, de crainte d'être punis pour avoir tenu la porte de la maison ouverte, malgré la défense de leur père. Ils déclarèrent donc que, le dimanche matin, trois hommes dont ils donnèrent le signalement, s'étaient introduits dans la maison, où ils avaient bu le vin qui se trouvait dans la bouteille sur laquelle la baguette avait tourné.

Les magistrats et Jacques Aymar rentrèrent à Lyon, où, avant de reprendre les recherches, on décida de soumettre le rabdomante à une nouvelle expérience. Dans la boutique où avait été commis le crime, on avait séquestré la serpe dont s'était servi le meurtrier. On envoya chercher chez le marchand qui l'avait vendue, trois serpes semblables, qui furent portées dans un jardin, et enfouies dans la terre. Conduit sur les lieux, Aymar passa successivement sur toutes, et sa baguette ne tourna que sur celle qui avaient été trouvée sur le théâtre du crime. L'intendant de la province banda alors les yeux d'Aymar et fit cacher les serpes dans de hautes herbes; la baguette d'Aymar ne manqua pas de tourner sur la serpe ensanglantée, sans faire le moindre mouvement sur les autres.

Le rabdomante reprit, le jour suivant, la poursuite des assassins, accompagné par un commis du greffe et quelques archers. Descendu sur la rive du Rhône, il entra dans un bateau, comme il disait que les meurtriers avaient fait; il arriva ainsi jusqu'à Beaucaire. Ici la baguette d'Aymar le dirigea à travers les rues, jusqu'à la porte de la prison. Le sorcier s'arrêta devant elle et déclara avec assurance qu'un des coupables s'y trouvait enfermé. Ayant obtenu la per-

mission d'entrer, il fut immédiatement mis en la présence d'une quinzaine de prisonniers. Parmi eux se trouvait un bossu qui avait été arrêté une heure avant pour un tout petit vol commis à la foire. La baguette ne tourna que sur ce prisonnier. Alors, il déclara sans hésiter que c'était l'un des complices du meurtre du marchand de vin et de sa femme.

Le bossu nia d'abord d'avoir participé au crime et même d'avoir jamais mis les pieds à Lyon; mais comme on lui faisait suivre, en sens inverse, le même chemin qu'il avait parcouru en fuyant, il avait le malheur d'être reconnu dans presque tous les endroits où il s'était arrêté. Confondu par ce concours de témoignages, le misérable finit par faire des aveux complets; on lui instruisit son procès; il fut condamné à mort et exécuté, après avoir demandé pardon à Dieu et aux hommes. Le jugement avait été prononcé par trente juges.

Aymar se mit à la recherche des deux complices du bossu; il les suivit vers Nîmes, après quoi il retourna à Beaucaire, où il se représenta à la prison, déclarant qu'un autre des assassins s'y trouvait; la baguette ne désigna cette fois aucun des prisonniers, mais le geôlier déclara qu'un individu, dont le signalement correspondait au portrait que l'on faisait d'un des fuyards, était venu, quelque temps avant, demander des nouvelles du bossu. On reprit la poursuite, mais on dut l'abandonner en arrivant à la frontière du royaume.

Si jamais il y a eu un fait supernormal bien constaté, c'est sans doute celui-ci, qui se déroula sous les yeux et l'investigation sévère de la justice. Il résulte du témoignage contemporain concordant de trois auteurs : le docteur Chauvin, qui l'inséra dans une lettre qu'il a publiée à Lyon l'année même; M. de Vanini, procureur du Roi à Lyon, qui l'inséra dans sa *Physique occulte*, parue aussi en 1692; enfin le docteur Pierre Garnier, de l'Université de Montpellier, qui en parle dans une *Dissertation physique* (Lyon, 1692). L'événement n'a donc pas été mis en doute par aucun écrivain synchrone.

Le docteur Chauvin, d'une manière spéciale, observe : « Par un grand nombre de faits et de circonstances, on a

commencé à approfondir une découverte si utile à la conservation du bien et de la vie des hommes. » Le bon docteur se pressait un peu trop dans son jugement ; les temps n'étaient pas encore mûrs pour aborder cette troublante question; c'est à peine s'ils commencent à mûrir aujourd'hui.

Nous ne croyons rien apprendre de nouveau à personne en disant que, si on ne songe plus aujourd'hui à la baguette divinatoire pour la découverte des assassins et des objets volés, certains détectives eux-mêmes ont recours, dans le même but, à d'autres formes de clairvoyance.

Voici un fait de cette sorte, que Sir Russel Wallace a inséré dans son ouvrage : *les Miracles et le Moderne Spiritualisme* (II-4). Le mercredi soir, 20 décembre 1848, M. Wood, épicier à Bolton, eut sa caisse volée dans son comptoir, avec le contenu. Il s'adressa à la police mais ne put lui donner nul indice, bien qu'il soupçonnât un individu. Il alla alors trouver le docteur Haddock pour voir si le sujet de celui-ci, Emma, saurait découvrir le voleur et la chose volée. Lorsqu'on l'eût mis en rapport avec Emma, la jeune fille décrivit où était la caisse, ce qu'elle contenait, comment la personne l'avait prise, et où elle l'avait cachée d'abord ; puis elle détailla la physionomie, la mise, les complices du voleur, avec une telle vivacité, que M. Wood reconnut une personne *qu'il n'avait pas le moins du monde suspectée*. M. Wood immédiatement rechercha cet individu, qui nia d'abord, mais finit par confesser d'avoir accompli le vol exactement de la manière décrite par Emma ; l'argent fut retrouvé en conséquence.

Il nous faut maintenant observer que l'analogie entre ces différents systèmes de métapsychisme policier et les ordalies proprement dites, dépend surtout du critère avec lequel on interprète les résultats obtenus. Si on suit aveuglément l'indication que semblent donner la baguette du rabdomante, la table ou le banc du Lama, la course du lobasha, etc., et on considère sans plus comme coupable la personne désignée, il s'agit là, dans l'esprit du magistrat, d'un vrai « jugement de Dieu ». Par contre, si on ne regarde ces phénomènes que comme un moyen de trouver les traces du coupable, quitte à le soumettre ensuite aux enquêtes de la

jurisprudence ordinaire, alors leurs rapports avec les ordalies sont très éloignés, puisque les *conséquences juridiques* que doit entraîner l'épreuve ne s'en écoulent pas d'une façon nécessaire et directe.

Seulement, entre les deux interprétations extrêmes que nous venons de signaler, il y a lieu à tout une gamme de graduations très nuancées, le juge pouvant être plus ou moins influencé par l'indication donnée par le « médium ». D'où l'impossibilité d'établir une démarcation bien nette entre les « jugements de Dieu » et ces recherches policières fondées sur des phénomènes supernormaux. C'est cette promiscuité des phénomènes et de leur interprétation qui a empêché tous les auteurs qui se sont occupés de la question de séparer nettement ces différentes classes d'ordalies.

L'invulnérabilité dans le martyrologe israélite et chrétien.

Un ordre de faits supernormaux se rapprochant beaucoup de ceux qui se produisaient dans les ordalies est celui de prodiges par rapport à certains suppliciés, sur qui les efforts des bourreaux restaient impuissants. L'individu qui se trouve si prodigieusement préservé n'est plus un prévenu, comme dans les cas dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, c'est un condamné, mais l'événement ne diffère pas, dans les deux cas, si ce n'est en ceci, que la puissance mystérieuse qui n'a pas été consultée avant la condamnation, est censée intervenir en faveur de l'innocent au moment du supplice. Jéhovah avait dit au prophète Isaïe : « Lorsque vous marcherez dans le feu, vous ne serez point brûlé ; et la flamme sera sans ardeur pour vous (1). » Et on se souvient du passage si connu de la Bible où il est question de Nabuchodonosor qui fait jeter dans la fournaise ardente trois jeunes Israélites. La fournaise étant extraordinairement embrasée, les flammes firent mourir les hommes qui y avaient jeté les trois martyrs, mais un ange apparut au milieu de ces derniers, qui n'eurent rien à souffrir. « Et les satrapes, les premiers officiers, les juges et les grands de la cour regar-

(1) Isaie, chap. XL.



daient attentivement ces jeunes hommes, voyant que le feu n'avait aucun pouvoir sur leur corps, que pas un seul cheveu de leur tête n'avait été brûlé, qu'il n'en paraissait aucune trace sur leurs vêtements, et que l'odeur du feu n'était pas même venue jusqu'à eux (1). »

Avec de pareils exemples dans leurs livres sacrés, et l'exaltation extraordinaire de leur ascétisme, il est tout naturel que les Chrétiens aient fourni un grand nombre de ces cas d'invulnérabilité et incombustibilité au cours des persécutions qui signalèrent les premiers siècles de l'Église. « L'hagiographie, » écrit le docteur du Prel (2), « est toute remplie de ces faits. Les uns, jetés dans les flammes, ne perdent pas un seul cheveu de leur tête, tels que Victor, Ephise, Christine ; d'autres, condamnés au bûcher, y restent indemnes, tels que Agnès, Policarpe. » Ce dernier devait être brûlé vivant ; mais les flammes formèrent un double arc autour de son corps, sans le toucher ; ce qui fait qu'on dut l'achever à coups de lances (3). A saint Boniface, dans la ville de Tarse, on fait avaler du plomb fondu ; on lui plonge la tête dans l'eau bouillante, mais il en sort intact.

Pour ce qui ce rapporte à l'insensibilité, qu'il nous suffise de rappeler le témoignage personnel de Tertullien et saint Augustin (4) au sujet de Perpétue, fille d'Ignace. Une vision lui apprend qu'elle restera insensible aux tortures, et elle l'est de manière, qu'on la voit se raccommoder tranquillement les cheveux et les plis de la robe et demander enfin : « Quand allez-vous donc commencer ? » Sans doute cette insensibilité peut être expliquée d'une manière non supernormale ; toutefois, ces exemples ne paraissaient-ils pas confirmer, dans leur signification la plus littérale, la consolante parole de saint Paul : « Dieu est fidèle, et il ne permettera pas que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez supporter (5) ? »

Inutile de dire qu'au milieu des « miracles » authentiques il s'en trouve une foule de purement légendaires. Je me

(1) Daniel, chap. III et suiv.
(2) *La Salamandre mystique.*
(3) Gorres, *Die Christliche Mystik*, V, 354.
(4) Saint Augustin, *Serm.* CCLXXX. — Tertull., *De Anima*, chap. LV.
(5) *I Epist. ad Cor.*, X, vers. 13.

bornerai à rappeler un seul prodige, qui, par sa date moins ancienne, par le nombre des personnes auxquelles il se rapporte, par sa durée, et surtout par les témoignages dont il est corroboré, paraît tout à fait remarquable.

Pendant le règne d'Hunnéric, roi des Vandales, une persécution des Ariens contre les catholiques éclate dans l'Afrique gothique. Comme la ville de Tipasa, à quelques milles de Carthage, demeure fidèle à Rome, Hunnéric y envoie un comte militaire, qui rassemble les catholiques dans le Forum et, en présence de la foule venue de toute part, fait couper la main droite et arracher la langue à tous ceux qu'il ne parvient pas à intimider. Mais voilà que les vaillants martyrs, au milieu de l'étonnement général, continuent à parler sans langue. On peut s'imaginer la sensation que ce fait produit dans la ville ; tout le monde veut voir le prodige ; tous peuvent s'en assurer.

Voilà donc le miracle *durable*, tel que Renan le demande.

Gibbon, dont le scepticisme invariable finit par fatiguer le lecteur, s'écrie devant ce fait : « En général, on peut attribuer avec plus de raison les miracles à l'industrie des catholiques qu'à la protection du ciel ; l'historien impartial peut toutefois se permettre de citer un événement surnaturel (*praeternatural*) qui édifiera les fidèles et étonnera les incrédules : ces miracles [ceux des langues arrachées sans perte de parole] dont on a eu beaucoup d'exemples successifs, se déroulèrent sur le théâtre le plus vaste et le plus éclairé du monde, et fut soumis, pendant plusieurs années, à l'examen des incrédules, qui, tous attestèrent le prodige, ou comme témoins oculaires, ou déclarant que la chose était de notoriété publique (1). » Victor Vitensis, évêque africain, qui publia une histoire de la persécution deux ans après l'événement, écrivait : « Si quelqu'un doute de la vérité, il n'a qu'à se rendre à Constantinople, et écouter le langage net et parfait du sous-diacre Restitutus, un de ces glorieux confesseurs, maintenant logé dans le palais de l'empereur Zénon, et qui est si respecté par la dévote impératrice (2). »

(1) *History of Decline*, etc., chap. XXXVII.
(2) Victor Vitensis, V, p. 76.



A Constantinople, c'est un savant philosophe néoplatonicien et chrétien, Enée de Gaza, que Gibbon appelle un témoin savant et profond, sans intérêt et sans passion, qui parle ainsi des martyrs : « Je les ai vus, je les ai entendus moi-même, j'ai recherché soigneusement comment pouvait se former une voix articulée sans l'organe de la parole ; je me servis de la vue pour contrôler ce qui résultait de l'ouïe ; je leur ouvris la bouche et je constatai que la langue *tout entière* avait été *complètement* arrachée dès la racine, chose que les médecins en général déclarent mortelle (1). »

L'historien Procope (2) en parle de même *après les avoir vus*.

Victor de Tumone remarque que « toute la ville impériale est à même d'attester ce fait ».

L'empereur Justinien affirme aussi, dans un décret, avoir vu et examiné personnellement ces martyrs (3).

Grégoire le Grand, qui vécut à Constantinople en qualité de légat du Pape, son prédécesseur, en parle à son tour (4).

Ce n'est pas tout. Écoutez les paroles d'un autre auteur de ce temps-là, Marcellinus *comites* (5) : « Hunnéric fit couper la langue à un jeune catholique, *muet depuis sa naissance*; aussitôt, il se prit à parler et à louer Dieu. Je vis à Constantinople plusieurs membres de ce groupe sacré. Tous, ayant la langue arrachée, parlaient toutefois parfaitement... Par contre, deux de ces mutilés, ayant commis une grave fornication, perdirent immédiatement et à tout jamais la parole. » Ces derniers épisodes, s'ils sont aussi bien prouvés que le phénomène dont nous nous occupons, lui donnent un caractère surnaturel encore plus irréfutable.

C'est pourquoi le cardinal Baronius ne manque pas d'appeler ce miracle des langues « un tonnerre du Saint Esprit, entendu de l'univers entier..., puisqu'il ne s'agit plus ici ni d'un, ni de deux témoins, mais de toute une province,

---

(1) Enea Gazeus, in *Theophrasto* (Biblioth. Patrum, tom VIII, p. 664).
(2) *De Bell. Vandal.*, lib. I, cap. 71, p. 196.
(3) *Justinian Codex*, lib. I, tit. XXVII.
(4) *Dialog.*, III, p. 32.
(5) *Chron.*, I, p. 45.

ou, pour mieux dire, non pas seulement d'une province, ni de l'Afrique, mais de tous les pays d'outre-mer ; il ne s'agit pas d'un jour ou d'un mois, mais d'un siècle presque entier (*uno ferme sæculo*), c'est-à-dire jusqu'à la mort du dernier de ces martyrs, dispersés dans le monde entier. Dieu voulut que tous les historiens autorisés de ce temps-là, ceux-là même qui n'appartiennent pas à notre religion, fussent d'accord à l'attester avec les mêmes mots (1). »

Aucun des écrivains synchroniques ne précise le nombre des martyrs de Tipasa ; une vieille chronique dit qu'ils étaient soixante (2).

Ainsi que l'on peut voir, le fait est ce que l'on appelle ***historiquement prouvé***, comme il est prouvé que Miltiade a gagné la bataille de Marathon, et Annibal celle de Cannes. Si le miracle des langues arrachées n'est pas ***absolument certain***, il n'est pas ***absolument certain*** non plus que Darius n'a pas vaincu les Grecs, et Varron les Carthaginois.

« *Miracles* » *analogues chez les Païens et différentes sectes.*

D'ailleurs, toutes les religions se réclament de nombreux événements de cette espèce, destinés spécialement à attester la gloire des martyrs et l'authenticité de leurs doctrines. Le néo-platonicien et païen Jamblique écrit à ce sujet dans ses *Mystères égyptiens* :

« Vous aurez une preuve certaine de l'inspiration des prophètes quand vous les verrez, par exemple, incombustibles ; dans ce cas, le Dieu qui est en eux ne permet pas au feu de les atteindre ni à eux d'en ressentir les effets ; en d'autres occasions, tout en étant brûlés, crucifiés, flagellés, les membres lacérés par les fers, ils ne s'en aperçoivent même pas... » — On peut remarquer comment Jamblique ne manque pas, dans ces quelques lignes, de bien distinguer l'*incombustibilité* de l'*insensibilité*.

Saint Épiphane ne craignait pas de reconnaître que les prêtres égyptiens se jetaient dans des chaudières d'eau bouillante, et en sortaient frais et dispos comme avant leur im-

(1) *Annales*, vol. II, *anno Christi* 484.
(2) V. Ruinart, p. 486.



mersion. Il attribuait ce prodige à des drogues dont ces prêtres s'enduisaient les membres, précisément de même que les païens expliquaient les prodiges des chrétiens, ce qui est bien également ridicule des deux côtés.

Dans l'antiquité classique, les Hirpuis étaient fort connus; ils étaient, sur le mont Soracte, dans la Grande Grèce, gardiens du temple d'Apollon, et pour ce exemptés du service militaire par les Romains; ils marchaient au milieu des flammes et sur le brasier, forts de leur foi — *freti pietate* (1).

En Bulgarie, on connaît depuis longtemps les Nistinares, catholiques schismatiques, qui dansent sur le feu le 21 mai, fête de sainte Hélène et de saint Constantin. On allume alors des grands feux, formés d'une telle quantité de bois sec, qu'on pourrait en charger plusieurs chars. Les Nistinares, dont le visage devient alors violet, dansent et prophétisent sur les braises; après quoi, ils posent les pieds sur la terre humide. Ils ne commencent à ressentir les effets du feu, que lorsque leurs visages reprennent leur teint normal et leur expression naturelle (2).

Au cours du dix-septième siècle, on parla beaucoup des *Saludadores*, *Santiguadores*, *Enselmadores* d'Espagne. C'étaient des catholiques romaines, qui, outre la guérison des plaies par le toucher, pouvaient manier du feu, avaler de l'huile bouillante, marcher sur des brasiers ou aux milieu de bûchers ardents, de telle sorte qu'on se servait d'eux dans les incendies. Ils se disaient parents de sainte Catherine. D'Alembert raconte dans son récit concernant le comte Marischal : « Il y a en Espagne une famille ou une caste qui, de père en fils, a le pouvoir d'entrer dans le feu sans se brûler, et qui, au moyen d'enchantements autorisés par l'Inquisition, peut éteindre les flammes. La duchesse de Médina-Sidonia jugeait que c'était là une preuve de la vérité de la religion catholique, et, comme elle voulait convertir Lord Marischal, elle l'invita à assister à cet

(1) Virgile, *Æneidos*, lib. XI, 785-788. Voir aussi Silius Italicus, V, 165, et Pline, *Hist. Natur.* VII. 12.

(2) *Recueil de Folk-Lore, de Littérature et de Science*, publié par le ministre bulgare de l'Instruction publique, avec l'assistance des docteurs Schischamanof et Mastov.

exploit. Le comte insista pour allumer le feu lui-même. Les Espagnols n'y consentirent pas, parce qu'il était pour eux un hérétique (1). »

Bernadette, la jeune paysanne qui fut la cause première de la dévotion à la Vierge de Lourdes, s'était rendue un jour dans la fameuse grotte, munie d'un grand cierge allumé. S'étant agenouillée, elle se mit en prières et ne tarda pas à tomber dans une des extases qui lui étaient familières. Après quelque temps, ses mains jointes s'étant déplacées, se portèrent sur la flamme, que tout le monde put voir longtemps lécher ses doigts. Bernadette ne fut pas brûlée (2).

Le colonel Gudgeon, Résident britannique à Rarotonga (Polynésie), a publié (3) le récit d'une cérémonie de « marche sur le feu », à laquelle il assista aux îles de la Société. On alluma un grand feu dans un four; quand les flammes furent éteintes, le *tohunga* (prêtre), un natif de Taïti, et l'un de ses disciples, firent l'enchantement en frappant trois fois les bords du four avec des branches de *ti*, après quoi ils marchèrent hardiment, pieds nus, sur les dalles brûlantes du four. Ensuite le tohunga s'approcha de quatre Européens qui se trouvaient là, le colonel Gudgeon, le docteur W. Craig, le docteur Georges Craig et M. Goodwin, et il dit à ce dernier : « Je transmets à vous mon pouvoir; conduisez vos amis sur les dalles. » Les Européens avancèrent en effet courageusement, toujours pieds nus; l'un d'eux seulement fut brûlé; le tohunga expliqua qu'il avait eu l'imprudence de regardere n arrière, ce qui était défendu, tout comme à la femme de Loth! Ensuite deux cents Maoris environ passèrent sur le feu. Une demi-heure après, l'un des assistants manifesta la crainte que les dalles ne fussent pas assez chaudes pour la cuisson du *ti*. Pour toute réponse, le tohunga jeta sa branche verte dans le four; 15 secondes ne s'étaient pas écoulées, que la branche brûlait. « J'ai mangé une bonne partie du *ti* cuit après dans le four, ajoute le colonel Gudgeon; je suis donc à même

(1) ANDREW LANG, *Companions of Pikle*, p. 24.
(2) *Proceed. of the S. P. R.*, IX, 179; XV, 3.
(3) *The Journal of the Polynesian Society*, mars 1899, Wellington, N.-Z.

de rappeler que le four était assez chaud pour bien cuire. »

Comme quelqu'un lisait le récit du colonel Gudgeon à de vieux chefs de la tribu Urewera, dans la Nouvelle-Zélande, ces indigènes ne montrèrent aucun étonnement, ajoutant que leurs aïeux exécutaient une cérémonie semblable, mais qu'elle était depuis tombée en désuétude (1).

D'autres témoins oculaires ont fait un récit semblable de la marche sur le feu. Miss Teuira Henry (2) marcha même avec sa sœur et son petit neveu sur des dalles absolument incandescentes (*heated to a red and white heat*); l'exploit fut photographié par le lieutenant Morné, de la Marine française. — Un autre témoin est M. N. J. Tone (3).

Les choses ne se passent pas autrement aux îles Fidji; on possède surtout a ce sujet un compte rendu fort soigné du docteur T. M. Hocken (4). Le four avait été chauffé par un grand feu pendant quarante-huit heures au moins. On jeta un mouchoir sur les dalles où il ne demeura que quelques secondes; malgré cela, il fut fortement grillé. Plusieurs indigènes passèrent alors sur les pierres brûlantes. Quelques-uns y restèrent une demi-minute; d'autres un peu moins. Le docteur Hocken examina les pieds de deux hommes ayant traversé le four ; il n'y constata aucune trace de brûlure. Il questionna en vain un grand nombre de personnes pour avoir la clef du mystère ; on lui répondit presque toujours : « Ils peuvent faire cette chose étonnante, nous ne le pouvons pas. D'ailleurs vous avez vu. » Et c'est tout. M. Walter Carew, qui fut pendant trente ans commissaire résident à Fidji, questionna l'enchanteur lui-même, qui était un homme intelligent et considéré; il répondit : « Je puis le faire, mais j'ignore comment cela se fait. » Tous les indigènes, au dire du docteur Hocken, reconnaissent pourtant la parfaite bonne foi de ceux qui marchent sur le feu.

L'Américain Lafcadio Hearn et le colonel anglais Andrew Haggard (5), assistèrent à une cérémonie semblable

---

(1) *Proceed. of the S. P. R.*, loc. cit., p. 4.
(2) *Polynesian Journal*, vol. II, nº 2, p. 105-108.
(3) *Polynesian Journal*, II, 3, p. 193.
(4) *Transactions of the New-Zealand Institute*, vol. XXXI, 1898.
(5) *The Field*, 20 mai 1899, p. 724.

au Japon. Une foule de personnes marchèrent sur des charbons rouges; Haggard examina ensuite leurs pieds: la peau en était intacte.

On pourrait citer d'autres exemples. A Mauritius (Afrique méridionale) et à Trinitad (Antilles) entre autres (1); mais c'étaient là des Hindous émigrés qui exécutaient la marche : il vaut donc mieux que nous nous occupions brièvement des cérémonies ayant lieu dans l'Inde elle-même.

Le docteur Pascal, secrétaire de la Société théosophique de France, parle dans les *Annales des Sciences Psychiques* (2), de trois cérémonies religieuses auxquelles il assista à Bénarès, dans l'Inde, en 1898 et 1899. Lorsque les prêtres et les fidèles brahmistes eurent marché sur les charbons ardents, plusieurs spectateurs européens, dont M. Pascal lui-même, M. Javal, fils du membre de l'Académie de Médecine à Paris, etc., tous appartenant à la Société théosophique, voulurent marcher à leur tour sur le brasier; ils remportèrent des brûlures absolument légères à la plante des pieds. « Nous apprîmes alors, ajoute M. Pascal, que l'opération avait été faite, non par le brahmane qui avait quitté les lieux depuis longtemps, mais par son premier aide, et que *le contrôle du feu n'avait pas été complètement obtenu*. Nous admettons, en ce qui nous concerne, que si le feu n'avait pas été complètement dompté, son activité avait été réduite extraordinairement, car, sans une action coercitive considérable, nous aurions été grièvement blessés. Ce point nous paraît incontestable. »

De la « marche sur le feu » dans l'Inde s'occupèrent aussi M. Stokes (3), M. le docteur Oppert (4), M. Crookes (5), etc.

Avant de clore le rapide exposé de cette matière, bornons-nous à faire remarquer que la dureté de peau des indigènes, qui vont habituellement pieds nus, n'est pas un argument qui explique ce phénomène, d'abord parce que, ainsi que le fait justement remarquer Andrew Lang (6), la

(1) *Proced. of the S. P. R.*, loc. cit., pp. 11 et 12.
(2) Juillet-août 1899, pp. 217-224.
(3) *The Indian Antiquary*, II, 190.
(4) *Original Inhabitants of India*, p. 480.
(5) *Introduction to popular religion and folk-lore in Northen India*, p. 10.
(6) *The Fire Walk* (*Proc. of the Soc. for Psych. Res.*, part.

chaleur des dalles ou de la braise était telle, que même le cuir des bottines en aurait été entamé; deuxièmement, parce que les Européens, dont la plante des pieds était fort délicate, et qui eurent le soin de le faire remarquer, passèrent le feu aussi bien que les indigènes. Le fait que les pieds du colonel Gudgeon et de ses amis, hormis un, de Miss Teuria Henry et de ses parents, du docteur Pascal et de ses compagnons, n'ont pas plus souffert que ceux des indigènes, suffirait à exclure l'hypothèse d'après laquelle les indigènes connaîtraient une drogue quelconque rendant la peau à peu près incombustible, hypothèse qui est d'ailleurs jugée absolument invraisemblable par les chimistes les plus distingués.

Par quelles hypothèses on pourrait expliquer les phénomènes sur lesquels étaient fondées les ordalies.

Les hypothèses que l'on peut faire pour expliquer les phénomènes des jugements de Dieu, de l'invulnérabilité de certains martyrs et prophètes, de la marche sur le feu, etc., peuvent se présenter en quatre théories principales :

1° Les phénomènes merveilleux qu'on y rencontre sont des fraudes des juges et des prêtres ;

2° Il s'agit de phénomènes naturels que, par ignorance, on a pu croire surnaturels ;

3° Dieu intervient pour sauver l'innocent et châtier le coupable ;

4° Les phénomènes merveilleux sont produits par des Esprits qui peuvent être bons, médiocres ou mauvais, et qui peuvent, par conséquent, protéger le coupable au préjudice de l'innocent.

La première hypothèse, celle de la fraude, est acceptée à priori par tous ceux qui n'ont pas étudié l'argument ; elle est celle que l'on rencontre le plus rarement parmi ceux qui ont bien voulu s'en occuper un peu.

Le professeur Patetta, dans l'ouvrage dont nous avons déjà parlé, n'entre pas dans la question à fond, mais il se

---

XXXVI, vol. XV). Cet article a été ensuite reproduit et accru par l'auteur dans son livre : *Magic and Religion*. Londres, 1901.

borne à dire : « Je ne conteste pas la possibilité de ces fraudes dans certains cas, mais je ne puis pas en admettre la généralité, ni même la fréquence. Nous ferons remarquer l'impossibilité de cacher ces fraudes pendant de longs siècles, et surtout là où le sacerdoce n'est pas le monopole d'une caste. D'ailleurs, si l'on peut aisément comprendre la fraude dans certaines épreuves, telles que celle du poison, en bien d'autres cela serait *très difficile ou absolument impossible* (1) ». Un peu plus loin, Patetta répète que, tout en admettant la possibilité de fraudes en certains cas isolés, il est bien loin d'accepter la thèse de la supercherie sacerdotale, dont, pour nous servir des paroles mêmes d'Osenbruggen (2), *le clergé n'a pas jugé devoir nous laisser le secret*. « Cette thèse, en effet, changerait le clergé du moyen âge en une vaste association de mystificateurs ; elle est tellement ridicule qu'elle mériterait vraiment de prendre place dans certains ouvrages du dix-huitième siècle, où l'on apprenait que saint Laurent ne resta si longtemps sur le gril que parce que les charbons n'étaient pas allumés et qu'on s'était borné à les frotter avec du phosphore; ou bien que Moïse produisait artificiellement des tremblements de terre par je ne sais quel secret chimique (3). »

Le même auteur rappelle que le docte Hildebrand employa plusieurs paragraphes de ses *Purgationes Canonicæ et Vulgares* (4) à prouver que ces fraudes sont *absolument inconcevables*; Patetta cite enfin les paroles si sensées de Réville : *Il n'y a rien de plus superficiel que les explications des grands phénomènes religieux, quand elles n'ont pas d'autre base que l'hypothèse d'une imposture prolongée.*

Comment admettre, en effet, qu'au cours d'une longue série de siècles, personne jamais n'ait laissé échapper le secret des subterfuges connus des clergés hindou, grec, celte, catholique, protestant, etc., qui seraient même encore connus par les juges et les sorciers des sauvages! En 876, à la mort de Louis le Germanique, son fils invoqua son propre droit contre l'usurpation de Charles le Chauve.

(1) Patetta, *loc. cit.*, chap. I, § 5.
(2) *Das Criminalrecht und der Zeitgeist*, p. 11.
(3) Patetta, *ibid.*, chap. IX, § 29.
(4) Pap., 174-184.

Trente de ses hommes se soumirent victorieusement pour son compte aux épreuves d'usage, à savoir : dix à celle de l'eau froide, dix à celle de l'eau bouillante, dix à celle du fer rouge (1). Pas un parmi eux, pas un parmi les centaines, les milliers de personnes qui auraient pareillement connu la supercherie, ne l'aurait donc fait connaître ?

L'ordalie de l'eau froide.

Pour mieux éclaircir le sujet et montrer l'impossibilité de tout expliquer par des fraudes, arrêtons-nous quelque temps encore sur les deux principales épreuves ordaliques de l'eau froide et du feu.

J'ai déjà expliqué ce qu'était la première de ces deux épreuves. On jetait dans l'eau une personne bien ligottée, dont une des extrémités de la corde était tenue par les bourreaux. On considérait comme innocent l'accusé s'il coulait bas, comme coupable s'il restait à la surface de l'eau. On a des centaines d'exemples bien prouvés où le prévenu resta insubmersible. Le phénomène paraît donc incontestablement historique. La personne qui ne coulait pas à fond étant regardée comme coupable, il n'y a aucun doute que *l'accusé ne s'efforçait pas de rester à la surface de l'eau en nageant, ni ne se laissait appliquer au corps des objets devant l'empêcher de couler bas.*

On pourrait supposer que les juges savaient préparer l'eau de façon à ce qu'elle refusât parfois les corps les plus lourds. Mais cette hypothèse extravagante tombe, si l'on songe que l'épreuve de l'eau froide s'effectuait le plus souvent dans les lacs et les fleuves (2).

Cette épreuve ne fut pourtant pas toujours regardée comme un vrai « jugement de Dieu », c'est-à-dire que l'on ne s'attendait pas toujours à l'intervention de la Divinité. Les démonologues disaient que les sorciers surnageaient par œuvre du diable, avec lequel ils avaient fait pacte, qu'il devait toujours les défendre du feu et de l'eau, une promesse que l'esprit malin était censé tenir alors même que

(1) Le Brun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, II, 99.
(2) Patetta, *loc. cit.*, chap. VII, p. 191.



ses adeptes s'en seraient bien passés. Selon l'opinion la plus répandue, les sorciers surnageaient tout bonnement parce que telle était la nature de ces hommes s'adonnant à des pratiques défendues. En tout cas, l'ordalie de l'eau froide est plus connue sous le nom de « bain des sorcières », justement parce qu'on s'en servait plus spécialement pour découvrir ceux et celles qu'on supposait pactiser avec le diable.

Il en résultait qu'assez souvent on se bornait à peser à plusieurs reprises les sorcières, au lieu de les jeter à l'eau ; on les condamnait lorsque l'on constatait, d'une fois à l'autre, une variation de poids très remarquable, ou que tout simplement l'indicateur de la balance marquait un poids évidemment inférieur au normal.

Par exemple, dans le fameux procès de Szegedin, en 1728, on brûla vivants treize sorciers qui, ayant été jetés à l'eau, étaient restés à la surface comme des morceaux de liège ; on les avait pesés, et ils n'avaient pas dépassé le poids d'une demi-once (1). Cela se passait il n'y a pas deux siècles !

L'épreuve de la balance était parfois exécutée de la façon suivante : on plaçait dans l'un des plateaux une Bible, dans l'autre le prévenu. Si ce dernier, contre toute vraisemblance, était moins lourd que le livre, on le condamnait. C'était là l'épreuve appelée Bibliomancie (2).

D'ailleurs, ne voyons-nous pas cette même anomalie chez les médiums modernes ? En parlant de la fameuse Voyante de Prévorst, le docteur Kerner raconte : « Dans cet état (l'état somnambulique), si on la mettait au bain, on constatait des phénomènes extraordinaires. Ainsi, on voyait ses membres et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau, en vertu d'une insubmersibilité étrange. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps dans l'eau et ne pouvaient y parvenir. Si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège. » Et le docteur Kerner lui-

---

(1) Landifort, p. 32, n. a. — Voir aussi une autre relation, également de ce temps-là, en Böhner (*Jus eccl. protest.*, vol. V, tit. 35, § 17, et Mayer, p. 108).

(2) Boccardo, *Enciclopedia*, au mot *Bibliomanzia*.



même remarque à ce propos : « Cette particularité nous remet en mémoire l'épreuve appliquée aux sorciers qui, sans aucun doute, étaient le plus souvent des personnes en état magnétique et pouvaient ainsi flotter sur l'eau, contrairement aux lois ordinaires (1).

De même, l'épreuve de la balance nous rappelle comment l'éminent physicien M. Crookes avait remarqué que son médium, miss Florence Cook, perdait presque la moitié de son poids quand avait lieu la matérialisation d'un fantôme.

Le procès-verbal des séances qui eurent lieu à Milan en 1892 avec Mme Eusapia Paladino nous apprend que ce médium, ayant été pesé à plusieurs reprises, à quelques minutes seulement de distance, et avec toutes les précautions nécessaires pour empêcher les fraudes, tombait de son poids normal de 62 kilogrammes à celui de 52. Comme les expérimentateurs avaient exprimé le désir d'obtenir le phénomène opposé, la bascule monta jusqu'à 72 kilogrammes. Cette expérience fut répétée en cinq séances différentes. Le compte rendu est signé par les professeurs Lombroso, Schiapparelli, Richet, le docteur Du Prel, M. Aksakoff, etc.

Le docteur Kerner avait parfaitement saisi le rapport existant entre ce phénomène de l'eau ou de la balance, et celui de la lévitation du corps, un phénomène dont nous verrons bientôt un grand nombre d'exemples aussi bien parmi les saints du christianisme que parmi les médiums modernes. Chez Home, chez Eusapia Paladino, et quelques autres médiums, nous leur trouverons même la faculté de faire baisser d'un côté ou de l'autre une balance romaine, par la simple apposition des mains à quelque distance de l'un des deux plateaux.

Examen de l'épreuve du feu.

Passons maintenant à l'épreuve du feu. Dans tous les temps, il s'est trouvé quelqu'un pour attribuer à des secrets chimiques les phénomènes d'incombustibilité que l'on avait

(1) *La Voyante de Prévorst*, chap. VII.



intérêt à nier. Nous avons dit que saint Épiphane attribuait à des drogues l'incombustibilité des prêtres égyptiens.

On sait que quelques savants du moyen âge, tel qu'Albert le Grand, nous transmirent des secrets pour nous rendre insensibles au feu. Malheureusement, on n'a qu'à expérimenter ces recettes pour trouver qu'elles ne sont d'aucune utilité réelle.

Le père Regnault (1), dans le dix-huitième siècle, fit des recherches pour découvrir pourquoi les Salutadores d'Espagne, dont nous avons parlé plus haut, étaient incombustibles. Il croit avoir découvert un secret que nous donnons aux lecteurs moins sérieusement qu'il ne le présente aux siens : « Il faut enduire les membres d'un mélange de parties égales d'alcool, soufre, sel ammoniaque, essence de romarin et jus d'oignon. »

Saulges (2) parle, à son tour, du professeur Semantini, de l'Université de Naples, qui travailla longtemps pour trouver le spécifique de l'incombustibilité. Il parvint enfin à se passer impunément un fer rouge sur un bras, préparé par de longues frictions sulfureuses souvent répétées, ou mieux encore avec une solution d'alun. En frottant ensuite le bras avec du savon dur, il en augmentait l'incombustibilité. *Seulement, aussitôt le bras lavé, il redevenait sensible aux flammes.* On raconte quelque chose de pareil du chimiste anglais Richardson. Il paraît en effet évident que l'on peut donner à la peau un degré d'invulnérabilité et d'incombustibilité par des moyens chimiques, de longues frictions, etc., de même que les personnes ayant la peau fine et sèche ne pourront pas résister à l'action du feu autant que celles qui ont une peau calleuse, humide. La salamandre elle-même, si elle ne vit pas au milieu des flammes, comme le croyaient nos aïeux, ne succombe pas immédiatement à cause des substances liquides qu'elle sécrète. Mais ce n'est pas là de l'incombustibilité ; c'est un degré légèrement moins fort de combustibilité.

La chimie est certainement, aujourd'hui, plus avancée qu'elle ne l'était au moyen âge ou dans les siècles qui la

(1) Regnault, *Entretien sur la physique expérimentale.*
(2) *Des Erreurs et des Préjugés*, t. III, pp. 186 et suiv.

suivirent immédiatement; elle a trouvé la manière de rendre ignifuges des étoffes, des papiers, voire même des dentelles; malgré cela, on ne connaît aucune substance pouvant permettre à un être humain de traverser un bûcher de la longueur de dix pieds, de tenir dans une main une barre de fer rouge pendant le temps nécessaire pour faire neuf pas, etc. Ceux qui ont assisté au prétendu phénomène d'incombustibilité exécuté par de pseudo-fakirs dans les théâtres de l'Europe, doivent avoir remarqué que c'est à peine s'ils osent faire passer rapidement un bras sur la flamme de l'alcool allumé dans une coupe.

Ceux qui supposent une supercherie à base de secrets chimiques rencontrent, d'ailleurs, un autre obstacle.

En parlant de l'épreuve du fer rouge dans l'Inde, il y a deux siècles, le père Bouchet nous apprend qu'on lave soigneusement les mains, et que l'on coupe les ongles du prévenu devant être soumis à l'épreuve du fer rougi, *de peur qu'il n'ait quelque remède caché qui l'empêche de brûler* (1). Or, il faut dire que l'on suivait aussi cet usage en Europe. Cela résulte formellement de plusieurs documents irréfutables, parmi lesquels on peut citer les *Formulæ Merovingii et Carolini Aevi* (2). Dans les *Leges Scaniæ* (3), on peut lire : « Celui qui doit tenir le fer, une fois la main lavée, ne doit plus rien toucher avant de saisir le fer, ni la tête, ni les cheveux, ni une partie quelconque des vêtements, afin qu'il ne s'enduise pas la main de quelque suc ou de quelque onguent, et qu'il n'évite ainsi la lésion du fer rouge plutôt par la fraude qu'en raison de son innocence. »

On dira que ces précautions prises par la justice démontraient justement qu'il y avait des secrets pour éluder l'épreuve du feu. Non. Les précautions prouvaient seulement que quelqu'un *croyait à la possibilité* de ces spécifiques, comme on croyait à la pierre philosophale, aux philtres pouvant engendrer l'amour, puisqu'il ne se déduit pas que tout ce qu'on croit existe réellement. Ainsi, dans notre cas, le suc d'oignon de Régnault ou la solution d'alun de Semantini ne serviraient pas à grand'chose.

(1) *Lettres édifiantes*, rec. XIV.
(2) Publiées par Zeuner dans les *Monumenta Germanicæ Historiæ*.
(3) Sunèse, VII, 15.

En tout cas, il nous arrive ici de tomber de mal en pis. Selon Gelher (1), cité par Pfalz (2), ce serait justement le lavage en question qui neutraliserait l'effet du feu. Il dit qu'un membre humain, à peine lavé et essuyé, et qui, par conséquent, a encore les pores humides, résiste quelque temps aux brûlures. Pour ma part, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai voulu consciencieusement essayer cette recette si simple, en touchant d'un doigt humide une cuillère, que j'avais fait chauffer, et je n'ai pas tardé à me convaincre, à mes dépens, de ce qui se serait passé si j'avais tenu dans la main une barre de fer rougie pendant tout le temps nécessaire pour exécuter les neuf pas sacramentaux. Pourquoi n'ai-je donc pas choisi pour mon champion le professeur Gelher !...

D'autres ont supposé que les juges examinaient celui qui s'était soumis à l'épreuve avant que les signes de la brûlure aient eu le temps de paraître sur la peau. Eh bien, non ! il était d'un usage constant que l'examen de la main ou du pied se fît après trois jours, pendant lesquels les membres qui avaient été mis au contact du feu restaient soigneusement cachetés.

L'insuffisance de l'hypothèse selon laquelle il s'agirait d'un phénomène physiologique naturel.

Seulement, ne pourrait-on pas, sans avoir recours à des hypothèses extra-humaines, supposer que notre corps, en de certaines conditions, puisse devenir plus ou moins incombustible?

Il nous faut, d'abord, ne pas confondre l'insensibilité avec l'incombustibilité. Il n'y a pas de doute qu'un être vivant peut, en certaines conditions, être insensible à la douleur physique. Un tel résultat peut être atteint, non seulement par suite de phénomènes hystériques, cataleptiques, hypnotiques, etc., mais aussi par des substances anesthésiques. Il nous faut donc nous en tenir exclusivement à *l'invulnérabilité*, à *l'incombustibilité.*

---

(1) *Physik, Wœrterbuch*, X, 498.
(2) P. 47, n° 11.



Même en admettant que le corps humain soit incombustible en des circonstances données, comment expliquez-vous que la barbe et les cheveux le soient de même? En effet, hormis dans certains cas, assez rares, *les poils n'étaient pas plus brûlés que les autres parties du corps*. Au cours d'une épidémie d'obsession en Suède, on pouvait tenir, entre les cheveux des prétendus possédés, la flamme d'une lampe sans qu'un seul poil en fût consumé (1).

Ce n'est pas tout. Comment se fait-il que *les vêtements restaient aussi intacts*? Dans plusieurs des cas que nous avons rapportés — et il y en a d'autres encore — où le prévenu entrait dans les flammes du bûcher, les vêtements n'étaient pas plus atteints que le corps lui-même, quoiqu'ils fussent assez souvent enduits de cire et d'autres substances inflammables.

Simplicius, évêque d'Autun (2), et une femme de la ville, afin de prouver le caractère calomnieux de certains bruits qu'on avait fait courir sur leur compte tinrent des tisons ardents dans leurs mains et *sur leurs vêtements*, sans que ni les uns ni les autres en aient souffert. Ceci se passait devant une grande foule, ce qui fait que, en quelques jours, dix mille païens se convertirent et demandèrent le baptême.

Je sais bien que les documents que l'on peut citer à l'appui de ces faits merveilleux ne sont pas tous irréfutables; au demeurant, c'est surtout leur ancienneté qui nous rend défiants pour un grand nombre d'eux. Mais les documents authentiques et d'une date plus ou moins rapprochée sont loin de nous faire défaut.

Une merveilleuse épreuve du feu, sous ce rapport, nous est fournie par l'histoire de ces protestants insoumis que l'on connaît sous le nom de *Camisards*.

Jean Cavalier, témoin oculaire, rapporte ce qui suit :

« Un jour que Cavalier (3) avait fait une assemblée proche de Sérignan, dans le mois d'août 1703, et que notre troupe était, si je ne me trompe, de cinq à six cents hommes (et

(1) Gœrres, *Die Christliche Mystik*, V, 354.
(2) Du Prel Der Salamander (*Studien der Geheim Wissenschaften*), I, 158.
(3) Cousin de celui qui raconte l'événement.

je ne doute pas qu'il y eût, pour le moins, autant de personnes de l'un et de l'autre sexe), le frère Clary fut saisi par l'Esprit au milieu de l'assemblée. Les agitations augmentant, l'Esprit lui fit prononcer à peu près ces mots : « Je t'assure, mon enfant, qu'il y a deux hommes dans cette « assemblée qui ne sont venus que pour nous trahir. » Alors le dit Clary, étant toujours dans l'agitation de tête et de poitrine, marcha vers l'un des traîtres et mit la main sur son bras. M. Cavalier ayant vu cela commanda à ceux qui portaient les armes d'environner l'assemblée, afin que personne ne pût échapper. L'autre espion, qui était à quelque distance, fendit la presse, et vint auprès de son camarade se jeter aux pieds de M. Cavalier, en confessant sa faute, et en demandant pardon à Dieu et à l'assemblée. L'autre fit la même chose, et ils dirent que c'était leur extrême pauvreté qui avait été cause s'ils avaient succombé à la tentation, et qu'ils s'en repentaient avec amertume.

« Cependant, M. Cavalier les fit lier et commanda qu'on les gardât. Alors, l'inspiration de Clary continuant avec une très grande agitation, l'esprit lui fit dire à voix fort haute que plusieurs murmuraient sur ce qui venait d'arriver, comme si la promptitude avec laquelle les deux accusés avaient confessé, était une marque qu'il y avait eu intelligence entre Clary et eux pour supposer un miracle. « O gens de peu de foi, « dit l'Esprit », est-ce que vous doutez « encore de ma puissance après tant de merveilles que je « vous ai fait voir ? Je veux qu'on allume tout présentement « un feu, et je te dis, mon enfant, que je permettrai que tu « te mettes au milieu des flammes, sans qu'elles aient du « pouvoir sur toi. »

« Sur cela le peuple s'écria, et particulièrement les personnes qui avaient murmuré. On entendit un cri de toutes les personnes qui confessaient leur doute, et qui demandaient grâce. « Seigneur, retire de nous le témoignage du « feu. Nous avons éprouvé que tu connais les cœurs. » Mais comme Clary insista avec des redoublements d'agitation de tout le corps, M. Cavalier ordonna enfin qu'on allât chercher du bois, afin de faire promptement du feu. Comme il y avait tout près de là des fourneaux à tuiles, on trouva en un moment une quantité de branches sèches. Ce même

bois mêlé à des grosses branches, fut entassé au milieu de l'assemblée, dans un endroit qui était un peu bas, de sorte que tout le monde était élevé tout autour. Alors Clary, qui pour le dire en passant, avait une camisole blanche (habit de la saison que sa femme lui avait apporté le jour même), se mit au milieu du tas de bois se tenant debout, et levant les mains jointes au-dessus de sa tête. Il était toujours agité et parlait dans l'inspiration. Toute la troupe en armes environnait l'assemblée entière, qui était généralement en pleurs et en prières, les genoux en terre formant un cercle autour du feu. La femme de Clary était là, qui jetait des grands cris. Chacun le vit au milieu des flammes qui l'enveloppaient et qui le surmontaient de beaucoup. Ceux qui avaient eu le soin de ramasser le bois eurent aussi celui de repousser les branches qui s'étaient un peu écartées, afin qu'il n'en restât rien. Clary ne sortit donc du milieu du feu que quand le bois fut réellement consumé et qu'il ne s'éleva plus de flammes. L'Esprit ne l'avait point quitté pendant ce temps-là, qui, autant que j'ai pu juger aujourd'hui, fut pour le moins d'un quart d'heure ; et il parlait encore avec sanglots et mouvement de la poitrine quand il en sortit. M. Cavallier fit la prière générale pour rendre grâce au Dieu de la grande merveille qu'il avait daigné faire pour fortifier la foi de ses serviteurs. Je fus des premiers à embrasser le digne frère Clary, ET A CONSIDÉRER SON HABIT ET SES CHEVEUX QUE LE FEU AVAIT RÉELLEMENT RESPECTÉ, ET OU IL ÉTAIT IMPOSSIBLE D'EN APERCEVOIR AUCUNE TRACE. Sa femme et ses parents étaient dans un ravissement de joie, et toute l'assemblée se sépara, la nuit venant, en louant et bénissant Dieu. J'ai vu et entendu toutes ces choses-là. »

Passons à un autre exemple retentissant, d'une époque plus rapprochée de la nôtre.

Carré de Montgéron (1), l'un des historiens et des témoins les plus fidèles des événements dont il s'agit, raconte :

« Tout Paris n'a-t-il pas vu Marie Sonnet se coucher dans le feu, et sur les brasiers les plus ardents, sans que les flammes ne fissent aucune impression sur son corps, *ni même sur les draps dont elle était enveloppée ;* plusieurs

(1) *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris* ; Cologne, 1747, t. II, 127.



autres convulsionnaires manger, sans se brûler, les charbons les plus allumés ; et actuellement, n'y en a-t-il pas qui se plongent le visage dans les flammes et au milieu d'un très grand feu sans en rien souffrir et *sans que leurs cheveux en reçoivent même aucune atteinte ?* »

Les documents se rapportant à l'histoire des convulsionnaires parisiens sont bien authentiques. En voici un :

« Nous soussignés, François Desvernays, prêtre, docteur en théologie de la maison de Société de Sorbonne ; Pierre Jourdan, licencié de Sorbonne, chanoine de Bayeux ; milord Edouard de Rumond de Perth ; Louis Basile Carré de Montgéron, conseiller au Parlement ; Armand Arouet, trésorier de la Chambre des comptes ; Alexandre-Robert Boindin, écuyer ; Sieur de Boibessin ; Pierre Pigeon, bourgeois de Paris ; J.-B. Cornet, bourgeois de Paris ; Louis-Antoine Archambault, et Amable François-Pierre Archambault, son frère, écuyers, — certifions que nous avons vu ce jourd'hui, entre huit et dix heures du soir, la nommée Marie Sonnet, étant en convulsion, la tête sur un tabouret et les pieds sur un autre, ces dits tabourets étant entièrement dans les deux côtés d'une grande cheminée, et sous le manteau d'icelle, en sorte que son corps était en l'air au-dessus du feu qui était d'une violence extrême, et qu'elle est restée l'espace de trente six minutes en cette situation, *sans que le drap dans lequel elle était enveloppée, n'ayant pas d'habits, ait été brûlé*, quoique la flamme passât quelquefois au-dessus, ce qui nous a paru tout à fait surnaturel. — 12 mai 1736. »

Suivent les signatures, et ensuite :

« De plus, nous certifions que pendant que l'on signait le présent certificat, la dite Sonnet s'est remise sur le feu de la manière ci-énoncée, et y est restée pendant neuf minutes, paraissant dormir au-dessus du brasier qui était très ardent, y ayant eu quinze bûches et un cotteret de brûlés pendant les dites deux heures et un quart. Fait le dit jour et an que dessus. » Suivent les signatures derechef.

« Au reste, ajoute de Montgéron, cette convulsionnaire demeurait quelquefois bien plus longtemps qu'elle n'y est restée le jour où ce procès-verbal a été dressé. L'auteur des *Vains Efforts* [très contraire aux convulsionnaires] en rend

lui-même témoignage ; il déclare dans la relation qu'ordinairement la convulsionnaire demeurait exposée au feu le temps nécessaire pour faire rôtir une pièce de mouton ou de veau. »

Il faut remarquer que le livre de Carré de Montgéron, dont ce passage a été tiré, parut lorsque les phénomènes extraordinaires continuaient à se produire sur la tombe du diacre Pâris, et alors que vivaient encore les personnes ayant signé le document en question, ainsi que des milliers d'autres témoins.

Cet Armand Arouet, trésorier de la Cour des comptes, dont le nom figure parmi ceux des signataires du document, était le propre frère de Voltaire. Ce dernier n'osa donc pas contester les phénomènes d'incombustibilité de Marie Sonnet. Il les avoue dans sa correspondance, mais il les ridiculise, ainsi qu'il l'avait fait pour le Christ et pour Jeanne d'Arc. Le même Voltaire, après avoir rapporté les faits de frère Petrus Igneus, qui s'est passé à Florence en 1063 (1), reconnaît qu'il est attesté par un grand nombre d'historiens de ce temps-là, et pourtant il déclare *qu'on ne peut y croire sans renverser tous les fondements de la raison*. En réalité, ce qui renverse les fondements de la raison, c'est de ne pas fonder les raisonnements sur les faits que l'on a constatés, mais de juger la possibilité des faits, conformément aux idées préconçues.

L'exemple de la sœur Sonnet n'est pas unique. Le même de Montgéron écrit un peu plus loin :

« *Tout Paris n'a-t-il pas vu pendant plusieurs années de suite* comment d'autres convulsionnaires se couchaient au milieu de grands bûchers, y restaient longtemps, et même s'y endormaient, tandis que les flammes, les entourant de tout côté, respectaient aussi bien leur corps que *leurs vêtements* ? ou comment elles mettaient les pieds dans la braise ardente qui réduisait en cendre les chaussures, sans qu'elles en éprouvassent aucune douleur ? ou comment elles plongeaient le visage dans les flammes, sans en souffrir et *sans qu'un seul cheveu en fût atteint* ? (2)

(1) Voir à la page 18.
(2) Le fait est aussi rapporté par P.-F. Mathieu, *Histoire des Miraculés*, etc., pp. 362-366. Paris, 1864.

En 1862, pendant l'épidémie d'obsession de Morzin (Hautes-Alpes), dont on parla tant alors, le médecin chargé par le gouvernement d'étudier le phénomène remarqua que l'un des possédés tenait longuement dans ses mains des tisons sans en éprouver aucune douleur, et *sans en être aucunement brûlé* (1).

L'incombustibilité chez les médiums modernes.

Il y a bien mieux encore. Les phénomènes dont nous nous occupons ont pu être observés de NOS JOURS, EXPÉRIMENTALEMENT, EN EUROPE, PAR DES SAVANTS ILLUSTRES, sur certains médiums tels que Towns, Morse, Dum, Eglington, etc., qui pouvaient, à ce que l'on atteste, supporter le feu pendant plusieurs minutes, tenir les mains sur des flammes à gaz, saisir des objets incandescents sans en être aucunement incommodés (2).

Mais le médium le plus remarquable à ce sujet a été sans doute Daniel Home. Le célèbre naturaliste Alfred Russel Wallace dit à ce sujet :

« Le phénomène qui est peut-être le mieux constaté, et le plus extraordinaire de tous ceux que l'on connaît touchant la médiumnité de M. Home, est celui que l'on appelle l'*épreuve du feu*. A l'état de trance, il extrait du feu un charbon rouge, le place dans la paume de sa main, et l'apporte tout autour de la pièce où il se trouve, afin que tous voient et puissent s'assurer que le charbon est vraiment allumé et brûlant. Ceci est affirmé par M. G.-D. Jencken, par lord Lindsay, par lord Adare, par miss Douglas, par M. C. Hall, et par d'autres témoins. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que M. Home, étant en trance, peut découvrir en d'autres personnes cette même faculté de résister impunément au feu, ou bien la leur communiquer. Une fois, en présence de lord Lindsay et de quatre témoins, il plaça un charbon rouge sur la tête de M. S.-C. Hall, dont la femme relate ce fait dans une lettre au comte Dunraven. Les mêmes témoins affirment que Home plaça des

(1) MIRVILLE, *Des Esprits*, II, 227.
(2) PERTY, *Die mystichen Ersheinungen,* II, 45-49.



charbons rouges *entre son gilet et sa chemise*, sans qu'aucun signe de brûlure y parût. Il mit le visage dans le feu sans que les flammes lui détruisissent un seul cheveu. Cette faculté de braver impunément le feu peut être momentanément transmise à des objets inanimés. M. H. Nisbet, de Glascow, déclare (Voir *Human Nature* de février 1876) : « En janvier 1870, chez moi, M. Home plaça un charbon « ardent d'abord sur les mains d'une dame et d'un monsieur auxquels il parut à peine tiède, ensuite sur un « journal replié plusieurs fois, que le tison brûla de part « en part, en trouant toutes les feuilles. Alors il retira de « la cheminée un autre tison enflammé, et il le plaça sur « le même journal, qu'il porta tout autour de la chambre « pendant trois minutes, sans qu'aucune trace de brûlure « parût sur le papier. »

« Lord Lindsay confirme — et sa parole, qui est celle d'un vrai gentleman s'occupant de sciences avec compétence, a beaucoup de poids — d'avoir porté sur sa main huit charbons allumés sans en avoir été incommodé.

« M. W. Harrisson écrivait dans le *Spiritualist* du 15 mars 1870 : « M. Home prit un gros morceau de charbon « rouge qui lui couvrait toute la paume de la main et qui « avait une longueur de 6 à 7 pouces. Pendant qu'il se pro« menait ainsi dans la chambre en le portant, le charbon « projetait sur les parois une grande lumière rouge ; « lorsque le médium s'approcha de la table autour de « laquelle nous étions assis, tous les assistants sentirent la « chaleur sur le visage. Cela dura bien cinq minutes. »

« On connaît désormais des douzaines de phénomènes pareils qui se sont déroulés devant des centaines de témoins. Ce sont des faits positifs dont il n'est plus possible de douter, mais qui demeurent cependant inexplicables par les lois connues de la physiologie et de la chaleur. »

Tel est donc l'avis de l'éminent émule de Darwin. Une autre illustration de la science moderne, Sir Williams Crookes, s'exprime ainsi en parlant de Daniel Home : « Moi-même, dans deux ou trois occasions, étant dans le salon d'une dame amie de l'orateur, Home tomba en état de trance ; il se leva, alla vers le feu, qui n'était pas un feu

de charbon de terre, mais un feu de bois, fouilla dans les braises avec ses mains et retira un morceau de charbon ardent, d'environ deux fois la grosseur d'un œuf, sur lequel, certainement, nul amiant était visible, et le tint dans ses doigts. Il souffla dessus. L'on pouvait voir la flamme s'échapper à travers ses doigts. Il alla porter le charbon tout autour de l'appartement. Une des personnes présentes lui ayant demandé si elle se brûlerait en touchant ce charbon, Home lui dit qu'elle pouvait essayer ; ce qu'elle fit, et elle se brûla. Le même soir, je vis Home mettre un charbon ardent sur un mouchoir de fine batiste, et transporter ainsi le mouchoir d'un point à l'autre du salon. M'étant emparé du mouchoir aussitôt après, je l'examinai chimiquement dans mon laboratoire, et je ne trouvai dessus aucune trace de préparation chimique. A un endroit, on pouvait voir un petit trou brûlé, mais excepté cette petite marque, le mouchoir était complètement intact (1).

F.-W. Percival dit qu'il a vu une fois Home prendre un charbon tout ardent, *et le mettre dans ses cheveux* qui étaient légers et fins comme du duvet. Il y laissa le charbon pendant quelques secondes, après quoi M. Percival examina les cheveux et ne put y découvrir aucune trace de brûlure (2).

Voici encore le rapport d'un témoin oculaire, M. Jenken ; c'est le professeur Perty qui rapporte le fait dans le journal *Human Nature*, de décembre 1868 :

« M. Home tint dans ses mains des charbons ardents pendant quatre minutes ; aucune trace de brûlure ne parut sur sa peau. IL MIT LA TÊTE DANS LE FEU DE LA CHEMINÉE DONT LES FLAMMES L'ENTOURAIENT ENTIÈREMENT. SPECTACLE ÉPOUVANTABLE ET SOLENNEL ! Ensuite en la retirant, il dit (ou plutôt les Esprits dirent par sa bouche) : « Voyez ! Daniel « ne s'est brûlé pas même un cheveu. » Alors il s'approcha de lord X..., et ajouta : « Je veux vous convaincre mieux en- « core du phénomène. Je placerai donc, milord, pourvu que « vous ne craigniez pas, la braise sur vos mains. » Le relateur, M. Jenken, dans le but d'essayer, allongea la main ;

(1) *Journal of the Society for Psychical Research*, déc. 1899, p. 149.
(2) *Ibidem*, p. 149.



mais quoiqu'il n'eût touché qu'un seul instant et encore dans la partie noire, le charbon, il se brûla les doigts. Le médium, par contre, mit cette braise rouge dans la main du lord, lui saisit l'autre main et les lui serra ainsi fortement l'une contre l'autre... Lorsque, après deux minutes pleines, il lâcha les mains du lord, elles étaient intactes, sans aucune trace de brûlure, ni noircies.

« Les expériences terminées, M. Home s'assit, et il dit (c'étaient plutôt les Esprits qui parlaient par sa bouche) :

« Les phénomènes que vous avez pu constater aujourd'hui sont appelés miracles par bien des gens, *tout aussi bien que l'épreuve traditionnelle du feu*... Néanmoins, ce ne sont pas des miracles, c'est-à-dire une suspension ou une infraction aux lois naturelles et divines, ce qui ne peut jamais se produire. *Nous avons fait passer à travers la chair des courants fluidiques, qui ont empêché le feu de brûler les mains de Daniel.* Nous avons agi de même sur les mains de lord X... qui furent ainsi préservées, alors que Jenken, qui avait allongé imprudemment sa main, se l'est brûlée parce qu'elle n'était pas sauvegardée par nous. »

L'hypothèse spirite.

Nous rapportons l'explication précédente sans affirmer naturellement qu'elle soit la vraie. En effet, il peut y avoir d'autres explications raisonnables, dont certaines se fondent pareillement sur l'hypothèse spirite. Sans doute, l'explication donnée par la bouche de Daniel Home est bien vague et incomplète : il est même possible que nous autres hommes incarnés nous ne puissions pas nous faire une idée exacte d'une pareille opération. Mais enfin c'est une hypothèse qui n'a rien elle-même d'absurde ou d'irrationnel. Elle aide à comprendre en effet :

1° Comment ce phénomène d'incombustibilité se produit d'ordinaire si bien à propos, au moment voulu;

2° Comment les cheveux, la barbe, les vêtements et d'autres objets peuvent être rendus mystérieusement incombustibles ;

3° Comment l'incombustibilité peut être parfois communiquée par le médium à d'autres personnes.

En admettant l'hypothèse spirite, si la trance ne peut pas rendre le médium invulnérable, elle pourrait toutefois fournir à des entités spirituelles invisibles le moyen de procurer cette invulnérabilité au médium lui-même, à d'autres personnes présentes ou même à des objets, tels que vêtements, papiers, etc.

Il n'en est pas de même de l'explication, pourtant si spontanée et naturelle, et que l'on rencontre aussi chez d'autres spirites tel que le docteur Karl Du Prel, d'après laquelle l'incombustibilité de certains sujets viendrait de l'état cataleptique, somnambulique, ou de la trance dans laquelle ils se trouvent. Or :

1° Il n'est pas prouvé que les prévenus soumis à l'épreuve du feu, les indigènes et les Européens qui marchent sur le feu, et les personnes qui expérimentaient avec Home, se trouvaient à l'état somnambulique. Il paraît même que c'était le contraire ;

2° Il est à peu près absurde de supposer que l'état somnambulique d'un sujet rend incombustibles ses cheveux et sa barbe ;

3° Il est complètement absurde de supposer qu'il rende incombustibles ses vêtements, et les mouchoirs de batiste qu'il peut tenir dans ses mains ;

4° De toute évidence, l'état somnambulique d'un sujet ne peut pas rendre incombustibles les autres personnes.

Donc, étant donné l'insuffisance incontestable des explications purement physiologiques imaginées jusqu'ici, l'hypothèse spirite ou spiritualiste ne peut pas être écartée, et doit être admise comme possible au moins pour le moment.

Au demeurant, l'essentiel n'est pas de fournir des explications plus ou moins fantastiques, plus ou moins prématurées à cet égard ; ce qui importe avant tout, c'est de bien se persuader que le phénomène existe et d'avoir le courage de le proclamer. Sans doute, il est assez aisé de reconnaître, comme l'a fait M. Podmore (1), que l'*épreuve du feu* « est en même temps le phénomène le plus difficile à expliquer et le mieux attesté qu'ait présenté Home » ; et que d'ailleurs ce phénomène « n'était pas une spécialité uniquement du

(1) *Modern Spiritualism*, vol. II, pp. 262-269.

dit médium », pour finir par dire que peut-être Home ne prenait pas les tisons du côté où ils étaient enflammés (comme si Crookes et les autres ignoraient que l'on pût saisir, par exemple, une allumette par le bout où elle n'est pas allumée, et ne pas se brûler!! et comme si nous n'avions pas vu tout à l'heure Lord Lindsay *presser un tison entre ses mains*) ; ou encore que les personnes qui assistaient aux séances de Home étaient peut-être bien hallucinées! Si M. Podmore me prouvait que tel ou tel médium a été pris par lui et par d'autres en flagrant délit de fraude, et je lui objectais que ces expérimentateurs étaient peut-être hallucinés, l'auteur du *Modern Spiritualism* hausserait les épaules, disant qu'on ne répond pas à de pareilles inepties. M. Podmore aurait raison. Aussi je me garde bien de lui répondre quand il ne trouve rien de mieux à dire, si ce n'est que tous les témoins des ordalies, des épreuves de Clary dans les Cévennes, de Marie Sonnet à Paris, de Home à Londres, etc., avaient la berlue. Ce n'est plus là de la critique historique et scientifique ; c'est de la plaisanterie.

Il est peut-être plus sensé d'imiter la presque totalité des historiens, des savants, des philosophes qui s'arrangent pour ignorer purement et simplement ces faits, constituant une menace manifeste pour certaines théories métaphysiques qu'ils chérissent et qu'ils veulent faire passer pour positivistes. Il n'en est pas moins vrai que le manège d'autruche auquel ont recours à ce sujet tant d'historiens, de savants et de philosophes suffirait à prouver l'importance incomparable de ces faits mystérieux. Tout au moins, ceux-ci peuvent servir à prouver encore une fois comment les recherches psychiques parviennent à éclaircir et à faire accepter certains faits anciens, contestés malgré les meilleurs témoignages historiques par ceux qui ne veulent pas admettre ce qu'ils ne parviennent pas à s'expliquer et qui n'entre pas dans un ordre d'idées par eux préconçu.

Mais il y a peut-être dans ces faits, expérimentalement et scientifiquement contrôlés, le point d'appui qu'Archimède demandait pour son levier, afin de soulever la Terre.

Nous la soulèverons.

C. de Vesme



CORRESPONDANCE

Le prestidigitateur Maskelyne et ses « démasquements ».

Dans le numéro de novembre des *Annales des sciences psychiques* (p. 714) il est question du fameux prestidigitateur anglais Maskelyne, et de son démasquement théâtral du médium de l'archidiacre Colley.

Ayant eu l'occasion, pendant un récent voyage d'études scientifiques à Londres, d'assister un soir au prétendu « démasquement » à Saint-Georges Hall, j'aurai ici le plaisir de démasquer en revanche M. Maskelyne.

Comme investigateur des nombreux phénomènes psychiques, souvent si compliqués, j'ai cru bon d'étudier aussi ce que peuvent faire les prestidigitateurs pour imiter les séances spirites. C'est pourquoi il ne m'a pas paru difficile de « démasquer » les trucs de M. Maskelyne, lorsqu'on est observateur et que l'on a le coup d'œil rapide. Voici comment ce prestidigitateur prétend imiter quelques phénomènes décrits par le vénérable Colley :

M. Maskelyne et son aide vont lentement vers un fond, formé de feutre noir, et ils s'asseoient sur deux chaises à un mètre environ du feutre. M. Maskelyne se lève et se met tout d'un coup à trembler comme au commencement d'une trance, lève les bras par secousses et, ce faisant, passe un instant la main gauche devant sa bouche. Il souffle rapidement dans une petite boîte qu'il tient cachée dans cette main, et une forte vapeur se dégage alors d'une substance contenue dans la boîte. Il reporte vite sa main au côté gauche, et la vapeur semble « sortir de ses reins ». Peu après une main paraît à sa gauche, puis un bras, ensuite une tête de femme, couchée de côté, et enfin une femme entière. Celle-ci est portée en avant et en haut en une ligne oblique, et pendant ce temps M. Maskelyne tremble et secoue

quelquefois les bras. La femme descend sur le parquet, vient vers la rampe. L'aide de M. Maskelyne lui tend avec enthousiasme les bras, la femme se retourne étonnée, et le rideau tombe sous les acclamations chaleureuses du public, et surtout d'un pasteur qui se trouve parmi les spectateurs.

La « création » de la femme se fait sans doute comme suit :

Il s'est appliqué autour de la taille une sorte de cuirasse, très ajustée, que cachent ses larges draperies blanches; un bâton noir, très mince mais très fort, est attaché à cette cuirasse. Par une ouverture se trouvant au bas du feutre, où entre alors la femme, couchée de côté, des hommes qui se trouvent derrière le feutre tiennent le bâton et le soulèvent de façon à le porter en avant en une ligne oblique. En secouant les bras dans sa « trance », M. Maskelyne sépare la femme du bâton et elle peut s'avancer librement.

Mais elle n'essaiera certes pas de se *dématérialiser*, de même que les fantômes mentionnés par l'archidiacre, lesquels *rentrèrent dans le côté du médium*.

Je pourrais ajouter qu'au moment où la femme est sur le point de sortir entièrement M. Maskelyne saisit un pan de sa draperie et le tient contre lui avec son coude, afin de produire l'illusion que la femme sort réellement de son côté.

Mais toute cette représentation théâtrale, qui se passe loin des spectateurs, et sur une scène d'avance préparée, qu'a-t-elle de commun avec le problème des fantômes? Je ne le comprends pas, et sans doute l'archidiacre Colley non plus.

SIGURD TRIER, cand. mag.
(27, *Sofievej, Hellerup, Danemark*)

30 novembre 1906.

M. Delanne et M. Miller.

Paris, le 7 février 1907.

MON CHER CONFRÈRE,

Malgré mon désir de ne pas prolonger la discussion au sujet des séances du médium Miller, je me vois contraint de vous demander l'insertion de cette lettre, car votre numéro de janvier contient, en ce qui me concerne, plusieurs appréciations tout à fait inexactes, que je crois utile de vous signaler.

1° Vous parlez « des spirites qui ont accaparé Miller »; comme je fais partie de ceux qui ont expérimenté avec ce médium, je

proteste contre cette accusation que, pour mon compte, rien ne justifie. Je rappelle que Miller était venu en Europe, uniquement pour s'occuper de ses affaires commerciales; s'il a bien voulu m'accorder gracieusement trois séances, ce n'a été que sur mes instances réitérées, et je lui en suis très reconnaissant. Je n'avais donc pas à lui *dicter des conditions*, mais simplement à *subir les siennes*, si je voulais savoir à quoi m'en tenir sur sa médiumnité, qui nous avait été signalée par ses admirateurs d'outre-mer comme étant de premier ordre.

Non seulement je ne l'ai pas « accaparé », mais, de plus, je lui ai demandé l'autorisation de vous inviter, ainsi que M. Ch. Richet, plus un certain nombre d'autres incrédules, et il a accepté, ce qui me paraît démontrer qu'il ne redoute nullement le contrôle des sceptiques de bonne foi.

2° Une seconde erreur de votre part est d'écrire que j'ai changé d'avis sans nouvelle expérience. J'ai assisté à l'avant-dernière séance qui eut lieu avec Miller, en octobre, à Paris, chez Mlle Gourson, en compagnie de M. Gaston Méry, le jour même du départ du médium. Cette fois, j'étais à 0 m.75 de l'ouverture des rideaux, bien en face, et j'ai *vu*, dans d'excellentes conditions, les fantômes de la première partie, Miller étant en dehors du cabinet, et aussi la formation, dans l'espace, d'un être d'abord fluidique, vaporeux, qui s'est concrété lentement et qui a fini par causer.

Si je n'ai pas publié le compte rendu de cette séance, c'est parce que les notes que je dictais à mon voisin pendant la durée des phénomènes ont été égarées par lui, et que je me ferais un scrupule de me fier seulement à ma mémoire, quand je n'écris pas immédiatement après le récit de mes observations. Mais ma conviction est absolue, pour ce jour-là, d'autant plus que le médium s'est habillé devant la personne qui est allée le chercher, que M. Kléber n'était pas là, que le cabinet a été édifié par nous, et que des noms propres ont été donnés.

Lorsque j'ai appris que des docteurs de mes amis, dont je connais l'esprit critique, ont constaté, toutes précautions prises, des phénomènes identiques, j'en ai conclu que les réserves que j'avais formulées après les séances du mois de juillet n'avaient plus leur raison d'être, et que mon devoir était de le dire nettement.

3° Il ne faudrait pas m'attribuer des tendances qui ne sont pas les miennes. J'ai toujours, depuis vingt-cinq ans, combattu en faveur de l'examen rigoureux des phénomènes, car je suis persuadé que c'est la seule voie qui nous conduira à la diffusion du spiritisme dans le grand public. Mais je soutiens que pour être *scientifique*, l'observation n'a pas besoin d'estampille officielle. Le temps du *magister dixit* est passé. Du moment que les expéri-

mentateurs mettent en pratique les règles de la méthode expérimentale, qu'aucune faute ne peut leur être reprochée, leurs expériences ont un caractère aussi positif que si elles avaient lieu dans un laboratoire officiel.

En ce qui concerne l'examen du médium Miller par une commission scientifique, vous faites encore erreur si vous croyez que j'y suis opposé. J'ai trop de confiance dans l'impartialité et les qualités d'observateurs d'hommes tels que MM. de Rochas, Ch. Richet, Flammarion, Maxwell, et je sais trop bien de quel poids serait un témoignage favorable de leur part, au point de vue de la propagande, pour ne pas faire tout ce qui dépendra de moi afin de leur faciliter l'étude de ces manifestations. Il ne faut pas onblier, cependant, que je n'ai aucun pouvoir sur Miller, qui est indépendant, de sorte que ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, mais lui, ce qui est beaucoup moins facile depuis que certains observateurs brutaux l'ont maltraité.

Espérons, malgré tout, qu'il comprendra la très grande importance qu'il y aurait pour le spiritisme à ce qu'il se prêtât à l'examen des savants précités et croyez bien, mon cher confrère, à l'assurance de ma considération très distinguée.

G. Delanne.

P.-S. — C'est avec la plus grande satisfaction que je prends acte des déclarations et des promesses de M. Delanne. Je suis donc parvenu au seul but que je me proposais par ma polémique, si toutefois l'égoïsme d'autres spirites ne vient pas à contrecarrer les efforts faits pour obtenir de M. Miller ces séances qui, au dire de M. Delanne lui-même, auraient **une très grande importance pour le spiritisme**. Sans doute, personne n'a un *pouvoir* direct, légal sur Miller; mais chacun peut, le cas échéant, exercer le pouvoir de la persuasion.

Le reste a trop peu d'importance pour que ce soit la peine d'éterniser les polémiques à ce sujet. D'ailleurs, si M. Delanne ne croyait pas encore pouvoir conclure après quatre séances au cours desquelles il s'était constamment tenu à côté du médium, il ne s'étonnera pas que ma conviction ne soit pas faite, après une séance unique à laquelle j'ai assisté dans des circonstances assez défavorables. Seulement, chacun peut comprendre que je ne m'évertuerais pas à démontrer la nécessité de soumettre Miller à une commission scientifique, si j'étais persuadé, dès maintenant, que ce médium ne produit que par la supercherie les phénomènes qu'on lui attribue.

Vesme.



LES NOUVEAUX LIVRES

Professeur James H. Hyslop. — **Enigmas of Psychical Research.** — G.-P. Putnam's Sons, éd. Londres. Prix 6 schellings.

Dans le premier chapitre de cet intéressant ouvrage, le professeur Hyslop fait noter combien il importe que l'attention publique se tourne sur ce qu'il appelle « les résidus de la science », c'est-à-dire sur ces incidents sporadiques qui n'ont pas encore été coordonnés dans un système. Aucun savant sérieux ne peut les traiter en quantité négligeable, parce qu'ils peuvent amener à des découvertes très importantes.

Il discute la valeur psychologique des anciens oracles, l'histoire de la vision dans le cristal, et d'autres phénomènes de la même sorte, en citant plusieurs expériences intéressantes exécutées par lui-même et par d'autres.

Dans le chapitre sur la télépathie, nous trouvons plusieurs observations très utiles; par exemple lorsqu'il explique que l'idée selon laquelle la télépathie serait le résultat de vibrations transmises par les « ondes de la pensée » est une de ces erreurs populaires qui viennent de la connaissance imparfaite des idées et des termes scientifiques. « Ce ne sont pas les vibrations du monde physique qui transmettent la pensée, écrit M. Hyslop, et nous n'avons aucune raison de croire qu'un intermédiaire de de cette espèce peut la transmettre dans les phénomènes télépathiques. Le terme télépathie ne sert qu'à indiquer un fait supermoral qui n'a pas encore été rendu intelligible (p. 137). »

Dans le chapitre sur les Phénomènes Médianimiques se trouvent quelques indications précieuses pour les personnes qui désirent faire des expériences; l'auteur leur apprend quelle voie il faut suivre pour connaître la source des communications que l'on obtient. C'est là une tâche bien difficile, et les personnes

inexpérimentées ne manqueraient pas de tomber dans l'erreur si ces indications ne leur étaient pas connues.

Pour tout ce qui se rapporte aux phénomènes physiques de repos, mouvement d'objets sans contact, matérialisations, etc., son attitude est nettement sceptique. Son expérience personnelle ne paraît pas l'avoir amené à aucune conviction sur leur réalité objective.

Il attend des renseignements ultérieurs, quoique évidemment sans croire que les preuves de l'existence des phénomènes physiques d'une nature supermorale soient de nature à modifier son opinion actuelle; toutefois il ne prononce pas un *non possumus*. En outre, il paraît disposé à admettre les phénomènes physiques présentés par le Rév. Stainton Moses ; il reconnaît que les remarquables phénomènes intellectuels que l'on obtenait par la médiumnité de M. Moses sont liés à des phénomènes physiques, attestés par des témoignages « non méprisables », et que M. Moses lui-même était un homme d'une probité naturelle indiscutable.

Dans le chapitre final, le professeur Hyslop traite des résultats de la recherche psychique sur la destinée de l'homme. « En interrogeant sérieusement la nature, dit-il, il est probable que l'on obtienne une réponse à la question éternelle, et il faudrait être bien niais pour ne pas y tourner son attention, quoiqu'il soit nécessaire d'être prudent, pour éviter les abus auxquels ces mêmes recherches peuvent exposer. » Enfin le volume présente un intérêt considérable et ne peut qu'être très utile à ceux qui étudient les phénomènes métapsychiques.



AU MILIEU DES REVUES

Un cas de bruits télépathiques.

(*Luce e Ombra*, Milan, janvier 1907.)

Le professeur Hugues Janni, de San Remo, communique le cas suivant de télépathie :

Mlle Louise Bernatto, institutrice évangélique dans les écoles de San Remo, avait eu un différend avec une amie intime. S'étant couchée le soir, elle ne parvenait pas à s'endormir, et était fort agitée ; d'abord le fait en lui-même l'attristait, ensuite elle sentait que le tort était surtout de son côté. Enfin, elle aimait beaucoup cette amie. Elle imagina alors de se lever et de jeter de la fenêtre des petits cailloux contre les carreaux de la fenêtre de sa compagne pour la réveiller et se réconcilier avec elle (l'amie habitait la maison d'en face). Mais elle ne le fit pas. Il était 11 heures environ. Quelques heures après, le désir de faire cela la reprit, et elle fit même le geste de se lever, mais elle n'en fit rien, renvoyant la chose au lendemain.

Quel ne fut pas son étonnement (elle me dit qu'elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête) lorsqu'au lendemain elle alla à la rencontre de son amie, et celle-ci lui dit immédiatement : « Dis donc, tu es venue cette nuit jeter des petits cailloux contre ma fenêtre ». (Mlle Bernatto avait l'habitude de faire cela pour appeler son amie). » — « Moi ? Quand ? demanda Mlle Bernatto. » — « Deux fois, répondit l'autre ; la première fois à 11 heures, la deuxième à 2 heures ».

C'étaient précisément les heures dans lesquelles Mlle Bernatto avait formulé le désir de le faire. Il s'agit là d'un phénomène télépathique absolument authentique. L'institutrice Mlle Bernatto n'est pas spirite, et ne sait rien de la télépathie. Elle me raconta le fait en me demandant de le lui expliquer. C'est une personne très sérieuse.

Rêve prémonitoire de la mort.

(*Corriere delle Puglie*, Bari, 17 déc. 1906.)

Un prêtre de Bari, le professeur Salvatore Filieri, envoie au journal ci-dessus une lettre au sujet de la mort de l'avocat Gaëtan Re David, un personnage très connu dans les Pouilles. Il y raconte ce qui suit :

« Il y a cinq jours à peine, je me trouvais avec lui au Comice agraire, où il faisait les fonctions de président. Parmi les présents, se trouvait aussi le jeune marquis Arnaldo Cadaleta. La conversation était tombée sur des expériences spirites et des évocations de défunts que l'on pratiquait dans quelques pays de notre province. Pendant qu'il parlait comme un curieux assez indifférent, M. Re David s'arrêta comme surpris par une idée, et me dit :

— Écoutez, Professeur, ma mère est morte depuis 41 ans, et jamais il ne m'est arrivé de la rêver. Mais cette nuit, elle m'est apparue en rêve, et je l'ai vue venir vers moi les bras ouverts ; j'ai ouvert les bras à mon tour, et nous sommes serrés ensemble et embrassés. Ce rêve a fait naître dans mon esprit la conviction que ma mère m'appelle et que ma mort est proche, très proche. Qu'en dites-vous, Professeur ?

— Des rêves !... répondis-je.

En attendant, trois ou quatre jours après il était mort. Le fait ne laisse pas que de surprendre...

Un cas d'identité spirite.

(*Bulletin du Bureau d'étude des phénomènes spirites*, Anvers, novembre 1906.)

Nous empruntons au *Bulletin mensuel* du Bureau permanent des phénomènes spirites, séant à Anvers, le fait suivant :

« L'an dernier, le 12 décembre, quelques amis étaient réunis dans le but d'étudier expérimentalement le spiritisme ; c'étaient MM. G. Bogaerts, Hermann, Krippahl et Jean Van Lidth de Jeude ; il était 11 heures du soir.

« Après quelques minutes d'attente, le guéridon sur lequel ils avaient posé les mains commença à se mouvoir et donna, par signaux alphabétiques, le message suivant :

« Il i a un Dieu, Je vous aime, car vous m'aimez. La révolu-
« tion rus aura lieu. »



« Nous respectons scrupuleusement l'orthographe spéciale de la personnification, parce qu'elle est de nature à confirmer la véracité de sa déclaration d'identité.

« Après ces trois courtes phrases, il y eut une pause. M. Bogaerts, qui conduisait la séance, demanda si la personnification qui se manifestait n'avait plus rien à ajouter et il obtint la réponse :

« — Il est temps d'aller dormir. Bonsoir.

« On posa encore la question de savoir quel était le nom de celui qui avait communiqué, et la table transmet :

« — Achille Denocker.

« — Où êtes-vous ? demande-t-on.

« — Ici, répond encore la personnification et elle ajoute : Bonsoir monsieur Van Litt.

« Les assistants s'interrogent mutuellement, pour savoir quel pourrait être l'esprit qui vient de se présenter et M. Van Lidth déclare que le garçon de courses de son bureau porte ces nom et prénom, mais il ne croit pas qu'il soit mort.

« Or, deux ou trois jours après, on apprit que ce garçon de courses était effectivement décédé dans la nuit du 12 au 13 décembre ; il était mort subitement, n'ayant été malade qu'un jour ; la veille, il ne s'était plaint que d'un léger mal de tête et rien ne pouvait permettre de supposer qu'il allait mourir le soir où la séance que nous venons de relater avait lieu.

« Dans ces conditions, l'hypothèse, que cette communication provient réellement de l'esprit d'Achilles Denocker, paraît au rédacteur du *Bulletin* plus probable qu'une intervention de pensées inconscientes de M. Van Lidth. »

L'apparition d'un vivant.

(*Bulletin du Bureau d'étude des phénomènes spirites*, Anvers, décembre 1905.)

« Le soir du 27 octobre 1906, après avoir lu, dans ma chambre à coucher, je me levai et je fis quelques pas vers mon lit. Il y avait derrière moi une lampe avec un abat-jour ; rien en face de moi ne pouvait causer des effets de lumière. Pendant dix secondes environ, j'eus l'impression de me trouver chez un de mes amis habitant dans la banlieue de cette ville, et de voir une forte lumière, telle que d'une lampe sans globe à ma droite. Me ressaisissant, je trouvai qu'il était 11 h. 47.



« Le lundi suivant, j'allai visiter la famille de mon ami et avant que j'aie pu parler de ce qui m'était arrivé, la dame dit : « Je « vous ai vu samedi dernier ! » Elle dit que, étant occupée à un petit travail avant de se coucher, elle leva les yeux et m'aperçut, dans un coin de la chambre, habillé de noir. Elle me demanda pourquoi j'étais venu à une heure si avancée; un instant après, elle m'aperçut moins distinctement. Enfin, je disparus comme un nuage s'évapore. Elle regarda l'heure et constata qu'il était juste minuit moins le quart. La lampe était dans la position dans laquelle il m'a semblé la voir, et non pas à sa place accoutumée. J'étais habillé en noir le soir de samedi dernier. ». — *Signé* : Léo Primavesi, 10, rue des Fortifications, Anvers. — *Contresigné* : Mme Van Es, née Crijnen.



ÉCHOS ET NOUVELLES

« Maisons hantées » en Angleterre et en France.

Depuis un mois environ, les journaux anglais sont tous pleins d'histoires de « maisons hantées ».

Celle qui a le fait plus de bruit est peut-être une espèce de villa, marquée du n° 13 et composée de treize pièces, qui se trouve dans le quartier nord-ouest de **Brighton** et qui jouit depuis longtemps déjà d'une réputation détestable. D'abord, une légende à faire frémir se rattache à cette demeure. Un colonel y aurait pendu un domestique qui avait osé porter les yeux sur la fille du terrible militaire ; sur quoi, la jeune personne était tombée morte aux pieds de son amant. Le colonel en avait jeté le cadavre dans un puits. C'est simple, mais ça ne manque pas de coloris.

Il y a quelques jours, la bonne femme chargée de la garde de cette lugubre demeure depuis longtemps inhabitée, avait été réveillée — à ce qu'elle a raconté — par un grand bruit de coups de feu, mêlés à des jets de flamme ; au milieu de la sinistre lumière, voici paraître la forme d'un animal ayant une corne unique sur le front. Près de lui, se tenait un vieux monsieur aux moustaches grises (le colonel, sans doute !). L'unicorne, les yeux brillants de rage, l'avait alors saisi à la taille avec ses jambes de devant et l'avait emporté pendant que le malheureux vieillard criait d'angoisse... « Je crois que ce doit être le diable, » avait observé la bonne femme en terminant.

Quelques curieux imaginèrent de passer la nuit dans la « maison hantée » ; ils entendirent des bruits sinistres, qui leur parurent inexplicables, mais ne virent rien.

Dans la nuit du 10 au 11 janvier, un certain Mr Walter-F. Brooke, ancien prestidigitateur, qui dit ajouter depuis quelques années aux différentes professions qu'il exerce celle assez inusitée

de « tueur de fantômes », s'installa dans la maison, accompagné d'un collaborateur du *Daily Mirror*. Tous les deux crurent pouvoir expliquer les « bruits mystérieux », par la présence de quelques oiseaux qui pénétraient dans les chambres vides, et par le mouvement de quelques objets exposés au vent. Mais qu'était-il donc devenu, l'épouvantable unicorne ?

Soudain, on entendit le sifflement de la locomotive d'un train qui sortait d'un tunnel à quelques 100 mètres de distance ; de la bouche ouverte du foyer se dégageait une lumière rouge qui pénétra dans la pièce à travers la fenêtre. Rencontrant une muraille crénelée et une gouttière, la lumière projetait une ombre dansante et fantastique sur la paroi du fond de la chambre. La lumière venant de la locomotive manqua, puis reparut lorsque le chauffeur jeta encore du charbon dans le foyer ; ainsi, l'ombre disparut et revint ; le train passa avec un dernier sifflement, et la chambre retomba dans l'obscurité.

« Eurêka, s'écria M. Brooke, voilà notre unicorne. Je crois que maintenant le fantôme se trouve bien lié aux jambes ! »

Glanwil remarquait, il y a deux siècles déjà, que seulement à l'entendre raconter, une personne expérimentée est à même de comprendre si une histoire de fantômes est vraie, si elle est le produit d'une illusion, ou si elle est entièrement inventée. Dans cet ordre d'idées, quelle que soit la valeur de l'explication fournie par le « tueur de fantômes », toujours est-il que la vision de la bonne gardienne de la « maison hantée » paraît du dernier invraisemblable et peut être réellement attribuée à une illusion.

∴

Il est bien possible, au contraire, qu'il n'en soit pas de même de la « maison hantée » près de Petersborough. Il s'agit d'une ferme placée dans les possessions du duc de Bedford, à **Thorney**. Une chambre de la ferme avait, depuis longtemps, la réputation d'être hantée. Maintenant, des recherches faites dans le plafond au-dessus de ladite pièce ont amené à la découverte du testament d'un fermier appelé John Cave, qui mourut là il y a plus d'un siècle, en laissant une fortune évaluée 10.000 livres. Après ce M. Cave, la ferme avait été occupée par les Fullards, une famille bien connue dans le pays. La trouvaille du testament, qui porte la date de 1797, a été faite par le tenancier actuel, M. Bettinson, que l'on représente comme un homme sérieux et intelligent.

Des reporters envoyés sur place par des journaux assez sceptiques, tels que le *Daily Chronicle*, le *Daily Express*, etc., confirment le fait en question. Ils ajoutent n'y avoir pas de doutes que

différentes personnes affirment avoir vu le fantôme dont la ferme aurait été hantée. Miss Morris, « une personne très respectée » qui réside dans le village, a raconté au reporter du *Chronicle* qu'elle se rendait souvent chez Mme Fullard, et dormit une fois dans la chambre de l'esprit. Minuit venait à peine de sonner, lorsqu'elle sentit que quelque chose se trouvait à côté de son lit. A la lumière de la lune qui éclairait la chambre, elle vit alors une femme maigre, aux cheveux gris, de l'âge de soixante-dix ans environ. Elle avait sur la tête un chapeau à larges bords ; sa robe était de toile indienne (*chintz*) rouge. Il ne lui restait qu'une dent. On aurait dit qu'elle glissait sur le sol. Elle ne parla pas, mais elle éleva la main en montrant le plafond. Miss Morris conteste énergiquement d'avoir simplement rêvé tout cela. Elle raconta, le lendemain, sa vision à la famille Fullard, qui en fut vivement impressionnée.

Mme Russell, une couturière de Thorney, fait un récit semblable. Elle avait dû passer la nuit dans la chambre hantée, comme la maison était remplie d'hôtes. « Le fantôme, dit-elle, se présenta avec un léger bruit qui se produisit également quand il se retira. J'enfouis ma tête sous les couvertures, mais ce bruit dans le silence de la nuit reste bien présent à ma mémoire. »

Le testament ayant été trouvé, les habitants de la maison expriment l'espoir que l'esprit voudra bien désormais les laisser vivre en paix.

***

Différents journaux de l'**Ulster**, en Irlande, se sont occupés en janvier dernier, d'une ferme de cette province où se manifestent des phénomènes spontanés assez désagréables, surtout une grêle de pierres qui a brisé un grand nombre de carreaux des fenêtres. Chose bizarre, les projectiles viennent de *l'intérieur*, et lancent hors de la maison les fragments de verre.

***

Certains journaux anglais se sont aussi occupés, tout dernièrement, de bruits mystérieux que l'on entend dans une maison de **Holyhead** et dans une de **Barrow**, ainsi que d'un spectre armé d'une épée que deux braves gens croient avoir vu successivement à **Thirsk**. Ce n'est vraiment pas la peine que nous nous arrêtions à ces racontars confus.

***

En France, il y a eu d'abord une hantise presque officielle,

puisque la maison ainsi frappée était celle de M. Osmon de Courtisigny, procureur de la République, à **Cherbourg**. Vers la moitié du mois courant, chaque nuit, à une certaine heure, la lanterne placée sur la porte de la maison s'éteignait, des pierres commençaient à pleuvoir contre toutes les fenêtres, dans la façade et à l'arrière du bâtiment; quand le magistrat se mettait à table, du sable et des petits cailloux venaient assaisonner sa soupe. Sa cave a été visitée; il paraît que les « esprits » étaient suffisamment substantiels pour être à même de manger et boire, puisqu'ils en emportèrent du vin et de la viande. Des trappes électriques ont été placées en différents endroits de la maison, mais sans résultat. Enfin, rien de très sérieux.

***

Plus intéressante est, par contre, l'histoire d'une maison hantée située aux environs de **Beuvry**, gros bourg de sept mille habitants, qui se trouve à 2 lieues de Béthune, et partant en plein « pays noir ».

La section lilloise de la Société Universelle d'études psychiques a prié l'un de ses membres de faire, à ce sujet, une petite enquête dont voici le résultat :

« Notre voyage, trop tardif,ne nous a pas permis d'assister aux phénomènes qui avaient cessé depuis plusieurs jours. Néanmoins, nous avons pu, malgré la légitime défiance du propriétaire, pénétrer dans la maison, en interroger les habitants et examiner sur le mobilier les traces incontestables de la violence avec laquelle il a été traité.

« Les renseignements qui suivent nous ont été fournis par M. Sénéchal lui-même et nous avons la conviction absolue de sa bonne foi.

« Les premiers faits remontent au 3 janvier. M. Sénéchal, qui tient un petit commerce d'épicerie, habite la maison avec sa femme déjà âgée et complètement impotente, par suite d'une paralysie qui la tient clouée dans son fauteuil depuis plusieurs années, et une jeune fille d'environ quinze ans qui leur sert de servante.

« A partir du 3 janvier, les meubles de la maison commencèrent à danser une sarabande insensée. Les chaises volèrent d'une pièce à l'autre, vinrent se briser contre les tables ou les murs; les vases, les objets de ménage tombèrent à terre en morceaux ; le comptoir de la boutique fut renversé; des caisses de savon sautèrent au-dessus de lui ; des chaussures montèrent l'escalier ; un plat de viande sortit du four et vint tomber dans la chambre à

coucher, une carafe tomba à terre sans se briser, mais replacée, reprit le même chemin et cette fois se brisa.

« Tous ces faits se passaient pendant le jour et cessaient à la tombée de la nuit. Ils avaient toujours lieu dans la pièce où était la jeune servante et jamais en son absence. Cette fille ayant pris un congé de quelques jours, la maison reprit sa tranquillité et les phénomènes reparurent au moment de sa rentrée dans la maison.

« Un autre caractère est que jamais personne n'a vu les objets se mouvoir: on entendait un bruit derrière soi, on se retournait et on constatait la chose. La jeune servante, elle-même, n'a jamais vu le mouvement se produire. Les époux Sénéchal n'ont pas remarqué un état spécial chez la jeune fille ; elle vaquait à ses occupations normalement.

« Quelques jours avant notre arrivée, M. Sénéchal avait congédié sa servante. Depuis lors, aucun fait ne s'est reproduit. Nous avons fait notre possible pour retrouver la jeune fille, mais sans succès. Les époux Sénéchal, désolés de ce qui s'est passé chez eux, ont refusé absolument de donner l'adresse de leur servante. »

Paul Chaplain, ingénieur.

***

Voici, maintenant, le résultat d'une enquête sur une autre « maison hantée », faite pareillement sur l'initiative de la section lilloise de la S. U. E. P. :

Les journaux de la région du Nord ayant publié un article relatif à une maison hantée située à **Douai**, nous nous sommes rendu dans cette ville, le dimanche, 13 janvier, pour y faire une enquête à ce sujet.

« La maison en question est située 19, rue des Écoles. Elle a été inhabitée pendant un certain temps; depuis quelques mois elle est occupée par la famille D..., composée du père exerçant la profession de facteur des postes, de la mère, de cinq enfants et enfin d'une jeune servante de seize à dix-sept ans.

« Voici les faits qui ont attiré l'attention sur cette maison. Depuis une quinzaine de jours, Mme D... entendait sonner à sa porte plusieurs fois dans la journée; allant ouvrir, elle constatait que personne ne se présentait pour entrer. Elle crut d'abord à une mystification, mais bientôt les coups de sonnette augmentèrent de fréquence et d'intensité et mirent la maison en émoi. Devant toute la famille effarée, la sonnette tinta violemment tandis que le cordon de tirage et sa poignée s'agitaient suivant les mêmes

mouvements. Le quartier entier accourut et plus de trois cents personnes purent constater le phénomène.

« La police, prévenue, ne put en trouver la cause. Bien plus, au bout de trois jours, devant un agent même, la clochette se détacha du mur dans un carillon final et vint se briser à terre.

« Tels sont les faits relatés par les journaux. A Douai, nous nous rendons d'adord au commissariat central. On nous confirme l'exactitude des faits, mais la force publique se reconnaît impuissante à en découvrir la cause. Nous ne pouvons malheureusement interroger l'agent témoin du bris de la sonnette. Nous apprenons également que, le matin même, de nouveaux phénomènes ont eu lieu chez Mme D...

« Nous nous rendons 19, rue des Écoles.

« Nous nous heurtons à une consigne formelle donnée par M. D... de ne rien dire et de ne recevoir personne. Malgré notre insistance, nous ne pouvons obtenir aucun renseignement de Mme D...

« Pendant notre court entretien avec Mme D... nous pouvons jeter un coup d'œil sur la fameuse sonnette. C'est une simple clochette avec cordon de tirage pendant dans la rue le long de la porte.(On s'est contenté de remplacer la clochette brisée.)

« Nous sommes donc réduit à interroger les voisins. Nous causons à plusieurs personnes qui ont été témoins visuels ou auditifs des phénomènes. Tous s'accordent pour nous confirmer leur réalité et leur grande intensité : la sonnette ne produisait pas de simples tintements, mais carillonnait réellement; le cordon était agité comme par une main.

« Une voisine immédiate de la maison hantée nous donne des renseignements précis.

« A plusieurs reprises, cette femme a entendu Mme D... pousser des cris terrifiés; elle a couru chaque fois à son secours et a constaté que la sonnette sonnait toute seule. Un jour, elle l'a vue, à sa grande frayeur, sonner par cinq fois différentes, tandis que le cordon dansait éperdument. Un autre jour, tandis qu'elle causait avec Mme D... sur le pas de sa porte elle fit une allusion à la sonnette et *aussitôt celle-ci tinta*. Ce fait se reproduisit plusieurs fois : *On aurait dit qu'elle menarguait*, nous dit cette femme. Son opinion, qui est celle du quartier, est que *la bonne* est ensorcelée. Le curé, mandé, vint bénir la maison et conseilla de changer la sonnette. L'architecte de la maison fit une visite en règle, examina particulièrement la sonnette, s'assura qu'aucun artifice ne permettait de la faire mouvoir de la maison ou des maisons voisines. Bref, il ne trouva rien. La police, enfin, organisa une surveillance. Tout fut inutile.



« Un soir, une nouvelle alerte décida Mme D... à mander un serrurier pour le lendemain. Mais, dans la matinée suivante, se produisit le carillon final terminé par le bris de la clochette. On remplaça l'objet brisé et depuis tout rentra dans l'ordre.

« Mais les malheureux locataires n'en furent pas plus tranquilles. Tout d'abord des pas très lourds se firent entendre aux étages. Des lampes allumées s'éteignirent seules à plusieurs reprises. *La servante* aperçut un homme dans les chambres ou dans l'escalier. Ces hallucinations se renouvelèrent fréquemment. Des meubles se déplacèrent. Un petit lit d'enfant fut bouleversé, les matelas jetés à terre, les draps soigneusement roulés et placés dans un coin de la chambre.

« Telle était la situation dans cette maison lorsque nous fîmes notre enquête. Plus tard, nous avons appris que tout a cessé depuis le départ de la jeune servante.

« Nous devons à la vérité d'ajouter une circonstance assez bizarre : cette jeune fille quitta la maison de Mme D... en compagnie de son père ; or, il paraîtrait que cet homme possède une réputation de sorcier et qu'avant son départ il fit une incantation « pour chasser les mauvais esprits de la maison ». La coïncidence vaut d'être signalée, bien que l'hypothèse d'une entente entre le père et la fille dans le but d'une mystification nous paraisse bien improbable.

« Lille, le 3 février 1907.

« DHUIQUE, *chimiste.* »

***

Mais « la hantise » la plus intéressante de ces dernières semaines paraît avoir été celle de **Grenoble** où un « esprit frappeur » a manifesté sa présence chaque nuit dans l'appartement de Mme Massot, rue Philis-de-la-Charge. Le 28 janvier, sa manifestation a été surtout remarquable ; voici comment en parle le correspondant du *Journal*, de Paris, à la date du 29 :

« L'esprit frappeur a été interrogé officiellement hier soir.

« C'est M. de Beylié, ancien président du tribunal de commerce, propriétaire de la maison hantée, qui a procédé à ce singulier interrogatoire, en présence de M. Pelatant, commissaire central, et de l'inspecteur de police Berger. Des agents de police avaient été placés sur le toit ; d'autres, dans les chambres voisines et dans la rue, pour éviter toute supercherie.

« Rien d'anormal ne se produisit jusqu'à 10 heures ; puis, brusquement, la muraille fut ébranlée par de violents coups de marteau. L'esprit frappeur venait de rentrer sans se soucier de la présence de la police, qui fouilla de nouveau l'appartement sans

rien découvrir. Les personnes présentes entourèrent la muraille contre laquelle s'escrimait l'esprit frappeur, et, chose singulière, les coups leur parurent être frappés des deux côtés de la muraille à la fois.

« M. de Beylié est un ami de M. le colonel de Rochas, qui habite ordinairement à Voiron et dont les travaux sur l'occultisme sont connus. Il parvint donc à entrer en conversation avec l'esprit, qui s'y prêta de bonne grâce.

« — Êtes-vous civil ou militaire ? demanda M. de Beylié. Si vous êtes civil, frappez un coup; si vous êtes militaire, frappez deux fois.

« Deux coups retentirent aussitôt contre la muraille, et, par ce procédé, on parvint à faire dire à l'esprit qu'il était artilleur et âgé de vingt-six ans, qu'il avait encore trois années de service à faire et qu'avant d'entrer au régiment, il avait été employé chez un électricien de Grenoble. L'esprit frappeur expliqua encore par le même moyen qu'il était amoureux de la nièce de Mme Massot. Il était, à ce moment, exactement minuit.De nouvelles questions furent posées au mystérieux frappeur; elles demeurèrent sans réponse. L'esprit était parti.

« Les personnes présentes, M. de Beylié, M. le commissaire central, d'autres encore, dont la bonne foi ne peut être suspectée, sont parties à leur tour, absolument ahuries de cette séance d'occultisme. Les attroupements continuent devant la maison hantée et, hier soir, des coups ont été échangés entre les curieux. La police a dû disperser les groupes pour éviter de nouveaux incidents. »

Dans une dépêche du lendemain, le correspondant du *Journal* observe que les phénomènes ne se produisent que lorsque Mlle Alice Cocat, nièce de Mme Massot, est présente. Il ne peut d'ailleurs pas être question de fraude de la part de cette jeune fille, qui se tient au milieu des assistants, et surveillée par ceux-ci, alors que les coups se produisent. Cette jeune fille est fiancée depuis cinq ans à un neveu de Mme Massot, qui est âgé de vingt-six ans, est ouvrier électricien et a servi au 2e régiment d'artillerie, à Grenoble. Ces signalements correspondent à ceux fournis par le mystérieux frappeur. Comme les coups ne sont pas censés venir de l'esprit d'un défunt, mais de celui d'un vivant, il est plus vraisemblable encore que dans la plupart des autres cas, qu'il s'agisse d'un « roman subliminal » de Mlle Alice Cocat, médium à effets physiques.

Tout cela, bien entendu, n'ébranlerait aucunement l'authenticité du phénomène. « Le mur contre lequel l'esprit frappait en dernier lieu, lit-on dans le *Journal*, n'a pas plus de 10 centimètres

d'épaisseur, et il sert de séparation à deux chambres qui avaient été envahies, nous l'avons dit, par des professeurs de l'Université, les chefs de la police et de nombreux agents. La famille Massot, bien entendu, était présente. Or, comme il était impossible à une personne de se dissimuler dans ce mur trop étroit, toute supercherie était donc rendue impossible. M. de Beylié disait à l'esprit de gratter, et l'on percevait, très distinctement, un bruit d'ongles sur le mur. Ordre était donné de frapper à coups de poing, l'esprit frappait violemment et le léger mur avait des vibrations parfaitement sensibles. »

Un autre cheval merveilleux : la « Princess Trixie ».

Si nous devons en croire le *Daily Chronicle*, la « Society for Psychical Research » aura bientôt à s'occuper d'un cheval presque tout aussi étonnant que « Der kluge Hans », dont nous avons parlé dans le fascicule de décembre dernier.

Cet animal est exhibé, depuis quelque temps, au Palace Theatre de Londres. Il fait tout ce que faisaient les autres chevaux savants, et bien d'autres choses encore. Sans d'autre direction, au moins en apparence, que la voix de son maître — et celui-ci est loin de parler autant que le fait M. Zancig — il épelle de simples mots de trois ou quatre lettres en choisissant dans un tas de dés sur lesquels sont écrites les différentes lettres de l'alphabet les lettres nécessaires; il en fait autant avec les chiffres; il paraît même capable de faire quelques simples soustractions.

« Trixie » vous dira combien de personnes il y a dans telle loge du théâtre, et sans manquer aux convenances à cause de son sexe, elle désignera la dame qu'elle considère la plus jolie.

Elle manifeste son choix en saisissant un dé portant la couleur de la robe de cette dame. Et ainsi de suite. On a vu, d'ailleurs, dans ces dernières années, un caniche qui, sous la direction de son manager et maître, « parcourait les grands music-halls de l'Europe » en exécutant à peu près les mêmes performances.

Le *Daily Chronicle*, qui refuse absolument de croire qu'entre M. et Mme Zancig intervienne un phénomène de transmission de la pensée, semble, par contre, tout à fait disposé à admettre un phénomène télépathique entre M. Barnes, propriétaire de la « Princess Trixie » et sa pouliche ! M. Barnes, à vrai dire, ne va pas jusqu'à affirmer ses facultés télépathiques ; il se borne à offrir,

chaque soir, 100 livres à la personne qui découvrirait quelque truc dans les savantes opérations de « Trixie ».

En tout cas, on ne peut que s'étonner de la prétendue promesse de M. Barnes, de faire examiner sa jument par les membres de la S. P. R. On ajoute, il est vrai, que l'information « n'est pas encore officielle... » (*This announcement has no authority at present, but it may appear at any moment.*)

Le professeur Mendéléjeff.

Le célèbre chimiste professeur Mendéléjeff, dont on vient d'annoncer la mort, a été le président d'une commission de savants russes qui s'était constituée, en 1876, pour étudier les phénomènes médianimiques, ou, pour mieux dire, pour en prouver l'inexistence. Cette commission de savants a peut-être été la seule dont les conclusions n'aient pas été favorables à l'authenticité des phénomènes examinés. M. Aksakof, qui l'avait convoquée, a raconté dans son *Histoire du Comité de l'Université de Saint-Pétersbourg*, comment se passèrent les choses. Comme les procès-verbaux des séances devaient rendre compte de tout ce qui s'y produisait, quelques expérimentateurs eurent recours à un stratagème : quand le procèe-verbal était rédigé, et les différents phénomènes s'y trouvaient dûment enregistrés, les témoins du côté du médium (professeur Butlérof et M. Aksakof) signaient le compte rendu ; les autres professeurs en faisaient autant, mais ensuite ils ajoutaient secrètement des explications personnelles dans lesquelles ils affirmaient que le tout n'était que le produit de fraudes de la part du médium. Devant ce système, qui rendait impossible tout contrôle, toute discussion ouverte, Aksakof se vit dans la nécessité d'interrompre tout rapport avec le Comité, après la quatrième séance.

Le médium qui s'était prêté pour ces séances était une dame du monde, Mme Maria Marschall, plus tard Mme Saint-Clair ; Sir W. Crookes a rendu compte dans ses *Researches* de plusieurs intéressantes expériences qu'il a eues avec ce sujet.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un discours du professeur Barrett sur l'histoire et le mystère de la « Baguette divinatoire ».

M. W.-F. Barrett, membre de la Société Royale (l'Académie des sciences du Royaume-Uni), professeur de physique à l'Université de Dublin, a donné une conférence dans le salon de la « Royal Society of British Artists », à Londres, devant les membres de l'Alliance spiritualiste de Londres, en traitant l'argument de la « Baguette divinatoire » dont il s'est fait une si brillante spécialité. Nous avons même rapporté, dans notre dernier fascicule de décembre dernier, un résumé des conclusions auxquelles ses recherches l'ont porté. L'éminent physicien commença en disant :

« Je vais m'occuper ce soir de ce qui a été longuement considéré comme une vieille superstition — idée qui est encore celle de bien des personnes — lesquelles ne se font pas faute de considérer comme des imbéciles ou des charlatans ceux qui y croient. Mais les opinions, à ce sujet, sont certainement en train de se modifier, grâce aux recherches de ces dernières années.

« Ceux qui connaissent le sud-ouest de l'Angleterre savent que partout où l'on cherche une source, où l'on doit creuser un puits, on ne manque presque jamais d'avoir recours à un expert chercheur d'eau (appelé dans le pays un *dowser*) qui parcourt la localité en tenant une baguette bifurquée et lorsque cette baguette s'agite, en tournant soudain dans les mains du chercheur, celui-ci déclare que l'eau va être trouvée sous terre à cet endroit.

« L'expérience a montré que cette prédiction est généralement — quoique pas invariablement — correcte. Or ces chercheurs ne sont pas des géologues ; ils n'ont aucune connaissance spéciale de la localité. Ils ne sont, souvent, que des laboureurs, ignorants de la science, et qui ne connaissent que leur métier qui est habituel-

lement celui de garçon de ferme, maçon ou puisatier. Il est à remarquer qu'on se passe parfois de l'emploi de la baguette bifurquée, le chercheur pouvant arguer par ses propres sensations quand il se trouve au-dessus de l'eau. L'usage et la croyance des *dowsers* sont si généraux et profonds que l'un des plus grands intendants des propriétés foncières du sud-ouest d'Angleterre m'écrivait dernièrement : « Jamais il ne me passerait par la tête « de chercher un endroit pour creuser un puits sans l'aide d'un « *dowser.* » Un autre monsieur, M. Pope, trésorier du « Merchant Venturers' College » à Bristol, m'a écrit qu'il ne penserait pas plus à creuser un puits sans employer un *dowser* qu'à planter un arbre les racines en l'air. »

Le professeur Barrett dit ensuite que les faits à examiner étaient les suivants :

1° Quelle est l'histoire de cette curieuse pratique ?

2° Quelle est la cause du mouvement soudain de la baguette ?

3° Le *dowser* réussit-il réellement là où les autres échouent, et s'il en est ainsi, ses découvertes ne sont-elles pas dues exclusivement à une bonne chance ?

En s'occupant d'abord du côté historique de la question, l'orateur rappela que Cicéron et Tacite ont parlé tous les deux de la *virgula divina.* Cette ancienne « baguette divinatoire » était une forme de rabdomancie, c'est-à-dire de divination au moyen de petites pièces de bois.

L'usage en venait des anciens Égyptiens et se prolongea jusqu'au quinzième siècle, c'est-à-dire jusqu'au développement de l'instruction qui fut une conséquence de la découverte de l'imprimerie. Elle était appelée en Allemagne « baguette volitive », et elle y était employée dans le même but de dire la bonne aventure, à peu près comme le font de nos jours les cartomanciennes et celles qui lisent l'avenir dans le marc du café. Mais en l'année 1500, on commence à voir paraître une autre *virgula* employée par les mineurs pour découvrir des gisements minéraux. Il en est fait mention pour la première fois dans le grand ouvrage sur l'art minier *De Re metallica*, écrit par Agricola, et publié à Bâle en 1530. Agricola en parle comme de la *virgula furcata*, pour la distinguer de l'ancienne superstition de la *virgula divina.*

Parmi les autres écrivains dont parle le professeur Barrett était Mélanchthon, qui attribua la bienveillance de la baguette en faveur de la découverte des minéraux à la loi de sympathie. On croyait alors que les métaux, les arbres, et d'autres objets naturels ont un certain rapport subtil, sympathique les uns avec les autres.

L usage de la baguette fourchée ne tarda pas à devenir universel sur le continent, surtout dans les montagnes du Harz et en Saxe.

La première mention que l'orateur a trouvé de la « baguette divinatoire » en Angleterre, se trouve dans un essai publié en 1663, par Robert Boyle, le « Père de la Chimie » et fondateur de la science moderne, relatif au curieux système qui était en usage pour découvrir des gisements miniers au moyen de la baguette fourchée tenue par certaines personnes.

Après avoir parlé du témoignage et des théories de différents écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, l'orateur fit voir à son auditoire, au moyen de projections lumineuses, une série d'intéressants tableaux. Parmi ceux-ci se trouvaient d'anciennes gravures représentant des *dowsers* au travail, tirées de la *Cosmographie* de Sébastien Munster et de la *De Re metallica* d'Agricola, publiés tous les deux au commencement du seizième siècle ; des *dowsers* soumis à la torture pour sorcellerie, etc. Le côté moderne de la question était surtout représenté par les plans des localités dans lesquelles avaient été faites d'étonnantes découvertes d'eau par des *dowsers*, alors que des ingénieurs et des géologues l'avaient cherchée en vain.

Le premier usage de la baguette pour la découverte de l'eau souterraine ne date que de la moitié du dix-septième siècle; cela a eu lieu dans la France méridionale, et l'usage n'en fut porté en Angleterre qu'environ un siècle plus tard.

Le professeur Barrett passa alors à traiter la seconde partie de son argument, c'est-à-dire la cause du mouvement soudain de la baguette.

Chevreul, le fameux savant français, montra, en 1854, que, si la baguette fourchée s'agitait ou se cassait dans les mains du rabdomante, la chose était due en réalité à l'action involontaire des muscles — explication qui avait d'ailleurs été donnée par le P. Kircher en 1654, tout juste deux siècles auparavant. Cette théorie est généralement admise aujourd'hui, mais a un adversaire formidable en M. Andrew Lang, qui découvrit que la baguette, quand elle est tenue par lui-même, s'agite à certains endroits « absolument comme si elle était vivante ». Le professeur Barrett donne lecture de quelques lettres de M. Andrew Lang lui-même, du diacre de Clogher, docteur Ovenden, et de M. John Mullins, le *dowser* gentleman bien connu, récemment décédé, d'où il résulte que cette dernière hypothèse n'est pas complètement à mépriser. Quoique dans presque tous les cas que le professeur Barrett a examinés, il ne paraisse pas nécessaire d'avoir recours à d'autre explication qu'à celle de l'action

musculaire inconsciente, il admet franchement que, en certains cas, cette hypothèse se trouve tirée par les cheveux jusqu'à ses dernières limites. Les expériences de Faraday montrent que l'action musculaire inconsciente peut produire le mouvement de la table; aucun doute qu'en bien des cas le mouvement de la table et d'autres phénomènes analogues sont dus à cette cause. *L'erreur que les hommes de science sont toujours prêts à commettre dans l'investigation psycho-physique, c'est que, ayant expliqué d'une manière satisfaisante un certain ordre de faits qui étaient tombés sous leur observation immédiate, ils en concluent que la* vera causa *qu'ils ont trouvée est une* tota causa (1). Par conséquent, quand une observation plus ample amène d'autres personnes à contrôler le bien-fondé de l'explication acceptée, la science fait la sourde-oreille et se débarrasse du sujet d'une manière tranchante, comme s'il avait déjà été suffisamment expliqué. Et (continue le professeur), comme je puis attester par mon expérience personnelle et par une observation attentive, aucune force connue et aucune espèce d'action musculaire et capable d'expliquer les « coups frappés » et certains mouvements d'objets que j'ai vus et entendus moi-même, j'agirais d'une manière bien peu intelligente, en affirmant que tout cas de mouvement ou de brisement de la baguette *doit* être dû aux muscles du rabdomante. Il y a naturellement au monde une quantité infiniment plus grande de choses que ce que, nous tous, nous pouvons savoir.

La seule alternative qui nous reste si nous mettons de côté la théorie musculaire, c'est que quelque agent invisible agite la baguette. Il n'y a pourtant pas de preuves définitives de cela. Quant à l'hypothèse que la baguette soit mise en mouvement par une force électrique ou magnétique, le fameux et docte jésuite ancien, le P. Athanase Kircher, nous a fixés sur ce point depuis des siècles. Il plaça la baguette en équilibre sur un pivot, et trouva que, dans cette position, rien ne la mettait en mouvement sur l'eau ou les minéraux enfouis dans la terre. Il faut qu'elle soit tenue par quelque être humain pour qu'elle puisse tourner.

Passant à la troisième partie de son argument, c'est-à-dire aux preuves modernes de la réalité des facultés du rabdomante, le conférencier cita nombre d'exemples intéressants.

En se rapportant à quelques-unes de ses expériences personnelles, il dit : « Aucun géologue n'a été à même de prédire où l'on devait trouver ou ne pas trouver l'eau avant les expériences que j'ai faites à Carrigoona, dans le comté de Wicklow. Malgré

(1) Cette période a été mise en italique par la Rédaction.



cela, le *dowser* ne se trompa aucunement. Les meilleurs géologues n'obtinrent aucun résultat dans le terrain de MM. Richardson, à Waterford, et le *dowser* vint à bout de sa tâche. La même chose se produisit à Shanklin, dans l'île de Wight, et à Horscham, ainsi que dans d'autres cas que j'ai personnellement examinés.

« En même temps, il ne faut pas oublier que le rabdomante n'est pas infaillible ; en outre, comme il s'agit d'une occupation lucrative, plusieurs escrocs se font passer pour *dowsers* sans avoir aucune faculté de cette espèce...

« Le hasard doit être aussi écarté comme système d'explication, puisqu'il ne tient pas debout, lorsque, comme il est arrivé au cours de mes investigations, les lois des probabilités sont appliquées dans un groupe spécial de cas.

« La seule explication à laquelle il nous reste d'avoir recours est un peu nouvelle pour la science — un peu transcendantale : c'est qu'il s'agit d'une faculté perceptive que possèdent inconsciemment certaines personnes, et qui est peut-être propre à toute l'humanité, quoique à un degré moindre — une faculté analogue à ce que nous appelons la *clairvoyance*. On ne peut toutefois pas l'appeler, à proprement parler, de la « claire vue ». C'est plutôt une impression obscure, confuse, qui ne parvient pas au cerveau par l'organe de la vue, et qui s'élève rarement au niveau d'une impression consciente, mais qui peut être perçue par l'action nerveuse réflexe, qui fait contracter les muscles et mouvoir la baguette ou un autre « autoscope ». L'examen des cas que l'on connaît paraît devoir faire croire à la possibilité de quelque trouble émotionnel qui saisit le rabdomante quand il s'approche de l'objet de sa recherche.

« Sans doute, des changements dans la pression du sang et dans la pulsation se produisent aussi dans le rabdomante ; et, s'il en est ainsi, il est très possible que les instruments modernes inventés pour enregistrer ces phénomènes physiologiques pourront un jour remplacer avantageusement l'ancienne baguette fourchée.

« Il nous faut penser que tous les objets opaques ne sont pas opaques pour la perçante puissance perceptive du rabdomante. Ceci n'offre rien d'absurde aux yeux du physicien, puisque les objets opaques à la lumière sont transparents aux longues ondes électriques ou aux courtes ondes des rayons X. Le rabdomante *sent* et discerne d'une manière subconsciente l'objet caché, que ce soit de l'eau, du minéral, un trésor caché, ou même un malfaiteur qui se cache à la justice, comme dans l'exemple du fameux rabdomante Jacques Aymar, en 1692.



Les dernières séances avec Eusapia Paladino à Gênes.

Nous avons résumé dans notre dernier numéro le compte rendu des deux premières séances qui ont été tenues à Gênes par un groupe de chercheurs présidé par le docteur Morselli, professeur de neurologie à l'Université de cette ville; on se rappelle que le compte rendu a paru dans *le Corriere delle Sera* de Milan, dont l'un des rédacteurs, M. Barzini, assistait aux expériences.

Au cours de la *troisième séance*, s'est vérifié un cas très caractéristique de fraude, qui peut servir à faire mieux comprendre les supercheries, vraisemblablement inconscientes, d'Eusapia. Pendant que les expérimentateurs formaient la chaîne autour de la table, à laquelle était assis aussi le médium, tournant le dos au cabinet médiumnique, le professeur Morselli épella les trois lettres: « E. T. V. ! » Ces trois lettres devaient signifier, selon le langage convenu entre les expérimentateurs : « Eugène Torelli-Viollier », et plus précisément : Le médium a recours au truc signalé par M. E. Torelli-Viollier, c'est-à-dire qu'il soustrait l'une de ses mains ou l'un de ses pieds au contrôle de ses deux voisins. Eusapia avait en effet cherché à libérer sa main gauche du contact de celle du professeur Morselli, et avait étendu la main rendue ainsi libre vers une trompette qui était sur la table, pour la saisir. Mais elle n'en eut pas le temps, parce que le professeur, en prononçant les trois lettres d'alarme, reprit la main fugitive, et la vigilance devint d'autant plus attentive de la part de tous les assistants. Eusapia comprit, et dit d'un ton attristé : « Ne dites pas cela ! »

« A ce moment, — raconte le relateur — pendant que le contrôle est certainement plus rigoureux que jamais, la trompette se soulève de la table et disparaît dans le cabinet, en passant entre le médium et le docteur Morselli. Évidemment, Eusapia avait tâché de faire avec la main ce qu'elle a fait ensuite médianiquement ; nous ne pouvons pas nous expliquer une tentative si banale et si inutile. Pas de doute ; le médium, cette fois, n'a pas touché et ne pouvait pas toucher la trompette ; quand même il l'aurait touchée, il n'aurait absolument pas pu la transporter dans le cabinet, c'est-à-dire derrière ses épaules.

« Je me suis placé derrière le professeur Morselli, tout à fait près du rideau, et j'ai commencé à surveiller le médium de côté. Tout à coup, la trompette sort de nouveau du cabinet, en passant par l'ouverture latérale du rideau, et s'avance entre le professeur et moi. Je suis le seul à la voir, mais les autres l'entendent, parce que l'objet bat deux grands coups sur les épaules



de M. Morselli, non sans une certaine violence, peut-être pour le punir de « l'E. T. V. », après quoi il se retire.

« J'avance immédiatement la main à l'intérieur du cabinet et je demande :

« — Où est-elle passée ?

« La trompette vient immédiatement entre mes doigts. Je la retire, je la montre aux assistants ; je la présente de nouveau dans l'obscurité du cabinet, en disant : « Tiens ! » On me la reprend, elle revient sur la table en passant par l'ouverture centrale du rideau — et ainsi de suite. Pendant tout ce temps, les mains de Mme Paladino sont restées immobiles, éloignées l'une de l'autre, entre celles des deux contrôleurs. »

La salle était illuminée faiblement par la lumière d'une veilleuse.

Le relateur parle ici de certaines curieuses apparitions qui, de temps en temps, sortaient du rideau. Elles ont, le plus souvent, la forme d'une tête humaine, ou mieux encore des deux mains d'une personne réunies et enveloppées dans un voile noir. Derrière cette tête ou ces mains, s'étend une espèce de long cou, ou de bras. Parfois, ces membres informes et obscurs touchent l'un des expérimentateurs. Dans cette séance, comme dans toutes les autres, on constate, souvent, le gonflement du rideau, qui prend les contours d'une forme humaine plus ou moins complète ; cette forme présente une certaine résistance au toucher.

A un certain moment, le médium invite M. Barzini à se mettre à genoux sur la table, et ce monsieur se résigne à prendre cette position incommode, voire même un peu ridicule. En tendant la main en haut, vers le cabinet, M. Barzini parvient à toucher ainsi le rideau presque à son sommet, c'est-à-dire à 1 m. 15 environ de la tête d'Eusapia, et à 2 m. 30 du plancher. A cette hauteur, sa main est touchée de derrière le rideau, mais faiblement, comme par un corps flou. A mesure qu'il abaisse la main, il sent les attouchements se faire plus fermes ; quand il arrive à tenir le bras dans une situation horizontale, il reconnaît, dans le corps qui le touche, une main qui serre faiblement la sienne à travers l'étoffe. En baissant encore le bras vers la tête du médium, le serrement se fait fort et résolu, la main mystérieuse acquiert de la force et de l'énergie. Il soulève le bras, et les étreintes perdent de leur force, jusqu'à ce que, étant parvenu à toucher le sommet du rideau, l'expérimentateur ne ressent plus que l'attouchement amorphe et flou d'auparavant. Ce sont là de petites constatations qui nous documentent sur la manière dont s'extériorise la force psychique, plus que bien des traités sur le médiumnisme.

Pendant que M. Barzini communique ses observations aux autres assistants, Eusapia lui dit : « N'aie pas peur ; fais attention ». Et la table se soulève alors à deux reprises avec M. Barzini dessus, pendant que les deux « contrôleurs » se sentent toucher en même temps par des mains, l'un à l'épaule et l'autre à l'occiput. « Il s'agissait donc du déplacement de presque quatre-vingts kilos, qui se produisait pendant qu'une main se manifestait bien au-dessus de la tête du médium, et que deux autres mains touchaientles contrôleurs. »

Quatrième séance. — M. Barzini note qu'à différentes reprises il lui arriva de saisir au vol les mains mystérieuses qui le touchaient. « L'impression que j'en ai rapportée a été bien curieuse », dit le relateur ; « elles ne m'ont pas échappées : elles se sont, pour ainsi dire, dissoutes. Elles me manquèrent entre les mains comme par un dégonflement. On aurait dit des mains qui se ramollissaient et se dissolvaient très rapidement, après avoir eu un maximun d'énergie et une apparence absolument vitale au moment d'exécuter un acte. Il nous faut cependant remarquer que cette constatation a toujours été si rapide et si rare, qu'elle ne pouvait pas me laisser des impressions bien nettes. On doit se garder des sensations rapides et subjectives, et n'accepter que la réalité des faits prouvés à plusieurs reprises. Prouvés, bien entendu, dans les limites de nos possibilités.

Le collaborateur du *Corriere della Sera* parle aussi de la chasse qu'il donne, en même temps que M. Morselli, aux mains mystérieuses qui grattent et frappent sur la table, pendant que les mains du médium et des expérimentateurs sont toutes visibles sur la surface du meuble. L'insuccès de cette chasse met la table de bonne humeur, et elle rit — si on peut se permettre à son égard cette personnification — par les petits mouvements saccadés qu'on lui connaît; elle montre ensuite sa satisfaction par deux lévitations énormes et d'un genre absolument nouveau. « Je les appellerais presque des lévitations chronométriques, » ajoute le relateur. « Suspendue à la hauteur de nos épaules, complètement isolée, pendant que le docteur Venzano compte à haute voix les secondes pour mesurer la durée du phénomène, la table marque la numération en soulevant et abaissant une de ses extrémités. Chose remarquable, c'est la partie la plus lointaine du médium qui oscille ainsi : « un, deux..., dix, onze... » nous suivons le compte en nous étonnant de sa longueur. Mais la table en fait évidemment une question d'amour-propre, et elle continue avec intrépidité : « vingt, vingt et un... trente, quarante... Quand on arrive à soixante, la table retombe enfin sur le sol; elle a gagné ce record de la minute qu'aucun aéroplane



n'avait atteint jusqu'ici. Mais elle n'est pas encore contente ; un instant après, elle se soulève de nouveau à la même hauteur, et elle recommence le compte, parvenant à dénombrer 78 secondes avant de retomber à terre. »

Sur un petit lit de camp qui avait été placé dans le cabinet médianique se trouvait un bloc de pâte à moulage, étendu sur une planchette et à la surface bien lisse. Son poids était de 2 kg. 800. M Barzini veut le prendre, mais il est tout au fond du lit, si loin qu'il ne peut pas l'atteindre. Il soulève le rideau à l'extrémité gauche du cabinet, et s'apprête à étendre les mains, quand le bloc de pâte se lève du lit et vient à sa rencontre, afin de lui épargner ce dérangement. Il s'arrête à la hauteur de la poitrine du journaliste, après avoir effleuré une épaule du professeur Morselli. On aurait dit un plateau tenu à deux mains par un domestique bien stylé; cet objet se trouve isolé dans l'air, sans autre contact que celui d'un coin de rideau, légèrement plié à ce point. L'objet attend aimablement que M. Barzini vienne le chercher, ce qu'il fait avec soin, sans rencontrer aucune résistance; il sent toutefois, à un certain moment, par la soudaine augmentation du poids, qu'on le lui laisse. Sur le bloc de pâte se trouvent les marques de trois doigts.

M. Morselli avait apporté avec lui, à l'insu de tous, une ficelle de 40 centimètres de longueur environ ; il l'avait placée sur la table. La ficelle s'en va, puis revient en remuant comme une queue. Le professeur l'examine et dit avec désappointement : « Mais elle est comme avant ! J'aurais voulu la voir nouée. » Elle n'avait évidemment pas compris ce que l'on attendait d'elle. La bonne volonté ne lui manquait cependant pas, et elle le prouve aussitôt en disparaissant de nouveau et en revenant peu après, élégamment nouée en trois endroits différents. Les nœuds sont égaux, bien faits, symétriques, placés à la même distance l'un de l'autre.

Le médium entre dans le cabinet où on l'attache strictement au lit, les mains et les pieds ficelés ; les expérimentateurs se tiennent à une distance de 2 mètres environ du rideau ; dans l'espace resté libre, se trouve la table abandonnée qui, malgré cela, s'agite, se soulève, retombe, glisse sur le parquet, et finit par s'incliner vers le cabinet, en restant avec deux jambes en l'air. On entend un bruit pareil à celui que ferait un crayon écrivant rapidement. Comme sur la table se trouvaient plusieurs feuilles de papier laissées par M. Barzini, on pense obtenir de l'écriture directe. Quand le bruit cesse, le journaliste va pour reprendre ses feuillets ; ceux-ci soulèvent successivement un de

leurs coins, pour se laisser prendre plus commodément. « Ils se soulèvent, » dit M. Barzini, « comme si un soufle de vent égal et continu venant de mon côté, agit sur chacun d'eux, sans les éparpiller, avec ordre et amabilité. Les feuillets sont tout blancs. »

Cinquième séance. — Au cours de cette séance, les expérimentateurs décident de faire entrer le médium dans le cabinet pour tâcher d'obtenir des matérialisations, mais ils s'aperçoivent alors qu'ils ont oublié les cordes. Ils placent, malgré cela, Eusapia sur le petit lit. Mais le médium ne cesse de se plaindre ; il veut être lié : il trouve que, sans cela, les phénomènes n'ont pas une grande valeur (1). Dans ces conditions, après une assez longue attente, une forme ronde, qui semble un visage pâle entouré d'une draperie blanche, apparaît par deux fois dans l'entrebâillement du rideau. On n'a entendu aucun bruit, bien que l'on ait observé que le moindre mouvement fait par la personne se trouvant sur le lit provoque des craquements assez forts dans celui-ci ; mais c'est là l'unique indice que l'on possède de la réalité du phénomène.

Eusapia quitte le cabinet, se déshabille de tous ses vêtements blancs, jette même son mouchoir, ne gardant que sa jupe et son corsage, et reprend ensuite sa place sur le lit de camp. Vingt minutes après, les rideaux s'ouvrent encore et on voit apparaître un visage de femme, tout entouré de bandages. Mme Paladino avait été complètement déshabillée et fouillée, au début de la séance.

Sixième et dernière séance. — Cette fois, Eusapia est attachée au lit d'une manière originale. Les expérimentateurs se sont pourvus d'un certain ruban très fort dont on se sert dans les asiles d'aliénés pour lier les furieux — un ruban gros, large, d'une couleur verdâtre, qui permet de serrer beaucoup sans danger de couper la chair comme il arrive avec la corde, et de multiplier les nœuds les plus compliqués et les plus extravagants. L'opération est confiée au professeur Morselli qui, en sa qualité d'aliéniste, a une compétence spéciale à ce sujet. Il assure les poignets et les chevilles du médium de façon à ce que ses mains et ses pieds ne puissent pas glisser dans les liens et attache les nœuds aux anneaux de fer introduits dans les barres latérales du lit.

On allume une lampe électrique rouge de la force de dix chandelles. La table laissée isolée dans l'espace libre, se meut de

(1) Il faut reconnaître que cette vieille femme donne un précieux exemple à certains médiums appartenant au sexe fort et en plein âge viril. — N. de R.

temps en temps. Les rideaux s'ouvrent, laissant voir l'intérieur du cabinet. On aperçoit ainsi la tête et les pieds du médium. Ce furent là des phénomènes inexplicables, étant donné l'impossibilité dans laquelle se trouvait le médium de se mouvoir — mais ce furent les seuls qui se produisirent. Seulement on vit apparaître plusieurs petites lumières à une cinquantaine de centimètres au-dessus de la tête du médium. A un certain moment, on a aperçu aussi une main à la partie supérieure des rideaux ; elle apparut ensuite un peu plus en bas ; on la revit ainsi à plusieurs reprises.

Passons à la partie de la séance pendant laquelle Mme Paladino est restée hors du cabinet. La salle était alors éclairée par la veilleuse. Une mandoline, qui avait été posée sur le lit, dans le cabinet, après avoir fait entendre quelques sons à distance, vient sur la table, où, absolument isolée, elle commence à jouer. Elle est sous les yeux des assistants, parfaitement visible. On touche tout autour pour mieux s'assurer de son isolement. Eusapia est tenue par les mains, dont l'une est posée sur les bords de la table, l'autre sur un de ses genoux. Et la mandoline continue à jouer. Rien de mélodieux, bien entendu, mais les cordes vibrent avec force, nettement. Les expérimentateurs placent leurs mains à quelques centimètres au-dessus des cordes, et sentent celles-ci vibrer plus que jamais. Le professeur Morselli saisit avec la main gauche le manche de la mandoline, et l'instrument poursuit tranquillement ses harpèges, à intermittences, en les reprenant chaque fois que les expérimentateurs en expriment le désir. Mais chaque son correspond parfaitement à un mouvement des doigts du médium, qui fait à distance le geste de jouer, et qui finit par aller pincer les dernières notes sur le front du professeur Morselli. Inutile de rappeler que la mandoline n'appartient pas à Eusapia, qu'elle a été achetée par les expérimentateurs, « et que — dit M. Barzini — c'est un modeste instrument incapable de tromperie ».

M. Barzini prend une minuscule boîte à musique qui avait été pareillement achetée par les expérimentateurs, la place sur la table et demande au médium :

— Je vous prie, Eusapia, faites-la jouer, ainsi, sans la toucher.

Elle étend ses mains au-dessus de l'instrument, en mouvant les doigts. Après plusieurs essais infructueux, on entend enfin à l'intérieur de l'instrument deux sons très faibles.

— Avez-vous entendu ? demande Eusapia.

— Non, répond l'expérimentateur ; essayez encore.

Mme Paladino reprend la tentative. Une demi-minute ne s'est pas écoulée, que la boîte sonne encore, en émettant quatre à

cinq notes sans que la petite manivelle tourne. « C'était comme si un doigt invisible était entré dans la boîte et avait touché de l'ongle les petites langues métalliques. Il est évident qu'une force inconnue a travaillé à l'intérieur de la boîte sonore, à tel point que celle-ci s'est déplacée légèrement sur la table. Eusapia continue ses tentatives, et le phénomène se répète avec plus d'intensité et d'évidence ; à la fin, la boîte à musique s'incline et se met à rouler sur elle-même en faisant ainsi le tour de latable. »

Société universelle d'études psychiques.

Séance du 16 février.

La séance est ouverte à 9 heures par M. le docteur Joire, président. Vingt-quatre membres sont présents et six sont excusés.

Le président fait part à la Société de la décision de M. le docteur Kocher de résigner ses fonctions de secrétaire général pour raison d'occupations trop nombreuses. Cette démission est acceptée et des remerciements sont proposés et votés à M. le docteur Kocher, pour son dévouement à la Société ; de plus il est nommé vice-président. Également M. Grizier, trésorier, est relevé de ses fonctions sur sa demande et M. Laurent, proposé, est nommé en remplacement. Sont ensuite nommés membres : MM. les docteurs Esmanuet, Coze, de Langenhagen, Drouet, Rabier, MM. Facque, Vogt, et Mmes Josselme —, Mauroc et Piet. M. le docteur Rabier, proposé comme secrétaire général est élu.

Ces questions administratives réglées, *le président* entretient l'assemblée du sujet à l'ordre du jour « les maisons hantées ». Il commence d'abord par établir la ressemblance existant entre les phénomènes constatés dans ces maisons et les phénomènes médiumniques tels que raps, coups frappés, mouvements, déplacements d'objets, venant de l'intérieur ou du dehors, matérialisations. Cependant ce parallélisme n'est pas absolu ; il existe certaines différences ; c'est ainsi que dans les maisons hantées, les phénomènes sont essentiellement incohérents, la violence et la brutalité sont la règle, ce qui n'existe pas avec les médiums. Il donne alors certains conseils et règles pour l'observation des phénomènes se manifestant dans les maisons hantées et pour cela il distingue si l'on est appelé après que les phénomènes ont cessé, ou bien si on arrive alors qu'ils se produisent. Dans ce premier cas, la première chose à faire, dit-il, est une enquête, et à ce propos il divise les témoins en trois catégories. Ceux qui n'ont rien vu et seulement entendu dire, ceux qui ont vu, et enfin ceux qui ont pris part aux phénomènes.

L'enquête faite auprès des personnes, il faut procéder à celle

des lieux et des choses, constater les traces, examiner les empreintes, chercher si l'explication ne peut être attribuée à des causes banales. Ceci fait, il est alors nécessaire de procéder à un examen psychique et aussi médical des personnes présentes aux phénomènes. Il faudra aussi s'enquérir si une de ces personnes n'est pas disparue, la rechercher. Enfin il sera bon pour terminer de tranquilliser les propriétaires sur les causes et les suites des phénomènes qui les ont troublés. Si, maintenant au contraire, dit-il, on est appelé alors que les phénomènes battent leur plein, ce qu'il faut tout d'abord c'est constater soi-même les faits. Pour cela il conseille l'usage de la petite lampe électrique de poche, il préconise aussi la photographie au magnésium, et certains moyens connus d'attacher les meubles, de se créer des points de repaire. Bien préciser l'heure. Alors reprendre l'enquête et l'examen comme il a été déjà dit. Cette force qui s'est ainsi manifestée, que l'on a constatée, il faut alors l'étudier, apprécier son siège, sa direction, sa force, constater sa direction et son intensité par rapport à certaines personnes. Ceci fait par expérience et élimination, arriver à préciser la personne à surveiller; cela sans qu'elle s'en doute. Le médium dépisté, l'éloigner, mais ne pas le perdre de vue.

Après cette conférence remarquable surtout par sa clarté et sa précision et qu'accueillent de chaleureux applaudissements, la discussion s'engage.

M. de Vesme demande qu'en cas de manifestation de maison hantée, un groupe d'expérimentateurs soit désigné parmi les membres de la Société pour procéder aux enquêtes.

M. le docteur Allain appuie cette proposition. Mais une difficulté surgit : celle du déplacement presque impossible des membres de cette commission. On propose de faire appel alors aux médiums du lieu, ou encore à un groupe d'études psychiques voisines s'il en existe.

M. le président propose de nommer déjà la Commission pour Paris et les environs. Sont nommés : M. le docteur Allain, chef du groupe. Membres : MM. Naudet, Chambrette, et D[r] Demonchy.

M. Naudet appelle l'attention de la Société sur la relation existant entre les phénomènes médiumniques et l'état de santé actuel, ou de formation physiologique du sujet, surtout lorsqu'il s'agit de femmes.

M. le président répond que déjà ce rapport a été traité dans les *Annales des sciences psychiques* où il est question de cordes de violon se brisant, de pendules arrêtées, etc.

M. Demouchy dénonce son groupe comme étant incomplet ; plusieurs membres s'y inscrivent.

M. le président lit alors deux rapports typiques sur des maisons hantées de Beuvry et de Douai ; deux jeunes servantes de quinze et dix-sept ans semblent ici avoir suscité les phénomènes (1).

M. le docteur des Chesnais parle des recherches qu'il a faites au sujet du local des séances.

La séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire général : docteur PAUL RABIER.

Petites Informations.

Un **Congrès de l'Occultisme** se réunira les 9, 10 et 11 mai, à Paris. Une Commission d'organisation s'est constituée sous la présidence du docteur Papus ; M. Etienne Bellot est le secrétaire-général; M. Paul Marchand, le secrétaire-trésorier. Les réunions auront lieu dans une salle de l'hôtel des sociétés savantes, rue Danton.

Une **Conférence contradictoire sur les matérialisations du médium Miller** a eu lieu, le 19 janvier, dans la grande salle de l'hôtel des sociétés savantes, à Paris. M. Gabriel Delanne, le docteur Chazarin, le docteur Moutin, M. Gaston Mery, ont successivement rapporté les phénomènes auxquels ils ont assisté avec Miller, expliquant pourquoi ils ne peuvent pas admettre l'hypothèse d'une fraude, au moins pour ce qui se rapporte à quelques-unes de ces séances, dans lesquelles toute précaution a été prise pour s'assurer de l'authenticité des phénomènes.

A la fin de la séance, M. le docteur A. Charpentier a pris la parole, au nom de l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, pour demander qu'on soumette à lui et à quelques autres personnes de la dite Université Eusapia Paladino et Miller, afin que l'on sache enfin à quoi s'en tenir sur les prétendus médiums ; quant à lui, il ne doutait point de pouvoir aisément les démasquer, par exemple en se jetant sur les formes matérialisées. M. Delanne a répondu quelques mots en déplorant que M. Charpentier aborde ces questions sans nullement connaître la littérature spirite, si on doit en juger par ses paroles.

Il est à remarquer qu'au cours de sa conférence, le docteur Moutin déclara avoir reçu de M. Miller une lettre dans laquelle celui-ci lui annonçait qu'il reviendrait en Europe *l'année prochaine*. Sa venue n'est donc pas si proche qu'on le croyait.

(1) Nous publions ces deux rapports dans ce fascicule même, sous la rubrique : « Echos et Nouvelles ». — N. de la R.

Le Gérant : DROUARD.

27-2-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année Mars 1907 N° 3

Remarques sur les manifestations télépathiques vulgaires

J'entends par là les manifestations consistant en bruits divers, déplacements d'objets... appels de noms sans annonce de mort.

Tous les faits ont été empruntés au livre si remarquable et si courageux de M. Camille Flammarion : *l'Inconnu et les Problèmes psychiques.*

I

La manifestation cesse dès que le percipient en a découvert l'origine, compris la signification.

Si le percipient reconnaît tout de suite ou après un temps très court la voix, le pas, le soupir, la caresse habituelle, la manière du mourant, ou si l'impression ressentie fait naître, dans son esprit, le pressentiment d'un malheur, la manifestation ne se reproduit pas.

Elle se renouvelle généralement dans le cas contraire, mais cesse définitivement sitôt ce résultat obtenu. C'est là un fait constant, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par la lecture des relations indiquées ci-dessous :

(A) 1/64, 2/67, 5/73, 8/78, 16/95, 23/100, 25/102, 35/108, 39/111, 40/111, 42/113, 45/115, 47/116, 47/116 (fait double), 49/118, 53/121, 75/131, 76B/133, 94/142, 95/144, 96/145, 97/145, 98/145,

(A) Le numérateur indique le fait, le dénominateur la page.
Vingt relations sont muettes en ce qui concerne les réflexions

101A/147, 103/148, 104B/149, 112/153, 131/167, 132/168, 139B/174, 144/175, 145/176, 147/177, 148/178, 149/178, 160B/188, 164/191, 176/206.

Je n'ai trouvé que deux exceptions à cette règle : Le fait 22/99 où la voix, reconnue au deuxième appel, se fait entendre une troisième fois dans un appel très doux, caressant, *très différent des deux autres*, par lequel elle semble vouloir montrer sa satisfaction d'avoir été devinée ; et le fait 121/159. Un appel reconnu par le percipient pour être celui d'une sœur, est suivi d'un grincement de porte également reconnu.

L'effort que fait la manifestation pour éclairer le percipient est visible dans beaucoup de cas :

54/121. « Ma tante, sœur de charité, alors âgée de vingt ans, et se trouvant dans le dortoir commun où je l'ai vue encore cette année, fut frappée par un grand bruit de futaille qui roule dans la cour. Elle ouvrit vivement la fenêtre et ne vit rien. L'ayant refermée pour aller se coucher, *le bruit continua si fort* qu'elle la rouvrit encore. »

7/76. « Le matin du 30 novembre, à la pointe du jour, dit M. Clovis Hugues, je fus subitement réveillé par un bruit de petits coups secs donnés dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa et je me rendormis. Quelques instants après, le bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai bien éveillé devant la table : le bruit continua. *Cela se reproduisit encore une ou deux fois*, toujours dans les mêmes conditions. » (Pas de pressentiment.)

---

suggérées par l'impression ressentie. Le percipient a-t-il eu la pensée d'un malheur ? Il ne le dit pas, et rien, dans son récit, ne permet de s'en rendre compte d'une façon certaine.

J'indique ces faits pour le contrôle :

14/84, 17B/95, 31/105, 36/108 (2e fait), 41/112, 54/121, 56B/122, 62/124, 63/125, 69/129, 73/131, 74/131, 76A/132, 78/134, 101B/147, 120/158, 126/163, 129/165, 139/173, 163/190.

Dans les douze cas suivants, le phénomène simple ou multiple n'a pas été interprété comme un avertissement ; il n'a produit que doute, quant à la réalité de la perception, étonnement ou incrédulité : 7/76, 36/108 1er fait, 43/114, 58/122, 77/133, 81/135, 83/137, 88/139, 93/142, 117/156, 135/170, 151/180.

76A/132. « Une nuit, ils (quatre jeunes gens) entendirent à l'étage supérieur leur appartenant, mais inhabité, comme les pas de quelqu'un qui se promène. *Lorsqu'on disait : « Entendez-vous ! » Il semblait qu'on frappât du talon d'une façon répétée.* On monta au-dessus, on chercha partout : rien, et lorsqu'on redescendait, la promenade recomçait. *Cela dura une heure.* » (Pas de pressentiment.)

41/112. « Il se fit un terrible fracas, puis la porte d'entrée s'ouvrit avec beaucoup de bruit..., le père et le fils refermèrent la porte en poussant les verrous, et chacun regagna son lit. Mais au bout de très peu de temps, la même scène se reproduisit, et papa et grand-père se rencontrèrent de nouveau, tout effrayés, devant la porte ouverte. On la referme de nouveau avec soin et l'on regagne son lit, quand pour la troisième fois, la porte se rouvrit avec fracas. On la lia alors avec une grosse corde. Le reste de la nuit se passa tranquillement. » (Le récit ne nous fait pas connaître les réflexions échangées entre le père et le fils.)

95/144. « En entrant dans la maison, ils trouvèrent la mère tout en émoi. A trois reprises différentes, correspondant à la vue des flammes par son fils, elle avait entendu un bruit de chaises remuées dans la salle. Trois fois, elle était descendue et n'avait rien vu. On fit lever les domestiques pour visiter les écuries ; ils ne virent et n'entendirent rien d'anormal.

« Les fermiers furent seuls impressionnés et même lorsque tout le monde un peu plus rassuré eut gagné son logis respectif, le vacarme des chaises bousculées recommença. » (Pressentiment après le dernier bruit perçu ; dès lors, plus rien ne bouge.)

L'effort est plus sensible encore, le but apparaît nettement dans ces cinq faits (2/67, 164/191, 149/178, 132/168, 75/131) que nous réunissons et analysons ensemble, en raison de leurs analogies. On constate, *par la façon dont elles se renouvellent*, combien ces manifestations se montrent intelligentes.

Relisons-les. Nous voyons une première manifestation

se produire, le percipient en rechercher la cause et réfléchir longuement. Pendant toute la durée des recherchse et des réflexions, il ne se produit rien, absolument rien. Il semble que le manifestant attende le résultat de l'examen, suive dans son cerveau le raisonnement du sujet, ses déductions. Mais que celui-ci conclue à une cause rationnelle (2/67), ou croie à une plaisanterie de quelque voisin (149/178, 164/191) et se recouche, il se produit alors, et alors seulement, une deuxième manifestation, souvent plus violente que la première ou différente, qui sera, dans les mêmes conditions, suivie d'une troisième manifestation, si le percipient n'a pas encore compris, hésite ou doute encore.

Enfin, un pressentiment porte l'un d'eux à supposer que ce bruit « peut être dû à l'âme de sa mère » (149/178); Mme Parmentier croit à un malheur arrivé aux siens (2/67); un autre a reconnu la voix de son frère absent (164/191). Le but est atteint. Dès lors, le percipient n'entendra plus rien, ni ce jour-là, ni les suivants, ni probablement le reste de sa vie, car cette très juste remarque de M. Camille Flammarion : Il est très rare qu'une même personne ait vu plusieurs apparitions, généralement, on n'en a vu qu'une coïncidant avec une mort (p. 266), s'applique aussi aux autres genres de manifestations.

De ce qui précède, je crois pouvoir déduire ceci :

Les manifestations télépathiques de mourants sont l'œuvre d'intelligences conscientes de leur acte ;

Ces intelligences veulent, conçoivent ces manifestations telles que nous les percevons ;

Elles suivent notre pensée, lisent dans notre cerveau avec autant de facilité que de sûreté ;

En outre, elles font preuve d'une liberté, d'une présence d'esprit, d'une possession de soi-même vraiment remarquables.

(La suite justifiera ces conclusions qui pourraient paraître prématurées.)

II

On s'étonnera que ces intelligences veuillent ces bruits. (C'est en cela que consistent généralement ces manifestations : 53 cas sur 73.) Cependant, faire du bruit pour éveiller l'attention, pour signaler sa présence et, d'une façon générale, pour se mettre en relation avec ses semblables, quand un obstacle rend vains les moyens ordinaires de communication, est un procédé naturel auquel nous ne dédaignons pas nous-mêmes de recourir : Rappelons-nous les coups désespérés des mineurs de Courrières, ceux des marins du *Farfadet* !

Nous les avons trouvés justement tragiques !

Ce n'est pas seulement dans les cas extrêmes et comme dernière ressource, que nous usons de ce langage inarticulé ; il est passé dans nos habitudes, nous nous en servons dans les circonstances les plus ordinaires : Frapper au mur entre voisins, siffler pour arrêter un ami qui nous précède, tousser discrètement pour révéler notre présence, claquer des doigts, etc., sont des actes de la vie courante. Il suffit de réfléchir un instant pour en découvrir beaucoup d'autres.

Les bruits que nous produisons (avec ou sans instruments) ont un sens précis, sans doute, mais très variable aussi selon les circonstances : quelques coups frappés au mur mitoyen peuvent signifier : Venez, nous y allons, faites moins de bruit, il est l'heure de vous lever, etc. On leur fait dire tout ce qu'on veut, et c'est précisément cette élasticité qui les fait goûter et les rend d'un emploi courant.

Il me paraît tout naturel que ces intelligences « humaines » en somme (quelle que soit l'idée qu'on s'en fasse, extériorisées, libérées ou non, voire même sub-conscientes) recourent à un moyen de communication si « humain ».

Enfin, ce qui justifie pleinement ces manifestations, les réhabilite, à mes yeux du moins, c'est qu'elles atteignent leur but ; elles sont comprises dans la grande majorité des cas.

N'est-ce pas là l'essentiel, et ne sommes-nous pas habitués à juger des choses d'après leur résultat ?

III

L'effet choisi par le manifestant, c'est celui qui a le moins de chances de passer inaperçu, celui qui est le plus susceptible d'éveiller, de retenir l'attention :

Le percipient est-il couché, c'est souvent son propre lit ou le voisinage immédiat de celui-ci, qui est le théâtre de la manifestation :

Des coups sont frappés très près du lit ou sur le lit même (5 cas : 40/111, 73/131, 98/145, 104 B/149, 139 B/174).

Les rideaux en sont ouverts, fermés, agités (3 cas : 63/125, 96/145, 39/111).

Il est soulevé, secoué (2 cas : 2/67, 45/115).

Des pas traversent la chambre, se dirigent vers le lit qui semble être le but, le terme de leur course (2 cas : 5/73, 77/133).

Le nombre des percipients couchés est de trente-six ; mais nous avons ici mieux qu'une proportion ; nous avons ce fait que le lit n'est *jamais* éprouvé quand le percipient est debout, vaquant à ses occupations.

Parfois, le dormeur est tiré de son sommeil par quelque bruit retentissant, semblant se passer dans sa chambre même. Le vacarme doit d'autant plus l'intriguer que l'objet dont il a reconnu le son n'existe pas dans son appartement :

« Bruit de ferrailles, comme si l'on eût traîné des chaînes sur le parquet » (139/173).

«... Bruit violent d'un pavé roulant sur le parquet » (163/190.)

«... Bruit semblable à celui que ferait une grosse barre de fer jetée violemment sur le plancher de la chambre » (117/156).

L'examen des phénomènes dont sont témoins les gens éveillés, nous montre le même souci : forcer l'attention.

Un receveur des contributions, prenant le café avec des amis, entend un bruit de pièces de cent sous dansant dans un tiroir ; responsable de fonds publics, il « s'élance » dans son bureau où il cherche vainement la cause du bruit perçu (56 B/122).

Un enfant de dix ans, passionné pour les oiseaux, perçoit le cri d'un gros oiseau qui se serait introduit dans la volière ; il veut y courir, sa mère le retient ; alors l'enfant insiste, pleure, trépigne. Finalement, il s'échappe et se met à la poursuite de... ce cri ; car il ne voit point d'oiseau et n'entend ni le frôlement de ses ailes, ni le bruit de sa course (151/180).

Quel autre bruit eût retenu l'attention d'un enfant de cet âge ? En tout cas, il n'eût pas affirmé de telle manière l'exactitude de sa perception. Il est probable aussi que le receveur des contributions n'eût pas quitté ses amis et ne se fût pas « élancé » dans son bureau, s'il eût simplement perçu quelques coups.

Une dame entend « un fracas épouvantable » au premier étage ; elle monte et trouve brisées toutes les pièces d'un service à café disposé en garniture de cheminée ; et tous les morceaux réunis en un seul tas sur le parquet.

« Ma grand'mère fut terrifiée, dit le signataire de cette lettre, et reçut l'impression qu'un malheur la frappait. L'inspection de la chambre fut passée minutieusement, mais *aucune des hypothèses présentées à ma grand'mère pour calmer son émotion ne lui parut acceptable* » (144/175).

Un prêtre ressent une commotion électrique qui le secoue de la tête aux pieds. La commotion est *si nouvelle*, *si étrange*, qu'il l'attribue immédiatement et sans réflexion à la mort de sa mère malade (23/100).

Il en est souvent ainsi ; c'est parce que le fait constaté est inexplicable, nouveau, étrange, paradoxal, que le percipient lui attribue une cause psychique.

On conçoit, dès lors, la prédilection marquée que ces intelligences semblent avoir pour des effets dont la singularité offre, en outre, l'avantage de retenir fortement l'attention du percipient, de frapper son esprit.

Les manifestations qui suivent, plus intelligentes encore, plus heureusement choisies, renferment une « indication » : ces portraits, qui semblent s'animer, ne sont pas des portraits quelconques, mais bien ceux des mourants.

Une mère regarde le portait de son fils (*probablement parce qu'une force l'y pousse*, *agit déjà*) ; tout à coup, elle voit la toile s'avancer vers elle et entend la voix de ce fils dire : « Maman, maman ! »

La vision est si nette qu'elle tend les bras et s'écrie avec angoisse : « Edouard » (49/118).

Réveillée en sursaut, vers une heure du matin, une dame croit voir le portrait de son père faire un grand mouvement. Elle en éprouve une frayeur telle qu'elle ne peut se rendormir (120/158).

Un soir, après une journée d'agitation, d'inquiétude sans cause, une jeune fille s'efforce de résoudre un problème de géométrie. Je dis s'efforce, car elle parvient difficilement à fixer son attention. Ses yeux sont invinciblement attirés par la photographie d'une amie malade. Tout à coup, elle voit distinctement ce portrait placé là, sur sa table, devant elle, remuer les lèvres, ouvrir démesurément les yeux, en poussant un gros soupir (129/165).

Les suivantes rappellent un bruit familier ou bien une habitude du mourant, sa « manière » :

Une jeune fille, gouvernante à Breslau, perçoit trois appels de son nom et, peu après, le grincement d'une porte très vieille de la maison de ses parents à Epauvilliers (Suisse) (121/159).

Un grand oncle de M. Claretie, capitaine de la garde, avait l'habitude, lorsqu'il venait voir ses parents, à Nantes, de frapper à la vitre du rez-de-chaussée comme pour dire : « Me voici. »

Un soir, toute la famille réunie, on frappe au carreau ; la bisaïeule de M. Claretie se lève joyeuse : « C'est lui ; il revient de l'armée ! »

Or à cette heure, le capitaine mourait sur le champ de bataille de Wagram (160 B/187).

Le plaisir d'une enfant de sept ans était de frapper à la porte d'une jeune parente, chaque fois qu'elle l'allait voir.

Elle tomba malade; la jeune parente s'installa à son chevet, et ne la quitta guère pendant les deux jours que dura son agonie. Cependant, le soir du deuxième jour, épuisée de fatigue, elle allait se retirer lorsqu'elle entendit frapper à une porte voisine tout comme cette enfant avait coutume de le faire. La petite fille mourait à ce moment même (83/137).

Un capitaine au long cours, quand il était à terre, dans sa famille, aimait à caresser les cheveux de sa nièce, une fillette qu'il prenait sur ses genoux.

Quelques années plus tard, la fillette, devenue jeune fille, se coiffait pour le dîner, quand elle sentit une main se poser sur le sommet de sa tête et caresser rapidement ses cheveux, jusqu'à ses épaules.

Une lettre de Londres lui apprit la mort de son oncle, survenue à l'heure où elle avait ressenti cette impression (176/206).

La mère de M. Berger, alors jeune fille, était montée au grenier pour y chercher quelque vieille chose. Tout à coup, elle redescend au salon en poussant de grands cris et tombe sans connaissance. Revenue de son évanouissement, elle déclare : « C'est horrible, Amélie se meurt; elle est morte, car je viens de l'entendre chanter comme il n'y a qu'une morte qui puisse chanter. »

Amélie était une jeune religieuse, fort bonne musicienne, qui, avant sa prise de voile, chantait souvent avec Mme Berger, son amie d'enfance (8/78).

A ces derniers faits se rattachent tous les appels de noms (12 cas); appels presque toujours reconnus et qui, par suite, émeuvent profondément ceux qui les entendent.

IV

D'où vient le pressentiment que la plupart des témoins de ces phénomènes disent avoir eu? Leur est-il suggéré,

inspiré par ces Intelligences; le doivent-ils à eux-mêmes, à leur intuition, à leur faculté de connaître un fait se passant au loin?

Il n'a, je crois, ni l'une ni l'autre de ces deux causes; son origine est plus modeste :

Le premier moment de surprise passé, le percipient contrôle sa sensation; il cherche, il inspecte, il réfléchit longuement, et le résultat de cet examen, c'est qu'il repousse l'idée d'une cause physique pour des raisons qu'il expose lui-même, et dont voici, résumées, les principales :

Il ne trouve aucune explication physique satisfaisante; il a parfois la certitude que le phénomène constaté ne souffre pas cette explication;

La manifestation se renouvelle à plusieurs reprises, de différentes façons;

L'impression ressentie est étrange, nouvelle, inéprouvée jusqu'alors;

L'effet perçu est fictif et reconnu comme tel.

Il y a bien une explication toute simple: une erreur des sens, une illusion; mais c'est là l'explication de ceux qui n'ont rien vu, rien entendu, de ceux à qui le fait sera conté plus tard; le percipient, lui, ne l'accepte pas; M. Flammarion nous en a dit les raisons : Il n'est pas sujet aux hallucinations, n'en a jamais eu; il se sait dans son état normal, bien éveillé, entouré parfois de personnes ayant ressenti la même impression vive, nette, tranchée.

Quand, parfois, il est forcé d'admettre cette hypothèse, l'hallucination étant manifeste, il ne s'en tient pas là, parce que l'hallucination elle-même a une cause, une cause qu'il juge extérieure, étrangère à lui pour les raisons exposées plus haut.

L'hallucination ne résout donc pas le problème; il passe outre; et après une hésitation plus ou moins longue, selon la complexion de son esprit, il voit enfin, dans le phénomène constaté, l'œuvre d'une âme et *d'une âme libérée*, les vivants, selon lui, étant incapables de produire de tels effets à distance. Aussi l'adjectif « mort » exprimant l'état

présumé du manifestant, est-il celui que l'on rencontre le plus souvent dans ces relations, avec le vocable « malheur », employé dans le sens de « une mort » : « *Un malheur* vient d'arriver; notre supérieur EST MORT », dit un religieux après avoir entendu la fenêtre se fermer avec un grincement lugubre (35/108).

Tout le mérite de ce résultat revient d'ailleurs à ces Intelligences qui, par un heureux choix d'effets renouvelés, au besoin, avec une admirable persévérance, se font deviner et parfois même reconnaître. Leurs efforts seraient vains, cependant, s'ils ne trouvaient le terrain préparé, si le percipient n'était prédisposé à la compréhension par sa connaissance du phénomène télépathique, ses croyances ou son penchant au merveilleux. (Pour certains, un fait aussi étrange doit avoir une cause non moins étrange.) La preuve en est que les sceptiques, les incrédules, les insouciants ne devinent absolument rien : Quatre ou cinq séries de petits coups secs donnés dans sa table n'éclairent pas Clovis Hugues, même de la plus fugitive lueur (7/76). (Voir note page 2 pour les autres.)

Reste à identifier cette âme; il y arrive par tâtonnements; il fait le tour de sa famille, de ses amis, de ses relations, et sa pensée s'arrête sur celui-ci qui est très vieux ou valétudinaire, ou sur celui-là dont la mort est attendue :

Une dame entend tout près d'elle un bruit qui lui fait l'illusion de la chute d'un gros oiseau. « Revenue de mon étonnement, dit-elle, et voulant absolument trouver une explication, j'ouvris deux portes, je fouillai partout. Rien, toujours rien. Alors sans faire aucun commentaire, l'idée me vint d'envoyer prendre des nouvelles d'une personne malade et que j'avais laissée, la veille, agonisante. » Elle venait de mourir (131/167).

« Un lundi, lendemain d'une visite à son malade qu'il avait trouvé mieux (il se mourait de la poitrine), mon père fut brusquement réveillé, ainsi que ma mère, par un violent coup frappé au chevet du lit... Mon père... se leva, alluma la bougie, consulta la pendule : « Tiens, dit-il, j'ai

« un pressentiment; je gage que le pauvre Fautrac EST MORT; « *il me disait toujours qu'il m'avertirait* » (40/111).

Si le percipient ne découvre ni vieillard ni moribond, il ne sait à qui rapporter le malheur pressenti, comme en témoignent les faits suivants :

« La mère et les enfants unirent leurs prières pour la pauvre âme en détresse qui était venue les visiter, *sans savoir de quelle personne de connaissance il pourrait s'agir.* » (95/144, bruits de chaises remuées à quatre ou cinq reprises.)

« Ma mère, en se levant, me dit : « Je crois qu'une mort « est arrivée *dans notre famille.* Cette nuit, à deux heures, « j'ai été réveillée par des coups redoublés frappés au mur, etc. » (98/145).

D'autres, en pareil cas, craignent pour les êtres les plus chers, leur père, leur mère, un ami tendrement aimé :

« En constatant qu'il n'y avait rien de dérangé au salon, ni dans l'état des fenêtres, ni dans la position des moindres objets, Mme Parmentier prit peur; elle crut à un malheur arrivé aux siens, à son père, à sa mère que, nouvellement mariée, elle avait quittés depuis peu, à Strasbourg, et qu'elle croyait pourtant en bonne santé » (2/67).

Or, ceux-ci se portaient bien, mais son ancienne gouvernante, à qui Mme Parmentier semble ne pas avoir songé, mourait au moment du fracas entendu.

Il est des percipients (toute une classe) qui très vite comprennent le sens du phénomène; mais cela ne prouve pas qu'ils soient mieux doués que les premiers; s'ils hésitent moins, c'est qu'ils ont aussi beaucoup moins de chemin à parcourir, la manifestation, par sa nature, leur donnant elle-même et d'emblée l'idée de « quelqu'un ».

Par exemple, les coups sont égaux régulièrement espacés, tout à fait semblables à ceux que frappe une main humaine (11 cas sur 14); des rideaux sont écartés; la sonnette de l'appartement retentit à plusieurs reprises.

Par ailleurs, ce sont des appels (12 cas), des plaintes, des soupirs, un chant, des pas, une gifle, voire même une succession d'effets donnant tous la pensée d'un être.

Ce que pourrait ici chercher le percipient, ce n'est pas une explication physique, mais « l'auteur ». Or. s'il est seul ou si, par exemple, il voit les rideaux écartés par une main dont il sent ensuite l'attouchement sans que personne apparaisse (39/111), il lui faut conclure que cet « auteur » est doué de qualités que ne possèdent pas les humains, car il n'admet pas l'hallucination, lui non plus.

Ajoutons que bien souvent il reconnaît dans l'effet perçu la manière, le pas familier, la caresse habituelle ou la voix d'une personne habitant loin de là, d'une personne qu'il sait gravement malade. De là à conclure que cette personne est morte, il n'y a qu'un pas.

Chez certains, cependant, la sensation éprouvée et la pensée du mourant s'associent avant que la réflexion intervienne (Exemple : 21/99); ces derniers sont rares, trois ou quatre peut-être. On peut dire que dans la grande majorité des cas, le pressentiment est le résultat, le fruit, d'un raisonnement.

Mais pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi ces Intelligences laissent-elles au percipient le soin de débrouiller une énigme au lieu de lui donner un avis mental ? Il faut croire que cette opération présente des difficultés autrement grandes, insurmontables même, exige du percipient des qualités réceptives qu'il ne possède pas à ce degré, sans quoi, elles la pratiqueraient. Je ne puis admettre, quant à moi, que ces manifestants dont nous connaissons la persévérance, la lucidité, le sang-froid, feraient le moins, quand ils pourraient faire le plus; négligeraient des moyens d'information comme la communication mentale, l'apparition, l'audition, s'ils les savaient praticables, pour n'employer que des procédés rudimentaires dont le résultat, quand il n'est pas négatif, est un pressentiment souvent très vague, obtenu à grand'peine.

Nous faisons des gestes aux sourds; ces Intelligences agissent de même; elles ont recours, faute de mieux, comme pis aller, aux manifestations grossières, les seules qui soient à la portée de ces percipients. En un mot, elles tâchent de

leur faire deviner ce qu'elles voudraient, mais ne peuvent leur dire.

Si l'on me posait aujourd'hui cette question que l'on m'a si souvent faite : « Pourquoi ces coups, ces claquements de porte, tous ces bruits au moins bizarres? » Je répondrais avec assurance, avec conviction : « Parce que ceux-là qui les ont entendus, étaient incapables de percevoir autre chose. »

C'est, à mon sens, la raison d'être de ces eflets singuliers ou bruyants ; et la preuve, c'est qu'ils ne se produisent pas quand le percipient est capable de recevoir un avertissement direct, mental, ou quand un résultat au moins égal à celui de ces effets peut être obtenu sans eux.

Exemples :

Un élève de rhétorique, dans un collège congréganiste, ne peut fermer l'œil de la nuit. Au réveil, il va trouver le supérieur du collège et, tout en larmes, lui dit : « Je ne sais ce qu'il y a, mais je suis sûr qu'un malheur est arrivé chez nous. »

Ce malheur, c'était la mort subite de son père survenue cette même nuit (61/124).

Même coïncidence dans les faits suivants; je ne l'indiquerai plus, pour abréger.

Au lieu de jouer, comme son frère l'y convie, un enfant de six ans s'assied tristement dans un coin, puis, tout à coup, se met à pleurer et « demande à voir sa grand'mère, sa bonne grand'mère qu'il n'a jamais vue » (82/136).

Une petite fille, interne dans un pensionnat, se réveille en pleurant et s'écrie : « Maman, maman, je suis affligée à cause de maman! » (85/138).

Une autre enfant « pleure, appelle sa mère, demande à la voir, supplie qu'on la conduise tout de suite près d'elle. » (118/157).

Même pressentiment chez un militaire, volontaire d'un an qui, une nuit se réveille, son traversin trempé de larmes, avec la conviction que son frère est mort (137/172).

Barbès causant avec plusieurs personnes dans la cour de

sa prison, leur dit à brûle-pourpoint : « Il arrive malheur à mon frère! » (80/135).

Mme Thayer s'entretenait paisiblement avec son entourage; tout à coup elle pâlit, jette un cri, fond en larmes en disant : « Mon père est mort! » (64/125.)

Rien d'autre qu'une idée, chez ces percipients, une idée fixe qui les surprend au milieu de leur tranquillité, et s'impose à eux avec une force extraordinaire.

(Non seulement une apparition revêt, pour un sujet *bien doué*, l'apparence d'un être vivant, fait de chair et d'os, mais encore il la voit aller et venir; il entend son adieu, reçoit le baiser de sa bouche ; il sent son étreinte, la pression de sa main. L'illusion, complète, est partagée par tous les sens.

J'en conclus que les percipients d'un ordre élevé de phénomènes peuvent aussi percevoir des phénomènes d'ordres moins élevés. Ce n'est pas là, évidemment, une règle absolue : Me Adam, par exemple, qui possède la faculté de « voir », n'a pas celle « d'entendre »; ce qui force le spectre de sa grand'mère à lui montrer les orbites vides de ses yeux pour lui faire connaître sa mort.

Cette règle n'est même pas générale, mais elle me paraît suffisamment justifiée par une quinzaine de faits de perception presque intégrale.)

Je ne crois donc pas m'avancer trop en disant que Mme Thayer, Barbès et ces enfants, tout au moins plusieurs d'entre eux, devaient être capables de percevoir aussi ces effets singuliers dont nous nous occupons. S'ils n'ont été témoins d'aucun de ces effets, c'est simplement parce que ces Intelligences ne secouent pas nos meubles pour le plaisir, mais par nécessité.

EMILE LAURENT.



Mme HOME

Expériences de « Psychométrie »

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler ici certaines expériences tentées dans un cercle d'amis, qui s'occupaient, une fois par semaine, de discussions sur les phénomènes psychiques et d'expériences de télépathie, psychométrie, mouvements d'objets par la médiumnité, etc. Les résultats des essais que nous avons faits relativement à la psychométrie ont récompensé nos efforts, à tel point que je crois utile de les faire connaître.

Je n'avais d'abord aucune raison de supposer pouvoir être plus apte qu'une autre personne quelconque à la production de ces phénomènes. Chacun, en entrant dans la salle des expériences, plaçait les objets qu'il désirait soumettre à l'examen des psychomètres sur un plateau placé près de la porte d'entrée ; ainsi aucun des membres de la réunion ne pouvait savoir ce qu'avaient apporté les autres. On écrivait littéralement tout ce que disait le psychomètre.

Voici quelques cas, que je présente dans l'ordre qui me paraît être celui de leur valeur.

1er *cas.* — Enveloppe contenant quelque objet non reconnaissable, étant enveloppé dans une feuille de papier :

« J'ai la sensation d'écrire rapidement ; je suis très affairé ; j'ai beaucoup à écrire ; je sens que la personne de laquelle vient cet objet a quelque chose à faire, mais je ne puis pas déterminer l'objet de son travail, ou plutôt de son écriture. »

L'enveloppe contenait un crayon appartenant à une personne qui n'était pas présente. Voici la déclaration de la dame qui l'avait apporté :

Il s'agit du crayon de ma sœur. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de l'exactitude des impressions de Mme Home : ma sœur est une personne très affairée, elle écrit avec une grande rapidité, et se sert de son crayon pour écrire sur des sujets des plus différents. Le crayon était enveloppé dans le papier, ce qui fait que Mme Home ne pouvait pas voir de quel objet il s'agissait.

M. E. H. MAC LEA.

2e *cas*. — Enveloppe contenant un objet absolument méconnaissable, étant enveloppé dans du papier et de la ouate.

« Je sens que je ne peux sortir de l'endroit où je me trouve, je me sens stationnaire d'une manière étrange, comme si j'étais attaché, je voudrais sortir des quatre murs, mais je ne le puis pas. Je ne sens pas autre chose. »

Il s'agissait d'une breloque et d'une chaîne appartenant à un monsieur paralysé. Voir la déclaration qui suit :

CHÈRE MADAME HOME,

Je tiens à vous faire connaître combien vous avez été exacte en manifestant les impressions que vous avait fait naître le petit paquet contenant la chaîne de montre et la breloque de mon mari enveloppées dans du papier et de l'ouate. La chaîne n'avait pas servi depuis sa mort ; mon mari avait les jambes partiellement paralysées, et il était confiné dans son fauteuil.

Croyez-moi votre dévouée.

T. W. FISHER.

3e *cas*. — Objet placé dans une enveloppe méconnaissable.

« Je lis, non pas un livre léger ; je dois bien songer à ce que je lis. Il me semble connaître le propriétaire de cet objet. Je me sens triste. Je ne saisis pas autre chose. »

Reconnu exact ; il s'agissait des lunettes du père de la personne qui m'avait soumis cet objet ; je connais ce monsieur. Suit la déclaration :

Une après-midi, j'apportai chez Mme Home les lunettes de mon

père, enveloppées dans un journal et enfermées dans une enveloppe. Mme Home ne pouvait pas connaître ce que contenait le paquet. Je lui entendis dire ce qui est enregistré dans les quelques lignes ci-jointes ; cela était absolument correct : mon père lit beaucoup, des livres qui demandent beaucoup de réflexion, et il est fréquemment triste. Je puis ajouter que Mme Home est en rapport avec lui.

M. E. H. Mac Lea.

4ᵉ *cas*. — Enveloppe contenant quelque tissu, ainsi que je m'en aperçus en la touchant, mais je perdis le sentiment qu'il s'agissait de cet objet pendant que je parlais : « Je touche quelque chose de froid, de très froid. » (Une pensée me traversa l'esprit : « Dois-je dire ce que je sens réellement ? Ne serait-ce pas un sacrilège ? » Je décidai rapidement que l'expérience n'aurait pas eu de valeur si je ne disais pas tout ce que je sentais, et je continuai) : « Je sens comme si j'avais touché le visage d'un mort ; j'ai ma main sur cela — il y a bien longtemps — je me sens près de quelque chose de bien triste. »

L'objet était la doublure d'une casquette qui avait appartenu à un monsieur qui était tombé soudain de sa bicyclette et était mort d'une maladie de cœur ; il avait été remis au colonel Taylor pour qu'il le fasse soumettre à la psychométrie. Si le colonel avait jamais connu le contenu de l'enveloppe qui était fermée, il l'avait évidemment oublié. Il nous fallut ouvrir l'enveloppe pour nous assurer, si possible, de l'exactitude des sensations du sujet.

Voici les déclarations du colonel Taylor et de Mme Carruthers :

20 *Janvier* 1904.

Il y a quelques années, Mme Carruthers me donna la doublure de la casquette que son mari portait quand il mourut, et cela pour que je la soumette à une expérience. Je ne me souviens pas avoir dit à Mme Home posséder cela ; en tout cas, elle n'a jamais vu l'enveloppe dans laquelle je lui présentai cet objet jeudi dernier ; elle n'avait d'ailleurs aucune raison pour s'attendre à ce que j'apporte ledit objet chez elle, à cette occasion.

Colonel G. L. Le M. Taylor.

19 *Janvier* 1904.

Ceci est pour attester que j'ai identifié l'objet psychométrisé comme étant la doublure d'une casquette portée par mon mari au moment de sa mort. J'ignorais absolument que quelqu'un s'occupât de psychométrie, en ces jours-ci, à Cheltenham, et j'avais complètement oublié avoir donné cette étoffe au colonel Taylor pour qu'il la fasse psychométriser ; je dois, en effet, la lui avoir donné depuis sept ans environ.

Signé : ISABELLE CARRUTHERS.

5e *cas.* — Chaîne d'or.

« Je vois une dame âgée ; elle porte une robe de soie noire ; elle est mise d'une manière recherchée ; ses cheveux sont divisés au milieu ; elle a des boucles des deux côtés ; elle porte cette chaîne autour du cou ; ça été un présent d'amour. »

Le même objet a été ainsi psychométrisé par une autre dame :

« Vieux souvenir, les vieux visages sont les meilleurs. »

La propriétaire de la chaîne déclara que celle-ci avait appartenu à une dame dont l'apparence était conforme à la description qui en avait été donnée. Voici la déclaration :

Je présentai la chaîne d'or de ma sœur pour la soumettre à la psychométrie. Elle n'était pas enveloppée. Mme Wickham la prit d'abord dans ses mains, et prononça les quelques mots qui ont été enregistrés plus haut. Mme Home la prit ensuite et décrivit ma grand'tante, à qui la chaîne avait appartenu précédemment, avec beaucoup d'exactitude ; la chaîne avait été laissée à ma sœur en gage d'affection.

M. E. H. MAC LEA.

6e *cas.* — Enveloppe contenant quelque chose de mince, peut-être une lettre, rien que l'on puisse connaître au toucher.

« Je vois une petite enfant, avec de beaux cheveux blonds bien coiffés ; elle porte un petit tablier blanc et tend sa figure pour demander un baiser ; elle paraît âgée de quatre à cinq ans, a un petit visage joyeux. Il n'y a rien de triste attaché à cette enfant. Je ne vais pas au delà de son enfance. » (Je m'étonnais de ne pas le pouvoir, puisqu'il s'agis-

sait apparemment d'une lettre, et j'en conclus qu'il devait s'agir d'une lettre se rapportant à l'enfant.)

L'enveloppe a été envoyée par la propriétaire au moyen d'une autre dame, comme elle ne pouvait pas venir elle-même. La propriétaire est pour moi une étrangère puisque je n'ai échangé avec elle qu'une seule visite. Voici la déclaration suivante :

Chère Madame Home,

Je vous envoie ces quelques lignes pour vous dire que ce que je vous ai envoyé cet après-midi était une boucle de cheveux ayant appartenu à une petite enfant morte il y a plusieurs années déjà. Vous avez si exactement décrit l'enfant, que, jeudi prochain, Miss Mac Lea vous apportera une petite miniature qui la représente, justement pour que vous puissiez constater combien votre description était exacte. La petite est morte à l'âge de quatre ans et demi ; c'est là, je suppose, ce qui vous a empêchée d'aller au delà de l'enfance de la fillette.

Croyez, Madame, à mes salutations sincères.

G. M. P. Paterson.

7e *cas.* — Bague qui m'avait été remise par une dame de l'assistance, avec laquelle je n'avais aucun rapport, ayant été amenée dans notre cercle ce jour-là pour la première fois par une amie qui savait qu'elle s'intéressait à ces questions.

« J'ai deux sensations : Je suis pleine de vie et joyeuse, et maintenant je vais en arrière dans le temps, et je me sens changer ; je vois un homme, je *suis* un homme ; c'est tout à fait différent, je suis plus solennel, je suis un homme, et quand je touche la bague, elle se déplace, et mes doigts courent tout le long des anneaux d'une chaîne, je ne sais si cela a quelque rapport avec la bague, mais c'est tout ce que je puis dire. »

La dame dit alors que la bague avait été faite avec une chaîne qui avait été portée par son mari, mais il n'y avait en elle aucun signe qui pût le faire comprendre. Il s'agissait d'une « alliance » de forme ordinaire. Voici une lettre à ce sujet :

Chère Madame Home,

J'ai parlé hier à Mme Wickham, et je lui ai donné une commis-



sion pour vous; maintenant, toutefois, j'ai pensé que c'était mieux que je vous écrive moi-même. C'est pour vous dire combien j'ai été satisfaite de la manière dont vous avez psychométrisé ma bague jeudi dernier. Tout ce que vous avez dit est parfaitement vrai, et comme nous sommes étrangères l'une à l'autre, pour ainsi dire, et que vous ne saviez rien de ce qui me regarde, je pense qu'il doit y avoir réellement « quelque chose » dans la psychométrie. Je regrette de devoir justement quitter Cheltenham.

En vous remerciant pour votre aimable hospitalité, croyez-moi sincèrement votre dévouée

EVELYN L. CAMPBELL.

*
* *

Nous avons décidé qu'il était permis de sortir un objet de son enveloppe pour le psychométriser, hormis lorsqu'il s'agit d'une lettre ; je ne profite pas toujours de cette permission, et dans les cas que je viens de citer, la chaîne et la bague ont été les seuls objets qui se trouvaient hors d'une enveloppe ; généralement, on brise le cachet et on place la main dans l'enveloppe pour être en contact avec l'objet. Les exemples que l'on vient de lire étaient dans la proportion de trois réussites à cinq insuccès dans une occasion, de deux réussites sur trois dans une autre occasion : encore je possède quelques autres cas appréciables que toutefois je n'ai pas jugés dignes d'être publiés.

J'ajouterai que durant plusieurs années — trois au moins — j'ai éprouvé plus d'une fois des sensations véridiques en touchant des objets ou des lettres, mais je n'ai jamais fait de vraies expériences jusqu'à ces deux derniers mois.

Cheltenham, mars 1905.



DOCTEUR HENRY A FOTHERBY

Télépathie et Clairvoyance

On appelle *télépathie* le pouvoir qu'a une personne d'impressionner l'intelligence et les sens d'une autre personne, sans avoir recours aux voies normales des sens. Cette faculté ne s'exerce pas uniquement entre deux personnes qui sont à proximité immédiate, mais peut traverser l'espace et exercer son influence à distance, même sur une extension de plusieurs milliers de milles. La *clairvoyance* est le don de voir subjectivement ce qui se passe à distance, aussi bien au point de vue de l'espace qu'au point de vue du temps.

Avant de considérer les exemples plus compliqués de ce pouvoir, nous présenterons un cas tout à fait simple, tel que nous tous en avons dû faire probablement l'expérience. Deux personnes sont assises l'une à côté de l'autre; tout-à-coup l'une d'elles fait mention d'un ami absent, on pose quelque question simple sur un argument quelconque, aussitôt l'autre personne s'exclame : « C'est bizarre; je pensais justement à lui en ce moment »; ou bien : « J'allais justement vous poser la même question. »

Il n'y a pas longtemps, et précisément un mercredi, j'eus l'occasion de me rendre à Londres, pour des affaires, de la localité où je me trouvais et qui est éloignée de 45 milles

de la capitale. A cause de ma profession médicale, je donnai mon adresse à ma bonne pour le cas où des clients se seraient présentés durant mon absence, et j'ajoutai que je serais de retour le vendredi. Au moment où je partis, je soignais un malade dont l'état me causait beaucoup d'inquiétude, et quoique j'eusse pris toutes les mesures nécessaires à cet égard, je ne parvenais pas à chasser mon anxiété. Pendant toute la journée et la nuit suivante je ne pouvais m'empêcher de songer à mon patient; le matin venu (le matin du jeudi), je décidai de revenir à l'endroit de ma résidence, au lieu d'y retourner le soir du lendemain, comme je me l'étais d'abord proposé. Quand je fus de retour, je trouvais que ma bonne m'attendait; elle avait tout préparé pour me recevoir; ma lampe, mon feu étaient allumés, ma chambre à coucher était prête. Ayant exprimé ma surprise, elle me dit que, le matin en se levant, elle avait éprouvé un fort pressentiment que je serais revenu le soir au lieu du lendemain, comme je le lui avais annoncé.

Un autre exemple intéressant de phénomènes télépathiques est arrivé au docteur B., l'un de mes amis. Il m'a raconté qu'au temps où il était étudiant, un soir qu'il se promenait, une forte impression mentale le frappa soudain, juste au moment où l'horloge de l'église de Stratford sonnait 9 heures ; il s'imagina que sa grand'mère était morte. Ne pouvant pas chasser cette idée, il en parla à l'un de ses camarades d'étude, qui, comme il arrive presque toujours en pareil cas, se borna à sourire de cette fantaisie. Mais, le lendemain matin, mon ami reçut une lettre, lui annonçant que sa grand'mère venait de mourir. Ce qui ajoute de l'intérêt à ce cas, c'est que la lettre avait été écrite à 9 heures, la veille au soir, presque immédiatement après le décès — juste au moment où l'impression mentale fut perçue.

Pour ce qui se rapporte à la télépathie visuelle, voici ce que me raconte une de mes anciennes clientes. Comme beaucoup de temps s'est passé depuis la date de cet événement, je ne suis malheureusement pas à même de fournir des détails

complets de temps et de lieu, mais j'ai une entière confiance dans la véracité de mon informatrice. Elle me dit qu'il y a plusieurs années déjà, elle se maria à un homme qui la maltraita, et plus tard la quitta pour aller s'établir en Amérique. Elle ne reçut pas de nouvelles de lui pendant quelque temps, à tel point qu'elle ignorait s'il fût vivant ou mort. Un jour qu'elle se promenait hors de la ville, il lui parut que quelqu'un marchait à côté d'elle. Il lui arriva de passer devant une église ; comme c'était l'heure du service, elle y pénétra, et elle trouva qu'on chantait le cantique pour ceux qui sont en mer. Le soir même, après s'être couchée, elle se réveilla, et vit une apparition de son mari qui se tenait à côté de son lit, les vêtements ruisselants d'eau. Elle apprit plus tard qu'il était mort en se noyant ; je ne me souviens pas exactement si le temps de sa mort correspond à celui de la vision, comme il est arrivé souvent en pareils cas (1).

J'ai présenté ces quelques cas arrivés à moi-même ou à quelques-unes de mes connaissances ; mais il est rare d'entendre parler de ces arguments, sans que la plupart des assistants ne puissent pas citer d'autres exemples semblables et même plus extraordinaires. Je rapporterai maintenant quelques cas tirés de l'excellent livre du docteur Osgood Mason : *Telepathy and the Subliminal Self*, qui ont été scientifiquement examinés, et de l'exactitude desquels il n'est pas possible de douter.

Premier cas. — Rapporté et examiné par la *Society for Psychical Research.* L'un des percipients raconte le fait comme il suit : « Ma belle-sœur, Sarah Eustance, de Stretton, était malade au lit, et ma femme avait été chez elle de Lawton Chapel (situé à 12 ou 13 milles de distance), pour la voir et l'assister en ses derniers moments. La nuit qui

(1) Cette prétendue vision ne serait-elle pas le produit d'un rêve provoqué par l'association de deux souvenirs : celui de la personne qui lui avait semblé marcher à côté d'elle, et celui du cantique pour ceux qui voyagent en mer ? — Note de la R.



précéda sa mort, je dormais seul à la maison, lorsque, en me réveillant, j'entendis une voix qui m'appelait distinctement. Croyant que c'était ma nièce Rosanna, la seule personne qui habitait avec moi la maison, j'allai dans sa chambre où je la trouvai réveillée et inquiète. Je lui demandai si elle m'avait appelé ; elle me répondit : « Non, mais quelqu'un m'a réveillée, j'ai entendu qu'on appelait. » Lorsque ma femme fut de retour après la mort de sa sœur, elle me dit que cette dernière avait vivement désiré me voir et avait insisté pour qu'on allât me chercher, ajoutant : « Oh ! que je voudrais le voir une fois encore ! » Immédiatement après, elle perdit connaissance. Au même moment à peu près qu'elle manifestait son désir, ma nièce et moi nous avons entendu l'appel.

Deuxième cas. — Le cas suivant est rapporté par Myers. Le nom de l'agent n'est pas publié ; le percipient est le Rév. Stainton Moses. L'agent raconte ainsi les faits : « Un soir de l'année dernière (1878) je décidai de tâcher d'apparaître à *Z.* (M. Moses). Je ne l'informai pas d'avance de l'expérience que je tentai, mais je me retirai pour reposer un peu avant minuit, avec toutes mes pensées fixées avec intensité sur Z. dont toutefois j'ignorai complètement l'habitation. Je ne tardai pas à m'endormir, et je me réveillai le matin suivant sans avoir conscience de ce qui avait pu se produire. Quand je vis *Z.* quelques jours après, je lui demandai : « Est-il arrivé quelque chose chez vous samedi soir ? » — « Oui, me répondit-il ; il est arrivé une chose bien remarquable. Je me trouvais assis auprès du feu avec M., fumant et conversant. Vers minuit 30, mon ami se leva pour s'en aller, et je l'accompagnai moi-même jusqu'au seuil de la porte. Je retournai alors auprès du feu pour terminer de fumer ma pipe, lorsque je vous aperçus assis sur la chaise qui venait d'être quittée par le partant. Je vous regardai attentivement, après quoi je pris un journal pour m'assurer que je ne rêvais pas ; mais quand je le posai, je vous vis encore là. Pendant que je vous regardais sans parler, vous avez disparu graduelle-

ment. Je pensai que vous deviez être endormi à cette heure-là; pourtant, vous m'êtes apparu dans vos vêtements ordinaires, tel que je vous vois tous les jours. » — « Alors, mon expérience me semble avoir réussi, dis-je. La prochaine fois que je viendrai, demandez-moi ce que je veux, car j'avais fixé dans ma tête certaines questions que je voulais vous poser; mais j'attendais probablement que vous m'invitiez à parler. » Quelques semaines après, l'expérience a été répétée avec le même succès; cette fois encore je n'avais pas informé Z. d'avance. A cette occasion, non seulement Z. me questionna sur un sujet qui depuis longtemps était discuté entre nous, mais il me retint par l'influence de sa volonté, quelque temps après que j'eus manifesté le désir de partir. Comme la première fois, il ne me resta aucun souvenir de l'événement à mon réveil. » (M. Moses écrit à la date du 27 septembre 1885, en confirmant ce récit. Il ajoute que ce sont là les seules circonstances dans lesquelles il lui ait été donné de voir la figure d'une personne vivante dans un endroit où cette personne n'était pas.)

Troisième cas (Rapporté par le docteur Wyld, 41, Courtfield Road, S. W. Londres, 1882). — « Miss L. et sa mère étaient depuis nombre d'années mes plus intimes amies; c'étaient des dames de la plus haute intelligence et dignes de la meilleure foi; leur récit a été confirmé par l'une de leurs domestiques; il ne m'a pas été possible de trouver l'autre. Miss L., quelques années avant que je fisse sa connaissance, consacrait une grande partie de son temps à visiter les pauvres. Un jour qu'elle rentrait, saisie par le froid et par la fatigue, elle désira vivement être chez elle, surtout pour pouvoir se réchauffer, au feu de la cuisine. A ce moment même, ou à très peu de distance près, comme les deux domestiques se trouvaient à la cuisine, elles virent tourner la poignée de la porte, et entrer Miss L., qui, s'approchant du feu, tendit les mains et se les réchauffa. Les domestiques remarquèrent qu'elle avait aux mains une paire de gants verts en peau de chevreau. Elle disparut tout à coup devant



leurs yeux, et les deux domestiques, saisies de vive inquiétude, coururent en haut et rapportèrent à Madame ce qu'elles avaient vu, sans oublier le détail des gants verts en chevreau. Madame L. s'imagina que quelque malheur était arrivé à sa fille; toutefois, elle chercha à calmer les domestiques en leur rappelant que Miss L. portait toujours des gants de chevreau noirs, et non pas verts, et qu'il ne devait donc pas s'agir de son « fantôme ». Une demi-heure après, la vraie Miss L. était de retour, et, pénétrant aussitôt à la cuisine, se chauffa au feu; elle portait une paire de gants verts de chevreau qu'elle avait achetés en rentrant, n'ayant pu trouver une paire de gants noirs qui lui convenait. »

Quatrième cas. — Le cas suivant est rapporté par le médecin militaire Harris, de l'artillerie Royale, qui, avec ses deux filles, a été témoin de l'événement. Un groupe d'enfants — fils et filles des officiers d'artillerie en garnison à Woolwich, — jouaient dans le jardin. Tout à coup, une fillette jeta un cri, et s'arrêta en regardant avec un aspect de terreur vers un saule qui se trouvait dans ce lieu. Ses petits camarades l'entourèrent, demandant ce qu'il y avait: « Oh ! dit-elle, là, là ! Ne voyez-vous pas ? Il y a papa qui gît à terre, le sang coule d'un grosse blessure. » Tout le monde déclara ne rien voir absolument. Mais elle insista, donnant la description de la blessure et la position du corps, en s'étonnant que les autres ne le vissent pas aussi nettement qu'elle. Deux parmi les enfants étaient filles d'un des médecins du régiment, dont la maison s'élevait à côté du jardin. Elles appelèrent leur père qui arriva immédiatement. Il trouva l'enfant dans un état de terreur et d'angoisse extrêmes, l'amena dans sa maison, lui assura qu'il s'agissait d'une imagination, et, après lui avoir administré quelques calmants, la renvoya chez elle. Tout le monde considéra cet incident comme le docteur l'avait jugé, c'est-à-dire comme un effet de l'imagination, et on n'y songea plus. Les nouvelles de l'Inde, où se trouvait le père de l'enfant, n'arrivaient que lentement, en ce temps-là, mais

quand le courrier arriva enfin, on apprit que le père de la fillette avait été tué d'un coup de fusil et était mort sous un arbre. En tenant compte de la différence du temps, il a été reconnu que ce fait s'était produit presque au même moment où la petite avait eu sa vision à Woolwich.

Le premier exemple est un simple cas d'impression mentale qui avait fait le parcours de Londres où je me trouvais jusqu'au village du Kent, où était ma bonne. — De même nature est le cas de mon ami, le docteur B., qui a perçu le pressentiment de la mort de sa grand'mère. Dans ce deuxième cas, l'impression fut transmise évidemment par la personne qui écrivait la lettre qu'il reçut. — Dans le premier cas tiré de l'ouvrage du docteur Osgood Mason, nous avons plus qu'une simple impression mentale communiquée. Dans ce cas, une femme mourante manifeste verbalement un désir fort, angoissant, de voir son beau-frère, qui se trouvait à une distance de 13 milles. L'impression ou l'énergie non seulement s'étendit à cette distance, mais elle agit sur les centres auditifs de deux personnes qui dormaient dans une même maison, le beau-frère et la nièce, avec tant de force qu'ils en furent éveillés, et qu'ils entendirent et reconnurent la voix qui les appelait subjectivement. — Dans le cas de l'événement arrivé à mon ancienne cliente, qui fut réveillée et vit l'apparition de son mari dans ses vêtements mouillés, ainsi que dans le cas IV, tiré du livre du docteur Osgood Mason, c'est-à-dire celui de la fillette à Woolwich, qui eut la vision de son père gisant mortellement blessé sous un arbre, l'influence télépathique a voyagé à travers des milliers de milles; dans un cas, du mari à la femme, dans l'autre cas, du père à la fille, et l'impression ainsi transmise avait été si puissante sur leurs centres visuels, que la femme et l'enfant avaient vu subjectivement le mari et le père, ainsi que les circonstances de leur mort, comme s'ils avaient été réellement présents. — Dans le second cas rapporté du même livre, les choses sont un peu différentes, puisque l'agent arrêta la résolution de visiter son ami, M. Z., avant d'aller se coucher; alors qu'il

restait absolument inconscient de tout ce qui devait se produire durant son sommeil, un *stimulus* se porta de lui jusqu'à la maison de son ami, et, agissant sur les centres visuels de M. Z., il fit de manière que ce dernier aperçut subjectivement l'agent et, la fois suivante, qu'il put même causer avec lui. — Dans le troisième cas, Miss L. apparaît dans une vision subjective à deux individus, une demi-heure avant son arrivée en personne, et ceci sans aucun acte conscient de sa volonté, mais simplement par suite de son vif désir de se trouver près du feu de la cuisine. Les cas bien documentés de la même sorte peuvent être multipliés *ad infinitum*; ceux-là aussi se présentent en des conditions et circonstances variées; mais les quelques exemples que nous avons cités suffisent à notre tâche.

Il s'agit de savoir quelle est l'explication de ces phénomènes. Comment un stimulus peut-il être envoyé hors d'un cerveau pour en impressionner un autre à une distance considérable, et produire non seulement une impression mentale, mais l'illusion même, chez les percipients, de voir et d'entendre parler, et cela avec les détails de lieux, de vêtements, etc., dans lesquels l'agent se trouvait en ce moment? Y a-t-il quelque analogie à ce phénomène? Quelle est donc la science qui nous le présente? Le seul exemple connu d'un fait semblable est celui, bien imparfait d'ailleurs, que vous offre la télégraphie sans fil.

Il y a en effet dans l'éther certaines vibrations découvertes par Hertz, appelées ondes ou électro-magnétiques, que l'on calcule devoir être un demi-million de fois plus longues que la moyenne des ondes-lumière. Ces ondes sont projetées en toutes directions, si une puissante perturbation électrique se produit dans l'océan d'éther qui nous environne, au moyen de décharges électriques de haute puissance, telles qu'on les produirait au moyen d'une forte bobine de Rumkorff. Ces ondes peuvent être recueillies et enregistrées par un récepteur placé où que ce soit dans l'étendue de la perturbation, et les vibrations peuvent être réglées de telle façon à la station qui transmet et à celle qui reçoit, au moyen

d'instruments délicatement construits, que l'on parvient à influencer une aiguille aimantée et à épeler les lettres de l'alphabet Morse comme dans la télégraphie ordinaire ; ainsi, des messages peuvent aujourd'hui être envoyés à une distance de milliers de milles sans l'aide de fils.

Il est naturel de se demander si des vibrations semblables peuvent être produites d'une manière analogue par un cerveau qui agirait comme une station de transmission, et être reçues par un autre cerveau à distance, qui agirait comme station de réception et qui serait arrangé de façon à ce que les vibrations puissent être transformées en impressions mentales de pensée, lumière et son, par l'excitation de leurs cellules nerveuses corticales.

En 1903, le professeur Blondlot, de Nancy, découvrit que, si l'on entoure d'une chemise de fer une lampe à incandescence allumée, hormis à un seul endroit, où l'on place une fenêtre d'aluminium, quoique l'on empêche ainsi le passage des rayons de chaleur et de lumière, certains rayons passent à travers la fenêtre ; en les examinant, on constate qu'ils sont d'une fréquence très inférieure à ceux de chaleur et de lumière. Si on fait converger ces rayons sur une lentille d'aluminium, on obtient qu'un jet de flamme de gaz à peine visible brûle d'une manière plus claire ; des corps phosphorescents ou fluorescents, tels que le sulfite de calcium, deviennent aussi plus lumineux et radio-actifs, sous leur influence. Ces rayons N, comme on les appelle, passent à travers une plaque de plomb de 2 millimètres d'épaisseur, ainsi qu'à travers de l'eau de mer, du papier sec de cigarette, une feuille d'étain, du mica, du verre, de la paraffine, du sulfure et d'autres substances. Ils sont toutefois arrêtés par l'eau pure, le papier de cigarettes mouillé, la feuille de plomb de 5 millimètres d'épaisseur, le fer et quelques autres métaux. Un miroir peut les réfléchir comme les rayons de lumière. Ces rayons mêmes comprennent quatre sortes de radiations et sont certainement des rayons spectraux, puisqu'ils peuvent être réfléchis et polarisés, et qu'ils ont une longueur d'ondes bien définies,



occupant une position entre les ondes thermiques et les ondes électro-magnétiques. L'hyposulfite de sodium est un emmagasineur de rayons N, ainsi que l'eau de mer et les pierres exposées à la lumière du soleil. Ces rayons sont pareillement dégagés par des substances telles que le bois, le verre et le caoutchouc, si on les comprime ou on les tord. L'acier trempé, le sulfure cristallisé et les métaux battus sont aussi des emmagasineurs permanents de ces rayons.

Le grand intérêt que présentent pour nous ces radiations est dû aux recherches du professeur Charpentier. Il a trouvé que les nerfs, les centres nerveux et les muscles des hommes et des animaux, surtout des animaux inférieurs, comme la grenouille, dégagent des rayons N, et que l'émission augmente durant l'action physiologique. « Pour étudier ces radiations, on se sert de tubes de plomb de la longueur de 5 ou 10 centimètres. L'une des extrémités est appliquée sur le centre nerveux ; l'autre bout contient un petit morceau de bois ou de carton couvert d'un sulfite de calcium phosphorescent, » avec ce résultat qu'il se manifeste une augmentation de luminosité, laquelle, déjà appréciable à l'état de repos, devient plus accentuée pendant l'action physiologique, par exemple en mettant un muscle en action. La luminosité augmente alors que l'instrument en question est porté sur la région couverte par l'épine dorsale, surtout à ses extrémités lombicales et cervicales. « M. Charpentier a même pu localiser les « centres moteurs » du cerveau par les rayons dégagés alors que ces centres étaient mis en action. On constata même que le centre pour la parole, dans la région de la troisième convolution frontale gauche, dégageait une plus grande quantité de rayons N, alors que la personne parlait à voix haute ou à voix basse. Dans les personnes qui ne sont pas gauchères, il n'y avait pas une action correspondante de la convolution frontale droite. Il paraît que même l'acte de l'attention ou l'effort mental sont accompagnés par un dégagement de rayons, qui augmente la phosphorescence. D'autres centres pour l'écriture, le mouvement de

tel ou tel membre, et les nerfs sensoriels, produisent le même effet. Il paraît donc que tous les centres nerveux, quand ils sont en action, dégagent une plus grande quantité de rayons N qu'à l'état de repos. » (*The British Medical Journal*, 1903.)

On a récemment présenté à la « Société Universelle d'Études Psychiques » des photographies par le commandant Darget, que l'on dit avoir été produites par des radiations humaines. L'opérateur, rien qu'en fixant son attention sur un objet ou une scène donnée, aurait impressionné la plaque photographique de telle manière que, quand elle fut développée, l'objet ou la scène s'y trouvait reproduite. Ce fait a toutefois besoin d'être confirmé. En tout cas, ces recherches récentes permettent de croire à la probabilité que le cerveau dégage des radiations pouvant voyager à travers l'espace, et agir comme des *stimuli* sur les cellules nerveuses corticales, qu'elles soient visuelles ou autres, des cerveaux qui se trouvent dans l'étendue de leurs radiations, pourvu que ces cerveaux soient suffisamment sensitifs ou adaptés à les recevoir. Il resterait à prouver si ces radiations sont des rayons N ou non; il est toutefois assez significatif de constater que les rayons N s'approchent en longueur et en périodicité des rayons électro-magnétiques dont on se sert pour la télégraphie sans fil. Dans son discours sur la médecine, prononcé à la réunion annuelle de l'Association Médicale Britannique, l'année dernière, le docteur Maudesley s'exprimait comme il suit: « Quelle est la nature de la translation subtile d'énergie entre l'intelligence active et l'intelligence réceptive, au moyen de laquelle la première excite la croyance latente et l'énergie de la seconde? » (il s'agit de la foi qui guérit). « Sans admettre les étranges histoires de la télépathie, de l'apparition solennelle d'une personne quelconque au moment de sa mort à des milliers de lieues de distance, du fantôme inquiet qui hante les scènes de ses espoirs et de son activité passés, on peut se demander si deux cerveaux ne peuvent pas se trouver dans un accord de sympathie qui leur permette de transmettre ou de recevoir

une émanation subtile de l'esprit sans l'intermédiaire des sens. En considérant ce qu'est le cerveau humain, avec ses millions de cellules, les complexités de sa structure minutieuses, ses compositions chimiques sans nombre et les forces condensées dans ses éléments microscopiques et ultramicroscopiques — le tout constituant une sorte de microcosme de forces cosmiques, auquel on ne peut comparer aucun arrangement concevable de batteries électriques ; en considérant, enfin, que des ondes d'énergie se répandent d'une station électrique à travers l'espace et sont reçues, enregistrées par un récepteur adapté à des milliers de lieues de distance, il n'est pas inconcevable que le cerveau humain peut dégager plus d'ondes subtiles encore, et qu'un cerveau récepteur, dûment accordé, peut les enregistrer et les interpréter. Est-ce, après tout, une simple fantaisie, cette atmosphère mentale ou cet effluve qui se dégagent d'une personne pour en impressionner une autre, en la caressant d'une manière sympathique, ou en l'irritant d'une manière antipathique ? »



Quelques faits supernormaux

I

Le 13 mai 1904, vers deux heures de l'après-midi, Mme M. A. était au lit en proie à un accès de fièvre. Elle ouvrit tout d'un coup les yeux et vit, penchée sur elle, une femme dont elle ne découvrit que le buste. Au bas de ce buste était inscrit un prénom: *Marie* et un nom dont elle ne put lire que la dernière syllabe : *et*.

Le 15 mai, Mme A. quittait Paris, allait chercher un logement à Montgeron et à Crosnes, en Seine-et-Oise. A Crosnes, elle trouva un logement au premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage.

Avant de s'installer, elle resta quelques jours à l'hôtel. Le soir du 21 mai, jour de l'installation, la femme du locataire du rez-de-chaussée vint prendre de ses nouvelles. Mme A. reconnut en elle la femme dont le buste lui était apparu. Elle lui demanda son nom ; cette dame répondit qu'elle s'appelait Galich*et*. Mme A. lui dit alors : « Je suis sûre que vous vous appelez Marie. » Mme Galichet attesta qu'en effet ce prénom était le sien.

M. A., qui est mon ami intime, me confirma que sa femme ignorait, jusqu'au moment où elle quitta Paris, l'existence même de Crosnes.

II

En 1903, M. P., de Clermont-Ferrand, étudiant en droit, candidat à l'École coloniale, m'a rapporté que, quelques jours après la mort de sa grand'mère, la sonnette de la maison où il habitait avec ses parents et où le décès était survenu, se mit à sonner sans que personne la tirât. Elle sonnait plusieurs fois par jour, pendant une période de deux, trois ou quatre jours, s'ar-

rêtait durant un temps à peu près égal et se remettait à sonner pendant deux, trois ou quatre autres jours, le tout pendant deux semaines. M. P. sortit une fois dans la rue pour constater qu'on n'agitait pas du dehors la sonnette. Il ne vit personne, ni de près ni de loin, et de *l'autre côté de la porte la sonnette continuait à sonner.*

Un ouvrier vint examiner le mécanisme et le trouva normal.

III

Mme A. L., ma cousine, femme d'un procureur de la République, perdit sa mère lorsqu'elle avait huit ans, en août 1882. Au mois d'octobre de cette même année, un soir, étant couchée au premier étage de la maison qu'elle habitait avec son père et sa grand'mère elle eut une vision : elle vit une sorte de vapeur blanche se détacher d'une armoire placée à 2 mètres de son lit et se diriger vers elle. Cette vapeur se terminait par une tête où elle reconnut les traits de sa mère. L'apparition, d'abord vague, en avançant se précisait. Effrayée, ma cousine appela. On vint la rassurer et tout disparut. Il était 9 heures. Mme A. L. affirme qu'elle ne rêvait pas et que même elle était assez bien éveillée pour entendre son père et sa grand'mère parler au rez-de-chaussée dans la salle à manger.

IV

Le 19 octobre 1891, mon mari venait de quitter ma chambre pour prendre le train de 5 heures et demie du matin. J'étais dans un demi-sommeil quand j'entendis distinctement deux coups frappés à la porte de ma chambre qui donnait au pied de mon lit, ce qui me fit ouvrir les yeux. Et je vis alors ma mère au bas de mon lit. Je distinguai ses traits. Elle me regardait, souriant tendrement. Elle était enveloppée d'un nuage blanc. Ce fut pour moi une minute de grande joie qui passa bien vite. Elle s'éclipsa dans une boule de feu nuageuse qui suivit le plafond de ma chambre ; deux autres boules prirent la même direction et disparurent à mon regard du côté de la fenêtre qui n'était pas ouverte. J'avais perdu un frère trois semaines après ma mère et mon père dans l'année qui avait suivi : janvier 1883 à mai 1884. Je n'ai pas eu de paroles.

Marie H., à St-N.

V

L'un de mes amis, actuellement en Indo-Chine, eut, étant

élève de philosophie au lycée de N., un rêve télépathique d'une remarquable intensité. Il a bien voulu en écrire pour moi la relation suivante et m'autoriser à la publier.

« A la fin d'octobre 1897, j'étais encore au lycée. Quand je l'avais quittée, ma grand'mère était en bonne santé et personne, parmi les siens, ne pouvait croire qu'elle dût mourir sitôt. J'étais sans nouvelle d'elle depuis la rentrée des grandes vacances, lorsqu'un matin, vers 4 ou 5 heures, j'eus un cauchemar. J'étais dans sa chambre, éclairée par une lumière, car il faisait encore nuit. Dans un lit qui n'était pas son lit habituel, ma grand'mère agonisait. En des attitudes de tristesse, se tenaient près d'elle, avec mon grand-père, mes deux tantes dont la présence m'étonna, car l'une était institutrice dans un canton assez éloigné et l'autre aurait dû être avec son mari, fonctionnaire dans un lycée de Paris. Je ne semblais pas être présent pour eux, mais seulement pour ma grand'mère. Elle parut me voir, ne me parla pas, mais parla de moi. Je n'ai pas conservé le souvenir des paroles qu'elle prononça alors, pas plus que de celles que j'entendis prononcer dans la chambre. J'étais très ému. Ce rêve dura, autant que je puis l'apprécier, quelques minutes, et je dormis mal à partir de ce moment. Quand je m'éveillai, beaucoup plus tôt que d'habitude, j'étais fatigué et troublé et j'avais la conviction — je savais — qu'il était arrivé quelque chose à ma grand'mère. Ne la sachant pas malade, je me refusais à croire à sa mort. Aussi lorsqu'à 10 heures on vint m'appeler au parloir et que je me trouvai en présence de mon oncle qui venait me chercher en passant (il arrivait de Paris appelé par une dépêche envoyée la veille au soir), je fus fixé. Je trouvai la chambre mortuaire comme je l'avais vue en songe la nuit précédente ; les mêmes personnes étaient là. Je ne parlai à personne de mon rêve ; mais j'appris qu'avant de mourir, ma grand-mère avait manifesté le regret que tout le monde ne fût pas présent et avait parlé de moi qu'elle aimait beaucoup. Elle était morte vers la même heure où je la vis.

« Était également présent dans mon rêve un oncle que je devais croire à Dakar (Sénégal) ; il avait quitté son poste quelque temps auparavant. Je le vis en personne, le lendemain, avec les autres membres de la famille.

« *Signé* : E. D., 16 mai 1904. »

R. A. Fleury,

de la Société universelle d'études psychiques.

Nantua, 25 février 1907.

CORRESPONDANCE

A propos de la Hatha-Yoga.

J'ai assisté, dans un voyage aux Indes, à l'expérience du panier et du petit enfant, dont Mme Annie Besant a entretenu les lecteurs des *Annales* dans le fascicule de novembre dernier. Elle se fit sur le pont du bateau. Les passagers faisaient cercle autour de l'Hindou. L'enfant, de huit ans environ, entra dans le panier; il le remplissait exactement en s'y tenant les membres repliés. On ne le lia pas. Le panier était en osier tressé vulgaire. L'homme silencieux se mit d'un côté du panier, et le larda de mille coups avec une sorte de sabre-baïonnette que l'assistance avait pu examiner au préalable. Il y allait avec une extrême vitesse, la pointe ressortant chaque fois du côté opposé. Il resta toujours du même côté du panier, mais le larda dans toutes les directions.

Il ne s'écoula pas de sang ; l'enfant sortit intact.

J'ai attribué le succès de l'expérience à une très grande habileté; l'enfant prend toujours la même position, l'Hindou a des points de repère sur le panier, il passe ainsi son sabre entre les membres.

Mme Annie Besant nous parle de sang écoulé. Il aurait fallu en recueillir sur une lame et l'examiner au microscope. On aurait su s'il y avait hallucination ou duperie, le sang humain pouvant être distingué de celui des animaux.

Il faut une grande précision dans les observations, sans quoi elles sont sans valeur.

Docteur Félix Regnault.



L'incombustibilité chez les médiums.

Monsieur le Directeur,

Dans le fascicule de janvier dernier de vos *Annales*, il est question des exercices auxquels se sont livrés des marabouts de Tripoli devant des observateurs italiens. L'un d'eux, raconte M. Penne, laissa assez longtemps un doigt dans la flamme d'une bougie sans qu'il en résultât la moindre brûlure. Dans la livraison de février, M. de Vesme parle de l'incombustibilité de certains médiums, à propos des anciennes « épreuves du feu ».

A Alger, au cours d'une séance de spiritisme où le médium se trouvait être une femme, Vincente Garcia, cette dernière sortit du cabinet médiumnique, tenant à la main un rouleau de papier qu'elle déchira par morceaux rassemblés en tas sur la table. Puis, s'emparant d'une lanterne en verre, sorte de cylindre ouvert par le haut auquel on donne le nom de trotteuse, elle alluma le tout et une flamme s'éleva autour de la lanterne qui se fendit et fut brisée. Alimenté par la bougie qui fondait, le feu dura environ deux minutes, d'après l'évaluation de MM. Barbet et Valentin qui étaient présents. Pendant tout le temps de la combustion, le médium tint les mains au milieu de la flamme et il n'en résulta pour elle aucun inconvénient. Après avoir débarrassé les mains du médium du noir de fumée qui les recouvrait, on put constater qu'elles ne portaient aucune trace de brûlure. La même scène se reproduisit quinze jours après dans une autre séance ; c'était pendant l'hiver de 1903, si j'ai bon souvenir.

Docteur DECRÉQUY.

Les expériences de transmission de la pensée

Cher Monsieur Dariex,

Voulez-vous accueillir ces réflexions sur les Zancig, si vous jugez qu'elles en vaillent la peine ?

Pour moi qui, pendant plusieurs années, ai pu constater si souvent la transmission mentale, toute expérience de démons-

tration, faite sans que l'opérateur et le sujet soient séparés par des centaines de mètres, est absolument sans valeur.

De tous les faits dont s'occupent les *Annales*, aucun n'est plus facile à démontrer d'une façon indiscutable que la transmission mentale, si on opère comme je l'aurais fait moi-même, si mon sujet avait consenti à être présenté à d'autres que mes intimes.

Quelle objection faire, en effet, à des expériences faites sous le contrôle de savants, le sujet et l'opérateur placés dans des maisons distantes de 4 à 500 mètres et plus?

Le groupe qui surveillerait le sujet ignorerait naturellement les ordres qui seraient transmis par l'opérateur, sur l'initiative des personnes qui seraient auprès de lui : elles n'auraient qu'à noter tout ce qui se passerait devant elles et tout ce que dirait ou ferait le sujet ; on verrait ensuite, en comparant ces notes avec celles prises auprès de l'opérateur si les ordres ont été compris.

On aurait chance, en opérant ainsi, d'avoir des expériences très souvent réussies et ne prêtant, il me semble, à aucune critique. Je dis « très souvent réussies », car ce serait une erreur de croire, *s'il s'agit d'une vraie transmission mentale*, même intense, qu'elles réussiront toujours.

Il y a en effet deux faits que j'ai pu constater très nettement.

1° La transmission n'a pas lieu, à certains moments;

2° La transmission ayant eu lieu, le sujet refuse absolument d'obéir.

Mais, pour les esprits non prévenus, il me semble que les insuccès ne signifient rien, si à côté on peut mettre des expériences réussies, d'une façon excluant rigoureusement la fraude, et faites comme je dis plus haut.

Un fait qui me frappe, c'est que M. Zancig, annonçant qu'il publiera un livre et ne dira pas *son secret,* avoue par là même qu'il s'agit d'un truc.

Il n'y a pas de *secret* dans la transmission mentale : nous ne sommes pas maîtres de l'obtenir certainement avec tels et tels sujets, et de ne pas l'obtenir avec tel autre, ou de l'obtenir toujours.

Jusqu'ici, il semble qu'elle ne peut être observée qu'entre opérateur et sujet, après de nombreuses hypnotisations; la suggestion verbale directe semble avoir eu un effet décisif dans le cas dont je me suis occupé. Et je pense que si tous ceux que ces questions intéressent et qui ont la chance d'avoir sous la main des per-

sonnes amenées facilement en somnambulisme, formulaient leur suggestion comme je l'ai fait (1), la transmission mentale serait obtenue bien plus souvent.

Veuillez agréez, cher Monsieur Dariex, mes bien affectueuses salutations.

Paul FRANCEZON.

Alais, 15 février 1907.

(1) Voir *Annales des Sciences psychiques*, 1893, n° 3.



LES NOUVEAUX LIVRES

ALEXANDRE AKSAKOF : **Animisme et Spiritisme**, traduit de l'édition russe, par Berthold Sandow. (Paris, librairie des Sciences Psychiques, 1906. — Prix : 20 fr.)

La première édition de la traduction française de cet ouvrage, classique pour l'étude du spiritisme, était épuisée depuis quelques années déjà et faisait prime chez les bouquinistes. La nouvelle édition est donc la bienvenue, et nous recommandons très vivement cet ouvrage surtout à ces spirites qui ne se font pas une idée suffisamment claire de la différence entre les phénomènes *spirites* et les phénomènes purement *animistes*. Les personnes portées à attribuer légèrement tous les phénomènes à l'« animisme » seul, y trouveront aussi d'utiles sujets de réflexion.

Quelques améliorations typographiques justifient, au moins partiellement, l'augmentation du prix de ce livre dans cette nouvelle édition.

J. MALGRAS : **Les Pionniers du spiritisme en France.** (Paris, librairie des Sciences Psychologiques, 1906. — Prix : 8 fr.)

C'est un beau volume, illustré de 62 portraits hors texte, qui ne manquera pas de prendre la place d'honneur sur les étagères et les consoles des salons spirites. L'auteur n'a pas la prétention de présenter aux lecteurs un tableau complet de la vie et des gestes des personnes qui se sont fait remarquer dans le combat pour les idées spirites. Il intitule modestement, mais justement son ouvrage : « Documents pour la formation d'un Livre d'Or des Sciences Psychiques. » Il divise son œuvre en deux parties : *les Aînés*, comprenant les personnes aujourd'hui décédées ; *les Contemporains*, consacrée à celles qui jouissent encore de la lumière du jour. La première partie est réellement

intéressante ; elle contient des documents fort appréciables ; la deuxième est peut-être plus curieuse, mais les discussions théoriques, souvent de peu de valeur, y empiètent par trop la place qu'on voudrait voir destiner à des notices biographiques. Sans citer des noms, nous ferons remarquer que quelques mots seulement sont consacrés à des personnes ayant joué un rôle prééminent dans le combat pour les idées spirites en France, alors que quelques autres personnalités y occupent une place absolument en disproportion avec leur importance réelle.

JOHN-ANTOINE NAU : **La Gennia.** (Paris, A. Messein, éd., 1906. — Prix : 3 fr. 50).

M. J.-A. Nau, qui est un lauréat de l'Académie des Goncourt, a écrit l'un des meilleurs romans que les phénomènes métapsychiques aient inspiré à un écrivain depuis *Séraphita* de Balzac. Non pas que les aventures narrées dans cet ouvrage littéraire aient un caractère scientifique sérieux ; mais elles ont quelque chose de si étrange, de si fantastique, que la lecture en est généralement très attrayante.

FEDERAÇAO ESPIRITA BRAZILEIRA : **Livro do Centenario** (Rio de Janeiro, Livraria de Federaçâo Espirita Brazileira, 1906.)

Cet opuscule est un souvenir des fêtes et des travaux réalisés, en 1904, par l'initiative de la Fédération Spirite Brazilienne, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Allan Kardec. Il ne manque donc pas d'un certain intérêt documentaire.

WILLY REICHEL : **A travers le Monde. Investigation dans le domaine de l'Occultisme.** (Paris Fr. Gittler, 2, rue Bonaparte.)

Ce petit volume a un double intérêt : c'est d'abord un récit de voyage très attrayant aux pays lointains, au Far-West américain, depuis l'Alaska jusqu'au Mexique ; c'est ensuite la relation d'expériences médiumniques et occultiques, auxquelles l'auteur a pris part dans le cours de ses pérégrinations à Lily Dale, à Chicago, à Los Angeles et surtout à San Francisco ; parmi ces expériences, les matérialisations obtenues avec le médium Miller sont certainement les plus importantes.

ALFRED LE DAIN : **L'Inde antique** (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — Prix : 3 fr. 50).



ALFRED LE DAIN : **La Linguistique vulgarisée. Étude sur l'origine et l'unification du langage** (Paris, Chacornac, éd., 1906. — Prix: 7 fr. 50).

Dans *l'Inde antique*, dont une édition avait paru déjà il y a quelques années, M. Le Dain s'est proposé d'établir le parallélisme existant entre la science psychique des anciens Aryens, nos progéniteurs, et la science psychique moderne, qui n'est à ses yeux qu'un faible reflet des recherches qui ont été faites, il y a des milliers d'années, par les « Initiés ». M. Le Dain attire l'attention des lecteurs sur de nombreux phénomènes rapportés dans le grand poème hindou, le Ramayâna, que Michelet appelait *une mer de lait.*

M. Le Dain est membre de la Société Asiatique ; ses études sur la littérature asiatique et ses travaux dans l'Inde lui donnent une certaine compétence, dont on trouve une nouvelle preuve dans son autre ouvrage : *la Linguistique vulgarisée,* dont une nouvelle édition a aussi paru dernièrement. Comme les langues indo-européennes présentent un caractère commun, il s'en suit, selon l'auteur, qu'en classant méthodiquement les radicaux d'un même groupe ethnique, on peut arriver à connaître l'*ossature* de plusieurs idiomes à la fois. Par la permutation des lettres, *loi primordiale* de la philologie, on obtient ce résultat.

ALTA : **L'Évangile de l'esprit : Saint Jean traduit et commenté** (Paris, Chacornac, éd., 1907. — Prix: 3 fr. 50).

P. VERDAD-LESSARD : **Un Nouveau Sacerdoce.** (Paris, P. Leymarie, éd., 1906. — Prix : 1 fr. 50.)

H. N. DE FRÉMERY : **Handleiding tot de Kennis van het Spiritisme.** (Bussum, Hollande; Van Dishoeck, éd.)

CLAIRE G... : **Souvenirs et Problèmes spirites.** (Paris, Librairie des Sciences Psychiques. — 5 francs.)

SÉDIR : **Le Fakirisme hindou.** (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — Prix: 1 fr. 50).



AU MILIEU DES REVUES

Souvenirs subconscients se manifestant par des hallucinations visuelles.

(*The Journal of the American Society for Psych. Research*, New-York, janvier 1907.)

« Un jour, vers la fin de l'année 1903, je me rendis à la classe d'histoire romaine, dans mon école, sans m'être occupée de la leçon que je devais étudier. Je n'avais pas l'habitude de feindre de savoir ce que je ne savais pas, ce qui fait que lorsque le professeur me posa une question, je me levai et je commençais à dire : « Je ne sais pas ma leçon aujourd'hui », lorsque soudain m'apparut en lettres rouges sur le tableau noir, devant moi, la réponse à la question. J'hésitai un instant; ensuite je lus à haute voix ce qui était écrit. La réponse était exacte. Les lettres rouges ne paraissaient pas tracées au crayon mais à l'encre. Cela m'arriva à plusieurs reprises au cours de l'année, mais uniquement au sujet de l'histoire romaine.

« Dans le printemps de l'année 1905, dans la classe de Virgile, je fus envoyée au tableau noir pour traduire quinze lignes de Virgile. Or, je ne connaissais que les premières cinq lignes. Je commençai donc bravement. Vers la cinquième ligne, j'hésitai. Je ne savais plus qu'écrire; je voyais quelques lignes tracées précédemment dans la partie inférieure de l'ardoise, et alors, pour gagner du temps, comme j'attendais le coup de sonnette qui devait nous annoncer la fin de la leçon, je demandai au professeur si je pouvais effacer ce qu'il y avait écrit en bas. Elle regarda et me dit : « Mais il n'y a rien du tout; continuez donc votre traduction ». Tout étonnée, je regardai le professeur : « Ce qu'il y a écrit, dis-je », en l'indiquant. Elle me répondit : « Ne faites pas la sotte, il n'y a

« rien d'écrit ». Les jeunes filles commençaient à me regarder et à rire, et alors je ne dis plus rien, et je repris ma traduction. J'achevai ainsi la cinquième ligne. La mystérieuse écriture maintenant me barrait l'espace qu'il me fallait pour continuer ; je la regardais. Elle me parut devoir être la traduction des dernières dix lignes de Virgile, que je devais écrire, mais que je ne savais pas. L'écriture me semblait tracée avec la craie ; elle était très inclinée, alors que la mienne est très renversée. Je saisis la craie et je décalquai l'écriture. C'est alors seulement que le professeur commença à la voir ; elle lut la traduction et dit : « Vous améliorez, Anna ». Mais elle ajouta ensuite : « Pourquoi ne pas écrire tout de la même écri« ture? Voyez quelle figure ça fait : dans les premières cinq « lignes l'écriture est renversée ; le reste est incliné. » — A. B. »

Le professeur Hyslop, qui communique ce cas bizarre, estime qu'il est d'autant plus intéressant, qu'il n'est pas aisé de l'expliquer, au moins d'après un examen superficiel. Il se rapporte à une jeune fille que le professeur connaît personnellement, ainsi que les autres membres de sa famille. Il ne peut pas y avoir de doute que la jeune fille a réellement raconté le fait tel qu'elle s'en souvient. On peut faire bien des conjectures sur l'origine du phénomène. Il ne paraît toutefois pas être autre chose qu'une production hallucinatoire de sa subconscience. Elle avait étudié les matières qui se sont trouvées reproduites devant son imagination, et ce qu'il y a d'intéressant dans ce cas, c'est la manière ingénieuse dont la conscience subliminale — s'il s'agit bien d'elle — a rappelé et reproduit par une hallucination une connaissance qui ne se présentait pas à la mémoire du sujet d'une façon normale.

Un point important pour apprécier ces incidents, c'est que, deux ans plus tard, l'écriture automatique se développa dans la jeune personne et présenta des caractères très intéressants.

Quelques cas presque identiques au précédent ont, d'ailleurs, été publiés dans les dernières années.

Ce que les recherches psychiques peuvent faire pour la religion.

(*The Homiletic Review*, New-York, décembre 1906.)

Sir Oliver Lodge publie sous ce titre un article dans lequel il

développe l'opinion que l'investigation scientifique de la télépathie, de la clairvoyance, de la médiumnité et d'autres semblables facultés supernaturelles de l'intelligence sur la matière à distance, doivent inévitablement appuyer la vraie religion. Par « vraie religion », Sir Oliver Lodge entend évidemment le Christianisme. Quelle que puisse être l'opinion qu'on s'est formée au sujet des rapports entre la religion et la science, l'avis d'un savant comme le professeur Lodge mérite d'être retenu.

Sir O. Lodge a soin d'abord de remarquer qu'en tout cas la religion ne dépend pas de ces choses. « Sans doute, dit-il, il est de la compétence de la science d'établir si un prophète possède réellement des facultés extraordinaires, et jusqu'à quelles limites s'étend son pouvoir, mais quel que soit ce pouvoir, c'est par la valeur de sa révélation qu'il faut le juger, et non point par l'extension de sa puissance mentale sur la matière. » Il continue :

« Le pire des hommes est à même de faire des choses qui dépassent la puissance d'un insecte — des choses qui paraîtraient miraculeuses à ce dernier, s'il avait une conscience assez développée pour pouvoir en juger. Il est manifestement erroné d'accepter une révélation mauvaise ou immorale seulement parce qu'elle est accompagnée par des phénomènes étonnants.

« Il y a toutefois quelque chose à dire dans le sens contraire. On peut supposer qu'un être humain d'une nature remarquablement élevée soit nanti de facultés et de pouvoirs qui dépassent la moyenne de ceux dont dispose l'humanité — facultés et puissances qui peuvent être inintelligibles aussi bien pour lui-même que pour qui que ce soit.

« Même un génie possède un commencement de pouvoirs exceptionnels. Personne ne peut expliquer à priori quelques-unes parmi les œuvres des grands esprits de l'humanité. Le génie combiné avec la sainteté pourrait peut-être aller plus loin encore, et faire ce qui pour les hommes ordinaires est une merveille et un miracle...

« En outre, bien qu'un grand nombre parmi nous sympathise avec le Fondateur du Christianisme dans son affirmation que les signes et les merveilles ne sont pas les vraies lettres de créance d'une religion (1), nous devons toutefois reconnaître que la

(1) En réalité, Jésus parle à plusieurs reprises de ses miracles



croyance religieuse a été parfois ébranlée, et fréquemment troublée, par le fait que les documents historiques sur lesquels elle se fonde contiennent des affirmations miraculeuses, difficiles à accepter comme des faits qui correspondent à la réalité que nous rencontrons dans le monde, difficiles à repousser sans discréditer le restant du témoignage historique. On conçoit que l'impossibilité supposée d'accepter l'authenticité de certains récits exerce une certaine influence négative ou inhibitoire, qui n'existerait pas si l'ordre de faits relatés venait faire partie de la science acceptée ou orthodoxe.

« Il me semble donc que l'effort persistant que l'on fait dans les quartiers de la science qui sont maintenant considérés comme plutôt hétérodoxes et d'avant-garde pour examiner les phénomènes considérés comme occultes et anormaux, pour les faire rentrer dans le cercle des faits qui peuvent être étudiés expérimentalement, doit aider indirectement cette restauration de la vraie religion à laquelle nous visons, dont les signes sont déjà perceptibles dans la répugnance croissante à accepter une interprétation purement mécanique du monde, ou à reconnaître toute limite bien nette de l'expansion et du développement futur de l'être humain. »

Si la science, dans ses recherches, finit par trouver Dieu, Sir Oliver Lodge est d'avis que cela élargira immensément le champ aussi bien de la science que de la religion, et étendra leur influence sur des millions de personnes qui actuellement n'en sont pas touchées. Il ajoute :

« Un âge de religion s'approche, ou semble s'approcher aux yeux des personnes qui peuvent discerner les signes des temps, dans lequel, ayant divorcé avec toute superstition et s'étant alliée avec les notions scientifiques et progressives, elle ne sera plus le soulagement de quelques personnes, mais elle sera reconnue comme une puissance authentique par le plus grand nombre, et elle deviendra une influence vivifiante dans la masse de l'humanité...

« Si la religion est *vraie*, si elle a une base substantielle de réalité et d'authenticité, elle ne doit pas avoir uniquement un côté émotionnel, mais aussi un côté intellectuel ; elle doit être par là partiellement accessible à la recherche scientifique.

---

comme de ses lettres de créance auprès des hommes. Voir Saint-Jean, V, 36 et X, 37 ; Saint-Mathieu, XI, 21-23 et XI, etc.

« Un temps viendra où la poursuite révérente de la vérité naturelle, qui est ou qui devrait être le domaine de la science, nous amènera à la compréhension et à l'assimilation de *faits* qui nous paraissent aujourd'hui des merveilles isolées et supernaturelles. Maintenant bien des personnes considèrent presque comme une profanation de vouloir examiner le côté intellecluel de ces faits merveilleux et de les classer sous le contrôle de certaines lois ; on estime qu'ils appartiennent à un ordre d'existence ultra-scientifique et sacrée ; on craint sans doute que ce qui est connu perde de son caractère sacré et de son mystère...

« Cette répugnance pour l'examen scientifique est une chose humaine, et il ne serait peut-être pas prudent de la détruire trop rapidement ; je prévois toutefois une époque où l'investigation scientifique cessera d'être regardée comme une mer fermée, une mer Méditerranée, au delà de laquelle on ne saurait naviguer sans impiété ; une époque où de nombreux pionniers audacieux oseront passer les Colonnes d'Hercule en pénétrant dans les eaux occidentales gonflées par les marées, et l'*Oceanus* mystérieusement infini deviendra l'Atlantique familier, le chemin ouvert au commerce avec un monde nouveau. »



ÉCHOS ET NOUVELLES

Les Zancigs et le gramophone.

Le mystère qui entoure les étonnantes performances des Zancigs est encore insoluble, malgré l'ingénieuse idée du *Punch*, que la nation britannique fasse une souscription d'un million de livres pour acheter le secret !

Dans les derniers jours du mois dernier, les journaux londoniens parlaient d'une intéressante application du gramophone au contrôle des expériences des Zancigs. La rapidité et volubilité de parole qui est propre à M. Zancig rend parfois malaisée l'œuvre des sténographes même les plus habiles. Cette fois, M. Zancig émettait dans le gramophone ses questions habituelles de : « Qu'est-ce que c'est que ça ?... Et cela ?... Maintenant ceci ? », etc. Mme Zancig, de l'autre côté du paravent, répondait à son tour dans le gramophone placé à côté d'elle. A l'aide de cet instrument on constata ensuite que Mme Zancig avait répondu à 50 demandes en deux minutes et trente secondes; elle ne s'était trompée légèrement qu'une ou deux fois. Parmi les objets dont M. Zancig était censé transmettre mentalement le nom à sa femme, se trouvaient des articles bien inattendus : une statuette d'ivoire, un instrument spécial pour polir les clous, un jouet d'enfant, etc.

Tout ce que les Zancigs ont dit étant ainsi enregistré sur les rouleaux du gramophone, on pourra examiner si la combinaison des mots, l'inflexion de la voix, etc., pouvaient permettre au couple mystérieux de communiquer au moyen d'un code acoustique secret.

Parmi les personnes qui ont assisté à cette séance, le *Standard* signale le professeur Mac-Dougal, venu exprès d'Oxford, Lord Northcliffe, Lord Montagu of Beaulieu, et un représentant de notre édition anglaise.

La mort du colonel Olcott.

Le colonel H.-S. Olcott, président fondateur de la Société Théosophique, est mort d'une maladie de cœur à Advar, dans l'Inde, le 17 courant. Il était souffrant depuis quelque temps déjà ; sa maladie avait été aggravée par une chute qu'il avait faite l'été dernier à bord d'un navire.

En 1874, le colonel Olcott s'était rendu à Chittendem (Vermont, États-Unis), et y avait assisté à des phénomènes étonnants de matérialisation qui se produisaient dans l'habitation de campagne de M. Eddy. Il rendit compte de ces séances dans certains journaux de New-York. Ces récits attirèrent à Clittendem la baronne Blavatsky, fondatrice de la secte théosophique ; c'est là que le colonel Olcott la rencontra pour la première fois. La Société Théosophique fut constituée l'année suivante à New-York, et le colonel Olcott y consacra toutes ses forces jusqu'à la fin de ses jours.

Une séance de matérialisation à Paris.

Les spirites de Paris ont été vivement intrigués par un petit article intitulé : *Fantômes scientifiques*, paru dans le numéro du 3 février de *Nos Loisirs*, supplément hebdomadaire illustré du *Petit Parisien*. Cet article, accompagné d'illustrations tapageuses de fantômes, ne porte malheureusement aucune signature, rien qui puisse démontrer qu'il ne s'agit pas d'un simple canard.

L'auteur de l'article commence en disant : « Le temps n'est plus où l'on haussait les épaules quand on parlait des tables tournantes. Le temps même n'est plus où l'on faisait tourner les tables. Chacun sait aujourd'hui que le fait de faire mouvoir un meuble quelconque est facile à obtenir avec un peu de patience (trois quarts d'heure environ au début) et un peu de médiumnité chez les opérateurs... »

Le collaborateur de *Nos Loisirs* donne le récit de la séance dans laquelle on aurait obtenu les photographies qui accompagnent l'article. « La réunion avait lieu dans l'atelier du photographe bien connu S... ; étaient présents : le vicomte de Pl...,

avocat à la Cour d'appel (pas de trace de lui dans le Bottin !) ; le docteur G..., spécialiste des maladies nerveuses, et le médium R... Ce dernier, homme du monde, désire absolument rester dans l'ombre... » Des « langues de feu » apparurent, puis « une multitude de mains », puis deux fantômes.

Comment croire à des histoires débitées en de pareilles conditions ?...

Un procès pour une « maison hantée »

On a beaucoup parlé, il y a quelque deux ans, surtout en Angleterre, des phénomènes de « hantise » que l'on disait se produire dans une villa d'Egham, alors occupée par M. Stephen Philips, le poète tragique bien connu. M. Philips lui-même a raconté dans plusieurs entrevues les faits étranges qui se passaient dans sa demeure. Tout marcha bien tant que M. Philips occupa la maison, mais quand il la quitta, une fois le terme de la location fini, le propriétaire de la villa, M. Arthur Barrett, ne trouva plus de locataires. Personne ne se souciait de vivre dans la familiarité d'esprits invisibles, qui ouvraient et fermaient les portes, frappaient des coups sur les murailles et sur les meubles, etc. M. Barrett s'avisa alors d'engager un procès pour payement de dommages-intérêts contre le *Daily Mail*, qui avait été l'un des journaux qui s'étaient plus occupés de la hantise d'Egham, et contre notre confrère le *Light*, de Londres, qui avait partiellement reproduit ses récits.

Le procès traîna en longueur, dans le maquis de la procédure, jusqu'au jeudi 8 courant; alors les débats eurent lieu devant la King's Bench, division de la haute Cour de Justice. Le plaignant dut reconnaître que le *World* s'était déjà occupé de la maison hantée dès l'année 1900 ; *l'Express* en avait parlé quatre ans plus tard. Tout le monde, à vingt milles à la ronde, connaissait cette hantise. Il soutint toutefois que la publication du *Daily Mail* et du *Light* lui avait encore causé de sérieux dommages empêchant aussi les étrangers, qui venaient de loin et ne connaissaient pas les bruits en question, de louer la villa.

Le *Daily Mail* a été condamné à payer au plaignant 90 livres et le *Light* 10 livres.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Une série de séances avec Eusapia, sous la direction du professeur Lombroso, à Turin. La force enregistrée par l'appareil de Marey.

Le compte rendu de ces séances a paru dans la *Stampa*, le plus important journal de Turin. Les expériences ont eu lieu dans une salle de la Clinique de Psychiâtrie de l'Université, au cours de février dernier. Le professeur Lombroso était aidé par ses deux assistants, les docteurs Imoda et Audenino. Il s'était bien gardé, d'ailleurs, de tomber dans l'erreur coutumière aux savants qui s'avisent de faire des expériences médianimiques : celle de réduire l'assistance à deux ou trois expérimentateurs savants, mais impropres à obtenir — ou produire — les phénomènes qu'il s'agit d'étudier. Voici comment était composée l'assistance des réunions de Turin. Outre les trois savants sus-nommés, en faisaient partie : MM. le docteur Norlenghi, conseiller municipal, docteur Joseph Roasenda, M. Joseph Bocca, avocat, éditeur italien bien connu, professeur Jannacone de l'Université, M. Pomba, ingénieur, comte Guy Borelli, M. René Maris, avocat, M. Jacques Barbaroux, avocat, M. Jean Roggeri, Miss Frances E. Griffin, Mme Emilie Dalmazzo, M. Emile Barbaroux, M. A.-M. Mucchi, artiste. Ce dernier est l'auteur des comptes rendus parus dans la *Stampa*. Toutes les personnes du cercle sont bien connues à Turin, où elles occupent des positions en vue; quelques-unes parmi elles, telles que M. Pomba, Mme Dalmazzo, etc., appartiennent à des familles vivement attachées au Spiritisme depuis de longues années; c'est ce qui contribue à expliquer la réussite assez remarquable de ces expériences.

Le collaborateur de la *Stampa* parle assez longuement des

précautions qui ont été prises pour déjouer toute tentative de fraude. « D'ailleurs, ajoute-t-il, aucun des phénomènes les plus importants qui se sont produits ne pourrait donner lieu au moindre soupçon de truc. Ils sont tous de telle nature, qu'on ne pourrait pas les imiter même par la plus habile prestidigitation. »

Deux médecins sont au contrôle, à côté du médium ; une lampe électrique de dix chandelles pend du plafond et illumine clairement la salle.

Eusapia prie l'une des personnes qui forment la chaîne de battre sur la table, avec la paume de la main, un rythme quelconque. L'expérimentateur bat trois coups et appuie légèrement la main à l'endroit où il a frappé. Au même point, un instant après, on entend répéter, comme un écho, le rythme précis. On allume la lampe rouge et on éteint la blanche.

Un tabouret de bois commun, qui a été placé dans le cabinet médianique, s'ébranle, s'agite ; le rideau en fait autant ; derrière lui une main saisit à plusieurs reprises les mains étendues des assistants ; elle les secoue, les caresse. Tout à coup, à la surprise générale, une main petite, fermée, le bras couvert d'une manche foncée, se présente en pleine lumière, très visiblement ; elle est rosée, potelée et fraîche. « L'étonnement ne nous empêche pas de constater immédiatement les contrôles : les mains d'Eusapia sont bien enfermées entre celles de deux docteurs vigilants... » Quelques instants après, un souffle froid sort du rideau, qui s'ouvre tout à coup comme s'il avait été ouvert par deux mains : il en sort une tête humaine, avec un visage pâle, décharné, d'aspect sinistre. Elle s'arrête un instant, et elle disparaît.

Le tabouret en bois se lève en l'air et paraît vouloir sortir du cabinet, en poussant les rideaux. On le débarrasse des rideaux ; alors il continue à monter dans une position inclinée, vers le cercle des assistants. Plusieurs mains s'étendent pour suivre le curieux phénomène et touchent légèrement le meuble. Mais voici que la petite main de femme réapparaît près du rideau, saisit l'un des pieds du tabouret et le pousse. Le collaborateur de la *Stampa* se permet de rompre la chaîne et de saisir d'un geste rapide cette main délicate et chaude, qui aussitôt paraît se dissoudre et disparaît. On cherche immédiatement à s'assurer si les deux mains d'Eusapia sont bien contrôlées et on constate qu'il en

est réellement ainsi. Le tabouret monte toujours, passe sur la tête de l'un des assistants, mais à ce moment le médium, angoissé, s'écrie : « Il va vous tuer ; tenez-le !... » Les mains qui suivaient le petit meuble le saisissent alors pour le tirer de cette position critique, mais une force invisible le retire sur le centre de la table, où il repose enfin.

A la fin de la séance, le relateur place sa main sur la profonde cicatrice que le médium a au pariétal gauche, et en sent sortir un souffle froid, fort, continu, comme celui d'une bouche. Il sent ensuite le même souffle froid sortir, quoique plus faiblement, de la pointe de ses doigts.

Deuxième séance. — Afin d'éliminer tout soupçon que quelques-uns des assistants puissent produire ou favoriser les phénomènes, on a décidé de réunir tout le monde dans une double chaîne : les premiers six autour de la table, les autres huit entre eux, au deuxième rang. Tout mouvement est ainsi enregistré par les voisins. On a placé dans le cabinet deux petites tables sur lesquelles se trouvent un piano d'enfant, un autoscope pour expériences scientifiques, un tambour de basque, une sonnette à main, une trompette et quelques autres menus objets.

La trance s'annonce cette fois par le fameux « coup de canon » : à la vue de tous, pendant que le médium a les mains et les pieds bien tenus par les contrôleurs, nous voyons le centre de la table vibrer sous un coup fort que l'on pourrait comparer à celui obtenu avec la pointe d'une botte solide frappant par-dessus. Cette expérience est répétée à plusieurs reprises durant la séance ; pour la rendre plus convaincante, Eusapia prie l'un des assistants de saisir l'un de ses pieds sous la table et d'en suivre les mouvements ; elle lève alors légèrement le pied, et le coup se produit dans le plat de la table. En attendant, l'autre pied est contrôlé à son tour ; d'ailleurs, Eusapia ne chausse, pendant les séances, qu'une paire de pantoufles de laine.

Autre exemple de synchronie dans les coups frappés : Eusapia lève la main avec celle du contrôleur de gauche, et fait des signes comme pour lancer des coups en l'air ; aussitôt, avec une synchronie parfaite, les coups résonnent sur les tables à l'intérieur du cabinet médiumnique. Le médium tambourine avec ses doigts sur la main d'un contrôleur, et les expérimentateurs entendent le roulement correspondant, toujours dans le cabinet.

Quelqu'un ayant exprimé le désir d'entendre le son du piano



d'enfant, un travail préparatoire inexplicable commence à l'intérieur du cabinet; on entend déplacer des meubles, un tintement de verres et d'autres objets. On constate enfin que la table portant le petit piano se traîne vers le médium, comme pour sortir; le but de cette manœuvre est probablement celui d'attirer dans la sphère de l'activité médianique le piano, qui se trouvait tout au fond du cabinet.

A un moment donné, le rideau s'agite fortement, pousse l'une de ses extrémités jusqu'au milieu de la table et on voit apparaître une boîte en bois blanc, fermée à clef et cachetée, contenant une feuille de papier fumé. Cet objet s'arrête pendant quelques secondes sur le bras du contrôleur de droite, ensuite, comme s'il avait été saisi par une main réelle, mais invisible, il est soulevé vers le centre de la table, agité comme pour le faire voir, et projeté au milieu de la table, arrachant à tout le monde une exclamation de surprise et d'admiration. « Le phénomène — dit le rapporteur — a été en effet complet, très visible dans toutes ses phases, net, incontestable et très convaincant. »

Cinq coups demandent de faire attention au contrôle ; le petit piano que l'on avait entendu à plusieurs reprises se mouvoir et s'ouvrir, est joué enfin avec un doigt qui cherche les notes, non pas au hasard, mais avec une intention vaguement musicale. Ce n'est pas un rythme bien précis, mais ce n'est pas non plus le charivari que ferait un enfant tapant sur le clavier. Il y a, en somme, une intention d'ordre musical assez nettement exprimé.

Quelque temps après, une petite brebis d'enfant, de celles que l'on fait bêler en pressant un soufflet, et qui se trouvait dans le cabinet, apparaît d'abord sur la tête d'Eusapia, où elle s'arrête quelque temps ; elle est ensuite jetée au milieu des assistants par une main invisible.

On voudrait entendre de nouveau jouer le piano, et quelques notes se font sentir en effet. L'un des expérimentateurs exprime le doute que ces sons viennent de l'autoscope ; cet instrument est alors jeté à son tour sur la table; on constate que les sons venaient réellement du piano.

Eusapia prie M. Bocca de se mettre à genoux sur la table, et ce monsieur peut alors sentir derrière le rideau une main qui serre la sienne, à une hauteur à laquelle Eusapia ne pourrait pas arriver — un phénomène que nous avons déjà vu se produire avec M. Barzini, à Gênes.

Viennent ensuite les lumières : elles partent de la tête du médium et parcourent une petite trajectoire, comme des fusées minuscules.

Troisième séance. — On a introduit quelques additions importantes dans le cabinet médiumnique : une lampe électrique rouge avec réverbère, est pendue à la paroi du fond, à la hauteur de deux mètres, et peut éclairer très bien l'intérieur ; cette modification est destinée à permettre de suivre le développement des phénomènes à l'endroit où ils se forment le plus souvent : un « tambour Marey » déploie sa curieuse structure de cylindres et d'aiguilles sur une table placée près du cabinet ; un tuyau de caoutchouc l'unit à l'intérieur du cabinet avec un « cardiographe Marey » ; un autre tuyau avec un appareil Morse, qui sera placé sur la table des expériences. On voudrait enregistrer sur le papier fumé du tambour simultanément la pression faite par le doigt du médium sur l'appareil Morse à l'extérieur, et celle exercée par « l'entité » sur le bouton du « cardiographe » à l'intérieur, et constater la synergie des deux phénomènes. Une table ronde à quatre pieds, du poids de 11 kilogrammes, occupe l'angle de gauche du cabinet et supporte un morceau de pâte à moulage du poids de 27 kilogrammes, parfaitement lisse et recouvert d'un drap mouillé.

Après que le médium fut tombé en trance, on entend à l'intérieur du cabinet le mouvement de la lourde table portant la glaise. La curiosité des assistants se tourne immédiatement vers ce point. Verra-t-on se former l'empreinte d'un visage ou d'une main ? La réponse ne se fait pas attendre ; elle a un caractère inattendu et un peu irrévérencieux. Une boule de terre mouillée est, en effet, lancée de l'intérieur du cabinet et vint s'aplatir sur le pouce de celui qui avait posé la question.

Eusapia commence à faire de petits mouvements, de petites contractions, et simultanément la table se déplace avec bruit de quelques centimètres vers le rideau. Ceci dure un quart d'heure environ, après lequel la glaise se trouve derrière le dos d'Eusapia, à sa droite, et à la distance de 1 m. 80 à peu près. La table frappe quelques coups pour demander que l'on fasse moins de lumière : on sacrifie alors la lampe intérieure, qui n'est pas nécessaire au contrôle, mais on perd ainsi la possibilité de voir se produire le phénomène. On entend de grands coups sur la table ; la table sur laquelle est posée la glaise frappe des pieds

à son tour : l'empreinte est faite. « On me demande, écrit M. Mucchi, de prendre le moulage ; je veux donc entrer dans le cabinet, mais je suis repoussé par deux mains « faites de rien » qui me repoussent. Je les sens agiles et promptes, qui me saisissent et me repoussent. La lutte dure pendant quelque temps ; les mains paraissent s'amuser à me contrarier ; elles me repoussent si je veux entrer, m'entraînent si je veux aller en arrière. Je finis par saisir le morceau de glaise que ces satanées mains persistent à vouloir pour elles ; quand je me retire, elles me mettent dehors avec une poussée violente qui a failli faire tout tomber. On observe alors sur la glaise trois ou quatre empreintes telles que pourrait les faire un poing fermé. »

L'un des assistants est prié de prendre une mandoline qui se trouvait dans la chambre et de la placer sur la table laissée vide par la glaise. Ce monsieur rencontre à son tour l'hostilité des mystérieuses mains qui voudraient et qui ne voudraient pas le laisser entrer ; une fois qu'il l'a saisie, il craint de se la voir dérober, et la place rapidement sur la table intérieure, avec les cordes tournées en bas.

La mandoline ne tarde pas à être levée de là inexplicablement et portée sur la table des expériences, où, *à la vue de tout le monde*, *elle joue toute seule*, d'abord, une corde à la fois, d'un son net, produit comme par le pincement d'un ongle ; ensuite avec toutes les cordes comme si on faisait courir un doigt sur elles. L'un de nous est prié de jouer de la mandoline sur les doigts d'Eusapia ; à chaque attouchement correspond le son d'une corde, et si le geste est mal fait, le son sort incomplet et strident. Ensuite, une main qui se matérialise tout à coup, saisit l'instrument par le manche et le place sur l'épaule du joueur, et là, « sous son nez », les cordes s'agitent et raclent, pendant que la main s'est de nouveau dissoute et a disparu.

La mandoline revient sur la table, et Eusapia, comme si elle avait un fil entre les mains, la fait avancer et reculer ; les cordes grincent, frottées par ce contact invisible.

Pendant tout ce temps, — dit le relateur — le contrôle a été très rigoureux.

« A ma droite, un assistant qui se tient debout est tout attentif à ce qui se passe, quand sa main est saisie par l'index et tirée en haut ; il ne s'y oppose pas, mais ne paraît pas satisfait de cela ;

en effet, il se sent saisir le doigt majeur par les dents d'une bouche qui se tient derrière le rideau. Il voudrait savoir quelle est l'entité invisible, et la main inconnue entraîne la sienne à la hauteur d'un visage pour le lui faire toucher. Je demande à cet expérimentateur s'il a pu reconnaître si c'était un homme ou une femme, et la main est entraînée à reconnaître les ondulations d'une silhouette qui se meut derrière le rideau. La même main le frappe ensuite à plusieurs reprises sur l'épaule, et nous en entendons le bruit sec et caractéristique...

« Eusapia veut maintenant avoir près d'elle un vieillard vénérable qu'elle connaît depuis bien des années et qui avait déjà expérimenté longuement avec elle. Il s'incline vers le rideau et nous entendons un petit bruit de baisers. La lumière vient en ce moment d'une lampe électrique rouge placée extérieurement, un peu en arrière et à gauche du cabinet médianimique ; ainsi la paroi de gauche de la pièce est bien éclairée et constitue un fond clair sur lequel se détachent les profils du médium et du vieillard. Le médium appuie la tête sur l'épaule du contrôleur de droite ; les mains sont tenues entre les siennes. Soudain, le rideau s'agite fortement, un souffle froid en sort, puis une forme humaine couverte par le léger tissu du rideau se dessine sur ce fond clair. Une tête de femme instable et titubante s'approche du visage du vieillard ; elle se meut avec un tremblotement de vieille femme ; elle semble s'incliner, toucher le monsieur âgé, le baiser peut-être ; le vieillard l'encourage ; elle se retire, revient, paraît ne pas oser, puis elle s'avance avec résolution. C'est un moment d'émotion invincible. Tout sceptique adversaire de toute forme de mysticisme que je suis, je sens l'angoisse qui se dégage de cette scène muette... »

Quatrième et dernière séance. — On a vidé autant que possible la salle et le cabinet de tous les petits objets : mandoline, trompette, etc., qui pouvaient distraire l'attention des entités mystérieuses. On désirait vivement pouvoir réduire la force inconnue dans le cercle étroit des quelques appareils scientifiques qu'on avait préparés.

On prend d'abord une photographie au magnésium de la lévitation complète de la table. La photographie réussit parfaitement bien, alors que la table se trouvait très haute. Les conditions de contrôle étaient parfaites, mais les contrôleurs constatent qu'à chaque lévitation correspond une contraction des muscles, des cuisses et une rigidité de tous le système musculaire.



« Une main sort du rideau, près de ma tête — écrit M. Mucchi — elle montre d'abord le poing fermé, ensuite elle s'ouvre et allonge les doigts... Ce phénomène se répète à plusieurs reprises, tout le monde peut bien l'observer parce que la main se détache sur le fond clair de la paroi. La même main saisit ensuite la planche du cabinet et la secoue violemment. J'essaye à mon tour, et je sens que l'effort nécessaire à cela est assez grand. Pendant que je le fais, la main invisible saisit la mienne, la serre, puis la laisse, et me donne un coup amical sur l'épaule...

« Je quitte ma place de contrôleur, dans laquelle je suis remplacé par l'ingénieur Pomba. Pendant que se répètent quelques phénomènes communs, j'observe le dynamomètre et j'en place l'aiguille à zéro. Ma manœuvre est toutefois perçue par la subconscience du médium qui demande qu'on place « cet objet » sur la table.

« — Quel objet ? — demande le contrôleur de droite.

« Je ne me doute même pas qu'il s'agit de moi, puisque je me trouve dans un endroit où le médium ne peut absolument pas me voir. Mais Eusapia insiste, et enfin m'indique par un geste de la tête ; je m'empresse de la contenter. Il paraît vraiment que le médium a la faculté de pouvoir exercer ses sens à distance.

« Alors le médium veut que je garde l'instrument entre mes mains assez haut pour que tous puissent le voir. Je m'exécute. Le rideau se gonfle, s'avance jusqu'à ma main ; derrière le rideau, *l'invisible* saisit mes doigts, qui tiennent le dynamomètre, et je sens une étreinte rapide et pas très forte. A la lumière, j'observe que la pression n'a été que de 2 kilogrammes. Nous sommes bien loin des 110 enregistrés dans les séances de Gênes. Je manifeste mon étonnement et ma déception, et Eusapia, chatouillée dans son amour-propre, veut recommencer. Le phénomène se répète de la même manière. La main saisit la mienne en tenant ses quatre doigts du côté de la pièce ovale d'acier sur laquelle j'ai mon pouce, et son pouce du côté sur lequel j'appuie mes quatre doigts. La pression de la main mystérieuse s'exerce donc en partie sur mes doigts et en partie sur l'instrument. L'étreinte se fait sentir plus longuement et plus fortement, mais pas beaucoup plus que la première fois.

« Il se produit, par contre, une variation soudaine et curieuse : je suis attentivement tout un petit travail de *l'invisible*, qui veut déplacer l'aiguille morte du dynamomètre pour élever le coeffi-

cient de la pression. L'index de la main mystérieuse se dégage, cherche l'aiguille et, au lieu de pousser celle morte, touche celle reliée au système de leviers, et fixée au ressort d'acier, de telle sorte qu'en la faisant déclancher, elle en tire un son clair de vibrations métalliques ; ensuite elle touche en glissant l'autre aiguille, en la déplaçant peut-être de quelques degrés. Le dynamomètre marque 20 kilogrammes. Évidemment John King a tenté un truc (1). Je m'explique maintenant comment il a pu élever la pression, dans l'expérience de Gênes, à 110 kilogrammes, résultat bien supérieur à celui que peut donner un homme très fort et je m'explique aussi l'instabilité de la pression déjà remarquée dans beaucoup d'autres expériences. Ce n'est pas uniquement la force de John, mais aussi sa malice, qui meut les aiguilles du dynamomètre jusqu'à des hauteurs si incroyables.

« Le docteur Norlenghi désire que l'on place sur la table un tout petit guéridon qu'il a apporté avec lui. Je le prends par un des pieds, je l'avance vers le rideau, avec le bras tendu. Je ne suis même pas arrivé au milieu du cercle des contrôleurs, que le petit meuble m'est arraché des mains, soulevé, tourné, renversé, agité pendant une quinzaine de secondes. Le docteur Norlenghi veut absolument être sûr du contrôle, et pendant qu'il avance la tête vers les mains d'Eusapia, pour s'assurer *de visu* qu'elles sont bien tenues, il demande si le contrôle est sûr. Ceci indispose l'entité inconnue dont la main abaisse rapidement le petit guéridon sur la surface de la grande table, en y frappant un coup retentissant. Le petit meuble se relève ensuite ; il est saisi avec violence, frappé, faussé, mis en pièces. Deux pieds sont jetés entre les contrôleurs, le troisième frappe au visage M. Norlenghi sans toutefois lui faire de mal.

« Maintenant, l'entité inconnue s'avise de saisir l'un des pieds

(1) Nous attirons tout spécialement l'attention des lecteurs sur ce truc vraiment typique de la personnalité qui est censée produire les phénomènes médianiques, que ce soit un esprit ou la subconscience du médium lui-même. Si la dite personnalité, quand elle ne parvient pas à produire un phénomène d'une manière authentique et loyale, a recours à de pareils subterfuges, comment s'étonner que le médium, dont la conscience normale peut être parfaitement honnête, soit entraîné aux fraudes les plus extraordinaires et les plus compliquées, qui peuvent s'étendre même aux heures dans lesquelles le médium n'est pas *en apparence* entrancé et, partant, faire croire à des fraudes préméditées ?... — *N. de la R.*



du petit guéridon et de frapper à plusieurs reprises, tantôt l'une, tantôt l'autre des mains des assistants, pendant que la grande table s'agite et rit à sa manière.

« En attendant, le rideau se meut encore et se gonfle ; la table frappe trois coups pour dire « Attention ! ». L'ingénieur Pomba est gratifié d'une visite de l'inconnu. Comme dans la séance précédente, la tête entourée du rideau (voir l'illustration) s'approche



de lui et le baise, pendant que deux mains que nous ne voyons pas lui tiennent la tête d'un geste affectueux. Cela se renouvelle plus d'une fois. Nous nous plaçons tous du côté droit de la table pour pouvoir voir la matérialisation qui se dessine sombrement sur le fond clair de la paroi, et en suivre tous les mouvements.

« J'observe que la dimension de cette forme humaine est variable, que son volume augmente et diminue visiblement, à tel point de paraître tantôt un adulte, tantôt un petit enfant. Elle subit et suit évidemment les variations de l'émission de la force médiumnique. Quand l'effort est plus intense, la matérialisation

est plus complète; le médium apparaît plus fatigué alors que la tête a un volume plus fort.

« Il est assez malaisé de préciser la nature de cette tête : elle m'apparaît — et le long exercice de l'œil me permet de croire que je ne me trompe pas — pareille à celle de la dernière séance. Les caractères les plus saillants sont les mêmes ; les gestes, la façon de sortir et de s'approcher de M. Pomba sont les mêmes; la seule différence consiste, à mon avis, en ceci, qu'au cours de la dernière séance la tête représentait la vieille mère de l'un de nous, et ce soir elle représente le père d'un autre.

« Le docteur Audenino songe tristement à son appareil Marey qui reste inutilisé depuis trois soirs déjà, et s'assure si le papier fumé n'a aucune marque. Et voilà qu'un petit bruit annonce que l'aiguille de l'appareil se meut. Le docteur Audenino met aussitôt en fonction le tambour, et notre oreille perçoit pendant quelques secondes le grincement de la plume qui fait de longs sauts sur la surface noircie du tambour, d'une manière correspondante à la pression exercée de l'intérieur sur le cardiographe, en traçant un diagramme curieux et varié, le cabinet est parfaitement vide et Eusapia a, comme toujours, les mains dans celles des contrôleurs. D'ailleurs, la distance entre le cardiographe et la chaise d'Eusapia est telle que, quand même elle le voudrait, elle ne parviendrait pas à le presser avec les mains.

« Cette preuve fait enfin tomber tout soupçon. Ce n'est plus seulement le témoignage de nos sens, mais un organisme de métal qui enregistre comme nous un effort inconnu ; un appareil scientifique bien connu s'est mû sans autre pression que celle d'une force invisible; il a fixé sur son enveloppe la preuve tangible et mathématique de la réalité de ces phénomènes.

« Eusapia se lève, la table se traîne avec elle et avec les contrôleurs jusqu'au milieu de la chambre, où elle se lève très haut et tombe ensuite sur le plancher sens dessus dessous. Le médium, debout, la meut tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais il paraît déjà très las, et il est presque soutenu par les deux contrôleurs. Il va alors vers un fauteuil où il se laisse tomber épuisé. La table est relevée par les assistants, mais Mme Paladino veut l'abattre encore et d'un geste de la tête elle l'envoie de nouveau rouler à terre. Ensuite, elle s'abandonne entièrement sur le fauteuil, cache la tête dans ses bras et semble s'assoupir.

« La série de nos séances est terminée. »



Le professeur Ochorowicz à l'Institut Général Psychologique.

Une bonne nouvelle pour les amis des recherches métapsychiques. Le docteur Julien Ochorowicz, ancien professeur agrégé à l'Université de Lemberg, est venu s'établir à Paris, où il a été appelé par la Direction de l'Institut Général Psychologique. Cette institution, qui va prendre bientôt une si grande importance, par suite des fonds que lui a procurés la récente loterie, autorisée par le Gouvernement français, s'est ainsi assurée la coopération précieuse de ce savant, dont les ouvrages sur la suggestion mentale, les études sur la médiumnité de Mme Paladino, etc., ont montré la pénétration de l'esprit critique et la loyauté scientifique.

La psychométrie au moyen d'un instrument ! Le « magnétoscope ».

M. Dudley Wright, médecin des hôpitaux, a donné dernièrement une conférence devant la Société psycho-thérapeutique de Londres, au cours de laquelle il a présenté un instrument inventé par un certain M. Rutter et appelé le *magnétoscope*, nom assez malheureux, puisqu'il sert déjà à désigner un autre appareil de physique. Cet instrument, au dire du conférencier, enregistre certaines sortes de forces dégagées, non pas uniquement par l'homme, mais aussi par un grand nombre de substances. Le conférencier, après une longue démonstration, conclut en disant que le nouvel appareil prouve l'existence du magnétisme humain.

Quand on appliqua le magnétoscope aux organes cérébraux, il apparut que chaque organe a son influence spéciale sur l'appareil, et que cette influence varie selon les personnes. En effet, le magnétoscope sert si bien à déceler le caractère des gens, qu'en une certaine occasion, le docteur Leger examina devant le Gouverneur et d'autres personnes les têtes de 126 prisonniers dans un pénitencier, et se basant sur les indications fournies par l'instrument, il fut à même d'en déduire minutieusement, et avec un succès remarquable, le crime que chacun d'eux avait commis.

L'action de cet appareil varie aussi selon la dépression men-

tale ou la gaîté de l'individu. Lorsque celui-ci est déprimé, il y a une condensation des forces vitales, et l'effet sur l'aiguille du magnétoscope est celui d'une attraction ; par contre, une disposition joyeuse d'esprit produit une douce émanation qui repousse l'aiguille.

Le conférencier ajoute avoir été lui-même frappé par la rapidité avec laquelle les dispositions physiologiques et psychiques varient, d'après les indications du magnétoscope. Alors que la fatigue produit une attraction marquée sur l'aiguille, le contraire a lieu sous l'effet d'un excitant, tel qu'une tasse de thé, ou par l'application de courants électriques de haute fréquence.

Ces quelques informations, que nous tirons d'un journal anglais, sont évidemment insuffisantes pour se faire une idée de la nature de cet appareil qui pourrait bien avoir quelque ressemblance avec le biomètre du docteur Baraduc et le sthénomètre du docteur Joire. Nous espérons pouvoir donner bientôt à nos lecteurs de nouveaux renseignements à ce sujet.

Petites Informations.

La **Société d'études psychiques de Genève** a publié le compte rendu des travaux de l'année 1906. On y trouve quelques pages *in memoriam* du regretté M. Daniel Metzger, auteur d'ouvrages spirites appréciés, qui a été le premier président de la Société. Suivent les comptes rendus de plusieurs conférences que Mme Rosen-Dufaure, Mlle H. Champury, MM. Gardy, Achard, Wolfrum, etc., ont données au siège de la Société.



Le Gérant : DROUARD.

21-3-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année Avril 1907 N° 4

PROFESSEUR H. MORSELLI

Directeur de la clinique des maladies mentales et nerveuses
à l'Université de Gênes.

EUSAPIA PALADINO
et la réalité des phénomènes médiumniques

I

Le « spiritisme » et ma position dans le problème.

Le spiritisme est l'ensemble de la doctrine (théorie, faits et conséquences) qui admet la survivance de l'âme ou partie spirituelle de l'homme, son évolution à travers les temps et l'espace, et la possibililé que les âmes des défunts (les « esprits ») aient le moyen de communiquer avec les vivants. En dehors des manifestations spontanées (par exemple maisons hantées, etc.), ce moyen, selon les « spirites », serait donné par certaines personnes exceptionnellement douées de facultés ou « forces » spéciales, auxquelles on donnerait le nom de « médianimiques » et, dans la forme abstraite, de « médiumnisme » ou « médiumnité ». Ces facultés consisteraient :

1° Dans la faculté qu'auraient les « esprits » ou « désincarnés » de s' « incarner » temporairement dans ces sujets,

de parler au moyen de leur voix, d'écrire au moyen de leurs mains, etc.; 2° Dans l' « extériorisation » ou émanation d'un « fluide » de nature occulte, fluide « animique » ou « odique », ou « périsprital », dont les esprits se serviraient pour se manifester, pour revêtir des formes tangibles, visibles et pouvant être photographiées, et agir à distance. A ces deux facultés principales on pourrait ajouter une troisième, qui se rapporte néanmoins à une catégorie distincte, bien qu'analogue, de phénomènes psychiques « supernormaux », et qui consisteraient : 3° dans la perception sans aucune impression directe sur les sens communs, et dans la production à distance d'états perceptifs et émotifs sur d'autres personnes sympathiquement et également « sensitives ».

Je néglige les détails de la doctrine, les désaccords entre les différentes écoles spirites surtout au sujet de la réincarnation et les rapports entre ce qu'on appelle les « phénomènes psychiques » (aujourd'hui mieux connus sous le nom de « métapsychiques »), tels que la télépathie, les prémonitions, les hallucinations véridiques, etc., et les phénomènes proprement « spirites », selon l'acception générale de ce terme; et je me borne à observer l'inexactitude de la synonymie anglo-américaine entre spiritisme et spiritualisme, et combien manque de fondement la prétention des spirites de présenter philosophiquement et théologiquement leurs doctrines comme le « néo-spiritualisme ».

On peut être spiritualiste, c'est-à-dire admettre le dualisme de la nature humaine, composée d'esprit et de matière, ou même la prédominance et la préexistence de l'esprit sur la matière, sans pour cela être « spirite ». Un grand nombre de philosophes et tous les adeptes des grandes religions, hormis quelques-unes, croient au spiritualisme, mais n'acceptent pas pour cela la doctrine ou l'hypothèse spirite. Ce qui caractérise cette dernière, c'est la croyance précise et déterminée dans l'intervention d' « entités » ou « intelligences occultes » (le plus souvent les décédés) dans certains faits qui se produisent en la présence des médiums, parmi lesquels serait Mme Eusapia Paladino, et dans la possibilité de leurs communications ou messages.

*
* *

Or, dans les faits qui se manifestent au moyen d'Eusapia, dans les phénomènes plus ou moins supernormaux qu'elle produit, y a-t-il des preuves de cette intervention des esprits au milieu des vivants, de ce commerce entre le monde sensible et le monde ultra-sensible ?

Afin d'éviter toute équivoque sur mon œuvre d'investigateur et sur ma position dans le domaine des études psychiques, je dis tout de suite : — *Non*, à en juger par ce que j'ai été à même d'observer et d'enregistrer dans mes anciennes et nouvelles expériences avec Mme Paladino, le « spiritisme » n'a rien à faire dans ces phénomènes ; les phénomènes en question ne sont point des manifestations, des gestes ou des messages d'esprits désincarnés, ou âmes des trépassés. Même son fameux « John King » (dont j'exposerai plus loin la curieuse généalogie) n'est pas un « esprit », mais une création suggestive de sa subconscience, un personnage fantastique de rêve, comme en avait déjà eu l'intuition le professeur Ochorowicz, de Varsovie.

Mais si l'on me demande — et cette question m'a déjà été posée par bien des gens — ce que je pense des phénomènes physiques qu'on attribue à Eusapia, et si je les considère réels, authentiques, je réponds : — *oui* ! Ces phénomènes, dont l'acceptation me semblait d'abord complètement fondée sur la supercherie ou sur la naïveté, sur la fraude ou sur l'illusion des sens, sur la bonne foi ou sur le parti pris, sont *en très grand nombre* authentiques et certains ; quant au *petit nombre* au sujet desquels je n'ai pas acquis de certitude, ils n'infirment aucunement l'existence d'une catégorie extraordinaire ou préternormale de faits dépendant d'organismes spéciaux doués de l'activité à extérioriser ses images et ses volitions.

Oui, j'en suis convaincu : — Mme Paladino, malgré les réserves que tout homme de science positif doit faire sur l'interprétation des faits et leur nature intime, est un sujet réellement, certainement doué de cette puissance exceptionnelle que l'on appelle « médiumnité », de ces forces encore inconnues que peut-être tous les organismes vivants (et surtout humains) possèdent en des proportions variables et

avec une aptitude différente à les manifester. Mais toute la série des phénomènes d'Eusapia, que j'ai étudiés durant une trentaine de séances, n'apporte, à mon avis, aucune contribution sérieuse, aucun renfort à la doctrine spirite : je serais plutôt porté à dire qu'elle la contredit et la démolit.

*
* *

La question du spiritisme se débat depuis plus de cinquante ans ; et si personne ne peut aujourd'hui prévoir quand elle sera résolue, tout le monde est désormais d'accord pour lui attribuer une grande importance parmi les problèmes laissés en héritage par le dix-neuvième siècle au vingtième siècle.

En attendant, on ne peut méconnaître que le spiritisme soit un fort courant, une forte tendance de la pensée contemporaine. Si la science académique ou universitaire a si longuement méprisé toutes les catégories de faits que le spiritisme a depuis, bien ou mal, à tort ou à raison, absorbé jusqu'à en former sa propre substance et à en constituer les éléments de son système de doctrine, eh bien, tant pis pour la science ! Tant pis surtout pour les savants qui sont restés sourds et aveugles en face des affirmations, non pas des croyants et des sectaires, mais d'observateurs sérieux et dignes, tels que les professeurs Crookes, Lodge et Richet. Je dois avouer que j'ai moi-même contribué à ce scepticisme obstiné, dans les limites de mes faibles forces, jusqu'au jour où j'ai pu briser les liens dont une prévention absolutiste embarrassait mon jugement.

Mais le spiritisme est une question scabreuse, ardue, irritante : il suffit que deux amis soient d'un avis différent au sujet des esprits, ou même relativement à la sincérité d'Eusapia, pour qu'ils finissent toujours par discuter trop vivement et se séparer avec l'esprit blessé par des sarcasmes réciproques et des allusions mutuelles à la naïveté, à l'ignorance, à la faiblesse intellectuelle, et... à d'autres valeurs semblables de la hiérarchie humaine.

Relativement à cet ensemble malheureusement encore hybride et multicolore de faits, ou phénomènes constituant le matériel des pratiques empiriques des spirites, et qui se sont rapprochés et ont fusionné dans la doctrine du « spiri-

tisme », on est enclin en général ou à trop croire, ou à ne rien croire du tout ; et les incrédules ne sont pas moins obstinés dans leur scepticisme et déraisonnables dans leurs négations, que ne le sont les croyants dans leurs affirmations et dans leur fanatisme.

*
* *

J'écris ceci en connaissance de cause, puisque j'ai été moi-même, durant de longues années (depuis que j'ai commencé ma carrière scientifique, à dix-sept ans à peine, jusqu'en 1901 !), non point seulement un « anti-spirite » opiniâtre et irréductible en face de l'hypothèse de la survie et à l'intervention des défunts ou d'autres entités occultes dans les phénomènes prétendus spirites (attitude scientifique que je garde encore), mais j'ai été aussi un sceptique très résolu relativement à la réalité objective des phénomènes eux-mêmes, relativement à l'existence de « forces » nouvelles différentes de celles physico-chimiques et des activités bio-psychiques connues (et sur ce point j'ai changé d'avis).

Je faisais toutefois une catégorie à part pour les phénomènes appartenant à la *médiumnité intellectuelle*, tels que les personnifications (que les spirites appellent « possessions » ou « incarnations provisoires »), l'écriture indirecte (par automatisme), les messages acoustiques (hallucinatoires), la lucidité ou clairvoyance, la transmission de la pensée (que certains spirites supposent aujourd'hui se produire même parmi les désincarnés). Je mettais de côté, dis-je, les phénomènes qui, se produisant *dans* la personne ou personnalité du médium, semblent strictement d'ordre psychologique ; je les admettais, tout en n'acceptant pas essentiellement (comme je n'accepte pas encore aujourd'hui en substance) les interprétations avancées au nom du spiritisme classique et traditionnel. A mon avis, et de l'avis de la presque totalité des psychologues expérimentateurs et des cliniciens aliénistes, ces phénomènes peuvent être expliqués d'une manière satisfaisante par les principes et les lois de la physio-psychologie, de la psycho-pathologie et, enfin, de la psychologie supernormale que l'on peut bien admettre à côté des

autres branches de la psychologie, pourvu qu'elle soit conçue scientifiquement et étudiée expérimentalement.

Mais de même que tant d'autres observateurs des faits positifs et naturels, je ne pouvais pas accueillir comme réels et authentiques, jusqu'à preuve certaine, les phénomènes qui relèvent de la « médianité physique », c'est-à-dire les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les apparitions lumineuses, les apports, les matérialisations, les fantômes organisés comme les vivants, etc. Avec la généralité des physiologues, des physiciens et des psychologues, je pensais que cette catégorie de phénomènes qui se manifestent *au dehors* de la personne du médium, *extérieurement*, bien que généralement près de son corps, n'avait pas d'existence objective ni de consistance scientifique ; je me refusais à admettre que l'activité dont disposent l'organisme et le cerveau humain puisse agir au delà des limites du corps (téguments). Ceci est encore contesté par presque tous ceux qui, n'ayant pas expérimenté avec un bon contrôle sur des médiums physiques de la force d'Eusapia, se maintiennent dans un scepticisme qui n'a plus raison d'être.

*
* *

Or, à part les communications mentales provenant de défunts bien ou mal identifiés, comme le seraient celles attribuées aux célèbres médiums Stainton Moses, Hélène Smith, Mme Piper (communications dont l'authenticité peut encore être contestée), les phénomènes physiques de la médiumnité attribuée à des médiums encore plus connus du grand public, tels que David Home, Sleade et Eusapia Paladino, représentent la partie la plus scientifiquement importante, parce qu'ils sont susceptibles d'observations directes et de recherches expérimentales. On peut ajouter qu'ils sont aussi les plus merveilleux, parce qu'ils semblent outrepasser les lois physiques ordinaires, ce qui les rend d'ailleurs les plus suspects, exigeant une plus grande évidence de preuves. Le grand public qui les entend décrire et ne peut pas les voir en action, n'y croit pas et est plutôt disposé à croire que ceux qui les affirment comme réels et authentiques, ou sont les jouets de fraudes grossières, ou sont en proie à une hallucination de sens, à une illusion de l'esprit.



Tel a été mon état d'âme pendant plusieurs années, et telle est la raison pour laquelle, ayant ouvertement exprimé mes doutes sur la sincérité d'Eusapia, je ne fus pas admis aux séances de Milan en 1892. Il m'a donc fallu attendre jusqu'à la fin de 1901, alors que je fus admis, sans qu'Eusapia ait connu mon nom, aux séances du Cercle Minerve de Gênes, lesquelles eurent tant d'échos dans le monde spirite et anti-spirite, ont soulevé des polémiques mémorables et occasionné la publication de plusieurs livres. J'ai eu depuis l'occasion d'assister à plusieurs autres séances données par Eusapia, aussi chez moi. et j'ai vu encore d'autres médiums non moins intéressants, quoiqu'ayant moins de notoriété (par exemple, M. Randone de Rome).

Aujourd'hui, muni d'une expérience peut-être suffisante, après avoir longuement et mûrement réfléchi sur ce que j'ai vu et touché du doigt, après avoir étudié sans relâche, pendant des années, la question de la médiumnité, j'ai changé d'opinion. Et aujourd'hui j'écris, avec la pleine conscience d'être dans le vrai, ou pour le moins d'avoir tiré profit de ce qui pour moi est résulté comme vrai : — c'est-à-dire 1° que les phénomènes physiques médianimiques attribués à Eusapia sont en très grande majorité réels, authentiques, sincères ; 2° qu'il pourrait y avoir, dans la série désormais innombrable de ces manifestations « spirites », un mélange de quelques faux phénomènes, quelquefois aussi des tentatives (ingénues et puériles) de fraude de sa part, des illusions ou des erreurs d'appréciation de la part des assistants; mais dans leur ensemble, les phénomènes produits par Eusapia, pour un homme de science sérieux, pour un observateur impartial, pour toute personne ayant acquis une compétence dans la psychologie, ont une existence objective et une consistance positive égales à celles que peuvent atteindre toutes les catégories de faits relevant du raisonnement normal, contrôlés et reconnus conformément aux saines règles de la méthode expérimentale.

*
* *

Personne ne s'étonnera de l'intérêt avec lequel les personnes qui s'occupent des études psychiques suivent tout ce qui se rapporte à Eusapia Paladino.

Le fameux médium des Pouilles a un rôle de premier ordre dans le développement et dans l'histoire du spiritisme contemporain. M. Podmove, qui est la plus grande autorité à ce sujet et aussi le critique le plus sérieux des « merveilles spirites », écrit dans son beau livre *Modern Spiritualism* (Londres, Methuen, éditeur, 1902) : « Une forte contribution à la cause néo-spiritualiste a été fournie par les séances d'Eusapia Paladino, dont les phénomènes sont considérés comme authentiques par de vrais savants, tels que Richet, Ochorowicz, Schiaparelli, de Rochas, et sont aussi en grande faveur chez un certain nombre d'hommes de science très estimés de l'Angleterre elle-même. » (Vol. II, p. 178.) Et un autre savant distingué, le baron Schrenck-Notzing de Munich, en rappelant les expériences de Milan en 1892, de Cambridge en 1895 (bien que négatives), de France en 1896, écrivait : « Après presque vingt-cinq ans, c'est-à-dire depuis que le fameux physicien et chimiste W. Crookes avait émotionné le monde scientifique par ses expériences avec les médiums Daniel Home et Florence Cook, voïci que, grâce à Eusapia, les phénomènes de la médiumnité et du « spiritisme » attirent de nouveau l'attention des premiers savants de l'Europe. » (*Methodik der mediumnistischen Untersuchungen*, Berlin, 1898.)

Ces deux citations d'auteurs non suspects suffisent à prouver que, malgré les accusations de fraude, malgré la technique puérile et vulgaire de ses expériences, malgré la pauvre intellectualité de ses manifestations et la prédominance de faits physiques — et peut-être pour cette raison seule — Eusapia représente un des problèmes vivants les plus dignes d'examen. Une de ses séances est une cause de stupeur pour celui qui y assiste, d'incrédulité pour celui qui entend ou qui lit les choses extraordinaires qui lui sont attribuées.

*
* *

Je ne répéterai rien de ce qu'a écrit dans ses comptes rendus M. Louis Barzini qui était avec moi pendant la dernière série de mes expériences (1) ; je dirais mal ce qu'il a

(1) Nos lecteurs se souviendront que les comptes rendus de M. Barzini ont été reproduits presque intégralement dans les fascicules de janvier et février des *Annales*. — N. de la R.

dit admirablement. Dans la phase actuelle de la question du spiritisme, en ma qualité de psychologue et de biologue, plutôt que de rapporter des faits, je dois porter un jugement synthétique sur tout le résultat de mon expérience.

Dans un volume que je publierai bientôt sous le titre de *Psicologia e Spiritismo*, j'exposerai longuement toutes mes impressions, je donnerai un compte rendu détaillé des phénomènes les plus remarquables que j'ai vus et constatés, je discuterai avec soin le degré de confiance qu'ils méritent, et je tâcherai même de présenter, quand ce sera possible, une esquisse psychologique.

Maintenant, je dois attirer l'attention du public sur trois points différents : 1° la technique du médium ; 2° l'ensemble des phénomènes qu'il a produits sous mon observation ; 3° les explications possibles des phénomènes que j'ai observés.

II

Eusapia Paladino et la méthode des séances médianimiques.

Mme Eusapia Paladino est un médium à effets surtout physiques ; et si les personnes désireuses d'étudier sérieusement certains faits psychiques se sont adressées de préférence à elle, c'est qu'elle a consenti à donner des séances sous le contrôle de savants ; elle a accepté, jusqu'à certaines limites imposées par ses habitudes médianiques, des conditions insolites d'expérimentation : elle s'est même soumise à des examens qu'aucun médium, avant elle, n'aurait tolérés. Sous ce rapport, l'attitude d'Eusapia mérite d'être louée, et sa figure de « médium » ne devrait pas être entourée d'aussi grandes méfiances.



La *médiumnité intellectuelle* se produisant par des procédés psychologiques subjectifs du médium, ne peut être examinée scientifiquement que par des psychologues consommés ; ceux-ci ne sont pas très nombreux, à vrai dire, et la psychologie, bien qu'exploitée de toute façon par le dilettantisme à la mode, n'est pas une science à la portée de tous. Par contre, la *médiumnité physique* se manifeste par des faits objectifs, tangibles, visibles, et partant perçus par les sens des expérimentateurs, contrôlables par des moyens



mécaniques et par des appareils, et même mesurables jusqu'à un certain point. La médiumnité physique est donc comprise dans le domaine des recherches expérimentales, si l'on comprend sous ce nom aussi la simple observation des phénomènes dans leur production naturelle et spontanée et l'analyse de leur déterminisme habituel.

*
* *

Il ne peut plus y avoir de doute sur la réalité des phénomènes produits par Mme Paladino. Trop d'expérimentateurs les ont désormais constatés en des conditions excellentes de « contrôle », c'est-à-dire avec la certitude complète que le médium n'avait pas les mains et les pieds libres; sans compter que plusieurs de ces phénomènes ont lieu à une telle distance du médium qu'il ne peut plus être question d'une supercherie. Trop nombreux sont désormais les hommes dignes de foi, habitués à observer et à expérimenter, qui nous disent avoir acquis la conviction que la médiumnité d'Eusapia est authentique.

Il n'est plus possible de s'arrêter aux explications fondées sur une substitution des mains et des pieds dans l'obscurité; ses phénomènes se sont produits en pleine lumière; son attitude est excellente au cours des séances, surtout quand elle est surveillée par des personnes qui ne sont pas liées à des idées préconçues et à une crainte irraisonnable de supercherie, de personnes, enfin, auxquelles elle se fie. Aucun médium, même des plus célèbres, n'a à son actif des déclarations si explicites venant de savants de premier ordre ; personne, depuis Home, Slade et Miss Cook, n'a accepté qu'on introduisît dans les séances des instruments et des méthodes scientifiques avec autant de tolérance qu'en a montrée Mme Paladino.

*
* *

Le public qui lit les comptes rendus des séances ne peut pas toujours se faire une idée exacte et complète des conditions dans lesquelles sont perçus les phénomènes. Chaque phénomène demanderait des renseignements si détaillés sur tous les éléments du fait, sur la position et sur les gestes du médium, sur la chaîne et sur l'état psychique des assis-

tants, sur le contrôle, le développement, la durée et l'intensité des manifestations, sur les circonstances préparatoires et celles consécutives, etc., etc., que la description en deviendrait absolument illisible ou, tout au moins, impossible à saisir moyennant une représentation mentale synthétique. M. Louis Barzini, dans son récit des séances de Gênes, a été admirable; mais toutes les séances d'Eusapia ne peuvent pas espérer avoir un rapporteur aussi habile et agréable à lire.

Il s'en suit que le public se défie des comptes rendus, ou ne s'en laisse pas convaincre; un grand nombre de sceptiques, à chaque récit de phénomènes, renouvelle les vieilles et éternelles questions provoquées par le doute. Tout fournit une raison pour ne pas croire quand on s'obstine à être sceptique où à le paraître: — Le contrôle des mains? la situation des pieds? l'attitude de la tête? la distance de l'objet? l'attention des deux surveillants de droite et de gauche? les convulsions du médium? les émotions des assistants? le degré de lumière?... Ah! c'est surtout cette dernière objection qui arrête ceux qui doutent; on les entend à chaque moment revenir à l'idée fixe de l'obscurité, comme si les séances se produisaient toutes et toujours dans l'obscurité, et comme si les personnes qui étudient ces faits, et ont même acquis désormais à cela une longue habitude, étaient incapables de s'orienter avec leurs sens et leurs centres perceptifs seulement à cause du manque de lumière!

On a beau répondre d'une manière plus que satisfaisante à ces objections; les incrédules ne cessent pas de les répéter comme s'ils étaient les seuls en état de porter un jugement... sur ce qu'ils n'ont jamais vu.

Un grand nombre de personnes disent: « Je croirai lorsque j'aurai vu. » Fort bien; en attendant elles croient, sans avoir vérifié la chose, que Nansen est arrivé au 86° 4 de latitude nord, mais ils ne croient pas que j'ai assisté à une vraie lévitation de la table ou à la matérialisation visible et tangible d'une main. Ils sont dans leur droit; mais Eusapia ne peut pas se prodiguer à tous, et ses phénomènes médiumniques ne peuvent servir de spectacle au public des théâtres.

*
* *

D'autres personnes réclament une condition pour croire ! Elles font appel à la conception de l'autorité et disent qu'elles croiront quand *tel* savant — « celui-là, supérieur à tout soupçon ! » — aura constaté la chose. Or, tant que j'étais et je me déclarais sceptique à l'égard du spiritisme et psychisme, on me faisait l'honneur de m'indiquer comme un juge d'appel ; cela a été dit et imprimé en 1892, mais n'a duré que jusqu'en 1901 ! Aussitôt que j'eus déclaré avoir « vu » au Cercle Minerva de Gênes, et d'avoir touché la réalité des faits médiumniques, alors j'ai perdu pour les douteux ma position d' « autorité supérieure à tout soupçon », et en 1902 un brillant journaliste, dans sa campagne antispirite si superficielle, en me détrônant sans beaucoup de regret de ma part, faisait appel à l'autorité « supérieure, etc., etc., » du physicien professeur Blaserna, de Rome.

Je suis convaincu que M. Blaserna, s'il pouvait assister comme moi à une trentaine de séances d'Eusapia (non pas à une ou deux seulement, qui ne suffisent pas pour se former un jugement sérieux), verrait, toucherait, percevrait avec ses sens ce que j'ai vu, touché ou perçu avec les miens ; et lui aussi, l'éminent secrétaire de l'Académie dei Lincei, finirait par perdre la confiance des négateurs obstinés.

Il n'est donné ni à M. Blaserna, ni à moi, ni à qui que ce soit de changer la substance des faits, alors que des centaines de personnes douées de sens et de cerveaux qui ne diffèrent pas morphologiquement et fonctionnellement des nôtres, déclarent et démontrent ne pas avoir été victimes ni de supercheries ni d'illusions. Il serait temps d'en finir avec cette attitude de négation à outrance, avec ce système de jeter sans cesse l'ombre du doute ou d'esquisser le sourire du sarcasme, je ne dis pas sur la respectabilité morale (car, sous ce rapport, tout le monde dans les recherches scientifiques est sujet à caution), mais sur la non-imbécillité des observateurs qui affirment.

*
* *

Mais l'attitude d'Eusapia dans ses séances donne lieu à

d'autres observations. On dit : « Pourquoi cette demi-obscurité, ou cette lumière rouge? pourquoi cette table qui se meut? et ces rideaux noirs? et ces mandolines, ces violons, ces boîtes à musique? »

Je le sais, c'est un arsenal grotesque, qui fait un singulier contraste avec toute la solennité doctrinale du spiritisme quand celui-ci se présente comme un substitut des anciennes religions, et nous parle sérieusement de choses divines et humaines, de vie terrestre et ultra-terrestre, de survivance et de métempsychose, de l'Au-delà, etc., etc. Mais il en est bien ainsi. Le « spiritisme moderne » est à demi une religion, et comme tel a ses apôtres, ses prêtres, ses dogmes, son rituel, son cérémonial; pour comprendre et pour accepter l'arsenal paladinien, il faut se reporter au commencement d'un chapitre de l'histoire contemporaine.

*
* *

Les phénomènes physiques du spiritisme sont d'une date ancienne; ils ont même été les premiers à se manifester et ils ont commencé en 1847, dans le bourg d'Hydeville, près de New-York, au moyen des fameuses sœurs Marguerite et Catherine Fox. On entendait des bruits et des coups, moyennant lesquels on ne tarda pas à communiquer avec des interlocuteurs invisibles, qui furent depuis baptisés des « esprits ». Ces bruits ont été toutefois attribués à des craquements habilement produits par les deux jeunes filles avec les articulations des genoux; et l'explication ingénieuse (?) fut présentée en 1856 à l'Académie des sciences de France, grâce au physiologue M. Schiff, qui, s'étant placé au milieu de la salle, prétendit expliquer au moyen de sa rotule aux illustres académiciens le phénomène des tables parlantes Il faut croire qu'il suffit de bien peu de chose pour la tranquillité des Académies, puisque encore en 1901 M. Blaserna citait sérieusement cette bêtise, en lui attachant de l'importance!

Vers l'année 1849-50 apparurent les mouvements des tables et des petits objets sans contact, les sons de guitare non touchée visiblement par quelqu'un, etc. En 1853, les personnes qui formaient l'assistance ordinaire des soirées spirites, désormais à la mode, avaient déjà l'habitude de

s'asseoir autour de la table, et formaient le cercle ou la chaîne, comme au temps de Mesmer; on obtenait ainsi le langage conventionnel typtique, les messages des grands morts, les premières écritures automatiques, les apports. Quelque temps après, apparurent les matérialisations, et enfin toute la série innombrable des phénomènes ultra-psychiques.

Et ainsi le spiritisme, qui est d'origine américaine (cela explique son caractère théâtral !) s'est développé, enrichi, perfectionné ; les phénomènes augmentèrent de nombre, les manifestations devinrent toujours plus intenses ; on obtint des communications de nature philosophique ; on établit le mouvement et le transport d'objets par action à distance ; on inventa le cabinet noir, où se formaient (et souvent, hélas, on manipulait) les matérialisations ; on systématisa, en somme, le spiritisme pratique. En quelques années, la technique des « expériences » se trouva constituée, fixée, raidie dans sa modalité traditionnelle et classique, telle qu'elle est toujours en vigueur dans les cercles spirites, telle qu'elle a été imposée par suggestion invincible à Eusapia par ceux qui en ont « développé » la médiumnité. Voilà pourquoi elle ne peut pas s'y soustraire !

De l'Amérique, le spiritisme déjà systématisé passa en Angleterre et en Allemagne, souleva des fanatismes et des anathèmes, découvrit des médiums, acquit des adeptes, se propagea comme une traînée de poudre par toute l'Europe.

Pendant des années et des années, il n'y a pas eu une ville, un bourg, un salon, où les tables n'aient pas dansé et où l'on n'ait pas causé avec les désincarnés : les nouveaux médiums, pour être accueillis et crus, durent adopter les méthodes déjà en usage, à peu près comme les prêtres d'un culte se tiennent aux traditions du rituel.

Entre 1857 et 1869, un pédagogiste français M. H. Rivail, connu sous le nom druidique d'Allan Kardec, fit rapidement passer le spiritisme de la phase empirique et théâtrale anglo-américaine à celle théorique et semi-mystique qu'on pourrait appeler continentale. Les spirites, se liant parfois avec les mesméristes, les hypnotistes, les théosophes, les Rose-Croix et autres congrégations ou écoles similaires, se sont incorporé, au cours des derniers trente ans, toutes

les catégories de phénomènes psychiques et hyper-physiques exceptionnels, tout le « merveilleux » et le « transcendantal » refusé par la science officielle, par exemple le magnétisme de Mesmer et de Puységur, la clairvoyance ou lucidité, la transposition des sens, les apparitions de morts, les hallucinations véridiques, etc. Mais l'ensemble des phénomènes physiques reste toujours le même, et nous sommes toujours obligés — que le médium soit Eusapia, ou Politi, ou Miller — à voir se servir de la table, de la « chaîne » magnétique, du contrôle des mains et des pieds, des rideaux noirs, de l'obscurité ou de la lumière rouge, des guitares et des mandolines qui jouent, de la glaise pour les empreintes, des ficelles pour nouer, etc.



Eusapia, de même que d'autres individus doués de facultés métapsychiques, aurait pris sans doute une autre direction empirique, si, comme il est arrivé à Stainton Moses et à Mme d'Espérance, elle avait été laissée se développer toute seule (je dois dire toutefois qu'elle manque de toute initiative). Mais elle a été découverte et développée entre 1872 et 1882 par M. Damiani, spirite ardent et bien connu, qui, de retour de l'Angleterre, où il avait appris la technique spirite anglo-américaine, l'introduisit à Naples et l'a rendue automatique en Eusapia. M. Chiaia, qui succéda dans le rôle à M. Damiani, ne fit autre chose que le suivre dans le même chemin.

Il faut bien reconnaître que, étant donné la nature des « expériences », il n'y a pas à faire grand'chose de mieux ; néanmoins, on dirait que les spirites craignent de se détacher de leur système suranné et trop grossier. Il est tout naturel qu'Eusapia se tienne strictement à cette technique ; mais il ne faut pas en faire un grief à elle seulement ! C'est l'histoire tout entière du spiritisme qui se résume en elle et qui l'excuse.

D'ailleurs, la technique spirite habituelle pourrait avoir ses bonnes raisons d'être. Prenons par exemple l'obscurité, ou la demi-lumière, ou la lumière rouge. Ce ne sont pas uniquement les phénomènes « psychiques » qui exigent cette condition déterminante ; l'impression des images sur la

plaque photographique ne les demande-t-elle pas aussi? Certaines combinaisons chimiques ne doivent-elles pas être faites dans l'obscurité? La nuit ne produit-elle pas des changements dans les organismes animaux ou végétaux? Rien de surprenant, donc, pour un savant qui connaît ces faits, si la force médianique, ou métapsychique, ou biodynamique (peu importe le nom) est neutralisée par la lumière, surtout quand il s'agit de produire ces phénomènes si importants que sont les matérialisations.

Même au point de vue historico-analytique, on peut justifier le déterminisme actuel des phénomènes spirites. La table, le cabinet noir, etc., sont comme la marmite de Papin en comparaison des locomotives d'aujourd'hui, ou comme le grossier appareil électro-statique d'il y a un siècle et demi en comparaison de nos magnifiques dynamos.

* * *

Quelques personnes objectent (et j'ai été moi-même autrefois parmi elles) : — il faut soumettre les médiums, à partir d'Eusapia, à une vigilance plus scientifique; il faut mettre autour d'elle des appareils physiologiques destinés à enregistrer tous ses mouvements, à mesurer chacun de ses efforts, à écarter tout soupçon de fraude.

Je commence par observer que, la technique traditionnelle des séances spirites admise comme nécessaire, le « contrôle » confié à deux expérimentateurs *a latere* attentifs et vigilants paraît suffire : les spirites l'affirment et Eusapia l'exige. M. Barzini et moi, nous n'avons pas trouvé qu'il fût bien difficile de tenir et de surveiller les mains et les pieds de cette femme : après un peu d'exercice, on parvient à contenir les quatre extrémités sans se les laisser échapper ; en même temps, on surveille la tête (presque toujours visible) et on fait attention aux phénomènes. Toutes les personnes ne réussissent pas dans ce multiple travail musculaire, tactile et intellectuel; mais je suis sûr que chaque fois que j'ai été chargé du contrôle, Eusapia n'a jamais fait, hormis un ou deux essais naïfs, le fameux truc de la substitution de la main (par lequel, d'ailleurs, on n'expliquerait même pas la vingtième partie des phénomènes paladiniens!) ; elle n'a d'ailleurs pas pu

me caresser le front, me tirer les moustaches, ou jouer d'une trompette en se servant de ses pieds, ainsi que quelques critiques l'ont absurdement imaginé !

Du reste, aussi, le « contrôle » dont on se sert dans les séances spirites est quelque peu ridicule ; il fatigue ceux qui l'exécutent et empêche certainement Eusapia de donner des manifestations spontanées et nouvelles, qui seraient très remarquables, de sa médiumnité. Les phénomènes de matérialisation les plus extraordinaires, je voudrais les avoir avec le médium en liberté. Je les ai eus, et bien étonnants, alors qu'Eusapia était liée sur un petit lit ; mais qui sait quelle énergie elle pourrait extérioriser si on la laissait à l'automatisme de sa subconscience ?

Toute modification à la technique habituelle pourra être un frein contre la fraude, soit, mais elle est aussi un empêchement, et parfois un arrêt complet, des phénomènes médianimiques. Ceux qui exigent des « contrôles » scientifiques ne songent pas que la médiumnité, quelle que soit sa genèse et sa nature, n'est pas une fonction mécanique comme celle d'un appareil physique : elle est à base de psychisme, et on ne peut pas prétendre qu'un fait de conscience, d'automatisme, ou de conscience subliminale se produise sous le même déterminisme qui peut être appliqué à une machine de fer ou de bois. Autant vaudrait qu'un physiologue prétendît étudier, dans un être vivant et pensant, un acte fonctionnel comme l'inspiration poétique ou la passion amoureuse, en entourant le poète qui crée, et l'amant qui... embrasse sa dame, de quelque appareil compliqué de contrôle. Croyez-vous qu'il viendrait à bout de son expérience si mal conçue ?

Non : les faits « psychiques » ont leurs conditions de production, mais on ne les décharge pas à volonté comme une arquebuse ou comme une pile électrique.

*
* *

C'est ainsi que la technique spirite d'Eusapia paraît absurde, composée de non-sens, contraire au bon goût, toute faite par bonds et par caprices, sans une continuité logique, sans un déterminisme logique et constant. Mais à qui la faute, si tout le spiritisme a évolué jusqu'ici hors des

laboratoires scientifiques ? Les systèmes empiriques de la médiumnité ne pourront pas être changés pendant longtemps encore; c'est à peine si l'on parviendra à faire accepter quelques éventuelles modifications secondaires. Il faut attendre que la science prenne pour son propre compte l'étude de sujets doués de facultés médiumniques, mais vierges, n'ayant jamais passé par la filière du spiritisme dogmatique. On pourra alors sortir de la phase actuelle de système traditionnel : on parviendra alors à régler, à établir, à systématiser le déterminisme positif des phénomènes. Pour le moment, c'est un vrai abus de termes de la part des spirites ou psychistes qui parlent d' « expériences » ; — en fait de spiritisme ou de médiumnité nous n'en sommes pas encore au premier mot de la vraie méthode expérimentale : nous sommes dans une période analogue à celle de l'alchimie relativement à la chimie, de l'astrologie relativement à l'astronomie, de la cure par les herbes ou les simples relativement à la médecine et à l'hygiène.

Malgré cela, on a introduit aux séances d'Eusapia des instruments de physique et des appareils électriques; on a eu recours à des dynamomètres, à des balances, à des métronomes; on a appliqué dans une mesure très large ce moyen si démonstratif qu'est la photographie, qui donne des preuves positives dans la vraie signification du mot; pour ma part, j'ai même cherché à fixer sur la plaque les hypothétiques « radiations odiques et ecténiques » et à enregistrer par des instruments physiologiques les mouvements du médium... Mais tout cela n'a, jusqu'ici, qu'une forme embryonnaire, et il faut souhaiter que les médiums, aujourd'hui défiants envers les savants, dont ils n'eurent que des refus et des accusations, presque toujours sans raison, s'avisent de se soustraire à la servitude envers les adeptes dogmatiques et fanatiques du spiritisme-système, de s'apaiser envers nous, et de consentir à rendre sérieuse et sévère leur technique aujourd'hui bizarre et parfois stupide. Il faut souhaiter, enfin, qu'ils se soumettent sans réserve à des examens somatiques et intellectuels de personnes compétentes — de psychologues d'abord, de physiciens et de physiologues ensuite.

Cela se produira sûrement : Eusapia, si calomniée à tort



a commencé louablement à en donner l'exemple; on devrait lui reconnaître au moins ce mérite. Que l'on prenne donc patience. Cette branche de la science psychologique, que l'on nomme psychologie supernormale ou métapsychique, qui se propose l'étude positive et expérimentale des phénomènes que l'on a appelés jusqu'ici « occultes », parce qu'ils étaient attribués à des pouvoirs « ultra-humains » ou à des forces surnaturelles, est née à peine lorsqu'on a institué la célèbre *Society for Psychical Research* de Londres. Vingt-cinq ans sont passés depuis lors, et les luttes ne sont pas encore terminées ! Le monde n'a pas été créé en un jour !

III

Eusapia Paladino et ses phénomènes « spirites ».

Il y a cinq ans, Jules Bois, le brillant investigateur de toutes les croyances anormales qui s'agitent et semblent se cacher de la lumière du soleil au sein de notre raffinée civilisation occidentale, parlant du « miracle moderne » et des « forces inconnues », écrivait qu'Eusapia Paladino est « la vraie *gymnaste* du *psychisme* » : mais les prodiges qu'il lui avait vu faire l'avaient plutôt troublé que convaincu. Cependant M. Jules Bois n'a assisté, à ce que je crois, qu'à une ou deux séances chez le docteur Dariex ou chez le professeur Richet ; mais, pour juger aussi bien la spontanéité et l'authenticité, que l'intensité et la variété des phénomènes produits par Eusapia, il faut l'étudier avec l'esprit serein et dans un milieu propice (*homogène*, selon la terminologie spirite), durant une série tout entière, ou mieux encore, comme je l'ai fait, durant plusieurs séries de séances. Alors on parvient à la conviction qu'elle n'est pas uniquement la *gymnaste*, mais l'*athlète*, la *géante* du médiumnisme physique. La facilité même avec laquelle elle s'adapte à « donner des séances » dans les lieux et les climats les plus différents, avec des personnes de caractère et de culture très disparates, au milieu d'adeptes et de sceptiques, devant des savants et des ignorants, prouve la vigueur extraordinaire de ses pouvoirs métapsychiques ; en même temps, cette facilité devrait désarmer les soupçons.

*
* *

Au cours d'une trentaine de séances, j'ai vu Eusapia exécuter plusieurs *centaines* de phénomènes. Il est incontestable que certaines séances ne présentent pas un grand intérêt, surtout quand on connaît sa potentialité, car alors ayant assisté aux phénomènes les plus rudimentaires (mouvements de la table, attouchements de mains invisibles, etc.), on attend et on souhaite des manifestations plus élevées et plus complexes. Mais il y a des séances, bien que rares, même avec Eusapia, qui compensent l'ennui et la lassitude des longues soirées passées dans une attente vaine et peu satisfaite : dans ces rares séances (et j'en ai obtenu au moins cinq ou six) on atteint le sommet de la médiumnité paladinienne, et l'on assiste aux phénomènes exceptionnels des grandes matérialisations, des vraies apparitions.

En général, cependant, tous les simples curieux et plusieurs parmi les studieux des faits métapsychiques n'ont pas de patience, ne veulent pas attendre et voudraient voir sans plus les choses « épatantes » dont on lit la description dans les ouvrages spirites, et qu'ils savent être possibles de la part de Mme Paladino. L'impatience des personnes qui constituent le « cercle » nuit, au contraire, à la spontanéité des phénomènes, justement parce que, malgré leur transformation en faits surtout mécaniques et matériels, ils sont d'origine foncièrement bio-psychique ; les plus importants se produisent surtout quand on ne les demande pas et on ne les attend pas. Contrairement à ce qu'on affirme au sujet des séances paladiniennes, elles doivent se dérouler dans le plus grand calme d'esprit.

D'ailleurs, le médium n'a pas toujours le pouvoir de faire ce qu'il désire (d'où le penchant à la simulation consciente ou inconsciente, au sujet duquel on fait tant de bruit) ; en outre, par suite de sa culture très limitée, Eusapia n'a pas une grande imagination inventive, même dans son subliminal, qui, pour agir, doit, selon mes observations, recevoir presque toujours de la partie supérieure de la conscience l'idée de l'impulsion ou, tout au moins, l'idée de la direction à donner à cette impulsion. Le médium étant un être psychiquement anormal (hystérique) est suggestionnable, et on le

voit très fréquemment exécuter certains phénomènes presque immédiatement après que les expérimentateurs en ont causé, ou qu'ils les ont demandés; en ce cas, l'idée du phénomène, perçue par la conscience éveillée ou semi-éveillée d'Eusapia, descend ou, pour ainsi dire, se plonge dans son subconscient, où s'élabore le dynamisme bio-psychique encore ignoré de la médiumnité, et de là se dégage et projecte dans ses modalités d'action mécanique à distance, de production lumineuse et idéo-plastique ou matérialisation, etc., etc.

Il importe grandement, sous ce rapport, d'établir l'état mental du médium durant les phénomènes. Ici, je me contente de dire que, pour les phénomènes moindres (coups ou *raps*, mouvements de la table, quelques lévitations, etc.), on peut voir encore Eusapia en état de veille et d'attention — quoique bientôt aussi cette attention finisse par se trouver rétrécie à certains ordres de perceptions. Mais dans les phénomènes supérieurs, c'est-à-dire dans ceux qui sont plus significatifs dans la doctrine spirite, et plus nouveaux pour ceux qui s'occupent de cette science (par exemple, les fortes actions à distance, les apparitions de formes ou de fantômes), il faut que la conscience du médium soit obscurcie par la « trance », et que sa volonté reste étrangère à la production des phénomènes. C'est alors seulement que l'on a la décharge automatique des énergies, que nous appellerons médianimiques, accumulées dans ses centres nerveux; c'est alors seulement que l'on pénètre dans la zone mystérieuse et surprenante du « vrai » spiritisme. Je donnerai dans l'œuvre que j'ai promise et annoncée tout le fruit de mes observations et expériences sur l'état physio-psychologique du médium, sur les symptômes et sur les graduations de sa trance, sur les divers procédés auto-suggestifs mis en œuvre par Eusapia durant les séances: j'espère prouver que, pour bien comprendre et apprécier les phénomènes métapsychiques, il faut être psychologue et physiologue, et non pas uniquement physicien, ni photographe, ni amateur de curiosités et de « merveilleux ».

*
* *

Les phénomènes médianimiques d'Eusapia, tels que je les ai observés, sont variés et intenses au point de vue phy-

sique, très pauvres au point de vue intellectuel. Ceci constitue, à mon avis, un grand coup pour la doctrine spirite, puisqu'on en tire la conclusion scientifique, bien que déplaisante pour les spirites systématiques, que les phénomènes sont dus à l'action exclusive des médiums (animisme) et sont proportionnés aux éléments psychiques ou subpsychiques existant dans leurs cerveaux par acquisition individuelle ou par hérédité cumulative (personnisme).

Afin de mettre un peu d'ordre dans l'écheveau embrouillé des manifestations spiritico-psychiques, on a fait beaucoup de classifications. Quelques-unes sont de caractère empirique, c'est-à-dire qu'elles classent les phénomènes selon leurs traits caractéristiques extérieurs, sans prétendre en toucher la nature intime. Crookes commença dans cette voie de prudence quand il relata, divisées par classes, ses fameuses expériences de 1870-1874; suivirent le docteur Gibier dans ses études avec le médium Slade, la Commission de Milan en 1892 et M. de Rochas avec Eusapia, M. Aksakoff et le docteur Gyel dans leurs excellents résumés polémiques et synthétiques sur le spiritisme, etc. D'autres classifications sont d'une nature théorique, c'est-à-dire qu'elles s'efforcent de diviser les phénomènes conformément à leur nature intérieure, qu'elle soit vraie ou conjecturale. Parmi elles, la première place doit être assignée à l'essai hardi, mais, à mon avis, sans une base positive suffisante, du grand psychiste Frédéric Myers (*Human Personality*, vol. II, p. 506 et suiv.). Myers a accompli par ses études et par son apostolat un ouvrage monumental, admirable ; mais il a trop prétendu quand il a voulu rattacher les faits « spirites » les plus « spirituels » et exceptionnels aux faits biologiques et psychologiques les plus élémentaires ; il n'est pas parvenu à remplir la lacune énorme, ténébreuse, encore insondable, qui les divise et les distingue.

A mon tour, je tâcherai ailleurs d'édifier un schéma coordonné et complet de taxinomie médianimique ; mais je saurai m'arrêter sur le terrain solide de l'observation. Dans ces articles destinés à un compte rendu simple, je me contenterai de réunir d'une façon claire et facilement compréhensible les phénomènes paladiniens que j'ai *moi-même* observés. Je n'exclus pas qu'Eusapia, aussi bien que d'autres

médiums, puisse avoir donné d'autres manifestations plus intenses de sa médiumnité dans des séances auxquelles je n'ai pas assisté, et qu'elle puisse à l'avenir en donner de nouvelles et de différentes, peut-être plus persuasives pour l'hypothèse « spirite ». Mais je n'exclus même pas qu'elle puisse, en des expériences ultérieures et devant d'autres observateurs, se montrer incapable de reproduire les phénomènes que j'ai vus et constatés, non pas uniquement parce qu'Eusapia n'est pas toujours en possession de facultés bio-psycho-dynamiques égales, mais surtout parce que, en général, l'étude des forces médianimiques, à peine commencée, réserve à la science des surprises qu'on ne peut pas prévoir.

*
* *

A. — Phénomènes subjectifs.

Une première catégorie de phénomènes est celle qui se rapporte aux faits que les spirites appellent « intellectuels », mais que j'appellerai ici *subjectifs*, d'abord parce qu'ils se produisent dans la conscience et subconscience du médium, ensuite parce qu'ils ne se rapportent pas uniquement à l'intelligence, mais à tout le mécanisme psychologique, et peut-être au fond même de l'organisme corporel. Ces faits ne sont pas très remarquables en Eusapia, pour ce qui concerne le contenu intellectuel; ils ne sont pas remarquables non plus pour les personnes qui ne cherchent dans les séances de ce médium que le « merveilleux » matériellement perceptible. Mais le psychologue peut recueillir aussi dans le médium napolitain une moisson très riche d'observations qui intéressent la nature et la source bio-psychique de la médiumnité spirite; il faut, toutefois, avoir une certaine compétence en physiologie et pathologie mentale pour en comprendre et en goûter l'importance. Voilà pourquoi je me borne ici à les rappeler brièvement, en renvoyant ailleurs ceux qui désirent des détails plus circonstanciés.

1. D'abord, les *modifications de l'état de conscience* du médium et des assistants pendant les séances. — Dans Eusapia, qui est un sujet d'étude très concluant, la conscience est parfois lucide, parfois obscurcie jusqu'à la suppression; le travail de la subconscience, qui a tant d'importance dans

la psychologie moderne, est enfin très évident dans ce médium. Et les assistants ont aussi leur part psychique.

2. L'état d'*auto-hypnose*, auquel les spirites anglo-américains ont donné le nom de « trance », ce qui signifie littéralement « extase ». — J'ai pu en suivre les phases, en examiner les symptômes, me convaincre de son affinité avec les états hystériques et hypnotiques, réserve faite pour l'existence d'un état « magnétique » différent de l' « hypnotique », ce que je suis à présent enclin à admettre.

3. La *suggestibilité*. — Eusapia est, non seulement hypnotisable, mais aussi suggestionnable à l'état de veille. Elle est d'ailleurs dominée par des auto-suggestions différentes, parmi lesquelles je mettrais toutes les croyances superstitieuses relatives à son existence antérieure dans un autre corps (?), sa réincarnation actuelle, sa soumission à un esprit-guide « John King », qui aurait été son père dans une autre existence. Ce mélange d'invraisemblances et de conjectures spirites s'est formé dans son esprit par suggestion venant d'autres personnes (entraînement exécuté par M. Damiani, enseignement de M. Chiaia, influence des cercles kardécistes italiens au milieu desquels elle s'est perfectionnée, fréquentation de spirites, etc.). Eusapia est très ignorante, et on a de la peine à l'écouter sans sourire alors qu'elle avance certaines interprétations naïves et embrouillées pour expliquer ses propres phénomènes. Mais elle ne parle que très peu et mal volontiers de spiritisme théorique ; elle ne fait pas comme Home, Stainton Moses, Mme d'Espérance, qui, au contraire, s'étaient attribué la charge de propagandistes doctrinaires. Eusapia est fière, sans doute, de son athlétisme médianique, et devient triomphalement sarcastique envers les incrédules, quand quelque phénomène extraordinaire lui réussit dans des séances : mais elle n'a aucune prétention à poser en champion vivant de la psychologie préternormale.

4. Les *phénomènes oniriques* ou de *rêve*. — Une grande partie des manifestations même matérielles de la médiumnité d'Eusapia se rattachent à sa somniation très vive, bien que monotone et stéréotypée.

5. Les *personnifications*. — D'habitude, dans le demi-sommeil médianimique et plus profondément dans la



trance, Eusapia se croit changée en une autre personnalité, en la « fille de John King » qui aurait vécu dans une de ses incarnations antérieures. Il semble parfois qu'elle personnifie elle-même John King, qui parlerait par sa bouche et agirait au moyen d'elle. D'autres fois, elle personnifie les esprits des défunts que, pour satisfaire le désir des assistants ou pour des raisons de prosélytisme, elle s'imagine évoquer. Cette transformation de personnalité présente un champ assez vaste aux recherches psychologiques, mais elle ne prend pas chez Eusapia la couleur intense et la potentialité d'expression que l'on a vu en d'autres médiums intellectuels, intuitifs, psychographes, etc. (par exemple, dans Mlle Hélène Smith étudiée par le professeur Flournoy, de Genève, ou dans M. Randone, de Rome).

6. *Communications et messages en langue italienne.* — Ils sont donnés d'habitude au moyen de la table (« typtologie »), très rarement de vive voix, exceptionnellement, à ce que l'on assure, aussi par l'écriture. Comme, dans nos séances, nous avons tourné toute notre attention aux effets physiques, ces phénomènes intellectuels, toujours pauvres en Eusapia, ont été très rares et peu intéressants.

7. *Communications en langues étrangères.* — On en a attribué quelques-unes à Eusapia qui parle très mal même l'italien et qui s'exprime dans une espèce de patois napolitain et abâtardi ; mais quoique ces phénomènes soient affirmés par des personnes dignes de foi, ils n'ont pas été observés par moi et j'ai de forts doutes sur leur authenticité.

8. *Divination de la pensée et suggestion mentale.* — J'en ai recueilli un certain nombre d'exemples, surtout dans la série de séances de 1901-1902 ; ils ont même été décrits par l'un de mes compagnons de groupe, le docteur J. Venzano, excellent observateur (1) ; toutefois, ils m'ont semblé plus probables que démontrés, et toutes mes tentatives pour suggestionner mentalement Eusapia (que je parviens cependant à hypnotiser) sont restées presque sans effet ou ont donné des résultats douteux : — ce qui n'exclut d'ailleurs pas de meilleurs résultats de la part d'autres personnes.

9. *Lucidité et clairvoyance.* — Je n'ai jamais constaté qu'Eusapia entende ou voie ou sente à distance, ou qu'elle

(1) *Annales des sciences psychiques*, novembre 1905. — N. de la R

ait des prémonitions, des précognitions, ni qu'elle présente d'autres phénomènes métapsychiques similaires. Je crois que M. Chiaia affirmait tout cela ; mais il conviendrait, pour s'en assurer, de l'examiner plus commodément en vivant près d'elle.

10. *Extériorisation de la sensibilité.* — Cet observateur de valeur qu'est M. de Rochas dit qu'Eusapia lui a présenté quelques phénomènes élémentaires de cet état supernormal si singulier ; je suis parvenu, à mon tour, à lui faire percevoir (les yeux fermés) des piqûres d'épingles faites en l'air, à quelques centimètres de sa peau. Mais je ne suis pas sûr de toutes mes expériences ; il faudrait les répéter et les vérifier scrupuleusement, et non pas avec quelques observations passagères ; la chose n'est pas facile, étant donné la répugnance d'Eusapia (et de tous les médiums) à se laisser examiner physiologiquement.

*
* *

Toute cette partie subjective de la phénoménologie médianimique se manifeste dans l'attitude, dans la contenance, dans la physionomie, dans la mimique, dans les paroles, dans la conduite tout entière d'Eusapia. Et si même les amateurs de séances et les personnes profanes à la psychologie sont en état d'en saisir superficiellement les lignes les plus grossières et les plus apparentes, en réalité c'est à nous, psychologues et aliénistes-cliniciens, d'appliquer aux phénomènes subjectifs des médiums les méthodes et les procédés analytiques et synthétiques de l'examen psychique ; j'en ai donné une exposition détaillée dans les deux volumes de ma *Semejotica delle malattie mentali*, comme je la donne dans mes leçons de psychologie expérimentale.

Je ne sais pas, je ne puis pas m'adapter à l'abus et au mauvais usage de données et de termes psychologiques que l'on voit faire depuis quelques années. Tout le monde, spirites et antispirites, romanciers et poètes, journalistes et (hélas !) conférenciers, naturalistes et médecins... zooiâtres, ont la prétention de faire de la « psychologie » ; et ils ne l'étudient pas, ne la connaissent pas et, par manque de notions fondamentales, n'en comprennent pas les éléments ; ce sont des analphabètes qui s'imaginent de faire des com-

mentaires à Dante ou Shakespeare. Nous voyons ainsi tous les jours les profanes envahir le territoire ardu et si spécial sur lequel, avec beaucoup de difficulté, je fais à peine les premiers pas avec mes confrères si studieux et bien supérieurs à moi, tout en y consacrant pendant des années et des années toutes les forces de notre intelligence et toute l'ardeur de notre vocation ; mais ces intrus sautillent à leur aise dans ce domaine, impudents et imprudents, sans prendre garde aux obstacles et passant outre aux difficultés qu'ils rencontrent, avec l'inconscience habituelle du dilettantisme. Pourquoi ne sauverions-nous pas, une bonne fois, la psychologie de cette infestation et de ce pillage ?

B. — Phénomènes objectifs.

La plupart des personnes qui s'intéressent actuellement pour ou contre le spiritisme se préoccupent beaucoup des mouvements de la table produits par Eusapia. Les adeptes et ceux qui pensent que l'existence des « forces psychiques » est maintenant prouvée, veulent absolument en démontrer la réalité ; les incrédules répètent les objections de doutes et les hypothèses plus ou moins inconsistantes qui ont été mises en avant pour expliquer ce phénomène absolument évident et absolument réel. Mais la typtokinésie, pour l'appeler d'une manière un peu hellénique, ne constitue que le premier pas des manifestations paladiniennes ; et quand on a eu le sort qui a été réservé à moi aussi d'assister à l'apparition de fantômes, le phénomène de la table, tout en conservant son caractère très important de fait objectif qu'il est facile de prouver par la photographie, perd une grande partie de son importance et va se placer modestement à son rang dans la phalange bien plus nombreuse et complexe des phénomènes objectifs, ou, comme on les appelle, physiques, de la médiumnité d'Eusapia. Je vais passer ici rapidement en revue les principales classes de phénomènes, en me tenant au schéma le plus communément adopté dans les rapports et traités d'études psychiques. Mais toute classification a quelque chose d'artificiel ; c'est pourquoi les groupements qui vont suivre doivent être considérés plutôt comme une expression de leurs modalités

extrinsèques, que comme des signes distinctifs de leur affinité dynamique substantielle : cette division par caractères intrinsèques pourra être faite seulement après une expérience longue et mûre.

*
* *

La première classe comprend les *phénomènes mécaniques* avec production de mouvements dans les objets encore *à contact* avec la personne du médium, mais avec des effets disproportionnés aux dépenses de forces névro-musculaires ordinaires de la part du médium. Le docteur Maxwell les appelle *parakinésies* ; Eusapia les produit aisément aussi bien à l'obscurité qu'à la lumière, bien entendu toujours sous un « contrôle » sûr.

1. *Oscillations et mouvements de la table sans signification.* — C'est le fait initial et rudimentaire de tout l'ensemble si compliqué des phénomènes spirites : je l'ai certainement senti sous mes mains et même vu de mes yeux des centaines de fois, puisque du commencement à la fin de toutes les séances d'Eusapia, la table, de temps en temps, s'ébranle, se soulève d'un côté ou de l'autre, oscille et ensuite se « tranquillise » sans qu'il arrive autre chose.

2. *Mouvements et coups de la table ayant une signification.* — Ils sont très fréquents, eux aussi, et ceux correspondant au langage conventionnel employé par Mme Paladino (deux coups *non*, trois coups *oui*, etc., etc.) règlent généralement la marche des séances, ordonnent et autorisent les changements dans la chaîne, demandent des modifications de lumière, etc. En vérité, dans les séances d'Eusapia, la typtologie (à laquelle nous n'avons jamais eu recours dans la signification purement spirite) se réduit à bien peu de chose à côté des communications merveilleuses de caractère personnel ou de nature philosophico-sociale qui ont été données par d'autres médiums. Par contre, la table avec Eusapia a un langage très riche que j'appellerai mimique et que M. L. Barzini a très bien décrit. Et toute cette mimique ressemble à celle d'un enfant.

3. *Soulèvement total de la table* (que les spirites empiriques appellent improprement « lévitation »). — Il n'est pas rare que la table se soulève complètement du sol quand les

mains d'Eusapia, appuyées sur elle, ne font aucun effort et ne pourraient pas y contribuer ; la photographie a fixé à plusieurs reprises les phénomènes d'une manière irréfutable : j'en reproduirai quelques preuves dans mon livre.

4. *Mouvement d'objets différents à peine touchés par les mains ou par le corps du médium.* — Eusapia, en appuyant légèrement les mains sur des chaises, sur d'autres meubles, sur des objets d'un poids différent, parvient à leur communiquer des mouvements de translation, de soulèvement, de rotation sur leur axe, qu'on ne peut certainement pas expliquer avec la pression très faible qu'elle exerce.

5. *Mouvements, ondulations, gonflements des rideaux du cabinet médiumnique.* — Je place ici ce phénomène très curieux, parce que les rideaux noirs du cabinet sont généralement en contact avec la chaise du médium, et tombent presque sur son dos. Or, ces rideaux se meuvent, se gonflent de l'intérieur du cabinet, s'avancent, reculent, s'ouvrent et se ferment sans qu'Eusapia puisse le faire avec les mains et les pieds tenus sous un contrôle sévère.

6. *Mouvements et gonflements des vêtements du médium.* — Ce phénomène, sur lequel la Commission de Cambridge a eu le tort de se baser pour proclamer qu'Eusapia fraudait, est, au contraire, par des observations directes que nous avons faites, pleinement authentique : il se produit généralement en pleine lumière, et avec les pieds d'Eusapia bien gardés, on a l'impression comme s'il se formait sous ses jupes des jambes supranuméraires, invisibles, mais palpables, ou... un petit chien qui bouge là-dessous ! !

*
* *

La seconde classe n'est que la perfection de la première, c'est-à-dire que les effets *mécaniques* se produisent *sans aucun contact* avec la personne du médium, à une *distance* qui peut varier de quelques centimètres à quelques mètres. Ce sont les phénomènes les plus controversés, parce qu'on a de la peine à les comprendre selon les lois ordinaires de la physique, laquelle nous apprend qu'une force mécanique doit agir directement sur les résistances opposées par les corps matériels ; cependant cette *télékinésie* médianique est l'une des choses les plus fréquentes que l'on puisse voir

dans les séances avec Mme Paladino. Je cite d'une manière sommaire les principaux phénomènes de cette classe.

7. *Oscillations et mouvements de la table médianimique sans contact.* — Nous les avons constatés à plusieurs reprises : tout le monde, Eusapia y compris, lève, par exemple, les mains du plat de la table, et celle-ci continue à donner des preuves bien perceptibles et visibles de ses mouvements.

8. *Soulèvements autonomes de la table.* — Ils constituent le phénomène que l'on préfère photographier ; nous avons vu en pleine lumière un soulèvement du meuble jusqu'à la hauteur de nos têtes pendant que nous étions debout au milieu d'une chambre. Nous avons aussi assisté à de vrais « menuets » de la table, et en plein éclairage de gaz, alors que le médium était enfermé dans le cabinet.

9. *Ondulations, gonflements et lancement des rideaux du cabinet.* — Ils se produisent aussi alors que le médium est ostensiblement éloigné, par exemple lorsqu'il est couché et lié solidement dans le cabinet : on dirait que des personnages invisibles soulèvent de leurs mains le drap, le tirent pour l'ouvrir ou pour le fermer, etc.

10. *Mouvements communiqués à des corps matériels par des mains tournées volontairement vers eux, mais à distance.* — Ce phénomène intéressant a lieu le plus souvent à la lumière, et vers la fin des séances. C'est la vraie extériorisation de la motricité, illustrée par M. de Rochas.

11. *Mouvements spontanés et déplacements d'objets à une distance variée du médium.* — On entend et on voit se mouvoir des chaises, des tables, des ustensiles, des instruments musicaux, etc., enfin tout l'arsenal habituel des séances spirites, à une telle distance du médium que l'hypothèse de la fraude devient absurde : j'ai assisté à de tels phénomènes, même à une distance de 2 ou 3 mètres.

12. *Transport d'objets éloignés sur la table.* — Ce sont des phénomènes qu'Eusapia paraît affectionner davantage. Toutes sortes d'objets, même si elle se trouve (et ceci est toujours sous-entendu) en des circonstances facilement contrôlables, acquièrent sous son influence médianique une mobilité apparemment autonome, comme s'ils étaient animés : j'en citerai ailleurs plusieurs exemples stupéfiants. Je

dois dire, cependant, que ces objets se trouvent souvent en contact avec les rideaux noirs, qui ont dans les phénomènes de Mme Paladino une part très importante ; c'est comme si l'étoffe cachait des membres invisibles.

13. *Déplacements des chaises des contrôleurs.* — C'est un autre phénomène assez affectionné par ce farceur de « John King ». J'ai été tiré plusieurs fois, avec ma chaise, violemment en arrière du côté du cabinet, pour y recevoir des manifestations particulières ayant un caractère personnel. Souvent la chaise vous est enlevée par-dessous, etc.

14. *Mouvements fonctionnels d'appareils mécaniques placés à distance.* — Cette foule de phénomènes se rapporte, par exemple, à l'entrée en action, en apparence spontanée, d'instruments musicaux (mandoline, guitare, piano, trompette, etc.) ou d'autres petits mécanismes (boîtes à musiques, métronomes, dynamomètres, etc.) éloignés d'Eusapia. Ces phénomènes se produisent en abondance dans presque toutes les séances. Je place ici aussi l'ouverture et la fermeture mystérieuse de circuits électriques pour l'éclairage obtenus par des manœuvres sans mains visibles sur les interrupteurs que quelqu'un des expérimentateurs garde dans sa poche.

* * *

La troisième classe de phénomènes mécaniques concerne les *altérations de la gravité des corps* : je dois toutefois déclarer qu'ils ont été pour moi aussi les phénomènes les moins sûrs, bien que des observateurs insignes se fassent garants de leur authenticité.

15. *Changements spontanés de poids dans une balance.* — Je n'ai pas vu le phénomène du pèse-lettre qui a été signalé comme authentique par M. de Rochas ; par contre, nous avons assisté aux oscillations du bras d'une bascule sans qu'Eusapia le pressât *visiblement*, tout en étant près de la plate-forme : mais le phénomène nous a semblé douteux.

16. *Changement de poids dans la personne du médium.* — Je n'ai pas la certitude scientifique de ce phénomène non plus, quoiqu'il se soit produit sous mes yeux, et je le cite seulement pour inviter les investigateurs à faire de nouvelles recherches.

17. *Soulèvement en l'air de la personne du médium.* — Celle-ci serait la vraie « lévitation » qui est aussi attribuée à certains saints ; Home se lévitait jusqu'au plafond ! A Eusapia il arrive parfois d'être soulevée avec sa chaise et, à son grand effroi, d'être portée sur la table. J'ai vu une fois ce « miracle » contraire aux lois de la gravité, et j'ai eu l'impression qu'il avait été authentique à son début, mais qu'il avait été ensuite aidé inconsciemment par les deux contrôles du médium (aussi par moi-même !). Il faudra le revoir, et en bien étudier le déterminisme.

*
* *

Une classe curieuse de phénomènes, jusqu'ici peu étudiée, est celle des effets médianimiques que j'appellerai *termoradiants* ; elle se compose de quelques phénomènes seulement, mais ceux-ci fort intéressants.

18. *Vent provenant du cabinet noir.* — Il est très fréquent, et on le sent presque à toutes les séances ; c'est une vraie source d'air qui vient de l'intérieur du cabinet, et *derrière* le médium. Peut-on penser aux effluves odiques ?

19. *Froid intense.* — Il est perçu généralement par les deux contrôles, et il est précurseur de bien des manifestations ; il est quelquefois perceptible pour toutes les personnes qui constituent la chaîne. Est-ce peut-être un symbole du « froid des tombeaux » qui s'ouvrent pour laisser passer les « défunts » ? En tout cas, il est impressionnant et n'est pas de nature hallucinatoire.

20. *Radiations de la tête et du corps du médium.* — En approchant la main à la tête d'Eusapia, surtout où elle a une cavité osseuse par suite d'une chute qu'elle a faite dans sa première jeunesse, et parfois aussi à ses mains, on perçoit un « souffle » sensible, tantôt tiède, tantôt frais. Inutile de dire combien ce phénomène, dont je parlerai longuement dans mon livre, a d'importance dans l'hypothèse des nouvelles forces neuriques ou odiques.

*
* *

La classe des phénomènes *acoustiques* est déjà partiellement comprise dans les trois premières, puisque souvent les mouvements à distance sont accompagnés par du bruit

produit par les objets et appareils qui se déplacent ou qui sont mis en action. Mais il y a aussi des bruits spéciaux.

21. *Coups et autres bruits dans la table.* — Ce sont les fameux « coups frappés » et les fameux *raps* (grattements) du spiritisme anglo-américain ; dans les séances d'Eusapia on en entend des centaines !... Quelques-uns d'entre eux ont l'intensité de coups portés par un poing formidable, mais invisible. D'autres (et ce ne sont pas les moins mystérieux) se produisent dans l'intérieur même du bois.

22. *Coups à distance du médium.* — On entend très souvent « des raps » à l'intérieur du cabinet, ou bien sur les chaises des deux contrôles et des voisins, sur les meubles, sur les murailles, dans le cabinet, etc.

23. *Sons d'instruments musicaux.* — J'en ai déjà parlé : nous les avons obtenus en des conditions telles à exclure l'œuvre de mains invisibles et palpables. Les trompettes dégagent en l'air leurs sons rauques, les cordes des mandolines et des guitares vibrent, les touches du piano émettent des notes isolées ; — tout cela sans que personne ne touche visiblement ces instruments. Mais ils ne sont jamais, d'après mon expérience, des sons réellement musicaux, des accords harmoniques, et moins encore des airs mélodiques : tout au plus, ce sont des rythmes suivant une mesure.

24. *Bruits de mains, de pieds*, etc. — On entend parfois un vrai claquement de mains, soit derrière les rideaux, soit en l'air dans la pièce. Une ou deux fois il nous a paru entendre des « pas humains » à l'intérieur du cabinet.

25. *Sons de voix humaines.* — C'est un phénomène très rare ; il consisterait dans les voix des désincarnés qui se feraient entendre (« nécrophonie » des spirites). Je ne l'ai perçu qu'une seule fois en des conditions qui n'étaient pas très convaincantes pour moi : mais ce n'est pas ici l'endroit opportun pour raconter les détails de mon extraordinaire aventure spirite (matérialisation apparente d'une « desencarnée » qui m'était très chère !)

*
* *

Je passe à une classe de manifestations non moins impressionnantes, c'est-à-dire à celles qui, selon les spirites, devrait montrer l'action d'*intelligences* occultes avec des *effets*

durables sur la matière inerte. Eusapia, à cause de son manque de culture, est plutôt pauvre de ces phénomènes.

26. *Signes mystérieux laissés à distance.* — Ils consistent en signes ou en griffonnages que l'on trouve sur la table, sur les manchettes des assistants, sur la muraille, et qui paraissent faits au crayon. Il ne m'ont pas semblé présenter assez de certitude pour mériter qu'on s'y arrête.

27. *Ecriture directe.* — Ce serait l'écriture faite directement par les « esprits » sans l'œuvre visible d'une main, tantôt avec des ustensiles graphiques visibles (crayons, graphites), parfois sans même ces ustensiles. Mais Eusapia ne sait pas lire et écrire, et dans les nombreuses séances auxquelles j'ai assisté, deux ou trois fois seulement sont apparus des signes graphiques, qu'avec un peu de bonne volonté on pouvait interpréter comme étant des lettres mal formées. Les esprits évoqués par la paysanne des Pouilles paraissent aussi très ignorants — ce qui me paraît une objection bien grave à l'hypothèse spirite !

28. *Empreintes sur la glaise.* — C'est un phénomène que les personnes cultivant les études psychiques affectionnent d'une manière spéciale ; Eusapia en présente qui sont belles et probantes, bien que parfois en des circonstances qui donnent lieu aux doutes. Ce sont des empreintes de doigts, de paumes de la main, de poings, de pieds, et même de visages, généralement de profil ou de trois quarts. Ces visages ont une certaine ressemblance avec une Eusapia vieillie, et seraient en effet ? la reproduction du visage de « John King », son père dans une autre vie. Dans nos séances, nous avons obtenu un grand nombre de ces empreintes ; pour la plupart d'entre elles, je suis sûr qu'il n'y a pas eu de fraude ; M. Bozzano en a publié de belles gravures que je reproduirai dans mon volume.

29. *Apports.* — Phénomène de tout premier ordre dans l'histoire et les gestes des médiums les plus fameux ; phénomène d'une signification très élevée pour les doctrines occultistes de la désagrégation et de la réagrégation de la matière, puisqu'il consisterait dans l'apparition subite sur la table ou dans la salle d'objets venant de loin, et qui auraient pénétré à travers les portes et les murailles (des fleurs, des branches, des feuilles, des clous, des pièces de

monnaie, des cailloux, etc.). On l'aurait signalé deux ou trois fois dans nos séances ; mais j'avoue franchement ne pas en avoir été convaincu — ce qui ne signifie pas que, mieux observé, il ne puisse pas être reconnu authentique aussi dans Mme Paladino, comme il *semble* l'avoir été aussi par l'action d'autres médiums.

* * *

30. *Nouement et dénouement d'une ficelle, des liens* aussi bien dans le cabinet obscur que sur la personne d'Eusapia. J'ai vu plusieurs fois ce phénomène anthéolique. On entre maintenant dans l'ordre le plus élevé des phénomènes, dans celui qui constitue la vraie base du spiritisme : je veux parler de la catégorie des *matérialisations*. Il s'agit de la création *ex novo*, par la cession du fluide vital ou par l'esprit du médium, de formes plus ou moins organisées ayant les caractères physiques que nous attribuons à la matière, c'est-à-dire d'êtres résistants au toucher et aux sens musculaires (*tangibles*), et d'êtres parfois doués d'une lumière propre (*lumineuse*), mais le plus souvent seulement capables d'arrêter les rayons extérieurs de lumière (en se rendant *visibles*). La première sous-classe est celle des matérialisations solides, que j'appellerai *stéréoses*, ou *plasmations* médianiques.

31. *Attouchements et serrements de mains invisibles.* — C'est un phénomène très fréquent des séances dans l'obscurité, ou à une lumière faible, ou à la lumière rouge : ce sont vraiment des mains humaines qui touchent, pressent, saisissent, attirent, repoussent, tapent légèrement, frappent, tirent la barbe et les cheveux, ôtent les lorgnons, donnent des taloches, etc. Certaines personnes, encore novices à ces attouchements, en frissonnent, et en effet, les premières fois, cela produit une certaine impression.

32. *Organisation de formes solides ayant les caractères de membres de corps humain.* — Ce sont généralement des mains, des bras, des épaules (?), et même des têtes que l'on peut tâter à travers les rideaux du cabinet médiumnique, et qui paraissent des fragments d'une créature en train de se constituer : ils donnent rarement l'impression (tangible) d'une personne entière. Si on les serre ou les saisit à

travers les rideaux, ils se retirent le plus souvent avec hâte; mais parfois ils restent longtemps et se laissent tâter, surtout les visages. La bouche invisible fait aussi des gestes de baiser, de mordre, etc., en restant toutefois presque toujours séparée des assistants par l'étoffe.

33. *Organisation de mains découvertes que l'on peut distinguer par le toucher.* — Quelquefois on se sent toucher par de véritables mains, ayant le caractère des membres d'une créature vivante : on en sent la peau, la tiédeur, les doigts mobiles, et si on les saisit on éprouve l'impression de mains qui se fondent, qui glissent hors de votre étreinte comme si elles étaient composées de substances semi-fluidiques...

34. *Actions compliquées de formes matérialisées (tangibles-invisibles).* — Ces mains, ces bras, ces têtes et ces demi-personnes, tout en restant imperceptibles à la vue de ceux mêmes qui regardent à l'intérieur du cabinet, derrière les rideaux dont ils sont couverts, s'avancent vers les assistants, les touchent et les tâtent, les serrent et les saisissent, ou les repoussent, les caressent, les attirent et les embrassent, avec tous les mouvements de créatures vivantes et réelles. En outre, ils exécutent des actions encore plus compliquées, soit dans l'ombre du cabinet, soit devant celui-ci, à travers les rideaux noirs gonflés et projetés dans ce but sur le plat de la table, ou vers les chaises des voisins (même de ceux qui ne font pas partie de la chaîne), quelquefois même en liberté et au milieu de l'assistance, de telle manière que quelques-uns des expérimentateurs se sentent invisiblement approcher, presser, embrasser, fouiller dans les poches, etc. Cette dernière manifestation émotionnante de téléplastie tangible de la part de personnes invisibles se produit très rarement, et seulement en pleine obscurité ou à une lumière très faible qui ne permet aucune netteté de perception visuelle, ce qui fait que, tout en ayant assisté parfois à son effectuation, je ne puis effacer de mon esprit toute incertitude, et j'exigerais des preuves plus convaincantes. Quelque expérimentateur a crû reconnaître et « identifier » ces formes invisibles qui se manifestent seulement par des impressions tacto-musculaires ou perceptibles au delà des rideaux ; mais dans les cas auxquels j'ai assisté, l'identification ne résiste

pas, comme je le prouverai, à la critique analytique de l'origine psychologique du phénomène ; celui-ci reste, toutefois, réel et authentique, quoique incompréhensible.

*
* *

Je recueille dans un petit groupe les *phénomènes lumineux* élémentaires, qu'ils soient visibles par eux-mêmes (« téléphanie » des psychistes) ou qu'ils soient visibles par une lumière extérieure, mais toujours non organisée.

35. *Apparition des points lumineux.* — Ce sont les fameuses « petites flammes » spirites : Eusapia en produit de temps en temps, mais non avec l'intensité d'autres médiums que j'ai observés. Ce sont des étincellements indéfinissables, généralement avec des contours estompés, parfois en forme de petits globes étincelants, ou bien à la manière des « gouttes de Batavia », mais renversés ; ce sont parfois aussi de vraies « langues de feu » comme on en voit figurer sur les têtes des Apôtres. Ils n'ont pas encore été photographiés, que je sache ; mais ils sont très évidents, quelquefois en bon nombre, et qui paraissent se poursuivre ; il est impossible et même absurde, quand on les a vues même une seule fois, de les comparer — je ne dis pas de les identifier ! — avec des phosphorescences artificielles.

36. *Apparitions de nuages ou de brouillards blanchâtres.* — Celles-ci ne paraissent pas douées d'une lumière propre, parce qu'il n'arrive de les voir qu'avec une faible lumière, en deçà du rideau, ou à l'intérieur du cabinet ; elles entourent parfois la tête d'Eusapia, ou se lèvent sur son corps, alors qu'elle se trouve étendue à l'intérieur du cabinet.

*
* *

Je place à la fin les *matérialisations visibles*, parce qu'elles paraissent constituées d'une substance ou matière très subtile se dégageant de la personne du médium et composée de parcelles ou molécules qui interceptent la lumière ordinaire et sont alors perçues par la vue (« téléplastie visuelle »).

37. *Formation de prolongements obscurs du corps du médium.* — Ce sont des membres surnuméraires, entrevus et décrits par tous ceux qui ont expérimenté avant nous

avec Mme Paladino. Visibles à une demi-lumière ou à une lumière très faible, et lorsque les mains anatomiques ou réelles d'Eusapia restent à leur tour en vue et bien contrôlées, ces appendices néo-plastiques effectuent un grand nombre des phénomènes dont je viens de parler (attouchements des personnes voisines, secousses des chaises, transports d'objets, etc.). J'en publierai des figures.

38. *Formes ayant l'apparence de bras et de mains sortant du cabinet noir.* — Manifestation qui n'est pas rare et qui a déjà été remarquée par tous ceux qui ont assisté précédemment à des séances d'Eusapia. Ma myopie ne m'a pas toujours permis de les voir distinctement, mais ma perception, même indistincte, a toujours correspondu à celle beaucoup plus nette des autres assistants, mieux doués que moi par rapport à la fonction visuelle.

39. *Apparition de mains.* — C'est une des manifestations « spirites » les plus fréquentes et les plus anciennes. Les mains ont généralement des contours un peu indécis, sont d'une couleur blanchâtre, presque diaphane et ont des doigts allongés (les figures que j'en reproduirai seront très expressives). Je les ai très bien perçues toutes les fois qu'il m'a été donné de me trouver dans une situation favorable pour les voir, et ce n'étaient pas les mains du médium, non, car celles-ci se trouvaient contemporanément, non seulement contrôlées, mais aussi visibles pour tous, sur la table.

40. *Apparition de formes obscures d'un caractère indéterminé ou peu évident.* — Ce sont les « matérialisations incomplètes ». On voit tantôt dans la demi-obscurité s'avancer et disparaître des globes noirs (têtes ?), des appendices indéfinissables de pénombre (bras ? poings ?) ; tantôt des ombres au profil crochu, et qui paraissent barbues (« John King » ?) ; et parfois, sur le fond semi-lumineux, des larves noirâtres, plates, qui paraissent presque transparentes, d'une forme étrange, gesticulant d'une façon bizarre. Je les ai vues surtout dans les séances de 1901 et 1902, et j'en ai rapporté une perception si précise (constatée par les autres expérimentateurs), que j'ai pu, comme on verra, en dessiner plusieurs.

41. *Apparition de fantômes ayant un caractère déter-*



miné et personnel, mais sans rapports avec les présents. — Nous touchons à la fin, parce que ce sont les « matérialisations complètes », qui constituent le maximum atteint jusqu'ici par la médiumnité d'Eusapia (d'autres médiums, parmi lesquels Miss F. Cook, Mme d'Espérance, Miller en ont donné de bien plus merveilleuses et de vraiment incroyables !). Je n'ai vu que peu de fois ces phénomènes suprêmes, parce qu'ils sont un événement très rare avec Mme Paladino. Ce sont des visages bien dessinés, des têtes et des bustes de personnages, généralement imaginaires, qu'aucun des présents ne reconnaît, ou que l'on identifie et l'on baptise avec des noms tirés de l'histoire traditionnelle du spiritisme. S'il en est ainsi, j'ai vu les mêmes fantômes qu'a vus mieux que moi le célèbre William Crookes ; c'est-à-dire que dans nos séances avec Eusapia serait réapparue « Katie King », l'esprit-guide de Florence Cook et qui, d'ailleurs, est parente de « John King » ! ! Je publierai le curieux portrait que j'ai dessiné aussitôt au crayon.

42. *Apparition de fantômes ayant une personnalité en rapport avec quelqu'un des assistants.* — En dehors des formes personnelles matérialisées tangiblement, j'aurais assisté à une vraie évocation d'esprit. Cette fois l'apparition a été identifiée d'une manière un peu douteuse par les membres vivants de sa famille qui assistaient à la séance ; quant à moi, je n'ai pas reçu, par cet événement extraordinaire de ma carrière « spirite », cette impression d'évidence et de sûreté que l'homme de science, le psychologue examinant cette branche nouvelle avec la sévère méthode positive qui lui est habituelle, doit imposer à lui-même et aux autres. Je ne désire pas m'arrêter pour le moment sur cette partie des phénomènes paladiniens, l'espace qui m'a été aimablement accordé ne permettant pas les descriptions ni les discussions ; je ne puis donner ici que la synthèse pure et simple de mon expérience personnelle.

*
* *

Donc, dans les phénomènes par lesquels s'objective la médiumnité de Mme Paladino, nous avons, selon mon schéma provisoire, *neuf* classes et *quarante-deux* ordres de

manifestations; j'en oublie probablement quelques-uns, comme il est possible que j'en groupe plusieurs qui devraient être séparés; sans doute, je n'ai pas vu, perçu et enregistré toutes les classes possibles de phénomènes, et d'autres observateurs pourront en ajouter qui me sont encore inconnues. Nous sommes loin du simple soulèvement de la table; nous sommes loin du petit truc consistant à échanger les mains ou à soutirer un pied!

Mais à propos des mains et des pieds du médium, je dois aussi ajouter que ma classification simplifie trop les choses en divisant les phénomènes en ordres, comme s'ils se produisaient séparément. En réalité, la séance est parfois très compliquée et l'on assiste à des manifestations variées simultanées, à de vraies décharges puissantes de médiumnisme, à des bouleversements « spirites », à de petites scènes comiques ou pathétiques... Ces dernières sont constituées surtout par les manifestations et communications d'entités ou intelligences occultes déterminées, et plus ou moins mal identifiées comme étant des âmes de morts; elles causent des émotions troublantes dans les âmes impressionnables, et justifient, jusqu'à un certain point, le jugement de ceux qui considèrent les pratiques spirites comme un danger pour les intelligences faibles.

Je ne le conteste pas aussi comme aliéniste et névropathologiste; je dois déclarer, néanmoins, que ces cas de folie ou de névrose « spirite » si déplorés sont bien rares; dans ma longue carrière et parmi des milliers de malades, je ne me souviens que de quatre à cinq. J'ajoute que nos séances avec Mme Paladino se sont toujours écoulées, hormis quelques rares instants passagers, dans une tranquillité parfaite, et sans aucun trouble émotif. Tous les spirites que je connais le mieux m'ont apparu dans toutes les circonstances comme des personnes d'un caractère équilibré, d'une intelligence cultivée, ayant la pratique du monde et une excellente santé; j'ai même admiré plus d'une fois le calme avec lequel ils sentent ou ils croient si souvent entrer en rapport avec le monde des invisibles.

Gênes, 1907.

(*La fin au prochain numéro.*)

Ce que le prof. P. Foà, de l'Université de Turin, et trois Docteurs, assistants du professeur Mosso, ont constaté avec Eusapia Paladino

Peu de jours après les séances de Gênes, dont nous avons assez longuement parlé dans nos fascicules de janvier et février, et qui ont provoqué la publication de l'article du professeur Morselli, que l'on vient de lire; peu de jours après les séances tenues au Laboratoire de Psychiatrie de l'Université de Turin, sous la direction du professeur Lombroso, quelques autres expériences ont eu lieu dans cette dernière ville, avec l'intervention des docteurs Herlitzka, Charles Foà et Aggazzotti, assistants du professeur Mosso, l'éminent physiologue dont les travaux sur la fatigue, la puberté, etc., sont classiques et universellement connus. Un autre titulaire d'une chaire de l'Université de Turin, le docteur Pio Foà, professeur d'anatomie pathologique, directeur du Musée anatomique, secrétaire général de l'Académie des sciences de Turin, a assisté à la deuxième de ces séances, la plus remarquable.

C'est le compte rendu de ces expériences que nous reproduisons aujourd'hui de la Stampa, *de Turin, avec l'autorisation de la Direction de ce journal. Nos lecteurs en saisiront aisément toute l'importance, aussi bien au point de vue de la rigueur scientifique apportée à contrôler les phénomènes, qu'au point de vue de l'intensité des manifestations, enregistrées aussi par des appareils.*

Pourquoi nous publions ce compte rendu

Si nous publions un compte rendu des séances auxquelles nous avons assisté avec Mme Eusapia Paladino, après tant

d'autres qui en ont paru dernièrement dans les journaux, j'espère que l'on ne voudra pas nous accuser de porter, comme on dit, de l'eau à la fontaine. Les phénomènes médiumniques représentent peut-être aujourd'hui le sujet qui intéresse plus fortement, d'un côté, ceux qui étudient sans préjugés, de l'autre côté, le public, qui espère trouver en eux, ou la base pour une nouvelle foi, ou la source d'un scandale fort appétissant, dans lequel la considération de quelques savants et expérimentateurs devraient piteusement échouer.

En outre de ces considérations générales, nous sommes poussés à cette publication par d'autres motifs. Les conditions dans lesquelles les séances eurent lieu sont de nature à donner une garantie spéciale, que nous n'avons été victimes, ni de charlatans habiles, ni d'hallucinations. Depuis plusieurs années déjà, nous sommes camarades de travail dans la recherche scientifique, et nous connaissons bien mutuellement pour ce qui se rapporte à la méthode et à l'exactitude de l'observation et de la critique ; nous pouvions donc compter sur le contrôle réciproque dans les observations et avoir confiance dans le travail l'un de l'autre. En outre, tous les trois, nous avions à peu près la conviction que le médiumnisme et les phénomènes « spirites » ne pouvaient pas résister à une observation attentive, à un contrôle exercé sans complaisance. Si aujourd'hui, aprés avoir de nos propres yeux vu et contrôlé avec nos sens, nous nous déclarons sûrs qu'il ne peut pas être question de trucs ou d'hallucination, qu'on ne croie pas que nous soyons, comme Paul sur la route de Damas, touchés par la grâce ; en chercheurs consciencieux, nous avons constaté quelques phénomènes qui — s'ils peuvent paraître merveilleux à cause de leur étrangeté — ne sont pas moins certains et naturels que les phénomènes, souvent non moins inexplicables, que nous observons journellement dans nos laboratoires et dans la vie.

Parmi ceux qui étudient les sciences naturelles et surtout parmi les biologues et les médecins, un petit nombre seulement a eu le courage de se déclarer convaincu de la vérité des phénomènes médiumniques, et ce petit nombre a dû supporter quelques amertumes, surtout de la part de leurs



confrères. Le moins que l'on a dit d'eux, c'est que c'étaient des visionnaires. Maintenant que nous nous sommes persuadé que les phénomènes sont authentiques, nous éprouvons aussi le devoir de le dire publiquement et de proclamer que les rares pionniers de cette branche de la biologie, destinée à devenir l'une des plus importantes, virent et observèrent généralement avec exactitude. Et puisque jusqu'à ce jour, c'est-à-dire jusqu'à ce que la présente publication ait procuré, à nous aussi, la réputation de visionnaires, nous passons au milieu de quelques-uns de nos confrères (et nous pouvons le dire sans fausse modestie) comme des observateurs froids et consciencieux, nous espérons que nos paroles puissent servir à stimuler quelques-uns de ces confrères à étudier personnellement et attentivement ce groupe de phénomènes intéressants et obscurs que la science doit soumettre à son investigation.

Les faits souvent merveilleux (nous ne disons pas miraculeux) dont nous allons entreprendre le récit feront froncer le sourcil à plus d'un et feront sourire un plus grand nombre. Et nous le comprenons : personne ne peut se faire une idée de ce que sont les séances d'Eusapia Paladino sans y avoir assisté. Ceux qui croient à la réalité de ces phénomènes, sans les avoir vus, doivent avoir une confiance complète dans la santé intellectuelle et dans la bonne foi du relateur. Après avoir complètement rapporté les faits observés, nous passerons à les examiner critiquement et à en mesurer la différente valeur ; nous prions le lecteur de réserver son jugement jusqu'à ce moment.

Les préparatifs avant la première séance

Lorsque nous avons préparé les séances avec Eusapia, nous sommes partis de la supposition que tout n'était qu'un truc ou une erreur ; nous avons donc voulu éloigner de nous tout danger de suggestion et disposer d'appareils nous permettant d'enregistrer certains mouvements qui se produiraient durant la séance, de façon qu'il en restât quelque vestige. Naturellement, nous avons arrangé les choses de façon à ce qu'aucun habile fraudeur ne pût actionner notre

appareil. On verra ensuite jusqu'à quel point celui-ci nous a servi. Nous devons ajouter que lorsque, après avoir préparé nos appareils, nous nous éloignions du laboratoire, nous avions tous la parfaite conviction que, étant donné notre défiance et les dispositions que nous avions prises, la séance n'aurait donné qu'un résultat négatif.

La conversation fut toujours entretenue pendant nos séances, et elle eut généralement une tournure assez gaie ; nous commentions à haute voix les phénomènes au fur et à mesure qu'ils se produisaient, pour les soumettre au contrôle de tous les expérimentateurs.

Nous tous, qui n'avions jamais encore assisté à des séances médiumniques, nous avons éprouvé que même les phénomènes les plus incroyables ne produisent aucune émotion, et les choses les plus extraordinaires ne tardent pas à paraître des manifestations absolument communes et naturelles. Seulement, dans les jours qui suivirent les premières séances, tout nous paraissait impossible, et sans le témoignage réciproque, sans les documents objectifs irréfutables qui étaient restés, nous aurions presque douté de nos sens et de notre intelligence.

Afin d'enregistrer objectivement les mouvements que le médium peut produire, nous avons préparé un cylindre roulant autour d'un axe vertical, qui exécute un tour complet en six heures. Autour du cylindre se trouve enroulée une feuille de papier glacé recouverte d'une couche de noir de fumée. Sur cette couche glisse une pointe fixe, qui emporte le noir de fumée, et qui, par le mouvement du cylindre, marque sur le papier une ligne horizontale blanche. Si la pointe se meut de haut en bas, elle marque sur le papier une petite ligne verticale. Le levier écrivant pouvait être mis en mouvement par un petit électro-aimant (*signal Desprez*), relié à un accumulateur et à une touche télégraphique. Le cylindre roulant avec le signal Desprez se trouve sous une cloche en verre posé sur une solide planche de bois. La cloche, qui a à son extrémité inférieure un gros bord, était fixée à la planche, moyennant une ficelle qui passait à travers trois espèces de boutonnières, constituées par de petits rubans attachés à la planche avec des cachets ; le bord de la cloche servait d'arrêt à la ficelle. A travers

deux trous pratiqués dans l'épaisseur du bois, les fils conducteurs venant du signal sortaient de la cloche pour pénétrer immédiatement dans des tuyaux en verre, empêchant le contact voulu ou accidentel entre eux, et par conséquent la fermeture du circuit électrique. Des fils, l'un aboutissait à l'accumulateur, l'autre directement à la touche, dont un troisième fil, isolé à son tour par un tuyau en verre, allait à l'autre pôle de l'accumulateur. Toutes les parties de fils qu'on ne pouvait pas isoler au moyen du verre (aux serre-fils de l'accumulateur) étaient entourées d'un cordon isolant couvert d'un ruban cacheté avec notre cachet. La touche elle-même se trouvait enfin enfermée dans une boîte de carton, clouée dans la planche, enfermée au moyen de deux rubans croisés et cachetés. Deux petits trous de la boîte donnaient passages à deux tuyaux en verre contenant les fils conducteurs. L'accumulateur et la touche étaient fixés sur la même planche sur laquelle se trouvait le cylindre roulant. Au moyen de cette disposition, on ne devait avoir une marque sur le cylindre que lorsque la touche était baissée. Par conséquent, si nous avions trouvé une marque sur le cylindre, cela nous aurait prouvé avec certitude que la touche avait été baissée, et si les cachets avaient été trouvés intacts, on aurait acquis la *certitude absolue* qu'il n'y avait pas eu de truc. Nous verrons plus loin le résultat de notre expérience.

Outre à cet appareil enregistreur, nous avions apprêté quelques feuilles de papier noirci par la fumée afin de recueillir éventuellement des empreintes; quelques plaques photographiques soigneusement enveloppées dans le papier noir pour enregistrer des radiations éventuelles pénétrant à travers les corps opaques ; enfin, un dynamomètre.

PREMIÈRE SÉANCE

La première séance eut lieu le soir du 20 février chez M. le comte Verdun. Nous remercions le comte et l'aimable comtesse Verdun, non pas uniquement à cause de l'hospitalité qu'ils nous ont si gracieusement accordée, mais aussi parce qu'ils nous ont permis d'examiner minutieusement la salle, sans se froisser de notre défiance, certainement mal dissimulée.

La séance eut lieu dans une salle à manger occupant un angle de la maison au rez-de-chaussée. L'une des parois qui donnent sur le dehors a deux fenêtres; la paroi contiguë en a une seule. En face des deux fenêtres se trouve un grand buffet, à côté duquel s'ouvre une porte qui met en communication avec l'antichambre ; la quatrième paroi a deux portes, dont la première donne sur une petite pièce et reste fermée durant toute la séance ; la seconde donne sur le petit office ; il y a entre les deux portes une cheminée surmontée d'une glace. Toutes les fenêtres sont fermées. L'une d'elles, dont l'encoignure a été destinée à faire les fonctions de cabinet médiumnique est fermée par des volets *sans aucune ouverture*, qui s'ouvrent à l'intérieur, et est barrée par deux fortes barres de fer, qui se croisent et qui sont enfoncées chacune dans un anneau scellé dans le mur. Les volets ont été attachés l'un à l'autre par une bande de papier collée. L'encoignure de la fenêtre dans laquelle a été établi le cabinet médiumnique est agrandie par un baldaquin en bois, enfermé à sa partie antérieure par deux rideaux de laine noire. Dans le cabinet se trouvaient deux petites tables, sur l'une desquelles avaient été placés notre appareil et quelques cartons, sur lesquels sont collées les feuilles de papier noirci par la fumée. Sur l'autre petite table se trouvent différents jouets ; sous la table il y a un petit piano d'enfant.

Assistent à la séance, outre les maîtres de la maison et les soussignés, le docteur Imoda, le chevalier Rostain et une dame.

Au commencement de la séance se trouvent au contrôle deux d'entre nous : le docteur C. Foà et le docteur Herlitzka. La séance commence en pleine lumière, et, pendant que le médium jouit encore parfaitement de toute sa conscience, commencent des mouvements d'abord légers, ensuite plus forts, de la table médianique, qui se soulève avec trois pieds. En pleine lumière, on observe aussi de légères saillies faites par le rideau à gauche. Le médium demande, moyennant la table (5 coups), que l'on diminue la lumière ; cela est fait assez lentement, et la forte lumière rouge, réfléchie par la glace de la cheminée, frappe les yeux du médium, qui est pris par un grand accès hystérique ; il



pleure, il crie, se démène et se frappe plusieurs fois le visage avec ses poings. Il s'agit bien d'une crise hystérique authentique, et tout médecin, quelque peu habitué à ces crises, ne peut s'empêcher de le reconnaître. Les larmes d'Eusapia mouillent les mains de ceux qui sont à côté d'elle.

Pendant la crise, entre dans la salle un médecin retardataire, qui n'entre pas dans la chaîne ; hors de la chaîne se tiennent le comte Verdun et le docteur Imoda. Au cours de toute la séance, on exerce sans cesse un contrôle réciproque entre tous les assistants.

La crise une fois passée, Eusapia ne possède plus sa conscience normale et ne parle plus à la première personne; elle parle comme si elle était John King, continuant dans son délire bien connu.

Mme Paladino engage les contrôles à fixer leur attention sur sa tête et l'un d'eux, le docteur C. Foà, voit un profil noir, mal défini, comme une tête encapuchonnée, qui disparaît et se présente ensuite de nouveau sur sa demande. M. Foà dégage sa main de celle de son voisin pour saisir la tête, mais celle-ci se retire. Les autres assistants n'ont pas vu l'apparition.

En attendant, la table sur laquelle ont été placés les jouets et que nous appellerons n° 1, se fait entendre à l'intérieur du cabinet médiumnique, dont elle sort enfin complètement. Maintenant commencent à arriver sur la table médianique, de la table n° 1, plusieurs objets : une feuille de papier, un petit mouton en bois et une mandoline ; cette dernière est accompagnée par le rideau qui recouvre le manche; le rideau, écarté par M. Foà, revient couvrir le manche de la mandoline et une main, qui n'était pas une de celles du médium ou des assistants, tire les cheveux de la personne qui avait écarté le rideau. En attendant, on entend racler la mandoline.

Le petit piano sort à son tour de dessous la table et l'on entend les coups des touches qui se baissent, en faisant vibrer les cordes. On fait la lumière et on constate que les objets que l'on a vu arriver se trouvent sur la table; on ne voit rien d'anormal dans le cabinet médiumnique, derrière le rideau.

Le docteur Foà est remplacé au contrôle par M. Rostain, pendant qu'en pleine lumière la table n° 1 fait de forts mouvements, synchrones avec les mouvements de la main du médium.

Le travail de la force inconnue autour de l'appareil inventé par les expérimentateurs

On diminue la lumière. Une plume de paon qui se trouvait sur la table des jouets se soulève en l'air sur la table et caresse plusieurs des assistants. En attendant — en nous adressant toujours à John King, pour seconder le délire du médium — nous commençons à exprimer le désir que notre appareil entre en action. Alors, on entend la table qui soutient l'appareil s'avancer vers nous, derrière le rideau et l'on perçoit un travail continu autour de la boîte en carton. Aussitôt, quelques fragments de cire à cacheter sont lancés hors du rideau sur la table médianimique. Après une pause, comme l'un de nous avait tiré de sa poche un mouchoir et l'y avait replacé, un autre lui dit en plaisantant de faire bien attention pour ne pas qu'on lui enlève le mouchoir. Aussitôt, il sent et voit extraire le mouchoir de la poche, sans pouvoir reconnaître si cela était fait par une main. Le mouchoir est ouvert et approché du nez de son propriétaire. Enfin, le mouchoir disparaît derrière les rideaux pour être ensuite lancé sur la table médianimique.

Après cet intermède, on recommence le travail autour de notre appareil et un ruban est lancé sur la table avec le cachet de cire. On fait immédiatement la lumière ; l'un de nous se précipite dans le cabinet médianique en tenant dans la main une petite lampe électrique de poche allumée et ne remarque rien qui puisse faire soupçonner un truc. Il constate que la boîte de carton contenant la touche est déclouée, qu'un tuyau de verre est cassé et que l'un des rubans qui reliait la boîte manque. Point de signe sur le cylindre ; la cloche est encore cachetée. Nous nous assurons que la touche fonctionne bien, en ouvrant la boîte ; puis nous la renfermons, nous la cachetons de nouveau et nous diminuons la lumière.

Le travail recommence autour de l'appareil ; on entend arracher les cachets, enlever le couvercle à la boîte de carton. On demande que l'instrument soit porté en l'air sur la table médianimique et aussitôt le couvercle s'approche, accompagné de quelque chose de blanc que tout le monde voit, mais que personne n'est en état d'identifier.

Le docteur Herlitzka demande de pouvoir saisir le couvercle ; le médium y consent, au moyen de la table qui frappe trois coups, et M. Herlitzka étend la main et touche le couvercle, mais le rideau s'avance et le couvercle est rapidement éloigné.

En attendant, le docteur Herlitzka se sent tirer par l'oreille et reçoit sur l'épaule un coup qui est entendu par tous les assistants. Le couvercle fait de nouveau son apparition en l'air, est lancé sur la table et est pris en main par quelques-uns d'entre nous.

On demande alors que la touche de l'appareil soit pressée. Eusapia répond, en articulant mal les paroles :

— La touche est découverte et comme je puis faire *ainsi*, je pourrai aussi presser la touche.

Quand elle prononce le mot : *ainsi*, le docteur Herlitzka se sent presser fortement sur l'épaule comme par un doigt. Les mains d'Eusapia étaient à ce moment fermement tenues par ses deux voisins.

Quelques minutes après, on entend plusieurs frappements de la touche, à une distance de quelques minutes les uns des autres. En même temps la table médianimique s'élève et l'un des deux contrôleurs se sent saisir le bras par une main inconnue. Le docteur Herlitzka se sent aussi toucher à l'épaule et sent appuyer le rideau contre son nez ; son impression est que, derrière celui-ci, se trouve un corps sphérique dur.

On demande que le couvercle de la boîte soit remis à sa place et aussitôt une luminosité blanche que plusieurs d'entre nous voient, mais que personne ne peut identifier pour une main, tâte sur la table pour chercher le couvercle. Elle ne le trouve pas et, comme vexée, elle frappe fortement deux coups sur la table et disparaît. Supposant que le couvercle se trouvait trop loin de la « sphère d'action », l'un de nous l'approche du médium : immédiatement, le rideau

s'avance sur la table, l'enveloppe et l'emporte. Inutile de répéter que le contrôle du médium continue à être rigoureux. Le docteur Herlitzka voit sortir des rideaux la forme blanche habituelle, qui fait le geste de lancer quelque chose; aussitôt, un morceau de ruban portant un cachet de cire est lancé avec force sur la main du docteur Imoda, qui se trouve assez loin, en face du médium.

En attendant, la table avec les jouets est poussée complètement hors du cabinet médianimique.

Le médium, en soupirant et en gémissant, parvient à demander, en articulant mal les paroles, si elle peut faire un « apport » de la cloche de verre. Nous ne consentons pas, de crainte que les signes enregistrés par le papier fumé s'abîment et nous disons que la cloche est cachetée; le médium a un rire sarcastique et la table frappe deux coups en signe de négation.

Les sept coups de la table nous avertissent que le médium veut terminer la séance. Avant que l'on fasse la lumière, Eusapia est portée par les expérimentateurs dans une pièce contiguë obscure, où elle rentre en elle-même petit à petit.

Nous examinons alors le champ d'opération de la force inconnue et nous trouvons que le couvercle de carton est appuyé imparfaitement sur sa boîte, que le ruban qui entourait la cloche de verre en avait été enlevé. Sur le papier du cylindre noirci par la fumée, nous trouvons les signes faits par la pression de la touche électrique. Le diagramme est fixé, signé par les assistants et conservé.

La fenêtre est fermée et barrée, aucune trace du truc dans la petite pièce, qui avait toujours été bien surveillée.

Nous reviendrons sur le résultat de notre expérience et sur les autres phénomènes qui se sont produits, après le compte rendu de la seconde séance, qui a été beaucoup plus importante que la première.

Docteur A. Herlitzka.
Docteur C. Foa.
Docteur A. Aggazzotti.

DEUXIÈME SÉANCE.

La première séance avait plutôt servi à nous permettre de nous orienter; nous avons pu ainsi tout préparer pour la seconde séance avec des résultats objectifs sûrs.

Le médium nous avait dit qu'il aurait frappé la touche de notre appareil, sans rompre les cachets du couvercle, si celui-ci avait été d'étoffe au lieu de carton. Nous avons donc modifié notre appareil pour la seconde séance, et afin de pouvoir, non pas uniquement marquer les mouvements qui se produiraient, mais aussi en mesurer l'intensité, nous avons renoncé à la signalation électrique, en la remplaçant par celle manométrique. Nous avons rattaché à cet effet un vase de verre rempli d'eau, fourni d'une tubation inférieure, moyennant une canule de verre, avec un manomètre formé d'un tuyau en forme d'U, contenant du mercure. L'ouverture supérieure du vase était couverte d'une forte membrane de caoutchouc, reliée strictement au récipient. Nous avions ainsi un espace fermé, rempli de liquide, à l'extrémité duquel avait été inséré le manomètre. Une pression exercée sur la membrane produisait un élèvement de la colonne de mercure dans la branche libre du manomètre. Et comme sur le mercure surnageait un bout de bois, muni d'une pointe pouvant écrire sur le cylindre roulant, toute pression était enregistrée et mesurée dans un document objectif.

L'expérience nous avait appris l'inutilité de cacheter la cloche de verre; nous y avons donc renoncé, mais nous avons placé le cylindre roulant et le manomètre hors du cabinet médiumnique, dans une position visible et contrôlable durant la séance; dans le cabinet, nous n'avons placé que le récipient de verre, sur la membrane duquel devait s'exercer la force médianimique. Ce récipient se trouvait dans une petite boîte de bois, sur l'ouverture de laquelle une étoffe légère avait été tendue et clouée; la membrane de caoutchouc elle-même a été couverte d'une couche de noir de fumée, afin de constater les empreintes des doigts qui pourraient la toucher.

Sur la table même sur laquelle se trouvait notre appareil



et sur l'autre table existant dans le cabinet médianimique, nous avons aussi placé deux feuilles de papier fumé.

Dans une photographie faite à la lumière du magnésium au cours d'une autre série de séances, durant une lévitation de la table, et qui nous avait été obligeamment communiquée, on aperçoit des faisceaux lumineux sous la table. Afin de rechercher si ces faisceaux de lumière sont un phénomène constant, et s'ils traversent les corps opaques, nous avons fixé sous la table médianimique une plaque photographique soigneusement enveloppée dans un papier noir. La plaque était fixée au moyen de quatre clous; elle résista à tous les chocs et les secousses violentes auxquels la table fut assujettie au cours de cette séance mouvementée.

Nous n'avons pas parlé de nos préparatifs à Mme Paladino, pour ne pas l'impressionner. Nous prions le lecteur de se souvenir de ce détail important.

A la seconde séance participèrent les mêmes personnes qui avaient assisté à la séance précédente, moins M. Rostain et le docteur retardataire. Par contre, s'ajoutèrent à nous le professeur Pio Foà, le docteur Arullani et une dame. Mme Paladino, contrairement à la première séance, était d'une humeur excellente, connaissant désormais la plupart de nous; et avant la séance, elle causa gaîment, en nous racontant ses aventures de voyage.

La séance eut lieu dans le même milieu que la première.

D'abord, le contrôle était tenu à gauche par le professeur Pio Foà, à droite par l'un de nous (le docteur Aggazzotti); hors de la chaîne se tiennent le comte et la comtesse Verdun et un autre d'entre nous (le docteur Herlitzka); ce dernier est assis près du cabinet médiumnique et du cylindre roulant pour l'avoir à portée de main.

Quelques minutes après le commencement de la séance, la table médianique commence à se mouvoir, et — en pleine lumière — exécute deux lévitations complètes. La table n° 1 bouge dans le cabinet, s'avance vers la salle, en poussant en avant le rideau.

Dix minutes après le début de la séance (à 9 heures 34), on baisse la lumière; la table n° 1 sort du cabinet médiumnique en déplaçant la table, de façon que le cabinet

lui-même reste ouvert à gauche. Le docteur Arullani y pénètre et observe les mouvements de la table, pendant que celle-ci est encore poussée hors du cabinet.

Les phénomènes médianiques s'arrêtent à ce moment, et nous commençons à craindre que la séance ne soit pas intéressante. Le médium continue à être en parfait état de conscience; en effet, le lendemain, il se rappelait de ce qui avait eu lieu jusqu'à dix heures environ.

A cette heure, le contrôle de droite est pris par le docteur Arullani. Après quelques minutes, la table reprend ses mouvements, en accompagnant des mouvements analogues faits *en l'air* par les mains du médium. La table se presse contre l'un de nous (Aggazzotti) qui la repousse réitérativement; mais elle revient chaque fois à sa place, comme si elle avait été lancée par un ressort. A ce moment, la table se soulève de nouveau en l'air.

A 10 h. 10, le médium s'efforce de mouvoir le rideau, mais, après quelques vaines tentatives, il nous avertit que sa chaise retient le rideau. Nous contrôlons cette affirmation, et nous en constatons l'exactitude ; alors nous délivrons le rideau de la chaise du médium. Aussitôt le rideau se gonfle à droite et se déplace vers la table, sur laquelle il pose son extrémité et vers la gauche du médium. Le cabinet médianique reste ainsi complètement ouvert, et l'un de nous (le docteur Herlitzka) est à même, pendant toute la séance, d'observer la partie antérieure du cabinet, et surtout notre appareil.

Le docteur Arullani sent à ce moment quelques coups dans l'hypocondre gauche ; les attouchements des personnes qui se trouvent au contrôle continuent pendant toute la soirée, et il serait long et inutile d'enregistrer tous ces phénomènes.

Il importe davantage de parler des transports d'objets qui commencent maintenant à avoir lieu ; souvent le médium annonce d'avance la production de ces phénomènes. Il dit, par exemple : « Prenez ce papier fumé », et immédiatement après, le papier qui se trouvait sur la table dans le cabinet médianique, à une distance telle du médium, que celui-ci n'aurait pas pu le saisir, même en étendant le bras, tombe sur la table médianique.

En général, Eusapia n'a pas de sympathie pour les papiers noircis par la fumée; en effet, plus tard on voit venir au milieu de la table un objet carré, que les assistants de gauche disent être blanc et ceux de droite noir; Eusapia fait toucher par l'un de ces derniers le carré, que l'on reconnaît n'être autre chose que la deuxième feuille de papier fumé. Eusapia dit alors en riant: « Maintenant, c'est toi, et non pas moi, qui as les mains sales »; elle ajoute que rien n'est aussi laid qu'une figure sale.

Cet épisode est intéressant, d'abord parce que Mme Paladino ignorait l'existence de ce papier fumé ! ensuite parce qu'il nous fait connaître un côté de la psychologie de Mme Paladino : elle craint de se salir avec le noir de fumée, parce que cela pourrait être interprété comme une preuve de tentative de fraude. Il est aussi à remarquer que Mme Paladino, dans cette seconde séance, a toujours parlé d'elle-même à la première personne, même durant le somnambulisme le plus profond. Elle paraissait généralement — hormis dans la dernière partie de la séance — beaucoup plus lucide que dans les autres séances, et ceci même de l'avis d'une personne qui avait participé à un grand nombre de ses séances.

Ce qui advint du second appareil imaginé par les expérimentateurs

Malheureusement, la précaution de couvrir notre appareil avec une étoffe ne devait pas servir à grand'chose. En effet, on entend à un certain moment déchirer l'étoffe, et Mme Paladino invite une dame, assise presque en face d'elle, à tendre une main. Celle-ci sent des doigts qui paraissent sortir du rideau lui remettre quelques morceaux de l'étoffe; quelques autres morceaux du voile lui sont remis par le médium lui-même, qui les saisit en soulevant sa main, accompagné par celle du contrôle, au-dessus de la tête.

A ce moment, on entend mouvoir la table qui soutient notre appareil, et on la voit s'avancer vers l'ouverture du

cabinet; les expérimentateurs assis à la droite du médium peuvent parfaitement l'observer et le surveiller. Mme Paladino appelle alors près d'elle celui d'entre nous qui était resté hors de la chaîne (Herlitzka) et lui fait poser la main sur la table devant elle. Elle lui caresse et lui tâte la main longuement, et lui dit : « C'est une chose ronde »; ensuite elle presse la main et ajoute : « et elle est très dure ». En effet, la membrane sur laquelle on désire que la pression soit exercée est très tendue et représente une calotte sphérique. Nous rappelons que Mme Paladino ignorait, non pas uniquement la forme de notre appareil, mais même sa présence.

Par suite d'un désir exprimé par le médium, le docteur Herlitzka se met au contrôle à la place du docteur Arullani, qui va s'asseoir à gauche, près du cabinet médianique, où il sent immédiatement un coup de poing pendant que les pieds lui sont foulés, et un ongle s'enfonce dans ses mains.

Quelques-uns des assistants observèrent une espèce de brouillard blanc autour de la tête du médium. Quelques secondes après, on entend, à l'intérieur du cabinet, un son plusieurs fois renouvelé, qui nous fait comprendre qu'on frappe la membrane de notre appareil. A chacun de ces coups, correspond une pression de la main droite du médium sur la main du « contrôleur » qui se trouvait de ce côté. L'appareil était à la droite du médium, à quelques décimètres de distance du contrôleur, *parfaitement visible*. Personne ne se trouve en ce moment dans le cabinet médianique, ainsi qu'il a été facile de constater.

Un petit tambour qui se trouvait sur la table n° 1, plane en l'air sur la tête du médium, et revient ensuite à sa place. Immédiatement après, une mandoline fait entendre quelques sons sur la table n° 1, se soulève de celle-ci, mais tombe sur le sol. Aussi le petit piano qui se trouve par terre émet quelques notes, et Mme Paladino dit que l'effort pour produire ces derniers sons est fait par ses pieds. En effet, les contrôleurs, qui tiennent sur leurs pieds ceux d'Eusapia, constatent qu'à chaque son correspond une contraction des muscles de la jambe. Mme Paladino pose une jambe horizontalement sur le genou du docteur Aggazzotti, qui tient dans sa main le pied du médium et qui l'engage à renou-

veler l'expérience sans mouvoir le pied ; à chaque son correspond encore un mouvement plus léger, mais synchrone, du pied.

Il est à noter que le piano se trouve à côté et derrière Mme Paladino, du côté de la jambe tenue par le docteur Aggazzotti.

Le piano s'élève ensuite et, passant sur la tête du professeur Foà, se pose sur la table médianimique.

Quelqu'un ayant parlé des lorgnons du docteur Aggazzotti, le rideau s'avance vers lui et les lorgnons sont jetés à terre, comme par le choc d'un corps contondant. On manifeste le doute que les lentilles se soient brisées, mais le médium répond énergiquement que *non*. Plus tard, on trouve par terre les lorgnons intacts.

L'antipathie de « John King » pour le Dr Arullani

Le docteur Arullani veut s'approcher du rideau, à gauche du médium ; mais la table en s'avançant le repousse, comme si elle était lancée contre lui avec colère. Mme Paladino demande maintenant au même docteur de lui mettre les doigts sur les yeux ; il le fait, mais deux mains se posent sur sa poitrine et le repoussent violemment, pendant que les mains du médium sont tenues en bas par les deux contrôleurs. Arullani veut se rapprocher de nouveau, mais Mme Paladino lui crie : « Ne t'avance pas », et le docteur se sent frappé à la tête.

Nous rapportons tous ces détails, parce qu'ils prouvent que le médium a sans cesse une parfaite connaissance des phénomènes qui se produisent, bien que, l'état somnambulique une fois passé, il ne se souvienne plus de ce qui est arrivé.

Un intermède lumineux : sur la tête d'Eusapia, à la hauteur de 50 centimètres environ, tous les assistants voient paraître une lumière vive, pareille à celle d'une petite lampe électrique de poche. L'un de nous (le docteur Foà) sort de la chaîne et tient une plaque photographique sur la tête du médium, pour voir s'il est possible de recueillir quelques radiations. Quelques minutes après, la lumière

vive et bien localisée réapparaît; tout de suite après, le petit piano, qui se trouve toujours sur la table et dont le clavier est tourné du côté opposé à Mme Paladino, émet quelques sons; les assistants peuvent observer l'abaissement spontané des touches, qui accompagne l'émission des sons.

Toujours dans le but de recueillir d'éventuelles radiations, l'un de nous (docteur C. Foà) soutient une plaque photographique enveloppée dans le papier sur la tête d'Eusapia, et se sent saisir la plaque par une main couverte du rideau; il passe alors une main derrière le rideau, mais n'y trouve rien.

La main (nous appelons ainsi, pour des raisons que nous verrons un peu plus loin, la force qui agissait sur la plaque, bien qu'aucune forme de main n'ait été vue) s'efforce de se saisir de la plaque, en tâchant de l'arracher à l'improviste; elle renouvelle différentes fois cette tentative, sans y réussir. Le docteur C. Foà saisit de sa main celle qui était couverte du rideau, et il en rapporte l'impression de serrer de vrais doigts; celle-ci pourtant lui échappe et le frappe; on change la plaque, et la main invisible engage une nouvelle lutte, durant laquelle elle tient serrée la plaque pendant quelques secondes. Enfin, un coup soudain donné à la plaque la fait tomber sur la table médianique, sans la casser. Le docteur Aggazzotti, qui place une autre plaque sur la tête de Mme Paladino, doit soutenir à son tour une lutte pour ne pas se laisser prendre la plaque — lutte au cours de laquelle il est même mordu à une main.

A ce moment, Mme Paladino invite le professeur Pio Foà à n'avoir pas peur, quoi qu'il arrive, et recommande à tous de ne pas toucher les objets qu'on trouverait suspendus en l'air, sans quoi elle ne pourrait pas mesurer les mouvements et pourrait faire du mal à quelqu'un.

La table n° 1 se soulève en l'air de plusieurs décimètres, passant une fois sur la tête du professeur Foà. Retournant à terre, et se trouvant toujours hors du cabinet, la table se renverse, et se redresse de nouveau. Inutile de remarquer que le contrôle est toujours très vigilant, et que les mains et les pieds du médium étaient tenus dans nos mains et sous nos pieds. Souvent, au cours des phénomènes les plus importants, les jambes d'Eusapia étaient placées horizontalement sur nos genoux.

Une table qui se démantibule toute seule sous les yeux des assistants

Après que la table n° 1 se fut redressée, le docteur Arullani s'en approche, mais le meuble, se mouvant vers lui avec violence, le repousse; le docteur Arullani saisit la table, que l'on entend craquer dans la lutte : il s'agit d'une forte table en bois blanc d'une hauteur de 80 centimètres, d'une longueur de 90 centimètres, d'une largeur de 55 centimètres ; elle pèse 7 kilogrammes et 800 grammes.

Le docteur Arullani demande que la main de derrière le rideau lui serre la sienne ; le médium répond de sa voix : « D'abord je vais rompre la table, et puis je te donnerai une poignée de main. » Cette déclaration est suivie par trois nouvelles lévitations complètes de la table, qui retombe chaque fois lourdement sur le parquet. Tous ceux qui se trouvent à la gauche du médium peuvent observer à une très bonne lumière rouge les différents mouvements de la table. Celle-ci s'incline et passe derrière le rideau suivie par l'un de nous (docteur C. Foà), qui la voit renversée, et couchée sur l'un des deux côtés plus courts, pendant qu'un pied du meuble se détache avec violence, comme sous l'action d'une force qui le presserait. La table sort à ce moment avec violence du cabinet, et continue à se casser sous les yeux de tous ; d'abord ses différentes connexions sont arrachées, enfin les planches elles-mêmes volent en morceaux. Deux pieds qui se trouvent encore réunis par une mince liste de bois planent sur nous et se posent sur la table médianimique.

Mme Paladino dit : « Pauvres maîtres de maison ! »

Eusapia ayant ainsi tenu sa promesse de rompre la table, le docteur Arullani réclame la poignée de main, et est invité par le médium à s'approcher du rideau. A peine y est-il arrivé qu'il se sent frappé par des morceaux de bois et des mains, et nous tous nous entendons le bruit des coups.

L'un de nous qui se trouve au contrôle se sent chatouiller sous le bras, mais ne peut voir aucune main, quoique l'impression subjective soit celle de quatre doigts qui se mouvaient rapidement sous l'aisselle.

Durant toute la séance, on discute sur l'état du médium et sur son pouvoir. Le docteur Arullani soutient que ce pouvoir ne se manifeste qu'à quelques centimètres de distance ; Mme Paladino l'engage alors à monter debout sur la table médianimique ; M. Arullani se borne à s'y agenouiller, et est frappé avec un morceau de bois à la tête ; ensuite la table se soulève à trois reprises sur deux pieds ; la troisième fois, par un choc plus violent, le docteur est envoyé rouler par terre.

La séance approche de sa fin ; Mme Paladino paraît très fatiguée ; elle appuie sa tête à l'épaule de l'un des contrôles. Une expérience très intéressante nous est toutefois encore réservée. Le médium se lève, ainsi que tous les assistants, tout le monde forme la chaîne. La table se déplace vers le centre de la pièce, et se soulève ensuite complètement en l'air. Après une courte attente, pendant laquelle quelqu'un de nous rappelle qu'une plaque photographique se trouve liée sous la table médianimique, et pendant que tout le monde est debout, et se tient à une certaine distance de la table, qui est libre et bien visible de tous les côtés, Mme Paladino se fait donner la main du docteur Aggazzotti, et immédiatement après on voit la plaque photographique tomber avec violence sur la table médianimique. MM. C. Foà et Aggazzotti la voient distinctement sortir de dessous la planche de la table, virer de bord et passer au-dessus de la planche.

Il est une heure du matin, et on demande au médium si on doit lever la séance, mais il ne répond pas ; on le voit très fatigué, et nous interrompons sans plus la séance : Mme Paladino est placée sur un fauteuil et transportée dans un petit salon voisin.

Le champ de bataille

Nous visitons le champ de bataille : la table n° 1 est rompue en plusieurs morceaux de différentes tailles, parmi lesquels se trouvent de simples éclats de bois en grand nombre. Sous la table médianique manquent deux des clous qui soutenaient la plaque photographique.

Notre manomètre avait fait sur le papier fumé plusieurs signes, dont le plus élevé correspond à une pression de 56 millimètres de mercure ; cela indique étant donné les proportions de la membrane élastique — qu'on avait exercé sur celle-ci une pression correspondant à 10 kilogrammes environ. Sur la membrane de caoutchouc, couverte de noir de fumée, on trouve l'empreinte de l'étoffe, déchirée seulement en partie.

Des différentes plaques photographiques, deux donnent des résultats incertains, que nous ne pouvons pas prendre en considération ; une autre, par contre, qui avait été saisie durant quelques secondes par la main invisible, montre nettement l'image négative noire de quatre grands doigts, dont la position et la forme correspondent à l'index, le majeur, l'annulaire et l'auriculaire ; l'impression du pouce semble y être aussi, mais n'est pas si évidente.

En attendant, Mme Paladino, portée, comme nous l'avons dit, dans le petit salon à côté, a de la peine à rentrer en elle-même, elle veut reprendre la séance ; elle ne sait pas dans quelle maison elle se trouve, et se fait apporter une plaque photographique, pour faire la photographie de John King, mais la plaque n'est pas impressionnée.

Au cours de toute la nuit, le médium, à ce qui nous fut rapporté, se trouva dans un état d'excitation inaccoutumée, et encore le lendemain il était très abattu. Quoique pendant toute la séance il parut relativement conscient, néanmoins il ne se souvenait que de ce qui s'était produit avant 10 heures.

Nous avons ainsi terminé le récit des phénomènes auxquels nous avons assisté, récit qui est parfois un peu long, mais qui est toujours exact, presque « photographique ».

Le lecteur doit avoir remarqué que les différents phénomènes observés ont une valeur très différente l'un de l'autre. Il faudra les soumettre à un examen critique avant de parvenir à une conclusion. Tel sera l'argument de notre troisième article.

Professeur Pio Foa.
Docteur A. Herlitzka.
Docteur C. Foa.
Docteur A. Aggazzotti.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES DEUX SÉANCES

L'hypothèse de la fraude

Au moment de soumettre à l'examen critique le résultat de nos observations, il nous faut d'abord déblayer le terrain d'une première objection, qui a été adressée à tous ceux qui ont affirmé l'authenticité des phénomènes médianiques. Selon cette objection, les personnes qui assistent à des séances médianiques se trouvent dans un état semi-hypnotique, dans lequel elles éprouveraient des hallucinations individuelles ou collectives. Il nous serait facile de porter contre cette objection le témoignage de ceux qui, tout en n'ayant pas été convaincus de l'authenticité des phénomènes observés, ont participé à quelques séances. L'état d'âme de tous les assistants est, en général, parfaitement serein, non préoccupés, non émotionnés. La conversation empêche la formation d'un état de monoïdéisme, qui pourrait favoriser l'apparition visuelle, auditive ou tactile.

Avec cela, nous ne voulons point exclure que certains individus, dont le système nerveux n'est pas parfaitement normal, ou qui se trouvent sous l'influence de doctrines mystiques et terrifiantes, ne puissent pas être réellement sujets à des paraesthésies ou à de vraies hallucinations.

Mais puisque notre conviction et celle de toutes les personnes ayant eu l'occasion d'assister à des séances de Mme Paladino ne peuvent pas suffire à convaincre les autres qu'on ne peut parler d'hallucination, nous nous abstiendrons de discuter les phénomènes qui n'ont pas laissé derrière eux un signe objectif visible ou tangible, qui reste après la fin de la séance. Nous ne nous arrêterons donc pas aux lévitations et aux transports d'objets, aux émissions de sons tirés d'instruments musicaux. Nous voulons admettre, tout en croyant le contraire, que dans ces cas il ne s'agit que d'une erreur de nos sens.

Une objection bien plus grave est celle de la tromperie volontaire préparée par le médium.

Ici il nous faut distinguer deux sortes de tromperies. La fraude peut être préparée d'avance, préméditée, exécutée au

moyen d'appareils, systématiquement, comme il arrive avec les prestidigitateurs ; ou bien la fraude peut être improvisée, effectuée par le médium, par les quelques moyens qui sont à sa disposition, avec les mains et les pieds.

Pour ce qui se rapporte au second moyen de fraude, nous ne doutons pas un instant que, en certains cas isolés, le médium peut s'en servir, surtout pour rendre plus prompt et plus intense un phénomène qui tarde à venir. Mais cela n'a lieu qu'au commencement des séances quand le médium est parfaitement ou presque parfaitement conscient, et les phénomènes que l'on peut provoquer par ces supercheries se réduisent à bien peu de chose : à des déplacements ou des soulèvements de tables et d'autres objets. Ces moyens simples, étant donnée la surveillance exercée sur le médium par nos contrôles, étant donnée la préoccupation constante de ne jamais abandonner ses pieds et ses mains, ne peuvent avoir eu aucune influence sur les résultats de la séance. Les quelques phénomènes qu'on pourrait expliquer par cette sorte de fraude, sont au nombre de ceux auxquels nous avons déclaré ne vouloir attacher aucune valeur démonstrative, c'est-à-dire de ceux qui ne laissent aucune trace après la séance.

Le fait que le médium, en certains cas, peut se servir, ou cherche à se servir de ses membres pour produire quelque phénomène, n'ôte rien à la crédibilité des autres manifestations, dans lesquelles il est possible d'exclure l'intervention de cette sorte de fraude.

Il en serait bien autrement si l'on parvenait à prouver que le médium prépare ou prédispose quelque truc, ainsi qu'il est arrivé avec certains autres médiums. En ce cas, toute surveillance serait impossible, et on aurait toujours et partout le soupçon raisonnable, que le médium ait employé des méthodes de prestidigitation qui nous échappent. Quoique rien dans nos séances ne nous autorise à penser que quelques phénomènes aient été l'œuvre d'un prestidigitateur, ni qu'un aide étranger soit intervenu pour aider le médium, toutefois nous ne devons jamais perdre de vue cette possibilité, et nous devons toujours considérer, jusqu'à preuve contraire, que la fraude ne soit point exclue. Par conséquent si nous avions la preuve qu'une seule superche-



rie d'un caractère pour ainsi dire *professionnel* s'était produite dans les deux séances auxquelles nous avons assisté, nous devrions sans plus contester toute crédibilité à l'ensemble des phénomènes médianimiques produits par Mme Paladino. Mais puisque nous n'avons pas cette preuve, et qu'il nous en manque même le plus lointain indice, nous prendrons en considération ces faits qui ont eu lieu en des circonstances pouvant nous permettre un contrôle parfait, toujours écartant tous ces phénomènes qui se sont manifestés en des conditions non absolument irréprochables.

Les quatre phénomènes à retenir

Nous ne nous occuperons donc pas de tout ce qui s'est produit dans le cabinet médianimique fermé, ou en des conditions de lumière insuffisante ; nous abandonnerons tout ce que nous avons observé dans la première séance, étant donné le manque des contrôles objectifs à la fin de la séance : pour ce qui est de la seconde séance, nous ne nous arrêterons qu'à quatre phénomènes seulement : la signalation faite sur notre appareil, la rupture de la table, le transport de la plaque clouée sous la table médiumnique et enfin les impressions radio-actives digitales sur la plaque photographique.

1° La signalation de notre appareil s'est produite, comme s'en souviendront nos lecteurs, pendant que le cylindre roulant se trouvait hors du cabinet médiumnique, de manière que personne ne pouvait s'en approcher sans être vu, et pendant que l'appareil transmetteur se trouvait dans une cassette de bois, plus haute que la membrane élastique parfaitement visible, et vue par l'un de nous (docteur Herlitzka).

Celui-ci sentit, en même temps que les coups sur la membrane, la pression de la main droite du médium dans sa main gauche, l'autre main de Mme Paladino se trouvait dans celle du professeur Foà. L'appareil se trouvait à la gauche du docteur Herlitzka, dont la main gauche, comme nous venons de le dire, tenait la main droite du médium, pendant que sa main droite était tenue par celle du voisin.

Un autre d'entre nous (docteur C. Foà), assis derrière le docteur Herlitzka, surveillait ce dernier et n'aurait pas manqué de remarquer si celui-ci avait inconsciemment exercé une pression sur la membrane. Toute participation inconsciente de notre part à la réussite du phénomène doit être ainsi écartée. La surveillance ne s'étendait pas uniquement au médium et aux autres assistants, mais à nous-mêmes. Nous ne saurions pas dire pourquoi l'étoffe qui couvrait la boîte de bois a été déchirée. Certainement Eusapia ne comprit pas l'importance qu'aurait eu l'épreuve si l'étoffe était demeurée intacte. Mais la valeur de l'expérience reste très grande, si l'on considère que l'appareil était visible quand la pression sur la membrane a été exercée.

2° La forte table a été mise en morceaux, devant les yeux de tous, sans que personne ne la touchât : les clous ont été arrachés, les connexions et les planches ont été brisées. Le brisement, comme nous l'avons dit, se produisit latéralement au médium, et d'en avant à gauche, au milieu de plusieurs assistants, en de bonnes conditions de lumière. On ne peut pas parler d'une intervention frauduleuse du médium avec les mains et les pieds, d'abord parce que Eusapia était tenue de chaque côté par un contrôleur, pendant qu'un troisième la tenait avec les deux mains aux épaules ; ensuite parce que le grand effort nécessaire pour briser la table aurait contraint le médium à faire des mouvements larges, violents, certainement impossibles à dissimuler. D'un autre côté, répétons-nous, pendant que les contrôles surveillaient le médium, tous les autres assistants voyaient la table voler en éclat, sans être touchée par personne.

3° La plaque photographique, clouée sous la table, passa avec force sur cette dernière, pendant que tous les assistants se tenaient debout et formaient la chaîne, en des conditions excellentes de lumière ; tous, y compris le médium, étaient loin de la table, qui se trouvait libre et bien visible de tous côtés. Les documents objectifs de ce phénomène ont été les suivants : la séance une fois terminée, la plaque photographique se trouvait au-dessus, et non au-dessous de la table, et deux clous, qui auparavant soutenaient la

plaque, n'étaient plus enfoncés à leur place. Avant que le phénomène se produisît, Mme Paladino se fit donner la main aussi de celui d'entre nous (docteur Aggazzotti) qui avait cloué la plaque, de telle façon que la main droite du médium était tenue en même temps par deux de nous.

4° La plaque photographique enveloppée de papier noir que l'un de nous (docteur C. Foà) avait tenue sur la tête du médium et qui lui avait été disputée pendant plusieurs secondes par ce que nous avons appelé une *main*, montre, après avoir été développée, l'empreinte *noire* négative de quatre doigts. Il s'agit évidemment d'un phénomène de radio-activité, et non pas de luminosité, puisque l'impression de la plaque a eu lieu à travers un corps opaque. La plaque a été développée par le docteur C. Foà, sous le contrôle de ses confrères MM. Aggazzotti et Herlitzka.

Ce phénomène peut être expliqué par deux hypothèses possibles. Ou il s'agit d'une radio-activité de la main qui tenait la plaque, ou une énergie venant du médium détermina l'impression de la gélatine.

Examinons la première hypothèse. Si la main du docteur C. Foà était radio-active, nous pouvons supposer, ou qu'elle le soit toujours, ou qu'elle l'ait été durant la séance. La première de ces deux suppositions doit être écartée, puisque M. Foà, qui est justement un amateur photographe, n'a jamais constaté une action quelconque de ses doigts sur les centaines de plaques qu'il a maniées. Reste la supposition que, durant la séance avec Eusapia, la main du docteur Foà soit devenue radio-active, mais durant toute la séance il a eu et il a tenu longtemps dans ses mains trois autres plaques, et sur aucune d'elles on n'a remarqué l'image des doigts. Cela exclut aussi que sa main ait été frauduleusement saupoudrée par d'autres de substances radio-actives. Reste donc l'hypothèse : ou que la radio-activité vienne directement du médium, ou que la main du docteur C. Foà soit devenue radio-active dans cette circonstance spéciale, c'est-à-dire sous l'action de l'énergie dégagée par le médium. En tout cas, le document nous prouve l'existence d'une radio-activité qui dépendait directement ou indirectement du médium.

De ce qui précède, il nous semble résulter l'existence

réelle de phénomènes, de mouvements et de radio-activité, dépendant du médium, et qui se manifeste à distance de celui-ci, sans aucune intervention directe de ses membres. Quand même tout le reste de ce que avons vu serait faux, quand même tous les autres phénomènes dépendraient d'une observation erronée, il nous reste ces quatre faits, ne pouvant être expliqués ni par l'hypothèse d'un truc, ni par l'hypothèse d'une hallucination. Nous savons bien que plusieurs observateurs ont assisté à une autre séance sans en rapporter la conviction de la réalité absolue et spontanée des phénomènes, et cela à cause des circonstances malheureuses dans lesquelles les phénomènes se sont produits. Nous nous trouvions dans une condition pareille après la première séance. Mais il s'agit d'un de ces cas dans lesquels une observation positive, faite en de bonnes conditions expérimentales, a plus de valeur que tous les faits négatifs.

Il est, sans doute, déplorable que les conditions dans lesquelles se produisent les phénomènes soient les moins adaptées à une observation soignée ; c'est ce qui explique la difficulté de parvenir à une conviction sur la réalité de ces phénomènes. L'entourage de Mme Paladino devrait faire de son mieux pour favoriser ceux qui veulent s'adonner sérieusement à ce genre de recherches, d'en faciliter la présence aux séances, en écartant ceux qui ne s'en occupent que par pure curiosité, et qui ne donnent pas une garantie suffisante d'un contrôle sévère. Il devrait aussi tâcher que toutes les circonstances, pouvant donner lieu à des soupçons raisonnables ou irraisonnables, soient écartées des séances, ce qui serait parfaitement possible. Maintenant, si nous voulons nous occuper du rapport existant entre le médium et les phénomènes observés, nous arrivons à la conclusion qu'ils sont tous une manifestation directe de la volonté consciente ou inconsciente du médium. Tous les phénomènes sont annoncés d'avance par le médium, ou suggérés par les assistants ; ils sont tous accompagnés par des contractions musculaires, parfois violentes, parfois légères, des muscles du médium.

La question de la « trance »

Impossible de trancher la question si la trance est un vrai état somnambulique, dont il ne reste mémoire chez le médium, quand il revient à des conditions normales. Certainement, Eusapia nie de se souvenir de ce qui s'est passé durant la séance; mais il nous est naturellement impossible de connaître le degré de crédibilité de cette affirmation. Quoi qu'il en soit, au cours de toute la séance, le médium reste en rapport continuel avec les assistants, manifeste ses opinions et sa volonté, soit de vive voix — souvent en prononçant mal les mots, comme un paralytique progressif — soit moyennant des coups, que l'on entend venir parfois de la table, parfois d'autres objets. C'est pourquoi, nous avons dit à plusieurs reprises par brièveté : « La table dit... »; on doit entendre que le médium dit, en faisant battre à la table un nombre conventionnel de coups.

Comme le médium reste activement en rapport avec les assistants, ainsi il reste aussi en rapport passif, en entendant tout ce que l'on dit, en percevant tout ce qui se produit dans le milieu où elle se trouve. Mais comme le médium exerce sa motricité en dehors des voies anatomiques habituelles, de la même manière il perçoit des sensations visuelles et tactiles sans l'intervention des organes sensoriels accoutumés, puisqu'il nous parle de choses qui se produisent autour de nous en des positions non accessibles à sa vue, ni à celle des autres assistants ; on constate ensuite la véracité de ses renseignements. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit dans le récit de la seconde séance, pour se convaincre de ceci. Tout ce travail est certainement lié à une grande dispersion d'énergie de la part du médium, qui, au lendemain de la séance est défait, dans un état d'atonie et d'akinésie général.

On doit conclure de ces faits que le système nerveux du médium est en rapport avec des voix qui, de l'extérieur, arrivent jusqu'à lui, et qui, en partant de son système nerveux, vont à l'extérieur — des voix sensitives et motrices non anatomiques, différentes de celles connues, et qui se prolongent hors de l'organisme jusqu'à une certaine dis-

tance, comme des rayons d'une forme d'énergie qui n'est pas encore connue.

Un seul phénomène s'est produit auquel la volonté du médium ne paraît pas avoir participé : c'est celui de la radio-activité que l'on a constatée. La radio-activité constitue probablement une condition intrinsèque des phénomènes médiumniques.

Les causes de l'hostilité du monde scientifique

Avant de clore cette relation, nous voulons encore rechercher pour quelles raisons ces phénomènes ont trouvé tant d'hostilité et de froideur dans le monde scientifique.

Ces raisons sont en bon nombre. Tout cet ensemble de faits, mis en tas avec d'autres phénomènes différents concernant des anomalies du système nerveux, et baptisé du nom de spiritisme, a été monopolisé par des fanatiques, souvent ignorants, qui ont voulu voir dans ces phénomènes naturels, bien qu'étranges, le fondement d'une nouvelle religion. Ces groupes se gardent toujours bien de permettre un contrôle exact des phénomènes, et, en passant les nuits à causer avec Jules César ou Alexandre le Grand, ont oublié la réalité des phénomènes pour courir derrière leurs fantômes. Naturellement, les descriptions incomplètes venant de ces cénacles, ne pouvaient pas attirer ceux qui cultivent les sciences à l'examen de faits qui paraissaient plutôt le produit de fantaisies de malades que la description de phénomènes réels.

En outre, les médiums ne se sont pas prêtés facilement à la recherche scientifique : Mme Paladino elle-même ne se soumet pas sans répugnance à l'examen scientifique, et elle déteste les médecins, dont elle paraît avoir été traitée bien grossièrement en d'autres temps.

Une autre cause, pour laquelle les phénomènes en question n'ont soulevé dans le domaine scientifique qu'un intérêt insuffisant, tient aux hypothèses qui ont été émises pour les expliquer. L'hypothèse spirite repose d'un côté sur l'affirmation gratuite du médium, qu'il agit sous l'influence d'un esprit ; de l'autre côté, sur des restes de vieilles idées

et sur des terreurs enfantines. On cherche l'explication des phénomènes médianimiques dans ces mêmes esprits dans lesquels les sauvages cherchent l'explication du vent et du tonnerre, phénomènes qui sont aussi mystérieux pour eux que les phénomènes médianimiques le sont pour nous. D'un autre côté, l'hypothèse animique, compliquée, pleine d'hypothèses accessoires, comme le dédoublement du médium, hypothèse selon laquelle l'âme sort du corps pour y rentrer comme un colimaçon dans sa coquille, n'a aucun fondement dans les faits observés, est en contradiction avec la doctrine de la conservation de l'énergie, et au surplus n'ouvre aucune voix à la recherche du déterminisme des phénomènes qui nous intéressent.

La preuve la plus lumineuse de l'inanité et de l'inutilité de cette hypothèse se trouve dans le fait, qu'en cinquante ans de recherches soi-disant spirites ou médianiques, l'étude de ces phénomènes n'a pas fait un pas en avant ; quelques nouveaux faits ont été remarqués, mais aucun rayon de lumière n'est venu en éclaircir le déterminisme.

Cet état de choses explique comment, bien que quelques belles intelligences se soient occupées de cette question, elle n'a pas fait de progrès, et il explique aussi la répugnance de la plus grande partie des chercheurs positifs à s'occuper de l'argument. Cela dépend, nous le répétons, du manque d'une hypothèse utile.

Sans doute, une hypothèse scientifique n'était pas possible pour ces phénomènes avant que la physique nous eût fait connaître tant d'autres actions à distance, exercées par d'autres formes d'énergie. Et la doctrine énergétique, telle qu'elle a été formulée par Ostwald, facilite la tâche de ceux qui veulent faire entrer les phénomènes médiumniques dans le grand domaine des phénomènes naturels. Il ne nous est pas possible de développer ici ces idées : nous pouvons seulement ajouter que cette hypothèse — un peu vague, pour le moment — peut nous indiquer la route pour de nouvelles découvertes.

Selon cette hypothèse, que nous nommerons énergétique, les phénomènes médianimiques dépendent d'une transformation d'une énergie accumulée dans le médium, énergie vitale ou énergie psychique. Dans cette transformation,

l'énergie n'est ni créée, ni détruite ; elle reste, ne varie pas relativement à la quantité. Cette hypothèse peut être contrôlée ; en effet, il suffira de mesurer l'énergie consommée par le médium durant un travail déterminé exécuté en des conditions normales, et durant le même travail exécuté au moyen de la force médianimique, pour constater si elle correspond à la réalité des faits ; un pas remarquable en avant sera fait ainsi dans la recherche du déterminisme de ces phénomènes.

Sans doute, il nous faut pour cela un nouveau médium, plus malléable et plus dirigeable que ne l'est Mme Paladino.

Les phénomènes une fois dépouillés de leur caractère mystique, les savants ne devraient plus éprouver de la répugnance à s'en occuper. Si ces phénomènes paraissent étranges par suite de leur relative rareté, ils ne sont pas en somme plus merveilleux que les phénomènes biologiques que nous observons chaque jour. Si l'on songe à ce fait surprenant entre tous qui est constitué par l'identité des caractères principaux et la ressemblance des autres, entre père et fils, les phénomènes de mouvement et de distance ne nous paraîtront plus merveilleux. Ce n'est que la fréquence du premier phénomène, la rareté du second, qui nous fait sembler naturel celui-là, miraculeux celui-ci. Mais il est très probable que, quand le déterminisme des phénomènes médianimiques sera complètement établi, celui des phénomènes de l'hérédité restera encore enveloppé d'un voile épais.

Docteur AMEDEO HERLITZKA.
Docteur CARLO FOÀ.
Docteur ALBERTO AGGAZZOTTI.



AU MILIEU DES REVUES

Papus raconte comment il a obtenu jadis de l'« écriture directe ».

(*Bulletin de la Société d'Et. Ps. de Nancy*, mars 1907).

Au cours d'une conférence sur les « Matérialisations », qu'il a tenue dernièrement à la Société d'études psychiques de Nancy, le docteur Encausse a raconté le fait suivant :

« En 1889, un magnétiseur fort connu, le magnétiseur Robert, était parvenu à endormir deux sujets, un homme et une jeune fille, et à les placer dans un tel état d'hypnose que ces sujets projetaient, sur des feuilles de papier blanc, des caractères et des lignes d'écriture sans se servir de crayon ou de plume. Les caractères apparaissaient d'eux-mêmes sur les feuillets de papier.

« Le docteur Gibier et moi nous étions allés étudier ces faits, autant comme curieux que comme physiologistes, pour nous rendre compte de l'état hypnotique des sujets. Le sujet femme, une jeune fille de seize à dix-sept ans, était particulièrement apte à produire des faits d'extase pendant son sommeil provoqué, et réagissait d'une manière absolument remarquable sous l'influence de la musique. Il faut même rappeler à ce propos que c'est au magnétiseur Robert qu'il faut attribuer la découverte des émotions produites en état d'hypnose par les différentes formes de musique.

« Dans cette séance, nous pûmes obtenir, en pleine lumière et sur une feuille signée de vingt personnes présentes, la précipitation d'une page entière d'écriture formée de vers et signée « Corneille ».

« J'examinai au microscope cette matière qui formait l'écriture, et je fus amené à constater qu'elle était constituée par des

globules de sang humain, les uns déformés et comme calcinés, les autres encore très nets.

« C'est alors que j'ai constaté cette théorie des occultistes de 1850, que la force nerveuse du médium et aussi sa force physique, sa matière constitutive, comme le sang, pouvait s'extérioriser et se reconstituer à distance. De plus, le médium qui avait produit ce phénomène se préparait au théâtre et avait étudié tout le jour précédent des vers de Corneille. J'avais ainsi pu reconstituer l'origine de la matière, de la matérialisation des caractères et aussi l'origine psychique. Cela m'a conduit à la constitution de la physiologie du sujet et du médium. »

La photographie au magnésium dans les expériences psychiques

Bulletin de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille, 4e trimestre 1906.

M. E. Anastay, le dévoué président de la Société d'études psychiques de Marseille, publie une « Instruction pratique pour l'emploi de la photographie au magnésium dans les expériences psychiques », que nous recommandons vivement à toutes les personnes qui sont persuadées de la justesse du conseil donné par le professeur Ch. Richet, selon lequel « la photographie devrait être, pour le psychiste qui veut exercer un contrôle un peu sévère sur les faits et verser à l'enquête des documents qui puissent être discutés, la première arme de combat utile et nécessaire ».



ÉCHOS ET NOUVELLES

Une femme électrique

Nous avons été récemment convoqués, le samedi 16 mars, chez le docteur X..., pour voir une doctoresse américaine capable, nous dit-on, de donner des commotions à distance, à travers des isolants même, verre, etc. Nous trouvâmes là quelques confrères, les docteurs J. Rivière, Mac Auliffe. Le sujet parle anglais, mais le docteur J. Rivière nous sert d'interprète. C'est en invoquant la puissance divine que place sa main sur notre tête l'opérateur-sujet. Nous avons comme un sentiment de pression, de lourdeur accompagnée de vibrations multiples et rapides, analogues à la vibrothérapie par moteur électrique ; puis la main s'éloigne de la tête et nous avons la sensation très nette du souffle électro-statique. L'opérateur essaie alors en interposant les mains de plusieurs assistants entre sa main et notre tête, nous ne percevons qu'une pression, mais plus de vibrations.

Ensuite, la transmission de vibrations se fait entre deux verres reliés par une canne en bois, les verres de chaque extrémité sont maintenus par deux assistants; au milieu de la canne l'opérateur place un troisième verre par sa partie ouverte appliquant sa main extérieurement sur le fond ; la vibration se transmet et se perçoit très nettement.

J'avais apporté, pour essayer de déterminer la nature des phénomènes, un indicateur de courant, un galvanomètre très sensible, des fils, des électrodes métalliques et des tampons se pouvant mouiller. Voici les expériences que je tentai. La main droite du sujet, l'avant-bras et les deux tiers inférieurs du bras du même côté sont, dit le sujet, les seules parties de son corps où se passent les phénomènes. Sont-ils de nature électrique ? Et si oui, siègent-ils dans la peau ou dans les muscles ? C'est ce que je me proposais de déterminer. Pour savoir si la peau était le

siège de réactions électriques, je me servis d'électrodes métalliques sèches (cylindres en laiton de 5 à 6 centimètres de long), plaçant l'une dans la main que je fis serrer fortement, l'autre sur la partie active du bras ; des fils reliant les électrodes à l'indicateur de courant très sensible ; nulle réaction ; la peau n'était donc nullement électrique. Mais les muscles ? Je remplaçai alors les cylindres métalliques par des tampons mouillés. On sait qu'en électrisant ainsi les muscles, on les fait contracter alors que des électrodes métalliques sèches ne donnent rien ; je pensai qu'inversement si les muscles développaient de l'électricité, celle-ci se pourrait transmettre à l'indicateur de courant ; nulle réaction non plus de cette façon. Il eût été évidemment plus scientifique d'enfoncer dans les muscles des aiguilles impolarisables, mais c'eût été évidemment refusé et d'autre part bien mal reconnaître l'obligeance toute gratuite et gracieuse du sujet-opérateur.

Je n'ai rien à conclure de cette négativité. Si les expériences avaient réussi, elles nous montraient de l'électricité dynamique objectivable et mesurable, ce devenait très démonstratif. Restent nos sensations subjectives qui furent un peu différentes, toujours de vibrations très nettes. Celles-ci se peuvent, à mon sens, expliquer par des contractions épileptoïdes musculaires produites par le sujet, avec la volonté et l'exercice, dans son bras droit et se transmettant par la paume de la main appuyée sur les personnes ou les choses. Quant à la sensation de souffle électro-statique, je ne discute pas, je constate, et je l'ai constaté très nettement à trois reprises différentes. Les autres assistants l'eurent également. J'eusse pu essayer de l'objectiver en faisant agir sur une bougie par exemple et voir si la flamme s'inclinait, mais je n'y ai pas pensé et le signale aux observateurs futurs en pareil cas.

Cette doctoresse ou présentée telle est une femme de taille au-dessus de la moyenne, un peu forte, très grisonnante, l'air bon et très convaincue de son pouvoir. Elle soigne les malades et a un procédé d'examen tout particulier. C'est un tapotement assez violent sur la colonne vertébrale, le dos, le ventre, la poitrine. Ainsi espère-t-elle, sans doute, provoquer quelque douleur des organes internes, et ainsi trouver les points malades, soit en entendant le patient se plaindre, soit même en le voyant grimacer si l'on heurte quelque endroit sensible. Peut-être y a-t-il une autre explication, mais celle-ci nous a paru plausible.

En somme, sujet intéressant qui mériterait une plus longue étude, mais comme elle ne passait que quatre jours à Paris et était à la veille de son départ, nous n'avons pu faire de plus amples observations.

Docteur Foveau de Courmelles.

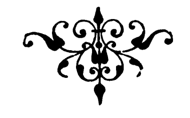
Une colonie agricole en Belgique.

On sait combien les doctrines spirites ont pris racine dans les classes populaires de la Belgique. Jules Bois a fait connaître au grand public, il y a quelques années, les villages spirites de l'Hainaut et du Liégeois, qu'il a étudiés sur place.

Maintenant, *la Vie d'outre-tombe*, de Charleroi, annonce la fondation, en Belgique, d'une colonie agricole de spirites, qui s'étendra depuis par l'admission de colonnes s'adonnant à l'industrie et au commerce. Cette œuvre a été fondée par le docteur Fosse, professeur de sociologie à l'École des hautes études de Bruxelles.

La générale Noël

On nous annonce d'Alger la mort de Mme la générale Noël, dont le nom se rattache si intimement aux expériences médiumniques de la Villa Carmen. C'était une dame d'une grande intelligence, bien que son imagination exubérante, son vif dévouement à la foi spirite, aient toujours rendu particulièrement difficile la tâche des expérimentateurs qui se sont succédés depuis bientôt sept ans à sa villa. Elle était malade depuis longtemps et obligée de garder le lit depuis quelques mois déjà.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le poids de l'âme humaine ?...

Les journaux de Boston annonçaient vers la mi-mars que cinq médecins très distingués du Massachusetts, après des expériences qui se sont étendues pendant une période de six années, estiment, « non pas uniquement avoir prouvé scientifiquement l'existence de l'âme humaine, mais l'avoir réellement trouvée ». Ils affirment qu'elle doit consister en quelque forme de matière, puisque leurs essais semblent montrer que son poids varie d'une demi-once ou d'une once (de 15 à 30 grammes).

Les docteurs pesèrent les patients immédiatement avant et immédiatement après leur mort, avec des balances ayant une sensibilité de la dixième partie d'une once. Les essais furent faits avec des personnes des deux sexes.

Le docteur Duncan Mac Dougall, qui dirigea les expériences, remarque qu'on a tenu compte des excrétions du corps, excréments et transpiration, mais que tous les essais semblent confirmer l'existence de l'âme.

Un cas diffère des autres, en ceci que l'âme d'un homme de forte corpulence et de tempérament peu vif a employé une minute à abandonner le corps ! alors que dans les autres cas les âmes s'étaient enfuies presque instantanément.

Le docteur Mac Dougall a exprimé le regret que ces expériences aient été connues avant le temps opportun. Il ajoute toutefois que ses collaborateurs et lui sont si convaincus par les essais qu'ils ont faits, qu'ils sont disposés à tenir tête aux plaisanteries des incrédules.

Nous sommes loin, naturellement, de prendre nous-mêmes

trop au sérieux cette information, qui a toutefois été jugée digne d'être câblée à la *London Tribune*, ainsi qu'au *New-York Herald* de Paris.

Nous croyons toutefois devoir signaler un article qui a paru dans la livraison de janvier de la *Revista Magnetologica* de Buenos-Ayres, et qui se rapporte à un sujet analogue. Il est intitulé : « La perte de poids du corps humain, en rapport à la forme de respiration. » Voici les passages essentiels de cet article, signé par le docteur Rodriguez Gomez :

« ... Les élèves de l'école de magnétisme se souviendront sûrement des expériences qu'on y a faites relativement à la perte de poids qu'éprouve le corps humain en certaines conditions, d'où apparaît l'influence que peut avoir la forme de respiration sur ce phénomène.

« Bien du temps auparavant, on avait fait des expériences dans le but de prouver la différence de poids qui résulte de la mort; on avait alors opéré sur des animaux, qui après leur mort avaient été trouvés d'un poids supérieur (1) à celui qu'ils avaient étant en vie. On crut découvrir quelques rapports entre ce fait et le phénomène de la perte de poids du corps humain, qui se produit quand on retient la respiration.

« Le fait de l'augmentation de poids dû à la mort semblerait prouver que la vie, ou le fluide vital, constitue une force ascensionnelle pour le corps, force ascensionnelle qui trouve des circonstances plus favorables pour s'exercer dans certains états psychologiques de la personne, provoquées par des pratiques mystiques, comme il s'est produit dans les extases de quelques saints, ou par des exercices spéciaux de la respiration, comme on l'observe chez quelques Yoguis de l'Inde.

« Je ne possède pas d'éléments pour résoudre cette question, mais je suppose que les extatiques ne respirent pas, ou bien ils respirent très faiblement, ce qui constitue un lien entre les extases avec lévitation observées chez quelques saints catholiques, la lévitation obtenue par les Yoguis, et l'extase des magnétologues. Plusieurs magnétiseurs, anciens et modernes, ont affirmé qu'au moyen du magnétisme on peut faire perdre en grande partie le poids des sujets ; en effet, nous en avons vus quelques-uns, mis en état cataleptique, prendre des attitudes et des positions absolument contraires aux lois de la gravité, et qui ne pourraient pas se produire sans une altération profonde du poids du corps...

(1) A vrai dire, le texte espagnol dit le contraire *resultaron efectivamente pesar menos* ; mais ce qui suit montre que le dernier mot a été imprimé par inadvertance au lieu de *mas* (plus).



« En tout cas, nos expériences n'ont pas eu de résultats définitifs, ce qui s'explique par l'inconséquence des phénomènes, qui prennent facilement des formes différentes avec le même sujet, le peu de constance des sujets, et enfin le peu d'instrument scientitifiques que nous possédons... »

On voit, en somme, combien cette question est loin d'être éclaircie.

L'emploi des animaux dans les expériences psychiques.

M. Albert Jounet, le sympathique poète et directeur de la *Résurrection*, a souvent des idées originales au sujet des études métapsychiques. Il y a deux ans, c'était son hypothèse de la « machine-médium » ; aujourd'hui, c'est « l'animal-médium ». Il a traité cette question dans une note lue dernièrement à la séance de la Société d'études psychiques de Nice.

Après avoir rappelé les faits psychiques supernormaux dans lesquels se trouvaient mêlés comme agents ou comme percipients, différents animaux (1), M. Jounet ajoute :

« Tous ces récits nous montrent la perception psychique animale intervenue en des phénomènes que note l'observation.

« Mais pourrait-elle intervenir en des phénomènes que produirait l'expérimentation ? Serait-il possible de faire concourir les animaux à des essais de télépathie expérimentale et provoquée ? Une impression animale constatée au moment où un sujet humain ressent lui-même une impression télépathique expérimentale, provoquée à distance par un hypnotiseur, confirmerait la réalité de cette dernière impression.

« Un emploi expérimental, plus attachant encore, des animaux dans les études psychiques serait de tenter sur eux le dégagement du double. »

Après avoir cité quelques cas d'observations puisés dans les *Annales*, et qui semblent indiquer que cette recherche serait loin d'être insensée, M. Jounet rappelle que la voyante de Prévorst apercevait un double fluidique aux animaux comme aux hommes. Dans un récit de M. Milange que relate *l'Humanité posthume* d'Adolphe d'Assier, on remarque le dédoublement des deux chiens noirs d'un berger.

---

(1) *Annales des Sciences psychiques*, août et décembre 1906.

Société universelle d'études psychiques.

(*Séance du 8 avril*).

A l'ouverture de la séance, M. le docteur Kocher, vice-président, présente à la Société M. Rentz, « liseur de pensée » qu'il propose à l'expérimentation. M. Rentz, très jeune encore, opère toujours les yeux bandés, et le plus souvent sans contact du suggestionneur. C'est ainsi qu'on répète avec lui les expériences bien connues de *cumberlandisme*, consistant à trouver un objet caché, à exécuter un acte quelconque mentalement ordonné, sans oublier l'immanquable « scène du meurtre » dans laquelle le liseur de la pensée doit successivement découvrir la victime, l'assassin, l'arme qui a servi au crime supposé, l'objet volé. Ces différentes expériences sont presque invariablement couronnées de succès.

M. de Vesme fait observer qu'en égard aux théories qui attribuent la production de ces phénomènes à des mouvements et des bruits inconscients, faits par le suggestionneur et par les assistants eux-mêmes et qui n'échapperaient pas aux sens hyperesthésiés du sujet, il importe de faire exécuter à ce dernier des actes qu'il soit très difficile d'indiquer par des mouvements quelconques, alors même qu'on se proposerait de les faire intentionnellement. Il cite à l'appui divers actes de cette nature qu'il a vus exécuter par Pikmann et d'autres « liseurs de pensée » en des expériences de laboratoire. M. Rentz ayant été éloigné, on décide alors qu'il devra chercher une montre cachée dans la poche de M. X..., l'un des membres de la société, au milieu de plusieurs autres objets. Le sujet trouve d'abord facilement la personne ; il emploie ensuite un certain temps à se rendre compte de l'acte qu'il doit accomplir, mais une fois la main dans la poche de la personne, il en retire tous les objets qu'il met de côté, ne gardant que la montre, qu'il apporte à M. de Vesme. Ce dernier acte n'avait pas été consciemment ordonné, mais le suggestionneur déclare qu'il pensait en ce moment à M. de Vesme, qui avait suggéré l'expérience en question. Au cours de l'expérience, M. Rentz avait parfois approché son front de celui du suggestionneur, mais après avoir mis la main dans la poche de M. X..., il n'avait gardé aucun contact avec le suggestionneur.

M. Chambrette, secrétaire de l'un des groupes d'expérimentation institués par la Société, communique le résultat de certaines expériences qui ont été réalisées à l'aide du *oui-ja*, qui est, comme on sait, une « planchette », qui se déplace sous la main du médium, et sans aucune pression consciente de la part de ce dernier sur une table sur laquelle sont inscrites les lettres de

l'alphabet, les différents chiffres de 0 à 9, ainsi que les deux mots *oui* et *non*. Dans les expériences dont il s'agit, avaient servi de médiums M. M..., l'un des membres de la Société, et M. F..., son neveu. Ce qui caractérise ces « communications », c'est que « l'intelligence » inconnue, au lieu d'épeler une phrase, se limite d'abord à donner un chiffre qu'elle explique ensuite ; en suivant les indications fournies par « l'intelligence », on constate alors que le chiffre qui avait été donné correspond, par exemple, à l'addition des différentes lettres constituant la phrase, si on remplace chacune d'elles par un chiffre correspondant à la place qu'elles occupent dans l'alphabet. Quelques autres tours du même genre sont successivement joués par l'intelligence. Comme celle-ci répond souvent par ce système à des questions qui lui sont posées et qu'elle ne pouvait pas prévoir, on est surpris de la rapidité avec laquelle ce travail subconscient s'opère dans l'esprit du médium.

Quelques intéressantes expériences de cette espèce sont alors exécutées devant l'assistance. On se propose d'étudier ensuite plus systématiquement ce phénomène.

Le Secrétaire général, Docteur PAUL RABIER.



Le Gérant : DROUARD.

23-4-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année — Mai 1907 — N° 5

PROFESSEUR PIO FOÁ

L'opinion publique et les phénomènes dits spirites

La publication faite par le professeur Morselli et dont nos lecteurs trouveront dans ce numéro même la conclusion, les nouvelles expériences faites avec Mme Eusapia Paladino par le professeur Lombroso et par les assistants du professeur Mosso, l'attitude favorable à l'examen des phénomènes médiumniques prise par les principaux journaux de l'Italie septentrionale, ont rendu possible à Turin un fait qui était peut-être sans exemple dans le passé. Sur l'initiative du journal la Stampa, *le docteur Pio Foà, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Turin, directeur du Musée Anatomique, secrétaire général de l'Académie des Sciences de la même ville, a donné à l'aristocratique théâtre Carignan, le 4 mars dernier, une conférence sur les phénomènes médiumniques. « Le théâtre était merveilleusement bondé — écrit* la Stampa *— et de quel public ! Des dames de notre aristocratie et de la haute bourgeoisie ; des dames de condition moyenne, des professeurs, des médecins, des avocats, des ingénieurs, des industriels, des ouvriers, un grand nombre d'étudiants. Dans deux loges distinctes, se trouvaient aussi le duc de Gênes et le duc des Abruzzes. On dut refuser l'entrée à quelques centaines de*

personnes. Lorsque, à 9 heures, l'éminent conférencier se présenta sur la scène, il fut accueilli par des applaudissements longs et nourris. Le public se recueillit ensuite dans un silence absolu, et le conférencier commença à parler avec son langage facile, simple, communicatif, qui est l'une de ses principales facultés oratoires, le secret par lequel M. Pio Foà attire toujours vers lui tant d'auditeurs, non pas seulement parmi les personnes adonnées à l'étude de la science, mais aussi dans le grand public. A la fin de la conférence, le public a encore salué le conférencier par des applaudissements prolongés, manifestant ainsi le plaisir qu'il avait éprouvé à l'entendre. » Eusapia Paladino, dans une loge d'avant-scène, était le point de mire de tous les regards, assistant à son triomphe.

C'est cette intéressante conférence que nous sommes maintenant heureux de traduire ici pour nos lecteurs.

Dans notre civilisation si mouvementée se présentent souvent des périodes dans lesquelles se manifestent une inquiétude, une agitation collectives, et l'on remet en discussion des faits ou des principes qui avaient semblé jusqu'alors très fermement établis, et dont on ne pouvait douter sans être estimé un fou ou un fantastique agité. On dirait alors que chacun sent ébranler les bases de sa propre culture, et demande à soi-même et aux autres, avec de l'étonnement et de l'angoisse, à qui et à quoi on doit se tenir, et quelle est la base ferme sur laquelle on doit s'appuyer.

Dans ces états d'âme de la multitude, si un penseur se présentait et traduisait dans une synthèse élevée le mouvement psychologique du moment, en délimitait les confins, en indiquait le but, guidant ainsi le sentiment publique et semant dans l'âme de ceux qui l'écoutent les germes de la persuasion et de la paix, — cet homme s'élèverait au degré de symbole de toute une époque. Sa force synthétique serait grandiose, son intensité dépassant l'addition arithmétique des forces venant de chaque élément dont elle est composée. Mais ces effets enviables ne peuvent être atteints que par ce mouvement d'une civilisation, dans lequel, tout n'étant pas encore arrivé à une complète maturité, on a déjà recueilli tous les éléments nécessaires à produire un

grand renouvellement, et le penseur n'a plus qu'à les disposer dans une synthèse élevée, en les rendant au public comme un aliment quotidien, pouvait nourrir son esprit agité. Ce sort ne peut pas arriver à une période encore embryonnaire dans le développement d'une doctrine ou au moment où se forme un nouveau sentiment, encore si incertain et si peu connu, si discuté, et même en partie si discutable qu'il n'est pas facile de concevoir avec netteté jusqu'à quel point il pourra s'élever, quelle est sa potentialité dans le mouvement de la future civilisation, et surtout avec quelle énergie il pourra lutter et vaincre contre cet ensemble inévitable, et, naturellement, formidable d'obstacles, qui lui sont opposés par la conscience de la majorité des hommes. Cette conscience s'est développée jusqu'au point qu'elle a atteint, dans un ensemble gigantesque, traditionnel, héréditaire de connaissances, de doctrines et de sentiments, de telle façon qu'elle paraît impénétrable, ou ne peut être pénétrée qu'au moyen de grands efforts, par des lumières nouvelles, par de nouvelles manifestations de l'esprit, qui sont jusqu'ici incertaines, presque secrètes, ou réservées à quelques initiés hésitants.

Tout ensemble de nouvelles doctrines, toute tentative de rénovation dans la direction spirituelle de la société, à une époque quelconque de l'histoire, quel que soit le degré de culture où se trouve la civilisation existante, on traverse plus ou moins rapidement d'abord en des individus isolés, ensuite, petit à petit, dans la multitude, au moins trois phases différentes, qui constituent trois attitudes diverses de l'esprit. La première phase est la mystique; le mouvement qui en découle, l'attitude de l'âme, la forme de réaction plus ou moins violente qu'elle rencontre est celle-là même qui se présente dans l'ordre des faits religieux. Des croyants et des apôtres surgissent ou créent une foi, ou provoquent des négations absolues et dogmatiques, des réactions violentes en défense du patrimoine constitué et que la tradition a rendu sacré; la nouvelle croyance a parfois des martyrs; l'exagération répressive ne manque pas à son tour, sinon de la part du pouvoir séculier, qui ne serait plus possible de notre temps, du moins par le pouvoir non moins formidable et plus efficace, du mépris public et privé.

Cette première phase est suivie, à une grande distance de temps, et grâce au développement de la culture contemporaine, la transmutation du sentiment mystique et de la nouvelle foi, dans une attitude philosophique plus calme, et dans la tentative d'interpréter ces phénomènes d'une manière plus conforme aux interprétations qui s'étaient écoulées des connaissances positives acquises dans des questions scientifiques analogues. La multitude ne participe pas à cette période; tout au plus elle garde une attitude de soupçon, et elle enregistre les bruits et les tentatives, pour les emmagasiner dans cet ensemble confus de voix et de tentatives qui surgissent, sans aucun effet pratique, en tout ordre de recherches et d'études.

Enfin, une troisième période s'ouvre, grâce à l'œuvre de quelques individus : la période scientifique proprement dite, celle de la recherche impartiale des phénomènes, la confirmation de leur existence, l'inévitable groupe d'hypothèses qui les accompagnent, en partie comme une dérivation atavique des périodes mystique et philosophique qui l'ont précédée; en partie avec la nature d'hypothèses de travail, c'est-à-dire d'hypothèses pouvant déterminer la recherche de nouveaux faits à l'appui d'une certaine théorie, probablement destinée à tomber, comme tombent les échafaudages provisoires des édifices, mais non sans avoir rendu plus facile et plus riche le recueil des matériaux pour la construction de l'édifice définitif. Cette dernière période a une plus grande force de pénétration que les deux précédentes dans la multitude, comme il arrive de tout ce qui revêt un caractère d'évidence matérielle. Seulement, si la nature des nouveaux faits est telle que les phénomènes ne peuvent se produire que dans un ensemble de circonstances inaccoutumées et d'une apparence étrange; si les phénomènes sont, à leur tour, de nature à paraître contraires à tout principe positif acquis par la science constituée, et que l'on considère comme absolu, définitif, immuable, ils ne peuvent facilement parvenir à leur vulgarisation, si celle-ci n'a pas été préparée lentement et patiemment, après d'innombrables tentatives isolées de plusieurs petits groupes de manière à être réclamée par la multitude elle-même, excitée au plus haut degré de légitime curiosité.

Ceci constitue déjà une victoire considérable des nouvelles recherches, puisque, si dans leur première période mystique elles n'avaient suscité que la répulsion plus ou moins violente et le mépris orgueilleux et inexorable ; si dans la seconde période — la phase philosophique — elles pouvaient laisser l'esprit du plus grand nombre dans un état de suspicion ou d'indifférence, dans la troisième période enfin la foule ne refuse plus de connaître les faits, et demande à ceux qu'elle juge, plus ou moins à tort, comme spécialement compétents, quel est le degré de véracité de certains phénomènes ayant le caractère du merveilleux ; elle demande en somme ce qu'elle doit en penser.

Mais comme les masses ont déjà eu connaissance de l'existence de ces faits, ceux-ci y ont trouvé les attitudes plus différentes de l'esprit, en rapport aux préparations mentales les plus opposées, et aux sentimentalités les plus contraires de chaque individu. Il en résulte la formation d'un état profondément hétérogène, que l'on pourrait synthétiquement définir par les termes d'agitation des intelligences, inquiétude de l'esprit, attraction et répulsion du sentiment, incertitudes profondes, recherche avide de persuasion et d'une formule simple et nette à pouvoir répéter sans aucun danger, et qui rende enfin à la discussion une calme sérénité, venant d'un accord général sur un point indispensable : celui de l'existence positive des faits.

Malheureusement, avant même que la connaissance des faits se propage dans le public toute tentative d'interprétation des faits eux-mêmes, et dans le cas dont nous nous occupons, plus encore que les phénomènes, on discute l'hypothèse spirite, à laquelle surtout on doit les résistances que l'on rencontre à la diffusion de la connaissance des faits. En effet, questionnons nos voisins, recueillons et analysons leurs réponses habituelles, et on verra que l'on peut sur elles édifier quelques types fondamentaux d'oppositeurs.

En voici un qui représente un type de milieu, et qui hésite profondément à admettre que l'on puisse même causer de phénomènes médianimiques, ou qu'on puisse en causer sans plaindre ceux qui s'y intéressent. Des esprit dans l'air ? Des revenants ? Des manifestations grossièrement matérielles de la part des esprits ? L'esprit n'est-il donc pas la

négation de la matérialité elle-même; n'est-il donc pas la pureté éternelle et absolue, représentant le principe dynamique, ou le principe vital, ou l'énergie la plus élevée qui meut les pensées et agite les sentiments ? Qu'est-ce donc que cette profanation, qui veut nous présenter un esprit au moyen de choses, de coups, de grossièretés matérielles ?

En voici un autre : « Mon âme a lutté pour détruire tout l'édifice dogmatique d'une foi, et elle ne s'est considérée libre que lorsqu'elle a senti qu'elle ne se serait pliée qu'à la raison, qu'elle n'aurait cru qu'aux faits soumis à la domination des lois qui règlent toutes les manifestations de la matière. Je ne suis pas disposé à rentrer volontairement dans un monde fantastique, métaphysique, qui crée un nouvel olympe, un nouveau ciel peuplé de nouveaux fantômes, et qui nous menace d'une nouvelle foi, de nouveaux symboles, peut-être d'un nouveau sacerdoce. Je suis positif, je ne considère que les lois bien constatées de la mathématique, de la physique, de la chimie et de la biologie. »

Ou en voici un troisième : « Au fond, toutes les sciences ont eu et possèdent encore quelque chose de merveilleux ; quelle que soit l'étrangeté des phénomènes dont on parle, pourquoi ne pourraient-ils pas contenir quelque chose de vrai ? Je serais enchanté d'entendre par M. X ce qu'il en pense. Et M. X, donc! ce n'est pas un fou, et pourtant il m'a dit qu'il y croit. Tiens, voici aussi mon ami L... « Eh bien, qu'en dis-tu ?... Vraiment ? Tu en as été satisfait ? Les faits sont-ils donc réels ? Oh, merci. J'ai presque envie d'aller les voir, moi aussi; qui sait ? si je peux, peut-être j'irai. En attendant, merci : toi que je connais, et dans lequel j'ai beaucoup de confiance, tu me procures un élément de tranquillité. »

Et puis un autre : « Mais mon cher, comment peut-on plier notre esprit à examiner ces choses, alors que l'on sait qu'elles sont admises par N..., dont la crédulité n'a pas de bornes, dont la témérité de jugement est bien connue, dont l'incapacité dans les choses réelles de la vie égale, ou dépasse, la fantaisie désordonnée de ces doctrines ? Voyons, soyons sérieux, surtout par respect pour la situation que nous occupons, et à cause de l'exemple que l'on donne aux autres Regarde un peu un tel. Celui-là, oui, c'est un homme



positif et de valeur, il travaille ferme, il gagne beaucoup, il est considéré; jamais il ne se laisse séduire par des sentimentalités ou des fantaisies; ce roublard-là rit de tous et de chacun, et laisse les choses fantastiques aux femmes et aux jeunes gens de belles espérances. Soyons donc sérieux et surtout pratiques ! »

Voici une dame : « Que c'est donc intéressant ce que vous me dites-là ; mais est-ce bien vrai ? Et comment ça s'explique-t-il ? J'aimerais bien assister à une séance. Mais est-ce vraiment des esprits ? Croyez-vous donc aux revenants ? Ils reviennent donc pour donner des coups de poings ? Hum ! malgré cela j'aimerais bien voir quelques expériences; mais si je devais toucher une main qui n'existe pas ? Enfin, il y a à perdre la tête, avec ces questions-là ; je crois que c'est presque mieux de ne pas y penser. »

Enfin, une bonne vieille dame prend la parole et s'écrie : « Des charlataneries! Des hallucinations ! Des supercheries ! Des choses de personnes agitées, parce qu'elles n'ont pas la foi, parce qu'elles ne croient pas au Seigneur, le seul qui puisse donner des ordres aux esprits et gouverner les âmes des morts. Tout cela, voyez-vous, ce sont des choses sataniques, et vous feriez bien de ne pas vous en occuper, et de vivre dans la paix de notre Foi. »

Maintenant, si nous considérons dans ces types différents : l'homme de milieu qui repousse l'hypothèse spirite par sentiment, ou l'autre qui la repousse par opportunisme pratique ; ou celui qui s'en révolte au nom du positivisme scientifique, ou les dames qui la détestent par un sentiment religieux ou par des craintes fantastiques ; si nous considérons que nous avons tous dans l'âme une parcelle de ces types jusqu'à ce que nous soyons exactement documentés sur l'existence réelle des phénomènes, nous trouverons, ainsi que je l'ai dit plus haut, que la base plus forte de nos aversions et de nos hésitations est l'hypothèse spirite elle-même, c'est-à-dire un vain effort pour expliquer les faits, avant même d'examiner si ceux-ci ne sont pas susceptibles dès à présent d'une interprétation physiologique quelconque.

Ces quelques unités élémentaires, je les ai présentées aux lecteurs en recueillant par-ci, par-là leurs traits caractéris-

tiques afin de tenter une étude de milieu, et pour faire comprendre combien il est difficile de faire pénétrer une lumière insolite dans l'âme de la foule, qui repousse parfois avec horreur ce qui est trop nouveau, alors que d'autres fois elle se laisse séduire par un vrai fantôme, qui, à la première occasion, se montre tel qu'il est : c'est-à-dire fait de rien du tout. Ou bien la foule est séduite par des intelligences très curieuses, qui revêtent toutes les apparences extérieures de la positivité, qui ont l'air de saisir avec une critique inexorable tous les faits, et qui, sans même de la mauvaise foi, attendent l'effet du doute qu'ils ont su habilement insinuer, et se sentent victorieux et supérieurs si le doute triomphe en tout ou en partie. Ces hommes, quand ils commencent leurs expérimentations, ont l'air de dire : « Quant à moi, s'ils croient m'attraper, ils se trompent ! » et sans s'en apercevoir, eux, afin d'être ultra-positifs, se trouvent en réalité dans les pires conditions d'esprit pour examiner impartialement les phénomènes ; ils représentent la métaphysique à rebours ; ils cherchent la tromperie, tout en étant déjà eux-mêmes trompés par leurs idées préconçues. Il est plus facile de découvrir un truc quand on expérimente avec la conviction que les phénomènes peuvent se produire naturellement, et en gardant une grande tranquillité d'esprit. Si quelque chose n'est pas clair, il restera un doute, et alors on modifiera l'expérience de façon à ce que le doute soit résolu. Si l'on découvre une fraude, on verra si elle est proportionnée au phénomène ou à tous les phénomènes qui se sont produits, et si elle est constante et nécessaire. Si parmi certaines preuves d'interprétation moins sûre ressortent des faits ayant le caractère de la certitude, ces derniers s'imposeront sur toute autre considération, comme le nombre de ces faits se sera multiplié, ils constitueront un corps de connaissances positives, qui seront ensuite plus ou moins susceptibles d'interprétations hypothétiques, mais qu'aucune personne de bonne foi et d'esprit impartial ne pourra contester.

Parfois — comme il m'est arrivé à moi-même — la persuasion commence à se former par l'étude théorique, c'est-à-dire par la lecture ; non point de manière, toutefois, qu'il ne reste pas des soupçons. Elle reprend ensuite un peu de



force grâce à l'insistance avec laquelle l'intelligence est, de temps à autre, rappelée à y songer ; elle se raffermit encore plus par les témoignages de personnes sûres, ainsi que par la concordance constante des impressions et des résultats obtenus en tous lieux et dans tous les temps par un si grand nombre d'observateurs ayant la préparation mentale la plus différente et appartenant aux plus diverses professions. Ce sont des philosophes, des physiciens, des biologistes, des médecins, des psychiatres, des pathologistes, ou bien encore de bons observateurs professionnels de tous genres et d'une compétence indéniable. Quand on dit : « Voici la parole du savant », on ne dit en vérité pas grand' chose ; on l'oppose souvent avec injustice aux personnes qui n'ont pas ce titre. En général, elle acquiert une certaine valeur par le fait que le savant est naturellement observateur et expérimentateur, mais il est néanmoins un esprit ultra-différencié, ce qui, tout en constituant sa grande force, peut quelquefois constituer aussi sa faiblesse, parce qu'il le rend moins enclin, a priori, à entreprendre l'étude de ces phénomènes, qui paraissent bouleverser les lois les mieux établies de la science.

Dans la période actuelle, l'étude ne peut que se limiter à la constatation des faits, en cherchant même de les obtenir avec les caractères, plus grands caractères d'objectivité possibles.

Il en résulte que des intelligences d'un caractère très différent et des hommes de toute provenance peuvent posséder la même compétence à ce sujet, pourvu qu'ils soient doués d'un bon esprit d'observation, et de la faculté de raisonner tranquillement et logiquement, ce qui n'est pas le propre de tous, mais peut être propre aux hommes appartenant à toutes les classes de la société, et à tout genre de profession. Un commerçant, un journaliste, un professeur de sciences peuvent avoir observé également bien, et parvenir à la même conclusion relativement à l'authenticité des phénomènes.

Seulement, l'intérêt de ces faits est très grand ; c'est pourquoi l'instinct de la conservation vous empêche pendant quelque temps de vous en occuper, non pas que vous les contestiez a priori, mais justement parce que vous pres-

sentez le vif intérêt qu'ils présentent, qui pourrait distraire toutes vos forces alors que vous devriez les employer dans les choses concrètes de la vie.

Ayant vaincu aussi ce dernier obstacle, je me suis adonné à l'expérience directe des faits, et une chose me surprit alors particulièrement pour ce qui se rapporte à ma personne : le calme absolu d'esprit avec lequel j'ai médité, j'ai vu et j'ai considéré toute chose avant de me rendre à l'expérience, durant tout le développement des phénomènes et dans les jours suivants, comme s'il s'agissait de la série des faits la plus banale, la plus naturelle et la plus évidente que l'on puisse imaginer.

Permettez-moi, messieurs, de vous déclarer que l'état psychique de l'expérimentateur a une importance capitale, non pas dans la production des phénomènes, mais dans leur efficacité convaincante.

Permettez-moi de vous rappeler quelles sont les trois conditions indispensables pour acquérir la connaissance des sons, ainsi que Galilée l'avait expérimentalement déterminée. Il faut un corps qui soit placé en état de vibration ; il faut l'air comme véhicule de transmission de ces vibrations ; il faut enfin l'oreille dans laquelle se produit le son. Dans ce mot « oreille » il y a de l'insuffisance et de l'inexactitude. L'oreille est un mécanisme admirable pour recueillir les vibrations de l'air, pour les transmettre aux terminaisons nerveuses et pour les porter à cette partie du cerveau où est perçue l'image auditive. A quoi serviraient les vibrations du corps, à quoi servirait l'existence de l'air comme véhicule, si l'oreille était abîmée, ou si l'appareil récepteur central où le son acquiert sa signification était abîmé ? La surdité périphérique, ou la surdité centrale, empêcherait la vérification du phénomène acoustique ; mais est-ce que cela serait suffisant pour nier les vibrations de ce corps ? Et si l'intelligence agitée, mal disposée, dominée souvent aussi par des idées inhibitoires, qui y ont fait surgir l'auto-suggestion, ou incapable d'un travail analytique normal, ou prête à l'hallucination, ou dont les différentes facultés ne fonctionnent pas bien, de façon qu'il en résulte une série de perfections inexactes, ou le manque d'une coordination normale ou l'existence d'une émotivité

encombrante, il arrivera alors ce qui se produit pour l'oreille ou pour ce centre acoustique incapable de percevoir et de transformer en image psychique sensorielle le son produit par les vibrations d'un corps.

Pour les manifestations médianiques, il ne suffit pas d'exiger l'objectivité des phénomènes et l'éloignement de toute cause extérieure d'erreurs ; il faut aussi la bonne qualité du sujet expérimentateur, qui ne doit pas être disposé à croire et ne doit pas être non plus obstiné dans la négation préconçue, et il ne doit pas se livrer à des commentaires précipités, à des actes qui paralysent ou qui altèrent l'action du médium, dont l'état psychologique est supposé être extrêmement sensible, comme il est difficile à définir.

* * *

Et maintenant touchons au fond de la question. Depuis que les faits qui sont venus à la lumière à travers les brouillards d'une doctrine hypothétique (fluide, magnétisme animal, formes charlatanesques du mesmérisme), ont triomphé dans le domaine de l'attentive observation clinique et à la lumière de la physiologie qui a tellement éclairci les phénomènes de l'hypnotisme, il était bien naturel que les intelligences se tournassent à cet ensemble de phénomènes, qui, sous le nom de spiritisme, était encore entouré des brumes de doctrines imaginaires, de manière à permettre de douter de la foi que méritaient les descriptions publiées par quelques initiés.

Le public ne tarda pas à satisfaire sa curiosité dans une recrudescence de phénomènes étranges et de nature merveilleuse qui avaient été portés à sa connaissance. Il y eut en outre des périodes dans lesquelles les recherches reçurent des impulsions vigoureuses, généralement par l'intervention fortuite de certains sujets doués de facultés médiumniques puissantes, dont les phénomènes étaient alors étudiés par quelques hommes de valeur. Les descriptions qui en furent données excitèrent vivement la curiosité du public, qui retombait toutefois ensuite dans l'incrédulité ou dans l'apathie, aussitôt que l'occasion temporaire était passée, et avec elle avait passé la mode de cet argument,

C'est ainsi que, même à notre souvenir, se sont succédé différentes périodes dans lesquelles les tables tournantes constituaient l'occupation préférée de toutes les réunions; un intervalle d'oubli venait ensuite, qui cessait quand de nouveaux médiums se présentaient et de nouvelles théories étaient répandues par des apôtres passionnés. Maintenant, nous vivons justement dans le centre de propagation de l'un de ces mouvements de résurrection et de surexcitation de la curiosité pour le médiumnisme, comme il est arrivé que, par suite des publications des auteurs français ayant à leur tête Richet et Charcot, et de l'intervention publique des *Donato* et des *Pickmann*, nous avions eu autrefois un mouvement presque paroxystique d'hypnotiseurs et d'hypnotisés.

Il est toutefois exact que nous nous trouvons actuellement en une situation meilleure par suite de la présence d'un médium encore puissant et d'une grande renommée, dont les phénomènes mille fois décrits, mille fois répétés en plusieurs endroits de l'Europe, devant les yeux d'expérimentateurs célèbres, se présentent au public avec une certaine apparence de crédibilité, en des circonstances assez faciles à constater par plusieurs petits groupes de personnes de toutes classes et de tous degrés de culture, qui se communiquent mutuellement leurs impressions, en excitant toujours davantage la curiosité de la multitude qui discute, doute, nie, désire savoir, demande l'avis des personnes auxquelles elle attribue une compétence spéciale, enfin admet qu'il convient d'examiner les phénomènes dont elle éprouve la fascination, en sentant bien qu'ils peuvent étendre ses connaissances sur les facultés de l'intelligence, et satisfaire ses sentiments.

Certainement il ne serait pas difficile de trouver recueillie dans plusieurs livres l'histoire des médiums les plus célèbres et des manifestations médianiques les plus renommées, mais nous nous intéressons plus spécialement à Eusapia Paladino, parce que nous l'avons eue et nous l'avons sous les yeux, et nous avons obtenu assez facilement d'assister à ses séances qui ont causé l'intensification du mouvement actuel, à laquelle ne participent plus uniquement quelques initiés, mais la multitude entière.

Parmi les séances les plus célèbres, il faut rappeler celle qu'on a tenue à Naples, avec l'intervention de psychiatres et de phrénologues ; les quarante séances tenues chez Charles Richet, dans ses propriétés près de Toulon, avec l'intervention du physicien anglais Lodge, et les quarante séances tenues à Varsovie sous la direction d'Ochorowicz, avec l'intervention de médecins et de lettrés ; et une fois aussi, à l'insu du médium, d'un prestidigitateur très habile, lequel a déclaré qu'on ne pouvait pas expliquer ces phénomènes comme des trucs. De l'ensemble de ces expériences, sont résultés plusieurs courants divergents, tantôt favorables et tantôt contraires à l'existence réelle des faits en tant que phénomènes médiumniques. Dernièrement, Eusapia a été assez longuement étudiée par l'illustre et si regretté Curie, qui a découvert le radium, et qui se disposait à expérimenter avec elle par des méthodes spéciales, lorsque malheureusement il mourut. Enfin, la résurrection actuelle de notre intérêt pour les phénomènes médiumniques eut son origine dans les expériences exécutées à Gênes avec l'intervention du professeur Morselli, ainsi que dans les expériences exécutées à l'Asile des aliénés de Turin et chez le comte Verdun avec l'intervention de physiologues et de pathologues, lesquels obtinrent que les manifestations médianiques se produisissent au moyen d'appareils enregistreurs spéciaux, afin qu'il restât dans les diagrammes ainsi tracés une image objective et persistante du résultat.

Les phénomènes paladiniens sont surtout de nature physique et mécanique; des lévitations, de la typtologie (communications par des coups émis par une table ou une paroi), attouchements, déplacements d'objets, lumières, et en de proportions moins intenses, des matérialisations ou apparitions d'images nébuleuses de mains, de silhouettes.

Ici l'orateur s'étend à décrire les phénomènes auxquels il a été présent lui-même, et plus spécialement la lévitation d'une table du poids de 8 kilos; le brisement complet de la table en question, dont les planches et les pieds ont été décloués; et dont quelques fragments ont été soulevés et agités en l'air — le tout en des circonstances telles à exclure toute supercherie; l'exécution d'une expérience physiologique, dont on a conservé le tracé dans une courbe manométrique produite par la pression

exercée sur une membrane de caoutchouc couvrant un récipient plein d'eau — expérience qui s'est faite de manière à garder depuis le commencement jusqu'à la fin tout l'appareil sous la surveillance directe des assistants; le déclouement à distance des quelques plaques photographiques qui avaient été fixées sous une table et avaient ensuite été portées d'un bond sur la table elle-même; enfin, de la lutte d'une main invisible contre la main de l'un des expérimentateurs qui tenait une plaque photographique et l'image photographique de quatre doigts qui est restée sur elle, malgré le papier noir qui l'enveloppait de trois doubles. Nous avons rapporté tous ces faits dans notre précédente livraison; nous ne devons donc pas les répéter ici. — Après ce récit, l'orateur s'est demandé : « Comment expliquer ces faits ? » Et ici nous laissons de nouveau la parole au conférencier.

On ne peut pas expliquer ces manifestations parce qu'elles échappent jusqu'ici à un examen systématique tel que celui auquel on peut soumettre les phénomènes physiques et quelques phénomènes biologiques. Connaissons-nous d'une manière approximativement exacte le déterminisme de ces phénomènes ? Possédons-nous une unité de mesure qui s'y applique ? Connaissons-nous si, et en quelle mesure, ils sont en rapport avec d'autres manifestations énergétiques du corps humain ? Savons-nous si ces manifestations sont sujettes à la grande loi de la conservation et de la transformation équivalentes de l'énergie ? Si l'on considère à fond la longue série d'hypothèses avancées jusqu'ici pour interpréter les faits médianiques, on peut remarquer que quelques-unes d'entre elles ne regardent que la nature clinique et psychologique du médium; d'autres sont des hypothèses métaphysiques, soutenues plutôt par la chaleur de la foi que par la froide raison, étant donné qu'elles ont leur source en des sensations ou des impressions subjectives non contrôlables et, partant, sans cette objectivité qui est indispensable pour leur donner un caractère scientifique.

Un vieux dicton des premiers adeptes de la méthode expérimentale était : « Je n'édifie pas des hypothèses » (*Hypotheses non fingo*), et c'était l'expression du nouveau grand sentiment qui naissait alors sous l'impulsion de la méthode nouvelle, et conformément auquel on devait

croire aux faits et non pas aux théories imaginées par des esprits aprioristiques. Le développement complet de la méthode expérimentale en ces derniers siècles nous a appris l'utilité des hypothèses à ce point de vue, qu'étant basées sur le plus grand nombre de faits connus, elles tendent à présenter une interprétation d'un groupe donné de phénomènes, sauf toujours le contrôle de nouvelles recherches provoquées par l'hypothèse en question. C'est ce que l'on appelle actuellement « hypothèse de travail »; c'est la seule sorte d'hypothèse à laquelle peuvent se tenir sérieusement les personnes douées d'un esprit positif et scientifique. Voilà pourquoi je réponds de toute hypothèse abstraite sur la nature des phénomènes médianiques qu'on ne puisse pas soumettre à un contrôle; voilà pourquoi je repousse, pour mon compte, toute idée d'esprits qui errent dans l'espace autour de nous, et toute idée de rapports directs objectivement démontrables entre nous et l'esprit matérialisé de personnes qui nous sont chères, et que nous avons évoquées.

Ma conviction (qui ne s'écarte d'ailleurs pas de la tolérance nécessaire pour toutes sortes d'opinions et qui s'accorde avec celle d'un grand nombre d'autres observateurs consciencieux), c'est que tout ce qui résulte des phénomènes médianimiques est le produit de l'activité directe ou indirecte du médium. Ou l'impulsion et l'énergie qu'il développe viennent entièrement de lui-même, ou les personnes qui assistent à la production du phénomène y participent par suggestion, et en communiquant leurs propres énergies. La nature et la propriété de cette énergie sont profondément mystérieuses; mais elles sont strictement liées au sujet qui opère, et elles n'auraient rien à faire avec l'existence objective d'entités, d'esprits placés en dehors du sujet lui-même.

C'est l'énergie du médium qui agit à distance, comme agissent à distance bien d'autres formes d'énergies connues par les physiciens. Seulement, chez le médium, l'action se produit par une volonté plus ou moins consciente, et c'est là le côté le plus obscur du mystère, même en considérant la volonté elle-même comme une forme d'énergie en rapport avec tant d'autres, qu'elle serait capable d'organiser.

Le sommeil médiumnique durant lequel le médium exécute ses actions, et qui semble bien moins intense que le sommeil hypnotique, est peut-être un état nécessaire pour écarter ou diminuer ses actes inhibitoires que le cerveau accomplit habituellement à l'état de veille, de manière à ne pas empêcher, à l'état subconscient, le dégagement de la mystérieuse énergie médiumnique.

Je pense, toutefois, qu'il est à déplorer la dénomination persistante du « spiritisme » ou de « phénomènes spirites », ces mots renfermant déjà une interprétation de phénomènes pour le moment inexplicables. Les dénominations de « médiumnisme » ou de phénomènes médiumniques sont bien moins compromettantes, et suffisent pour le moment, tant qu'on ne pourra les remplacer selon des règles au moins empiriques.

Sans doute, plus encore que les phénomènes typtologiques, les déplacements d'objets, les lévitations, les coups frappés et l'écriture, c'est la « matérialisation » qui nous étonne, mais nous devons faire connaître consciencieusement les phénomènes, tels qu'ils se produisent sans fraude, en réservant toute interprétation, qui serait actuellement impossible. Un jour peut-être, quand la technique des phénomènes médianimiques sera perfectionnée, et que l'on pourra facilement avouer sa qualité de médium quand on la possédera à un degré quelconque, et que des personnes intelligentes pourront se prêter à des expériences d'un caractère strictement scientifique, nous pourrons pénétrer un peu plus, non point dans l'essence, mais dans le déterminisme des phénomènes et dans leurs rapports avec d'autres faits qui se manifestent dans un champ plus progressé des sciences physiques et biologiques.

Gardons pour le moment une attitude de tranquille attente, en face de faits superlatifs que nous n'avons pas pu vérifier, tels que par exemple la dématérialisation et la recomposition matérielle des corps, et modérons nos sens de défiance envers ceux déjà bien importants, qui ont été à la portée d'un plus grand nombre d'observateurs, et qui se sont reproduits avec une grande fréquence.

Nous ne craignons pas pour la tranquillité de notre esprit ; entre autres choses, il est difficile d'avoir à sa dispo-

sition un médium, prêt à se soumettre à toutes nos expérimentations ; quand même nous l'aurions, nous ne pourrions à la fin nous empêcher de le réduire à l'état de sujet d'expérimentation scientifique ; ce qui ne serait pas du temps perdu plus que celui que nous employons à étudier des hypnotiques ou des neuropathiques, ou des aliénés, ou des criminels, avec cette différence capitale de l'intérêt infiniment supérieur qui se rattache aux phénomènes produits par les médiums.

La limite inexorable qui borne la production des phénomènes médianimiques constitue aussi une garantie de notre pleine liberté intellectuelle et morale nécessaire à exécuter les travaux ordinaires de notre vie, et la nature merveilleuse des phénomènes ne peut pas, surtout de nos jours, déranger notre intelligence.

En effet, elle s'est transformée petit à petit sous l'influence du développement scientifique de nos temps, et si l'ensemble des phénomènes médiumniques lui apparaît encore merveilleux et inexplicable, il n'en résulte pourtant pas qu'elle doit en rester si stupéfaite, si étourdie, si violemment choquée, comme elle aurait pu l'être il y a seulement une cinquantaine d'années. On peut affirmer sans exagération que les plus grands progrès de la science contemporaine n'ont été que la conquête hardiment progressive de l'ultra-sensible, de l'ultra-visible et de l'ultra-pondérable. La limitation de nos sens nous a paru toujours plus profonde, la cause première des phénomènes est restée inexplicable pour nous ; il a été toujours plus manifeste que nos connaissances se fondent exclusivement sur l'apparat phénoménique et ne peuvent pas remonter à l'essence intime des causes. Mais dans l'étude même limitée des phénomènes, combien des faits insoupçonnés n'avons-nous pas appris qui revêtent le caractère du merveilleux, et qui ont frappé notre esprit qui en est resté surpris et même effaré. Un aveugle-né, qui acquerrait soudain le sens de la vue, recevrait des impressions du monde qui se manifeste à notre regard, non moins merveilleuses pour lui, que celles que nous acquérons peu à peu au moyen des découvertes scientifiques. Au-delà de ce que voient les yeux, de ce qu'entendent les oreilles, de ce que touchent les mains ; au-delà du monde du goût et de l'odorat, où de tout autre sens, il existe un monde

invisible, inentendable, impalpable, dont nous ne parvenons à connaître que quelques petites manifestations. Un éclair de lumière de ce monde invisible nous a été apporté par la découverte des rayons X, dont nous ne connaissons que les effets.

Les physiciens mesurent la vélocité et la longueur des ondes lumineuses, transmises par l'éther cosmique, véhicule de toutes les énergies, pénétrant dans tout l'espace ; on passe des plus longues (qui correspondent au rouge et à l'orange, et dont 1.200 entrent dans un millimètre) aux plus courtes connues, dans le champ du bleu et du violet, dont 2.500 entrent dans un millimètre.

Parmi les rayons du spectre qui se forment par la décomposition de la lumière solaire à travers un prisme se trouvent les rayons calorifiques que nos yeux ne perçoivent pas et que notre sens thermique est seul à ressentir. Si la lumière solaire n'était composée que de ces rayons, nous ne pourrions pas voir les objets; si par contre nous pouvions voir les rayons calorifiques, nous serions à même de lire dans une chambre qui fût tout simplement chauffée. Une grande partie des rayons qui impressionnent une plaque photographique sont imperceptibles à nos sens. Ce sont les rayons ultra-violets auxquels on doit des actions chimiques et physiologiques très importantes. La plus grande lumineuse mesure 810 millioniêmes de millimètre, et se trouve dans la couleur rouge ; la plus courte mesure 310 millioniêmes de millimètre ; c'est l'ultra-violet ; d'autres ondes plus courtes encore se trouvent au-delà de l'ultra-violet, où se placent aussi les rayons X et d'autres dont on perçoit les effets, sans qu'on ait pu les démontrer directement.

De chaque décharge électrique se dégagent des corps infiniment petits dont se composent les atomes de la matière. On les appelle des électrones ; ils s'élancent avec une vélocité calculée à quelques centaines de milliers de kilomètres par seconde. Ces petits corps, en se heurtant avec cette vélocité contre la paroi d'un tube de verre, dans lequel on a fait le vide presque absolu, produisent tout autour la formation des rayons X, dont nous ignorons la nature. L'œil nu, dans une nuit claire, peut compter, dans tout le ciel de deux à quatre mille étoiles ; avec le télescope le plus puis-



sant, on peut en compter cent mille ; avec la méthode de la photographie, on est actuellement en train de former une carte sidérale internationale dans laquelle on compte de vingt à trente millions d'étoiles — si grande est la différence entre la chambre oculaire et la chambre photographique.

La science moderne a découvert un instrument : le boulemètre de Langley, au moyen duquel on peut signaler la différence d'un millionième de degré dans la température, et l'on peut indiquer la chaleur qui se dégage de la flamme d'une bougie se trouvant à 2 kilomètres de distance. Depuis l'onde la plus longue, qui est celle des rayons thermiques (70.000 millionièmes de millimètre) à la plus courte du champ ultra-violet (100.000 millionièmes de millimètre) il y a toute une série non interrompue d'ondes éthériques. Ce que nous appelons « lumière » ou « chaleur » ne sont que des sensations individuelles ou subjectives produites par un même médium, l'éther cosmique, et ne se distinguent que par la vélocité du mouvement des ondes qui les produisent. L'électricité ne se soustrait pas à son tour aux mêmes lois que la lumière et la chaleur ; elle est produite par le mouvement des électrones ou de particelles si petites que l'on peut dire avec les physiciens contemporains que ceux de la décharge électrique négative ne mesurent que la millième partie du plus petit atome. Maxwell a eu la gloire de prouver théoriquement la grande analogie de l'électricité et de la lumière. Si cette hypothèse est juste, une décharge électrique doit produire tout autour des mouvements dans l'éther, comme une pierre jetée dans l'eau produit des ondes autour de soi dans toutes les directions. Les ondes produites par la décharge électrique ont été justement prouvées par Hertz, et ont été appelées ondes hertziennes ; on sait qu'il en est résulté la découverte de la télégraphie sans fil, c'est-à-dire la possibilité de transmettre des signaux au moyen d'ondes éthériques qui traversent les montagnes et les continents. Nous ne possédons pas un sens nous révélant l'existence des ondes électriques, et si la science ne remplaçait pas les lacunes existant dans notre nature, nous n'aurions pas le moindre soupçon de son existence.

Si par contre nos yeux étaient sensibles à ces ondes, nous

pourrions suivre d'ici les détails d'une partie de balle jouée à Buenos-Ayres, et voir directement les phases d'une bataille engagée en Afrique. Tout le monde connaît la découverte du radium qui émet aussi des rayons de la même nature que les électrones, et qui possède bien des propriétés inattendues et prodigieuses. Mais je ne puis prolonger autant que je le voudrais la série des exemples du merveilleux tirée des sciences physiques ; je voudrais seulement faire observer que le merveilleux se trouve dans toutes les sciences, surtout dans celles biologiques. Qu'est donc la force vitale, latente dans les éléments cellulaires composant notre corps, pour que d'une seule cellule, l'œuf, puisse se développer tout l'individu, suivant une loi de développement établie d'avance, différente pour chaque espèce et telle que les tissus composant notre corps se maintiennent par quantités, par extension et par qualité fonctionnelle, dans un tel état d'équilibre, qu'il en dépend toute la vie normale de l'individu ? Et qui peut dire pourquoi de l'œuf fécondé se développe un être dans lequel se reproduisent les caractères des parents, ou de l'un d'eux seulement, ou d'aucun d'eux, mais de l'un de leurs ascendants ? Qu'est-ce qu'il y a de plus merveilleux que le fait, que dans une quantité minime de substances de noyau contenues dans les éléments sexuels et qui ne mesurent que quelques millièmes de millimètre se trouve contenue toute la potentialité héréditaire d'un organisme déterminé, aussi bien d'un génie que d'un idiot ? Qui a jamais pu définir la « psyche », qui en connaît les phénomènes à la lumière d'une loi invariable qui consent en tout cas de prévoir avec sûreté les actions futures par la connaissance des actions actuelles, c'est-à-dire quel sera le rapport psychique d'un certain individu à un certain stimulus à toute époque, et en toute circonstance de la vie ?

Eh bien, si un appareil phénoménique se présente à nous avec les caractères authentiques, mais dépassant nos sens et notre vision mentale actuelle, pourrons-nous en contester l'existence et même la vraisemblance, après la connaissance profonde que nous avons acquise des limites naturelles de nos sens et de notre raison ? Contestons-nous les émanations du radium, la vélocité prodigieuse des ondes



lumineuses et des ondes électriques qui traversent les montagnes ? Contestons-nous l'existence des rayons X et des électrones ? Pourquoi donc un organisme ne pourrait-il pas être doué de telles qualités, à dégager avec des effets sensibles une énergie qui, à un degré minime, depuis celui qui n'est pas vérifiable, jusqu'à celui qui est à peine sensible, depuis ce dernier jusqu'à la plus grande puissance dont soit capable un médium privilégié, existe probablement en nous tous et se rattache aux phénomènes cosmiques dont nous sentons toujours davantage, par suite de ce que nous avons acquis à la science, quelle grande partie en reste encore inexplorée, et comme tout le monde se trouve sous la domination inexplorable d'une « inter-dépendance » réciproque ?

Messieurs, il y a des humilités superbes, et il a paru à bien des penseurs que le mot *Ignorabimus* ! en était une justement. Cette affirmation sûre d'une limite déterminée à nos connaissances a semblé superbe en son humilité. On peut préférer le mot *Ignoramus* ; tout au moins, il ne nous enlève pas l'espoir, et avec celui-ci les forces d'étendre le domaine du connaissable, bien que de toute découverte il résulte l'évidence de nouvelles lacunes, comme il arrive pour un corps éclairé d'un côté qui, au fur et à mesure qu'il se fait plus volumineux, projette aussi plus volumineux le cône de son ombre. Le Jacobin à l'ancienne manière s'écriait : « A chaque pas de la science, Dieu recule d'un pas ». Si Dieu est l'expression synthétique de la loi cosmique, à chaque pas que fait la science, son domaine s'étend et nous apparaît toujours plus clairement infini.

Séparons-nous, messieurs, avec la paix dans l'intelligence et dans l'âme, avec une confiance entière dans le progrès de la Science, à laquelle appartient aujourd'hui la plus grande partie de la direction matérielle et spirituelle de l'humanité.



PROFESSEUR H. MORSELLI
Directeur de la clinique des maladies mentales et nerveuses
à l'Université de Gênes.

EUSAPIA PALADINO
et la réalité des phénomènes médiumniques

(*Suite et fin : voir le fascicule d'avril.*)

Comment expliquer les phénomènes produits par le médium Eusapia Paladino ?

Je me rends parfaitement compte de toute la gravité des affirmations que je viens de faire ; mais, que voulez-vous ? Le nombre était très grand des personnes qui savaient que je m'occupais, depuis quelques années déjà, des phénomènes dits « spirites » ; on insistait pour que j'expose enfin l'idée que je m'étais formée après une expérience si longue et si mûrie. Eh bien ! je ne puis plus contester la réalité et l'authenticité de la plupart de ces phénomènes, que je considérais auparavant comme un simple produit de l'imagination, ou des tromperies, c'est-à-dire les matérialisations tangibles et les apparitions. Or, bien que mon autorité à ce sujet puisse être très limitée, on admettra qu'au moins *pour moi* cette déclaration n'est pas de petite importance.

Justement sur le point où mon doute était le plus fort, les phénomènes produits par la médiumnité si puissante d'Eusapia ont acquis pour moi la consistance de « faits positifs »,

puisque je les ai vus, touchés, mis à l'épreuve, avec les sens en bonne condition de réception, avec les centres cérébraux en excellent état de perception, récognition, critique et raisonnement, et en des circonstances telles à exclure la fraude et l'illusion. La vérité — ou cet ensemble de perceptions que nous considérons comme son équivalent, parce qu'elles sont reconnues comme étant d'accord entre elles et coordonnées selon les règles de la logique saine et normale — ne doit pas être cachée par le chercheur, quand sa divulgation peut être profitable à la culture générale, élargir le cercle des connaissances au sujet des faits naturels et en même temps détruire quelques préjugés, corriger quelques erreurs.

Cela ne signifie toutefois pas flatter ou accréditer aucun des préjugés existant, soit en dehors, soit en dedans du cercle scientifique. Je le répète ; quoique j'aie recueilli tous les phénomènes que j'ai brièvement indiqués et classés, je ne suis pas sorti spirite des séances d'Eusapia ; je l'étudierai encore, mais je suis presque sûr que mes convictions antispirites n'en seront pas ébranlées. Malgré cela, je ne ne puis pas affirmer non plus d'en sortir avec une hypothèse ou une théorie d'un caractère et d'un contenu plus scientifique, de façon à me tranquilliser complètement : je les ai toutes passées en revue, en les appliquant à un phénomène après l'autre, et *toutes* m'ont semblé incapables d'expliquer l'ensemble des phénomènes paladiniens. Sur ce point, qui correspond à la rigueur de conclusions à laquelle doit rester fidèle tout homme de science digne de ce nom, quelques éclaircissements sont nécessaires.

***

Le grand public ne peut pas se faire à l'idée que la science expérimentale aborde l'étude de quelques phénomènes ordinaires ou extraordinaires, vieux ou nouveaux, communs ou insolites, sans avoir déjà son explication toute prête, et, la recherche une fois terminée ou en bon chemin, sans parvenir à se les expliquer ; je dirai mieux (puisque les hommes les plus cultivés savent qu'il a existé un certain Emmanuel Kant), sans avoir la fortune de trouver et de présenter une

« théorie ou doctrine ». Il ne s'agira que d'une hypothèse extravagante qui ne s'appuie sur aucun fait, et sans coordination avec les autres connaissances humaines; mais le monde est immédiatement satisfait quand il entend dire par les amateurs, ou qu'il lit dans les petits manuels populaires, que l'on a découvert quelque réponse sûre et stable aux énigmes éternelles qui s'agitent depuis des siècles, et que l'on agitera encore davantage à l'avenir, devant la conscience humaine.

L'immense majorité des individus même médiocrement instruits ne se contente pas de connaître *comment* un fait ou un phénomène se produisent ; elle veut immédiatement en connaître le *pourquoi*. Et en dehors de la science pure, on considère que les formules, les lois et les théories, peut-être même les hypothèses avancées par quelque chercheur à l'esprit synthétique, et acceptées temporairement comme les lignes directrices de la recherche, ou comme des instruments utilisables de travail jusqu'à leur consommation, soient des réalités découvertes et fixées pour toujours. On ne regarde pas à la charpente solide de l'édifice, constituée uniquement de *faits* bien constatés, mais on court instinctivement se satisfaire dans la contemplation de sa partie ornementale et plus voyante, qui est justement donnée par les explications *hypothétiques*, par les interprétations *théoriques*, et par les doctrines *systématiques*. Malheureusement, celle-ci est bien la partie la plus périssable, la plus transitoire, du savoir humain, qui n'est jamais complètement fait, et est toujours en train de se faire !

Il est même curieux d'observer que l'on exige plus spécialement une explication pour ces catégories ou ces classes de phénomènes qui sortent de l'ordinaire. Pour les faits qui tombent sous nos yeux à chaque instant, par exemple pour la chute des corps en l'air, pour la combustion d'une bougie, etc., tout le monde se contente de savoir qu'il existe une « loi de gravitation » ou une « loi de combinaison des éléments... » ; on ne considère pas que ces lois sont tout simplement des représentations verbales, dans lesquelles nous résumons, pour abréger ou pour être plus clairs, nos perceptions des phénomènes, sans parvenir avec cela à en dévoiler la nature intime. Les physiciens, les chimistes, les physiologues, les naturalistes, tout en considérant avec un



certain air de supériorité les recherches de nous autres psychologues, semblent se bercer dans l'illusion vaine de faire, eux seuls !, de la « science exacte », alors qu'à les entendre nous faisons presque de la « littérature ». Et bien : ils ne vont pas à leur tour au delà de l'extériorité des phénomènes ou des faits qu'ils observent, recueillent et enregistrent depuis des siècles ; ils sont (comme nous le sommes nous-mêmes en face des phénomènes psychiques et métapsychiques) dans l'impossibilité de nous dire et de nous expliquer la nature et la cause de la chute d'un corps, ou d'une décharge électrique, ou de l'affinité entre l'oxygène et l'hydrogène, ou de la fonction vitale la plus simple, ou de la forme organique la plus élémentaire.

Depuis qu'on a su que j'étudiais Eusapia, il ne s'est pas passé un seul jour sans que je fusse arrêté, entouré dans la rue par des amis et des connaissances pour que je leur expose, non point les *faits* que je voyais et j'examinais, mais l'*explication* que je devais déjà avoir prête à leur « servir toute chaude ». Et comme — ainsi que tous ceux qui se sont occupés des phénomènes métapsychiques dans un but et avec une méthode exclusivement scientifiques — je déclarais que je n'avais pas d'explication dans ma poche ; comme je déclarais aussi que ma tâche du moment se limite plutôt à faire la critique des hypothèses énoncées jusqu'ici, en les trouvant, pour une raison ou pour l'autre, toutes insuffisantes ou excessives, j'ai toujours vu se peindre la désillusion sur le visage des interlocuteurs. Je suis donc certain, hélas, que ceux qui liront ces lignes avec l'espérance d'avoir la clef de l'énigme et ne la trouveront pas, m'adresseront, courroucés, cette étrange mais fréquente demande : « Et alors, à quoi sert la science, si elle se contente de *rechercher*, et n'est pas capable d'*expliquer* ? » Il y aurait moins de mal si cette question naïve n'était posée que par d'humbles ignorants, ou même des hommes instruits, mais incompétents ; le pire c'est qu'elle est répétée, avec le ricanement de l'inconscience, par les ignorants présomptueux et surtout par ces terribles mi-ignorants ou mi-instruits qui se posent en « spécialistes » dans l'une ou l'autre matière.

J'ai justement reçu en ces jours une lettre de mon illustre collègue, Charles Richet, qui m'écrit : « Vous avez bien rai-

son de séparer la *théorie* (tout à fait absurde) du spiritisme, des *faits* sur lesquels la dite théorie est appuyée. Les faits sont réels : Eusapia en a donné beaucoup d'exemples absolument authentiques, et au-dessus de toute contestation. Quant aux théories, il faut avoir le courage de reconnaître que nous n'y comprenons rien, rien, rien. Pour l'instant, *vérifions* les choses ; nous *comprendrons* après. » Et voilà la sereine et positive attitude de l'homme de science !

*
* *

Toutefois, on ne peut passer à côté de faits si exceptionnels et si anormaux sans se préoccuper au moins de certaines *tentatives* d'explication. Ici aussi, le devoir de la science exacte est de soumettre à la critique les hypothèses et théories énoncées soit par une généralisation prématurée, soit par un besoin de méthode, ou pour satisfaire l'instinct de curiosité, soit encore par la tendance naturelle que l'on a à tout vouloir systématiser, comme il est arrivé à toutes les époques, et à tous les pas en avant du développement mental humain. Or, je n'ai ni le temps ni l'espace pour exposer, analyser et juger la quantité d'hypothèses avec lesquelles on a prétendu expliquer les phénomènes spirites en général, et ceux d'Eusapia en particulier. Que l'on pense que je me souviens au moins d'une trentaine de ces prétendues explications, et que chacune d'elles a ses partisans, ses raisons plus ou moins fondées (souvent, à dire vrai, assez mal fondées !), ses applications aux classes particulières, et aux ordres particuliers de phénomènes! Comment s'orienter au milieu de tant d'abondance et de confusions de théories et de doctrines ? Je n'en ferai qu'une courte liste, en renvoyant ceux qui voudront en savoir davantage aux innombrables lectures sur l'argument, et aussi un peu à mes prochains livres.

Pour plus de clarté, mais toujours avec la déclaration obligatoire qu'il s'agit de schémas artificieux comme le sont *toutes* nos classifications, je séparerai les hypothèses et théories dignes d'être mentionnées en deux classes : la première est celle dans laquelle on observe un excès de *syn-*

thèses, et qui pèche, en effet, ou par trop d'abstraction, ou par un trop facile empirisme.

*
* *

Un premier groupe est celui des explications *théologiques* et *métaphysiques* : je me borne à rappeler les suivantes :

1. *Le satanisme.* — Les faits spirites sont l'œuvre du démon ou des diables... C'est la thèse soutenue par le Père Franco de la C. d. J., par le Père Rolfi, et je crois aussi en partie par mon bon ami le docteur Lapponi, premier médecin de deux Papes ; mais elle sort du domaine scientifique et... je n'ajoute rien. Il paraît vraiment que Satan baisse beaucoup, si tous ses maléfices se réduisent aux niaiseries des séances paladiniennes.

2. *Anges, génies, etc.*— C'est le pendant de la précédente : aussi religieuse qu'elle, aussi sans fondement.

3. *Le psycocosmisme ou hylozoïsme.*— Les communications avec le monde des invisibles sont dues à ce que l'âme individuelle (du médium) se plonge et se fond dans l'âme universelle, le tout omniscient... « Métaphysiqueries » venues de l'Orient !

4. *L'Inconscient.* — C'est à peu près l'hypothèse précédente, à part qu'elle a passé par le cerveau d'un philosophe allemand, Ed. Hartmann. Selon lui, les phénomènes médianiques seraient la révélation de l'Inconscient universel qui monterait à la surface, pour ainsi dire, dans la subconscience des médiums. Mais Aksakoff a déjà justement détruit cette hypothèse, à part sa substitution avec la peu vraisemblable thèse spirite.

5. *L'intuition du divin.* — Je crois que c'est une thèse mystico-occultiste à propos des phénomènes de médiumnité ; mais je n'en suis pas certain, tant la philosophie mystique des théosophes, cosmosophes, illuministes swedenborgiens et autres est confuse et obscure. Il paraîtrait que quelques-uns croient à une espèce de révélation intuitive de l'Être s mais je n'ai pas envie d'approfondir ces bizarreries.

6. *Le corps astral.* — Beaucoup de théosophes, unissant leurs abstractions à celles de certains occultistes (et vice-versa), croient que l'homme est constitué de trois principes :

le corps physique, le corps *astral* (une espèce d'éther existant aussi dans les astres), et l'âme immortelle. Or, le corps astral, qui peut-être ne fait qu'un avec le « périsprit » des spirites, rayonnerait autour des médiums, et serait le « médiateur plastique » de toute la phénoménologie métapsychique.

*
* *

J'exposerai dans un second groupe les explications *ésothériques* et *occultistes*, auxquelles on retourne aujourd'hui avec grande ferveur dans certains centres intellectuels.

7. *Les forces occultes.* — Qu'il y ait des forces encore ignorées, la science l'admet, mais prévoit aussi que lorsque nous les découvrirons (comme nous avons découvert même récemment les ondes hertziennes, les rayons cathodiques, les rayons X, les émanations du radium, etc., etc.), lorsque nous en aurons démontré l'action, elles iront se placer à côté ou parmi les forces naturelles déjà admises et certifiées. Les occultistes, au contraire, conjecturent l'existence de forces magiques, inconnaissables, insondables, préternaturelles... Et sur cela non plus la science ne doit pas s'arrêter, parce que sa tâche est de découvrir et définir, si elle le peut, les forces ou activités qui se révèlent dans les phénomènes naturels, sujettes à un déterminisme stable, et qu'on peut convertir et ramener à leur état premier.

8. *Les élémentaux.* — C'est une autre hypothèse extravagante ! Les « choses » naturelles naîtraient, toutes, d'« éléments » primitifs (ne pas confondre avec les éléments de la chimie); et ce seraient les esprits très subtils qui président à ces éléments qui se révéleraient dans les phénomènes anormaux dont nous parlons... Nous sommes en pleine Kabale !

9. *Les esprits malins.* — Certains spirites, voulant expliquer de quelque manière les bizarreries et les extravagances des séances spirites, où se révèlent et se font tant de sottises et de futilités, parlent vaguement d'« esprits malfaisants » ou « plaisants », desquels on ne comprend pas si ce sont des âmes hétéroclites des morts qui viennent déranger les « communications », ou bien des êtres ou entités « spirituels » de nature différente de la nature humaine. Il me

paraît pourtant comprendre que l'on fait allusion à des espèces de larves, de gnomes, de follets, ou de semblables créations de la fantaisie populaire, survivants de l'antiquité la plus reculée, et occupant une grande place dans les histoires fabuleuses et légendes... Mais laissons-les donc à la mythologie et au « folklore ».

10. *Les esprits élémentaires préhumains.* — Ce seraient les âmes humaines pas encore nées, pas encore « incarnées » dans un corps. Ils viendraient, ces germes spirituels, à se faire sentir dans les séances... Cela, c'est de l'embryologie moyenâgeuse.

11. *Entités intelligentes occultes.* — Sans doute, les phénomènes paladiniens et les phénomènes métapsychiques en général montrent une finalité, et ceci suppose une intelligence, du moins en se servant du critère anthropomorphique. Donc, quelques occultistes prétendent qu'il s'agit d'« Êtres intelligents » ou d'« Intelligences » cachées dans les abîmes du mystère universel, appelées autour du médium comme des papillons autour de la lumière, et produisant les merveilles notées en absorbant le fluide vital de ce dernier... C'est une hypothèse qui ne diffère pas essentiellement du spiritisme classique, bien que celui-ci désigne ces mystérieux agents anthropoïdes comme étant les âmes des morts.

12. *Êtres terrestres super-humains*, — Quelqu'un pourrait aussi conjecturer (me disait il y a peu de jours le valeureux apôtre du pragmatisme italien, Giovanni Papini) l'existence d'êtres évolués sur la terre beaucoup plus haut que l'homme, et possédant la faculté de se rendre et rester invisibles... des espèces de « superhommes » analogues aux habitants de Mars, imaginés par la puissante fantaisie du romancier anglais E. Wells.

13. *Êtres terrestres sous-humains.* — Au contraire, nous aurons, selon certains, l'action des « *animæ belluarum* » ; et vraiment, dans certains phénomènes, il y a de la bêtise !!!

*
* *

Nous arrivons maintenant aux explications *négatives*, qui n'admettent pas la réalité des faits désignés sous le nom

de métapsychiques et les croient produits par la tromperie du côté des médiums, par la crédulité et l'illusion du côté de ceux qui affirment les avoir perçus.

14. *La fraude.* — C'est l'opinion la plus commune acceptée par les sceptiques, les incrédules par projet ou inertie, les « fourbes », dont, cela paraît impossible, le monde est si abondamment pourvu lorsqu'il s'agit de spiritisme, et qui font défaut pour tout le reste ! Mais c'est aussi une thèse justifiée, si l'on peut dire, par les nombreux démasquements de faux médiums,et par les fréquentes fraudes inconscientes des vrais médiums dont l'histoire du « spiritualisme moderne» est inondée (lire l'ouvrage déjà cité de Podmore, à condition de faire quelques restrictions sur son hyper-critique). Derechef, c'est donc une thèse qui doit être méditée et examinée sérieusement par le chercheur. C'est ce qu'à très bien fait le professeur Ochorowicz relativement à Eusapia. Ce savant en reconnut les raisons et en fixa les limites restreintes : tous ceux qui ont depuis expérimenté avec elle savent que ses fraudes, généralement très faciles à découvrir, sont minimes devant la quantité extraordinaire de phénomènes véridiques; ils reconnaissent tous aussi que pour expliquer les quelques phénomènes classés dans cet article, le truc, comme par exemple la mise en liberté d'une main ou d'un pied chaussé ne nous avance pas beaucoup ; même, pour la plupart des phénomènes il est inexplicable, et, par conséquent, absurde.

L'habileté des médiums — assure-t-on — est très grande; ils ont vite fait d'accomplir leurs charlatanneries et de vous attirer dans leurs filets. — Il y a ici une exagération de prudence qui frise l'illogisme. Je ne conteste pas que certains médiums, au cours et surtout vers la fin de leur carrière, aient été convaincus de tricher; et je sais parfaitement qu'Eusapia elle-même, poussée par son désir de faire et surfaire, très suggestionnable à ce qu'on lui dit ou on lui rappelle pendant les séances, peut frauder et a fraudé. Je dois dire pourtant que je n'ai jamais découvert l'imposture en elle, bien que j'aie pu douter et soupçonner. Et puis, elle pourra produire au moyen de la fraude quelque petit phénomène à la demi-obscurité, mais jamais les déplacements à distance, ni les grandes matérialisations ***en pleine lumière***.

Pour expliquer son entière phénoménologie, il faudrait

la supposer douée de facultés bien singulières, et d'un organisme dépassant les limites du vraisemblable. Elle devrait pouvoir allonger de 60 ou 80 centimètres, d'un mètre ou même deux et plus, ses membres, sans se mouvoir de sa chaise ; tourner la tête pire qu'un pendu ; étendre le cou mieux qu'un phénicoptère ou une girafe ; porter son pied sur l'occiput et le lancer jusqu'au troisième assistant de droite ou de gauche, en le faisant passer à travers le corps de ses deux contrôles. Elle devrait ensuite y voir à l'obscurité (nyctalopie), entendre dans le silence et comprendre dans le bruit (hyperacousie), posséder un toucher et un sens musculaire miraculeux (hyperesthésie). Elle devrait savoir se tenir en équilibre comme le plus consommé funambule Malabarais; posséder l'adresse de mains d'un Bosco ou d'un Houdin ; avoir l'agilité d'un Fregoli, qui va et vient, apparaît et disparaît, s'habille et se déshabille en les quelques secondes que tout le monde sait. Et elle devrait de même manœuvrer si bien avec ses pieds (que par coquetterie féminine elle porte toujours élégamment enfermés dans de très petites bottines), qu'elle pourrait rivaliser avec l'homme sans bras que chacun a pu admirer il y a quelques mois dans les cirques. Ainsi réunissant en elle seule toutes les habiletés auxquelles sont arrivés de très rares individus dans tout l'univers après des années et des années d'exercice ; et de cette façon, résumant toutes les exceptions de l'anatomie et de la physiologie humaines, Eusapia réussirait à tromper tant d'excellentes personnes qui ont place — je ne parle pas de moi — parmi la fleur de l'intelligence européenne... Allons, sortons de ce limbe de la « science populaire » ou du prétendu « sens commun ».

15. *Les illusions sensorielles.* — Autre thèse très populaire ! Tout ce qu'on croit avoir vu, senti et touché dans les séances, est le produit d'un état illusoire et hallucinatoire des expérimentateurs ; c'est surtout l'effet de la fatigue, de l'émotion, du peu de préparation scientifique, de la crédulité, etc., qui altèrent la perception, troublent le raisonnement, ôtent le critère, etc., etc. Lorsque les premiers comptes rendus de M. Barzini parurent, je fus un soir approché par plus d'une douzaine d'amis et je m'entendis demander sérieusement si on avait réellement constaté que

le guéridon, tombant d'en haut dans une de ses lévitations, avait brisé un de ses pieds, car « alors (me dit un de mes respectables collègues) on aurait pu admettre que nous six nous n'étions ni illusionnés ni hallucinés ». J'ai répondu que je montrerais la note du menuisier chargé de l'orthopédie du pauvre calomnié petit meuble; je ne suis pas certain d'avoir désarmé ces « profonds » soupçons.

Et puisque les phénomènes sont prouvés par les plaques photographiques, je ne dis pas autre chose : ceci pour la table qui vole en l'air ! Et puisque les visions, par exemple, obéissent aux lois normales de l'optique (perspective, profil, de face, de biais, etc.), et, de plus, sont discutées et évaluées avec des critères raisonnables par tous les percipients, je ne crois pas nécessaire d'insister. J'ajoute seulement que ce serait un beau cas pour un aliéniste, habitué depuis tant d'années comme je le suis à discerner et diagnostiquer les états illusoires et hallucinatoires, qu'un groupe de six, huit, douze personnes saines d'intelligence et avec des sens réguliers, qui toutes et tout d'un coup, sans aucun processus pathologique, ou par un processus morbide incompréhensible qui ne durerait que quelques secondes et minutes, deviennent hallucinées et puis retournent, comme si rien ne s'était passé, à leur pleine santé fonctionnelle de nerfs et de cerveau !

Reste le problème des « hallucinations véridiques » que l'on pourrait supposer être produites par Eusapia : celui-ci, cependant, se fond avec l'hypothèse du dynanisme biopsychique, de laquelle je parlerai dans la dernière partie de mon article.

* * *

Les hypothèses explicatives que je vais passer rapidement en revue ont sur les précédentes l'avantage d'abandonner toutes les généralisations trop abstraites ou trop promptement pratiques et de se fonder par contre sur l'*analyse particulière* des phénomènes, aussi bien relativement aux modalités objectives de leur production, que relativement aux conditions subjectives de celui qui les réalise et qui a latent en lui-même le pouvoir de les objectiver.

*
* *

A côté de la thèse empirique d'hallucination des assistants se trouvent toutes les hypothèses scientifiques ou hyper-scientifiques sur la «médiumnité» à base *physio-psychologique* et *psycho-pathologique*. Quelques-unes d'entre elles sont certainement applicables à certaines catégories de phénomènes, surtout à ceux subjectifs du médium; pour ma part, je les ai acceptées depuis longtemps, et je les accepte encore comme des interprétations partielles vraisemblables et positives, parce que je les trouve entièrement conformes à mon expérience de clinicien et à la logique scientifique; toutefois, aucune d'elles n'atteint et ne peut atteindre la valeur d'une explication générale. Et peut-être il se produira ce que, malgré les colères de certains spirites, j'ai énoncé et soutenu depuis plusieurs années, c'est-à-dire que l'immense assemblage de phénomènes appelés «spirites» sera un jour divisé en un grand nombre de groupes et d'ordres divers de faits réels, et dont chacun recevra une interprétation spéciale et différente. Alors certains phénomènes entreront d'une manière permanente dans la zone éclairée par la science (ainsi qu'on en a déjà des indices manifestes), et figureront parmi les phénomènes ordinaires de la biologie, de la psychologie normale, de la psychologie pathologique, de la neuropathologie; d'autres, sans être encore éclairés, resteront dans la pénombre indéterminée des phénomènes supernormaux à cause de leur apparente irréductibilité, jusqu'au jour où ils seront mieux connus et déterminés, et qu'ils finiront par être admis à leur tour parmi les phénomènes normaux, à côté des notions bien constatées de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle. Maintenant, je vais énumérer les hypothèses psycho-physiologiques.

16. *Suggestion et auto-suggestion.* — Ces termes sont devenus communs et tout le monde les répète, assez souvent sans bien en connaître la signification psychologique.

On prétendrait par là que tous les phénomènes d'Eusapia ne sont autre chose que le produit de suggestions qu'elle exercerait sur les assistants (en les hypnotisant?!) ou d'auto-suggestions que le médium lui-même, ses contrôles, et tous les assistants subiraient au cours des séances. La chose est

vraie en très petite partie, c'est-à-dire relativement à la direction donnée aux phénomènes par le médium et à l'appréciation des perceptions reçues par quelques-uns des percipients (par exemple dans les prétendues identifications d'esprits). Sans doute, nous voyons ici quelques effets de suggestibilité, mais les neuf dixièmes au moins des manifestations paladiniennes échappent à l'hypothèse de la suggestion, telle que ce phénomène est aujourd'hui connu.

Reste l'hypothèse que *toutes* les perceptions des assistants à une séance sont d'une origine suggestive (illusions et hallucinations, qui ne seraient plus spontanées, mais qui seraient produites par une force magnétique ou autre, par le médium) ; en ce cas, le fait serait excessivement extraordinaire et également très digne d'étude.

17. ***Hystérisme, névrose, hypnotisme et états analogues.*** — Sans doute Eusapia, comme tant d'autres médiums, est une hystérique ; et l'hystérisme est la source fréquente d'une infinité de faits bio-psychologiques exceptionnels. Mais l'état morbide du médium et son auto-hypnose, en outre qu'il laisse sans explication les perceptions réelles des assistants, ne va pas au delà de la prédisposition à la possession des facultés médianimiques qu'il n'explique pas du tout, comme il n'explique pas non plus les effets extrinsèques de la médiumnité. Je pense que pour la production des phénomènes métapsychiques, est nécessaire un état anormal et même ***pathologique***, qui ne peut être apprécié que par les aliénistes et les neuro-pathologistes ; cette nécessité rend peu probable, pour le moment, cette utilisation des facultés médianimiques, que certains écrivains, en errant poétiquement hors du domaine de la réalité, se sont déjà plu à imaginer.

18. *Disgrégation de la personnalité.* — C'est la théorie préférée des psychologues expérimentalistes et des cliniciens psycho-pathologistes, qui suivent en cela les traces laissées par Durand de Gros et par Azam, traces qui ont été ensuite calquées avec un talent très subtil par Pierre Janet et Flournoy dans leurs ouvrages sur l'automatisme psychique, et sur les hautes manifestations intellectuelles du somnambulisme médiumnique. Ce serait dans le subconscient ou conscience inférieure du médium et des assistants

que s'élaboreraient les impulsions idéatives et motrices capables de donner l'écriture automatique, les mouvements inconscients transmis à la table, les personnifications, les mémoires latentes, les romans spirites, etc. Aucun doute qu'un grand nombre de phénomènes « intellectuels » sont éclairés par cette théorie, mais on ne peut pas dire qu'elle éclaire l'ensemble des phénomènes « spirites » physiques.

19. *Pluralisme psychique.* — En poussant jusqu'aux extrêmes la disgrégation psychique, on a pensé à la pluralité des consciences et même des « âmes » de l'homme. Et comme pour les organismes on a édifié la théorie coloniale, qui voit dans tout animal ou métazoaire l'union et la fusion de plusieurs individualités simples, primitives (polyzoïsme), on aurait ainsi un polypsychisme ; d'où la possibilité que les monades conscientes inférieures se séparent et agissent d'une manière autonome. Ainsi entendue, l'hypothèse polypsychique finit par se confondre avec celle animique.

20. *Production psycho-collective.* — Les résultats obtenus dérivent peut-être d'une association de « l'âme » du médium avec celle de quelques-uns des assistants (médiums en formation), ou même de toute l'assistance ? On a affirmé aussi cela; et bien qu'on ne puisse pas contester l'existence d'une psychologie inter-individuelle, telle que l'a imaginée Tarde, quoique des autorités comme Ochorowicz et Maxwell aient approuvé cette hypothèse, celle-ci ne sert peut-être qu'en une très petite partie ; mon distingué ami, M. E. Bozzano, si studieux de ces matières, l'a combattue avec beaucoup d'habileté. Il faut toujours expliquer la projection de ce produit collectif.

21. *Télépathie.* — C'est une explication très récente, mais aussi très sérieuse, qui nous est venue de la psychologie supernormale. On ne peut plus nier la probabilité de la transmission de la pensée d'un sujet à un autre sans l'intervention des sens ordinaires, et tout en réduisant de beaucoup le champ que l'on doit scientifiquement assigner à la télesthésie et à la télépathie, il est incontestable qu'un certain nombre de phénomènes se trouvent éclairés par l'acceptation de cette hypothèse. Mais Podmore et tous ceux qui l'étendent à tout le spiritisme, en exagèrent la portée A mon avis la télépathie pourra nous expliquer la lucidité

plusieurs « messages spirites », et peut-être aussi les « identifications d'esprits », sur lesquels il n'existe aucun doute de fraude et d'illusions psychiques, mais non pas les actions physiques à distance, les raps, les matérialisations, etc.

22. *Extériorisation de la sensibilité et motricité.* — Ce sont là de beaux noms, et d'un bon caractère psychologique, introduits par M. de Rochas pour indiquer la faculté des médiums, qu'il a magistralement étudiée, de percevoir les impressions sensitives lointaines, de produire des mouvements et d'organiser des formes à distance — mais rien que des noms ! Sans doute, il semble qu'au cours de ces séances Eusapia sort invisiblement de son propre corps, se dédouble, s'extériorise, et qu'elle opère ainsi loin de sa personne physique visible. Cette hypothèse est peut-être juste ; mais comment se produisent cette extériorisation et ce dédoublement? Le chemin frayé par les travaux de de Rochas conduit à l'animisme et au fluidisme, dont je parlerai un peu plus loin.

23. *Extériorisation du subconscient.* — En additionnant la sensibilité, la motricité, l'intelligence qui s'extériorisent des médiums dans une unité qui aurait une existence autonome et indépendante de la conscience personnelle, on obtient le « subconscient actif » et doué de facultés supernormales, comme le pense le docteur E. Geley. Le subconscient serait en nous le produit de la stratification de plusieurs consciences personnelles antérieures, et aurait le privilège de se rendre autonome durant le sommeil, la léthargie, la trance ; elle survivrait même au corps. Cette hypothèse est édifiée avec une grande habileté dialectique; c'est certainement la tentative la plus sérieuse que je connaisse, qui ait été tentée dans cette direction.

24. *Le subliminal.* — Conçu et baptisé hardiment par cette belle intelligence qu'a été Frédéric Myers, le subliminal n'est pas autre chose (et ses nombreux admirateurs voudront bien l'admettre) qu'un synonyme du subconscient des psychologues dont nous venons de parler. Mais Myers, tout en le rattachant à la fonction vitale ordinaire, lui a ensuite assigné des facultés qui dépassent les limites de ce qui est connu et positif, jusqu'au point de le pousser

entre les bras du spiritisme déjà systématisé auquel il a apporté un peu de vigueur, enfin jusqu'à le transfigurer dans le brouillard de la métaphysique transcendentale. C'est ainsi que le subliminal est comme un anneau qui rattache les théories psychologiques (dont je néglige quelques-unes pour ne pas rendre plus difficile la compréhension populaire de l'argument) et les théories plus puissantes qui se sont élevées en face d'elle, et qui se divisent le groupe encore peu nombreux des personnes qui cultivent d'une manière sérieuse ce domaine si épineux.

Le subliminal explique, ainsi que le subconscient, les phénomènes intellectuels du médianisme. Mais les phénomènes physiques et mécaniques, les télékinésies, les téléfanies, toutes les télergies, comment dérivent-elles de la portion latente de la personnalité humaine, si riche d'automatisme qu'on puisse l'imaginer ? Ici, malgré les vigoureux efforts de Myers, il existe une lacune, une solution de continuité, qu'aucune création verbale (et le subliminal en est une !) ne parvient à remplir.

*
* *

Depuis un peu plus de cinquante ans, ainsi que je l'ai dit, ou a mieux connu les phénomènes extraordinaires auxquels tout le monde s'intéresse aujourd'hui, et de la plupart d'entre eux on a tiré la doctrine qui les attribue aux âmes des défunts.

Nous voilà donc en face du « spiritisme » dont j'ai indiqué, dès le commencement, les doctrines fondamentales ; nous voici devant la citadelle la plus forte et la plus aguerrie, dans laquelle se sont enfermées et restent vigoureusement sur la défense toutes les fois extra-religieuses, toutes les convictions anti-positivistes, toutes les tendances au merveilleux. Mais comment épuiser ici la discussion de l'argument ? Bornons-nous à examiner au point de vue spirite les phénomènes de Mme Paladino.

25. *Spiritisme.* — C'est une opinion très diffuse dans les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique, qui se rattache aux croyances des anciens, à toutes les grandes religions et philosophies : à ce point de vue, elle mérite l'attention et le

respect de l'homme de science, même le plus « libéral » et le plus libre de préjugés. On ne peut pas passer avec mépris ou avec négligence à côté d'une hypothèse qui a à son actif l'approbation d'intelligences de tout premier ordre. Comme homme de science et comme philosophe, je resterai indifférent et même je hausserai les épaules quand on m'objectera que la Reine Victoire et Gladstone ont été spirites. Il ne m'est plus permis de prendre cette attitude quand je vois que parmi les spirites il y a un A. R. Wallace ou un Barrett, ou qu'un Brofferio l'est devenu par l'œuvre d'Eusapia, un Hyslop par l'œuvre de Mrs. Piper. Alors je m'arrête, je médite, je me retranche dans le cercle borné mais positif de *ma propre* observation, de *ma propre* expérience.

Et alors je dis ce que j'ai déjà écrit au début de ces articles : — je ne puis pas accepter l'hypothèse de l'intervention des âmes des défunts dans les phénomènes d'Eusapia. Par conséquent, en étendant à d'autres médiums similaires mon induction qui m'est venue de l'étude des faits, j'ajoute que la doctrine spirite (surtout avec ses prétentions de systématisation psycho-cosmique et philosopho-éthique), m'apparaît non seulement prématurée et exubérante, mais, pour ce qui se rattache aux phénomènes produits par Mme Paladino, aussi absurde et illogique (ainsi que l'a dit Richet), superflue et contradictoire, trop vulgaire et puérile d'un côté, trop abstraite et obscure de l'autre, sous certains rapports même « immorale » (comme l'écrivait Gaëtan Negri), puisqu'elle ne serait pas réconfortante pour nos affections les plus sacrées, ni flatteuse pour la dignité humaine, ni conforme aux idéaux religieux et sociaux les plus élevés, ni de nature à éduquer notre volonté. Mais, ce qui importe pour la science positive, elle ne serait pas encore prouvée et même pas démontrable pour le moment, dans aucune des manifestations que *j'ai vues*, ou desquelles *j'ai été informé* pour ce qui se rapporte au médium napolitain. Et puis, combien il faut être défiant, après tant de péripéties des meilleurs médiums à « incarnations » ou « personnifications ! »

Les faits concernant Eusapia sur lesquels je me base pour ce jugement, seront recueillis et discutés dans mon livre.

Que d'autres médiums produisent des manifestations plus

favorables à la thèse spirite, cela a été dit et vigoureusement soutenu dans la littérature si riche du spiritisme ; mais dans ces phénomènes, comme il arrive pour ceux de l'hypnose, ce n'est pas leur contenu apparent, mais leur origine psychique qu'il importe d'examiner avec beaucoup de pénétration. Or, s'il s'agit de médiums à *personnifications*, ils ont tous déjà révélé, ou ils révéleraient tous à la psychologie analytique (s'ils étaient étudiés pendant des mois et des années par les méthodes desquelles s'est servi le professeur Flournoy avec Mlle Smith ou le docteur Yung avec son hystérique), le processus subconscient, pas du tout spirite, quoiqu'extraordinaire, duquel provient et se développe leur médiumnité à incarnations romantiques et à souvenirs latents. Et s'il s'agit de médiums à *communications* ou *messages*, ils rentrent tous, de l'avis de certains psychologues très compétents, dans la sphère de la télépathie, qui est supernormale, mais non spirite. Les rares communications qu'on ne peut pas encore expliquer de telle manière, et qu'on attribue à *deux* ou *trois* médiums en tout — Mmes Piper et Thompson — ne constituent qu'une base trop mince et encore trop peu approfondie, pour un édifice aussi énorme que celui élaboré en cinquante ans avec des matériaux qui sont généralement d'une provenance douteuse et d'une façon suspecte, et qu'on a recueillis et mélangés sans aucun esprit critique.

*
* *

La seule interprétation à laquelle on doit actuellement attacher de l'importance, avec réserve de l'accueillir définitivement quand l'état de probabilité aura fait place à celui d'évidence, est l'hypothèse qui suppose l'existence de *forces psychiques* ou *bio-dynamiques* particulières. Autrement dit, c'est l'hypothèse qui attribue les phénomènes extraordinaires, principalement extérieurs ou physiques, de la « médiumnité » à une action exclusive de la personne du médium, dont les effets sont perçus, diversement appréciés, et peut-être même aidés par les expérimentateurs, conformes à leur disposition d'âme, à leur culture, à leurs idées préconçues.

Nous avons ici trois différentes sous-hypothèses : l'âme,

ou un fluide particulier, ou des forces indéfinies (« métapsychiques »).

26. *Animisme.*— Cette hypothèse se rattache à la théorie spirite qui voit dans les phénomènes l'œuvre de l'âme du médium extériorisée hors de son corps. Elle fut ainsi nommée par Aksakoff, en travestissant le terme déjà usité dans un autre sens par les philosophes et les mythographes ; mais à part son nom, l'hypothèse animique a du bon, en ce qu'elle rattache la cause des phénomènes à l'organisme du médium et à sa potentialité : seulement elle lui attribue une âme capable d'agir en dehors des limites du corps, et même d'en sortir (comme « le double » des sauvages).

Si l'on n'attribue pas au terme « âme » d'autre valeur que celle d'une abstraction irréelle des forces particulières extériorisées, cette hypothèse est au seuil de l'hypothèse métapsychique. Mais ni Aksakoff, ni les spirites en général ne s'arrêtent à la désignation abstraite : selon eux, l' « âme» est vraiment une entité réelle, un intermédiaire, par sa nature, entre la matière du corps et la non-matière de l'esprit. L'homme ne serait pas « duel » (corps + esprit), mais « trine » (corps + âme + esprit) ; et l'âme serait faite d'une matière excessivement subtile, plus semblable à la matière corporelle, dont elle constituerait un double parfait. En somme, le « périsprit » fluidique aurait deux fonctions : agir par lui-même, d'une manière autonome, en s'extériorisant ; se laisser capter par les esprits errants, les âmes des défunts, pour leur permettre de se manifester et se rendre visibles... Hypothèses toutes assez obscures, ni prouvées ni prouvables, pour le moment, avec les méthodes ordinaires de recherche !

27. *Fluidisme.* — Cette hypothèse, qui est une variante de la théorie précédente, est venue à la psychologie transcendentale de la physique. Il se trouve spécialement représenté par le *fluide animique*, par l'*éthérium* de Grimes, par l'*od* de Reichembach, par la *force neurique radiante* de Barety, etc. ; nous nous approchons de plus en plus de la théorie et science des forces psychiques. Pourtant, ces théories fluidiques ne se contentent pas d'admettre et d'observer les nouveaux phénomènes comme des effets de forces indéfinies ; elles prétendent, au contraire, les définir et les matérialiser, à peu

près comme faisaient, il y a, cent ans, les physiciens avec leur « fluide chaleur », leur « fluide électrique », etc., et les biologues avec le « fluide vital ». On voit, par conséquent, que les fluidistes se trouvent déjà dans une attitude préscientifique, mais non extra-scientifique.

28. *Psychodynamisme.* — Celui-ci se trouve sur la route du vrai savoir scientifique. Il est né lui aussi presque en même temps que le spiritisme, et compte parmi ses créateurs, ses promulgateurs et investigateurs, des hommes de très haute valeur et de grand talent : des physiciens, des physiologues, des philosophes insignes, un Thury, un Crookes, un Varley, un Durand de Gros, un Cox, un Richet, un de Rochas, un Ermacora, un Maxwell... c'est-à-dire tous ceux qui travaillent depuis longtemps à construire « une science des phénomènes psychiques » sans aborder trop tôt la sphère ardue des généralisations et des hypothèses explicatives. Pour la science et pour la philosophie positives (et en cela même les apôtres et les disciples du nouveau courant ultra-positiviste qui se nomme « pragmatisme » sont d'accord) il est nécessaire de rejeter tous les problèmes métaphysiques ou abstraits, parce qu'ils sont inutiles, déplacés, insolubles : il faut se contenter des faits qui consituent le matériel sain de la pensée et celui que l'on peut utiliser pour le progrès humain.

*
* *

Que le grand public sache donc, en attendant, ceci : que comme on est arrivé à découvrir des forces nouvelles, des activités naturelles qui étaient auparavant inconnues et sont aujourd'hui déjà exploitées, mais toujours encore obscures dans leur essence ; comme au-dessous des phénomènes que nous appelons physiques, électriques, lumineux, organiques ou vitaux, et même psychiques ou intellectuels, la science entrevoit ou imagine autant de qualités ou de manières d'être et de se manifester de la Réalité universelle, de l'Énergie cosmique — ainsi au-dessous des phénomènes indiqués provisoirement sous le nom historique de *médianiques*, doivent se trouver des forces encore ignorées, des puissances encore indéterminées de l'organisme humain, des facultés encore indéfinissables et incompréhensibles,

possédées peut-être à un degré très faible et latent par tout le monde, à un degré exceptionnel seulement par certains sujets qui parviennent à extérioriser l'activité vitale et psychique au delà des limites du corps... Et à ces forces qui, évidemment pour moi, disparaissent avec la désagrégation du mécanisme producteur, et n'ont par conséquent pas de « survivance », à ces facultés nous donnons des noms différents en attendant d'y comprendre quelque chose, à peu près comme les physiciens appellent « électricité » l'abstraction irréelle des phénomènes électriques, ou comme les biologues appellent « vie » l'abstraction non moins idéale des fonctions organiques.

D'ailleurs, le terme « force » n'est pas compromettant; que les physiciens permettent aux psychologues de s'en servir à leur tour. Ceux-ci pourront admettre et dire qu'il y a dans l'organisme humain (ou dans l'animal en général ?) des *forces* encore *indéfinies* et *indéterminées*, comme les a appelées M. de Rochas, par lesquelles certaines personnes, les « médiums », sont capables de développer des facultés parakinésiques, télékinésiques, téléfaniques, téléplastiques et télépathiques. Le dynamisme intime, essentiel, de ces facultés ou manifestations de « force », nous ne le connaissons pas ; mais les physiciens peuvent-ils me dire s'ils savent *expliquer* l'essence de la chaleur, du magnétisme, de la lumière, de l'électricité, des rayons X..., et leurs rapports profonds avec la Réalité ? Les chimistes peuvent-ils me dire ce qu'ils connaissent au sujet de la nature réelle des atomes, et la raison de leur affinité (qui est un terme anthropomorphique et pas autre chose) ? Les physiologues me diront-ils ce que c'est que la vie et *m'expliqueront-ils* une fonction organique quelconque, par exemple la régénération ?... Au même rang que tous les autres, ni plus en avant ni plus en arrière, nous autres psychologues, nous occupons une position de simple observation et d'attente pour les phénomènes que nous appelons psyche, conscience, subconscience et métaconscience...

Pour le moment, on ne doit pas aller plus loin ; nous devons nous résigner, avec un esprit froid et serein, à l'ignorance et à cet aveu d'ignorance qui est la caractéristique de la science vraie et forte.

*
* *

Parvenu à ce point, je m'arrête. Qui en sait plus long que moi pourra continuer son chemin ; je verrai si c'est la peine de le suivre. Qui aime fabriquer des hypothèses peut s'adonner à cet exercice — il ne fera de mal à personne ; mais je me garderai bien de l'imiter. J'ai été, suis, et serai positiviste ; j'observe et je raisonne, je considère et je médite, je cherche et je déduis ; il me semble que ceux qui prennent cette attitude intellectuelle modeste mais prudente doivent laisser parler les faits et attendre pour s'avancer vers les théories que le terrain soit devenu bien solide. Pour le moment, le terrain est trop instable, incertain, obscur, indéterminé ; c'est à peine si nous y avons mis le pied. Mettons-nous en chemin, soit ; mais réfléchissons d'abord à chaque pas, que tous nos mouvements soient considérés et calculés ; jamais nous n'arriverons au sommet, ni les présomptueux poussés par l'impatience, ni les systématiques entraînés par le fanatisme, ni la multitude immense des incompétents, désireux de satisfaire vite et aisément leur curiosité ou leur soif du merveilleux. L'avenir du savoir humain ne résultera pas de l'empirisme auquel nous sommes encore astreints ; il viendra de ce facteur grand et unique de la conscience qu'est la Recherche.

C'est Léonard de Vinci, le grand entre tous, qui nous l'a appris : « Fuis les maximes de ces spéculateurs, dont les raisons ne sont pas confirmées par l'expérience. »

Errata.

Quelques erreurs d'imprimerie se sont glissées dans notre dernier fascicule.

D'abord les trois astérisques qui se trouvent en tête de l'alinéa contresigné du chiffre 30, à la page 259, doivent être placés *après* le même alinéa, immédiatement avant celui qui est contresigné du chiffre 31.

A la 9e ligne de la même page 259 il faut lire *authentique* au lieu d'*anthéolique*.

Enfin, dans les dernières lignes de la page 291, on a imprimé deux fois *voix* au lieu de *voies*.

Une guérison merveilleuse

par

l'intervention d'une personnalité seconde.

Les médecins d'aujourd'hui ont-ils bien raison de s'efforcer à rapetisser autant que possible le phénomène hypnotique auquel le docteur Charcot avait donné autrefois un caractère si théâtral et prestigieux ? La docte Faculté est-elle bien fondée à attacher si peu d'importance aux merveilles idéoplastiques de l'imagination et de la suggestion ? Nous pourrions en douter, si nous devions en juger par le fait vraiment typique auquel il nous a été donné d'assister en ces jours derniers et dont Camille Flammarion a publié un résumé dans un des grands journaux parisiens, sans toutefois toucher à la scène finale et aux épisodes intéressants qui l'ont accompagné — épisodes dont nous dirons quelques mots, parce qu'ils constituent l'un des traits les plus intéressants de ce cas.

Un certain nombre d'invités se réunissaient, le 8 courant, chez M. Émile Magnin, professeur à l'École de Magnétisme. Il y avait parmi eux un grand nombre de médecins et quelques personnes s'étant distinguées par leurs ouvrages sur l'hypnotisme et les sciences psychiques. M. Magnin leur fit d'abord la lecture suivante.

Messieurs,

Je vous demande pardon de l'audace que j'ai mise à vous convoquer chez moi, mais je vous prie de croire que je ne

l'ai pas fait par outrecuidance. J'ai cru bien plutôt accomplir un devoir. Le hasard a mis à ma portée un cas tout à fait intéressant, lequel comparé à beaucoup d'autres pourrait peut-être nous ouvrir de nouveaux horizons. J'ai pensé que je devais le faire connaître à des gens compétents.

Nous sommes, Messieurs, en un temps fertile en miracles ; la science, dans le siècle dernier, s'est épanouie de merveilleuse manière, mais elle n'a pas résolu l'énigme de l'univers ; elle nous a simplement montré à quel point cette solution est encore lointaine.

Parmi toutes les sciences, celle qui a fait le moins de progrès assurément est la psychologie, la science de l'homme. Pourquoi ? — Mais parce qu'elle semble être la plus complexe de toutes. Aujourd'hui, cependant, de tous côtés d'intenses curiosités s'élèvent à propos de l'énigme humaine. Nous ne la comprenons pas du tout, cette énigme humaine, mais il y a de plus en plus des chercheurs qui désireraient ardemment y comprendre quelque chose.

Pour arriver à ce but, ou tout au moins s'orienter vers lui, il faut que tous ceux à qui il est donné d'observer rigoureusement des faits de psychologie humaine, les fassent connaître à ceux dont la compétence est indiscutée ; il faut, en outre, que tout homme doué d'esprit critique fasse de son mieux dans cette voie. Plus de vaines imaginations comme jadis, plus d'inutiles hypothèses ! Une observation complète, impartiale, calme, des faits, voilà ce qu'il faut et voilà, Messieurs, ce que je vais tâcher de vous donner ce soir.

Je vais d'abord vous faire l'historique de cette malade, non seulement au point de vue physique, mais aussi au point de vue psychique. Inutile de vous dire que je crois pouvoir avoir pleine confiance dans les deux personnes qui m'ont renseigné sur les faits dont il va être question.

Je vous soumettrai ensuite les diagnostics des médecins très compétents qui l'on soignée avant moi ainsi que ceux des docteurs Pau de Saint-Martin, Grandjean et Diehl qui l'ont examinée avant mon intervention. Je vous exposerai après les différentes phases du traitement et les résultats obtenus.

La malade est présente ; mais comme il faut toujours craindre la possibilité de la suggestion dans pareils cas, je

crois qu'il est préférable qu'elle n'assiste pas à la lecture de son observation. Il va sans dire qu'après l'exposition des faits vous pourrez, Messieurs, l'examiner à loisir et comparer l'état actuel avec celui d'il y a deux mois, que confirment les diagnostics médicaux.

Observation.

Mlle B., 28 ans.

Antécédents héréditaires : Mère morte de tuberculose pulmonaire à 36 ans.
Père mort accidentellement de congestion par le froid à 61 ans.

Antécédents collatéraux : Un frère mort à 8 ans de tuberculose.
Un frère vivant, 24 ans, tuberculeux.
Une sœur vivante, 33 ans, bien portante.

Antécédents personnels : De constitution faible, elle a toujours été maladive. Première fluxion de poitrine à 4 ans, une seconde à 12 ans, une troisième à 15 ans. Des bronchites chaque hiver. A 20 ans, elle s'évanouit fréquemment et est d'une faiblesse extrême. A 25 ans, elle commence à cracher du sang et à tousser ; les hémoptysies ne discontinuent plus jusqu'à mon intervention. Depuis sa plus tendre enfance elle a toujours souffert d'une constipation irréductible. Au point de vue psychique, il est important de savoir qu'orpheline très jeune, elle a été élevée par une tante qui ne lui a jamais témoigné d'affection ; elle a été surmenée et maltraitée, son caractère affectif en a souffert et il ne me paraît pas impossible que nous trouvions là l'origine de son tempérament névropathique. Aussitôt sa majorité atteinte, elle s'enfuit auprès d'une dame amie qui jusqu'à ce jour lui a servi de véritable mère adoptive.

Débuts de la maladie actuelle.

En janvier 1905, elle se donne un coup de marteau sur le côté gauche de la racine du nez ; il enfle beaucoup ; on ne

le soigne pas. En mars, les forces diminuent rapidement; elle ne mange plus; elle ne dort plus. Elle consulte le docteur B. qui lui ordonne successivement et sans aucun résultat toute la série des soporifiques. Les hémoptysies augmentent, la température s'élève; on lui prescrit successivement des traitements d'ergotine, de créosote, de gayacol, de tannin, etc... En avril, la faiblesse devient de plus en plus intense et ses jambes ne la soutiennent plus; elle se met au lit pour ne plus se relever. Elle prend des reconstituants et on lui fait des lavements d'intestin électriques, le tout sans le moindre résultat. Le ventre se ballonne de plus en plus et la paralysie intestinale nécessite par période l'extraction manuelle des matières; la paralysie vésicale nécessite de fréquents sondages. Pendant ce temps, l'état des poumons s'aggrave de plus en plus. Elle a des quintes de toux sans expectoration, car la malade avale ses crachats; les hémoptysies avec caillot sont quotidiennes et souvent suivies de syncopes.

État au 26 *février* 1907.

La malade est étendue inerte sur son lit, les bras seuls peuvent faire quelques mouvements que la malade rend aussi rares que possible. Elle peut légèrement tourner la tête à droite, mais sitôt qu'on soulève la malade, la tête retombe lourdement d'un côté ou de l'autre.

Le facies est très pâle, amaigri, mais le regard est vif et mobile.

On ne peut pas asseoir la malade sur son lit, la colonne n'ayant aucune rigidité; ce seul essai de mouvement provoque une syncope.

Le ventre est très ballonné et on voit les anses intestinales distendues se dessiner sur la paroi abdominale.

Les jambes sont inertes. Pour les mouvoir, elle saisit à pleines mains les masses musculaires de la cuisse. Les membres inférieurs présentent une notable diminution de température. Dans la partie supérieure du corps, la sensibilité est pareille des deux côtés; je ne trouve ni zones hystérogènes, ni points hypnogènes.

L'émaciation n'est pas très prononcée; les masses mus-

culaires,atrophiées surtout aux jambes, sont remplacées par du tissu cellulaire sous-cutané.

La température rectale est généralement de 37°,5 et s'élève tous les soirs à 39°.

Examen clinique.

Poumons. — La percussion est très douloureuse ; elle provoque même des cris à la partie antérieure gauche du thorax. Il semble qu'il y ait une certaine submatité des deux côtés, surtout accentuée au côté gauche.

L'auscultation permet d'entendre de gros râles en avant et en arrière des deux côtés, mais plus accentués à gauche.

Abdomen. — La palpation est impossible ; le moindre contact provoque des douleurs intolérables.

Rachis. — Les vertèbres cervicales forment une courbure à convexité gauche très accentuée, surtout au niveau des trois premières. Au niveau de la deuxième dorsale, la colonne présente une courbure à concavité postérieure s'étendant jusqu'à la septième dorsale.

La colonne lombaire présente une légère courbure de compensation. Les apophyses épineuses sont très douloureuses à la palpation ; elles ne sont pas perçues au niveau de la dépression dorsale, mais la sensibilité paraît y être exagérée.

Jambes. — Anesthésie absolue jusqu'aux épines iliaques. Réflexe rotulien exagéré. Pas de clonus aux pieds.

Antécédents psychologiques.

Cet examen clinique ne laissait entrevoir aucune chance de guérison. Mais la médecine ne doit pas être purement physique, elle doit être aussi psychique ; elle ne doit pas se borner à être locale, mais s'adresser à l'ensemble de la vie ; je me suis donc efforcé, malgré l'état de faiblesse de la malade, de l'interroger, ainsi que sa mère adoptive, sur ses côtés psychiques. Il me fallut beaucoup de prudence et de patience, car dans la famille de la malade on a gardé ces faits soigneusement cachés comme des manifestations diaboliques.

J'appris que le frère cadet de la malade, mort à 8 ans de méningite tuberculeuse, était sujet à des visions et avait dès son plus tendre âge fait des prédictions qui toutes s'étaient réalisées ; il guérissait les malades. Les parents l'ont tenu caché pendant toute sa courte vie.

Le père de la malade était aussi sujet à des visions, mais il ne voulait pas en convenir ; il paraît s'être occupé d'occultisme.

La malade n'eut jamais dans son enfance ni visions ni faits surnaturels, mais elle fut témoin, le 18 septembre de l'an dernier, alors qu'elle était paralysée depuis dix-huit mois, d'un fait qui prend une grande importance dans la guérison ; à ce moment, elle n'avait jamais entendu parler de moi.

Je crois, Messieurs, qu'aujourd'hui tout le monde est à peu près convaincu que nous sommes témoins de faits qui déroutent toute hypothèse, mais les hommes de science savent qu'un fait est un fait et qu'il faut le conserver, dût-il détruire toutes les hypothèses du monde ! Ce que je vais vous relater me paraît exact, mais je comprends fort bien que vous ne pouvez, Messieurs, l'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Je ne commente pas le fait, je vous le donne tel qu'on me l'a donné. Encore une fois, dans l'état actuel des connaissances humaines, nous ne pouvons plus faire ce qu'on faisait il y a dix ou quinze ans, nous ne pouvons plus rejeter un fait par la seule raison qu'il nous paraît en contradiction avec ce que nous croyons la vérité. Ce fait est peut-être, probablement même, d'origine purement subjective, il ne me semble pas moins intéressant pour cela.

« Le 18 septembre, me dit-elle, à 2 heures du matin, j'étais éveillée alors que ma lampe s'éteignit subitement ; je la rallumai et je constatai qu'elle contenait encore du pétrole ; elle s'éteignit de nouveau. Dans une obscurité absolue, je vis alors une lumière dans la cuisine, à travers la porte restée entr'ouverte sur le vestibule, puis j'entendis distinctement : « Peux-tu supporter l'épreuve ? » Je répondis : « Oui. » Je vis alors approcher de moi une main fine, allongée, tenant un flambeau qui éclairait toute la pièce et je pus lire au-dessus de moi : « Le 8 mai tu te lèveras. » La

vision disparut lentement et après quelques minutes d'obscurité la lampe se ralluma d'elle-même. »

Convaincu que par un scepticisme outré, ou une défiance mal placée, nous passons fréquemment à côté de faits importants, j'ai accepté ce récit comme un phénomène naturel.

Il est à constater que la malade n'a pas été effrayée, mais simplement émue, ce qui est généralement le cas des personnes provoquant des phénomènes psychiques.

Le récit m'a été fait, une seconde fois, par la mère adoptive de la jeune fille et une troisième par une garde qu'elle avait à ce moment ; il n'y a eu que des divergences insignifiantes dans les trois relations.

J'ai demandé à la malade, si elle avait revu cette main ; elle m'a répondu : « Non, je ne l'ai jamais revue, mais je la reconnaitrais entre mille. »

Je déduisis que dans l'intérêt exclusif de la malade il fallait tirer parti de cette vision et je mis tout mon espoir dans l'éclosion d'une personnalité seconde. Je fis néanmoins très attention de ne faire aucune suggestion, de peur de donner naissance à l'objectivation d'un type, à une de ces pseudo-personnalités sans originalité ni volonté, qu'on obtient si facilement dans l'hypnotisme.

Il est cependant tout ce qu'il y a de plus probable que je n'ai pas été inactif mentalement et que télépathiquement j'ai, sans le vouloir, influencé la création de la personnalité seconde dont je vais vous parler.

Passons, Messieurs, aux

Diagnostics.

Le diagnostic que me firent parvenir le docteur B., qui avait soigné la malade depuis janvier 1905 jusqu'en février 1907 et le docteur Lévi qui avait été appelé à plusieurs reprises en consultation était très grave. Le voici :

Nous sommes d'avis que derrière l'état névropathique il existe sans doute une lésion médullaire (sclérose probablement), mais que nous ne rapportons pas à une lésion vertébrale.

Les révélations dues à l'examen psychologique m'encou-



ragèrent néanmoins à entreprendre le traitement. Je priai, selon mon habitude, quelques médecins très compétents d'examiner la malade, de m'établir un diagnostic et de s'assurer s'il n'y avait pas de contre-indication.

Voici le diagnostic du docteur Grandjean :

Paraplégie complète (paralysie des membres inférieurs, parésie et rétention vésicale et intestinale) paraissant due à une compression de la moelle consécutive à un mal de Pott. Lésions tuberculeuses des deux sommets, surtout marquées à gauche. Pronostic très réservé.

Voici celui du docteur Diehl :

1° Mal de Pott dorsal avec abcès par congestion probablement intrarachidien et secondairement éruption dans la cavité abdominale ;

2° Parésie intestinale et péritonite tuberculeuse ;

3° Paraplégie avec rétention des réservoirs urinaires et du rectum. Lésion médullaire au-dessus des centres.

Pronostic très grave.

Voici le diagnostic du docteur Pau de Saint-Martin :

Mlle B..., âgée de 28 ans, est atteinte de paraplégie complète, cette affection résultant probablement d'une compression de la moelle consécutive elle-même à une lésion des vertèbres d'origine tuberculeuse.

La malade, très amaigrie, étendue sur le dos et incapable de se déplacer latéralement, peut à peine se soulever en prenant un point d'appui sur les coudes et les mains ; la paralysie des membres inférieurs est absolue, l'insensibilité remontant jusqu'au niveau d'une ligne factice qui joindrait les deux épines iliaques ; des deux côtés, les masses musculaires ont presque complètement disparu, remplacées par un tissu cellulo-graisseux ; leur température se met en équilibre avec celle des milieux ; pour se réchauffer la malade est obligée de les replier sous elle comme des jambes de polichinelle. Les réflexes sont exagérés, principalement au niveau des tendons rotuliens.

Le ventre est ballonné, très sensible à la pression, surtout à gauche, au point que le poids des couvertures devient vite intolérable ; la palpation profonde est impossible à pratiquer.

Aux poumons, l'auscultation donne des signes manifestes de tuberculose, plus prononcés à gauche où la percussion révèle l'existence de cavernes en avant du sommet ; d'après les rensei-

gnements, crachats sanguinolents avec hémoptysies et menaces de syncope.

La malade, placée à grand'peine sur le côté gauche, la colonne vertébrale paraît infléchie avec courbure légère au niveau des vertèbres cervicales et courbure compensatrice en dedans au niveau des lombaires ; dans la région dorsale, il existe comme une dépression dans l'étendue de trois à quatre vertèbres. Un examen plus précis est presque impossible en raison de la sensibilité.

Constipation et troubles de la miction ; la malade doit être sondée fréquemment et ne peut aller à la garde-robe qu'après des lavages.

En résumé, et comme il a été dit plus haut, tuberculose généralisée avec complications du côté de l'abdomen (péritonite chronique) et des vertèbres (carie et probablement abcès, par congestion avec poche enkystée à gauche), donc état très grave et pronostic des plus sérieux.

Traitement.

1er *mars*. — Sur les conseils de ces trois médecins, je cherchai à provoquer soit par des passes et des impositions magnétiques, soit par suggestion, une diminution dans les douleurs et, si possible, du sommeil. C'était tout ce qu'on pouvait demander. Je provoquai aussi une action sédative sur l'abdomen par des passes magnétiques circulaires.

La malade s'endormit paisiblement ; je constatai d'emblée, mais partiellement seulement, des indices d'extériorisation de la sensibilité. Je la laissai dormir deux heures.

Pendant quelques jours l'état fut stationnaire ; je la fis dormir environ deux heures à chaque visite quotidienne.

Le 7 mars, la température baisse brusquement à 35° ; elle va dix fois à la selle, les selles sont sanguinolentes, en bouillie. Les douleurs de l'abdomen sont intolérables. Lavage d'intestin, puis magnétisation de l'abdomen dans l'hypnose ; en somnanbulisme, elle me dit qu'elle voit de l'électricité s'échapper de mes doigts, elle précise qu'elle est plus foncée à la main droite qu'à la gauche ; elle prétend que cette électricité pénètre dans les intestins et que cela lui procure un grand soulagement. Une demi-heure après, elle rend son lavage ; les matières contiennent une énorme quantité de peaux blanches, agglomérées en pelotte. Après cette évacuation, la température remonte à 37°.

Le 8 *mars*, température 37°. L'abdomen est moins ballonné, moins douloureux. Elle a dormi quelques heures dans la nuit sans soporifique. Le facies est meilleur, la voix plus forte, le moral remonté. Je l'endors et je magnétise l'abdomen spécialement. A son réveil, elle me dit doucement : « Il y a à côté de vous une jolie dame, elle est toujours près de vous, elle vient parfois me voir ; c'est sa main que j'aie vue le 18 septembre dernier. » La malade me fait une description, qui, quoique sommaire, paraît concorder en tous points avec une personnalité qui m'a touché de près et à laquelle j'ai très certainement pensé involontairement. Je veux poser une question, mais la malade ne répond pas, elle est tombée d'elle-même dans un état hypnoïde; quelques minutes après, elle paraît suffoquer, les bras se tendent en avant, les mains en extension forcée et je perçois avec peine les mots : « Aidez-moi, aidez-moi. » Je masse le pharynx, je fais quelques insufflations sur le cœur en disant : « Voilà des forces, prenez-les. » Je perçois alors plus nettement : « Aidez-moi à descendre dans cette petite. » Puis quelques secondes plus tard elle pousse un profond soupir, la figure se détend, elle bouge et tourne la tête, elle fait des efforts pour s'asseoir, je l'aide à se mettre sur son séant, elle reste parfaitement droite, assise.

Stupéfait et évidemment émotionné — ce qui a son importance par rapport aux faits de lecture dans ma propre conscience — je dis à la personnalité : « Si c'est bien vous qui êtes là, qui faites redresser cette malade, vous pouvez aussi la faire marcher », et d'un geste encourageant j'ai rejetté de côté les couvertures. Alors je vis la malade lever lentement et sans effort apparent la jambe droite et la laisser tomber le long du lit, puis portant le poids du corps sur l'autre fesse, la jambe gauche rejoignit la droite ; les deux pieds sont à terre, placés les pointes en dedans, les jambes raides ; elle est appuyée contre le lit. Je répétai à ce moment : « Marchez, vous le pouvez » ; ses pieds s'élevèrent les uns après les autres et elle fit deux fois le tour de la chambre. Les mains étaient jointes, la tête relevée, le regard en haut ; petit à petit, l'expression change, il y a une véritable transfiguration et je ne crois pas altérer la vérité en prétendant avoir vu une ébauche d'aura autour de la tête du sujet,

comme en a décrit le docteur Féré. A deux pas de son lit, son torse s'est voûté, sa tête est retombée, les jambes ont fléchi... je l'ai prise dans mes bras et je l'ai remise dans son lit. — Je questionnai à nouveau cette personnalité seconde ; elle ne répondit pas.

Une demi-heure plus tard, je réveillai la malade ; elle ne témoigna aucune fatigue. Je m'assurai, sans en avoir l'air, de son amnésie complète. La pression du centre du rappel des faits, à la base du nez entre les deux yeux, ne lui fit se souvenir que de ce qui se passa dans l'état d'hypnose intermédiaire, entre la personnalité première et la personnalité seconde, mais absolument de rien de ce qui se passa dans l'état de transe ; elle ne se souvint donc pas d'avoir marché.

Le lendemain 9 *mars*, je trouve la malade le visage plus reposé, la voix meilleure ; elle a dormi plusieurs heures.

Le 11, le docteur Grandjean trouve une amélioration évidente dans l'état général ; mais il confirme à nouveau l'état sus-indiqué des poumons, de l'abdomen et de la colonne vertébrale.

Le 15 *mars*, la journée est très mauvaise ; elle a de très fortes douleurs intestinales, les hémoptysies sont plus fréquentes que jamais, elle a plusieurs syncopes avec suffocation. Je l'endors et j'agis sur les poumons et l'abdomen par des passes circulaires. Elle passe sans provocation dans le troisième état qui est celui de transe, dans lequel la nouvelle personnalité se manifeste ; mêmes suffocations, mêmes mouvements de contraction allongée des bras avec les mains en extension forcée, le tout suivi d'un profond soupir. Après une longue conversation sur laquelle vous me permettrez, Messieurs, de ne pas insister, vu son caractère d'intimité, elle me dit : « Elle pourra désormais tenir la tête droite et se servir de ses bras ; elle ne crachera plus jamais de sang. Vous la guérirez définitivement si vous avez confiance. » Puis elle rejette ses couvertures et fait d'elle-même, sans provocation aucune, des exercices d'abduction et de flexion des jambes, des pieds et des orteils. A son réveil, elle n'a aucun souvenir. Je continue les lavages tous les deux jours.

Le 16 *mars*, elle a dormi sept heures sans réveil ; elle



m'apprend avec joie que ce matin sa « petite amie » lui a dit de tendre ses mains, qu'elle les lui a touchées et qu'elle a senti une force nouvelle pénétrer ses membres supérieurs. Elle m'a, aussitôt après, écrit une lettre, ce qui ne lui était pas arrivé depuis vingt-trois mois ; elle ajoute aussi qu'elle n'a pas du tout craché de sang de toute la journée. Les hémoptysies ont cessé définitivement à partir de ce jour.

Le 17 *mars*, elle ressent depuis son réveil des piqûres et des tressaillements dans le haut de la cuisse ; j'examine et je constate, sans attirer son attention dessus, que la sensibilité est revenue sur un parcours de 0 m. 10 aux deux jambes, face interne et face externe. Je mets la malade dans l'état II qui est du somnambulisme ; je lui fais faire des exercices mécanothérapiques passifs ; elle souffre dans l'aine. Je la mets dans l'état III, la personnalité me dit : « Elle ressentira des douleurs jusqu'à ce que la sensibilité soit rétablie dans toute la jambe — Quand sera-ce ? — La sensibilité reviendra de 10 en 10 centimètres ; elle sera complètement rétablie le mercredi 27 mars. » Je mesure aussitôt la jambe et le pied, cela me donne 102 centimètres, c'est-à-dire 10 jours, exactement du 17 au 27. Je demande la date de la guérison complète ; la personnalité me répond : « Elle sera définitivement guérie le 15 mai. — Quel jour sera-ce ? » Elle répond sans hésitation : « Un mercredi. » Je consulte mon calendrier, c'est exact. Au réveil, amnésie habituelle ; il va sans dire que je me garde bien de lui faire part de ce qui m'est indiqué par « sa petite amie ». Ces renseignements m'étant généralement donnés à voix basse, on ne peut pas les lui avoir communiqués non plus. Selon la prédiction, la sensibilité s'est rétablie de 10 centimètres en 10 centimètres et a atteint les orteils le 27 mars. L'abdomen est presque normal : elle accuse quelques gargouillements.

Le 18 *mars*, elle esquisse de petits mouvements volontaires d'abduction des membres inférieurs. Démangeaisons dans l'aine et mêmes tressaillements et piqûres dans la zone sensible. Dans l'état II je lui fais faire de la mécanothérapie passive, mêmes douleurs dans l'aine. Dans l'état III, elle me dit : « La malade aura encore quelques évacuations sanguines, moins douloureuses, mais il ne faut pas vous en

inquiéter, tout va rentrer dans l'ordre aussi bien pour le ventre que pour la poitrine. » Au réveil, même amnésie.

Le 19, elle a deux selles semi-liquides, sanguinolentes, infectes, mais sans peaux; elles ont été obtenues après avoir, sur l'ordre de la « petite amie », mangé deux oranges. Il est important de noter que la malade n'a jamais pu manger d'orange auparavant et qu'elle les a prises avec plaisir. La malade a observé qu'elle ressentait de nouveau le froid du bassin et le passage des matières au rectum.

Le 21, elle ressent pour la première fois des mouvements intestinaux.

Le 25, elle a envie d'aller à la selle ; elle n'y réussit pas. Dans les mouvements passifs, les douleurs de l'aine sont descendues dans les genoux. Grâce aux encouragements de la « petite amie » qui assiste aux repas, l'alimentation est meilleure.

Le 26 *mars*, la sensibilité a atteint le pied ; les douleurs sont descendues aux malléoles.

Le 27 *mars*, les mouvements passifs ne provoquent plus de douleurs, ni à l'aine, ni aux genoux, ni aux malléoles, la sensibilité étant rétablie dans toute la jambe. Mouvements actifs sont en grand progrès.

Le 29 *mars*, première selle normale, moulée, sans lavage intestinal et sans magnétisation. Dans l'état III, la personnalité seconde me dit que dans quelque temps la malade aura chaque jour une selle régulière, mais que ce n'est pas encore possible.

Le 30 *mars*, les mouvements d'abduction et d'adduction des jambes sont complets ; les forces reviennent, elle dort dix heures par nuit. Dans l'état III, elle m'annonce que le 15 avril la malade fléchira les jambes. Au réveil, même amnésie.

Le 2 *avril*, elle m'affirme qu'elle a eu deux fois envie d'aller à la garde-robe, mais qu'elle n'a pas eu la force d'expulser.

Le 3 *avril*, selle normale abondante. Mouvements en progrès. Dans l'état III, elle me dit de faire des frictions de la colonne vertébrale avec de l'huile de lin et de frotter ensuite avec une gousse d'ail jusqu'à révulsion ; elle m'affirme que la dépression dorsale s'atténuera petit à petit pour disparaître

avec le temps. Elle me confirme le mercredi 8 mai comme date du jour où la malade recouvrera l'usage de ses jambes, et elle m'affirme que le 15 du même mois elle sera définitivement guérie, sans convalescence, mieux portante qu'elle n'aura jamais été. Réveil facile. Amnésie complète.

Le 4 avril, mouvement spontané des pieds dans tous les sens ; le gauche est moins actif que le droit. Elle a ressenti des douleurs à la dépression dorsale pendant deux heures. Je constate qu'à la pression les apophyses sont de nouveau très douloureuses.

Le 5 avril, le docteur Grandjean constate une amélioration générale très sensible. Il constate la disparition de la courbure des vertèbres cervicales, mais ne voit aucun changement à la courbure des dorsales.

Le 7 avril, je constate que la rapidité des mouvements actifs s'est beaucoup accrue ; elle ne peut encore ni bouger les orteils, ni fléchir les genoux.

Le 9 avril, elle a une selle normale ; elle bouge les orteils.

Le 10 avril, progrès sous tous les rapports. Dans l'état III, elle marche devant le docteur Grandjean qui constate un progrès sensible dans la stabilité, et dans les mouvements avec résistance.

Le 12 avril, la malade affirme que depuis les frictions de la colonne, elle a chaque jour des douleurs pendant deux heures et que ces douleurs cessent à la suite de craquements dans les vertèbres. Dans l'état III, elle me prédit que le jeudi 25 courant la malade pourra détacher le talon du lit et lever les jambes, et que le 1er mai il lui sera possible de s'asseoir.

Le 15 avril, je fais faire, comme d'habitude, des mouvements mécanothérapiques des jambes, des pieds, des orteils et je lui commande de faire des flexions ; il n'y a qu'une ébauche de flexion ; petit à petit et sur l'encouragement de sa « petite amie » et malgré de vives douleurs, elle arrive à faire la flexion complète avec les deux jambes à la date indiquée. Les douleurs à la colonne augmentent chaque jour. Dans l'état III, elle me dit que les douleurs dans la colonne sont le résultat d'un travail et qu'elle ne peut pas les éviter ; qu'il faut que la malade les endure et qu'elle le lui fera comprendre. A partir de ce jour, la malade ne s'est plus plainte.

Il est de mode, dans des cas pareils à celui-ci, de toujours parler d'hystérie et je crains qu'ici encore nous nous payons de mots. Je sais bien que le génie de Charcot a essayé de créer une entité clinique de ce nom, mais à tout instant nous sommes forcés de dépasser tellement le cadre dans lequel il a voulu l'enfermer, que nous sommes aujourd'hui, à peu de chose près, tout aussi avancés qu'il y a cinquante ans. Je veux bien que cette scission de la personnalité soit de l'hystérie, mais alors qu'est-ce que l'hystérie ? M. le docteur Pierre Janet nous a fort bien appris qu'au point de vue psychologique l'hystérie était surtout caractérisée par des suggestions affectant l'organisme. Toujours l'idée modelant la matière ! Voilà le nœud du mystère, mais le mot hystérie ne l'explique pas du tout. — Ce qu'il faudrait, je crois, c'est de ne pas permettre aux mots de nous en imposer !

Mais revenons au cas qui nous occupe. Cette personnalité seconde paraît avoir des données sur l'organisation de la matière, et spécialement sur notre organisme humain, données que la science paraît ignorer totalement.

Puisqu'elle a su mettre en ordre ce qui n'y était pas, puisqu'elle a su réorganiser ce qui était désorganisé, puisqu'elle a su ramener de la force où il n'y avait que faiblesse, puisqu'elle a su réédifier, il faut bien qu'elle ait une connaissance quelconque des matériaux qu'elle emploie.

Avons-nous donc tous au fond de notre « moi », dans ce qu'on a appelé « subliminal, subconscient, inconscient », l'intuition certaine et de notre nature et de la nature intime du milieu ambiant ? Dans ce cas, comment se fait-il que des intuitions ne jaillissent pas de cette source profonde jusqu'à notre conscience normale ? Je sais bien que certaines écoles de mysticisme prétendent qu'il y a de ces jaillissements, mais jusqu'à présent rien ne nous oblige à les croire, et pour rester sur le terrain positif, il faut bien reconnaître que tout ce que nous savons, nous l'avons appris uniquement par des moyens extérieurs et par notre raisonnement conscient.

N'est-il pas vrai que ce sont les observations *ab exteriore* de William Harvey qui nous ont appris la circulation du sang et non l'introspection ?

Par conséquent, ces personnalités secondes qui sont « nous », et que cependant nous ne connaissons pas, demeurent un profond mystère.

Mais sont-elles bien « nous » ? Avons-nous le droit d'affirmer qu'elles sont bien « nous » ? Il est de bonne méthode scientifique de se contenter d'hypothèses déjà formulées tant qu'elles peuvent suffire à expliquer les faits, et pourtant, d'après ce que je viens de vous dire, il paraît bien certain que l'hypothèse du clivage de l'entité humaine en personnalités différentes n'explique pas cette intelligence réorganisatrice que nous avons constatée.

Alors quoi, Messieurs ? — Avons-nous réellement affaire à des esprits comme beaucoup de gens voudraient le croire ? Ici nous sommes sur le bord d'un abîme, le vertige nous prend, et ce que nous pouvons dire c'est que nous ne voyons rien que le gouffre béant.

L'hypothèse spiritique ne me paraît pas répondre mieux que les autres à toutes les constatations de faits, surtout si l'on suppose exclusivement que ces esprits sont tous des hommes désincarnés.

Cependant aujourd'hui nous sommes forcés par des faits, tous les jours plus nombreux, d'envisager courageusement l'hypothèse qu'il pourrait bien y avoir autour de nous des existences de nature indéterminée, échappant tout à fait à notre perception sensorielle. La logique paraîtrait même être en faveur de cette hypothèse. En effet, ne paraît-il pas bien invraisemblable que l'intelligence, même dans la minime partie du cosmos qu'il nous est donné de connaître, s'arrête à l'homme ? Mais je crois qu'il serait bon de ne pas aller plus loin ; si toutefois je dois donner une préférence à une hypothèse, voici ce que serait la mienne.

Nous avons réellement dans ce cas affaire à un clivage, c'est-à-dire à une personnalité seconde, formée au dépend de l'entité psychologique de la malade. Cette personnalité seconde a connaissance d'une grande partie de mes propres états de conscience que je ne lui ai cependant pas communiqués par les moyens normaux. J'ai cru, Messieurs, constater que cette personnalité seconde était surtout au courant de mes états de conscience, lorsque la note émotive y dominait.

plus lumineuse, plus rayonnante que d'habitude. M. de Vesme, qui est présent, et qui a connu la personne indiquée par M. Magnin dans son rapport comme « l'ayant touché de près », reconnaît immédiatement par la seule description faite par Mlle B. de qui il s'agit, et le fait observer à M. Magnin. La personne en question est morte depuis deux ans et demi environ. La malade ne l'a jamais connue.

Mlle B. tend l'oreille, dit que sa protectrice l'appelle et l'attire à elle... La malade lui tend les bras à son tour et, faisant tous les gestes comme si une personne invisible la soutînt et l'aidât à descendre, elle laisse glisser ses jambes le long de la table d'examen, pose les pieds à terre, d'abord avec une certaine crainte, puis très fermement, et elle commence à marcher, les bras tendus, les mains presque fermées, comme si elle tenait celles de son amie. (*Voir la figure n° 2*). Les assistants l'encouragent, la complimentent ; elle est dans la joie. Après une dizaine de pas, dans un élan de reconnaissance, elle prend dans ses mains une tête que nous ne voyons pas et la baise respectueusement ; après quelques minutes d'émotion, elle se jette en pleurs dans les bras de sa mère adoptive ; enfin, elle tend la main aux médecins et surtout au magnétiseur qui l'a soignée, les remerciant avec effusion.

La malade, ou plus exactement la « guérie », est restée debout environ une heure sans fatigue apparente ; on ne parvenait pas à la décider à s'aliter. Pensez donc, après vingt-sept mois d'immobilité !...

On ne peut pas facilement s'imaginer combien cette scène, tout en étant simple, naturelle, loin de tomber dans le vulgaire ou dans le grotesque, a présenté au contraire un caractère émouvant, presque poignant.

Les invités de M. Magnin causent avec animation du fait auquel ils ont assisté. Je demande quelques explications au docteur Pau de Saint-Martin.

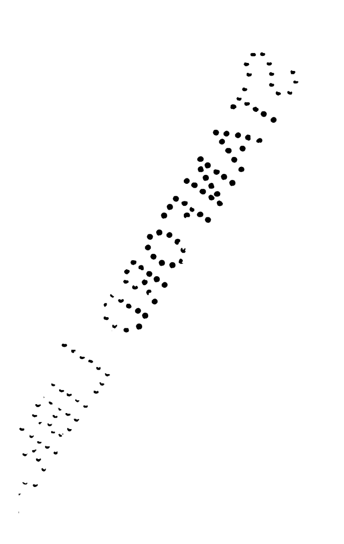
— Que voulez-vous que je vous dise ? — me répondit-il. — Si *elle était bien poitrinaire* ? Je ne puis évidemment pas dire cela ; je dis *qu'elle présentait tous les symptômes de la tuberculose pulmonaire* ; les autres médecins l'ont constaté comme moi. Et maintenant, la voilà guérie ; inexplicablement guérie !



FIG. 1.



FIG. 2.



— C'es
us de ce
— Seu
le docteu
méritera
Le Pè
très int
fournit
Soud
un cou
yeux v
et a re
Le do
de co
d'aut
tant
un p
dam
elle
—
Sai

M
ét

— C'est — remarque le docteur Grandjean — l'un des cas de ce genre les mieux constatés que je connaisse.

— Seulement au point de vue psychologique — déclare le docteur Schwartz, de Vienne, un spécialiste — ce cas mériterait bien deux années d'études incessantes.

Le Père Peillaube, directeur de la *Revue de Philosophie*, très intrigué, pose force questions à M. Magnin, qui lui fournit toutes les explications demandées.

Soudain, un certain mouvement se fait dans les salons ; un coup de théâtre vient de se produire. Mlle B. a levé les yeux vers certaines photographies fixées à l'une des parois et a reconnu parmi elles le portrait de sa « bonne amie ». Le docteur Ochorowicz se met immédiatement en devoir de contrôler ses déclarations ; il montre à la jeune fille d'autres portraits de dames jeunes et jolies, en lui racontant à ce sujet des histoires fantaisistes ; Mlle B. s'en montre un peu étonnée, mais elle continue à dire : « Pourtant la dame que je vois près de M. Magnin est bien celle-là. » Et elle montre la même photographie qu'auparavant.

— Je m'attendais à cela — murmure le docteur Pau de Saint-Martin, en souriant.

Je questionne M. Magnin lui-même.

— Tout ce que je peux vous dire, me répondit-il, c'est que Mlle B. n'avait jamais vu de portraits de la défunte. Elle a été transportée ici ce soir même. Avec cela, comme je ne pouvais pas m'empêcher de songer à la défunte, quand il était question de la personnalité seconde, il est possible que la malade ait perçu l'image que j'avais présente à mon esprit. Je ne puis certainement pas exclure non plus que Mlle B. n'ait pas trouvé la ressemblance par une intuition plus ou moins inconsciente, fondée sur certains petits indices.

Le lendemain de ce jour mémorable, les muscles des jambes et des talons de la malade lui faisaient un peu mal ; elle est toutefois sortie quelques minutes au soleil.

Le 15 mai, jour indiqué comme celui de la guérison complète, M. Magnin a trouvé Mlle B. en parfait état, allant et venant dans l'appartement ; même un brûlement de la vessie (suite d'une infection d'un ancien sondage) qui avait peu diminué pendant la période du traitement, avait complètement disparu.

« Nous savons, dit M. Flammarion en commentant ce fait, que la comète de Halley, qui est arrivée en vue de la terre en 1835, va nous revenir à telle époque ; nous savons où elle est... Cette science est un peu humiliante, lorsque nous songeons à notre ignorance invétérée de notre propre nature, lorsque nous essayons d'approfondir la physiologie, la psychologie, la biologie et la médecine. »

On a eu quelque peine, d'abord, à admettre que la suggestion parvenait à avoir raison de certaines maladies nerveuses ; on a dû admettre ensuite qu'elle pouvait même parfois produire des stigmates, puis qu'elle avait de l'action sur la guérison des verrues, etc. Qui nous dira jusqu'à quel point peut s'exercer l'action plastique de l'esprit sur le corps ?



LES NOUVEAUX LIVRES

CAMILLE FLAMMARION. — **Les Forces naturelles inconnues** (Paris, Ernest Flammarion édit. Prix, 4 francs).

Un livre de Camille Flammarion est toujours un événement, mais celui qui vient de paraître présente peut-être plus d'intérêt que tous les précédents, puisqu'il ne se rapporte plus uniquement aux astres lointains, mais à celui que nous habitons ; il ne considère plus uniquement les forces de la nature, mais celles qui se cachent en nous-mêmes ; il n'envisage plus la personnalité humaine surtout avec le regard prophétique, mais incertain, du philosophe et du poète ; il la sonde avec l'œil tenace et sûr du savant. Sans doute, comme le fait remarquer M. Flammarion, il y a bien des personnes qui se disent, quand on leur parle des phénomènes psychiques : « Et qu'est-ce que cela pourrait prouver si même c'était vrai ? Ça ne nous intéresse pas. » Mais comme notre auteur le fait observer : « il y a des gens sur la tête desquels le ciel pourrait tomber sans les émouvoir ».

Les premières pages du nouveau livre de M. Flammarion ont dernièrement paru dans *la Revue*, et nous en avons alors dit quelques mots dans *les Annales* (décembre 1906). Il nous suffira de rappeler ici que M. Flammarion rappelle d'abord comment, en 1865, il publia sous le pseudonyme d'Hermès un opuscule qui portait le même titre que l'important ouvrage d'aujourd'hui ; après quarante ans, il se trouve encore en face de forces dont l'existence a été confirmée par de nouvelles expériences, et qui ont donné lieu à des théories plus scientifiques que celles qu'on avait d'abord formulées, mais dont la nature n'est pas encore définie d'une manière satisfaisante.

Une partie remarquable de l'ouvrage qui vient de paraître est constituée par le compte rendu, encore à peu près inédit, des séances qui eurent lieu avec Eusapia Paladino chez M. Flammarion lui-même, en novembre 1898. Chacune de ces séances a été l'objet de procès-verbaux par plusieurs des assistants, notamment par MM. Ch. Richet, A. de Rochas, V. Sar-

dou, Jules Claretie, Adolphe Brisson, Gutave Le Bon, Jules Bois, Gaston Mery, G. Delanne, G. de Fontenay, André Bloch, etc. L'auteur s'occupe ensuite des expériences les plus fameuses qui ont été faites par d'autres expérimentateurs avec le même médium. D'autres chapitres sont consacrés à l'examen des expériences du comte de Gasparin, du professeur Thury, de la Société dialectique de Londres, de Sir William Crookes.

Le chapitre consacré à l'examen des fraudes des médiums, des mystifications de la part des personnalités qui se présentent, des difficultés qui surgissent par ces différents obstacles, est l'un des plus clairs et des plus intéressants qui aient encore été écrits sur cet argument. Plusieurs gravures servent à illustrer ce chapitre, que l'auteur termine judicieusement en disant : « Faisons la part de la fraude, consciente et inconsciente, des médiums, déplorons-la, car elle jette une ombre fâcheuse sur tous les phénomènes, mais rendons justice aux faits incontestables, et continuons de les observer. *Quære et invenies !* C'est l'INCONNU. C'est la science de demain. »

Une quarantaine de pages sont employées par l'auteur à faire connaître un certain nombre de faits supernormaux qu'il a recueillis au cours de l'enquête à laquelle il s'est livré en 1899, et dont la plus grande partie a été publiée dans l'ouvrage : *l'Inconnu et les Problèmes psychiques.* M. Flammarion avait mis de côté les faits qui se rapportaient plutôt au médiumnisme proprement dit qu'à la télépathie. Ces faits, il les publie aujourd'hui ; il y en a parmi eux qui présentent un intérêt réel.

Mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage est sans doute celle qui le clôt, et dans laquelle l'auteur discute les hypothèses et les théories qui ont été mises en avant pour expliquer les phénomènes, ainsi que les doctrines qui en ont surgi. M. Camille Flammarion montre toutes les invraisemblances que présente la théorie spirite, tout en reconnaissant qu'il est tout de même impossible de se prononcer contre elle d'une manière définitive, et que les autres hypothèses qui devraient remplacer l'explication spirite ne valent pas mieux. « Dans l'état actuel de nos connaissances, dit-il, il est impossible de donner une explication complète, totale, absolue, définitive des phénomènes observés. »

Docteur J. GRASSET (professeur à l'Université de Montpellier). — **L'Occultisme hier et aujourd'hui ; le Merveilleux préscientifique** (Montpellier, Coulet et fils édit. ; Paris, Masson et Cie, éd., 1907. Prix, 5 francs).

Si nous devions conseiller un ouvrage sur les phénomènes

psychiques supranormaux à un savant qui en ignorerait même le premier mot (il y en a tant, hélas ! surtout parmi les psychologues) et dont nous craindrions d'effaroucher le scepticisme et les vieilles idées bien enracinées par des affirmations trop avancées, trop péremptoires, c'est probablement sur le nouvel ouvrage du professeur Grasset que nous jetterions le dévolu pour commencer à ouvrir au savant en question la voie dans le nouveau monde, la « Terre promise » de la psychologie. On peut lire tout cet ouvrage, assez volumineux, et qui passe en revue presque tous les ordres de phénomènes métapsychiques, presque toutes les plus célèbres expériences dans ce domaine, sans jamais y retrouver une affirmation nette, hormis dans les quelques cas où aucun doute n'est absolument pas possible — mais aussi sans y trouver aucune négation tranchante, définitive.

Nous qui sommes parvenus à la conviction ferme de la réalité objective de certains phénomènes psychiques préscientifiques (comme il plaît au docteur Grasset de les nommer), nous cherchons instinctivement de comprendre le motif pour lequel le distingué professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier n'est point parvenu encore au même résultat. Nous attribuons ce fait, d'abord à l'occasion qui lui a manqué d'expérimenter personnellement avec un bon médium (on sait combien les expériences personnelles nous impressionnent plus que celles dont nous devons nous borner à lire la description) ; ensuite au système de critique suivi par M. Grasset, et que nous avons déjà signalé dans un de nos derniers numéros en parlant d'un article publié par le même auteur sur *la Revue des deux Mondes*. Quand il vous parle d'un ordre quelconque de phénomènes, même de ceux dont on possède des milliers de preuves parfaitement documentées, que l'on a souvent reproduits expérimentalement, comme serait la télépathie, le docteur Grasset s'arrange toujours pour citer ensuite un certain nombre de cas non probants ou mal observés, ou entachés de fraude, pour en déduire que cet ordre de faits est loin de pouvoir déjà être accepté comme authentique. Nous demandons si on ne pourrait pas, en suivant cette méthode critique, contester l'existence de l'or, du vin, etc., si on ne pourrait pas mettre en doute l'existence de Jules César, en montrant que l'Histoire s'est peut-être trompée en affirmant l'existence d'Homère ou de Romulus.

Dans les cinquième et sixième chapitres surtout, l'auteur revient à son intéressante hypothèse de la sensibilité et pensées polygonales, qui constituait le trait le plus caractéristique de son livre : *le Spiritisme devant la science*, paru il y a quelques années.

Un autre chapitre très digne de remarque, bien qu'il ne soit probablement pas destiné à convaincre beaucoup de monde en dehors des personnes ayant adhéré à quelques-unes des religions dogmatiques vivantes, est celui dans lequel M. Grasset soutient que « la connaissance des phénomènes occultes ne peut servir à l'apologétique et au triomphe ou à la réfutation d'aucune doctrine philosophique ou religieuse ».

En terminant, le professeur Grasset voudrait qu'on abandonne pour le moment toutes les recherches compliquées, toutes les expériences extraordinaires, comme celles de télépathie lointaine, d'apports à grande distance, ou de matérialisation, pour se limiter actuellement à des expériences simples, se faisant en pleine lumière avec un but unique et précis connu d'avance. Il lui suffirait, hélas, d'assister à une séance d'Eusapia ou d'un autre médium quelconque pour voir qu'il lui faudra bien se résigner à constater des matérialisations, etc., si ces phénomènes se présentent avec plus de facilité que ceux que nous jugeons devoir être plus *simples*.

Leroy-Berrier. — **Le Magnétisme personnel** ; une méthode pour le développer ; traité de culture humaine, traduit de l'anglais et interprété par Paul Nyssens (Lamertin, édit., Bruxelles ; Maloine, édit., Paris, 3 francs).

« Il existe, enchaîné dans chaque être humain, un monde d'énergie insoupçonnée qui, libérée et mise en œuvre, donnera le jour à la maîtrise de soi et à la liberté. Ce petit livre est dédié à tous les frères et sœurs chez qui s'est éveillée l'ambition d'exercer un contrôle aussi parfait que possible sur eux-mêmes et sur leur ambiance, et se propose de mettre en lumière quelques-uns des moyens par lesquels nos énergies latentes peuvent être délivrées de leurs entraves et appliquées. »

Ces quelques mots, tirés de la préface que l'auteur met en tête de son livre, en indique nettement le but, mieux que nous ne pourrions le faire. L'auteur indique ce qu'il faut faire pour obtenir que les centres de la volonté dans notre cerveau s'acquittent normalement de leurs fonctions pour réaliser une vie plus vigoureuse et parfaite, etc. Dans le chapitre sur « l'Influence magnétique et la suggestion », il est montré comment on peut faire usage consciemment de ces capacités dans la vie de chaque jour, et comment elles peuvent être développées en les exerçant.

C'est ce petit livre précieux que M. Paul Nyssens vient de traduire à l'usage des pays de langue française.

ÉMILE MAGNIN : **L'Art et l'Hypnose.** Interprétation plastique d'œuvres littéraires et musicales (Genève, édition « Atar »; Paris, J. Alcan, éd., 20 francs).

C'est un fort volume in-8, élégamment imprimé et non moins élégamment relié à l'anglaise. Il contient plus de 100 planches hors texte et de nombreuses illustrations d'après les photographies de Fréd. Boissonnais ; à signaler, entre autres, quelques admirables « études d'après nature » de F.-A. von Kaulbach et Albert von Keller.

Ceci pour ce qui se rapporte à la forme extérieure du livre. M. Émile Magnin y traite d'une manière complète, dans cet ouvrage, les attitudes plastiques que prend, sous l'influence de la parole et de la musique, Mme Magdeleine G., dont nous nous sommes déjà occupés dans cette revue, il y a deux ans environ, M. Magnin fait donc en ce nouvel ouvrage quelque chose de semblable à ce qu'avait fait M. de Rochas dans son livre : *la Musique et le Geste*, relativement à son sujet bien connu, Lina. Mais l'argument est traité d'une façon très différente.

D'abord, au point de vue scientifique, M. E. Magnin, professeur à l'École de magnétisme, à Paris, soutient que son sujet se trouve dans un état de magnétisme, différent de l'hypnose. Sous le rapport artistique, l'auteur démontre combien ces expériences peuvent présenter d'utilité pour les peintres, les sculpteurs, etc., toujours à l'affût de poses joignant l'efficacité à la vérité.

M. le professeur Th. Flournoy a écrit une fine préface à cet ouvrage.

G. PHANEG : **Louis XVII et l'Astrologie** (Paris, Dujarric et Cie, éd., 1906).

On a déjà beaucoup écrit au sujet de la passionnante question de Louis XVII ; les spirites n'ont pas manqué de la traiter à leur tour, d'autant plus qu'elle est compliquée par la conversion de Naundorf au spiritisme, dans la dernière partie de sa vie, et par l'étonnante histoire du paysan Martin, de la Beauce. Maintenant, « Phaneg » entreprend de la résoudre par l'astrologie. Ce petit ouvrage si curieux est orné d'une lettre autographe du « duc de Normandie » et de cinq figures astrologiques.

W. HANFELD : **Los Desequilibrados** (Medellin, Imprenta de *El Espectador*, 1906).

Les « déséquilibrés » dont parle l'auteur de cette plaquette sont les savants, les personnages considérables, qui ont reconnu l'authenticité des phénomènes métapsychiques et dont l'auteur nous donne une longue liste. Malheureusement les erreurs de composition et autres grouillent dans ces pages.

RÉV. STANLEY LE FEVRE KREBS : **The Law of suggestion.** (Science Press, Chicago, 1906). Prix : 0 fr. 75.

Dans ce petit ouvrage de 157 pages se trouvent condensées bien des matières intéressantes, dont le but est triple, comme l'auteur lui-même l'affirme dans sa préface :

« 1° Donner un coup d'œil de toutes les questions se rattachant à la suggestion, sans avoir la prétention de tout dire à ce sujet ;

« 2° Arracher ce voile de mysticisme, d'occultisme, dont plusieurs initiés aiment à environner cet argument aux yeux du public ;

« 3° Provoquer, si possible, une étude plus attentive et patiente de cette question, dont les conséquences affectent le corps, l'intelligence, le caractère. »

Ce livre est conçu d'une manière originale, et sa lecture ne peut pas manquer d'être utile aussi bien à ceux qui se sont adonnés à ces études spéciales qu'à ceux qui n'en ont qu'une idée très vague.

L. BARZINI. — **Nel Mondo dei misteri con Eusapia Paladino**, preceduto da uno studio di C. LOMBROSO e seguito da molte illustrazioni medianiche (Milan, Baldini, Castoldi et C. édit., 1907, 2 lires).

M. Barzini a recueilli dans ce petit livre les comptes rendus des récentes expériences avec Eusapia à Gênes, qu'il avait déjà fait paraître dans un journal de Milan et dont nous avons présenté un résumé aux lecteurs des *Annales*. L'ouvrage est précédé par un remarquable article que le professeur Lombroso a récemment publié dans la *Lettura* de Milan. Il est suivi de nombreuses illustrations, qu'un appendice écrit par M. Barzini sert à expliquer aux lecteurs.

AU MILIEU DES REVUES

Une nouvelle Eusapia Paladino.

(*Lumen*, Tarrasa, avril 1907.)

C'est le titre qu'un journal spirite de Tarrasa, près de Barcelone, donne au procès-verbal qui va suivre, et que nous reproduisons intégralement, en exprimant l'espoir que les spirites espagnols, imitant cet exemple, fassent moins de philosophie et plus d'expériences.

« Le 9 mars 1907, à 10 heures du soir, les soussignés, réunis chez M. de Sard, eurent l'occasion d'assister aux phénomènes suivants :

« La pièce dans laquelle nous nous trouvions réunis était un petit salon carré, peint en blanc, parqueté, sans d'autres meubles qu'un sofa placé dans un coin, différentes chaises et une table ronde, de quatre pieds, au centre ; en face du sofa, à l'autre extrémité de la chambre, était une porte fermée par un rideau tombant. A côté du cabinet, une petite table carrée et une chaise,

« Après un scrupuleux examen du local et après que nous nous fûmes assurés que les parois étaient en maçonnerie, solides et compactes, et qu'il ne se trouvait dans l'habitation d'autres personnes que le maître de maison, une dame et le médium — jeune fille de dix-neuf ans — l'un de nous ferma la porte à clef, gardant celle-ci dans sa poche, et les préparatifs commencèrent. On noircit de fumée une feuille de papier blanc glacé, que l'un des assistants avait préalablement signée, afin d'empêcher qu'elle fût remplacée subrepticement par une autre feuille, et on la plaça dans une petite boîte en bois, qu'on mit à son tour dans un coin du cabinet ; une autre feuille de papier blanc, signée pareillement, fut attachée au plancher, près de la petite boîte, et sur elle on mit une « planchette » avec son crayon.

« Ces préparatifs terminés, on abattit le rideau du cabinet et

les assistants formèrent la chaîne autour de la table centrale. Le médium se plaça le dos tourné au cabinet, contrôlé par deux de nous. Dans ces conditions, on baissa la lumière, en faisant une demi-obscurité, dans laquelle nous pouvions toutefois nous apercevoir parfaitement et nous commençâmes à parler de choses indifférentes ainsi que l'avait exigé l'entité qui produit les phénomènes.

« Nous ne tardons pas à entendre des coups à l'intérieur du cabinet, et alors nous entrons en rapport avec la force qui les produit, au moyen d'un langage convenu. Elle nous promit que nous aurions une bonne séance, et en effet, après une heure au moins, le rideau du cabinet commença à osciller avec un mouvement en avant, vers la droite du médium, en produisant un bruit comme si quelqu'un le grattait à l'intérieur ; nous entendîmes ensuite que la planchette se mouvait à l'intérieur du cabinet, comme si elle courait sur le papier qui avait été placé à cet endroit, en frappant de petits coups, en sautillant, et en faisant grand bruit, jusqu'au moment où elle fut lancée hors du cabinet, entre les pieds de l'un des assistants. Une fois la planchette sortie, le bruit ne s'entendit plus que sur le papier, comme s'il était arraché du plancher et chiffonné. Quelque temps après, la boîte commença à se mouvoir à son tour en faisant un bruit comme si elle était soulevée en l'air et qu'on la laissât ensuite retomber, à plusieurs reprises. Par ce système, elle répondit à plusieurs questions que nous lui posâmes.

« On fit plus de lumière, à la demande du médium, afin de reposer quelques minutes, parce que tout le monde était fatigué de la position qu'il fallait garder, et quelques-uns ressentaient des douleurs aux bras.

« Quand on baissa de nouveau la lumière, les phénomènes ne se firent pas attendre ; les coups résonnèrent plus fortement dans le cabinet, et la chaise qui s'y trouvait s'avança d'un demi-mètre vers la table autour de laquelle nous étions assis, après quoi elle se renversa. Des coups se firent entendre dans la table, qui se mit en mouvement ; nous levâmes tous les mains, et sans aucun contact elle se déplaça, courant vers le médium, en faisant plusieurs sauts et en menaçant de se briser ; elle répondait à nos questions au moyen de coups et accompagna ainsi le rythme d'une chanson qu'entonna l'un de nous ; enfin elle nous fit savoir au moyen du langage de coups frappés que la séance était terminée.

« On fit la pleine lumière, et on ouvrit le rideau du cabinet.

« La planchette, comme nous l'avons dit, avait été lancée hors du cabinet, se trouvait à côté de la chaise renversée ; la feuille

de papier avait été arrachée, réduite presque en boule et déchirée à trois de ses extrémités, dont les clous étaient restés enfoncés dans le plancher avec les respectifs bouts de papier, tandis que le quatrième clou avait été arraché, de façon que le coin de la feuille qui lui correspondait était resté intact. Plusieurs traces de crayons sur le papier montraient que la planchette avait couru sur lui.

« Nous examinâmes enfin la boîte qui contenait la feuille de papier fumé, et nous vîmes une empreinte de pied humain parfaitement marqué ; un pied nu avait été certainement placé sur le papier, en laissant son empreinte en blanc, avec les doigts, tous ses contours, et les lignes de l'épiderme parfaitement dessinées. Afin de conserver le dessin, on le plongea dans un bain de vernis fixatif.

« Nous examinâmes une empreinte du pied du médium, faite par le même procédé, et nous devons avouer qu'elle ne ressemblait en rien à celle que nous avons obtenu au cours de la séance. Il nous faut constater que pendant que se produisaient les phénomènes, le médium restait toujours conscient et conversait avec nous. »

(Suivent quelques remerciements à M. de Sard qui organisa la séance, au médium, dont l'attitude a été parfaite, et à la tante du médium, qui s'est montrée fort aimable pour les expérimentateurs.)

Signé : A. Brunet, J. Pujol, A. Andreu, Luis Piqueras, José Cembrano, Enrique Aguilar.

Un « médium à porte-voix » à Paris.

(*Revue Spirite*, Paris, mai 1907.)

Les spirites du Continent européen ignorent presque complètement les exploits de ces sujets que les Anglo-Saxons appellent des *trumpet mediums* ; c'est pourquoi certaines expériences qui viennent d'être faites au Cercle Allan Kardec de Paris, ont provoqué une certaine curiosité. Le médium était Mme Mary Curryer Smith, une dame américaine qui était de passage en France avec son amie Mme Nellie Beighle, ce « docteur X... », dont le docteur Foveau de Courmelles a relaté, dans notre dernier numéro, les curieuses facultés électriques. Comme son amie, Mme Smith n'est pas un médium professionnel ; elle n'exploite pas sa médiumnité.

Le soir du 16 mars, Mme Smith a donc été introduite dans le petit salon du Cercle. Dans un coin de la pièce, non loin de l'angle, une chaise adossée au mur. Six personnes (dont Mme Beighle) formèrent le quart de cercle autour d'elle. Le médium était placé sur une simple chaise en bois courbé. L'un des expérimentateurs, M. L. Chevreuil, très connu dans les milieux spirites et occultistes de Paris, lia les poignets du médium à la chaise, de manière que les bras restaient immobilisés en position horizontale. Une dame du Cercle, avec des clous de tapissier, cloua le tour de la robe de Mme Smith sur le parquet. On lia ensuite les jambes contre le corps de la chaise, le buste également fut lié contre le dossier, et les bouts des cordes qui restaient, après les nœuds faits, furent tendus vers le mur et cloués au lambris. De plus un filet à mailles de 4 centimètres fut étendu sur les genoux, empaquetant mains et jambes, et enroulé autour de la chaise.

Les assistants prirent leurs places ; le rayon du cercle dont le médium était le centre pouvait avoir 1 m. 80. Un porte-voix, pavillon à terre, était posé entre les assistants, à o m. 80 des genoux environ. Mme Beighle se trouvait du côté opposé du médium, écartée de celui-ci, et encadrée de chaque côté par deux personnes « dont la prudence était aussi sûre que l'honorabilité ».

On fit l'obscurité complète dans la salle. On attendit une demi-heure environ et les manifestations commencèrent par des coups frappés sur le porte-voix. Le « contrôle » habituel du médium est un certain général Thompson ; Mme Beighle entra en conversation avec lui ; en vraie Américaine, elle se prit à siffler un air ; des *raps* l'accompagnaient avec rythme et mesure.

Le phénomène caractéristique de ces séances commença ensuite avec la lévitation du porte-voix dont le pavillon, tourné vers le visage des assistants, laissait sortir des paroles difficiles à saisir. La voix était basse, mais on y percevait une résonnance métallique qui ne permettait pas de douter — selon le rapporteur — que la voix ne sortît du cornet. Le discours fut banal. Dans cette obscurité complète, le porte-voix faisait très rapidement le tour du cercle, et passant de l'un à l'autre, touchait les assistants à la tête et aux mains. Ces attouchements étaient légers comme des caresses, et jamais le moindre heurt ne se produisit. Quelqu'un ayant parlé d'Allan Kardec, le porte-voix s'éleva en l'air et alla battre assez longtemps le cadre du portrait qui était accroché au mur. Ce portrait était bien éloigné de Mme B... de 3 mètres environ.

Quand la séance fut terminée, les nœuds du médium ont été trouvés intacts, les clous se trouvaient à leur place, le filet n'avait pas bougé. Selon le rapport de M. Chevreuil, l'amie est le complice possible, mais pratiquement, il est impossible d'expliquer les faits par son intervention parce que : 1° elle n'a pas quitté sa chaise ; 2° ses mains étaient tenues ; 3° le médium était le centre du phénomène, le point autour duquel l'objet décrivait son mouvement circulaire. M. Chevreuil reconnaît que tout contrôle de voix étant impossible dans l'obscurité, le phénomène de lévitation du porte-voix a été le seul certain ; mais il ajoute qu'en admettant l'authenticité de ce dernier phénomène, il y a de fortes présomptions que le phénomène vocal soit authentique à son tour.

Un article de M. de Rochas sur la « Télépathie visuelle ».

(*Cosmos*, Paris, février-mars, 1907.)

Le Cosmos qui, s'occupant de la vulgarisation de toutes les questions scientifiques, n'a jamais oublié le métapsychisme, publie un article de M. de Rochas sur la Télépathie visuelle ou double vue. Après avoir rapporté de nombreuses expériences, en partie exécutées par lui-même, le colonel en tire les conclusions suivantes :

De ce qui précède, on peut tirer quelques conclusions :

1° Le phénomène de la vision à distance semble se produire quelquefois ;

2° Souvent ce phénomène n'est qu'apparent et est produit par l'objectivation des idées du sujet ;

3° Les idées du sujet produisant l'objectivation peuvent provenir : soit du raisonnement, soit de la perception d'images, soit enfin dans la perception des pensées plus ou moins conscientes des personnes présentes ou même des personnes absentes vers lesquelles on a dirigé l'attention du sujet ;

4° Ces facultés de perception paraissent spécialement développées dans certains pays et dans certaines familles ;

5° On a remarqué que souvent il suffisait d'un simple contact pour les communiquer, phénomène qui rappelle celui de la *mise en rapport* dans le magnétisme.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Le procès de l'Archidiacre Colley contre le prestidigitateur Maskelyne.

La déposition du docteur A. Russel Wallace.

Nos lecteurs connaissent les faits qui ont donné lieu à ce bizarre procès, qui vient de défrayer, pendant plusieurs jours, la chronique judiciaire des journaux anglais. Nous avons d'abord relaté, dans notre premier fascicule de l'année dernière, les passages les plus saillants de la conférence que le Révérend Colley venait de donner à Weymouth, et qui contenait la description des phénomènes stupéfiants de « matérialisation » que le conférencier affirmait avoir constaté à la présence du médium Monck, vers 1877. Cette conférence donna lieu, naturellement, à de vigoureuses polémiques dans la presse anglaise, et un prestidigitateur fort connu à Londres, M. Maskelyne, qui a toujours montré beaucoup d'ardeur à combattre les médiums et les spirites, se distingua par ses attaques contre l'archidiacre. Nous avons rapporté dans notre livraison de novembre dernier les phases principales de cette polémique. Le Révérend Colley commença d'abord par défier le prestidigitateur d'imiter dans son habitation (de l'archidiacre), Stockton Rectory, au moyen de trucs, les phénomènes dont il s'agissait ; il autorisait son banquier à payer 1.000 livres (25.000 fr.) à M. Maskelyne, si celui-ci parvenait à le faire. Le prestidigitateur n'eût garde d'accepter le défi en des conditions qui étaient justes sans doute (puisqu'elles reproduisaient la situation dans laquelle s'étaient déroulées les séances de 1877), mais qui ne lui laissaient aucune chance de pouvoir triompher. Il accepta par contre, lorsque M. Colley eut renouvelé son pari en promettant de payer au prestidigitateur les 1.000 livres s'il pou-

vait « d'une façon quelconque, où que ce soit, à une date quelconque », reproduire par des trucs les phénomènes en question.

On sait ce que fit alors M. Maslekyne dans la salle de spectacle dite « Saint George's Hall » à Londres. Quand on levait le rideau, on voyait debout au fond de la scène, bien éclairée, un individu habillé en archidiacre qui tenait par les bras un autre individu debout, devant lui et qui devait représenter le médium. Une pause, un silence. A un certain moment, une légère vapeur se dégageait d'un côté du médium ; une main, puis une tête, sortaient de cette vapeur ; quand celle-ci était complètement dissipée, on voyait graduellement à sa place la forme entière d'une femme habillée de blanc. Elle s'avançait sur le devant de la scène. « Où suis-je ? » disait-elle avec une aimable confusion. L'archidiacre s'agenouillait dans une attitude d'adoration stupéfaite, et le rideau tombait au milieu des applaudissements du public antispirite.

« *It was all very brief and very succeful* », concluait le *Standard* qui nous a fourni cette description du spectacle. La partie moins nigaude du public pensait sans doute que M. Maskelyne ne reproduisait en rien les conditions dans lesquelles le phénomène relaté par le Révérend Colley s'était produit. Elle comprenait sans doute que toute personne *se trouvant à la place occupée par l'individu jouant le rôle d'archidiacre*, sur la scène, n'aurait pas eu de la peine à constater que la bonne femme jouant l'apparition sortait d'un rideau noir qui était étendu au fond de la scène, et non pas de la vapeur que le médium dégageait d'une boîte cachée sous sa redingote — sans parler du reste qu'on lira un peu plus loin.

Quand le Révérend Colley se rendit à Saint-George's Hall, il ne reconnut pas exactement dans ce spectacle ce qu'il avait vu plusieurs années auparavant par l'œuvre de Monck, qui était, il faut croire, un illusionniste infiniment supérieur à M. Maskelyne — et il refusa de payer l'enjeu. Par contre, il avait reçu, comme tous les autres spectateurs d'ailleurs, à l'entrée de la salle, un pamphlet écrit par M. Maskelyne lui-même, et dans lequel il était dit, entre autres choses, que M. Colley n'était pas archidiacre et ne l'avait jamais été. Cela était même dit de façon à laisser comprendre que M. Colley était quelque-chose comme un farceur et un imposteur, au moins pour ce qui se rapporte à cette dignité ecclésiastique. Alors, comme M. Maskelyne le citait devant les tribunaux pour obtenir le payment des 1.000 livres, le Révérend Colley lui intentait à son tour un procès en diffamation à propos du pamphlet dont il s'agit. C'est sur cette double plainte que devaient se prononcer les jurés de la

King's Bench Division, présidée par le juge Ridley, le jour 24 avril dernier et jours suivants. La séance du premier jour fut remplie uniquement par quelques formalités. Sur le conseil de l'avocat de M. Colley, le juge conseilla aux jurés de se rendre le soir même à la Saint George's Hall, pour se rendre compte de ce qu'était le spectacle offert par M. Maskelyne.

Le lendemain matin, l'affaire reprit et M. J. Eldon Bankes, défenseur du Rév. Colley, commença à raconter les faits qui avaient donné lieu à la plainte de son client.

L'archidiacre Colley fut ensuite entendu. Il dit être âgé de 68 ans. Il se prit d'abord à expliquer comment lui venait le titre d'archidiacre. Il avait été appelé à la Colonie du Natal par l'évêque Colenso en 1879. Ayant obtenu le consentement de l'archevêque de Canterbury et de l'évêque de Worcester, dont il dépendait, il se rendit à Durban, où il fut publiquement présenté dans la cathédrale par l'évêque Colenso. Il garda les fonctions d'archidiacre jusqu'en 1883 ; en 1901 il fut nommé pour diriger la cure de Stockton (Oxford). Il s'est toujours appelé « archidiacre du Natal ». Plusieurs archevêques et évêques lui ont toujours donné ce titre dans les actes officiels et dans la correspondance. — Comme le remarqua ensuite son avocat, tout le monde connaît en Angleterre, par ex., l' « Évêque Welldon », actuellement Doyen de Manchester, autrefois évêque de Calcutta.

Dans la deuxième partie de sa déposition, le Rév. Colley parla de son vif intérêt pour le Spiritisme ; il raconta avoir fait en 1873 la connaissance d'un Pasteur baptiste appelé Monck, avec lequel il resta en rapport jusqu'en 1877 ou 1878. Il était dans l'Inde alors que Monck fut soumis à un procès. Il a gardé une pleine confiance en lui. La performance de Saint George's Hall ne ressemblait pas plus à la matérialisation décrite par lui « que le plâtre ne ressemble au fromage ». Il a parlé d'une vapeur qui se dégageait de l'habit noir du médium, d'abord à peine visible, ensuite toujours plus intense, jusqu'à prendre la forme d'entités psychiques habillées de blanc. Chez M. Maskelyne, il vit un jet de vapeur ou de fumée qui se dissipa, et une ou deux mains qui n'avaient rien à faire avec la fumée. Le prestidigitateur négligea ensuite la partie la plus difficile de l'expérience, c'est-à-dire la disparition graduelle de la forme psychique, qui aurait dû rentrer dans le corps du médium.

Me Gill, défenseur de M. Maskelyne fit alors le contre-interrogatoire de l'Archidiacre d'une manière qui mit en gaîté l'auditoire, composé en grande partie de personnes n'ayant évidemment aucune idée des phénomènes médiumniques. Toute phrase était objet d'une hilarité irréfrénable. Le nom d'un monsieur appelé

Moses (Moïse) fit beaucoup rire; l'Archidiacre, indigné, remarqua qu'il s'agissait du Rév. Stainton Moses, Clergyman de l'Église d'Angleterre, Professeur à Oxford's College, et médium fameux. Le public ne manqua pas de se faire les gorges chaudes quand il entendit M. Colley affirmer qu'un fantôme était « habillé d'un nuage » ; il fallut que le témoin fit observer que cette expression était tirée de tel endroit de l'Écriture Sainte ; le juge intervint pour déclarer que les personnes qui avaient ri l'ignoraient sans doute. Et ainsi de suite. Il faut dire que les phénomènes narrés par le témoin étaient assez extraordinaires pour expliquer l'hilarité de personne n'ayant jamais entendu parler de ces choses-là. Nous ne trouvons pas si incompréhensibles les rires des juges de Galilée qui lui entendaient dire que la terre est ronde et qui remarquaient que les hommes de l'autre hémisphère devaient donc marcher les jambes en l'air et la tête en bas ; ou les rires des docteurs de Salamanque, qui devaient trouver assez surprenant que Colomb voulût aller chercher les Indes Orientales se dirigeant vers l'ouest.

D'ailleurs M. Colley lui-même ne faisait rien certainement pour augmenter le sérieux de la réunion; il se déclara swedenborgien, ce qui ne manqua pas de scandaliser fort le juge, qui lui demanda comment, en de telles conditions, il pouvait continuer à être membre de l'Église d'Angleterre ; il fournit des explications au sujet de l'« Inner Circle » dont les membres doivent suivre tel et tel régime purificateur, et il déploya un mysticisme qui sied assez à un clergyman, et qui se trouve dans chaque religion, mais qui frappe quand il revêt une forme à laquelle nous ne sommes pas habitués.

Comme Me Gill lui demandait s'il y a des médiums qui fraudent, le témoin répondit que « naturellement il y a des fraudes partout: dans l'Église, dans l'État ». Il soutint que Monck n'avait jamais reçu de l'argent pour ces séances médiumniques.

Le clou du procès fut l'apparition comme témoin du vénérable Alfred Russel Wallace. Les rires cessèrent devant le vieux savant qui est une des gloires de l'Angleterre contemporaine. Le témoin affirma n'avoir connu l'archidiacre Colley qu'en ces derniers mois. Ce fut dans une maison de Bloomsbury que le docteur Wallace vit pour la première fois Monck, et assista à des phénomènes très semblables à ceux que M. Colley a décrits, bien que pas identiques. C'était dans les premières heures de l'après-midi, dans une journée claire ; la chambre n'avait aucunement été obscurcie. M. Hensleigh Wedgwood et le révérend Stainton Moses étaient aussi présents. Lorsque le fantôme apparut, le témoin ne se trouvait certainement pas à plus de 2 mètres et

demi du médium. Le docteur Monck était debout, et paraissait être en trance. Quelques instants après, une légère vapeur blanche apparut au côté gauche de son habit; sa densité augmenta; c'étaient comme des flocons blancs qui s'agitaient en l'air et qui s'étendirent ainsi du plancher jusqu'à la hauteur de son épaule. Peu à peu, cette espèce de nuage blanc se sépara du corps du médium, qui dit: « Voyez! » et il passa sa main entre sa personne et le nuage. Le nuage blanc continua à s'éloigner du médium jusqu'à ce qu'il parvînt à 3 mètres environ de lui, et se solidifia jusqu'à prendre l'apparence d'une femme habillée de draperies blanches, flottantes, qui laissaient le visage à découvert. Le médium souleva le bras et battit légèrement des mains; la figure imita ses mouvements; on entendit le claquement de ses mains. Ensuite l'apparition se rapprocha lentement du docteur Monck et commença à devenir moins brillante. Le mouvement d'ondulation de la matière blanche recommença, et le tout rentra dans le corps du médium de la même manière qu'il en était sorti.

Me Bankes. — Vous êtes personnellement sûr qu'il s'agissait bien là d'un phénomène spirite?

Docteur Wallace. — Je suis absolument certain que cela ne pouvait pas se faire au moyen d'un truc; M. Maskelyne lui-même n'y serait pas parvenu avec tous ses appareils. Nous nous trouvions dans une chambre qui ne mesurait pas plus de 5 mètres carrés.

Relativement à la performance de M. Maskelyne, le docteur Wallace déclare qu'elle n'a rien à faire avec ce que l'archidiacre Colley a décrit.

Me Bankes. — En quoi les deux apparitions différaient-elles?

Docteur Wallace. — A Saint George's Hall, il n'y avait pas la reproduction de la matière blanchâtre qui sortit de l'habit du médium; la fumée fabriquée par M. Maskelyne ne se transformait pas lentement en un corps humain. Une femme cachée derrière le pseudo-médium sortait une main, une tête, au milieu de la fumée, et c'était tout. L'archidiacre Colley et moi-même, nous avons vu l'apparition se former dans une pièce bien éclairée, à la distance de quelques pieds seulement, sans aucun rideau noir formant le fond de la scène, sans qu'il y eût possibilité pour personne de se cacher derrière le médium. Si un spectateur s'était trouvé à la place de l'individu qui représentait l'archidiacre à la Saint George's Hall, il aurait vu immédiatement, dans tous ses détails, comment se produisait l'apparition organisée par M. Maskelyne.

Me Bankes. — Quand vous avez assisté au spectacle en ques-



tion, avez-vous remarqué de la part de M. Maskelyne la moindre tentative pour faire disparaître l'apparition ?

Docteur Wallace. — Pas du tout. Aussitôt que le fantôme apparaissait et qu'elle avait fait quelques pas vers la salle, le rideau tombait.

Me Gill et le juge s'efforcent d'obtenir du témoin des explications sur les médiums ; le docteur Wallace se contente de dire qu'un médium est une personne au moyen de laquelle se produisent certains phénomènes occultes ; mais qu'à part cela il ne connaît aucunement leur nature.

Suivent quelques autres témoins. Ceux cités par M. Maskelyne sont des journalistes qui affirment qu'à leur avis le prestidigitateur a très bien reproduit le phénomène décrit par l'archidiacre.

Dans sa déposition, M. Maskelyne raconte avoir justement commencé sa carrière de prestidigitateur pour avoir découvert accidentellement le principal truc des frères Davenport, les fameux médiums. Il a démasqué tous les médiums fameux sans s'occuper des moindres. Il n'est pas vrai qu'il ait dû faire usage de tonnes de machineries ; il s'est servi des mêmes appareils que le médium dont il a fait connaître les trucs.

Me Bankes. — Vous admettez qu'il y a certains phénomènes qu'on ne peut pas expliquer ?

M. Maskelyne. — C'est-à-dire que je ne vois pas comment les expliquer.

Le Juge. — Mais que dites-vous de la disparition graduelle du fantôme ?

M. Maskelyne. — Je n'aurais pu produire plus que ce que j'ai fait sans amoindrir l'effet ascendant produit par l'apparition.

Dans sa plaidoirie, Me Gill insiste surtout sur ce point, que le docteur Monck a été condamné par un tribunal comme escroc.

Après que le juge eût fait le résumé des débats, les jurés se retirèrent pour délibérer. Ils rentrèrent après une heure et demie ; pendant ce temps, l'unanimité s'était faite entre eux sur les deux points qui suivent :

1° La demande de M. Maskelyne pour le payement des 1.000 livres est repoussée, le prestidigitateur n'ayant pas véritablement reproduit le phénomène décrit par l'archidiacre Colley ;

2° M. Maskelyne est condamné à payer au plaignant 75 livres, pour le chef de diffamation touchant au droit de porter le titre d'archidiacre.

Le prestidigitateur devra payer en outre les frais du procès.

Mlle Hélène Smith devient médium dessinateur.

Le correspondant génevois du *Matin* envoyait ses jours derniers, à son journal, une notice relative à Mlle Hélène Smith, le fameux médium de *Des Indes à la planète Mars*. Voici ce qu'il en écrit :

« Je suis allé demander des explications complémentaires à l'héroïne du jour, que j'ai découverte sous son véritable nom, qui est Elise Muller, et qui habite une modeste maison d'une commune urbaine du canton de Genève.

« C'est, actuellement, une belle femme, âgée d'une quarantaine d'années, d'une forte stature et au regard sûr, qui n'est absolument pas une maladive.

« J'explique à Mlle Elise Muller le but de ma visite, qui est celui-ci : Vérifier l'existence d'un tableau peint à l'huile, qu'on lui a attribué, montrant la Vierge et le Christ, et peint par elle en plein état d'hypnose.

« Aussitôt, la voyante me conduisit dans un salon, aux murs recouverts de tableaux divers, et me montra trois rangées.

« — Il y a sept ans, me dit-elle, j'eus une vision très lumineuse, qui emplissait ma chambre. Au milieu, le Christ m'apparut pendant cinq minutes. Très nettement, il me dit : « Tu as vu le Christ; il te sera donné de reproduire ses traits ». Deux ans s'étaient écoulés, lorsque, un matin, prise d'un malaise étrange, j'éprouvais le besoin de dessiner. La visite du Christ se reproduisit et je tombais en hypnose pendant un quart d'heure. Réveillée par ma mère, j'avais devant moi la tête du Christ, que vous voyez là, faite au crayon, ainsi que les trois autres portraits en grandeur nature, dont deux du Christ et un de la Vierge, ceux-ci en peinture. » Tous les professeurs et autres personnes qui sont venus examiner ces tableaux — ajoute la voyante — en sont stupéfaits ; dans ces physionomies, il n'existe rien de la figure classique du Christ.

« Le dernier tableau inspiré à Elise Muller est un grand Christ, à genoux, haut de 1 m. 80.

« — Celui-là, dit le médium, m'a été suggéré en novembre dernier. Je l'ai commencé aussitôt ; mais ayant été quelques semaines malade, j'ai dû l'interrompre. Je suis ensuite retombée en hypnose pour le reprendre et je l'ai achevé le matin même du vendredi-saint dernier. Un quatrième tableau m'a été aussi suggéré. C'est le matin, continue la voyante, que je suis appelée à faire tout cela. Pour chaque tableau j'ai eu une vision qui m'a annoncé que j'aurais à l'exécuter ; et, peu après cette vision, j'ai ressenti un besoin irrésistible de m'approcher du chevalet.



Aussitôt je dors et je peins pendant un quart d'heure, environ de quatorze à quinze minutes. Je vois parfaitement le Christ, et, lorsque j'eus achevé ce grand tableau que vous voyez là, il m'a dit, me posant la main sur l'épaule : Tristes ou douloureuses, je serai avec toi toutes les heures de ta vie. »

« La voyante prétend que des Américains lui ont offert une somme considérable de ses peintures... »

Quel dommage qu'il ne soit plus permis au professeur Flournoy d'étudier l'éclosion subconsciente de ce talent artistique, comme il a étudié autrefois les tableaux représentant des habitants et des paysages de Mars !

La « situation légale des fantômes ».

Le procès au sujet d'une maison hantée à Egham (Angleterre) a soulevé certaines discussions mi-légales, mi-humoristiques sur ces questions dans la presse britannique. M. Andrew Lang, l'anthropologue bien connu, a publié dans le *Morning Post* un article dans lequel il rappelle les procès auxquels ont donné lieu de tout temps les esprits perturbateurs, et la législation qui a fini par se former à se sujet.

Alphénus (*Digestes*, livre II) est la principale autorité sur laquelle se fondent ceux qui affirment que le locataire d'une maison hantée doit prouver souffrir de quelque chose de plus que d'une peur ordinaire pour obtenir que le bail soit légalement résilié. « Cette loi est bien dure ! observe M. A. Lang. Si les bruits sont assez forts pour causer l'insomnie des locataires, est-ce que ceux-ci n'auraient pas le droit de demander au propriétaire de les faire cesser ou de se résigner à la rupture du contrat, quand même les troubles causés par les « esprits » ne seraient pas parvenus à épouvanter les plaignants ? »

Arnault Ferton, dans ses *Mœurs de Bourgogne*, est de l'avis de M. Lang. Il juge que les « fantômes qui troublent le repos des hommes et rendent la nuit sinistre » sont une raison suffisante pour la rupture du contrat de location. Le Parlement de Grenade a adopté ce point de vue en plusieurs occasions. Pierre Picquet, en sa qualité de tuteur de Macquereau, encore mineur, loua à Tours une maison hantée à Gilles Bolacre. Gilles et sa famille perdirent leur tranquillité et eurent recours aux tribunaux. Le juge local résilia le bail, mais Picquet se pourvu à la Cour du Parlement de Paris. L'avocat de Picquet commença par ridiculiser les fantômes en général ; il demanda ensuite que la cause fût jugée par la Cour ecclésiastique. L'exorcisme était le remède

tout indiqué, mais qui du propriétaire ou du locataire devait payer l'exorciste ? On ne connaît pas d'une manière exacte le jugement du Parlement de Paris. Le démonologue Le Loyer assure avoir su par l'avocat de Bolacre que la Cour lui avait donné raison, et que le bail avait été déclaré nul, mais Bouchel, dans sa *Bibliothèque du droit français,* affirme que la Cour décida en faveur du propriétaire.

M. Andrew Lang observe que cet argument est tout indiqué pour la thèse de droit d'un étudiant à l'affût de sujet à traiter.

Une lettre du médium Miller.

M. Willy Reichel, « professeur honoraire de magnétologie », continue à publier, dans les *Psychische Studien,* son *Okkultistische Reiseerlebnisse* à travers le monde. Le numéro d'avril de cette Revue contient la lettre suivante que le médium Miller a écrit à son grand ami M. Willy Reichel, et que nous croyons utile de reproduire, parce qu'elle présente un grand intérêt au point de vue de la psychologie de ce médium.

Nancy, 19 *octobre* 1906.

« CHER PROFESSEUR,

« Je viens de recevoir votre dépêche et votre lettre. Je vous en remercie bien ! Vous êtes le seul qui vous soyez rappelé de moi. M. Delanne, *Leiter* et chef du spiritisme, entre les mains duquel je me suis confié, a écrit à M. Richet et à M. de Rochas. Tous les deux m'ont écrit pour me demander d'aller chez eux. J'ai fait tout mon possible. Mon adresse était connue par tous ces messieurs; pourquoi donc ne m'ont-ils pas écrit afin de m'inviter ? Je ne vais chercher personne. J'ai été au *quartier général,* et je leur ai promis quatre séances aux mois de juillet et août, et quatre au mois d'octobre. J'ai tenu ma promesse; ces quatre dernières surtout ont très bien réussi. Il y a même eu des journaux quotidiens qui en ont parlé. La dernière séance a été tenue chez Gaston Méry, devant quatre médecins qui m'ont déshabillé, m'ont donné des vêtements qui n'étaient pas à moi, m'ont conduit dans le cabinet, et tout cela n'a pas empêché de merveilleuses manifestations. On a fait un procès-verbal signé par plusieurs savants, docteurs, écrivains, journalistes, etc. Papus était enchanté, ainsi que Léon Denis et Mme Nœggerath. On m'a envoyé les

plus belles lettres qu'il soit possible d'imaginer. Toutes les sociétés spirites qui existent à Paris ont voulu m'avoir pour membre. J'ai aussi reçu de Munich des lettres de remerciements de la part du colonel Peter et du docteur Bormann. Donc, vous pouvez voir que mes séances ont donné satisfaction à tout le monde. Il n'y a eu qu'un seul incident fâcheux : Delanne avait invité un certain colonel Martin, de la *Revue spirite* (1). Il arriva en retard, quand la séance était déjà commencée, et voulut néanmoins que j'aille dans une autre chambre et que je me déshabille. Je refusai et c'est pour cela qu'il a écrit un méchant article contre moi. Heureusement, personne ne fait attention à lui. Après, il a demandé à genoux qu'on lui permette d'assister aux autres séances, mais tout le monde a refusé, malgré sa promesse de se bien conduire à l'avenir et de ne plus apporter une lampe électrique dans sa poche, comme il l'avait déjà fait. Le célèbre docteur Chazarain, qui est connu de tout Paris, a été convaincu et a signé mon rapport. On m'a fait une quantité d'offres pour que je reste, mais je trouve que San-Francisco est assez bon pour moi. Je n'ai pas eu un sou de toutes ces séances. J'ai tout payé de ma poche, voitures, hôtels. Tout le monde acceptait les séances avec enthousiasme, mais lorsqu'il s'agissait de donner, l'enthousiasme diminuait de beaucoup. Mais tant pis ; je m'arrangerai et ferai mes affaires sans avoir besoin du spiritisme. J'ai l'intention de me refaire une nouvelle vie en arrivant là-bas. Pas un de mes amis de San-Francisco ne m'a offert un sou après l'incendie; oui, pas un. Mme Marchant m'a même écrit qu'elle aurait été heureuse si j'avais tout perdu, parce que de cette façon je reviendrais au spiritisme. Je ne lui ai pas écrit ; si personne ne me console plus, eh bien, n'importe. Je vais m'embarquer sur la *Touraine*; je quitterai Le Havre le 3 novembre. Je vous prie de ne dire à personne que j'arrive; je me chercherai un appartement moi-même, et je veux abandonner toutes les connaissances que j'ai à San-Francisco. Maintenant, je suis assez vieux pour me rendre compte à quel point j'ai été naïf. J'espère que vous êtes satisfait de mes séances et je vous remercie encore de l'intérêt que vous avez pour moi.

Signé : C.-V. Miller.

P.-S. — Salutations de la part de *Charly* (*Kleebauer*).

(1) Le commandant Mantin (« Léopold Dauvil » de la *Revue Spirite*). — *Note de la R.*



Le Congrès de l'Occultisme à Paris.

Un « Congrès de l'Occultisme » a eu lieu à Paris les 9, 10 et 11 mai courant, dans la grande salle de l'Institut des sociétés savantes, comme nous l'avions annoncé. M. le docteur Encausse (Papus), président de la Commission d'organisation, a été empêché d'intervenir au Congrès, ce qui a depuis provoqué un échange de lettres ouvertes aigres-douces, entre M. Encausse lui-même et M. Étienne Bellot, secrétaire général de la Commission.

Gentilhomme rabdomancien en Italie.

Plusieurs journaux italiens se sont occupés en ces derniers temps du baron avocat Philibert Bianco, vice-président des Thermes Magnaghi, de Salsomaggiore, un monsieur intelligent, instruit, riche et honoré, qui s'est découvert des facultés remarquables pour les recherches souterraines, au moyen de la baguette divinatoire. Sans posséder de connaissances géologiques spéciales, le baron Bianco a indiqué avec une précision mathématique la profondeur des puits de pétrole déjà existants dans la province de Plaisance (les puits tubulaires vont de 90 à 280 mètres, et même davantage ; leur diamètre est si petit qu'il faut exclure tout danger de truc ou de connaissance précédente), de telle façon que la Société propriétaire des puits n'hésita pas à exécuter d'autres excavations là où le rabdomancien sentait à des profondeurs bien déterminées l'existence d'une couche liquide.

Ces recherches prouvent qu'il ne s'agit pas d'une simple sensibilité du rabdomancien vers l'eau, mais d'un phénomène de clairvoyance plus général. D'ailleurs, M. Bianco a exercé avec beaucoup de succès ses facultés aussi pour la recherche des eaux souterraines. Les contrôles de nature scientifique n'ont pas manqué, mais ils sont, paraît-il, encore assez incomplets.

Une circonstance bizarre a été remarquée avec ce rabdomacien : c'est que, lorsque la neige couvre la terre ou que les souliers du sujet sont couverts de caoutchoucs, les manifestations cessent complètement.

Le Gérant : DROUARD.

30-5-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie



ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année | Juin 1907 | N° 6

C. DE VESME

L'explication spirite et spiritualiste des phénomènes psychiques

A propos des publications récentes de quelques savants italiens.

1. — *La raison des succès remportés dernièrement par les partisans du médiumnisme en Italie.*

L'énorme impression produite en Italie par les comptes rendus des séances que plusieurs savants de ce pays ont eues avec Eusapia Paladino est une nouvelle confirmation de la vérité que je ne cesse de soutenir dans cette revue, savoir : que les expérimentations faites par des savants sont les seules qui aient le don d'émouvoir l'opinion publique et de la modifier en faveur de la réalité des faits métapsychiques.

Voici qu'après les déclarations retentissantes des professeurs Lombroso, Morselli, Foà, des assistants du professeur Mosso et de nombreux médecins, viennent les expériences toutes récentes qu'un groupe de professeurs de l'Université de Naples ont eues avec la même Eusapia, et qui ont donné les meilleurs résultats ; c'est le phénomène

de la lévitation du corps du médium, constaté par les professeurs Murani et Patrizi avec le médium Zuccarini. Et le mouvement continue, toujours plus rapide, ajoutant sans cesse de nouveaux noms de savants à ceux des professeurs Lombroso, Schiaparelli, Luciani, De Amicis, Bianchi, Queirolo, Gigli, Vizioli, Tamburini, Tassi, Ascensi, Porro, Limoncelli, Virgilio, Giardina, Ottolenghi, etc., tous professeurs dans les Universités italiennes, pour la plupart des psychiâtres et des physiologues, qui avaient déjà reconnu et proclamé les phénomènes supernormaux produits par Eusapia.

On ne peut pas facilement s'imaginer l'effet produit sur toutes les classes de la société en Italie par ces conversions d'hommes de science. Les plus grands journaux de l'Italie du Nord ont ouvertement déclaré leur intention d'ouvrir largement leurs colonnes aux publications qui se rapportent au médiumnisme, dont ils reconnaissent l'immense portée scientifique et sociale. Un médecin milanais, de passage à Turin, m'écrivait dernièrement :

> Je connaissais l'impression produite à Milan par les dernières déclarations de savants et par la campagne courageuse entreprise par plusieurs organes de la presse. Mais l'opinion publique est non moins largement changée à Turin, surtout après la conférence du théâtre Carignan (1). Alors que, il y a seulement quelques semaines, il était difficile de dire deux mots sur les phénomènes spirites sans qu'on vous répondît par un haussement d'épaules, maintenant ces mêmes faits ne sont plus accueillis avec hostilité, mais seulement avec un léger doute mélangé de curiosité et de sympathie. On peut voir par là combien il serait aisé de changer de fond en comble les idées du public sur ces questions, si seulement messieurs les spirites, au lieu de s'en tenir aux communications que veulent bien leur faire les esprits de Campanella et de Mazzini, avaient l'habileté d'attirer dans leur jeu les savants.

Je suis parfaitement de cet avis. Ce ne serait que l'affaire de trois ou quatre années pour faire passer les phénomènes métapsychiques du domaine préscientifique dans le domaine scientifique, si on pouvait constituer dans un

(1) La conférence du professeur Pio Foà, que nous avons reproduite dans notre dernier numéro. — V.

grand centre un groupement de quelques personnes dévouées aux idées modernes et pratiques, disposant du « nerf de la guerre », ne se perdant pas dans les nuages des abstractions, mais apportant dans le combat d'idées les systèmes habituels des grandes luttes humanitaires, sociales ou politiques.

Seulement il est essentiel de remarquer ici que le revirement qui s'est manifesté sur ces questions dans l'opinion publique italienne ne se serait pas produit si aisément, si les hommes de science qui viennent de proclamer l'authenticité objective des phénomènes médiumniques n'avaient pas eu soin d'ajouter que leur reconnaissance des *faits* n'impliquait aucunement l'acceptation de la théorie spirite.

Car enfin, le plus grand obstacle que rencontre le progrès de la propagande métapsychique a été échafaudé par les spirites eux-mêmes. Ils ont si bien travaillé, depuis une soixantaine d'années, que beaucoup de gens qui envisagent les phénomènes médiumniques s'imaginent ne pas pouvoir les admettre sans accepter en même temps comme authentiques tous les « messages d'outre-tombe », signés de noms plus ou moins illustres, toute la philosophie davisienne ou kardéciste, avec les « sept sphères », la « réincarnation » et le reste. D'autres, bien plus nombreux, se figurent que l'on doit nécessairement admettre que les « esprits » qui se manifestent sont les âmes des défunts, et non pas autre chose. En plus grand nombre encore sont ceux qui pensent que l'acceptation objective des phénomènes ne peut pas, tout au moins, être disjointe de la croyance à des « esprits » d'une nature quelconque. Écartez seulement ces idées fausses, faites comprendre qu'on peut accepter les *faits* sans adhérer à telle ou telle théorie, et vous détruirez en même temps l'aversion qu'inspirent les phénomènes médiumniques aux raisonneurs, aux adeptes de telle ou telle religion ou philosophie, aux matérialistes, etc.

Au point de vue de l'opportunité, nous n'avons donc qu'à nous féliciter du système suivi par les savants italiens dont nous nous occupons. C'est pourquoi je suis heureux de reproduire leurs écrits dans les *Annales* et de les faire ainsi connaître surtout aux hommes de science et aux praticiens

qui sont en si grand nombre parmi les lecteurs de nos deux éditions. Cela soit dit — bien entendu — sans aucune intention d'accuser les savants en question d'*opportunisme*, la sincérité de leurs opinions ne pouvant donner lieu à l'ombre d'un doute.

Mais pouvons-nous en dire autant au point de vue de la vérité et de la logique ? Devons-nous, pour ne pas renoncer à un moyen dangereux de tactique, laisser s'accréditer ce que nous croyons être. ou pouvoir être l'erreur, et la critique de certains hommes de science se fourvoyer dans une fausse voie, où elle ne manquerait pas d'entraîner une suite nombreuse d'imitateurs ? Je crois qu'une discussion calme et courtoise ne sera pas inutile en ce moment, et nous évitera bien des controverses pour l'avenir. Quand le malentendu aura pris de fortes racines, il ne sera plus facile de l'arracher.

2. — *L'apriorisme dans le langage scientifique.*

Un accord est d'autant plus facile à présent, qu'il ne s'agit aucunement d'un différend au sujet d'un *principe*, mais uniquement au sujet de l'*application* de celui-ci. Depuis que cet illustre psychologue qu'a été le professeur Sidgwick, de l'Université de Cambridge, a accepté d'être le premier Président de la *Society for Psychical Research* et a imprimé une direction strictement positive à l'étude des phénomènes psychiques supernormaux, toutes les personnes dont l'esprit avait une tournure scientifique et qui se sont occupées de ces questions ont d'abord reconnu la nécessité d'examiner les faits à un point de vue *objectif*, et d'apporter cette objectivité aussi dans le langage. Même les spirites un peu sérieux rougiraient aujourd'hui de dire, par exemple, « qu'un *esprit* est apparu », « qu'un médium écrivait sous l'influence de telle personne défunte », etc. ; ils savent qu'il faut dire « qu'une *forme humaine* », ou tout au plus, en certain cas « qu'un *fantôme* est apparu » ; qu'un médium écrit sous l'influence *d'une intelligence disant être* telle personne défunte, etc. On a été plus loin : on nous a appris à



ne pas écrire, par ex., « que telle personne *est apparue* à telle autre au moment de sa mort », mais que nous devons nous borner à dire que « telle apparition a coïncidé avec le moment de la mort de la personne dont elle reproduisait les traits ». Et ainsi de suite. Toujours est-il que nous ne pourrions pas tenir un autre langage sans préjuger de quelque manière l'*explication* du fait, explication qui doit rester réservée, distincte du *fait* lui-même, puisque celui-ci peut constituer une réalité *objective*, tandis qu'une *explication* ne peut-être que *subjective*. Pour simplifier, nous avons parfois recours au système de placer les mots « esprits », phénomènes « spirites », etc., entre deux guillemets ; sans cela, nous ne parviendrions pas à nous dépêtrer des difficultés de la diction, dans certaines polémiques longues et embrouillées. Le professeur Morselli a fait un large usage de ce système dans son article ; un spirite qui a traduit celui-ci pour une revue parisienne a cru pouvoir négliger tous ces petits crochets gênants, dont il ne voyait pas probablement l'utilité, et a donné ainsi à sa traduction un caractère dont l'auteur ne peut pas lui savoir gré. En certains cas, nous négligeons tous un peu cette exactitude, cette propriété du langage scientifique. Mais ne cherchons pas à nous excuser, ce serait dangereux ; avouons que ce n'est pas là ce que nous faisons de mieux : tout au plus pourrons-nous rappeler pour notre défense que

« *Quandoque bonus dormitat Homerus.* »

Seulement efforçons-nous de nous tenir éveillés.

Mais c'est bien autre chose quand l'homme de science tombe dans cette forme *subjective* de langage d'une manière délibérée, avec la présomption manifeste de se servir, au contraire, d'un langage objectif et scientifique. C'est là l'erreur que je crois nécessaire de dénoncer.

Prenons, par exemple, les phrases suivantes du compte rendu des docteurs Herlitzka, C. Foà et Aggazzotti, assistants du professeur Mosso :

Le docteur Herlitzka demande de pouvoir saisir le couvercle : *le médium y consent, au moyen de la table qui frappe trois coups*... (p. 273).

Les sept coups de la table nous avertissent *que le médium veut terminer la séance...* (p. 274).

Nous pourrions multiplier les exemples. Il est de toute évidence que ce langage est tout aussi aprioristique que celui dont se sert la fraction la plus nombreuse, mais la moins éclairée, des spirites. Il l'est peut-être même davantage, parce que les spirites pourront encore alléguer qu'ils appellent *esprit*, pour simplifier le langage, l'intelligence *qui dit être un esprit*; mais dans les paroles de messieurs les assistants du professeur Mosso l'intention de plier les faits à l'interprétation qu'il leur plaît de leur donner est incontestable. Ils pouvaient dire dans une forme toute objective : « L'Intelligence qui règle les mouvements de la table frappe trois coups... », ou tout simplement : « La table frappe trois coups qui signifient : *oui* ». Ils s'en sont bien gardés ; ils ont voulu bien marquer leur manière *scientifique* d'envisager le phénomène — et ils sont tombés, en réalité, dans la même erreur que les spirites moins éclairés, bien qu'en sens inverse. Sans doute, ils ont eu soin de nous faire remarquer quelque part « qu'ils sont parvenus à la conclusion que tous les phénomènes qu'ils ont observés sont une manifestation directe de la volonté consciente, ou inconsciente, du médium; que tous les phénomènes sont annoncés d'avance par le médium, ou sont suggérés par les assistants ; qu'ils sont tous accompagnés par des contractions musculaires du médium. » Mais nous savons aussi que d'autres critiques de beaucoup de valeur sont d'un avis contraire ; — qu'il est terriblement faux que « tous les phénomènes soient annoncés d'avance par le médium ou suggérés par les assistants » (1), mais que, quand même ce fait serait exact, il ne prouverait rien, puisque le médium, en annonçant ces phénomènes, parle souvent sous l'influence d'une personnalité qui dit être un « esprit », et à qui nous ne pouvons pas *a priori* contester cette qualité ; — que parmi les phénomènes suggérés par le médium, il y en a qui se produisent, d'autres qui ne se produisent pas, d'autres encore qui se produisent d'une manière fort différente de celle qu'on

(1) Le chapitre III d'*Animisme et Spiritisme* d'Aksakof est presque entièrement consacré à cette question.



aurait désirée (comme cela s'est justement produit avec les deux appareils préparés par MM. les assistants du professeur Mosso) — ce qui permet parfaitement de supposer l'intervention d'une Intelligence indépendante qui accepte, refuse, ou modifie les propositions des assistants ; — enfin, « les contractions musculaires du médium, dont les phénomènes sont accompagnés », ne prouvent absolument rien, puisqu'elles subsisteraient alors même que les phénomènes seraient dirigés par un « esprit », le médium contribuant quand même, selon l'hypothèse spirite, par ses forces nerveuses, fluidiques, ou autres, à la production des phénomènes.

Si des entités de l'au-delà interviennent, ou non, dans les phénomènes médiumniques, c'est ce que l'on ne peut et l'on ne doit pas affirmer *a priori*. Quand nous avons à dire que la table a frappé trois coups, il est tout aussi aprioristique et, par conséquent anti-scientifique, d'écrire que le médium a ainsi fait connaître sa volonté, que d'écrire que c'est un esprit — ceci n'est pas *un fait*, c'est *une appréciation*.

3. — *L'apriorisme dans les idées.*

On ne supposera pas toutefois que c'est uniquement cette question de forme, quelle que soit son importance, qui constitue l'objet du présent article. Je ne doute d'ailleurs pas que des hommes qui collaborent aux travaux d'un savant comme le professeur A. Mosso soient parfaitement d'accord avec moi pour reconnaître cette règle scientifique qu'il leur est sans doute arrivé de négliger par simple inadvertance. Si j'ai signalé ces erreurs de rédaction, dans le procès-verbal d'une séance, c'est parce qu'elles contribuent largement à dévoiler une tendance d'esprit que nous rencontrons non pas uniquement dans les trois docteurs en question, mais aussi chez les professeurs Morselli et Pio Foà dans leurs dissertations que nous avons publiées dans nos derniers fascicules. Cette tendance d'esprit vient d'une idée préconçue, qui est très largement répandue aujourd'hui, aussi bien dans les milieux savants que dans le peuple, et que l'on pourrait définir ainsi :

C'est un axiome scientifique que l'hypothèse purement

matérialiste sur la composition de l'homme est plus scientifique que l'hypothèse dualiste ou spiritualiste.

C'est contre cette théorie *a priori*, que rien ne justifie, qu'il importe de protester si l'on veut placer la question sur son vrai terrain positif et scientifique.

Pour se faire une idée juste à ce sujet, il faut d'abord tâcher d'embrasser d'un seul regard (ce qui ne laisse pas d'être assez difficile) la profonde ignorance de la science moderne sur l'essence psychique de l'homme.

Il n'y a pas plus d'un an, le professeur A. Binet, qui est l'un des représentants les plus autorisés de la psychologie officielle pure, résumait dans son *Année psychologique* les débats sur l'essence *unique* ou *duale* de l'être humain en disant à peu près ceci, que, quand nous placerions les arguments cités à l'appui de chacune de ces deux hypothèses sur chaque plateau d'une balance, celle-ci ne fléchirait peut-être pas nettement d'un côté plutôt que de l'autre.

Le professeur Olivier Lodge, dans son ouvrage récent, *Life and Matter*, après avoir montré le manque de fondement des théories sur lesquelles se base Ernest Haeckel dans sa Bible matérialiste intitulée *les Énigmes de l'Univers*, déclare :

> Il y a encore une voix survivante de la moitié du dix-neuvième siècle ; elle represente, d'une manière claire et éloquente, des opinions qui étaient prévalantes alors parmi plusieurs chefs de la pensée ; mais actuellement, la voix du professeur Haeckel est une voix qui clame dans le désert — non plus celle d'un pionnier ou d'une avant-garde d'une armée qui s'avance, mais le cri désespéré d'un porte-drapeau, encore vaillant et irréductible, mais abandonné par les rangs en retraite de ses camarades qui marchent vers un ordre d'idée nouveau et plus idéaliste.

Le professeur William James, dans une série récente de conférences, montrait que la thèse de certains physiologues selon laquelle la pensée serait une « fonction du cerveau », tout en étant probablement juste, peut signifier simplement que le cerveau n'a pas une fonction *productive*, mais uniquement *permissive* et *transmissive*.

Laissons de côté toute la partie des *Enigmes de l'Univers* qui se rapporte aux erreurs scientifiques que l'on ren-



contre dans la théologie de telle ou telle religion ; cela ne doit pas nous occuper. Mais, à un certain moment, Haeckel se trouve face à face avec la question des phénomènes dits « spirites », et voilà comment il se tire d'affaire :

Dans tous les cas où l'on a examiné à fond les prétendus *miracles du spiritisme,* on a reconnu qu'ils avaient tous pour origine une supercherie plus ou moins grossière ; quant aux prétendus *médiums,* les uns ont été démasqués comme de rusés escamoteurs, tandis que dans les autres on n'a reconnu que des personnes nerveuses, d'une excitabilité anormale.

Un point, c'est tout. Que MM. Morselli, Foà, etc., veuillent bien donner un coup d'œil à l'ouvrage : *l'Origine des phénomènes psychiques*, de leur confrère de l'Université de Rome, le lieutenant de Haeckel, le professeur Sergi. Que trouveront-ils dans ce livre sur les phénomènes psychiques au sujet des phénomènes psychiques supernormaux ? C'est assez simple : exactement rien. Non pas que le professeur Sergi n'en ait jamais entendu parler, tant s'en faut ! mais il estime inutile de s'en occuper, puisque pour lui ils n'existent pas. Il a d'ailleurs bien expliqué son avis à ce sujet dans une plaquette sur le « Spiritisme », qu'il a publiée. Inutile de multiplier les citations pour prouver la désinvolture avec laquelle les chefs des doctrines matérialistes se sont débarrassés de la gêne que pouvaient leur causer les phénomènes métapsychiques.

Malheureusement voilà : les professeurs Morselli, Foà, etc., ont eu l'occasion d'assister à quelques séances médiumniques et ils *savent* maintenant que les phénomènes dits « spirites » existent réellement. Ils le savent comme tous les autres expérimentateurs qui ont cherché et trouvé l'occasion d'assister à quelques bonnes séances d'un bon médium.

Voilà donc des psychologues, des physiologues, etc., qui prétendent connaître l'essence de la nature humaine au point de pouvoir résoudre les « énigmes de l'Univers », ou de retracer « l'origine des phénomènes psychiques » pour en déduire qu'aucune manifestation de l'au-delà ne se révèle à l'humanité, et qui ignorent des phénomènes psychiques et physiologiques d'une énorme importance, qui

semblent devoir bouleverser toutes les idées de la science moderne sur la *psyche* humaine. C'est à tel point, que les simples spirites de bon sens qui ont empiriquement reconnu l'existence de ces faits supernormaux sont plus près de la vérité que les grosses autorités de la science qui les nient encore, comme toute personne qui croyait au « magnétisme animal » dans la première moitié du siècle dernier était plus près de la vérité que les savants qui contestaient les phénomènes du magnétisme, et cela alors même qu'il serait prouvé que tous les phénomènes hypnotiques sont produits par la suggestion, en dehors de tout fluide magnétique.

Dans un de ses derniers discours à la « Society for Psychical Research », Frédéric Myers présentait un fait qui sert à expliquer assez bien cette situation. Certains auteurs grecs ont raconté que l'on conservait soigneusement dans le temple d'Ephèse une pierre que Jupiter, dans son courroux, avait lancée du ciel sur la terre. Les savants astronomes et météorologues ont nécessairement considéré cette tradition comme une fable, jusqu'à il a y cent ans. Maintenant, nous comprenons parfaitement qu'il s'agissait d'un aérolithe. La superstitieuse Antiquité, dans sa croyance, se rapprochait donc infiniment plus de la vérité objective que la science qui, il y a un siècle encore, niait la chute des aérolithes.

Mais à présent, il ne s'agit plus uniquement des phénomènes magnétiques ou de la chute de quelques pierres sur notre globe; il s'agit de phénomènes d'une importance extraordinaire, à tel point que le professeur Pio Foà, dans sa conférence (*Annales*, p. 321), juge que l'étude des médiums « présente un intérêt infiniment supérieur à l'étude des hypnotiques, ou des neuropathiques, ou des aliénés, ou des criminels. » Qu'est-ce qui reste, en effet, de l'idée classique que les psychologues modernes se font de la *psyche* humaine, si l'on envisage les phénomènes psychiques dits « supernormaux ? »

Peut-être ce que 1 est à 10. Et je vais le prouver.

4. — *L'hypothèse passe-partout, devant expliquer tous les phénomènes métapsychiques.*

Mais d'abord, pour déblayer le terrain, il faut que nous soyons bien fixés sur un point de la question.

On entend répéter à tout moment que la théorie pouvan expliquer *tous* les phénomènes métapsychiques n'a pas été trouvée. Le professeur Morselli insiste beaucoup sur ce point. En passant en revue les différentes hypothèses qui ont été imaginées pour expliquer les phénomènes médiumniques, il dit, par exemple, en parlant de l'hypothèse télépathique :

> A mon avis, la télépathie pourra nous expliquer la lucidité de plusieurs « messages spirites », et peut-être aussi les « identifications d'esprits »... mais non pas les actions physiques à distance, les raps, les matérialisations, etc. (p. 340).

Il cherche donc ailleurs cette hypothèse qui doit servir de passe-partout pour nous ouvrir l'accès à la compréhension de tous les phénomènes médiumniques. De cette manière, quand on arrivera aux hypothèses pouvant nous expliquer les phénomènes physiques, tels que les raps, la matérialisation, etc., on pourra les mettre de côté parce qu'elles ne servent pas à nous expliquer les phénomènes intellectuels, tels que les « messages spirites », la télépathie, etc.

Or il faut bien insister sur ce point : que jamais on ne trouvera l'hypothèse qui nous donnera la clef de *tous* les phénomènes métapsychiques, tout simplement parce qu'il est à peu près certain que ceux-ci sont d'origines différentes. Mais qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Jamais les astronomes n'ont repoussé les hypothèses de la rotation ou de la révolution de la Terre, seulement parce que chacune d'elles ne suffit pas à expliquer aussi bien la succession des jours que la succession des saisons. Ils les ont, au contraire, admises toutes les deux ; elles se complètent. Nous devons en faire autant pour les phénomènes métapsychiques, abandonnant la vaine recherche de l'explication passe-partout.

5. — *Comment les phénomènes médiumniques entraînent graduellement à supposer l'existence d'un « esprit » et d'un « corps fluidique ».*

Mais si les hypothèses qui doivent servir à l'explication des phénomènes métapsychiques sont presque sûrement multiples, il n'est pas moins vrai qu'elles s'enchaînent, de façon à constituer en somme une grande hypothèse synthétique. Myers a magnifiquement donné un corps à cette synthèse dans sa *Human Personality*, que Sir Olivier Lodge a proclamé pouvoir devenir le *Novum Organum* de la science psychologique de l'avenir, si la réalité des différents ordres de phénomènes métapsychiques dont Myers affirme l'existence vient à être reconnue.

Cette réalité est-elle dûment prouvée dès maintenant ? La presque totalité des savants qui n'ont point négligé ces études estiment que non, et pour ma part, tel est aussi mon humble avis. Mais si l'océan de la *psyche* humaine n'a pas été entièrement sondé, on peut dire que la partie la plus rapprochée du rivage — la moins profonde — a commencé à l'être. Et voici ce qui est apparu aux chercheurs.

Touchons d'abord à ce qui se rapporte à l'*intelligence*, si toutefois cette distinction entre l'intelligence et la matière est en tous points exacte et réelle. On a donc constaté l'existence d'une couche latente de l'intelligence humaine qui a été appelée la « conscience subliminale » et qui n'est pas uniquement constituée par ce que la psychologie classique actuelle dénomme la « subconscience », cette dernière ne devant enregistrer que des notions perçues d'une façon « normale » et ne possédant que des facultés « normales ». (Par ce mot *normales,* j'entends ici les manières de perception reconnues aujourd'hui par la science officielle). Ces facultés, qui, comme nous venons de le dire, sont propres à la couche latente de notre conscience, jaillissent par occasion, surtout chez certains individus, d'une manière rudimentaire, passagère et incomplète. La conscience subliminale a été représentée par une image assez heureuse comme la partie submergée d'un navire, cachant dans sa cale les choses les plus précieuses, et dont la partie

émergeant de l'eau représenterait la conscience superliminale. Les parties de la cale se trouvant près du ras de l'eau se découvrent par-ci par-là, de temps en temps, au gré de l'agitation des ondes. Cette conscience subliminale, peu connue encore, a des propriétés « supernormales » et mystérieuses, auxquelles on a donné empiriquement les noms de *télépathie* (si ce phénomène a un caractère purement psychologique, comme le voudrait Myers), *clairvoyance*, *psychométrie*, *télesthésie*, *prémonition*, etc. Les phénomènes sont prouvés par une infinité de cas qui ont été spécialement recueillis par la Société de recherches psychiques de Londres, laquelle, dans son ensemble, a toujours mis en doute l'existence des phénomènes médiumniques de caractère *physique*, mais a reconnu l'existence incontestable des phénomènes de nature *intellectuelle* ; ces derniers ont même été admis par des chercheurs à l'esprit essentiellement critique et sceptique tels que M. Frank Podmore et Hodgson. Les conséquences qui découlent de l'existence de ces facultés supernormales sont encore difficiles à établir ; il serait même prématuré de chercher à le faire d'une façon absolue et définitive. Mais on entrevoit sans peine l'exceptionnelle importance qu'elles peuvent avoir, puisqu'elles portent à croire à une origine éloignée de notre intelligence et à un avenir indéterminé dans lequel elles seraient destinées à s'exercer librement, comme notre collaborateur M. Bozzano a splendidement tâché de le prouver, en s'appuyant sur la loi de l'Evolution (*Annales des sciences psychiques*, septembre 1906).

Pour ce qui se rapporte aux phénomènes physiques, ceux-ci peuvent tous se rapporter à des degrés et formes différentes de « matérialisations ». On peut en effet supposer que les raps et coups frappés, les soulèvements et déplacements de tables et d'autres objets avec ou sans contact, etc., sont produits par le dégagement de la même force qui produit ce que l'on peut appeler les « matérialisations invisibles mais tangibles », comme celles qui produisent les attouchements, dans lesquels on reconnaît parfois très bien la structure d'une main ou d'un membre quelconque du corps, les gonflements plastiques du rideau derrière lequel on sent au toucher un corps humain ou une

partie du corps humain, que l'on ne peut toutefois pas apercevoir en regardant derrière le rideau ; puis, les matérialisations visibles, pouvant être photographiées, mais non palpables ; celles palpables et visibles, mais ne représentant qu'une partie du corps humain ; enfin, les matérialisations complètes.

Ensuite viennent les apparitions d'un être vivant à distance. Ces apparitions ont, en bien des cas, des caractéristiques qui nous permettent de croire qu'elles sont de nature plutôt subjective. On a des centaines d'exemples, bien documentés, de fantômes de personnes vivantes qui ont été perçus simultanément par différents individus. La personne qui était apparue, en se réveillant, par exemple, de son sommeil, déclarait avoir été dans tel endroit, dont elle donnait la description, y avoir vu telle et telle personnes, y avoir dit telle et telle choses — ce qui était ensuite confirmé par les percipients de l'apparition. (On trouve beaucoup de ces faits dans les *Phantasms of the Living* de Myers, Podmore et Gurney). Dans certains cas, l'apparition est *objective*, *matérielle* ; c'est lorsqu'on a pu la toucher, qu'elle a déplacé des objets, frappé à la porte, tiré la sonnette, ou qu'on l'a vue écrire quelque chose qui est resté ensuite entre les mains des percipients, comme dans le cas fameux de Robert Bruce, que l'on peut trouver dans l'*Animisme et Spiritisme* d'Aksakoff, avec d'autres faits du même genre.

On m'objectera que ces faits ne sont pas tous également prouvés. Sans doute. Mais puisque ces savants, en expérimentant avec Eusapia, ont constaté même les phénomènes les plus extraordinaires, tels que les matérialisations ; puisque deux autres savants viennent de photographier les lévitations du médium Zuccarini ; puisque les phénomènes d'ordre intellectuel sont admis même par les chercheurs qui contestent encore l'authenticité des phénomènes physiques, on ne pourra rejeter logiquement l'ensemble des phénomènes que MM. Morselli, Foà, etc., n'ont pas vus, mais qui ne sont pas plus extraordinaires que ceux qu'ils ont constatés et qui sont appuyés par ces mêmes témoignages que le contrôle récent de plusieurs savants expérimentateurs a montré être dignes de foi.



On peut admettre, en somme, que les différents ordres de phénomènes métapsychiques sont vrais dans leur ensemble; qu'*il paraît* que notre esprit possède des qualités merveilleuses, supernormales, qui semblent destinées à s'exercer dans une existence différente de celle terrestre ; qu'*il paraît* que « quelque chose » sort réellement du corps de certains individus « comme un colimaçon de sa coquille » (pour se servir de la figure par laquelle MM. les assistants du professeur Mosso tâchent de ridiculiser cette hypothèse) ; et que ces individus n'étendent pas uniquement autour d'eux des prolongations de leurs forces nerveuses, ou autres, comme un poulpe ses tentacules, si cette élégante image rend bien l'hypothèse de ces docteurs.

Maintenant, s'il vous plaît, qu'y a-t-il d'absurde à ce que ces facultés supernormales latentes, ce « quelque chose » que les occultistes ont appelé « corps astral » et que je me garderai bien de tâcher de définir, survive temporanément ou perpétuellement à son détachement du corps ? La Science, cette Science si profondément ignorante, qui, ignorant tous ces phénomènes, ne possède aucun des éléments les plus précieux pour porter un jugement sur ces matières, peut-elle sérieusement déclarer qu'il est absurde d'admettre la pensée sans cerveau, alors qu'on ignore comment pensent ces fantômes de vivants, sans un cerveau qui soit bien à eux ? Cette science n'est-elle pas plaisante quand elle proclame par la bouche de Marcelin Berthelot : *Il n'y a plus de mystères* ? Est-elle bien venue à prétendre « avoir éteint les lumières du ciel, d'un geste magnifique » ? (Le geste magnifique de l'autruche.)

Et si cet esprit, armé de facultés supernormales, si ce corps qu'on a appelé fluidique ou astral survivent peut-être à leur détachement de la chair, qu'y a-t-il d'absurde et d'impossible à ce qu'ils tâchent et parviennent, en certaines conditions, à se mettre en rapport avec les « vivants»? Les spirites constituent, hélas, le talon d'Achille du spiritisme ; leur manque de sens critique a jeté un discrédit énorme et assez compréhensible sur les « messages spirites ». Mais leur naïf penchant à voir l'œuvre des esprits dans tout phénomène qu'ils ne parviennent pas autrement à comprendre, leurs plates conversations avec Jeanne d'Arc

et Mélanchthon, n'ont pas plus de valeur contre la thèse spirite que les passes et les emplâtres des rebouteurs, les innombrables mystifications médicales des annonces des journaux n'ont de valeur contre la science médicale.

6. — *Un exemple de cas paraissant spirite.*

Car, à côté des cas risibles, que nous présentent les spirites, il y en a, sans doute, de troublants. Prenons l'un des plus connus, pour permettre de mieux nous entendre ; celui de la fille du juge Edmonds.

On sait de quoi il s'agit. Le juge Edmonds avait une fille chez laquelle se manifesta une médiumnité par des phénomènes spontanés qui se produisirent autour d'elle et qui ne tardèrent pas à éveiller sa curiosité, de telle façon qu'elle se prit à fréquenter les séances. C'est alors qu'elle devint « médium parlant ». Quand une autre personnalité se manifestait en elle, Laura parlait parfois différentes langues qu'elle ignorait.

Un soir qu'une douzaine de personnes étaient réunies chez M. Edmonds, à New-York, M. Green, artiste new-yorkais, vint accompagné par un homme qu'il présenta sous le nom de M. Évangélidès, de Grèce. Bientôt une personnalité se manifesta en Miss Laura, qui adressa la parole au visiteur en anglais et lui communiqua un grand nombre de faits tendant à prouver que la personnalité était celle d'un ami décédé depuis plusieurs années, dans sa maison, mais dont personne des assistants n'avait connu l'existence. De temps à autre, la jeune fille prononçait des paroles et des phrases entières en grec, ce qui permit à M. Evangélidès de demander s'il pouvait lui-même parler grec. Il ne parlait en effet l'anglais qu'avec difficulté. La conversation se poursuivit en grec, de la part d'Évangélidès, et alternativement en grec et en anglais, de la part de Miss Laura. Par moment Évangélidès paraissait très ému. Le lendemain, il renouvela sa conversation avec Miss Laura ; après quoi il expliqua aux assistants que la personnalité invisible qui paraissait se manifestait par l'intermédiaire du médium n'était



autre que celle d'un de ses amis intimes, mort en Grèce, le frère du patriote grec Marc Botzaris ; cet ami l'informait de la mort d'un de ses fils à lui, Évangélidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique.

Évangélidès revint auprès de M. Edmonds plusieurs fois encore, et dix jours après sa première visite il l'informa qu'il venait de recevoir une lettre l'informant de la mort de son fils ; cette lettre devait être en route au moment où avait lieu le premier entretien de M. Évangélidès avec Miss Laura.

« J'aimerais, dit le juge Edmonds à ce sujet, qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire. Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes instruites, intelligentes, raisonnables et aussi capables que n'importe qui de faire la distinction entre une illusion et un fait réel (1). »

En effet, faisons un effort d'acrobatisme métapsychique : supposons qu'Évangélidès avait reçu télépathiquement la nouvelle de la mort de son fils, et que cette connaissance était restée latente dans son cerveau, jusqu'au moment où la clairvoyance de miss Laura Edmonds était venue l'en dénicher, avec ce qui se rapporte à Marc Botzaris, et tout le reste. Seulement, il ne serait pas logique d'attribuer le don de parler le grec chez le médium et sa connaissance de la mort de l'enfant à deux causes distinctes. Or, *comment miss Laura parlait-elle le grec* ? On n'a point encore forgé d'hypothèses pour expliquer ce phénomène !

M. Edmonds nous apprend que sa fille n'avait pas encore entendu un mot de grec moderne jusqu'à ce jour. Il ajoute qu'en d'autres occasions elle parla jusqu'à treize autres langues différentes, dont le polonais, l'indien, alors qu'elle ne connaissait à son état normal que l'anglais et le français, ce dernier comme on peut l'apprendre à l'école. Et ce M. J.-W. Edmonds n'était pas une personnalité quel-

(1) Il y avait, entre autres, M. Green, artiste; M. Allen, président de la Banque de Boston ; deux messieurs entrepreneurs de chemins de fer dans les Etats de l'Ouest ; Miss Jennie Keyer, nièce du juge Edmonds, etc.

conque, tant s'en faut : c'était le président de la Cour suprême de justice de l'État de New-York, le président du Sénat des États-Unis. Personne n'a jamais mis en doute la parfaite intégrité de son caractère ; ses ouvrages prouvent sa lumineuse intelligence. On n'a donc pas plus de raison pour refuser de croire à ses récits, si documentés, qu'à ceux des savants qui expérimentent avec Mme Paladino.

Maintenant, il est essentiel de remarquer qu'on ne peut pas opposer ici, ni en bien d'autres cas encore, l'objection classique désormais, que « l'on a recours à l'hypothèse des esprits avec la même mentalité par laquelle les sauvages expliquent par l'intervention des esprits tous les phénomènes qu'ils ne parviennent pas à expliquer, et les astronomes du moyen âge destinaient des anges à la conduite des astres, ne se doutant pas de la loi de gravitation universelle ». Il y a quelques mois, parlant dans cette même Revue (p. 125) du phénomène que M. Podmore lui-même déclare « le plus difficile à expliquer et le mieux attesté qu'ait présenté Home », je faisais remarquer que, comme les cheveux eux-mêmes du médium, ses habits, les objets et les personnes à qui il voulait étendre cette faculté, devenaient à leur tour incombustibles, nous ne pouvions pas écarter, au moins provisoirement, l'explication spirite. Il s'agit là d'un raisonnement semblable à celui des sauvages, si l'on veut bien. Mais il n'en est pas de même dans les cas comme celui que nous venons de relater, où la personnalité de la personne défunte se présente, se nomme, fournit des preuves de son identité. Le chercheur qui, non pas *a priori*, cette fois, mais par suite d'un raisonnement, avancerait qu'il s'agit d'un esprit — l'esprit de telle personne défunte — ne le ferait plus « parce qu'il ne comprend pas comment le phénomène en question se produit », mais parce qu'il croit avoir établi son identité, c'est-à-dire pour les mêmes raisons pour lesquelles nous disons que c'est telle personne, et non pas telle autre, qui a fait ou dit une chose, quand nous parlons des vivants.

7. — *Peut-on négliger l'hypothèse spirite dans l'étude des phénomènes médiumniques ?*

Pouvons-nous, devons-nous négliger de nous occuper de l'hypothèse spirite, en étudiant les phénomènes médiumniques ? — Il n'est pas rare de trouver des savants qui répondent affirmativement à cette question. Naturellement, ce sont des hommes tout à fait nouveaux à ces études, et qui n'ont jamais examiné à fond la question.

Il est naturel que l'on peut négliger toute hypothèse quand on étudie les phénomènes médiumniques de nature physique ; on se borne alors à la constatation objective des faits. Mais il est manifeste qu'on ne peut pas de même se passer d'examiner l'hypothèse spirite quand on s'occupe de certains phénomènes médiumniques d'ordre intellectuel, par exemple lorsque *tout se réduit à établir l'identité des personnalités qui se manifestent.* Tout les travaux que les Hodgson, les William James, les Lodge, les Hyslop, etc., ont faits avec Mrs. E. Piper sont basés sur cela. On trouvera dans ce fascicule même un compte rendu des tentatives du professeur Hyslop pour se mettre médianiquement en rapport avec son ami décédé, le docteur Hodgson. Évidemment, tout le travail se fonde sur l'examen de l'hypothèse spirite. Contrairement à ce qui a été dit par le professeur Pio Foà dans sa récente conférence (*Annales*, pp. 318-319), il s'agit donc là d'une hypothèse nécessaire, d'une hypothèse scientifiquement légitime, d'une « hypothèse de travail », qu'il est *impossible* de négliger. Peut-on la négliger dans les phénomènes médiumniques d'ordre physique ? Oui, sans doute. Mais les phénomènes physiques ne sont jamais exclusivement tels ; ils contiennent une contribution d'intelligence, et à cette intelligence nous devons appliquer l'examen de l'hypothèse spirite, comme à tout autre phénomène médiumnique intellectuel.

8. — *L'hypothèse spirite est-elle bien établie ?*

Maintenant, est-ce à dire que la légitimité de l'explica-

tion spirite de certains phénomènes médiumniques est inébranlablement établie?

Loin de là ! La presque totalité des savants, la plus grande partie des personnes d'un esprit strictement critique, qui se sont occupées de ces questions (les autres ne comptent pas) ne sont pas de cet avis. Pour ma part, non seulement je ne suis point parvenu à me convaincre du bien-fondé de l'hypothèse spirite, mais je n'ai aucune difficulté à reconnaître que je vais plutôt m'éloignant toujours de cette théorie, que me rapprochant d'elle. Pourquoi cela? Ce n'est point pour les raisons assez banales que le professeur Morselli cite à la page 342 des *Annales*, les tirant d'un livre de M. G. Negri, c'est-à-dire que les niaiseries des soi-disant esprits ne nous font point paraître cette hypothèse comme « réconfortante pour nos affections les plus sacrées, ni flatteuse pour la dignité humaine », etc. Pour ma part, j'attache tout juste autant de valeur à ces raisonnements qu'à ceux de ces croyants qui s'imaginent nous convaincre en nous demandant, par exemple, si nous voulons nous mettre au même rang que les brutes, s'il ne nous est pas pénible de songer qu'après la mort, nous ne serons pas réunis, un jour, aux personnes qui nous sont chères, etc. Il ne s'agit pas de ce que nous *désirons*, il s'agit de ce qui *est*. De la même manière, il ne s'agit point de déplorer que les hommes, qui ne brillent pas souvent par leur intelligence en ce monde, n'acquièrent pas, *ipso facto*, les plus précieuses qualités après leur décès, ni qu'ils s'occupent de faire danser les tables, au lieu de chanter des chœurs autour du trône du Très-Haut, comme les anges du Paradis de Milton. Ne sortons pas du domaine expérimental pour tomber dans la métaphysique et la théologie !

Mais, au point de vue expérimental même, les preuves que nous avons recueillies jusqu'ici sont bien insuffisantes à mes yeux. Surtout, on ne comprend pas pourquoi elles sont toujours fragmentaires, remplies de lacunes, jusqu'à ce point enchevêtrées d'erreurs. Ces personnalités de défunts, qui donnent parfois des preuves étonnantes de leur identité, nous décelant des détails secrets de leur existence, parlant exactement comme l'aurait fait l'individu en question, de son vivant, et puis ne sont pas à

même de nous dire le nom de leur femme ou de leur enfant, ou d'autres faits essentiels de la même nature, nous déroutent absolument. Je connais les théories ingénieuses, peut-être justes, par lesquelles on a voulu nous expliquer ces lacunes de l'intelligence des personnalités censées venir de l'au-delà ; j'en parle justement dans ce même fascicule, toujours au sujet des expériences du professeur Hyslop ; mais j'avoue éprouver quelque peine à plier mon entendement à des formes d'existence aussi différentes de celles où nous vivons. En dernier lieu, il nous faut bien reconnaître avec les auteurs spirites eux-mêmes, tels que Myers et Aksakof, qu'on ne voit pas comment on pourrait parvenir à établir d'une manière *certaine* l'identité d'un « esprit », et que nous devrons nous borner à une certitude relative, comme celles que nous avons sur les vérités historiques, sur les sciences non exactes, etc.

Mais en somme, peut-on sérieusement parler de l'irrationnalité de l'hypothèse spirite, de son caractère anti-scientifique, etc., alors que ce qui nous étonne dans les phénomènes métapsychiques, pris dans leur ensemble, c'est au contraire que leur enchaînement rationnel ne nous porte pas plus définitivement à constater la survie d'un esprit, d'un corps paraissant de nature « fluidique », qui se manifestent dans ces phénomènes ; ce qui nous étonne c'est la difficulté que nous éprouvons à franchir ce dernier jalon du chemin que doivent parcourir nos recherches ?

D'ailleurs, pourquoi nous attacherions-nous avec tant d'opiniâtreté à l'hypothèse spirite proprement dite ? On sait que Sir W. Crookes, par exemple, tout en déclarant n'être pas parvenu à identifier les soi-disant esprits comme des âmes de personnes défuntes, déclare au moins s'être persuadé qu'ils sont des esprits indépendants de la *psyche* du médium. Flammarion termine son livre récent sur *les Forces naturelles inconnues* en disant que l'étude des phénomènes médiumniques ne l'a pas éclairé au point de vue de l'identité des intelligences qui se manifestent par les médiums, mais qu'elle l'a porté à croire plus que jamais que :

« 1° l'âme existe comme un être réel, indépendant du corps ; 2° qu'elle est douée de facultés encore inconnues à la science ; 3° qu'elle peut agir à distance, sans l'intermédiaire

des sens ». Il en a été à peu près de même avec Lodge, W. James et un grand nombre d'autres savants.

En ces conditions, on comprend que la question de l'identité des esprits peut encore paraître une question secondaire. Ce qu'il importe d'établir c'est l'essence réelle de la nature humaine, le bien-fondé de la thèse matérialiste ou de celle spiritualiste, mais de l'établir, expérimentalement, scientifiquement; de résoudre les «problèmes de l'Univers», mais de les résoudre en ne négligeant point les coefficients les plus élevés que l'observation et l'expérimentation aient mis entre nos mains. Et surtout ne pas se contenter de mots. On ne résoud pas une question en déclarant, comme M. Morselli, que les phénomènes médiumniques sont le produit du *psychodynamisme*. Les spirites, eux aussi, sont « psychodynamistes », c'est incontestable. Seulement il s'agit de savoir comment ce psychodynamisme a permis à miss Laura Edmonds de parler une langue qu'elle ignorait, etc. Je suis donc tout à fait de l'avis de C. Flammarion lorsqu'il dit que l'hypothèse spirite doit être examinée tout aussi bien que les autres, parce que, si on n'en a pas démontré le bien-fondé, *on n'a pas fait mieux pour les autres explications* ; par contre, les discussions ne l'ont pas éliminée.

9. — *Les limites de l'agnosticisme.*

Nos efforts à la recherche de la vérité, dans cet ordre d'idées, sont-ils destinés à aboutir ?

Pourquoi pas ? Une école, aprioristique comme la plupart des autres, s'est formée sous le nom trompeur de *Positivisme*, et nous enseigne que jamais la Science ne pourra résoudre les mystères de l'au-delà. C'est le cas ou jamais de rappeler le mot fameux d'Arago : « Qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *Impossible* commet tout au moins une imprudence. »

Il est incontestable que la Science ne pourra jamais résoudre *directement* un dogme religieux abstrait : par exemple celui-ci : si Brahma est réellement (comme le prétendent



les Hindous) la première personne de la Trinité divine, émanation de Vichnou et de Siva. Devrons-nous donc renoncer à envisager scientifiquement cette question ? Ne nous empressons pas trop de conclure ! Si la Science parvenait, *verbi gratia*, à saper les fondements de la religion brahmiste à des points de vue qui tombent sous son ressort, en prouvant l'inexactitude de ses dogmes relatifs à la cosmogonie, etc., les dogmes les plus abstraits, comme celui concernant la Trinité brahmanique, tomberaient à leur tour, *indirectement*, sous les coups de la Science. C'est à quoi les « positivistes » n'avaient positivement pas songé.

Ce qui est vrai au point de vue *destructif* pourrait bien l'être aussi au point de vue *constructif*. Que de surprises de cette sorte nous a déjà réservées la Science ! « Il est évident — disait un jour Arago, oubliant ses sages conseils au sujet de l'*impossible* — que nous ne pouvons et ne pourrons jamais connaître la composition chimique d'une étoile. » Il remarquait qu'en effet, quand même un fragment de cet astre tomberait sur notre globe, nous ne saurions pas d'où il nous vient. La chose était en effet si *évidente*, que personne ne songea alors à la contester ; seulement, quelques mois après, la *spectroscopie stellaire*, que personne ne pouvait prévoir, permettait aux astronomes d'analyser la composition chimique des astres. Kant avait à peine proclamé les limites du *connaissable*, que ce génie, frappé par les phénomènes de clairvoyance et de télesthésie présentés par Swedenborg, devait avouer que ces faits, et d'autres semblables, nous permettraient peut-être un jour de sonder les mystères de ce qui paraissait l'*inconnaissable* et de prouver que nous vivons continuellement, sans nous en douter, en rapport avec le monde des esprits.

Ignoramus ! devons-nous donc déclarer avec le professeur Foà, et non *Ignorabimus* ! mot d'une humilité arrogante. Nous sommes donc, nous, ceux qui ont une plus grande idée de la mission et de l'avenir de la Science ; non pas ceux qui lui indiquent des Colonnes d'Hercule et lui crient : *Tu n'iras pas plus loin* !

10. — *L'avenir de la psychologie.*

Pour le moment, tout est encore vague et incertain ; nous sommes encore dans le domaine du Chaos.

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?...
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit.

C'est toujours « l'époque en travail » dont parlait Victor Hugo dans les *Châtiments*.

Mais au cours d'un petit nombre d'années, depuis que l'étude des phénomènes métapsychiques a été entreprise par l'observation et l'expérience, on a obtenu des résultats plus importants, parce que plus positifs, que ceux auxquels étaient parvenus les chercheurs qui se sont succédé jusqu'à ce jour, y compris les psychologues officiels qui méconnaissent encore ces phénomènes, et qui, par ce seul fait, appartiennent désormais au passé. La nature humaine est apparue aux yeux des investigateurs audacieux sous un jour absolument nouveau. Les psychologues qui ont constaté ces phénomènes et ont su en tirer parti seront un jour considérés d'autant supérieurs à leurs confrères d'hier et d'aujourd'hui, que les astronomes ayant reconnu le système de Copernic sont considérés au-dessus de ceux qui suivaient le vieux système de Ptolémée, quelle qu'ait pu être leur science sur des questions de détail.

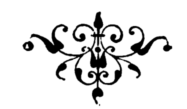
En ces conditions, l'indifférence de la plus grande partie du public et des savants vers ces études pourrait naturellement surprendre, si des circonstances différentes, que plusieurs auteurs ont déjà signalées, et qu'il serait inutile de répéter ici, ne l'expliquait pas dans une certaine mesure. « Ils ne savent pas ! » Ils sauront peut-être bientôt, et on ne sera pas trop fier d'avoir été des derniers à reconnaître ces vérités scientifiques.

La portée de l'étude des facultés psychiques supernormales sera sans doute considérable ; mais on ne peut dire encore si, comme le croyait Myers, elle correspondra à une *Instauratio magna* dans la connaissance de l'être humain au point de vue scientifique. On a déjà de fortes raisons pour

le croire. Le doute ne tardera pas, espérons-nous, à être résolu ; ce n'est peut-être pas le crépuscule du soir, mais celui du matin, qui se manifeste à nos yeux étonnés :

Esprit de l'homme ! attends quelques instants encore :
Ou l'Ombre va descendre, ou l'Astre va surgir !

C. de Vesme.



ALBERT DE ROCHAS

NOULA

Histoire ou Roman ?

Les lettres que je publie aujourd'hui décrivent un phénomène de hantise fort curieux mais qui n'a rien d'improbable, car il se rapproche d'autres cas déjà connus et étudiés.

Je n'avais pas jusqu'ici jugé opportun de les faire connaître parce que, n'ayant rien pu vérifier par moi-même, il me restait des doutes sur la véritable personnalité de leur auteur.

En les relisant au bout d'une dizaine d'années, j'ai été frappé de leur ton de sincérité et en même temps de leur intérêt psychologique. J'ai pensé que, quelque fût le mystère dont mon correspondant ait paru vouloir s'entourer sans que je puisse comprendre le motif d'une banale mystification, elles méritaient d'être connues, ne fût-ce qu'au point de vue littéraire, car il ne doit pas être un médiocre romancier l'écrivain capable d'exprimer avec un tel charme de naïveté et une mélancolie si attrayante, l'état d'âme d'un de ces malheureux sensitifs qui, jouissant de facultés supérieures, se voient traités de fous par les êtres plus ou moins grossiers qui les entourent. J'ai reproduit ces lettres littéralement avec leurs fautes de français en me bornant à rectifier la ponctuation souvent défectueuse.

Le nom dont elles sont signées paraît être un pseudonyme, car c'est celui que porte le comte de X..., qui m'a écrit n'avoir jamais eu de parent en Russie et m'a prié de le changer, si je les publiais. J'ai donc choisi un autre pseudonyme, mais il est assez transparent pour que l'on puisse reconnaître le premier si on avait

des raisons de les rapprocher. Mme L. de X. est donc devenue Mme L. d'Hautevoie.

Les enveloppes écrites en russe que Mme d'Hautevoie m'envoyait pour réponses portent le nom du domaine de Dobrypol par Vilna mais sans indiquer celui du destinataire. Ci-joint la phototypie d'une de ces enveloppes.

par Vilna

Russie

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que Vilna était voisin de Minsk où a habité M. de Narkiewics-Yodko avec qui j'avais fait, l'année précédente, en mars 1895 à Paris, des expériences relatives à la photographie du corps astral, expériences à la suite desquelles j'ai été conduit à supposer qu'il s'était servi, au moins pour quelques-unes, de plaques truquées.

Enfin il y a lieu de s'étonner que la dernière lettre, reproduite ci-après et qui a été certainement écrite par une femme de chambre (1), indique pour adresse *la poste restante* au lieu de l'hôtel où Mme d'Hautevoie avait dû descendre, sans parler de l'initiale L de son prénom changé en G et enfin de l'écriture volontairement illisible de la signature.

Lettre I.

Dobrypol (Lithuanie russe).

15/3 juillet 1897.

Monsieur,

Une personne de passage ici m'apprend que vous vous occupez d'une maladie spéciale que je ressens moi-même.

(1) Elle est écrite sur du papier orange d'un ton très violent avec une grosse vignette coloriée représentant une marguerite.

Je ne suis pas Française ; aussi pardonnez-moi si je m'explique mal.

Voici ce dont il s'agit.

Depuis très longtemps, cinq ans au moins (j'en ai vingt et suis mariée, mais mon mari qui était Français est mort il y a un an et je n'ai été mariée que deux mois seulement) ; je disais donc que, depuis cinq ans, les médecins ne comprennent rien à ce que je ressens. Figurez-vous que, lorsque je ne suis pas accompagnée d'une personne qui occupe ma pensée par sa conversation, je vois (et je vous assure que cela existe réellement, malgré tout ce que les médecins disent en affirmant que c'est seulement mon cerveau qui est malade), je vois toujours, dès que je suis seule, une autre personne qui, elle, est silencieuse, répète mes moindres gestes et n'est en rien semblable à moi. Je suis blonde, elle est brune ; je suis maigre, elle est grassouillette. Personne autre que moi ne la voit ; et cependant la photographie que l'on a faite de moi donne une ombre à laquelle le photographe ne comprend rien et qu'il a beaucoup de peine à effacer, car cette ombre fait en quelque sorte partie de moi. Je souffre beaucoup de cette double personne et n'ose en parler à personne, car j'ai toujours peur que l'on pense que je suis folle et je suis bien malheureuse.

Croyez-vous que je puisse guérir de cette horrible maladie ? Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'est affreux d'entendre respirer, lorsqu'on est couché, une autre personne que l'on ne voit pas comme tout le monde, et comme je pleure toujours.

Mon mari, lui, ne voyait pas non plus ; mais, lorsqu'il entrait dans ma chambre et que je n'étais pas éveillée, il voyait disparaître, disait-il, une forme vague et qu'il ne pouvait pas distinguer. Les autres personnes ne voient pas, par parti pris.

Je vous en prie, Monsieur, aidez-moi. Je suis seule, orpheline, riche, et je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, quelque difficile que ce sera.

La personne qui m'a parlé de vous ne sait pas si vous êtes docteur ; c'est pourqoui je n'ose vous demander le prix de vos conseils ; mais, je vous en prie, Monsieur, ne voyez là que la crainte de vous froisser ; et si vous désirez, quelle que soit la chose, je vous enverrai avant même.

En ce moment, Elle est là, a sa main sur la mienne, un peu au-dessus, et son visage est triste. Il me semble qu'elle pleure; tant pis! je la déteste.

Je vous joins une enveloppe, car je crains que vous ne connaissiez pas le russe.

Veuillez agréer, Monsieur, ma reconnaissance et mes salutations.

L. D'HAUTEVOIE.

(Mon mari était Français.)

RÉPONSE A LA LETTRE I.

(Analyse.)

J'ai répondu à Mme d'Hautevoie qu'on connaissait de nombreux exemples de personnes qui, sans être folles le moins du monde, voyaient soit leur double, soit des fantômes qu'on supposait représenter des morts, et que ces doubles ou ces fantômes peuvent souvent impressionner la plaque photographique.

Je lui ai conseillé de se faire photographier de nouveau, mais dans une demi-obscurité, et de poser assez longtemps pour pouvoir fixer ces apparences d'une faible luminosité, sans se préoccuper de garder une immobilité fatigante puisque ce n'était pas son image à elle qu'il s'agissait d'obtenir.

J'ajoutai que, pour pouvoir lui répondre d'une façon plus précise, je désirais connaître exactement la façon dont s'était développée la singulière faculté dont elle souffrait.

Je terminai en disant que je n'étais pas docteur, que je ne faisais pas de médecine et que, au lieu de me faire payer, je lui serais très reconnaissant de me permettre d'étudier un cas aussi intéressant que le sien pour les sciences psychiques dont je m'occupais.

Je lui envoyai en même temps ma brochure sur les états profonds de l'hypnose ainsi qu'une liste d'ouvrages qu'elle pourrait utilement consulter et en tête de laquelle se trouvait l'Animisme et Spiritisme *d'Aksakoff.*

LETTRE II.

Dobrypol (Lithuanie russe).

24/12 juillet 1897.

MONSIEUR,

Je vous remercie bien vivement et ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance puisque vous êtes si bon pour vouloir bien accepter d'essayer ma guérison.

J'écris, en même temps qu'à vous, à un photographe de Saint-Pétersbourg pour qu'il vienne effectuer, suivant vos indications, ma photographie ; et, dès que ce sera fait, je vous les enverrai. En attendant je vous donnerai quelques détails sur mon enfance et ma famille.

Du côté de mon père descendant des princes Radziwil et lui comte Swykouski, il n'y a rien qui puisse être comparé à moi ; nulle altération mentale n'a été constatée parmi mes ancêtres.

Du côté de ma mère qui était Circassienne, je ne puis vous renseigner, car je ne connais guère ma famille de ce côté-là ; seulement ma mère, qui est morte le lendemain de ma naissance, était extrêmement nerveuse, et je lui ressemble énormément.

J'ai perdu mon père quand j'avais dix-sept ans. Il remplaça pour moi la mère que je n'avais pas et fut très affecté de ma maladie qu'il essaya de combattre par tous les moyens possibles.

J'ai toujours vécu avec ce double personnage que j'appelle *Noula !* Lorsque j'étais enfant je ne le voyais pas ; mais, toujours dans mes jeux, il y avait pour moi l'impression que je n'étais pas seule. On me voyait toujours répondre à des questions qui semblaient aux autres faites par mon imagination. A qui répondai-je ? Je ne sais et n'ai nullement le souvenir des faits dont je vous parle; mais mon père, lorsqu'on me soumit aux médecins, se rappela parfaitement cela. Ce que je puis vous affirmer, c'est que je ne prenais nul plaisir à jouer avec les autres enfants, me suffisant parfaitement seule ; et, du reste, je ne l'étais pas.

Je vis Noula lorsque je sortis de l'enfance pour être jeune

fille (1). Sa première apparition, qui eut lieu un jour que j'étais à cheval avec mon père qui m'accompagnait toujours, me sembla si étonnante que, tout d'abord, je crus à une hallucination.

Voici comment :

Ordinairement je montais un cheval habitué à moi et dressé pour la selle. Ce jour-là, j'eus la fantaisie de monter un cheval étalon n'ayant jamais été monté encore. Tout d'abord, je fus maîtresse de lui ; puis, un caprice le prenant, il partit avec rapidité. Que se passa-t-il ? Je ne sais ; mais, tout à coup, il redevint doux, et, devant mes yeux, j'aperçus Noula ! mais, très distinctement ! Je crus d'abord qu'une personne, me voyant en danger, avait arrêté mon cheval et je voulus la remercier. Mon père me rejoignit alors et commençait à me gronder doucement sur ma fantaisie lorsque, me regardant, il me vit si changée qu'il eut peur, très peur ! (je sentais précisément à ce moment une sensation étrange et que je ressens quelquefois encore : c'est la sensation d'un vide immense, comme si je me sentais dans l'air) (2). Il avait beau m'appeler, je ne répondais pas. Il put me prendre dans ses bras, me descendre ; toujours j'avais ce regard fixe et les yeux dilatés qui l'effrayaient tant. Cela dura peut-être une minute et cependant ce fut très long. Lorsque je sortis de cet état, mon premier mot fut : « Tu l'as vu, dis ? » Mon père ne comprenait pas et ses yeux me regardaient si peureusement que je devinai de suite sa pensée. Je lui racontai alors ce qui s'était passé, et, avec sa logique de mathématicien, il conclut que ma frayeur m'avait donné une hallucination ; mais je sentais, moi, que non ! Mais je voulais le rassurer ; il avait si peur pour moi.

Nous rentrâmes alors sans nouvel accident ; je faisais tous mes efforts pour paraître gaie ; et cependant j'avais peur ! En rentrant, mon père me conduisit à ma chambre, car il sentait que j'étais souffrante. Il s'éloigna un instant pour me laisser à ma toilette. Et là, quand je fus seule,

(1) Les personnes qui s'occupent de sciences psychiques savent seules que les phénomènes d'extériorisation du corps astral se manifestent généralement pour la première fois au moment de la puberté. A. R.

(2) Cette sensation était probablement due au dégagement du corps astral. — A. R.

elle revint !!! Mes cris rappelèrent mon père qui fit venir notre docteur, car lui ne voyait rien. Et, quand il arriva, ce bon docteur me donna un peu de calme en m'administrant quinze gouttes d'opium qui eurent pour résultat de me faire sommeiller.

Voici, Monsieur, la première visite de Noula. Je vous l'ai racontée en détails, car tous les moindres me sont restés dans la mémoire. Et, depuis ce temps. Noula devient de plus en plus distincte pour moi, surtout depuis que je m'affaiblis, car la tristesse de ma vie influe fâcheusement sur mon état de santé. Je suis très anémiée et frêle ; Noula, elle, est forte et bien portante.

Je ne puis vous raconter les innombrables médecins que j'ai visités, les bromures avalés et l'hydrothérapie subie ; en France surtout où l'on m'a positivement torturée. Un docteur crut qu'il arriverait à un résultat en essayant le magnétisme ; et il ne put arriver à m'endormir, malgré ses machines électriques. Cependant je me sentais pleine de confiance dans cette méthode.

Plusieurs ont donné à ma maladie le nom d'hystérie. Je ne puis y croire, car je suis, il me semble, plutôt apathique, d'humeur toujours égale. Je n'ai que l'ennui d'être extrêmement sensible, autant pour les gens que pour les bêtes. Ainsi l'habitude en Russie est que les paysans et les serviteurs marchent pieds nus. Il m'est impossible de voir cela ; je frissonne et je leur donnerais n'importe quoi plutôt que de voir cela. On le sait si bien que chaque paysan, travaillant autour du château, porte sur son épaule une paire de souliers qu'il s'empresse de mettre dès qu'on me sait dans le parage.

Mon mariage me rendit bien triste, car je souffrais encore à ce moment et plus que jamais de Noula. Je vous dirai pourquoi ! J'aimais beaucoup mon mari qui me fut enlevé par le choléra si fréquent dans mon pays.

Je vous ai dit maintenant ce que vous désiriez savoir. Puissiez-vous y voir l'espérance de me guérir un jour ! Moi je ne l'ai plus ; aussi ma vie est-elle bien triste malgré mes vingt ans et ma fortune. Très entourée dans le monde où je vais le moins possible, car j'apporte avec moi un sentiment de tristesse qui impressionne même les plus follement gais, je ne vis pas ; je me meurs.

Quand vous le désirerez j'irai en France, ou du moins près de vous ; car j'étais décidée déjà à partir prochainement pour Le Mans, dans la Sarthe, où un parent de mon mari, que j'aime beaucoup, habite. Je vous donnerai ma nouvelle adresse lors de mon départ.

Croyez-vous qu'il me faudra quelque temps à Paris ? Un mois, ou plus ? Car, dans ce cas, j'emmènerais mes serviteurs habitués à moi et desquels je me passe difficilement.

Je suis un peu tourmentée. Je parle le français avec un accent assez prononcé, et je crains que vous ne me compreniez que difficilement. Enfin, vous me pardonnerez en songeant que je suis étrangère.

Voulez-vous me pardonner une indiscrétion ? Mais songez que je suis seule et dois me remettre absolument entre vos mains. Êtes-vous jeune ?

J'espère, Monsieur, que vous ne verrez rien d'incohérent dans mes lignes; car je souffre horriblement lorsque je vois, dans les yeux de ceux qui m'entourent, la pensée que j'ai le cerveau atteint. Je vous en prie, Monsieur, rassurez-moi à ce sujet, ou dites-moi franchement : « Oui, je vous crois malade ». Dans ce cas, je m'inclinerais devant votre arrrêt et chercherais dans ma foi religieuse la résignation qui m'est nécessaire.

Je n'ai pas encore reçu votre brochure ; je crains que vous n'ayez pas bien rédigé l'adresse. Ci-joint deux enveloppes et, à chaque fois, je vous en joindrai autant.

Votre bien sincèrement reconnaissante.

L. de Hautevoie.

Réponse a la lettre II.

(Analyse.)

J'ai répondu à Mme d'Hautevoie que j'avais soixante ans, que j'étais marié, père et grand-père. Je lui ai dit que j'étais sur le point de m'absenter pendant plusieurs semaines pour aller soit à ma maison de campagne en Dauphiné, soit

à Bordeaux chez un de mes amis pour étudier un médium célèbre, Eusapia Paladino qui pouvait dans certaines conditions remuer les objets sans les toucher et attribuait cette faculté à un être invisible nommé John qui l'accompagnait constamment et puisait sa force dans son corps astral à elle.

Je lui parlai également de Mme d'Espérance, femme très distinguée sous tous les rapports, amie d'Aksakof, et que j'avais aussi l'honneur de connaître personnellement. Dans son enfance elle avait éprouvé des sensations analogues à celles de Mme d'Hautevoie, relativement à la présence des invisibles qui aujourd'hui se matérialisaient de manière à pouvoir être vus et touchés par tous les assistants.

Enfin je demandai quelle était l'origine du nom de Noula.

Lettre III.

Dobrypol.

3 août 1897,

Monsieur,

Je vous envoie par ce même courrier douze photographies sur lesquelles vous allez trouver distinctement ce dont je vous ai parlé. La 7e et la 9e pose ont été les meilleures. J'ai attribué ce résultat au vêtement noir dont j'étais vêtue et qui a fait ressortir d'une façon distincte la personne qui m'entoure et qui, elle, est vêtue de quelque chose de flou, qui me paraît blanc.

Vous l'avouerai-je, Monsieur, je suis ravie ! Car enfin je suis persuadée n'être pas hallucinée ; j'ai les preuves palpables que non seulement moi, mais d'autres peuvent voir Noula. Et cela me réconforte un peu.

Mon photographe m'a paru positivement effrayé et n'a plus voulu, pour rien, recommencer d'autres poses lorsqu'il a vu les épreuves ainsi, et aujourd'hui je regrette de n'être pas allée à l'étranger pour faire ce travail.

J'ai reçu votre brochure que j'ai lue avec beaucoup d'intérêt ; et, lorsque je serai en France, je me procurerai les ouvrages qui m'occupent et que vous avez bien voulu me signaler.

Je suis tellement intéressée par les manifestations de votre Eusapia que je vous prie, Monsieur, de bien vouloir m'autoriser à faire partie du cercle de vos amis et me permettre de voir de près cette personne. Va-t-elle rester longtemps à Bordeaux ? Si oui, je pourrais modifier mon voyage et aller dans cette ville assister à quelqu'une de vos expériences. Naturellement je paierai ma part de frais que cause cette personne; mais je me demande quelle attitude prendrait Noula avec les manifestations de John. C'est vous dire que je m'intéresse beaucoup et qu'Elle me paraît moins gênante depuis que je vous ai lu. Vos bonnes paroles m'ont réconfortée et, si je puis être utile à vos travaux, je m'y prêterai de très bonne grâce. Vous n'avez toujours pas à craindre avec moi, ce qui l'est toujours avec certaines classes de la société et que l'on reproche également à votre Eusapia, c'est-à-dire la supercherie ayant pour but l'appât d'un gain quelconque, car j'ai lu autrefois qu'Eusapia, en Angleterre, avait été prise en flagrant délit; mais je suis persuadée maintenant que vos études ne sont basées que sur des faits certains.

Je vous serai reconnaissante de vouloir bien taire mon origine et mon nom à mon compatriote Aksakof ; j'ai la crainte la plus grande d'être regardée comme un phénomène. Merci à l'avance.

Je serais déjà partie d'ici si je n'étais retenue près d'une parente malade qui habite près de moi ; mais un mieux sensible se manifeste et je partirai maintenant dès que vous m'aurez répondu, car je désire vivement voir cette femme, si du moins vous croyez qu'il n'y ait aucun inconvénient pour ma santé personnelle.

J'espère, Monsieur, que, lorsque je serai en France, vous voudrez bien me présenter à Mme de Rochas si elle n'a pas trop de répugnance à se trouver en compagnie de Noula. En tout cas, je l'envie bien vivement d'être au nombre des heureux mortels qui, plus éclairés que moi, peuvent vivre d'une vie intellectuelle éclairée par des savants comme vous ! Votre beau pays que j'ai voulu faire mien en devenant Mme de Hautevoie m'a toujours attirée ; votre littérature et vos sciences sont pour moi un étonnement et j'y découvre chaque jour des beautés.

Pourquoi j'appelle cette personne Noula ! Il m'est impossible de vous le dire ; je ne sais pas. Il me fallait désigner cet être par un nom quelconque et je lui ai donné, dès les premiers jours, ce nom qui est un dérivatif d'Anna.

J'ai déjà cessé l'emploi des médicaments tels que le bromure que j'absorbe depuis longtemps et qui finissait par influer fâcheusement sur ma mémoire.

Je suis toujours accompagnée de Noula qui me paraît être triste ; car, réellement, il y a des nuances sur cette belle physionomie. Vous verrez, Monsieur, comme elle est jolie et pleine de santé, tandis que moi je parais être chétive. Après tout, c'est peut-être moi l'ombre ! — Vous voyez que je plaisante déjà, j'ai tant d'espoir — Et surtout vous m'avez jugée saine d'esprit. Ah ! voyez-vous ! C'était le plus terrible pour moi. Je sentais bien que mon intelligence se développait au contraire ; et cependant on me croyait folle ! Et vous, non !

Voulez-vous me permettre de vous dire ce que j'ai fait ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! Voici :

Figurez-vous qu'il y a deux jours j'ai dit à Noula : « Représente-moi M. de Rochas ». Je l'ai bien priée et j'ai eu le portrait que voici ; vous me direz si je me suis hallucinée ou si l'hallucination a été exacte.

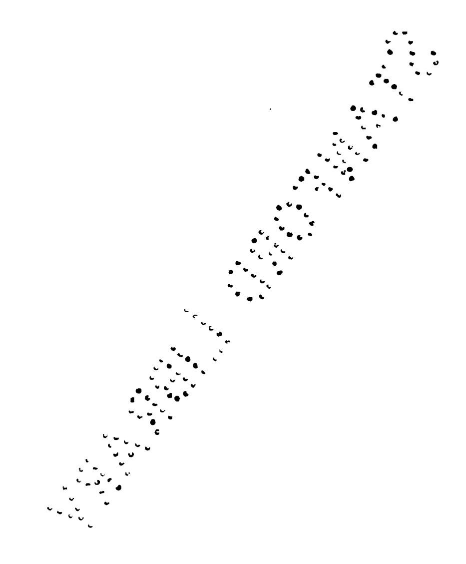
Vous étiez un peu gros ; de grandeur moyenne, mais plutôt grand ; des yeux petits enfoncés dans l'arcade sourcilière, mais des yeux très perçants. Vous étiez brun et légèrement chauve : une moustache noire un peu hérissée, mélangée de blanc, et de très jolies mains, avec une bague ; et vous étiez très parfumé, surtout vos mains, car j'ai prié Noula de passer vos mains sur ma figure (1).

Peut-être allez-vous rire de ce portrait qui est sans doute le contraire de ce qui est ; car c'est la première fois que je prie Noula. Jusqu'ici, ne sachant qui elle était, j'en avais

(1) Je demande pardon au lecteur de joindre ici un portrait de moi fait vers cette époque ; mais cela lui permettra de juger à quel point l'hallucination de Mme d'Hautevoie a été véridique si personne de ma connaissance ne lui a décrit ma personne. Je dois ajouter que j'ai l'habitude de me servir de savon parfumé pour ma toilette et de porter une chevalière d'or très apparente à l'annulaire de la main gauche.



Le Colonel ALBERT DE ROCHAS



peur. Maintenant que je la crois d'une autre essence que la mienne j'essaie de m'y intéresser.

Mais je vous ennuie, Monsieur, car j'abuse vraiment de vos précieux instants. Pardonnez-moi donc et veuillez croire à mes sentiments reconnaissants.

L. D'HAUTEVOIE.

LETTRE IV.

(Analyse.)

J'attendais pour répondre à la lettre III d'avoir reçu les photographies qu'elle m'annonçait. Au bout d'une quinzaine de jours, je reçus une nouvelle lettre de Mme d'Hautevoie me disant que son envoi avait été arrêté à la poste parce qu'elle avait mis, derrière les épreuves, des annotations mansucrites sans avoir pensé à les déclarer. Elle avait été pour cela condamnée à une amende, ce qui lui était tout à fait indifférent, mais le vrai malheur c'est que l'administration avait confisqué les photographies.

Elle allait tâcher de s'en procurer de nouvelles et me les porterait bientôt parce qu'elle avait hâte de quitter Dobrypol où règnait en ce moment une violente épidémie de choléra.

Elle me manifestait son inquiétude de se trouver isolée à Paris où elle n'était allée que jeune fille, avec son père, et me suppliait de charger une agence de lui trouver, dans un quartier paisible et aussi près que possible de l'École polytechnique, une villa où elle pourrait s'installer avec ses serviteurs ordinaires.

Je reçus cette lettre en Dauphiné, chez ma mère, où se trouvaient réunis à ce moment ses enfants et ses petits-enfants. On s'effraya du mot de choléra et on me pria de brûler la lettre venant d'un pays contaminé. C'est ce que je fis et ce qui explique pourquoi je ne la reproduis pas ici. Je m'attendais, du reste, à voir arriver prochainement à Paris Mme d'Hautevoie, mais, le 18 septembre, je reçus chez moi, à Voiron, la lettre suivante après laquelle je n'eus plus aucune nouvelle la concernant.

LETTRE V.

Varsovie, le 16 septembre 1897.

MONSIEUR,

Mme G. d'Hautevoie, très souffrante depuis quelque temps, me prie d'être son interprète auprès de vous.

Elle a quitté la Lithuanie et est actuellement à Varsovie *dans le même état de santé que vous connaissez* (1).

Pourriez-vous être assez bon de bien vouloir lui écrire quand vous serez de retour à Paris, car elle fixera son voyage sur le vôtre.

Ce voyage la préoccupe beaucoup ; car, comme vous le savez, la ville l'effraie et elle craint de vous occasionner un grand dérangement pour vos visites journalières.

L'état de santé de Mme d'Hautevoie n'a rien d'inquiétant, mais elle est très affaiblie par la maladie.

Veuillez agréer, Monsieur, toutes mes civilités.

(Signature illisible.)

Mme Vve d'HAUTEVOIE,
Poste restante,
Varsovie.

P. S. — Par ses nombreuses démarches, Mme d'Hautevoie a obtenu ses photographies ; elle les apportera elle-même.

Depuis ce moment, je n'ai plus eu aucune nouvelle de Mme d'Hautevoie.

Est-elle morte naturellement à Varsovie des germes du choléra apportés de son pays ou de l'épuisement provoqué par le vampirisme de Noula ? Ou encore cette malheureuse jeune femme, sans père, ni mère, ni mari, ni enfants, a-t-elle été assassinée par des malfaiteurs qui l'ont dépouillée de ce qu'elle emportait avec elle ? Peut-être même a-t-elle été victime de gens qui, pressés de jouir de son héritage, ont pu, sinon provoquer sa mort, du moins la faire ensevelir vivante dans un asile d'aliénés ?

(1) Souligné dans l'original. — A. R.

Qui sait si les *Annales*, qui aujourd'hui pénètrent un peu partout, ne tomberont pas sous les yeux soit de ses parents de Russie ou de ceux de son mari dans la Sarthe, soit des médecins qui l'ont soignée à Dobrypol, à Varsovie et à Paris ; ou du photographe qu'elle a fait venir à grand frais de Saint-Pétersbourg ?

Je suis certain de ne pas être le seul à souhaiter la solution de cette énigme qui joint un intérêt scientifique à celui de simple curiosité.

ALBERT DE ROCHAS.



Expériences avec M[me] Piper depuis la mort du D[r] Hodgson

Le professeur Hyslop est porté à croire d'être parvenu à se mettre en rapport avec son ami décédé. La valeur de ses théories et de ses preuves.

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de New-York, vient de publier dans les numéros de février, mars et avril du nouveau *Journal of the American Society for Psychical Research*, dont il est le Directeur, un rapport sur les expériences qu'il vient de faire au moyen du célèbre médium, Mme Eléonore Piper, dans le but d'obtenir des messages médiumniques paraissant venir du docteur Richard Hodgson, secrétaire de la *Society for Psychical Research* pour l'Amérique, dont les recherches par la médiumnité de Mme Piper sont universellement connues, et dont la mort a été annoncée, il y a deux ans environ. Le professeur Hyslop ne limite pas toutefois son compte rendu aux phénomènes qui se sont produits au moyen de Mme Piper, et il en indique ainsi les motifs:

Les investigateurs scientifiquement sceptiques n'auraient pas été facilement convaincus par de prétendus messages du docteur Hodgson venant de cette source. Ils auraient voulu s'assurer que Mme Piper n'avait pas le moyen de connaître les faits qui doi-

vent établir l'identité personnelle des communicateurs, vrais ou supposés, avant d'accepter même l'hypothèse de la télépathie. Il me faut donc respecter cette attitude, en citant des faits qu'on ne puisse pas expliquer par le hasard ou par une simple induction faite par le médium. Non pas que l'on doive mettre en doute l'honnêteté de Mme Piper, car il a été suffisamment prouvé par les recherches faites jusqu'à ce jour qu'elle n'a jamais même cherché à avoir recours à la fraude. Mais nous devons aussi nous garder des reproductions inconscientes de connaissances que le médium peut avoir acquises d'une façon parfaitement légitime. Le docteur Hodgson a été si longtemps en rapport avec Mme Piper, que nous ne pouvons pas savoir, sans quelque affirmation *ante mortem* de sa part, ce qu'il peut lui avoir dit au sujet de lui-même et de sa vie. Cela ne serait pas à craindre avec des personnes absolument étrangères au médium; mais un homme ayant travaillé dix-huit ans à expérimenter avec Mme Piper se trouve exposé au soupçon qu'il ait pu lui dire d'une manière fortuite bien des choses qui peuvent ensuite prendre la forme d'une simulation inconsciente de sa personnalité.

Voici quelques-uns des incidents que rapporte le docteur James Hyslop.

Un épisode important s'est produit à ma première séance après le décès du docteur Hodgson. Après avoir parlé de quelques discussions que nous avons eues ensemble au sujet de mon rapport sur le cas Piper dans le printemps de 1900, et après avoir dit quelques mots de sa lettre posthume, Hodgson dit tout à coup : « Rappelez-vous que j'ai dit à Myers que nous parlerions nègre » (*talk nigger talk ;* c'est-à-dire un langage difficilement compréhensible). Je compris immédiatement, étant donné ma familiarité avec cette espèce de phénomènes, qu'il y avait là quelque erreur, et je dis, en parlant à la main avec laquelle Mme Piper écrit, comme nous le faisons toujours : « Non ; vous devez l'avoir dit à quelqu'un d'autres ». Hodgson répondit : « Ah ! oui, James. Je me souviens que c'est à Will James (1). Il comprendra. Vous souvenez-vous des désaccords entre lui et moi au sujet de notre hypothèse sur la théorie spirite ? » Je ne savais rien de tout cela, et j'écrivis au professeur James, qui était alors en Californie, de s'assurer si le docteur Hodgson ne lui avait jamais fait cette observation... Le professeur James répondit qu'il ne se souvenait pas d'un incident de cette espèce. Quand nous revînmes à Cam-

(1) Le professeur William James.

bridge à la fin du printemps, M. James fils reparla de cet incident à son père, qui affirma de nouveau ne pas se souvenir de cela. Le jour même, se trouvant à déjeuner avec M. Piddington, il exposait à son hôte quelle était son opinion au sujet des personnalités qui se manifestaient dans la trance de madame Piper. Le professeur James ne leur attribue pas un caractère spirite ; il les considère comme des personnalités secondes de madame Piper, qui lui sont inspirées par sa connaissance des mêmes personnalités qui se présentaient dans la médiumnité de Stainton Moses, ainsi que par le développement de l'influence du docteur Hodgson durant ces expériences. Au cours de ses explications à ce sujet, il dit à M. Piddington avoir déclaré à plusieurs reprises au docteur Hodgson que, s'il ne montrait pas un peu plus de tact, il changerait le langage divin de ses personnalités en un *nigger minstrel talk* (littéralement, « langage de ménestrel nègre »), et alors il se souvint tout à coup de ce qui avait été dit dans les communications du docteur Hodgson, et m'écrivit les faits.

Les lecteurs remarqueront ce fait important, que ce n'est donc pas le docteur Hodgson qui avait fait au professeur James l'observation dont il s'agit, et qu'il ne s'agissait point de la difficulté de communiquer, mais de la nature des personnalités se manifestant dans la trance; c'est le professeur James qui avait parlé de *nigger talk*. Le contenu de la communication suffit à établir l'identité des personnes et leurs rapports entre elles, mais montre une confusion mentale entre l'incident rappelé par le professeur James et le sujet des discussions qui avaient eu lieu entre eux sur la condition mentale des communicateurs, que le docteur Hodgson et moi nous avions tâché d'expliquer à notre ami commun. L'affirmation de Georges Pelham (1), selon laquelle les désincarnés doivent se mettre dans un état semi-hypnotique pour communiquer avec nous, paraît recevoir une confirmation par cet incident, puisqu'il s'agit d'une espèce de délire complètement différent des phénomènes télépathiques ou autres, alors que la forme prise par la communication ne peut pas être facilement expliquée par des hypothèses ordinaires.

Peut-être qu'avant d'avoir recours aux hypothèses spirites et télépathiques pour expliquer cet épisode, on devrait tout simplement supposer que Hodgson (peut-être même William James) avaient parlé devant Mme Piper de la phrase relative au « langage nègre » ; la confusion se serait

(1) L'une des principales personnalités qui se manifestent par la médiumnité de Mme Piper.



faite ensuite dans la mémoire subconsciente du médium. On ne voit vraiment pas dans la teneur de la communication rien qui doive nous faire exclure absolument cette hypothèse, qui sera toujours moins extraordinaire que les hypothèses supernormales dont il a été question plus haut. — M. Hyslop continue :

Voici un autre incident de quelque intérêt. Nous avions travaillé ensemble pour le projet qui a été ensuite réalisé après sa mort, c'est-à-dire la formation d'une Société américaine indépendante. Nous nous étions rencontrés, dans l'été de 1904, au Putnam's'Camp, dans les Adirondacks, pour en parler, et nous l'avons fait, nous mettant d'accord au sujet des lignes principales du programme. Nous avions l'intention d'en causer de nouveau l'été suivant (1905) au même endroit, plus spécialement au sujet de certains points dont nous ne nous étions pas encore occupés au cours de notre première entrevue, dans laquelle nous nous étions limités à tracer les grandes lignes du projet. Mais il ne se trouvait pas au Camp lorsque je m'y rendis, et je le manquai. Il m'écrivit alors qu'il retournerait à Boston en passant par New-York, ou qu'il ferait expressément un voyage dans cette dernière ville, après son retour, pour venir à une conclusion. Il ne put le faire aussitôt qu'il l'avait prévu, et il décida enfin qu'il viendrait après les vacances. Moins de deux semaines avant l'époque fixée pour ce voyage, il était dans la tombe. Après cela, les lecteurs apprécieront les communications qui suivent.

Après avoir exprimé son plaisir de voir le monde nouveau au delà de la mort — circonstance qui n'a aucun intérêt rationnel dans cette discussion — il changea d'argument. Je cite le texte du dialogue, en plaçant entre parenthèses ce que je dis, à la différence de ce qui a été écrit automatiquement par Mme Piper.

— Je dois vous parler maintenant du rendez-vous que nous nous étions fixé avant mon décès.

— (Quand devait avoir lieu le rendez-vous ?)

— J'avais proposé de nous rencontrer à New-York, le (suit la date).

— (Oui, c'est cela).

— Personne ne peut connaître ces projets autant que vous.

— (Sans doute).

— Vous souvenez-vous de mon désir de publier mon rapport la saison prochaine ? Oui, des extraits ?

— (A quoi se rapportaient-ils, ces extraits ?)

— Je désirais publier des extraits de nos expériences télépathiques.

— (C'est bien. Ce n'est pas ce que je pensais. Mais continuez.)

— Je voulais aussi publier des extraits sur la nature spirite des expériences tendant à prouver l'identité des communicateurs désincarnés (*test experiments*), et ma théorie en réponse à quelques critiques venant de Mme Sidgwick.

Il faut savoir que le docteur Hodgson se proposait, en effet, entre autres choses, de répondre aux observations critiques de Mme Sidgwick au sujet du rapport qu'il avait publié en 1899 et de faire paraître cette réponse dans la première livraison du journal de la nouvelle Société. Nous étions tombés d'accord sur ce point. Nous pouvons supposer que Mme Piper connût son désir de répondre à Mme Sidgwick, mais j'ai de la peine à croire qu'elle connût son projet de venir me trouver à New-York pour me parler d'une affaire qui avait été arrangée secrètement (1). L'allusion aux « expériences télépathiques » n'est compréhensible que si on sait que Mme Sidgwick, dans sa critique, admettait la probabilité que le rapport du docteur Hodgson contînt plusieurs cas de communications télépathiques, ou autres, venant des décédés, mais ayant passé par l'action mentale subliminale de Mme Piper. Seulement Mme Sidgwick ne pouvait pas admettre le processus que le docteur Hodgson avait appelé la « possession ».

En répondant à Mme Sidgwick, il se proposait probablement de citer des expériences télépathiques ayant paru dans les *Proceedings* de la *Society*, pour montrer que les analogies entre ces phénomènes et ceux présentés par Mme Piper ne sont pas réelles. Quoi qu'il en soit, c'est là un point important du problème, et sa conversation spéciale avec moi se rapporta au choix des extraits des expériences susdites, pour montrer que sa propre théorie n'était peut-être pas fausse. Il s'abstint ensuite de répondre à la critique de Mme Sidgwick sur l'hypothèse spirite, parce qu'elle en avait tacitement admis le bien-fondé, en se limitant à faire des restrictions sur le processus de l'intervention des esprits. Le docteur Hodgson et moi nous avons fréquemment causé au sujet de sa réponse projetée.

Cet autre incident n'est pas moins important que les autres. Deux ans auparavant, j'avais fait une expérience avec un médium non professionnel, et j'avais alors obtenu, non seulement quelques noms importants, mais aussi le nom de baptême de Geor-

(1) Hodgson n'avait peut-être pas fait connaître à Mme Piper le but de son prochain voyage à New-York, mais Mme Piper l'avait probablement compris depuis, quand elle apprit le projet que MM. Hodgson et Hyslop discutaient ensemble depuis quelque temps. — C. V.

ges Pelham, en réponse à la demande que mon père amenât l'homme qui l'avait aidé à se communiquer dans la trance de Mme Piper; cela n'était pas connu du médium en question. Plus tard, la personnalité de Georges Pelham déclara, par la médiumnité de Mme Piper, qu'il s'était servi dans le cas que nous venons de dire, de son nom de baptême. C'est pourquoi le docteur Hodgson considérait que ce cas était bon dans son ensemble...

Je passe maintenant à une série d'incidents qui sont peut-être aussi importants qu'on peut le désirer. J'organisai trois séances devant commencer le 19 mars (1906). Avant cela, je m'arrangeai pour avoir une séance avec une dame que je connaissais bien à New-York City. Ce n'était pas un médium professionnel, mais une dame occupant une position importante dans une des grandes corporations de cette ville. Cette séance eut lieu le soir du 16 mars, vendredi. Le docteur Hodgson prétendit être présent à cette séance. Son nom a été écrit; il fut dit certaines choses qui se rapportaient à nos relations, mais elles ne possédaient aucun caractère probant. La dame savait d'ailleurs que Hodgson était mort. J'écrivis le compte rendu de ces faits, et je n'en parlai à personne. Je me rendis ensuite à Boston pour avoir mes séances avec Mme Piper.

Immédiatement après le commencement de la séance, Rector (la personnalité qui se manifeste ordinairement dans la trance de ce médium) dit m'avoir vu « à une autre *lumière* » (1); qu'il y avait amené Hodgson avec lui; mais qu'il n'était pas parvenu à bien se faire comprendre; il me demanda si je les avais compris.

Je demandai quand cela s'était produit, et je reçus la réponse que c'était « deux jours avant le Sabbat ». Le lecteur peut voir que cela coïncide avec la date de notre séance à New-York. Rector fit alors quelques allusions aux difficultés qu'il y avait à communiquer là-bas, à cause de « l'intervention de l'intelligence de la *lumière* », observation qui était conforme à ma connaissance du cas, et il dit qu'ils avaient cherché à me communiquer un certain mot qu'en réalité je n'ai pas obtenu.

Lorsque le docteur Hodgson se présenta quelques minutes après pour communiquer, il me demanda immédiatement, après les formes usuelles de salutation, si je n'avais pas reçu son message, et comme je répondais n'en être pas sûr, il me demanda de tenir quelque autre séance avec la même dame. Aussitôt la séance terminée, j'écrivis à la dame en question, sans lui dire un

(1) Les personnalités qui se manifestent au moyen de Mme Piper appellent « lumières » les médiums.

mot de ce qui avait eu lieu, et j'obtins d'elle une autre séance qui fut fixée au samedi soir, 24 mars.

A cette séance, l'une des personnalités qui se produisent avec Mme Piper, mais assez rarement, se présenta avec miss X, le médium dont il s'agit. Miss X avait entendu parler de cette personnalité, mais savait que c'était Rector qui était censé faire écrire habituellement Mme Piper. Immédiatement après la trance de miss X, le docteur Hodgson se communiqua, en employant presque les mêmes phrases avec lesquelles commencent ses communications par Mme Piper; en effet, plusieurs mots étaient identiques, bien qu'ils ne soient pas les mots usuels d'introduction des autres communicateurs. Après avoir reçu ce message, j'écrivis à M. Henri James fils, sans lui dire ce que j'avais obtenu, et je le priai de questionner le docteur Hodgson, quand il aurait une séance médiumnique, afin de savoir s'il s'était dernièrement communiqué à moi, et, dans le cas où il répondrait affirmativement, de demander au docteur Hodgson ce qu'il m'avait dit.

Trois semaines après, M. James tint une séance et satisfit à ma demande. Le docteur Hodgson répondit qu'il avait tâché de communiquer avec moi plusieurs « Sabbats » avant, et il répéta avec quelque approximation le message que j'avais reçu de lui le soir du 24.

Les lecteurs remarqueront que ces épisodes impliquent des contre-preuves avec un autre médium que Mme Piper, et bien que je sois familier avec les systèmes employés par certains médiums professionnels qui se communiquent mutuellement des informations sur certaines personnes qui peuvent être victimes de leur filouterie, il ne faut pas oublier que miss X n'est point un médium professionnel, et que nous ne pouvons même pas considérer comme tel Mme Piper, dans le sens ordinaire du mot. Je puis me faire garant de la parfaite bonne foi de miss X, et je pense que l'application ordinaire des coïncidences ne s'applique pas à ce cas.

On remarquera qu'il est bien difficile, pour ce dernier épisode, de parler d'une transmission de pensée de M. Hyslop au médium, puisque c'était M. James tout seul qui assistait à la séance. Seulement on voudrait savoir avec un peu plus d'exactitude jusqu'à quel point le message obtenu par M. James s'approchait de celui que M. Hyslop avait obtenu le soir du 24 mars.

Dans la livraison de mars de son *Journal*, Hyslop présente de nouveaux cas de ces contre-preuves à l'aide de

médiums différents. Les premiers cas sont obtenus au moyen d'une dame du monde, fort respectable, que le professeur Hyslop désigne sous le pseudonyme de Mme Quentin. On avait présenté à M. Hyslop quelques spécimens des communications que ce médium avait obtenues au moyen de l'*oui-ja*, et il les avait trouvées si intéressantes, qu'il lui avait demandé de lui accorder une séance qui eut lieu en effet le 4 octobre 1906. Il y avait cinq assistants en tout; excepté M. Hyslop, c'étaient tous des amis intimes, du même rang social que Mme Quentin. Le communicateur qui se présenta dans cette séance fut Georges Pelham, la personnalité dont nous avons déjà parlé. Voici le court dialogue qui eut lieu alors :

— (Eh bien, Georges, avez-vous vu quelques-uns de mes amis en ces derniers temps ?)

— Non, seulement Richard H. [Hodgson].

— (Comment est-il, Hodgson ?)

— Toujours bien.

— (Y voit-il clair ?)

— Pas trop.

— (Vous dites cela de lorsqu'il se communique, ou de son état normal ?)

— Oh, il est très bien à son état normal. Ce n'est que lorsqu'il pénètre dans cette malheureuse atmosphère qu'il tombe en pièces. Il lui faudra quelque temps pour être bien sûr de lui-même.

Le 10 octobre, j'eus une expérience avec Mme Piper, et naturellement je me gardai bien d'en parler... Après les préliminaires de la part du « contrôle », qui dit être Rector, le dialogue suivant eut lieu à l'apparition de la personnalité disant être le docteur Hodgson.

— Je suis Hodgson.

— (Bien, Hodgson. Comment êtes-vous ?)

— Parfaitement. Comment allez-vous, Hyslop, mon vieil ami ?

— (Bien.)

— Enchanté de l'entendre. Avez-vous reçu mon dernier message ?

— (Quand et où ?) [Je pensais naturellement aux incidents de la séance précédente, dont je viens de parler.]

— J'ai dit à Georges de vous le donner.

— (Cela s'est passé récemment ?)

— Très récemment.

— (En effet, j'ai su quelque chose de vous par Georges ; peut-être pourrait-il me le répéter.) [Je pensais à Georges Pelham.]

— C'est bien. Je lui dirai de vous le dire. Je veux parler de Georges D... [nom écrit en entier.]

— (Non, il ne m'a rien écrit).

— C'est malheureux. Questionnez-le donc ; mieux encore, je le lui dirai moi-même.

Après avoir traîné quelque temps encore sur le même argument, la conversation se trouva détournée par quelques incidents. Peu de minutes après, on revint à l'argument. La personnalité Hodgson demanda :

— M'avez-vous entendu dire : *Georges* ?

— (Quand ?)

— A la séance chez la dame.

— (Non... Vous parlez de la dernière fois que nous avons eu une expérience ?)

— Oui ; pas d'erreur possible sur ce point, Hyslop.

— (Georges Pelham a-t-il communiqué avec moi à cette occasion ?)

— Certainement...

— (Pouvez-vous me dire ce qu'a dit Georges ?)

— Je ne puis le répéter exactement, mais il s'agissait de nos efforts pour parvenir à communiquer avec vous.

— (Par quel moyen ces messages nous étaient-ils transmis ?)

La main de Mme Piper cesse d'écrire et commence à se mouvoir sur la feuille de papier exactement comme le faisait la main de Mme Quentin en épelant les lettres sur la planche de *l'oui-ja*.

— (C'est cela).

— Je vis très bien le *modus operandi*. J'ai été satisfait de voir que Georges était parvenu à épeler son nom. J'ai entendu que vous lui avez demandé avec qui il était, et qu'il a répondu : avec Richard Hodgson...

Le professeur Hyslop imagina alors d'obtenir une autre « contre-preuve » du même genre avec un autre médium de Boston, Mme Smith (un pseudonyme). Il en parla à la personnalité « Hodgson », qui répondit par l'intermédiaire de Mme Piper :

— Je m'y trouverai ; je ferai une allusion à des *Livres* (*books*), et je donnerai mes initiales comme une preuve de mon identité.

M. Hyslop était seul avec Mme Piper ; celle-ci se trouvait



dans un état de trance et on sait qu'elle ne garde aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant ce temps.

Trois heures après, M. Hyslop était chez Mme Smith, laquelle ignorait qu'il eût expérimenté, ce jour-là, avec Mme Piper. Mme Smith n'écrit pas, comme le fait Mme Piper ; elle parle dans un état léger de trance. Après avoir dit quelques mots d'une autre personne décédée qu'elle disait voir, Mme Smith ajouta :

Près de lui se trouve le docteur Hodgson. Cela fait partie d'une promesse que j'ai faite de venir à vous aujourd'hui... J'ai dit que j'y viendrais. J'y suis. Je pense que je pourrais répéter certaines choses que j'ai déjà dites. Peut-être parviendrai-je à rappeler certains colloques et à éclaircir les choses...

Le professeur Hyslop plaça alors dans les mains du sujet une paire de gants ayant appartenu au docteur Hodgson, parce que Mme Smith est ce qu'on appelle un « psychomètre ». Aussitôt le médium dit : « Vous avez apporté quelque chose qui lui appartient ; c'est comme un livre (*book*), comme un carnet de notes (*a note-book*), avec quelque chose d'écrit dessus ». Elle ajouta ensuite que Hodgson avait promis de lui faire dire quelque chose, comme un mot, un mot de sept ou huit lettres (*initials* ?) mais elle ne sut pas en dire davantage.

*
* *

Le professeur Hyslop cite plusieurs autres épisodes du même genre, que nous voudrions reproduire si l'espace nous le permettait ; mais ceux que nous venons de choisir suffisent à donner une idée générale des preuves que le distingué secrétaire général de la Société américaine de Sciences psychiques vient de recueillir. Il s'agit, comme on a pu voir, de communications n'ayant pas un caractère grandiose. Hyslop tient en effet à rappeler aux lecteurs qu'en voulant tâcher d'établir l'identité du docteur Hodgson dans le « communicateur » qui se manifestait par le moyen de Mme Piper, il ne peut, et il ne doit se rapporter qu'à des incidents d'un caractère tout à fait banal. Point ne s'agit de faire parade de grandes révélations. Il est tout naturel que les preuves que doit donner une personnalité de l'au-

delà pour établir son identité ne peuvent concerner que de menus incidents de sa vie, qui échappent facilement à la connaissance même des personnes les plus intimes du défunt, alors que les révélations éthiques ou autres n'ont aucune valeur pour la solution de ce problème, et doivent être écartées, quel que soit l'intérêt psychologique ou philosophique qu'elles peuvent avoir à un autre point de vue.

Maintenant, quelle est la valeur des expériences que l'on vient de lire ? M. Hyslop admet franchement que, s'il s'agissait d'un médium professionnel ordinaire, les faits qu'il se propose de raconter « ne revêtiraient pas une importance de preuves bien scientifiques. C'est, dit-il, parce qu'ils suivent une longue histoire de faits bien établis qu'on ne peut pas leur contester au moins une valeur morale. Le lecteur pourra donc n'attacher à ce cas qu'un intérêt hypothétique, et attendre l'investigation d'autres cas dans lesquels il ne soit pas nécessaire de faire ces réserves. » On ne peut à ce sujet qu'imiter la prudente réserve du professeur Hyslop lui-même.

Mais il est naturellement impossible d'examiner ces communications sans tâcher de se rendre compte de leur nature par quelque « hypothèse de recherche ». Tout d'abord, M. Hyslop se montre un adversaire déterminé de l'une d'elles.

Je ne parle pas, dit-il, de cette hypothèse qui est mise en avant par beaucoup de personnes dont l'esprit n'a pas une tournure scientifique, et qui croient que l'intelligence de Mme Piper peut avoir attiré, absorbé télépathiquement en elle la personnalité et les souvenirs du docteur Hodgson avant sa mort, de façon à pouvoir ensuite les reproduire à plaisir, en les présentant comme des messages spirites. Les gens qui peuvent croire une pareille chose sans l'ombre d'une preuve seraient capables de tout croire. Je ne traiterai pas sérieusement cette hypothèse, tant qu'elle ne nous fournira pas quelque preuve d'elle-même qui soit en rapport avec l'énormité de ses prétentions. Je ne suis pas porté à admettre les miracles alors qu'une théorie parfaitement simple peut expliquer les faits : je penserai plutôt à la fraude ou à la personnalité seconde que d'accepter avec tant de crédulité le surnaturel ; car il s'agirait bien d'un surnaturel de la plus étonnante espèce. Dans les circonstances connues, il est beaucoup plus facile de supposer que Mme Piper peut avoir acquis

par hasard certaines connaissances en causant avec le docteur Hodgson, et qu'à l'état de trance, elles les produit dans des formes spirites. Telle est la réelle difficulté à laquelle doit faire face l'homme qui se tient aux règles scientifiques.

Mais le professeur Hyslop va plus loin encore dans cette voie. Il conteste même la possibilité, ou tout au moins la vraisemblance, d'une transmission de pensée entre lui-même, qui expérimente, et le médium. En cela, il est conséquent avec lui-même, puisqu'il ne pourrait pas admettre la possibilité de cette transmission dans son propre cas, sans l'admettre aussi pour le docteur Hodgson du temps où il se trouvait à côté de Mme Piper, expérimentant avec elle, comme le fait actuellement M. Hyslop. Celui-ci écrit donc (pages 146-147 du fascicule de Mars) :

Il n'y a que trois hypothèses auxquelles on puisse avoir recours pour expliquer de pareils faits [la connaissance d'événements qui ne semblent pas avoir pu être connus par le médium d'une manière normale]. Ce sont : 1° la fraude ; 2° la télépathie ; 3° les esprits. La personnalité seconde ne peut pas expliquer ce phénomène... Elle ne procure pas des connaissances supernormales. Elle est limitée à ce qui a été acquis par le sujet d'une manière normale...

Quant à la fraude, sa possibilité a été écartée, pour ce qui se rapporte à Mme Piper, par une observation de quinze à vingt ans, et seule une personne à l'intelligence bornée pourrait encore insister là-dessus.

Je ne pense pas que la télépathie nous fournisse une explication meilleure. J'aurais honte, en ma qualité d'investigateur qui a toujours cherché à être scientifique, d'avancer la télépathie comme une explication de ces faits. Toute personne sachant ce que l'on entend par ce terme ne pourra pas s'arrêter à cette hypothèse. Comme je me propose de discuter la nature de la télépathie dans un article ultérieur, je ne donnerai ici aucune raison spéciale pour repousser cette hypothèse dans les cas dont nous nous occupons...

Pour ce qui est de la troisième hypothèse, c'est-à-dire celle des esprits, je ne me propose pas d'en entreprendre une défense dogmatique. Il est clair pour moi qu'elle constitue l'hypothèse la plus rationnelle, celle de la fraude une fois éliminée... Mais je ne désire pas, dans cet article, venir à cette conclusion. Je me propose avant tout de présenter des faits et de laisser

le lecteur lui-même en tirer la conclusion qui lui semblera la meilleure ; toutefois, je ne cache pas ma préférence, qui est connue d'ailleurs par mes écrits précédents...

C'est donc entendu, selon le professeur James Hervey Hyslop, on ne peut se tenir à l'hypothèse télépathique avant d'avoir recours à celle spirite, sans être considéré par lui dans le grand troupeau du *unscientific people* Il a affirmé, comme nous venons de voir, que « les gens pouvant croire une pareille chose sans l'ombre d'une preuve seraient capables de tout croire » et qu'il « ne traitera pas sérieusement cette hypothèse tant qu'elle ne fournira pas quelque preuve d'elle-même qui soit en rapport avec l'énormité de ses prétentions ».

Mais d'abord il nous faut remarquer que les prétentions de l'hypothèse spirite ne sont certainement pas moins *énormes* que celle de l'hypothèse télépathique ; on comprend même aisément le contraire. Les preuves que fournit M. Hyslop à l'appui de l'hypothèse spirite sont-elles proportionnées à la grandeur de son affirmation ? On a pu lire un peu plus haut qu'il n'attache lui-même à ces preuves qu'une valeur bien mince, bien relative, bien hypothétique (c'est son mot).

En second lieu, M. Hyslop est il bien sûr qu'on n'a pas, comme il le dit, l'*ombre d'une preuve* de la transmission de pensée qui peut s'opérer entre l'expérimentateur et son sujet à l'état de trance ? Je m'adresse à toutes les personnes ayant sérieusement cultivé les études métapsychiques, pour leur demander si l'affirmation du professeur Hyslop ne leur paraît pas absolument surprenante. Ils connaissent les expériences du docteur Malcolm Guthrie et de Sir Oliver Lodge avec miss Relph et Miss Edwards, de Gurney et Myers avec Douglas Blackburn et G.-A. Smith, etc. Il s'agissait généralement pour le sujet « récepteur » d'exécuter un dessin simple griffonné par le « transmetteur ». Les lecteurs des *Annales* avril-mai 1906 se souviendront des expériences de transmission de la pensée à grande distance exécutées par miss H. Ramsden et miss C. Miles, et dont on peut citer d'autres exemples.

La transmission de la pensée s'opérait presque toujours d'une manière incomplète ; *d'autres idées qui traversaient*

le cerveau du transmetteur, parfois même inconsciemment, se mêlaient souvent à l'idée qu'il s'agissait de transmettre en constituant ainsi des messages inexacts — avec des lacunes d'un côté, des superfétations indues de l'autre — précisément comme il est arrivé dans les communications dont nous entretient M. Hyslop, et sans qu'il soit nécessaire pour cela d'avoir recours à l'hypothèse des esprits.

M. Hyslop laisse comprendre qu'à son avis, et de l'avis du docteur Hodgson, les analogies entre ces faits et ceux qui se produisent avec Mme Piper n'existent réellement pas. Il n'y a pas *identité*, c'est clair ; mais l'*analogie* me paraît évidente.

En tout cas, je signale au professeur Hyslop un long article que le docteur Venzano a publié dans les *Annales* (novembre 1905) pour prouver qu'Eusapia Paladino perçoit, dans sa trance, certaines pensées des assistants — ce qui a été observé par plusieurs autres expérimentateurs, même avec d'autres médiums. Et là il ne s'agit plus d'*analogie* avec le cas de Mme Piper, mais presque d'identité. Pour ma part, il m'est arrivé à vingt reprises différentes, en des séances médiumniques, d'obtenir de médiums qui ne me connaissaient pas des communications venant de personnalités prétendant être des personnes trépassées que j'avais connues, et dont je suis sûr que le médium ignorait même l'existence. Ces communications étaient généralement obtenues par la typtologie ; mais comme je ne me trouvais pas à la table d'expérimentation, je ne pouvais aucunement les influencer. Les messages contenaient une infinité de données exactes touchant des faits que je connaissais, ou que j'avais probablement connus dans le temps ; jamais des choses qui n'aient pas pu être enregistrées d'une manière normale dans ma mémoire consciente ou subconsciente — c'est pourquoi je n'ai pas pu obtenir par moi-même ces preuves de la réalité de l'hypothèse spirite que d'autres affirment avoir obtenues. Mais l'observation des communications dont je viens de parler m'a naturellement permis de supposer logiquement que le médium percevait de quelque manière des choses qui étaient enregistrées dans mon cerveau et auxquelles je ne pensais pas toujours. Cette perception s'opérait-elle télépathiquement ? Sans

doute, si on appelle *télépathie* ce phénomène. Mais je ne sais pas si la télépathie est plutôt de la « transmission de pensée » que de la « clairvoyance », de la « psychométrie », ou un autre quelconque de ces phénomènes encore si hypothétiques. J'écartais l'hypothèse spirite parce que la personnalité qui se manifestait médianiquement ne disait que des choses qui étaient à ma connaissance, et non pas des choses connues exclusivement par le désincarné dont les messages étaient censés venir. Je devais alors me rabattre sur la *télépathie*. Mais je n'attache à ce mot si vague aucune signification plus précise. Et quand M. Hyslop n'obtient que des messages en ces mêmes conditions, je ne puis, naturellement, en tirer des conclusions différentes. Je pourrais même citer des cas où je me suis efforcé d'agir sur un médium écrivant automatiquement, et qui a réellement écrit selon la suggestion que je lui avais donnée, bien qu'il se soit ravisé ensuite, quand il eut repris possession de lui-même; de sujets qui trouvent des objets cachés, sans aucun contact, se dirigeant brusquement à leur but, et qui ne semblent guidés que par la transmission de la pensée.

Maintenant, je tiens à faire remarquer qu'avec cela, mon intention n'est aucunement de contester que M. Hyslop ait pu obtenir des indices que l'esprit désincarné de R. Hodgson ait réellement communiqué avec lui, et à plus forte raison, que d'autres messages obtenus précédemment par la médiumnité de Mme Piper soient de nature spirite.

On a vu, par exemple, que j'ai attaché une importance spéciale à l'une des expériences de M. Hyslop, concernant un message reçu par M. Henri James, parce que celui-ci ignorait la communication qu'il s'agissait d'obtenir du médium, qu'il ne pouvait partant pas influencer ; dans ces conditions, l'hypothèse d'une transmission de pensée du professeur Hyslop ou de Mme Piper à M. H. James ou à miss X est de la dernière invraisemblance, bien qu'on ne puisse pas la déclarer impossible. Je me borne à soutenir, avec la presque totalité des « psychistes » qu'on ne peut pas déclarer « non-scientifique », dans ces cas, l'hypothèse de la télépathie entre vivants, et sauter à pieds joints la barrière qu'elle nous oppose, pour parvenir d'emblée à la télépathie de la part des défunts.

*
* *

Encore, on a pu voir que le professeur Hyslop n'est pas trop favorable même à cette théorie de la télépathie de la part des défunts, qu'il dit avoir la préférence de l'éminent psychologue qu'est la veuve du professeur Sidgwick. Voici, plus clairement, quelle semble être l'intéressante théorie de Mme Sidgwick. Elle ne conteste pas que dans les messages écrits automatiquement par Mme Piper se rencontrent les traces de communications venant des décédés, mais elle pense que ces communications ont été transmises télépathiquement, ou d'une autre manière quelconque que nous ignorons, à la conscience subliminale de Mme Piper. Ces communications émergeraient ensuite, dans la trance du médium, par écriture automatique, bien qu'incomplètes, entremêlées à d'autres notions subconscientes, acquises en partie d'une manière normale — ce qui expliquerait l'imperfection et les inexactitudes des messages. On sait que le docteur Hodgson et le professeur Hyslop sont, au contraire, favorables à l'hypothèse selon laquelle les esprits prendraient « possession » du médium pour communiquer ; ils ne pourraient atteindre ce résultat qu'en se mettant dans un état semi-hypnotique pareil à celui du médium lui-même, et qui amoindrirait, naturellement, leur personnalité et expliquerait aussi l'imperfection des messages. On pourrait dire que la théorie de Mme Sidgwick est celle de l'*obssession*, alors que la théorie d'Hodgson est celle de la *possession*.

Cette discussion des causes probables de l'imperfection des messages soi-disant spirites n'est certainement pas la partie la moins intéressante de l'étude du professeur J.-H. Hyslop.

VESME.



EUSAPIANA

Une biographie d'Eusapia Paladino par Mme Paola Lombroso. — Quelques anecdotes. — Comment la médiumnité d'Eusapia fut découverte. — La genèse de John King. — Le vol des bijoux et l'intervention de John. — A la Cour de Russie.

Une intéressante notice biographique d'Eusapia Paladino vient d'être publiée par Mme Paola Carrara, fille du professeur Lombroso. La voici presque en entier :



Eusapia à 20 ans.

Ce n'est pas l'Eusapia dans les ténèbres du cabinet médianique, parmi les sanglots et les balbutiements, dans le mystère des mains qui apparaissent, des tables qui dansent, des coups qui résonnent; mais l'Eusapia qui paraît à la lumière du jour, et qui, libérée de l'ombre paterne de John, revient à sa personnalité normale de femme du peuple au *bagout* napolitain.

Pendant les deux mois qu'Eusapia passa à Turin, j'ai eu souvent l'occasion de la voir et j'ai toujours pensé que sa vraie personne est aussi intéressante que sa personnalité de médium et que c'est un échantillon des produits les plus étranges que peut offrir la race humaine.

Eusapia réunit en elle tant de contrastes! C'est un mélange de simplicité et de malice, d'intelligence et d'ignorance, de conditions étranges d'existence. Pensez à une revendeuse de Naples transportée sans aucune préparation dans les salons les plus élégants et les plus aristocratiques de l'Europe. Elle s'est un peu frottée d'intellectualité cosmopolite, elle est aussi restée très ingénuement peuple. Elle a été portée sur les ailes d'une renommée universelle et elle n'est jamais sortie des limbes de l'analphabétisme. Je parie que cet analphabétisme la sauve de la vanité, car elle ne sait rien de tous les fleuves d'encre versés pour elle...

Voici quelques détails suffisamment piquants pour susciter l'intérêt du public :

Son aspect et sa parole paraissent absolument véridiques et sincères. Elle n'a l'air ni de poser, ni de truquer, ni de tromper son prochain. Elle a eu la malice, au demeurant assez rare, de rester comme la nature l'avait faite : franche, sincère, instinctive, à tel point que les choses qu'elle raconte, pour merveilleuses qu'elles paraissent, sont toujours vraies.

Sa physionomie n'est pas laide, bien que M. Barzini l'ait discrètement insinué. La face large, un peu souffrante, porte les traces des séances spiritiques, de l'orgasme et de la fatigue qu'elles produisent plutôt que de ses cinquante-trois ans.

Elle tient encore vivement à sa beauté ou tout au moins elle en témoigne une certaine coquetterie. Elle a de magnifiques yeux noirs, mobiles et endiablés. Elle étale coquettement, au milieu de ses cheveux noirs, sa célèbre mèche blanche.

Autrefois, dit-elle, j'en avais honte, mais maintenant que tout le monde m'en fait compliment je ne la cache plus...

Ses mains sont belles et ses pieds petits. Elle les tient toujours hors de la robe pour montrer qu'ils sont étroitement chaussés de chaussures vernies...

La première fois qu'elle la vit chez son père, Mme Paola Lombroso ne put obtenir d'Eusapia aucune confidence sur sa vie de médium. En revanche, elle lui fit part des impressions qu'elle ressentit dans la fréquentation des hautes classes de la société.

Son impertinence, son arrogance de Napolitaine du

peuple arrivent quelquefois à une forme de dignité personnelle nullement antipathique.

Une fois, c'est elle qui le raconte, elle était chez les grands-ducs à Saint-Pétersbourg : la grande-duchesse l'envoyait souvent chercher pour venir parler et tenir compagnie dans le salon, mais quand arrivaient des visites elle lui faisait un signe impérieux pour lui montrer la porte. Deux fois Eusapia un peu désorientée lui obéit, mais à la fin elle se révolta et se plantant devant la princesse lui dit nettement :

— Madame la Grande-Duchesse, vous me croyez sans doute une corbeille que l'on porte au marché quand on en a besoin et qu'on laisse dans un coin quand on a fini de s'en servir. Ou je reste dans le salon avec toute la compagnie ou je m'en vais du château...

Et la princesse de sang, pour ne pas mécontenter la princesse du spiritisme, consentit à ce qu'elle restât dans le salon.

A Turin, le duc des Abruzzes lui demanda et obtint une séance et ensuite la récompensa généreusement, mais Eusapia ne fut pas contente.

— En somme, que m'importe un billet de cinq cents francs ? Je suis bien capable de déchirer en quatre un billet de cinq cents francs (en vérité, elle faisait le geste de le déchirer, mais ne le déchirait pas), mais je fais ce que je veux et je veux que l'on me traite poliment.

Elle avait été très froissée parce que le prince ne lui avait pas envoyé sa carte de visite.

Eusapia conta encore de nombreuses anecdotes sur les châteaux et les riches maisons dont elle fut l'hôte au cours de ses pérégrinations professionnelles.

Les maisons qu'aime Eusapia sont celles dont les hôtes ne sont pas les humbles esclaves d'une rigoureuse et gênante étiquette, et particulièrement celles où la famille est nombreuse.

La maison de M. Richet est son idéal.

— Y rester trois mois me paraît y rester trois jours parce que là les apparences ne sont pas seules belles, mais les habitants aussi sont bons ! Richet est pour moi comme un frère. Vous savez qu'une fois il eut l'intention de me faire un cadeau. Il me donna trois poules pondeuses pour que j'eusse l'illusion d'être dans ma maison de Naples. Ces

trois poules m'ont fait plus de plaisir qu'un collier de brillants.

Mais un jour, Eusapia, qui, d'ordinaire, répond sans enthousiasme aux personnes qui l'interrogent sur cette question, consentit à raconter comment elle devint médium :

« Mon histoire est longue et incroyable, dit-elle, mais je veux vous la raconter parce que tous prétendent la savoir (les journalistes s'entend) et ne savent rien et n'ont accumulé sur mon compte qu'un tas de mensonges. »

Elle nous dit donc être née à Minervo-Murge, un village de montagnes, près de Bari. Sa mère mourut peu de temps après sa naissance, et son père, qui était un paysan, la fit élever dans une ferme voisine.

Mais les villageois prenaient peu de soins d'une pauvre orpheline. Une fois, alors qu'elle n'avait pas encore un an, ils la laissèrent tomber de telle façon qu'elle se fit un trou à la tête. C'est la fameuse brèche cranienne de laquelle, dans les moments de *trance*, on sent sortir comme un souffle froid. Sur cette cicatrice a poussé cette mèche de cheveux qu'elle eut toujours blanche depuis l'enfance et qu'on distingue très bien sur sa photographie.

— Comme si je n'avais pas été assez malheureuse, raconte-t-elle, j'avais douze ans quand mourut mon père. Je me trouvais ainsi complètement abandonnée, car je n'avais pas de parents proches. Un natif de mon village, qui habitait Naples, ayant appris mon triste sort, me prit avec lui. A Naples, il me plaça chez des étrangères qui voulaient adopter une petite fille. Mais je n'étais pas du tout celle qu'il leur fallait, car j'étais un animal sauvage, un oiseau forestier, ignorante et ayant toujours vécu comme une pauvre créature, et ces dames prétendaient faire de moi de but en blanc une fille savante et bien éduquée. Elles voulaient que je prisse un bain tous les jours, que tous les jours je me peignasse et, qu'à table, je me servisse de ma fourchette, que j'étudiasse le français et le piano et que j'apprisse à lire et à écrire. En somme, toutes les heures devaient avoir leur occupation et je ne pouvais pas m'amuser. Alors commencèrent les gronderies, les révoltes. Elles me dirent que j'étais une paresseuse... le fait est que moins d'un an après,

elles me chassèrent de leur maison. J'étais désespérée et j'allai retrouver cette famille de mon pays qui m'offrit un abri pour quelques jours, pendant qu'on ferait des démarches pour me faire entrer dans un couvent. J'étais dans cette maison depuis peu de jours, lorsqu'un soir vinrent des amis qui commencèrent à parler de ces tables qui dansent et donnent des coups, toutes choses dont on parlait beaucoup à cette époque. Et, en manière de plaisanterie, ils proposèrent d'essayer de faire tourner une guéridon.

Ils en cherchèrent un, se mirent autour et m'appelèrent aussi pour faire la chaîne. Nous n'étions pas encore assis depuis dix minutes que la table commença à se soulever, les chaises commencèrent à danser, les rideaux à se gonfler, les verres et les bouteilles à se promener, les sonnettes tintaient de telle façon que tous restèrent effrayés comme quelqu'un qui aurait évoqué le diable par plaisanterie et qui le verrait apparaître tout à coup. On nous éprouva un par un pour voir lequel produisait ce phénomène, et on finit par conclure que c'était moi. Alors ils me proclamèrent médium et racontèrent le fait à tout le monde, invitant leurs amis et connaissances à des petites séances de spiritisme. Ils me faisaient rester à la table des soirées entières, mais cela m'ennuyait et je ne m'exécutais que parce que c'était une manière de m'acquitter envers mes hôtes que le désir de me conserver près d'eux empêcha de me mettre au couvent. Je m'étais mise à apprendre la lingerie pensant pouvoir me rendre indépendante et vivre à mon gré, sans penser aux séances du spiritisme.

— Mais comment, lui demandais-je, apparut sur la scène John King ?

— Ceci est le fait le plus étrange de mon histoire et auquel beaucoup de personnes ne veulent pas croire. A l'époque où j'avais commencé à faire des séances spirites était venue à Naples une dame d'origine anglaise qui avait épousé un Napolitain, un certain Damiani, frère du député qui vit encore. Cette dame était passionnée pour le spiritisme. Un jour qu'elle était à table, lui parvint un message écrit où l'on disait qu'il y avait à Naples une personne arrivée depuis peu qui habitait telle rue, tel numéro et se nommait Eusapia, que c'était un médium puissant, et que l'esprit

qui envoyait ce message : John King, était disposé à s'incarner en elle et à se manifester avec des phénomènes merveilleux. L'esprit ne parlait pas à une sourde et la dame voulut tout de suite vérifier le message. Elle vint tout droit dans la rue et le numéro indiqué, monta au troisième étage, frappa à une porte et demanda s'il ne demeurait pas là une certaine Eusapia. Elle me trouva, moi qui ne m'étais jamais imaginée qu'un certain John eût vécu dans ce monde ou dans l'autre. Mais voici qu'à peine on m'eût mise à la table avec cette dame, John King se manifesta et depuis lors ne me laissa plus. Oui ! tout ceci je le jure (et elle dit cela avec une certaine emphase) est la pure vérité bien que beaucoup aient l'air de croire que j'ai arrangé les faits.

Mme Paola Lombroso rapporte ensuite cette anecdote que conta Eusapia Paladino:

Ce fait arriva il y a une dizaine d'années. Eusapia possésédait, dit-elle, des boucles d'oreilles en brillants, des bracelets ornés d'émeraudes, des chaînes massives, des bagues avec des pierres précieuses. Ses riches amis Sardou, Atzakoff, Richet, Ochorowichz, Semiraski, Flammarion, connaissant son goût de Napolitaine pour les objets d'or, s'étaient entendus pour la combler de cadeaux. Pour plus de sécurité, elle enfermait son trésor dans une espèce de coffre-fort dans le magasin.

— Une nuit, dit-elle, je fis un rêve d'une épouvantable évidence : je voyais qu'un homme dont on apercevait non seulement le visage mais toutes les particularités de vêtement : le chapeau défraîchi, le mouchoir autour du cou, des pantalons à carreaux, était entré dans le magasin et était en train de forcer le coffre-fort pendant que deux compères faisaient le guet à la porte.

L'impression était si vive qu'elle réveilla son mari et lui dit qu'on était en train de dévaliser le magasin. Il ne s'en occupa pas; mais elle se leva vers deux heures de la nuit, alla dans le magasin et se rendit compte qu'il n'y avait pas de voleurs. Mais pour être tranquille, elle prit ses précieux joyaux et les porta chez elle, où elle les enferma dans un meuble après les avoir comptés un par un. Mais, qu'elle ne fut pas son épouvante le lendemain en rencontrant près de

la porte de la maison un individu dont le signalement était identique à celui du personnage vu en songe ! Tourmentée par cette pensée, elle alla consulter un commissaire de police de sa connaissance, lequel se récusa :

« La police des songes, chère Madame, je ne peux pas la faire, mais si vous voulez être tranquille, prenez tous vos joyaux et portez-les à la banque où ils seront mieux gardés que par mes agents. »

Suivant ce sage et simple conseil, elle porta la précieuse cassette à la banque, mais elle arriva trop tard et trouva les volets clos; mais alors tourmentée par son idée fixe, elle retourna chez le commissaire et le pria de bien vouloir mettre deux agents à la porte de sa maison pour la nuit suivante.

Ainsi fut fait. Les deux agents restèrent en faction toute la nuit. Et aussi, cette nuit, le songe du larcin se répéta, de façon qu'en se levant sa première pensée fut de vérifier si son petit trésor était encore dans l'écrin où elle l'avait mis.

Vers dix heures du matin elle sortit pour aller au magasin qui était à cent pas de chez elle. Quand elle y fut arrivée, elle pensa soudain qu'elle avait eu tort de laisser ses bijoux à la maison. Elle retourna précipitamment pour les prendre. Elle trouva la porte d'entrée fermée, mais à peine eut-elle couru vers l'armoire qu'elle vit que le fameux écrin avait disparu. Elle se précipita dehors en criant comme une possédée : « Sainte Vierge, Sainte Vierge, on m'a volé mes bijoux. Au voleur ! Au voleur ! » car il n'y avait pas dix minutes qu'elle était sortie de chez elle et le voleur ne pouvait encore être loin.

Le commissaire, d'après le signalement de l'individu qu'Eusapia avait vu en songe, put reconnaître un des plus fameux affiliés de la camorra de Naples. Plus tard Eusapia sut comment celui-ci, d'accord avec une de ses bonnes, avait fait faire une fausse clef du meuble.

— Vous voyez, disait avec amertume la pauvre Eusapia, vous voyez à quoi sert cette grande vertu médianique ? elle ne m'a même pas servi à sauver mes bijoux, ces bijoux auxquels je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Ce qui doit arriver dans ce monde arrive malgré tout !



Lui demandant alors si les esprits ou au moins la faculté médianique étaient intervenus d'autres fois, en d'autres circonstances de sa vie :

— Non, dit-elle, je ne m'aperçois jamais de la présence de l'esprit, mais quelquefois, sans que je l'aie su et voulu, l'esprit doit m'avoir assistée. Il y a deux ans, j'étais malade à Paris et on m'avait donné une infirmière paresseuse et négligente, qui, au lieu de me donner les médecines, s'étendait sur le lit et dormait profondément. J'avais beau l'appeler et sonner de la clochette, personne ne me répondait. Et qu'arrivait-il alors ? que la paresseuse infirmière était réveillée par des gifles et des pinçons que je n'avais pas du tout l'intention de lui infliger. De telle façon que l'infirmière s'effraya de ce phénomène étrange et ne voulut plus rien savoir de moi et de mes sorcelleries.

Tous ceux qui ont observé et étudié Eusapia ont vu que, quand elle est en *trance*, les mouvements de ses mains et de ses doigts ont une répercussion sur les objets et les personnes lointaines. Les mouvements qu'elle faisait avec ses mains dans sa pensée étaient irrités contre l'infirmière et se résolvaient probablement en ces pinçons que l'infirmière ressentait réellement.

Puis Mme Paola Lombroso termine ainsi son intéressante étude :

Il y a des choses bien singulières dans cette nature simple et ouverte, certaines tentatives de tromperie qui ont été constatées. Un observateur, qui l'a fait travailler pendant plus de trente séances et qui l'a vue provoquer de jour et à la pleine lumière des phénomènes vraiment merveilleux, assure que deux ou trois fois dans le cours de ses séances elle recourut à la tromperie, à la fraude, au truc; mais d'une façon tellement inhabile qu'elle était facilement découverte. Et ce n'est pas qu'à ces moments elle manquât de la faculté médianique, car surveillée elle produisait aussitôt après des phénomènes qu'on ne pouvait mettre en doute.

D'ailleurs on remarque aussi ces curieuses associations de vrai et de faux dans des mentalités plus élevées. Un de nos grands poètes vivants, qui sait faire vraiment des vers

magnifiques, se laisse aller à copier servilement des strophes entières de poètes étrangers et à les donner comme siennes... Ce sont des aberrations momentanées et peut-être incoercibles auxquelles sont sujets des individus extrêmement nerveux et excitables.

Moi-même, j'ai été témoin oculaire d'un bel acte de délicatesse désintéressée; de tous côtés il arrivait des offres relatives à de nouvelles séances et la santé d'Eusapia, à cause d'un commencement de diabète, ne lui permettait pas de les accepter toutes. Elle préféra les refuser pour tenir des promesses faites précédemment et beaucoup moins avantageuses.

En somme, l'impression que fait Eusapia, à qui la fréquente comme à qui la voit pour la première fois, est absolument bonne. C'est celle d'une personne assez intelligente, accorte et en même temps simple et ingénue, et ceci me paraît important à attester non seulement pour sa personnalité réelle, mais aussi pour sa personnalité médianique.

PAOLA LOMBROSO.

Au sujet de ce mémorable événement qu'a été le vol des bijoux d'Eusapia, on lira sans doute avec intérêt une lettre que M. François Graus a dernièrement écrite à son ami M. Vincent Cavalli, et que *Luce e Ombra*, de Milan, vient de publier. On remarquera que ce nouveau récit, tout en contenant des circonstances complémentaires très saisissantes sur cette aventure, ne se trouve en désaccord avec la narration faite par le médium à Mme Paola Lombroso que dans ce détail, que la complice du vol n'aurait pas été une bonne, mais la concierge même d'Eusapia.

M. Graus nous fait un tableau frappant et humoristiqne en même temps du désespoir d'Eusapia, quand elle constata le vol.

Elle s'en prenait surtout à John King, qui ne savait pas ou ne voulait pas reprendre au voleur les objets disparus et les faire retrouver dans ses meubles d'où ils avaient été enlevés. Elle se rendait chaque jour au bureau de police, prétendant qu'on arrêtât les voleurs et que l'on retrouvât les objets ; mais voyant que le temps passait et que, bien qu'un fonctionnaire très distingué de la police se fût intéressé à elle, la connaissant déjà, on ne parvenait à rien, non seulement elle n'était plus capable de donner des séances médiumni-

ques, mais elle cessa même de travailler, et elle passait ses journées à pleurer et à parler avec les commères du grand malheur qui lui était arrivé.

Mme Paladino me connaissait — continue M. Graus — elle avait fait avec moi beaucoup d'expériences, et avait aussi à plusieurs reprises assisté par hasard à certaines conférences théorico-pratiques que je faisais d'une façon tout à fait privée, vers l'année 1890, à quelques étudiants de médecine sur le magnétisme et l'hypnotisme. Pour ces expériences, je me servais d'un sujet appelé Anna Del Piano qui avait fini par devenir une excellente somnambule.

Eusapia pensa que Mlle Del Piano aurait pu lui faire connaître les voleurs, et sachant qu'elle n'était pas une professionnelle et qu'elle ne se faisait endormir que par moi, elle me pria de l'amener à faire pour elle une séance magnétique, dans le but de retrouver les voleurs.

Je m'y refusai d'abord, ne pouvant pas croire aveuglément aux oracles de la somnambule, qui, par suggestion ou auto-suggestion, pouvait indiquer comme étant les auteurs du larcin des personnes qui étaient loin d'être des voleurs. Mais Eusapia me supplia tellement, et versa tant de larmes, que je finis par céder, aussi parce que j'étais assez curieux de savoir ce qu'aurait dit la somnambule ; je me proposai d'ailleurs, si les réponses de cette dernière ne me semblaient pas assez justifiées, de ne pas poursuivre l'expérience jusqu'au bout.

Le lendemain, je me rendis avec Mlle Del Piano chez Mme Paladino, et je ne permis à personne, hormis à cette dernière, d'assister à la séance. Je mis Mlle Del Piano en état somnambulique, et quand je constatai en elle la clairvoyance, je lui ordonnai de voir, si c'était possible, rétrospectivement comment s'était déroulée la scène du vol, et d'en donner la description.

J'ai été fort étonné voyant que la somnambule, après quelques minutes de concentration, et après une inspection sommaire faite en tournant la tête, avec les yeux fermés, tout autour de l'unique chambre qui, avec une petite entrée, représentait tout le logement de Mme Paladino, commença à parler et à décrire la scène du vol avec tant de détails précis sur les personnes qui y avaient participé, sur

leurs vêtements, et sur ce qu'ils avaient volé d'un tiroir de la commode, du placard, et d'un autre endroit, qu'Eusapia, pour ce qu'elle connaissait, dut confirmer la vérité de ce que disait la somnambule, qui termina avec ces paroles textuelles adressées à Eusapia : « Maintenant, si nous allions fouiller sous les oreillers de la concierge de ta maison, nous trouverions encore quelques-uns des objets qui t'ont été volés. » Nous ne pouvions évidemment pas faire cela ; la séance fut levée, et nous nous en allâmes.

Le lendemain, Eusapia revint chez moi et m'annonça qu'elle avait raconté tout ce qu'avait dit la somnambule au commissaire de police du quartier de Montecalvario, M. L..., qui avait exprimé un grand désir d'assister à une de ces séances et me priait de vouloir le contenter.

Je commençai par refuser cette fois encore, mais je finis par me rendre à ses instances, et je donnai rendez-vous pour une séance magnétique qu'on devait tenir le soir suivant chez Mlle Del Piano. J'y mis pourtant la condition que personne d'autre qu'elle et le commissaire ne devaient y assister.

La séance eut lieu en effet, le jour fixé, dans un petit salon de l'appartement de Mlle Del Piano, au milieu duquel était placée une table ; la pièce était fortement éclairée par une lampe à pétrole. Nous nous assîmes aux quatre côtés de la table, sans aucune intention de nous servir de celle-ci pour les expériences, puisqu'il ne s'agissait que de mettre en état somnambulique Mlle Del Piano, afin de lui faire répéter ce qu'elle avait dit chez Mme Paladino, au sujet du vol. La somnambule répéta, en effet, parole par parole, tout ce qu'elle avait dit une fois déjà, après quoi je la réveillai.

Une conversation s'engagea alors entre nous, et je priai le commissaire de me dire si ses soupçons sur les auteurs du vol correspondaient à ce que venait de dire la somnambule ; le commissaire répondit affirmativement. Eusapia prit alors la parole et raconta que, après la séance tenue chez elle, et dont nous avons parlé, elle n'avait pas pu résister à la tentation d'apostropher durement la concierge de sa maison, en traitant de voleurs elle et ses fils.

Le commissaire, à cette déclaration, se mit dans une grande colère, reprochant à Eusapia la sottise et l'impru-



dence qu'elle avait commise et qui devait avoir mis sur le qui-vive les voleurs ; il la menaça de ne plus s'occuper de cette affaire.

L'impression reçue par Mme Paladino pour les justes reproches du commissaire fut telle, qu'elle tomba évanouie.

Pendant que nous nous empressions à la secourir, nous remarquâmes que la table s'avançait vers nous, commençait à battre des coups répétés pour attirer notre attention ; et lorsqu'elle fut toute tournée vers lui, le meuble fit entendre avec la méthode typtologique habituelle dont on se sert dans les séances spirites ces paroles qui m'étaient adressées : *Sauve ma fille; elle est folle.*

Je demandai comment je devais faire pour cela, et la table, toujours typtologiquement, répondit : *Suggestionne-la.*

Je dis que l'intelligence qui s'était manifestée spontanément pouvait mieux que moi, si elle le voulait, atteindre ce but, et dès que j'eus terminé, il se produisit, *en pleine lumière*, un phénomène qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

A ma gauche, dans l'espace qui me séparait de Mme Paladino, apparut la forme fluidique d'un vieillard, grand, plutôt maigre, avec une barbe abondante, qui, sans parler, posa toute la paume de sa main droite sur ma tête, qu'il serra entre ses doigts comme pour en soustraire mon fluide vital, et lorsqu'il le crut opportun, leva la main, et répandit sur la tête d'Eusapia le fluide qu'il avait rétiré de mon cerveau. Il répéta cette opération trois fois de suite, puis la forme se dissolva.

Mme Paladino retourna immédiatement à son état normal, et à partir de ce moment, elle n'a jamais plus parlé du vol dont elle avait souffert, sinon comme d'un vilain rêve. Après ce qui était arrivé, je restai pendant trois jours consécutifs dans un tel épuisement cérébral, à cause du fluide qu'on m'avait extrait, que je fus incapable de faire même le plus petit travail intellectuel.

Francesco Graus.

Répondant à quelques questions que nous nous étions permis de lui poser au sujet de ce récit, M. Vincent Cavalli, qui est un écrivain spirite distingué, nous répondit que le chevalier Fran-

cesco Graus, son excellent ami, est un ingénieur qui habite dans son hôtel de la rue Cavone, à Naples; c'est un pensionné par une grande Administration publique, à laquelle il a appartenu pendant un grand nombre d'années. Il s'est toujours occupé de magnétisme et de sciences occultes, sans toutefois appartenir à aucune école. Il ne manque pas de sens critique, comme le prouve, par exemple, l'opuscule *Contribution à l'étude de la Psychographie*, publié par lui il y a une dizaine d'années et dans lequel il étudiait la médiumnité d'Alexandre Frezza di San-Felice. Il ne se croit pas autorisé à nommer le commissaire de police; il peut dire néanmoins que celui-ci était tout aussi croyant que lui dans le spiritisme; seulement, après tant d'années, M. Graus ne peut pas affirmer que ce fonctionnaire a vu en cette circonstance le fantôme de John; Mlle Marianne Del Piano le vit très bien et approuva le libellé de ce récit, qui lui fut lu par M. Graus. Ce dernier se souvient d'ailleurs parfaitement avoir causé longtemps avec le commissaire de l'apparition.

Enfin, une revue de Rome, *la Nuova Parola*, publie quelques lettres adressées par Alexandre Aksakof à M. Chiaia au sujet d'Eusapia Paladino. En voici une qui ne manque pas de quelque intérêt.

Saint-Pétersbourg, 27 avril 1898.

Les préoccupations que vous manifestez dans votre lettre au sujet de ma santé se sont malheureusement réalisées. Depuis trois mois, je garde le lit à cause d'une paralysie partielle du bras et du pied droits. Mais heureusement mes facultés intellectuelles sont intactes. Je ne puis écrire, mais dicter, et c'est par ce moyen que je corresponds maintenant. Comme je ne puis me déplacer, notre chère Eusapia est venue me visiter souvent et me tenir compagnie.

Le lendemain de son arrivée, elle m'apporta votre lettre et me raconta tous les ennuis que lui causa l'accueil du Grand-Duc. Personne n'est venu au devant d'elle à son arrivée à Varsovie et elle fut obligée de passer la nuit dans une auberge. La chambre qu'on lui destina était tellement froide, que, malgré le feu, elle eut à souffrir les plus graves inconvénients. Ce ne fut que sur ses réclamations qu'on lui procura quelques meubles. A peine eut-elle fait connaissance du Grand-Duc et de la Duchesse, que ceux-ci se montrèrent fort prévenants à son égard, ce qui parut la reconcilier avec sa position. Mais bientôt le découragement la

reprit, car elle se sentait toujours seule et abandonnée, comme une chose dont on n'avait besoin que pour tenir des séances. Enfin, elle tomba un peu malade et voulut absolument retourner à Naples au bout d'une quinzaine de jours. Mais je lui ai rappelé ses propres paroles, qu'elle ne posait aucune condition de temps ni de rémunération, et qu'elle laisserait le tout à la discrétion du Grand-Duc. Eusapia se laissa convaincre et resta encore jusqu'à la fin du Carême. La veille de notre dimanche de Pâques, elle laissa le Grand-Duc pour se mettre à la disposition du général Rakoussa, qui désirait beaucoup obtenir quelques-unes de ses séances avec un groupe d'amis.

En général, ses séances avec le Grand-Duc ont été bonnes, mais avec le général Rakoussa elles furent excellentes, parce qu'Eusapia se trouvait satisfaite de son séjour chez M. Rakoussa. Celui-ci s'efforça de la décider à se rendre à Moscou près d'un riche négociant qui vint la chercher et lui offrit la somme énorme de 1.000 roubles pour cinq séances, tandis qu'elle ne reçut du Grand-Duc que 800 roubles pour près d'un mois. De son côté le général Rakoussa lui donna 300 roubles. Dans ces conditions, elle gardera les meilleurs souvenirs de son séjour en Russie. A Moscou, on la mettra dans un train direct pour Varsovie, où elle sera reçue par le docteur Ochorowicz.

Il ne peut pas être question d'expériences scientifiques ni de résultats sérieux, d'autant plus que ces Messieurs, à commencer par le Grand-Duc, n'ont pas eu d'autre but que leur fantaisie. Dans douze ou quinze jours, Eusapia vous contera le reste de vive voix.

ALEXANDRE AKSAKOF.

Nous ajouterons enfin qu'Eusapia Paladino vient de faire une excursion dans l'Italie Centrale, dans l'automobile de la Princesse Radziwill, chez laquelle elle a donné une série de séances.



AU MILIEU DES REVUES

Un cas étrange de prémonition de la mort.

(*Progrès spirite*, Paris, mai 1907.)

« Ma sœur Marie avait dix-huit ans et était couturière. Peu de jours avant le mariage de notre tante pour laquelle ma sœur avait fait le vêtement de noce, un soir que Marie était indisposée et que ma mère l'aidait à se désahiller, tout à coup, le regard fixé vers la fenêtre, elle s'écria : « Voici la tante qui entre par la fenêtre vêtue en mariée ! » Nous ne voulions pas la croire et cherchions à la calmer ; mais nous entendîmes le frôlement de la robe s'approcher, puis une voix douce, et de nouveau le frôlement qui s'éloignait. Marie très émue nous dit aussitôt : « N'avez-vous pas vu que la tante a revêtu la robe que je lui ai faite ? Elle est venue me dire adieu avant de quitter cette terre, et dans huit jours à cette même heure elle viendra me chercher, moi aussi. » Le lendemain matin, par le premier courier, arriva la nouvelle inattendue (car la tante jouissait d'une excellente santé) qu'elle était morte presque subitement à 9 heures, c'est-à-dire à l'heure même où Marie eut l'apparition, et nous croyions que Marie délirait ! En vain nous lui tînmes caché le décès, elle se sentait certaine que la prédiction se serait réalisée. Elle voulut dire adieu à toutes ses amies, auxquelles elle donna un petit souvenir ; elle voulut faire elle-même la robe blanche qu'elle revêtit une heure avant de mourir et disposer les vases de fleurs et les cierges allumés autour de son lit.

« Dans le pays, tout le monde l'appelait la sainte, et jusqu'au dernier moment elle reçut les parents et les amis auxquels elle manifesta tout son contentement de son prochain départ. Elle consolait ma mère et nous qui pleurions, nous disant que par l'esprit elle serait toujours près de nous. Et pourquoi pleurer, disait-elle, puisque bientôt je serai si heureuse !

« Cinq minutes avant de mourir, elle pria notre mère et nous de nous retirer, elle reçut les sacrements, puis exultant de joie : « Oh comme je suis contente : » Elle dit et expire souriante. Neuf heures sonnent. Elle n'avait jamais souffert qu'un peu du cœur. »

Le *Progrès spirite* dit que ce récit a été fait à un de ses correspondants italiens, M. Michelin, habitant Venise, par la sœur même de la morte. M. Michelin ne s'en est pas tenu là : il a pris des informations auprès de personnes qui avaient connu Marie, et qui, *toutes*, lui ont affirmé l'exacte vérité des faits que nous venons de publier.

Un cas de travail cérébral utile pendant le sommeil.

(*The Zoist*, Londres, mai, 1907.)

« Conformément à votre demande, je vous transmets les détails du rêve singulier — si je puis ainsi le nommer — qui m'a été d'une si grande utilité.

« Comme je vous l'ai dit, j'étais préoccupé, dès le mois de septembre dernier, d'une erreur qui s'était glissée dans mes comptes de caisse de ce mois ; malgré des heures entières passées à examiner la partie, tous mes efforts pour parvenir à découvrir la cause de cette erreur avaient été vains, et j'en étais presque réduit à considérer le cas comme désespéré. Il avait été l'objet de mes heures d'insomnies pendant plusieurs nuits et j'y avais consacré une grande partie de mes heures de repos. Les choses en étaient encore là le 11 décembre. Ce soir-là, je n'y avais pas, que je sache, songé un seul instant, mais je ne m'étais pas encore endormi dans mon lit, que ma tête commença à être affairée sur mes registres comme si je m'étais trouvé à mon bureau. Le journal, le grand-livre, etc., m'apparurent, et sans aucun effort apparent je découvris presque aussitôt la cause de l'erreur provenant d'un compte assez compliqué. Je me souviens parfaitement avoir pris, dans mon rêve, un bout de papier et d'y avoir pris note des corrections qu'il fallait apporter à mes registres ; après cela, je ne m'étais plus préoccupé de l'affaire.

« Quand je me réveillai le matin, je ne gardais plus aucune souvenance de mon rêve, qui ne se présenta pas à ma mémoire même au cours de la journée, bien que j'eus devant moi ces mêmes registres que j'avais apparemment examinés pendant mon

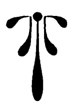
sommeil. Lorsque je rentrai chez moi, le soir, je me disposai à faire ma toilette, et je pris une feuille de papier sur ma table de nuit pour nettoyer mon rasoir. Quelle ne fut pas ma surprise en trouvant sur cette feuille la note que je m'imaginais avoir faite durant la nuit précédente ? Je rentrai immédiatement à mon bureau, je consultai mon registre de caisse, et je constatai que j'avais réellement, dans mon sommeil, découvert l'erreur qui avait échappé à tant de recherches faites à l'état de veille. — C. J. E.

« P.-S. — Je puis ajouter qu'un cas semblable m'était arrivé déjà ; seulement, je m'étais alors réveillé à la fin du rêve ; cette fois, à peine réveillé, je me souvenais parfaitement avoir écrit la note. Il n'en a pas été de même dans le deuxième cas. »

M. E. écrivit plus tard :

« Je ne me rappelle absolument pas où j'ai pris le papier et le crayon dont je me suis servi pour écrire la note. Il faut que j'aie écrit dans l'obscurité, et dans ma chambre à coucher, puisque j'y trouvais le papier et le crayon, le lendemain. Le crayon n'était pas celui que j'ai l'habitude de porter sur moi ; j'ai l'impression qu'il a dû se trouver accidentellement dans la pièce, si toutefois je ne suis pas descendu le chercher à l'étage inférieur ».

Les rédacteurs du *Zoist* présentent ce cas comme étant un cas de « travail cérébral pendant le sommeil ». On voit qu'il faudrait ajouter : « compliqué de somnambulisme » — ce qui, à un certain point de vue, rend moins extraordinaire le fait en question, le réduisant à un épisode de somnambulisme naturel.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Un club international pour les recherches psychiques à Londres.

International Club for Psychical Research — tel est le titre que l'on aurait l'intention de donner à un Cercle au sujet duquel l'*Editor* des *Annals of Psychical Science*, notre édition anglaise, vient de publier la circulaire suivante :

« On a pensé que le temps était venu de faire un effort pour réunir dans un seul noyau les différentes unités de la pensée progressive et expérimentale qui sont aujourd'hui divisées dans les groupes psychique, spirite et spiritualiste. C'est dans ce but que nous soumettons aujourd'hui aux chercheurs ce projet d'un Club, dans l'espoir qu'il rencontrera leur approbation et leur appui.

« En outre des commodités qu'offre habituellement un Club — table d'hôte, réceptions générales et particulières, salles de lecture et de travail, logements pour les membres de la province et de l'étranger — les membres trouveront à leur disposition une vaste et complète bibliothèque de sciences psychiques et « occultes ».

« On espère pouvoir confier la charge de président à un savant autorisé, sous la direction duquel le Comité organisera un grand nombre de conférences. Un Bulletin contenant les Actes de la Société sera publié régulièrement pour les membres ; les *Annals of Psychical Science* seront aussi distribués gratuitement à tous les membres. On s'efforcera d'étudier et de développer d'une manière systématique les nouveaux médiums, afin qu'ils puissent donner de longues séries de séances expérimentales dans les locaux du Club, avec l'intervention exclusive des membres. Ceux-ci auront aussi à leur disposition toutes les commodités et tous les appareils nécessaires à l'étude des effets physiques du médiumnisme.

« Le Club ne sera pas inauguré tant que 1.000 personnes n'auront pas promis leur adhésion comme membres. On espère vivement que les adhésions viendront dans le plus bref délai possible, afin que le Club puisse commencer à fonctionner dès l'hiver prochain.

« Les cotisations des premiers 1.000 membres sont fixées à 2 guinées pour la première année et à 1 guinée pour chacune des années suivantes, représentant 1 guinée de taxe d'entrée et 1 guinée de cotisation annuelle. Quand le nombre des membres aura atteint 1.000, le payement sera élevé à 4 guinées : à savoir, 2 guinées de taxe d'entrée, et 2 guinées de cotisation annuelle; ces contributions pourront encore être élevées plus tard. Mais les 1.000 premiers Membres, qui recevront le titre de MEMBRES FONDATEURS, seront exemptés de toute augmentation de leur cotisation, c'est-à-dire que celle-ci sera toujours limitée à une guinée chaque année.

« Les personnes qui donneront 50 guinées seront nommées MEMBRES A VIE.

« Les personnes qui feront un don de 100 guinées, outre le droit de devenir membre à vie, auront aussi le droit d'élire un autre membre à vie honoraire.

« Les MEMBRES A VIE et les MEMBRES FONDATEURS jouiront des droits de préséance pour les différentes facilités que le Club offrira relativement aux investigations scientifiques et l'étude synthétique de la signification des phénomènes médiumniques. On considère que l'étude des facultés de l'intelligence est de telle importance que, à côté de l'observation et de l'expérimentation scientifique concrète, il faut encourager le raisonnement abstrait des données fournies par les expériences, car le progrès individuel le plus élevé consiste à s'avancer dans le domaine de l'idée.

« Toutes les personnes qui désirent donner leur appui à cette institution en devenant MEMBRES FONDATEURS sont priées de nous communiquer leur intention *le plus tôt possible*.

« Aucun versement ne sera demandé tant que chaque membre ayant promis son adhésion n'aura reçu l'avis que les mille noms nécessaires au fonctionnement du Club ont été recueillis.

« Les droits et privilèges des MEMBRES FONDATEURS seront étendus à toutes les personnes qui auront envoyé la notification de leur appui avant le 31 décembre 1907, alors même que le nombre des associés aurait déjà été atteint.

« A partir du 1er janvier 1908, la taxe d'entrée et la cotisation des membres seront élevées à 4 guinées si on aura alors recueilli l'appui demandé de 1.000 membres fondateurs.



« Les registres du Club seront soumis tous les six mois à un Reviseur, et la stabilité financière du Club ne sera jamais mise en danger; en tout cas, les membres fondateurs ne seront jamais redevables au Club que de leur cotisation annuelle d'une guinée.

« Tout ce que l'on demande à présent, c'est que les dames et les messieurs qui désirent donner leur appui au Club projeté nous communiquent leur intention, déclarant leur volonté de payer 2 guinées pour la première année, et 1 guinée pour chacune des années suivantes. »

Écrire à « The Editor of The Annals of Psychical Science », 110, St. Martin's Lane, London, W. C. » *Toutes les communications concernant le Club doivent porter l'indication « Club ».*

Le « démasquement » de deux faux médiums.

Les spirites de Saint-Louis (État-Unis) s'étant aperçus qu'une certaine Mme Katheryne Graham, qui se faisait passer pour un médium à matérialisations, obtenait par la fraude les phénomènes dont elle se targuait, résolurent de la démasquer. Le docteur Otto Vierling, membre d'une Société de spirites affiliée à l'Association des Spirites de l'État de Missouri, se chargea de la besogne dans une séance à laquelle trois dames prenaient part aussi. M. Paul Mac-Arthur, président de l'Association susdite, se tenait dans la pièce contiguë, prêt à intervenir.

Mme Graham personnifiait un esprit, drapée de blanc, avec un corsage de dentelle jeté sur sa tête, lumineuse de phosphore, comme l'étaient aussi ses mains et ses pieds, quand le docteur Vierling bondit sur elle, la saisit et la jeta à terre. Le médium se prit à crier. On alluma le gaz, pendant que M. Mac-Arthur pénétrait dans la salle de la séance. MM. Mac-Arthur et Vierling arrachèrent le corsage des épaules de Mme Graham, et entrèrent en possession d'une quantité de mousseline blanche et d'un grand ruban noir saturés de phosphore.

Mme Graham est une femme d'une quarantaine d'années, petite et mince. M. Mac-Arthur admit dans une entrevue avec un reporter de la *St. Louis Republic* qu'elle était un bon médium pour les phénomènes d'ordre intellectuel, mais qu'elle avait tort de vouloir produire de faux phénomènes physiques. Il a dénoncé Mme Graham aux autorités judiciaires de son pays, sous l'imputation d'obtenir de l'argent par de faux prétextes.

Nous sommes loin d'approuver le système brutal employé par

les spirites de Saint-Louis — puisqu'on ne peut pas user de violences envers un médium avant de savoir s'il trompe ses clients, et c'est justement cette tromperie qu'il s'agit d'établir.

Tout autre a été le système employé le 5 juin par un groupe de spirites anglais pour constater la fraude du médium Chambers, qui avait d'ailleurs déjà été dénoncé dernièrement par d'autres groupes spirites et par la « Society for Psychical Research ». Le groupe des expérimentateurs, composé presque exclusivement de spirites (il y avait cependant un rédacteur du *Mercury* de Leeds), insista pour obtenir de Chambers qu'il laissât photographier le fantôme à la lumière du magnésium. Le médium consentit. La photographie fut prise; nous avons pu l'examiner. Elle montre le médium, devant le rideau du cabinet; impossible de douter de son identité, tant la ressemblance est parfaite. Il a les jambes nues; le restant du corps, hormis la tête, est couvert de quelques draps blancs. Sur la tête, il y a un plastron de laine. Tout ceci paraît avec la plus grande netteté; on voit que la photographie au magnésium décèle les moindres détails de l'accoutrement d'un fantôme, ou du médium qui le personnifie. Quelle différence entre cette photographie et d'autres qui ont donné lieu à de longues discussions!

Maintenant, comment se fait-il que le médium ait consenti à se laisser photographier, s'il trichait ? Il faut croire qu'il s'était flatté que la photographie ne rendrait pas aussi nettement le soi-disant fantôme — ce qui est toutefois assez surprenant, car on pouvait s'attendre d'un professionnel de la fraude à une plus grande prudence.

Il faut dire aussi que le médium avait été fouillé au début de la séance ; on n'avait pas trouvé sur lui l'étoffe blanche qu'on aperçoit dans la photographie et qu'il est probablement parvenu à dissimuler dans ses habits.

Il est à remarquer que différentes personnes que l'on peut considérer comme de bons observateurs, et qui avaient déjà reconnu, depuis quelque temps, les supercheries de Chambers, sont d'avis que ce médium a donné, dans le temps, des phénomènes authentiques.

Une « maison hantée » en Savoie.

Le Matin de Paris a publié dans son numéro du 8 juin la dépêche suivante de Saint-Michel-de-Maurienne, 7 juin.

« Depuis quelque temps, des phénomènes bizarres se produi-

sent dans une maison de garde-barrière, sur la voie du P.-L.-M., près de notre bourg.

« En présence de nombreux témoins dignes de foi, à intervalles irréguliers, des coups sourds furent assénés sur les meubles ; le couvercle du poêle fut projeté sur le sol avec un bruit singulier; la maîtresse de la maison allant à la cave chercher du vin, fut frappée violemment par derrière ; en outre, pendant la nuit, des bruits étranges et persistants retentissent dans la cheminée.

« Il a été jusqu'ici impossible de trouver l'explication des phénomènes en question, dont le retentissement grandit dans la région. »

Le Matin publie une photogravure représentant la maison dont il s'agit.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Société universelle d'études psychiques.

Réunion générale du 19 juin 1907.

La réunion générale annuelle de la S. U. E. P. a eu lieu cette année le 19 juin. Après le banquet qui avait réuni un grand nombre de membres, l'assemblée générale a eu lieu dans les salons de l'hôtel.

Des expériences du médium musicien Aubert furent d'abord présentées à la Société (un compte rendu en sera donné ultérieurement).

L'ordre du jour portait la discussion et le renouvellement des statuts. Chaque membre avait reçu un exemplaire du projet des statuts. Après la discussion de chaque article et quelques modifications apportées au projet, l'ensemble des statuts fut adopté à l'unanimité.

Un règlement concernant le fonctionnement de la Société et fixant la situation des sections annexes est présenté par le président et après discussion et révision de quelques articles, le règlement est adopté à l'unanimité.

Le règlement spécial de la section de Paris est présenté par le docteur Le Menant des Chesnais, vice-président, et adopté.

Le vote pour le renouvellement du bureau central a donné les résultats suivants :

Le docteur Joire, fondateur de la Société, est nommé président à vie de la Société et du Bureau central.

Le docteur L. Menant des Chesnais et M. de Vesme, vice-présidents sortants, sont réélus.

M. Blin est nommé troisième vice-président.

Le docteur Rabier est réélu secrétaire général.

M. Dhuique est élu secrétaire général adjoint.

M. Donchy est réélu trésorier général.

M. Archat est élu trésorier général adjoint.



Mme Monroc est élue bibliothécaire-archiviste.

MM. les docteurs Fiessinger et Dariex, anciens vice-présidents, passent parmi les membres d'honneur de la Société.

Le Président,
Docteur JOIRE.

La nouvelle Eusapia de Barcelone.

Nous avions parlé, dans notre dernier numéro, de quelques expériences médiumniques qui avaient eu lieu dernièrement à Barcelone, et dans lesquelles s'était manifesté un médium puissant, dont les phénomènes étaient à peu près ceux que produit Eusapia Paladino. Nous pouvons ajouter maintenant que cette jeune fille s'appelle Mlle Carmen Dominguez. Par l'initiative intelligente de M. Esteva Marata, un groupe, composé d'un astronome, trois médecins, un architecte et un avocat, s'est constitué pour soumettre le nouveau médium à une série d'expériences, et a tenu avec lui une douzaine de séances. Des phénomènes plus étonnants encore que ceux dont nous avons déjà parlé, ont été obtenus en ces séances, dont nous parlerons plus longuement dans notre prochaine livraison.

Le médium à « lévitation » A. Zuccarini.

Le *Corriere della Sera*, de Milan, a publié dernièrement un compte rendu de M. Oreste Murani, professeur de physique expérimentale à l'École polytechnique de Milan, et du docteur L.-M. Patrizi, professeur de physiologie à l'Université de Modène, sur les expériences qu'ils viennent de tenir avec un nouveau médium, M. A. Zuccarini, de Bologne, un employé dans une administration, qui se prête à ces expériences par simple courtoisie. Le seul phénomène vraiment intéressant que l'on obtienne avec ce médium est la « lévitation » du sujet lui-même. Ce phénomène ne se produit que dans l'obscurité; devant l'éclair du magnésium, le médium, s'il se trouve suspendu en l'air, tombe immédiatement sur le sol; mais le cliché photographique reste pour prouver l'authenticité du phénomène.

Nous publierons dans notre prochain numéro un compte rendu plus étendu et documenté au sujet de ces expériences.

Une leçon sur le « Spiritisme à Naples ».

Le docteur Léonard Bianchi, professeur de Psychiatrie à l'Université de Naples, directeur de l'Asile d'aliénés de Sales, dernièrement encore ministre de l'Instruction publique en Italie, cédant à une demande qui lui avait été adressée à plusieurs reprises par les étudiants, a clôturé son cours de leçons le 11 juin, en parlant du « spiritisme ». Le professeur Bianchi déclara être convaincu, depuis vingt-trois ans déjà, de la réalité des phénomènes médiumniques. Nous chercherons à donner un plus ample aperçu de sa leçon dans notre prochaine livraison.

Expériences scientifiques avec Eusapia, à Naples.

Une série de séances avec Eusapia Paladino vient d'avoir lieu à Naples ; elle a été peut-être plus importante que toutes celles qui l'ont précédées, parce que le contrôle scientifique a pu y être encore plus strictement appliqué. Ces séances ont eu lieu dans le laboratoire du professeur Ph. Bottazzi, directeur de l'Institut physiologique de l'Université de Naples. Outre le professeur Bottazzi y ont assisté : le docteur G. Galeotti, professeur de pathologie générale à l'Université de Naples ; le docteur Th. De Amicis, professeur de dermatologie et syphilographie à la même université ; le docteur O. Scarpa, professeur d'électrochimie à l'École polytechnique de Naples ; M. E. Jona, sénateur, Président de l'Association électrotechnique italienne ; docteur A. Cardarelli, sénateur, professeur de clinique médicale à l'Université de Naples ; M. N. Minutillo, professeur de jurisprudence à l'Université. Mme Bottazzi assiste elle aussi à deux séances, au cours desquelles des facultés médiumniques se manifestèrent en elle — ce qui ne manqua pas de la troubler beaucoup. A la lumière de trois lampes, la table autour de laquelle étaient assis les expérimentateurs, s'éleva de 40 centimètres, en flottant dans l'air, *isolée*, sans même le contact d'Eusapia, pendant 25 minutes environ ; puis commencèrent les apparitions de mains, de têtes noirâtres, etc.

Nous publierons plus tard un compte rendu de ces expériences.

Le Gérant : DROUARD.

29-6-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie



ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

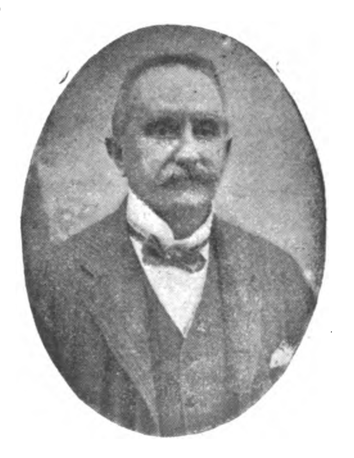
17me Année — Juillet 1907 — N° 7

DOCTEUR JOSEPH VENZANO.

Contribution à l'étude des matérialisations (1)

I

Dans ces derniers temps, ceux qui cultivent les études métapsychiques se sont occupés d'une manière spéciale du phénomène désigné sous le nom de « matérialisation ». C'est là un sujet qui devait nécessairement susciter la défiance et provoquer de nouvelles critiques des adversaires. Il ne suffisait point que ces phénomènes fussent présentés avec la plus prudente réserve, avec une méthode rigoureuse et sous la protection de noms pleins d'autorité. Les adversaires systématiques, dépourvus de cette manière sereine de juger les choses et de cette compétence qui tiennent à la profonde connaissance de la matière, se servant surtout des



Dr J. Venzano.

(1) Après avoir publié quelques comptes rendus de séances avec Eusapia Paladino, dans lesquels les rapporteurs se déclaraient

exemples récents de médiums surpris en flagrant délit de fraude, persistèrent dans leurs vieilles méthodes de négation, contestant les faits, dénigrant sans aucune retenue les relateurs, et généralisant, comme toujours, leurs peu sereines conclusions.

Ceci n'est d'ailleurs que la répétition (bien que déjà sensiblement atténuée) de ce qui s'est produit de tout temps. L'action de proclamer certaines vérités dépassant les limites du patrimoine intellectuel d'une époque, tout en étant une preuve de courage scientifique, entraîne avec elle, malheureusement, une longue suite de désillusions et d'amertumes. Il n'y a rien de plus dangereux que d'affronter l'impopularité. L'homme de science, même lorsqu'il a contribué, par ses doctrines et ses merveilleuses conquêtes, à constituer la gloire d'un siècle, s'il ose proclamer quelque nouveau fait en apparente contradiction avec les lois connues de la biologie, va à la rencontre des colères téméraires et peu généreuses d'une foule de misonéistes, toujours prêts à repousser, non seulement les faits, exposés, mais la compétence scientifique même de celui qui les a énoncés.

C'est là la raison principale pour laquelle plusieurs hommes éminents, qui n'ont désormais plus aucun doute sur la réalité des phénomènes médiumniques, se figent dans un silence prolongé parce que la proclamation de la vérité leur ferait courir le risque de voir diminuer en eux l'autorité et le prestige de leur sage parole. C'est *a fortiori* la raison du silence de ceux qui, comme de l'auteur de cet article, ne sont que des obscurs, bien que consciencieux chercheurs dans le domaine des investigations métapsychiques.

Ceci n'empêche pourtant pas que, lorsque les circonstances l'exigent, aussi en tenant compte de la majeure pré-

---

péremptoirement contre l'hypothèse spirite, nous croyons utile de publier maintenant une diligente étude sur le même argument, due au docteur Joseph Venzano, un distingué praticien de Gênes, qui a été un des compagnons de séances du professeur Morselli, et que ce dernier appelle dans son article *un excellent observateur* (page 249). Le lecteur pourra ainsi se faire une idée plus précise de la complexité de ces phénomènes, et de l'imprudence qu'il y a à prétendre trancher nettement la question de leur origine, comme nous le voyons faire si souvent dans un sens ou dans l'autre par des expérimentateurs de tout acabit. — N. de la R.



paration qui se manifeste actuellement dans le public à accepter les nouvelles données de la science, ce soit un devoir pour ceux qui possèdent une richesse de matériaux d'apporter la contribution de faits pareils diligemment recueillis et rigoureusement examinés.

C'est dans ce but, qu'à l'occasion des débats récents sur les phénomènes de matérialisation, je me suis décidé à faire paraître une série d'épisodes très intéressants, relatifs à cette question, et qui se sont produits par la médiumnité d'Eusapia ; j'espère ainsi contribuer à aplanir la voie à ces vérités scientifiques qui, malgré le heurt des opinions discordantes, procèdent inexorablement, en proclamant à chaque pas leurs droits sacrés.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé des faits médianimiques que j'exposerai, je crois opportun de présenter plusieurs considérations d'ordre général, rendues nécessaires par le caractère du présent article.

La phénoménologie eusapienne est constituée par un ensemble de manifestations physiques qui, *en apparence*, dérogent aux principes connus de la biologie. Je dis *en apparence*, parce que personne ne peut exclure que ces manifestations soient en rapport avec des lois naturelles qui ne font pas encore partie du domaine de la science. La preuve de ce que j'affirme se montre indiscutable dans les merveilleuses découvertes scientifiques qui se succèdent à des intervalles rapprochés et viennent attester quel est le nombre et l'importance des notions que l'on peut encore acquérir.

Ce n'est donc pas le cas de crier au miracle chaque fois qu'on se trouve en présence d'un phénomène médianique. Le miracle, d'ailleurs, n'est pas autre chose qu'un fait extraordinairement opposé à ce que nous savons par expérience, ou, pour mieux le définir, ce n'est que l'effet de causes que nous ne connaissons pas encore; par conséquent, il n'est pas contraire aux lois naturelles, mais bien aux connaissances limitées que nous possédons sur la nature. Donc, les phénomènes anormaux de la médiumnité, ainsi que les phénomènes normaux qui tombent tous les jours sous notre observation, dépendent de lois naturelles fixes et immuables; lois qui sont cependant liées *ab origine*,

pour les uns comme pour les autres, à une cause première que nous ignorons parfaitement.

La cause première du développement d'un embryon nous est aussi inconnue que celle qui procède à cet ensemble de faits qui a pour résultat une matérialisation. Et pourtant l'évolution embryologique d'un œuf, pour la seule raison qu'il est quotidiennement soumis à notre attention, constitue un fait que, par la loi de l'habitude, nous appelons normal; il n'en est pas de même avec le phénomène médiumnique qui ne se détermine qu'en des conditions exceptionnelles et ne peut être reproduit à volonté.

Les considérations ci-dessus, comme on le voit, correspondent à cette théorie de la *relativité des cognitions*, qui a été soutenue par Emmanuel Kant. L'école positive, malgré les prodigieux efforts dont ses partisans ont donné des preuves admirables, a été forcée de reconnaître que les investigations humaines ont une limite, au-delà de laquelle existe ce que Spencer a nommé « l'inconnaissable ».

Le monde, en effet, en raison des facultés bornées de nos sens, ne nous apparaît pas tel qu'il est réellement, de sorte que nous ne pouvons nous en former qu'une idée relative. Il semblerait donc que les recherches humaines dussent s'arrêter devant ces Colonnes d'Hercule qui marquent les confins d'un monde inconnu, refuge de la science de la réalité, et où se cache indubitablement la solution de ce mystérieux problème qui concerne la genèse de l'Univers.

A ce point, nous nous posons une question : « Pouvons-nous dire avec Littré, que « cet Océan infini dont les vagues viennent battre le rivage de l'île que nous habitons » ne puisse d'aucune manière être navigable ? Devons-nous dire que les efforts humains doivent se briser devant cette roche immense considérée jusqu'ici comme inaccessible ?

Répondons d'abord avec Taine : « L'homme voit les limites de sa propre intelligence, mais il ne voit pas celles de l'intelligence de l'humanité. » Darwin nous enseigne à son tour que « ce sont toujours ceux qui savent peu, et non ceux qui savent beaucoup, qui affirment hautement que la science ne pourra pas résoudre tel ou tel autre problème ». Le regretté professeur Angelo Brofferio, même avant que les expériences tenues à Milan avec Eusapia ne vinssent

modifier ses tendances positivistes, parlant dans son beau traité de psychologie, de la possibilité d'une métaphysique scientifique, s'exprimait ainsi : « C'est une présomption de croire que les autres ne puissent découvrir ce que nous ne pouvons découvrir nous-mêmes. Tout au moins, dira-t-on, nous ne voyons pas par quel moyen résoudre le problème métaphysique. Mais d'autres le verront peut-être. » Et plus avant : « Qui sait ce que pourront nous enseigner de nouveaux instruments comme le microphone, de nouvelles méthodes de calcul comme la géométrie analytique et le calcul infinitésimal, *de nouvelles méthodes d'observation comme la psycho-physique et l'hypnotisme ?* » Curieuse est la prédiction de cet éminent psychologue qui, dans certaines particularités mystérieuses de l'esprit, entrevoyait de nouveaux horizons s'ouvrant pour la science !

Et en effet, la succession progressive et continue de découvertes extraordinaires, ainsi que les nouvelles intéressantes données de la psychologie expérimentale, rendent moins ardu le chemin qui peut conduire au but.

A ces considérations une autre vient se rattacher, tirée de la théorie de l'évolution. Qui peut logiquement exclure que, dans des milliers d'années, les facultés intellectuelles se développeront de telle façon, qu'elles finiront par être à la raison humaine ce que cette dernière est à l'instinct duquel elle est sortie ? Les connaissances tirées des recherches anthropologiques et surtout de l'anatomie comparée démontrent aussi la possibilité de modifications substantielles dans l'organisme vivant et pensant, tendant sans cesse à la perfection, sous l'escorte des inévitables lois de la lutte pour la vie, de la sélection naturelle, de l'adaptation à l'ambiance.

Ce n'est pas à dire que l'intelligence de l'homme devra, à la longue, atteindre directement l'explication de la mystérieuse inconnue. On peut supposer plutôt que par les résultats plus généraux des différentes sciences on pourra atteindre quelques principes premiers qui expliqueront les autres (Brofferio). Et si l'on considère que l'on peut déduire d'une partie d'une chose ce que doit être le tout, et qu'avec l'aide de la vue, du télescope et du calcul, on peut pénétrer dans les profondeurs des zones infinies du ciel,

l'éventualité de cet admirable triomphe de la mentalité humaine paraît, sans contredit, possible.

Par conséquent, l'idée d'une métaphysique scientifique ne doit point répugner aux méthodes d'investigation de l'école positiviste, laquelle *ne peut pas se refuser à admettre* l'existence possible d'une cause initiale de toutes les causes, sous l'empire de laquelle se déroulent les lois naturelles auxquelles la création entière doit inévitablement se conformer.

De là l'importance, qui n'a pas encore été suffisamment reconnue jusqu'à présent, des études métapsychiques, considérées comme les études qui, dévoilant les propriétés que nous avons toujours ignorées de l'âme humaine, peuvent fournir de nouveaux et très précieux éléments pour l'interprétation de l'énigme de la vie.

Et maintenant que nous avons présenté ces considérations synthétiques reflétant notre opinion sur les limites que peut atteindre le savoir, nous entrons directement dans le sujet que nous nous sommes proposé de traiter.

II

FORMES PRÉSUMÉES DE MATÉRIALISATION

Les « matérialisations » peuvent s'objectiver aussi bien sous une forme complète que sous une forme incomplète. Les cas où les matérialisations prennent les caractères complets d'un corps humain vivant sont excessivement rares avec Eusapia. Il s'agit plus fréquemment de formes partielles, comme des bustes et des têtes humaines, membres et portions de membres qui généralement font saillie de derrière les rideaux de drap noir du cabinet médianique. Même dans les bustes humains, lorsqu'ils apparaissent nettement, les membres sont parfois incomplètement formés. Ces formes, dans de rares cas, peuvent être perçues par les organes de la vue en pleine lumière ; moins rarement, on peut les voir en une demi-obscurité, alors que la salle est à peine éclairée par des lampes colorées. Quelquefois, au contraire, à cause de l'obscurité du local, la forme matérialisée ne s'annonce qu'au moyen du contact ou de

l'ouïe. Ce sont des mains qui nous touchent, qui serrent les nôtres ; des têtes qui s'approchent à nous de telle manière qu'il nous est permis d'en reconnaître les reliefs à l'aide du toucher ; des voix aphones qui murmurent à l'oreille des paroles dont nous parvenons à saisir la signification.

A ces modes différents de manifestations, on doit ajouter, selon moi, cette phénoménologie médiumnique non moins complexe dans laquelle on a une objectivation insuffisante de la forme qui est en train de se matérialiser pour que l'œil puisse en percevoir la présence, tandis que, d'un autre côté, la manière dont se déroule le phénomène en laisse rationnellement présumer l'intervention. C'est à cette catégorie qu'appartiennent ces phénomènes dits de transport qui se vérifient si souvent dans les séances médiumniques, spécialement avec Mme Paladino, et qui s'accomplissent comme s'ils étaient dirigés et exécutés par une entité consciente, dotée toutefois de facultés perceptives particulières, dépassant certainement celles des assistants, et pouvant lui permettre d'exécuter, même dans une obscurité absolue, des mouvements complexes de transports d'objets, quelquefois de poids et dimension considérables, et aussi de beaucoup en dehors de la portée de main du médium.

Il en est de même pour ces phénomènes d'empreinte qui s'obtiennent sur la glaise préparée à cet effet, et s'accomplissent en des conditions telles à exclure n'importe quelle fraude. Ces empreintes qui révèlent, par exemple, une figure, une main ou un pied, laissent raisonnablement supposer que la figure, ou la main, ou le pied d'une entité matérialisée soient venus imprimer leurs traces sur la glaise.

Ces courtes considérations, que nous appuierons par la suite de faits irréfutables, amènent à une déduction très importante : c'est qu'*une grande partie de la phénoménologie médianique fait supposer l'intervention d'une entite consciente qui, quelle que soit son origine, peut s'objectiver de façon à acquérir les caractères d'une forme matérialisée.*

Nous disons « une grande partie », parce qu'il y a des phénomènes qui, par leurs manifestations, excluent la

nécessité de cette intervention, comme, par exemple, les lévitations des tables qui peuvent provenir simplement d'une force d'attraction qui se dégagerait des mains posées au-dessus. On peut de même attribuer à l'effet de cette force ces mouvements d'objets, même à distance, qui s'accomplissent dans la direction du médium et sont accompagnés en général par des mouvements synchrones de la part du médium lui-même.

Nous proposant de porter une contribution de recherches à l'étude des formes matérialisées, nous n'avons donc pas cru devoir négliger cette partie de la phénoménologie médianique qui, comme nous l'avons dit, se rattache à la supposition de l'existence d'une entité qui réglerait et exécuterait le phénomène. Nous avons donc recueilli dans ce but plusieurs cas, lesquels aplaniront évidemment la route à l'étude des matérialisations proprement dites.

Bien que les faits en question soient relativement nombreux, et que beaucoup d'entre eux aient été vérifiés et contrôlés par certains de nos amis, hommes de valeur, nous ne nous servirons pourtant que de quelques faits vraiment typiques qui se sont déroulés en notre présence et sont tombés sous notre observation directe, entourés de telles précautions à les rendre réfractaires à n'importe quelle opposition de la part des adversaires.

1er Cas. — C'est un cas qui rentre apparemment parmi les plus simples de la phénoménologie médianique, mais intéressant cependant à cause des circonstances de lumière et de contrôle dans lesquelles il fut produit. Il fait partie d'une séance qui eut lieu récemment à Gênes chez notre ami M. Alfredo Berisso, le distingué peintre Argentin, qui assistait pour la première fois à des phénomènes de ce genre. La séance avait été décidée peu de jours avant et M. Berisso nous avait gracieusement confié, à M. Ernesto Bozzano et à moi, la préparation improvisée du cabinet. Le soir même de l'expérience nous choisîmes la salle à manger de l'appartement de M. Berisso. Après avoir mis des scellés aux fenêtres (l'appartement est au cinquième étage) avec des rideaux de drap noir fixés à ceux qui couvraient l'embrasure d'une fenêtre, nous improvisâmes un

cabinet où une chaise fut placée, et sur elle un tambourin et une trompette métallique que j'avais empruntés moi-même aux jouets d'une de mes filles. La chambre, au moment des expériences, soumise à un examen rigoureux pour des raisons de formalité, était éclairée par une lampe électrique de la force de 16 bougies. On avait placé devant le rideau une petite table rectangulaire en bois blanc, et entre celle-ci et le rideau même la chaise destinée à Mme Paladino. Assistaient à la séance : M. et Mme Berisso, le peintre M. Francesco Brignola, M. Bozzano, Mme Gellona et son fils Ernest, moi-même et ma fille Gina. Le contrôle était confié à M. et Mme Berisso. La partie de la séance qui se rapporte à ce premier cas est ainsi racontée par M. Berisso lui-même :

A peine la séance est-elle commencée, et alors que la salle est encore éclairée par une lampe électrique d'une portée de seize bougies, on peut observer le phénomène très important d'une trompette que l'on entend nettement jouer à l'intérieur du cabinet et à diverses hauteurs, de manière que ce son n'échappe à personne. Peu de temps après, M. Brignola appelle l'attention des expérimentateurs vers le haut, où la trompette est apparue suspendue en l'air entre les deux rideaux, et un peu derrière eux, à une hauteur non inférieure à 90 centimètres au-dessus de la tête du médium. Elle est disposée transversalement, avec l'embouchure vers le côté droit où je suis assis, et l'autre extrémité vers ma femme, qui a pris place devant moi et à gauche d'Eusapia. Les mains de cette dernière sont posées immobiles sur la table, contrôlées par les nôtres, et *parfaitement visibles pour tout le monde.* Après quelque temps la trompette se retire, et en se retirant elle émet de nouveau plusieurs sons à diverses reprises.

L'importance de cet épisode, soigneusement rapporté par M. Berisso, ne peut certainement échapper à personne, car, bien qu'il paraisse de modestes proportions, il est pourtant d'une vérité probative vraiment exceptionnelle. Le phénomène phonique et celui de transport se produisent en effet *en pleine lumière*, et tout le monde peut apercevoir Eusapia assise, avec les mains sur la table, contrôlées respectivement par M. et Mme Berisso. En outre, alors que la trompette est visible en l'air, elle se trouve à une hauteur

au-delà de la portée de main aussi bien du médium que des assistants. Il est donc naturel d'observer que, l'intervention du médium et des expérimentateurs étant exclue, le phénomène de transports et de sons réitérés de la trompette ne peut rationnellement être attribué qu'à l'action d'une entité, peut-être même partiellement matérialisée et non perceptible parce qu'elle se serait développée dans l'obscurité du cabinet, entité qui exécute ni plus ni moins ce qu'aurait exécuté une individualité humaine vivante.

2e Cas. — Séance du 22 mai 1900. Siège : les locaux du cercle Minerve. La salle dans laquelle se font les expériences communique avec une arrière-salle. Les portes et les fenêtres de la pièce sont hermétiquement closes et cachetées. Le cabinet est représenté par l'encoignure de l'une des deux fenêtres de la salle; sa paroi antérieure consiste en un double rideau de drap noir, fixé par le haut. A un mètre environ du cabinet se trouve une table en bois blanc; entre ce dernier et le rideau est placée la chaise sur laquelle doit prendre place le médium. A un mur de la chambre, à une distance de 1 m. 40 du médium, une guitare est suspendue; sur une petite table éloignée de plus de 50 centimètres du médium, se trouve une machine à écrire (*Columbia Barlock*, N° 6), du poids de 14 kilogs. Dans le cabinet médianique, sur une chaise, est placé un tambourin entouré de petites cymbales. Les assistants sont : les professeurs Morselli et Porro, MM. Avellino, Bantle, Dapassano, Ferraro, Peretti, Schmolz, la comtesse Rey et moi-même. Le médium est contrôlé au commencement par le professeur Morselli qui est à sa droite, et par la comtesse Rey qui se trouve à sa gauche. L'endroit est faiblement éclairé par une bougie placée sur le parquet de l'arrière-salle. Le contrôle des mains et des pieds d'Eusapia est rigoureusement tenu et les phénomènes se succèdent continus et variés. Vers la fin de la séance, la comtesse Rey est remplacée par M. Ferraro, qui vient occuper la place du professeur Morselli, tandis que celui-ci passe alors à la gauche du médium. En même temps, on ouvre complètement la porte de l'arrière-salle, de sorte que la pièce se trouve un peu plus éclairée par la lumière de la bougie. C'est

en de telles conditions que se déroule l'épisode qui forme l'argument de ce cas. Voici comment je l'ai rapporté dans le compte rendu des séances :

Le contrôle est plus rigoureux que jamais. On entend bouger la guitare suspendue au mur. Elle est détachée, transportée en l'air, tourne autour de la chambre, bat des coups répétés sur la tête du professeur Porro, et puis elle s'arrête enfin sur la table. Peu de temps après elle se soulève de plus d'un mètre, et recommence à tourner autour de la tête des assistants pour retourner ensuite sur la table. Le tambourin, qui, comme on l'a dit, est placé sur une chaise dans le cabinet, se meut aussi. A un moment donné, la guitare si lève de nouveau et tourne en l'air *contemporanément avec le tambourin. Cette fois la guitare tourne très haut, et on la voit distinctement traverser la chambre au niveau de la partie la plus élevée du rideau (plus de 3 mètres du sol), suivie par une traînée de lumière, due probablement au reflet lumineux de la bougie provenant de l'arrière-salle, sur le dos de la guitare même.* Le contrôle est toujours très rigoureux. Tout à coup on entend poser sur la table un corps volumineux, qu'à la faible lumière on a vu venir de l'angle de la chambre qui se trouve à gauche du médium. Le docteur Venzano, placé à l'extrémité de la table regardant le médium, réussit à voir ce corps volumineux se soulever en l'air, de l'angle gauche de la chambre, passer sur la tête du professeur Morselli pour se poser sur la grande table devant lui-même. On reconnaît que ce corps n'est autre que la grosse machine « Barlock » N° 6, du poids de 14 kilogs. Peu de temps après, à cause de l'heure tardive, on suspend la séance.

L'épisode décrit ci-dessus n'est pas moins intéressant et est beaucoup plus complexe que le cas précédent. Nous ne nous trouvons plus, cette fois, en face d'un phénomène isolé de transport, mais d'une série de transports (quelques-uns desquels ont lieu *contemporanément*) et qui se déterminent avec vitesse, avec précision, avec une intention manifeste.

Nous observons que tout ceci se déroule à une faible lumière, c'est vrai ; mais, spécialement vers la fin de la séance, en des conditions qui permettent de distinguer, non seulement le médium et les expérimentateurs, qui se sont tenus immobiles à leur place, mais les objets mêmes qui tournent librement en l'air.

Mais même en écartant ces circonstances de lumière, et en admettant la possibilité que l'une ou les deux mains d'Eusapia aient pu être libres, et libres aussi celles des assistants, il reste toujours un fait inexplicable : c'est celui de la guitare qui s'agite en l'air et se promène sur le plafond de la chambre à une hauteur de presque 4 mètres du sol, et par conséquent hors de la portée de n'importe quels bras tendus en haut, même de personnes debout.

Inexplicable est aussi le fait du transport de la machine « Barlock », du poids de 14 kilogrammes, de la petite table dans l'angle derrière le professeur Morselli jusqu'à la table située devant lui. Il est inexplicable puisque, même en admettant que le médium contrôlé par le professeur et par M. Ferraro ait pu (toujours par l'hypothèse de la substitution des mains) en libérer une, il lui aurait été impossible, pour des raisons de résistance, de saisir la machine, de la soulever en haut, à bras tendu, au-dessus de la tête du professeur Morselli, pour la placer sur la table devant laquelle il se tenait assis.

Ce n'est pas le cas de parler, pour l'explication de ces manifestations, de l'aide possible d'étrangers introduits dans cet endroit avec le médium, d'abord à cause des précautions qui avaient été prises par les assistants, et puis parce que la présence d'une personne étrangère à la séance n'aurait pas pu échapper à l'attention des assistants.

Devant ces raisons, il ne nous reste qu'à recourir au moins à la supposition d'une Intelligence, intrinsèque ou non du médium et des assistants, de laquelle et par laquelle se dégagent des forces ignorées qui assument la tâche d'accomplir le phénomène comme s'il était réellement exécuté par une ou plusieurs personnalités humaines (1).

3e Cas. — L'épisode que nous allons exposer est peut-être

(1) Des cas semblables que je n'ai pas cru opportun de répéter, furent par moi cités dans un article précédent sur la « transmission de la pensée pendant l'état médianique », article paru dans ces mêmes *Annales,* numéro de novembre 1905. Je renvoie donc le lecteur à ces épisodes très intéressants, dans lesquels l'irréfutabilité démontrée des faits de suggestion mentale vient fournir une preuve de plus en faveur de la sincérité des phénomènes concomitants de transport.



parmi ceux qui nous ont le plus impressionné. Il est constitué par un phénomène contemporanément de lévitation et de transport. Il fait partie d'une séance tenue le soir du 25 mai 1900, dans les salles déjà décrites du « Cercle Minerva ». Les assistants sont les mêmes que dans la séance précédente, plus le capitaine Enrico de Albertis. Les précautions prises sont identiques. Le professeur Porro, qui est à la droite d'Eusapia, et le professeur Morselli, qui est à sa gauche, contrôlent les mains et les pieds du médium. La salle est faiblement éclairée par la lumière d'une bougie placée dans l'arrière salle. La séance commence à 9 heures; une heure se passe, monotone et avec de très rares phénomènes. Après une heure et demie environ, la séance prend dans la dernière demi-heure une importance extraordinaire par les phénomènes qui se succèdent sans interruption. C'est vers la fin de la séance que se déroule la manifestation caractéristique de ce cas.

... Tout à coup les professeurs Morselli et Porro s'aperçoivent qu'Eusapia est soulevée avec sa chaise et portée en haut jusqu'à un niveau dépassant celui du plat de la table, sur lequel elle redescend *de manière qu'elle vient appuyer ses pieds et les deux pieds antérieurs de la chaise sur le plat même de la table en partie démantibulée et ouverte*. Pendant ce temps, le médium, comme s'il était en proie à une terreur intense, gémit et demande à être replacé avec sa chaise sur le parquet. *Mais presque tout de suite il est de nouveau porté en haut avec la chaise, et cette lévitation dure pendant quelques secondes, si bien que M. de Albertis et le professeur Porro, sans accord préalable et dans une parfaite communion d'idées, réussissent à passer la main sous les pieds du médium et de la chaise.* Peu après, Eusapia, toujours assise, redescend sur la table; elle est tenue par ses voisins de gauche et de droite, la chaise est poussée et jetée en arrière sur le parquet; et le médium, saisi par quelques-uns des assistants, pendant que ses gémissements continuent, est porté à terre, et on le fait rasseoir sur la chaise, posée à sa place.

Voilà les paroles textuelles du procès-verbal, que nous confirmerons volontiers par quelques brèves observations du professeur Porro dans lesquelles sont nettement exprimées les impressions reçues dans cette circonstance par l'éminent astronome.

C'est un moment d'extrême anxiété et de stupeur, écrit-il à propos de cette lévitation d'Eusapia avec sa chaise. La lévitation s'est accomplie sans heurts, sans secousses, vivement, mais non par bonds. En d'autres termes, si l'on voulait arriver, avec un effort suprême de défiance, à imaginer un artifice pour obtenir ce résultat, on devrait penser plutôt à un soulèvement par le haut (au moyen d'une corde et d'une poulie) qu'à une poussée par en bas. Mais ni l'une ni l'autre hypothèse ne tient debout devant l'examen le plus élémentaire des faits. La Paladino a été réellement tirée en haut et *soutenue* dans une position absolument contraire aux lois de la statique, par une force invisible et inexplicable en l'état présent de nos connaissances physiques (1).

Le phénomène cité, si on le soumet à un serein et rigoureux examen, tandis qu'il exclut l'éventualité de n'importe quel artifice, donne lieu à des considérations de haute importance. Le soulèvement de Mme Paladino ne peut pas être considéré comme l'effet d'une poussée qu'elle aurait donnée elle-même à son propre corps, de manière à le soulever avec la chaise jusqu'au dessus du niveau de la table pour retomber ensuite sur ce niveau avec les pieds antérieurs de la chaise même. Le retour sur cette table en de telles conditions aurait dû être très brusque, et la table, qui était déjà à moitié démolie, aurait dû nécessairement s'effondrer.

Les mêmes considérations sont à faire pour ce qui concerne la seconde lévitation, qui permet au capitaine De Albertis et au professeur Porro de passer leurs mains sous les pieds d'Eusapia et de la chaise. « L'action de se détacher de la table encore plus que celle de se détacher du sol — observe très bien le professeur Porro — dénote l'intervention d'une force extrinsèque au médium; celui-ci, en effet, aurait dû prendre son élan sur une base trop faible pour pouvoir, sans la briser, obtenir le détachement. »

Mais ce n'est pas là seulement que consiste le côté merveilleux de l'épisode en question. La chaise sur laquelle est assise Eusapia vient appuyer, en redescendant, ses pieds

(1) Du *Secolo XIX* de Gênes, journal dans lequel le professeur Porro publia le compte rendu des dix mémorables séances de mai 1900.



antérieurs sur le bord du plat de la table, et s'arrête dans cette position, tandis que les mains seulement du médium sont en contact avec celles de ses voisins de gauche et de droite vérifiant ainsi une contradiction avec les lois de la gravité. Cet état de choses, qui provoque nécessairement un instant d'appréhension bien justifiée, persiste pendant quelque temps pendant lequel Eusapia vient à occuper une position par laquelle elle devait nécessairement tomber, s'il n'y avait pas eu l'intervention de quelque force ignorée, agissant comme une *vis a tergo*, déterminant le soutien de la Paladino et de la chaise.

Bien remarquable est aussi l'état d'âme du médium, pendant la durée du phénomène, qui s'accomplit, non seulement indépendamment de l'attente des expérimentateurs, mais surtout contre la volonté d'Eusapia, dont nous avons tous pu constater les exclamations de terreur bien justifiées d'ailleurs par la dangereuse position qu'elle était venue occuper tout à coup.

Donc, dans ce cas aussi, par une logique nécessité, on peut supposer l'intervention d'une intelligence, non seulement régulatrice du phénomène, mais capable de manifester une force non insignifiante, aussi bien pour soulever le médium, que pour le maintenir dans cette position difficile (1).

---

(1) Pendant une séance dans les locaux du « Cercle Minerve » le soir du 10 mai 1902, à laquelle assistaient le professeur Porro, l'ingénieur Ramorino et sa femme, le chevalier Adolphe Erba et moi-même, il se produisit une lévitation de Mme Paladino assise sur sa propre chaise, d'une manière analogue à celle décrite plus haut. Le contrôle avait été confié à Mme Ramorino et à moi. Les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes et cachetées, et nous étions dans une parfaite obscurité. Le phénomène se vérifia avec une extraordinaire rapidité, et dès que la lumière fut faite, nous trouvâmes Eusapia avec la chaise sur laquelle elle était assise, transportée sur le plat de table de manière que les pieds antérieurs et postérieurs de la chaise même en occupaient l'espace très limité. Cette fois aussi, sous le poids de la Paladino et de la chaise, la table très légère risquait de se briser, et le médium terrorisé demandait avec instance qu'on le fît descendre de là-dessus, ce qui fut exécuté presque tout de suite.

Nous avons voulu citer sommairement ce nouveau cas parce que, outre qu'il se prête aux mêmes considérations qui ont été faites pour l'autre cas semblable, il assume une valeur toute particulière pour s'être vérifié dans ces conditions d'obscurité qui fournissent si fré-

4e Cas. — Ce dernier cas de la première série se rapporte à l'empreinte sur la glaise vérifiée au cours d'une séance médiumnique, le soir du 17 février 1902. On se trouvait dans les locaux du « Cercle Minerve »; MM. Avellino, Bozzano, Evaristo Testa, l'instituteur M. Luigi Montaldo et moi-même assistions à la séance.

J'ai eu l'occasion d'assister à bien des phénomènes d'empreinte médianiques, mais j'ai choisi celui-ci, parce qu'il a un caractère presque nouveau, et parce qu'il est caractérisé par des mesures de contrôle très sévères, de sorte que le plus lointain soupçon de supercherie doit être écarté. En le citant, je n'ai pas la prétention d'exposer une chose nouvelle, puisque ce phénomène a déjà été décrit par M. Bozzano dans son ouvrage: *Ipotesi spiritica e Teoriche scientifiche*.

Il n'est cependant pas inopportun pour le caractère et le but du présent article que je le rapporte, en me servant aussi en partie des paroles de M. Bozzano, à qui le contrôle de la Paladino était particulièrement confié.

La disposition de la salle était la même, que dans les séances déjà décrites, et plusieurs phénomènes s'étaient déjà produits, lorsque le médium entrancé, personnifiant « John King », annonça un phénomène d'empreinte; il invita en même temps avec insistance les expérimentateurs à observer d'abord en pleine lumière la surface libre de trois blocs de glaise préparés à tout hasard.

On avait fait la lumière, et notre attention à tous s'était tournée sur la superficie des trois blocs de glaise qui furent reconnus parfaitement lisses et polis. Deux de ces blocs se trouvaient à la droite du médium, placés sur une grande table, l'autre à sa gauche, placé sur une chaise; entre l'un

---

quemment un prétexte aux contradicteurs. Cette fois la circonstance de l'obscurité absolue est toute en faveur de la sincérité de cette manifestation médianique. En effet, il serait tout simplement absurde de supposer que la Paladino aurait pu, en de telles circonstances, se porter avec sa chaise sur la table par une poussée donnée à son propre corps, et réussir à occuper précisément l'espace limité, permis par ses très petites dimensions.

Nous rappelons en dernier qu'un autre cas analogue a été rapporté récemment par l'éminent physiologue italien professeur Luziani, dans une entrevue avec un rédacteur du *Giornale d'Italia*.

et les autres se trouvait une distance de deux mètres.

Voici comment s'exprime M. Bozzano en décrivant l'évolution du phénomène :

« Dès que l'obscurité fut refaite, Eusapia me tendait ses deux mains — j'étais son voisin de droite — rintroduisait ses genoux entre mes genoux, ses pieds entre mes pieds, inclinant en même temps sa tête sur mon épaule. Aussitôt commencèrent à se manifester les symptômes habituels qui annoncent les bons phénomènes ; c'est-à-dire que le médium commença à s'agiter, à avoir des spasmes, à gémir et à soupirer. Aucun indice de mouvements synchrones ou de consentement... Quelques courts instants se passèrent ; l'agitation d'Eusapia croissait de plus en plus ; tout d'un coup, abandonnant pesamment toute sa personne sur moi, elle dit d'une voix faible sa phrase habituelle : « C'est fait ». On refit promptement la lumière. Des trois blocs, deux portaient des empreintes profondes. Dans l'un comme dans l'autre apparaissait l'empreinte distincte et complète de la surface plantaire d'un pied. Ces pieds formaient la paire.

Nos recherches ne s'arrêtèrent point là ; nous examinâmes les empreintes des pieds, et nous pûmes constater qu'elles ne répondaient en aucune manière aux proportions des pieds du médium.

On ne peut pas contester la réalité d'un phénomène qui s'est produit en de pareilles conditions. Il suffit de savoir que les blocs de glaise furent précédemment examinés et reconnus parfaitement lisses et polis ; qu'ils se trouvaient, non point sur le parquet, mais l'un sur une chaise et les deux autres sur la grande table ; qu'entre l'un et l'autre des deux blocs impressionnés se trouvait une distance de deux mètres ; que les empreintes obtenues ne répondaient pas aux proportions des pieds d'Eusapia, et que finalement, la forme de contrôle prise par M. Bozzano était vraiment exceptionnelle, pour attribuer à ce fait une valeur de certitude absolue. Quand nous aurons ajouté à ces raisons l'absurdité de l'hypothèse d'un auto-déchaussement et d'un rechaussement des pieds du médium, nous aurons une preuve de plus de l'importance de ce que nous avons rapporté.

Il n'y a donc aucune objection qui puisse affaiblir la véracité de la manifestation médianique.

En excluant l'hypothèse de la fraude comme moyen possible des empreintes obtenues, il ne reste qu'à supposer de la part du médium une projection d'énergie s'intégrant dans une vraie forme matérialisée, capable de se représenter dans la glaise sous l'aspect de deux pieds qui ne sont pas ceux de la Paladino.

L'attention du chercheur devrait enfin s'arrêter d'une manière spéciale sur ceci : que l'obscurité de l'endroit contribue évidemment à étayer l'authenticité du phénomène ; c'est à quoi ne pensent pas les adversaires qui se servent à la légère des objections habituelles pour mettre en doute les phénomènes médiumniques.

* * *

Nous avons clos avec le rapport du phénomène ci-dessus une première série de phénomènes pour ainsi dire préparatoires aux matérialisations proprement dites. Dans ces faits, il ne résulte pas objectivement qu'il y ait eu une matérialisation quelconque ; mais ils impliquent la supposition nécessaire de l'intervention de « quelque chose » qui prend, sinon une vraie forme plastique, du moins une consistance capable de dégager des énergies, d'opposer des résistances, et d'accomplir des actes comme les aurait accomplis une personnalité humaine.

Et même, pour ce qui concerne le phénomène de l'empreinte médiumnique que nous avons précisément laissé en dernier, l'intervention d'une forme plastique qui a tous les caractères d'une partie de membre humain, s'impose avec une logique nécessité.

Or, comment se produit, d'où vient cet ensemble d'énergies qui ont pour résultat de former des matérialisations plus ou moins objectivables, qui disposent des mêmes facultés qu'une individualité humaine vivante, et même de facultés plus remarquables encore ?

L'interprétation qui, dans l'état actuel de nos connaissances métapsychiques, serait la mieux reçue par la science est la psychodynamique (Ochorowicz). Il s'agirait de vraies projections psycho-physiques qui, en des circonstances déterminées, se dégageraient du médium, même avec l'aide

des expérimentateurs qui forment la chaîne, et produiraient une phénoménologie variée, dont le suprême degré serait précisément atteint par la *matérialisation.*

Mais pouvons-nous juger que cette explication soit toujours suffisante quand nous voulons l'appliquer aux cas que nous venons de citer? A cet égard nous devons avant tout rappeler que le caractère principal de la manifestation médiumnique, c'est l'*intentionnalité*; c'est-à-dire qu'elle procède sous l'influence d'une intelligence qui la guide et la dirige. Or, si nous pouvions *toujours et exclusivement* retrouver cette intentionnalité par voie directe ou indirecte, dans le médium, l'hypothèse du professeur Ochorowicz pourrait être acceptée sans restrictions.

Dans la plupart des manifestations médianiques et spécialement dans celles où le phénomène se déroule en rapport avec une *synchronie* de mouvements de la part du médium, il est évident que la volonté du médium lui-même ne peut pas être considérée comme étrangère aux phénomènes, que celle-ci soit une extrinséquation directe de sa pensée, ou qu'elle soit un effet de suggestion de la part des assistants à la séance.

Au contraire, dans les phénomènes que nous avons rapportés plus haut, la *synchronie* ne paraît pas évidente. Néanmoins, l'accomplissement des manifestations est accompagné par un état spécial d'inquiétude, d'agitation et de fatigue d'Eusapia, comme si elle faisait des efforts non indifférents pour aider à la production des phénomènes. Dans ce cas aussi, comme on le voit, la supposition de l'intervention de la volonté du médium avec la contribution possible de l'influence suggestive des expérimentateurs *pourrait être* admissible.

Mais il y a des phénomènes dans lesquels l'*intentionnalité* de la part du médium, à notre avis, disparaît complètement. Le troisième épisode de la première série, c'est-à-dire celui se rapportant à la lévitation de la chaise avec la Paladino, peut venir appuyer notre affirmation.

Il n'est pas logique de supposer que la volonté de la Paladino ait pu contribuer à l'accomplissement de cette lévitation, c'est-à-dire qu'elle *ait pu vouloir* un phénomène médiumnique qui constituait un sérieux danger pour son

intégrité personnelle. La preuve de ceci est donnée par les cris et les expressions de terreur du médium lorsque brusquement il vint à être transporté sur la table vieille et démantibulée sur laquelle la chaise s'appuyait à peine avec ses deux pieds antérieurs.

Ce désir ne pouvait pas non plus s'admettre rationnellement chez les expérimentateurs. D'abord, la modalité de lévitation était absolument nouvelle et inattendue pour eux, et quoique leur désir d'avoir des manifestations aussi nouvelles qu'imposantes fût bien légitime, ils n'auraient certes jamais pensé à un phénomène aussi impressionnant et dangereux que celui qu'il nous a été donné de constater.

Il s'agit donc d'un cas (certainement pas isolé) dans lequel difficilement la volonté d'Eusapia, même sous l'empire d'une suggestion, peut être mise en avant, tandis qu'il émerge plutôt d'une volonté nouvelle, autonome, qui n'est sûrement pas favorable à l'hypothèse citée plus haut, dont la genèse constitue, au moins pour l'instant, l'un des principaux problèmes de la psychologie.

Quant à nous, nous nous arrêtons pour le moment à ce point, en nous réservant de formuler des déductions et des considérations ultérieures dès que nous aurons exposé une seconde série d'épisodes médiumniques plus compliqués, c'est-à-dire ceux dans lesquels les formes matérialisées viennent impressionner nos sens.

III

MATÉRIALISATIONS PROPREMENT DITES

Les phénomènes les plus intéressants et extraordinaires de la médiumnité se présentent maintenant : les matérialisations. Celles dont la présence se constate au moyen du simple contact sont indiscutablement les plus fréquentes. Ce sont le plus souvent des mains qui nous touchent, qui nous saisissent, qui appuient la surface de leurs paumes sur nos épaules, parfois avec douceur, d'autres fois avec une violence plaisante ; qui nous caressent, nous poussent, nous chatouillent; des doigts qui nous pincent la peau, nous tirent les oreilles, les pans de l'habit; des têtes appa-

remment humaines qui s'approchent des nôtres, déposent des baisers sur notre front, sur notre bouche; des corps entiers qui s'abandonnent sur nous, tandis que deux bras nous serrent affectueusement.

Ces corps qui semblent de vrais êtres humains, ou, plus souvent, des parties d'êtres humains, nous les percevons le plus souvent recouverts par le rideau du cabinet médiumnique; quelques rares fois au contraire ils ne sont pas protégés par le drap du rideau et se présentent directement avec une consistance de chair. Moins fréquemment, nos mains sont directement portées par le médium au contact de ces figures matérialisées, qu'elles soient recouvertes par le rideau, ou parfaitement libres.

Dans ces conditions, il nous est parfois possible de les saisir. Je réussis moi-même à saisir une main pendant une séance chez M. Avellino, au mois de juin 1901. C'était une main plutôt large, réunissant tous les caractères d'une main masculine. Donc, je l'étreignais intentionnellement avec force dans le but de la retenir le plus possible dans la mienne. Après quelque temps, bien que je n'eusse pas cessé d'augmenter mon étreinte pour ne pas lâcher prise, la main se retira librement de la mienne à un moment donné, comme si ses dimensions avaient été subitement diminuées (1).

Un autre point caractéristique de ces formes matérialisées objectivement par contact, c'est de se laisser percevoir en plusieurs endroits en même temps. Bien des fois en effet plusieurs personnes signalent simultanément des contacts, comme si les figures matérialisées fussent deux, trois, ou davantage.

Toutes ces manifestations ont lieu aussi bien dans l'obs-

(1) Je rapporte ici les impressions que reçut dans des cas semblables l'habile publiciste M. Louis Barzini. Voici comment il s'exprime dans un compte rendu de séance avec Mme Paladino, paru dans le *Corriere della Sera* de Milan, à la date du 25 janvier de l'année courante. « Quelquefois — écrit-il — je suis parvenu à prendre au vol les mains mystérieuses. Elles ne m'ont pas échappé: elles se sont, pour ainsi dire, fondues. Elles m'ont manqué entre les doigts comme par un dégonflement. On dirait des mains qui se ramollissent et s'évanouissent rapidement après avoir eu un maximum d'énergie et une apparence absolument vitale au moment d'accomplir un acte. »

curité que dans un endroit plus ou moins éclairé, et sont généralement accompagnées par des gonflements du rideau du cabinet médiumnique. Quand la lumière est plus intense, à la constatation du phénomène par contact vient se joindre celle au moyen de la vue. Les formes recouvertes ou non par le rideau s'avancent d'une manière visible, de manière à laisser nettement distinguer les mouvements qu'elles exécutent.

Parfois on perçoit confusément les matérialisations avec l'aide de la vue seule. Ce sont des profils obscurs qui ont souvent des aspects indéterminés, et apparaissent dans la pénombre produite par les reflets d'une très faible lumière.

Il y a ensuite des cas dans lesquels les formes ne se manifestent ni avec l'aide du contact, ni avec celui de la vue, mais bien uniquement au moyen de l'organe de l'ouïe. Ce sont des coups frappés sur la table d'une manière évidente par des mains ouvertes ou des poings fermés ; des doigts qui tambourinent sur la surface de la table même ou d'autres meubles ; des bruits de mains battues l'une contre l'autre à titre d'applaudissements ; des voix aphones qui murmurent à l'oreille.

Ajoutons que les figures matérialisées ne se présentent pas toujours de forme et dimension constantes. Les membres peuvent être de différentes longueurs ; les mains sont tantôt larges et robustes comme celles d'un homme de constitution herculéenne, d'autres fois délicates et douces comme appartenant à une femme ; quelquefois ce sont de vraies petites mains d'enfants de différents âges.

La grosseur des têtes dont nous pouvons constater la présence varie aussi ; en de rares circonstances, on en palpe la surface chevelue formée de cheveux tantôt longs, tantôt courts, tantôt lisses, tantôt frisés, tantôt plus ou moins consistants ; parfois ce sont des cheveux de femme nattés, ou bien aussi tombant et étendus sur les épaules. En d'autres cas, on reconnaît de vrais reliefs de visages recouverts par le rideau, ou indépendants de ce dernier.

Ce n'est qu'en des conditions de milieu et d'homogénéité exceptionnelles qu'on obtient en pleine lumière ces apparitions de fantômes, desquels — spécialement à cause de la

grande autorité de celui qui l'a constaté et décrit — le fantôme de Katie-King est le prototype.

Les apparitions qui s'obtiennent avec l'aide de la médiumnité d'Eusapia Paladino se manifestent sous l'aspect de figures vivantes, qui se meuvent, sourient, envoient des baisers dont le son est nettement perçu par les expérimentateurs. Les figures enveloppées dans des draperies blanches sortent partiellement du rideau du cabinet où est placée Eusapia, couchée sur un petit lit auquel elle est fixée au moyen de cordes avec quantité de nœuds. La sortie partielle de ces apparitions et la constatation faite par nous (comme nous le verrons dans la suite) de matérialisation incomplète de membres visibles, laisse croire que ces formes ne sont généralement pas complètes.

Après ces renseignements synthétiques concernant ce qui se rapporte à cette partie extraordinaire de la phénoménologie médiumnique, nous arrivons à plusieurs cas choisis dans la seconde série ; comme nous l'avons fait pour les précédents. nous aurons soin d'accompagner chacun de ces cas des considérations que nous résumerons ensuite, à la fin du présent article, en déductions d'ordre général.

1er Cas. — Nous sommes dans les locaux du « Cercle Minerve », où l'on a pris les habituelles et déjà décrites mesures de rigoureux contrôle. MM. les professeurs Morselli et Porro, MM. Avellino, Bantle, marquis Da-Passano, Ferraro, Peretti, la comtesse Rey, MM. Schmolz et Venzano assistent à la séance. L'épisode qui va suivre a lieu à la fin de la séance, c'est-à-dire lorsqu'on a allumé les deux lampes à gaz (dont l'une est à bec Auer) et que la pièce se trouve par là complètement éclairée. Eusapia, à une distance d'un mètre environ du cabinet, est assise devant la table, les coudes appuyés sur ce meuble, et les mains bien que encore contrôlées par ses voisins de droite et de gauche, placées devant les yeux, afin de se garer de la lumière trop vive. Quelques-uns seulement des assistants sont encore assis. Ceci dit, voici les détails de l'épisode comme on peut les lire dans le procès-verbal de la séance rédigé par moi-même à la date du 20 mai 1900 :

Le chevalier Peretti, s'étant approché du rideau, se sent tout

à coup saisi par une main qui serre délicatement la sienne. C'est une main, comme tout le monde peut l'observer, qui part de l'intérieur du rideau en se maintenant toujours recouverte par le drap, et de laquelle on peut distinctement reconnaître la forme, dessinée par le rideau. Ce fait inattendu excite la curiosité des assistants, qui offrent successivement leur main et en reçoivent de même une affectueuse étreinte. Le professeur Morselli pour la deuxième fois et M. Ferraro, qui s'était tenu jusqu'alors à l'écart, avancent simultanément leurs mains, mais le phénomène souhaité ne se produit plus. Le docteur Venzano et M. Schmolz qui se sont approchés du médium pendant que le phénomène se répétait, ont pu, pendant que le rideau était gonflé, porter leur attention sur l'intérieur du cabinet, parfaitement éclairé, dans lequel on n'apercevait que la chaise avec le bloc de glaise, tandis qu'on voyait du dehors la main qui serrait celle des assistants faire relief sous le drap du rideau.

Plusieurs circonstances attachent à ce cas une valeur peu commune. Avant tout, l'épisode s'est déroulé en pleine lumière ; secondement, il s'est produit quand la séance était terminée, c'est-à-dire quand l'attente de nouveau phénomènes n'avait plus raison d'être en nous. Ensuite dès que le désir de voir se répéter le phénomène est vivement exprimé par les assistants, on obtient un consentement presque complet, consentement qui cesse pourtant avec la demande renouvelée du professeur Morselli, faite en même temps que celle de M. Ferraro, laissée en dernier.

C'est un cas pour l'interprétation duquel l'intervention de la volonté des expérimentateurs semble contradictoire et peu explicite.

Peut-on en dire de même pour la Paladino ?

Chez elle non plus, on ne peut pas rationnellement trouver la volonté directrice pour expliquer cette manifestation. En effet, devant ce nouveau fait, elle se maintient dans une passivité évidente ; elle est indifférente au phénomène, et se préoccupe avant tout de la lumière surabondante qui a été faite pour terminer la séance. Il n'y a donc rien en Eusapia qui puisse faire considérer le phénomène comme une directe émanation de sa conscience ; ceci n'empêche pas, cependant, qu'à la rigueur, il puisse s'agir d'une suggestion inconsciente.

Autre considération. — Nous avons vu que, pendant que la main qui serrait celle des assistants s'avançait recouverte par le rideau, et tout le monde pouvait en constater la consistance et la force, le cabinet nous paraissait intérieurement, à M. Schmolz et à moi, parfaitement libre, et occupé exclusivement par les objets qu'on y avait placés.

Ceci est une preuve de plus pour le lien intime qui existe entre l'obscurité et la matérialisation, lien qui diminue graduellement à mesure que l'harmonie du milieu et l'homogénéité des expérimentateurs a atteint son plus haut degré.

Dans le cas en question la forme, pour se matérialiser, a besoin d'un endroit obscur qui, après qu'on a allumé les deux lampes à gaz, n'existe plus à l'intérieur du cabinet.

Dans ce cas, le drap du rideau, se plaçant comme nous l'avons dit, vient à établir des conditions suffisantes d'obscurité pour que la matérialisation puisse s'accomplir.

Mais nous reviendrons sur cette question à propos des épisodes qui vont suivre.

2e Cas. — Il fait partie d'une séance tenue chez M. Berisso le soir du 15 juillet 1905, avec M. et Mme Berisso, M. Bozzano, le docteur Eugène Gellona, moi-même et ma fille Gina comme assistants. Les précautions qu'on a prises relativement au médium et au local sont les mêmes que celles qu'on a décrites à propos du second cas de la première série. Le docteur Venzano à droite et Mme Berisso à gauche, contrôlent les mains et les pieds de Mme Paladino. La salle est éclairée par une lampe électrique de seize bougies. Le rapport qui suit est extrait du procès-verbal de la séance, rédigé par M. Berisso :

... A un moment donné, dans le cabinet, où l'on avait placé sur une chaise une carafe pleine d'eau et un verre, on entend un bruit provenant évidemment du choc de ces objets entre eux. Peu de temps après, nous percevons tous le glou-glou de l'eau de la carafe versée dans le verre, et presqu'aussitôt le rideau s'agite, et une main recouverte par le rideau vient placer le verre d'eau sur la table, devant Mme Paladino. Pendant ce temps, la main gauche du docteur Venzano et la droite de Mme Berisso peuvent se voir distinctement sur la table, réunies, l'une avec la

main droite, l'autre avec la main gauche du médium. Dès que le verre est déposé sur la table, Eusapia exprime le désir de boire. Nous ne croyons pas opportun de la contenter, sachant par une longue expérience que cela pourrait lui procurer des nausées et des vomissements. Elle insiste dans sa demande, et nous continuons dans notre refus.

Eusapia est nerveuse et agitée. Tout d'un coup, le côté droit du rideau se gonfle, et vient recouvrir en partie l'avant-bras droit du médium, contrôlé par le docteur Venzano. Peu de temps après, ma femme, le docteur Venzano et moi nous voyons distinctement surgir une main et un bras couvert par une manche obscure de la partie antérieure et supérieure de l'épaule droite du médium. Ce bras, en se frayant un chemin au-dessus de l'extrémité libre du côté du rideau qui est sur la table, saisit le verre, l'approche de la bouche d'Eusapia, laquelle porte son corps en arrière et boit avidement. Après cela, le bras replace le verre sur la table, et nous le voyons se retirer rapidement et s'évanouir comme s'il rentrait dans l'épaule de laquelle nous l'avions vu sortir.

Le docteur Venzano, à qui il n'est pas échappé le plus petit détail de ce phénomène, s'adresse aux assistants et leur demande s'ils ont vu aussi le bras qui a saisi le verre sortir de l'épaule d'Eusapia. Ma femme et moi nous confirmons le fait. M. Bozzano, qui se trouve à l'extrémité de la table opposée au côté devant lequel le médium est assis, affirme avoir vu, pour sa part, une masse noire se détacher de l'épaule d'Eusapia, et peu après s'avancer, au-dessous du côté du rideau placé sur la table, le bras terminé par la main de chair vivante qui saisissait le verre; il s'était tout de suite formé la conviction qu'il s'agissait d'un dédoublement, et il allait communiquer cette impression aux assistants, lorsqu'il fut prévenu par l'exclamation du docteur Venzano. Mlle Venzano et le docteur Gellona qui sont placés, eux aussi, l'un à droite, l'autre à gauche de M. Bozzano, n'ont pas pu constater, à cause de la position qu'ils occupent, cette particularité de la première partie du phénomène. Il est à noter que pendant la production du phénomène tout entier, les mains contrôlées d'Eusapia n'ont pas cessé un seul instant de rester appuyées sur la table, visibles pour tout le monde.

Dans le cas relaté, la connexion entre la volonté du médium et le phénomène produit est remarquable ; c'est un fait qu'Aksakoff classerait sans restriction parmi les phénomènes animiques.



La matérialisation a lieu, cette fois aussi, en pleine lumière ; l'homogénéité des assistants contribue sans aucun doute à cette circonstance. La main qui dépose d'abord le verre sur la table est complètement entourée de drap noir; plus tard, elle apparaît libre avec le bras pour de très courts instants seulement, parce qu'elle s'introduit tout de suite dans l'espace qui existe entre la table et le rideau qui tombe sur elle, de manière que le membre finit par être en grande partie recouvert par le drap même. De cette manière, la forme matérialisée arrive en grande partie à être maintenue dans l'obscurité, condition manifestement avantageuse pour une plus longue persistance de la formation temporaire.

Mais bien d'autres considérations se dégagent de l'analyse attentive de cet épisode.

Si, dans le cas en question, nous considérons la matérialisation obtenue par rapport au besoin impérieux de boire exprimé par Eusapia, nous voyons comment l'Intelligence qui dirigeait le phénomène, pour atteindre son but, s'est servie à peine de ce qui était nécessaire pour que le médium réussît dans son intention. En effet, en vertu de ses facultés médianiques, on obtient la formation d'un membre thoracique droit, pour ainsi dire sortant de son épaule droite, et (il n'est pas inutile de le constater) précisément de ce point auquel correspond l'articulation scapulo-humérale, qui est le point d'appui des mouvements du membre entier.

C'est un cas typique de dédoublement, d'un membre surnuméraire qui, à notre avis, démontre comment l'Intelligence, pour atteindre son but, a eu recours à un vrai et délicieux critère d'économie, en suivant la voie la plus directe et la plus simple et en donnant elle aussi une preuve de l'application de cette loi de l'effort minime, qui préside à la production de n'importe quelle activité.

De cette manière de procéder de l'Intelligence dirigeante, tendant, sans dispersions de forces inutiles, à son but, proportionnée aux conditions de milieu, d'homogénéité et d'attitude médianique (qu'on me passe cette expression) de la part d'Eusapia, nous avons pu avoir des preuves fréquentes, comme nous le verrons par la suite ; et c'est peut-être pour cette raison que les matérialisations obtenues par sa mé-

diumnité réussissent, dans la plupart des cas, partielles, incomplètes. Ce n'est que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, quand la nécessité de la matérialisation complète s'impose, et les susdites conditions le permettent, qu'on a des formations de figures humaines que l'on a raison de supposer complète.

Et maintenant une dernière observation qui ne se rapporte plus à la genèse possible de la forme matérialisée.

Si le phénomène constaté en pleine lumière s'était produit dans l'obscurité complète, ou en des conditions de lumière telles à ne pas permettre de distinguer nettement les mains du médium contrôlées et appuyées sur la table, l'impression que nous aurions reçue, grâce à notre pensée continuelle d'une substitution de mains possible, aurait été très facilement d'un soupçon de fraude. Or, si dans le fait arrivé en pleine lumière nous concluons pour beaucoup de cas semblables pouvant se produire dans l'obscurité plus ou moins complète, nous comprendrons aussitôt avec combien de prudence on doit procéder avant d'affirmer carrément qu'un phénomène suspect doit, ou ne doit pas, être attribué à la fraude. C'est une circonstance que ne devraient jamais oublier les expérimentateurs passionnés ou d'un esprit serein en appréciant les faits, et surtout lorsqu'il s'agit de discerner les phénomènes réels de ceux qui sont dus à la supercherie qui, malheureusement, ne sont pas rares dans la casuistique des manifestations médiumniques.

3e Cas. — Il est pris d'une séance qui eut lieu le soir du 27 décembre 1901 dans les salles du cercle Minerve, en présence du professeur Porro, du regretté publiciste Luigi Arnaldo Vassallo, du chevalier Erba, de M. et Mme Ramorino et moi. Les dispositions étaient pareilles à celles déjà décrites. Au commencement de la séance, le contrôle est confié à M. Vassallo, qui est à la gauche du médium, et à Mme Ramorino, placée à sa droite. Les phénomènes commencent, et ils continuent variés et intéressants. Peu de temps avant que se produise l'épisode dont nous nous occupons (à un moment déjà avancé de la séance), on change la disposition de la chaîne, à la suite d'une demande typtologique de la table, et je vais remplacer au contrôle M. Vas-

sallo, tandis que Mme Ramorino reste assise à la droite du médium. Une lampe électrique blanche éclaire la salle.

Ceci dit, voici ce qu'on lit dans le procès-verbal de la séance.

... A ce moment, on a de nouvelles apparitions répétées de la main d'enfant au-dessus de la tête d'Eusapia, de laquelle nous avons parlé plus haut. C'est une petite main qui est évidemment droite, d'une couleur rose de chair, avec de petits doigts plutôt longs, effilés, qui pourraient appartenir à un enfant de sept ans. Il est impossible d'établir le nombre des apparitions de cette petite main, tellement elles sont fréquentes. Elle se présente tantôt par sa superficie palmaire, tantôt par sa superficie dorsale. Quelquefois elle est tournée avec le bout des doigts en haut, d'autres fois en bas, et fréquemment elle s'agite en faisant le geste du salut. Parfois elle reste visible pour un temps très court, d'autres fois au contraire pour une durée de temps qui va jusqu'à dix secondes. Le docteur Venzano et M. Vassallo, qui est assis à sa gauche, se lèvent, et sans que l'un abandonne la chaîne ni l'autre le contrôle, ils se penchent vers le rideau, de sorte qu'ils peuvent l'observer à peu de centimètres de distance. Le docteur Venzano exprime le désir d'être touché, et presqu'aussitôt la petite main s'avance avec les doigts et lui effleure les joues à plusieurs reprises, de manière que le docteur en ressent l'impression tiède. A un moment donné, la petite main arrive à saisir son nez, et deux doigts le tirent délicatement, puis lui prennent le lobe de l'oreille droite, serrant avec une certaine force.

Le médium est éveillé. La petite main se retire, et après quelques secondes elle apparaît avec une autre petite main, cette dernière certainement gauche. En apparaissant, les deux mains éloignent les pans du rideau, puis disparaissent et réapparaissent plusieurs fois. Suit un arrêt des phénomènes pendant une minute environ, pendant laquelle MM. Vassallo et Venzano se rasseoient. Tout à coup, tandis que le médium continue à être réveillé et garde ses mains, visibles à tous, posées sur la table et rigoureusement contrôlées par ses voisins de droite et de gauche, le rideau se gonfle, une main de volume et de dimensions de beaucoup supérieurs à celle d'Eusapia, au même niveau que les petites mains précédemment décrites, sort par l'interstice qui se trouve entre les deux côtés du rideau, saisit la tête du médium et la tire violemment en arrière. Le médium épouvanté essaye de se débarrasser, se met à crier, demande du secours aux assistants. Mais la main ne lâche pas sa tête et continue à la tirer avec force en arrière, comme pour la porter à l'intérieur du cabi-

net. A un certain moment elle se retire, mais elle réapparaît presque aussitôt avec une autre main. Les deux mains, comme les précédentes, par la disposition de leurs pouces, résultent être l'une de droite et l'autre de gauche, et par l'identité de leurs traits caractéristiques, comme appartenant à une même personne, cette fois vraisemblablement un homme. Pendant que Mme Paladino crie et proteste, elles la saisissent par les deux côtés de la tête, et continuent à la tirer en arrière de sorte qu'elle disparaît bien deux fois dans le cabinet, et est recouverte par le rideau...

Cet épisode est du plus haut intérêt, non seulement pour s'être produit en pleine lumière, mais aussi parce qu'il m'offrit l'occasion, d'une manière tout à fait exceptionnelle, d'observer longuement et à une très petite distance les formes matérialisées, et surtout de pouvoir sentir l'impression du contact de plusieurs d'entre elles.

Dans le premier cas de cette série, nous avons déjà décrit une forme matérialisée constituée par une main qui, recouverte du drap, serrait successivement la main des expérimentateurs. Dans le second cas de la même série nous observâmes ensuite la formation d'un membre thoracique entier qui, saisissant un verre placé sur la table, le soulevait et l'approchait des lèvres du médium. Or, dans l'un comme dans l'autre cas, en tenant compte des mouvements exécutés et de la force expliquée des formes matérialisées, nous pouvions déjà rationnellement supposer que celles-ci fussent dotées d'une vraie et propre organisation, égale à celles des êtres humains et vivants. Cette déduction est bien mieux confirmée encore par le dernier cas que nous venons de relater. En effet, dans les conditions de lumière, de durée, de temps et de distance dans lesquelles je me trouvais devant le médium qui me touche et me caresse, j'ai pu à mon aise en apprécier la valeur, la consistance et le degré de chaleur. Et quand, le pouce contre l'index, on me saisissait la pointe du nez et le lobe de l'oreille, j'ai pu signaler une pression et une traction en arrière comme celles que pourrait produire la main d'un enfant de tout jeune âge.

Ceci exposé, cette tiédeur qui se dégageait de la petite main, ces mouvements de flexion, d'extension, d'apposition des doigts, la pression et la traction en arrière exercées par

elles, sont des données très efficaces en faveur de notre déduction; c'est-à-dire qu'il s'agit d'une main vivante, pourvue d'un substratum osseux qui en constitue la charpente, de muscles, de tendons et de tissus, tous propres à une main, vivifiés par des vaisseaux où circulent de l'eau et du sang, animée par un système nerveux qui lui imprime tous les caractères des énergies vitales.

La seconde phase de l'épisode, bien qu'il ne s'agisse pas de constatation par contact direct, appuie aussi notre affirmation; celle qui concerne l'apparition des deux mains qui, à plusieurs reprises, saisissent la tête d'Eusapia, pour la tirer à l'intérieur du cabinet médianique contrairement à sa volonté.

La force de traction dégagée par ces mains contre la résistance d'Eusapia (ainsi que Mme Ramorino et moi, préposés au contrôle, avons pu le vérifier) démontre en effet à son tour que les mains apparues (des mains de personne robuste, et vraisemblablement des mains d'homme) devaient aussi être douées de cette organisation complète, pour laquelle, avec une plus grande abondance de données, nous avons conclu à propos des mains d'enfant déjà décrites.

Comme on l'a vu, en deux périodes différentes de l'épisode, on obtint l'apparition simultanée de deux mains ayant, chaque fois, les caractères de deux mains appartenant à une même personne. Les mains apparues d'abord était morphologiquement dissemblables des secondes, et les unes comme les autres l'étaient aussi de celles d'Eusapia.

En outre, elles sortaient de l'interstice des côtés du rideau, à une petite distance de la tête du médium, et au dessus du niveau du cabinet.

Il ne s'agissait donc plus, comme dans le cas précédent, d'un phénomène de dédoublement, mais d'une matérialisation à courte distance; en un mot d'une extériorisation de forces s'intégrant en une forme plastique, ayant, avec beaucoup de probabilité, son point de départ dans la tête du médium. Il n'est pas inutile de rappeler ici comment, en approchant une main de la tête d'Eusapia, et précisément à cet endroit (région pariétale gauche) dans laquelle il existe une dépression osseuse, résultat d'une ancienne grave blessure, tous les expérimentateurs peuvent percevoir

une sensation comme de courant d'air froid, circonstance qui laisse supposer assez raisonnablement que cette zone du crâne du médium soit une voie d'extrinsécation d'énergie psychique.

Il ne reste maintenant qu'à chercher la connexion probable entre les manifestations qui se sont produites et la volonté qui en dirigeait l'exécution. Une connexion entre l'apparition de mains d'enfant et l'intentionnalité du médium et aussi des assistants semble, à la rigueur, ne pas pouvoir être exclue. Même, il est certain que le désir d'une telle apparition était très vif chez quelques-uns d'entre eux. On ne peut pourtant pas en dire autant, avec une argumentation suffisante, à propos de l'apparition des mains qui ont saisi la tête d'Eusapia et parvenaient à la tirer derrière le rideau. Dans ce fait, on peut même distinguer deux volontés opposées l'une à l'autre; la volonté contraire à celle de la Paladino a le dessus. C'est une circonstance qui nous rappelle le troisième épisode de la première série, avec la différence que dans celui-là, il y avait deux volontés en contradiction entre elles, tandis que dans le cas actuel il s'agit d'une contradiction manifeste de volontés et de forces.

4ᵉ Cas. — Nous exposerons maintenant deux épisodes qui se sont vérifiés dans deux séances différentes, à des époques diverses, avec les mêmes expérimentateurs, au même endroit, épisodes rattachés entre eux par un lien si intime qu'on peut les réunir en un seul cas. Ils ont déjà été publiés par le regretté L. Arnaldo Vassallo dans son ouvrage : *Nel mondo degli Invisibili*. Je crois pourtant utile de les reproduire, d'abord parce que j'eus le moyen de les suivre soigneusement pendant leur manifestation, puis parce qu'ils donnent lieu à des déductions tout à fait opportunes pour le but de mon ouvrage.

Les séances eurent lieu dans les locaux du Cercle Minerve, dans la salle des expériences, préparée comme pour le cas précédent. Dans la séance de laquelle nous extrayons le premier épisode (18 décembre 1901) Mme Ramorino à gauche et le publiciste Vassallo à droite contrôlaient le médium. A droite de M. Vassallo se trouvaient succes-

sivement: le docteur Venzano et l'ingénieur Ramorino, à gauche de Mme Ramorino, M. le professeur Porro et M. le chevalier Erba.

Ceci posé, nous rapportons ce qui se lit dans le procès-verbal de la séance que j'ai rédigé moi-même...

Quand l'obscurité est faite, M. Vassallo se sent saisir derrière par deux bras qui l'enlacent affectueusement, tandis que deux mains aux longs doigts effilés de personne jeune lui serrent la tête et la caressent. Pendant ce temps, une tête apparemment de personne jeune s'approche de son visage, et le baise à plusieurs reprises de manière que les assistants entendent distinctement le bruit des baisers. Tandis que le phénomène se produit, la tête d'Eusapia en *trance complète* s'appuie sur l'épaule droite de Mme Ramorino.

M. Vassallo demande le nom de l'entité qui se manifeste, et tout de suite la table, entrant en mouvement, donne typtologiquement le mot : *Romano*. M. Vassallo observe alors que c'est l'un des trois noms de son fils unique appelé habituellement Naldino, qu'il a perdu plusieurs années auparavant alors que ce fils avait dix-sept ans. Il ajoute que ce nom est ignoré même par ses parents les plus rapprochés.

Il continue ses interrogations. Ayant demandé une preuve d'identité, un doigt traverse l'ouverture intérieure du veston et va se placer contre la poche intérieure, dans laquelle, dit M. Vassallo, se trouve un portefeuille contenant le portrait de son fils.

M. Vassallo insiste en demandant une preuve plus complète, et, si c'est possible, une manifestation visible. La table répond affirmativement, et par voie typtologique demande qu'on fasse la pénombre, ce qui s'obtient en plaçant une bougie allumée sur le parquet de l'arrière-salle. De cette façon, on a une lumière très faible, mais suffisante pour distinguer les visages de Mme Paladino et des expérimentateurs. Eusapia, toujours en état d'hypnose profonde, continue à garder sa tête appuyée sur l'épaule de Mme Ramorino. Tout d'un coup, le docteur Venzano, qui est assis presque en face de Mme Ramorimo, voit s'élever entre cette dernière et Eusapia une masse vaporeuse, de forme oblongue, qui se condense graduellement en haut, en une formation pyriforme de la grosseur d'une tête humaine sur laquelle apparaissent successivement les reliefs d'une chevelure très abondante, des yeux, d'un nez et d'une bouche de visage humain. Le docteur Venzano, afin de s'assurer du phénomène, se lève, et va communiquer ses impressions, lorsque MM. le chevalier Erba

et le Professeur Porro, qui se trouvent à côté de Mme Ramorino s'exclament en même temps : « Une silhouette, une silhouette ! » M. Vassallo qui, dans l'attente de l'apparition d'une forme matérialisée, regarde vers le fond de la chambre, où, à cause de la lumière provenant de l'arrière-salle, l'endroit est quelque peu éclairé, se tourne vers le cabinet médianique et réussit encore à voir la tête qui s'avance à plusieurs reprises au-dessus de la table dans sa direction, et puis se dissout. On allume la petite lampe électrique blanche. Le docteur Venzano trace au crayon sur une feuille de papier, un croquis représentant la forme aperçue, et en même temps M. Vassallo, très habile dessinateur, reproduit à son tour avec beaucoup de soin, la tête de profil de son fils perdu. Puis il fait voir aux assistants le portrait contenu dans son portefeuille. On constate alors avec une vive surprise les traits de ressemblance entre la figure apparue et les croquis dessinés par MM. Vassallo et Venzano avec le portrait possédé par M. Vassallo. En effet, les lignes de contour de la tête et l'aspect pyriforme de cette dernière, rendu telle par la très abondante chevelure répandue sur un visage ovale plutôt maigre d'adolescent, se correspondent merveilleusement. M. Ramorino, par sa position à côté du docteur Venzano et de M. Vassallo, tous les deux debout, et par conséquent lui cachant la vue, déclare n'avoir pas réussi à voir l'apparition. De même, Mme Ramorino, assise un peu de côté et devant l'apparition même, affirme n avoir pas pu l'observer.

Le second épisode n'est pas moins intéressant. Il fait partie d'une séance qui fut tenue peu de soirs après la précédente (26 décembre). Cette fois aussi le contrôle était confié à Mme Ramorino et à M. Vassallo, avec la différence que M. Vassallo se trouvait à la gauche et Mme Ramorino à la droite du médium. A droite de M. Vassallo étaient assis successivement le docteur Venzano, et l'ingénieur Ramorino, à droite de Mme Ramorino MM. le professeur Porro et le chevalier Erba.

L'épisode se produisit à un point déjà avancé de la séance. En voici le compte rendu textuel qui se lit dans le procès-verbal de la séance :

A un moment donné (on était en complète obscurité) M. Vassallo dit qu'une main paraissant appartenir à une personne jeune lui effleure la joue droite, le caressant. Ayant demandé si c'est la main de son Naldino, la table répond affirmativement. Il exprime

alors le désir que Naldino retrouve sur sa personne un objet qui, lorsqu'il était en vie, lui était très cher. Bientôt il sent détacher de sa cravate une épingle, donnée par l'artiste Ermete Novelli, appartenant à son fils, et qu'il avait mise ce soir même à sa cravate avec l'intention qu'elle lui fût enlevée justement par l'entité qui se manifestait. M. Vassallo remercie et insiste en demandant une preuve d'identité supérieure encore.

Alors, il se sent tout de suite saisir sous les aisselles par deux mains qui le soulèvent, l'obligent à se lever et le traînent pendant deux pas environ en dehors et derrière sa propre chaise, c'est-à-dire à une distance de plus d'un mètre du médium.

En de telles conditions, M. Vassallo, pour ne pas abandonner la main du médium, la passe de sa main droite dans sa main gauche en contact avec celle du docteur Venzano, de sorte qu'Eusapia, en se maintenant dans son immobilité, vient à se trouver sous l'observation vigilante d'un triple contrôle.

M. Vassallo sent alors un corps humain, de taille à peu près égale à la sienne, s'appuyer sur son épaule gauche, et un visage qui, à son avis, a les caractères de celui du défunt Naldino, reste pendant quelque temps adhérent à sa figure. Il reçoit ensuite de nombreux baisers, dont tout le monde perçoit le bruit, et pendant ce temps on signale des phrases interrompues, prononcées par une voix aphone qui répond aux questions réitérées de M. Vassallo. Le docteur Venzano, se levant sans abandonner le contrôle, s'avance dans la direction de laquelle partent les voix et réussit à saisir plusieurs paroles prononcées en dialecte gênois, parmi lesquelles se trouvent les mots : *caro papà*. Le dialogue entre M. Vassallo et l'entité dure pendant quelque temps, jusqu'au moment où, après le bruit d'un baiser, le docteur Venzano parvient à recueillir cette phrase entière : *Questo é per la mamma.* (Celui-ci est pour maman).

Presque aussitôt, la forme matérialisée s'évanouit et la table demande typtologiquement qu'on fasse la lumière. Dès que la lampe électrique blanche est allumée, on voit s'avancer vers M. Vassallo, qui se trouve debout, une forme humaine enveloppée dans le rideau du cabinet, qui l'embrasse, tandis qu'une main toujours recouverte du rideau saisit celle de M. Vassallo et la retient pendant quelque temps.

Le médium est toujours immobile, abandonné sur sa chaise, les mains en contact avec celles de ses contrôleurs.....

Dans les épisodes cités sont réunis, comme on le voit, les principaux modes de manifestation des formes matéria-

lisées. Nous avons en effet successivement des manifestations tangibles, visibles et acoustiques. Une partie d'entre elles se sont extrinséquées en pleine lumière, d'autres dans une complète obscurité, ou tout au plus à une lumière excessivement faible.

Celles qui se sont produites en pleine lumière sont indiscutables ; quant aux autres, il est bon de les soumettre à un soigneux examen critique dans le but d'en confirmer la réalité.

L'une des objections que les contradicteurs pourraient mettre sur le tapis est celle de possibles hallucinations sensorielles. Mais l'hypothèse hallucinatoire, si l'on considère attentivement le phénomène, ne résiste pas aux effets d'une saine critique.

J'étais dans la plénitude de mes facultés psychiques et libre comme d'habitude de toute idée préconçue, lorsque mon attention fut attirée par cette masse vaporeuse qui, en se condensant, prenait peu à peu les caractères d'une tête humaine. Malgré cela, j'attendais prudemment avant d'exprimer mes impressions, et ce n'est que lorsque, parfaitement convaincu, j'allais les exposer, que j'étais prévenu par les affirmations simultanées du professeur Porro et du chev. Erba, puis par celle de M. Vassallo. De plus, la forme de figure humaine qui se révélait sur le fond obscur de l'endroit apparaissait aux assistants en des conditions de perspective différentes selon la position qu'ils occupaient. Pour MM. le professeur Porro et le chev. Erba, situés à côté de Mme Ramorino, et par conséquent à côté aussi de l'apparition, celle-ci se présentait de profil ; pour M. Vassallo et pour moi, qui étions devant elle, elle se présentait au contraire de face. Le fait qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination est confirmé aussi par la concordance avec laquelle tout le monde reconnut la ressemblance existant entre la figure perçue et les croquis tracés par MM. Vassallo et Venzano, ainsi qu'avec le portrait possédé par M. Vassallo, et que nous ne connaissions pas.

Tout ceci constitue des preuves irréfutables de la véracité du phénomène visible constaté.

Des considérations analogues peuvent être faites relativement à la réalité des manifestations auditives qui ont

accompagné le second épisode. Non seulement elles furent confirmées par tous les assistants, mais je pus moi-même, en m'approchant de M. Vassallo qui communiquait avec la forme matérialisée, saisir plusieurs paroles, et une phrase entière prononcée en dialecte gênois.

Or, ces paroles ne pouvaient venir du médium (même en admettant l'hypothèse d'un cas de ventriloquisme) d'abord à cause de la direction de laquelle ces paroles nous arrivaient, puis parce que moi, qui réussis distinctement à entendre prononcer même une phrase entière, et plus que tout le monde M. Vassallo, qui soutint un dialogue long et animé, nous reconnûmes que dans le langage aphone parlé par l'entité, il n'y avait pas trace de cet accent caractéristique que l'on reconnaît toujours chez les Napolitains, tandis qu'au contraire on y remarquait d'une façon manifeste l'accent typique des Gênois.

Maintenant que la sincérité du cas exposé est assurée de telle manière, dans toutes ses parties, nous allons voir quelles déductions on pourra en tirer.

Nous avons observé d'abord que l'entité qui se manifeste a révélé des circonstances ignorées de tous les assistants, excepté M. Vassallo ; je veux parler du phénomène du portrait enfermé dans son portefeuille, de celui de l'épingle qu'il avait intentionnellement appliquée le soir même à sa cravate, et de la communication typtologique du nom « Romano ».

Or, la révélation médiumnique de ces circonstances connues exclusivement de M. Vassallo, à moins qu'on veuille admettre une apparition réelle du défunt, devrait impliquer nécessairement une transmission de pensée (1) et se

(1) Le professeur Morselli, dans une exposition synthétique des phénomènes médiumniques qui s'obtiennent avec Eusapia Paladino, parue tout récemment dans les *Annales des Sciences Psychiques*, fait allusion à plusieurs cas de transmission de la pensée que j'ai recueillis et discutés dans un article publié dans ces *Annales*, et observe comment ils sont, d'après lui, bien plus probables que prouvés. — Malgré la déférence qui est dû à la parole pleine d'autorité de l'illustre professeur, je crois néanmoins qu'il n'est pas possible de partager son opinion. Dans la série des faits de transmission de pensée que j'ai présentée, il y en avait quelques-uns qui, considérés en eux-mêmes, auraient pu s'expliquer avec l'hypothèse d'une coïncidence



prêterait, en se tenant aux idées du bio-dynamisme, à une double supposition :

Ou la volonté de M. Vassallo, intensément renforcée par l'espérance de revoir son fils, aurait été perçue par la subconscience du médium (en état de profonde hypnose) de manière à provoquer en lui une extrinsécation d'énergies capables de réaliser les phénomènes qu'on a obtenus, ou bien les facultés particulières du subconscient lui-même auraient pénétrées directement dans le contenu idéatif de M. Vassallo, en le traduisant en action.

Mais si, à ce moment, nous nous arrêtons avec une certaine attention sur le mode de développement de la manifestation obtenue, nous voyons que, si la volonté de M. Vassallo a pu coopérer à son effectuation, on ne peut toutefois pas exclure qu'il y ait eu aussi l'intervention d'une autre volonté, dont la source pourrait se trouver soit dans le médium, soit en dehors de lui. En effet, l'existence d'une volonté autonome, indépendante de celle de M. Vassallo, paraît d'abord par le contenu du message typtologique.

Aucun doute que M. Vassallo, en questionnant l'entité, est ému par le désir d'obtenir le nom de son fils ; mais, comme il le déclara ensuite, il n'attendait pas pour réponse le nom « Romano », c'est-à-dire celui parmi les noms de

---

possible. Il y en a par contre beaucoup d'autres pour lesquels la transmission de pensée paraît évidente et indiscutable. Il en est ainsi dans le cas concernant M. Ferraro, qui, ayant exprimé mentalement le désir qu'une monnaie de dix centimes lui fût enlevée de la poche de son gilet pour être remise au professeur Morselli, assis à une distance de plus de trois mètres de lui, obtint l'exécution immédiat de l'ordre donné. Il en est de même pour le cas du chev. Erba, qui ayant — le professeur Porro étant seul dans la confidence — demandé mentalement à l'entité (le soi-disant esprit de John) de lui remettre une monnaie ancienne qu'il avait cachée quelque part dans la chambre avant l'arrivée du médium, hors de la portée de la main de ce dernier, et en même temps de l'embrasser, le phénomène s'effectua avec une précision merveilleuse. Devant ces faits, et d'autres cas semblables, le doute, pour ce qui se rapporte à la transmission de la pensée, n'a aucune raison d'existence et même, ces faits, absolument probants, donnent une grande valeur de transmission mentale aussi à ceux qui, comme il a été dit, pourraient être attribués à des coïncidences lorsqu'on les examine séparément.



son fils qui n'était pas familier à ses intimes, et qui était même ignoré de la plupart d'entre eux.

Ceci nous montre déjà qu'une volonté étrangère, autonome, est intervenue à son tour, durant le développement du phénomène, en choisissant, indépendamment de l'influence volitive de M. Vassallo, le nom le moins connu du défunt Naldino.

Mais des considérations d'une bien plus grande valeur militent en faveur de l'autonomie en question.

Si nous nous rapportons aux formes matérialisées qui se sont manifestées dans les épisodes en question, nous voyons qu'elles aussi ne sortent pas du cercle des phénomènes désirés par M. Vassallo. Pourtant, on reconnaît en elles une intelligence directrice qui ne peut pas être celle de M. Vassallo lui-même. Les demandes répétées par voie typtologique, tantôt de la pleine lumière, tantôt de l'obscurité complète, tantôt de la pénombre, démontrent elles aussi l'intervention d'une volonté autonome, dont les partisans de l'hypothèse bio-dynamique dont nous avons parlé voudraient rechercher l'origine dans cette subconscience qui devrait être le centre de l'activité psycho-physique du médium. Cette activité psycho-physique se manifesterait par cet ensemble d'effets extraordinaires desquels la casuistique de la médiumnité abonde et qui serait douée de facultés créatrices, de façon à lui permettre de reproduire parfaitement le phénomène de l'organisation vivante. Et en effet, dans notre cas, non seulement on aurait eu la révélation de la pensée, mais aussi la reproduction matérielle de l'objet de la pensée même avec tous les caractères de la personnalité humaine, de l'identité physionomique, de la correspondance effective ! Il n'est pas hors de propos d'observer qu'une telle interprétation à base de psycho-dynamisme n'est pas moins extraordinaire que l'hypothèse transcendantale.

Une autre circonstance digne d'être relevée, dans le cas actuel, consiste dans le fait que j'ai pu suivre avec une extrême attention et la plus complète sérénité d'esprit le déroulement et l'accomplissement de la matérialisation. Le passage de la masse, pour ainsi dire fluidique, à l'état de condensation, jusqu'à prendre la consistance d'une tête

humaine, douée de toutes les propriétés d'une tête de personne vivante, se fit dans un temps assez bref, et la forme s'est dissoute de même très rapidement.

Cette manière de procéder, d'ailleurs, ne se détache pas de ce qu'ont déjà rapporté d'autres observateurs, et il n'est pas hors de propos que, tout en taisant les nombreux cas non renforcés par une méthode de contrôle absolue, nous rappelions le fait classique de Katie-King décrit par William Crookes.

Quant au point d'origine de la matière nécessaire pour la concrétion de la forme plastique, avec toute assurance, il faut essentiellement le rechercher dans le médium. Qu'il y contribue en effet pour une très grande partie, cela a été démontré expérimentalement par les observations de Crookes (Home), Lombroso (Eusapia), et d'autres, concernant la diminution de poids des médiums examinés avant et après la séance ; une preuve absolue en a été obtenue dans le cas de la dématérialisation partielle de Mme d'Espérance, phénomène documenté et soigneusement discuté par Aksakoff (1).

Quant à la contribution des expérimentateurs, elle ne résulte pas d'une manière absolue, bien qu'il soit permis, jusqu'à un certain point, de la conjecturer. Les différents résultats obtenus avec l'examen dynamométrique pratiqué sur eux avant comme après une séance (Morselli) — si l'on tient compte de l'épuisement consécutif à l'hypertension psychique de la personne qui fait un effort d'attention qui se continue parfois pendant plusieurs heures — n'ont évidemment pas une valeur bien probante. Nous considérons plutôt comme étant beaucoup plus démonstratif pour notre thèse le fait, bien des fois constaté, que pour la production des matérialisations, pourvu qu'il s'agisse d'éléments homogènes, le nombre des expérimentateurs est très favorable.

Nous avons remarqué plus haut, relativement aux phénomènes acoustiques, que les paroles émises par la forme

---

(1) Aksakoff. — *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium.*



matérialisée étaient prononcées d'une voix aphone. C'est une particularité que nous observâmes toujours avec la médiumnité de Mme Paladino, et qui, d'après ce qu'il nous résulte, a toujours été vérifiée par tous les expérimentateurs (Lombroso, Morselli et d'autres) qui tinrent des séances avec le médium napolitain. Je crois que la raison de cette particularité se rattache au fait, que j'ai déjà observé, qu'avec la médiumnité d'Eusapia on n'obtient que bien rarement des matérialisations complètes. La voix aphone serait donc, à notre avis, l'effet nécessaire d'une organisation imparfaite.

Si, pour nous tenir toujours aux cas insoupçonnables, nous nous reportons à l'exemple de Katie-King, nous voyons comment, complètement organisée de manière à se promener à la lumière, et à permettre à William Crookes de tâter son pouls et d'écouter son battement cardiaque, elle conversait librement et longuement avec lui d'une voix ayant le timbre clair d'une voix humaine. Ceci est la preuve d'une potentialité médiumnique indiscutablement plus accentuée en Florence Cook qu'en Eusapia; d'où il résulte que la médiumnité d'Eusapia (exception faite pour les cas exceptionnels), résulterait généralement insuffisante pour les matérialisations complètes. Et c'est en raison de cette faculté relativement insuffisante que, dans les phénomènes plastiques paladiniens, se révélerait de la part de l'intelligence directrice, cette tendance à chercher tous les moyens plus directs et plus commodes pour atteindre le but poursuivi.

Ainsi, dans le cas présent, la forme matérialisée à une faible lumière et non protégée par le rideau apparaît partiellement visible (figure de tête humaine); en pleine obscurité, toujours non protégée par le rideau, se présente comme une forme d'homme complète; et la même chose s'obtient avec une lumière assez forte, lorsque pourtant le rideau qui enveloppe la forme vient constituer à son tour un milieu obscur. Ce qui constitue une autre preuve des rapports entre l'obscurité et les phénomènes médiumniques.

De toutes ces choses, il s'ensuit un ensemble de déductions que nous pourrons synthétiser en une formule qui

représente, selon nous, l'une des lois constantes gouvernant les matérialisations, et que nous pouvons exprimer en ces termes :

Les conditions qui règlent la production des formes matérialisées, avec une même intensité médianique, sont en raison directe de l'homogénéité du milieu, et en raison inverse de la lumière.

5[e] Cas. — Bien qu'il soit très important pour nous personnellement, ce cas n'arrive pourtant pas à la valeur des précédents, parce qu'il a échappé en grande partie à l'attention de mes compagnons de séance, et qu'il est par conséquent limité à des impressions presque exclusivement d'un seul observateur. Il mérite néanmoins d'être cité parce que, sans préjudice de nos conclusions définitives, il confirme d'un côté plusieurs considérations qui ont été faites dans le cas exposé en dernier, et d'un autre côté il amène de nouvelles considérations qui seront mieux confirmées dans les épisodes suivants.

Nous sommes, cette fois encore, dans les locaux du « Cercle Minerve », avec les dispositions ordinaires relativement aux méthodes de contrôle. La séance a lieu le soir du 29 décembre 1900; les assistants sont les professeurs Morselli, Porro et Risso, M. et Mme Ramorino, le chev. Erba et moi. Le médium est en contact par les mains et par les pieds, à gauche avec le professeur Porro, et à droite avec moi. Au moment où se déroule l'épisode actuel, la chambre est éclairée par la faible lumière d'une bougie placée sur le parquet de l'arrière-salle. Voici ce que rapporte le procès-verbal de la séance :

...Soudain le docteur Venzano, qui tient par la main gauche le médium, lequel en vue de tous, appuie la tête sur l'épaule du professeur Porro, voit se former, à sa propre droite, à une distance d'environ vingt centimètres de son visage, comme une masse globulaire, vaporeuse, blanchâtre, qui se condense en une forme plus décisive, un ovale qui, peu à peu, prend l'aspect plus défini d'une tête humaine, dans laquelle il reconnaît distinctement le nez, les yeux, les moutaches, la barbe en pointe. Cette forme s'approche de sa figure, et il sent un front vivant et chaud s'appuyer sur le sien et y rester quelques secondes. Puis il perçoit

le contact de tout le profil avec le sien, avec une pression de caresse, puis l'impression d'un baiser, après quoi la masse paraît se dissoudre, vaporeuse, vers les rideaux. Les assistants ne perçoivent, pendant la durée du phénomène, qu'une vague luminosité dans la direction du docteur Venzano, mais perçoivent pourtant nettement le bruit produit par le baiser.

Cet épisode, à cause du manque de l'appui d'une observation directe venant des assistants, pourrait facilement donner lieu au soupçon d'une hallucination. Je crois pourtant que l'on doit exclure cette hypothèse. Au moment du phénomène, mon esprit n'était pas sujet à n'importe quelle autre occupation que celle d'une sereine et objective observation des faits. En outre, dans l'hypothèse d'une illusion sensorielle, je me serais trouvé en proie à une triple hallucination visuelle, tactile et auditive; cette dernière en commun avec les autres expérimentateurs — circonstances qui n'appuient certainement pas l'hypothèse hallucinatoire.

A ce point, je dois ajouter que la masse vaporeuse se changeant en une forme de figure humaine aux reliefs très prononcés ne me fut visible que pour peu d'instants, puisqu'elle s'approcha presque tout de suite de mon visage, se mettant en contact immédiat avec lui, de sorte qu'il m'était empêché de me servir de mes facultés visuelles.

Mais les impressions de contact furent beaucoup plus durables que les impressions optiques. Elles se maintinrent pendant plus d'une minute, et furent pour moi d'une réalité objective exceptionnelle.

Ici, en hommage à la vérité, je dois déclarer que les unes comme les autres me permirent d'observer avec une grande précision les caractères physionomiques de la figure apparue, et d'en reconnaître l'extraordinaire ressemblance avec celle d'un très proche parent à moi que j'eus le malheur de perdre il y a plusieurs années. Et je dois déclarer encore que, pour l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, cette particularité d'identité physionomique n'était ni attendue ni pensée par moi; qu'au contraire dès que je vis apparaître et se condenser cette masse vaporeuse, en tenant compte aussi de la présence de M. Vassallo, je supposai que le phénomène de l'apparition de la séance précédente, dans

laquelle M. Vassallo avait reconnu son fils, allait se renouveler.

Comme on le voit, le cas actuel a des points d'analogie très accentués avec le quatrième cas de cette série, et comme ce dernier il se prête à des déductions analogues. Il est cependant différent pour ce qui concerne la recherche de la volonté directrice du phénomène. Dans le quatrième cas, la volonté de M. Vassallo prédomine, animé qu'il était par son désir intense de revoir son fils; dans le cas actuel, mes conditions mentales étaient d'abord dans un état de passivité absolue, et seulement lorsque le phénomène commença, je songeai à l'apparition probable d'une forme matérialisée bien différente de celle qui se vérifia réellement.

Quant à la subconscience d'Eusapia, qui était dans les deux cas en état de profonde hypnose, si dans le cas de M. Vassallo on peut supposer qu'elle agisse sous l'instigation d'une impulsion volitive très puissante, cette instigation n'existe évidemment pas dans le cas qui me regarde. Donc, ou les effets médianiques produits par elle obéissent à une volonté qui n'est ni la sienne, ni celle des expérimentateurs, ou nous sommes obligés de reconnaître dans sa conscience subliminale, non seulement la faculté extraorninaire d'extrinséquer une activité psycho-physique organisatrice, mais encore celle de scruter dans le substratum mental des assistants, percevant des impressions d'images emmagasinées dans leurs centres cérébraux et existant donc à l'état latent. Mais nous reparlerons de cela avec l'escorte de données beaucoup plus importantes que celles du cas présent, dans les épisodes qui vont suivre.

Pour compléter les considérations déjà faites, je crois utile de rappeler que la personne défunte de qui je pus reconnaître la ressemblance dans la forme matérialisée apparue n'a pas été connue de son vivant ni par Eusapia, ni par les expérimentateurs de cette séance, et que ni Eusapia ni les expérimentateurs n'ont eu l'occasion d'en voir le portrait.

Cette circonstance est d'intérêt capital, et nous nous en prévaudrons dans la suite pour répondre à l'opinion de ces psychologues qui considèrent la phénoménologie eusapienne comme un effet de déterminisme particulier, dont



les origines doivent être recherchées dans l'habitude et dans l'exercice.

6° Cas. — L'épisode que nous allons décrire est extrait d'une séance qui eut lieu le soir du 16 juin 1901 chez M. Avellino. Le compte rendu de cette séance a été donné en entier par M. Bozzano, dans l'ouvrage *Ipotesi spiritica e teoriche scientifiche.* Les phénomènes de matérialisation qui s'y trouvent rapportés sont nombreux et tous fort intéressants. Parmi eux, pour éviter trop de répétitions, j'ai cru devoir choisir celui qui nous touche le plus directement, et qui répond mieux que les autres au but de mon travail. Le lecteur, s'il veut bien avoir recours au livre de M. Bozzano, pourra se faire une juste idée de l'importance des épisodes que je ne reproduis pas ici, et se convaincre qu'ils servent à appuyer puissamment les déductions tirées, des quelques faits que je vais choisir.

Toutes les précautions inhérentes au contrôle du milieu, à la demande des expérimentateurs, avaient été prises par M. Bozzano et moi. La salle à manger avait été choisie comme siège de l'expérience, et celle-ci, pour des raisons d'aérage, avait été laissée en communication avec une petite chambre voisine, séparée de la salle à manger au moyen d'un étroit corridor. On n'avait pas préparé de cabinet médianique, et on n'avait pas placé à proximité du médium ces multiples objets qui constituent, pour ainsi dire, *l'arsenal* des séances.

Le groupe des expérimentateurs était constitué par MM. Avellino, Montaldo, Morando, Bozzano et moi, tous faisant partie du « Cercle Minerve », ainsi que par Mmes Avellino, Montaldo-Chiti, comtesse Rey; éléments qui concouraient tous à constituer l'homogénéité qui est la condition essentielle pour la réussite d'une séance. Tous les assistants étaient assis autour d'une large table au bout de laquelle se trouvait Mme Paladino, contrôlée, au moment où se produisit le fait, à gauche par M. Montaldo, à droite par M. Bozzano, au côté duquel j'étais assis. On avait fait l'obscurité, mais elle n'était pas complète, parce qu'une parcelle de lumière provenant de la rue (on se trouvait au troisième étage), pénétrait par la fenêtre de la chambre, et

une très faible lumière arrivait encore du corridor conduisant à la chambre voisine dont j'ai parlé plus haut.

Passons maintenant à l'exposition de l'épisode en question, tel qu'on le lit dans le compte rendu de M. Bozzano :

A ma gauche, et à un peu plus d'un mètre de distance, est située une petite porte dont le battant est ouvert, et qui laisse pénétrer une faible lumière. Tout à coup les mains de John, me saisissant aux tempes, me forçent à tourner la tête de ce côté. Je comprends l'intentionnalité de cet acte, et mes facultés d'observation redoublent. Bientôt, en effet, je commence à remarquer en bas comme une espèce de cône noir à contours indécis, vaporeux, très variables. On dirait que cette petite masse condensée en ce moment devant moi, est animée, ou mieux bouleversée par un vertigineux mouvement de rotation. Cette masse, cependant, s'agrandit et s'allonge avec rapidité jusqu'à rejoindre en peu de temps la hauteur et le volume correspondant à ceux d'un homme. Puis, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je m'aperçois que cette même forme a pris l'aspect et le profil d'une créature humaine. Cette forme n'est pas éloignée de plus de deux pas de moi. A ce moment, mes compagnons remarquent unanimement, à leur tour, que la faible lueur venant de la petite porte, s'est provisoirement et presque entièrement obscurcie. Donc, nos sensations coïncident complètement.

Eusapia, à ce point, soulève ma main et la transporte dans la direction de la forme. Bientôt, deux autres mains s'en emparent, et la tirent en haut. Je sens alors une barbe longue et soyeuse, qui se met à passer et à repasser, en me picotant, sur le dos de ma main. Après cela, on fait passer mes doigts sur les traits d'un visage. *Je peux m'assurer de cette manière que ce visage n'est pas celui de John.* Eusapia, cependant, tire brusquement ma main à elle. Un instant après, la forme commence à s'avancer derrière mes épaules; en même temps la lueur de la porte reparaît.

Presque aussitôt, le docteur Venzano annonce qu'une main s'est emparée de sa main droite en la tirant en haut. Peu après, nous sentons tous résonner un baiser sonore au-dessous de sa tête. Et voici que la même barbe très fine et longue se prend à son tour à picoter, en passant et repassant, le dos de sa main. L'impression ressentie par le docteur Venzano est si distincte qu'il peut déclarer que cette barbe est arrangée en pointe. Puis, on lui fait palper aussi l'intérieur d'une bouche, dont la gencive supérieure est dépourvue du côté droit de plusieurs dents.



Le docteur Venzano fait observer à ce point que ces indices correspondent parfaitement aux traits caractéristiques d'un de ses proches parents défunts.. »

Ici s'arrête le récit de M. Bozzano. Maintenant, à cette relation détaillée je dois ajouter quelques données de fait dont le souvenir est profondément empreint dans ma mémoire. Lorsque ma main, guidée par une autre main, et portée en haut, rencontre la forme matérialisée, j'eus tout de suite l'impression de toucher un large front, sur la partie la plus élevée duquel se trouvait une mèche de cheveux plutôt longs, soyeux, et très fins. Puis ma main accompagnée peu à peu en bas, vint en contact avec un nez légèrement aquilin, et, poursuivant sa descente, avec deux moustaches et un menton fourni d'une barbe en pointe. Puis, du menton ma main fut remontée beaucoup plus haut, jusqu'à ce que, se trouvant devant une bouche ouverte, elle fût poussée doucement d'arrière en avant, et mon index, toujours sous l'escorte de la main directrice, pénétra dans une cavité buccale où on le fit glisser sur la partie inférieure d'une gencive supérieure, manquant, vers l'extrême droite, de quatre dents molaires.

Il faut remarquer que lorsque ma main venait rencontrer successivement la mèche de cheveux sur le front, le nez, le menton avec la barbe en pointe, l'autre main qui la guidait appuyait sur elle et la faisait s'arrêter avec une intentionnalité bien manifeste, comme si ces points de relief représentaient un indice spécial. Je fais observer en outre comment, en rapportant les traits obtenus aux traits caractéristiques d'une personne qui me fut très chère, je ne me souvenais pas si les quatre molaires manquant fussent plutôt à gauche qu'à droite; plus tard, à la suite de particuliers renseignements de famille, j'ai pu reconnaître que ce manque existait réellement dans les conditions présentées par la forme matérialisée.

Ceci posé, nous soumettrons le cas exposé à une courte discussion.

Pour lui, encore moins que pour le précédent, il n'est pas possible de parler d'hallucination. La forme matérialisée dont la silhouette se rend visible à M. Bozzano, n'ap-

paraît pas à ses compagnons de séance, qui peuvent toutefois conjecturer sa présence grâce à la disparition de lueur de lumière venant du corridor, dès que la forme matérialisée vient se trouver en position à la cacher. La coïncidence parfaite qui existe entre les impressions tactiles reçues d'abord par M. Bozzano et ensuite par moi contribue aussi à augmenter l'absurdité d'une hypothèse hallucinatoire.

Contrairement aux autres cas décrits il faut noter en celui-ci le manque de cette « mise en scène » à laquelle on a recourt ordinairement pendant les séances médiumniques. En effet, la séance se déroule avec une grande richesse de phénomènes sans qu'on ait préparé l'habituel cabinet médiumnique, et sans l'entourage de ces objets qui en forme, comme nous disions, *l'arsenal*. Les seules conditions auxquelles se tenaient les assistants étaient celles qui se rapportaient à l'homogénéité du groupe, et, sans que les exigences légitimes du contrôle fussent aucunement diminuées, à l'obscurité presque complète de la salle. De cette façon, dans notre cas, l'obscurité remplace le cabinet médianique, et les phénomènes de matérialisation remplacent les faits ordinaires de télékinésie. Il n'en pouvait être autrement. Le cabinet médianique n'est autre chose en effet, qu'une chambre plus ou moins obscure, qui facilite la concrétion des activités psycho-physiques émanant du médium, et l'*entourage instrumental* n'est qu'une manière de préparation destinée à favoriser la variété des manifestations télékinésiques dont j'ai parlé plus haut. Or toutes ces dispositions de séance, parfaitement inutiles lorsqu'on veut expérimenter dans l'obscurité, dans un milieu et dans des groupes homogènes, loin de devoir être considérées comme l'une des causes d'un prétendu déterminisme duquel dépendraient toutes les manifestations médianiques (Morselli), elles ne paraissent évidemment (à part l'auréole de mysticisme dont beaucoup de fanatiques aiment à les entourer) que l'effet d'une longue observation pratique qui, si elle eut son réveil en 1847 avec les phénomènes classiques et inattendus de la maison Fox, en Amérique, a cependant une origine si ancienne, qu'on en rencontre dans les formes rituelles de tous les peuples et de tous les temps (Vesme).



Le problème tendant à la recherche de la volonté directrice du phénomène paraît fort complexe dans ce cas. On doit se rappeler à ce propos qu'au commencement de la manifestation, deux formes matérialisées ont concouru au phénomène. Ce fait devient évident lorsque, sans que le contrôle d'Eusapia fût aucunement suspendu, deux grosses mains, qui ne sont pas les siennes, saisissent la tête de M. Bozzano et le forcent de tourner la tête vers le fond de la chambre, faiblement éclairée, où une seconde forme matérialisée, ayant l'apparence d'une silhouette d'homme entière, était en train de se concréter. Quant à la forme matérialisée qui se présentait à mon observation directe, offrant les signes typiques d'une personne défunte que j'aimai beaucoup, je peux assurer qu'elle n'était ni pensée, ni attendue par moi. De plus, comme je le déclarai tout de suite, si j'avais précédemment pensé à elle, je n'aurais certes pas demandé des preuves d'identité comme celles que j'ai pu obtenir. En outre, parmi les signes caractéristiques avec lesquels la matérialisation se révélait, elle en choisissait précisément un que je connaissais imparfaitement, et dont je ne pouvais constater l'exactitude qu'après avoir pris dans ma famille des informations sur ce fait. Je ne pouvais pas non plus avoir agi sous l'impression de ce qui était arrivé peu auparavant à M. Bozzano. Il avait simplement rapporté que sa main avait été mise en contact avec un simple visage d'homme, avec une barbe en pointe, fait signalé d'ailleurs bien d'autres fois, et insuffisant pour établir des données précises d'identité physionomique. L'hypothèse de l'intervention d'une directe suggestion mentale de ma part sur Eusapia n'est donc pas soutenable; cette suggestion ne pouvait pas venir non plus de la part de mes compagnons de séance, auxquels la personne qui s'était manifestée était parfaitement inconnue, comme elle l'était d'ailleurs au médium lui-même.

Quant au médium, qui pendant toute la séance est en état de trance profonde, le seul acte d'intentionnalité pouvant être soupçonné se révèle lorsqu'il porte la main de M. Bozzano en haut, au contact de la figure d'homme, sur laquelle il ne constate rien de caractéristique que la barbe en pointe.

Devant cet état de choses, quelles conclusions peut-on tirer ? Et ici, le dilemme déjà exprimé à propos du cas précédent, se renouvelle. Ou le phénomène s'est produit sous la direction d'une intelligence étrangère au médium et aux expérimentateurs, ou le subconscient de Mme Paladino réussit à creuser dans les replis les plus reculés de ma pensée des détails connus de moi seul, en faisant suivre ce travail de lecture mentale par une extrinsécation d'énergies physio-psychiques, assumant la forme et le caractère de deux individualités humaines, dont l'une avait les signes typiques d'un défunt qui m'avait été très familier. Et non seulement la subconscience du médium serait parvenue à évoquer des faits dont je pouvais exactement me rappeler, mais encore des circonstances que j'avais connues sans doute dans le passé, mais que j'avais en très grande partie oubliées au moment du phénomène. Je fais allusion ici au fait spécial du nombre et de la position des dents manquantes sur l'extrémité alvéolaire supérieure de la bouche de la figure apparue, à propos duquel l'Intelligence régulatrice de la manifestation, comme j'eus ensuite à le constater, était beaucoup mieux informée que moi.

Dans le cas du médium Smith, soumis aux recherches diligentes et rigoureusement scientifiques du professeur Flournoy (1), Mlle Smith serait elle-même l'évocatrice des faits oubliés et existant dans ses centres cérébraux à l'état latent (cryptomnésie), faits qui émergeaient dès qu'elle entrait en trance. Dans le cas actuel, au contraire, la particularité des dents molaires n'aurait pas été évoquée par moi, qui en était le dépositaire presque inconscient, mais bien par le médium lui-même, qui, ignorant complètement le fait, l'aurait extrait des replis cachés mentaux de mon cerveau.

De toutes ces choses, il est facile de voir que si la supposition de l'intervention d'une volonté étrangère au médium et aux expérimentateurs de la séance peut, en l'état actuel des connaissances humaines et en face des possibles acquisitions scientifiques, paraître excessivement hardie, l'explication que nous avons exposée, selon nous, n'est pas moins hardie :

(1) Flournoy, *Des Indes à la planète Mars.*



celle qui suppose un intime enchaînement de rapports psychologiques et n'ayant d'autre valeur que celle de rester dans des limites de probabilités moins inacceptables à l'état actuel de la science.

7e Cas. — Il est rapporté, dans le petit livre de M. Vassallo : *Dans le monde des Invisibles*, et plus longuement par M. Bozzano dans le volume cité : *Hypothèse spirite et Théories scientifiques*. La séance a lieu le soir du 20 décembre 1900, dans les locaux du cercle Minerva. Le groupe est formé par MM. Vassallo, Erba, Ing. Ramorino, Mme Ramorino et moi. Le contrôle d'E. Paladino est confié à moi, qui suis à sa droite, et à Mme Ramorino, assise à sa gauche. La chambre, disposée comme d'ordinaire, est éclairée, au moment du phénomène, par la bougie de l'arrière-salle. La relation de ce fait est extraite de la note spéciale que je rédigeai le soir même, après la séance :

Malgré la faible lumière, je discerne distinctement la Paladino et mes compagnons de séance. Tout à coup, je m'aperçois que derrière moi se trouve une forme, d'une taille assez haute, qui appuie sa tête sur mon épaule gauche, et, en proie à de violents sanglots perçus par tous les assistants, me baise à plusieurs reprises. Je perçois nettement de cette figure les contours du visage qui effleurent le mien, et je sens ses cheveux très fins et abondants en contact avec ma joue gauche, de sorte que je puis me convaincre qu'il s'agit d'une femme. La table entre alors en mouvement et dit typtologiquement le nom d'une personne intime de ma famille, connue de moi seul parmi les assistants, morte depuis quelque temps et avec laquelle, pour des raisons d'incompatibilité de caractère, on avait eu de graves désaccords. Je suis si loin de m'attendre à cette réponse typtologique, que je m'imagine aussitôt qu'il puisse s'agir d'une coïncidence de nom ; mais tandis que je formule mentalement cette considération, je sens une bouche, à l'haleine chaude, effleurer mon oreille gauche, et me murmurer *avec une voix aphone, en dialecte gênois*, une série de phrases dont le murmure est perçu par tous les assistants. Ces phrases sont prononcées par saccades, interrompues par des crises de larmes, et sont employées à me demander pardon d'une manière répétée pour des torts que j'aurais reçus, avec une richesse de détails de famille qui ne pouvaient être connus que par la personnalité en question. Le

phénomène prend une telle empreinte de vérité, que je me sens obligé de répondre, repoussant avec des expressions affectueuses les excuses qui me sont offertes, et à demander pardon à mon tour si, à propos des torts dont j'ai parlé, j'avais pu excéder dans mon ressentiment. Mais j'avais à peine prononcé les premières syllabes que deux mains, avec une délicatesse exquise, viennent s'appliquer sur mes lèvres et m'empêchent de poursuivre. La forme me dit alors : « Merci ! », elle me serre, me baise, puis disparaît.

Je dois dire à ce point que ce phénomène extraordinaire ne m'enleva pas un seul instant cette sérénité d'observation plus nécessaire que jamais en de telles circonstances, et que je ne cessai pas de surveiller le médium, qui, *parfaitement éveillé et visible à tous*, se maintint pendant tout le cours du phénomène dans la plus parfaite immobilité.

J'ajoute une particularité assez importante pour nos déductions. Pendant la séance, outre la matérialisation déjà décrite, le chevalier Erba fut mis en contact avec la forme matérialisée d'un homme très robuste, le soi-disant esprit de John; Mme Ramorino avec une forme de vieille femme qui disait être l'une de ses parentes, et en avait en effet tous les caractères; le professeur Porro avec une forme de fillette mince, délicate, dont la voix aphone lui déclara être sa fille, Elsa, morte à l'âge de sept ans à peine, et M. Vassallo, finalement, fut embrassé par la forme d'un adolescent, dont il tint longuement dans les siennes les mains, et dans lequel il fut convaincu reconnaître son fils défunt Naldino. A propos de ces épisodes, je renvoie le lecteur au livre déjà cité de M. Vassallo : *Nel mondo degli Invisibili.*

Encore une observation. Le médium, qui était resté éveillé pendant toute la séance, ne se plaignit de fatigue d'aucune sorte et ne présenta aucun de ces symptômes passagers de malaise qui s'observent généralement en lui après un état un peu prolongé de trance.

Il n'est pas possible, à propos de l'épisode décrit, de mettre en avant le soupçon d'une hallucination ou d'une fraude. L'ensemble de mes perceptions, aussi bien tactiles qu'auditives (ces dernières communes avec mes compagnons de séance), la réponse typtologique en parfait accord avec les perceptions mêmes, et le fait que, malgré la lumière très faible, la Paladino était parfaitement visible pour moi et pour tous les assistants, ainsi que sa parfaite ignorance relativement aux particularités de ma famille qui se manifestaient dans le phénomène, excluent, d'une manière absolue, l'une et l'autre des suppositions.

Le point le plus saillant du cas cité se trouve dans la recherche de l'intelligence directrice du phénomène. Il importe de rappeler, à ce sujet, que l'entité manifestée était inconnue du médium comme de ceux qui composaient le groupe. Or, la volonté déterminatrice de la manifestation ne pouvait certainement pas être cherchée en moi, parce que, à ce moment, ma pensée en était bien loin, et comme je l'ai dit ailleurs, même si, en dérogeant à mon système de recherche purement objectif, j'avais désiré la matérialisation d une entité révélant une personne que j'eusse connue en vie, ce n'est certainement pas la personne apparue qui aurait été, en ce moment, voulue ou désirée par moi. C'est si vrai que, lorsque j'appris le nom par voie typtologique, je pensai qu'il s'agissait d'une coïncidence, et ce doute ne prit fin qu'au moment où l'apparition murmura à mon oreille cette série de phrases qui identifiaient extraordinairement cette personne même. Que ma volonté fût d'ailleurs étrangère à la volonté de l'intelligence avec laquelle je communiquais, c'est lumineusement prouvé par la seconde partie du phénomène. En effet, lorsqu'aux phrases murmurées à mon oreille exprimant une excuse, je crus de mon devoir de répondre en m'excusant à mon tour, et que j'avais déjà prononcé quelques mots, deux mains appliquées sur ma bouche, avec une vraie délicatesse, m'empêchaient de continuer.

De qui dérivait donc cette volonté qui s'opposait si ouvertement à la mienne ?

Peut-on croire qu'elle venait de la Paladino, ou bien des expérimentateurs ? Ce n'est pas le cas d'arrêter notre attention sur ces derniers. Quant à l'intervention possible d'une action voulue de la part du médium, il nous faudrait reconnaître dans la subconscience d'Eusapia des facultés capables d'extraire du substratum mnémonique de mes centres cérébraux, sans ma volonté et même contrairement à ma volonté, des circonstances intimes de famille, que j'aurais voulu voir irrévocablement oubliées. De plus cet inconscient, en vertu des énergies émergeant d'Eusapia, se serait concrété en une individualité autonome, sous la forme et avec les caractères d'une personnalité réellement vécue; se serait pénétré de ses conditions morales et en aurait interprété avec une exactitude merveilleuse le langage aussi bien dans sa forme de patois que pour le sentiment, débordant de saine morale.

Ceci pour l'épisode qui me concerne particulièrement. Mais il faut rappeler, à part cela, que la subconscience de Mme Paladino, pendant le déroulement de la séance entière, ne se serait pas limitée à la personnification de l'entité qui se manifesta à

moi; mais, dans un laps de temps peu supérieur à une heure, dans la partie de la séance précédant l'épisode qui me regarde comme dans la suivante, elle se serait personnifiée en plusieurs autres individualités, toutes douées de caractères spéciaux et répondant toutes, avec des données extraordinaires d'identification, aux différentes entités qu'elles déclaraient représenter.

Une telle interprétation, nous n'hésitons pas à le répéter, arriverait à un degré tellement extraordinaire, qu'il ne faut certainement pas la considérer comme étant moins hardie que l'hypothèse d'une communication possible avec des défunts.

Dans la séance de laquelle nous extrayons l'épisode qui nous regarde, contrairement à ce qui se produit dans la plupart des séances avec Mme Paladino, les manifestations se sont succédé pendant qu'elle était parfaitement éveillée Cet état de choses, en tenant compte aussi de la riche phénoménologie obtenue, est sans aucun doute l'effet d'une exceptionnelle homogénéité de milieu et d'une particulière aptitude médianique de la part du médium. Cela prouve aussi (nous l'avons vu, et le verrons mieux par la suite pour ce qui se rapporte à l'obscurité) que l'état de trance peut ne pas être nécessaire pour obtenir des phénomènes importants, toutes les fois que la *potentialité médianique* est intense et que l'entraînement parmi les expérimentateurs est complet. Dans ce cas, en règle générale, l'épuisement du médium au terme de la séance est minime, et nous avons constaté en effet qu'à la fin de la séance en question elle se trouvait en des conditions tout à fait normales, bien diversement de ce qu'on vérifie en elle après un état de trance prolongé et *contrarié*. Nous ne nous sommes pas servi au hasard du mot « contrarié », parce qu'une longue expérience nous a appris que, toutes les fois que des éléments aprioristiquement opposés entrent dans la séance, non seulement la phénoménologie procède d'une manière difficile et pénible, mais on obtient de la part d'Eusapia de tels mouvements, qu'ils ingénèrent, dans l'âme de ceux qui assistent pour la première fois à la séance, des soupçons de fraude très légitimes. Tout cela s'explique certainement par la contrariété occasionnée par le peu de sérénité et l'action suggestive de ces expérimentateurs qui, dans les manifestations qui vont se produire, veulent à tout prix découvrir une supercherie de Mme Paladino.

On aura observé dans cet épisode comment la forme de femme de laquelle j'ai constaté la présence s'est matérialisée derrière mes épaules, en dehors du cabinet médianique. Comme on le voit, dans ce cas, la salle des expériences, par son



importante réduction de lumière, remplissait les fonctions de cabinet médianique.

Je ne m'arrête pas sur la circonstance du dialogue que j'ai eu avec la forme matérialisée, ni sur les paroles que celle-ci me murmura à l'oreille, *d'une voix aphone*. Relativement à la modalité de ce phénomène acoustique, je ne peux que me rapporter à ce que j'ai déjà écrit à propos du quatrième cas de cette série.

(La fin au prochain numéro.)



Les "lévitations" du médium Zuccarini

Nous avons promis, dans notre dernier fascicule, de revenir sur les expériences qui ont eu lieu dernièrement à Milan, avec un nouveau médium à « lévitation », M. Amédée Zuccarini. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que, grâce à l'obligeance de la Direction du *Corriere della Sera*, de Milan, qui avait organisé les séances en question, nous pouvons aujourd'hui rehausser encore l'intérêt de cette publication par la reproduction de deux photographies au magnésium qui ont été prises au cours des expériences. C'est la première fois, croyons-nous, que la photographie fixe ce phénomène déconcertant de la lévitation du corps d'un médium-phénomène, qui n'avait eu jusqu'ici en sa faveur que le témoignage des sens de la vue ou du toucher, de la part des assistants.

Les documents que nous possédons au sujet de ces expériences sont au nombre de trois :

1° Le compte rendu publié dans le *Corriere della Sera* du 26 mai, par M. Oreste Murani, professeur de physique expérimentale au Polytechnique de Milan (école des ingénieurs) ;

2° Un récit intitulé : *Comptes rendus de neuf séances avec le « médium » Zuccarini*, imprimé par les soins du *Corriere della Sera*, mais qui n'a pas été publié, devant uni-

quement servir pour mémoire aux différents expérimentateurs. Ce récit suit les grandes lignes du compte rendu du professeur Murani, mais contient plusieurs détails que l'on ne rencontre pas dans celui-ci, étant un procès-verbal minutieux et très bien fait de chacune des neuf séanees. Il a été rédigé par M. ORESTE CIPRIANI, rédacteur en chef du *Corriere*, qui cultive les études métapsychiques depuis de longues années, avec beaucoup de sérénité d'esprit.

3° Le compte rendu qu'a fait paraître, dans la *Lettura* de Milan, le professeur L.-M. PATRIZI, professeur de physiologie à l'Université de Modène.

Nous traduirons d'abord l'article du professeur Murani, en négligeant seulement quelques passages contenant des considérations générales, moins intéressantes pour les lecteurs un peu spécialistes des *Annales* ; nous y ajouterons quelques indications tirées du deuxième document, pour en venir ensuite à l'article du professeur Patrizi, qui doit surtout servir de commentaire aux photogravures représentant les lévitations.

Nous avons dit que les séances ont été de neuf. L'assistance a quelque peu varié, neuf personnes ayant assisté ou à l'une ou à l'autre de ces réunions. Voici quels ont été les assistants pour chaque séance :

1° Professeur O. Murani (2, 3, 5, 6, 8, 9);

2° Professeur M. L. Patrizi (3, 4, 6, 8);

3° M. Oreste Cipriani (a assisté à toutes les séances);

4° M. César Cipriani (1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9);

5° M. A. G. Bianchi, rédacteur du *Corriere*, auteur d'ouvrages de criminologie, etc. (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9);

6° M. L. Barzini, rédacteur du *Corriere*, dont nous avons publié dernièrement le compte rendu des séances avec Eusapia à Gênes, et qui suit actuellement dans l'auto du prince Borghese la course Pékin-Paris (1, 2, 4) ;

7° Docteur Odorici, député au Parlement (7, 8) ;

8° M. R. Bonazzi, président de section au Tribunal de Milan (4);

9° M. I. Tonta, directeur propriétaire de l'Institut radio-électrothérapique de Milan (7, 8, 9).

Le compte rendu du professeur Murani.

Les préliminaires.

... Il m'importe avant tout de déclarer que je ne me suis jamais occupé, jusqu'à il y a deux mois, de phénomènes médianimiques : j'en avais à peine lu quelque chose dans les journaux et j'étais fort sceptique à ce sujet, tellement ce que l'on racontait me semblait incroyable à cause de son étrangeté et de sa nouveauté. Je puis même ajouter que je trouvais, à mon tour, si commode l'explication habituelle par des trucs, des fraudes, des hallucinations, etc. Mais un jour je reçus une aimable invitation de la Direction du *Corriere della Sera* pour que j'assiste aux expériences d'un médium qui, entre autres choses, savait planer en l'air et y rester pendant plusieurs secondes sans aucun appui visible !...

L'annonce était faite pour soulever non seulement la curiosité, mais aussi l'intérêt d'un physicien, car en vérité un pareil spectacle, d'un homme qui se soulève de lui-même, ne se voit pas tous les jours. J'acceptai l'invitation et j'allai au rendez-vous, fixé pour 9 heures du soir dans les bureaux du *Corriere*, toujours cependant avec une bonne dose de scepticisme, pour me préserver des hallucinations possibles. On m'y présenta le médium Amédée Zuccarini, de Bologne. C'est un jeune homme sain, bien proportionné, à l'aspect sympathique, de manières civiles et polies. Je lui demandai tout de suite de quelle manière il s'était découvert ce pouvoir médianimique, et il me répondit qu'il en eut connaissance d'une manière fort simple. Mis en curiosité par les récits de séances médianimiques qui se tenaient dans plusieurs familles de sa connaissance, il demanda à y participer. A la première séance, il tomba en *trance* — tandis qu'il n'était intervenu que comme simple spectateur — il commença à produire des phénomènes. Il me dit aussi qu'il ne se souvient d'absolument rien après les séances; elles lui causent cependant une grande faiblesse et une espèce d'*évaporation* cérébrale, qui lui dure toute la journée suivante. « Tout ce que je produis — dit-il — je

l'ignore complètement; je regrette pour les autres si la séance est négative, mais je n'ai aucun mérite lorsque les phénomènes sont bons et nombreux. » Il ajouta aussi qu'à Bologne il fut recherché pour des expériences avec des médecins et des savants : parmi ces derniers, il rappelle le professeur Auguste Righi (1). Il y consentait toujours par courtoisie, mais avec une grande répugnance, parce que son intention est de ne pas continuer et d'en finir avec ces expériences; mais les insistances ont toujours été si nombreuses que, ne sachant comment s'en débarrasser, il finit par devoir céder (2).

M. Zuccarini déclare que deux entités se manifestent par sa médiumnité : un médecin Pascal, qui est mort, paraît-il, en 1600, lequel est toujours accompagné par un autre esprit John, qu'il ne faut pas confondre avec l' « esprit guide » d'Eusapia Paladino. Nous entendrons plus tard l'histoire de ce John.

Nos séances avec M. Zuccarini eurent lieu dans une chambre située au second étage du *Corriere* : elle a 4 m. 80 de longueur, 2 m. 30 de largeur et 2 m. 60 de hauteur. Dans la plus petite paroi qui donne du côté de la cour, se trouve une fenêtre, devant laquelle on a formé le cabinet médianimique, avec les côtés en bois et la partie antérieure couverte d'un double rideau à lignes blanches et noires, muni d'anneaux qui courent autour d'une *mince* barre de fer...

Le changement de quelques expérimentateurs dans les différentes séances parut devoir déterminer un certain affaiblissement dans les phénomènes et dans l'intensité de leur manifestation; dans la dernière séance seulement on put obtenir, outre la lévitation du médium et les

(1) Le professeur Auguste Righi, sénateur du Royaume, directeur de l'Institut Physique de l'Université de Bologne, et une illustration de la science électro-technique, questionné sur le résultat de ces expériences, a répondu qu'il n'avait assisté qu'à deux seules séances avec M. Zuccarini, et que, tout en n'ayant rien remarqué d'incorrect dans sa conduite, il n'est pas encore à même de formuler un jugement à son sujet. — N. de la R.

(2) Il importe de ne pas oublier que M. Zuccarini n'est point un médium professionnel ; il est employé dans une administration. — N. de la R.



mouvements de la table, l'apparition des *lumières*. Le médium fut toujours très complaisant; il parut désirer que le contrôle fût des plus rigoureux et se prêta à faire de manière que la photographie de la lévitation réussît d'une manière évidente...

On s'asseoit autour d'une table ordinaire de sapin, de o m. 80 de haut, o m. 40 de large et o m. 98 de long; elle n'a pas de saillies et pèse 7 kilogrammes; le médium est au bout de la table devant le cabinet médianimique; les autres se disposent en chaîne, en se tenant par les mains avec le médium et entre eux.

La chambre est éclairée par la lumière de deux petites lampes électriques à incandescence, affaiblie par deux petits globes de verre rouge bien choisis pour que les plaques photographiques n'en soient pas impressionnées. Nous restons bien pendant 40 minutes autour de la table sans percevoir le moindre phénomène; la chose, en vérité, n'est pas très amusante, et pour tuer le temps, on se met à bavarder et aussi à rire.

Le médium est toujours éveillé; enfin, l'état de trance commence à se déterminer.

D'abord, un peu inquiet, il commence à tourner son regard large et étonné comme s'il voyait quelqu'un; puis il incline la tête sur la table et son corps est secoué à plusieurs reprises; il grince péniblement des dents; puis il a un mouvement rapide, énergique, pour fermer et rouvrir ses mains, comme un magnétiseur qui veut répandre du fluide autour de soi. Il se serre souvent le front ruisselant de sueur, et parfois appuie avec la main sur son occiput. Enfin, l'état de trance devient parfait : il m'a paru devoir être un état de milieu entre l'hypnotisme et le somnambulisme. Le médium trace avec un doigt, à plusieurs reprises, sur la table, en le dessinant, le mot *buio* (obscurité complète); il faut éteindre la lampe et se contenter, pour y voir, du filet de lumière, rouge aussi, qui passe au-dessous de la porte entrebâillée d'une chambre voisine.

Et les phénomènes médianiques commencent à se dérouler. Je n'entrerai pas dans tous les détails en les décrivant, parce que je ne veux pas fatiguer les lecteurs; toutes les plus petites circonstances, du reste, sont relatées dans un

procès-verbal rédigé avec un soin minutieux et une grande fidélité. Les phénomènes produits par M. Zuccarini peuvent se séparer ainsi : phénomènes de mouvement et lévitation ; phénomènes acoustiques, phénomènes lumineux. Ils ont cependant un caractère essentiellement physique et ne démontrent vraiment pas la présence d'esprits, d'âmes de morts, ou d'autres entités supernaturelles (1). Celui qui y assiste éprouve de l'étonnement, c'est vrai, mais pas le moindre sentiment de frayeur...

Le contrôle des mains, des pieds et de la tête du médium est parfait. D'ordinaire, il était confié au professeur Patrizi et à moi, et, doutant tous les deux de la réalité des phénomènes, nous avons exercé la surveillance de la manière la plus rigoureuse. Les mains du médium ne nous ont jamais échappé, ses jambes sont toujours restées serrées entre les nôtres, pendant que nous avions soin de poser nos pieds près de ceux de la table. afin qu'il ne pût y avoir de fraude. Je dirai une fois pour toutes que le contrôle a été constamment exercé avec le plus grand scrupule, et que le médium lui-même s'en montra très désireux. Sans ces conditions, en effet, avec l'obscurité presque complète qui régnait dans la chambre, les expériences n'auraient eu aucune valeur.

Les mouvements de la table.

Nous voici donc au cercle, tous détachés de la table, laquelle reste ainsi parfaitement isolée, et pourtant elle continue à se mouvoir ! Il n'est pas possible que nous nous trompions.

Le médium (par la bouche duquel semble parler Pascal) demande qu'on essaye d'abaisser la table tandis qu'elle est inclinée d'un côté sur deux pieds ; on essaye de le faire en appuyant fortement avec les mains sur le plat du meuble, mais on n'y réussit pas ; on dirait presque qu'un ressort très robuste est tendu au-dessous et empêche la table de retourner à la position horizontale.

---

(1) On verra, un peu plus loin, la manifestation de la personnalité du soi-disant frère du médium.



Une circonstance remarquable : lorsqu'on appuyait avec les mains pour ramener le meuble à sa position première, le médium gémissait, comme si la pesée avait été faite sur lui.

Le médium se trouve toujours à une distance de 40 centimètres environ de la table, et les contrôles continuent à être rigoureux; il contracte fortement les mains, et voilà que la table s'éloigne; il gémit, se concentre dans un nouvel effort, et à une autre contraction spasmodique des mains la table s'éloigne toujours davantage, jusqu'à une soixantaine de centimètres ; en même temps, il se retire en arrière avec la chaise, en se déplaçant en sens inverse.

Une fois qu'on remplaça la table légère par une plus grande et plus lourde, la réaction fut-elle aussi plus remarquable. On voit donc se vérifier la loi bien connue de l'action et de la réaction égales et contraires ! Et après cela, comment est-il possible de faire intervenir les esprits dans l'explication des phénomènes de mouvements ? Comment les esprits, étant immatériels, pourraient-ils exercer des forces ? Non, on ne peut pas concevoir une force mécanique sans une masse (1). Il paraît réellement que, par l'action du médium, le moyen interposé doive se tendre comme un ressort qui, en s'étendant, pendant qu'il exerce une action dans une direction, en exerce une autre égale en sens inverse.

---

(1) Ce passage de l'auteur est vraiment caractéristique. Lorsque le professeur aura acquis dans ces questions un peu de la compétence qu'on ne lui conteste pas dans les sciences physiques, il comprendra que l'affaire est beaucoup moins simple qu'il ne se l'imagine. Son raisonnement est tout fondé sur cette hypothèse, que les « esprits » sont *immatériels*. Or, s'il y a une question au sujet de laquelle tous les spirites, tous les occultistes se trouvent d'accord, c'est que les « esprits », loin d'être immatériels, doivent être nantis d'un corps fluidique, qui existerait d'ailleurs aussi dans les vivants — ce qui rend inutile l'hypothèse des « esprits » dans les phénomènes physiques (en tant que phénomènes physiques), tels que ceux que M. Murani vient de relater. Cette hypothèse du « corps fluidique » chez les vivants comme chez les « esprits désincarnés » (s'ils existent) est tout aussi nécessaire que celle de l'éther pour la compréhension de certains phénomènes astronomiques et physiques. Aussi la croyance en ce *double* fluidique du corps humain se rencontre chez tous les peuples de tous les temps : les Hindous, les Egyptiens, etc. On en rencontre des traces nombreuses dans la Bible, dans les ouvrages des anciens théologiens chrétiens, et même dans l'Evangile (par exemple, *Actes des apôtres*, XII, 15). Cette concordance de croyances de l'humanité mérite certainement quelque considération. — N. de la R.



Les lévitations du corps du médium.

Mais voici que tout à coup il reprend une nouvelle vigueur et, se levant, semble soulevé par une force invisible, de manière à mettre les pieds sur la table. Une chose étrange est celle-ci : que non seulement le médium ne s'appuie pas sur les deux contrôleurs qui lui tiennent les mains, mais il semble presque les attirer en haut avec lui. Et une fois sur le bord de la table, il replie en arrière la jambe gauche qui va se cacher derrière le rideau. Il ne reste appuyé qu'avec le pied droit comme un homme qui volerait dans l'air. Les premières fois, nous avons dû nous contenter d'un simple contrôle tactile, tellement la lumière était faible, mais ensuite, pour vérifier *de visu* la position des pieds du médium, nous fîmes mettre sur chacune des chaussures de ce dernier une petite tablette phosphorescente retenue par un ruban élastique; ces tablettes phosphorescentes nous ont toujours été très utiles.

Et tandis que la jambe gauche du médium est toujours tendue dans l'air derrière le rideau, où aucun point d'appui n'est possible, et que le corps est plié en avant, ce pied qui est posé sur le bord de la table, se contracte d'abord extraordinairement, puis se lève lentement, et non par bonds, et le corps du médium se maintient dans l'espace pendant dix ou douze secondes !

Le phénomène est d'un très vif intérêt : on dirait vraiment, à la première impression, que le corps du médium n'obéit pas alors aux lois de gravité. Comment cela s'explique-t-il ? Personne ne le sait ; il faut supposer qu'une autre force, contrariant celle du poids, en empêche la chute. On pourrait avancer que les mains des deux contrôleurs auraient pu, sans qu'ils s'en doutent, servir de point d'appui au médium : ce même doute nous est venu aussi, et nous l'avons manifesté au médium ; celui-ci, pour nous convaincre que le soupçon n'avait aucun fondement, répétait tout de suite la lévitation en demandant que la chaîne ne fût formée que par les doigts auriculaires de chacun ; il faut remarquer que le médium pèse 67 kilogrammes.

La comparaison est sans doute étrange, mais ici aussi, il

me venait spontanément dans la tête l'idée d'un ressort mystérieux tendu entre le pied du médium et la table. Relativement au poids, il est utile de savoir que nous avons pesé un soir le médium avant et après la séance; et l'on a constaté qu'à l'issue de la séance, le poids du médium était tombé de très peu au-dessous du poids normal; cette diminution était de 60 grammes. La petite différence s'explique naturellement par la grande transpiration cutanée du médium au cours des expériences.

Un autre phénomène étrange : parfois, l'un de ceux qui composaient la chaîne a essayé de l'interrompre, quittant, sans aucun bruit et dans la plus complète obscurité, la main de son voisin. Aussitôt le médium a perçu le fait et, ordonnant de rétablir le cercle, donnait, en libérant une de ses mains, un grand coup de poing sur la table.

Comme notre intention était de photographier le médium planant en l'air, nous disposâmes dans la chambre deux bons appareils photographiques, un appareil à magnésium pour produire, au moment opportun, un éclair presque instantané, et nous enlevâmes le rideau du cabinet qui, selon nous, n'avait jamais servi à rien, excepté à cacher l'une des jambes du médium. Mais lorsque celui-ci fut soulevé droit sur la table où il prit son habituelle position d'un homme qui vole, il réclama le rideau; à notre objection, il répondit tranquillement, mais résolument que sans le rideau aucun phénomène ne se serait produit. (C'est toujours Pascal, s'entend, qui parle par la bouche du médium ; John est taciturne.)

On en demande la raison, et Pascal répond que le rideau sert à donner des forces au médium. Nous devons donc nous résigner à remettre le rideau en place.

Néanmoins, à mesure que les séances s'avancent, et que le médium s'entraîne graduellement, son énergie semble s'accroître notablement, si bien qu'il parvient à se soulever dans l'air loin du rideau, comme nous désirions qu'il fût fait.

Que le lecteur s'imagine donc le médium debout sur la table avec le geste dont j'ai parlé, et s'éloigne du rideau : deux machines photographiques, avec les objectifs découverts, comme des yeux vigilants, sont prêtes à enregistrer



le phénomène ; et voici resplendir, au moment d'une lévitation, l'éclair du magnésium, ce qui, après deux heures passées dans l'obscurité, semble être pour les yeux comme la lumière de mille soleils. Le médium nous échappe des mains, et est précipité d'en haut, avec un grand bruit, dans le cabinet. L'éblouissement de nos yeux nous empêche pour quelque temps de nous rendre compte de la situation ; tout le monde a devant les yeux des globes lumineux : finalement on parvient à s'orienter, et, à la faible lumière rouge qui passe par l'interstice de la porte ouvrant sur la chambre voisine, on voit le médium renversé, haletant, les yeux fermés, serrant avec ses mains l'un de ses genoux relevé. Il ne s'était fait aucun mal, et la séance put continuer tranquillement.

Nous avons pu avoir d'autres expériences semblables, mais jamais plus d'une par soirée, et l'on a toujours remarqué que la lumière est pour le médium un vrai foudroiement.

Une chose étrange est que le médium, dans ces lévitations, ne montre pas une grande fatigue ; il ne gémit pas et participe même aussi, mais avec un fil de voix, à nos conversations. La répulsion de la table, dont j'ai parlé plus haut, semble lui coûter au contraire un effort beaucoup plus grand.

Personnalités médianimiques.

Un soir, Pascal qui paraissait être disposé à bavarder, nous raconta l'histoire de son camarade John, un frère défunt du médium, dont le nom est Frédéric, lequel mourut assassiné à 21 ans !

Il y a eu en nous, après ces paroles, un instant de tragique surprise, et nous demandons des explications ; mais l'effet tragique diminue aussitôt, parce que le mot « assassiné » révèle un ressentiment suggestif du médium contre le médecin qui aurait mal opéré la gorge, avec des instruments infectés, son frère Frédéric, qui mourut des suites de l'opération. En se servant de la médiumnité de son frère, Frédéric préside les séances et l'aide dans les productions des phénomènes ; mais il se fait appeler John pour ne pas l'impressionner. C'est toujours Pascal, naturellement, qui

parle ainsi. La vérité doit être : que John ni Pascal n'existent, et qu'il s'agit d'un simple phénomène d'auto-suggestion.

Le médium, en conditions normales, a raconté avoir vu une apparition nocturne de ce John, qui s'était présenté pendant qu'il était au lit : il avait vu se former dans un coin de la chambre une vapeur lumineuse qui s'était condensée en contours humains, mais non déterminés, et s'était approchée de son lit : terrorisé, il avait fermé les yeux en se cachant sous les draps ; mais l'entité lui tira les couvertures et lui murmura des paroles indistinctes. Il affirme qu'il est sûr d'avoir été éveillé, et dit qu'il en a été fort effrayé. C'est le récit de M. Zuccarini ; mais il est évident qu'il s'agit là d'une hallucination. J'ai voulu rappeler cette circonstance, parce qu'elle prouve que le médium est un sujet éminemment nerveux. Cette autre circonstance, racontée par lui, vient corroborer la première : quelquefois — alors qu'il n'était pas encore marié — sa mère, en allant le réveiller le matin, le trouvait enveloppé dans ses draps dans un coin de la chambre, sans qu'il sût en donner une explication : il s'agit certainement d'un sujet somnambulique (1).

D'ailleurs, pour prouver encore la grande sensibilité nerveuse de M. Zuccarini, je dirai qu'il ne peut supporter de courants électriques alternés, même très faibles.

---

(1) Voilà encore l'indice d'une singulière disposition d'esprit ! Vous avez cru constater que M. Zuccarini est médium ; vous savez que des formes humaines se produisent parfois autour de certains médiums, dans l'obscurité ; et quand M. Zuccarini vous raconte un de ces phénomènes spontanés auquel il aurait été sujet, vous déclarerez *évident* qu'il s'agissait d'une hallucination, alors qu'en réalité rien ne le prouve. Vous avez à peine cru constater que M. Zuccarini s'élève quelquefois inexplicablement en l'air, et quand il vous raconte que, dans son enfance, il lui arrivait de se réveiller, le matin, au bas de son lit, vous déclarerez qu'il s'agit *certainement* d'un sujet somnambulique. Un compatriote du professeur Murani, le professeur Ange Brofferio, a mis en tête de son livre sur le spiritisme ce mot de Mrs. Crowe : « La facilité avec laquelle on déclare croire, ou ne pas croire, est, tout bien considéré, un phénomène plus extraordinaire que la plus extraordinaire histoire d'apparition qu'on ait jamais racontée ». Mais nous sommes tous passés, plus ou moins, par cet état d'esprit, avant d'être arrivés, par un long entraînement, à une plus grande prudence de jugement. Et malgré cela, que de fausses idées pullulent certainement encore dans nos cerveaux, sans que nous nous en doutions ! — N. de la R.



Les phénomènes acoustiques et lumineux.

Les phénomènes acoustiques produits par le médium sont très simples : parfois, tandis qu'il tient les mains des contrôleurs, donnant à celles-ci de petites étreintes, on entend synchroniquement, à chaque étreinte, un coup, un craquement qui viennent des côtés de bois du cabinet ou des volets internes de la fenêtre ainsi qu'il le paraît, du moins.

Nous voici enfin aux phénomènes lumineux. Le dernier soir des expériences, lorsqu'on était à la fin de la séance et que le médium paraissait assoupi, à moitié enveloppé dans le rideau et toujours attentivement contrôlé, nous vîmes derrière et le long du rideau, dans l'air de la chambre, aussi à quelques mètres de distance, dix ou douze points lumineux l'un après l'autre, gros comme des lucioles, de couleur verdâtre comme celles-ci, mais ne vacillant pas de la même manière. Il faut remarquer que nous les voyons tous, en même temps et au même endroit. Quelque lumière s'éteignait sans changer de place, en apparence ; une autre, au contraire, suivait une trajectoire courbe en laissant dans l'air une trace lumineuse. Le médium, pendant cet étrange phénomène, était toujours contrôlé : la dernière lumière apparut près du médium, et le rideau, imprimant à cette lumière, avec la tête, un mouvement rotatoire, lui fit décrire un cercle lumineux, dû à la persistance des images sur la rétine. M. Cipriani et moi remarquâmes une légère odeur d'ozone, la même qui se dégage du phosphore, parce que l'ozone se produit aussi dans ce cas (1)...

On ne pensera pas, je l'espère, que les lumières aient été dues à de petits morceaux de phosphore lancés par le médium : comment aurait-il pu le faire avec les mains et les pieds parfaitement contrôlés ? Et n'aurions-nous pas vu depuis ces fragments de phosphore sur la table ou sur le parquet, puisque nous sommes encore restés dans l'obscurité

(1) Cette question de l'ozone dans les lumières médianimiques, qui les a fait souvent soupçonner d'être produites par du phosphore, a été admirablement traité par le docteur J. Maxwell au chapitre IV de ses *Phénomènes psychiques*. — N. de la R.

pendant une vingtaine de minutes ? Ces petites masses lumineuses avaient réellement l'apparence que prend, en de certaines conditions, la décharge électrique dans les tubes vides, comme les a si bien décrites le professeur Righi : on sait aussi que les décharges électriques dans l'air produisent l'ozone.

La recherche du vrai doit être le but de notre activité, et c'est la seule fin que l'homme doive se proposer. La vérité nous attire irrésistiblement ; mais quand on croit pourtant l'avoir rejointe, on voit au contraire qu'il faut encore marcher en avant : celui qui la poursuit est condamné à ne jamais connaître le repos.

Il n'y a pas deux ordres de vérité : celles que l'on peut dire, et celles que l'on doit taire à cause de la peur des conséquences.

Si nous ne devons pas avoir peur de la vérité morale, à plus forte raison nous ne devons pas craindre la vérité scientifique : la morale et la science ont leurs propres domaines, qui se touchent, mais ne se pénètrent pas. L'une se sent, l'autre se démontre ; l'une nous enseigne quel est le but de la vie, l'autre le moyen de le rejoindre.

Où un germe de vie est tombé, la vie jaillit, florissante ; chaque génération se succède, force nouvelle et fraîche, tantôt parmi des défaites et des ruines, tantôt parmi des triomphes et des conquêtes, dans le champ de l'action des siècles. Chaque nouvelle vérité acquise sera une flamme nouvelle d'une nouvelle lumière intellectuelle.

D. MURANI.

Compte rendu du professeur M.-L. Patrizi.

... Quand on me parla du médium volant, je consentis à le regarder de près — tout en gardant une incrédulité de savant officiel — uniquement à cause de l'autorité et de l'impartialité de la voix qui m'appelait, et de la bonne compagnie dans laquelle je me serais trouvé. Répondant à l'aimable invitation, je déclarai que j'aurais d'autant plus volontiers participé aux expériences si on pouvait les exécuter dans un laboratoire biologique, avec la commodité de se

servir des appareils modernes de recherches, et avec l'autorisation d'examiner méthodiquement le sujet, qui était, ou paraissait, extraordinaire. La direction du *Corriere*, avec une libéralité dont je la loue et la remercie vivement, me mit en condition d'effectuer, dans les limites du possible, mon programme.

Et voilà le « sujet à lévitation », M. Amédée Zuccarini, de Bologne, hôte, pendant deux jours, du laboratoire de physiologie de Modène, pour être sondé extérieurement et intrinsèquement par ces mêmes appareils qui avaient été appliqués au brigand Musolino...

Ce n'est pas ici l'endroit de relater minutieusement l'enquête anthropologique, physiologique, psychologique, qui a été exécutée sur M. Zuccarini, lequel s'est toujours maintenu, au cours de l'interrogatoire et de l'examen objectif, d'une docilité et patience rares, unies à des manières naturellement distinguées. On chercha de ne laisser inexploré aucun coin de sa personnalité...

Il suffira ici d'indiquer le résumé des résultats de cet examen. On contestera difficilement l'irrégularité anatomique et fonctionnelle du sujet, en dehors de la singulière phénoménologie médianimique. Sa figure neurologique est probablement celle d'un hystérique ; on peut même supposer qu'il soit sujet à des manifestations épileptoïdes nocturnes. Encore enfant, il a été trouvé quelquefois par sa mère, le matin, en bas du lit, enveloppé dans les couvertures, dans un coin de la chambre, d'une façon inexplicable. L'asymétrie du visage, attestée même par sa photographie (fig. 1), avec un développement inférieur de la moitié gauche, et associée à une différence dans la fonction visuelle des deux yeux ; son gauchérisme, ou plutôt ambidextrisme ; le développement exagéré des membres supérieurs en comparaison de la taille (envergure des bras, 1 m. 71 ; hauteur du corps, 1 m. 60); la sensibilité dolorifique (à l'algomètre électrique) sensiblement faible... ce sont là des symboles qui semblent indiquer un ensemble peu normal ; on peut y ajouter l'aveu d'hallucinations subies ; l'habitude de parler tout haut en dormant ; l'intelligence, non pas confuse, mais délicate ; un pouvoir d'attention qui a de la peine à commencer et ne tarde pas à se lasser. Nettement en op-

position avec ce nervosisme, qui ne peut pas porter au calme et au bonheur, un caractère de douce bonté.

Cette espèce d'expertise méticuleuse sur le médium ne nous a pas servi uniquement à établir son individualité ; elle a aussi perfectionné notre sagacité et prévoyance dans la vérification de l'attitude spéciale dont il devait nous offrir la preuve. L'une des premières objections qui s'étaient présentées à notre esprit était celle-ci : que le jeune Bolognais parvînt à son effet prodigieux au moyen d'une manœuvre gymnastique secrète, grâce à une habileté et à une force de muscles extraordinaires. La mesure qui a été faite dans le laboratoire, de la force musculaire, par des systèmes dont il n'était pas à même de deviner le but, et qui, en tout cas, auraient signalé la supercherie, servit à écarter préalablement ce soupçon ; elle révéla en M. Zuccarini, aussi bien pour les muscles des bras que pour ceux des jambes, une force inférieure à la normale.

Cette mensuration a été exécutée par l'ergographe. Le professeur Patrizi fait connaître ensuite, par des diagrammes représentant les variations de grandeur de la main droite du médium non entrancé, pour les différentes impressions qu'on excitait en lui par des phrases dites à cet effet. Ces graphiques ont été obtenus au moyen du *gant volumétrique*, légère variation du *plétismographe* du professeur Mosso, destiné à enregistrer autographiquement sur le papier fumé d'un cylindre roulant, les rétrécissements et agrandissements invisibles de la main, synchrones aux mouvements de la circulation. Nous nous souvenons que ces appareils avaient déjà été employés avec beaucoup de finesse — trop de finesse même — par les assistants de l'éminent professeur Tamburini, les docteurs G. C. Ferrari et Guicciardi, à l'étude des pressions involontaires qu'exerçait le « suggestionneur » sur la main du « lecteur de pensée » John Dalton — un émule de Pickman. Dans le cas actuel, l'application de ces appareils ne pouvait avoir pour l'examen des facultés médianimiques de M. Zuccarini qu'un intérêt assez indirect et secondaire. Nous négligerons donc ce passage de l'article du docteur Patrizi, ainsi que celui dans lequel il fournit quelques indications sur les conditions dans lesquelles se sont déroulées les séances — indications que l'on connaît déjà par l'exposé du professeur Murani — et nous venons sans plus au moment où M. Patrizi décrit l'attitude du médium sur le point de « prendre le vol ».



... En tenant les mains — avec les doigts repliés dans celles des deux « contrôleurs », sans toutefois y chercher un point d'appui, le médium fait longuement insister le poids du corps, incliné en avant, sur une seule jambe; l'autre jambe, passive, repliée en un angle variable, formé de la jambe et de la cuisse, oscille librement en arrière... Dans cette phase « préplanatoire », le sujet serre fréquemment et avec une vigueur insoupçonnée, nos mains, grince des dents, gémit, soupire, souffle jusqu'à ce que se produise une pause très courte de silence — on dirait une machine bruyante qui s'arrête d'un coup; alors on voit les pieds, qui luisent à cause de la marque phosphorescente, gagner l'espace vers nos têtes, parfois l'un devant l'autre, parfois accouplés, tels deux énormes vers luisants, toujours agités par un fort tremblement; et nos mains, non point appesanties, mais tirées en haut par les bras du médium, perçoivent simultanément que son corps monte.

La durée de la suspension est variable (en comptant tout bas les chiffres, elle varie de 4 à 36 unités), comme aussi la distance des pieds de la surface de la table (approximativement de 5 centimètres à un demi-mètre).

La descente est rapide, précipitée, soit qu'il retombe lourdement avec les deux pieds, droit sur la table, soit que s'échappant à notre étreinte, il se renverse dangereusement (comme lorsque l'éclair du magnésium le frappait tel qu'une intense décharge électrique) sur le tapis du cabinet médiumnique; dans ce cas, sa personne, tendue par des contractures, et secouée par des soubresauts, paraissait se raccourcir avec les mains qui serraient les genoux appliquées sur le ventre, la tête renversée en arrière, les muscles du cou rigides comme des cordes. Les yeux et les dents serrés, respiration profonde et bruyante; des plaintes à voix basse, le front mouillé de sueur; les battements du pouls plus rapides que d'habitude (dans une séance, il monta de 102 à 120 pulsations) et faible; la conscience intacte. Peu de temps après une de ses crises, M. Zuccarini, bien que fatigué, était encore capable d'une nouvelle élévation.

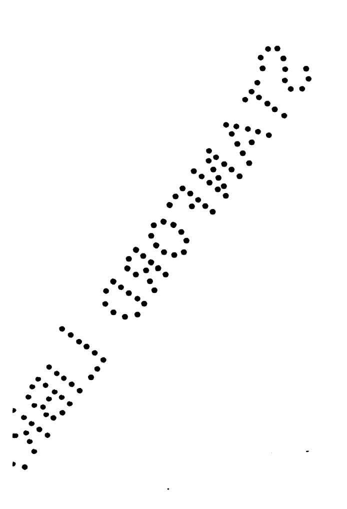
Aussi bien dans la période de la trance que dans celle du phénomène, le médium, bien que souvent tenté par les membres de la chaîne, ne leur parlait presque pas. Il préfé-

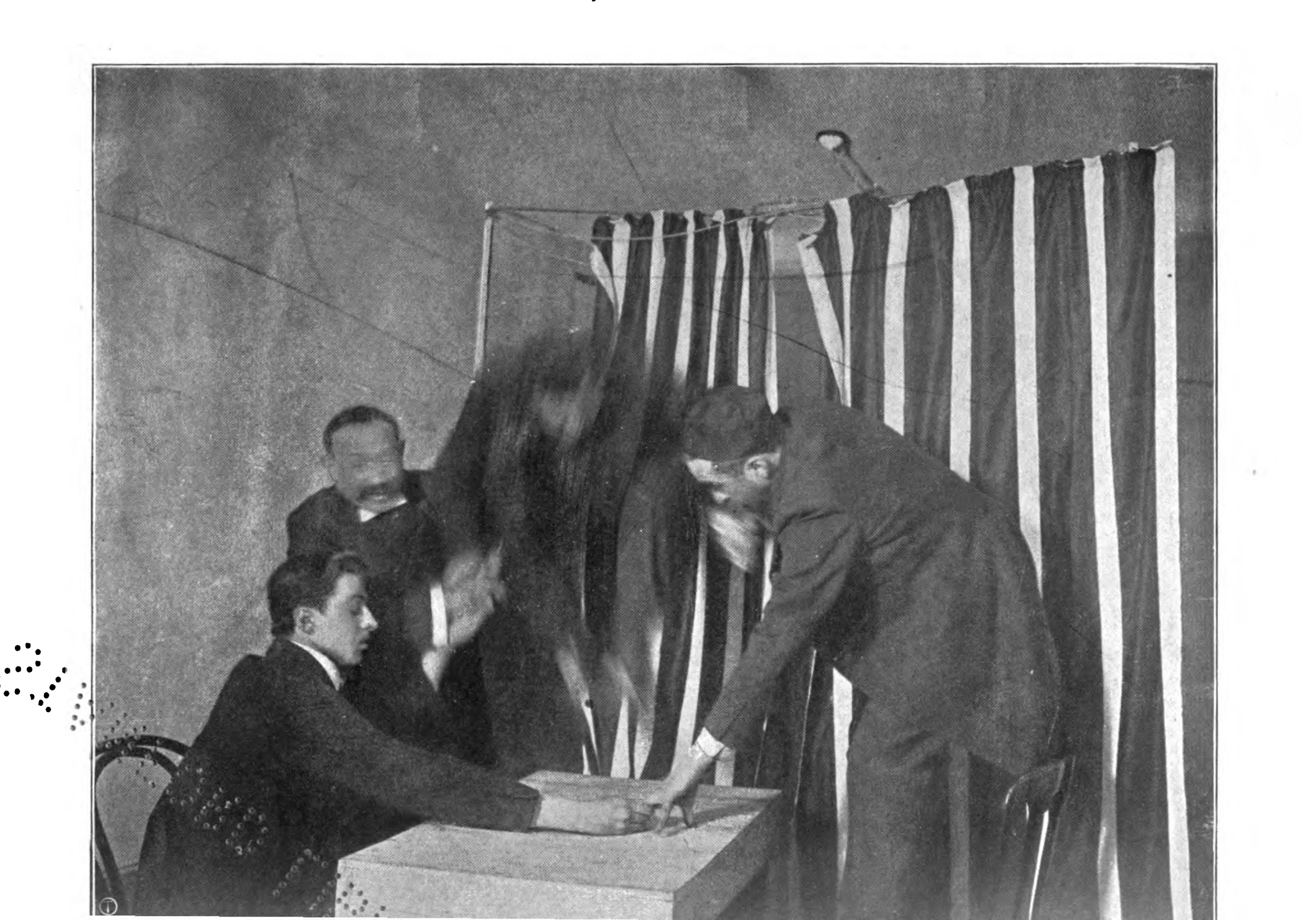
rait communiquer avec nous par des serrements de main conventionnels ; quand il se décidait à employer la voix, celle-ci sortait presque aphone; il murmurait alors quelque grave sentence, comme s'il avait voulu être cohérent à l'inspiration du médecin « Pascal » et à l'austérité de sa doctrine... On peut comprendre aisément que tous ceux qui verront les photographies que nous avons prises au cours des séances, sans déployer un esprit critique extraordinaire, feront remarquer que la pointe du pied gauche de M. Zuccarini devait trouver quelque point d'appui derrière le rideau. C'est en effet une idée qui ne s'est pas fait attendre longtemps dans notre esprit, surtout de la part de M. Murani et de moi, qui représentions comme les avocats du diable dans le procès de l'homme du miracle. Un soir, en effet, nous accusâmes de complicité deux faibles tablettes placées comme des consoles dans l'encoignure de la fenêtre, bien que la bottine du médium ne pût pas y parvenir, comme on le constata ensuite ; une autre fois, on accusa pareillement le dossier de la chaise du médium restée derrière le rideau après son transport rapide sur le plat de la table; nous doutâmes même vaguement qu'il pût, en pressant dans sa main gauche le bord libre du rideau, fixé à l'extrémité opposée, en faire une sorte de nœud, y introduire le genou gauche et y abandonner pendant quelques instants le poids du corps. Mais le fer auquel l'étoffe était suspendue ne grinçait pas au moment où se produisait le soulèvement; l'expérience réussit même alors que les petites consoles furent supprimées, quand la chaise du médium fut éloignée à sa demande même, et lorsqu'il consentit à se porter tout à fait hors du rideau.

Dans l'élévation représentée par la figure 2, le rideau n'est resté qu'à servir de fond à l'ascension de notre Zuccarini ; il est éloigné au moins d'un mètre du cabinet médiumnique ; les deux pieds font visiblement saillie en avant dans le dessin, bien qu'avec une image troublée par le tremblement convulsif des membres et par la clarté des boucles phosphorescentes. La figure 3, recueillie par le double objectif d'un appareil stéréoscopique, a surpris le même moment reproduit par la figure précédente ; nous la reproduisons à son tour afin que le lecteur, en le soumet-



Fig. 1. — Le médium Mr. Amédée Zuccarini.





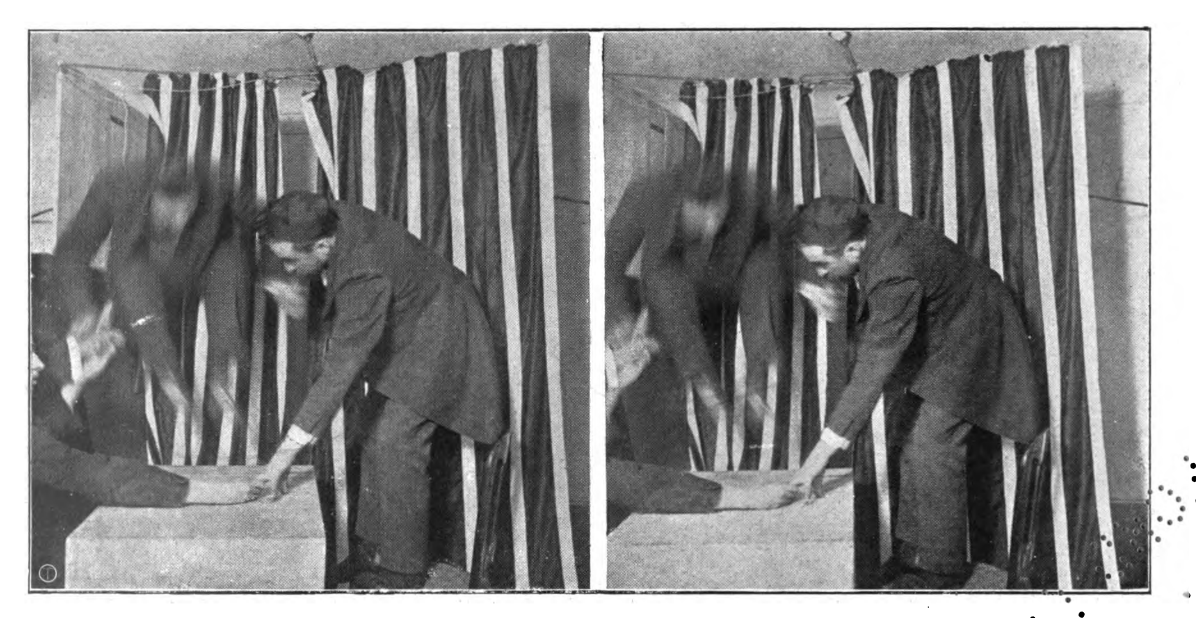


Fig. 3. — Images stéréoscopiques de la même expérience que la figure 2.

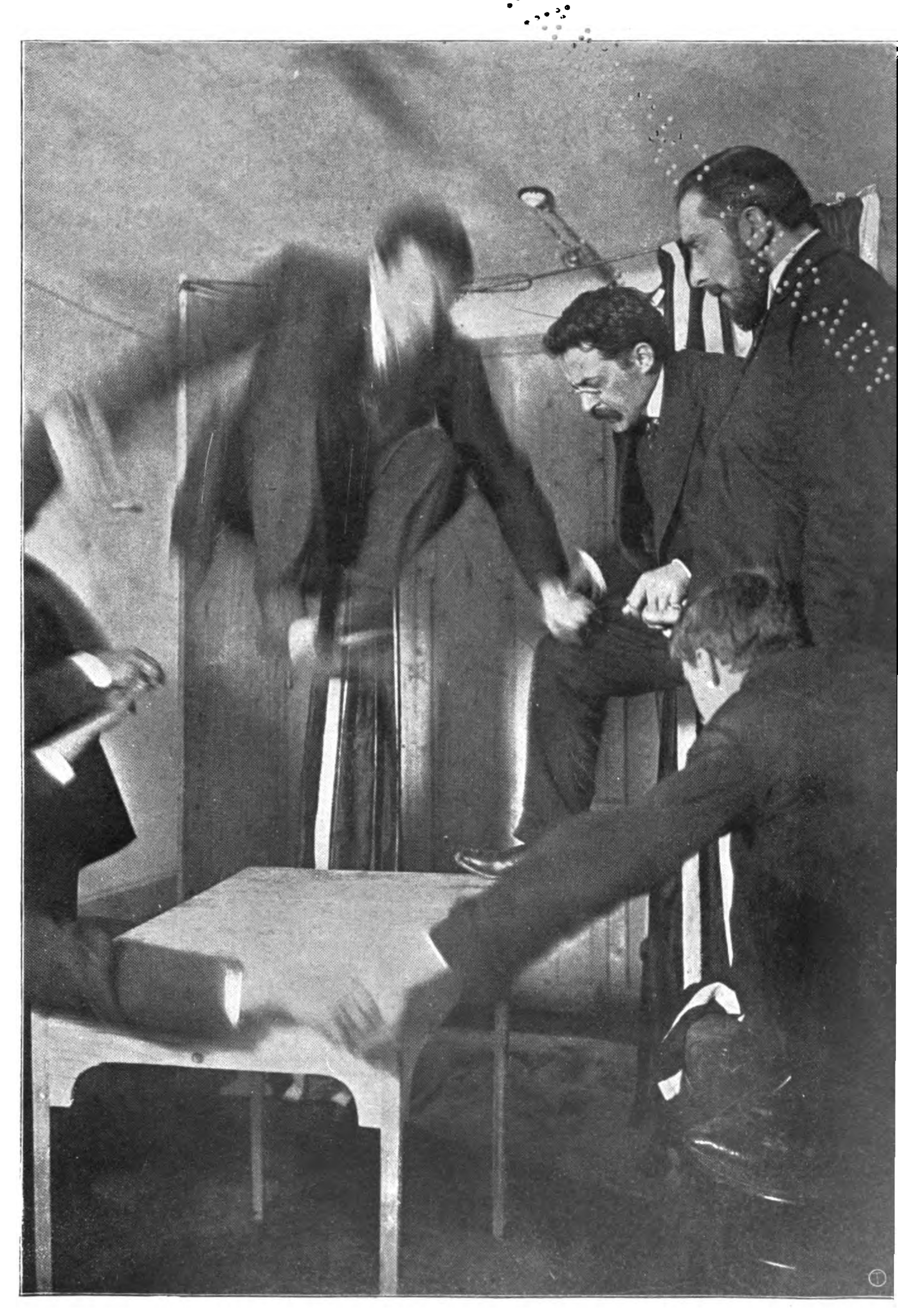


Fig. 4. — Expérience du 25 mars.
Chaîne médianimique : Murani, Le médium, Patrizi, Tonta, Odorici, C. Cipriani, O. Cipriai

tant aux lentilles nécessaires, puissent y voir la scène en relief, et se convaincre surtout de combien le médium était éloigné du rideau.

L'expérience reproduite par la figure 4, et dont on ne put malheureusement pas obtenir des images stéréoscopiques, semblera démonstrative à cause de la quantité de soulèvements du médium; on pourra toutefois soulever l'objection que le sujet ait fait un bond en s'appuyant sur les mains des deux contrôleurs ou qu'il ait tout au moins trouvé à sa gauche l'*ubi consistam* dans ma jambe droite. Si, au lieu d'une figure où toutes les personnes sont à un plan, il avait été possible, cette fois encore, de présenter une photographie stéréoscopique, permettant d'apprécier les reliefs et les distances, je n'aurais pas eu à demander la foi sur parole, j'aurais pu épargner de déclarer que le poing du médium, en dehors qu'avec ma main droite, n'était en contact avec aucune autre partie de mon corps.

« L'appui inconscient des membres de la chaîne au médium ! » Voici une autre hypothèse — l'hypothèse du saut — facilement prévoyable dans la discussion contradictoire, mais qui a été la nôtre avant même celle du lecteur sceptique. Nous savions bien (et nous le rappelâmes aux membres du groupe qui n'étaient pas des biologues *ex-professo*) que la concentration de notre attention dans l'attente du phénomène grandiose, aurait pu, grâce au mécanisme physiologique normal, tendre exceptionnellement les muscles de nos bras, de façon à nous faire fournir involontairement un solide levier à la supposée virtuosité gymnastique de M. Zuccarini. Nous étions donc sur le qui-vive à ce sujet, mais en vain, parce que nos mains, en coïncidence avec les lévitations du sujet, se sentaient portées plutôt en haut qu'en bas ; la pression sur elles, bien loin de s'aggraver, diminuait et disparaissait, et les figures 2 et 3 prouvent que les bras du médium, aussi bien que ceux des deux contrôleurs, se trouvaient en état d'extension et non pas d'inflexion ; ce qui exclut qu'il s'agisse de quelque chose comme du soulèvement du corps sur les bras pointés aux parallèles ; cela prouve aussi qu'il n'y avait ni des appuis fixes, ni cette tension de membres au moyen desquels le corps se soulève. Il importe en outre de se souvenir que le poids du médium

(67 kilogrammes, le 18 mars dans le laboratoire de physiologie), qui s'est conservé presque constant à la fin de chaque expérience, n'était pas celui d'un faucon qui se poserait sur nos mains et s'en envolerait; cette masse ne pouvait être poussée en haut sans qu'un effort considérable de l'acrobate (non pas le saut d'un instant, mais parfois de quelques dizaines de secondes) y corresponde; ainsi qu'un contre-coup tel dans les deux contrôleurs, qu'il n'aurait pas échappé à notre sensibilité tactile et musculaire, bien qu'affaiblie par de longues heures de séance et par la pénible vigilance. Il ne s'agissait donc pas d'un mouvement qu'on pût expliquer par les lois de la mécanique animale...

Le terme d'*extase matérielle* s'appliquerait assez bien à ce phénomène, si la figure du jeune médium se tenait devant nous droite, sans contact avec d'autres mains mortelles, tendant vers le ciel avec l'expression des yeux, avec l'âme et avec le corps même, vraiment comme nous apparaissent les images saintes sur les panneaux des autels. Il faut bien reconnaître que l'aspect de M. Zuccarini en lévitation est loin d'être gracieux et imposant ; il est peu extatique et pas esthétique du tout ; on peut être sûr que les peintres d'ascensions et d'assomptions ne le prendront pas pour modèle ; on sent dans tout son être l'effort pour exécuter le prodige — effort qui avait parfois quelque chose de désespéré. Employé honnête et modeste dans la vie de tous les jours, il est aussi un humble, un sincère employé de l'apothéose. On lui demanda s'il connaissait les voies par lesquelles il parvenait au grand résultat ; si c'était les deux fantômes gardiens qui le poussaient vers le ciel. La fameuse « lévitation » d'Eusapia, chez le docteur Georges Finzi, à Milan, en présence de Charles Richet et du professeur Brofferio, a été attribuée par elle et par d'autres à l'esprit « John » qui, après avoir promis : « *Je porte le médium sur la table* », lui mit une main sous le bras, lui entoura la taille et la porta d'un bond sur la table avec sa chaise (Brofferio, *Lo Spiritismo*, 3e édition, p. 193). Zuccarini, bien qu'il croie que ses esprits « John » et « Pascal » l'entraînent pour un vol final sans rechute, ne les appelle pas pour lui mettre les mains sous les aisselles afin de le tirer en haut, comme Eusapia fait

avec son esprit protecteur ; Zuccarini, heureusement, est assez porté à une hypothèse semi-physiologique : en restant dans la trance, et en se frappant le front avec son index, il a parlé de quelque chose qui se dégagerait de derrière le crâne, du cerveau (1).

Les lecteurs sceptiques, en lisant le récit de tant de précautions, de tant de scrupules, et du scepticisme initial, ont compris déjà que la conviction de la réalité s'est formée lentement et avec peine en moi aussi. Des quatre séances auxquelles j'ai pris part, je puis dire qu'une seule, la dernière du 23 mars, m'a donné une pleine certitude ; des huit voyages faits pour aller aux rendez-vous, sur la ligne Modène-Milan, mon chemin de Damas n'a été, en tout cas, que celui que j'ai fait pour revenir définitivement au laboratoire...

On pourra m'objecter que l'abondante expérimentation préliminaire n'a pas été en rapport avec celle plutôt limitée qui a pu être faite durant les séances ; au cours de celles-ci nous avons dû en effet nous borner à quelques observations médicales, à constater le phénomène dans ses grandes lignes et à faire fonctionner les appareils photographiques. Mais il ne faut pas oublier combien il est difficile de soumettre la personne du médium à des manœuvres ennuyeuses et douloureuses, dans les moments où il manifeste péniblement ses activités... et surtout dans l'obscurité. J'avais projeté d'appliquer au médium plusieurs appareils physiologiques et de précision, ou pour les contrôles automatiques, ou pour constater quelle était l'énergie se dégageant du corps du sujet : si elle était mécanique, thermique, électrique, lumineuse, radiante... Mais il a été nécessaire de renoncer alors à toute recherche minutieuse et systématique, avec peu d'espoir d'être plus heureux à l'avenir. Ces médiums sont spécialement entraînés à produire certains

---

(1) Le professeur F. Porro, en rendant compte d'une lévitation d'Eusapia avec sa chaise, à laquelle il a assisté à Gênes, faisait remarquer la difficulté qu'il y a à vouloir expliquer un pareil phénomène par des hypothèses purement physiologiques sans imaginer quelque chose d'un peu ridicule, comme le cas de cet homme qui, étant tombé à l'eau, pensait se saisir par les cheveux pour en sortir. — N. de la R.

phénomènes, non pas ceux qui seraient plus adaptés à l'analyse de l'expérimentateur ; avec eux on a toutes les chances de retourner bredouille au laboratoire, avec nos instruments et nos projets dans le sac.

L'auteur rappelle ici les nombreuses lévitations des Saints et d'autres sujets, dont il est question dans l'histoire, et écrit à ce sujet :

Une fois qu'il est prouvé que le soulèvement extatique du corps humain, dans certaines conditions et chez quelques sujets, est possible comme une réalité concrète, et qu'il n'est pas toujours une invention ou une défiguration de la vérité, les neuropathologues auront à découvrir un autre mécanisme physiologique dans le vol de ces ascètes : l'ancienne hypothèse hallucinatoire de l'extase, au moins pour des cas spéciaux, devra être revisée (1)...

M. L. Patrizi.

Les articles des professeurs Murani et Patrizi, ainsi que les photogravures qui les accompagnent, ne peuvent que laisser subsister quelque doute dans l'esprit des lecteurs habitués à n'admettre l'authenticité irréfutable d'un phénomène que lorsque toute cause possible d'erreur se trouve définitivement éliminée. Maintenant, quelques expériences faites avec le médium Zuccarini par des professeurs de l'Université de Padoue donnent lieu à l'hypothèse — simple hypothèse pour le moment — d'un truc qui expliquerait le phénomène dont nous nous occupons. Nous parlerons dans le prochain numéro de ces intéressantes expériences.

(1) Au point de vue historique, on pourra surtout consulter l'ouvrage de M. A. de Rochas : *Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain* (Paris, P.-G. Leymarie éditeur, 1897). — N. de la R.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les deux branches de la Society for Psychical Research.

M. Ralph Shirley, de retour d'Amérique, publie dans l'*Occult Review*, qu'il dirige, quelques notes sur la situation des recherches psychiques aux États-Unis. Il estime que ces recherches subissent un crise assez grave en Amérique. La mort du docteur Richard Hodgson a laissé un vide qu'il n'est pas facile de combler. Des 700 membres de la Branche américaine de la Society for Psychical Research, 200 environ sont restés à la Société anglaise ; un nombre un peu inférieur a adhéré à la nouvelle Société américaine sous les auspices du professeur Hyslop ; les autres se sont tout simplement retirés dans l'attente d'un nouveau prophète.

M. R. Shirley fait remarquer que les hommes de science américains, qui se sont occupés de ces recherches, sont loin de jouir de la même réputation dont sont entourés, en Angleterre, les noms de Sir William Crookes, Sir Oliver Lodge, etc. D'ailleurs, les faux médiums, les devins imposteurs, les guérisseurs charlatans, les guérisseurs pseudo-scientifiques qui exercent une si grande action dans les États-Unis, y ont jeté un grand discrédit sur cet ordre de recherches. Le directeur de l'*Occult Review* reconnaît toutefois que, même en Amérique, les savants commencent à ne plus être si péremptoirement contraires à ces études.

M. Ralph Shirley estime que la Society for Psychical Research elle-même est en très grande partie responsable de cet état de choses, qui s'est régulièrement aggravé après la mort de Frédéric Myers. Il y a certaines questions que cette Société paraît bien décidée à ne pas aborder ni maintenant ni jamais, ce qui produit beaucoup de mécontentement chez un grand nombre de ses membres, qui commencent à se demander si la Société n'aurait pas fait son temps. M. Shirley estime néanmoins qu'il ne soit pas impossible de la réformer.

Ce que le directeur de l'*Occult Review* ne dit pas, c'est que l'inaction relative de la *Society* tient surtout à son aversion pour les phénomènes médiumniques physiques — aversion que le docteur Hodgson a contribué plus que tout autre à créer.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le nouveau Président de la Société Théosophique

D'après les articles 9, 10 et 11 de la constitution de la Société Théosophique, le président *fondateur* et à vie, colonel H. S. Olcott, avait seul le droit de désigner son successeur, sous réserve de faire ratifier cette désignation par la Société à la majorité nécessaire des deux tiers des suffrages exprimés.

Les élections suivantes seront faites semblablement, mais sur la désignation du conseil général de la Société Théosophique qui comprend principalement les secrétaires généraux de toutes les sections ; le mandat présidentiel subséquent ne sera que de sept ans.

C'est en conformité de ces dispositions que le président Olcott ayant désigné, le 21 janvier dernier, Mme Annie Besant pour son successeur, le vote de ratification, retardé ou prolongé par des incidents qu'il est inutile de rappeler, fut effectivement clos au 31 mai et le résultat global exprimé par le fait que le nombre des suffrages en faveur de Mme Annie Besant a dépassé 90 p. 100 des suffrages exprimés, en suite de quoi la nomination de cette dernière aux hautes fonctions en question fut définitive et officielle.

Voici quelle a été, dans différents pays, la proportion des voix données à Mme A. Besant :

Angleterre, 82 p. 100; *Allemagne*, 97 p. 100; *Hollande*, 100 p. 100; *France*, 90 p. 100; *Italie*, 93 p. 100; *Scandinavie*, 100 p. 100 ; *Europe*, 90 p. 100; *Etats-Unis d'Amérique*, 66 p. 100; *Cuba*, 80 p. 100 ; *Australasie*, 99 p. 100; *Nouvelle-Zélande*, 99 p. 100; *Inde*, 99 p. 100; *Ensemble*, 90 p. 100.

Une « maison hantée » à Argenteuil.

La presse parisienne s'est occupée, vers la moitié du mois courant, d'une maison hantée, à Argenteuil, près de Paris. Il s'agit d'une pauvre habitation occupée par la famille d'un horticulteur, M. Carré, habitation qui est placée en face d'une vieille tour, la Tour Billy, repaire de malfaiteurs ou de fantômes, selon les croyances, et à côté du cimetière. Les faits qui s'y produisaient étaient, comme dans la plupart des cas, un déplacement continuel et inexplicable d'objets, même en des pièces fermées à clef, où d'ailleurs on trouvait aussi de nombreuses inscriptions contenant des menaces et des injures venant d'on ne sait où ; enfin une pluie de pierres qui avait brisé plusieurs carreaux des fenêtres et produit d'autres dégâts. La police, les gendarmes sont venus. Le commissaire a eu son chapeau renversé par une pierre ; mais n'ayant rien découvert, ces messieurs se sont lassés et sont partis.

M. Carré soupçonne de ces mauvais tours certains voisins avec lesquels il est brouillé, mais qui n'auraient pas recours à des moyens naturels pour produire ces effets. Quelques membres de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, des reporters, des curieux, se sont rendus sur les lieux ; mais aucun phénomène ne s'est produit en leur présence.

Un procès pour une « Maison hantée ».

Nous avons parlé dans notre fascicule de mars dernier (p. 211), du procès qu'avait intenté au *Daily Mail* et au *Light* le propriétaire d'une villa d'Egham, en Angleterre, villa qui avait dû être abandonnée, il y a deux ans, par M. Stephen Philips, le poète tragique bien connu, qui l'avait proclamée hantée. Depuis lors, le propriétaire n'avait plus pu trouver de locataires, ce dont il rendait responsables les deux journaux en question qui s'étaient occupés de cette hantise. Le *Daily Mail* avait été condamné à payer au plaignant 90 livres, et le *Light* 10 livres.

Le *Daily Mail* interjeta appel de ce jugement, qui rendait si difficile, en ces matières, la situation de la presse, et le nouveau tribunal a donné cette fois raison au journal londonien, attendu que la villa était déjà connue comme hantée avant la publication, faite par ce journal ; la Presse avait d'ailleurs le droit de recueillir les faits de cette espèce, alors qu'elle le faisait de bonne foi, sans intention délibérée de nuire à qui que ce soit.

Le mariage du médium Mrs. May Pepper.

Les journaux américains ont fait un certain bruit autour du mariage de Mrs. May S. Pepper, « le Rév. M. S. Pepper », comme on l'appelle en sa qualité de chef de « l'Eglise spiritualiste de Brooklyn ». Ce médium bien connu, dont les facultés se rapprochent de celles de Mrs. Éléonore Piper, a épousé un riche monsieur de New York, M. Edouard Word Vanderbilt, ce qui a donné lieu à des potins assez malveillants, auxquels Mrs. Pepper a répondu par des interviews parues dans le *New York Herald* et d'autres journaux.

M. d'Arsonval et les recherches psychiques.

Le 22 juin dernier, la Société astronomique de France a célébré pour la quatrième fois, à la tour Eiffel, à Paris, la « Fête du Soleil ». A cette occasion, M. d'Arsonval a donné une conférence sur les divers états de la Matière selon les températures — conférence qui a été écoutée avec un vif intérêt, et dont les journaux de Paris ont amplement parlé.

M. Camille Flammarion, rendant compte de cette fête, dont il est l'âme, dans le *Bulletin* de la Société astronomique, dit au sujet de M. d'Arsonval et sa conférence :

« Pour ma part, je le remercie de l'avoir complétée par une importante et hardie conclusion philosophique, en faisant remarquer combien les aspects de la Matière, ainsi que ses propriétés, sont variables suivant les conditions et les milieux, combien la limite entre la Matière et l'Énergie est difficile à définir, et en déclarant que les phénomènes si complexes exposés dans mon dernier ouvrage sur *les Forces naturelles inconnues* ne doivent plus être considérés comme impossibles, mais sont, au contraire, désormais inscrits dans le cadre des études positives, de la science expérimentale. C'est la première fois qu'un membre de l'Institut prononce ce jugement, et l'année 1907 marquera une date caractéristique dans les annales des recherches psychiques. »

Le Gérant : DROUARD.

31-7-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie



ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année | Août 1907 | N° 8

PROF. PHILIPPE BOTTAZZI

Directeur de l'Institut de Physiologie de l'Université de Naples.

Dans les régions inexplorées de la biologie humaine

Observations et expériences sur Eusapia Paladino (1)

I. — Introduction.

De nouvelles expériences, de nouvelles séances médianiques avec Eusapia Paladino?

Oui. Et voici comment je fus amené à les faire.

Avant la lecture des articles de M. Barzini sur le *Corriere della Sera*, j'étais, je ne sais si je dois dire un incrédule ou plutôt un indifférent, à l'égard des phénomènes médianiques. Je n'avais que peu ou rien lu à ce sujet; je n'avais jamais assisté à des séances « spirites ». J'avais en-

(1) Si ces séances ne présentaient autre chose de remarquable que d'avoir été tenues par des savants, nous nous bornerions peut-être à les signaler, en faisant remarquer que le nombre des hommes de science qui ont constaté la réalité des phénomènes médiumniques augmente désormais en de telles proportions, qu'il sera bientôt banal d'en parler. Tous commencent par le scepticisme, sans tenir compte de l'œuvre des savants qui les ont précédés dans ces études; une fois convaincus par l'expérience, ils voient leur témoignage accueilli avec la même défiance que l'était celui de leurs devanciers. Tellement est inébranlable la force du préjugé et du misonéisme ! Mais dans les rapports qu'on va lire, on trouvera un élément nouveau : c'est un pas de plus fait dans l'enregistrement automatique de la force médiumnique. C'est dans cette direction que tendent maintenant les efforts de savants qui veulent bien s'occuper de ces questions. Et c'est surtout à ce point de vue que le récit du professeur Ph. Bottazzi présente le plus grand intérêt. — N. de la R.

tendu parler de celles du professeur Richet, d'autres qui avaient eu lieu à Rome, et auxquelles avaient assisté quelques-uns de mes amis que j'estime beaucoup ; mais aussi parce que l'un de ces derniers me dit être persuadé qu'Eusapia a presque toujours recours à la fraude, je me trouvais plutôt disposé à nier la véracité des phénomènes qu'à les accepter. Il me semble même avoir, quelquefois, affirmé que je croyais n'être pas digne d'un savant, d'un naturaliste, d'assister à ces séances spirites.

Ceci, du reste, ne doit pas étonner, si l'on pense que l'immense majorité des hommes qui n'ont pas assisté à des séances médiumniques avec Eusapia Paladino se trouvent dans cette même disposition d'esprit ; et si aujourd'hui même l'une des personnes que j'estime le plus à Naples, comme je lui recommandais de ne pas négliger d'assister au moins à une séance, me répondait en refusant dédaigneusement de le faire.

Mais les articles de M. Barzini, que je lus attentivement, m'ébranlèrent, et de l'incrédulité ou indifférence je passai au doute, puis au désir de voir, moi aussi.

Ayant entendu dire un soir à l'avocat Nicolas Minutillo qu'il connaissait Mme Paladino et qu'il avait assisté à un grand nombre de ses séances, je le priai vivement de me faire assister à l'une d'elles, dès que cela lui serait possible. Mais les choses en restèrent là.

Or un jour mon jeune ami de Turin, le docteur Charles Foà, assistant au Laboratoire de physiologie, nous envoya, au professeur G. Galeotti, mon collègue à l'Université, et à moi, trois numéros du journal *La Stampa*, où une soigneuse relation était publiée des phénomènes observés par lui et les docteurs A. Herlitzka et A. Agazzotti avec d'autres personnes de Turin, pendant trois séances qui leur avaient été accordées par Eusapia. Après avoir lu avidement ces articles, le professeur Galeotti et moi nous nous regardâmes, étonnés, et la même pensée, les mêmes paroles nous vinrent simultanément aux lèvres :

— Nous voulons voir, nous voulons toucher avec nos mains, et tout de suite ! Il faut retrouver Mme Paladino, savoir quand elle retourne à Naples, l'amener à nous accorder, à nous aussi, des séances .. Et dans ce laboratoire ;

ici, où nous expérimentons journellement sur les phénomènes de la vie, avec le désintéressement de l'homme qui n'a d'autre fin que la découverte de la vérité scientifique, qui a comme but suprême de son existence la recherche expérimentale ; ici, dans ce milieu serein, loin des passions de toute sorte, où les scellés sur les portes, les inspections des chambres, qui ne renferment pas de pièges, les déshabillements de la Paladino faits par des dames et l'examen de son corps « vénérable », comme dit Barzini, seront superflus.

Et nous échauffant et nous exaltant, comme lorsqu'il vient l'idée à un expérimentateur de profession de faire une belle expérience sur un chien ou sur un lapin (je demande bien pardon à la pauvre Eusapia de la comparaison, qui ne peut paraître irrévérencieuse qu'aux profanes), nous ajoutâmes :

— Et il faut enregistrer tout, graphiquement et photographiquement... tout ce qui est enregistrable... Impressionnera-t-elle des plaques photographiques ? Rendra-t-elle lumineux un écran au platino-cyanure de baryum ? Déchargera-t-elle un électroscope à feuilles d'or sans le toucher ?...

Et toujours ainsi, sur les ailes de la fantaisie, mais ayant toujours aux pieds le plomb de la plus rigoureuse méthode scientifique.

— Très jolies les descriptions de Barzini, mais les documents ? Les preuves ?... Ils étaient si nombreux à voir... Mais ils étaient si nombreux à avoir vu avant aussi, et pourtant on doute toujours. Il faut fournir des documents analogues à ceux que nous donnons dans nos publications scientifiques.

Que diraient mes collègues physiologues d'Italie et de l'étranger si je publiais une série d'observations, par exemple, sur l'excitabilité d'un nerf, sur la contractabilité d'un muscle, sur les effets de la stimulation d'un centre nerveux, etc., privées de données sur la nature et l'intensité des stimulants employés, de figures photographiques des variations électriques du nerf, de figures reproduisant fidèlement la forme, la hauteur, la largeur, la durée, etc., des contractions du muscle.

Eh bien, nous devons obtenir des figures semblables, de

quelques-uns au moins, des phénomènes que la Paladino est capable de produire avec sa force médianique. Quand nous les aurons obtenus, ayant mis la Paladino dans l'impossibilité de les produire avec ses mains, ses pieds, son corps enfin, alors ceux qui doutent croiront, ou s'empresseront de faire des expériences personnelles, les incrédules commenceront à douter, et les indifférents seront remués, et ne dédaigneront plus de s'occuper des phénomènes qui sont les plus merveilleux qui aient été offerts jusqu'ici à la recherche scientifique.

*
* *

Mais il y avait deux difficultés à surmonter : avoir le consentement de Mme Paladino et choisir les personnes destinées à prendre part aux expériences. Je pensai tout de suite à vaincre la première difficulté en me procurant une lettre de recommandation du professeur Charles Richet pour Eusapia. Cette lettre agit comme un talisman : Eusapia déplia la feuille, son œil très mobile et très vif vola au coin inférieur gauche, où il y avait un certain signe conventionnel tracé à la plume, et me la rendit aussitôt. Je dis :

— Mais cette lettre est pour vous.

Elle répondit :

— Gardez-la ; pour moi, c'est la même chose.

Elle ne chercha pas autre chose. Douce, docile, elle consentit à tous les désirs exprimés par nous.

Lorsqu'elle se persuada, par certains heureux discours du professeur Galeotti, qu'il connaît le professeur César Lombroso et ses filles et ses petits-enfants, alors la docilité et la simple douceur, la froide courtoisie avec laquelle elle nous avait reçus se changea tout à coup en une vive gaîté, en vrai contentement de se trouver — disait-elle — avec des personnes qui pouvaient démontrer connaître familièrement Charles Richet et César Lombroso, qui, je le crois, sont les personnes qu'Eusapia vénère le plus au monde, et qu'elle considère comme deux dieux.

En quelques instants, donc, nous devînmes amis. Nous établîmes le nombre des séances; elle nous laissa la pleine liberté de choisir les autres expérimentateurs destinés à intervenir, en nous priant seulement qu'il y eût parmi

ceux-ci au moins une personne de sa connaissance et montra même un vif désir que l'on invitât le professeur Th. De Amicis ; nous fixâmes la date de la première séance.

Quant aux personnes à choisir, on pensa qu'elles devaient être toutes nouvelles aux séances médianiques, excepté celle désignée par Mme Paladino, d'une autorité scientifique indiscutable, et exemptes de toute vanité de faire des communications intempestives aux journaux politiques. Ce n'est pas que nous voulussions entourer de mystère nos expériences, par crainte d'endommager notre réputation d' « universitaires », mais uniquement parce que c'est l'habitude de chaque expérimentateur sérieux de ne pas publier les résultats des expériences qu'il fait avant qu'elles soient terminées, et après avoir exercé sur elles toute la critique dont il est capable. Nous nous souvenions trop bien de la maxime de Léonard, que « le monde est rempli de raisons infinies qui n'ont jamais existé expérimentalement », et de la vérité que tout phénomène est digne de devenir un objet de recherche scientifique ; et presque persuadés que les phénomènes « médianiques » sont des phénomènes naturels, dont le déterminisme nous échappe, nous avons voulu faire ces expériences uniquement pour nous confirmer à nous-mêmes, et autant que possible aux autres, leur réalité, et avec l'espérance d'en éclaircir la nature au moins en petite partie.

Après plusieurs tentatives et une longue discussion, le Comité d'expérimentation fut ainsi composé :

Docteur G. Galeotti, professeur ordinaire de pathologie générale à l'Université de Naples ;

Docteur Thomas de Amicis, professeur ordinaire de dermatologie et syphilographie dans la même Université ;

Docteur Oscar Scarpa, libre-docent de physique et professeur d'électro-chimie à l'École supérieure polytechnique de Naples ;

Ingénieur Louis Lombardi, professeur ordinaire d'électrotechnique et de physique technique dans la même école ;

Docteur Serge Pansini, professeur extraordinaire de séméiotique médicale à l'Université de Naples, et moi.

Mais le Comité ne fut pas toujours le même pour toutes les séances. Le professeur Lombardi, pour des raisons indé-

pendantes de sa volonté, ne put assister qu'à la première et à la sixième séance, et fut remplacé dans les autres par l'ingénieur EMMANUEL JONA, directeur des services électriques de la Maison Pirelli et C. de Milan et Président de l'Association électro-technique italienne. L'éminent sénateur A. CARDARELLI, professeur ordinaire de clinique médicale à l'Université de Naples, ayant appris les résultats obtenus dans les trois premières séances, exprima le désir d'assister aux autres ; et nous fûmes, y compris Eusapia, fort flattés d'avoir pour compagnon d'étude un homme de tant de valeur.

Mme BOTTAZZI, sur le désir exprimé par Eusapia, intervint aussi à deux séances, et l'avocat NICOLA MINUTILLO, libre-docent de droit romain à l'Université de Naples, assista à trois expériences ; nous tenons à le remercier ici pour nous avoir donné le moyen de connaître personnellement la Paladino.

Des personnes nommées, il y en eut donc quatre qui assistèrent aux six séances : Galeotti, Scarpa, Pansini et moi; Lombardi assista à la première et à la sixième ; Minutillo aux deux premières et à la sixième ; Cardarelli aux trois dernières ; Jona à la seconde, quatrième et cinquième ; Mme Bottazzi à la seconde et à la troisième ; De Amicis à toutes, excepté à la seconde.

II. — LE LOCAL DES EXPÉRIENCES.

La petite chambre qui servit aux expériences est l'une des plus écartées du Laboratoire de physiologie expérimentale de cette Université, à Saint-André-des-Dames, et fait partie de la section exclusivement consacrée à mon laboratoire personnel. .

La petite chambre a trois portes : deux posées sur la même direction, dont l'une, qui donne dans la chambre du galvanomètre, resta toujours fermée à clef de l'intérieur, tandis que nous entrions par l'autre dans la chambre de nos expériences ; la troisième porte, toujours fermée à clef aussi, établit la communication avec la chambre de polarimétrie et spectophométrie ; elle formait le fond de notre cabinet médianique et c'est celle que l'on voit dans les photogra-

phies reproduites plus loin. Le cabinet médianique était formé du vide de cette porte ; il avait pour paroi de fond la porte fermée, de côté les parois latérales de la muraille, dans l'épaisseur de laquelle la porte est ouverte ; intérieurement, le cabinet était fermé par deux rideaux d'étoffe noire suspendus à une barre de fer horizontale fixée en haut, mobiles sur cette dernière au moyen d'anneaux, aimablement fournis par Eusapia elle-même.

Les meubles suivants se trouvaient dans la chambre : d'abord, la table médianique (ou « extérieur ») avec sept ou huit sièges autour pour ceux qui participaient aux séances ; de côté, à gauche (1), une étagère de sapin teinte en gris à trois compartiments, sur les étages de laquelle on posait des objets qui servaient à nos expériences ; plus loin, contre l'autre paroi, à côté de l'entrée de la chambre, un divan recouvert d'un tissu de crin, et devant lui une table de noyer sculpté, avec du papier et des crayons pour ceux qui auraient voulu, pendant la séance ou dans les intervalles, écrire des notes et des observations. Dans la paroi contre le cabinet médianique se trouve une fenêtre basse, qui donne sur le jardin, et qui resta avec les carreaux et les volets toujours hermétiquement close. Dans l'encoignure de la fenêtre se trouvait à terre une balance marquant la dixième partie d'un gramme qui devait servir pour peser le corps d'Eusapia, avant et après chacune des séances, et de laquelle je ne me servis pourtant que pour peser exactement les tables et les chaises déplacées ou soulevées par le médium.

Il y avait ensuite quatre lampes électriques à incandescence, deux montées sur des soutiens mobiles et deux fixées sur le haut du châssis de la porte, en face de l'entrée. L'une des lampes mobiles avait un verre incolore (lampe n° 1), l'autre, ayant un verre plus intensément coloré de rouge, était la moins lumineuse (lampe n° 4) des quatre : elles étaient placées ou sur la console d'ardoise, ou sur le plat de la balance, selon que l'on voulait illuminer plus ou

(1) Les côtés gauche et droit sont toujours indiqués ici par rapport à une personne située en face du cabinet médianique, dans la chambre des expériences.

moins la table médianique ou le corps de Mme Paladino. La teinte rouge des deux lampes fixes était respectivement telle à nous fournir deux autres graduations de luminosités intermédiaires (lampe n° 2 et lampe n° 3) entre celle de la lampe n° 1 et celle de la lampe n° 4. Naturellement, la lampe n° 1 ne restait allumée qu'au commencement de la séance, pendant quelques minutes, jusqu'à ce que la table médianique imposât, avec son langage conventionnel à base de coups ou de battements sur le sol : *Moins de lumière !* Ensuite on éteignait, à mesure que l'on demandait moins de lumière, les lampes n° 2 et n° 3. On n'expérimenta dans l'obscurité complète que très rarement ; presque toujours, la lampe n° 4 au moins resta allumée ; elle laissait venir d'en haut à droite sur la table et sur les expérimentateurs, placés presque au-dessous, une lumière assez faible, mais suffisante pour apercevoir nettement le corps d'Eusapia, de la taille en haut, et ses mains ; pour faire reconnaître nos visages sûrement et sans effort visuel, et même pour voir l'heure sur le cadran de nos montres. Toutefois, à partir de la quatrième séance, pour éviter l'obscurité complète sans refuser d'obéir au commandement d'une lumière inférieure à celle de la lampe n° 4, je fis insérer sur le circuit électrique de cette lampe, et fixer au mur, à portée de main, un rhéostat au moyen duquel la lumière de la lampe pouvait être encore de beaucoup diminuée, sans qu'elle fût pourtant tout à fait éteinte. Les interrupteurs des quatre lampes, au moyen de longs cordons, étaient suspendus aux dossiers de quatre chaises, ou laissés à portée de main de quatre des assistants.

III. — Nature des expériences et dispositions expérimentales.

Dans la plupart des expériences faites précédemment par d'autres avec Eusapia Paladino, les observateurs se contentèrent de constater des soulèvements et des déplacements de meubles ou d'autres objets, des attouchements et des tractions faits comme par des mains invisibles, des apparitions de mains, de têtes et de corps, ou des *matérialisations*, et de décrire les sensations tactiles ou visuelles éprouvées par



les assistants. Or, bien que ces derniers aient été ou soient des personnes dignes de foi, habituées à l'observation scientifique rigoureuse; bien qu'elles portent des noms universellement estimés dans le monde scientifique, comme ceux de César Lombroso, Charles Richet, Camille Flammarion et de tant d'autres, personne ne peut mettre en doute que l'enregistrement graphique ou photographique des phémonènes qui se déroulent dans les séances médiumniques, lorsque la chose est possible, soit de beaucoup supérieur à la simple description des sensations éprouvées.

Les sciences expérimentales contemporaines ont trouvé une aide inappréciable dans les méthodes d'enregistrement graphique, parce qu'avec elles la simple description des phénomènes naturels est remplacée par la documentation automatique. Et l'avantage qu'en retire la science est double. Il ne s'agit pas seulement de substituer à l'appréciation personnelle du phénomène l'auto-enregistrement de celui-ci, ce qui est déjà une grande chose. Indubitablement, si nous disons que M. X, présent à une telle séance, entendit battre à un moment donné une touche de télégraphe, posée dans le cabinet médiumnique, sans que le médium la touchât de ses mains visibles, ce ne sera pas la même chose que de montrer au public incrédule un tracé graphique des mouvements d'un signal électro-magnétique, uni à la touche, écrits sur une feuille de papier fumé posée à une grande distance du médium; en effet, on entend dire souvent : M. X. peut avoir été victime d'une hallucination auditive. Ce n'est pas la peine de se fatiguer à ajouter que tous les assistants ont entendu les battements de la touche. Les obstinés incrédules vous répondront : C'est très bien, mais ç'a été peut-être une hallucination collective de tous les assistants, qui se trouvaient à peu près dans les mêmes conditions d'attention en attendant que le phénomène se vérifiât; ou bien : Cela peut avoir été une personne que vous ne voyiez pas, et de laquelle vous ne soupçonniez même pas la présence dans la chambre à côté ou à l'étage au-dessus ou au-dessous de la maison, qui battait, qui enfonçait un clou dans le mur, etc. Que peut-on répondre à de semblables objections? Toujours la même chose : « J'ai bien entendu, je ne doute pas que la touche ait été battue », c'est-

à-dire des affirmations personnelles de sensations éprouvées en des conditions qui, en vérité, ne sont pas les meilleures que l'on puisse imaginer de tranquillité et de sérénité d'esprit. Il ne peut donc y avoir de doute que, lorsqu'il est possible de disposer les choses de manière à ce que les phénomènes médiumniques laissent une trace indélébile, cette méthode n'est pas à négliger, si l'on veut mettre fin aussi bien à l'exaltation d'excessive crédulité des uns qu'aux doutes et au scepticisme des autres. Il y aura toujours des incrédules, certainement ; mais ce ne seront plus les personnes au jugement desquelles nous tenons beaucoup; ce ne seront plus les hommes de science, qui connaissent la valeur et la signification de la méthode d'auto-enregistration graphique des phénomènes naturels ; ceux-ci devront se rendre, je l'espère, à l'évidence des faits que j'exposerai et que je documenterai. Les incrédules obstinés, les incrédules irréductibles seront et resteront les ignorants et tous ceux qui n'ont aucune éducation scientifique et ne connaissent pas la valeur de nos méthodes de recherches ; ce seront ceux qui ne peuvent pas comprendre, à défaut de culture naturalistique, et qui ont une idée assez primitive des témoignages de leurs sens pour penser, en face de la vérité, que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre mais celle-ci autour du soleil : « Cela peut être, mais je vois tourner le soleil, et non la terre. »

Or, la science ne doit pas, ne peut pas se préoccuper de ces gens-là ; bien que nombreux, ils ne retardent pas son avancement ; la science, dans son majestueux progrès, les laisse derrière elle, sans s'en préoccuper.

Mais je disais que la méthode de l'enregistrement graphique a un autre avantage. Le témoignage que nous pouvons donner d'un phénomène, même s'il s'est déroulé sous nos yeux, en pleine lumière, est toujours fragmentaire, tronqué, inévitablement incomplet. L'auto-enregistrement seul peut dire précisément combien de temps a duré le phénomène, *comment* il s'est produit, s'il a été continué ou non, s'il a présenté des variations d'intensité et à quels moments, de quels autres phénomènes il a été accompagné, avec quels autres, éventuellement, il s'est produit synchroniquement.

La relation que je ferai des phénomènes produits à la sixième séance montrera, par exemple, que, sur plusieurs faits, tous les assistants ne furent pas d'accord, les uns affirmant, les autres niant la production d'un certain phénomène ; mais, en attendant, l'inexorabilité de l'appareil physique avait enregistré le phénomène et, le jour après, tout le monde dut convenir, en regardant le tracé, d'une seule chose et tous furent d'accord.

Léonard écrivit que rien ne nous trompe davantage que nos sens ; et la valeur de nos méthodes actuelles de recherche sur les phénomènes naturels se base justement sur le principe de substituer, autant que possible, l'auto-enregistrement des phénomènes à l'unique témoignage des sens...

Nous avons pu obtenir ainsi plusieurs enregistrements graphiques et ils seront publiés dans cette relation...

On dira pour chacun des phénomènes en particulier, à chaque fois, comment ils se sont produits. Je parlerai tout de suite de la méthode et des dispositions imaginées pour les obtenir, sans que le médium ne s'en doutât.

Dans chaque enregistrement graphique, il y a deux parties essentielles à distinguer. L'une comprend les appareils de réception, c'est-à-dire ceux sur lesquels s'exercent directement les forces ou les actions qui doivent être enregistrées ; l'autre comprend les appareils enregistreurs proprement dits, y compris la superficie sur laquelle l'enregistrement est fait et qui conserve les traces des actions faites à distance. Ceci est la méthode de l'enregistrement direct, la seule que l'on puisse pratiquer dans notre cas. Je m'explique par un exemple.

Voici un cylindre métallique couvert d'une feuille de papier blanc fumé, cylindre qui tourne incessamment sur son axe, d'un mouvement toujours uniforme, plus ou moins vite. Sur le cylindre est adaptée la pointe d'une plume, qui, à son extrémité, est fixée à un soutien ; la plume peut tourner dans un plan vertical autour d'un axe horizontal. Le porte-plume se bougeant sur ce plan, la pointe écrit sur le cylindre une ligne courbe, un arc de cercle, qui a pour centre l'axe autour duquel tourne la plume. Celle-ci, au moyen d'un contre-poids, est tenue dans la po-

sition horizontale de repos. Sur le plat de la table se trouve une touche de télégraphe et le bouton de la touche est joint au porte-plume au moyen d'un fil de coton ou de soie. On dit au médium : « Abaissez le bouton de la touche, sans le toucher avec votre main visible, en exerçant votre force médianique. » Le médium l'abaisse ; on entend le bruit de la touche, c'est-à-dire le battement de la pointe métallique de la touche sur le bloc métallique placé au-dessous ; mais en même temps, le bouton de la touche, en s'abaissant, a tiré en bas, au moyen du fil, la plume, dont la pointe a tracé sur le papier fumé une ligne blanche.

De ce mouvement imprimé au bouton de la touche, nous avons donc eu une sensation visuelle, si nous avons vu le bouton s'abaisser, et une sensation acoustique, si nous avons entendu le battement. Mais ces sensations sont et restent en nous ; elles s'atténuent, se dissolvent et ne laissent de trace que dans notre mémoire. A ces sensations, cependant, et au mouvement de la touche correspond la ligne blanche de la plume, tracée sur le papier noir ; et si la fumée noire est ensuite fixée sur la feuille de papier avec un vernis quelconque, ce signe, cette ligne ne s'efface plus; vous pouvez en faire une photographie et la reproduire, en conservant l'original.

La méthode décrite est celle de l'*enregistrement direct*, ainsi nommée parce que le corps qui se meut exerce sur la plume directement une attraction qui lui fait écrire une ligne. Mais nous pouvons nous servir d'une méthode indirecte. Au lieu de cette plume, adaptons-en sur le cylindre une autre qui soit attirée par un bloc de fer, lorsque celui-ci, sous l'influence du passage d'un courant électrique par un fil isolé, tourné en spirale autour du bloc, se magnétise et insérons dans ce même circuit électrique la touche, de manière à ce que, lorsque le bouton est levé, le circuit électrique reste ouvert et, lorsqu'il est baissé jusqu'à toucher le bloc métallique au-dessous, le circuit se ferme. A chaque abaissement du bouton de la touche, on aura ainsi une fermeture et à chaque lévitation spontanée successive, une ouverture du circuit électrique, tandis qu'en même temps que ces fermetures et ouvertures, on aura une attraction et un relâchement de la plume métallique du signal électro-

magnétique, c'est-à-dire deux lignes blanches et courtes, l'une en bas et l'autre en haut, qui resteront distinctes et ne se feront pas l'une sur l'autre si le cylindre fumé roule sans cesse. Voilà un signe ou un *enregistrement* graphique *indirect*, fait au moyen de l'électricité.

Si l'on soumet au contraire à la force qui doit agir un tympan métallique hermétiquement fermé et plein d'air, ayant une seule paroi faite d'une plaque de caoutchouc et si ce tympan est joint à un autre tympan semblable, portant un porte-plume enregistreur au moyen d'un tube de caoutchouc, aussi long que l'on veut, chaque dépression de la plaque du premier ou *tympan récepteur*, comprimant l'air dans le système, produira un soulèvement de la membrane élastique du *tympan enregistreur*, et comme, sur cette seconde membrane, est fixée la plume, celle-ci en se soulevant, écrira une ligne courbe dirigée vers le haut. La plume s'abaissant de nouveau, par la cessation de l'action qui a déprimé la membrane réceptrice, tracera sur le papier une autre ligne blanche dans une direction opposée à la première. Voici un enregistrement indirect, fait au moyen de l'air comprimé dans le système des deux tympans reliés entre eux par un tube de caoutchouc. Mais le système peut être rempli d'un liquide ou bien d'une partie d'air et d'une partie de liquide (eau ou mercure, etc.) ; et sur le liquide contenu dans un tube de verre replié en forme d'U, on peut mettre (dans l'une des branches de l'U, tandis que l'autre est jointe à un volume d'air avec le long tube transmetteur) un objet flottant qui porte en haut la plume écrivant sur le cylindre. Vous déprimez la membrane élastique du tympan récepteur ; l'air, qui n'est pas comprimable, déplace le mercure ; celui-ci s'abaisse dans la branche du *manomètre* qui est jointe au tube de caoutchouc, et doit donc s'élever d'autant dans la branche où se trouve l'objet flottant ; ce dernier s'élève aussi avec la plume et la pointe de celle-ci écrit sur le papier fumé une ligne blanche qui va dans une direction ascendante, pour en écrire ensuite une autre dans une direction descendante, lorsque le flottement s'abaisse de nouveau.

C'est de ces méthodes et d'autres du même genre que nous nous sommes servis pour nous enregistrer plusieurs

des phénomènes médianiques produits par Mme Paladino. Les appareils récepteurs étaient situés dans le cabinet médianique et disposés comme je le dirai plus loin. Mme Paladino ne connut jamais leur existence; d'habitude, non seulement elle ne s'occupe pas d'inspecter l'intérieur du cabinet, toujours couvert par les rideaux au moment où les expérimentateurs et le médium entraient dans la chambre, mais, invitée à le faire, elle s'y refuse énergiquement, disant que cela lui est égal.

Les appareils enregistreurs, au contraire, étaient posés dans la chambre à côté, celle que j'ai dit être consacrée aux recherches de spectophométrie, etc., sur une solide table de bois située contre la porte qui formait la paroi de fond du cabinet, mais naturellement du côté opposé et dans la disposition que montrent deux des illustrations qui vont suivre.

Les uns et les autres appareils, les récepteurs et les enregistreurs, étaient mis en communication entre eux au moyen de fils électriques et de tubes de caoutchouc passés en partie par le trou de la serrure et en partie par d'autres trous qui avaient été faits dans la porte hermétiquement close. Le jour de la séance, m'étant déjà accordé avec les professeurs Galeotti et Scarpa relativement aux expériencee à faire le soir, je disposai moi-même, avec le mécanicien du laboratoire, tous les appareils à leur place, dans les deux chambres; puis mon assistant, le docteur Janvier d'Errico, prenait une photographie du cabinet médianique, les rideaux étant déplacés de chaque côté, et de la table qui portait les appareils enregistreurs. Ceci fait, les portes et les fenêtres étaient fermées; la chambre des expériences n'était rouverte qu'au moment de l'arrivée d'Eusapia et la chambre des appareils enregistreurs à la fin de la séance, pour constater par une première et rapide inspection les résultats qu'on avait obtenus. Les deux chambres étaient ensuite refermées et ne se rouvraient qu'à mon retour au laboratoire, le jour après. Alors le docteur d'Errico prenait une nouvelle photographie du cabinet médianique. De cette manière, en comparant les deux photographies, celle d'avant et celle d'après la séance, ayant laissé le soir avant les objets, les appareils, la table médianique, etc., aux en-

droits où ils se trouvaient au moment où nous abandonnions la chambre, le lecteur peut constater comme s'il avait assisté aux séances, tous les déplacements, les transports, les renversements de chaises et d'objets, enfin tout ce que la force médiumnique de Mme Paladino avait fait dans chacune des séances (excepté la première).

Sous les tracés enregistrés sur les cylindres on écrivait ensuite la courbe du temps, ayant remis les cylindres en mouvement, à la même vitesse avec laquelle ils tournaient le soir avant. Pour ceux qui ne connaissent pas la technique physiologie, je dirai que cela nous était aisé, nous étant presque toujours servis d'un chimographe électrique Straub-Heder, mis en mouvement par deux grands accumulateurs. La charge des accumulateurs et la résistance dans le rhéostat intercalé entre eux et le petit moteur électrique étant constantes, nécessairement la vélocité de rotation des deux cylindres (placés sur le même axe) devait être identique toutes les fois qu'ils étaient remis en mouvement. Pour ne pas les faire tourner inutilement avant que les phénomènes médianiques commençassent à se manifester, pour éviter la présence d'une autre personne dans la chambre à côté, nous décidâmes, dans les dernières séances, de nous servir exclusivement du chimographe électrique et de mettre la clef destinée à fermer le circuit du petit moteur dans la chambre même des expériences. Dans les photographies du cabinet médianique des dernières séances, on peut voir cette clef fixée sur le châssis intérieur de la porte du cabinet, à la portée de main du plus rapproché. A un moment donné, quand les phénomènes à enregistrer commençaient à se produire, la clef était fermée, et tout de suite, dans le silence absolu de la nuit, on entendait le faible murmure du petit moteur électrique dans la chambre contiguë. A partir de ce moment- le chimographe ne s'arrêtait plus jusqu'à la fin de la séance. Naturellement, les six plumes (comme nous le verrons, quatre de signaux électro-magnétiques, l'une du tympan enregistreur de Marey et une autre du manomètre à mercure de François Frank) enregistraient une ligne blanche horizontale tant qu'ils n'étaient pas mis en mouvement, et sur cette ligne blanche étaient inscrits leurs déplacements, quand les appareils ré-

cepteurs étaient mis en action. Les tracés étaient ensuite fixés de notre manière habituelle, et diligemment étudiés par les professeurs Galeotti, Scarpa et moi; ils sont maintenant conservés par moi avec un grand soin.

Quelquefois la nuit même, ou bien le matin après, j'ai écrit un compte rendu détaillé des phénomènes qui se sont produits au cours de chaque séance : et c'est en me servant de ces comptes rendus, après avoir parlé à mes amis de quelques points douteux ou controversés, que j'écris maintenant la relation, avec l'esprit reposé et l'intelligence sereine.

IV. — La Table et le Cabinet médianiques

La table médianique a 0 m. 95 de longueur, 0 m. 48 de largeur, 0 m. 78 de hauteur; elle est en bois de sapin polie, mais ni peinte ni vernie, et pèse 6 kgr. 200.

Les dimensions du cabinet étaient les suivantes :

Largeur . . . . 1 m. 20
Profondeur (c'est-à-dire de la porte, qui en formait
le fond, aux rideaux) . . . . 0 m. 90
Hauteur (c'est-à-dire la distance entre le parquet
et le haut des rideaux) . . . . 2 m. 50

Les rideaux noirs, cependant, étaient un peu plus longs, de sorte que non seulement ils touchaient le sol, mais ils se repliaient sur le parquet pour une dizaine de centimètres; ceci, me dit Eusapia, est indispensable, mais je ne sais pas pourquoi.

La distance entre les rideaux rapprochés et le centre de la table médiumnique était de 1 m. 40; et pour que, pendant la séance, chacun pût aisément s'assurer avec le pied de la position de la table, le professeur Scarpa, lorsqu'on l'eut placée à la distance indiquée par Eusapia, fit enfoncer dans le parquet un pieu en fer au point qui correspondait au centre du plat de la table. Il faut remarquer que la table, dès les premières minutes, commence à se déplacer, aussi parce que, à mesure que les phénomènes deviennent intenses, et que des battements extérieurs (ayant lieu en dehors du cabinet) on passe aux mouvements intérieurs (ayant lieu dans le cabinet médianique) Mme Paladino montre

une tendance irrésistible à s'approcher des rideaux, traînant avec elle la table, et avec celle-ci toute la chaîne médiumnique.

Bien qu'elle s'y approche, pourtant, et qu'elle sente parfois même le besoin de toucher le rideau à l'extérieur, *elle n'a jamais introduit une main dans le cabinet dont l'intérieur n'a jamais été inspecté par elle* ni avant, ni pendant la séance. Lorsqu'elle était le plus près des rideaux, pour toucher avec ses mains visibles quelques-uns des objets placés à l'intérieur, elle aurait dû replier le tronc en arrière et étendre, autant qu'on peut le faire, ses bras dans cette direction, ce qu'aucun de nous ne lui a vu faire. Mais si elle l'avait tenté, les mains des deux contrôles de droite et de gauche, qui *n'abandonnèrent jamais celles du médium*, auraient dû être impressionnées par le contact des mêmes objets, ce qui n'est jamais arrivé.

A l'intérieur du cabinet médianique, nous avons organisé le plus souvent des dispositions tout à fait nouvelles. En général, on a l'habitude de mettre dans le cabinet quelques tables, des chaises, puis une quantité d'objets variés : la mandoline ou la guitare, la carafe d'eau avec le verre, etc. Mais tous ces objets sont souvent laissés en des conditions à pouvoir être bougés, transportés, lancés à distance. Pour ne pas faire trop d'innovations, connaissant l'aversion de la Paladino pour les nouveautés (surtout la substitution d'une nouvelle personne à une autre connue de la chaîne médianique, mais aussi tout simplement de poser, par exemple, le plat contenant la glaise pour les empreintes médianiques sur un guéridon ou par terre, plutôt que sur une chaise, comme elle le veut) nous mîmes toujours dans le cabinet quelques-uns des jouets ordinaires (la trompette, le balai, un porte-plume, la mandoline, etc.) ; mais les appareils récepteurs qui devaient être mis en action, et la surface sur laquelle ils étaient déposés, furent le plus souvent, à partir de la seconde séance, tellement immobilisés que, malgré tous ses efforts, la Paladino ne réussit presque jamais à les déplacer. Elle en fut visiblement contrariée, et plus d'une fois (pendant les séances, car en dehors de celles-ci Eusapia ne parle même pas de ce qui s'y rapporte) elle le manifesta clairement. Mais cette condition

avait une énorme importance pour nous. Lorsque, après les premiers mouvements de la table et du rideau, les membres invisibles du médium pénètrent à l'intérieur du cabinet, s'il y a une table ou une chaise quelque lourds qu'ils soient, la première chose qu'ils font (c'est même curieux à voir), ce n'est pas le plus souvent de toucher ou de faire bouger les objets plus ou moins légers qui se trouvent, mais de soulever, pousser ou traîner au dehors le guéridon même ou la chaise, et alors on comprend que les objets disposés par nous avec tant de soin se renversent ou tombent à terre ; et s'il s'y trouve des fils électriques, des tubes élastiques, etc., ceux-ci s'abîment et peuvent même se casser. Je voulus donc immobiliser non seulement la table (ou planche de bois, etc.), mais aussi les appareils qui se trouvaient sur leur surface; je fis passer les fils électriques et les tubes par des trous faits dans le bois, ou je les tirai de manière à ce qu'ils ne parcourussent la surface que pendant un tout petit trait. J'avais constaté, le premier soir, que même une table pesant 21 kgr. 900, bien placée dans un coin du cabinet médiumnique, qu'elle occupait en entier, le médium avait réussi médiumniquement à la déplacer, la soulever et la mettre dans une position oblique. Il fallait donc immobiliser avec des barres de fer, des règles de bois fixées dans le mur ou dans la porte du fond, au prix de limiter le nombre des phénomènes, pourvu que l'on obtînt ceux qui étaient pour nous les plus importants.

Ceci est même le premier pas de la recherche scientifique des phénomènes médiumniques. Jusqu'ici, Eusapia avait toujours été libre de jeter tout en l'air, de jouer de la mandoline, de transporter des carafes et des verres, de renverser, soulever des objets de toute sorte. Nous avons commencé à mettre quelque frein à cette inextinguible activité médianique, nous l'avons obligée à faire des choses qu'elle n'avait jamais faites, nous avons limité le champ de ses manifestations médiumniques pour déterminer au moins quelques-unes des conditions indispensables pour que les phénomènes se produisent.

Je me suis persuadé qu'il est beaucoup plus facile à la Paladino de traîner hors du cabinet une lourde table ou de transporter une chaise du cabinet sur la table médium

nique que d'appuyer sur une touche électrique ou déplacer la petite branche d'un métronome, toujours avec ses mains invisibles. Je reviendrai ensuite sur ces considérations, mais je dois dire dès maintenant que cela ne semble devoir faire aucun doute, et que cela vient du fait que ces mouvements, qui sont plus d'adresse que de force, étaient nouveaux pour elle, ou du moins non habituels; ce qui signifie que les mains invisibles d'Eusapia ont besoin, pour exécuter des mouvements délicats, de cette éducation et de cet exercice sans lesquels même les mains visibles peuvent bien être capables d'accomplir des actions brusques et désordonnées avec violence, mais non des actions fines, délicates et adroites.

Mais je dois m'arrêter ici, pour ne pas renverser l'ordre de l'exposition dans laquelle les conclusions et les considérations doivent être logiquement placées en dernier.

Je passe donc tout de suite au récit des observations faites pendant les séances.

Professeur Philippe Bottazzi.

(*La suite au prochain numéro.*)



DOCTEUR JOSEPH VENZANO.

Contribution à l'étude des matérialisations [1]

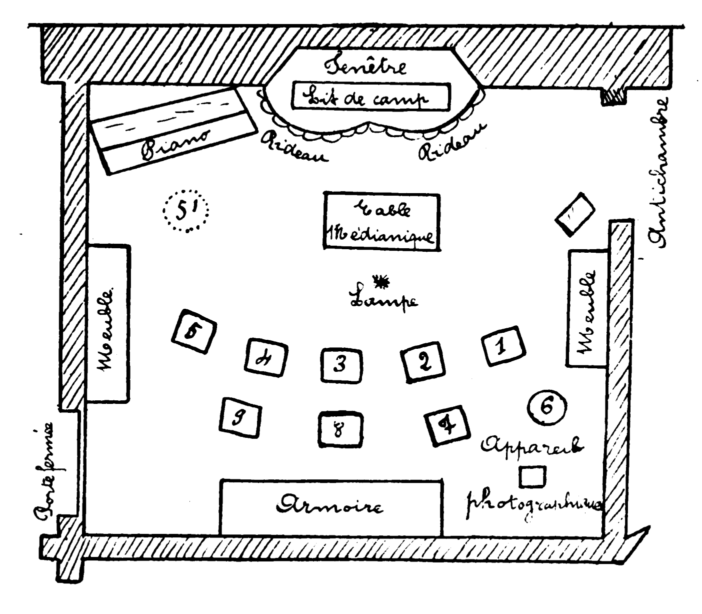
Une séance merveilleuse.

8e cas. — Ce cas, résumant une série d'épisodes tout à fait intéressants, est extrait du compte rendu d'une séance qui est, à notre avis, la plus mémorable qu'on ait jamais obtenue par la médiumnité de Mme Paladino. Ce compte rendu a déjà été publié en entier par la *Revue des études psychiques*, en septembre 1902; le regretté L.-A. Vassallo s'en servit dans la courageuse conférence qu'il tint à Rome, dans la même année, par les soins de l'Association italienne de la Presse. La séance en question eut lieu à Gènes, le soir du 1er mai 1902, dans l'appartement de la famille Avellino, situé via Caffaro, au troisième étage de la maison portant le numéro 29. Assistaient à la séance : le professeur Morselli, M. et Mme Louis Montaldo, M. Ernesto Bozzano, M. et Mme Avellino, leurs deux fils, et moi, qui étais chargé de rédiger le procès-verbal de la séance.

On avait choisi pour les expériences la salle à manger, pourvue d'une seule fenêtre, et nous nous étions servis de l'encoignure de celle-ci pour faire le cabinet médianique. Quand on eut transporté plusieurs meubles dans les chambres voisines, je fus moi-même chargé de préparer le

(1) Suite et fin. Voir le précédent numéro.

cabinet. J'appliquai donc sur le devant de la fenêtre une couverture de laine, d'une couleur rouge foncé, et aux extrémités libres des rideaux déjà existants, je fixai au moyen d'épingles, deux longues bandes de toile noire. Par



une gracieuse concession des maîtres de maison, je choisis ensuite un petit lit de fer, semblable à ceux qui s'emploient ordinairement dans l'armée, et je le plaçai à l'intérieur du cabinet. Je choisis aussi moi-même le matelas, que je déposai sur le lit.

A 20 centimètres environ du cabinet médianique, on plaça une table en bois blanc, rectangulaire, plutôt petite.

Un piano, disposé dans un sens diagonal, se trouvait dans un angle de la chambre, à droite du cabinet; d'autres meubles, près des parois, et plusieurs chaises, complétaient l'ameublement. Une machine photographique à chevalet, pourvue par M. Montaldo, occupait l'angle de la chambre opposé à celui où se trouvait le piano. (Voir la figure.) La pièce était vivement éclairée par une lampe à gaz à bec Auer, suspendue au centre du plafond.

Avant de commencer la séance, Mme Paladino fut sou-

mise à un contrôle rigoureux. Elle fut dépouillée en notre présence d'une partie de ses vêtements. Les recherches plus minutieuses furent pratiquées, sans restriction d'aucune sorte, par Mmes Avellino, et Montaldo dans une chambre voisine où le médium se déshabilla complètement. Rappelons à ce propos que ses habits furent examinés par nous un à un, et que nous en observâmes aussi la transparence pour nous assurer qu'ils ne cachaient rien. Les objets examinés furent les suivants : pantalons et tricot en laine rose, chemise blanche, bas de coton noir, jupon et cache-corset de flanelle rose, corsage de flanelle rouge, et jupe de laine bleue. Il faut remarquer que la Paladino, pendant les séances, ne porte jamais de corset. Dans l'unique poche de son jupon, nous trouvâmes un mouchoir blanc chiffonné.

Le médium endossa de nouveau ses vêtements devant les deux dames citées plus haut, qui ne la quittèrent jamais et l'accompagnèrent directement dans la salle des expériences.

La séance commença à 10 heures et demie. La première partie se déroula tandis que le médium et les assistants étaient assis, formant la chaîne, autour de la table, et pendant ce temps plusieurs lévitations très intéressantes de ce meuble furent obtenues. Pourtant les épisodes que nous allons exposer n'eurent lieu que dans la seconde partie de la séance. Voici comment ils sont exposés dans la relation que je dictai le soir même, dès que les expériences furent terminées, et que je soumis à la confirmation de tous les assistants :

Presque aussitôt, Eusapia se leva, souleva les rideaux du cabinet et se coucha à la renverse sur le lit, aux barres duquel le professeur Morselli et M. Avellino la ficelèrent fortement. Ils fixèrent les poignets aux deux barres en fer de côté, au moyen d'une corde, avec nombre de nœuds ; ils passèrent ensuite un double tour de corde à la ceinture du médium, en assurant encore par plusieurs nœuds les bouts de la ficelle aux barres du lit. Après avoir contrôlé avec soin toutes ces attaches, le professeur Morselli en fit une troisième encore, toujours avec des nœuds fort nombreux, en fixant les pieds du médium à la traverse en fer du bout du lit.

Alors chacun de nous prit place sur les deux rangs de chaises. Au premier rang se trouvaient, successivement assis dans l'ordre marqué par le diagramme, M. Avellino père, moi, le professeur Morselli, Mlle Avellino et M. Avellino fils. Au deuxième rang, M. et Mme Montaldo, Mme Avellino et M. Bozzano. On baissa la lumière de la lampe, mais si peu, que l'on pouvait encore lire — ainsi que le fit remarquer le professeur Morselli — les plus petits caractères d'un journal (corps 6).

Après un quart d'heure environ, la table, qui était à un mètre de nous, et à 20 centimètres du cabinet, entra toute seule en mouvement. D'abord, elle se souleva sur deux pieds, en frappant plusieurs coups. Quelque temps après, les rideaux s'agitèrent, comme s'ils avaient été déplacés par deux mains, et il se forma dans la partie supérieure, une large ouverture, dans laquelle nous pûmes tous observer une figure de jeune femme, dont la tète et la partie du corps qui était visible se trouvaient entourées par des draps d'une blancheur parfaite. La tête paraissait enveloppée par plusieurs bandes circulaires de ce tissu — ce qui fait qu'on n'apercevait qu'une petite portion ovale de la figure — une portion suffisante, pourtant, pour que l'on pût y remarquer exactement les yeux, le nez, la bouche et la partie supérieure du menton. L'apparition resta visible pour tous presque pendant une minute. Comme M. Bozzano avait fait remarquer que l'on ne voyait qu'une partie du visage, on aperçut les pointes des doigts de deux mains qui écartèrent le tissu des deux côtés, en rendant les contours plus nets et plus complets. Avant de disparaître, la figure courba la tête pour nous saluer ; et elle nous envoya un baiser dont le son a été parfaitement entendu par tout le monde.

Apres quelques minutes de repos, la table recommença ses mouvements automatiques. Alors les rideaux s'écartèrent derechef, comme s'ils avaient été ouverts à l'intérieur par deux mains, et il en résulta un ample espace libre à travers lequel se présenta une figure d'homme, avec une grosse tête et de fortes épaules, entouré, lui aussi, par des tissus blancs. La tête était enveloppée de telle façon, qu'à travers ce tissu léger, on pouvait entrevoir le teint rosé du visage, les reliefs du nez, des zygomas et du menton. MM. Bozzano et Morselli déclarent avoir remarqué aussi la barbe épaisse au menton. Cette figure d'homme resta visible pendant une minute au moins. Elle se pencha plusieurs fois vers nous et, avant de se retirer, elle nous envoya plusieurs baisers sonores, accompagnés par des mouvements expressifs de la tête.

Quand les rideaux se furent refermés, on entendit battre des mains à l'intérieur du cabinet.

A ce moment, nous entendîmes la voix d'Eusapia qui, d'un ton plaintif, appelait le professeur Morselli. Celui-ci se rendit dans le cabinet et la trouva dans la même position dans laquelle elle avait été ligottée. Le médium entrancé, avec des signes évidents de souffrance, se plaignait d'avoir les poignets excessivement serrés. Le professeur Morselli lui délivra alors les pouls avec beaucoup de peine, étant donné le nombre et la complication des nœuds; Mme Palladino ne resta donc liée que par les pieds et le buste.

Comme M. Morselli allait reprendre sa place, M. Bozzano fit remarquer que le professeur, se trouvant justement au-dessous de la lampe, était obligé, en regardant vers le cabinet médianimique, de se garantir avec la main de la lumière excessive qui venait d'en haut. Alors il pria M. Avellino de vouloir bien céder sa place au professeur. C'est ce qu'on fit; le docteur Morselli occupa donc la chaise marquée dans le diagramme par le nº 5; et M. Avellino celle marquée par le nº 3, où le docteur Morselli était assis auparavant.

Quand tout le monde fut à sa place, on put observer presque aussitôt que le couvercle du piano se levait et s'abaissait automatiquement, en produisant un certain bruit. Presque en même temps nous vîmes apparaître hors du rideau, à droite, une figure de jeune femme, assez ressemblante à celle dont nous avons parlé plus haut. L'apparition pencha la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui (*more solito*) n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucinations. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant de façon à rester à une certaine distance de la muraille, illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les mouvements de ce corps, qui était évidemment matérialisé.

En attendant, le professeur Morselli, sur la demande d'Eusapia, dont la voix faible et plaintive nous parvenait de l'intérieur du cabinet, se rendit avec sa chaise tout près du piano.

Quelques instants après, une nouvelle figure de femme parut de ce même côté du cabinet médianimique où nous avions vu apparaître la figure précédente. Seulement, si cette nouvelle apparition offrait quelque analogie avec l'autre, il y avait pourtant entre elles quelques points de dissemblance. Le nombre de tours des bandes blanches enveloppant la tête était tout à fait extraordinaire; leurs bords antérieurs faisaient saillie de telle façon, que le visage y apparaissait comme enfoncé. Le tronc de la forme

matérialisée était entouré par un nombre tout aussi grand de tours des bandes ; on aurait dit le bandage des momies égyptiennes. La forme matérialisée se trouvait si près de nous, que nous avons même pu conjecturer avec une certaine exactitude sur la nature du tissu. Il nous sembla bien plus épais que la gaze ordinaire ; moins épais pourtant que la batiste. La figure se pencha en avant, en appuyant le coude sur la planche supérieure du piano. Là encore, nous fûmes à même d'observer un fait fort curieux. L'avant-bras que nous voyions était évidemment un moignon, puisque la manche retombait, pour 30 centimètres au moins, sur le devant du piano, jusqu'au couvercle du clavier. L'apparition agita en haut, à plusieurs reprises, ce membre partiellement formé, en projetant sur la paroi son ombre, qui en suivait sans cesse les mouvements.

La femme aux bandes blanches était à peine rentrée dans le cabinet, que nous entendîmes de nouveau les plaintes de Mme Palladino qui, avec une insistance redoublée, priait le professeur Morselli de la délivrer des liens qui la serraient trop fort. Le professeur accourut, avec l'intention de la débarrasser tout aussi bien des deux ficelles qui restaient. *Mais son étonnement et le nôtre fut grand lorsque nous dûmes constater que le médium avait été de nouveau lié aux pieds, et fixé aux deux barres latérales du lit au moyen de plusieurs tours de corde, qui s'achevaient par des nœuds bien plus nombreux et plus serrés que ceux qui avaient été faits au commencement de la séance par M. Morselli.* C'est à tel point, que le professeur dut renoncer à les dénouer lui-même; il fallut que l'un de nous se mît à l'œuvre, mais il n'y parvint qu'après un travail assez long et patient.

Cette fois, l'on délia Eusapia, non seulement aux poignets, mais aussi aux pieds ; le lien du tronc la retenait seul, désormais, aux barres du lit.

Nous avions à peine repris nos places, que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait en ses bras un petit enfant, presque en faisant mine de le bercer. Cette femme, qui paraissait âgée de quarante ans environ, était coiffée d'un bonnet blanc, garni de broderies de la même couleur ; la coiffure, tout en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps qui n'était pas cachée par les rideaux était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte, avec des cheveux très courts; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la

tête de la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes, composés, eux aussi, d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout, en nous en approchant, — ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabattît, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant à différentes reprises de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette.

Pendant ce temps, les plaintes d'Eusapia continuaient et augmentaient toujours; ce qui fait que nous nous décidâmes à pénétrer dans le cabinet. Elle occupait la position dans laquelle elle avait été laissée et elle paraissait lasse et souffrante. La respiration était oppressée; la pulsation était agitée et forte; il fallut se décider à suspendre la séance. Mme Paladino, toujours en trance, fut délivrée du seul lien qui lui restait; nous la fîmes descendre de son lit et elle vint s'asseoir sur une chaise à l'un des bouts de la table (1).

Au compte rendu exposé il sera utile d'ajouter quelques détails que, pour des raisons de scrupule scientifique, j'ai cru devoir omettre, mais qui furent recueillis par mes compagnons de séance et principalement par M. Bozzano, qui les publia dans son ouvrage déjà cité.

Les détails se rapportent au dernier épisode et précisément à la femme qui tenait dans ses bras un enfant qui semblait avoir trois ans environ. Or, tandis que tout le monde apercevait distinctement la coiffe garnie de dentelles qui cachait complètement les cheveux de la femme, on put reconnaître aussi que cette coiffe se terminait en deux bouts de ruban rose qui venaient se nouer sous son menton. La présence du ruban de couleur ne fut pas reconnue par moi (et c'est la raison de mon silence) : je me rappelle pourtant

(1) Nous avons prié M. le professeur Morselli de bien vouloir nous faire connaître quelle était son impression sur cette mémorable séance. M. Morselli nous a répondu qu'il ne croyait pas que ces phénomènes aient été produits par la fraude. « Ces matérialisations, dit-il, je les ai donc bien vues, et je ne crois pas avoir été halluciné ni mystifié ». — Note d. l. R.

très bien avoir aperçu comme une tache rosée au-dessous du menton, tache que j'ai cru devoir se rattacher à la peau du menton même. Je dois ajouter aussi que, par la position que j'occupais, il ne m'était pas possible, contrairement aux autres assistants, d'observer d'une autre manière que tout à fait de biais la partie antéro-latérale droite du cou de la forme matérialisée.

Une autre particularité dont j'ai cru inutile de parler dans mon compte rendu est la suivante, que j'extrais intégralement de la relation de M. Bozzano : « L'intérêt qu'avait soulevé en nous tout le tableau merveilleux qui était venu se concrétiser devant nous, tableau vivant, réel, exprimant avec une spontanéité d'actes et de mouvements les affections et les sentiments les plus chers de la vie domestique, fut tel, qu'aussitôt que les formes se furent retirées derrière les rideaux, on voulut demander des renseignements à ce propos à la personnalité médianique de John. Celui-ci, par la bouche du médium plongé dans un état de trance profonde, répondit ainsi : « La forme de femme était la mère de Mme Avellino, l'enfant qu'elle tenait dans ses bras était son petit-fils, enfant de Mme Avellino. »

Mme Avellino, la seule parmi ses parents présents à la séance qui se rappelât de sa mère, morte encore jeune, ne put, à cause de la position qu'elle occupait comme moi latéralement et derrière la forme apparue, reconnaître la ressemblance; elle se souvint pourtant d'un détail très intéressant : c'est que sa mère, dans les dernières années de sa vie, avait l'habitude de porter sur la tête une coiffe ornée de dentelles qui, selon la mode du temps, s'attachait sous le menton au moyen de rubans roses. Quant à l'enfant, elle ne peut pas l'identifier, parce qu'elle n'en voyait que la partie de derrière de la tête.

Rappelons encore, pour être précis et complets, que pendant les expériences la machine photographique fut ouverte à maintes reprises par M. Montaldo, mais qu'à cause de la lumière certainement insuffisante pour impressionner les plaques photographiques, on n'obtint sur ces dernières que des taches blanchâtres de forme indéterminée. Sur la dernière, on remarquait cependant deux taches claires, que, pour leur position l'une devant l'autre, nous supposâmes

pouvoir correspondre aux formes de la femme et de l'enfant apparues dans la cinquième manifestation.

En tout cas, à cause de leur imprécision, nous ne crûmes pas devoir attribuer aux photographies obtenues aucune valeur probative.

Ici se termine l'exposition d'une série d'épisodes qui, pour les conditions et la manière avec lesquelles ils se vérifièrent, se prêtent à des déductions intéressantes.

Pour ce qui se rapporte à la réalité des manifestations obtenues, il serait inutile de se dépenser en paroles superflues. Il s'agit de phénomènes qui se sont produits à la lumière, dans un lieu choisi et entouré par nous des plus rigoureuses précautions, précautions qui ne regardaient pas seulement l'endroit où l'on expérimentait, mais aussi le médium et ses vêtements. Il est pourtant opportun de s'arrêter à l'un des phénomènes les plus saillants du cas actuel, c'est-à-dire celui qui se rapporte au renouvellement de ce nœud aux poignets de la Paladino que le professeur Morselli avait défait peu de minutes avant. Et, à ce propos, il est permis de se demander d'abord si par hasard le médium n'avait pas pu se lier tout seul.

Le phénomène est tellement extraordinaire qu'il nous oblige à examiner avec la plus extrême rigueur cet important argument. Nous avons essayé de chercher tous les moyens par lesquels Eusapia aurait pu se lier et nous n'avons pu réussir à avancer qu'une seule hypothèse qui d'ailleurs ne résiste pas aux constatations qui ont été faites.

L'unique supposition qui pourrait être avancée, bien qu'Eusapia fût en état de trance et fût fixée à son lit avec de très solides liens à la ceinture et aux pieds, c'est qu'elle ait pu avec ses mains libres, au moyen de tours nombreux et très relâchés des cordes, attacher celles-ci autour des barres latérales du lit, d'abord d'un côté, puis de l'autre, en rapprochant ensuite les bouts de manière à réussir à pratiquer sur eux une quantité de nœuds très étroits, et qu'ensuite, dans l'espace ouvert qui restait entre les tours des cordes, elle ait introduit ses mains jusqu'à la région du poignet. Mais dans ce cas les liens que nous avons constatés auraient été retrouvés dans des conditions bien différentes; c'est-à-dire qu'on n'aurait pas vu, en tenant

compte de la différence entre les dimensions de la main, même serrée, et celles du poignet, une parfaite adhésion de ces derniers aux barres du lit, maintenus par des liens circulaires si étroits qu'ils en laissèrent des traces sur la peau. Et on n'aurait pas dû dépenser non plus toute la fatigue et tout le temps employés par le professeur Morselli, aidé par l'un de nous (M. Avellino fils), pour délivrer les mains de ces cordes.

L'hypothèse dont nous nous occupons n'est donc pas logiquement admissible. L'hypothèse de la fraude exclue, il est facile de voir qu'on ne peut penser non plus à une illusion éventuelle des sens. La durée des apparitions, le parfait accord de tous les expérimentateurs à les constater, l'ombre projetée par elles sur les murs de la chambre éclairée par le gaz, repoussent n'importe quelle possibilité d'hallucination.

L'une des particularités les plus saillantes des matérialisations observées, c'est qu'elles ont apparu et *sont restées visibles pendant quelque temps à une lumière de gaz si intense* qu'elle pouvait permettre, comme le fit observer le professeur Morselli, de lire les menus caractères d'un journal.

Les adversaires objectent ordinairement que la phénoménologie médianique ne peut se produire que dans l'obscurité. Comme on le voit, le cas actuel est une preuve éloquente de la possibilité du contraire. Les formes matérialisées par nous perçues résistèrent assez longtemps à l'action de la lumière et n'eurent besoin de l'obscurité du cabinet médianique que pour se concréter avant d'affronter la lumière.

Or la raison de cette résistance ne peut être recherchée ailleurs que dans l'exceptionnel entraînement des assistants. Il faut même rappeler à ce propos une circonstance déjà relevée par M. Bozzano, à propos de la séance en question, que deux dames, douées toutes les deux d'un assez grand pouvoir médianique, faisaient partie de la séance, et qu'elles contribuaient certainement à renforcer la médiumnité d'Eusapia.

Que tout le monde dispose plus ou moins d'un certain degré de médiumnité, cela peut se retenir désormais

comme étant démontré par l'expérience; on a constaté aussi qu'il y a des facultés médianiques, lesquelles, lorsqu'elles sont combinées, au lieu de s'additionner, se diminuent. Il est évident que, dans notre cas, il s'est agi de médiumnités homogènes, dont la somme eut pour résultat des conditions de milieu qui permirent aux formes matérialisées de résister à la lumière pendant plus d'une minute.

Dans le cas présent, malgré l'homogénéité du milieu et le suprême degré d'intensité médianique de la part du médium, nous observâmes que les formes matérialisées ne sortirent pas complètement du cabinet et ne laissèrent apercevoir qu'une partie d'elles-mêmes. Nous constatâmes même que la forme de femme qui venait s'appuyer sur la partie supérieure du piano avait l'un des membres supérieurs formé du bras et d'une portion seulement de l'avant-bras. Tout ceci serait la confirmation de ce que nous avons dit précédemment, c'est-à-dire qu'avec la médiumnité d'Eusapia, contrairement à ce qui s'obtient avec des médiums bien plus puissants qu'elle sous ce rapport, on peut vérifier bien rarement des matérialisations complètes.

Et maintenant, avant de commencer, comme pour les cas précédents, la recherche de l'Intelligence qui dirigeait le phénomène, il sera bien d'établir plusieurs faits. Dans les quatre premières apparitions, personne de nous n'eut à reconnaître des personnes connues en vie; quant aux deux dernières apparues contemporanément, et représentant une femme et un enfant, on ne put pas bien discerner les traits du visage; seulement on supposa, d'après la famille Avellino et en particulier d'après Mme Avellino, pour les circonstances que nous avons énoncées, que ces formes représentaient sa mère et l'un de ses enfants, décédé à l'âge de trois ans à peine.

Il y eut aussi quelqu'un de nous qui, dans la seconde forme matérialisée apparue, crut pouvoir reconnaître Katie King, qui apparut à William Crookes avec la médiumnité de Florence Cook, et dans la troisième, la forme de John, le soi-disant Esprit guide d'Eusapia. Il faut remarquer que, pour ces deux matérialisations, aucune donnée typtologique, aucune parole de la bouche du médium ne venaient confirmer cette supposition, justifiée plutôt,

pour la prétendue Katie, par une certaine ressemblance avec la photographie obtenue par William Crookes, ressemblance plus accentuée peut-être dans la disposition des draperies blanches que dans les détails du visage, et pour le prétendu John King, par l'aspect vigoureux, à barbe abondante et à fortes épaules présenté par la forme d'homme apparue, caractères répondant aux impressions de contact que l'on a généralement de la part de cette personnalité médiumnique.

D'où vient la volonté régulatrice des phénomènes ?

Après ces brèves considérations, voyons maintenant en qui la volonté régulatrice de la phénoménologie produite peut rationnellement se chercher.

Si nous nous rapportons aux quatre premiers épisodes, nous nous convainquons qu'elle ne peut être venue d'aucun des expérimentateurs. Ce qui s'obtient est absolument nouveau et inattendu pour eux, et les formes qui se manifestent ne présentent aucune ressemblance avec des personnes dont, consciemment ou inconsciemment, ils auraient pu désirer l'apparition.

Pour ce qui concerne Eusapia, au contraire, malgré le manque de données typtologiques et verbales qui attribuent une valeur d'identité aux formes matérialisées apparues, on ne pourrait, à la rigueur, en dire autant. Il serait possible, surtout en admettant que deux des apparitions représentaient réellement Katie et John King, conjecturer que ces matérialisations n'étaient que l'effet à distance d'un travail d'association accompli dans la subconscience du médium, travail d'association engendré par des impressions de milieu répétées, de fréquentes et prolongées suggestions des expérimentateurs; en un mot, par un ensemble de circonstances inhérentes à son éducation médiumnique, cause, par conséquent, d'un déterminisme particulier.

Quant à l'apparition contemporaine de la femme et d'un enfant, que l'on crut pouvoir représenter la mère de Mme Avellino et l'un de ses fils qui est mort dans un âge très tendre, il est évident que l'intelligence directrice de

cette manifestation ne peut être recherchée dans Mme Avellino elle-même, et encore moins dans les assistants. Pour ces derniers, cette fois aussi, les apparitions étaient aussi nouvelles qu'inattendues; il en est de même pour Mme Avellino, laquelle ne réussit pas à reconnaître dans les formes apparues aucun caractère physionomique qui lui rappelle ses chers disparus, et pense seulement qu'il puisse s'agir d'eux, à cause des paroles d'explication prononcées depuis par Eusapia, et *par le fait de la coiffe garnie de dentelles et nouée au moyen de rubans roses*; circonstance qui imprime réellement au phénomène une assez grande valeur d'identité.

La volonté régulatrice de la manifestation, en tenant compte des phrases prononcées par elle, pourrait au contraire être trouvée en Eusapia. Et alors, ainsi que pour plusieurs épisodes des cas précédents, on devrait supposer que sa subconscience ait réussi à extraire des centres mnémoniques de Mme Avellino des particularités connues par elle seule et oubliées, pour les traduire en action, *inconsciemment*, au moyen d'un ensemble d'énergies concrétées à distance sous la forme des matérialisations perçues par nous. Nous serons obligés, cette fois aussi, pour expliquer les faits, d'avoir recours à une application très compliquée de la théorie biodynamique; en un mot, nous serons de nouveau en face d'un phénomène dépassant de beaucoup les limites d'un phénomène animique.

Jusqu'ici, comme on le voit, ces explications pourraient passer, bien que ne reposant pas sur des bases très solides. Il y a cependant une circonstance de la séance décrite qui, selon nous, échappe même aux plus compliquées conjectures explicatives. Elle regarde cette partie des épisodes cités, se rapportant au renouvellement des nœuds aux poignets du médium, que le professeur Morselli avait défaits peu de temps auparavant.

Nous avons déjà démontré que l'hypothèse selon laquelle Eusapia se serait liée toute seule, n'est pas logiquement admissible. Par qui donc, nous demandons-nous alors, aurait été accompli ce long et compliqué travail manuel, et quel cerveau directeur aurait pu régler cet extraordinaire phénomène ?

Rappelons ici trois circonstances très importantes :

1° Que le dégagement des poignets d'Eusapia accompli par le professeur Morselli avait précédé de peu la troisième apparition ;

2° Que le nouveau lien avait été constaté peu de temps après la quatrième apparition ;

3° Que la troisième et la quatrième étaient séparées par un espace de temps très bref.

Cela signifie qu'une très grande partie du temps écoulé entre l'instant ou l'on ôta les liens pour la première fois, et les nouveaux nœuds, avait été occupée par la durée des deux matérialisations apparues. C'est pourquoi, si l'on veut vraisemblablement attribuer à une personnalité l'exécution du travail patient du nouement des poignets du médium, on devrait admettre l'intervention d'une nouvelle individualité médianique, qui aurait agi à l'intérieur du cabinet, contrairement à la volonté d'Eusapia elle-même, dont les plaintes répétées et les appels réitérés au professeur Morselli étaient une preuve évidente de ses souffrances trop justifiées (1).

On voit donc intervenir, pour l'exécution de la manifestation, une personnalité nouvelle, et en même temps une volonté nouvelle, indépendamment de la nôtre, en lutte manifeste avec celle du médium ; volonté dont la genèse représente une inconnue pour nous, et pour laquelle, ne voulant pas dépasser les limites des possibilités scientifiques admises, nous renonçons à la recherche.

En finissant ces considérations, nous croyons utile d'observer que, en nous rapportant toujours aux concepts du psycho-dynamisme, les propriétés du subconscient ne se montreraient pas seulement extraordinaires pour ce qui concerne la production de l'organisation vivante, mais aussi pour cette riche, luxuriante et variée formation de

(1) Toutes ces particularités sont certainement une preuve de plus de la sincérité des matérialisations obtenues. En effet, dans la supposition (absolument inadmissible) que le médium, malgré notre contrôle, ait produit artificieusement les apparitions constatées, comment aurait-il pu pratiquer en même temps ces liens compliqués et minutieux, dont l'accomplissement demandait déjà par lui-même une perte de temps non négligeable ?

tissus que nous avons vu servir d'ornements aux formes matérialisées.

Nous avons pu, pendant les épisodes exposés plus haut, non seulement admirer de près ces tissus et établir une comparaison avec les vêtements dont on se sert en général, mais aussi constater la quantité, parfois vraiment extraordinaire des bandes dans lesquelles certaines formes matérialisées étaient enveloppées ; nous pûmes de même observer la reproduction des objets façonnés selon la mode des temps passés, comme, par exemple, celle d'une coiffe garnie de dentelles, terminée, comme beaucoup d'entre nous purent l'affirmer avec certitude, par deux rubans de couleur.

Le problème des matérialisations, quelle que soit l'hypothèse avancée, est, comme on le voit, singulièrement ardu, soit que leur explication veuille se maintenir dans l'orbite des lois positives, soit qu'on veuille, dans leur réalisation, découvrir *un moi conscient*, extrinsèque au médium, et qui compose la séance.

*
* *

Dans cette nouvelle série d'épisodes, en vertu des faits exposés, les déductions que nous avons faites à propos de la précédente série acquièrent beaucoup plus d'importance. La phénoménologie s'est présentée cette fois sous la forme de manifestations plus élevées, arrivant aux proportions de vraies apparitions de fantômes. Nous avons pu constater que tout cela est essentiellement dû à des raisons de plus grande attitude médianique de la part d'Eusapia, et d'homogénéité de la part des expérimentateurs. La nécessité d'un milieu homogène, considéré par rapport à la suggestionnabilité du médium, nous permit d'observer qu'une grande partie des fraudes qu'on lui attribue peuvent être dues aux préventions suggestives de quelques expérimentateurs qui manquent de la sérénité d'esprit nécessaire. Nous avons vu que l'obscurité est une condition qui peut ne pas être nécessaire, quand l'intensité médianique de la Paladino et l'homogénéité parmi les assistants atteignent à leur suprême degré.

Dans la plus grande partie des formes matérialisées dont

nous reconnûmes la présence avec l'aide soit de la vue, soit du contact et de l'ouïe, nous pûmes relever des points de ressemblance avec des personnes défuntes, généralement nos parents, inconnues du médium, et connues seulement par les personnes présentes que regardait le phénomène.

De cette extraordinaire phénoménologie, nous avons, à chaque cas particulier, risqué une interprétation plausible, en faveur de ces théories psycho-dynamiques qui sont l'hypothèse la plus hardie que puisse nous concéder la biologie. Pourtant, nous n'avons pas toujours trouvé que cette hypothèse si compliquée répondît complètement aux exigences du cas, et nous fûmes obligés de reconnaître parfois l'intervention d'une volonté autonome, qui ne pouvait être ni celle de Mme Paladino, ni celle des expérimentateurs.

Nous n'avons cependant pas cru devoir sortir, pour la recherche de cette volonté, des confins des lois naturelles connues, nous limitant à une juste réserve, et ceci non par manque de loyauté, mais parce que nous nous souvenions des lacunes qui se présentent en nombre infini dans le domaine de la science ; respectueux, cependant, de l'autorité de ces savants qui commencèrent par nier toute manifestation intellectuelle, et furent ensuite portés à entrer dans l'orbite d'une idéalité à laquelle, indépendamment des résultats de l'expérience, aspirèrent beaucoup d'intelligences les plus hautes qu'ait honorées le genre humain.

IV

Nous avons dit, au commencement de ce travail, que, parmi un nombre plutôt important de phénomènes médiumniques de nature physique, qu'une série longue et ininterrompue d'expériences nous permit de recueillir, nous avons choisi seulement quelques phénomènes typiques, s'étant vérifiés en des conditions qui excluent tout soupçon de fraude. En effet, les conditions de lumière dans lesquelles se produisirent les phénomènes en question, les précautions exceptionnellement rigoureuses, la sérénité objective des observations qui ont été faites, sans cesse unie à ce degré de défiance soupçonneuse qui doit toujours accompagner des faits sortant de l'ordinaire, l'honnêteté scientifique des

expérimentateurs, l'intention commune de procéder sans idées préconçues à la recherche de la vérité, forment un ensemble de circonstances qui se réunissent et se complètent afin de donner aux manifestations obtenues l'empreinte la plus absolue de la réalité.

Il s'agit donc de phénomènes incontestables, auxquels nous devons attacher d'autant plus d'importance, qu'à chaque instant des hommes insignes, versés dans les études médiumniques, refusent de reconnaître la réalité des manifestations physiques. Nous rappellerons à ce sujet la campagne qui fut soutenue par le docteur Hodgson dans les *Proceedings* de la *Society for psychical research* de Londres. Le docteur Hodgson, aidé par M. Davey, qui s'était prêté à jouer faux médium, afin de démontrer jusqu'à quel point arrive la tromperie des témoignages humains, imagina et prépara une série de séances, durant lesquelles se déroulèrent des faits que les assistants considérèrent comme réels. On comprend comment la réussite de ces séances, dès que la vérité fut apprise, impressionna les nombreux chercheurs, et rendit légitimes leurs soupçons ; si bien que même le docteur Hyslop se prononçait récemment avec un jugement défavorable relativement aux phénomènes physiques. Or, la défiance de ces deux savants, si l'on veut justifiée en grande partie, est d'autant plus symptomatique que MM. Hodgson et Hyslop, devant les résultats de patientes et minutieuses recherches, durent déjà affirmer, en face de toute une série de phénomènes intellectuels, l'intervention nécessaire d'esprits de trépassés.

Devant ce que nous avons exposé, nous confessons pourtant ne pas nous sentir ébranlés dans nos convictions ; les erreurs dans lesquelles les autres sont tombés (erreurs que nous connaissions d'ailleurs parfaitement), nous ont été au contraire un précieux enseignement pour diriger nos recherches ; nous fûmes sans cesse attentifs à éviter toutes les distractions possibles ; dans les salles des expériences toujours fermées et scellées, aucun des assistants n'abandonna, même pour de courts instants, l'endroit. En outre, les phénomènes que nous avons choisis se déroulèrent avec une telle spontanéité et en de telles conditions, que plus d'une fois, nous nous en souvenons, aussi bien les profes-



seurs Porro et Morselli que le regretté Vassallo, et, dernièrement, M. Barzini, soumettant malgré tout Eusapia au contrôle le plus exagéré, durent le reconnaître comme superflu, spécialement pour les manifestations qui avaient lieu en pleine lumière, d'une manière visible pour tout le monde et en dehors de la portée du médium et de ceux qui composaient le groupe. Finalement, il faut se rappeler que M. Davey, d'accord avec M. Hodgson, profitait, pour accomplir ses mystifications, du moment où, par ses soins, l'attention des expérimentateurs était distraite. Au contraire, dans les séances avec Eusapia, on a presque toujours, soit par une communication verbale du médium lui-même, soit par voie typtologique ou par d'autres signes caractéristiques, un avis des phénomènes qui vont se produire ; ce qui, au lieu de distraire, contribue à augmenter l'attention des assistants.

Les manifestations de la médiumnité, soit qu'il s'agisse du plus simple phénomène parakinésique ou télékinésique, soit qu'il s'agisse au contraire du phénomène beaucoup plus complexe de la matérialisation, n'ont pas, selon nous, ce caractère de banalité que même des chercheurs très éminents ont voulu leur attribuer. Bien qu'ils se présentent parfois avec des apparences grotesques, même considérés seulement comme phénomènes physiques et indépendamment de cette note d'intellectualité qui les accompagne toujours, ils ne cessent d'avoir une valeur très grande et d'être en manière particulière dignes d'attention et d'étude, parce qu'ils font supposer l'existence de lois ignorées, et ouvrent la route à la recherche de nouvelles découvertes scientifiques. Les phénomènes physiques de la médiumnité ne peuvent et ne doivent pas être considérés comme banaux, comme, relativement au misonéisme des temps, ce ne furent point des phénomènes banaux que ces mouvements spasmodiques des membres d'une grenouille décapitée qui amenèrent à la découverte de la pile de Volta.

Ajoutons à tout ceci l'intentionnalité qui se révèle constamment en eux. Soit qu'ils obéissent réellement à une Intelligence directrice dont la source peut se chercher dans le médium, soit que cette Intelligence directrice vienne des assistants et que son action s'en dégage par l'intermédiaire

du médium même, soit qu'il s'agisse d'une Intelligence directrice autonome, étrangère à l'un et aux autres, de laquelle on ne trouve pas l'origine pour le moment, néanmoins c'est toujours un fait infiniment grandiose de constater que, sous l'impulsion d'une volonté, des énergies s'extériorisent, ayant pour effet les plus simples comme les plus complexes phénomènes de la médiumnité.

Nous avons vu qu'afin de donner une explication possible aux phénomènes de matérialisation on a dû recourir de préférence à la théorie psycho-dynamique, comme étant celle, parmi les théories acceptées par la science, qui revêt les plus grands caractères de probabilité.

Quant à la partie intellectuelle de ces manifestations, dans la majorité des cas, on a cru devoir chercher son origine dans des propriétés particulières de la subconscience du médium.

A ce sujet, nous n'avons pas trouvé nécessaire de tenir compte de la théorie des désagrégations psychiques, que le docteur Pierre Janet a tirée des magistrales observations faites par lui durant l'état somnambulique-hypnotique de plusieurs de ses sujets.

Une telle théorie ne résulte d'aucune manière applicable à nos cas pour les raisons que nous allons brièvement exposer. Les désagrégations psychiques, comme l'a démontré M. Janet, peuvent donner lieu à de vraies individualisations, mais les personnalités qui en sortent ne sont que des personnalités secondaires, de facultés intellectuelles limitées. D'ailleurs, ce ne sont que des parties d'un tout conscient désagrégé, de sorte que, plus le processus de désagrégation est grand, plus l'activité psychique de la conscience normale est petite. La preuve de ce que nous venons de dire est le fait que, lorsque les facultés désagrégées sont en conditions de constituer une personnalité subconsciente entière et douée d'une certaine autonomie, le Moi normal est appauvri au point qu'il ne peut pas lui-même durer comme entité, et que le sujet tombe dans un sommeil profond, donnant ainsi le moyen à la personnalité subhypnotique d'émerger.

Rien de tout ceci, comme on le voit, ne se rencontre dans la phénoménologie décrite par nous. Les personna-

lités qui se manifestent, non seulement se présentent avec l'aspect de formes matérialisées visibles et tangibles, mais douées de facultés intellectuelles tout autre, que limitées, reflétant les sentiments et les affections des individualités qu'elles disent représenter, évoquant avec une précision admirable des circonstances et des détails de faits *ignorés par le médium*, connus par peu de nous et parfois même oubliés depuis longtemps. En outre, ces personnalités, si elles se révèlent souvent pendant qu'Eusapia est en état de trance, nous apparaissent aussi quand elle est parfaitement réveillée, dans la plénitude de son intelligence, de manière à s'intéresser vivement aux phénomènes qui sont en train de se dérouler au moyen de sa médiumnité.

Par conséquent, la supposition d'une possible désagrégation mentale ne peut être avancée à propos des phénomènes que nous avons exposés, et nous n'avons pas cru devoir y recourir durant leur discussion.

Cependant, aucune théorie ne se prête plus pour le moment à une tentative d'interprétation d'un très grand nombre de phénomènes médianiques que la théorie bio-dynamique. Nous avons dit *d'un très grand nombre*, parce que, comme nous l'avons démontré pour plusieurs des épisodes énoncés, il y a des cas où la théorie bio-dynamique paraît insuffisante pour leur interprétation. Tous les phénomènes médianiques, étant intentionnels, devraient avoir pour point de départ une intelligence, une volonté qui les dirige. Or cette volonté peut exister directement dans le médium, ou bien peut exister en lui par la suggestion consciente ou inconsciente des assistants à la séance. Dans plusieurs cas, cependant, l'origine de cette volonté paraît tout à fait indépendante de l'un et des autres. Nous avons constaté des phénomènes dans lesquels l'intelligence qui leur était attachée, absolument indépendante de l'influence des expérimentateurs, non seulement ne pouvait pas retenir celle du médium, mais était en lutte manifeste avec elle. Ces *personnalités contraires*, pour ainsi dire, se remarquent fréquemment dans les expériences avec la Paladino. Bien des fois, lorsqu'elle était éveillée, fatiguée et souffrante à cause d'un prolongement excessif de la séance, nous la vîmes nous-même insister pour que l'on finît, tandis que

d'un autre côté la personnalité se disant l'esprit de John, même avec des moyens paternellement énergiques, insistait pour que la séance continuât.

« Il ne faut pas croire, écrit très bien M. Bozzano, qu'il s'agisse dans ces cas-là de ces personnalités contraires qui sont propres à plusieurs sujets paranoïques, lesquels, durant leur délire hallucinatoire, sont en lutte continuelle avec des individualités uniquement imaginées par leur cerveau malade. Les personnalités décrites dans nos épisodes, avec lesquelles se heurte la volonté du médium, ne sont pas le produit d'un cerveau halluciné; ce sont des personnalités réellement existantes, qu'on peut objectiver, soit au moyen de la vue, soit par le contact et l'ouïe; ce sont des créations réelles, ayant l'aspect d'une forme humaine. »

Donc, l'existence d'une volonté indépendante autonome, dont on ne peut reconnaître la genèse ni dans le médium ni dans les assistants à la séance médiumnique, quoi que puissent en dire les contradicteurs, est un fait que notre longue et calme expérience nous amène à considérer comme étant hors de doute, et qui nous permet d'être d'un avis contraire (n'en déplaise à l'illustre savant) à celui du professeur Morselli *qui croit que le médium pense avec intensité le phénomène et le veut*, ainsi qu'à l'opinion exprimée dernièrement encore par le professeur Grasset, lequel, tandis qu'il exclut absolument la réalité de la plus grande partie de ces phénomènes que la science officielle a copieusement acceptés, croit que les idées exprimées par les médiums durant leur état de trance ne reflètent que le contenu de leurs propres centres mentaux.

Quant à l'affirmation du professeur Morselli, nous pensons qu'elle est vraie pour un grand nombre de cas, et que le synchronisme des mouvements du médium avec les phénomènes qui sont en train de se produire peut en être, d'une certaine manière, une preuve. Nous croyons pourtant que cette affirmation est trop absolue, lorsqu'il entend l'étendre à tous les phénomènes physiques de la médiumnité.

Quant à l'opinion du professeur Grasset, nous croyons inopportum de nous arrêter à la discuter. L'éminent professeur de Montpellier est trop enraciné dans son système

de négation de faits médiumniques, pour exprimer sur eux un jugement impartial et calme. D'ailleurs, en outre de laisser croire qu'il est bien peu aguerri en matière d'expériences personnelles, il se montre dans ses écrits aussi abondant dans les citations qui viennent à la rescousse de sa thèse, que réservé et injuste dans l'appréciation des résultats de ces expérimentateurs qui ont cru devoir conclure en un sens contraire.

La théorie spirite.

Nous avons déjà fait connaître les raisons pour lesquelles, dans la recherche d'une volonté dont nous ne réusssîmes à rencontrer l'origine ni dans le médium ni dans les expérimentateurs, nous n'avons pas cru devoir accepter *ipso facto* des théories dépassant les limites des lois naturelles. Le champ de l'inconnu est trop vaste, et les possibilités de ce que l'on peut connaître sont trop nombreuses pour que — en ce moment, du moins — l'intelligence humaine puisse s'avancer davantage sur le terrain des spéculations métaphysiques.

Nous devons reconnaître, cependant, que s'il ne nous était pas donné de conjecturer l'intervention possible de nouvelles découvertes de la science, on serait amené sans restriction à admettre réellement l'intervention d'une entité spirituelle étrangère aux créatures humaines vivantes; on serait forcé, en un mot, d'entrer en pleine *théorie spirite.*

A ce point, il est permis de formuler une demande : Cette théorie s'appuie-t-elle sur des bases si peu solides, qu'il faille la considérer comme absurde et insoutenable ?

Il faut dire d'abord que lorsque nous parlons d'hypothèse spirite, nous nous limitons à celle qui a pour fondement la *démonstration expérimentale de la survivance de l'âme en base de l'analyse des faits tendant à prouver la possibilité de communiquer avec les trépassés*, en la débarrassant de toutes ces modalités dogmatiques desquelles un groupe d'adeptes très nombreux veut depuis longtemps l'entourer; modalités dogmatiques provenant des communications psychographiques ou typtologiques, dont le contenu est parfois très élevé, souvent contradictoire, retenues avec

trop d'empressement comme ayant une origine d'outre-tombe.

Nous avons, à ce point de vue, la ferme conviction que la *théorie spirite* a le droit, elle aussi, de rester dans le nombre des suppositions probables.

D'abord, même indépendamment de la contribution que les phénomènes de la médiumnité peuvent fournir pour la démonstration de la survivance de l'âme, cette conception n'est pas absurde. Et en effet, en admettant (il n'y a d'ailleurs, aucune raison pour l'exclure) le *dualisme* de l'être vivant, en admettant que ce dernier soit constitué d'*esprit* et de *matière*, il n'est pas absurde de supposer, non seulement que l'esprit puisse survivre au corps, mais qu'un esprit *désincarné*, comme on l'appelle, soit en état de communiquer avec les vivants.

En nous rapportant aux manifestations médiumniques intellectuelles, nous voyons que des savants tels que Myers, Hodgson, Hyslop (pour ne citer que les meilleurs), en face d'une longue série d'expériences rigoureusement suivies, recueillies et discutées, se sont convaincus de la possibilité de communiquer réellement avec les âmes des trépassés. C'est une circonstance d'impressionnante valeur qui a justement arraché au professeur Morselli, malgré son aversion pour l'hypothèse du spiritisme, les précieuses paroles suivantes : « Comme chercheur et comme philosophe, je resterai indifférent et même je hausserai les épaules quand on me dira que Sardou est spirite ou que Gladstone l'a été ; mais je ne peux plus prendre cette attitude lorsque je vois qu'un A. R. Wallace ou un Barrett sont spirites, ou qu'un Brofferio l'est devenu par œuvre d'Eusapia, un Hyslop par œuvre de Mme Piper. »

Les phénomènes physiques du médianisme, non plus, ne justifient pas cette prétendue absurdité de la théorie spirite. Sir William Crookes ne s'est pas prononcé quant à une communication possible avec les défunts, mais, grâce aux merveilleuses séances tenues avec Home et Florence Cook, il a cru pouvoir affirmer l'intervention réelle d'individualités spirituelles qui sont étrangères à lui comme aux médiums et à ses compagnons de séance.

Pour ce qui concerne la phénoménologie eusapienne,



nous ne pouvons que nous rapporter aux déductions que nous en avons tirées, en rappelant que plusieurs des faits exposés, si nous n'avions tenu compte des lacunes si nombreuses qui existent dans le patrimoine scientifique, bien loin de nous obliger à une prudente réserve, nous auraient porté aussi à conclure pour l'existence de ces entités spirituelles.

Ceci exposé, il est clair que, sous le bénéfice des manifestations physiques obtenues, l'hypothèse spirite nous paraît tout autre qu'absurde. En effet, la différence substantielle entre les théories bio-dynamique et spirite consiste uniquement dans l'origine de l'intelligence qui est à la tête des manifestations ; avec la première on voudrait la rechercher dans le médium, avec la seconde on attribuerait les phénomènes à des entités indépendantes, autonomes, appartenant au monde spirituel. Dans les deux cas, cependant, les phénomènes s'extrinséqueraient d'abord en vertu de facultés particulières du médium, avec la contribution probable des énergies psychiques des expérimentateurs, *dans le cercle de lois naturelles en grande partie ignorées*, et en des conditions qui constituent un réel déterminisme.

Comme on le voit, la biologie ne ressentirait aucun contrecoup d'aucune sorte par la théorie spirite et l'on aurait une pleine justification de ce que nous avons exprimé dans les considérations générales exposées au commencement de ce travail, considérations qui se trouvent résumées dans les paroles classiques de Stuart Mill : « Le positivisme ne nie pas le surnaturel ; il se contente de le renvoyer à l'origine de toutes les choses. La science ne contient rien qui repousse l'hypothèse que chaque événement dérive d'une volonté spécifique d'une puissance souveraine, pourvu que cette puissance, adhère dans ses volitions particulières aux lois, générales qu'elle a posées elle-même. »

Encore quelques considérations, de nature philosophique, que nous croyons nécessaires parce qu'elles sont tirées de cette même théorie psycho-dynamique, dont nous nous sommes servis de préférence pour tenter une explication des phénomènes paladiniens.

« Parmi les raisons qui font supposer que l'une des causes du monde peut avoir été l'intelligence, écrit Brof-

ferio, il y a précisément l'évolution; et l'évolution ne se comprend pas sans la finalité de la nature. » Le monde, dans ses manifestations invariables, procède graduellement et nécessairement vers la perfection, et dans son lent et progressif travail de sélection naturelle, on voit le triomphe perpétuel de ce qui est plus évolué et la condamnation inexorable de qui ne répond pas à une fin. Or, la théorie psycho-dynamique, appliquée aux manifestations métapsychiques intellectuelles aussi bien que physiques, nous laisserait supposer qu'il existe dans la subconscience de l'organisme vivant des propriétés particulières, extraordinaires, merveilleuses, dépassant infiniment celles de la conscience normale.

Et maintenant, justement pour ce principe de finalité dont on a parlé plus haut, pouvons-nous rationnellement admettre que ces facultés existent à l'état latent dans les replis de la conscience subliminale, sans aucun but, destinées uniquement à périr avec la cessation de la vie? Ou bien ne serons-nous pas plutôt portés, par une nécessité logique, à supposer que, au lieu de finir avec le corps, elles lui survivent comme propriétés indestructibles d'un esprit, qui vise sans cesse à des destins plus élevés.

Personne ne voudra, certes, méconnaître la réalité de ces arguments en faveur de la survivance de l'âme, arguments qui ont déjà été longuement discutés par M. Bozzano, avec la compétence qui lui est propre, dans trois de ses monographies. Rappelons aussi, à ce sujet, les pages magistrales de cet éminent philosophe mystique que fut Charles du Prel, qui croit que l'âme humaine a son siège dans la subconscience.

*
* *

Si la réalité des phénomènes médiumniques a été en grande partie acceptée par plusieurs éminents représentants de la science officielle, il faut le confesser sans réticences et sans sous-entendus, cela est dû, nous dirons presque exclusivement, aux spirites. J'ai moi-même parmi eux des amis tout à fait choisis, avec lesquels je partageai, non seulement les aspirations de la recherche de la vérité, mais encore les heures tristes de la lutte, les moqueries, les sarcasmes,

lorsque le fait seul de causer de médiumnisme (et il n'y a pas longtemps de cela !) suffisait à ne pas vous faire prendre au sérieux. C'est à eux, pourtant, et à leur activité constante et toujours égale, que l'on est redevable si l'argument scabreux et aprioristiquement mal vu fut affronté avec une admirable sérénité par des savants éminents, qui, ayant examiné et apprécié les faits, ont reconnu pour la plupart d'entre eux leur indiscutable authenticité.

Nous avons cru faire une œuvre de justice en rappelant, comme d'ailleurs les a déjà rappelés avec des phrases honnêtement tranquilles le professeur Richet, les mérites de ces hommes qui, dans des temps difficiles, avec instance et ténacité, malgré la guerre acharnée qui avait été engagée par les adversaires, portèrent l'attention des hommes de science sur un ordre si méprisé de phénomènes.

Avec tout cela, nous reconnaissons que l'œuvre diligente et ininterrompue des spirites aurait certainement aplani davantage le chemin aux expérimentateurs qui vinrent ensuite, si elle ne s'était pas empressée d'échafauder des théories indémontrables, qu'on a voulu élever, d'une façon prématurée, au rang d'une vraie confession religieuse.

Nous ne voulons pas diminuer avec cela l'importance de ce que les spirites ont fait, en visant à un but de la plus haute élévation morale; nous ne pouvons même pas exclure qu'avec le temps et avec l'aide d'éléments plus sûrs et plus solides, ce point ne puisse pas être atteint.

Les spirites sont donc les vrais pionniers de cette branche de la science qui comprend l'étude de la médiumnité, et il faut souhaiter sincèrement qu'il ne leur soit pas réservé par l'histoire un sort identique à celui des chercheurs du magnétisme, dont les noms éminents furent oubliés peu à peu lorsque, principalement sous les auspices de Charcot, les géniales expériences de Mesmer, systématisées avec des critères plus conformes à la science modernes, pénétrèrent définitivement dans le domaine de cette dernière avec le nom d' « hypnotisme ».

***

Le domaine de la médiumnité est, d'après ce que l'on a dit, vaste et presque inexploré. Et cela se comprend si l'on

considère que le réveil des phénomènes médiumniques eut lieu vers la moitié du siècle dernier (néo-spiritualisme du professeur Morselli) et que, si la troupe des adeptes de la doctrine spirite fut nombreuse, bien rares furent au contraire ceux qui donnèrent à l'étude de ces phénomènes une empreinte sévèrement scientifique. Surtout dans ces derniers temps, nous avons vu se disposer, avec un vif intérêt, à l'examen de ces phénomènes, des personnes qui les considéraient auparavant comme une aberration d'intelligences faibles et enclines au mysticisme.

Et ceci, nous l'avouons, a provoqué en nous une satisfaction intense qui nous a largement récompensé des amertumes qui ne nous furent jamais épargnées. Certain, depuis un grand nombre d'années, de la réalité des manifestations supernormales, que nous avions nous-même vérifiées en des milieux variés, avec des sujets différents et une méthode rigoureuse, nous ne nous sommes pas un seul instant retiré de la lutte, tendant avant tout à porter sur le terrain des recherches les représentants les plus considérés de la science, convaincus que leur adhésion à la réalité des phénomènes métapsychiques aurait bientôt accru le nombre des chercheurs, et que notre œuvre aurait pu être secondée par de valeureux collaborateurs.

Avec cela, nous sommes persuadé que, les phénomènes médianiques dérivant de l'observation et non pas de l'expérience, comme l'a très justement remarqué M. Camille Flammarion, tout le monde peut apporter sa contribution à l'observation d'un fait.

On ne posséderait pas, en effet, cette riche et classique collection d'épisodes sur la télépathie renfermés dans les *Phantasms of the Living*, si des personnes appartenant aux classes sociales les plus diverses, et désintéressées dans cette matière, n'avaient pas vu et observé, et si des savants comme Gurney, Podmore et Myers n'avaient pas recherché et recueilli.

A propos aussi des phénomènes médianiques, une rigoureuse observation, faite en des circonstances aptes à leur procurer l'empreinte de la vérité, peut être à la portée de tout le monde. Ceci n'empêche pas qu'il n'y a rien de plus répréhensible qu'un dilettantisme malsain produit par

une simple curiosité, dilettantisme qui est la cause éventuelle de préjudices d'autant plus grands que l'excitabilité psychique des observateurs sera plus grande. C'est pour cela que nous croyons, sans crainte de nous tromper, que le devoir des recherches difficiles incombe surtout à l'homme de science, dont la culture étendue lui a fait acquérir la sérénité nécessaire pour bien juger et apprécier. A lui, et principalement au psychologue, qui cultive la branche du savoir qui se prête plus que tout autre à la solution de ces difficiles problèmes, est échue cette charge compliquée. Malgré cela, notre opinion diffère complètement de celle du professeur Morselli, lorsqu'il prétend que le droit de prononcer la parole décisive soit exclusivement réservé à la psychologie, et surtout à celui qui dispose du titre académique de psychologue. Nous convenons avec lui que la solution de ce problème ardu est enfermé dans la psychologie ; mais nous ne pouvons le suivre lorsqu'il assigne exclusivement à ceux qui peuvent étaler une sanction universitaire spéciale le droit d'avancer un jugement bien fondé.

Et les circonstances nous donnent pleinement raison. Si nous nous arrêtons, en effet, aux pages les plus magistrales de psychologie qui se rapportent à l'argument du médianisme, nous voyons les noms d'un Robert Hare, d'un Oliver Lodge, d'un Barrett, d'un Ermacora, d'un Crookes, qui furent, ou sont, des physiciens insignes, ainsi que d'un Du Prel, philosophe et médecin ; d'un Zöllner, astronome; d'un Hodgson, d'un Myers, philosophes et lettrés ; d'une Mrs. Verrall, professeur de langues classiques ; d'un Gurney, d'un Aksakoff, d'un Podmore, dépourvus de titres académiques ; Sidgwick, William James et Hyslop ont été presque seuls à être professeurs de psychologie.

En fermant avec ces considérations la dernière partie de cet travail, nous déclarons que nous n'avons pas eu la prétention d'y exposer des choses nouvelles, et d'autant moins d'y venir à des déductions d'une valeur absolue. Notre but principal fut d'exposer des faits qui tendent à prouver la réalité des phénomènes physiques du médiumnisme, si discutée, en nous limitant, dans l'énonciation, aux règles les plus rigoureuses de la précision scientifique, et en nous

conformant dans les déductions aux lois dictées par la logique.

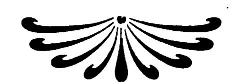
Nous savons que des auteurs éminents se préparent à présenter au public le résultat de leurs recherches. Qu'ils viennent. Nous les attendons avec un esprit serein et un réel intérêt, tout prêt à modifier nos idées si les argumentations des autres réussissent à nous convaincre, et prêt aussi, dans les limites de nos connaissances, à les discuter si elles ne nous semblent pas conformes à nos convictions. Nous ne nous sentons pas animés par des idées préconçues d'aucune sorte; la vieille maxime : *Amicus Plato*, *amicus Cicero*, *sed magis amica veritas*, est notre devise constante.

Le désir que nous formulons, cependant, est que l'on poursuive avec assiduité et persévérance la route des importantes investigations scientifiques, dans le but de porter sur le terrain de la réalité phénoménique ceux qui sont encore tourmentés par le doute, et qu'en multipliant le nombre des chercheurs on accentue le heurt des opinions.

Il n'y a point de luttes plus fécondes que celles qui sont capables d'écarter les ténèbres de l'inconnu. Mais que ces luttes soient toujours loyalement soutenues, sous l'empire du respect réciproque et de la réciproque tolérance.

Docteur Giuseppe Venzano.

Mai 1907.



CORRESPONDANCE

La xénoglossie de Miss Laura Edmonds. (1)

MONSIEUR DE VESME,

Dans votre dernier article, si justifié, vous parlez du cas remarquable de xénoglossie de Miss Laura Edmonds et vous écrivez ce qui suit :

« De temps à autre, la jeune fille prononçait des paroles et des phrases de grec, ce qui permit à M. Evangélidès de demander s'il pouvait lui-même parler grec. Il ne parlait en effet l'anglais qu'avec difficulté. La conversation se poursuivit en grec de la part de M. Evangélidès et alternativement en grec et en anglais de la part de miss Laura. »

Plus loin :

« Faisons un effort d'acrobatisme métapsychique. Supposons qu'Evangélidès avait reçu télépathiquement la nouvelle de la mort de son fils, et que cette connaissance était restée latente dans son cerveau, jusqu'au moment où la clairvoyance de Miss Laura était venue l'en dénicher, avec ce qui se rapporte à Marc Botzaris et tout le reste. Seulement il ne serait pas logique d'attribuer le don de parler grec chez le médium et sa connaissance de la mort de l'enfant à deux causes distinctes. Or comment Miss Laura parlait-elle le grec ? On n'a point encore forgé d'hypothèses pour expliquer ce phénomène. »

Permettez-moi donc d'en présenter une.

Rien ne prouve qu'il s'agisse de clairvoyance dans le cas en question, on peut parfaitement admettre (attendu qu'il y en a

---

(1) Cette lettre, qui se rapporte à un article paru dans notre livraison du mois de juin dernier, n'a pas pu être insérée dans le numéro de juillet par manque de place.

d'autres cas) que la subconscience de M. Evangélidès, qui, comme vous l'admettez, pouvait connaître la mort de son fils, l'ait communiquée par télépathie subconsciente au médium ; mais alors, comme vous l'ajoutez, il ne serait pas logique d'attribuer le don de parler grec chez le médium et sa connaissance de la mort de l'enfant à deux causes distinctes.

Donc Miss Laura parlait le grec pensé subconsciement par M. Evangélidès.

Il faisait lui-même les demandes et les réponses, comme cela nous arrive en rêve.

Je ne vois qu'une objection à faire à cette hypothèse.

La pensée subconsciente de ce monsieur pouvait se communiquer directement au médium, qui l'aurait objectivée en anglais, mais non en grec qu'il ne connaît pas.

Or rien ne prouve qu'une pareille transmission soit possible, et psychologiquement son existence même est impossible : Pas de pensées pures, pas d'idées sans images.

Donc cette objection est à écarter, presque à priori. Mais cela n'est pas nécessaire, car en admettant même qu'une pareille pensée existe (bien qu'inconnue des psychologues !) et qu'elle peut se transmettre, ce qui est, à mon avis, un des plus importants problèmes que l'étude de la télépathie résoudra, il y a une chose dont nous sommes sûrs, c'est que la pensée peut se transmettre et se transmet par images. (J'en citerais des cas si avec vous pareille chose était nécessaire.)

Ces images sont visuelles, auditives etc...

L'idée d'une semblable transmission nous serait donnée par une téléphonie et une téléphotographie sans fil.

Or la pensée de M. Evangélidès s'est transmise sous forme graphique, ou dans ce cas sous forme d'images auditives de mots grecs, plus facilement même qu'elle le faisait en anglais.

Cela me semble théoriquement possible, et bien plus probable que l'existence d'une conscience pure.

Vous savez trop combien je serais désireux d'y croire, pour m'en vouloir de la liberté que je prends en vous présentant cette objection.

Bien à vous,

R. Warcollier.

Paris, 10 juillet 1907.

Ce n'est pas à nous de nous effaroucher de la hardiesse de l'explication avancée par M. Warcollier. Nous devons la prendre en considération comme toute autre hypothèse. Seulement, il ne nous est pas permis de la discuter ici d'une manière si ac-

cidentelle, alors qu'elle demanderait un examen long et minutieux. Nous devrions en effet rechercher si, comme l'affirme M. Warcollier, « la pensée peut se transmettre et se transmet par images », ou si cette image n'est pas une forme symbolique prise par l'idée en passant de la subconscience à la conscience normale du percipient, etc.

Mais nous nous bornerons à faire remarquer qu'en certains cas (qui auraient peut-être, il est vrai, besoin d'être soumis à un plus strict examen critique), l'hypothèse de M. Warcollier ne peut pas s'appliquer. Parmi les cas recueillis par le même juge Edmonds, il nous suffira de citer le suivant, rapporté par M. John Young, de Chicago :

« ... Pendant quelque temps, ma femme se trouva sous l'influence d' « esprits » allemands ; elle parla et chanta en allemand plusieurs soirées consécutives. *Personne de notre cercle ne comprenait l'allemand.* Désireux de m'assurer du fait, j'invitai un docteur allemand, M. Euler, à venir chez moi et me donner son avis. Il vint deux fois et s'entretint avec le médium, en allemand, pendant plus d'une heure à chaque visite, etc. » En d'autres occasions, Mme Young parla l'espagnol et l'italien. C'était une ouvrière qui n'avait reçu d'autre instruction que celle des écoles primaires.

Sans doute, l'authenticité de ce dernier cas n'est pas aussi solidement prouvée que celle du cas de Miss Laura Edmonds. Si aucun doute n'était possible à ce sujet et si toute hypothèse du genre de celle émise par M. Warcollier devait être sans plus écartée, la théorie spirite ou une autre théorie spiritualiste quelconque s'imposerait absolument. On sait que nous ne sommes pas de cet avis. Ce qui formait la conclusion de notre article et qui a donné lieu à la lettre si intéressante de M. Warcollier n'est pas moins exact, c'est-à-dire combien il serait prématuré et anti-scientifique de condamner comme absurde telle ou telle théorie dans l'explication d'une phénoménologie complexe, dont nous ne comprenons pas encore le premier mot.

VESME.



QUELQUES FAITS

Les phénomènes psychiques et les animaux.

Lettre de M. Tschinsky à M. Camille Flammarion.

Mon cher Maitre,

Je me fais un devoir de vous communiquer une observation qui apporte un document nouveau à votre enquête générale sur les phénomènes psychiques. Je ne me départirai pas d'un point de la stricte vérité.

J'étais sous-officier à Saint-Pétersbourg, content de mon service, fortune suffisante, bien portant, mais un peu fatigué, n'ayant du reste à me plaindre de rien ni de personne, et ne buvant jamais de boissons alcooliques, ni même de bière.

C'est à 2 heures après minuit que se passa le fait suivant. J'habitais un appartement de la Couronne composé de trois pièces. J'étais seul, tout à fait seul, sauf deux compagnons chéris : un chien et un chat. Je lisais un livre. Les portes des chambres étaient fermées simplement, et la porte d'entrée était fermée à clef.

Tout à coup, une des portes de l'appartement s'ouvrit avec violence, comme si elle avait été poussée par une force invisible. Au même instant, mon chien se jeta en aboyant vers la porte et fit semblant de poursuivre quelqu'un dans la pièce voisine. J'appelai : « Qui est là ? » N'ayant reçu aucune réponse, je pris une bougie et visitai l'appartement sans trouver personne.

Cependant le chien continuait à aboyer sur quelqu'un.

Le chat, de son côté, faisait le gros-dos, hérissait ses poils et regardait avec persistance vers la porte ouverte.

Je rappelai le chien, mais il ne m'écouta pas, ce qui ne lui arrivait jamais.

Je sentis moi-même la présence d'un être invisible, mais sans pouvoir m'expliquer mes sensations.

Deux jours après, au même endroit où cette porte s'était ainsi ouverte mystérieusement, je fus frappé de paralysie (apoplexie cérébrale). Mon chien m'est resté attaché et n'a jamais voulu se séparer de moi.

Six mois de lit à l'hôpital. Une nuit, étant encore malade, je sens une main qui passait dans mes cheveux en sens inverse. Voulant me rendre compte de l'auteur de cette farce, je fis semblant de dormir, et lorsque je sentis de nouveau la main étrangère dans mes cheveux, je sautai du lit, mais je ne trouvai personne dans la chambre. Je me recouche et voilà mon lit qui se soulève et se secoue avec violence. J'en ai été si effrayé que, quoique encore malade, je m'empressai, dès le lendemain, de quitter ma chambre d'hôpital.

Depuis sept ans que ces faits me sont arrivés, je n'ai jamais rien éprouvé d'analogue. J'ai actuellement trente-trois ans.

TSCHINSKY.

Bruits inexpliqués coïncidant avec une mort [1].

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Lectrice de vos *Annales* si judicieusement documentées, il me paraît intéressant de vous signaler le fait suivant qui, rapproché d'observations analogues, peut servir à trouver les lois qui régissent ces phénomènes si mystérieux.

---

(1) Nous devons à l'amabilité de M. Camille Flammarion cette lettre, qui est destinée à prendre place parmi les documents de l'enquête sur les phénomènes psychiques, que notre éminent collaborateur continue toujours, malgré l'apparition de son dernier ouvrage, grâce à des communications qui lui parviennent de tous les points du globe.

N. de la R.

Le curieux événement que voici a été observé vers la fin de l'année 1906, en septembre ou octobre, dans la ville d'Annecy.

Une jeune femme, mariée, depuis un an, atteinte de phtisie pulmonaire, se sentant un jour plus fatiguée que de coutume, n'était pas sortie de chez elle, contrairement à son habitude, et avait même accepté que son mari restât à son chevet. Une de ses amies, Mme Balemand, âgée de vingt ans, était venue aussi lui tenir compagnie. Le mari, voyant sa pauvre malade près du terme fatal, redoutait de la voir mourir sans les derniers sacrements ; mais, d'autre part, il n'osait appeler un prêtre, de crainte d'effrayer sa femme qui, pas dévote du tout, et ne se doutant nullement de la gravité de son état, refusait toute intervention religieuse.

Cependant, on avertit discrètement un prêtre. Celui-ci vint auprès de la mourante comme par hasard, pour lui faire visite. Dans la conversation, il lui parla de la confession. Mais elle répondit que, ne croyant pas mourir prochainement, elle réfléchirait sur les dispositions qu'elle pourrait prendre plus tard. Pourtant, elle consentit à ce qu'une messe fût dite pour elle. Le prêtre la bénit et se rendit immédiatement à l'église. Pendant qu'il disait la messe, la jeune femme poitrinaire mourut. Son mari et son amie, Mme Balemand, assistaient à ses derniers moments. Or, quelques minutes après le décès, ils entendirent *trois grands coups* frappés dans la porte. Le mari alla ouvrir et demanda qui avait frappé. Pas de réponse. Personne. Il s'en retourna s'asseoir auprès du lit de la morte. Pour la seconde fois, *trois coups violents* résonnèrent dans la porte. Celle-ci fut de nouveau ouverte. Toujours personne...

Mme Balemand, de qui je tiens ce récit, est une femme très saine d'esprit, point superstitieuse, pas dévote, et qui a été si profondément impressionnée par ce fait dont elle a été témoin que, depuis ce jour-là, elle n'a plus jamais osé entrer dans l'ancien logement de son amie défunte.

GABRIELLE RENAUDOT,
Membre perpétuel de la Société astronomique de France.

Vision coïncidant avec la mort d'une personne.

Je crois qu'il ne sera pas inutile que je vous raconte un fait qui m'est arrivé il y a quelque temps, bien qu'il ne me soit malheureusement pas possible d'appuyer mon récit par des preuves; j'étais seule quand cela s'est passé; alors même qu'il y aurait eu du monde auprès de moi, j'aurais évité d'en parler. Vous comprendrez en outre, Monsieur, que le nom de la dame qui m'est « apparue » doit rester absolument secret; c'est pourquoi je me limite à la désigner par le pseudonyme de « Mme Ram ».

A Vienne (Autriche), vers le 15 décembre dernier (je ne peux pas préciser la date), j'ai lu dans le *Figaro* que Mme Ram était de passage à Paris. Sachant que cette dame avait été très malade depuis quelques années, et avait été forcée d'habiter le Midi, je pensais seulement : Elle va mieux et va pouvoir rentrer dans son appartement à Paris.

Ne la connaissant pas personnellement — ne l'ayant jamais vue — je n'y pensais plus.

J'avais, en effet, désiré faire sa connaissance, puisque, comme moi, elle aimait la musique et s'intéressait aux jeunes musiciens d'avenir, mais des circonstances indépendantes de notre volonté nous avaient empêchées de nous rencontrer.

Le soir du 28 décembre 1906, un peu après 11 heures, étant couchée dans une chambre faiblement éclairée de la lumière électrique de la rue, qui pénétrait par les interstices des volets, j'ai senti que quelqu'un se tenait à côté de mon lit. Ouvrant les yeux, j'ai vu très distinctement, malgré la demi-obscurité de la chambre, une grande femme, très maigre, le visage long et décharné, cheveux blonds mais grisonnants, coiffure relevée, yeux clairs, très proéminents, habillée d'une robe écrue, garnie de dentelles, qui me regardait fixement mais avec beaucoup de douceur. Immédiatement j'ai pensé que cette personne venait de l'au-delà, autrement je n'aurais pas pu distinguer ces détails. Elle prenait dans les siennes mes deux mains, me tirait vers elle, en me disant d'une voix voilée : « N'aie pas peur.

Je suis Hélène Ram. Je viendrai vous prendre. Nous n'avons pu lier connaissance dans cette vie, mais nous serons ensemble dans l'autre monde et nous ferons de la belle musique ensemble. »

Puis elle disparut. Ma pendule de voyage sonnait bientôt la demie de minuit. Pendant une heure mes mains restaient moites et glacées comme les siennes. D'habitude je les ai sèches et un peu chaudes.

Je me suis dit : Tiens, comme c'est drôle — je ne l'ai pourtant pas rêvé — car je n'étais pas endormie.

Quatre jours après, j'ai reçu de Paris d'une de ses amies intimes une lettre disant : « Je suis désolée de la mort de ma pauvre Hélène Ram, qui s'est éteinte à Hyères, le 28 décembre, à 4 heures du matin. »

Donc, ce n'est pas au moment de sa mort que l'apparition s'est produite, mais vingt heures après. C'est peu probable qu'en mourant elle ait pensé à moi, et de mon côté je ne l'attirais certainement pas par la force de ma pensée puisque je ne pensai nullement à elle.

J'écrivis alors à une amie mutuelle, miss R., lui demandant des renseignements sur Mme Ram, afin de rechercher si l'aspect de cette dernière correspondait bien à celui de l'apparition. Ma lettre n'a pas été conservée, mais je garde à votre disposition la réponse de miss R., qui me déclare que ma description de la forme que j'ai vue correspond exactement à l'aspect de la défunte.

Veuillez agréer, monsieur, etc.

X. Y.

Trois rêves prémonitoires.

C'est avec plaisir que je vous envoie les récits des rêves dont je vous ai parlé. Le premier a été contrôlé par ma mère (décédée), mes frères et sœurs, ma femme, et une vieille bonne; le deuxième par ma femme et mon frère ; le troisième par ma femme et mon frère.

Je vous les raconte le plus brièvement possible, mais en tâchant de n'omettre aucun détail, fût-il banal ou baroque.

I

Le 8 juin 1887, je vis ma grand'mère morte, étendue dans son lit, ayant une figure souriante comme si elle dormait. A la tête de son lit et au-dessus, un soleil resplendissait. Au milieu de ce soleil je lus distinctement 8 *juin* 1888, la date du jour et du mois placée au-dessus de celle de l'année. Je ne m'éveillai pas (comme il aurait pu se faire) sous l'impression produite par ce cauchemar ; mais le lendemain, obsédé par ce rêve, j'en fis part à ma mère. Celle-ci calma mes appréhensions du mieux qu'elle put, me disant que les rêves ne signifiaient rien, etc., etc. Bref, on n'en parla plus, mais ma mère le nota cependant ; mes frères et sœurs ont vu cette annotation et, plus tard, ma mère le racontait bien souvent.

Un an après, le 8 *juin* 1888, ma grand'mère mourait en un quart d'heure. Ce qui me frappa, ce fut le calme de son visage, calme que j'avais constaté, un an avant, dans mon rêve.

HENRI BUISSON.

Nous, soussignés, certifions avoir eu connaissance de la mort de notre grand'mère un an avant sa mort, par un rêve fait par notre frère Henri et consigné par notre mère sur une note.

En foi de quoi, nous signons pour confirmer l'authenticité de ces faits.

MME HENRI BUISSON. — MME RENÉ PÉPIN-BUISSON. — R. BUISSON. — P. BUISSON. — M. GUITOUX (1).

II

Dans la nuit du 21 au 22 mars 1907, je vis ma mère, non pas morte, mais très mal ; et ce qui me surprit, ce fut de voir que le docteur qui était à côté d'elle était le docteur

(1) La signature « M. Guitoux » est celle d'une vieille bonne depuis plus de trente-cinq ans au service de la famille. — H B.

Renou. Or ce docteur, médecin de la famille depuis plus de trente ans, était mort depuis plus d'une année. J'avais beau chercher, je ne parvenais pas à m'expliquer sa présence à la maison. Le lendemain matin, je fis part de mon rêve à ma femme, qui, naturellement, n'y attacha aucune importance, attendu que, la veille, nous avions reçu une lettre de notre sœur disant que tout allait bien. Le 22 au matin (le même jour donc) vers 9 heures nous recevons une dépêche : « Mère très mal. » Je pars, j'arrive à Saumur à 1 heure ; elle était morte à midi trente.

III

Dans la nuit du 9 au 10 avril dernier, ma concierge vient frapper à ma porte et me dit : « Monsieur, je vous donne congé par ordre du préfet de police, parce que vous avez de la lumière chez vous après 9 heures. » Étonné, je regarde dans la rue et effectivement j'aperçois M. Lépine, dans un costume tel que je ris aux éclats. Je ne pouvais me figurer qu'on pût voir un préfet de police vêtu de la sorte. Veston cuir, petit chapeau mou, un pied dans un soulier, l'autre dans une pantoufle. Naturellement, je ne l'avais jamais vu dans cette tenue. Au même instant (toujours dans mon rêve) un incendie formidable éclate dans une maison voisine. Je sors et je vais porter main forte, j'ai même accompli des actes de courage extraordinaires.

Comme toujours, au réveil, je fais part de mon rêve à ma femme. La journée se passe : rien d'anormal. Or, le soir, nous étions à table, vers les 8 h. 1/2, lorsque tout à coup nous entendîmes les pompes passer, en même temps qu'une forte rumeur, venant de la rue, montait jusqu'à nous. Nous nous précipitons à la fenêtre et nous apercevons à notre gauche, dans l'avenue de Clichy, un immense incendie. C'était le lavoir de la rue Jacquemont qui brûlait. (Voir les journaux à cette date.) Quelques minutes après, je descendais et me rendais sur les lieux du sinistre. Après avoir traversé la foule et être pénétré en dedans du barrage, la première personne que je vis fut M. Lépine, en veston cuir, chapeau mou, et chaussé d'un soulier et d'une pantoufle.

J'ai appris par la suite que le préfet, ayant été blessé au pied, avait été obligé ce jour-là de se servir d'une pantoufle.

HENRI BUISSON, publiciste,
18 bis, rue Dautancourt, Paris.

Nous certifions que les rêves de M. Henri Buisson, concernant : 1° la mort de notre mère, 2° l'incendie du lavoir de la rue Jacquemont nous ont été racontés par lui la veille du jour où ces faits se sont produits.

MME HENRI BUISSON. — P. BUISSON.



ÉCHOS ET NOUVELLES

La bizarre histoire de la découverte du Saint-Graal.

Un soir du mois de juillet dernier, chez un haut dignitaire de l'Église anglicane, à Londres, eut lieu une réunion exceptionnellement intéressante. Quarante personnes, choisies par le maître de maison parmi les plus hautes illustrations de la politique, de la science et du clergé, étaient présentes, parmi lesquelles on peut citer le duc de Newcastle, lord Halifax, lord Hugh Cecil, le comte Brownlow, S. E. Whitelaw Reid, ambassadeur des États-Unis à Londres, le Rév. R.-J. Campbell, sir John Evans, Mrs. Myers, la veuve du savant qui employa la plus grande partie de sa vie à l'étude des phénomènes psychiques, et enfin sir Oliver Lodge et sir William Crookes.

Mr. Tudor Pole, un monsieur de trente ans, grand, sain, vigoureux, type parfait de *britighèr*, qui sur le camp du *cricket* a préparé ses muscles et ses nerfs à triompher dans la bataille de la vie, parla pendant plus de deux heures devant cette illustre assemblée. M. Pole est un *business-man* intelligent et carré, qui dirige à Bristol une grande maison d'importation en grains. Jusqu'au moment où les incroyables aventures que nous allons rapporter lui arrivèrent, il ne s'aperçut jamais de posséder une autre clairvoyance que celle des affaires et n'avait jamais entendu parler de télépathie, d'occultisme et d'autres sorcelleries de cette sorte.

Dans un coin de la chambre, où le public de M. Tudor Pole est réuni, est déposé sur une table un petit coffret aux parois de cristal, qui concentre sur lui tous les regards des assistants. Ce coffret renferme un vase en verre, d'une forme absolument inso-

lite; quelque chose comme un calice d'Eucharistie, mais plus bas et plus large, d'une couleur vert azur à riches reflets; on dirait que, dans la mince paroi du vase, un artiste exquis a introduit une imperceptible feuille d'argent, qui brille doucement à la lumière des lampes. Les collectionneurs et connaisseurs présents, qui ont caressé de la main et des yeux quelques milliers de vases aux ventes de Paris et de Londres, se déclarent incapables de définir l'exacte identité, la provenance et l'époque du vase en question. Quelqu'un le fait remonter à la civilisation phénicienne, un autre se demande si la noblesse archaïque de ses lignes ne devrait pas le faire attribuer à la plus ancienne période de la vitrerie vénitienne. Tout le monde est cependant d'accord pour reconnaître la grâce ineffable du calice mystérieux. C'est ce calice que M. Tudor Pole a miraculeusement retrouvé, obéissant à un avertissement intérieur net et réitéré.

Un certain soir, au commencement de l'année 1902, M. Pole rentrait chez lui avec la tête encombrée de calculs et de chiffres, lorsqu'une force interne, indéfinissable, le cloua pendant quelque temps immobile dans la rue: dans ce court intervalle, pendant lequel il lui sembla que toutes ses facultés étaient suspendues, il « reçut l'impression » que près de Glastonbury Abbey était enterrée une relique de nature sacrée. Le *manager* de grains ne fit pas plus attention à cette curieuse impression; mais l'impression revint, la petite voix claire lui parla encore dans son cerveau, de plus en plus forte, toujours pour lui rappeler que la relique sainte attendait près de Glastonbury Abbey qu'il allât la déterrer. L'étrange sensation atteignit sa plus grande intensité au mois de septembre dernier. Pendant ce mois, même au milieu des plus absorbantes occupations de son commerce, l'avertissement mystique se faisait sentir. L'impression qu'il gardait, c'est qu'il avait rêvé avec les yeux ouverts. Une fois, le rêve fut si vivant qu'il prit un vrai caractère hallucinatoire; *il vit* avec les yeux de l'esprit un endroit, dont il se souvint parfaitement, l'endroit où la relique était ensevelie, un petit ruisseau qui aboutissait à un étang, dans une fabrique qui devait s'appeler *Bride's Hill,* à un demi-mille de distance de Glastonbury Abbey. Près de la source ombragée d'où partait le ruisseau, il vit le petit vase enseveli, précisément celui qui était présenté à la réunion dans ce coffret.

Les nombreuses occupations de M. Tudor Pole lui empêchaient d'aller à la recherche de la fontaine et de la relique. Il dut y envoyer sa sœur avec deux dames de sa connaissance dont l'une se déclarait clairvoyante. Les trois dames retrouvèrent et identifièrent sans difficulté la fabrique de *Bride's Hill,* l'étang et la

source. Elles retournèrent courageusement la boue de la fontaine et y trouvèrent une petite croix, une chaîne d'or, un rubis et sous une large pierre, qui l'avait défendu des heurts et des regards humains, intact, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, le vase saint annoncé par la voix intérieure.

Leur étonnement fut tel qu'elles n'osèrent pas emporter le calice : elles le cachèrent de nouveau dans la fontaine, sous la pierre, et retournèrent à Bristol avec la croix, la chaîne et le rubis. Mister Pole apprit la découverte du vase sacré avec une froideur absolue, comme si cela avait été la chose la plus naturelle du monde, et il loua les trois dames de n'avoir pas enlevé la relique de sa cachette.

Tout cela paraît déjà assez inquiétant : et pourtant le côté merveilleux de l'histoire racontée par M. Tudor Pole ne commence qu'ici.

Lorsqu'on retrouva le vase dans la fontaine de *Bride's Hill*, M. Tudor Pole était en vague relation avec le docteur Goodchid, de Bath, pour l'avoir rencontré quelquefois chez un ami commun. Cependant, dans ces diverses rencontres, les deux hommes n'avaient jamais parlé de vases, de voix internes et de Glastonbury Abbey. Le docteur Goodchid étant un amateur d'antiquités très considéré, la sœur de M. Pole se rendit un jour chez lui et lui montra le rubis et les autres choses qu'elle avait emportées de la fontaine. Le docteur Goodchid observa ces objets pendant quelques secondes, regarda bien sa visiteuse au visage, puis avec une voix qui traduisait son émotion, il dit : « C'est moi qui ai mis ces choses dans la source de *Bride's Hill*, il y a plusieurs années ». Miss Pole décrivit alors le calice miraculeux et le docteur Goodchid reconnut encore en lui un vase qu'il avait caché à Gladstonbury, en 1898. Étonné de ces étranges coïncidences, le docteur Goodchid pria M. Pole de venir le voir à Bath et lui raconta par quelles romanesques aventures il avait confié le vase précieux au silence de la fontaine de Bride's Hill, ainsi que le rubis, la croix et la chaîne d'or.

Depuis bien des années, le docteur Goodchid, qui est très riche, passe l'hiver sur la « Côte d'Azur ». En 1885, un ami, qui connaissait sa passion pour la porcelaine et les vases artistiques, l'avertit que dans la boutique d'un tailleur de Bordighera il avait remarqué un vase qui ne lui semblait pas banal. Le docteur Goodchid alla chez le tailleur, vit le vase, comprit qu'il s'agissait d'une chose très intéressante et l'acheta pour 150 francs; lorsqu'il fut retourné en Angleterre, il le montra à son père qui voulut l'avoir.

Onze ans étaient passés et le docteur Goodchid ne pensait plus



au vase de Bordighera, mais il visitait tranquillement Paris, lorsqu'il lui arriva un cas mémorable de nature psychique. Pendant qu'au mois de juillet 1896, à l'*Hôtel Saint-Pétersbourg*, il s'apprêtait à sortir de sa chambre, il tomba en *trance*: une forme lui apparut et lui dit qu'il se trouvait en grand danger; que la coupe retrouvée par lui à Bordighera était la « Coupe de Notre-Seigneur » dont il s'était servi au dernier repas; que lorsque son père serait mort, il devait l'apporter à Glastonbury, d'où elle serait enlevée dix ans après et portée par le monde « pour la propagation de la foi de Jésus-Christ ».

L'année d'après, en 1897, le père du docteur Goodchid mourut et envoya au moyen d'un messager la coupe à son fils, qui ne se trouvait pas en Angleterre. Le docteur y retourna tout de suite avec le vase, se rendit à Glastonbury et, dirigé par des voix invisibles, le déposa dans les eaux de la fontaine de Bride's Hill. En 1900, il retourna à la source, mais il ne le trouva plus. Il y retourna tous les ans, mais jamais avec un meilleur succès : il ne la vit plus et n'entendit plus parler de la coupe du Saint-Graal qu'il avait confiée aux eaux de Glastonbury, jusqu'au moment où on lui fit connaître la découverte de la sœur de Mr. Pole. Il faut remarquer que la seule personne à laquelle il avait communiqué le secret de la coupe dans la fontaine a été son ami intime M. William Sharp, mort en 1905, dont il garantit la discrétion.

Cette histoire, racontée à son illustre auditoire par M. Tudor Pole, a paru dans les journaux de Londres, soulevant dans le public un intérêt incroyable.

Sir William Crookes s'est chargé d'étudier à fond cette émotionnante série de prodiges psychiques ; attendons l'explication qu'il donnera de ce mystère.

Il est à peine besoin d'ajouter qu'à notre point de vue, il ne s'agit guère de savoir si la coupe retrouvée est bien le légendaire Saint-Graal, qui selon la tradition, n'était d'ailleurs pas en verre, mais en émeraude. Ce qui doit nous intéresser est le cassi complexe de clairvoyance, ou de transmission de pensée, qui constitue la base de cet événement.

Hommages au professeur Morselli.

A l'occasion du 25e anniversaire d'enseignement universitaire de notre éminent collaborateur, le professeur H. Morselli, ses

admirateurs lui ont présenté un volume contenant 50 écrits inédits de savants italiens, parmi lesquels les professeurs Lombroso, L. Bianchi, Tamburini, Tanzi, etc. Ce volume est divisé en quatre parties : Psychiatrie, Neurologie, Anthropologie, Philosophie.

Les assistants du docteur Morselli et ses élèves lui offrirent en même temps une belle *targe* en bronze.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro les renseignements sur les expériences de quelques professeurs de l'Université de Padoue avec **le médium à « lévitations », M. A. Zuccarini.**

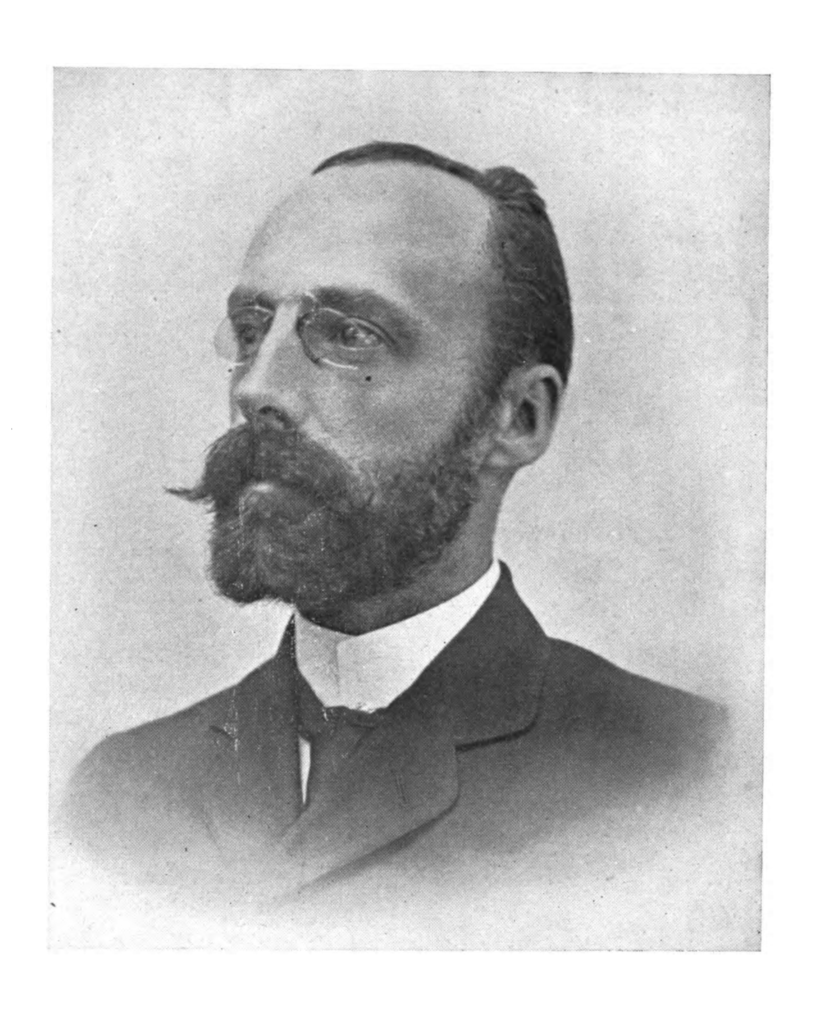
Au prochain numéro :

Ernest Bozzano : **Symbolisme et Phénomènes métapsychiques.**

Nous publierons de même dans la livraison de septembre la suite de l'article du professeur Bottazzi **avec plusieurs gravures.**

Le Gérant : Drouard.

26-8-07. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie



ERNEST BOZZANO

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année Septembre 1907 N° 9

ERNEST BOZZANO

Symbolisme et Phénomènes Métapsychiques

Au point de vue de l'abstraction scientifique et philosophique, tout est symbolique dans le domaine de la pensée, depuis la manière par laquelle les organes des sens entrent en rapport avec la réalité qui se cache derrière la représentation phénoménique, jusqu'au langage humain si élaboré, qui est une forme abrégée et conventionnelle d'un primitif et rudimentaire symbolisme mimique, verbal, graphique. L'art lui-même n'est qu'une forme élevée de symbolisme créé pour compléter les insuffisances du langage. La vraie, la grande poésie consiste à revêtir la pensée d'images symboliques capables de transmettre au lecteur des nuances de sentiments et des aspirations que l'on ne pourrait communiquer autrement. De même, les arts plastiques, au moyen de symboles représentatifs, s'efforcent d'objectiver dans le marbre ou sur la toile des états d'âmes ou des impressions de milieu imparfaitement communicables avec les formes communes de l'expression verbale. La musique, enfin, n'est que le plus sublime des symbolismes; ce sont des aspirations et des intuitions de l'âme traduites en termes de vibrations harmoniques; on serait presque tenté de la définir : « une révélation d'états d'âme *syntonisant* avec la réalité supersensible. »

Ce que j'ai dit était afin de rappeler qu'au point de vue exprimé plus haut la « psyche » humaine existe et s'explique en un monde de représentations purement symboliques, et que par conséquent il n'est pas possible de traiter un argument si vaste en rapport avec les manifestations métapsychiques sans en restreindre d'abord la portée à cette unique catégorie de faits que l'on désigne généralement sous ce nom — ce que je me suis proposé de faire dans le présent article.

Afin d'éclaircir toute ambiguïté, il faut commencer par en tracer les limites en spécifiant ceux de ces cas qui devront être considérés comme symboliques, dans la vraie signification du mot.

On désigne sous le nom de manifestations de symbolisme métapsychique les cas où, par voie subconsciente ou médianique, une idée est exprimée au moyen de perceptions hallucinatoires, ou de représentations idéographiques, ou de formules de langage différentes de l'idée que l'on voulait transmettre, mais capables de la suggérer indirectement ou conventionnellement. En d'autres mots, il s'agira de symbolisme métapsychique toutes les fois qu'une idée sera transmise au moyen de *représentations* qui ne sont pas des *reproductions*.

Les voies sensorielles par lesquelles s'extrinsèquent les manifestations symboliques sont déterminées par les idiosyncrasies propres à chaque percipient, idiosyncrasies qui constituent la voie par laquelle une manifestation métapsychique rencontrera le moins de résistance. Ainsi un même « message » subliminal se manifestera sous la forme d'objectivation figurée dans un sujet visuel, sous la forme d'automatisme écrivant ou idéographique dans un sujet moteur, sous la forme acoustique dans un sujet auditif et sous la forme d'hallucinations simultanées de ces sens différents dans un sujet mixte.

De même, les formes particulières très variées que prennent les manifestations en question sont, dans la plupart des cas déterminées par voie d'association spontanée, et en raison des degrés d'intelligence, d'instruction, d'éducation propres au percipient, ainsi qu'en raison de l'état d'âme dans lequel il se trouve, ou des idées préconçues et des superstitions particulières de l'ambiant dans lequel il vit.

Il existe d'autres cas cependant où ces formes de symbolisme, loin de surgir chez le percipient conformément aux lois psychologiques connues d'association par contiguïté et par similarité, semblent au contraire surgir dans sa conscience d'une manière indépendante, comme provoquées par une volonté subconsciente *sui generis*, ou même extrinsèque, volonté souvent impuissante à transmettre l'idée autrement qu'avec des symboles, mais bien souvent agissant ainsi avec intention. Ce sont les cas qui méritent le plus d'attention et d'étude.

Étant donné le nombre illimité de manifestations de ce genre, on comprend aisément qu'il n'est pas possible de procéder à une classification de cas conformément aux symboles qui se déterminent ; il ne reste donc qu'à les étudier en suivant l'ordinaire classification ascendante de la phénoménologie métapsychique d'ordre intellectuel.

Dans ma revue des cas, je n'en citerai qu'un nombre assez restreint pour chaque catégorie, en les faisant suivre par quelques commentaires indispensables.

CAS DE PSEUDO-SYMBOLISME.

Il sera utile avant tout d'exposer plusieurs cas spéciaux qui, bien qu'ils diffèrent fondamentalement des phénomènes de symbolisme proprement dits, peuvent être facilement confondus avec eux. Dans les cas dont il s'agit, la représentation figurée, au lieu de suivre une perception supernormale ou non sensorielle, est consécutive à une perception sensorielle normale ; elle est donc de nature purement hallucinatoire, et le mécanisme psychique qui a causé le phénomène se détermine probablement par l'effet d'une association anormale (non pourtant pathologique) entre deux centres sensitifs destinés à fonctionner séparément.

Les phénomènes d'*audition colorée* étudiés par Galton, phénomènes trop connus pour que j'en puisse parler, appartiennent à cette catégorie.

Voici un cas analogue, très curieux et très intéressant, d'*audition figurée*.

1er CAS. — Miss G... raconte ce qui suit relativement aux

impressions qu'elle ressent pendant l'audition d'un morceau de musique :

Les notes d'un hautbois font apparaître devant moi une blanche pyramide, ou mieux un obélisque au sommet pointu, sommet qui devient plus aigu lorsque les notes sont fortes, plus plat lorsqu'elles deviennent graves. Quand les notes sont fortes, je vois l'obélisque d'une forme nettement définie et solide ; quand elles sont faibles, d'une forme vague et vaporeuse. La gamme entière du violoncelle, les notes hautes de la contrebasse, de la trompette, du trombone et les notes basses de la clarinette et du violon me font voir une sorte de ruban blanc, fibreux et onduleux. Le son du cornet à piston présente à mon regard une succession de cercles blancs gradués et réguliers qui sont superposés l'un sur l'autre ; plus l'intensité du son est grande, plus les cercles sont larges et distincts. Ceux-ci, ainsi que le ruban, passent devant moi en ligne horizontale ; au contraire, l'obélisque semble s'avancer vers moi par son sommet.

Dans un orchestre, alors que les violons attaquent seuls après que les instruments à vent ont eu le dessus pendant quelque temps, je vois souvent, mais pas toujours, comme une pluie fine de poussière ou de sable blanc et resplendissant... Toutes les fois qu'il m'arrive de bien connaître la partition d'un morceau de musique, ces différents effets *précèdent de peu* le son des instruments auxquels ils s'associent, avec cette différence pourtant que les formes visualisées apparaissent faibles et vagues jusqu'au moment où commence le son. Parfois lorsqu'un passage de hautbois prend un caractère intense et plaintif, le sommet blanc de l'obélisque, en tournant vertigineusement, m'approche de telle manière que j'ai l'impression qu'il va me blesser.

Je fais remarquer qu'en m'exprimant ainsi je n'entends pas décrire symboliquement un état purement mental, mais je veux dire que je *vois effectivement* l'obélisque, le ruban et les cercles. Le plus souvent, ils se présentent suspendus en l'air, à moitié chemin entre l'orchestre et moi, et me donnent une sensation de vif plaisir... Dernièrement, les notes d'un cornet m'impressionnèrent au point qu'au lieu de la succession habituelle de cercles formant une chaîne, l'air en devint rempli, ainsi que lorsqu'il est affolé de flocons de neige au cours d'un fort ouragan, et la confusion était telle que je me sentis prise de vertiges.

J'ai vingt-six ans et demi ; je suis absolument saine, et je l'ai toujours été (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 183).

2[e] CAS. — Pendant l'instant pré-agonique peuvent se

réaliser des phénomènes semblables en des personnes qui n'en avaient jamais subi. Voici un exemple d'*idéation figurée* qui s'est produit en de pareilles circonstances.

Louise Michel, la fameuse anarchiste, à peine guérie d'une violente fluxion de poitrine qui l'avait mise à deux doigts de la tombe, s'exprima ainsi à Robert Chauvelot, rédacteur du *Gil Blas* :

L'approche de la mort donne aux sens de l'organisme une sensibilité, une tension extraordinaire. Mais je peux vous assurer que pas un seul instant ma mémoire et mon cerveau ne firent défaut. J'examinais, je notais même ce que je ressentais, en observatrice patiente et méthodique ; j'analysai, pour ainsi dire, toutes les minutes de mon agonie. Dans ces moments-là, toutes les pensées se matérialisaient ; ainsi, la guerre russo-japonaise m'apparaissait comme une énorme mare de sang qui montait sans cesse jusqu'à moi. Les « temps », les temps nouveaux me semblèrent des crêtes très brillantes. Je comprends très bien ; vous direz que je suis visionnaire, et mettrez toutes ces matérialisations sur le compte de mon délire physique. Eh bien, détrompez-vous. Je conservai jusqu'au bout ma conscience nette et absolue. Je n'eus pas un seul instant de délire ; les médecins peuvent l'attester. (*Revue d'études psychiques*, 1904, p. 227.)

3[e] CAS. — Voici, enfin, un exemple de pseudo-symbolisme mixte dans une personne de grande intelligence et de profonde culture.

Miss X... (de la Society for P. R.), qui est douée de rares facultés métapsychiques, surtout pour ce qui se rapporte à la « cristalloscopie », écrit : « Même les chiffres, si je les entends seulement et ne les vois pas, s'associent en moi avec des sons musicaux, et ceux-ci, à leur tour, avec des combinaisons de couleur. Ensuite, toutes les idées ou souvenirs vers lesquels je tourne consciemment ma pensée sont visualisés, et en beaucoup de cas dramatisés, c'est-à-dire que mes tableaux prennent de la vie et du mouvement. » (*Proceedings of the S. P. R.*, XI, p. 123.)

Cette dernière circonstance fait supposer que des activités subconscientes commencent déjà à agir, et avec elles des traces réelles de symbolisme. En l'état actuel de nos connaissances à ce sujet, il est très difficile de dire jusqu'à quel point précis s'achève le phénomène d'interférence fonction-

nelle entre deux centres sensoriels, et où commence l'action véritable de la subconscience. De toute façon, le cas de Miss X... servira d'intermédiaire entre la première catégorie et la seconde.

CAS DE CRYPTOMNÉSIE SYMBOLIQUE.

Pendant le sommeil physiologique, les pensées et les souvenirs sont portés à prendre une forme emblématique et à se dramatiser : ce qui est dû à la suppression temporaire presque totale des perceptions périphériques ou sensorielles, et à l'inactivité des centres inhibitoires, avec la suppression conséquente d'une multitude de voies associatives modératrices entre les différents centres d'idéation. Dans ces conditions, chaque activité pouvant exister dans un centre psychique quelconque, n'étant plus arrêtée, s'intensifie de manière à prendre inévitablement une forme objective et active.

Cet état est propice à faire émerger accidentellement des abîmes de la subconscience les souvenirs les plus lointains, et les choses apprises, mais oubliées (cryptomnésie). Souvent l'objectivation de ces souvenirs prend une forme de représentation symbolique.

C'est Maury qui a le mérite d'avoir traité le premier ce thème d'une manière systématique. Dans le volume classique : *le Sommeil et les Rêves*, il cite deux cas de dramatisation symbolique en rêve avec psychogenèse cryptomnésique, qui lui sont personnels. Voici l'un d'entre eux :

1er CAS. — Dernièrement, le nom de « Mussidan » se présenta à ma pensée. Je me souvins que c'était le nom d'une ville de France, mais je sentais ignorer complètement où elle était située; ou, pour mieux dire, je sentais l'avoir oublié. La nuit étant venue, un certain individu se présenta devant moi en songe, et me dit qu'il venait de Mussidan. Je lui demandai où cette ville était située et il m'informa que c'était une localité importante de la Dordogne. A ce moment, je m'éveillai ; c'était le matin. Je me souvenais parfaitement du rêve, mais je restais sceptique relativement à ce que mon interlocuteur m'avait assuré. Le nom de Mussidan se présentait toutefois dans ma pensée dans les mêmes conditions qu'auparavant, c'est-à-dire que je sentais ignorer complètement où se trouvait la ville qui portait ce

nom. Je m'empressai de consulter un dictionnaire géographique, et, à ma grande surprise, je découvris que l'interlocuteur de mon rêve connaissait sa géographie beaucoup mieux que moi ; en d'autres mots, que je n'avais fait que me rappeler en songe d'une chose que j'avais oubliée en état de veille, et que j'avais mis dans la bouche d'un tiers, ce qui n'était en réalité qu'un souvenir à moi. (Œuvre citée, p. 142.)

2[e] et 3[e] CAS. — Un procédé identique de visualisation peut se réaliser à l'état de veille chez des personnes douées d'une sensibilité spéciale. On en trouve deux exemples typiques dans les deux cas qui vont suivre, tous les deux extraits des remarquables relations de Miss X..., sur ses expériences personnelles (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XI, p. 121 et vol. V, p. 512).

... Quelqu'un parla d'un hôte qui devait venir déjeuner le lendemain. Je fus de nouveau poussée à demander : « Est-ce Claire Stimpson ? » Cette fois aussi j'avais frappé au but. Jusqu'ici, je n'avais obéi qu'à de simples impulsions privées de n'importe quelle impression sensorielle. Les paroles *montaient spontanément à mes lèvres* : voilà tout. Mais lorsqu'un monsieur présent demanda l'orthographe du nom « Stimpson », qui est loin d'être un nom commun, j'eus une visualisation momentanée. Ce nom m'était connu comme appartenant à un certain négociant de Londres, qui le prononçait « Stimson ». Tout à coup, une carte de visite lui appartenant se présenta à mon regard et je vis que devant le *s*, un *p* se trouvait intercalé. « Avec un *p* », dis-je alors, pleinement sûre de moi ; ce qui fut trouvé exact.

Le second cas, qui s'est produit au moyen de la « vision dans le cristal », est analogue par la forme à celui de Maury, mais présente un caractère plus extraordinaire et est un exemple typique de cryptomnésie symbolique.

Il m'était arrivé d'avoir à citer la date de la naissance de Ptolomée Philadelphe, mais je n'arrivais pas à m'en souvenir, bien que je sentisse l'avoir connue et en quelque sorte associée à un autre important événement historique. Peu de temps après, je me mis à regarder dans le cristal et aussitôt je vis la forme d'un vieillard à longs cheveux et à barbe blancs, portant un costume à la façon d'un « Lyceum Shylock », lequel parais-

sait profondément absorbé à écrire dans un grand livre à fermoirs larges et massifs. J'avais beau chercher à deviner qui pouvait bien être cet individu et à quoi il était occupé, mais je n'y arrivais pas. Je pensai cependant que c'était une bonne occasion pour mettre en pratique un conseil que l'on m'avait donné, c'est-à-dire d'examiner à la loupe mes visions dans le cristal. Avec cette aide, je parvins à découvrir que le vieillard écrivait en langue grecque; mais les lignes s'évanouirent dès que je les regardai, excepté les derniers caractères tracés, qui étaient les chiffres latins LXX. A ce moment, il me vint dans la tête qu'il devait être l'un des Anciens Hébreux absorbés dans la « Version des Septante » et que la date de ce fait (277 après Jésus-Christ) correspondait à celle de la vie de Ptolémée Philadelphe ! — Je dois ajouter que, bien que le fait ne fût pas présent à ma mémoire en ce moment, j'avais appris la chronologie au moyen d'un système mnémonique où les chiffres étaient remplacés par des paroles et que la technique mnémonique pour cette date était: « Maintenant les Anciens Hébreux rédigent la Version en grec. »

Miss X.... ajoute les réflexions suivantes à son récit:

Il est facile de comprendre comment des visions pareilles arrivées à une époque de superstition, aient suggéré presque irrésistiblement l'hypothèse d'une intervention spirituelle. Le percipient, en recevant de cette manière des informations qu'il ne parvenait pas à reconnaître comme existant déjà dans son propre cerveau, les attribuait inévitablement à l'œuvre d'entités invisibles étrangères à sa personne.

4e CAS. — Je citerai, en dernier, un cas vraiment exceptionnel de cryptomnésie et de ratiocination symboliques en rêve ; le tout revêtant la forme d'une communication spirite. Le relateur du cas est le professeur Romaine Newbold qui le tint du percipient même, le professeur Hilpretch, peu de jours après qu'il lui fut arrivé. Le récit est long, ce qui me met dans la nécessité de n'en rapporter que les passages nécessaires.

Le professeur Hilpretch s'exprime ainsi dans sa relation :

Le soir d'un samedi de mars 1893, je m'étais fatigué longuement (comme je l'avais fait plusieurs fois dans la semaine) à une vaine tentative pour déchiffrer deux petits fragments d'agate de



provenance babylonienne, que l'on supposait être des restes de bagues pour les doigts. La difficulté paraissait insurmontable, parce que sur les fragments mêmes il n'existait que des résidus de caractères et de lignes et aussi parce que des douzaines de fragments analogues littéralement indéchiffrables avaient été retrouvées dans les ruines du Temple de Bel, à Nippur. De plus, je ne disposais pas cette fois des originaux, mais seulement d'un croquis tracé à la hâte par un membre de l'expédition envoyée en Babylonie par l'Université de Pensylvanie. Tout ce que je pouvais affirmer à ce sujet, c'est que ces fragments — en tenant compte de l'endroit où ils furent trouvés et des particularités des caractères cunéiformes — appartenaient à la période Cassite de l'histoire babylonienne (de 1700 à 1140 av. J.-C.). En outre, comme sur le premier des fragments la lettre initiale de la troisième ligne paraissait être Ku, je l'attribuai — avec un point d'interrogation — au roi Kurigalzu ; quant à l'autre fragment, je le jugeai indéchiffrable et partant le destinai à une page de mon livre où j'avais réunis tous les fragments inclassables. Bien que les épreuves d'imprimerie fussent déjà entre mes mains, j'étais bien loin de me sentir satisfait et ce soir-là, avant d'apposer un sigle sur la dernière feuille des épreuves, je m'étais longuement remis à la recherche du problème sans rien conclure. Fatigué jusqu'à l'épuisement, j'allai me coucher vers minuit et je fus pris aussitôt d'un profond sommeil. Il m'arriva alors d'être soumis au très remarquable rêve suivant.

Je vis un prêtre grand et maigre de l'ancienne Nippur préchrétienne, paraissant avoir une quarantaine d'années et revêtu de la chlamyde sacrée, qui me conduisit à la salle du Trésor du Temple située au sud-est de l'édifice. C'était une chambre petite, basse et sans fenêtres. Il s'y trouvait une large caisse de bois et partout des fragments d'agate et de lapis-lazzuli étaient répandus. Arrivés dans cette chambre, le prêtre me parla ainsi: « Apprends que les deux fragments d'agathe séparément classifiés par toi dans les pages 22 et 25 de ton ouvrage forment au contraire un tout unique et ne furent jamais des bagues de doigts. Voici leur histoire. Parmi les différents objets en agathe et lapislazzuli que le roi Kurigalzu (1300 av. J.-C.), envoya un jour au Temple de Bel, se trouvait un cylindre votif, en agate aussi. Quelque temps après, nous autres prêtres du Temple reçûmes à l'improviste l'ordre de préparer pour la statue du dieu Ninib une paire de boucles d'oreilles en agate. Nous fûmes pris d'une grande terreur, parce que l'agate manquait pour travailler et pourtant il fallait obéir à l'ordre reçu. Nous prîmes le parti de couper en trois morceaux le cylindre votif. Il en résulta trois

anneaux, dont chacun contenait une partie de l'inscription originale. Deux de ceux-ci servirent de boucles d'oreilles pour la statue du dieu et les fragments sur lesquels tu t'es fatigué à ce point sont les restes de ces deux anneaux. Si tu essayes de les réunir, tu auras la confirmation de ce que j'ai dit. Le troisième anneau n'a pas été retrouvé par vous et ne le sera jamais. » Ceci dit, le prêtre disparut. Je me réveillai en sursaut et racontai aussitôt le rêve à ma femme afin qu'il ne fût pas oublié. Le matin du dimanche, j'examinai de nouveau les fragments sous l'impression des renseignements obtenus et à ma grande stupeur, je vis que chaque particularité du rêve correspondait à la vérité, au moins pour ce que je pouvais juger sur ce que j'avais entre les mains. L'inscription originale du cylindre était ainsi: « Au Dieu Ninib, fils de Bel son seigneur, Kurigalzu, Pontife de Bel, offrit. » Le problème était finalement résolu.

Plusieurs mois après, le professeur Hilpretch fut envoyé en mission scientifique à Constantinople, où il put voir les originaux des fragments en question et rencontrer dans chaque détail la véracité de son rêve. Voici un passage de sa lettre.

Dès que j'eus rapproché les fragments entre eux, l'exactitude de mon rêve devint évidente *ad oculos*. C'est ainsi: ils n'étaient que des parties d'un même cylindre votif; et comme il s'agissait d'un morceau d'agate à large et belle veinure, l'ouvrier l'avait fortuitement taillé de manière à ce que la veinure blanche restât tout entière sur l'un des fragments et la grise sur l'autre. Cette dernière circonstance m'expliqua la description erronée qu'en donne le professeur Peters. »

Suivent ici les considérations du professeur Newbold, dans le but de démontrer comment le songe du professeur Hilpretch ne contient rien qui sorte des procès de raisonnement associatif auxquels il avait l'habitude de s'exercer quotidiennement. Pour abréger, je ne rapporterai que la dernière de ses considérations, puisque avec elle, la partie importante représentée par la cryptomnésie dans la dramatisation symbolique du songe est mise en évidence.

Alors que le professeur Hilpretch me raconta son rêve, il s'était déjà souvenu qu'avant lui le professeur John Peters l'avait informé de la découverte d'une chambre dont les murs

et le plafond n'existaient plus et dans laquelle se retrouvèrent les restes d'une caisse de bois et une grande quantité de fragments d'agate et de lapis-lazzuli. Il était sûr cependant d'avoir ignoré l'orientation de la chambre. A ce propos, il me conseilla d'écrire au professeur Peters afin de vérifier si l'orientation indiquée en rêve était correcte et si par hasard, le professeur lui-même se rappelait de l'avoir renseigné aussi sur ce point. Je m'exécutai et la réponse fut que l'orientation était exacte, mais que le professeur Peters avait minutieusement informé de toutes choses le professeur Hilpretch dès l'année 1891 et qu'il lui avait fourni le plan d'orientation de la chambre par rapport au Temple. Le professeur Hilpretch ne se rappelle absolument pas de cette dernière circonstance et il suppose plutôt que le professeur Peters l'en a informé verbalement, d'autant plus que, si le plan même lui avait été communiqué, il est sûr qu'on le retrouverait parmi ses papiers. Ce dernier point, du reste, n'a aucune importance, car on ne peut certainement pas songer à attribuer l'incident de l'orientation à des agents supernormaux. (*Proceedings of the S. P. R.*, pp. 14-18 et *Human Personality*, pp. 376-379.)

Ici finissent les considérations du professeur Newbold. Tous les lecteurs ne partageront probablement pas son opinion sur l'origine purement associative du songe. Je conseille néanmoins de vouloir d'abord lire et peser les arguments de ce professeur et de confronter ce cas avec ceux de Miss X..., et du docteur Maury, ce qui mettra en évidence que si les deux premiers exemples ne peuvent rationnellement être attribués à autre chose qu'à un phénomène de cryptomnésie compliqué de raisonnement subconscient, pour ce dernier aussi on devra accepter la même explication. Myers est aussi d'avis que les conclusions du professeur Newbold doivent être considérées comme suffisantes. Il ajoute à ce propos :

Si cet incident s'était passé à une époque moins critique que la nôtre (à n'importe quelle génération, peut-on dire, excepté à l'actuelle) quelle admirable preuve on aurait tirée du message du fantôme babylonien de ce qu'il collaborait effectivement avec les savants modernes à la reconstruction d'un temps éloigné! (*Human Personality*, vol. I, p. 134.)

SYMBOLISME TÉLÉPATHIQUE

Dans les cas de manifestations symboliques tirant leur origine d'une impulsion télépathique, ce que j'ai dit au commencement peut être appliqué aussi, c'est-à-dire que, dans la plupart des cas, les formes très variées et fantastiques avec lesquelles ils s'extrinsèquent, se déterminent par voie associative et en raison du degré d'intellectualité et de l'état d'âme du sujet, ainsi qu'en raison des idées préconçues et des superstitions particulières du milieu dans lequel il vit. C'est ce qui se vérifie d'ailleurs sous une forme moins caractéristique pour les perceptions télépathiques ordinaires, dans lesquelles l'impulsion externe génératrice du phénomène hallucinatoire tend à évoquer chez le sujet un contour d'images accessoires qui transforment la simple perception en un épisode plus ou moins complexe et en partie fantastique, dans lequel la perception même reste comme enchâssée. Dans tout cela, il n'y a rien de particulier aux perceptions métapsychiques seulement ; ainsi pendant le sommeil physiologique nous savons que la moindre perception sensorielle, au lieu de rester telle qu'elle est, provoque ordinairement des songes qui la revêtent de formes dramatiques plus ou moins trompeuses, mais cependant toujours en rapport avec la perception sensorielle génératrice et qui reflètent souvent sous une forme symbolique, l'état d'âme et les tendances secrètes du sujet.

A la rescousse des considérations exposées, il sera opportun de rapporter plusieurs expériences de transmission télépathique tentées avec succès par le peintre Bonatti, ami personnel du docteur Ermacora et rapportées par celui-ci dans la *Rivista di Studi psichici* (année 1896, p. 95). Dans ces expériences, nous assistons à la transformation subconsciente des conceptions télépathisées en formes symboliques à l'apparence tout à fait divergente, bien que conventionnellement correcte et ceci en harmonie avec les préjugés superstitieux propres au sujet. Je ne rapporterai de ces expériences que la partie qui nous concerne directement.

X... était une femme de trente ans environ, pas très robuste,

mais saine cependant. J'agissais lorsque je supposais qu'elle dormait dans sa maison, éloignée de chez moi d'environ un demi-kilomètre en ligne droite... X... n'a jamais rien su de mes expériences; elle me racontait habituellement ses rêves, qui pour elle ne sont que des symboles et auxquels elle attribue souvent la valeur d'avertissements ou de prémonitions.

Le 21 *novembre*, observant les mêmes conditions que le soir précédent, je suggère à X... la pensée suivante, avec l'intention qu'elle soit perçue par elle en forme de rêve : « Je pars de Padoue et je t'abandonne. » X... a rêvé cette même nuit qu'un chat noir tournait autour de sa chambre, et m'explique que « chat noir », selon la croyance populaire, est le symbole de la trahison. Cette signification de trahison, étant donné les idées de X..., est conforme à l'esprit de la suggestion faite.

2 *décembre*. — Suggestion : « Je suis mort. Tu m'entends te donner cette nouvelle, mais c'est mon esprit qui communique avec toi. » X... rêve de choses qui, pour elle, signifient : « larmes ».

7 *décembre*. — Suggestion : « Si dans l'année mes intérêts ne prennent pas une meilleure tournure, je me suicide. » X.. rêve de choses qui, pour elle, signifient : « chagrins ».

16 *décembre*. — Suggestion : « Prie Dieu pour qu'il me délivre du démon, qui, par ses tentations, fait échouer toutes mes affaires. » X... rêve de choses qui, pour elle, signifient : « âme en peine ».

11 *mars*. — Suggestion : « Je pense à mettre un terme à ma vie ; je suis fatigué. » X... rêve d'un chien qui la caressait. Elle dit qu'un chien signifie fidélité. Dans la suggestion faite, la pensée du mal qu'il y aurait à m'ôter la vie à cause de la douleur que X... aurait éprouvée, parce que je la laisserais seule et désolée, était très forte en moi. Peut-être perçut-elle uniquement cette seule pensée, secondaire en moi, ou bien, comme il arrive souvent dans ces rêves, elle ne se rappelle que de cette partie.

12 *mars*. — Suggestion : « Bientôt je t'épouse. Soyons gais. » X... rêve d'un enfant qui avait dans ses mains du raisin noir et des noix, et qui lui en donnait à manger. X... explique que l'enfant signifie « bonne nouvelle », et raisin noir « allégresse », mais elle observe que le raisin avait des grains verts, ce qui montre que de petits chagrins entraveront l'allégresse. Les noix signifient : « choses qui vont en fumée ». En faisant la suggestion, je pensais que les causes qui me décidaient au mariage étaient les bonnes conditions financières et l'espérance d'avoir toujours du travail. Les noix pourraient faire allusion au travail dont X...

désespère toujours, ou bien au mariage même, ayant, pendant que je faisais la suggestion, la conviction qu'il ne se réaliserait pas.

13 *mars*. — Suggestion : « Nous ne nous verrons plus. Le 18 mars, je vais en Amérique pour chercher fortune. » X... rêva d'un pauvre qui demandait l'aumône, d'une femme enceinte qui était dans une église, et d'un mort. Elle m'explique que le pauvre indique un individu qui se trouve dans le besoin, que la femme enceinte équivaut à « nouveauté », et l'église à « fortune ».

27 *mars*. — Suggestion : « Plusieurs de mes collègues ont retenu l'argent qu'ils devaient me donner. » X... a rêvé que « je pleurais ».

Les expériences ci-dessus représentent des cas de transformations d'impulsions télépathiques en formes symboliques d'une divergence extrême, et ceci s'accorde avec l'habitude spéciale de la percipiente de penser, même à l'état de veille, en termes symboliques.

En général, ce sont les formes les plus simples et familières à tous qui se présentent en substitution de l'idée télépathisée. Ainsi, dans la plupart des cas, une impulsion télépathique annonçant une mort sera symboliquement représentée par une bière. On trouve un bon nombre d'épisodes de ce genre dans cette catégorie, et plus encore dans celle qui s'occupera du symbolisme prémonitoire. Je me limiterai à en rapporter deux cas.

2e CAS. — Le relateur est le colonel Jones. J'extrais ce fait du volume II, page 173, des *Proceedings of the S. P. R.*

Dans l'année 1845, je me trouvais avec mon régiment à Moulmein, dans le Burnah (Inde). Le soir du 24 mars, j'étais avec d'autres invités chez un ami. Le dîner fini, nous nous réunîmes sous la véranda, et je conversais avec animation d'affaires locales, lorsque je vis, tout à coup, d'une façon très claire, une bière qui contenait la forme inanimée d'une de mes sœurs que j'aimais beaucoup, et qui était alors à la maison. J'interrompis ma conversation, de sorte que j'attirai tous les regards, et l'on me demanda ce que j'avais. M'efforçant d'ébaucher un sourire, je racontai ce qui était arrivé, et ma vision devint l'objet de plusieurs plaisanteries. De retour chez moi, je fis le chemin avec un officier beaucoup plus ancien que moi (le défunt major général George Briggs, en retraite, du corps d'artillerie de Madras,

alors capitaine), lequel, reprenant l'argument, me demanda si par hasard je n'avais pas reçu de nouvelles de ma famille, qui fissent allusion à quelque indisposition de ma sœur. Je répondis négativement, et j'ajoutai que la dernière lettre reçue était de trois mois antérieure à la date de ce jour. Il me conseilla alors de prendre note de ce qui était arrivé, parce qu'il avait déjà entendu parler d'autres fois de mystérieuses coïncidences semblables. Je suivis son conseil et lui montrai la note que j'avais écrite sur un almanach en face de la date du fait. Le 17 du mois de mars, je reçus des lettres de ma famille contenant l'annonce de la mort de ma sœur, mort qui s'était produite le jour précis de ma vision, c'est-à-dire le 24 mars 1845.

3e cas. — Le cas suivant est rendu plus remarquable par le fait qu'à un premier incident de perception symbolico-télépathique viennent se joindre deux autres incidents de perception télépathique ordinaire en relation collective avec le premier.

M. Hunter avait eu pour nourrice une femme à l'ancien système, qui l'aimait davantage que ses propres fils ; elle se nommait Mrs. Macfarlane. Dès qu'il s'était marié, elle s'était affectionnée à sa femme, à laquelle elle avait tenu compagnie pendant un voyage de M. Hunter dans les Indes. Au mois de juin 1857, Mrs. Hunter partit pour une ville d'eaux, et laissa à la garde de Mrs. Macfarlane une cassette de valeurs. Un soir du mois d'août, Mrs. Hunter se trouvait chez elle en compagnie de plusieurs amis, lorsqu'elle eut besoin de se rendre dans la salle à manger. En passant devant la porte ouverte de sa chambre, elle se sentit irrésistiblement poussée à regarder dedans, et vit une large bière déposée sur le lit, au pied duquel se tenait assise une vieille grande et forte qui regardait fixement cette bière même. « Je retournai tout de suite sur mes pas, écrit-elle, informant mes hôtes de la vision que j'avais eue, ce qui fut accueilli par de grands éclats de rire, auxquels je ne tardai guère à me joindre aussi. Malgré cela, j'avais réellement vu, et j'étais en état de décrire le vêtement qu'endossait la vieille de ma vision.

« Dès que mes hôtes eurent pris congé de moi, je me rendis comme d'habitude visiter une dernière fois la chambre des enfants, et je remarquai que la gouvernante semblait agitée et bouleversée. Quand je voulus partir, elle vint derrière moi, et finalement me parla ainsi : « Madame, je suis très impressionnée « par une chose étrange qui m'est arrivée. A 7 heures, ce soir, « je me rendis à la cuisine pour l'eau, et, me retournant, j'aper-

dans la salle d'entrée du couvent. On chantait les psaumes, et je vis tout à coup, suspendue devant moi à très peu de distance, une enveloppe à bords largement rayés de noir. C'était le « signe fatal », annonce de mort pour l'un de mes parents ou amis. J'écrivis tout de suite à ma mère en demandant des nouvelles. Aucune nouvelle de mort ne me parvint ce jour-là, et je finis par ne plus faire de cas de ce qui était arrivé, pensant qu'il ne s'agissait cette fois que d'une simple vision optique. Cependant, la malle des Indes ne tarda pas à arriver avec une lettre de mon frère qui m'annonçait la mort subite de l'un de mes neveux. Il était mort le jour même de ma vision, et, en tenant compte de la différence de longitude, presque au même moment.

Une autre fois, je rêvai que je me trouvais à la maison, et qu'une femme s'avançait vers moi, tenant entre ses mains un plateau contenant une lettre entourée de larges bords de deuil. Je pris cette lettre au « signe fatal », mais je ne parvins pas à reconnaître la femme, bien que je sentisse que c'était une domestique. Je racontai le songe à ma sœur, et nous essayâmes tous les deux en vain d'en interpréter la signification. Après quelques jour, ma sœur reçut la nouvelle de la mort subite d'une servante qui avait quitté notre service peu de temps avant. (Ernest A. Jietkens, dans *Light*, 1901, p. 549).

Les exemples énoncés jusqu'ici se rapportent exclusivement à des cas de *visualisation* symbolique, mode de manifestation qui est de beaucoup la plus fréquente en comparaison de ceux d'ordre auditif, graphique et mimique. Cela, probablement, est dû en partie aux conditions spéciales nécessaires pour que les manifestations puissent se produire, et d'un autre côté il est conforme à la règle pour toutes les manifestations métapsychiques d'origine subconsciente ; ce qui, à son tour, est en rapport direct avec la suprématie que le type de visuel présente sur toutes les autres formes d'idiosyncrasies psychiques.

Parmi les manifestations les plus curieuses de symbolisme auditif, je citerai celle qui est connue sous le nom de : « tic-tac de l'horloge de la mort ». Cette forme correspond à une superstition particulière aux peuples du Nord, selon laquelle, dans les cas de décès, les parents et les amis en reçoivent parfois l'annonce au moyen d'un battement caractéristique et insistant analogue au tic-tac d'une horloge à pendule. Ainsi que la plus grande partie des soi-

disant superstitions populaires, celle-ci trouve sa légitime raison d'être dans l'existence réelle des phénomènes télépathiques.

Cette forme de symbolisme augmente de valeur par la circonstance qu'une personnalité des plus cultivées et géniales de la *Society F. P. R.*, Mrs. A. Verrall, put en faire personnellement l'expérience à de nombreuses reprises, et qu'à l'occasion de l'une de ces perceptions, elle la communiquait au Secrétariat de la Société, vingt quatre heures avant que l'événement correspondant se réalisât.

Mrs. Verrall pense que la forme — constante chez elle — avec laquelle se produisent ces perceptions doive s'expliquer par le fait qu'étant enfant, elle entendit pour la première fois le battement « de l'horloge de la mort » avant un cas de mort dans sa famille, et qu'elle fut tout de suite informée de la signification superstitieuse attribuée à ce bruit, ce qui fit une profonde impression dans son âme d'enfant.

Étant donné le caractère des incidents racontés, et la réserve avec laquelle Mrs. Verrall permit qu'ils fussent rapportés dans le *Journal of the S. P. R.*, je ne me crois pas autorisé à les reproduire. Je me limiterai cependant à citer un autre cas du même genre, me réservant ensuite d'en rapporter plusieurs appartenant à une catégorie différente.

7ᵉ CAS. — Afin d'abréger, je négligerai ce qui précède le fait où il est dit que le percipient, M. Alfred Jaffé, à l'époque de l'incident, habitait avec sa femme à Berlin, loin de sa famille. « Un soir, écrit-il, ma femme et moi rentrâmes à la maison vers 11 heures, revenant d'un concert. Nous étions fatigués tous les deux, et nous nous mîmes tout de suite au lit. Ma femme s'endormit presque tout de suite, et je ne tardai pas à en faire autant. Peu de temps après, je me réveillai en sursaut ; j'étais si lucide d'esprit que l'on aurait dit que j'avais dormi plusieurs heures, et non vingt minutes seulement, et mon attention fut tout de suite attirée par un certain battement caractéristique que l'on nomme communément « le tic-tac de l'horloge de la mort ». Je savais qu'il ne pouvait s'agir de ma pendule dont le ressort était cassé. Néanmoins, je me persuadai facilement que le son devait venir de quelque insecte ou quelque ver caché dans un meuble, et je ne m'en préoccupai pas. Cependant, comme le bruit continuait toujours, la curiosité me vainquit. J'allumai une bou-

gie et je descendis du lit en me proposant de trouver le point exact d'où il venait ; mais je pus constater tout de suite que ce battement se comportait comme les feux follets ; si je le suivais à un point, il se transportait instantanément à un autre. Je dus renoncer à mon entreprise, et m'introduisis de nouveau doucement sous les couvertures. Cela suffit pourtant à déranger ma femme, qui, à moitié éveillée, observa : « Alfy, tu n'entends pas ? « l'horloge est en mouvement ». Elle ne me donna pas le temps de répondre et retomba dans un profond sommeil. Je m'endormis aussi peu de temps après, et je ne me réveillai qu'au matin. Pendant le petit déjeuner, ma femme me dit : « Qnel rêve étrange « j'ai fait cette nuit ! J'étais avec ta mère, qui avait un mouchoir « lié sous le menton et contorsionnait la bouche et le visage « d'une manière très pénible. » Nous rîmes ensemble de ce rêve, et nous ne pensâmes plus qu'à nous préparer pour une course en voiture à Charlottenburg. Je me trouvais au salon en attendant ma femme, lorsqu'une domestique frappa à la porte et m'apporta un télégramme. C'était mon père qui m'informait ainsi : « Ta mère est morte la nuit passée ; suit lettre. » Et la lettre arriva. Entre autres choses, elle contenait ces nouvelles : « Ta mère fut saisie subitement par une paralysie. Six heures avant de mourir, elle perdit la parole, mais elle garda sa conscience. Elle s'efforçait péniblement de parler en contorsionnant sa bouche d'une manière horrible, jusqu'à ce que le docteur, craignant des inconvénients, immobilisât la mâchoire à l'aide d'un mouchoir étroitement lié sous le menton. Elle mourut à 4 heures du matin. » (*Journal of the S. P. R.*, vol. I, p. 482.) (1).

Je néglige de citer un bon nombre d'autres cas de symbolisme télépathique, lesquels, bien que très intéressants et très variés, n'amèneraient pas à de nouvelles considérations. J'observerai seulement que, dans certains exemples, on rencontre des indices qui feraient croire à la possibilité qu'en de rares circonstances, les formes symboliques, au lieu d'être produites par un déterminisme associatif dans la subconscience du percipient, prennent leur origine directement dans la subconscience de l'agent, hypothèse logi-

---

(1) Je dois à l'amabilité du Conseil de Direction de la *Society for Psychical Research* d'avoir eu la permission de tirer du *Journal of the S. P. R.* (lequel, ayant un caractère privé, est exclusivement destiné aux membres de la Société) le cas exposé ci-dessus, ainsi que le premier fait qui sera cité dans la catégorie du « Symbolisme *post-mortem* » ; je remercie sincèrement les membres de ce Conseil.

quement supposable et scientifiquement légitime. On aura l'occasion plus loin de commenter un exemple de ce genre.

SYMBOLISME ET PERSONNALITÉS MÉDIUMNIQUES

Comme il était facile de le penser, les personnalités médiumniques se disant esprits de trépassés déclarent parfois, elles aussi, venir à la connaissance de faits et détails regardant une tierce personne au moyen de visualisations symboliques; ce qui donne le moyen de pénétrer ultérieurement les causes d'où les manifestations en question prennent leur origine. Comme ce n'est pas le moment de rechercher l'essence intime de quelques-unes parmi les personnalités qui se communiquent et que, d'un autre côté, je n'ai pas l'intention de résoudre ce problème, je les désignerai d'une manière générale sous le nom de « personnalités médiumniques ».

La médiumnité de Mrs. Thompson offre un exemple typique et intéressant de ce que j'affirme. Par son intermédiaire se manifeste une personnalité médiumnique qui se dit l'esprit de « Nelly » (fillette morte dans un âge très tendre et fille de la même Mrs. Thompson), laquelle parvient à connaître les noms des personnes présentes et absentes au moyen d'un procédé *sui generis* d'associations d'images. Dans le langage caractéristique avec lequel elle s'exprime, elle fait très souvent des déclarations de la teneur suivante : « La manière dont je viens à connaître les noms est vraiment curieuse : je les perçois sous forme d'associations spéciales avec des fleurs, des arbres, des localités ou n'importe quelle autre chose. » — Ou bien : « Je vois toutes ces choses comme dans un panorama. » (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVII, pp. 127 et 122.)

Voici quelques exemples qui appuient les affirmations de Nelly.

Mrs. Verrall écrit ainsi :

Nelly m'informa qu'il se trouvait dans ma famille une personne du nom de « Merrifield ». En me le communiquant, elle s'exprima cependant ainsi : « Merrifield » (littéralement : Champgai), Merriman (Hommegai), Merrythought (Penséegaie), Merrifield ; il y a ici une vieille dame qui porte l'un de ces noms... » Plus

tard, Nelly ajouta: « Le nom de Merrythought ne me paraît absolument pas juste ; de toute façon, il s'agit d'un nom qui se rapporte à celui d'un jardin. » Suivirent plusieurs autres tentatives, puis elle s'exprima ainsi : « Je vais vous expliquer de quelles manières nous arrivons à connaître les noms propres. Ils se présentent à nous sous la forme de peintures ; et en ce moment je vois un groupe gai de petits écoliers en récréation. Je ne peux pourtant pas dire « Merrymen » (Hommesgais) parce que ceci n'est pas un nom et « Merrypeople » (Personnesgaies) non plus. Par la suite, Nelly, en parlant de ma mère, la nommait tantôt Mrs « Happyfield » (Champheureux) tantôt « Merrifield » (Champgai), indifféremment (*Ibid.*, p. 208).

Or, le nom véritable était « Merrifield », et Nelly l'avait correctement rendu de la première impulsion sans s'en apercevoir. A ce qu'elle dit, elle s'en aperçoit cependant « au moyen d'un sentiment de satisfaction qu'elle éprouve chaque fois qu'une association juste a été trouvée, sentiment qui l'avertit être dans le vrai. » (*Ibid.*, p. 127.)

M. Piddington rapporte cet autre exemple :

Dans une autre série d'expériences auxquelles assistaient M. et Mme Percival, on mentionna la présence de leur fils dès la première séance. On toucha à des particularités de sa vie d'étudiant et au fait que le collège dans lequel il fut élevé se trouvait à Oxford, mais on n'en donna pas le nom. A la troisième séance, Nelly dit : « Je sais où est Springfield. Vraiment, je peux me tromper. Si, si, j'avais bien dit. » Et peu après : « Le vrai nom est-il Springfield ou Highfield ? Il fut élevé dans le collège de Springfield (Champprintanier) ou de Highfield (Champélevé), dans la ville d'Oxford. Ce que je dis est exact » Le nom véritable du collège était Summerfield (Champestival) ; on peut donc facilement comprendre comment une espèce de peinture-charade symbolisant un *champ estival* puisse être interprétée par erreur comme *champ printanier* ; cependant il n'est pas si facile de comprendre comment Nelly ait pu l'interpréter avec Highfield (Champélevé) à moins que la peinture visualisée ne représentât une espèce de plateau. (*Ibid.*, p. 228.)

Voici un troisième exemple :

Nelly dit qu'un certain Rév. John avait été un grand ami de ma mère, à laquelle il avait rendu quelques services dont elle

lui avait gardé une constante reconnaissance... Afin d'obtenir des particularités plus précises, je demandai : « Quel était le nom du Rév. John ? » — « Il se nommait Harper », répondit Nelly. — « Comment as-tu fait pour connaître le nom ? » demandai-je. Et Nelly : « Je vis la peinture d'un homme qui jouait de la harpe, comme on ne peut pas dire Harpist, j'ai dit Harper. » (*Ibid.*, p. 228.)

Un dernier exemple. Parlant du docteur Van Eeden, assistant à la séance, Nelly observe :

Il a quelque personne dans sa famille qui est malade en ce moment ; ce n'est pas grave pourtant ; il suffira qu'elle reste couchée et qu'on ait quelques égards. » — « Comment l'as-tu su ? » demande le docteur Van Eeden. Et Nelly : « C'est que je vois la peinture d'une dame qui est couchée. Elle ferait bien d'aller au lit, parce qu'elle est effectivement indisposée. » (*Proceedings*, vol. XVII, p. 97.)

Voilà la manière dont Nelly perçoit les noms et les faits. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en même temps qu'elle, se manifestent d'autres personnalités médianiques parfaitement capables de les percevoir sans lès visions de peintures ou symboliques. A propos de l'une d'entre elles, M. Piddington observe :

Je crois que la différence dans la manière de s'exprimer entre les deux personnalités ne doit pas être attribuée au fait qu'elles puisent à des sources différentes d'informations et non plus (bien qu'en petite partie cela puisse être vrai) à une différence dans l'état de développement intellectuel entre Mrs. Cartwright et Nelly, mais surtout à la circonstance que la première est capable d'assimiler et de rendre les idées générales, alors que la seconde a besoin que les idées générales soient traduites pour elle en idées spécialisées et concrètes au moyen de peintures-charades. » (*Proceedings*, vol. XVIII, p. 128.)

En faisant abstraction de l'intime essence des personnalités médianiques citées et en voulant appliquer aux facultés de la subconscience les considérations exposées plus haut, on devrait dire que, si les perceptions de noms et de choses parviennent au Moi subconscient, ou sont transmises par

celui-ci à la conscience normale parfois en des termes abstraits, parfois en des termes de visualisations picturales, cela est dû au fait que des zones différentes et différemment évoluées de la subconscience se trouvent alternativement en fonction. Il n'en arrive pas autrement pendant la production des différentes phases du somnambulisme et de l'hypnotisme.

De toute façon, il résulte ceci des faits exposés: c'est que l'une d'entre les causes multiples déterminant les visualisations symboliques doit être recherchée dans l'impossibilité où se trouvent certaines zones limitées de la subconscience, soit à s'approprier des conceptions abstraites et des noms propres, soit à les transmettre à la conscience normale autrement qu'en des termes de représentations concrètes.

Cette explication, néanmoins paraît déjà insuffisante dans la circonstance de certains épisodes de symbolisme cryptomnésique analogues à ceux qui ont été exposés précédemment, dans lesquels les visualisations prennent des caractères accessoires absolument romanesques et superflus, tandis que la capacité de transmettre des conceptions abstraites en forme directe continue. Dans ces circonstances, il faudra désigner comme siège de cette phénoménologie spéciale une zone différente ou plus ample, de la subconscience, y compris le camp onirique proprement dit, mais discipliné par un courant de ratiocination causée par l'état d'hypermnésie dans lequel se trouve le dormeur ou le sensitif.

Il faut remarquer pourtant que les théories sur la subconscience telles qu'elles sont expliquées dans les traités classiques de psycophysiologie ne suffisent déjà plus à l'explication des faits cités, théories selon lesquelles la totalité de ces mêmes manifestations dépendrait uniquement de phases morbides de désagrégation mentale. On devra accorder à la subconscience une bien autre valeur, si l'on veut éclairer de quelque manière les épisodes dont l'extrinsécation demande l'intervention de facultés psychiques ignorées par le Moi normal et hiérarchiquement plus élevées que celles conscientes.

SYMBOLISME ET TÉLESTHÉSIE

Étant donné la nature de la casuistique télesthésique (vision à distance sans le secours des yeux), il était à présumer qu'on ne retrouvât pas en elle de cas typiques de symbolisme (sauf des circonstances exceptionnelles), mais seulement des traces de symbolisme, et celles-ci par le fait que chaque impression supernormale ou non sensorielle pour être perçue par la conscience normale, doit être traduite en termes sensoriels, ce qui l'expose à s'altérer ou à se transformer plus ou moins à travers le dédale des voies associatives.

Myers, en parlant des expériences importantes et soignées de clairvoyance rapportées dans la Revue de magnétisme animal *Zoist*, s'exprime ainsi :

> Des mots et des sentences écrits sur des morceaux de papier renfermés à l'intérieur de coques de noix, achetées dans ce but et déjà préparées, par les expérimentateurs, étaient lus d'une manière exacte et précise par la somnambule clairvoyante ; il y avait ceci de remarquable, que cette dernière voyait les morceaux de papier déployés devant elle, tandis qu'ils étaient en réalité renfermés dans les coques de noix ; de même, elle rapportait parfois uniquement le sens de la sentence écrite au lieu d'en répéter les paroles. Tout ceci dénote une absence de coordination entre le phénomène et la vision optique ; et on relève en cela des traces de symbolisme — c'est-à-dire de traduction de pensées en paroles — puisque celles-ci, sans être la reproduction exacte des véritables paroles, leur étaient purement synonymes. (*Human Personality*, vol. I, p. 276.)

Telles sont les formes rudimentaires de symbolisme qui se constatent dans la casuistique télesthésique. Je ne pus trouver qu'un seul exemple réel de ce genre, qui cependant, s'il est télesthésique par la perception initiale, est prémonitoire par les conséquences. On voit en effet par son contenu qu'au moyen de visions symboliques terrorisantes tirées de l'arsenal onirique, on parvient à réveiller à temps un dormeur qui court un grave danger. Cette combinaison de perceptions télesthésico-prémonitoires présente un cas exceptionnel pour la casuistique en question. D'après certaines

circonstances du fait, ce même cas peut être considéré comme un premier exemple de ce que j'ai dit au commencement par rapport à certaines formes de symbolisme qui, bien qu'encore soumises à un déterminisme associatif, sembleraient provoquées et dirigées vers des buts établis d'avance par une volonté qui n'est pas précisément celle du percipient. Myers, qui rapporte le fait, reste, lui aussi, perplexe relativement à la véritable signification du symbolisme qui s'est produit, et considérant ce rêve en même temps qu'un autre plus significatif advenu au même percipient, il est porté à y voir une intentionnalité d'origine spirituelle (que, pour l'insuffisance de preuves, nous considérerons uniquement comme extrinsèque à la conscience du percipient).

Voici le récit du fait, dont, pour abréger, nous nous contenterons de résumer les faits préliminaires.

Le percipient est un certain M. Brighten, de profession légale, et est une personne connue par M. Podmore, qui le décrit comme un homme intelligent, perspicace, d'un tempérament pratique et équilibré. Il raconte qu'en 1861, un ami à lui, M. James Clarckburn, ayant acquis un bateau à vapeur pour la navigation fluviale, l'invita à faire une excursion avec lui. Ils partirent de Norwich, et après une première journée de navigation sur le fleuve ils s'arrêtèrent le soir à Yarmouth, à peu de distance de l'embouchure, assurant le bateau à une embarcation voisine avec des cordes à la proue et à la poupe. Après quoi, vers 9 heures et demie, ils se retirèrent dans leurs cabines respectives.

Je pouvais avoir dormi quelques heures, écrit-il, lorsque mon rêve commença. Je m'imaginai que j'ouvrais les yeux et je voyais à travers le plafond de la cabine, de manière à discerner deux fantômes ténébreux suspendus en l'air près du tuyau de la cheminée. Ils paraissaient absorbés par une vive conversation, et montraient tantôt l'embouchure du fleuve, tantôt les cordes qui retenaient le bateau. Enfin, ils se séparèrent en gesticulant et en clignant de l'œil comme s'ils s'étaient entendus sur un plan d'action. Toujours suspendus en haut, ils se portèrent l'un à la proue et l'autre à la poupe, tenant tous les deux leur index étendu, avec lequel ils touchèrent en même temps l'une des cordes, qui flambèrent comme si elles avaient été touchées par

un fer rougi. L'embarcation, rendue libre, fut entraînée à la dérive; elle passa le pont suspendu, puis l'autre en fer, passa au large de Braidon, le pont de Yarmouth et la longue suite de bâtiments qui avaient jeté l'ancre en ce lieu. Pendant ce temps, les deux fantômes, toujours suspendus en l'air au-dessus du bateau émettaient d'étranges sons musicaux. J'aurais voulu réveiller mon compagnon, parce que je savais bien que, si le courant nous entraînait à l'embouchure, nous serions inévitablement naufragés au passage de la barre ; et dans le rêve, je tentais de me délivrer de l'incube qui m'oppressait, mais inutilement. On courait toujours; pendant le parcours, mes yeux discernaient tous les objets ; nous dépassâmes Southtown, puis le village de Gorleston, et enfin on arriva au dernier tournant du fleuve où l'eau court précipitamment au-dessus de la barre et va se confondre à la mer. En peu de temps, nous fûmes entraînés dans ces tourbillons, et je m'aperçus que le bateau commençait à s'enfoncer. En même temps, les sons musicaux émis par les deux fantômes se changèrent en de terrifiants hurlements de triomphe. L'eau m'arrivait à la gorge ; je râlais ; je me noyais. Par un effort désespéré, je sautai de ma couchette et me dirigeai vers la porte que j'enfonçai d'un coup. Je me retrouvai éveillé et en chemise, en présence d'une nuit sereine illuminée par la lune. Instinctivement, je tournai mes regards vers la corde de poupe, et je vis avec terreur que juste en ce moment l'amarre s'était déchirée. Je me tournai au crochet de proue, et j'aperçus à mes côtés mon compagnon qui était accouru au bruit de la porte brisée, et me parla de l'autre corde perdue. Nous nous attachâmes tous deux désespérément aux crochets avec nos mains, sans prendre garde à notre peau, qui, sans aucune protection, était en sang, et nous commençâmes à appeler au secours. Des hommes de l'embarcation voisine ne tardèrent pas à arriver, assez à temps pour nous procurer de nouvelles cordes. Le danger passé, mon ami commença à me faire des reproches pour la ruine de la porte ; je répondis en racontant le fait, qui m'avait laissé encore tout agité. Le matin suivant, en réfléchissant avec calme à ce qui était arrivé, je pus me convaincre que, si au moment où les amarres se détachèrent, nous avions continué à dormir, le drame du songe se serait inexorablement réalisé dans tous ses détails. (*Signé*: WILLIAM E. BRIGHTEN). — Mr. J.-W. CLARCKBURN, compagnon d'aventure du percipient, confirme le récit exposé (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 401).

Et voici, à ce sujet, les considérations de Myers dont j'ai déjà parlé :

Nous avons cité bien peu de faits qui soient aussi difficiles que les deux derniers (il veut parler des deux cas arrivés à M. Brighten) à être classifiés. D'une certaine façon, M. Brighten eut ce que le professeur Richet appelle une « connaissance supérieure » ; c'est-à-dire qu'il fut informé, de quelque manière, du danger qu'il courait et qu'aucune faculté normale de sa psyche ne pouvait lui révéler. Devons-nous l'appeler clairvoyance ? ou prémonition ? ou manifestation de quelque autre intelligence incarnée ou désincarnée ? — Je sens que je ne serais pas sincère si je devais laisser croire qu'à l'occasion de tels épisodes, je retienne toujours que l'explication apparemment plus conforme à nos connaissances actuelles doive nécessairement être la vraie. Aucun doute que cette explication devrait toujours être la première à considérer, en la repoussant peu à peu autant qu'il le sera permis ; néanmoins, philosophiquement parlant, nous ne pouvons pas arbitrairement séparer un groupe quelconque de ces nouveaux et étranges phénomènes, d'autres groupes plus nouveaux encore et encore plus étrangers à la science. On a déjà beaucoup écrit sur ces *Proceedings* pour rappeler que les choses qui nous sont les plus familières ne sont pas pour cela les plus simples ; que ce que nous appelons supernormal peut, à un point de vue plus élevé, être la normalité même, et que ce qui nous paraît la plus vaste généralisation peut se réduire en réalité à un incident spécial de quelque loi plus inconnue... (*Ibid.*, pp. 402-403).

(*La fin au prochain numéro.*)

Erratum.

Dans l'intéressant article du docteur Venzano : « Contribution à l'étude des matérialisations », il s'est glissé une erreur qui diminue grandement la valeur de quelques-uns des phénomènes les plus importants de la merveilleuse séance du 1er mai 1902, à Gênes. A la page 577, ligne 22, il est dit que le médium a été *de nouveau lié aux pieds*, alors que l'auteur avait écrit *lié aux poignets*. Nous prions les lecteurs de vouloir eux-mêmes apporter cette correction dans leur exemplaire du numéro d'août dernier.

PROF. PHILIPPE BOTTAZZI

Directeur de l'Institut de Physiologie de l'Université de Naples.

Dans les régions inexplorées de la biologie humaine

Observations et expériences sur Eusapia Paladino [1]

V. — Première séance (17 avril 1907).

Pression barométrique, à 9 heures: 760.79 ; T. 9°,7.

Les professeurs de Amicis, Lombardi, Galeotti, Scarpa, Pansini, Bottazzi, ainsi que l'avocat Minutillo, assistent à la séance, qui commence à 9 h. 22.

Nous formons la chaîne autour de la table. Une demi-heure environ se passe, mais aucun phénomène important ne se produit, excepté les habituels craquements, coups, ployements et soulèvements médiocres de la table. Nous changeons à plusieurs reprises les contrôleurs à la droite et à la gauche du médium, parce que, entre tous les anneaux de la chaîne médiumnique, il paraît que les deux voisins immédiats du médium sont les plus efficaces dans la collaboration mystérieuse qui constitue la raison même de la chaîne, toujours ordonnée par le médium.

Eusapia fait des efforts pénibles, s'agite sur la chaise, dit de temps en temps que le milieu est peu favorable, qu'elle sent quelque chose de dur dans l'ambiant médiumnique.

(1) Suite, voir le numéro d'août.

Et peut-être n'a-t-elle point tort. Rarement se sont trouvés réunis autour d'elle des esprits si libres de préjugés, des intelligences si rigides et attentives, en un mot des personnes plus sereinement disposées à juger, autant qu'il l'est humainement possible, de la réalité ou de l'illusion des phénomènes attendus et prêts à dire avec une égale tranquillité : ce sont des phénomènes naturels ou bien : ce sont des tromperies et des illusions des sens...

Finalement le couple Galeotti-Pansini garde le contrôle du médium et bientôt les mouvements dans le cabinet commencent à se faire entendre.

Mais voyons ce qu'on avait mis dedans.

Une table à deux étages, du poids de 21 kg. 900, qui occupait tout le vide du cabinet, et intérieurement, restait à une distance d'environ 20 centimètres du rideau.

Sur l'étage supérieur se trouvaient :

a) Un cylindre couvert de papier fumé, mobile autour d'un axe métallique, sur lequel était fixé une sorte de porte-plume dont la pointe touchait la surface du cylindre ; si on donnait un mouvement de rotation au cylindre, le porte-plume y aurait enregistré une ligne horizontale.

b) Une balance pèse-lettres, portant fixé au soutien du plateau, un porte-plume horizontal, dont la pointe était aussi adaptée au cylindre, mais à une certaine distance de l'autre ; si l'on avait appuyé sur le plateau de la balance, le porte-plume se serait abaissé et la pointe aurait écrit des lignes verticales ;

c) Un métronome électrique Zimmerman (le contact électrique est établi par une pointe de platine qui, à chaque double oscillation de la baguette, s'enfonce dans un petit puits de mercure), un peu chargé, mis en communication avec un signal Desprez situé dans la chambre à côté ;

d) Une touche télégraphique, jointe à un autre signal Desprez ;

e) Une poire de caoutchouc reliée, au moyen d'un long tuyau de caoutchouc à travers la paroi, avec un manomètre à mercure de François-Frank, situé dans la chambre contiguë ;

f) Une plume de poulet.

Sur l'étage inférieur :

h) Un grand plat de terre cuite couvert d'une couche de terre glaise molle, pétrie avec de la glycérine et de l'eau, de l'épaisseur de 2 centimètres à peu près ;

i) Une mandoline ;

k) Un petit tambour avec les deux baguettes ;

l) Une trompette de fer-blanc.

Tous ces objets étaient simplement placés et non fixés sur les deux étages de la table.

Étant donné la petite importance des phénomènes que nous observâmes dans cette première séance, ils ne valent pas la peine d'être décrits successivement; je résumerai plutôt en peu de mots les résultats obtenus.

La lourde table située dans le cabinet fut violemment secouée à plusieurs reprises... Naturellement, tous les objets furent, les uns déplacés, les autres renversés. Du tracé que nous trouvâmes sur le papier fumé, il résulte que le cylindre avait roulé de gauche à droite, c'est-à-dire dans la direction opposée à celle des aiguilles de la montre et que le porte-plume du pèse-lettres avait écrit des signes très irréguliers, correspondant aux battements du bloc métallique qui se trouvait sur le soutien de la balance — battements que nous entendîmes pendant les mouvements de la table. Mais il n'y a aucun doute que les déplacements du cylindre et de la balance furent une conséquence des secousses et des déplacements de la table. En effet, en remettant la table dans sa position première et en la déplaçant ensuite par bonds jusqu'à la porter dans la position où elle fut trouvée je pus reproduire artificiellement le tracé sur le cylindre, duquel pour cette raison, on ne peut tenir aucun compte.

Le métronome aussi fut mis en mouvement et nous entendîmes nettement le tic-tac de ses oscillations, auxquelles correspond un tracé écrit par le signal Desprez sur le cylindre de la chambre voisine. Mais il ne faut pas douter qu'aussi la baguette du métronome fut secouée et oscilla à cause des violents déplacements de la table, comme je pus m'en assurer en reproduisant artificiellement ce phénomène...

La séance donc fut très pauvre de résultats, la plus pauvre de toutes. Mais les connaisseurs disent que les premières séances sont toujours ainsi et que cela dépend du

manque de familiarité entre le médium et les membres de la chaîne. Et pourtant, que de « malins » ou de « savants » ont jugé des phénomènes après une séance comme celle-ci !

Il est certain que le premier soir, Eusapia se trouvait mal parmi nous ; elle était comme sujette à une inhibition par notre attente et le regard scrutateur et sceptique du professeur Scarpa n'était évidemment pas compensé par les paroles bienveillantes de De Amicis et de Minutillo, qui cherchaient de la réconforter...

La séance prit fin à minuit juste. Nous nous quittâmes, en vérité, peu satisfaits.

VI. — Seconde séance (20 avril 1907).

Pression barométrique, à 9 heures : 763,99 ; T. = 13°,8.

Le professeur De Amicis n'y est pas ; le professeur Lombardi est remplacé par l'ingénieur Jona.

Instruit par les faits de la séance précédente, j'ai remplacé la table, dans le cabinet (*voir fig. 1*), par une planche très solide fixée aux deux parois latérales (mur) et à la porte, qui constitue le fond du cabinet, avec des barres de fer et des vis. Mais comme, même ainsi immobilisée, la planche, si elle était battue, vibrait encore trop, j'ai fait soutenir le côté droit par un chevalet de bois très solide, en la vissant sur la partie plate de ce dernier. Sur la planche sont disposés les objets suivants, de droite à gauche comme le montre la figure qui s'y rapporte :

a) Le cylindre fumé et la balance pèse-lettres ;

b) Le métronome électrique tout à fait déchargé avec la baguette hors de l'entaille d'arrêt ;

c) La touche télégraphique ;

d) La poire de caoutchouc communiquant avec le manomètre à mercure ;

f) Dans l'angle de fond, à gauche, la mandoline (qui ne se voit pas dans la photographie).

Sous la planche, à gauche, entre le chevalet de bois et la muraille, on avait posé une petite table en noyer, pesant 7 kg 450, de 0 m. 79 de large et 0 m. 71 de haut, après en avoir ôté le tiroir. Sur cette table, disposés obliquement de derrière en avant et de gauche à droite, furent posés le tambour, la trompette, une petite brosse à cheveux, la

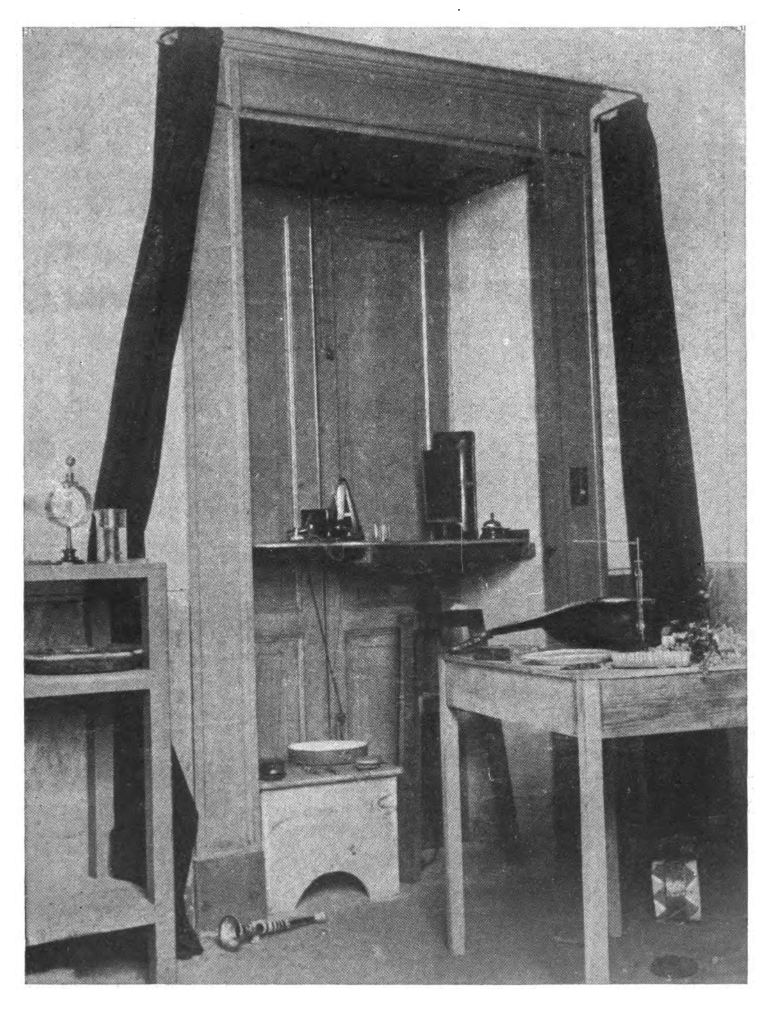


Fig. 1. — Le cabinet médiumnique, après la troisième séance.

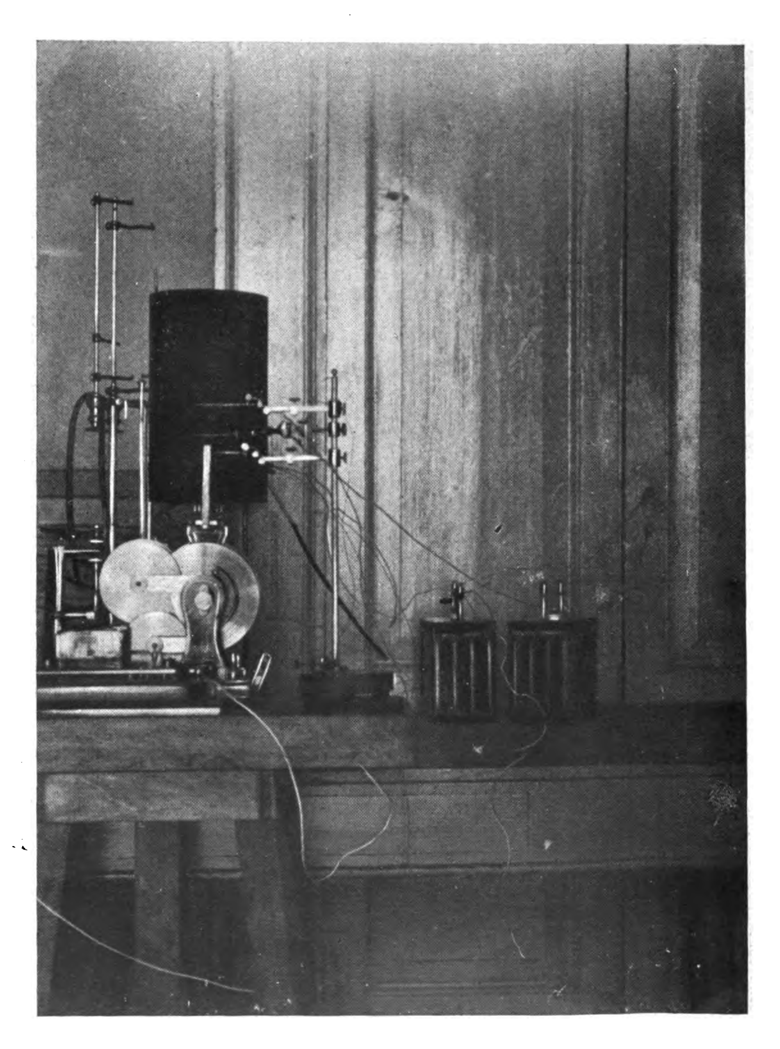


FIG. 2. — Les appareils enregistreurs disposés dans la pièce contiguë à celle des séances. La porte qu'on voit dans la figure est celle qui constitue la paroi de fond du cabinet médiumnique.

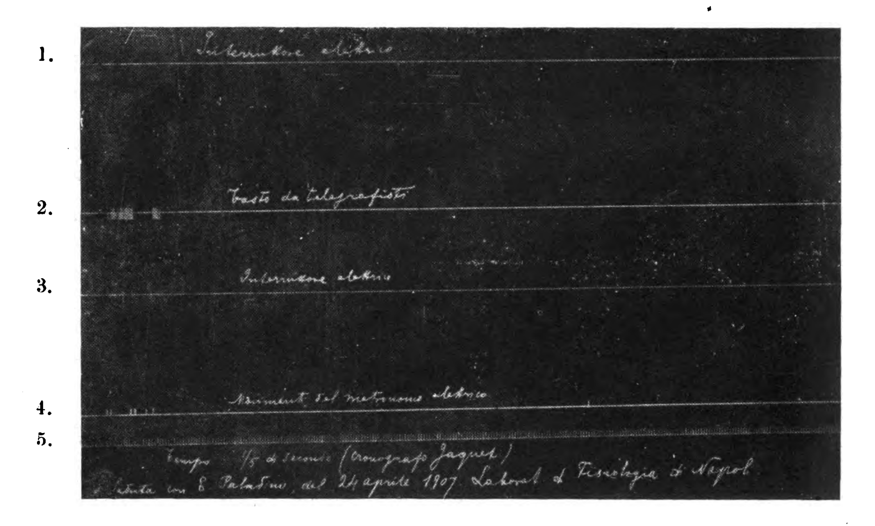


Fig. 3. — Tracés obtenus au cours de la troisième séance : — 1 et 3. Tracés des deux signals Desprez rattachés aux deux interrupteurs électriques à pression, qui n'ont pas été mis en action, ce qui fait que les tracés sont deux simples lignes. — 2. Tracés du signal rattaché à la touche de télégraphe. — 4. Tracé du signal rattaché au métronome. — 5. Tracé du temps : 1/2 de seconde. — (Ces photographies des tracés, ainsi que les suivantes, ont été très réduites de proportion dans les gravures.)

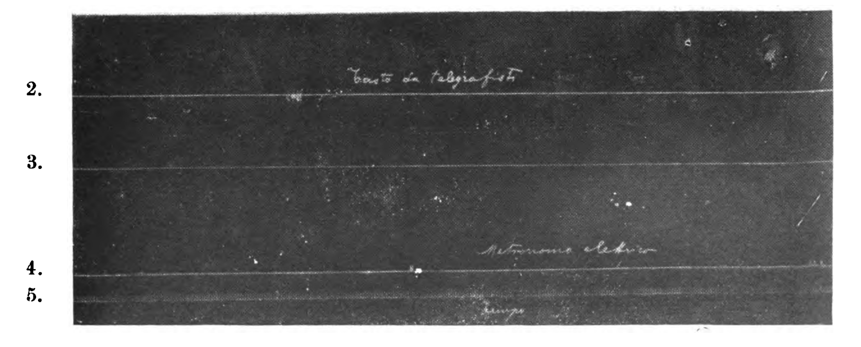


Fig. 4. — Continuation de la figure précédente.

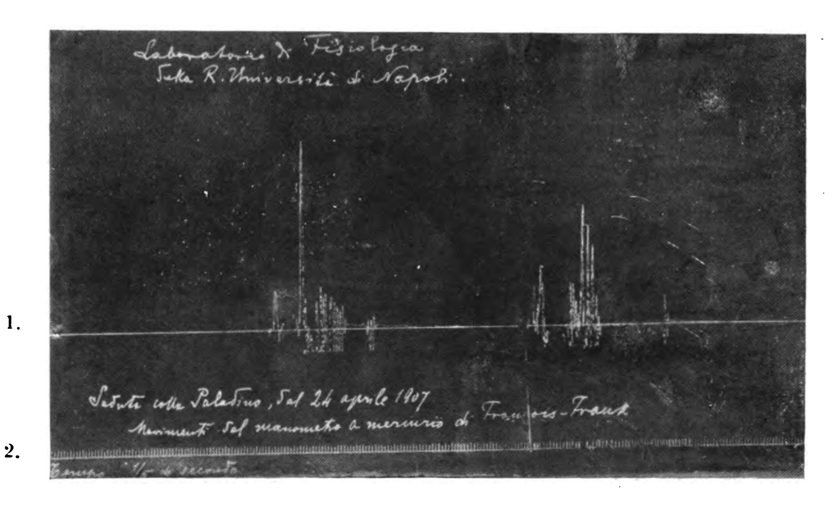


Fig. 5. — Tracé de la troisième séance : — 1. Tracé de la plume du manomètre à mercure, rattaché au tympan récepteur de Marey. 2. Tracé du temps : 1/5 de seconde.

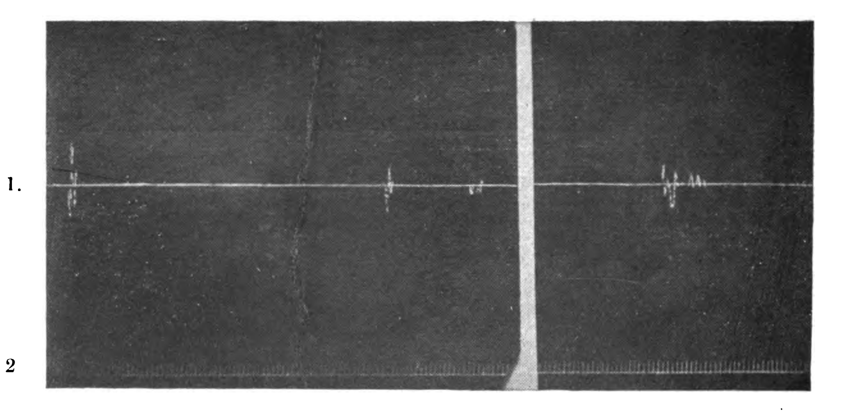


Fig. 6. — Tracé du manomètre à mercure, rattaché au tambour de Marey modifié. Temps : 1/5 de seconde.

plume de poulet, une carafe pleine d'eau et un verre très épais.

Cette fois donc, on avait immobilisé la planche sur laquelle se trouvaient les appareils que nous tenions le plus à voir en action, mais non les appareils sur la planche, ce que nous eûmes plus tard à regretter. La petite table du dessous fut laissée libre...

Le contrôle du médium fut tenu toute la soirée, à gauche par le professeur Bottazzi et à droite, par M. Jona d'abord, puis par le professeur Pansini...

Le phénomène de déplacement le plus remarquable fut la sortie de la petite table, posée sous la planche, de l'intérieur du cabinet... La manière dont elle fut tirée au dehors est du plus grand intérêt. Elle commença à être déplacée par saccades et une pression et une attraction que les mains d'Eusapia faisaient sur les nôtres (de M. Pansini et moi) correspondaient parfaitement à chaque saccade. A un certain point la Paladino étendit ses deux jambes sur mes genoux et pointa ses pieds contre les genoux de M. Jona, qui était à ma gauche. Je pris avec ma main gauche la main gauche de Mme Paladino, tandis que je tenais ses jambes avec ma main droite et que la main droite de Jona était posée, pour ne pas interrompre la chaîne médiumnique, sur mon épaule gauche. La main droite d'Eusapia était contrôlée par M. Pansini.

A chaque attraction de la table correspondait, avec un synchronisme parfait, une poussée des jambes d'Eusapia contre les genoux de M. Jona et une contraction des muscles des cuisses. En d'autres mots, le médium exécutait réellement des mouvements identiques à ceux qu'il aurait dû faire s'il avait voulu, avec ses jambes visibles, pousser la petite table hors du cabinet. Seulement ses pieds n'étaient pas appliqués à la petite table, mais aux genoux de Jona, et lorsque ceux-ci étaient heurtés et poussés, la table était heurtée et poussée, mais par des membres invisibles. Le professeur Scarpa suivit attentivement des yeux le déplacement progressif de la petite table, qui se produisait à plusieurs dizaines de centimètres de lui, qui était cependant le plus près de tous.

A un moment donné, le verre vide qui se trouvait sur la

petite table (et qui ne se voit pas dans la photographie, comme on ne voit pas la carafe, parce que l'un et l'autre furent mis après que le docteur d'Errico eut pris la photographie du cabinet), fut lancé violemment à environ 2 mètres de distance sur le parquet (sans qu'il se cassât cependant) et passant dans l'air à peu près au niveau de la table médiumnique, il effleura le coude gauche de M. Scarpa; eh bien, ce lancement coïncida d'une manière parfaite avec un formidable coup de pied lancé par le médium à notre pauvre ami M. Jona, qui le garda en hommage à la science pour laquelle nous étions tous réunis.

Ce synchronisme des phénomènes médiumniques avec des contractions sensibles des muscles des membres du médium, que j'aurai l'occasion de relever encore plusieurs fois, me semble un fait de la plus grande importance et tel à devoir être très considéré par tous ceux qui voudront tenter une explication des phénomènes médianiques...

On eut beaucoup d'attouchements faits par des mains invisibles. M. Bottazzi en sentit à deux reprises, et il lui parut être touché par le bout d'un doigt, une fois au bras droit, et l'autre au flanc. M. Pansini fut touché plusieurs fois, et se récria bruyamment, de sa manière habituelle. En dernier, M. Scarpa demanda qu'on lui saisît la main droite approchée extérieurement du rideau: après quelques secondes, tout le monde vit le rideau s'avancer comme s'il avait été poussé par une main interne (dans le cabinet) avec les doigts étendus; M. Scarpa sentit sa main saisie par ces doigts invisibles, et M. Bottazzi entendit distinctement le froissement de l'étoffe entre les deux mains. Les mains du médium étaient bien contrôlées par M. Pansini et moi, et le contact entre la main de M. Scarpa et la main invisible eut lieu à environ un mètre de la tête de Mme Paladino.

A un certain moment, Eusapia me dit d'approcher ma tête de la sienne, et elle posa son front sur le mien ; elle y battit trois coups; on entendit synchroniquement trois battements très forts, ce que M. Lombroso appelle, à ce que dit M. Barzini, « les canonnades de John », sur la table extérieure...

Deux fois, nous aperçûmes l'apparition de quelque chose

de noir, ressemblant à une tête, au profil suffisamment distinct sur la paroi illuminée par la faible lumière rouge de la lampe n° 3. Elle fit saillie, lentement, de derrière le côté gauche externe du rideau, en haut, presque près de l'extrémité supérieure du rideau; elle resta deux ou trois secondes, puis se retira très rapidement. On aurait dit qu'elle regardait en cachette, et qu'à nos exclamations d'étonnement, épouvantée, elle se fût retirée. Tout le monde vit l'apparition; j'en éprouvai un frémissement dans tout mon corps!

Vers la fin de la séance, le médium fut saisi comme d'une espèce de délire et de folie, en prononçant des phrases décousues; et lorsque par mégarde, la séance s'étant terminée à 11 heures, on alluma la plus forte lampe, il tomba en proie à un accès d'hystérie...

Pendant la séance, M. Galeotti et moi invitâmes John, en italien, en français, en anglais (ce sont de petites concessions qu'il faut faire aux préjugés enracinés d'Eusapia) à faire mouvoir la baguette du métronome, à abaisser le plateau de la balance pèse-lettres, à presser la poire de caoutchouc; on lui expliquait ensuite comment ces objets étaient faits, et quels mouvements elle aurait dû exécuter avec ses mains pour faire mouvoir, abaisser, presser. Ce fut en vain, elle s'escrimait en disant qu'elle *ne trouvait pas* ou *ne voyait pas* les objets nommés, ou qu'elle *ne savait pas* le faire. Puis elle se plaignit que les objets *étaient trop loin, qu'elle n'y arrivait pas.* En effet, la planche était fixée à 1 m. 10 du sol, c'est-à-dire à une hauteur supérieure à celle de n'importe quelle table ordinaire. Mais le résultat négatif des efforts qu'Eusapia faisait très volontiers pour nous contenter a pour moi une très grande importance, maintenant que j'y repense, tandis que mes amis et moi, à ce moment, nous fûmes peu satisfaits.

A ces mêmes ordres, Eusapia obéit comme nous le verrons dans les séances suivantes; les touches furent pressées; elle fit osciller la baguette du métronome, etc.; et le fait de n'avoir pas obtenus ces résultats dès les premières seances démontre, à mon avis, qu'Eusapia a besoin d'apprendre à faire des mouvements inusités avec ses mains invisibles, comme elle aurait besoin d'apprendre à les faire avec ses

mains visibles. En d'autres mots, ces résultats négatifs des premières expériences, si on les compare à ceux positifs que je décrirai plus tard, montrent clairement, il me semble, le facteur psychique ou intellectuel des phénomènes médiumniques, comme les contractions musculaires et les mouvements sensibles des membres de la Paladino, synchrones avec les mouvements produits médiumniquement, démontrent clairement le facteur physiologique.

Je reproduis ici une photographie (*fig. 2.*) pour montrer comment les appareils enregistreurs étaient disposés dans la chambre contiguë à celle des séances, pendant la première, la deuxième et la troisième séance. On voit au premier plan le chimographe électrique de Straub, avec les deux cylindres superposés; à gauche, le manomètre à mercure de François-Frank réuni à la poire de caoutchouc ; à droite, trois signaux Desprez fixés sur un même soutien ; encore plus à droite, et au plan postérieur, deux accumulateurs destinés à fournir le courant pour ces signaux. Deux gros accumulateurs, qui fournissaient le courant destiné à mettre en action le chimographe électrique, ne se voient pas dans la photographie parce qu'ils étaient posés sur le parquet de la chambre, mais les deux gros fils tendus entre la batterie et le rhéostat se voient.

La porte qu'on peut voir de face est la même qui, de l'autre côté, formait le fond du cabinet médiumnique. On aperçoit parfaitement les fils électriques et le tube de caoutchouc qui passent par les trous de la porte.

VII. Troisième séance (24 avril 1907).

Pression barométrique, à 9 heures : 760,74; T. = 15°,6.

Les professeurs De Amicis, Scarpa, Pansini, Bottazzi, Galeoti et Mme Bottazzi assistent à la séance.

Le professeur De Amicis reste pendant toute la séance au contrôle de la main et du pied droit d'Eusapia ; le médium est contrôlé à gauche par le professeur Galeotti d'abord, puis Bottazzi, puis Mme Bottazzi, puis de nouveau le professeur Galeotti.

La séance commence à 9 heures précises et se termine à

11 heures ; elle fut très courte, mais très riche en phénomènes d'une grande importance.

Dans le cabinet médiumnique, la planche fixée aux murs et à la porte de fond, et le chevalet restèrent dans la même position que dans la séance précédente. La petite table de noyer fut remplacée par un escabeau en bois de sapin. La figure 5 montre clairement les objets disposés sur la planche et sur l'escabeau.

Sur l'escabeau non immobilisé :

A est un tympan récepteur de Marey, sur le bouton central duquel, collé au milieu de la membrane de caoutchouc (plus résistante que les membranes ordinaires desquelles on a l'habitude de se servir pour les recherches physiologiques), je fis appliquer avec de la colle-forte un disque de bois, afin d'augmenter la superficie sur laquelle la pression de la main invisible aurait pu s'exercer ; le tympan est joint au manomètre à mercure, posé dans la chambre contiguë, au moyen d'un tuyau de caoutchouc, que l'on voit contre la porte de face. *B* sont deux interrupteurs à pression (nommés ici « presselles ») reliés avec deux signaux Desprez situés dans la chambre contiguë. Le tympan de Marey comme les « presselles » sont fixés sur la surface de l'escabeau au moyen de petites bandes de zinc vissées sur le bois. *C* est une sonnette électrique, fixée elle aussi avec une vis sur l'escabeau ; *H*, un plat rond de fer émaillé contenant une couche de 2 centimètres d'épaisseur de mastic de vitrier bien lisse ; *I* un plat de faïence contenant aussi du mastic de vitrier. Par terre, à droite de l'escabeau, entre les trois pieds du chevalet, on voit le petit tambour, avec ses deux baguettes posées dessus. Sur la surface inférieure du chevalet est étendue la trompette ; sur la surface du milieu se trouvent la brosse et une boule de coton hydrophile.

Sur la planche :

O est une autre sonnette ; *K* l'habituel cylindre fumé sur lequel est adapté le porte-plume de la balance ; *D* pèse-lettres, que l'on voit à gauche ; *C* le verre contenant le tube de verre avec le mercure ; *P* est la mandoline, appuyée à la porte *M*, et à sa droite se trouve le métronome, un peu chargé ; *G* est la touche de télégraphe ; le métronome et la touche furent fixés à la planche avec des vis. *G*, sur le

châssis de la porte, est la clef qui sert à fermer quand on veut le circuit du chimographe électrique posé dans la chambre contiguë. Sur l'étagère, à gauche du cabinet, on voit sur la partie supérieure : un bouquet de fleurs dans un verre ; puis, à gauche l'électroscope à feuilles d'or *L* ; encore plus à gauche, une éprouvette graduée, pleine d'eau oxygénée est retournée dans une capsule de porcelaine, remplie d'eau ordinaire, le tout porté par un soutien de fonte *S*, et enfin un petit chien en faïence; sur la surface du milieu, sont posés deux plats ronds de terre cuite, *R*, contenant de la glaise bien lisse.

Devant le métronome, on voit une boîte de plaques photographiques, contenant des caractères à jour et des petits morceaux de papier, liée avec une ficelle. Sur la surface inférieure du chevalet, à côté de la trompette, se trouve la plume de poulet qui n'est pas reproduite par la photographie.

Sous le plat de la table externe fut fixée une plaque photographique 9 × 12 portant une croix de lame de plomb très mince entourée de papier noir, liée avec de la ficelle ; elle était fixée de manière, avec deux petites bandes de zinc, à ce qu'elle ne pût pas tomber pendant les mouvements de la table. Mme Paladino ne la vit jamais, ni avant, ni pendant la séance.

Derrière l'escabeau, on voit appuyé sur la porte un écran au platino-cyanure de baryum.

La table interne de la séance précédente fut remplacée par l'escabeau, pour deux raisons : D'abord, pour pouvoir y fixer plusieurs des objets avec des vis, ce qu'on ne pourait pas faire sur la table de noyer sans l'abîmer. En second lieu, parce que j'avais la conviction que le médium n'aurait pu résister à la tentation de tirer la table hors du cabinet, comme il l'avait fait le soir avant, tandis que l'escabeau, qui offrait moins de prise à ses membres invisibles, n'aurait pas été déplacé. Il en arriva effectivement ainsi. Les grands coups battus sur l'escabeau, et les tentatives de lui faire changer de position ne manquèrent pas. On entendit pendant longtemps comme un bras et une main ou un pied qui s'exerçaient avec obstination, de l'intérieur ou de l'extérieur, sur le pauvre escabeau, pour le tirer dehors. Mais les tentatives furent vaines ; l'escabeau ne fut déplacé que

de quelques centimètres. A entendre ces frottements du membre invisible, tandis que l'attention du médium était entièrement concentrée sur cet escabeau, on aurait dit qu'une main cherchait un point d'appui qu'elle ne trouvait pas. Le fait est que les tentatives ayant été inutiles, l'escabeau fut laissé en paix ; ce n'est qu'après, enfin, que le médium exauça nos prières de ne pas se fatiguer en vain à tâcher de faire sortir ou de renverser l'escabeau, mais de toucher plutôt les objets qui se trouvaient dessus...

La séance commence à la lumière des lampes numéros 2, 3 et 4. Presque aussitôt, on entend des craquements et des frémissements dans la table médiumnique, qui répond par trois forts coups (c'est-à-dire *oui*) à la demande :

— John, y es-tu?

La réponse prompte, énergique, et la première lévitation remarquable de la table, qui se produit peu d'instants après la réponse, sont de bon augure et nous font espérer une séance meilleure que les précédentes, aussi parce que Mme Paladino est de bonne humeur et très contente de la présence de Mme Bottazzi, qu'elle avait connue le jour avant.

Je décrirai par groupes les phénomènes observés.

Lévitations de la table médianique et coups sur la même.

Le nombre des lévitations de la table fut très grand. Plusieurs d'entre elles ne durèrent que quelques secondes, d'autres beaucoup plus; l'une d'elles dura le temps nécessaire pour que Galeotti comptât jusqu'à cinquante avec un rythme égal à celui d'un métronome qui battrait les demi-secondes, et la table s'éleva à 40 centimètres environ du parquet, de sorte que nous eûmes tous le temps et le moyen de constater que *le meuble était tout à fait isolé et qu'il planait en l'air quand non seulement toutes nos mains*, *mais aussi celles d'Eusapia en étaient détachées.*

Il faut remarquer qu'à un certain moment de la séance lorsque beaucoup d'autres phénomènes s'étaient déjà manifestés, Mme Paladino dit vouloir se lever de sa chaise, et se leva en effet, tandis que nous restions tous assis. Alors la table, comme attirée par son corps mais sans qu'elle fût

touchée par ses mains, s'éleva aussi d'abord de son côté, puis des autres côtés et resta ainsi longtemps en l'air, pendant que nous la contemplions émerveillés, puis elle retomba, avec un grand bruit lorsque Mme Paladino se rassit...

Apparitions (ou matérialisations).

La présence et l'activité des doigts et des mains médiumniques se révèlent, non seulement par les coups et les mouvements qu'elles produisent, mais parfois aussi par de nettes sensations visuelles. Ce sont des doigts et des mains pâles, diaphanes, qui ont parfois une apparence et un brillant de perle. Il en apparaissait sur la tête d'Eusapia, comme si elles sortaient de la fente entre les rideaux, ou bien aux deux côtés latéraux de ceux-ci ; alors elles se présentaient souvent repliées, comme si elles saisissaient une partie du rideau pour le déplacer. Mais quelquefois elles apparaissaient détachées sur les bras ou sur les épaules des plus voisins du médium, tandis qu'ils se sentaient touchés, ou tirés par les habits, ou battus, ou caressés sur la tête, sur le visage. Mme Bottazzi vit presque en contact avec sa joue gauche, tandis qu'elle contrôlait la main gauche de Mme Paladino, une main noire avec un peu d'avant-bras, et en fut si vivement impressionnée qu'elle abandonna la place où elle se trouvait pour aller en prendre une autre plus loin, malgré de visibles manifestations de contrariété de la part de Mme Paladino, qui l'avait appelée plusieurs fois auprès d'elle.

Je prends cette occasion pour dire que les plus importants phénomènes de toute la séance se produisirent pendant que Mme Bottazzi fut en contact avec Mme Paladino, dont l'activité médiumnique était évidemment exaltée par la présence et surtout par le voisinage de ma femme. Comme on interrogea John pour savoir si sa présence lui était agréable, il répondit vivement que oui (trois coups très forts battus sur la table). On pria alors la table de s'approcher de cette dame, ce qu'elle fit tout de suite en se penchant en avant, comme pour la saluer. On demanda à John si Mme Bottazzi était douée aussi de quelques facultés médianiques, et deux fois elle répondit énergiquement que oui.

J'ai rapporté ces détails parce qu'ils démontrent clairement l'influence qu'exercent les personnes composant la chaîne médiumnique sur l'activité du médium.

Non seulement, en effet, pendant toute la séance, les phénomènes les plus variés se déroulèrent avec une extraordinaire rapidité et promptitude, et tous les objets et appareils préparés par nous furent touchés, remués, mis en action; mais, pendant tout le temps que Mme Bottazzi fut en contact avec Mme Paladino, on ne la laissa pas un moment en paix. Plusieurs fois, le rideau se jeta sur elle, l'enveloppant tout entière, commè en l'embrassant; elle fut sans cesse touchée, tripotée (elle dit qu'elle éprouvait comme la sensation d'un chat qui grimperait par son bras droit jusqu'à son épaule), battue sur les épaules comme par une paume de main ouverte (et nous entendîmes tous nettement les coups) et ce fut elle qui vit le plus grand nombre d'apparitions.

Tout cela justifie donc le besoin qu'elle ressentit, à un certain moment, de s'éloigner de la sphère d'action médianique, pour se soustraire à ces manifestations un peu trop violentes et bruyantes du médium, et qui correspondaient à la sympathie qu'Eusapia avait montrée pour ma femme.

Tandis que tous ces phénomènes se produisaient, Mme Paladino était dans le plus parfait état de trance; elle murmurait des mots incompréhensibles; elle soupirait péniblement; elle ne répondait pas aux questions; elle avait le visage transfiguré, les masses musculaires relâchées, les membres mobiles sous nos regards attentifs.

Attouchements.

Ils furent nombreux, presque toujours sur les personnes qui se trouvaient en contact avec le médium, mais aussi sur celles qui, s'approchant du médium et du rideau avec le bras tendu, demandaient d'être touchées ou d'avoir la main serrée, saisie.

Le professeur De Amicis ne fut pas seulement touché au bras, mais celui-ci fut tiré avec force comme par une main invisible venue de l'intérieur du cabinet, et cela plus d'une fois. A un moment donné, l'un de nous demanda si l'es-

prit d'une personne morte, qui lui était très chère, pouvait venir parmi nous et lui donner un baiser. Le rideau de gauche s'agita, enveloppa son corps comme pour l'embrasser, et celui-ci sentit sur son visage le contact d'un autre visage et d'une bouche qui lui donna un baiser. En même temps, la bouche d'Eusapia faisait le geste de baiser, et elle fit claquer un baiser dont nous entendîmes tous le bruit distinct. Un esprit malveillant verrait une fraude dans ce fait : mais il serait lui-même victime d'une erreur. En premier lieu, les baisers donnés par les lèvres invisibles s'entendent aussi lorsque celles du médium ne font que le geste de baiser, mais n'émettent aucun son. Et puis, ce que j'ai dit ne doit se considérer que comme un phénomène analogue à celui du synchronisme des coups battus sur la table avec les légères pressions que le médium fait avec ses doigts sur la main de son contrôleur. N'importe quel phénomène médianique se produit presque toujours en même temps que des mouvements d'une ou plusieurs parties du corps du médium, que ceux-ci soient des mouvements constatés ou non (parfois ils sont très faibles ou exécutés par des muscles qui ne sont pas sous la main du contrôleur). On comprendra donc qu'au baiser donné par les lèvres invisibles puisse parfois correspondre un mouvement analogue des lèvres du médium, et que parfois le mouvement soit accompagné par le son du baiser donné. Le fait qu'il n'y a pas de fraude de la part du médium est démontré par cet autre fait que le médium ne tente en aucune manière de mettre en relief ce phénomène vraiment impressionnant. Tandis que cela se produisait, Eusapia était en état de trance, et paraissait ne pas entendre nos paroles de stupéfaction pour le phénomène...

Quand le rideau s'avança vers la main tendue pour être touchée, la personne qui regarde dans une direction tangente à la saillie du rideau voit distinctement que celui-ci n'est pas gonflé comme lorsque le souffle de vent se fait entendre dans le cabinet, mais qu'il montre le relief irrégulier des doigts tendus d'une main qui, de l'intérieur du cabinet, le pousse en avant et le fait avancer; ce sont ces doigts qui saisissent ensuite la main extérieure; et quand notre main est ainsi saisie, tenue pour un instant ou même

tirée vers le cabinet, nous éprouvons la sensation du contact d'une main réelle, osseuse, nerveuse, le plus souvent ni chaude ni froide, mais quelquefois chaude ; d'une main, enfin, de chair, d'os et de sang. A qui est cette main, qui se rencontre le plus souvent à plus d'un demi-mètre sur la tête de Mme Paladino, et tandis que les mains visibles de celles-ci sont rigoureusement contrôlées par ses deux voisins ?

Est-ce la main d'un bras monstrueusement long qui se dégage du corps du médium, puis se dissout, pour se « matérialiser » ensuite de nouveau ?

Est-ce quelque chose d'analogue à un ptéropode d'Ameba, qui émerge du corps de celui-ci, puis se retire, pour ressortir ensuite à un autre endroit ?

Mystère !

Apports (1).

Le premier objet qui fut porté sur la table du cabinet, fut une petite brosse à cheveux; elle fut posée sur la table d'une manière si douce que nous nous en aperçûmes à peine...

Le professeur Galeotti tendit sa main droite, accompagnée de la main gauche du médium, vers l'innocent petit tambour, qui, tranquille, restait sur sa chaise, comme pour le prendre, mais en restant à une assez grande distance. Le petit tambour se remua, roula un peu, se souleva — comme je le vis nettement, étant assis à côté de M. Galeotti — et voulut monter sur la table, mais il tomba; il essaya encore, et retomba; on aurait dit qu'il n'avait pas assez de force pour faire ce bond.

Il est utile de remarquer le fait suivant, constaté par M. Galeotti et par moi. Quand Mme Paladino lui dit de prendre le tambour, celui-ci était tout à fait couvert par le rideau. Pourtant, avant qu'il commençât à se mouvoir et à se soulever, le bord inférieur du rideau s'agita un peu,

---

(1) On remarquera que M. Bottazzi n'emploie pas ce mot dans la signification usitée par les spirites, l'objet « apporté » ne venant pas du dehors de la chambre fermée, où se tient la séance.
N. de la R.

passa légèrement sur le tambour et l'enveloppa en partie comme pour l'aider à se soulever.

Après la séance, nous trouvâmes aussi la plume de poulet sur la table, mais personne ne la vit arriver, ni ne l'entendit se poser, à cause de sa légèreté.

Sur l'extrémité droite de l'étage supérieur de l'étagère se trouvait un bouquet de fleurs placé à une distance de plus d'un mètre de la table. On avait demandé à plusieurs reprises que les fleurs fussent portées sur la table et même offertes à Mme Bottazzi. A un certain moment, la table demanda l'obscurité complète. Nous éteignîmes la lampe nº 4. Aussitôt, on entendit le rideau s'agiter fortement jusqu'aux anneaux au moyen desquels il était attaché à la barre de fer horizontale et un instant après le bouquet, effleurant le visage de Galeotti, qui en ce moment contrôlait la main gauche d'Eusapia et passant devant ma poitrine et sur mes mains, qui furent mouillées par l'eau qui en coulait, alla se poser sur les genoux de Mme Bottazzi, qui se trouvait à ma gauche. Etant donné l'obscurité, on ne comprit pas d'abord ; mais ensuite, l'un après l'autre, nous nous écriâmes : « Les fleurs ! les fleurs ! » On fit la lumière. Nous ne nous étions pas trompés. Galeotti et De Amicis assurèrent que les mains d'Eusapia ne leur étaient jamais échappées pendant tout ce temps-là. Le phénomène d'apport fut très beau et très important parce que le bouquet de fleurs se trouvait hors du cabinet...

On pria John de faire mouvoir les différents objets qui se trouvaient dans le cabinet : les touches électriques, le métronome, la mandoline, etc. John était en effet là-dedans ; nous entendions toucher parmi les objets de la table; le verre contenant le tube avec le mercure fut secoué et déplacé, puis abandonné parce que John préfère s'amuser avec les verres lorsqu'ils contiennent quelque liquide ; les deux clochettes firent entendre un faible tintement. Mais finalement voici que la main mystérieuse trouve la mandoline et commence à la gratter.

— Porte-la-nous, porte-la-nous — pria M. De Amicis.

Et voici que la mandoline, tenue par le manche comme par une main enveloppée par le rideau, passant entre la tête d'Eusapia et celle du professeur De Amicis, vient sur

la table où, sous nos yeux attentifs, se déroule un phénomène merveilleux. Les mains d'Eusapia, contrôlées par celles de De Amicis et de Galeotti, n'étaient pas posées sur la table, mais sur ses jambes, où elles exécutaient, d'après le témoignage des deux contrôleurs, d'incessants mouvements irréguliers. Eh bien, en même temps sur la table où elle avait été posée, la mandoline était sans cesse déplacée, remuée, râclée et allait tomber sur les genoux de MM. Scarpa et De Amicis, lorsque nous priâmes tous qu'elle ne fut pas jetée à terre. Elle s'arrêta. La lumière était assez forte pour nous permettre de voir distinctement qu'aucune main ne touchait l'instrument ; qui donc le secouait, en faisait vibrer les cordes, le traînait sur la table, je le répète, *sous les yeux de nous tous?*

Les appareils de contrôle.

Aussitôt après, on entendit fonctionner le métronome. Il battait quelques coups, puis s'arrêtait: à nos instances répétées, la baguette fut mise en mouvement, puis arrêtée, mais les secousses qu'elle reçut furent suffisantes pour faire verser le mercure du petit puits (le mercure fut trouvé répandu sur la planche et le petit puits vide) et donc, pour le signal, impossibilité d'enregistrer tous les battements. En effet le tracé (*fig.* 3 et 4) présente, à gauche, six battements seulement, qui correspondent à six oscillations entières (parce qu'un seul des puits contenait du mercure et par conséquent s'établissait un contact à chaque oscillation simple), puis une autre plus loin, puis deux autres très rapprochées...

La touche télégraphique fut mise plusieurs fois en mouvement. Elle était fixée à la planche de bois et pour cette raison ne fut pas déplacée. Nous entendîmes tous nettement les coups énergiques, rapides, caractéristiques comme timbre ; et pour attester qu'il ne s'agit point d'illusions ou d'hallucinations collectives, le tracé (*fig.* 3 et 4) nous montre trois groupes de signes et deux battements isolés intercalés entre eux. Heureusement le signal électro-magnétique fonctionnait d'une manière bien différente de nos organes des sens ; il ne se trompe pas plus qu'il ne peut

tromper. Ces petites lignes verticales, qui se fondent presque entre elles, parce que, étant donné la petite vélocité du cylindre, elles se succèdent à de trop petits intervalles (inférieurs à 1/5 de seconde), correspondent sans aucun doute chacune à un abaissement et relèvement de la touche; et en regardant bien avec une lentille (sur les originaux) on aperçoit que les signes, lorsqu'ils sont plus fins, se suivent avec une fréquence d'environ 2 1/2 par 1/5 de seconde, c'est-à-dire d'à peu près 13 par seconde...

J'ai déjà décrit le tympan de Marey, fixé sur le plat de l'escabeau, et comment il était joint au manomètre à mercure de François-Frank. Chaque pression exercée sur la rondelle de bois collée sur la membrane élastique se traduit par un relèvement de l'objet flottant et de la plume du manomètre et chaque dépression par un abaissement. Or, si l'on observe le tracé (*fig.* 5 et 6), on voit des groupes de lignes blanches ascendantes et descendantes, les unes plus bas, les autres plus haut. Naturellement, aux plus hautes correspondent les pressions les plus fortes, aux médiocres les pressions d'intensité moyenne et aux plus basses les attouchements faibles de la rondelle. Ces pressions et particulièrement les plus fortes, ne peuvent avoir pour effet les lignes les plus hautes que lorsqu'elles sont exercées sur la membrane du tympan, qui, comme je l'ai dit, était fixée à l'escabeau. Quant aux déplacements de ce dernier et aux coups qui y furent battus, aux mouvements imprimés au tuyau de caoutchouc, qui rattachait le tympan au manomètre ou même aux déchirures de celui-ci, les premiers n'ont aucun effet, les derniers se traduisent par de petits signes, de petites lignes verticales sur le tracé manométrique. Une main ou un pied invisible doivent donc avoir écrasé la rondelle; ils doivent avoir appuyé sur la membrane du tympan récepteur et avec force, parce que je me suis assuré, le jour après, que pour obtenir les lignes les plus hautes, il fallait presser la rondelle jusqu'au point suprême.

Ce phénomène, enregistré graphiquement sur le cylindre fumé roulant, est de la plus grande importance non seulement parce qu'il ne peut y avoir aucun doute sur lui, mais aussi parce qu'il démontre une certaine adresse dans la main invisible qui l'a produit. Il ne s'agit pas, en effet d'une

traction ordinaire ou d'une poussée d'une chaise ou d'une table. Pour écraser la rondelle, la main mystérieuse devait avant tout la trouver et elle présentait une superficie relativement petite ; puis, parmi les mouvements qu'elle aurait pu avoir à faire, elle ne devait en exécuter qu'un seul, celui de l'abaisser. La main mystérieuse pouvait détacher la rondelle, qui était simplement collée sur le bouton de la membrane, ou bien détacher le tympan de l'escabeau, etc. ; mais elle ne fit que la presser, obéissant aux ordres que je donnais au médium et se laissant guider par la description que je faisais du petit appareil et de l'instruction que je donnais toujours au médium, sur la manière dont il devait l'écraser pour le faire fonctionner.

(*La suite au prochain numéro*).



AU MILIEU DES REVUES

Un cas de clairvoyance étudié par le professeur William James.

(*Proceedings of the American Society for P. R.*, vol. I, p. 2.)

Le dernier volume des *Proceedings* de la nouvelle Société américaine pour les recherches psychiques est particulièrement intéressant. Il contient, entre autres choses, une étude bien documentée du professeur William James, l'éminent psychologue, sur un cas de découverte du corps d'une personne noyée, suivant les indications données par un clairvoyant. Ce cas lui a été d'abord rapporté par le docteur Harris Kennedy, de Roxbury, un cousin de sa femme. Il devait déjà être publié en 1899 ; mais le docteur Kennedy (dont le frère habitait Lebanon lorsque se produisirent les événements en question) recueillit les dépositions des témoins quand le cas était encore tout frais ; le retard dans la publication n'a pas modifié les données qui avaient été alors obtenues. Voici textuellement le récit du docteur Kennedy:

« Le lundi 31 octobre 1898, Mlle Bertha Huse quitta sa maison à Enfield (New-Hampshire), à 6 heures du matin, avant que les autres membres de sa famille se fussent levés, et se dirigea vers le pont Shaker. En cours de route, elle a été rencontrée par différentes personnes ; elle a même été vue par une personne sur le pont. Sa famille, ne la voyant pas rentrer, organisa des recherches, et durant une grande partie de la journée 150 hommes environ parcoururent les bois et les rivages du lac, mais en vain. M. Whitney, propriétaire d'un moulin à Elfield, envoya alors chercher des scaphandriers à Boston, qui arrivèrent avec leurs appareils. Un scaphandrier, appelé Sullivan, travailla dans le lac pendant la plus grande partie du mardi et la matinée du mercredi, sans résultat.

« Le mercredi soir, 2 novembre, Mme Titus, de Lebanon (N.H.), village situé à 4 milles et demi environ d'Enfield, pendant qu'elle sommeillait après son souper, attira l'attention de son mari, qui était assis à côté d'elle, par son agitation et par son air épouvanté. Il lui adressa la parole, mais elle ne répondit pas, et il fallut qu'il la secouât pour la réveiller. La première chose qu'elle lui dit alors fut : « Pourquoi m'avez-vous dérangée ? J'allais justement trouver le cadavre ». Quelque temps après, elle dit à son mari : « Si j'ai une contenance bizarre au cours de la nuit, ou que je crie, ou que je vous paraisse fort agitée, ne me réveillez pas ; laissez-moi dans cet état ». En effet, au cours de la nuit, M. Titus fut réveillé par la voix de sa femme. Il se leva alors, alluma une lampe et attendit, obéissant ainsi à ses instructions. Quelques instants après, Mme Titus, sans se réveiller, parla à peu près ainsi :

« Elle a suivi le chemin qui mène au pont, et après l'avoir parcouru en partie, elle s'arrêta sur cette poutre qui fait saillie hors du pont et qui était couverte de verglas. Elle s'arrêta là indécise, en songeant s'il lui convenait davantage de se jeter à l'eau à cet endroit ou bien dans l'étang qui se trouve sur la colline. C'est à ce moment qu'elle glissa, tomba à la renverse et alla s'engouffrer sous la charpente du pont. Vous l'y trouverez encore, la tête en bas ; vous ne pourrez voir que l'un de ses caoutchoucs qui sort de la charpente. »

« Le lendemain matin, sur la recommandation de sa femme, M. Titus alla trouver M. Ayer, un employé de la Mascoma Flannel Co., à Lebanon, et lui demanda de lui accorder un jour de congé pour pouvoir aller avec sa femme au pont Shaker, à Enfield. Il raconta alors toute l'histoire à M. Ayer, et puis à M. W.-R. Sunderlin, ainsi qu'à certaines autres personnes de Lebanon, avant d'aller avec sa femme à Enfield où il en parla à d'autres personnes encore, et finalement demanda à M. Whitney, qui avait pris dès le début la direction des recherches, le priant de les accompagner, sa femme et lui, à l'endroit que sa femme désirait examiner.

« Lorsqu'ils arrivèrent au pont, Mme Titus lui indiqua un certain endroit où elle dit qu'on trouverait le cadavre dans la position indiquée plus haut.

« M. Whitney, qui se trouvait là avec un grand nombre d'autres personnes, manda le scaphandrier qui avait travaillé dans cette localité la veille. Quand il fut arrivé, Mme Titus lui indiqua l'endroit où elle disait se trouver le corps : « J'ai déjà « cherché là hier, dit M. Sullivan, et je n'ai rien trouvé ». Elle répliqua : « Oui, vous avez cherché *là* et *là* (en indiquant cer-

« tains points); mais non pas *là*, et si vous l'aviez fait, vous « n'auriez vu que le caoutchouc de son soulier qui sort de la « charpente ». Pour la satisfaire, le scaphandrier revêtit son appareil et descendit à l'endroit indiqué. Après une ou deux minutes, on vit apparaître à la surface de l'eau le chapeau de la décédée; quelques instants après, le scaphandrier lui-même sortit de l'eau en portant le cadavre. « Je n'ai pas regardé à cet endroit « hier, dit-il, parce que les branches et les débris formaient « une couche si épaisse que je n'y pouvais rien voir; en effet, « tout ce que je pouvais atteindre était le caoutchouc qui sortait « de la charpente ».

« On affirme que la grand'mère de Mme Titus était douée de facultés semblables, mais il ne résulte pas que Mme Titus ait jamais eu la prétention d'être clairvoyante; en tout cas, elle n'a jamais spéculé sur ses travaux et n'a jamais cherché à se procurer de la notoriété par ces moyens. Le lendemain, 4 novembre, Mme Titus était malade ».

M. W. James publie ensuite les témoignages qui ont été recueillis par le docteur Kennedy, quelques jours après l'événement.

C'est d'abord M. *J.-C. Ayer* qui raconte la visite que lui fit M. Georges Titus pour lui demander son congé. Il confirme que ce dernier lui raconta alors le rêve de sa femme, en ajoutant que Mlle Bertha Huse n'avait pas eu l'intention de commettre un suicide. M. Ayer avait la direction du personnel du moulin et connaissait aussi bien M. Titus que la sœur de la jeune fille noyée; tous les deux travaillaient au moulin.

M. *W.-R. Sunderlin,* lui aussi employé au moulin, raconte à son tour la demande de congé faite par M. Titus, qui la motiva en racontant la vision de sa femme. Le témoin ne put s'empêcher de rire, mais comme M. Titus insistait, il lui conseilla d'aller trouver M. Whitney qui s'intéressait à cette affaire. M. Whitney sourit à son tour en entendant raconter cette histoire, mais se prêta de bonne grâce aux recherches. Le témoin assista à la découverte du corps.

Le rapport de M. *Georges Titus* mérite d'être rapporté d'une manière plus étendue, parce qu'il contient la description de toutes les phases de la vision de sa femme.

« Le dimanche 30 octobre, Mme Titus me dit « : Georges, « quelque chose d'épouvantable est sur le point de se produire; je « ne sais pas encore de quoi il s'agit, mais je ne tarderai pas à le « connaître ». Le lundi 31, à 6 h. 40 du matin, comme j'allais partir « pour le moulin, ma femme me dit : « Cela est arrivé. »

« Dans l'après-midi, je dis à ma femme que Mlle Huse (sœur de celle qui s'est noyée) avait été rappelée chez elle pendant le tra-

vail et que sa mère était peut-être malade ; c'est du moins ce que pensait quelqu'un au moulin. Ma femme dit : « C'est quel- « que chose de mauvais, je le sens. »

« Le soir, nous apprîmes que la jeune fille avait disparu.

« Le mardi 1er novembre, Mme Titus parla de la chose et dit : « La jeune fille se trouve dans le lac. »

« Le mercredi 2, vers 7 h. 30 du soir, après avoir lavé la vaisselle, Mme Titus était assise dans son fauteuil. Je lui adressai trois fois la parole à voix basse et une quatrième fois sur un ton plus élevé, et elle se réveilla. « Georges, pourquoi ne m'avez-vous « pas laissée tranquille : au matin j'aurais pu dire où se trouvait la « jeune fille et tout ce qui s'y rapporte. »

« Elle se leva alors et marcha dans la maison avant de se coucher, ce qui eut lieu entre 8 h. 30 et 9 heures. Après avoir causé un instant, nous nous endormîmes tous les deux.

« A 11 heures du soir, je me réveillai. Elle causait en dormant avec le scaphandrier, et me touchait en disant : « Elle n'est pas tombée ici, mais plus loin, à gauche. » Elle me pria ensuite de la laisser seule.

« A minuit 15, elle tomba de nouveau dans une trance qui dura jusqu'à 1 heure. J'allumai une lampe, je l'observai et je causai avec elle d'une voix très basse ; quand je lui parlais de l'affaire, elle répondait, mais n'entendait pas lorsque je l'entretenais d'autre chose. Elle dit quelque chose au sujet de *froid*, et je lui demandai alors : « Vous avez froid, Nellie ? » Elle me répondit : « Oh ! oh ! j'ai terriblement froid. » J'attribuai cela à la jeune fille noyée.

« Le matin, elle déclara qu'il était de son devoir d'aller au pont à Enfield, et je demandai à M. Ayer la permission de m'y rendre... »

M. Titus raconte ensuite la scène de la découverte du cadavre sans apprendre aucun détail nouveau. Il dit seulement que lorsque le scaphandrier sortit de l'eau, il déclara avoir moins peur de la femme qui était tombée à l'eau que de celle qui se trouvait sur le pont.

Il ajouta que Mme Titus lutte ordinairement contre ses trances, parce qu'elle se trouve ensuite indisposée pendant quelque temps. Elle n'avait jamais vu la jeune Huse et n'avait eu aucun rapport avec elle. Sa mère avait des facultés semblables, mais elle écrivait. Certains jours, elle ne pouvait rien écrire du tout, d'autres fois elle écrivait énormément. Mme Titus n'a aucun contrôle sur la trance, qui vient malgré ses efforts pour l'éviter.

M. Whitney dit ne pouvoir pas ajouter grand'chose à ce qui a été dit au sujet de cet événement. Dans une lettre qu'il a écrit à M. Kennedy, nous trouvons toutefois que le pont dont il s'agit

traverse le lac Muscoma ; il a une longueur d'une huitième partie d'un mille. Mme Titus indiqua au scaphandrier très exactement la place qu'occupait le cadavre. « Tout ce que je puis ajouter, c'est que Mme Titus ne connaissait certainement pas les circonstances de l'accident, puisqu'elle n'avait pas été à Enfield, où celui-ci se produisit, depuis deux ou trois ans.

De la déposition du scaphandrier *Sullivan,* on apprend que pendant qu'il cherchait dans le lac, les habitants des alentours, persuadés que la jeune fille devait avoir pris le chemin des bois, les parcouraient en tous sens. Il se rappelle que Mme Titus marcha sur le pont, alla à un endroit et dit : « Cet endroit ressemble à celui que j'ai vu dans ma trance » ; mais après un instant d'hésitation, elle ajouta : « Non, pas exactenent » ; elle alla un peu plus loin et s'arrêta à un autre endroit en disant : « Celui-ci ressemble beaucoup à celui que j'ai vu la nuit dernière ». Elle s'arrêta là, en regardant la charpente du pont pendant un peu plus de 20 minutes. Enfin, elle déclara être sûre que c'était bien là l'endroit recherché...

M. Sullivan continue en racontant comment il descendit dans l'eau ; il était encore sur l'échelle, tâchant d'écarter les débris qui se trouvaient au milieu de la charpente du pont, quand sa main toucha quelque chose qu'il reconnut être un pied. Comme la voyante lui avait dit que seulement le pied de la noyée ressortait de la charpente, il fut très impressionné. « C'est mon affaire de trouver les cadavres dans l'eau, dit-il, et ils ne me font pas peur, mais dans ce cas, j'avais peur de la femme qui était sur le pont. Je me demandais : Comment une femme quelconque peut venir de 4 milles de distance pour me dire où je vais trouver ce corps ? Je touchai mieux et je constatai que c'était certainement un corps humain. Il gisait dans un trou profond, la tête en bas. Il faisait si noir que je ne pouvais rien y voir. Je ne pouvais agir que par le toucher. »

Après avoir donné des détails sur les opérations de sauvetage du corps, le scaphandrier raconte que M. Whitney lui demanda ce qu'il en pensait, et qu'il lui répondit : « Je ne pense pas, je suis abasourdi. »

M. Sullivan dit que le cadavre se trouvait à une profondeur de 18 pieds (6 mètres). Il faisait si noir en cet endroit qu'il était impossible à qui que ce soit d'y rien voir. « Il faut que Mme Titus ait vu le corps tel qu'il se trouvait dans l'eau, puisqu'elle en a décrit la position, comme elle avait d'abord indiqué l'endroit où il se trouvait ; personne ne pouvait savoir cela sans avoir vu le corps, puisque celui-ci gisait au fond du lac. Si vous me demandez comment Mme Titus a pu le voir, je vous répondrai que je

n'en sais rien ; mais si vous me demandez si j'y crois, eh bien, je vous dirai que j'ai été convaincu contre ma volonté. Mais si un cas semblable devait se produire et si on ne parvenait pas à trouver le cadavre, j'adresserais les chercheurs à Mme Titus, qui le trouverait. »

M. Sullivan fut depuis soumis à une espèce d'interrogatoire au Bowditch Club, composé par les assistants et les plus jeunes professeurs de l'École de médecine de Harvard. Il confirma ses déclarations, en ajoutant certaines explications dont il résulte d'une manière plus nette qu'il était impossible de voir du pont le cadavre, et même l'endroit où le cadavre gisait.

Il paraît qu'à 6 heures du matin, « la femme du maréchal-ferrant », qui se trouvait dans un endroit d'où l'on pouvait voir le pont, constata la présence d'une femme sur celui-ci. Cette femme n'a pas été questionnée par le docteur Kennedy. Le scaphandrier causa avec elle, et voici ce qu'il en dit :

D. — Était-ce une femme intelligente ?

R. — Elle me sembla telle.

D. — Elle ne vit pas la femme tomber à l'eau ?

R. — Non ; elle dit seulement l'avoir vue sur le pont, ou elle croit que c'était elle. Elle vit sur le pont une femme ; c'est tout ce que je puis dire.

Le professeur William James discute ensuite le cas et trouve qu'il peut être interprété de trois manières différentes, si on ne veut pas avoir recours à une hypothèse supernormale :

1° La théorie des *traces des pieds*. — Il paraît qu'il y avait un peu de verglas dans cette fatale matinée du lundi, et que les traces des pieds de la jeune fille étaient visibles depuis son habitation jusqu'au pont et sur celui-ci jusqu'à une distance qui n'est pas précisée. L'un des membres du Bowditch Club dit à ce propos : « Je pense que l'importance du cas est terriblement affaiblie par la circonstance que ces traces de pieds ont été vues, et par celle que la jeune fille a été vue sur le pont. Si vous pouvez prouver qu'elle a été vue à un certain point sur le pont avant de disparaître, il n'est pas difficile d'en conjecturer qu'elle est tombée là-bas. On peut supposer que la femme qui vit Miss Huse sur le pont connaissait Mme Titus. Il y a des personnes qui ont un pouvoir d'observation que les autres ne possèdent pas. Mme Titus, avec une puissance particulièrement subtile d'observation, peut avoir appris quelque chose qui échappe aux autres. »

« Si cela signifie — écrit M. W. James — que les traces de pieds et la femme du maréchal fournirent à Mme Titus des données que cette femme compléta par une puissance subtile

d'imagination ou d'observation, de manière à établir la position exacte du corps dans l'eau, alors nous devons considérer qu'il s'agit là d'un miracle mental aussi extraordinaire que la « clairvoyance ». Les traces de pieds n'avaient évidemment pas amené à un endroit donné du pont qui permit de conjecturer où la jeune fille s'était arrêtée, puisque les habitants des alentours, connaissaient l'existence de ses traces, et malgré elles, cherchèrent la jeune fille dans les bois. Dans son interrogatoire, le scaphandrier, questionné pour savoir s'il aurait pu maintenant indiquer l'endroit exact du pont où la jeune fille était tombée, répondit : « Je ne le crois pas ». Si le scaphandrier qui avait été à cet endroit était si incertain, il est encore moins probable que Mme Titus pût indiquer exactement l'endroit en se basant uniquement sur une vague description fournie par le bruit public.

2° Ceci nous amène à la seconde théorie naturaliste : — *Mme Titus peut avoir été présente à l'accident.* Comme la femme du maréchal, elle peut s'être trouvée près du pont au moment de l'accident, et avoir vu ce qui arrivait. Alors elle serait rentrée chez elle et, avec la complicité de son mari, elle aurait organisé l'histoire de la trance. L'affirmation de son mari, que Mme Titus se trouvait chez elle quand l'accident se produisit, ne prouve autre chose que sa complicité avec sa femme. On fit remarquer tout cela à M. Sullivan qui répondit simplement : « Fort bien, mais comment pouvait-elle alors connaître *la position exacte du cadavre au fond de l'eau ?* »

3° Enfin, Bertha Huse, étant déterminée à se suicider, peut avoir *confié à Mme Titus son intention et la manière dont elle voulait mettre à exécution son dessein, ou directement, ou au moyen de sa sœur,* qui travaillait à Lebanon, et que Mme Titus connaissait probablement. Cette troisième hypothèse est psychologiquement encore plus improbable que les deux premières. La circonstance de la précision des indications données par la clairvoyante vient se placer aussi contre cette hypothèse. Voici quelques passages de l'interrogatoire du scaphandrier :

D. — Vous pensez que Mme Titus a indiqué presque l'endroit exact où le corps a été trouvé ?

R. — Cela est certain. Sans elle, le corps n'aurait pas été trouvé.

D. — Vous dites qu'il faisait trop noir dans l'eau pour pouvoir la découvrir ?

R. — C'était une obscurité complète. L'eau est claire, mais la charpente du pont empêche la lumière.

D. — Vous l'avez trouvée la tête en bas et les pieds en haut, presque à l'endroit exact que Mme Titus vous avait indiqué ?

R. — Elle ne s'est pas trompée d'un pouce.



Il est évident que c'est l'exactitude de la description qui avait le plus frappé Sullivan, surtout que, comme il le remarqua, les corps humains tombés à l'eau prennent généralement la position horizontale.

« Il était donc évident, dit William James, qu'*aucune de ces trois explications naturalistes n'a la moindre probabilité d'être fondée*. Un lecteur qui n'admettrait absolument pas l'hypothèse de la clairvoyance devrait plus facilement supposer un cas exceptionnel de hasard. J'en connais moi-même quelque cas *rarissimi*; mais les faits de clairvoyance de différentes natures et de différents degrés qui ont été recueillis dans les *Annales* de la Société de la S. P. R. rendent, à mon avis, absurde le *non possumus* scientifique. Il y a, par exemple, un cas presque identique dans le volume XI, page 383, où les cadavres de deux enfants noyés appelés Mason ont été trouvés dans le lac Cochihuate, près de Natick, Mass., d'après les indications données par une clairvoyante de Boston, du nom de Mme York. Un autre cas semblable se trouve à la page 389 du même volume.

« Mon opinion sur le cas Titus est donc qu'il constitue *un solide argument en faveur de l'admission d'une faculté supernormale de voyance* — quelle que soit la signification précise que l'on peut attacher à ce mot. »

Un corps découvert par un enfant clairvoyant.

(*Daily Mail*, Londres, 6 août).

Le *Daily Mail* a dernièrement publié la dépêche suivante de son correspondant de Christiania :

« Il y a une quinzaine de jours, un homme habitant dans la Vallée Oesterdal disparut soudain de chez lui, et toutes les recherches que l'on fit pour le trouver demeurèrent vaines. On envoya alors chercher un certain John Flœttum, un enfant de 14 ans, huit jours après la disparition de l'homme. L'enfant marcha tout autour de la maison qu'avait habitée le disparu et s'étant fait apporter une photographie de cet individu, il l'examina attentivement. S'étant alors assis à une table, sa main gauche placée devant les yeux, il traça quelques raies sur un bout de papier ; ces raies indiquaient le chemin que l'homme avait fait. Le front de l'enfant se perlait de sueur ; il s'arrêta à plusieurs reprises. Lorsqu'enfin il « vit » un endroit où l'homme s'était assis sous un grand arbre, l'enfant était presque épuisé, et dut renvoyer la suite de son opération au lendemain.

« On envoya quelques personnes à la recherche, guidées par le croquis fait par le clairvoyant. La population entière du district suivait, et l'excitation était grande pendant que la foule suivait la direction qu'avait prise l'homme, telle que l'enfant l'avait indiquée. La nuit tomba avant qu'on eût atteint l'arbre, et les recherches ont été renvoyées au lendemain.

« Dans cette seconde journée, l'enfant lui-même s'unit aux chercheurs. Il les conduisit à l'arbre où fut trouvé le mouchoir du disparu. De là, le clairvoyant marcha droit à une rivière, mais il se sentit de nouveau si épuisé qu'il dut renoncer à continuer. Il était à peine rentré chez lui qu'il déclara pouvoir maintenant « voir » nettement où se trouvait l'homme.

« Le lendemain matin, les chercheurs, accompagnés par l'enfant, prirent un bateau auquel on donna la direction indiquée par lui. Après un certain temps, l'enfant se leva et dit soudain : « Il est là ». On fit des recherches, et le cadavre fut trouvé au fond de la rivière, à l'endroit exact que l'enfant avait indiqué.

« L'enfant a découvert depuis trois mois seulement son extraordinaire sens de clairvoyance. Pendant ce temps, il a donné plusieurs preuves de son étrange faculté. Un homme vint à lui et lui dit qu'il avait perdu une bague en or dans un champ, l'automne dernier, pendant qu'il chargeait du foin sur un char, et l'enfant dit immédiatement à l'homme qu'il pourrait trouver la bague au milieu du foin dans sa ferme, en lui indiquant l'endroit exact où la bague fut immédiatement trouvée. La clairvoyance de l'enfant s'est montrée en d'autres cas non moins remarquables. »

Nous avons eu entre les mains plusieurs journaux quotidiens de la Norvège, qui confirment ces faits. L'*Aftenposten*, entre autres, publie le portrait du jeune Flœttum et le récit d'autres faits remarquables par lui accomplis.

Le directeur du *Morgendenvingen*, N. B. Torstenson, de Skien (Norvège), nous écrit qu'un autre de ses concitoyens, M. Emil Mundsen, âgé de 35 ans, est connu pour des facultés de clairvoyance plus remarquables encore.

Le fantôme d'un chien mourant.

(*Swastika*, Denver, juillet 1907).

Le général John Charles Thompson rapporte le fait suivant dans le *Swastika* de juillet :

« ... Jim était un bel épagneul, le chéri de ma famille qui ha-

bitait à Cheyenne (Wyoming); il avait une nature encore plus affectionnée que ceux de sa race. Il était célèbre dans la ville comme « le chien qui rit », parce qu'il montrait reconnaître les personnes qu'il connaissait, ou il saluait ses amis par un rire joyeux, aussi distinct que celui d'un être humain.

« Un soir, vers la fin de 1905, à 7 h. 30 environ, je me promenais avec un ami dans la dix-septième rue de Denver, Colorado. En arrivant à la First National Bank, nous observâmes un chien qui gisait au milieu de la chaussée; je m'approchai et je fus frappé de sa ressemblance parfaite avec Jim que j'avais laissé à Cheyenne. L'identité était fortement augmentée par l'accueil que le chien me fit et le rire qui était spécial à Jim. Je dis à mon ami que seulement les cent six milles qui séparent Denver de Cheyenne pouvaient m'empêcher de jurer que ce chien était bien Jim ; je lui en expliquai le motif.

« Le chien que j'avais devant moi paraissait être très mal, il ne pouvait pas se soulever. Après l'avoir cajolé un instant, et lui avoir fait un aimable adieu, nous traversâmes Stout-Street et nous nous arrêtâmes pour lui lancer un dernier regard. Il avait disparu.

« Le matin suivant, le courrier m'apporta une lettre de ma femme m'annonçant que Jim avait été tué accidentellement le soir avant, à 7 heures et demie du soir. Personne ne m'ôtera de la tête que c'est bien le fantôme de Jim que j'ai vu. »

Cette histoire rappelle plusieurs autres traits semblables qui ont été recueillis par notre distingué collaborateur M. Bozzano dans l'intéressant article qu'il a publié sur cet argument dans notre livraison du mois d'août 1905. L'hypothèse d'une hallucination télépathique est rendue assez compliquée par le fait que l'ami du général Thompson vit, lui aussi, le fantôme du chien. Il est d'ailleurs probable que le général ait caressé le chien mourant, bien que cela ne soit pas dit nettement, l'expression dont il se sert (*petting*) étant un peu vague et signifiant seulement cajoler.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les expériences de Padoue avec le médium à « lévitation » M. Zuccarini.

Nous avions promis de nous occuper des séances que plusieurs professeurs de l'Université de Padoue viennent de tenir avec le médium M. Amédée Zuccarini. Nous avons un peu tardé à le faire, non pas uniquement à cause du manque d'espace, mais aussi parce que nous espérions que, pendant ce temps, on publierait quelque document de nature à éclaircir nos idées au sujet de ces expériences. Malheureusement, cette publication n'a pas été faite ; les expérimentateurs paraissent avoir renoncé à leur idée primitive de publier un compte rendu collectif des séances, et nous devons nous en tenir aux articles que quelques-uns des expérimentateurs ont publié dans des journaux quotidiens d'Italie.

Les membres du groupe d'expérimentation étaient tous professeurs de l'Université de Padoue: M. Bruni, professeur de chimie générale ; M. de Marchi, de géographie physique; M. Levi-Civita, de mécanique rationnelle; M. Lucatello, de pathologie médicale; M. Severi, de géométrie projective ; M. Vicentini, de physique expérimentale ; M. Lori, d'électro-technique. Le laboratoire de ce dernier servait de local pour les expériences.

La première séance ne pouvait et ne devait avoir qu'un caractère préparatoire. Il s'agissait surtout de constater comment se développaient les phénomènes, afin de pouvoir ensuite imaginer des appareils de contrôle. On obtint quelques lévitations de la table, M. Vicentini se sentit touché par une main inconnue dans l'obscurité, bien que les mains du médium fussent contrôlées ; enfin. se produisit l'auto-lévitation. « Le médium commence à soulever les pieds pendant que les contrôleurs l'accompagnent dans ses mouvements ; simultanément, ses bras s'agitent vers le

haut comme s'il nageait ; les contrôleurs ne peuvent plus suivre ses pieds qui sont déjà trop haut, et sont obligés de se lever pour accompagner les mains du médium dans leur mouvement ascensionnel ; encore un instant, et il me semble qu'il plane en l'air dans la position décrite par les professeurs Murani et Patrizi. Ses mains sont toujours appuyées aux nôtres, sans aucun effort apparent ; je demande la lumière, et à l'éclair de l'arc voltaïque nous voyons le médium retomber du haut sur la table... La séance terminée, nous nous échangeâmes nos impressions, en recueillant aussi celles de deux assistants du professeur Vicentini, les docteurs Finazzi et Alpago, qui avaient épié les phénomènes par deux trous pratiqués dans la porte de communication avec la pièce contiguë, éclairée à la lumière rouge. Plusieurs d'entre nous, dont M. Alpago, affirmèrent que, lorsqu'on fit la lumière, M. Zuccarini apparut planant dans une position presque horizontale. En somme, après cette première séance, l'impression prévalante était que le médium avait réellement *volé en l'air.* » (Compte rendu du professeur Severi, paru dans le *Tempo* de Milan, 28 août.)

MM. Vicentini et Lori travaillèrent alors pour préparer les appareils de contrôle. Voici comment le professeur Lori lui-même les décrit dans le *Giornale d'Italia* du 22 juillet : « Sur deux pieds de la table, ceux plus rapprochés du médium, nous plaçâmes deux interrupteurs spéciaux qui tenaient fermés les circuits respectifs pendant tout le temps que la pression sur le pied dépassait 10 kilogrammes. Si une personne montait sur la table, à moins qu'elle n'exerçât avec ses pieds une pression très près de l'un des deux autres pieds de la table, les circuits se trouvaient fermés. Si la personne exerçait une pression très près de l'un des pieds munis d'interrupteur, un seul circuit était fermé. Des appareils spéciaux placés dans la pièce contiguë enregistraient par des diagrammes le moment de chaque fermeture et sa durée. Dans la même pièce contiguë se trouvaient aussi deux assistants qui étaient chargés de guetter et regarder à travers un trou. Nous parlions à haute voix en indiquant les positions du médium et ses mouvements ; les deux assistants notaient nos phrases et le moment exact. Le résultat des diagrammes obtenus dans la seconde et troisième séance est le suivant : il coïncide avec ceux qui seraient tracés si une personne quelconque montait sur la table, se tenait tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, et ensuite faisait un saut en retombant sur la même table. »

C'est uniquement à la suite de ces observations que le professeur Lori porte un jugement défavorable au médium.

Mais le professeur Severi, dans son compte rendu auquel nous

avons déjà fait allusion plus haut, remarque avec malice :

« L'appareil a donc enregistré, et nous constatâmes :

« 1° Que le médium n'a jamais soulevé de la table ses deux pieds à la fois, tant que dura l'obscurité, ou tant qu'on ne demanda pas la lumière d'une manière explicite ;

« 2° Que lorsqu'on demanda la lumière de façon à ce que M. Zuccarini lui-même (ou, pour mieux dire, sa *personnalité médiumnique*) pût comprendre, il s'éleva, mais il ne resta en l'air que pendant moins d'une demi-seconde, c'est-à-dire pendant le temps où nous pouvons planer en l'air nous aussi sans être acrobates, au moyen d'un vulgaire saut. »

Le professeur de Marchi (*La Lombardia*, 21 juillet) ajoute, pour sa part, qu'une fois que les expérimentateurs, croyant, par erreur, que le médium était réellement suspendu en l'air, demandèrent la lumière par un mot conventionnel que M. Zuccarini ne pouvait pas comprendre, la lumière fut faite, mais le médium fut trouvé tout simplement debout sur la table.

Tous les expérimentateurs ajoutent enfin que le professeur Vicentini, s'étant de nouveau senti toucher comme au cours de la première séance, la lumière fut faite immédiatement, et on constata alors que la main du médium lui même avait produit cet attouchement en s'agitant, bien que toujours tenue par l'un des contrôleurs.

Comme on le voit, toutes ces circonstances constituent des présomptions graves contre l'authenticité des phénomènes. Les expérimentateurs sont toutefois unanimes à reconnaître que si ces faits ont suffi pour former leur opinion personnelle défavorable au médium, ils ne constituent toutefois pas une preuve certaine de fraude consciente.

D'ailleurs, les différents relateurs reconnaissent que les lévitations de la table (dont on ne peut pas bien comprendre si elles étaient complètes ou partielles) se sont produites en des conditions au moins apparentes de bon contrôle, bien qu'ils se défient du témoignage de leurs sens.

En tout cas, les expérimentateurs paraissent enclins à ne mettre pas en doute la bonne foi du médium. Le professeur Lucatello, plus particulièrement compétent dans cette matière en sa qualité de pathologue, écrit dans la *Libertà* de Padoue, 18 juillet : « Les observations que j'ai pu faire durant les séances — dans les limites assez étroites des conditions particulières dans les quelles se déroulaient les phénomènes — me portent à croire que M. Zuccarini tombe dans un état somnambulique plus hypnotique qu'hystérique. D'abord, j'ai observé à trois reprises différentes la complète analgésie cutanée et profonde avec l'épingle

enfoncée dans sa chair (analgésie qu'il n'avait aucun intérêt à simuler) ; il présenta ensuite le trait caractéristique somatique du somnambulisme hypnotique, c'est-à dire la contracture somnambulique, provoquée par la simple excitation de la peau (hyperexcitabilité cutanéo-musculaire).

« On sait qu'en cet état le sujet parle et répond exactement, mais les suggestions de toute espèce (hallucinations, actions, etc.) doivent, pour se réaliser, être formulées par la parole ou la mimique des observateurs. Or, nous ne pouvons pas exclure d'avoir fait quelque suggestion inconsciente [par exemple lorsque nous disions : « Maintenant, il ne s'élève pas », ou bien : « Il me semble qu'il va s'élever », etc., ou quand les contrôleurs soulevaient pendant un instant leurs pieds des siens, ou qu'ils tendaient à soulever ses mains] ; paroles, gestes presque insignifiants, mais qui, dans le somnambule, qui est un appareil enregistreur très sensible, constituent le point de départ de ces phénomènes, parfaitement naturels ou merveilleux, que l'on peut croire ensuite spontanés...

« Je suis donc porté à exclure que M. Zuccarini exécute consciemment des trucs vulgaires. Dans ses hallucinations, il croit se soulever en l'air, alors qu'il ne fait que les gestes préliminaires, naturels et logiques, d'une lévitation qui ne s'est pas produite !

« Il n'a probablement pas même eu recours à un truc quand il a exercé une traction sur la main du professeur Vicentini, parce que M. Zuccarini peut avoir rencontré fortuitement cette main et l'avoir tirée par suggestion des observateurs. Son action était, en effet, accompagnée par quelques observations de notre part (suggestions).

« Il reste à expliquer le soulèvement de la table, mais je ne puis porter un jugement sur ce phénomène, parce que la notion exacte de son déterminisme mécanique nous a manqué. »

La quatrième séance fut négative, le médium se trouvant mal; on se proposa de recommencer la série des expériences deux semaines après, mais ce projet n'a pas pu être effectué. Une autre série de séances organisées dernièrement par le *Resto del Carlino* de Bologne, et à laquelle devaient assister plusieurs professeurs de l'Université de cette ville, a également été en fumée.

Un groupe d'expérimentateurs, dont faisait partie le professeur Venturoli, adjoint municipal pour l'hygiène à Bologne, vient de conclure favorablement pour l'authenticité des lévitations de M. Zuccarini (*Gazzetta dell'Emilia*, 5 août).

En attendant, les professeurs Murani et Patrizi, ainsi que les autres membres du groupe qui a tenu les séances de Milan dont

nous nous sommes occupés dans notre numéro de juillet, n'ont pas été convaincus par les séances de Padoue ; ils ne contestent pas que M. Zuccarini n'ait peut-être produit là aucun phénomène de lévitation, mais ils soutiennent que ces phénomènes se sont bel et bien produits dans les séances auxquelles ils ont assisté et qu'ils se seraient probablement produits aussi au milieu des professeurs de Padoue si ces derniers avaient bien voulu suivre tels et tels conseils qu'on leur avait donnés, ou admettre, dans leur groupe, ne fût-ce qu'une seule personne compétente en fait de médiumnisme.

Les choses en sont là ; nous ne doutons pas qu'une nouvelle série d'expériences pourra bientôt résoudre la question controversée des vols aériens de M. Zuccarini.

Petites Informations.

— Le *Light* de Londres annonce que la santé de son directeur, M. E. Dawson Rogers, continue à ne pas être bonne, et qu'il n'y a pas eu d'amélioration en ces derniers temps. On sait que M. Dawson Rogers a dépassé l'âge de quatre-vingt-trois ans.

— Dans ces derniers mois, quatre journaux spirites américains : le *Banner of Light*, le *Religio Philosophical Journal*, le *Light of Truth*, et une publication paraissant à Los Angeles (Californie), ont cessé leur publication. Le fait est surtout remarquable pour ce qui se rapporte au *Banner of Light*, qui a été le journal à plus fort tirage du monde entier. Ces cessations de publication sont dues surtout au développement pris par le *Progressive Thinker* de Chicago, qui a adopté le système du grand journalisme américain, bien qu'il laisse beaucoup à désirer au point de vue scientifique. Les spirites de la Nouvelle-Angleterre ont maintenant fait paraître un autre organe, *The Herald of Truth*, destiné à remplacer l'ancien *Banner of Light*.



NÉCROLOGIE

SULLY-PRUDHOMME

Dans le grand poète qui vient de mourir nous devons aussi saluer l'observateur courageux qui n'a pas craint de proclamer les phénomènes médiumniques constatés par lui.

« J'ai vu très peu de choses — disait en 1901 Sully-Prudhomme à M. Jules Bois, qui le publia alors dans *le Matin*. — D'abord, pendant mon enfance, ma sœur jouissait d'étranges facultés... Dès qu'elle posait ses doigts sur un objet, l'objet tournait... C'est ainsi que j'ai assisté à la rotation d'une grande table. Récemment, j'ai fait partie des expérimentateurs d'Auteuil ; nous étions cinq ou six, des savants et des curieux de mon espèce. Nous avions fait venir le médium Eusapia Palladino. Eusapia s'est assise devant la table, à 30 centimètres environ d'un rideau suspendu à une tringle, dans un coin de la salle ; elle lui tournait le dos. Ses mains et ses pieds étaient surveillés dans la demi-lumière. Après une attente assez longue, un lourd tabouret d'architecte s'est avancé tout seul vers moi. Il s'est élevé en l'air, puis s'est posé sur la table... Je levai la main, elle fut saisie... Je reçus dans le dos un coup sec, ma chaise fut ébranlée sous moi, mes cheveux ont été tirés et ma tête poussée sur la table... Sous mes yeux, une guitare s'est promenée dans l'espace sans que rien ne la soutînt. Des notes, spontanément, sont sorties d'instruments à musique... Derrière moi, au-dessus de ma tête, mes camarades d'expérimentation ont vu des formes de mains faiblement lumineuses. Elles semblaient jaillir du rideau que gonflait un souffle inconnu. Eusapia souffrait, semblait-il, à chaque production du phénomène. On eût dit qu'elle en tirait les éléments de son pro-

pre fonds physiologique... Mais, ce qui m'a peut-être le plus impressionné, c'est, la séance terminée, un fauteuil resté derrière le rideau et se mettant tout à coup à sortir, à s'avancer vers Eusapia... En rentrant chez moi, l'idée de ce fauteuil automobile me tracassait, c'était comme une gêne, une obsession de cauchemar... »

Dans une lettre que le poète adressait à M. de Vesme quelque temps après, et qui a paru déjà dans le fascicule de janvier de la *Revue d'études psychiques*, il écrivait :

« ... Le mouvement inauguré par les premières tables tournantes il y a un demi-siècle, et qui s'est accéléré chez tous les peuples sans discussion méthodique, va entrer enfin dans la voie des sciences pour en constituer une. Je m'en réjouis, car ne pouvant, faute de temps, étudier par moi-même les questions qu'il soulève, je saurai désormais où m'adresser pour être sûr de recueillir des documents d'une valeur indiscutable et pour me tenir au courant de l'interprétation la plus rationnelle qu'ils comportent... »

On ne pouvait s'attendre à moins de la part du penseur illustre, qui n'a pas été uniquement « le poète psychologue », comme on l'a nommé, mais aussi « un savant psychologue », auteur d'ouvrages profonds, tels que *la Psychologie du libre arbitre*, *le Problème des causes finales*, etc.

Le Gérant : Drouard.

28-9-07. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année — Octobre 1907 — N° 10

PROF. PHILIPPE BOTTAZZI

Directeur de l'Institut de Physiologie de l'Université de Naples.

Dans les régions inexplorées de la biologie humaine

Observations et expériences sur Eusapia Paladino (1)

VIII. — Quatrième séance (27 avril 1907).

La psychologie d'un médium durant une séance.

Pression barométrique à 9 heures : 751,69 ; T. = 17°,3.

Les professeurs De Amicis, Scarpa, Galeotti, Pansini, Bottazzi et Cardarelli, l'ingénieur Jona et Mme Bottazzi.

Temps détestable ; il y a un vent de siroco suffocant ; le ciel est chargé de nuages ; l'air est presque saturé d'humidité. Mme Paladino est d'une humeur effrayante ; elle s'est disputée chez elle avec ces femmes qui, sous l'apparence de lui tenir compagnie, exploitent son bon cœur (elle est seule, n'a aucun proche parent, sauf du côté de son mari, de qui elle garde un très mauvais souvenir, et ne le cache pas). Elle est excessivement irritable. J'ai grand'-peine à la faire sortir de chez elle. Mais la présence de ma femme lui rend un peu de calme. Arrivée au Laboratoire, où tout le monde l'attendait déjà, elle accueille le sénateur Cardarelli d'une manière assez courtoise, bien qu'il fût nouveau aux séances ; certainement, l'aspect si sympa-

(1) Suite. Voir les numéros d'août et de septembre.

thique et les manières attrayantes de cet homme vénérable, qui n'a pas cru se diminuer ou nuire à sa réputation en assistant à ses séances pour l'amour qu'il porte à toute vérité, ont apaisé l'esprit misonéiste d'Eusapia. La satisfaction de son amour-propre doit y avoir contribué aussi en grande partie, bien qu'elle ait vu des princes, princesses et grands-ducs de maisons impériales rivaliser pour lui faire honneur; avec cette perspicacité et cette promptitude d'intuition qui la distinguent, elle tient beaucoup plus, quoi qu'on en dise, au jugement sévère des savants qu'à l'admiration banale des « grands seigneurs ».

Pendant trois quarts d'heure à peu près, aucun phénomène digne d'être noté n'a lieu. Eusapia s'efforce visiblement d'en produire, aussi en hommage du professeur Cardarelli, mais n'y réussit pas. Il en arrive presque toujours ainsi; lorsqu'une personne nouvelle intervient aux séances, Eusapia en reste pendant un certain temps comme interdite.

Au contrôle des mains et des pieds d'Eusapia sont placés, d'un côté le sénateur Cardarelli, pendant toute la séance, de l'autre d'abord Mme Bottazzi, qui dut pourtant abandonner cette place, car, comme le soir précédent, elle commença tout de suite à devenir l'objet spécial des rudes caresses de John King, étant enveloppée dans le rideau, touchée, battue dans le dos, etc.; puis le professeur Bottazzi, et en dernier le professeur De Amicis, qui garda le poste pendant tout le reste de la séance.

La chaîne médiumnique ne fut pas toujours rigoureusement maintenue Outre deux pauses, exigées par Eusapia, Bottazzi, Galeotti et Scarpa se levèrent fréquemment et sortirent de la chambre, tantôt pour aller mettre en mouvement les cylindres de la chambre voisine, tantôt pour chercher une ficelle demandée par Eusapia, tantôt pour d'autres raisons. Nos séances, en effet, ont toujours été caractérisées par une certaine agitation de plusieurs des assistants; un spirite convaincu (Voir le compte rendu de la septième séance) en fut scandalisé. Mais c'était très naturel. Le spirite assiste avec l'âme déjà disposée à admirer; sa foi est pleine, tant mieux pour lui, comme celle de chaque croyant, et rien ne vient l'ébranler. Le

doute, au contraire, agitait notre esprit, et je ne suis même pas tranquille maintenant que j'écris ces lignes et après que j'ai assisté à sept séances, pendant lesquelles j'ai vu se dérouler des phénomènes où la fraude ne peut avoir aucune part. Le doute a poussé tantôt l'un, tantôt l'autre, à abandonner la chaîne médianique pour se faire spectateur externe, presque pour se soustraire à la sphère d'action du médium, dans laquelle on ne peut pas exclure absolument que des influences hypnotiques et suggestives soient exercées. M. Scarpa fut, pendant les premières séances, la bête noire d'Eusapia, qui, par sa vigilance, était, non pas déconcertée, mais irritée. Cependant, moi qui avais déjà pris un empire sur son esprit, j'intervenais aussitôt, pour lui dire avec douceur et fermeté :

— Voyons, chère Eusapia, nous sommes ici non seulement pour admirer les phénomènes merveilleux que tu sais produire, mais aussi, et surtout, pour vérifier, constater, critiquer. Nous ne doutons pas de toi, nous ne soupçonnons aucune fraude, mais nous voulons bien voir, suivre le déroulement du phénomène. C'est pour cela que M. Scarpa surveille le cabinet, à travers l'espace que laisse le rideau, en l'illuminant parfois avec une innocente lampe électrique de poche. Vois-tu — ajoutai-je — il reste debout, d'un côté ou de l'autre, et de face, pour mieux voir, pour dominer, comme un capitaine sur une hauteur, le champ de bataille. Que préfères-tu : l'admiration passive, de laquelle tu dois désormais être rassasiée, ou l'affirmation sereine d'un physicien habitué à torturer la nature pour lui arracher la vérité qu'elle cache à nos yeux charnels ?

De cette manière, l'irritable Eusapia s'adoucissait; elle mordait le frein et ne se révoltait pas; docile, elle subit le regard aigu de l'attentif observateur qui, à la fin, se déclara vaincu, n'ayant jamais pu découvrir l'ombre d'une fraude.

Scarpa eut toujours, dans quelque endroit qu'il se trouvât, la noble mission de tenir dans ses mains un pied ou les deux pieds d'Eusapia, lorsqu'elle se préparait à produire quelqu'un des phénomènes les plus importants, ou dans lequel elle devait déployer une plus grande force; et elle crut certainement lui donner par là une preuve tangible des moyens qu'elle employait dans ses opérations médianiques.

Dans la chambre des appareils enregistreurs (V. fig. 8), on avait déposé trois cylindres fumés distincts : sur le cylindre à gauche, qui était mis en rotation par un mécanisme d'horlogerie, se trouvaient disposées la plume à mercure et celle du tympan récepteur de Marey ; sur celui du milieu (*N*), qui tournait avec un mouvement assez lent, étaient posées les deux plumes des signaux Desprez jointes aux deux touches électriques ; et finalement, sur celui de droite (*P*) écrivaient les plumes des deux autres signaux Desprez, l'un rattaché au métronome et l'autre à un interrupteur électrique à pression, qui, au moyen d'un long cordon, arrivait jusqu'à une poche du professeur Galeotti.

Cette disposition des six plumes sur trois cylindres distincts fut faite pour pouvoir enregistrer leurs mouvements sur des surfaces roulant avec une vélocité différente. Mais le cylindre *M* ne pouvait être laissé en mouvement à partir du commencement de la séance jusqu'à la fin, parce que la charge ne durait que quelques minutes. Il fut donc nécessaire de faire rester dans la chambre des appareils le mécanicien du laboratoire, avec l'instruction de mettre en mouvement le cylindre après un ordre convenu. Mais il arriva qu'au moment où les deux appareils enregistreurs furent mis en action, l'ordre ne fut pas entendu ou compris, le cylindre ne bougea pas, et les plumes n'écrivirent que deux seules lignes verticales, au lieu de reproduire tous les mouvements de pression exécutés sur le soufflet et les coups du tambour. Nous eûmes ainsi la preuve que tout devait être à notre portée de main, et que l'intervention de personnes étrangères, bien qu'habituées à ce genre de choses, au lieu de favoriser, compliquait en rendant les résultats peu sûrs...

Nouveaux phénomènes.

Dans cette séance, nous vîmes pour la première fois ces petites lumières observées par d'autres aussi auparavant. En exprimant la sensation visuelle que j'ai éprouvée, et qui, du reste, s'accorde avec celle de mes compagnons, je dois dire qu'elles paraissent de petites flammes ressemblant par leurs dimensions à celle d'une bougie ordinaire, mais

plus courtes, et non pas de lumière jaune, mais plutôt violette, plus lumineuses au centre, atténuées à la périphérie, qui paraissent se dégager du corps du médium, puis s'élèvent avec un mouvement lent et ondulatoire, en se dissolvant dans l'espace. Elles sont très visibles sur le fond noir du rideau. Elles ne réapparurent plus dans le restant de la séance. Pendant leur apparition, Mme Paladino était immobile...

Les apparitions ou matérialisations furent nombreuses et multiples... Je vis des mains et des poings fermés, sur la tête de Mme Paladino, apparaître par la fente entre les deux parties du rideau ; quelquefois ils étaient de dimensions ordinaires, d'autres au moins trois fois plus grands que la main et le poing de Mme Paladino. Deux fois, j'avançai rapidement ma main pour les saisir, aussi parce que les plus éloignés affirmaient que c'étaient des objets présentés par la main invisible ordinaire; mais j'arrivais toujours trop tard ; l'apparition se dissolvait et je trouvais l'espace vide...

Deux fois je vis une forme noire, qui pouvait être un énorme poing ou une tête, apparaître derrière le côté extérieur du rideau de droite, du côté du professeur Cardarelli, à mi-hauteur du rideau, c'est-à-dire à un niveau de beaucoup supérieur à celui de la tête d'Eusapia...

L'épisode du stéthoscope et du pince-nez fut assez amusant. Le professeur Cardarelli avait dans la poche droite de son veston un stéthoscope d'ébonite démonté. Les lampes ayant toutes été éteintes, je sens d'abord sur mon visage, puis sur mes mains, un corps qui ressemble à la partie supérieure de la trompette, et je dis : la trompette est venue à moi. Mais aussitôt ce même corps s'éloigne. Puis il retourne sur mes doigts, et enfin, en le palpant, je reconnais que c'est un stéthoscope avec le pavillon tout monté. Alors M. Cardarelli, abandonnant un instant la main de Mme Paladino, met la sienne dans sa poche et, ne trouvant plus l'objet, s'écrie : « C'est mon stéthoscope ; il m'a été enlevé sans que, très attentif, je ne sente aucun attouchement ; rendez-le moi. » Alors le stéthoscope va se mettre contre ses lèvres, et — tout le monde l'entend ! — bat contre ses dents ; M. Cardarelli le serre entre les dents, mais il

s'aperçoit qu'il n'a plus de pavillon. Il le met dans sa main gauche, en le serrant avec l'aide de la main de Jona, et demande qu'on lui rende aussi le pavillon ; celui-ci lui est apporté, mais en même temps une main mystérieuse arrache avec force le stéthoscope entier des deux mains de Cardarelli et de Jona ; au cours de cette dernière action, la canne de l'instrument se tordit un peu.

« Parmi les nombreux attouchements et baisers (le professeur Cardarelli lui-même me décrit ainsi l'épisode du pince-nez) que je ressentis, et que j'annonçais chaque fois bien qu'ils fussent entendus par tout le monde, une fois que l'on avait fortement frotté mon front, je laissai tomber mon pince-nez, que je porte sans cordon, sur mes genoux, et je crus qu'il était tombé à terre. Je le demandai tout de suite à John ; peu de temps après, je perçus distinctement un attouchement très délicat sur mes genoux, comme si une main cherchait quelque chose, et le pince-nez me fut immédiatement remis sur le nez avec un mouvement bien précis. Il est inutile de dire que, pendant ce temps, je tenais le contrôle le plus exact. »

Que l'on songe que l'action de monter et démonter un stéthoscope et celle de remettre un pince-nez sur le nez, sont deux opérations qui peuvent difficilement être faites avec une seule main. En tout cas, le médecin qui exécute la première plusieurs fois par jour, l'exécute toujours avec les deux mains. Mme Paladino aurait-elle pu faire tout cela avec une seule main ?...

Nous avions à plusieurs reprises prié Eusapia de jouer du tambourin. Enfin, on l'entend se mouvoir et tomber par terre. Aussitôt après, on l'entend jouer, et ceux qui contrôlaient les mains du médium assurent que les coups sur le tambour était synchrones avec des petits mouvements que faisaient ses mains. Nous espérions trouver sur le cylindre le tracé du petit roulement de tambour ; mais, comme nous avons dit plus haut, le cylindre était arrêté en ce moment, ce qui fait que nous n'avons trouvé sur lui qu'une ligne verticale (fig. 9).

Les touches de la machine à écrire furent pressées plus d'une fois ; mais sur le papier, il ne se trouva aucune lettre imprimée, évidemment parce que les pressions exercées sur

les touches, comme on pouvait le comprendre aussi d'après nos sensations acoustiques, ne furent pas suffisamment fortes. On entendit, deux fois, ce mouvement de doigt parcourant le clavier de la machine que l'on entend lorsqu'on dactilographe rapidement. Il faut remarquer que la machine était située sur l'escabeau, dans le fond du cabinet.

La touche électrique à ressort, déjà représentée dans la figure 7, ne fut pas seulement pressée à plusieurs reprises, mais déformée, comme on le voit dans cette autre figure 10, qui représente la touche comme elle fut trouvée après la séance... La déformation de la touche dut se produire dès les premiers battements, parce que le grand nombre de coups que nous entendîmes ne correspond pas au petit nombre de signes tracés (fig. 11) par l'électro-magnéto sur le cylindre, et la raison en est manifeste ; quand le bouton supérieur, en battant, ne rencontre plus le bouton inférieur, il ne peut plus produire le contact électrique. . .

Après de nombreuses prières, le métronome fut mis en mouvement ; et comme il était très peu chargé, après quelques battements, il s'arrêta. Tandis qu'il marchait, on invita Mme Paladino à l'arrêter, mais elle n'y réussit pas. Du reste, il n'était pas facile de l'arrêter, comme nous pûmes le voir ensuite nous aussi, parce qu'un nouveau ressort très fort avait été mis au mécanisme d'horlogerie. A cet endroit du tracé, que je reproduis (fig. 12), on voit des irrégularités qui pourraient aussi venir de tentatives faites pour arrêter la baguette...

IX. — Cinquième séance (3 mai 1907).

Pression atmosphérique (Observatoire de Capodimonte) à 9 heures : 755,3 ; T. = 12°,2. Humidité relative de l'air, 86 p. 100.

Assistent à la séance : les professeurs Galeotti, De Amicis, Pansini, Cardarelli, Scarpa, Bottazzi et l'ingénieur Jona.

La lampe n° 1 a été placée dans le cabinet médianique, dans l'angle postérieur gauche, très haut ; l'interrupteur à pression, à l'extrémité d'un long cordon, peut être gardé dans la poche de l'un des assistants. La lampe a été mise là sans qu'Eusapia le sache, pour pouvoir, à un moment donné, illuminer l'intérieur du cabinet et découvrir éven-

tuellement quelque fraude. La lampe n° 4, qui était auparavant mobile, a été fixée au mur, et dans son circuit, on a intercalé un rhéostat, pour pouvoir en diminuer la lumière sans l'éteindre tout à fait.

La planche a été enlevée et a été remplacée par un chevalet en bois massif, à trois pieds et à trois étages, immobilisé au moyen de barres de fer. Pour augmenter la superficie du plan supérieur, nous y avons fait clouer une tablette en bois blanc. Sur la tablette se trouvent, de gauche à droite : 1° une touche électrique (que nous distinguerons avec la lettre T^1) couverte d'une petite boîte rectangulaire en bois, immobilisée avec trois vis, deux intérieures et une postérieure ; 2° une autre touche électrique de télégraphe (T^2) couverte d'une petite boîte de zinc très mince et perforée, immobilisée aussi sur la surface avec des vis ; une troisième touche électrique (T^3) située derrière T^1, découverte, mais vissée sur le bois (c'est la même touche à ressort qui avait été déformée le soir avant et qui a été réparée) ; à droite de T^2, deux verres d'une capacité d'environ 100 centimètres cubes, remplis à moitié, l'un d'une solution de sulfate de cuivre, l'autre d'une solution de ferro-cyanure de potassium (en mélangeant les deux liquides, on forme un précipité rougeâtre de ferro-cyanure de cuivre) ; derrière les verres, le soufflet qui sert de tympan récepteur de Marey, joint, comme avant, au manomètre à mercure ; encore plus loin, le métronome ; parmi ces objets, l'une des baguettes du tambour.

Sur l'étage du milieu du chevalet, se trouvaient la trompette et la brosse.

Sur l'étage inférieur, nous avions mis deux flacons d'Erlenmayer, presque à moitié remplis, l'un d'une solution de ferro-cyanure de potassium, l'autre d'une solution de chlorure de fer (en mélangeant les liquides, on obtient un précipité de bleu de Prusse).

A droite du chevalet, se trouve une chaise immobilisée contre la porte du fond, et sur elle un grand plat de fer émaillé rempli de mastic de vitrier très lisse.

A gauche, mais hors du cabinet, et contre le chambranle de la porte, est placée une autre chaise avec un plat de terre cuite, rempli de glaise molle de statuaire.

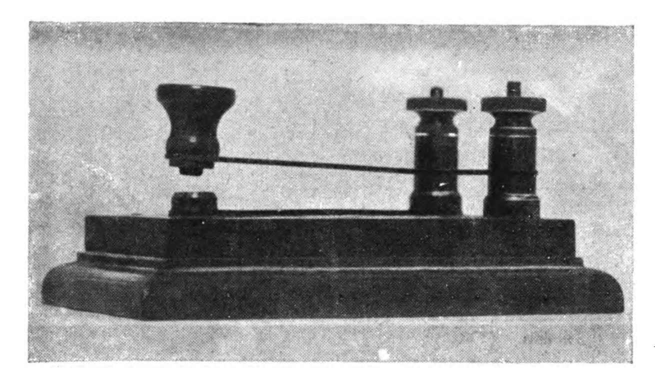


Fig. 7. — Touche électrique à ressort.

Fig. 8. — Disposition des appareils enregistreurs dans la pièce contiguë à celle des séances (quatrième séance).

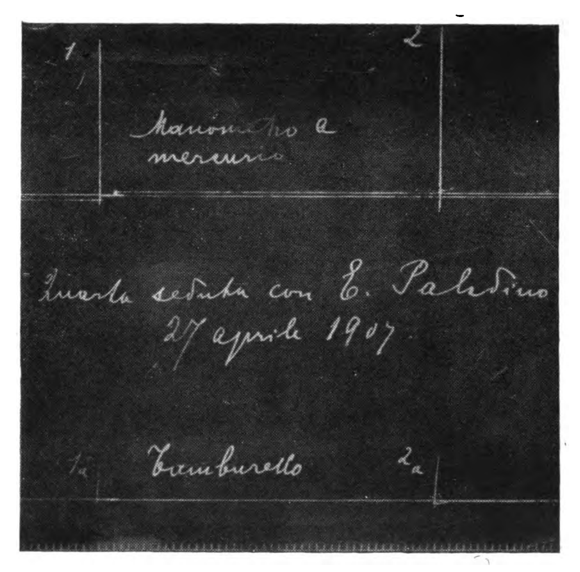


Fig. 9. — Tracé du manomètre à mercure et du tympan enregistreur de Marey rattaché au tambourin. 1 et 1^a sont les tracés trouvés sur le cylindre ; 2 et 2^a sont ceux que j'ai faits moi-même pour constater quelle force était nécessaire pour obtenir cette hauteur des courbes. Temps : 1/5.

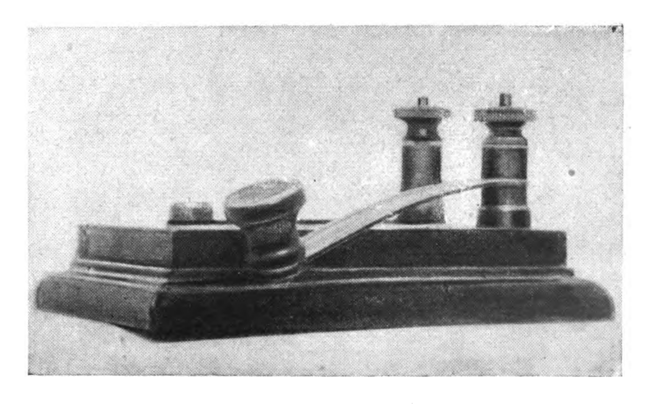


Fig. 10. — La touche électrique à ressort de la fig. 7, telle qu'elle fut trouvée après la séance.

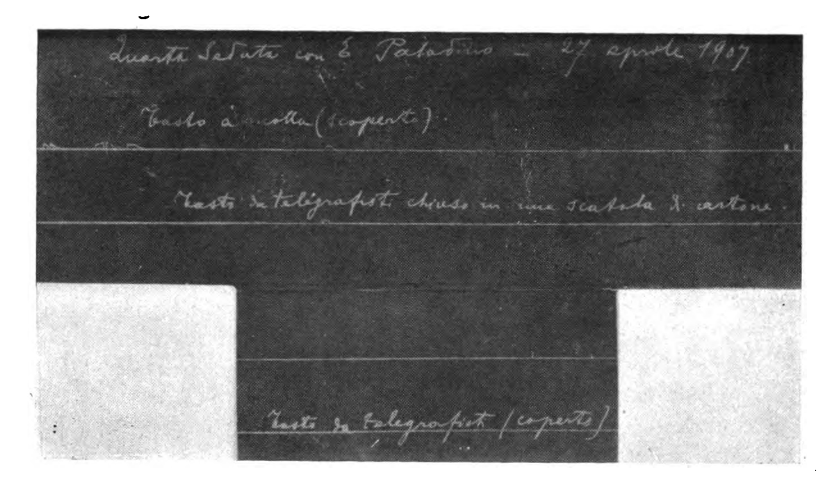


Fig. 11. — Tracés du signal rattaché à la touche à ressort (le supérieur) et du signal rattaché à la touche de télégraphe enfermé dans une boîte de carton (l'inférieur). Comme on voit, la deuxième touche n'a pas été mise en action. Le tracé inférieur est une continuation du supérieur.

Fig. 12. — Tracé du signal Deprez rattaché au métronome électrique. Au point où se trouve la flèche, le tracé est irrégulier, comme si l'oscillation de la baguette du métronome avait été modifiée en ce moment. Temps 1/5".

A terre, se trouvent le petit tambour, une clochette, une touche de télégraphe, le bâton d'ébonite, la mandoline.

Nous mîmes sur la table médianique, l'habituelle balance pèse-lettre, avec la plume adaptée sur le cylindre fumé, et, avant celui-ci, l'appareil qui sert à fumer les cylindres.

Dans la chambre des appareils, nous avons remis tout en place comme les premiers soirs, c'est-à-dire les deux cylindres du chimographe électrique de Straub superposés, de manière à pouvoir mettre sur l'un d'eux (le supérieur) les deux plumes de tympan Marey et du manomètre à mercure, et sur l'autre (l'inférieur) les quatre signaux Desprez rattachés aux trois touches et au métronome. Le chimographe est mis en mouvement par moi, au moment opportun.

Galeotti, Scarpa et moi avons décidé que cette séance doit être destinée par nous à découvrir quelque fraude, si fraude il y a, et à éliminer tout doute de notre esprit. Pour cela, nous avons mis dans le cabinet tous les objets à portée de main de Mme Paladino, presque pour la tenter, et la lampe pour illuminer l'intérieur au bon moment.

M. Galeotti et moi contrôlons les mains et les pieds du médium, pendant presque toute la séance, bien décidés à ne nous faire remplacer par personne. Scarpa se charge de se détacher de temps en temps de la chaîne pour se mettre au point qu'il croit meilleur afin d'exercer une surveillance aussi parfaite que possible. Je me mets à la gauche de Mme Paladino (celle-ci est gauchère, et *travaille* de préférence avec ses membres de gauche) et je ne m'éloigne pas d'elle un seul instant; M. Galeotti à la droite (seulement à la fin de la séance, quand notre conviction fut établie relativement à la réalité des phénomènes, il se fit remplacer par le professeur Cardarelli).

Vers le milieu de la séance, Mme Paladino, comme si elle avait eu l'intuition de nos soupçons, appela Scarpa auprès d'elle; celui-ci se mit entre moi et le médium, et, avec un bras, lui entoura la taille, en redoublant ainsi la surveillance du côté gauche, où la substitution de la main était le plus à craindre.

La séance commence à 9 heures précises. Eusapia est de bonne humeur.

M. De Amicis est un peu en retard. Il arrive quelques minutes après que John a révélé sa présence. Nous invitons la table à saluer le nouveau venu; aussitôt elle s'agite, se soulève, bat trois coups par terre, s'approche de lui et se jette aussi sur lui d'une manière peu courtoise...

La mandoline est d'abord touchée, puis grattée. Eusapia, exauçant une prière qui lui a été adressée par De Amicis, veut la prendre et la porter sur la table, et commence avec son épaule, son bras et sa main gauche à faire de petits mouvements, que je perçois et suis avec attention, ressemblant à ceux qu'elle aurait fait avec le même membre si elle l'avait eu libre et si elle avait pu s'en servir pour saisir en réalité l'instrument. Pendant ce temps, M. Scarpa s'approche de moi, se met debout derrière le dossier de ma chaise et voit distinctement la mandoline bouger, se lever, retomber, se renverser, *sans qu'aucune main la touche, à une lumière plus que suffisante* pour discerner chaque mouvement des bras de Mme Paladino. Celle-ci me dit, en portant avec sa main gauche ma droite vers le sol dans la direction de la mandoline : « Prenons-la... aide-moi... » et fait des efforts comme pour saisir et soulever, comme pour accrocher quelque chose avec ses doigts. Pendant ce temps, la mandoline effleurée par le rideau, se soulève un peu du parquet, mais retombe de nouveau avec le ventre en l'air, et Eusapia s'écrie dans son dialecte : « Il m'a échappé !... » avec une visible angoisse. Mais l'insuccès semble l'exciter. Elle recommence, mais sans effet; comme il est pénible de la voir, je tâche de la dissuader de faire ces vaines tentatives pour porter l'instrument sur la table. Mais elle paraît obsédée par cette idée, et continue sans se préoccuper de moi.

Les mains invisibles d'Eusapia.

Eh bien, il faut avoir les doigts de Mme Paladino dans la paume de sa propre main, comme je les avais ce soir-là, pour se convaincre que les soulèvements, les grattements des cordes, etc., tout est synchrone avec des mouvements très délicats des doigts, avec des tractions et des poussées de la main du médium, comme si celui-ci était dirigé dans l'exécution des mouvements par une volonté connaissant

l'effet à obtenir. Ce ne sont pas des mouvements irréguliers, impulsifs, désordonnés; ce sont des mouvements précis et coordonnés d'un doigt ou plusieurs doigts, identiques à ceux que l'on fait lorsqu'on veut saisir ou faire vibrer les cordes avec précision et délicatesse. Nous étions deux à avoir le regard fixé sur la mandoline, M. Scarpa et moi, et nous pouvons affirmer avec certitude que l'instrument, bien éclairé par la lampe qui se trouvait au-dessus de lui, n'était pas touché par les mains visibles d'Eusapia, qui en étaient éloignées d'au moins 60 centimètres, mais se mouvait de lui-même, comme s'il avait été, par enchantement, muni d'organes moteurs ; et il paraissait être, à le voir, la carcasse d'un reptile monstrueux dans laquelle la vie serait retournée. On ne peut décrire l'impression que l'on éprouve à voir un objet inanimé se mouvoir, *non pas pour un seul instant, mais pendant plusieurs minutes de suite ;* se mouvoir sans que personne ne le touche, pendant que tout est silencieux, parmi les autres objets immobiles, sous l'action d'une force mystérieuse. Enfin la mandoline fut laissée tranquille ; Mme Paladino n'en resta pas satisfaite. Il n'en fut pas ainsi pour moi, parce que le simple apport de l'instrument nous aurait privé du long et minutieux examen que nous avons pu faire de la correspondance entre les mouvements intentionnels du médium et les déplacements de l'objet sur lequel étaient appliqués ses membres invisibles.

Eusapia m'ouvre la main droite, m'étend les trois doigts du milieu, en les pressant et chiffonnant sur la table avec les bouts en bas, et me dit avec un souffle de voix : « Comme c'est dur !... Qu'est-ce que c'est ? » Je ne comprends pas. Et elle : « Là, sur la chaise... Qu'est-ce que c'est ? » — « C'est la glaise », m'empressai-je de répondre ; fais une empreinte du visage ? — Non, dit-elle, elle est dure ; elle est trop dure ; emportez-la ». — « La chaise aussi ? » — « Non, laissez-la ». Quelqu'un abandonne pour un moment la chaîne, afin de satisfaire le désir d'Eusapia ; il regarde sur le plat et voit l'empreinte de trois doigts. En faisant un examen plus soigneux, le jour après, nous voyons que les trois empreintes semblent faites par le glissement de trois doigts, évidemment elles corres-

pondent au même mouvement que la main gauche de Mme Paladino imprima à mes doigts sur la table. La coïncidence du *mouvement* exécuté par la main (gauche) de Mme Paladino avec la *sensation* qu'elle exprima de sentir quelque chose de dur, fut remarquable dans ce cas comme dans les autres. *Le médium, donc, ne fait pas seulement mouvoir, mais sent, comme je l'ai déjà dit, avec ses appendices invisibles.* Et tandis que le mouvement était exécuté à gauche, le phénomène avait lieu à droite du corps de Mme Paladino. Nous avons pu ainsi observer à plusieurs reprises ce croisement des mouvements du médium et des effets constatables, médianiquement produits, qui avait été déjà remarqué par d'autres.

Maintenant, Eusapia commence à *travailler* sur la chaise délivrée du poids du plat. Elle pointe son pied gauche contre mon pied droit et son pied droit contre le pied gauche de M. Galeotti, et fait des efforts pour pousser ; la chaise se meut, s'approche de la table, se soulève ; la voici qui semble vouloir monter sur la table, avec le dossier incliné en avant, en partie enveloppée par le rideau ; et après des efforts répétés elle y monte enfin. Nous nous écrions tous en chœur : « Bravo ! bravo ! » et l'on demande « devons-nous l'emporter ? » — « Non, non, répond Eusapia, laissez-moi la chaise. » Pendant que la chaise est debout sur la table, plusieurs phénomènes se produisent que je décrirai.

Mais voici que les appendices médianiques d'Eusapia pénètrent dans l'intérieur du cabinet, après s'être exercés sur des objets situés à l'extérieur, et commencent le travail que nous entendons, mais ne pouvons pas voir. Je prie mes amis de ne pas distraire le médium par des demandes d'attouchements, d'apparitions, etc., et de converger leur désir et leur volonté sur les choses que je demande qui soient exécutées...

Le cordon de la lampe interne, qui était tombé à terre quand la chaise fut portée sur la table, puis pendu au dossier de la chaise de M. Galeotti, est tiré de l'intérieur du cabinet, puis lancé, avec l'interrupteur, sur la table avec violence. Je m'empresse de prier que personne ne le touche, mais je n'explique pas qu'en le pressant, une lampe s'allumerait

dans le cabinet, comme MM. Galeotti, Scarpa et moi seulement le savons. Mais ce que les autres ne font pas, le médium l'exécute. L'interrupteur est emporté, jeté à terre. Eusapia est dans un état de tension extraordinaire ; elle a le regard errant dans l'espace, et fait de petits mouvements avec ses doigts. On dirait qu'elle cherche quelque chose, on ne sait où. Son attitude est celle d'une personne qui, les yeux bandés, explore avec ses mains l'espace autour d'elle pour trouver un objet qu'elle cherche. Ainsi, dans l'attente de quelque nouveau phénomène, à la suite de l'ordre de converser donné par la table, tout le monde était ou feignait d'être distrait. Parce que (et c'est l'une des choses qui porte le plus à rire pendant les séances médianiques), quand la table, avec quatre coups, commande : *Causez* ! — tout le monde dit en chœur : — « Bien... donc... causons... donc... on disait... ; » mais on n'a pas encore fini de prononcer ces sottes paroles que déjà tout le monde est retourné au religieux silence d'auparavant, et les yeux, qui pour un instant s'en étaient détachés, recommencent à se fixer sur la personne du médium. Donc, à un moment donné, Eusapia prend l'index de ma main droite, qui a à peu près la forme de l'interrupteur électrique, le presse avec ses doigts, et voilà qu'un rayon illumine la chambre, de l'intérieur du cabinet médianique, et une exclamation de contentement sort de la bouche d'Eusapia.

Il est plus facile de s'imaginer que de décrire la stupeur de ceux qui ne pouvaient se rendre compte de ce qui était arrivé. Je m'écrie : « Bravo ! Bravo ! presse de nouveau, recommence. » Et les autres : « Bravo, de quoi ? De quoi s'agit-il ? Qu'avez-vous donc inventé ? » Et j'explique que cet interrupteur lancé sur la table est mis en communication avec une lampe électrique fixée en haut, dans le cabinet ; qu'Eusapia, avec l'une de ses mains invisibles, a cherché, puis trouvé l'interrupteur, après l'avoir de nouveau emporté de la table, et l'a pressé avec cette main, tandis qu'avec les doigts de sa main visible elle appuyait sur mon index, et a fait ainsi de la lumière. Cette explication a naturellement rempli tout le monde d'étonnement. Ce phénomène aussi se produisit en une direction croisée, dans le sens que j'ai dit plus haut.

nécessaire pour obtenir un soulèvement remarquable de la colonne de mercure dans le manomètre.

Le tracé, dans son langage, montre combien de fois elle a pressé, quelquefois plus fort, d'autres moins fort; et j'ajoute qu'en même temps, je sentais des pressions plus ou moins fortes sur ma main ou sur le pied.

Mais ceci, dont j'ai déjà parlé plus haut, et sur quoi je veux maintenant insister, signifie donc, qu'avec ses mains invisibles Eusapia sent les formes, sent les consistances, sent le froid et le chaud, le dur et le mou, l'humide et le sec, ni plus ni moins que si elle touchait, palpait avec les mains qui sont emprisonnées dans les nôtres. Elle sent avec d'autres mains, mais perçoit avec le même cerveau et manifeste ses perceptions avec les mêmes organes vocaux, desquels elle se sert pour entretenir avec nous cette singulière conversation qui caractérise surtout les dernières heures de chaque séance médiumnique : conversation durant laquelle on dirait tantôt que c'est elle qui parle, tantôt que c'est un autre qui parle par sa bouche, en l'appelant « ma fille »; pendant laquelle, tandis qu'Eusapia semble être dans le plus parfait état de transe, elle perçoit cependant tout commentaire qui lui est désagréable, et répond tout de suite, parfois avec dédain, d'autres fois en ricanant diaboliquement, ou avec des paroles peu courtoises qui montrent que son amour-propre est offensé; pendant laquelle les bonnes règles spirites exigeraient d'adresser toujours la parole à John King, c'est-à-dire à l'être mystérieux qui fait tout ce qui se produit dans la séance, règles que je n'ai cependant observées que quelques soirs et non pas dans toute la séance, m'étant persuadé que les phénomènes médiumniques sont l'effet de l'activité (de quelque nature soit-elle) propre au médium conscient ou inconscient.

Eusapia explore et palpe tout ce qui se trouve dans le cabinet, que, justement pour cela, elle n'a pas besoin d'inspecter d'abord, avec ses mains médianiques; mais je n'ai jamais pu me convaincre qu'elle regarde aussi avec des « yeux médianiques ». Si elle pouvait faire cela, elle n'aurait pas tant de difficultés à trouver un objet qu'on lui ordonne de toucher, et qu'elle ne trouve souvent qu'après

beaucoup de temps et de recherches. Et pourtant, comme on observe des matérialisations de bras et de mains (je ne crois pas que personne ait jamais constaté des apparitions de pieds), on observe aussi des apparitions ou des matérialisations de têtes. Mais la signification de cette dernière idée ne peut être comprise tant que je n'aurai exposé la manière dont je m'imagine le déterminisme des phénomènes médiumniques, ce que je ferai plus loin.

A un certain point, on entend un battement rythmique, non pas sur la terre, mais sur le chevalet, et d'un timbre différent de celui du tambour. J'explique que ce doit être la baguette du tambour qui bat sur la boîte de bois que recouvre la touche T^1. Mais comme il paraît que mes explications ne persuadent pas les assistants, voici que la baguette, pour les prouver, est brusquement lancée sur la table extérieure, comme pour dire : « Voyez-vous? c'est moi qui bats ». Quelques-uns la touchent, l'observent; on la met ensuite de côté.

Tout à coup, sans aucun avertissement du médium, on entend un coup sec sur la table. Je regarde, je touche : c'est l'un des verres qui y est arrivé après avoir renversé sur les plus proches la solution de sulfate de cuivre qu'il contenait. Ayant passé ma main gauche sur mon vêtement, je sens qu'il est tout mouillé, et je m'en plains à Eusapia, en la priant de ne pas faire de ces plaisanteries, parce que les verres — insistai-je — ne sont pas remplis d'une eau innocente, mais de liquides qui peuvent faire du mal, qui peuvent tacher.

J'avais à peine terminé de le dire, que l'on entend par terre le bruit caractéristique que fait un liquide lorsqu'il est versé avec force du récipient qui le contenait, et tout de suite après, l'autre verre, presque complètement vide, se pose sur la table, à côté du premier, en y battant de même un coup sec.

Comment nous retenir d'exprimer l'idée, qui nous vient tout de suite dans la tête, que le médium ait fait tout cela d'une manière intentionnelle; qu'ayant entendu la nocivité des liquides, il a versé à terre le contenu du second verre, avant de porter celui-ci sur la table; que, par conséquent, il croyait que les verres fussent simplement remplis

d'eau ? Et comment ne pas reconnaître, pour ces faits si simples et pourtant démonstratifs, un intime lien entre les phénomènes médiumniques et la conscience du médium, c'est-à-dire un déterminisme physiologique des phénomènes ?

Une chose est certaine : que ce n'est pas un être étranger à l'organisme du médium, qui produit les phénomènes médiumniques, parce que le médium a connaissance de ceux-ci, soit qu'il l'exprime ou la laisse deviner de la manière dont les phénomènes se déroulent en relation avec ceux qui assistent à leur déroulement.

L'action sur le pèse-lettres.

On fait un peu plus de lumière. M. Galeotti porte sur la table la balance pèse-lettres et le cylindre fumé, et met la plume en contact avec le papier. J'explique à Mme Paladino ce que nous voulons qu'elle fasse : elle doit abaisser le plateau de la balance, sans le toucher, avec ses mains visibles. On met le cylindre en mouvement et la plume y écrit une ligne horizontale pendant plusieurs tours. Quelques secondes se passent, et voici que l'on voit le rideau de gauche s'avancer résolument vers la table, comme s'il était poussé par une main cachée derrière, dont on voit distinctement le relief des doigts, saisir le plateau de la balance et appuyer fortement sur lui ; puis il se retire et disparaît. Nous arrêtons le cylindre et nous constatons tous que la plume a écrit (d'une manière imparfaite, parce que la main invisible a fait un peu osciller la balance) une ligne verticale sur le papier fumé. Les mains d'Eusapia étaient sous notre contrôle !

Le jour après, je voulus voir combien marquait l'aiguille de la balance, quand le plateau était déprimé jusqu'à ce point, et je vis que la force de pression exercée sur le plateau devait avoir été équivalente à un poids de 370 grammes. Dans les figures 15 et 16 sont reproduits les deux tracés, celui qui a été fait par la main du médium et celui fait par la mienne.

La séance terminée, MM. Scarpa, Jona et Galeotti me rapportèrent que Mme Paladino s'approcha du pèse-lettres,

mit ses deux mains aux côtés du plateau, avec les bouts des doigts retournés vers lui, et, faisant aller ses mains en haut et en bas, avait fait abaisser et relever à plusieurs reprises le plateau de la balance. M. Scarpa m'assura avoir entendu comme un grattement d'ongles sur le métal, identique à celui qu'auraient produit les doigts de Mme Paladino s'ils avaient touché le plateau de la balance.

Je ne m'attarderai pas à raconter ici l'histoire d'un cheveu au moyen duquel Eusapia aurait exécuté une autre fois une semblable expérience : elle est narrée avec beaucoup de détails dans l'ouvrage récent de Flammarion (1). Ce qui est sûr, c'est que si son habileté peut arriver jusqu'au point de s'arracher un cheveu et disposant celui-ci en anse, abaisser le plateau de la balance, l'intervention du cheveu ne peut expliquer l'abaissement enregistré sur le cylindre, ni les mouvements que l'un des soirs avant elle fit faire au bâton d'ébonite, ni les grattements de la mandoline...

Ce que je peux affirmer avec assurance, c'est que, dans nos séances, beaucoup de phénomènes n'ont pas eu lieu, bien que nous nous soyons attendus à les avoir : les empreintes du visage sur le mastic, les soulèvements du médium avec la chaise, etc. ; mais Eusapia n'a même jamais tenté de les produire en se servant de moyens mesquins comme celui du cheveu, et elle a eu raison. C'est un bonheur qu'elle commence à se persuader elle-même qu'un seul, le plus simple des phénomènes qu'elle répète chaque soir, s'il est bien certifié qu'il n'est pas produit par la fraude, équivaut à tous les autres, y compris les plus extraordinaires et les plus merveilleux...

Les coups sur la touche électrique.

On entend un grand remue-ménage dans le cabinet, du bois qui craque, puis qu'on arrache, et un bruit par terre. On ne comprend pas ce qu'elle y a jeté. Mais Eusapia pousse un soupir de soulagement, et on entend marteler

(1) C. Flammarion, *les Forces naturelles inconnues*, p. 270-271. Paris, 1907.

aussitôt une touche électrique. Alors, je comprends : ne pouvant atteindre la touche couverte de la boîte de bois, elle l'a arraché, bien qu'elle fût fixée avec trois vis à la surface du bois, et, triomphante, s'est mise à battre furieusement. Mais je la calme tout de suite disant :

— Merci, Eusapia ; mais ce n'était pas cela que je voulais, tu devais battre la touche, sans arracher la boîte.

Le tracé correspondant au battement de la touche est très important.

La boîte de bois jetée à terre fut offerte plus tard, à travers l'ouverture des rideaux, au professeur De Amicis, qui la posa sur la table.

Eusapia dit :

— Attention ! — Et l'on entend battre des coups synchrones sur la touche et sur la table médianique.

Eusapia dit une autre fois :

— Attention ! — Et l'on entend battre des coups synchrones sur la table et sur le tambour, sur la table et sur la touche, successivement.

Bien que l'on se soit désormais habitué à ces phénomènes, l'impression que nous en ressentons est toujours profonde. A l' « attention ! » d'Eusapia, tout le monde suspend sa respiration et regarde de son côté ; un silence profond règne tout autour ; Eusapia elle-même est immobile, comme pour écouter les battements ; de là au rideau, dans l'intérieur du cabinet sombre, on entend ces coups sur la touche électrique, nets, forts, parfaitement synchrones avec d'autres battements sur la table qui est devant nous, ou sur le tambour qui est à terre ; et tout cela sans que les bras et les mains du médium, sur lesquels sont fixés les regards de sept personnes attentives, se déplacent pour pénétrer dans le cabinet. Ses doigts seulement appuient, d'une manière rythmée mais à peine sensible, sur nos mains, comme pour battre la mesure des coups qui s'entendent à côté.

Le phénomène est simple, et pourtant merveilleux, stupéfiant ! Il est simple ; mais qui peut l'expliquer ? Qui donc bat à côté ? Et comment les coups battus à côté sont-ils synchrones avec ceux battus ici et avec les imperceptibles pressions des doigts du médium ? Ce synchronisme, je ne me lasserai pas de le répéter, impose d'admettre que les

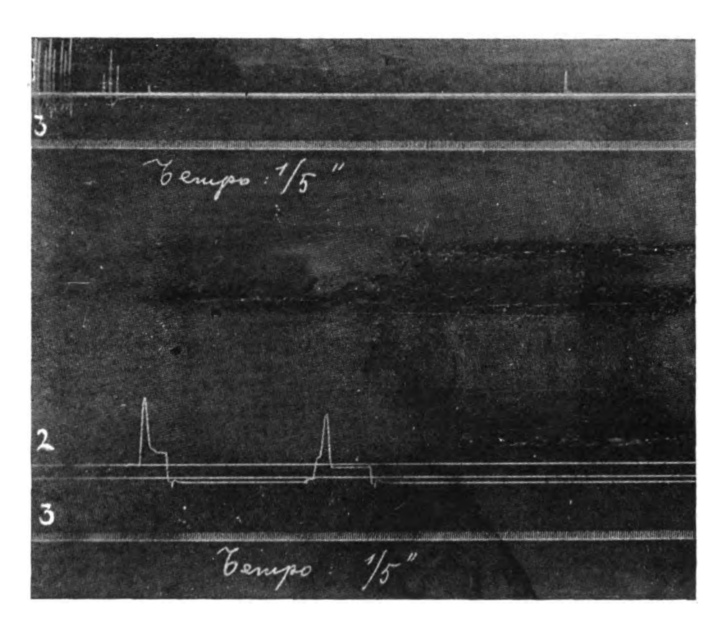


Fig. 13. — Tracés obtenus durant la cinquième séance. 1. Tracés du tympan rattaché au tambourin. 2. Tracés du manomètre à mercure rattaché au tambourin. 3. Tracés du temps : 1/5".

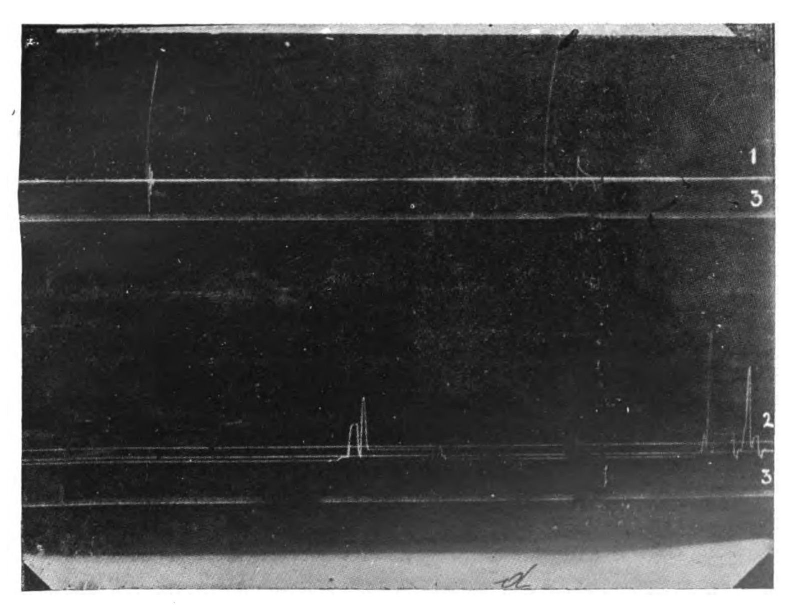


Fig. 14. — Continuation des tracés de la figure précédente.

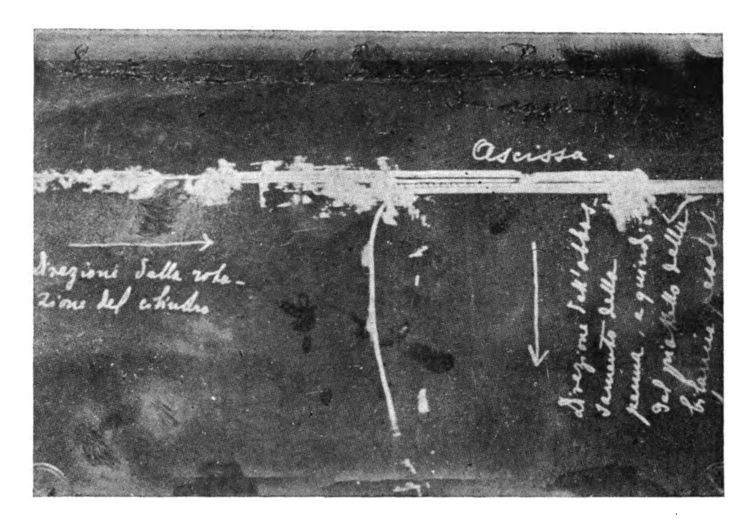


Fig. 15. — Tracés de l'abaissement du levier fixé au plateau de la balance pèse-lettre.

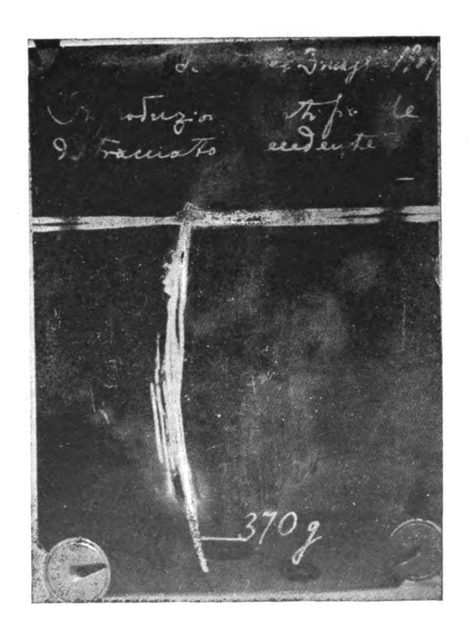


Fig. 16. — Tracé analogue au précédent, mais exécuté par ma main.

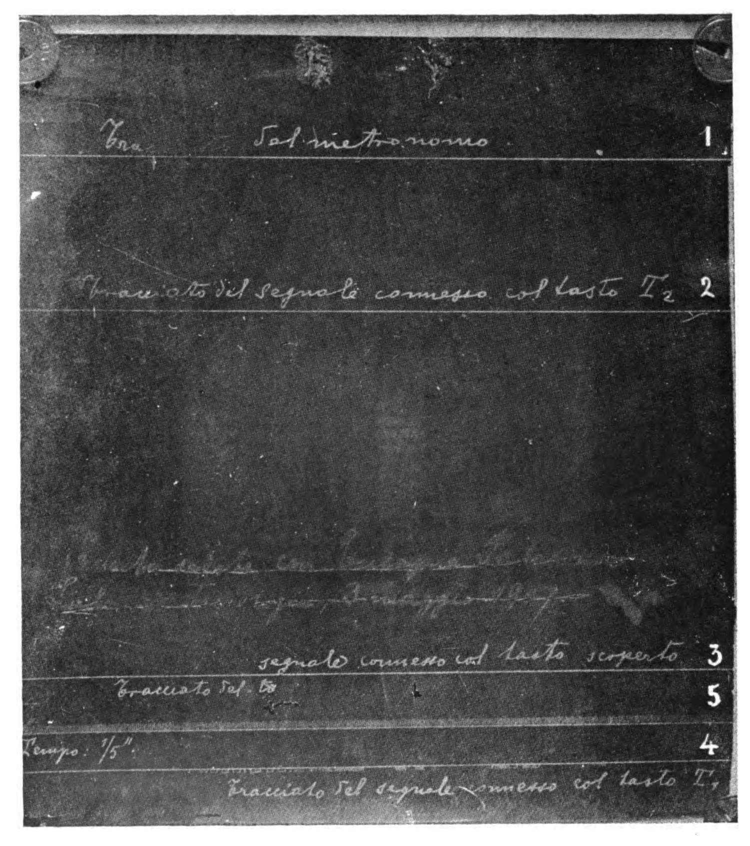


FIG. 17. — Tracés obtenus durant la cinquième séance. Comme on voit, seulement le signal rattaché à la touche qui avait été couvert de la petite boîte en bois a été mis en action. Le tracé présente des groupes de coups fréquents et de coups soutenus pendant plusieurs cinquièmes de seconde. La touche à découvert n'a pas été touchée.

voir comme des membres incomplets, des ébauches de membres, qui, séparés du corps du médium, se mouvaient d'une manière difficile à distinguer, puis disparaissaient.

Mais je retournerai sur ceci en rapportant ce que je vis moi-même au cours de la septième séance.

Il est superflu de dire que dans une séance aussi riche de phénomènes, les attouchements, les baisers, etc., ne manquèrent pas. A peine M. Cardarelli alla remplacer M. Galeotti, il fut salué par des attouchements et des tractions de la chaise et du bras gauche. Il demanda un baiser ; aussitôt le rideau s'avança, avec le relief d'un profil humain, s'approcha de sa joue, et il se sentit donner un baiser, tandis qu'Eusapia faisait elle aussi le geste de baiser...

Il est à remarquer qu'après chaque séance, Mme Paladino a une forte hyperalgésie (sensibilité exagérée pour la douleur) dans les mains, et principalement sur la partie dorsale, où elle dit sentir un brûlement, comme si ses mains avaient été pendant longtemps plongées dans de l'eau bouillante. Les mains sont en effet toujours rouges et chaudes, et présentent les veines au-dessous de la peau injectées de sang...

(*La fin au prochain numéro.*)



ERNEST BOZZANO

Symbolisme et Phénomènes Métapsychiques (1)

SYMBOLISME PRÉMONITOIRE

C'est de beaucoup la catégorie la plus riche en exemples; en effet, sur 79 cas recueillis par moi, on en compte 51 de caractère prémonitoire; circonstance qui n'est pas exempte d'une signification théorique, comme je le dirai plus tard.

Relativement à la psychogénèse et à la finalité du symbolisme prémonitoire, je me bornerai pour le moment à rappeler qu'il s'identifie — en le compliquant — au troublant problème des manifestations prémonitoires en général. Comme ce n'est pas le moment d'entrer dans des recherches de ce genre, il suffira d'observer à ce propos que si, d'un côté, il est vrai qu'un bon nombre de cas prémonitoires peuvent se réduire à de simples exemples de perceptions acquises par la subconscience, et émises dans le champ de la conscience sous l'aspect de messages prophétiques retenus d'une manière erronée pour imprévoyables, d'un autre côté, il est aussi vrai qu'une telle explication ne suffit pas à donner la raison de l'ensemble des faits, comme la loi de l'association psychologique et l'hypothèse télépathique ne suffisent pas à donner la raison de certaines représentations symboliques ayant des signes particuliers d'intentionnalité.

(1) Suite et fin; voir la livraison de septembre.

Mais nous reviendrons sur cela à un autre moment. Retournant aux faits à exposer, j'observerai qu'aussi, pour la présente catégorie, les formes représentatives qui servent le plus souvent à symboliser des cas de mort imminente sont les plus familières, et que parmi celles-ci les visualisations de bières et d'enterrements occupent la première place. Étant donnée la surabondance de matière que j'ai à ma disposition, il ne me sera possible de rapporter qu'un nombre restreint de cas, bien que cette circonstance soit au détriment de leur efficacité.

1er cas. — « Neera », pseudonyme d'une géniale et très connue femme de lettres italienne, rappelant la mort d'un ami, écrit ce qui suit : « C'était en 1893. Une nuit, je rêvai que je me trouvais dans un endroit renfermé et obscur, et tandis que je regardais par terre pour essayer de comprendre où je me trouvais, je vis se dresser une bière de mort avec cette inscription, en caractères très clairs d'imprimerie : *Alberto Sormani*. Pas autre chose. Mais quelques semaines après Alberto Sormani, qui était jeune, fort et heureux, qui ne parlait jamais de mort, qui marchait avec audace au-devant de toutes les conquête de la vie, mourait.

Je confesse que sur le moment le rêve ne me fit que très peu d'impression, parce que, connaissant Albert Sormani, on pouvait penser de lui n'importe quelle étrangeté, mais non pas qu'il dût mourir à vingt-six ans. Je voulais même le lui raconter comme une plaisanterie, mais il me parut si dénué d'intérêt et si puéril que je n'en dis rien. Mais après, repensant à ce mystérieux avertissement, j'en restai profondément frappée. (*Nuova Parola*, 1905, p. 482.)

2e cas. — Il a été recueilli par le Rév. P. A. Wood, Recteur de Newent, Gloucestershire, membre de la *Society for P. R.* — La relatrice, miss H., désire que son nom ne soit pas publié.

Ma mère et moi nous nous trouvions un jour en voiture sur une route du Somersetshire en compagnie d'une vieille dame de quatre-vingts ans. Tout d'un coup, celle-ci s'adressa au cocher en le priant de se retirer sur un côté de la route et d'arrêter la voiture ; ce qui fut fait, à notre grand étonnement, puisque nous ne pouvions en deviner la cause. Peu de temps après, elle dit au cocher : « Maintenant, vous pouvez aller » ; puis, se retournant

vers ma mère, elle ajouta : « Par un sentiment de respect, je fais toujours arrêter lorsqu'un enterrement passe ». La route était longue et droite, et elle apparaissait absolument libre, même de piétons ; nous prîmes donc la chose en riant, en faisant observer à la vieille dame qu'elle avait été victime d'une curieuse illusion. A quoi elle répondit : « La chose est en effet, très étrange, je vis réellement un cortège funèbre .. qui sait ce que mon cocher aura pensé de moi ! » Le jour après, on annonçait la mort subite d'un ami intime et voisin de la vieille dame, lequel avait l'habitude de lui faire chaque jour quelques heures de lecture. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 303.)

3e CAS. — Je le tire des *Annales des sciences psychiques*, année 1893, p. 279, et il est rapporté par l'ingénieur A. Goupil, nom bien connu de tous ceux qui cultivent les sciences métapsychiques. C'est un cas intéressant de symbolisme prémonitoire perçu par un enfant de onze ans.

A Tunis, entre la Poste et le Café de France, est un coiffeur français dont je ne sais plus le nom. Un matin de l'été de 1891, je faisais une partie de billard avec lui ; cette partie terminée, je lui en proposai une seconde. « Non, me dit-il, j'attends le médecin et je désire savoir ce qu'il a dit. — Est-ce que vous avez quelqu'un de malade ? — Non, mais j'ai mon petit neveu âgé de... (11 ans je crois), qui a eu hier soir une hallucination ; il s'est levé tout à coup en criant : « Voilà une femme qui veut prendre « ma petite cousine (ma fillette de quelques mois), je ne veux pas « qu'elle l'emporte. » Cela dura un bon moment et nous ne pûmes lui faire croire qu'il avait rêvé. — Est-ce qu'il a déjà eu des hallucinations ? — Non. — Il se porte bien ? — Oui, mais je crains que cela soit l'indice d'une fièvre. — Votre petite fille se porte bien ? — Oui, très bien. » Je posais cette dernière question parce qu'il venait de me passer par le tête *que cette vision voulait dire que la petite allait mourir avant peu.* Je ne dis rien de ma pensée à mon interlocuteur qui me quitta. Le lendemain je lui demandai des nouvelles. Tout son petit monde allait bien. Le surlendemain, même question et même réponse ; le troisième jour, même question et encore même réponse. Il avait l'air de s'étonner de l'intérêt que je semblais porter à ces enfants que je ne connaissais pas. Trois jours se passèrent sans que je le visse de nouveau. L'ayant rencontré le jour après dans la rue, je lui demandai si les enfants allaient toujours bien : « Vous savez, me dit-il, que nous avons perdu ma petite fille ; elle a été emportée en rien de temps (je crois qu'il m'a dit que c'était du croup). —

Non, dis-je, je ne le savais pas, mais j'attendais cela. — Comment cela ? — Oui, c'est la femme qui l'a emportée. — Quelle femme ? — Eh bien, celle qu'a vue votre neveu; elle représentait la mort, la maladie, ou tout ce que vous voudrez; ça devait être une hallucination prophétique. »

Je laissai là mon homme très étonné et il pourra affirmer ce récit au moins dans ses lignes principales, car il a été très étonné de mes réflexions et il a dû s'en souvenir.

C'est le seul fait de ce genre que j'ai eu. — A. Goupil.

4e cas. — La relatrice est Mrs. M., fille du maréchal de camp Lord S... — Le cas est extrait des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 442-443.

Ma sœur avait l'habitude de se lever à 5 heures du matin pour se rendre dans la chambre de notre père (alors indisposé) afin de lui porter du thé et de lui faire la lecture jusqu'à 7 heures. Un jour, je la priai de bien vouloir me réveiller quelquefois à l'heure où elle se levait. Elle s'y refusa, observant que je travaillais assez pendant la journée, et que j'avais besoin de rester au lit plus longtemps qu'elle. Le matin suivant (c'était un jeudi) je me réveillai de bonne heure, et, à ma grande surprise, je la vis au pied du lit, en robe de chambre blanche et avec un air joyeux. Les rideaux de la fenêtre étaient baissés et la lumière qui pénétrait ne semblait éclairer que son visage. Elle dit : « Souviens-toi que je suis venue t'appeler. Cinq heures sonnent et je suis sur le point de m'en aller. Je suis sur le point de m'en aller; rappelle-le-toi. » Peu de temps après je me rendormis, et je ne me réveillai qu'à 8 heures. Au déjeuner, je dis à ma sœur : « Tu es donc venue m'appeler quand même ». Elle me regarda, surprise, et s'écria : « Mais non, je ne suis pas venue ! — Comment donc, répondis-je ; tu nies être venue chez moi et m'avoir dit : Rappelle-toi que je suis venue t'appeler ; rappelle-toi que je suis sur le point de m'en aller ? — Je te répète, ajouta-t-elle, que je ne suis même pas passée près de ta chambre. » Je remarquai qu'elle insistait en m'interrogeant sur le langage qu'elle avait tenu; finalement, elle observa : « Je n'aime pas ces sortes de rêves. » Je ne l'avais jamais entendue faire de semblables observations, et je restai étonnée de voir qu'elle donnait de l'importance à un songe.

Le jour après, vendredi, vers 6 heures, tandis que ma sœur était au chevet de mon père, elle se sentit subitement indisposée. Ce matin-là, elle s'était levée dans un état de santé parfaite. Le vendredi suivant, à 5 heures du matin, c'est-à-dire à une semaine

de distance de mon rêve, elle mourait; et par une étrange coïncidence elle était revêtue d'une robe de chambre en mousseline blanche qu'elle avait endossée la nuit pour se tenir assise dans son lit.

Je ne me rappelle pas si pendant les diverses phases de la maladie, sur la gravité de laquelle nous n'avions d'abord aucune inquiétude, j'ai pensé quelquefois à ma vision; mais en cette triste matinée, lorsque la pendule sonna 5 heures, je me la rappelai.

Il y eut un autre rêve en relation avec cette date funeste. Mon père, deux nuits avant que ma sœur tombât malade, rêva qu'il lui demandait de lui lire *la Vie de Charles Fox,* dont le second volume ne se trouvait pas à la maison. Dans le rêve, elle répondit ainsi : « Oh ! il n'y a plus rien à lire pour moi; ceci est la FIN »; et, en disant ces mots, elle prit le volume déjà lu et l'ouvrit à la dernière page, dans laquelle mon père vit imprimé en caractères noirs et si grands qu'ils occupaient toute la largeur de la page, le mot : FIN. En le lisant, il éprouva une secousse tellement forte qu'il s'éveilla, et même ainsi, il continua à sentir une impression pénible de laquelle il ne pouvait se rendre compte... Il est vraiment étrange et remarquable que ce rêve ait eu lieu dans la même nuit, ou même, le même matin, et presque à la même heure à laquelle elle m'était apparue ; ce qui est prouvé par le fait que, dès que mon père fut éveillé, il la vit entrer avec le thé. Je ne crois pourtant pas qu'il lui ait parlé du songe. Il est aussi étrange qu'elle eût réellement fini de lire ce volume ; que ce fût la dernière fois qu'elle faisait la lecture à mon père, et que, sous de multiples aspects, cette nuit ait marqué la fin d'une période de notre vie familiale. Mon père ne se remit plus de la douleur éprouvée, et bientôt tout changea pour nous...

5e CAS. — Je le prends des *Annales des sciences psychiques*, année 1893, p. 323. Le relateur du cas est le docteur ERMACORA.

Mme Virginia Castellani m'a raconté, en présence de sa sœur Elisa, qu'en 1854, lorsqu'elle vivait chez son père, à Padoue, et qu'un étudiant en droit de seconde année, nommé Biagio Verzegnassi, âgé de vingt et un ans, logeait chez eux, un matin de carême (date oubliée), ce jeune homme se leva très impressionné par un rêve lugubre et d'une grande intensité.

Il avait rêvé qu'il était allé faire une visite à un ami, qui était alors étudiant à Vienne (Autriche) et dont ni Mme Virginia ni

Mme Élisa ne se rappellent le nom. Cet ami lui montrait, dans une des chambres de sa maison, trois cercueils, en lui disant : « Celui-ci, le premier, c'est pour moi qui suis mort de la fièvre typhoïde; celui-là, le second, c'est pour toi, et le troisième est pour Melchior Castellani (le frère de Mmes Virginia et Élisa)...

Ensuite Verzegnassi voyait arriver Melchior, à qui on expliquait la destination des trois cercueils. Celui-ci, en entendant que le troisième était pour lui, s'enfuyait épouvanté.

L'impression produite par ce rêve sur Verzegnassi fut si forte qu'elle l'empêcha de déjeuner, malgré les efforts de la famille Castellani pour lui rendre courage.

Le matin même, Verzegnassi recevait une lettre de Vienne, lui annonçant la mort de l'ami dont il avait rêvé, mort survenue à la suite d'une fièvre typhoïde. Bien que les deux amis fussent en correspondance, Mme Virginia dit être certaine que Verzegnassi n'avait été aucunement averti de la maladie, et qu'elle se rappelle bien cette circonstance parce que le fait d'avoir vu se réaliser, avec tant de précision, une chose inattendue, vue en rêve, le jeta dans une grande anxiété au sujet de la partie de la prédiction qui le regardait lui-même.

Au mois de juin de la même année 1854, Verzegnassi tombait malade d'une fièvre miliaire et typhoïde et mourait en août chez les Castellani.

En août, Melchior Castellani, dans la fleur de l'âge (32 ans) et plein de force et de santé, mourait de mort violente, assassiné par les brigands dans les Calabres, où il se trouvait en qualité d'ingénieur des chemins de fer.

... Verzegnassi, pour rassurer la famille Castellani, disait souvent que la prédiction pour Melchior n'aurait pas d'effet, du moment que dans le rêve il s'était enfui, et puis parce qu'il était particulièrement bien portant et robuste. Et quand on lui faisait remarquer que, lui aussi, Verzegnassi, était bien portant et qu'il ne devait donc pas avoir d'appréhension, il répondait : « Moi, j'ai la maladie de l'impression... » (Docteur G. Ermacora).

6[e] cas. — Je le tire des *Annales des sciences psychiques*, année 1904, page 300, et il fut publié d'abord par le professeur Flournoy dans les *Archives de psychologie* de Genève, dans l'année 1904.

Le cas mérite avant tout d'attirer l'attention, sous l'aspect de la psychologie du témoignage humain. La relatrice, Mme Buscarlet, n'avait pas conservé un souvenir écrit du songe qu'elle avait fait, lequel remontait à l'année 1883, et

en avait fait verbalement un récit détaillé au professeur Flournoy en 1901. Cependant, Mme Buscarlet ayant dit au professeur qu'elle avait tout de suite écrit à une dame russe que ce rêve pouvait intéresser, celui-ci, sachant combien il faut se méfier des souvenirs lointains, l'invita à redemander à ses amis de Russie la lettre en question. Par bonheur, ils l'avaient conservée et la lui retournèrent. On put voir alors que les dix-huit ans passés avaient bien apporté quelques altérations mnésiques dans des détails de second ordre, mais qu'ils avaient scrupuleusement respecté le contenu essentiel du rêve. Je me bornerai à rapporter le cas tel qu'il est décrit dans la lettre citée et commenté dans celle qui lui répond.

Dans la lettre de Mme Buscarlet à Mme Moratief, après les souhaits de Noël et du Jour d'an, on lit le paragraphe suivant :

Cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve, que je veux vous raconter, non que j'y attache une importance quelconque, mais seulement parce que c'est drôle. Vous et moi étions sur un chemin, dans la campagne, lorsque passa devant nous une voiture d'où sortit une voix qui vous appela. Arrivées près de la voiture, nous vîmes Mlle Olga Popoï couchée en travers, vêtue de blanc avec un bonnet garni de rubans jaunes. Elle vous dit : « Je vous ai appelée pour vous dire que Mme Nitchinof quitte l'Institut le 17. » Puis la voiture continua de rouler. Que les rêves sont parfois burlesques !

Deux semaines après, Mme Buscarlet recevait de M. Moratief une lettre qui commençait ainsi :

Nous venons de recevoir vos lettres, bien chère madame, et c'est au lit que ma femme les a lues... Non, chère madame, il n'est pas drôle, il n'est pas burlesque, hélas ! il est étrange, il est frappant, stupéfiant, votre rêve du 10-22 décembre. — Mme Nitchinof, la chère, la pauvre Mme Nitchinof, a quitté l'Institut, en effet, le 17, mais pour ne plus jamais y rentrer. La fièvre scarlatine, accompagnée de diphtérie, nous l'a enlevée en trois fois vingt-quatre heures. Elle est morte le 16 à 11 heures trois quarts du soir, et à 2 heures du matin le 17 (n'est-ce pas étrange ?) on a emporté son corps dans la chapelle avoisinante. On a craint la contagion pour l'Institut, voilà pourquoi on s'est tant dépêché.

7e CAS. — C'est un rare exemple de symbolisme prémonitoire d'ordre auditif. Je le prends des *Proceedings of the S. P. R.*, volume V, page 305. La percipiente est Mrs. Morrisson, avec laquelle Gurney discuta longuement le cas, qui s'est produit au mois de mai 1878 dans les Indes Orientales, province de Wellesley.

Après avoir parlé des multiples malheurs arrivés à sa famille à cette époque, Mrs. Morrisson s'exprime ainsi, relativement à la mort de sa fille :

Plusieurs jours avant que ma fillette tombât malade, je me trouvais au lit un matin, complètement éveillée, lorsque j'entendis clairement une voix qui disait : « Lorsqu'à la onzième heure, les ténèbres se condenseront, la mort passera ». Épouvantée, je me relevai vivement, et la même voix répéta lentement, délibérément, les mêmes paroles.

Quand, une semaine après, ma fillette tomba gravement malade, je surveillai avec une terreur et une anxiété incomparables l'aspect du ciel aussi bien le jour que la nuit ; c'était une époque de lune pleine. Plusieurs jours se passèrent ; ma fille oscillait entre la vie et la mort; au-dessus, le soleil resplendissait toujours sans taches et flamboyant; aucun indice de nuages ou de proches changements atmosphériques. Deux fois au cours de vingt-quatre heures. je vis arriver cette terrible onzième heure. Une semaine s'écoula de cette manière, et finalement un orage éclata avec une rapidité fulminante; il manquait peu de minutes à 11 heures. Les domestiques coururent partout en fermant au plus vite tous les volets, et la maison devint complètement sombre. Au dehors, les nuages se condensaient, et mon cœur s'anéantit. Ce jour-là, vers 1 heure de l'après-midi, mon enfant rendait l'âme à Dieu.

8e CAS. — Il fait partie d'une série d'incidents télépathiques et prémonitoires arrivés à une même personne, après avoir eu de sa mère mourante la promesse que, si elle le pouvait, elle l'aurait avertie toutes les fois qu'il se préparait des événements importants dans sa famille. La percipiente, Fraülen A..., est institutrice de profession.

Au mois de décembre 1889, je quittai la Suisse pour me rendre à Londres, où je m'employai pendant quelque temps comme gouvernante dans les environs de Welwyn. Au mois de



février 1890, ma mère m'apparut en rêve avec trois petits bouquets entre les mains, dont chacun consistait en une touffe de feuilles vertes et une marguerite. Elle me fit signe d'en choisir un. J'allongeai la main vers celui du milieu, mais, avant que j'arrivasse à la prendre, la fleur tomba à terre. Ma mère montra du doigt la fleur tombée, et disparut avec une expression de tristesse. Je restai très impressionnée du songe; d'autant plus que j'avais trois frères, dont le second avait été recommandé à mes soins d'une manière spéciale par ma mère mourante. J'écrivis immédiatement en demandant de ses nouvelles, et l'on me répondit qu'il se portait très bien.

Au mois de juin, ma mère m'apparut en rêve deux fois dans la même nuit. Après quoi je me réveillai, mais pour me rendormir et rêver encore. Cette fois, je vis mon second frère avec les joues rougies par la fièvre. Impressionnée, j'écrivis tout de suite à la maison, mais on ne m'annonça rien d'anormal. Je me tranquillisai, et je ne rêvai plus jusqu'à la fin du mois suivant, où je vis mon frère sur son lit de mort. Ce fut alors seulement — après sa mort — que j'appris que la nuit où je rêvai le voir en proie à la fièvre, il avait été saisi effectivement par une attaque d'influenza, de laquelle il avait guéri, mais seulement pour le reprendre peu de mois après et mourir. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, pp. 233-234.)

Les cas de visions symboliques produits en une forme constante chez le même individu sont très curieux et intéressants. Plutôt rares dans la catégorie du symbolisme télépathique, ils sont au contraire relativement fréquents dans celle du symbolisme prémonitoire. Au point de vue de leur psycho-genèse, ils n'ajoutent rien de nouveau et ne compliquent pas non plus le problème du symbolisme, puisque le fait de la succession constante d'une même forme hallucinatoire dans un même individu trouve son explication naturelle dans la loi psychologique de l'association. C'est plutôt le problème de l'origine et de la finalité des prémonitions qui se complique davantage.

9e CAS. — Voici un premier cas bizarre de ce genre, dans lequel un essaim symbolique de mouches prédit invariablement des ennuis. La percipiente, Mrs. EFFIE JOHNSON, en donne une ample relation dans un article publié dans le *Light*, année 1901, p. 148.

Mes premières expériences de visions spontanées ne furent pas agréables. Elles préconisèrent invariablement des discordes et des malheurs. Quelquefois ces visualisations précédèrent d'un jour, d'autres fois d'une demi-journée ou même d'une heure seulement, l'évènement prédit. Elles se présentent à moi sous une forme invariable : c'est-à-dire que je vois un essaim de mouches surgir d'en bas et monter en volant contre mon visage ! Quelle que soit la chose dont je suis occupée en ce moment, soit que je travaille à la couture, soit que je me promène dans la maison ou au dehors, je suis subitement arrêtée par l'impression qu'un réel essaim de mouches provoquerait sur la vue d'une personne quelconque s'il surgissait tout à coup de la terre et s'élevait en plein visage. Ces mouches sont à mes yeux objectivement et anormalement distinctes, et me sont aussi importunes qu'un essaim véritable. Dès les premières fois, elles produisaient sur mes nerfs une secousse désagréable, laquelle me devint très douloureuse lorsque je m'aperçus, après des expériences répétées, que ces visualisations annonçaient invariablement un autre genre de secousse, celles morales.

10e CAS. — Il se rapporte à un cas de visualisation constante en rêvant d'un corbillard qui s'arrête devant la porte de la maison de la personne vouée à une mort imminente. La percipiente, Mrs. ELLEN JAMES SAUNDERS, en donna une relation écrite au professeur Hodgson, qui la publia dans les *American Proceedings of the S. P. R.*, p. 504.

Plusieurs nuits avant la mort de mon frère — le Rév. J.-R. James — je vis distinctement en rêve un corbillard tiré par des chevaux blancs s'arrêter devant la porte de notre maison. Le rêve produisit une telle impression sur moi, que j'en parlai le matin avec les personnes de la maison, observant « que quelqu'un de nous était sûrement voué à une mort imminente ». (Peu de jours après, le frère de Mrs. James était victime d'un accident de voiture).

Il m'était déjà arrivé de faire le même songe à l'occasion de la mort de mon mari, advenue deux jours après le rêve. Et précédemment encore, j'avais rêvé la même chose lorsque ma sœur et la mère de mon mari vinrent à mourir.

Ce furent ces souvenirs qui causèrent en moi une telle anxiété dans cette dernière triste circonstance... Je ne suis aucunement superstitieuse, et si j'expose maintenant ce qui m'est arrivé, c'est parce qu'on me le demande. Non seulement je parlai du der-

nier rêve à ma famille, mais encore à plusieurs personnes du voisinage. (Le père de Mrs. James confirme l'affirmation de sa fille.)

11[e] CAS. — J'extrais ce paragraphe d'un cas recueilli par le professeur Hodgson, rigoureusement documenté et juré devant un notaire, cas regardant un épisode de mort apparente avec la relative vision symbolico-transcendantale. Il se rapporte à un incident de symbolisme prémonitoire se reproduisant chez une même personne, avec l'introduction pourtant d'une curieuse mais significative variante.

La percipiente est Mrs. HAYDÉE WILTSE, femme du docteur Wiltse, lequel, à la suite d'une grave maladie, était tombé dans un état d'insensibilité complète, de sorte que les médecins le tenaient pour mort. Il n'en était pas de même de sa femme, qui persistait à croire à sa guérison, et voici pour quels motifs :

La raison pour laquelle j'étais sûre qu'il ne devait pas mourir est la suivante. Bien souvent, dans ma vie, je rêvai voir un cheval blanc et un noir attelés à une voiture et galopant en l'air au-dessus d'un champ ouvert, qu'ils traversaient pour pénétrer et disparaître dans une forêt. Dans le carrosse est immanquablement assise quelque personne de ma connaissance, que je parviens à reconnaître, et qui meurt invariablement après quelques jours. Or, peu de jours avant que le docteur fût saisi par le mal, je le vis dans la voiture fatale; cependant cette fois une variante se produisit dans le songe. Je courus au-devant des chevaux et je parvins à les saisir par les rênes juste au moment où ils allaient pénétrer dans le bois. Pourtant, je me sentais si étrangement certaine de l'exactitude véridique de mon rêve, que je ne doutais pas qu'il se réalisât aussi dans sa variante, ce qui fut en effet. Le matin même qui suivit la nuit de mon rêve, je le racontai au docteur, qui rit de moi. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 188.)

Après les cas se produisant chez un même individu, viennent ceux qui se produisent traditionnellement dans une même famille. Ceux-ci non plus, comme les précédents, n'apportent rien de nouveau ni ne compliquent le problème du symbolisme, puisque l'on ne peut méconnaître la

genèse associative des formes spéciales de symbolisme avec lesquelles ils s'extrinsèquent, au moins en ligne générale.

Des exemples semblables sont relativement fréquents dans la catégorie des prémonitions en général, mais ils sont au contraire assez rares sous une forme symbolique; à moins que l'on ne veuille considérer comme tels les cas où l'annonce prémonitoire s'extrinsèque au moyen d'une audition de coups ou de cris inarticulés et plaintifs ou la vision de luminosités errantes qui se produisent traditionnellement dans une famille à chaque approche de mort, ce qui peut très bien être exact. De toute façon, je m'abstiendrai, pour être bref, d'en rapporter des exemples. Quant aux cas nettement symboliques, je n'en ai recueilli que trois parmi lesquels j'en ai déjà rapporté deux dans cette Revue, et que je ne répéterai pas (*Perceptions psychiques et Animaux*, 1905, p. 453). Reste le troisième, dans lequel sont contenus trois incidents arrivés à la même personne. Je suis forcé de les résumer, à cause de l'excessive longueur de la relation.

12ᵉ, 13ᵉ, 14ᵉ CAS. — Ils furent recueillis par Myers, et publiés par celui-ci dans son magistral ouvrage sur la *Conscience subliminale* (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XI, p. 577). La percipiente, Lady Q., était une connaissance personnelle de Myers.

Lady Q. informe que dans sa famille il existe la tradition que de rêver de *neige et de fleurs* signifie une annonce de mort pour quelque membre ou quelque ami de la famille. Elle expose donc trois cas personnels où ce songe eut le triste épilogue attendu. En voici les passages essentiels.

Premier cas. — Lady Q... raconte que, dans l'année 1887, elle avait eu la nouvelle que sa mère était tombée gravement malade ; après quoi elle poursuit :

Une nuit, je fis un rêve, distinct dans ses détails, mais confus dans l'ensemble, où je voyais ma mère assise dans une voiture *remplie de fleurs*. Je me souvins aussitôt de la signification symbolique de ce songe, et je pensai que ma mère devait être morte ou mourante. Je parlai du songe à mon mari, et je me

tins prête pour un probable appel urgent, qui ne tarda pas à arriver. Ayant tout arrangé d'avance, je partis immédiatement, et j'arrivai à temps pour la voir mourir.

Second cas. — Une autre fois, je rêvai d'un monsieur de ma connaissance, que je voyais mort, vêtu d'une casaque rouge, étendu sur le dos, en pleine campagne, *avec le sol couvert de neige.* Près de lui, je voyais sa mère agenouillée (vivante à cette époque et jouissant d'une santé florissante). Je voulus m'approcher et lui parler, mais elle dit : « Ne me touchez pas ; je suis venue pour lui. » A ces mots, je compris qu'elle devait être morte avant. Deux ans après, elle mourait, et après deux ans encore, son fils était tué dans les conditions précises où je l'avais vu en songe, y compris la casaque rouge. On était cependant au printemps, et le sol n'était pas couvert de neige. Je suppose pourtant que la neige avait une signification symbolique...

Troisième cas. — Mon père mourut lorsque j'étais enfant; ma mère se remaria, et depuis ce moment je vécus chez un oncle qui devint pour moi un second père. Au printemps de l'année 1882, je rêvai que je me trouvais avec ma sœur dans le petit salon de mon oncle. C'était une splendide journée de printemps, et l'on voyait par la fenêtre le jardin *regorgeant de fleurs,* ce qui n'était pas en réalité. Cependant, la terre paraissait recouverte d'*une mince couche de neige.* Dans le rêve, je savais que mon oncle avait été trouvé mort près d'un sentier de campagne, à 3 milles de la maison, sentier que j'avais parcouru à cheval bien des fois avec lui, et qu'il traversait souvent pour se rendre à la pêche dans le lac voisin. Je savais que son cheval avait été trouvé à côté de lui, et qu'il revêtait un habit foncé tissé avec la laine de la ferme. Je savais qu'en ce moment, un char tiré par deux chevaux, portant son cadavre déposé sur une couche de foin, se dirigeait vers la maison, et que nous l'attendions. Puis je voyais arriver le char, et deux hommes bien connus de moi — l'un était le jardinier, l'autre le gardien du chenil — aidaient à transporter le cadavre par le tour étroit de l'escalier. Mon oncle était un homme grand et robuste, et dans le songe je voyais les hommes réussir avec peine dans leur entreprise ; je voyais la main gauche pendante du mort battre contre la rampe et se blesser. A cette vue, j'éprouvais dans mon rêve une horreur irraisonnée et je pensais en pleurant : « Oh ! pourquoi ne surent-ils pas empêcher que sa main se blessât de cette manière ! » L'horreur éprouvée fut telle que je me réveillai et je ne m'endormis plus...

Au mois de mai 1888, je me trouvais à Londres dans l'attente de ma délivrance. Dans la nuit qui la précéda, je refis ce rêve

identique, avec cette différence qu'au lieu de me trouver avec ma sœur chez mon oncle, je savais être à Londres ; mais de la fenêtre de ma chambre, comme du petit salon du premier rêve, je voyais mon oncle étendu mort au même endroit... Je me réveillai au comble de l'anxiété... Lorsque je fus assez rétablie pour pouvoir me mettre en voyage, je partis pour l'ancienne demeure, où je revis ma vieille nourrice qui se trouvait à la maison à l'époque de la mort de mon oncle. Son récit et celui de son mari me renseignèrent entièrement sur les événements de ce jour... Il fut retrouvé à peu près couché près de ce même sentier que j'avais vu par trois fois en rêve ; il portait un habit foncé tissé avec la laine de la ferme ; son cadavre avait été transporté à la maison de la manière identique que j'ai exposée. La mort avait été produite par une maladie de cœur dont personne ne soupçonnait l'existence. Évidemment, il s'était senti mal tout à coup et avait glissé de dessus sa monture. Les mêmes deux hommes de mon rêve s'étaient prêtés à transporter le cadavre en haut de l'escalier, et la nourrice avoua que sa main gauche s'était contusionnée en frappant contre la rampe. Elle me le rapporta avec une certaine hésitation, parce qu'elle craignait que je voulusse faire des reproches aux hommes pour ce qui était arrivé...

Il resterait à parler de ce qui devrait se classer proprement dans une catégorie distincte, celle du symbolisme prophétique ; ce que je ne crus pas devoir faire, étant donné le petit nombre des cas de ce genre que j'ai pu recueillir. Ceux-ci se manifestent ordinairement au moyen de l'écriture automatique ou idéographique et les circonlocutions symboliques, ou les diagrammes et les dessins par lesquels ils sont parfois obscurcis ne peuvent d'aucune manière s'expliquer avec l'hypothèse du déterminisme associatif. Dans certains cas, le propos d'en rendre le contenu suffisamment énigmatique pour que les intéressés ne parviennent pas à le pénétrer complètement jusqu'à la vérification de l'événement, est évident et même confessé.

Plusieurs curieux incidents de ce genre se trouvent énumérés dans le livre qui vient d'être publié par Mrs. Verrall (de la *Society for P. R.*) à propos de ses expériences personnelles d'écriture automatique, incidents que, à cause de leur contenu, Mme Verrall désigne prudemment sous le nom d'« anticipations ».

J'en cite un seul cas comme exemple :

Le 6 octobre 1903, il fut écrit : « De grands changements vous attendent pour l'année prochaine; il y aura plus d'un déchirement dans votre famille... » Le 2 juin 1904, la tante de mon mari mourait, et au mois de septembre, un neveu à lui quittait la famille pour aller s'établir dans la Nouvellle-Zélande; de sorte que, « dans l'année prochaine », il y eut réellement plus d'un déchirement dans une famille qui était restée jusqu'alors singulièrement unie.

Au sujet de ce départ, la même personnalité médianique avait écrit, à la date du 3 juillet 1904, « que quelqu'un aurait vu prochainement *toutes les constellations* et qu'un événement précédemment prophétisé s'accomplirait le 19 septembre... »

Justement au mois de septembre, le neveu de mon mari partit pour la Nouvelle-Zélande, et, je le suppose, aura vu *le restant des constellations*, comme il arrive à ceux qui voyagent aux antipodes. Il partit le 22 septembre; le 19 n'a aucune association spéciale avec son voyage. Nous connûmes ses intentions le 21 juillet, alors que son départ n'avait pas été longuement discuté, et il fut ignoré par nous jusqu'à cette date. L'une et l'autre des prédictions précédèrent donc toutes mes connaissances à ce sujet. (Mrs. A. VERRALL, *On a series of automatic writing*, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. XX, pp. 327-328).

Je tire cet autre exemple, regardant une prédiction sur le résultat d'une journée de « courses », du livre de Mrs. MARRYAT, *There is no death* (p. 188).

L'une des plus courantes objections qui sont dans la bouche des imbéciles consiste à observer : « S'il est vrai que les esprits savent quelque chose, qu'ils essayent de me dire quel sera le nom du vainqueur aux courses, et alors je croirai, etc. » Je parlai de cela un jour à « Dewdrop » (personnalité médiumnique qui se communique au moyen de Mrs. Russel Davis), et elle répondit : « Nous pourrions le révéler, si cela nous plaisait, et si cela nous était permis. Si le spiritualisme était employé dans ce but, tout le monde accourrait à nous avec l'unique intention de vaincre les uns les autres. Pour prouver cependant que ce que je dis est vrai, je me propose de te donner, dans une enveloppe cachetée, le nom du vainqueur, pourvu qu'on me promette de ne pas ouvrir l'enveloppe jusqu'à ce que les courses soient finies. » Nous promîmes, et nous fournîmes le nécessaire

à « Dewdrop », qui traça rapidement des signes au crayon sur le papier et cacheta le tout dans l'enveloppe. C'était l'année où « Shotover » fut vainqueur aux courses. Le lendemain, on ouvrit l'enveloppe, et nous trouvâmes la figure dessinée d'un homme armé d'un fusil en face d'une haie, au delà de laquelle on voyait fuir un oiseau ; tout cela ébauché, mais parfaitement intelligible pour tous ceux qui savent lire entre les lignes... (Pour ceux d'entre les lecteurs qui ignorent la langue anglaise, je dirai que le nom *Shotover* se prête à être séparé en deux mots : *Shot over*, qui signifient « viser au-dessus »).

Je termine ici l'exposition des cas de symbolisme prémonitoire et symbolique, pour m'arrêter brièvement aux considérations qu'ils entraînent, en avertissant que ces considérations ne se fondent pas uniquement sur les cas rapportés ici, mais aussi sur l'ensemble de la phénoménologie recueillie et étudiée par moi.

D'abord, afin d'établir nos inductions sur des bases aussi sûres que possible, il conviendra d'éliminer du nombre des phénomènes de symbolisme prémonitoire plusieurs cas où la mort se produisit peu de jours après l'annonce et pour cause de maladie. Tout cela pour le fait qu'en des cas pareils — sauf des circonstances auxiliaires — l'explication télépathique est encore suffisante à en donner la raison. En disant ceci, je ne prétends pas affirmer que cette explication doive dans tous les cas être la bonne, mais seulement qu'elle est probable et par conséquent, jusqu'à preuve contraire, préférable à d'autres plus merveilleuses.

Afin de mieux éclaircir ma pensée, j'analyserai un cas parmi ceux que j'ai rapportés. Dans le quatrième d'entre eux est exposé un épisode où une jeune fille apparaît à sa sœur en prédisant sa mort imminente avec la phrase symbolique: « Je suis sur le point de m'en aller ; rappelle-t'en. » Simultanément, elle est vue en songe par son père auquel elle apprend le triste événement en masquant symboliquement l'annonce avec le mot : Fin, lu en songe par le père au fond du dernier volume de l'œuvre qu'elle lui lisait en ce moment. Tel est le fait; à tous ceux qui ne sont pas versés dans les études métapsychiques, il ne semblera pas si facile de réduire un pareil exemple à un cas probable de télépathie ; mais il n'en est pas ainsi. Pour arriver à cela, il suffit

de supposer que pendant le sommeil physiologique le moi subconscient de la jeune fille ait eu la perception de son état de maladie latente, perception qu'elle aurait transmise télépathiquement aux subconsciences de ses parents. Cette induction est en parfait accord avec les nombreux exemples classiques de personnes qui rêvèrent être frappées de paralysie, ou affectées d'une angine ou de flegmons plusieurs jours avant d'éprouver le moindre symptôme à l'état de veille; elle est d'accord aussi avec les nombreux exemples rapportés dans les œuvres des anciens magnétologues, comme de Puységur, Du Potet, Deleuze, Bélot, Teste, où leurs somnambules prédisaient ponctuellement, non seulement le jour et l'heure de leurs crises, mais aussi le jour et l'heure de leur mort. Étant donné ceci, le fait présumé de prémonition se réduirait à un simple cas d'*autoscopie dans le sommeil* (c'est-à-dire à un fait beaucoup moins extraordinaire) combiné à une transmission télépathique.

Il reste à expliquer la psychogenèse des formes de symbolisme produites : tout concourt pour cela à faire présumer qu'elles aient pris leur origine dans la subconscience de la jeune fille agent, et non par déterminisme associatif dans celle des percipients. En effet, les symboles représentant le concept abstrait de mort paraissent trop abstraits à leur tour, ou plutôt artificieux, pour pouvoir les attribuer avec quelque fondement à un aveugle déterminisme psychique, tandis que dans ce même artifice sont contenus les caractères précis de l'intentionnalité (consistant à préparer les âmes des parents à un événement douloureux au moyen de visions qui le préconisent vaguement); de sorte qu'il est logiquement plus vraisemblable et nullement contraire au point de vue scientifique d'attribuer leur origine à un acte de volition subconsciente de la jeune fille même.

Parmi les cas exposés, ceux qui sont marqués par les nombres I, II, IX et XI sont analogues à celui dont nous venons de parler et doivent donc être exclus du nombre des exemples véritables de symbolisme prémonitoire. Quant aux cas III, V, VIII, X, XIII et XIV, ils résistent à toute tentative d'explication télépathique ou télesthésique. En eux, les événements de mort correspondent aux visions symbolico-prémonitoires respectives, ou se produisent avec

une telle différence de temps et unis à des particularités telles à devoir exclure l'hypothèse de la perception subconsciente d'infirmités latentes comme insuffisante, ou bien ce sont des cas de mort violente ou accidentelle, ou ils se réalisent simultanément à un changement atmosphérique pronostiqué et qu'on ne pouvait prévoir, ou ils se reproduisent dans leurs moindres détails, écartant ainsi l'hypothèse des coïncidences fortuites. Il faudra donc considérer ces exemples comme de vrais cas de symbolisme prémonitoire.

N'ayant pas l'intention de rechercher la nature du phénomène prémonitoire en lui-même (phénomène qui est d'ailleurs récalcitrant à toute méthode de recherche scientifique), je ne m'arrêterai pas sur cette caractéristique très importante des épisodes rapportés, me réservant d'en tenir compte à l'occasion des conclusions finales. Relativement aux formes symboliques avec lesquelles ils se manifestèrent, je me bornerai à exposer quelques considérations d'ordre général.

Leur trait caractéristique principal semble celui de préconiser presque invariablement des événements douloureux. Un autre trait caractéristique moins absolu, mais qui prédomine pourtant toujours, consiste dans le fait que la signification des formes symboliques est pour la plupart de caractère générique, c'est-à-dire qu'il spécifie uniquement la nature de l'événement qui se prépare et non la personne directement impliquée. Ainsi un corbillard qui s'arrête à une telle porte, signifiera la mort pour quelque membre de la famille habitant à cet endroit et rien de plus. En troisième lieu, chaque fois que les personnes sont clairement désignées au moyen des symboles transmis, alors le genre d'événement préconisé, ou son issue fatale, sont indéterminés. Si le signe ou le rêve symbolico-prémonitoire se produit à plusieurs reprises, alors il acquiert graduellement une netteté plus grande, jusqu'à perdre quelquefois les caractères symboliques et à prendre une forme de représentation directe. Lorsque les formes symboliques sont d'ordre verbal ou graphique, alors les phrases écrites ou entendues sont formulées d'une manière obscure, énigmatique, bien que l'événement en rende ensuite la signifi-



cation évidente, ce qui fait penser aux formules analogues de langage propres aux oracles de l'antiquité gréco-romaine. Au contraire, alors que la visualisation ou le message prémonitoire regardent une personne absente qui n'est pas attachée par des liens d'amitié ou de parenté avec le sensitif, on remarque une absence complète de formules symboliques ; il en est de même chaque fois qu'il s'agit d'une prémonition d'un événement sans importance. Enfin, lorsque le message contient des prédictions qui tendent à exciter de basses passions humaines, comme l'avidité du gain, on verra souvent apparaître des formes symboliques qui restent impénétrables jusqu'à ce que l'événement soit accompli.

Or, il n'est pas possible, dans tout cela, de ne pas voir clairement les caractères de l'intentionnalité. On dirait, en somme, que dans ces cas le symbolisme, loin d'être exclusivement associatif, est d'une certaine manière provoqué et dirigé dans des buts établis d'avance et surtout dans celui de tenir les âmes des intéressés en un état d'incertitude providentielle, comme si l'on avait la seule intention de les disposer à l'accomplissement irréparable d'un événement douloureux. Dans quelques autres circonstances, on dirait au contraire que l'état d'incertitude ainsi provoqué ait pour cause des considérations d'un ordre éthique ou qu'il soit aussi suggéré parfois par la nécessité de ne pas entraver l'exécution de l'événement prédit; et l'on ne peut s'empêcher de penser de nouveau aux réponses des oracles de l'antiquité et aux croyances gréco-romaines sur la fatalité.

Je m'arrête ici. Ce que j'ai dit suffit à justifier ce que j'ai écrit au commencement, c'est-à-dire que dans certaines formes de symbolisme prémonitoire (comme en d'autres cas précédemment exposés) on remarque des caractères évidents d'une intentionnalité extrinsèque au déterminisme fonctionnel de certains centres psychiques ; c'est pourquoi l'on est porté à conclure que ce déterminisme, considéré en rapport avec la psycho-genèse des représentations symboliques, doit en réalité se tenir en des limites beaucoup plus modestes que ce qu'il semble au premier abord.

*
* *

Symbolisme post mortem.

Dans les *Proceedings of the S. P. R.*, Gurney, Podmore et Myers s'occupèrent largement des apparitions reconnues de défunts, qui eurent lieu à un intervalle de temps plus ou moins long après leur mort, et Myers retourna sur cet argument dans son plus grand ouvrage. Bien que le nombre des cas de ce genre soit considérable, on en trouve bien peu qui présentent un caractère symbolique, et ceux-ci dans des circonstances de cas de mort relativement récente ; détail qu'il ne faudra pas négliger lorsque le moment de conclure arrivera.

Je rapporterai d'abord deux cas d'ordre auditif qui présentent la caractéristique curieuse précédemment décrite, et nommée « le tic-tac de l'horloge de la mort ». J'extrais le premier du *Journal of the S. P. R.*, vol. II, p. 65, et c'est un cas qui pourrait aussi figurer dans la catégorie des prémonitions, puisque le phénomène qui le distingue commença à être ressenti par la percipiente plusieurs jours avant la mort accidentelle de son frère, et persévéra pendant 73 jours encore, jusqu'à ce qu'elle reçût une lettre qui lui annonçait sa mort. La relatrice et percipiente est Miss F.-A. Bale, et le cas paraît, comme toujours, dûment confirmé par des témoignages indépendants.

Au mois de juin 1880, je m'employai en qualité de gouvernante. Dès le premier soir, lorsque je me fus retirée dans ma chambre, je commençai à percevoir un battement caractéristique et en tous points semblable au tic-tac d'une horloge. Je n'en fis pas grand cas, mais je remarquai cependant que je ne l'entendais que lorsque j'étais seule, et spécialement pendant la nuit. Je poussai ma curiosité jusqu'à entreprendre des recherches minutieuses, imaginant qu'il s'agissait en effet d'une horloge cachée dans quelque coin de la chambre. Comme ce battement continuait à se faire entendre sans s'interrompre un seul jour, je finis par m'y habituer. Le 12 juillet, alors que je sortais de la salle à manger portant un plateau contenant des verres, je vis une obscure forme humaine debout, avec les bras tendus, près du seuil de la porte. Le premier moment d'épouvante passé, je

voulus mieux regarder, mais tout s'était évanoui. Le 23 du mois de septembre suivant, je reçus des lettres dans lesquelles on m'apprenait la mort de mon frère qui s'était noyé précisément le 12 juillet. A partir du moment où je reçus cette triste missive, ce tic-tac, qui ne me laissait plus en repos depuis si longtemps, cessa comme par enchantement, et ne se renouvela jamais.

2e Cas. — Mrs. Anna Davies, principale percipiente dans l'épisode qui va suivre, était connue personnellement par F.-W. Myers, lequel a rédigé le rapport de ce cas, conformément au récit verbal de cette dame, rapport qu'elle a signé.

Un soir, je me rendis chez une certaine Mrs. Brown, notre voisine, qui me donna une lettre venant de l'Inde et adressée à Mrs J. W., me priant de la lui faire avoir au moyen de mon frère, qui avait eu l'occasion de se rencontrer avec le frère de Mrs. J. W. D'après ce qui me sembla, il y avait eu un retard, et peut-être une négligence de la part de Mrs Brown pour la faire parvenir. Je l'emportai, en promettant de la confier aussitôt à mon frère. C'était une lettre plutôt sale, de format normal, avec une adresse évidemment écrite par une personne maladroite. Je la déposai sur la cheminée de l'antichambre, et je m'assis à peu de distance en attendant mon frère. On peut bien comprendre que cette lettre ne pouvait aucunement m'intéresser. Après quelques minutes, je commençai à percevoir un certain battement caractéristique sur le plat de la cheminée ; il me vint dans la tête que quelqu'un avait porté en bas une vieille pendule placée dans la chambre de ma mère. Je me levai pour vérifier, mais je constatai qu'il n'y avait aucune pendule sur la cheminée, non plus que dans la chambre. Ce battement si clair et strident paraissait venir de l'intérieur de cette lettre! Fortement étonnée, je l'ôtai de là et la déposai sur un meuble, puis sur d'autres, mais n'importe où je la portais, le battement continuait, et paraissait venir du point précis où je la plaçais chaque fois. Une heure se passa de cette manière ; après quoi, ne pouvant pas supporter davantage ce stupéfiant mystère, je me rendis dans la salle voisine en attendant que mon frère arrivât. Lorsque celui-ci entra enfin, je le conduisis dans la chambre où j'avais posé la lettre en lui demandant simplement s'il entendait quelque chose. A quoi il répondit bientôt : « J'entends le battement d'une montre de poche ou d'un réveil. » — Comme je l'ai dit, il n'y avait dans la chambre des horloges d'aucune sorte. Cependant, guidé par le

son, mon frère s'approcha du point où se trouvait la lettre, et s'écria aussitôt : « Comment ! le battement provient de cette lettre ! » — Alors nous nous mîmes à écouter tous les deux ; puis nous prîmes la lettre et nous la portâmes tout autour, de sorte que nous pûmes nous persuader d'une manière absolue que le bruit venait de la lettre même, bien qu'elle ne contînt qu'une simple feuille de papier. L'impression que produisait sur nous ce battement était étrange : il résonnait pour nous comme un appel urgent à notre attention. Je ne me souviens pas bien si mon frère remit la lettre à Mrs. J. W. ce même soir (l'heure était déjà avancée), ou le matin suivant. On apprit que la lettre lui apprenait la mort de son mari, causée par un coup de soleil, et que la lettre avait été écrite par un domestique, ou bien par un compagnon de voyage du défunt. Il n'y a pas de doute que ce battement inexplicable eut pour effet de nous pousser à remettre la lettre avec beaucoup plus de hâte qu'on ne l'aurait fait dans des circonstances normales.

Le frère de Mrs. Davies confirme la narration exposée dans les termes suivants :

Lorsque j'entrai, je trouvai la lettre sur la cheminée. Ma sœur et moi entendions clairement un battement tout à fait semblable à celui d'une pendule. Nous l'écoûtâmes longuement. Il se produisait si près de la lettre qu'il paraissait venir de son intérieur. Nous ne pûmes rien trouver qui fût en condition d'élucider de quelque manière cet inexplicable phénomène. » (L. A. Davies, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 218.)

3e Cas. — C'est un de ces cas très fréquents dans lesquels le symbole annonçant la mort consiste dans la visualisation d'un cercueil. L'incident se produisit dans l'année 1872, environ six semaines après la mort de la personne. La relatrice et percipiente est Mrs. George E. Haly, et le cas est extrait du vol. III, p. 91, des *Proceedings of the S. P. R.*

En m'éveillant un matin, quand le jour était tout à fait levé, je vis, comme une ombre projetée, une longue bière s'étendre à travers le plafond, et pendant que je la regardais stupéfaite, m'étonnant de sa longueur et pensant à ce que cette vision pouvait préconiser, mes yeux furent attirés par une forme humaine imprécise, dans laquelle je reconnus un neveu à moi qui se

trouvait loin de la maison à ce moment. La forme me tournait le dos, et paraissait occupée à chercher quelque chose dans la bibliothèque.

Ce même matin, la poste m'apporta une lettre d'Australie par laquelle on me faisait part de la nouvelle de sa mort. Il était haut de six pieds et trois pouces, et le dernier cadeau que je lui avais fait lorsqu'il quitta l'Angleterre avait été un livre que j'avais enlevé de cette même bibliothèque.

4[e] Cas. — C'est encore un autre épisode de visualisation d'un cercueil. L'espace de temps entre l'épisode et le cas de mort correspondante est de cinq jours seulement. Il fut communiqué à la *Society for P. R.*, par Lord C. Beresford.

On était au printemps de l'année 1864; je me trouvais à bord de la frégate *Racoon* et l'on naviguait entre Gibraltar et Marseille, lorsqu'ayant eu besoin de me rendre dans ma cabine pour prendre ma pipe, je vis à l'intérieur un cercueil où était déposé mon père, et cela d'une manière aussi distincte que s'il s'était agi d'une réalité. J'en restai profondément impressionné, et je racontai immédiatement ce qui était arrivé à mes compagnons qui étaient assis près de là au milieu des canons et qui causaient. J'en informai de même le chapelain du bord, le Révérend Onslow. Peu de jours après nous arrivâmes à Marseille, et j'y eus la nouvelle de la mort de mon père, qui avait été enterré dans le même jour et à la même heure où il m'était apparu (midi et demi). J'ajouterai qu'au moment de l'apparition il faisait un temps splendide, et que je n'étais absolument pas inquiet pour mon père, ayant récemment reçu des nouvelles tranquillisantes sur les conditions améliorées de sa santé. Entre mon père et moi, il y avait toujours eu un grand courant de sympathie, bien supérieur à ce qu'il en est ordinairement entre un homme de 72 ans et un jeune homme de 20 ans, car tels étaient nos âges respectifs.

Dans une autre lettre, le percipient Mr. K... ajoute :

Je suis parvenu à vérifier d'une manière certaine que mon père est mort à Kensington le 29 avril 1864, et qu'il fut enterré le 4 mai. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 461.)

5[e] Cas. — Ce cas se rapporte à une vision en rêve. La mort qui y correspond eut lieu dans l'Afrique du Sud, alors

que la percipiente se trouvait en Angleterre. La relatrice, Miss A. L. B., ne peut pas préciser l'intervalle de temps écoulé entre un fait et l'autre, mais elle est certaine que la vision se produisit après une assez longue période de jours après la mort et avant qu'on en eût la nouvelle. Le cas est pris d'une lettre que Miss A. L. B... écrivit à la veuve de l'oncle décédé, dans laquelle on lit ce qui suit :

Maman rêva une nuit se trouver à table à un banquet. Bien que les convives fussent nombreux, elle ne se souvient que de ses parents assis au bout de la table, de tes parents, mon père, l'oncle A. et toi-même. Parmi les convives, il n'y avait que les vivants qui parlaient; les autres étaient muets. Mrs. B. fut entre ceux qui parlèrent davantage ; l'oncle A. était assis à côté de maman, et tu étais à son côté, conversant librement ; quant à lui, il resta toujours muet. Maman dit : « Je ne savais pas que tu fusses retournée. » — Et tu répondis : « Oh ! oui, nous voici enfin de retour ; je vois que tu es habillée comme moi. » — En disant ceci, tu déployas le vêtement pour qu'elle pût le constater. Cependant tu n'étais pas en deuil, car s'il en était ainsi nous aurions tout de suite soupçonné la vérité, mais tu portais au contraire un léger vêtement de mousseline, qui resta si bien empreint dans la tête de ma mère qu'en se réveillant elle chercha si tu n'en avais jamais eu un semblable. A ce moment, l'oncle A. était déjà mort, bien que nous n'en fussions pas informées. Maman dit que dans la suite elle s'étonna de ne s'être pas préoccupée davantage de son rêve, du moment qu'elle avait observé le silence constant de l'oncle A., et qu'elle savait bien que dans la réunion les vivants seuls parlaient. A cette époque, elle était en deuil, de sorte que, dès qu'elle reçut la triste nouvelle, elle s'écria : « Voici la réalisation de mon rêve ; voici pourquoi l'oncle A. ne parla jamais, et maintenant, hélas, il sera vrai que nous serons toutes les deux habillées de la même manière ». — Je t'expose le rêve sans exagération aucune ; et maman observe même que je n'en ai pas rendu la vivacité d'une manière assez exacte. Elle désire que je te rappelle qu'au moment du songe, elle le raconta à nous tous. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. II, p. 279.)

Ici s'achève l'exposition des rares cas de symbolisme post mortem que j'ai pu recueillir. Il faut remarquer que le quatrième d'entre eux, très probablement, n'appartient qu'en apparence à la présente catégorie. En effet, l'épisode

de la visualisation d'un cercueil contenant le père du percipient, épisode qui se produisit au moment où l'on enterrait ses dépouilles, peut se réduire légitimement à un cas de télépathie dans lequel l'agent, ne pouvant pas être le défunt, a été un parent qui assistait à l'enterrement.

Le cinquième cas est faible aussi à cause de l'incertitude où nous laisse la relatrice pour ce qui se rapporte au temps écoulé entre la mort de la personne en question, et le rêve. De toute façon, la forme symbolique est très intéressante, car, si dans la partie de la dramatisation regardant le dîner, elle atteste son origine onirique, dans l'autre, plus précisément véridique, elle nous renvoie aux considérations exposées précédemment sur les marques d'intentionnalité émergeant d'une grande partie des manifestations en question. En tout cas, la loi d'association psychologique, considérée dans un sens purement déterministe, ne paraît pas suffisante pour l'expliquer.

Restent les trois premiers épisodes, que, si l'on tient compte du temps considérable parcouru entre les morts et les visions symboliques correspondantes, et surtout si l'on observe les caractéristiques spéciales avec lesquelles ils se déroulèrent, il ne paraît pas possible d'expliquer en recourant aux hypothèses de la télépathie retardée, combinée aux lois du déterminisme psychique. Aucune autre hypothèse ayant pour base les facultés subconscientes ne paraît se prêter à les éclaircir, en dehors d'une hypothèse avancée par Myers à l'occasion de plusieurs cas d'apparitions post-mortem rapportés par lui, où l'on remarquait une particularité qui est aussi commune aux cas que nous venons de rapporter, c'est-à-dire que les manifestations coïncidaient avec l'arrivée imminente de lettres annonçant la nouvelle de la mort. Myers fait remarquer l'importance théorique de ce fait au point de vue sous lequel il se met (celui qui regarde la possibilité que les défunts aient parfois la connaissance des événements terriens qui les concernent); toutefois il ne manque pas de faire observer que « si l'on tient compte de certains cas qui feraient croire à l'existence de facultés de clairvoyance indépendante (télesthésie), le fait en lui-même de venir à connaître l'arrivée imminente d'une lettre devrait être considéré comme l'une des

plus fréquentes modalités de manifestation ». (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 32.)

Tout considéré, cependant, cette hypothèse non plus ne résiste pas à l'analyse des conditions que l'on demande pour les manifestations télesthésiques. Il ne faut pas oublier que si *a priori* n'importe quel individu, à n'importe quelle époque de sa vie, peut se considérer sujet à servir de percipient dans un cas télépathique, puisque pour le devenir il ne faut qu'un état de *réception passive*, la chose est bien différente lorsqu'il s'agit de télesthésie, laquelle — si elle existe — doit exister comme faculté de la subconscience et s'extrinséquer en une forme *essentiellement active*. Il s'ensuit que si à l'état de veille se produisent normalement des cas de télépathie dans des individus absolument dénués de facultés métapsychiques, cela ne pourra jamais se produire pour les perceptions télesthésiques. Pourtant, afin d'appliquer cette hypothèse aux cas en question, il serait nécessaire que les percipients aient été des sensitifs doués d'importantes facultés métapsychiques, ou, du moins, se fussent trouvés endormis ou en des conditions tout à fait particulières d'anormalité physique et psychique. Comme il n'est rien de tout cela, et que même, d'après les témoignages recueillis, il paraît que les épisodes racontés furent les seuls qui leur soient arrivés, il faudra en déduire que si ces mêmes épisodes coïncidèrent avec l'arrivée des respectives annonces de mort, ce fait concourt ultérieurement à faire émerger les caractères d'intentionnalité *sui generis* communs à une grande partie des manifestations observées.

Malgré ces considérations, je n'essaierai certainement pas de tirer des conclusions définitives avec une base de trois exemples seulement, intrinsèquement peu remarquables, de symbolisme post-mortem. Je renvoie cependant les lecteurs que cet argument peut intéresser aux monographies sur les cas de manifestations de défunts publiées par Gurney et Myers (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V et VI, et à l'œuvre posthume de ce dernier (*Human Personality*). D'après l'analyse des faits recueillis, Myers croit devoir conclure à la réalité des communications avec les trépassés, et à la possibilité que ceux-ci aient parfois

connaissance d'événements terrestres qui les regardent.

Je fais remarquer incidemment que ces conclusions se prêtent à éclaircir d'une manière rationnelle deux circonstances embarrassantes que j'ai relevées précédemment, c'est-à-dire l'extrême rareté des épisodes de symbolisme post-mortem combinés à la fréquence surabondante des cas de prémonition ; circonstances qui dans ce cas s'accorderaient parfaitement, en montrant à leur tour des indices d'intentionnalité extrinsèque aux percipients. En effet, aussitôt ces conclusions adoptées, on devrait en conclure que si dans les cas de prémonition de morts ou d'autres événements malheureux, la nécessité d'en adoucir l'annonce en se servant de formes symboliques aptes à laisser dans une perplexité propice l'âme du percipient paraît évidente, et si pour la même raison on comprend comme cela peut être nécessaire dans les cas post-mortem où la nouvelle de la mort n'est pas encore arrivée à destination, tout cela paraîtrait vain et déplacé dans la circonstance des défunts dont la mort fut depuis longtemps connue par le percipient ; dans ce cas, s'il était permis à un défunt de se manifester aux vivants, il serait amené à le faire dans une forme directe, induction qui semble confirmée par les exemples recueillis jusqu'ici. Deux circonstances inexplicables par la loi du déterminisme psychique pourraient donc s'expliquer ainsi.

Symbolisme Transcendental.

Dans cette catégorie sont comprises certaines formes caractéristiques de symbolisme qui, généralement, se manifestent pendant les états extatiques, et plus rarement dans les cas d'éthérisation, pendant les états comateux ou au moment préagonique. Ces formes n'ont jamais cessé de se renouveler à travers les siècles, exerçant une grande influence sur le sentiment mystique des foules, à tel point qu'on peut affirmer qu'elles constituent le substratum nécessaire de toutes les religions présentes et passées ; les livres sacrés des peuples l'attestent avec exubérance. Que de grandes âmes parmi les extatiques ! Depuis Elie et Isaïe à saint Jean et saint Paul, de Bouddah à Mahomet, de Pythagore à Plotin, de Socrate à Swedenborg, de sainte Thérèse à Jeanne

d'Arc, de la Voyante de Prévorst à Mrs. d'Espérance, de Jackson Davis à William Stainton Moses, c'est une suite brillante et ininterrompue d'aspirants à l'Idéal, d'élus du sentiment et de la pensée.

Pour ce qui est de leur contenu, ces visions se rapportent presque toujours à des états et conditions des sphères spirituelles ; on dirait que le plan impénétrable de l'existence transcendentale est ainsi traduit en des termes de représentations symboliques afin de le rendre accessible aux yeux et aux intelligences humaines. D'autres fois ce sont des visions uniquement destinées à instruire ; dans ce cas elles se déroulent sous la forme de tableaux panoramiques dans lesquels sont représentés symboliquement des instructions et des conseils moraux, ou des vérités spirituelles afin de produire des impressions ineffaçables sur l'âme du voyant. Parfois, enfin, celui-ci est conduit à tracer automatiquement des dessins, diagrammes, emblèmes de toute sorte, dont la signification allégorique resterait le plus souvent insaisissable si, par ces procédés, elle n'était pas révélée au percipient.

William Stainton Moses écrit de lui-même ces lignes :

Je pus expérimenter sur moi plusieurs visions extrêmement vives, durant la production desquelles mon esprit paraissait s'exercer indépendamment du corps. Dans quelques-unes de ces visions, je savais exister et agir dans un ambiant qui n'était pas terrestre ; dans d'autres, c'étaient des tableaux dramatiques qui se déroulaient devant moi avec l'intention évidente de m'expliquer quelque vérité spirituelle ou de me donner des conseils. Deux fois seulement, au moyen de preuves collatérales, je parvins à me convaincre de la réalité des visions auxquelles j'avais assisté. Dans ces occasions, je me trouvais en état de *trance* profonde ; de sorte qu'il ne m'aurait pas été possible de porter un jugement sur la véracité de ce que j'avais vu, si des informations qui les confirmèrent ne m'étaient parvenues d'un autre côté. Étant donné que les circonstances de mes visions se trouvèrent toutes les deux conformes à la vérité, je ne doute pas qu'il n'en ait été ainsi pour les autres. Il me fut constamment affirmé que tout ce qu'on faisait apparaître devant moi avait une existence réelle, et que cela arrivait lorsqu'on me délivrait pour l'occasion les sens intérieurs dans le but de m'instruire et de raffermir en



moi la confiance dans l'existence de choses invisibles aux yeux humains. » (*Spirit Teachings*, p. 210.)

Ainsi parle de lui-même William Stainton Moses, et c'est conforme à ce qu'ont toujours affirmé les voyants de toutes les époques.

Malgré cela, bien diverses sont les conclusions auxquelles on parvient en appliquant à ces manifestations les méthodes actuelles de recherches psychologiques, en base desquelles on ne peut pas ne pas les considérer dans leurs rapports indiscutables avec ce qui, expérimentalement, se produit pendant les états profonds de l'hypnose, ou ce que l'on observe expérimentalement dans les crises du grand hystérisme; on doit alors en conclure qu'entre les deux ordres de phénomènes il existe une identité d'origine; ce qui équivaut à reconnaître que les soi-disant visions transcendentales des états extatiques ne sont en réalité que des manifestations subjectives en tous points analogues à celles des états hypnotiques. Jugement qui, en général, ne peut pas ne pas s'imposer au critère logique de tous ceux qui n'aiment pas se repaître de chimères; je dis en général, puisqu'il faut reconnaître qu'en l'état de nos connaissances sur cet argument, il est permis aussi d'affirmer avec Myers qu'il n'est pas dit que *dans tous les cas* « l'explication apparemment plus conforme à nos connaissances présentes doit nécessairement être la vraie », d'autant plus « que nous ne pouvons arbitrairement séparer un groupe quelconque de ces nouveaux et étranges phénomènes d'autres plus nouveaux encore, et encore plus étrangers à la science ».

De toute façon, il est certain qu'il n'y a pas moyen pour le moment de certifier quels éléments de vérité sont contenus dans les manifestations en question, et c'est pourquoi je crois devoir m'abstenir de rapporter des exemples, en tenant compte qu'ils ne pourraient d'aucune manière revêtir une importance scientifique.

*
* *

Parvenu au terme de cette classification, il ne me reste qu'à synthétiser ce que j'ai graduellement observé relative-

ment aux causes qui déterminent probablement les phénomènes de symbolisme métapsychique, en considérant l'argument sous un point de vue plus compréhensif.

Le docteur Maxwell, dans son livre classique sur les *Phénomènes métapsychiques*, parlant des altérations de la personnalité en rapport avec quelques-unes de ces manifestations, est légitimement conduit à attribuer le fait de leur manifestation sous la forme de représentations figurées à un affaiblissement de l'élément personnel de la conscience, ce qui déterminerait une atténuation correspondante de la faculté d'abstraire. Il fait remarquer que dans ces circonstances « les idées sont accompagnées de leur représentation figurée et motrice ; parfois elles s'expriment exclusivement au moyen d'images qui assument une forme symbolique, ou se dramatisent. L'idée de la mort d'un parent, par exemple, ne s'exprimera pas avec précision comme il arrive quelquefois pour les hallucinations verbales ou graphiques, mais au moyen d'un tableau représentant le parent dans un cercueil ou la scène de l'enterrement. Ce sont les expressions psychologiques qui sont la conséquence d'un affaiblissement de l'élément personnel de la conscience. » (Œuvre citée, p. 175.)

Au point de vue où s'est mis le docteur Maxwell, ces considérations servent à faire émerger clairement les conditions de mentalité plus favorables à l'objectivation des images ; ce qui ne signifie pas pourtant que ces dernières aient pour unique cause ces conditions de mentalité, et d'autant moins que les considérations exposées plus haut doivent affaiblir la question en elle-même de la psychogénèse non pas toujours déterministe de ces objectivations. D'un autre côté — comme le docteur Maxwell lui-même le reconnaît — le problème se complique par le fait qu'à côté de la phénoménologie en question, il y a d'autres formes de manifestations verbales, graphiques, acoustiques, où les idées sont exprimées avec une précision abstraite ; il en est de même pour l'autre fait qu'en des circonstances analogues à celles rapportées au sujet de Mrs. Thompson, on observe qu'à côté de personnalités médianiques incapables — comme Nelly — de percevoir les idées autrement que sous la forme d'images concrètes, il y en a d'autres —



comme Mrs. Cartwright — très capables de le faire d'une manière précise et abstraite.

Les choses en étant là, il me semble que pour le moment on ne peut rien affirmer à ce propos en dehors de la constatation générique de fait suivant : c'est que ces formes de représentations figurées indiquent le chemin par lequel le message subconscient a rencontré le moins de résistance pour parvenir à la conscience normale, chemin qui variera beaucoup selon les zones subconscientes intéressées et en raison des idiosyncrasies particulières au percipient. Ainsi dans un sujet chez lequel prédominera le type visuel, les messages subconscients se réaliseront sous la forme d'objectivations figurées, dramatisées, panoramiques, cinématographiques, tandis que dans un type moteur ils se produiront par l'intermédiaire de l'écriture automatique ; dans ce cas elles pourront être rendues dans une forme précise et abstraite. Il est inutile d'ajouter qu'à n'importe quelle occasion, lorsqu'il s'agit d'impressions supernormales (ou non sensorielles) à traduire en termes sensoriels, ces impressions seront sujettes à s'altérer, d'autant plus si, pour se manifester, elles ne disposaient d'autres moyens que le champ onirique ou une autre zone trop étroite de mentalité.

Il sera bien d'observer d'un autre côté que la voie parcourue dans la transmission ou la traduction en termes sensoriels d'une perception supernormale donnée, dépend parfois uniquement des conditions où se trouve le percipient au moment de cette même transmission ; c'est-à-dire que, chaque fois que le sujet sera endormi, ou absorbé par une occupation quelconque, ou même attentif à une expérience de cristalloscopie, dans ce cas une perception subconsciente n'aura moyen d'émerger dans le champ de la subconscience qu'à travers l'unique voie sensorielle au moment disponible, justement celle de l'objectivation des images. Il reste donc plus que jamais démontré que ces formes représentent uniquement la voie de plus petite résistance utilisable, selon les circonstances, pour la traduction en termes sensoriels d'une perception subconsciente donnée.

Tout ceci est dit pour les idées transmises sous une forme génériquement représentative. Il reste maintenant à consi-

dérer et à énumérer les causes qui donnent probablement origine à la variante du symbolisme. Celle-ci, comme on l'a vu, ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent au premier abord.

En effet, il ne suffit pas de constater que les manifestations de symbolisme métapsychique se déroulent conformément aux lois psychologiques connues d'association par contiguïté etpar similarité ; devant certains épisodes extraordinaires, on sent la nécessité d'en chercher beaucoup plus loin la psychogénèse afin de s'assurer si le procédé associatif dépend uniquement du déterminisme fonctionnel des centres psychiques impliqués ou si au contraire on trouve des indices qui amènent à reconnaître en lui des éléments d'intentionnalité plus ou moins extrinsèque du percipient, qui provoque, dirige, se serve du déterminisme même dans des buts établis d'avance.

On a vu maintenant que tout concourt à démontrer le bien fondé de cette dernière hypothèse. Il sera utile, à ce propos, de résumer brièvement les considérations qui ont été faites dans le cours ascendant de notre classification.

Des cas de pseudo-symbolisme et de cryptomnésie symbolique, que l'on peut réduire par entier à des incidents de déterminisme associatif, on passa à ceux de symbolisme télépathique, dans lesquels, en voulant les analyser soigneusement, on aurait retrouvé des traces certaines en faveur de l'hypothèse que la volonté subconsciente de l'agent dirigeait parfois l'évolution du symbolisme — hypothèse qui est scientifiquement légitime, bien que difficile à démontrer en pratique. On arrive ensuite aux faits de symbolisme en rapport avec les personnalités médianiques, à propos desquels je crus ne pas devoir me départir de la pure interprétation subconsciente et déterministe, les jugeant consécutif au fonctionnement de zones de mentalité trop restreintes pour être à même de s'approprier des concepts abstraits et des noms propres, ou les transmettre à la conscience normale autrement qu'en des termes de représentations symboliques. A ce propos, je fus cependant obligé d'observer que dans la même phénoménologie, on trouvait des épisodes qui sortaient des limites du cercle de l'interprétation psycho-physique, tendant à supposer l'exis-

tence d'un Moi subconscient doué de facultés psychiques ignorées par le Moi conscient, et de nature supérieure. Cette induction se rendit plus nécessaire que jamais dans la circonstance des phénomènes de symbolisme télesthésique. A cet endroit, il fut utile de citer un premier exemple dans lequel on retrouvait des indices certains d'une intentionnalité qui, bien qu'encore indéterminée, se montrait extrinsèque à la volonté du percipient, et paraissait en provoquer ou en diriger le déterminisme psychique dans des buts bien établis. Ces indices devinrent des certitudes lorsqu'on arriva à la catégorie du symbolisme prémonitoire; et s'il n'était pas encore donné de certifier scientifiquement la psychogénèse de l'intentionnalité qui se manifestait, on était cependant forcé de reconnaître que, même en voulant s'en tenir à l'hypothèse la moins étendue, on se trouvait en face d'épisodes attestant la supériorité psychique indiscutable des facultés subconscientes sur les facultés conscientes, avec toutes les conséquences théoriques qui en dérivent. Quant aux motifs déterminant l'action intentionnelle, ceux-ci avaient évidemment le but de préparer l'âme du percipient à l'accomplissement inévitable d'un prochain malheur; d'où la nécessité d'atténuer la crudité de l'annonce en recourant à un symbolisme propre à faire naître une perplexité providentielle, déduction qui a été confirmée ensuite par les importantes circonstances suivantes, c'est-à-dire que les phénomènes de symbolisme se réalisaient avec une énorme fréquence dans la catégorie des prémonitions, ce qui aurait dû justement se vérifier alors que cette même induction ait été fondée, et que dans les cas prémonitoires de peu d'importance on constatait une absence complète de symbolisme, ce qui, également, aurait dû se vérifier dans des circonstances semblables. Quelques rares cas de symbolisme prophétique faisaient exception; dans ces cas cependant le voile symbolique paraissait interposé afin d'empêcher au percipient de se servir dans un but lucratif d'un message supernormal concédé à un titre différent; et ceci aussi était conforme à l'hypothèse soutenue. On arriva ainsi aux phénomènes de symbolisme post-mortem, dans lesquels l'existence d'une intentionnalité extrinsèque au percipient émergeait d'une manière plus évidente

encore ; quant à la psychogénèse de cette intentionnalité, je crus ne pas devoir me prononcer, parce que les cas de ce genre étaient trop peu nombreux pour autoriser personne à y fonder des conclusions scientifiques. Je fis remarquer néanmoins que de la circonstance même de leur rareté dans la catégorie dont il s'agissait, comparée avec leur fréquence dans celle des manifestations prémonitoires, on pouvait tirer des arguments en faveur de l'induction avancée, en tenant compte que dans les deux circonstances, les faits étaient conformes à ce qui aurait dû être s'il y avait eu intentionnalité et, par contre, à ce qui n'aurait pas dû être si tout pouvait s'éclaircir par la loi du déterminisme associatif. Les manifestations de symbolisme transcendental arrivèrent en dernier, sur lesquelles, étant donnée leur nature si particulière, il n'était pas possible de fonder des conclusions de caractère scientifique. Je me bornai cependant à rappeler à ce sujet les sages réserves de Frédéric Myers relativement à l'invalidité de toute déduction dogmatique en fait de recherches psychiques.

D'après les considérations exposées, on est amené à conclure que les causes des phénomènes de symbolisme métapsychique sont multiples, et que si, au commencement ils paraissent se rattacher à un procédé de déterminisme associatif, ils suivent bientôt le chemin ascensionnel commun à toutes les manifestations métapsychiques, de sorte qu'à un moment donné, on doit reconnaître que le déterminisme tire parfois son origine d'une impulsion subconsciente d'un ordre non sensoriel ou supernormal — circonstance qui vient déjà compliquer le problème et le rendre inexplicable avec l'hypothèse trop simpliste de la désagrégation mentale ; après quoi l'on est encore conduit à reconnaître que ce déterminisme, loin de se montrer toujours aveuglément fonctionnel, se manifeste parfois de manière à devoir le considérer comme provoqué et dirigé à l'accomplissement d'un but, et tout cela de la part d'une volonté qui n'est sûrement pas celle du percipient, ni, en de multiples circonstances, celle d'un agent télépathique. Ce sont les conclusions auxquelles il est légitime de se tenir sans se départir des méthodes de recherche scientifique.

Je n'entends pas, pour le moment, m'avancer plus en



avant dans la recherche des causes, relativement auxquelles il est certainement donné d'affirmer ceci : que, même s'il s'agissait d'une intentionnalité ayant exclusivement son siège dans la subconscience, tout ceci porterait logiquement à supposer l'existence d'un Moi subliminal pourvu de facultés nouvelles, doué d'une volonté qui lui est propre, ayant une mentalité supérieure à celle du Moi normal ; facultés, volonté, mentalité non sensorielles, c'est-à-dire indépendantes de la loi de sélection naturelle, et donc impliquant une finalité différente — questions, que je me flatte d'avoir suffisamment exposées dans une précédente monographie.

Il ne faut pas taire cependant que cette interprétation — valide et nécessaire dans les limites qui lui sont accordées — ne se prête pas à donner la raison de multiples circonstances, ni des cas de symbolisme post-mortem, faits qu'il ne faut pas ignorer malgré leur petit nombre, d'autant plus que, s'ils paraissent rares sous la forme symbolique (ce qui, d'ailleurs, serait justifiable), ils sont au contraire relativement fréquents sous la forme d'objectivation directe, et se montrent plus dignes d'attention et d'étude que tous les autres. Je me réserve donc d'en parler convenablement dans un autre prochain travail.

ERNEST BOZZANO.



CORRESPONDANCE

Vision prolongée coïncidant avec la mort de la personnalité apparue.

C. — Le rapporteur de cette histoire avait une grand'mère qui résidait dans l'un des Etats centraux de la Confédération Nord-Américaine. Elle vécut jusqu'à l'âge de 93 ans. Elle était originaire de la Nouvelle-Angleterre, et avait une sœur jumelle qui vécut aussi jusqu'à l'âge de 93 ans et ressemblait tellement à la grand'mère de C. qu'à peine les familiers de la maison parvenaient à les distinguer ; même dans les dernières années de leur existence, il arrivait parfois que jusqu'à leurs amis intimes et leurs parents faisaient confusion entre elles quand les deux sœurs avaient soin de s'habiller exactement de la même manière.

Dans la dernière année de sa vie, la grand'mère de C. semblait plus faible que sa grand'tante. Elle avait toujours été très active ; son caractère était enjoué et tranquille. Aucune des deux jumelles n'avait jamais donné signe d'affaiblissement mental ; toutes les deux conservèrent leurs pleines facultés jusqu'au jour de leur mort.

L'année qui précéda la mort de la grand'mère de C., elle fut sujette à de légères indispositions ; au cours de ces semaines, elle dut garder le lit à cause de sa faiblesse, bien qu'elle ne parût pas être réellement malade. Malgré cela, elle était très gaie, très satisfaite, gardait toute sa présence d'esprit ; elle causait librement avec les membres de sa famille. La grand'mère de C. vivait alors dans une ferme avec son fils et sa belle-fille. Non loin de la ferme était un hameau de peut-être 40 ou 50 familles.

La grand'tante de C. vivait dans un petit village à quelque 150 milles de distance. Elle demeura active jusqu'au jour de sa mort, s'occupant des affaires de la maison. En traversant une chambre, elle glissa sur un parquet ciré et fit une chute ; elle mourut moins d'une heure après.

La mère de C. reçut la nouvelle de la mort de sa tante, et craignant l'effet qu'elle pouvait produire sur sa propre mère, elle se disposa à la lui communiquer elle-même. Elle arriva le matin suivant à la ferme où vivait la grand'mère de C., et parla à son frère aussitôt entrée dans la maison, et lui apprit avec calme l'événement, lui demandant surtout de ne pas parler de la chose, et de ne pas se laisser trahir par son attitude, jusqu'au moment où elle aurait un tranquille entretien avec leur mère. Après le déjeuner, sans montrer aucune hâte, la mère de C. monta à la chambre de sa mère. En entrant, elle trouva cette dernière appuyée aux oreillers avec une expression tranquillement heureuse sur le visage. Elle garda jusqu'au dernier moment une belle couleur rosée aux joues, mais son visage, ce matin-là, était animé d'une grande joie. Aussitôt que la mère de C. entra dans la chambre, la vieille dame s'écria :

— Betsy s'en est allée.

La mère de C. ne dit rien, mais prit une chaise et s'assit à côté du lit et saisit affectueussment sa main.

— Comment je le sais ? — dit alors la grand'mère de C. Vous venez m'apporter cette nouvelle, mais ce n'est pas nécessaire ; je le sais aussi bien que vous. Betsy vint à moi hier soir et me raconta tout. Elle a glissé sur le parquet dans l'après-midi d'hier, et la secousse qu'elle en remporta a été trop forte pour son pauvre corps. Elle passa la nuit avec moi et je crois n'avoir jamais éprouvé un si grand plaisir. Nous avons parlé ensemble des jours lointains de notre enfance, après quoi elle est partie, et je la rejoindrai dans un jour ou deux.

La prédiction se réalisa ; la grand'mère de C. expira dans l'après-midi du surlendemain.

Wick Court, Near Bristol, 28 *juin* 1907.

Le récit ci-inclus m'a été donné par C., le monsieur dont il est question dans le rapport même. C. me raconta d'abord ce fait de vive voix et l'écrivit ensuite à ma demande.

Il faut que je vous dise que cette « histoire » a été offerte à la S. P. R. qui n'a pas jugé devoir la publier. Elle est toutefois

non seulement intéressante en elle-même, mais appuyée par un bon témoignage de première main.

F.-C. Constable.

Wick Court, Near Bristol, 2 *juillet* 1907.

Cher Monsieur,

Relativement à l' « histoire » que je vous ai envoyée, j'ajouterai que C. est un gentleman américain de condition, que je connais bien. Lorsqu'il me raconta cette « histoire », C. me dit qu'il m'exposait les faits tels qu'ils s'étaient produits, bien que personnellement il ne crût pas au retour des esprits de l'au-delà.

Votre dévoué.

F.-C. Constable.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Incendies mystérieux.

L'un de nos lecteurs nous a dernièrement communiqué la curieuse information que nous allons rapporter, extraite du *Corriere della Sera* (Milan) du 28 août.

« Le riant village qui eut le bonheur de nasvoir Joeph ître Verdi, et qui a tenu à attacher le nom du Maître au sien, puisqu'on l'appelle maintenant Sainte-Agathe-Verdi, a été mis en émoi par des phénomènes extraordinaires qui y attirent en pèlerinage un grand nombre de curieux.

« Il y a dix jours, à la Costa — c'est le nom d'une vaste propriété appartenant à M. Pierre Zofi, de Busseto, et louée depuis six ans à M. Charles Merli — on voyait éclater à l'improviste un incendie qui commença par les habitations des paysans, et duquel on n'a pu connaître les origines.

« Avec beaucoup d'énergie et de promptitude on parvint à sauver tout le bétail, à isoler les bâtiments, et l'incendie ne détruisit que des maisons de paysans et des denrées alimentaires ; le soir, il n'y avait plus aucune trace du feu. Cependant dans la nuit, une fille de M. Merli, Délia, âgée de 16 ans, vit subitement son lit prendre feu pendant qu'elle dormait. On parvint à la sauver, et le feu fut éteint pour la seconde fois. Le matin suivant, on s'aperçut que de légers incendies avaient dû avoir lieu dans toutes les chambres de la maison, car on pouvait en voir les traces sur les murs, les meubles, les parquets de chacune d'elles. Une armoire avait été toute noircie, et un rideau complètement brûlé.

« La famille Merli fut vivement impressionnée. Le jour même, le grenier prenait feu. Il n'y eut point de flammes, mais seulement une grande fumée qui suffit pourtant à détruire tout ce qui s'y trouvait. En même temps d'autres incendies avaient lieu sous la même forme, dans la maison Merli, où ils brûlèrent des meubles, dans l'aire, où ils brûlèrent des gerbes de blé ; dans

des haies lointaines, en pleine campagne. Les incendies, qui se manifestaient toujours par de hautes et minces colonnes de fumée, étaient signalés aussitôt et l'on accourait pour les éteindre. Ces phénomènes continuent depuis dix jours. La famille Merli a quitté la « Costa » avec tous ses objets; la population est vivement impressionnée et se trouve saisie par un effroi qui augmente tous les jours. Plusieurs milliers de personnes se rendent chaque jour à la « Costa », les carabiniers, pour des raisons d'ordre public, ne la quittent plus.

« On ne peut donner aucune explication de ces étranges phénomènes. S'agirait-il là de nouveaux phénomènes spirites ? C'est l'explication la moins accréditée. Il est plus probable qu'ils soient le produit d'une suggestion rapide et collective, on ne peut penser à une simulation de la part de M. Merli, qui est une personne insoupçonnable, et n'a d'ailleurs tiré de ces phénomènes que des ennuis et des dommages. »

Malgré tout l'intérêt que présente cette informetion, nous n'avions pas cru devoir la publier d'abord, pour des raisons que l'on comprendra aisément, et bien que l'on connaisse déjà beaucoup de faits semblables dont quelques-uns sont enregistrés dans *Animisme et Spiritisme* d'Aksakof. Mais voici que le *Matin* du 19 septembre publie un récit en beaucoup de points analogue au précédent. C'est cette curieuse analogie qui nous a amenés à publier les deux récits. Voici celui du *Matin*.

« Le 11 septembre dernier, au cours d'un violent orage, la foudre tombait, rue de l'Abreuvoir, à La Courneuve, dans les environs de Paris, sur une maison presque isolée. Il la détruisait totalement.

« Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. Mais, dès ce moment, précisément, l'extraordinaire se manifeste. Dans un rayon de cent mètres autour de la maison sinistrée, la foudre laisse depuis ce jour, dans deux des immeubles voisins, des traces étranges de son passage.

« Du haut en bas, entre les murs, sous les hangars, sur le sol même, le feu couve à toute heure du jour. Sous des influences inconnues, un objet s'enflamme brusquement. On se précipite pour l'éteindre. Combattu dès son origine, le feu cesse, comme il est venu. Dans un endroit tout différent, il reprend, quelques heures plus tard, sans plus de raison apparente. Tant et si bien qu'en moins de six jours, dans ces deux « maisons de la foudre » trente cas de combustion spontanée se sont jusqu'à présent produits.

« Le 12, dans la matinée, le lendemain même de l'orage, ce sont les hangars et remises du locataire d'un des immeubles, un

maraîcher, M. Seillier, qui brusquement sont la proie du feu. Les pompiers, appelés en hâte, ne peuvent que préserver les maisons voisines. Tout est complètement détruit.

« Ce n'est pas tout. Au moment où ces hangars brûlent, le feu se déclare aussi brusquement, à cinquante mètres environ, dans une chambre du premier étage, chez M. Vallaud, débitant. L'immeuble que ce dernier habite touche celui de M. Sellier.

« Le même jour encore, à trois heures, dans des conditions analogues, le feu reprend une autre fois dans le grenier du maraîcher. Cette fois, c'est le plancher qui brûle. Des flammes bleuâtres lèchent le bois ; une âcre fumée se dégage. Les pompiers, accourus en hâte, s'en rendent maîtres en quelques instants.

« Le 13, le feu se recueille. On n'enregistre, dans les deux maisons, qu'un seul cas, dans le cellier.

« Le 14, fait stupéfiant, M. Seillier, sortant dans son jardin, laisse un instant sur la table la moitié d'un pain environ. Il revient peu de temps après. L'une des extrémités du pain, comme brûlerait de l'amadou, se consume lentement sur la table. M. Seillier veut enlever le pain ; à la même place, en dessous, la table brûle également.

« Ce même jour, à deux reprises, le feu prend dans une *armoire vide.*

« Le 15, le 16, sans relâche, les mêmes faits se répètent encore. Des couteaux à lame d'acier ont le manche brûlé dans leur boîte, qui s'enflamme spontanément. Devant plus de vingt-cinq personnes, dans l'angle d'une chambre à coucher, un parapluie, laissé par mégarde, prend feu brusquement à son tour. Il n'en reste, au bout d'un quart d'heure, que l'armature de fin acier.

« Mais voici bien le plus étrange. Un vieux chapeau gît dans un coin. L'un des pompiers, au cours d'une ronde, jette, sans plus s'inquiéter, cette « vieillerie » par la fenêtre. Le chapeau tombe, au rez-de-chaussée, sur le rebord d'une croisée. Un rideau léger s'y balance. Le chapeau atteint le rideau. Celui-ci brûle d'une flambée, et le chapeau ne vaut guère mieux.

« Hier enfin, vers sept heures, le feu a pris dans le jardin, entre deux gros tas de fumier. On put encore l'éteindre à temps.

« On conviendra qu'il y a là d'étranges et troublants phénomènes. Le feu prend partout, sans raison. Depuis deux jours, à leur tour, les marches d'un escalier s'effritent et tombent en poussière. Une mince poussière brillante, d'apparence cristalline, s'en échappe au moindre contact.

« Autre fait encore étonnant. C'est à des heures déterminées que le feu toujours se déclare Les instants qui suivent le lever

du soleil, le début de l'après-midi sont des heures de prédilection.

« Les habitants du pays, alarmés, ne savent que faire, MM. Seillier et Vallaud sont près de crier au « miracle ». Et l'on chuchoterait pour un peu que ces merveilleux phénomènes sont l'œuvre de malins « sorciers ».

Le *Matin* publie des gravures représentant la maison dont il s'agit. Dans les vitrines qui se trouvent à l'entrée de l'édifice du même journal, sur le boulevard, on a pu voir, pendant quelques jours, exposé le pain brûlé dont il est question dans ce récit.

On doit enregistrer ces faits, auxquels il ne faut pas s'empresser d'attribuer une origine merveilleuse, et qui sont peut-être seulement destinés à prendre place dans une nouvelle édition du livre si curieux de M. C. Flammarion sur les bizarreries de la foudre et de l'électricité, ou dans ceux de quelque criminologue sur la manie incendiaire.

Une séance de « Rama » à Paris.

Les journaux spirites et occultistes se sont quelquefois occupés, en ces dernières années, d'un homme assez étrange, connu sous les noms de « Rama » ou du « docteur A. comte de Sarâk », et qui, se disant un adepte des doctrines secrètes de l'Inde, les développe en des conférences et les appuie par l'exécution de certains phénomènes merveilleux ou prestigieux qu'on attribue communément aux fakirs hindous. Cet homme qui a beaucoup voyagé, en Europe, en Amérique, dans l'Inde, est probablement originaire du Nord de l'Italie, à en juger par la tournure qu'il donne à son français.

Se trouvant à Paris, il invita, le dernier jour de septembre, une douzaine de psychistes, occultistes et spirites à une réunion dans son appartement de la rue Montaigne. Après une causerie dans laquelle il s'attacha surtout à développer certaines théories théosophiques sur l'influence de l'esprit sur la matière, M. de Sarâk passa à la démonstration par les faits.

S'étant préalablement recouvert d'une ample chlamyde grise, « Rama » se mit d'abord en devoir d'exécuter la fameuse opération de la germination rapide des semences. Il fit apporter une certaine quantité de terre noirâtre, qui n'avait rien de remarquable, si ce n'est d'être mélangée à une grande quantité de racines minuscules, assez semblables à des tiges de blé ayant à peine germé. Il en remplit les deux mains réunies du général A.,

en faisant bien remarquer qu'elles ne contenaient pas de grains de blé ayant germé — ce qui a été facilement constaté. Il pria alors l'un des assistants — une personne très honorablement connue — de placer sur la terre un certain nombre de grains de blé, peut-être une trentaine. « Rama » mit ensuite sur les mains du général une certaine quantité de terre semblable, à trois reprises différentes, et il fit verser au-dessus un peu d'eau. Il fit alors sur la terre des « passes magnétiques », sans toutefois la toucher. Après trois ou quatre minutes, il prit un crayon, déplaça légèrement la terre, et l'on vit, au milieu de celle-ci, un certain nombre de grains de blé ayant germé. Après une pause et de nouvelles passes, il retourna la terre un peu plus à fond et découvrit un certain nombre d'autres graines dont la germination était plus avancée. — Le tout est de savoir si « Rama » n'avait pas mêlé à la terre qu'il versa sur celle qui avait été examinée, des grains qu'il avait eu soin d'abord de faire germer dans un pot de terre. Un pareil tour de passe-passe est banal pour un prestidigitateur. Les petites tiges qui étaient mélangées à toute la terre devaient même le rendre plus facile. Le phénomène ne pourrait pas être ainsi expliqué si *tous* les grains qui avaient été mis dans la terre avaient germé, mais la plupart d'entre eux étaient restés stériles.

Nous ne nous arrêterons pas sur le second « phénomène », qui avait le caractère d'un des tours d'adresse qui sont le plus familiers aux prestidigitateurs. Il s'agissait de déchirer la carte de visite d'un des invités (avec lequel « Rama » avait été précédemment en rapport) et d'en faire trouver les morceaux en différents endroits désignés d'avance.

Le « yogui » se fit ensuite bander les yeux avec de l'ouate et une serviette ; ainsi aveuglé, il exécuta en quelques minutes un tableau à l'huile : une marine très rudimentaire avec deux seules couleurs : bleu de Prusse et blanc. Le sujet paraissait bien bandé ; en ces conditions, s'il exécutait son tableau dans l'obscurité simplement en se servant de points de repère, au moyen d'un long exercice, comme un aveugle parvient à faire, à la longue, des travaux subtils qu'un voyant ne saurait point exécuter sans l'aide des yeux, il est incontestable que son habileté est remarquable. Au bas du tableau, « Rama » écrivit un nom que l'un des présents avait écrit, quelques minutes auparavant, sur une feuille de papier, qui avait été ensuite repliée en quatre.

Tels sont les faits, rapportés aussi brièvement que possible. Nous devons ajouter qu'aucune fraude de la part du « yogui » n'a été découverte. Mais il n'est pas moins impossible de porter un jugement quelconque sur ces « phénomènes ». La première fois qu'on

assiste à un fait, on ne peut presque pas prendre de mesures de contrôle, parce qu'on ignore ce qu'il s'agit de contrôler. Naturellement, si nous devions assister à une répétition du «phénomène» de la germination rapide, nous demanderions, par exemple, de pouvoir marquer les grains semés par un petit signe fait à la plume, ou par une petite entaille, pour nous assurer que les grains qui auraient germé étaient bien ceux qui avaient été semés. Nous demanderions au moins de compter les grains semés, pour nous assurer qu'on n'y avait pas ajouté des grains déjà en germination. — Si nous devions voir répéter le tour de la carte de visite, nous demanderions de la contresigner d'abord dans toutes ses parties, pour nous assurer que les morceaux placés mystérieusement en différents endroits sont bien ceux de la carte désignée; nous veillerions pour nous convaincre que les bouts de papier n'ont pas pu être transportés par des mains humaines là où ils furent trouvés. — Quand on écrira le nom que « Rama » doit reproduire sur le tableau, on aura soin de ne plus le laisser pendant une demi-minute sur la table, sous les yeux de différentes personnes. Et ainsi de suite. Par contre, plusieurs soupçons qui ont pu surgir à la première expérience pourront paraître absurdes et ne pas se renouveler dans les expériences suivantes.

Si M. de Sarâk désire apporter des preuves de faits à l'appui de ses doctrines, il devra donc, au lieu de donner des séances de cette nature, se soumettre à l'examen systématique et suivi d'une commission d'expérimentateurs compétents et avisés : hommes de science, prestidigitateurs, etc., qui pourrait seule porter un jugement autorisé et motivé sur ces « phénomènes ». M. le comte de Sarâk désire-t-il que nous nous occupions de la constitution de cette Commission, au plus grand avantage des doctrines si élevées qui lui sont chères ?

C'est la question que nous avons posée à M. de Sarâk dans un entretien que nous avons pu avoir avec lui quelques jours après la séance que nous venons de décrire. « Rama » ne parut point se ranger à notre avis. Il nous fit observer que ce mot « savants », qu'emploient les Occidentaux, n'a pas de signification pour les Orientaux comme lui ; que les démonstrations ne servent à rien quand la maturité de l'esprit n'est pas arrivée au point voulu ; que d'ailleurs certaines missions diplomatiques allaient l'obliger de quitter Paris. Une semaine après, nous apprenions que « Rama » venait d'offrir *au même groupe d'investigateurs* une autre séance avec des phénomènes nouveaux ; l'invitation n'avait toutefois pas été étendue à nous. Et voilà.

Le Gérant : DROUARD.

31-10-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année | Novembre 1907 | N° 11

PROF. PHILIPPE BOTTAZZI

Directeur de l'Institut de Physiologie de l'Université de Naples.

Dans les régions inexplorées de la biologie humaine

Observations et expériences sur Eusapia Paladino (1)

X. — Sixième séance (6 Mai 1907).

Pression barométrique (observatoire de Capodimonte), à 9 heures : 752,4 ; T = 16°,4 C.

Humidité relative de l'atmosphère : 72 p. 100.

Les professeurs Cardarelli, Galeotti, Pansini, Scarpa, De Amicis, Bottazzi sont présents à la séance ; le professeur Lombardi est revenu et remplace l'ingénieur Jona ; l'avocat N. Minutillo est intervenu, mais, pendant une grande partie de la séance, il reste hors de la chaîne.

Temps de siroco, chaud et humide, suffocant, opprimant. Eusapia paraît être de bonne humeur ; le retour de MM. Lombardi et Minutillo ne lui fait aucune impression. Au commencement, je reste hors de la chaîne. M. Cardarelli à gauche, M. De Amicis à droite contrôlent les mains du médium ; suivent MM. Scarpa, Galeotti, Lombardi et Pansini. M. Minutillo est assis sur le canapé. Je prends des notes, assis entre MM. Lombardi et Galeotti.

(1) Suite. Voir les numéros d'août, septembre et octobre.

La séance commence à 9 h. 15 ; elle se termine à minuit.

Plusieurs innovations ont été faites dans le cabinet médianique. Comme c'est la dernière séance, et ayant acquis désormais la certitude que les phénomènes observés sont réels, nous avons voulu laisser un libre jeu à Eusapia, en n'immobilisant pas une nouvelle petite table de noyer introduite dans le cabinet. Sur cette table nous avons posé : en arrière, l'appareil pour fumer les cylindres, avec un cylindre fumé, la trompette et le métronome ; en avant, de gauche à droite, une touche électrique découverte et fixée avec des vis sur le plat de la table, deux flacons d'Erlenmayer remplis aux trois quarts de leur capacité, l'un d'une solution de ferro-cyanure de potassium, l'autre d'une solution de chlorure de fer, une cage de fil de fer dans laquelle on avait mis et fixé une touche de télégraphe, deux verres remplis à moitié, l'un d'une solution de sulfate de cuivre, l'autre d'une solution de ferro-cyanure de potassium ; le tambour mis en communication avec le manomètre à mercure, et les deux baguettes ; le soufflet joint à un tympan de Marey...

La table interne commence à se déplacer. Comme je l'avais prévu, cela est la cause d'un véritable désastre. S'étant mise, en bougeant, dans une position à pouvoir osciller sur deux de ses quatre pieds, elle commence à exécuter une danse pendant laquelle la trompette, le tambour tombent à terre, le métronome et les touches se déplacent. Je prie John en vain de laisser la table tranquille et de mettre plutôt en action les appareils qui se trouvent dessus. Cette danse stupide le satisfait, et il la répète.

Les battements synchrones des deux touches.

Enfin, la table s'arrête, et l'on commence à entendre battre la touche découverte. Aussitôt, je prends une autre touche à ressort identique à celle qui était pressée dans le cabinet, et je la pose sur la table extérieure, devant Mme Paladino.

Les deux touches (la touche externe, au moyen de deux longs fils électriques) étaient jointes à deux signaux Desprez, situés dans la chambre contiguë, dont les plumes qui écri-

vaient étaient disposées sur le cylindre sur une même ligne verticale.

J'explique à Mme Paladino ce que nous voulons d'elle.

— Vois-tu — lui dis-je — ce sont deux touches pareilles; l'une est là-dedans; l'autre, la voici. Tu dois battre celle-ci avec cette main visible, et l'autre, comme tu l'as battue tout à l'heure, mais de manière que les battements de l'une et l'autre touche se produisent en même temps. As-tu compris ?

— Oui, répond-elle.

Elle réunit le rideau avec sa main gauche, et avec deux doigts (l'index et le majeur), elle commence à battre sur la touche extérieure, sous nos yeux; tous les assistants entendent correspondre à chaque battement externe un battement de la touche posée dans le cabinet médianique; et la sensation est d'autant plus nette que, bien que les touches eussent la même forme, elles n'avaient pas un son identique.

Le buste de Mme Paladino était incliné en avant, sur la table, et son visage suivait avec attention les mouvements qu'elle devait exécuter avec sa main gauche, laquelle était en contact avec ma main droite et la main droite du professeur Cardarelli, tandis que la main droite d'Eusapia était contrôlée par le professeur De Amicis. Et comme le rideau de droite était tiré sur la table et enveloppait en grande partie le bras et la main gauche de Mme Paladino, le cabinet médiumnique était à moitié découvert, de sorte que je pus à plusieurs reprises y lancer un regard scrutateur qui ne me révéla rien qui pût faire naître le plus petit soupçon de fraude.

Le tracé que nous reproduisons dans les figures 18, 19 et 20 montre des groupes de battements synchrones (de 8, de 11), et des battements isolés de la touche extérieure ou de celle intérieure. Ces battements isolés correspondent en partie à ceux qu'Eusapia fit pour s'exercer, et en partie à ceux qui précédèrent l'expérience.

Des groupes où l'on peut constater le synchronisme des battements qui les composent, on en rencontre deux dans le tracé (1, 2) de la figure 18, deux dans le tracé de la figure 19, deux ou trois dans le tracé de la figure 20. Malheureusement les plumes des signaux n'écrivirent pas bien;

mais ce ne fut pas de ma faute, mais bien de celle de John, qui, en secouant la table au commencement de la séance et déplaçant la touche interne par une traction exercée sur les fils, produisit un déplacement des signaux, qui s'éloignèrent un peu de la superficie du cylindre. Mais si le tracé n'est pas beau, il ne cesse pas pour cela d'être démonstratif. Et ce qu'il démontre d'une manière irréfutable, c'est que plusieurs fois les deux touches furent battues avec un synchronisme parfait, l'extérieur de la main gauche d'Eusapia, l'intérieur d'une autre main, qui pour Eusapia aura été celle de son père John King, pour un spirite convaincu celle d'un esprit matérialisé (? !) et pour moi ni l'une ni l'autre, sans que je sois pour cela à même de dire ce que c'était...

A un certain point, Eusapia dit d'une voix claire :

— J'ai touché le cylindre fumé ; regardez mes doigts.

Elle tend d'abord une main, puis l'autre, vers nous ; nous examinons les doigts avec soin ; il n'y a pas trace de noir de fumée ! Et pourtant sur le cylindre on voit des empreintes très nettes de bouts de petits doigts, comme ceux d'Eusapia.

On aperçoit, dans les taches blanches, les lignes de la peau ; et de la forme de ces taches, on conclut que les doigts touchèrent, puis glissèrent aussi un peu sur le papier. Et peut-être ces courts glissements correspondent-ils aux efforts faits par la main pour faire rouler le cylindre...

La touche enfermée dans la cage et le métronome.

Nous insistâmes un grand nombre de fois pour que la touche enfermée dans la cage de fil de fer fût battue. Je donnai à Eusapia toutes les explications nécessaires. Je lui dis : « Il est inutile que tu t'efforces à découvrir la cage, parce que le couvercle est solidement fixé avec de la ficelle ; il est inutile aussi que tu battes sur les parois, parce que la touche enfermée dedans n'est pas mise en action de cette manière ; si vraiment tu ne peux pas faire autrement, essaye au moins d'introduire un doigt dans les mailles du filet, et bats la touche.

Mais toutes les tentatives furent vaines. On entendait nettement gratter et battre des coups sur les parois de la

cage ; mais la main qui grattait et battait ne pouvait pénétrer à l'intérieur de cette cage. La touche ne fut pas pressée ; le tracé du signal Desprez correspondant ne présentait pas même un signe.

L'expérience donc, à laquelle nous attachions tant d'importance, donna un résultat tout à fait négatif. La main invisible qui opère dans le cabinet médiumnique, comme une de nos mains, est incapable de traverser n'importe quel obstacle ; même un filet de fil de fer à mailles très larges est suffisant pour lui empêcher le passage. Comment peut-on donc admettre que ce soit une main spirituelle, une main immatérielle ?...

Le métronome fut mis en action. En outre des oscillations rythmiques de la baguette, auxquelles correspond le tracé inférieur de la figure 20, j'entendis nettement des battements isolés, qui ne peuvent avoir lieu si la baguette n'est pas mue par une main, à droite ou à gauche, que le métronome soit chargé ou non. Ces battements isolés ne furent pas reconnus par tous les assistants, parce qu'en réalité, ces sensations sonores pouvaient très bien être déterminées autrement. Mais je connaissais très bien le son qu'émettait mon métronome, et j'insistais en disant que ces sons correspondaient à des oscillations isolées de l'axe.

— Nous verrons ensuite, conclut-on, qui de nous a raison.

Or, le tracé montra, en outre des séries rythmiques, des signes de la figure 20, d'autres signes isolés et irréguliers, comme ceux des figures 18 et 19.

Je ne me trompais donc pas ; la baguette du métronome avait été bougée sans aucun doute, comme par une main qui, en la tenant, la déplaçait à droite et à gauche. On peut douter que la secousse qui mit en mouvement rythmique le métronome (tracé de la fig. 20) ait été donnée par la main médiumnique, parce qu'on peut aussi admettre qu'elle ait été causée par l'un des déplacements les plus forts de la table ; mais les battements isolés, que j'entendis quand la table était immobile, ne pouvaient être faits que par une main, comme je l'ai dit plus haut.

Si j'insiste sur ce détail, c'est parce que le métronome figura toujours, dans les séances précédentes, parmi les ins-

truments disposés dans le cabinet médianique ; mais ce fut la première fois qu'il fut mis en action indépendamment des secousses de la table et de la charge de son ressort, ce qui constitue un fait d'une assez grande valeur.

Nous portâmes ensuite le métronome sur la table externe, et le posâmes devant Eusapia, qui fut invitée à en déplacer la baguette sans le toucher. Elle essaya, mais n'y réussit pas. Scarpa lui montra comment elle devait faire, et battit lui-même trois ou quatre fois (qui doivent être retranchées, bien que l'on ne sache pas lesquelles ce sont, de celles que l'on voit enregistrées dans le tracé) : rien !..

On avait fait plus de lumière, parce que désormais la séance était considérée comme terminée, et quelqu'un s'était déjà levé, lorsque la même chaise que j'avais déposée dans le coin de droite, commence à se mouvoir, en traînant ses pieds à terre. Nous regardons : les pieds d'Eusapia sont sous la table, et ses mains éloignées d'un mètre environ. M. Lombardi saisit la chaise par le dossier et la tire ; mais il sent une résistance, comme si quelqu'un la tenait de l'autre côté ; la chaise continue à se mouvoir comme pour se dégager et se libérer de sa main et, finalement, s'arrête.

XI. — Septième séance (11 Mai 1907).

Pression barométrique à l'observatoire de Capodimonte, à 9 heures : 753,9; T. = 17°,2.

Humidité atmosphérique relative : 76 p. 100.

Cette séance fut tenue pour le compte de M. H. B., et avec son intervention, celles de sa femme, du professeur Galeotti, du docteur Pascal Poso, assistant à la Clinique obstétrique de Naples, et la mienne. M. B. est un spirite convaincu, il a assisté à de nombreuses séances médianiques en France, en Angleterre et ailleurs ; passant par Naples avec sa femme, et ayant appris que le fameux médium E. Paladino s'y trouvait, il n'a pas voulu laisser échapper l'occasion d'avoir une séance expressément pour lui. Eusapia a préféré la tenir dans la même chambre que les autres, et en notre compagnie.

Une modification non négligeable avait été apportée au

cabinet médianique. Comme il me semblait excessivement petit, je l'ai agrandi.

Dans le vide de l'ancien cabinet médianique, j'ai posé la lourde table de la première séance. Mais comme celle-ci aussi fut remuée et déplacée, j'ai voulu l'immobiliser par une forte planche de bois fixée aux deux parois et clouée aux pieds de la table. Sur le plat supérieur de la table se trouvent : la cage de fil de fer avec la touche renfermée dedans; deux flacons d'Erlenmayer, avec les deux solutions de ferro-cyanure de potassium et de chlorure de fer; l'une des deux touches à ressort; une petite machine magnéto-électrique de Gaiffe destinée à servir d'interrupteur électrique (voir plus loin); une bougie et une boîte d'allumettes.

Sur l'étage inférieur se trouvaient : une bouteille remplie d'eau et un verre vide; un beau bouquet de roses dans un grand verre rempli d'eau; la trompette.

L'autre touche à ressort, pareille à celle dont j'ai déjà parlé, se trouvait hors du cabinet, sur une chaise, prête à être portée sur la table extérieure au moment opportun.

A 9 heures précises, Eusapia arrive, accompagnée par M. et Mme B. Après les présentations et les compliments, nous formons la chaîne, et la séance commence. Nous sommes six avec Eusapia, comme je l'ai dit. Je contrôle la main gauche du médium; Mme B. est en face de moi et contrôle la main droite (Mme B. aussi a assisté à d'autres séances médianiques); à ma droite est assis le docteur Poso; à la droite de Mme B. est assis le professeur Galeotti; en face d'Eusapia a pris place M. B...

Pendant plus d'une demi-heure, on attend en vain quelque phénomène, en dehors des mouvements et soulèvements de la table. Pendant ce temps, l'attitude du docteur Poso envers Mme Paladino est tout à fait irritante : la tête basse et étendue sur la table; les yeux fixes, presque rigides, dans ceux d'Eusapia; un visage tragique d'inquisiteur de la pire espèce. En vain nous lui disons que l'on peut exercer le plus scrupuleux contrôle sans prendre une attitude aussi tragique; qu'il est inutile de fixer d'une manière si insistante ses yeux sur le visage d'Eusapia, ne pouvant supposer qu'elle accomplisse ces merveilleuses char-

lataneries avec la tête. Mme Paladino en est visiblement ennuyée, et moi autant qu'elle, en pensant que cette séance inattendue, sur laquelle j'avais fondé tant d'espérances, dût finir mal.

Mais heureusement, d'un côté, le docteur Poso, après les premiers phénomènes, changea d'attitude, et, d'un autre côté, la présence de M. et Mme B. parut agir comme un stimulant très efficace à l'activité médianique d'Eusapia, de sorte qu'elle neutralisa et dépassa même l'influence opposée du docteur Poso.

Les mains invisibles viennent de mon côté. Je me sens toucher en plusieurs parties du corps, battre sur ma chaise. Tout à coup, voilà que celle-ci, saisie par le dossier (et je sens dictinctement dans le dos les doigts de la main qui saisit!), est tirée en arrière, vers l'intérieur du cabinet médianique, par petits coups ; la chaise glisse pesamment par terre, décrivant un arc de cercle ayant pour centre, approximativement, le corps de Mme Paladino. Je fais observer que mon corps pèse 89 kilos et que, avec le poids de la chaise qui est de 4 kilos environ, cela fait un poids total d'à peu près 93 kilos.

Le jour après, je voulus voir si l'un de mes assistants, jeune et robuste, était capable de me déplacer, assis sur la même chaise. Il dut se servir de ses deux bras pour me traîner de quelques centimètres, et confessa y avoir employé toute sa force !...

L'épisode des fleurs et celui du tambourin.

Le vase avec le bouquet de fleurs, s'étant présenté entre les rideaux, sur la tête de Mme Paladino, fut pris par moi et mis au milieu de nous. A un certain moment, le rideau de gauche s'avance vers la table, et une main, qui se dessine nettement à travers, saisit le bouquet, le jette contre la figure étendue du docteur Poso, par un acte de mépris, et emporte le verre avec l'eau. Maintenant, c'est la scène des roses qui recommence, et l'acteur est toujours la main mystérieuse couverte par le rideau. Elle offre une rose à Mme B., en la lui mettant sous le nez. Puis elle m'en offre

FIG. 18. — Tracés obtenus au cours de la sixième séance.

FIG. 19. — Continuation du cliché précédent.

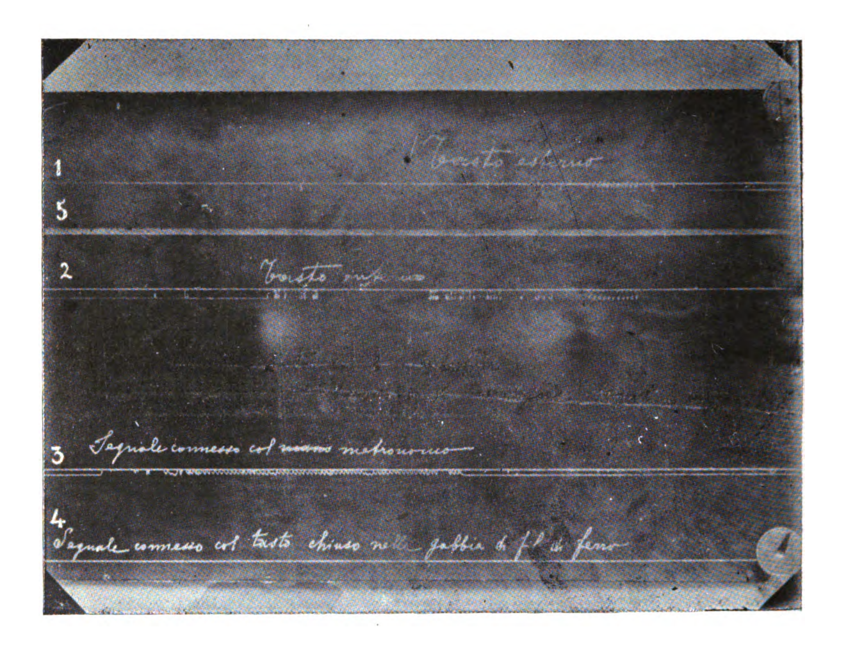


FIG. 20. — Continuation du tracé précédent.
(Cette partie de la feuille a été rapetissée dans la photographie, plus que les précédentes.)

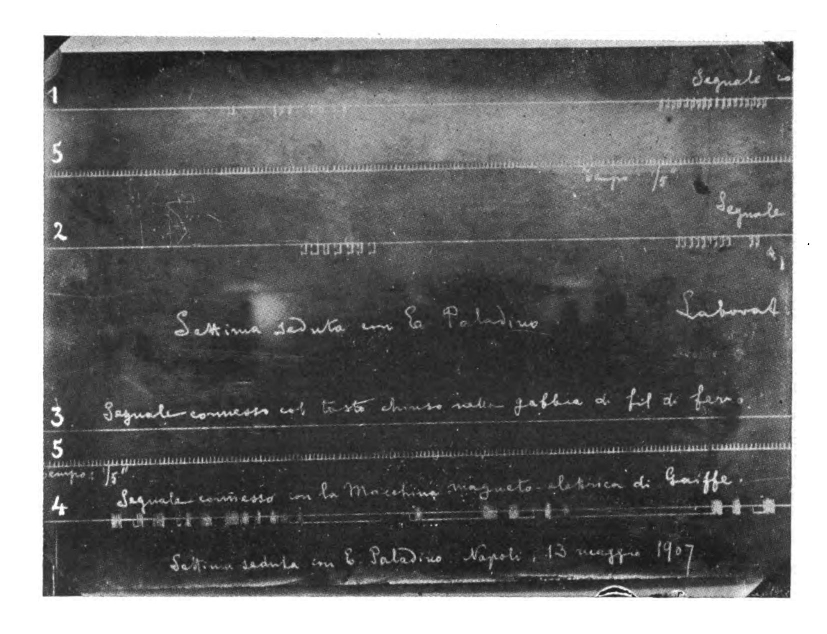


FIG. 21. — Tracés obtenus durant la septième séance : — 1-2, Tracés des deux signaux rattachés à la touche intérieure et à la touche exterieure ; 3, Tracé du signal rattaché à la touche enfermée dans la cage ; 4, Tracé du signal rattaché à l'appareil magnéto-électrique de Gaiffe ; 5, Tracé du temps : 1/5 de seconde.

FIG. 22. — Continuation de la figure précédente.

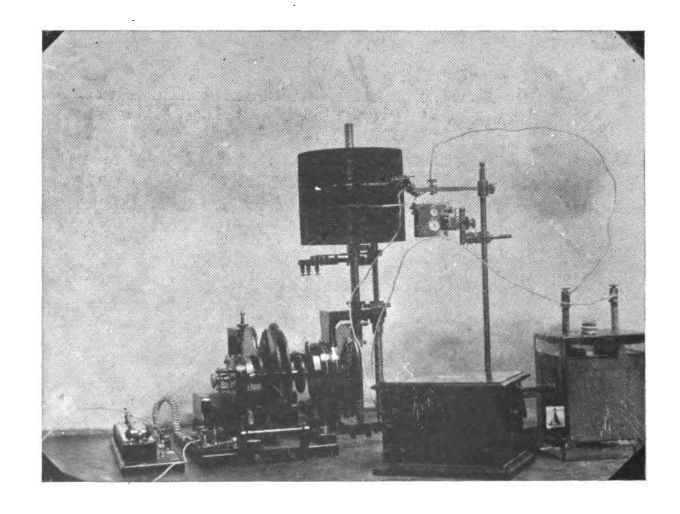


FIG. 23. Disposition des appareils.

une, tandis qu'Eusapia, d'une voix altérée, cette voix qu'elle a lorsqu'elle parle au nom de John, dit :

— Pour l'amie de ma fille.

Stupeur générale ! Que signifient ces paroles obscures ?

Je mets la rose à ma boutonnière et je demande :

— Qui est l'amie de ta fille ? Qui est ta fille ?

Eusapia s'agace de mon ignorance. Finalement, M. Galeotti comprend, et m'explique :

— C'est John qui parle ; sa fille est Eusapia, et l'amie de sa fille est ta femme.

Voilà l'énigme déchiffrée ; John, par une aimable attention, m'offrait une rose pour que je la portasse à ma femme.

— John, mets une rose entre les cheveux de Mme B.

Et voici qu'on entend sur le parquet un bruissement, comme de mains qui fouillent par terre, et de fleurs qui sont traînées ; puis le rideau s'approche de la tête de cette dame, et une rose est enfoncée par la queue entre ses cheveux.

— John, dit Galeotti, donne-moi une rose aussi.

Mêmes mouvements du rideau ; une rose est ramassée par terre (il en était tombé plusieurs, je ne saurais dire précisément à quel moment ; qui sait pourquoi on ne prenait pas celles qui se trouvaient sur la table ?) et lui est aimablement offerte.

— John (désormais, ce soir-là, on conversait réellement avec John ; la présence d'un être mystérieux se sentait continuellement derrière les rideaux, presque en contact avec nous, parmi nous !), offre une rose aussi au docteur Poso.

Immobilité absolue du rideau ; silence parfait ; l'être mystérieux semble avoir été paralysé rien qu'à entendre prononcer le nom de Poso.

La scène du tambour fut moins sentimentale et plus comique. J'ai dit que le tambour s'avança derrière le rideau gauche ; Galeotti voulut le prendre, mais John (je dirai ainsi pour abréger) le lui arracha des mains, en le reportant à l'intérieur ; il réapparut, Galeotti le reprit ; mais l'autre ne le lâchait pas ; il s'en suivit un va-et-vient très amusant qui dura plusieurs secondes, durant lequel on voyait parfaitement le tambour défendu par Galeotti, qui le tenait à l'extérieur, et par John qui le tenait à l'intérieur avec une main couverte par le rideau. La lutte fut si vive, qu'un

petit morceau de la caisse de bois du tambour se détacha. Enfin l'instrument resta dans les mains de Galeotti. Celui-ci alors eut une très belle idée. Il se mit debout, leva avec une main le tambour contre le rideau, et dit :

— John, frappe !

Et le rideau s'agite, est poussé en dehors, comme par une main, vers le tambour, et nous entendons sous un rythme des battements si nets, que nous en sommes stupéfiés. Il faut remarquer que Galeotti était debout avec son bras levé, et Mme Paladino assise. Même en admettant qu'elle ait pu dégager l'une de ses mains (celle que j'avais sous mon contrôle, certainement non ; Mme B. assurait que ce n'était pas l'autre non plus, mais on ne sait jamais...), Eusapia, étant assise, ne pouvait atteindre le tambour, à moins qu'elle fût pourvue de bras énormément longs, ou que ses bras naturels se fussent subitement allongés.

L'une des fois où le tambour fut présenté, pour ainsi dire, sur la scène, au-dessus de la tête d'Eusapia, de l'intérieur du cabinet, je dis au docteur Poso : « Prends-le ». Il se leva, s'approcha, tendit le bras ; mais le tambour se retira d'abord un peu, puis, avec un mouvement très violent, il fit l'acte de donner un coup et de repousser la main qui voulait le saisir. La mauvaise humeur de John durait encore.

Encore les deux touches accouplées.

Les deux touches accouplées fonctionnèrent merveilleusement : désormais Eusapia avait appris à exécuter les mouvements synchrones à la perfection. Dès que la main médiumnique eut commencé à faire entendre quelques coups sur la touche interne, je déposai l'autre touche sur la table, et j'invitai Eusapia à battre des deux en même temps. Le résultat de l'expérience se voit dans les figures 21 et 22, dans lesquelles se trouvent reproduits, en outre de ceux dont je parlerai après, aussi les signes écrits par les plumes des deux signaux Desprez (les deux lignes supérieures, séparées par la courbe du temps) joints aux deux touches à ressort. Les tracés montrent plusieurs groupes de battements synchrones. Le nombre des battements n'est pas

toujours le même dans les deux groupes correspondants; mais ceci dépend du fait que, dans chaque groupe, les battements se produisaient d'abord sur la touche intérieure, ou d'abord sur l'extérieure, puis sur l'autre touche. Le synchronisme, cependant, est toujours parfait. Les battements présentent une différence, constatable sur le tracé, et une autre qui fut perçue par notre oreille. La première (on l'aperçoit aussi dans le tracé de la séance précédente), c'est que les battements médiumniques sont rapides, plus brefs, tandis que ceux qui étaient faits par la main invisible d'Eusapia sont plus lents, et par conséquent plus longs. La seconde regarde la force avec laquelle ils étaient faits, à en juger par l'intensité des sensations acoustiques qu'ils provoquaient en nous : les coups extérieurs étaient très faibles; on les entendait à peine; les coups intérieurs étaient très forts, et souvent si violents, qu'ils secouaient même la table (le ressort de la touche en resta un peu déplacé); on aurait dit, non de simples battements, mais des coups de poing donnés sur le bouton de la touche.

D'autres coups très forts s'entendirent pendant toute la séance sur les tables extérieure et intérieure; c'étaient des coups qui paraissaient souvent battus par un poing sur la cage, et d'autres fois par la cage sur la table. Celle-ci avait été fixée au plat de la table, au moyen de deux solides fils de fer, de telle façon que, par l'autre extrémité, elle pouvait être soulevée et abaissée ; dans l'intérieur de la cage était fixée la touche de télégraphe, que l'on voit très bien dans la figure ; de sorte que, si John avait été très intelligent, il aurait pu, pour presser la touche, découvrir simplement la cage et introduire la main dedans. Plusieurs fois, nous invitâmes John à battre cette touche; il n'y réussit pas. Mais, évidemment, l'insuccès l'irritait, parce que ce fut justement alors qu'il commença à battre la cage sur la table avec violence et à donner des coups sur le couvercle, jusqu'à l'abaisser de quelques centimètres. Je dis :

— Découvre la cage, et presse la touche.

— Non, répondit Eusapia, irritée.

Elle comprenait très bien que faire cela, c'était confesser sa propre incapacité.

Le tracé du signal joint à la touche renfermée dans la cage ne présente aucun signe (fig. 21 et 22) vertical.

Les matérialisations partielles.

Les matérialisations furent nombreuses et très importantes. Quatre fois, je vis un énorme poing noir sortir nettement du rideau gauche, qui restait immobile, et s'avancer vers la tête de Mme B. Immédiatement après, cette dame disait avoir été touchée, soit à la joue, soit à l'oreille ou à la nuque. La dernière fois, le poing resta dehors si longtemps, que, les regards s'étant tournés de ce côté à ma demande, tout le monde put le voir distinctement. Mais ce que je vais rapporter fut peut-être le phénomène qui me fit une plus profonde impression.

Je sens une main ouverte me saisir derrière, mais doucement, par le cou. Instinctivement, je détache ma main gauche de la main droite du docteur Poso, je la porte où j'éprouvais la sensation très nette du contact, et j'y trouve la main qui me touchait: une main grande, ni froide ni chaude, aux doigts osseux et rudes, qui s'évanouit sous mon étreinte; elle ne se retire pas en produisant sur ma main une sensation de rétrécissement, mais *se fond*, *se « dématérialise »*, *se dissout*.

Peu après, la même main se pose sur ma tête; j'y accours avec la mienne, je la sens, je la serre; *elle s'y défait et s'évanouit de nouveau dans l'étreinte.*

Une autre fois, plus tard, la même main se pose sur mon avant-bras droit sans le serrer. Cette fois, je porte à l'endroit touché non seulement ma main droite, mais aussi le regard, de sorte que je vois et sens en même temps; je vois une main humaine, de couleur naturelle, et je sens avec la mienne les doigts et le dos d'une main tiède, nerveuse, rude. *La main se dissout*, *et mes yeux la voient se retirer*, *décrivant un arc de cercle*, *comme si elle rentrait dans le corps de Mme Paladino.* Je confesse qu'il me vint le doute que la main gauche d'Eusapia se fût dégagée de ma main droite pour se porter sur mon avant-bras; mais au même instant, je pus vérifier que le doute n'avait aucun fondement, parce

que nos deux mains étaient en contact de la manière ordinaire. Tous les phénomènes observés dans les sept séances pourront disparaître de ma mémoire, mais celui-ci, jamais !

Les attouchements furent, comme on peut l'imaginer, aussi très nombreux. Il suffisait de tendre la main vers le rideau et demander qu'on la saisît pour que ce désir fût aussitôt exaucé. Le docteur Poso seulement ne fut pas satisfait; il dut se contenter d'un simple et bref petit attouchement, un heurt, à travers le rideau...

On eut aussi deux apparitions de visages humains, non pas noirs, mais de couleur naturelle, ou mieux de couleur naturelle mais très pâles, et presque diaphanes, mais bien illuminés. A chaque fois, l'apparition fut annoncée par Eusapia. La première fois une tête apparut au-dessus de la sienne ; mais je ne la vis pas, et je rapporte ceci d'après ce que me dirent les autres assistants. On demanda : qui est-ce ? Et Eusapia répondit, avec un fil de voix :

— Il y a Peppino !

La seconde fois, Eusapia appuya son front sur le mien, et dit tout de suite après :

— Regardez !

Nous regardâmes et nous vîmes, derrière le côté externe du rideau gauche, se tendre une tête humaine très pâle, mais clairement illuminée.

Nous ne fûmes pourtant pas tous d'accord pour l'interprétation de la vision. M. B. affirmait voir la tête de John King couverte d'un turban, comme on l'avait déjà vue d'autres fois en d'autres séances. M. Galeotti aussi dit avoir vu quelque chose de blanc enveloppant une tête et ç'aurait été le fameux turban. Je dois avouer que, peut-être à cause de la position défavorable dans laquelle je me trouvais, ayant la tête de Mme Paladino appuyée sur la mienne, je ne vis que quelque chose de pâle et de luisant qui correspondrait pour moi à un front très large, en vérité, d'un visage humain. Nous fûmes cependant tous d'accord sur le phénomène de l'apparition, et sur l'endroit précis et le moment dans lesquels elle s'était manifestée.

L'ouvrage simultané de deux mains médianiques.

Je dois parler maintenant d'un autre phénomène d'une grande importance.

Dans le cabinet médianique, sur la table, on mit une petite machine magnéto-électrique de Gaiffe, arrangée de manière à fonctionner comme un interrupteur rotatoire. Comme on voit dans la figure 23, aux deux serre-fils de la cassette, au lieu de fixer les excitateurs, sont fixés deux fils, dont l'un va directement à l'accumulateur, et l'autre y arrive aussi, mais après avoir passé par un signal Desprez. En tournant la manivelle *A*, on produit à l'intérieur de la cassette des fermetures et ouvertures successives du circuit électrique, de sorte que la plume du signal fait des mouvements en haut et en bas, en traçant des lignes blanches sur le papier fumé du cylindre (Sur le même cylindre est adaptée la plume de l'horloge enregistreuse de Jaquet). On comprend maintenant que pour imprimer un mouvement rotatoire à l'appareil contenu dans la cassette, et par conséquent pour produire les fermetures et les ouvertures du circuit électrique, il est nécessaire de tourner la manivelle ; mais si l'on tente de la tourner avec une main, sans que l'autre main tienne la cassette, il arrive qu'au lieu de produire le mouvement voulu, la cassette entière se soulève, et la manivelle ne fait que peu de tours. On comprend en outre que, selon que l'on tourne la manivelle avec plus ou moins de vitesse, le nombre des fermetures ou ouvertures du circuit dans l'unité de temps varie, et l'aspect du tracé écrit par le signal fait de même.

Eh bien, à notre grand étonnement, après avoir donné à Eusapia les explications nécessaires et lui avoir dit que la cassette ressemble à cette fameuse boîte à musique qu'elle a fait jouer tant de fois dans les séances de Paris, la manivelle est mise en mouvement, et nous entendons tous le bruit caractéristique que fait, en roulant, l'appareil contenu dans la cassette.

Du reste, le tracé (voir fig. 21 et 22, ligne inférieure) est d'une évidence qui n'est pas commune ; il démontre que la manivelle fut tournée plusieurs fois à des intervalles

variables, et avec des vitesses différentes ; la dernière fois (voir le tracé inférieur de la fig. 22) elle fut tournée avec une très grande vélocité. La coopération des deux mains médianiques fut indispensable. Après la séance, la cassette fut trouvée au même endroit où elle avait été mise.

XII. — Considérations générales et conclusions.

C'est un vrai malheur que, dans cet ordre de phénomènes, l'exposition des faits observés ne puisse être simple, calme et objective, mais doive prendre inévitablement un caractère polémique et parfois personnel. La raison s'en trouve dans la nature extraordinaire de ces phénomènes, et dans le fait que l'intelligence humaine est plus conservatrice que progressive, et chaque nouvelle idée qui diffère trop des idées habituelles la secoue, la trouble, et y provoque une réaction d'autant plus forte, que l'idée même qui tente de pénétrer et se mettre parmi les autres qui ne la reconnaissent ni comme leur sœur ni comme leur fille, est plus extraordinaire. A cette réaction qui a certainement lieu dans tous ceux qui assistent à des phénomènes médiumniques (1), viennent s'ajouter dans chaque observateur des motifs éthiques et sentimentaux très divers, qui contribuent puissamment à former son opinion et son jugement sur ces phénomènes, ainsi que son attitude envers les autres observateurs.

Relativement aux phénomènes médiumniques, la grande majorité des personnes cultivées est formée par ceux qui n'ont jamais rien vu. Les médiums sont beaucoup plus rares que les jongleurs et prestidigitateurs qui *travaillent* dans les théâtres ; c'est pour cela qu'il est donné à très peu de personnes, et rarement, d'assister à des séances médiumniques. Naturellement, cela contribue beaucoup à entourer de mystères ces phénomènes et à jeter sur eux une lumière

(1) Cette malheureuse expression doit cependant être conservée, à cause du manque d'une meilleure qui puisse la remplacer, en éliminant naturellement la signification spirite primitive dérivant du rôle qui était attribué au *médium* dans la production des phénomènes médiumniques.

sinistre ; mais ce n'est pas la faute des médiums. Je dirais que c'est plutôt la faute des meilleurs prestidigitateurs de ne pas se mettre à produire aussi des phénomènes médianiques, si ceux-ci n'étaient autre chose que des trucs, de vulgaires trucs, comme beaucoup le pensent. Est-il possible qu'un prestidigitateur qui stupéfie des centaines de personnes, ne soit pas capable de soulever une table, ou de faire se promener une chaise, de manière à faire croire que la première se soulève et la seconde se promène d'elle-même? La vérité est que plus d'un l'a essayé, mais que la fraude a été tout de suite découverte ; et que, par contre, un fameux prestidigitateur « honnête », après avoir assisté à des séances médiumniques « honnêtes », dut confesser qu'il n'aurait pas pu reproduire ces phénomènes. Ceux-ci, en effet, ou du moins plusieurs d'entre eux, sont d'un ordre tout à fait différent de ceux des phénomènes avec lesquels les jongleurs amusent le public. Ce que pensent des phénomènes médiumniques ceux qui « n'ont pas vu » est tout à fait indifférent.

Ceux « qui ont vu » peuvent se diviser en deux groupes : ceux qui ont emporté des séances médiumniques la persuasion que tout est formé de trucs, de vulgaires trucs (c'est l'expression favorite), et c'est la minorité ; les autres, qui constituent la majorité, n'ayant pu découvrir aucune fraude, malgré le rigoureux contrôle exercé, et sachant avoir éprouvé pendant les séances des sensations réelles (visuelles, auditives et tactiles) et non illusoires ou hallucinatoires, concluent simplement que les phénomènes appelés médianiques sont des phénomènes merveilleux, qui méritent non seulement la considération, mais aussi l'étude.

Or, il est intéressant de rechercher comment deux personnes cultivées et estimables, qui assistent à une même séance médiumnique ou à des séances différentes, acquièrent, l'une une conviction dans un sens, et l'autre dans le sens contraire.

S'il s'agit de séances différentes, et c'est le cas le plus fréquent, la question devient plus simple. Chaque phénomène biologique a un déterminisme complexe, et sur sa manière de se manifester influent non seulement les conditions extérieures, mais aussi et surtout les conditions

intérieures de l'organisme vivant. Or, il est impossible que ces conditions soient identiques dans chaque expérience, et donc il est impossible aussi d'obtenir des résultats identiques d'expériences qui nous semblent cependant avoir été faites en des conditions identiques. Prenons un exemple. Vous stimulez, avec un courant électrique, le nerf vague et observez le fonctionnement du cœur, c'est-à-dire d'un organe qui, par la régularité de sa fonction, se rapproche davantage de la régularité des machines. L'effet normal de la stimulation est l'arrêt des mouvements cardiaques. Mais il y a des cas où l'on n'obtient qu'une diminution des battements, ou de la force de chaque battement, sans arrêt ; et en quelques cas même, en stimulant le nerf, le cœur qui battait faiblement ou lentement, ou ne battait plus, se remit à battre rythmiquement. Si une personne qui aurait assisté à une expérience semblable, et qui fût ignorante de physiologie, lisait dans un traité de cette matière, au chapitre : « Innervation du cœur », que la stimulation du nerf vague arrête le cœur en diastole, que dirait-elle ? — Ce n'est pas vrai ! Le cœur ne s'arrête pas, au contraire... — Mais le physiologue, qui a vu cent fois le cœur s'arrêter, et cinq fois non, sourit à cette exclamation. Il sait, par des observations précédentes, que l'effet différent dépend des différentes conditions dans lesquelles peuvent se trouver le cœur ou le nerf.

Il en est ainsi des principaux phénomènes médiumniques, et particulièrement de ceux produits par Eusapia Paladino.

La pauvre Eusapia n'est pas une machine, mais un organisme vivant. Dans des centaines de séances médiumniques, auxquelles ont assisté des personnes dignes de foi, elle a produit des phénomènes tels à ne pas laisser de doute sur la réalité des phénomènes et sur son honnêteté ; dans quelques séances, au contraire, les phénomènes ont été rares, faibles, tels, enfin, à ne pas satisfaire les observateurs, qui avaient été conduits pour cela à supposer, avec erreur, que ceux qui avaient été observés par d'autres ont été aussi de la même intensité et de la même nature, et qu'ils avaient été ensuite exagérés par la crédulité et la sottise humaines.

Mais de là à dénoncer la fraude et à appeler Mme Paladino une trompeuse et une charlatane, il y a de la marge.

Pour affirmer tout cela, il faut avoir découvert la fraude. A-t-elle donc été prise en faute, Mme Paladino ? Il paraît que oui. En laissant de côté le truc inconscient (1), il semble pourtant que le truc conscient, intentionnel, auquel Eusapia aurait sottement recours plus d'une fois, ait été celui de faire mouvoir un objet en pleine lumière en se servant d'un cheveu à elle. Si elle avait été aussi rusée qu'on le dit, elle ne ferait certainement pas de ces choses. Elle en a été vivement blâmée par Flammarion et par d'autres ; mais son intelligence est si inculte qu'elle continue, paraît-il, à s'amuser encore maintenant avec son fameux cheveu, en essayant, je crois, plutôt de se moquer de quelqu'un qui ne lui est pas sympathique, que de tromper, dans l'espoir de faire passer le truc pour une réalité.

Dans nos sept séances, *nous n'avons jamais observé quelque chose de semblable; Eusapia ne s'est jamais servie d'expédients d'aucune sorte pour nous tromper ; au contraire elle ne cessa jamais de nous avertir toutes les fois qu'elle bougea la table ou le rideau avec ses mains visibles.*

Mais on ne peut pas conclure absolument que, dans les conditions exposées plus haut, elle ait commis ou commette quelque petite fraude, ignorant le tort incalculable qui en dérive pour sa réputation et pour les vrais phénomènes médianiques en présence de l'immense majorité des personnes qui, ne pouvant assister aux séances, sont obligées, pour se former une conviction quelconque, de se fier aux relations fidèles de ceux qui y ont assisté.

C'est aussi la conséquence, d'un côté, de son lent développement intellectuel, et de l'autre de l'ignorance dans laquelle elle reste nécessairement de l'impression que produisent les nouvelles propagées dans le public, qui regarde ses fraudes, puisqu'elle ne lit pas et n'aime pas qu'on parle en sa présence de phénomènes médianiques.

---

(1) Le truc inconscient a été signalé par d'autres : il consiste simplement dans le fait que, les phénomènes médiumniques dépendant immédiatement de l'organisme psychique et physiologique du médium, quelquefois, au lieu du membre médianique, c'est le membre naturel qui s'efforce d'exécuter le mouvement, de produire le phénomène. Et il paraît que le médium lui-même s'aperçoit de cet échange, car il dit souvent : — je l'ai touché moi-même, je l'ai fait mouvoir moi-même — en parlant de l'objet touché ou remué.

De toute façon, il est absolument injuste de nier la réalité des phénomènes médianiques, en se basant sur les rares cas où ont été découvertes les petites fraudes ingénues de Mme Paladino (en négligeant les fraudes des trompeurs de profession, qui, une fois découverts dans leur art, ont dû immédiatement le quitter). Ceux qui ont mal observé, peu de fois, et en des conditions peu favorables; pis encore, si l'on s'est préparé à observer avec l'idée d'assister à des charlataneries, c'est-à-dire avec une conviction déjà formée; et pis encore, si l'on s'y est préparé avec l'arrogante intention d'avoir ensuite le droit, seulement parce que l'on a vu, d'appeler imbéciles ceux qui ne croient pas avoir été trompés, espérant ainsi mettre en relief sa supériorité d'observateur et de critique; tous ceux-ci, et d'autres qui sont poussés à nier pour des raisons encore moins nobles, n'auront pas le pouvoir de diminuer les affirmations contraires, désormais nombreuses, de personnes qui répondent aux noms de Crookes, Ramsay, Lodge, Lombroso, Richet, Flammarion, Luciani, Morselli, c'est-à-dire de savants honnêtes dont la renommée ne saurait être ébranlée par les ricanements de ces quelques hommes pour lesquels le fait de nier semble être une marque de supériorité mentale.

Donc, à ceux qui nient sans avoir vu, affirmant *a priori*, l'impossibilité des phénomènes, il faut répondre : — Voyez d'abord, vous discuterez ensuite.

APPENDICE

Il est trop tard pour rapporter ici complètement le compte rendu de cette dernière séance. Eusapia Paladino, de retour d'un voyage à Rome et ailleurs, nous a donné une autre séance, pendant laquelle, pour 3 heures, elle s'est assujettie à une forme inusitée et pénible de coercition matérielle de ses bras, telle à éliminer cependant, à notre avis, tous les doutes sur les moyens dont elle se sert pour produire les phénomènes médianiques. La séance a donné des résultats satisfaisants, en tenant compte de l'état de santé actuel d'Eusapia; mais ils seront rapportés plus tard d'une manière plus détaillée.

Étant données cependant les conditions dans lesquelles ils furent obtenus, je ne puis m'empêcher de résumer tout de suite ici les plus remarquables, en peu de mots.

XIII. — Huitième séance (5 juillet 1907).

Dans la chambre habituelle du Laboratoire de Physiologie, à 9 heures ; sont présents les professeurs Bottazzi, Galeotti et Scarpa, et, outre Mme Bottazzi, le docteur Gaetano Jappelli, professeur agrégé de technique physiologique à l'Université de Naples et coadjuteur dans l'Institut de Physiologie, et enfin le docteur Gennaro d'Errico, coadjuteur dans le même Institut.

Le cabinet médianique est de même qu'à la septième séance.

Sur la table interne se trouvent, parmi les autres objets, une trompette, un vase de fleurs, une touche électrique, etc. .

Deux anneaux de fer sont fixés au parquet, à côté des deux pieds de la table qui se trouvent du côté du médium. Deux cordes très solides partent des anneaux, et, en haut, sont enroulées et liées aux poignets d'Eusapia, chacune avec un double nœud ; sous chaque nœud, les cordes ont été plombées de la manière avec laquelle on plombe les cordons d'un sac ou d'un wagon de chemin de fer. Les plombages ont été faits en présence de nous tous... Pauvre Eusapia ! Docile, elle s'est fait attacher comme une criminelle, non sans protester qu'elle le faisait en hommage « à la science », dans la pleine assurance de sa propre honnêteté.

Nous nous sommes arrangés pour que la longueur des cordes soit telle que, dans quelque position où se trouvassent ses mains, elles ne pussent jamais rejoindre aucun des objets mis dans le cabinet...

Ces objets étaient, à droite, à une distance d'au moins 40 centimètres, et à gauche beaucoup plus éloignés, de la main d'Eusapia.

Au suprême degré d'extension des deux cordes et des doigts d'Eusapia, et dans la position la plus favorable, les doigts de la main droite d'Eusapia seulement arrivaient à

peine à toucher avec leurs bouts le bord de la table interne, immobilisée de la manière rapportée dans la relation de la septième séance, restant à une distance d'au moins 12 centimètres du vase de fleurs et de la trompette.

Les cordes ne sont pas élastiques : quelle que soit la force qu'on mette à les tirer, elles ne se détendent pas d'une manière appréciable.

A la fin de la séance, tout le monde vérifie, avant de couper la boucle qui entoure chaque poignet d'Eusapia, que les nœuds et les quatre cachets de plomb sont intacts.

M. Jappelli s'assure que les boucles sont tellement étroites, que les mains ne peuvent passer à travers.

Négligeant de décrire les apports sur la table externe d'une carafe remplie d'eau, d'une chaise (deux fois), etc., les attouchements multiples, les battements, les apparitions de mains, de poings colossaux au milieu de nous, etc., je rappellerai d'une manière spéciale trois phénomènes, qui furent pour nous les plus remarquables...

1° Eusapia me dit :

— Étends le bras sur les épaules de ta femme.

J'obéis ; et voici que je me sens tendre, de derrière le rideau, la trompette que je reconnais tout de suite au toucher ; je la saisis et la porte sur le guéridon.

2° Plus tard, sans aucun avertissement, on entend je ne sais quel froissement du rideau correspondant au côté droit d'Eusapia ; le rideau s'agite un peu, tandis que du même côté s'avance le vase de fleurs... Je saisis ce dernier et je l'apporte sur le guéridon, sans que l'eau se renverse...

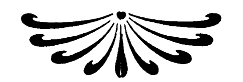
3° Tandis que M. Galeotti était au contrôle de la main droite d'Eusapia, il vit très nettement le *dédoublement médiumnique* du membre supérieur gauche du médium.

— Voici — disait-il ; je vois deux bras gauches, d'aspect identique ; l'un est posé sur le guéridon, et c'est celui dont Mme Bottazzi touche la main respective ; l'autre paraît sortir de l'épaule, s'approcher d'elle, la toucher, et puis retourne se fondre dans le corps d'Eusapia, en se dissolvant. Ce n'est pas une hallucination ; je suis éveillé, je suis conscient des deux sensations visuelles simultanées que j'éprouve lorsque Mme Bottazzi dit être touchée...

Nous confessons donc que les résultats de cette séance

ont agi sur notre esprit très favorablement, parce qu'ils en ont extirpé jusqu'à la dernière trace de doute ou d'incertitude, relativement à la réalité de ces phénomènes. L'assurance que nous avons acquise est du même ordre que celle qu'on acquiert de la réalité des phénomènes naturels que nous étudions, physiques, chimiques ou physiologiques.

Désormais, il ne reste plus aux incrédules qu'à nous accuser nous-mêmes de fraude ou de charlatanerie ; je serais étonné au plus haut degré si quelqu'un d'eux, plus hardi et prétentieux que les autres, osait nous lancer une telle accusation, ce qui, du reste, ne troublerait aucunement la sérénité de notre esprit.



AVOCAT FR. ZINGAROPOLI

UNE MAISON HANTÉE PAR LES ESPRITS

Droits du locataire
à la résiliation du contrat de location.

Mémoire en défense de la Duchesse de Castelpoto contre la Baronne Laura Englen, présenté au Prétoire du XI[e] arrondissement de Naples (1).

Dans notre numéro de mai dernier, nous résumions un article de M. Andrew Lang dans lequel l'éminent anthropologue, parlant du récent procès au sujet de la maison hantée à Eghan (Angleterre), observait que les questions légales qui se rattachent aux maisons hantées constituent un argument tout indiqué pour la thèse de droit d'un étudiant en quête de sujets à traiter. Maintenant, le sujet vient d'être traité, non point par un jeune candidat à la toge, mais par l'un des avocats les plus distingués de Naples, M. François Zingaropoli, *qui est en même temps un spirite convaincu, auteur de plusieurs ouvrages très érudits sur le médiumnisme. La nouveauté du sujet,*

(1) La Juridiction du Prétoire italien correspond à peu près à celle de la Justice de Paix française. — N. de la R.

l'intérêt qui se rattache à cette question, même au point de vue scientifique, ainsi que les documents historiques et juridiques que M. Zingaropoli a recueillis dans son Mémoire, nous ont décidés à reproduire celui-ci en entier. — La R.

Quod agitur.

Au second étage de la maison appartenant à Mme la baronne Laura Englen, au Largo S. Carlo alle Mortelle, n° 7, second étage, et louée par la duchesse de Castelpoto et sa famille, se révélèrent, il n'y a pas longtemps, des manifestations spontanées mystérieuses si variées et gênantes qu'elles troublèrent la tranquillité et la paix des habitants. Ceux-ci furent effrayés à tel point qu'ils se virent même obligés d'aller coucher ailleurs, et maintenant qu'ils y sont retournés, cette panique justifiée qui les a envahis, les astreint à dormir mal commodément dans des chambres non adaptées et exiguës, où les phénomènes se produisent d'une manière moins intense et moins fréquente.

Les manifestations, comme il arrive souvent, se reproduisirent par périodes, décrivant, pour ainsi dire, une parabole d'abord ascensionnelle, puis tendant à diminuer.

Au commencement, c'étaient des coups et d'étranges rumeurs dans un long corridor de passage, qui devenaient surtout plus intenses à la tombée du soir et s'accentuaient dans les heures de la nuit. Par la suite, on remarqua des déplacements de meubles, parfois d'une manière assez bruyante pour réclamer l'attention des locataires des étages au-dessous. Une fois, l'on entendit des pas et l'on vit s'approcher du seuil de la chambre où se trouvaient les lits de Mgr Michel Caracciolo, qui habite aussi dans la maison, et des deux jeunes fils de la duchesse, un fantôme de forme humaine qui lança une clef, indiquant le mur vers le fond du corridor, où — plus tard — il fut constaté qu'il y avait une ancienne porte murée et couverte de couches de crépi et de papier de tapisserie ; il parut que le spectre voulait symboliquement faire allusion à quelque chose de caché de ce côté...

Ce fut à cette occasion qu'une grosse pierre tomba d'en haut, et peu après, pendant que la famille était réunie au salon, on entendit de nouveaux dérangements dans les chambres voisines et trois lits furent remués et défaits, les matelas, les draps et les oreillers ayant été renversés, disséminés à terre.

Cette nuit-là, les locataires, saisis d'épouvante, abandonnèrent la maison.

Le jour suivant, ils retournèrent et, après le dîner, décidèrent de passer la soirée ailleurs, en laissant tout en ordre; ils éteignirent la lumière électrique et fermèrent la maison, que même la domestique avait quittée.

Revenus vers 11 heures du soir, ils eurent la désagréable surprise de trouver la porte d'entrée barricadée à l'intérieur avec des meubles très lourds; il fallut une grande peine pour défaire la barricade. Une seconde surprise les attendait; lorsqu'ils eurent fait les premiers pas dans la chambre, ils furent frappés par un rayon : toutes les bougies de la chapelle contiguë au salon étaient allumées !

Le jour suivant, la duchesse et son mari vinrent me voir pour prendre conseil. Je proposai de tenter que les manifestations, de spontanées, se changeassent en provoquées par une séance expérimentale, dans le but de régler, si possible, les phénomènes. Mais mon conseil fut repoussé à cause des idées catholiques de la famille, et, au surplus, Monseigneur invita le Curé de Saint-Charles pour les exorcismes, et il paraît qu'aussi l'eau bénite et les invectives a Satan furent inefficaces !

On fit alors une amicale proposition à la propriétaire, Mme Laura Englen, pour l'amener à rompre le contrat — et, qu'on le remarque, — bien à contre-cœur, parce que, depuis deux ans, la duchesse de Castelpoto habitait la maison avec grand plaisir, et de plus l'avait élégamment arrangée et décorée avec d'assez lourdes dépenses.

Les propositions furent brusquement repoussées, supposant qu'il s'agissait d'un truc préparé d'avance pour discréditer la maison. Et une lutte sourde et déloyale commença; on recourut même au Commissariat et à la Curie archiépiscopale, comme si les sbires pouvaient conduire les esprits rebelles au violon !...

Alors la duchesse se vit contrainte à recourir au magistrat et, par un acte du 4 octobre dernier, la propriétaire fut appelée devant le Préteur au deuxième mandement pour entendre déclarer l'annulation du contrat, puisque la jouissance pacifique de la maison louée a été détruite à la suite de faits que l'on peut attribuer à des forces ou entités occultes, de manière à faire naître chez les habitants une juste et grave frayeur, et à leur causer des torts assez importants.

Dans le cas d'opposition, on demanda à être admis à la preuve testimoniale.

La propriétaire, en ligne principale, conteste la réalité des phénomènes, et en deuxième lieu avance qu'ils ont été occasionnés par la présence d'un médium parmi les personnes de la famille, et demande donc, en ligne reconventionnelle, l'annulation du contrat au dommage des locataires.

I

Réalité objective des manifestations spontanées.

La voix d'un catholique. — «.... Il est admirable, plus qu'admirable, de trouver encore de notre temps des personnes de grand talent qui ignorent les faits spirites réels dont le monde est rempli ; et non seulement de simples femmes qui vivent à l'ombre des murs domestiques, mais des hommes du monde... »

(Père G. G. Franco d. C. d. J. *Lo Spiritismo*, 4e édition, Rome 1907.)

La voix d'un positiviste. — « Je suis bien honteux et repenti d'avoir combattu avec ténacité la possibilité des faits appelés spirites... Les faits existent, et je me vante d'être un esclave des faits. »

(César Lombroso, *Lettre à M. Ciolfi*, Turin, 25 juin 1891. *Tribuna giud.*, juillet 1891.)

... Telles sont les voix de deux penseurs si différents, le Père de la Compagnie de Jésus qui parle au nom du dogme, et le Maître de l'école positiviste qui parle au nom de la science !

L'un et l'autre, bien que leurs idées soient différentes, se rencontrent sur le terrain de la réalité, arrivant à une constatation identique.

Et voilà pourquoi le juge devra considérer, dès le commencement, que chaque dispute de nature doctrinaire ou religieuse est étrangère à la présente question. Nous pourrons ne pas attribuer les phénomènes à la même cause, mais sur leur existence nous ne pourrons qu'être d'accord.

La réalité des manifestations spontanées mystérieuses est une question de faits, comme c'est une question de fait d'établir s'il s'en est produit dans la maison de ma cliente, et si elles constituent une gêne qui trouble, ou non, le locataire dans la possession pacifique de la maison louée.

*
* *

La nature d'une plaidoirie m'empêche d'exposer amplement le sujet, qui est d'ailleurs si vaste — sous quelque point de vue qu'on le considère — et a une si riche littérature, qu'il me faudrait des volumes pour l'épuiser complètement.

L'adversaire qui s'étonne et sourit, et qui, esclave des idées préconçues de la foule ignare, ose me traiter de fou, est parfaitement excusable ; tout cela arrive à lui comme une langue inconnue : il donnerait une preuve de bon sens s'il convenait de l'ignorer, tandis qu'il donne la preuve opposée en niant un langage qu'il n'entend pas.

Quant à la « morbidité mentale », dont mon contradicteur me gratifie grossièrement, qu'il cherche lui-même l'aliéniste qui doit me soigner, et qu'il prenne garde de ne pas se heurter ni à Bianchi, ni à Morselli, ni à Lombroso qui croient à la réalité des phénomènes, et qui ont le tort de ne pas être de son opinion... !

*
* *

Les histoires et chroniques de tous les temps nous transmettent les faits les plus variés de manifestations spontanées mystérieuses — maisons fréquentées par des spectres, persécutions de tout genre infligées aux habitants par des agents invisibles, dommages causés aux personnes et aux choses, incendies, coups, bruits, déplacement de meubles, objets cachés ou apportés, et toute une série de phénomènes

qu'il serait impossible de classer. On vérifie souvent, dans les conversations, une circonstance qui impressionne : vous entendez au commencement les soi-disant esprits éclairés et forts — les sceptiques à bon marché — rire de ces légendes ; puis, petit à petit, eux-mêmes finissent par raconter quelque vieille tradition de leurs familles, quelque signe mystérieux, quelque avis, quelque apparition, quelque événement incompris...

Depuis un temps immémorial jusqu'à aujourd'hui, les faits se répètent et se ressemblent.

Parcourez les feuilles politiques quotidiennes les plus répandues, et vous vous heurterez, dans presque tous les numéros, à des faits spirites qui partout se répètent et se déroulent incessamment.

La tradition des maisons infestées est si ancienne, connue et acquise, que dans toutes les langues on trouve des mots pour désigner ces lieux. En allemand, il y a *spuk*, *spuken* ; en anglais, *haunt*, *haunted* ; en français, *maison hantée* ; en italien, *case spiritate* ou *infestate*, en outre des termes des dialectes locaux.

Il existe sur cet argument une très riche littérature. L'un des ouvrages les plus importants est *l'Histoire du Spiritisme* de C. de Vesme. A mentionner, parmi le grand nombre, les œuvres suivantes : GLANVIL (« *Sadducismus Triumphatus*, ou bien Démonstration complète et précise de l'existence d'apparitions, de fantômes, des esprits et de la magie », publiée vers la fin du dix-septième siècle). STEAD (*Real Ghost Stories*. Londres, 1897). ENNEMOSER (*Geschichte der magie*. Leipzig, 1844). GÖRRES (*Die christliche Mystik*. Munich, 1879). DE MIRVILLE (*Les Esprits*. Paris, 1863-68). CROWE (*Nightside of nature*. Rontledge, 1892). AKSAKOFF (*Animisme et Spiritisme*. Paris, 1806). LANG (*Cock lean and common sense*. Londres, 1895). DANMER (*Das Geisterreich*. Zurich, 1867). KIESEWETTER (*Der Okkultismus*. Leipzig, 1896) KERNER (*D. Geschichte d. Mädchen von Orlach*. Schwhall, 1900). DE ROCHAS (*Extériorisation de la motricité*. Paris, 1896). PERTY (*Die Mystichen Estcheinungen*. Winter, 1872).

Il faut aussi rappeler les fameux *Proceedings* de la Société des Recherches Psychiques de Londres, œuvre mémorable

pour le sérieux des recherches et la rigoureuse documentation des faits.

Il n'est pas possible de parler des revues scientifiques. Je pourrais, par exemple, mentionner l'*Archivio di Psichiatria* de Lombroso et les *Annales des Sciences Psychiques* de Richet, où il est facile de rencontrer très souvent des récits de manifestations spontanées examinées et discutées par les deux savants dont il suffit d'énoncer le nom.

Parmi les publications les plus récentes et les plus complètes, je dois signaler l'étude de l'Ingénieur professeur Henri Passaro, *Sulle manifestazioni spontanee misteriose* qui précède mon livre *Gesta di uno spirito nel Monastero dei P.P. Gerolomini in Napoli.* Chronique du dix-septième siècle éditée et illustrée pour la première fois (Naples, 1904, édit. Detken). Dans la monographie de M. Passaro, le sujet est traité pour la première fois en une forme méthodique en discourant des lois, des causes, des conditions pour la production des manifestations spontanées et des manières pour en obtenir la cessation.

M. Passaro, dans l'étude en question, et sous l'autorité des œuvres citées plus haut, énumère, dans les paragraphes 13 et 14, cent quarante cas des plus intéressants et certifiés qui se soient produits dans les temps modernes. Je ne peux les rapporter, car je dépasserais les limites d'un modeste mémoire défensif, mais je parlerai de deux faits qui se sont récemment produits en Italie, l'un parce qu'il donna lieu à un jugement identique à celui actuel, l'autre parce qu'il fut observé, constaté et discuté par un savant non suspect et d'une renommée universelle, César Lombroso.

A Florence, en 1868, rue Ghibellina, n° 14, se produisirent des manifestations spontanées semblables à celles que l'on a vérifiées en tant d'autres cas. Le locataire abandonna la maison, citant en justice le propriétaire pour réparation des dommages causés. Le Tribunal accueillit la demande, puisque des faits inexplicables furent lumineusement prouvés dans les débats. Les détails furent exposés dans la chronique judiciaire de l'*Opinion* du 18 juillet 1868 par un journaliste qui se déclarait anti-spirite. MM. Scifoni et Soffietti s'occupèrent du fait dans les *Annali dello Spiritismo* (VI, 1869, p. 74 et suivantes).

Je tire de la relation quelques passages se rapportant aux phénomènes les plus saillants :

Ce fut vers la fin de décembre dernier (1867) que commencèrent à se manifester les phénomènes avec des rumeurs comme des grondements souterrains et coups à l'improviste dans la table, autour de laquelle la famille était réunie... L'un des fils, ex-militaire, qui vivait ordinairement hors de Florence, se proposa de veiller seul une nuit, fort de son incrédulité pour les choses spirites ou semblables, et de la puissance de son bras s'il tombait sur quelque personne. Après minuit, il descend à la cuisine, et presque sur le seuil de celle-ci, il entend craquer les objets dans les armoires ; il s'avance et un fort bourdonnement aux oreilles lui étourdit la tête ; puis il lui semble voir une pluie de cailloux et un amas de débris de mur. Tout à coup, il se sent une étreinte au bras, et en même temps comme un coup de poing ; il lui paraît être jeté contre la muraille. Après ces mouvements et ces bruits, il ramasse la lanterne qu'il avait apportée avec lui et posée à terre, et il lui semble voir une ombre...

Ces circonstances furent de nouveau confirmées par un grand nombre de témoins, dont les dépositions ont été rapportées dans les *Annali*. Tous confirment encore l'apparition d'un spectre vêtu de blanc, avec un large chapeau comme les frères de la Miséricorde, et la circonstance des coups et des bruits souterrains, des meubles et des objets de la maison mis sens dessus dessous.

(Dans l'appartement du palais à S. Carlo alle Mortelle, on a vérifié plusieurs faits semblables, comme nos témoins pourront lumineusement l'attester.)

César Lombroso s'occupa des faits de Turin, rue Bava, au mois de novembre 1900 dans son *Archivio di Psichiatria*, XXII, 1901, p. 101. Dans le cabaret tenu par un certain Fumero se déroulèrent pendant une certaine période de temps des phénomènes très étranges : qu'on se figure que, dans la cave du dessous, les bouteilles et les barils étaient l'objet de coups de pierre mystérieux, et qu'il se produisait des déplacements et des bruits à bouleverser tout le local. Lombroso conclut ainsi à la page 105 :

Il est bien curieux de voir comme on peut en ces années rele-

ver de ces faits et les trouver si nombreux et si faciles à documenter, tandis que presque deux siècles ont passé sans qu'on n'en sût rien que par les dernières couches populaires, qui n'étaient pas en communication avec les classes cultivées ; ce n'est donc pas parce qu'ils ne se produisaient pas, mais parce que les classes cultivées, n'y croyant pas, n'y faisaient pas attention, même lorsqu'ils se produisaient. Maintenant, ils ont lieu, on les remarque et on les étudie, bien qu'ils s'oublient ensuite facilement et qu'ils trouvent, comme dans ce cas, des obstacles à être crus et de la facilité à être tournés en ridicule, si les savants hypnologues ne les recueillaient pas et ne les examinaient pas avec diligence.

L'avis de Lombroso, qui s'accorde avec celui de tant d'illustres savants modernes, est comme le cachet opposé à la réalité objective des manifestations spontanées mystérieuses déjà prouvées.

Le maître de l'école positiviste italienne, l'auteur de l'*Homme criminel* et de *Génie et Folie*, reconnaît la réalité de ce qu'affirmaient les démonologues il y a plusieurs siècles.

Le P. Candide Brognolo, dans son *Manuale exorcistarum* (Bergame, 1651), à la page 318, sur la question : « De quelles manières les maisons sont ordinairement troublées par les démons », groupait avec une synthèse admirable les divers cas de manifestations qui adviennent communément et fréquemment dans les maisons :

Les maisons peuvent être hantées de diverses manières par les esprits malins, de sorte que souvent elles sont rendues inhabitables ; parfois ils se montrent sous la forme de fantômes aux habitants et aux autres hommes pour les épouvanter. D'autres fois, ils renversent les poteries et les cassent, troublent les habitants, empêchent le sommeil des dormeurs et causent d'autres torts très graves, comme le lancement de pierres, d'épées et d'autres choses semblables, et très souvent infligent des secousses. Quelquefois ils apparaissent sous la forme de boucs, de porcs ou de monstres. D'autres fois ils causent des dérangements plus légers, comme de réveiller les dormeurs, les couvrir de téguments, ôter les draps et les couvertures et opérer bien des choses de la même espèce.

La réalité des faits est donc admise par les croyances les

plus opposées et les récits des anciennes histoires entourées du brouillard de la légende se voient renforcés par la comparaison de faits similaires qui se vérifient de nos jours.

Ce qui nous impressionne — observe C. de Vesme dans l'*Histoire du Spiritisme* rappelée plus haut (I, XIV) — c'est l'énumération d'un grand nombre de cas se ressemblant tous entre eux, répétés dans chaque temps, attestés par autant de personnes, qui ne peuvent pas être toutes facilement taxées d'hallucination ou d'imposture; c'est la coordination de toutes les traditions et des croyances de tous les peuples et de tout temps, de toutes les affirmations de ceux qui ont étudié l'argument d'une manière même seulement superficielle.

Pour les fins de la cause présente, ce qu'il importe de raffermir, c'est la réalité objective des manifestations. Le juge, convaincu de la réalité, est obligé d'admettre la possibilité qu'elles se répètent, et puisque l'une des deux parties affirme qu'elles se sont vérifiées, il ne pourra refuser la preuve demandée.

La discussion de leur cause et de leur explication échappe à l'examen du magistrat.

Je vise à démontrer que le dérangement et les dommages ont été causés, non pas à expliquer *comment*, *pourquoi*, *et par qui* ils sont advenus. Pourtant, comme simple notion, il ne serait pas superflu de dire que la grande question controversée est la nature de l'agent producteur de phénomènes qui, pour les théologues — dans les manifestations spontanées — est le plus souvent le diable; tandis que pour les spirites, c'est toujours l'esprit d'un défunt et pour les positivistes le fait est toujours un produit des pouvoirs et des attitudes humaines; les trois hypothèses s'accordent cependant à admettre sans conditions la réalité des faits.

*
* *

Mais l'origine inconnue ou inexplicable du fait ne l'empêche pas d'exister et nous sommes « esclaves des faits » comme s'écriait, avec une heureuse expression, Lombroso,

qui, d'adversaire, devint, en essayant et en réessayant, un fervent partisan de notre doctrine :

Si l'on voulait nier l'inexplicable, il ne resterait plus rien; nous admettons tous que l'herbe croît, bien que nous ne sachions pas comment elle s'y prend, seulement parce que l'herbe se voit plus souvent que les fantômes des morts. Et s'ils ne s'expliquent pas, c'est précisément parce qu'ils ne s'étudient pas; beaucoup de gens s'occupent de botanique et très peu de spiritisme. Il sera vrai tout au plus qu'ils ne peuvent s'expliquer par les causes connues; tant mieux. Cela nous servira à en découvrir d'inconnues. (Brofferio, *Pour le spiritisme*, 3[e] éd., p. 17.)

Je ne vous avance donc aucune hypothèse pour expliquer les phénomènes advenus dans la maison de S. Carlo alle Mortelle. Ç'aura été des diables, des esprits élémentaux, des âmes de défunts, des forces inconnues ou mal définies (trucs, illusions, hallucinations, suggestions, tout cela n'a pu avoir lieu, comme il paraît clairement par ma preuve et qu'il serait maintenant inutile de discuter); ce qui est certain, c'est que ces phénomènes ont privé le locataire de la jouissance pacifique de sa maison et, en des conditions semblables, le savoir du droit romain, la jurisprudence des temps intermédiaires et celle des temps modernes ont admis en faveur du locataire la résiliation du contrat et la réparation du dommage.

Examinons-le.

II

Si le locataire d'une maison infestée par les esprits peut demander la résiliation d'un contrat de location (1).

Il existe sur la question une jurisprudence et une doctrine très riches. Il ne m'est possible que d'y glaner quel-

(1) J'écrivis sur la présente question dans la revue de Milan *Luce e Ombra* et dans le numéro du 5 juillet 1906 de la *Scintilla Giudiziaria*, de Robert Marvasi.

ques fragments, à cause de l'impossibilité que j'éprouve à recueillir tout le matériel dans un court mémoire de la défense.

La loi la plus ancienne qui marque le point de départ de la dispute et de laquelle sont partis ceux qui ont depuis traité cette matière, c'est celle du jurisconsulte Alfenus, rapportée dans le livre XIX du Digeste (Tit. II, Loi 27).

« *Iterum interrogatus* (*est*) *si quis timoris causa emigrasset, deberet mercedem, nec ne? Respondit : si causa fuisset cur periculum timeret, quamvis periculum vere non fuisset, tamen non debere mercedem; sed si causa timoris justa non fuisset, nihilominus debere.* »

Ce fragment est commenté d'une manière admirable par Gotofred (trad. Vignali. Digeste, vol. III, p. 133. Naples, 1857) :

La frayeur doit être *imminente*, et ceci du moins jusqu'à l'apparence. En effet, il a été jugé que le locataire a le droit de quitter le logement par suite d'une frayeur justifiée. Je me souviens qu'étant jeune homme, Ludovic Santonio, très éloquent avocat du barreau de Paris, mon curateur et beau-frère, a obtenu la résiliation de location à un certain client, lequel se plaignait de n'avoir pu jouir de la maison louée à cause des spectres et fantômes qui la hantaient, affirmant que la location étant semblable à la vente, il paraîtrait qu'elle devrait transférer aussitôt au locataire les risques qui se rattachent à la chose louée. Il comparait cette hypothèse à l'achat des fruits futurs ; dans le cas où il n'en existerait pas du tout, la vente serait évidemment nulle ; donc, dans ce cas, la location était nulle puisque ces fantômes empêcheraient d'habiter la maison. Je soutenais que l'on ne pouvait pas suggérer en ce cas que le locataire s'épouvantait trop facilement, puisqu'il est manifeste par ce que raconte Pline, Ep. VII, chap. 27, qu'Athénodore, philosophe à Athènes, ne s'était aucunement épouvanté de cela ; on ne devait d'ailleurs considérer comme une crainte que celle qui peut surgir chez un homme fort. L'autre répondait que l'on ne devait pas juger par des exemples, mais par des lois ; rien ne servait de présenter cet exemple unique d'Athénodore ou quelque autre cas encore. Il remarquait qu'on rencontre peu de personnes qui ne s'épouvantent pas en face de ces fantômes ; la peur n'est pas moins vraie dans ce cas seulement parce qu'Athénodore n'a pas craint les spectres, puisque le législateur ne doit pas tenir compte des choses qui ne se pro-

duisent qu'une fois ou deux ; dans la presque totalité des cas, comme il l'avait prouvé aux juges, non seulement des maisons mais des localités entières avaient été abandonnées à cause de ces fantômes. Il citait ensuite des témoins supérieurs à toute contestation, ayant recours à la Sainte Ecriture, c'est-à-dire à saint Mathieu, chap. VIII, et à saint Marc, chap. V ; à saint Luc, chap. VIII ; il citait le passage de Pline le Jeune, livre XXVII, ép. VII ; il rappelait l'histoire de l'ombre de Samuel apparue par ordre de Saül, ainsi que l'éminent passage d'Augustin *ex libris de cura pro mortuis gerenda*. J'ai rapporté avec plaisir cette discussion, afin de pouvoir montrer ma reconnaissance envers mon beau-frère, jadis mon curateur, qui, par sa connaissance étendue et exacte de notre droit, ainsi que par ses mœurs douces et intègres, a été promu plus tard aux plus hauts honneurs, non seulement à Paris, sa patrie, mais aussi auprès du père de la Patrie, c'est-à-dire le Roi.

Aux choses dites ci-dessus, il faut ajouter les autres qui se rattachent à cette question. Si l'on peut demander la résiliation du loyer, ou l'abandon de l'immeuble pour cause de peste, larves ou sorcières dont parle ARNOLD FERRONIUS dans le paragraphe 53 des coutumes de Bordeaux, titre *de locato*. CRISTOFORO PORCO dans le dernier paragraphe du titre *de locato* des Institutions. GUIDO PAPA, décision 630. Voir encore GRÉGOIRE, livre III des *Dialogues*, chap. IV. LUCIEN dans le dialogue *Philopseude*. ALEXANDRE D'ALEXANDRIE, livre I, *Dies geniales*, 23. PAUSANIAS, livre II, *Eliacon* où il parle des Thémessiens. ELIEN, livre VIII *de Varia historia*. LÉONICOS, livre I *de Varia historia*, chap. XLII. Ainsi, par le jugement caché de Dieu, même des provinces entières sont infestées par les démons. Voir saint AUGUSTIN, livre XVIII *de Civitate Dei*. GRÉGOIRE, livre III, dialogue 21. Saint THOMAS, R. I., quaest. 114, art. 1 et 4. Voir encore liv. III des Rois, dernier chapitre. La lettre à ceux d'Ephèse, chap. IX, chap. *Episcopi* 26, quaest. 5. L'auteur du *Malleus maleficorum* informe que cette question est souvent agitée dans le Prétoire de Grenade.

Les commentaires et les citations de Gotofred démontrent toute l'importance que l'on attachait à la question. Dans le Moyen Age, elle était grandie et exagérée par la prépondérance de la littérature démonologique. Ces mysté-

rieuses manifestations, ces dérangements et ces troubles infligés aux habitants d'une maison atterraient outre mesure à cause de la conviction enracinée qu'il s'agissait d'une intervention satanique. Il faudrait parcourir les livres les plus connus de la Démonologie, comme le *Malleus* de Sprenger, le *Formicarius* de Nider, le *Disquisitiones magicæ* du P. Martin del Rio, et aussi ceux des théologues protestants de l'époque, en commençant par Martin Luther, pour voir jusqu'à quel point on croyait que la puissance du diable arrivait. Il est *en tout*, et n'importe quel événement de l'existence, même les plus simples, a été causé par un maléfice : il est omniscient, connaît le passé, le présent occulte et en partie, et en certains cas, ce qui nous paraît le futur.

Un grand nombre de citations d'auteurs anciens et modernes sont rapportées par l'Espagnol del Rio dans ses *Disquisitiones* que je suis contraint d'omettre par brièveté. Néanmoins, je me limite à faire remarquer que dans le livre II (*De Magia Dæmoniaca*), à la page 324, sous la question *Spectra solita certis locis turbas dare et vexationes exhibere*, il discute : « *An conductam domum propterea liceat relinquere?* » et touche à ce propos à la jurisprudence constante des tribunaux espagnols « ... *et confirmat praxis Forensis Hispaniæ : qua licitum conductori, qui ante id ignorabat, spectrorum sic inquietantium causa domus relinquere conductas.* »

La jurisprudence napolitaine du temps du vice-royaume mérite d'être rappelée, comme étant un peu plus voisine de notre époque et inhérente à nos coutumes et à nos traditions.

Grimaldi Ginesio, dans l'*Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli* (vol. IX, p. 4), commentaire à la Pragmatique, *de locato et conducto*, publiée par le comte de Miranda, le 24 décembre 1587, écrit ce qui suit :

§ 16. S'il arrive que, dans la maison louée, le locataire, poussé par une terreur panique, croie être assailli par les esprits malins qu'on appelle à Naples *Monacelli*, on lui permet de la quitter sans être tenu à un paiement de compensation.

Tous les plus célèbres commentaires du Droit français



s'occupent longuement de la question, en mentionnant la jurisprudence des anciens Parlements de Bordeaux et de Paris. L'intonation voltairienne de leurs raisonnements est digne de remarque. Ils sont fils de la Révolution et se voient titubants à discuter d'esprits et de fantômes : nous sommes en pleine réaction à la démonologie du Moyen Age, et le préjudice satanique est remplacé par le préjudice matérialiste.

Je rapporte quelques passages des plus remarquables.

TROPLONG, *De la permutation et de la location*. Sur l'article 1702 du Code Civil de Napoléon (qui correspond au 1577 du Code italien), § 197 :

Dans la simplicité primitive des coutumes de nos ancêtres, on avait un vice rédhibitoire dont les anciens jurisconsultes s'occupèrent bien des fois. C'était l'apparition des spectres et des fantômes dans les maisons louées.

Un tel ayant loué une maison, dit CHARONDAS (*Responsi*, livre VII, 232), à peine y fut-il entré qu'il entendit de très fortes et effrayantes rumeurs d'esprits qui apparaissaient dans cette maison et causaient à lui et à sa famille d'insupportables ennuis : pendant la nuit, plusieurs visions se présentaient à ses fils et les tourmentaient. Celui-ci, pour cette raison, demande au propriétaire que le contrat soit résilié et annulé, puisque le propriétaire savait, avant de conclure la location, que ces fantômes et ces spectres apparaissaient dans la maison, l'ayant entendu par les précédents locataires qui avaient pour la même cause abandonné la maison. « Le fait était amplement prouvé, le droit seul était controversé. » Et, à ce propos, Charondas fait grand étalage de l'antiquité payenne et chrétienne, sans oublier l'anecdote du philosophe Athénodore, que je rappelai dans mon commentaire *De la vente* (n° 548, note 3). Puis il rapporte une décision du Parlement de Paris du 6 mars 1576 qui, dans un cas semblable, avait ordonné que la location eût son effet : « En quoi, ajoute-t-il, la Cour fit preuve d'une grande prudence, parce qu'elle ne voulut pas décider la question regardant les esprits *parce qu'elle est du ressort de la religion*. Elle jugea néanmoins que cela était de sa juridiction, pour ce qui regarde l'observation des conventions ou contrats entre les personnes, ne trouvant pas dans le Droit romain ou français que la peur des apparitions, des spectres fût jugée suffisante pour faire résilier et annuler la location d'une maison. Et de cette manière il fut répondu et jugé. »

« La Jurisprudence du Parlement de Paris, cependant, ne fut pas toujours uniforme à ce propos (V. BRILLON, *Location*, n. 12).

Cependant elle penchait pour l'observation de la location. Mais le Parlement de Bordeaux décidait d'une manière constante que les apparitions de fantômes étaient une cause légitime pour résilier le contrat. « La raison de cette différence, dit BRILLON, entre la jurisprudence des deux Parlements, peut provenir *de ce que les visions* ne sont pas, peut-être, aussi fréquentes à Paris que dans la Guyenne (V. encore à ce sujet DESPEISSES, *Traité de la location*, sect. 5, n. 4 et tous les auteurs cités par DUVERGIER, t. I, n. 528).

Il sera utile de rapporter aussi un passage du même auteur sur la vente. TROPLONG, *Traité sur la vente*, § 548 :

La garantie pour les vices rédhibitoires a lieu dans les ventes d'immeubles de même que dans celles des meubles.

Après avoir rapporté les exemples du droit romain et de CICÉRON, il touche au cas rapporté par D'ARGENTRÉE (sur *Bretagne*, art. 282), à propos d'une demeure habitée par des esprits et des fantômes. Il ajoute dans une note :

Je ne fais pas de reproche à D'ARGENTRÉE, qui vivait dans des temps très crédules. Dès hommes de très grand génie ont cru aux esprits, témoin Pline le Jeune qui raconte sérieusement à son ami Sura l'histoire de cette maison d'Athènes, où, dans le silence de la nuit, on entendait le bruit des chaînes agitées et on voyait apparaître un spectre effrayant. Le philosophe Athénodore la loua pour découvrir le mystère. Le fantôme lui apparut et lui fit signe de le suivre. Athénédore marcha derrière lui et le vit disparaître dans la cour de la maison. Le lendemain, on fit des recherches en creusant à cet endroit, et l'on trouva des os entortillés d'une chaîne. Ils furent recueillis et enterrés publiquement et, après ces extrêmes devoirs, le mort ne troubla plus la tranquillité de la maison (*Epist.*, livre VII, ch. 27).

Pline finit en consultant son ami Sura sur ce *sujet digne de ses profondes méditations*.

DALLOZ (*Jurisprudence générale. Répertoire de Jurisprudence*. Paris, 1853, vol. XXX, p. 313, § 190) :

Nous avons discuté en principe, à un autre endroit, si l'apparition des spectres dans une maison d'habitation constitue une

raison pour laquelle le propriétaire soit tenu envers le locataire. La plupart des auteurs se prononçaient pour l'affirmative, et enseignaient par conséquent que le locataire avait le droit de demander la résiliation du contrat. (V. note.) (*Traité de la location* et tous les auteurs qu'il cite pour appuyer son opinion. Voir aussi Duvergier, n. 528; Troplong, n. 197).

La jurisprudence des Parlements n'était pas uniforme sur ce point; aussi le Parlement de Bordeaux admettait d'une manière constante les apparitions comme une cause de résiliation, jusqu'à ce que la question fut résolue d'une manière différente par le Parlement de Paris (Voir Brillon; Voir Bail, n. 12). Les raisons de cette différence, dit ce dernier auteur, entre la jurisprudence de ces deux Parlements, peut se trouver dans le fait que les apparitions ne sont pas absolument aussi fréquentes à Paris que dans la Guyenne.

Laurent, *Principes de Droit Civil*, t. XXV, p 128.

118. Quels sont les vices qui donnent lieu à la garantie en matière de location? Ceci est une question de fait. Nous citerons quelques exemples extraits de la jurisprudence. Les anciens écrivains traitaient sérieusement la question : si l'apparition des spectres et des fantômes de morts était un vice duquel le propriétaire devait garantir le locataire. La plupart décidaient que le locataire avait le droit de demander la résiliation du contrat pour cette cause: les Parlements étaient séparés; celui de Bordeaux annulait les locations, celui de Paris rejetait la résiliation.

Mais aujourd'hui, avec la nouvelle orientation des études psychiques, la question se présente sous un autre aspect. La réalité objective des manifestations spontanées étant raffermie, il n'y a plus besoin de se préoccuper de l'hypothèse diabolique qui impressionnait à un tel degré ceux qui se sont occupés de cette question dans le Droit français. Nous nous trouvons en présence de faits constatés dont la cause peut se discuter, mais non la réalité.

Des savants et publicistes sans préjugés se sont occupés de la question. Je citerai dans le nombre le célèbre anthropologue Andrew Lang qui, dans le numéro d'avril 1907 du *Morning Post* de Londres, a publié un remarquable article, dans lequel, à propos du procès pour une maison hantée à Eghan (Angleterre), il rappelle les anciens débats causés par

des esprits perturbateurs et la législation qui s'était formée à cet égard Le docteur LANG se range du côté d'Alphénus. Il observe à ce propos :

La loi (du Digeste) est bien dure ! Mais si les bruits sont assez forts pour ôter le sommeil aux locataires, pourquoi n'auraient-ils pas le droit de demander au propriétaire qu'il les fasse cesser, ou bien de se résigner à la résiliation du contrat, même indépendamment de ce fait, si les phénomènes ont pu effrayer plus ou moins les habitants ?

Cette remarque est très fine, et surtout rationnelle. En d'autres termes, ce n'est pas la *peur* qui doit être la circonstance déterminatrice de la résiliation, mais le simple *dérangement*, et nous nous rattachons de cette manière au concept du droit moderne qui se sert de la phrase *jouissance pacifique* de la chose louée dans une large signification. On cite aussi, dans l'article en question, l'avis uniforme d'Arnold Ferronius sur les *Coutumes de Bourgogne* et la jurisprudence constante du Parlement de Grenade.

S'il prenait envie à mon adversaire de s'assurer de l'exactitude de mes citations, il pourrait utilement chercher dans le numéro de mai 1907 des *Annales des Sciences psychiques*, publiées à Paris par le professeur Charles Richet!

Ne semble-t-il pas — pour conclure — qu'en regardant les manifestations spontanées dans leur objectivité, elles peuvent constituer parfois ces ennuis qui troublent absolument le locataire dans la jouissance pacifique de la maison louée.

L'article 1702 du Code de Napoléon s'exprime ainsi : « Le locataire doit être garanti pour tous ces vices ou défauts de la chose louée qui en empêchent l'usage, même quand le locataire les aurait ignorés à l'époque du contrat. »

Donc notre législature ne fait pas de distinctions et comprend tous ces vices ou défauts de la maison louée — *sans distinction* — qui en empêchent l'usage. En face d'une déposition si explicite, il est impossible de ne pas comprendre la prétendue présence des esprits dans la maison louée comme un vice qui en empêche la jouissance pacifique. Ces ennuis peuvent même prendre un caractère

bien supérieur à n'importe quel dérangement causé par un fait humain et un événement physique connu, justement parce qu'on ne peut pas les prévoir, et à cause du caractère mystérieux, incompréhensible et inattendu des phénomènes.

La trouvaille de mon contradicteur, d'avoir recours à l'article 1581, a une extravagance surprenante! Il écrit dans sa comparution ces paroles textuelles :

Ces manifestations et ces oppositions dériveraient d'êtres volontaires, conscients, existant en eux-mêmes quoiqu'invisibles, et pour cela, ils rentreraient en tous cas dans l'hypothèse de l'article 1581 Code civil, qui parle des ennuis que de *tierces personnes* causent au locataire.

Cet argument est merveilleux : comparer les esprits aux *tiers*. Mais quelles *personnes* (dans la signification juridique) peuvent bien être les esprits? Il me semble que la personne physique doit être un sujet d'agir et contracter, et quels contrats pourra-t-on jamais conclure avec les esprits? comment pourrons-nous les contraindre à l'accomplissement de leurs obligations... comment ferons-nous pour les appeler en justice?

Je savais jusqu'à présent que des esprits avaient été invités à dîner par Don Juan Tenorio, mais non que des esprits apparaissent en justice en personne, ou au moyen d'un procureur. Mon adversaire a écrit que ma thèse devrait plutôt être confiée à la compétence d'un psychiâtre que d'un magistrat... et à qui confierons-nous alors ses étranges exceptions?

Oh! grandes ombres d'Alphénus et de Gotofred, il me semble entendre des rires autour de moi, et vous en auriez bien la raison! Entendez-vous? vous êtes de *tierces personnes*... préparez-vous donc — faites une procuration et donnez-moi des nouvelles de votre domicile pour tous les effets de loi!...

*
* *

Mais mon adversaire ajoute : « Nous repoussons la preuve

testimoniale sur les faits spirites-dénoncés, car il pourrait s'agir d'un truc que des témoins ingénus pourraient rapporter comme une chose certaine, vue et sentie ».

Or cette déduction est peu sérieuse : je demande de prouver des faits précis et concordants, dont j'ai indiqué les traits principaux dans la conclusion. Ce n'est pas ici l'endroit de les contester ; ce sera comme confirmation que vous pourrez tenter de démontrer qu'il s'agit d'un truc — il est naturel qu'il ne vous reste d'autre échappatoire que l'hypothèse d'un truc !...

Comment qualifier dès maintenant mes témoins d'*ingénus* ? Que savez-vous de leur ingénuité et de ce qu'ils *pourraient* rapporter ?... Et voudriez-vous que pour ce doute le Prêteur me refusât le moyen d'instruction demandé ?... Mais j'ai peut-être gaspillé mon temps, et mes paroles, puisque dans la période qui suit immédiatement, vous parlez contre vous-même, et, par une proposition subordonnée (*habile* au point de vue spirite, mais *désastreuse* à celui de votre défense), vous venez à renier tout ce que vous avez dit auparavant.

III

Autour de la proposition subordonnée de l'adversaire, que les manifestations dépendent de la médiumnité du locataire.

Causa causarum est causa causati.

Je rapporte littéralement les paroles de la défense adversaire :

Etant donné et non concédé que les manifestations spirites dénoncées, bruits et apparitions, se sont vérifiées dans ces derniers mois dans la maison habitée par la duchesse Bartoli et par Mgr Caracciolo, la cause exclusive en aurait été la locataire elle-même, qui *fait* (!...) habiter avec elle l'un des médiums les plus connus de Naples, c'est-à dire son propre fils.

On demande pour cette raison de prouver formellement avec



des témoins que le fils de la duchesse est un médium, et, comme tel, a fonctionné en plusieurs séances spirites dont l'avocat Zingaropoli, défenseur de la duchesse Bartoli et qui cultive passionnément et avec compétence les sciences occultes, avait été aussi le promoteur. Les manifestations, donc, seraient une conséquence directe de la présence du médium dans la maison, et la responsabilité en résulte pour la locataire envérs la propriétaire. Et il est joli (!...) de voir que le même avocat Zingaropoli, dans son livre *Gestes d'un esprit*, raconte la cessation de plusieurs phénomènes spirites d'un édifice, non par exorcismes, mais seulement par l'éloignement du médium, un certain Charles Marie Vulcano.

Merci d'abord pour les paroles que vous écrivez, à mon adresse. A la première page j'étais, pour vous, affecté de « morbidité mentale » ; peu de périodes plus loin je suis devenu un homme « qui cultive avec compétence les sciences occultes... » Si compétent, que vous arrivez jusqu'à citer un livre de moi en invoquant mes arguments en votre faveur ; ceci, pour un *déséquilibré* (comme je le serais), est vraiment très... et même trop flatteur !

Au point de vue de la procédure, votre proposition subordonnée simplifie la cause, parce qu'en abandonnant l'hypothèse de la mystification et des trucs, vous acceptez la réalité des phénomènes et vous avancez dans une question plus déterminée : celle de la cause immédiate des faits. Je pourrais vous répondre triomphalement que, de cette manière, la tâche du juge est facilitée : nous entrons dans le champ de la *preuve* et votre conclusion ne pourra être que le programme de votre nouvelle preuve. Parce que, *les faits acceptés*, deux affirmations contraires se rencontrent, Je soutiens qu'ils vous sont attribuables ; vous soutenez qu'ils le sont à moi. Comme *ni moi*, *ni vous* ne prouvons encore et ne demandons tous deux que de prouver, toute contestation sur l'admission du moyen d'instruction est ainsi éliminée.

Cependant, il sera bien d'examiner, quoiqu'intempestivement, votre objection, du moment qu'il vous a plu de mettre sur le tapis ma personne et mon livre, et j'ai le devoir, plus que le droit, de montrer la cohérence parfaite de ma défense avec les idées exprimées dans des ouvrages d'ordre scientifique.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que nous sommes sur un thème de manifestations *spontanées* et non *provoquées* (1), et que, pour la production des premières, la présence du médium peut ne pas être nécessaire ; tandis que dans beaucoup de cas, le médium doit être sur le lieu.

Je m'arrête au second cas pour élargir les concessions. La thèse que l'on discute est la suivante : Les manifestations spontanées se produisent-elles *par le fait* de la présence du médium, ou bien *sont-elles facilitées* par lui ?

En se tenant aux résultats déjà acquis de la phénoménologie spirite, le médium, dans ces circonstances, *ne provoque pas*, ni *ne veut provoquer* aucune manifestation d'aucun genre ; il est inconsciemment doué d'une aptitude spéciale et sympathique par laquelle les invisibles, *qui sont déjà dans la maison*, sont (pour des raisons inconnues) poussés à agir. Et alors le médium n'est jamais la cause du phénomène, mais il en est seulement l'intermédiaire. Dans les deux hypothèses avancées, celle où la présence du médium est nécessaire, et celle où elle ne l'est pas, la *causa causarum* est le vice occulte de la chose louée (où une entité perturbatrice existerait), le médium n'est qu'une occasion pour mettre en évidence le vice occulte. Qu'on me permette quelques exemples. Une chambre est en de mauvaises conditions d'équilibre et s'effondre, parce que celui qui l'habite l'a chargée d'un poids qui aurait été pourtant supportable si les conditions du bâtiment avaient été normales. Or l'effondrement, bien que facilité ou accéléré par le locataire, ne peut pas se dire produit par sa faute, mais par un vice inhérent de l'immeuble.

Autre exemple : Si, dans un endroit caché de la maison, on a posé, à l'insu du locataire, de la poudre ; j'allume le feu sur ce point, facilitant ainsi l'explosion, mais je ne suis

(1) Il est faux que l'on ait jamais tenu des séances médiumniques dans la maison de S. Carlo alle Mortelle. Les idées catholiques de toute la famille ne le permettaient pas. Je répète que même j'ai proposé d'en tenir à la première production des phénomènes spontanés, et ils furent tous unanimes à s'y opposer. On alla jusqu'à m'empêcher de tenter quelque échange typtologique de communications, en battant sur les murs comme on l'avait fait chez les sœurs Fox dans la maison d'Hydesville en 1849, c'est-à-dire au temps de la première révélation du médiumnisme moderne.



pas la cause de l'explosion; c'est la poudre qui s'y trouvait cachée.

Or dans mon livre *Gestes d'un esprit*, je ne soutiens rien de différent; au contraire, je fis remarquer aussi une série de phénomènes qui se déroulèrent en 1696 dans le monastère des PP. Gérômiens de Naples sans la présence du médium supposé, le novice Charles Marie Vulcano. Qu'on pense que la chronique inédite exhumée par moi rapporte que, le médium ayant été définitivement éloigné du monastère, les phénomènes continuèrent encore ***pendant le cours d'un mois***. Et pour renforcer cette dernière circonstance, je fis même allusion au livre du docteur G. B. Ermacora, *Fenomeni rimarchevoli di medianità osservati senza medii di professione* (Turin, A. Baglione, 1882).

Je ne crois pas que le propriétaire puisse se plaindre de la médiumnité de son locataire d'aucune manière, puisqu'on ne trouve pas dans cette latente et mystérieuse aptitude, ni un abus de la chose louée, ni une action de l'homme pouvant justifier la réparation du tort causé. La responsabilité éventuelle du médium ne pourrait dériver que de l'article 1151 du Code Civil (« l'*action* de l'homme qui cause du tort à d'autres oblige celui-ci, par la faute duquel cela est arrivé, à réparer le dommage »).

En admettant, malgré son absurdité, l'hypothèse que les manifestations spontanées soient exclusivement produites par le médium, alors la faute n'existerait absolument plus, parce que la médiumnité se révèle et se déroule en lui sans sa volonté et inconsciemment.

Que l'on pense que dans les célèbres manifestations des Gérômiens, comme dans les autres du même genre, la personne qui est toujours persécutée de préférence est le médium lui-même, contre lequel les dommages se rendent plus aigus que jamais. Il est le premier endommagé ; plus que les autres, il est saisi par le trouble et la panique, justement parce que c'est un sensitif, et qu'il reçoit et subit d'une manière plus directe et intense les influences des agents invisibles.

Il n'en arrive pas autrement dans les manifestations provoquées : tous ceux qui ont assisté à des séances savent que le médium, avant la perte de sa conscience normale, est en

proie à une agitation très vive et les plus simples résultats lui font peur. J'ai vu des médiums qui, au premier attouchement d'une main invisible, criaient et se défendaient comme sous l'impression d'une très puissante décharge électrique. De plus, même les grands médiums, depuis longtemps habitués et expérimentés, ne résistent pas à être spectateurs conscients de leurs propres expériences.

Ces considérations amènent à retourner l'argument; et, en vérité, même en constatant la présence du médium dans la maison comme l'unique occasion facilitant la production des phénomènes, le locataire demandera la résiliation *a fortiori*, car le vice occulte se relève et s'intensifie avec sa présence, tandis qu'il a le droit de jouir pacifiquement de la chose louée. Donc, dans les deux manières, la solution de l'ancienne jurisprudence se rend plus évidente et plus logique.

Je ne peux porter la question dans le champ scientifique, car la plate-forme d'un mémoire de Défense est peu adaptée pour cela; mais je constate que votre exception est mal posée. Si vous dites qu'il existe un médium dans la maison et mettez en corrélation la médiumnité avec les phénomènes spontanés, alors je vous demande: « *Qu'est-ce* que le médium ? » — L'interrogation est préoccupante, parce qu'il y a toute une littérature à ce propos et je pourrais, parmi les nombreux livres, vous inviter à parcourir *la Medianità* du docteur Paul Visani-Scozzi (Florence, 1900), qui traite l'argument sous un aspect rigoureusement scientifique. Il retient le médium « comme un hypnotique pur, ou comme un hypnotique hystérique s'il s'agit des hauts degrés de la médiumnité. »

Ces créatures deviennent des intermédiaires entre nous et ce monde pour le moment inconnu que l'on peut appeler *Humanoïdes*, parcequ'ils montrent des facultés absolument humaines d'intelligence et de forces mécaniques, ou d'êtres humains réduits par la mort à des conditions physiques spéciales, bien que restés comme ils se trouvaient être de leur vivant, pour ce qui se rapporte au développement intellectuel et moral. Telle est la théorie du docteur Visani-Scozzi.

Hudson-Tuttle, dans son livre *Arcana of spiritualism*,

fait remarquer : « Un esprit qui a pris possession du médium agit sur lui ni plus ni moins qu'un magnétisateur vivant. »

Les expérimentateurs modernes répètent au fond la même définition qu'ALLAN KARDEC (*Livre des Médiums*, chap. XIV): « Toute personne qui ressent à un certain degré l'influence des esprits est médium. » Il y a donc dans la conception qu'on se fait de la médiumnité quelque chose de passif et d'étranger à la volonté du médium. Il n'est qu'un organe de transmission inconsciente et de la production des phénomènes transcendantaux qui ont lieu dans un état de *trance*, dont il ne conserve pas le moindre souvenir.

— Comment est-il possible de parler de responsabilité en de telles conditions ?

Dans le cas de la cause présente, si pourtant il existait un médium dans la maison, celui-ci — comme un sensitif, et un bon instrument récepteur — n'aurait fait que transmettre le phénomène ; mais l'origine du phénomène est et reste l'*agent occulte* (1).

Vous arrivez à écrire une chose comme celle-ci : « La cause exclusive (des phénomènes) serait la locataire elle-même qui fait habiter avec elle l'un des médiums les plus connus de Naples, c'est-à-dire son propre fils. » En d'autres termes, la mère aurait dû renvoyer son fils pour faire cesser les phénomènes !... Mais si les phénomènes sont facilités par la présence d'un des habitants, par ses conditions spéciales, étrangères à sa volonté et non *de son propre fait*, c'est justement cette circonstance qui, en rendant incompatible sa permanence dans la maison, vient à priver les

(1) En effet, les phénomènes les plus accentués au Palais Englen se sont produits pendant l'*absence du supposé médium*. La phénoménologie est riche en manifestations spontanées produites sans la présence du médium. Par analogie, on peut faire remarquer que rarement les médiums troublent la tranquillité des demeures. Eusapia Paladino — l'un des plus grands médiums modernes — a demeuré tranquillement dans bien des maisons, et jamais des manifestations spontanées produites par elle n'y ont eu lieu. — Je défie qu'on me donne la preuve contraire.

Mais quel cas ferons-nous de votre exception quand nous vous prouverons (et cela nous est aisé!...) qu'avant les Castelpoto, des faits remarquables s'étaient déjà vérifiés dans le palais..., et que, d'un autre côté, dans aucune des maisons précédentes habitées par mes clients, des manifestations semblables n'avaient eu lieu ?...

locataires de la jouissance pacifique de la chose louée. Voilà pourquoi votre argument ne fait qu'accréditer bien mieux notre thèse et mettre toujours plus en évidence l'existence du vice occulte.

*
* *

Et maintenant, que la dernière parole soit au juge. Que son jugement soit privé de préoccupations religieuses ou doctrinales de toute sorte, car nous sommes simplement en face de phénomènes certifiés en général et observés par des croyants et des savants de tous les degrés.

Il nous dira si les lois doivent s'interpréter par des critères pédants et étroits, ou bien s'harmoniser avec les conquêtes modernes de la pensée. Tout évolue, se transforme, et le paradoxe d'hier devient la réalité d'aujourd'hui.

Les progrès des recherches psychiques ne pourront qu'avoir leur contre-coup dans les différents camps des sciences politiques et sociales, et spécialement le droit privé. Et alors, on pourra vérifier aussi pour les lois ce qui s'est vérifié dans la physique, pour laquelle les vieilles hypothèses ridiculisées des alchimistes passèrent dans le domaine de la réalité.

— De la *pierre philosophale* au *radium*... ! (1)

Naples, *octobre* 1907.

F. ZINGAROPOLI.

(1) Nous n'oublierons pas de faire connaître le jugement de Prétoire dans cet intéressant procès. — N. de la R.



LES NOUVEAUX LIVRES

Docteur Paul Joire, **Traité de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique**, ses applications à la médecine, à l'éducation et à la psychologie, *avec quarante-quatre figures démonstratives* (Paris, Vigot frères, éd., 1908. — Prix : 4 fr.).

Les personnes désirant se faire de l'hypnotisme une idée tout à la fois théorique et pratique, synthétique et analytique, trouveront difficilement un ouvrage qui leur convienne mieux. En effet, bien que strictement scientifique et comprenant presque toute la matière qui concerne le phénomène hypnotique, M. le docteur P. Joire se tient à la portée de tout le monde, de façon que son livre s'adresse aussi bien au grand public qu'aux médecins. C'est ainsi que l'auteur s'étend d'abord à examiner les différents états hypnotiques : léthargie, catalepsie, somnambulisme ; il passe en revue les méthodes qu'on emploie pour faire tomber les sujets dans ces états, en facilitant ses indications par de nombreuses gravures; il envisage l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique, au point de vue thérapeutique, physiologique, etc.

En allant plus loin que la plupart des hypnologistes, le docteur Joire consacre quelques chapitres à ses expériences démontrant la réalité de la suggestion mentale. Enfin, par l'étude du « sthénomètre », il constate l'existence d'une force nouvelle, émanant de l'organisme humain.

Jean Filiatre, **Hypnotisme et Magnétisme**, somnambulisme, suggestion et télépathie, influence personnelle. (Bourbon-L'Archambault (Allier), Librairie Genest, éditeur. — Prix : 3 fr 75; édition de luxe, 5 fr.).

Le sujet traité dans cet ouvrage est le même que celui du livre précédent. Seulement, alors que le docteur Joire ne s'écarte de

l'orthodoxie scientifique que dans quelques questions, telles que celle de la suggestion mentale, M. J. Filiatre présente à côté de l'hypnotisme le magnétisme; il ne s'occupe pas uniquement de la suggestion mentale, mais aussi de la vision à distance et sans le secours des yeux, de l'extériorisation de la motricité, des phénomèmes télépathiques et médiumniques, de la lucidité, de la prescience, etc. Sans doute, une partie des faits et des théories innombrables qui se trouvent condensés dans cet ouvrage, ont besoin d'être mieux prouvés ou interprétés, mais leur recueil constitue un ensemble instructif et intéressant qui assure le succès de cet ouvrage. D'ailleurs, les phénomènes merveilleux ne sont acceptés par l'auteur qu'avec prudence, et M. Filiatre ne manque pas d'élever la voix en plus d'un endroit contre les illusions dont se bercent parfois les occultistes, les théosophes et les spirites.

ROBERT J. THOMPSON, **The Proofs of Life after Death.** (London, T. Werner Louric, Clifford's Inn.)

M. R. J. Thompson a réuni dans ce volume l'opinion d'un certain nombre de savants et penseurs éminents contemporains sur la question de l'au-delà. Cette tâche avait déjà été tentée par d'autres, sous une forme un peu différente, mais le recueil que nous présente M. R. J. Thompson n'est pas moins, sous plusieurs rapports, assez original, et surtout important comme un thermomètre de l'opinion de l'élite intellectuelle sur cette question, dont l'intérêt dépasse celui que peut présenter tout autre argument.

Parmi les hommes éminents qui ont répondu à l'appel de M. Thompson, en lui communiquant leur opinion, se trouvent être Crookes, Duclaux, Flammarion, Fouillée, W. James, Lombroso, Mendélieff, Lodge, Richet, Emerson, le cardinal Gibbons, Grasset, etc.

Le côté faible de l'ouvrage est la classification de savants, investigateurs psychiques, philosophes et spirites, dans laquelle l'auteur a divisé les personnages dont il nous a fait connaître l'avis. On ne comprend pas pourquoi M. Hudson, etc., sont des « savants », alors que les professeurs Lodge et Richet sont des *Psychical Researchers*, le docteur professeur Grasset un « philosophe », le professeur A.-R. Wallace un « spirite », et ainsi de suite.

C. FLAMMARION, **Lumen**, tradotto da M. G. PAOLUCCI, con prefazione di F. ZINGAROPOLI. (Rome, E. Voghera, édit. — 2 fr. 50).

Cette traduction de l'ouvrage bien connu de M. Flammarion, lequel a prodigué les trésors inépuisables de son beau style

imagé pour nous présenter des arguments profonds, élevés et scientifiques, est précédée d'une longue préface de M. F. Zingaropoli, dont nous publions dans ce même fascicule une intéressante plaidoirie. La Préface en question est, elle aussi, une plaidoirie intéressante et documentée en faveur du spiritualisme et même du spiritisme kardéciste.

Mme R. NOEGGERATH, **La Survie**. Préface de C. FLAMMARION. Nouvelle édition. (Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 1907. — 3 fr. 50).

Cette nouvelle édition de ce recueil de communications médiumniques, groupées et classées par la vénérable femme de lettres, contient un certain nombre de nouvelles pages qui, comme les anciennes, seront accueillies avec grand plaisir par les spirites, comme tout ce qui vient de leur « Bonne Maman ».

Docteur ANTOINE WYLM, **La Morale sexuelle**. (Paris, Félix Alcan, éd., 1907. — 5 fr.).

Cet ouvrage historique, anthropologique, social et philosophique d'un « psychiste » très estimé, qui a voulu, cette fois, se cacher sous un pseudonyme, contient des vues nouvelles, hardies et profondes sur cette troublante question de la morale sexuelle qui, comme tant d'autres choses, est en train de subir dans l'opinion publique des modifications si radicales par suite du raisonnement libre et des nouvelles données qui nous sont fournies par la science.

LEANDER EDMUND WHIPPLE, **Pratical Health**. (New York, The Metaphysical Publishing Co , 1907).

Ce livre, élégamment imprimé et relié, est l'un des meilleurs et des plus originaux ouvrages qui aient été publiés en ces derniers temps sur la question des fonctions psychiques dans la conservation de la santé. Quelques chapitres sont consacrés aux rapports de la transmission de la pensée avec le « magnétisme mental », à l'utilité de l'étude des sciences occultes, etc.



AU MILIEU DES REVUES

Un cas de « transfiguration partielle » ?

(*Revue de Psychopotence*, Paris, novembre 1907.)

Le docteur L. Demonchy vient de commencer la publication d'un périodique mensuel intitulé : *Revue de Psychopotence* (1), consacré à l'étude des phénomènes psychiques et des individus qui paraissent en être l'occasion. Dans sa première livraison M. Demonchy rapporte le fait suivant, qui rappelle celui que le docteur J. Maxwell a publié dans le numéro de janvier 1906 des *Annales des Sciences Psychiques,* sous le titre : « Un cas de transfiguration ».

« Deux parentes que nous désignerons sous les initiales suivantes, G. et R., non mariées, sérieuses, dignes de foi, et occupant toutes deux une situation enviable dans des professions libérales, habitent ensemble depuis que G. a perdu sa mère F., c'est-à-dire depuis près de dix ans.

« Auparavant les deux parentes vivaient séparées et, comme elles n'habitaient pas la même ville, R., la plus jeune des deux, n'a pas connu F., elle ne l'a jamais vue, point important à retenir pour apprécier le fait suivant.

« Un soir devant plusieurs personnes parmi lesquelles se trouve sa parente, R. tombe dans un état spécial auquel les assistants donnèrent le nom de « transe », parce qu'ils ne connaissaient pas d'autre terme et que, tout à la surprise causée par l'étrangeté du phénomène, ils s'en contentèrent.

(1) On dit « Omnipotence » dans le sens de « Toute-puissance », écrit M. Demonchy; pourquoi ne dirait-on pas « Psychopotence » pour signifier « Pouvoir ou Force Psychique » ?



« Les témoins de ce fait déclarent, de la meilleure foi du monde, que, dans cet état, R. reproduisit la voix, les gestes, les jeux de physionomie de F., que, chose curieuse, ses yeux changèrent de couleur, que, naturellement bruns, ils devinrent bleus, teinte des yeux de F.

« Ce fut la seule fois que R. présenta un pareil phénomène.

« Il est regrettable que ce cas ne se soit pas produit devant une personne compétente capable de le dénommer exactement; mais, laissant de côté le mot « transe » et les reproductions imitatives de la mimique, s'il est vrai que les témoins de la scène n'ont pas été l'objet d'une illusion, le changement de la couleur des yeux est en lui-même remarquable.

« La première objection, si simple, qu'elle se présente d'elle-même à l'esprit, est que les assistants, au lieu de voir réellement, ont cru voir; qu'ils ont vu ce qu'ils désiraient voir. Or ce sont des gens très sérieux, ayant l'habitude de raisonner, et qui répondent qu'il n'y a pour eux aucun doute; ils n'ont pas cru voir, ils ont réellement vu. Du reste, disent-ils, ils n'ont pas pu prévoir ce qu'ils ont vu, ils ne s'y attendaient pas; leur étonnement est la garantie de leur bonne foi. »



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Recherches de l'eau souterraine par la baguette divinatoire dans la Pouille.

Nous avons parlé, dans notre fascicule de mai dernier, d'un gentilhomme italien, le baron avocat Philibert Bianco, qui avait soulevé beaucoup d'intérêt dans son pays par ses facultés remarquables de rabdomancien. Par suite des discussions auxquelles donnèrent lieu les expériences faites alors en Lombardie, un journal de Milan, le *Corriere della sera*, imagina d'organiser une série d'expériences sur le problème si important de la rabdomancie, et il choisit comme sujet le baron Bianco, comme champ d'action la Pouille. Cette région de l'Italie méridionale, l'Apulia des Romains, a été choisie surtout parce qu'elle est affligée par le manque d'eau, à tel point que le Parlement italien a dû s'occuper dernièrement des projets d'irrigation de ses vastes territoires — projets qui nécessitent des dépenses de centaines de millions et n'atteindront peut-être pas entièrement le but proposé. Ceci, bien que la terre cache des trésors d'eaux, qui s'écoulent par des voies souterraines vers la mer.

Les expériences à faire dans cette contrée, si différente du restant de la Péninsule, devaient être organisées de manière à bien éclaircir le phénomène du mouvement de la baguette divinatoire, en écartant toute possibilité d'influences étrangères ou de suggestion.

M. Bianco était accompagné et dirigé par le professeur Paul Vinassa de Regny, qui a acquis une compétence spéciale dans ces recherches, bien qu'il y apporte une note un peu personnelle, paraissant avoir peu subi l'influence des études, pour ainsi dire classiques, du professeur Barrett et autres savants contemporains sur cet argument.

M. de Regny connaissait la Pouille dans ses particularités

géologiques, mais n'avait jamais été au delà de Bari ; le baron Bianco l'ignorait entièrement. Ce système d'expériences avait été rendu possible par les recherches géologiques du professeur Cosme de Giorgi, de Lecce, qui a accumulé, depuis plusieurs années, une grande quantité d'indications sur l'hydrologie souterraine de la province de Lecce — indications encore inédites, et que M. de Regny ignorait complètement. Il tenait d'ailleurs à se maintenir dans cette ignorance absolue afin que, dans le cas où les expériences auraient réussi, on ne pût pas dire que sa présence par suggestion avait influé sur le rabdomancien. Il demanda au professeur de Giorgi de lui conseiller quelques excursions aux alentours de Lecce, en lui indiquant seulement les localités où ils auraient dû s'arrêter, mais sans lui dire où se trouvait l'eau, et encore moins la profondeur de la couche liquide. Le baron Bianco, que M. de Regny voyait pour la première fois, n'arriva à Lecce que lorsque celui-ci eut ainsi organisé les expériences. Le professeur de Regny, dans un article qu'il a publié dans le *Corriere della sera* du 25 août, dit que le baron Bianco est un gentilhomme très sympathique, fort et robuste, très bien équilibré, parfaitement normal ; seulement, après les expériences, ses pulsations montent de 80 à 125 environ.

Les recherches commencèrent aussitôt aux alentours de Lecce, riches en eau souterraine. On obtint toujours le mouvement de la baguette.

M. Bianco se sert d'une forme de baguette différente de celle classique en forme d'Y, que l'on tient horizontalement, par ses deux bifurcations, avec les mains ; il prend une baguette droite, longue de quelques 70 centimètres, et la saisit en tenant habituellement le dos de sa main tourné vers la terre ; ensuite, avec un genou, il courbe la baguette, qui est verte et flexible, de manière à lui donner la forme d'un Ω. Il approche alors ses poings fermés de ses jambes, de façon qu'ils se trouvent en contact avec elles, un peu au-dessus du genou. Si la baguette est horizontale, elle se soulève lorsque le mouvement survient ; si on la tient un peu inclinée vers le bas, on obtient un mouvement opposé.

Une fois qu'on eut constaté que la baguette se mouvait très fréquemment, à la grande surprise du baron Bianco, qui s'était imaginé que toute la Pouille n'était qu'un désert pierreux sans une goutte d'eau, il importait de déterminer la profondeur des couches liquides. Il paraît que le baron Bianco est ainsi parvenu à déterminer déjà la profondeur de plusieurs puits ; sa baguette s'élevait alors autant de fois qu'il y avait d'unités de 3 mètres de profondeur. Cependant, quelques personnes se trouvaient alors avec lui, qui connaissaient non seulement la profondeur des

puits en question, mais aussi la particularité du coefficient 3 par lequel il fallait multiplier les soulèvements de la baguette pour obtenir le nombre de mètres de profondeur. On peut donc supposer qu'il s'agissait là de cas de suggestion mentale. D'ailleurs, le coefficient change pour les différents rabdomanciens ; pour chacun de ceux-ci, il change aussi selon la matière recherchée : eau, pétrole, etc. Comme les premières expériences pour établir la profondeur des couches d'eau n'avaient pas réussi, on essaya de changer le coefficient, mais les résultats ne furent pas meilleurs. Pourtant, étant donnée la nature lithologique du sous-sol des alentours de Lecce, l'eau ne peut se trouver qu'en une seule couche, à une profondeur variable, près des calcaires compacts ; donc, pas de confusion possible entre une couche et l'autre.

Les expériences pour établir la profondeur de l'eau souterraine ne réussirent donc pas. Il importe néanmoins de remarquer une circonstance. En plusieurs localités, le baron Bianco et le professeur de Regny (qui est lui-même rabdomancien) firent des expériences sans jamais se communiquer pour le moment les résultats. Leur surprise fut grande lorsque, les expériences une fois terminées, il résulta que les nombres des soulèvements de la baguette se correspondaient presque exactement ; seulement, ceux obtenus par M. de Regny étaient un, ou tout au plus deux de plus, sur un total de treize à seize. Ce fait mérite d'être étudié. En effet, si le nombre des soulèvements ne peut pas se rapporter directement à l'indication de la profondeur, il paraît du moins être en rapport avec quelque autre phénomène.

Lorsque tout espoir de réussite dans la recherche de la profondeur dut être abandonné, il ne restait aux expérimentateurs qu'à confirmer par d'autres preuves le rapport du mouvement de la baguette avec l'eau souterraine. Cette seconde série d'expériences était bien plus difficile, puisqu'il fallait quitter la région autour de Lecce et rechercher les calcaires argileux avec hydrologie à type classique, c'est-à-dire avec les eaux limitées aux crevasses du roc. Mais si la baguette avait tourné sur ce terrain calcaire, comment pourrait-on creuser un puits pour voir si l'eau s'y trouvait réellement ? Le problème était compliqué, mais non pas insoluble. En effet, les alentours d'Otrente se prêtaient fort bien à cette expérience, à cause des calcaires argileux qu'on y rencontre à pic sur la mer, et des sources d'eau douce qui se jettent dans la mer, en plusieurs endroits sous la surface de l'eau salée.

Nos expérimentateurs allèrent donc à Otrente, où ils firent tant de recherches, qu'ils soulevèrent les soupçons des autorités maritimes qui demandèrent à examiner leurs papiers !

Les résultats des expériences d'Otrente, de l'avis du professeur de Regny, semblèrent confirmer toujours davantage un rapport entre les eaux souterraines et le mouvement de la baguette. Tant que les rabdomanciens restèrent sur le terrain argileux avec des eaux fréatiques répandues, on eut toujours le mouvement de la baguette, mais à un certain moment, à la grande surprise du baron Bianco, les mouvements cessèrent tout à fait. On répéta l'expérience en un grand nombre d'endroits, et toujours avec des résultats identiques. La cessation des mouvements correspondait d'une manière exacte aux limites géologiques avec le calcaire argileux. Seulement, à un certain point dans une plaine calcaire argileuse, les mouvements de la baguette recommencèrent avec force. On était sur la côte de la mer, à 40 mètres environ de hauteur, et on ne tarda pas à découvrir une source sous-marine qui correspondait au point où le mouvement avait eu lieu.

Dans le but d'écarter toute influence essentielle de la part de M. de Regny, géologue de profession, le baron Bianco opéra ensuite tout seul pendant une journée entière. Des dix-sept expériences qu'il fit ainsi, quinze correspondaient parfaitement à la nature géologique et hydrologique du terrain ; il n'y en avait que deux de douteuses, mais non pas négatives.

Dans leur ensemble, ces expériences dans la Pouille n'ont pourtant pas donné tous les résultats que les rabdomanciens espéraient, et qui auraient pu avoir une importance économique immense. Mais elles ont prouvé quand même, au dire du professeur de Regny, la grande probabilité, presque la certitude, des rapports entre les mouvements de la baguette et la présence de l'eau souterraine.

La leçon du professeur L. Bianchi sur le spiritisme.

Voici un résumé de la leçon que le docteur Léonard Bianchi, professeur de psychiatrie à l'Université de Naples, dernièrement ministre de l'Instruction publique en Italie, a tenu sur le « spiritisme », et dont nous avons déjà dit quelques mots dans un de nos précédents numéros :

« Lorsqu'il y a vingt-trois ans, je m'occupai pour la première fois du problème du spiritisme, j'exprimai l'opinion qu'il était en étroit rapport avec l'hystérie, opinion qui fut aussi manifestée par Gille de la Tourette.

« Je pensais que les énergies de la nature étaient beaucoup plus nombreuses que celles que nous connaissions, et que leurs ma-

nifestations pouvaient être plus variées et nombreuses que celles qui tombent sous nos sens.

« Je déduisais cette conjecture, beaucoup plus que de l'hypothèse de ce fait que, dans l'état hypnotique, quelques sujets sont à même de donner des manifestations surprenantes, que l'on cherche en vain de reproduire en des conditions normales. En répétant l'expérience de Feré, je remarquai qu'en approchant ou en appliquant l'aimant à la nuque ou à l'occiput d'un sujet hypnotisé, on produisait un profond changement dans son orientation intellectuelle et émotive, et à ces conditions de choses venait s'associer un changement dans la fonctionnalité du cerveau, révélé par l'agitation de l'aiguille galvanométrique mise à distance en rapport avec la tête de l'hypnotisé.

« Dans un autre sujet très délicat, j'eus un phénomène que je n'ai pas cru devoir publier parce que je n'ai pas réussi à l'obtenir chez d'autres sujets. En approchant pendant l'état hypnoptique un aimant de la nuque du sujet, et en invitant le sujet à diriger un doigt vers l'aiguille magnétique, celle-ci subissait de légères oscillations. Je remarquai en outre que le médium, lorsqu'il commençait ses expériences (et ceci dans l'année 1886), entrait dans des conditions spéciales qui me parurent ressembler à certaines phases d'hystérisme et d'hypnotisme. C'est ainsi qu'apparaissait la relation des phénomènes spirites avec l'hypnotisme et l'hystérisme.

« On sait en outre qu'une jeune fille, durant la convulsion hystérique, peut développer une force mécanique de beaucoup supérieure à celle qu'elle possède en des conditions normales, sans éprouver toutefois aucune sensation de fatigue; c'est-à-dire qu'il se produit un état particulier des centres nerveux durant lequel on peut extrinséquer une quantité de force mécanique très supérieure à celle dont est capable le même individu à son état normal. Il y a donc une transformation de l'énergie nerveuse en force mécanique. Plusieurs phénomènes spirites, examinés par des hommes de science, paraissent moins merveilleux que ce qu'ils semblaient auparavant. Mon opinion, manifestée il y a plus de vingt ans, a subi naturellement d'importantes modifications, à la suite des découvertes récentes qui ont de beaucoup augmenté le patrimoine de la science.

« Les rayons X, dont on n'avait alors aucune idée, qui permettent de photographier les objets à travers des diaphragmes absolument impénétrables à la lumière ordinaire; les rayons N qui, selon Charpentier, exercent une grande influence sur les centres nerveux, augmentent l'activité des muscles et des nerfs, et sont produits à leur tour par les contractions musculaires et l'activité



nerveuse, sont des formes d'énergie qui ouvrent de nouveaux champs de recherches et des voies plus aptes à l'interprétation d'au moins quelques-uns des obscurs phénomènes spirites.

« Le fait que les rayons N augmentent le pouvoir magnétique de l'aimant, et le dégagement, à distance des nerfs en activité, d'une énergie spéciale, nous éclairent par exemple sur les perceptions, d'une finesse parfois merveilleuse, d'une hystérique qui perçoit des stimuli qui, par leur distance ou leur intensité, restent éloignés du degré des perceptions de la généralité des hommes. Je me souviens d'une jeune fille aveugle et paralytique qui entendit un jour de sa chambre la musique jouée par certaines de ses cousines, à deux kilomètres environ de distance. Je ne suis plus étonné des phénomènes à distance depuis la découverte de la transmissibilité à distance, sans fil, des ondes électriques (ondes de Herz).

« Le système nerveux est la manifestation la plus complexe de la matière vivante, et le cerveau est, de tous les organes, celui dont nous ne saurions désigner les limites de l'évolution.

« En suivant l'histoire évolutive du système nerveux, on peut en tirer la conviction qu'il est l'organe de la conscience cosmique, et qu'il résume toutes les énergies de la matière connue jusqu'à présent. La loi de la transformation des forces est applicable à la vie du système nerveux, en ce sens qu'il transforme les énergies de la nature, les spiritualise, et s'extrinsèque, d'autre façon que par la pensée, avec toutes les autres manifestations de l'énergie cosmique. Si les phénomènes appelés spirites ne peuvent encore être soumis au rigoureux contrôle de l'expérience, cela ne nous donne pas le droit de nier leur existence. Avant et après, la science trouvera les moyens et imaginera les méthodes aptes à surprendre ces manifestations si singulières qui ont exhalté la fantaisie de quelques-uns et suscité une curiosité si légitime et tant de polémiques.

« Le savant ne peut pas être un croyant ; sa raison d'être consiste en son fort pouvoir critique et dans son art de s'entourer de toutes les précautions qu'une recherche scientifique demande. Définir les conditions d'un phénomène, son origine et le mécanisme par lequel il se produit : voilà le devoir du chercheur. Ces conditions, dans l'étude des phénomènes spirites, n'ont pas encore été réalisées, bien que quelques personnalités éminentes de la science aient tenté de venir à bout de la vérité. Nous savons pour l'instant que la nature possède des formes d'énergies qui nous sont encore inconnues ; que les dernières découvertes des rayons X, des rayons N, du radium et des ondes de Herz ont rendu plus vraisemblables que par le passé les phénomènes appelés spirites ; et que les sujets médiumniques se trouvent en

des conditions particulières qui favorisent le dégagement d'énergies, jusqu'à présent latentes, du système nerveux. Si pourtant cette opinion était une conjecture plutôt qu'une hypothèse, un substratum de faits est là pour la justifier.

« Naguère, on était défiant aussi envers les phénomènes télépathiques, mais, après la découverte des ondes de Herz, on ne trouve plus invraisemblable le récit d'une mère qui rêve, par une nuit lugubre, que, dans la suprême angoisse d'un naufrage sur l'Océan, son fils envoyait sa dernière pensée à sa mère qui concentrait en lui ses pauvres espérances et les joies bien rares de sa vie.

« Qui pourrait aujourd'hui se refuser rigoureusement à accepter l'hypothèse que les cerveaux syntoniques s'entendent à distance ? »

Le professeur Bianchi, au cours de cette intéressante leçon, a été vivement applaudi ; à la fin il fut salué par une salve d'applaudissements qui dura plusieurs minutes. Les étudiants, pour lui prouver leur admiration et leur affection, présentèrent au Maître une gerbe de fleurs et un album artistique.

La mort du professeur B. P. Hasdeu.

Le 8 septembre dernier (nouveau style), est mort à Campina (Roumanie) le professeur Bodgan P. Hasdeu, ex-ministre de l'Instruction publique de Roumanie. C'était non pas uniquement un « psychiste », mais un spirite ardent et convaincu. Il s'était déjà beaucoup distingué comme poète, historien et philologue, comme patriote et homme politique, quand, en 1888, il fut frappé par le malheur; il perdit sa fille unique, fauchée à l'âge de 16 ans par la tuberculose. Mlle Julie Hasdeu était d'une précocité prodigieuse, intelligence et sensibilité exceptionnelles, qui remplissaient son père de joie et de fierté. Cette perte provoqua une orientation nouvelle, étrange et décisive, dans l'esprit d'Hasdeu, qui a lui-même expliqué génialement son initiation au spiritisme dans le prologue de *Sic cogito*, son seul ouvrage spirite.

« Il s'était écoulé six mois depuis la mort de ma fille. C'était en mars (1889); l'hiver était parti; le printemps se faisait encore attendre. Un soir humide et maussade, j'étais assis seul à ma table de travail. Devant moi, comme de coutume, il y avait une rame de papier et plusieurs crayons.

« Comment ? Je ne sais, je ne sais, je ne sais; mais, sans le savoir, ma main prit un crayon et en appuya la pointe sur le papier qui luisait.

« Je commençai à sentir à ma tempe gauche des coups brefs et profonds, exactement comme si on y avait introduit un appareil télégraphique.

« Tout à coup ma main se mit en mouvement sans arrêt. Cinq minutes tout au plus. Quand mon bras s'arrêta et que le crayon s'échappa de mes doigts, je me crus réveillé du sommeil, bien que je fusse certain de ne m'être pas endormi. Je jetai un regard sur le papier et j'y lus sans aucune difficulté :

« *Je suis heureuse ; je t'aime, nous nous reverrons; cela doit te suffire.*

«Julie Hasdeu (1).

« C'était écrit et signé de la propre écriture de ma fille. »

Tout l'ouvrage *Sic cogito* sert à expliquer cet événement, le premier de toute une série de communications spirites qui devait s'établir entre l'esprit de Julie Hasdeu, de « Lilica », comme la nommait son pauvre père, et l'intelligence extrêmement tendue et suggestionnable de Hasdeu lui-même.

Les communications médiumniques eurent depuis lors une influence même sur les travaux littéraires de Hasdeu. Dans un article sur ce dernier, publié dans le *Mercure de France*, 16 novembre dernier, M. M. Craiovan reproduit le fac-similé de quelques lignes d'écriture automatique obtenue par Hasdeu dans une séance de spiritisme qui eut lieu chez lui, le 13 novembre 1890, et à laquelle prirent part le docteur S. Steiner, les professeurs Bonifatiu Florescu et Th. Sperantia, le chevalier de Suzzara, consul général austro-hongrois, enfin V. Cosmovici, qui servit de médium. Tout à coup, Hasdeu reçut une communication russe censée venir de son père et dont voici le contenu : « En qualité de dernier descendant de la famille, tu dois continuer le trésor de la langue moldave : *Etymologicum magnum Romaniæ.* » Ce document automatique eut toujours pour Hasdeu la valeur d'une véritable révélation : il lui prouvait la réalité des inspirations que subissait sa vie mentale. Il a rapporté longuement, et non sans un certain esprit critique, les motifs qui le portaient à croire au caractère spiritique de cette révélation. D'ailleurs, il avait déjà été frappé par cette idée de Louis Figuier, que les artistes, écrivains, penseurs, après avoir subi la perte d'un être aimé, sentent s'augmenter leurs facultés, leurs inspirations et leur talent. Il semblerait que les aptitudes intellectuelles de la personne morte viennent s'ajouter et enrichir leur génie. — En tout cas, cette communication médiumnique valut à la Roumanie un ouvrage philologique qui, tout en étant resté

(1) Communication en français dans le texte.

inachevé, est certainement l'un des trésors les plus précieux de sa langue.

Un jour que les railleries niaises atteignaient son spiritisme, « seule religion expérimentale » possible selon lui, Hasdeu se crut obligé de démontrer sa bonne foi. « En histoire, écrivit-il, en philologie, dans toutes les sphères de la connaissance, j'ai toujours été *sceptique*, repoussant l'autoritarisme d'en haut et la popularité d'en bas, et me frayant, partout seul, par mes propres recherches, en allant à la source de tout, une voie nouvelle, bonne ou mauvaise, telle que je l'entendais, mais d'un cœur pur, sans crainte de personne, sans utilité personnelle, sans flatterie, sans réclame. (*Sic cogito*, chap. I.)

Bodgan Hasdeu était né en 1836 à Cristinesti, près de Hotin, en Bessarabie, contrée moldave aujourd'hui complètement annexée à la Russie.

Société Universelle d'Études Psychiques.

Assemblée générale du 16 novembre.

Une assemblée générale de la Société a eu lieu le 16 novembre, dans les locaux du Concours Médical de Paris, sous la présidence du président à vie, M. le docteur P. Joire.

On s'occupa d'abord des démissions présentées par quelques membres du Bureau Central, et un vif débat s'est engagé au sujet des causes qui avaient provoqué ces démissions. On approuva une motion selon laquelle les membres démissionnaires du Bureau Central et des bureaux de Section doivent rester, et restent de droit, en fonction pour l'expédition des affaires courantes, jusqu'au moment de l'élection de leurs successeurs.

On décida ensuite qu'on procéderait au renouvellement du Bureau Central tout entier. Ont été élus : Vice-Présidents : M. le docteur Le Menant des Chesnais ; M. le docteur Edmond Allain ; M. le docteur Demonchy, Directeur de la *Revue de Psychopotence* ; Secrétaire Général, M. César de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques* ; Secrétaire adjoint, M. Dhuique, licencié ès lettres, chimiste ; Trésorier Général, M. Douchez.

Sont reçus membres de la Société : Mmes Garnier, Dhuique, Mayer, doctoresse Angélique Panayotaton, Delebecque, Brun, et MM. le docteur Mignon, Garnier, Dewailly, Quentin.

Le Bureau Central est chargé par l'Assemblée de s'occuper au plus tôt, d'accord avec le Bureau de la Section de Paris, du local devant servir de siège à la Société et à la Section de Paris.

La réunion se termine par la communication faite par M. le docteur Joire et M. de Vesme de quelques photographies qui présenteraient des particularités médiumniques, si les faits allégués été bien constatés.

Le Président : Docteur JOIRE.

Le Secrétaire Général : C. DE VESME.

Assemblée de la Section de Paris, 27 novembre

Après une courte discussion, dans laquelle M. Blier et le docteur Rabier ont exposé les raisons qui déterminent leur retraite des charges respectives de vice-président et secrétaire général, l'Assemblée leur exprime ses remerciements pour leur œuvre dévouée en faveur de la Section de Paris.

On procède ensuite à l'élection du nouveau bureau. Plusieurs assistants sont d'avis que, pour éviter tout conflit éventuel entre le Bureau central et celui de la Section de Paris, il convient que les deux bureaux soient autant que possible composés des mêmes personnes. L'Assemblée adopte ce point de vue, et le bureau de la Section reste ainsi composé : Président, M. le docteur Le Menant des Chesnais ; vice-présidents : M. le docteur Edmond Allais et M. le docteur Demonchy ; secrétaire, M. C. de Vesme ; secrétaire adjoint, M. Dhuique ; trésorier, M. Archat ; archiviste-bibliothécaire, Mme Monroc.

On aborde alors la question du siège de la Société et on finit par charger le Bureau d'examiner quelques nouvelles propositions qui ont été faites au cours de la discussion, de façon à ce que la Société puisse disposer de son local pour les premiers jours de janvier.

Le président parle alors d'un projet de petites conférences dans lesquelles certains membres analyseraient les derniers livres et articles métapsychiques parus ; le secrétaire expose son projet de « Revues-Conférences » qu'il se propose de mettre en exécution au plus tôt.

Le Président : Docteur DES CHESNAIS.

Le Secrétaire général : C. DE VESME.

La SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES a pour but l'étude scientifique des phénomènes psychiques.

La Société étudie ces phénomènes : 1° en provoquant leur observation par ses membres réunis en Commission d'Etudes ; 2° par des expériences faites par ses membres réunis en groupes.



Des sections annexes de la Société fonctionnent dans différentes villes de France et de l'étranger. Ces sections, étant autonomes, fixent la cotisation annuelle de leurs membres. La cotisation des membres de la section de Paris pour 1908 est de 10 francs. Les femmes mariées, les jeunes gens non établis, venant à la suite de leur mari ou de leur chef de famille payant cotisation entière, ne versent qu'une demi-cotisation dans la Section de Paris.

Les membres actifs qui n'appartiennent à aucune Section paient une cotisation annuelle de 5 francs. Les membres honoraires, une cotisation annuelle de 20 francs. Un don de 1000 francs donne droit au titre de membre fondateur.

Les Annales des Sciences Psychiques sont le Bulletin officiel de la Société.

Les membres honoraires ont droit de recevoir gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* et l'*Echo du Merveilleux*, dont les Administrations accordent **une réduction de 4 francs** à tout membre qui désire s'abonner personnellement à ces Revues.

Président du Bureau central : M. le docteur Paul Joire, 42, rue Gambetta, Lille. — Secrétaire général : M. C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris.

Président de la Section de Paris : M. le docteur Le Menant des Chesnais, 32, rue Jouffroy, Paris. — Secrétaire : M. C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris.

Le Gérant : Drouard.

26-11-07. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

17me Année — Décembre 1907 — N° 12

Les " Annales des Sciences Psychiques " seront dorénavant une Revue illustrée bi-mensuelle

A partir de janvier 1908, les **Annales des Sciences Psychiques** subiront une transformation qui rencontrera certainement un accueil sympathique de la part des lecteurs. Elles deviendront une publication illustrée proprement dite, et, dans ce but, elles augmenteront leur format, afin de pouvoir recevoir dans leur texte même de nombreuses gravures.

Il importe de bien remarquer qu'il ne s'agit aucunement de sacrifier à l'agréable le caractère scientifique qui est la raison d'être de notre Revue. Mais la photographie a pris, depuis quelque temps, une telle importance documentaire, surtout dans les recherches médiumniques ; les dessins d'appareils, les plans, les diagrammes de tracés autographiques jouent un rôle si prépondérant dans la plupart de ces expériences, qu'après avoir lutté longuement contre les difficultés techniques provenant des proportions restreintes de notre format, de la qualité du papier, etc., obligés que nous étions de supprimer un grand nombre de figures utiles ou simplement intéressantes, ou de les publier hors texte, nous nous sommes

décidés à la réforme radicale que nous venons d'annoncer.

En tout cas, il est évident que cette innovation hardie, introduite pour la première fois dans la presse psychique, ne peut qu'augmenter l'attrait des **Annales des Sciences Psychiques,** d'autant plus qu'elle nous permettra de présenter sans cesse à nos lecteurs, en même temps que des documents scientifiques, aussi des portraits, des vues, des reproductions de vieilles images, etc., qui ne manqueront pas d'intéresser le public et de mieux arrêter son attention sur les sujets traités dans la Revue.

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraîtront dorénavant tous les quinze jours, afin de renseigner plus rapidement nos lecteurs sur le mouvement psychique du monde entier; nous nous proposons en effet de donner un grand essor à notre service d'informations, ainsi qu'aux rubriques contenant les analyses des Revues et des nouveaux livres, en limitant la longueur des articles, hormis dans des cas exceptionnels. Pour les articles qui devront nécessairement occuper plus d'une livraison, les lecteurs ne seront pas obligés, en tout cas, d'en attendre la continuation pendant un mois.

Le prix de l'abonnement ne subira aucune variation ; celui du fascicule sera de 0 fr. 65.

Le nombre des pages ne sera pas le même dans chaque livraison, mais la quantité des matières publiées au cours de l'année dépassera celle qui était contenue dans les douze fascicules actuels.

Les guérisons de Lourdes et les phénomènes métapsychiques

Parmi tous les prodiges du métapsychisme, il est difficile de comprendre comment les guérisons miraculeuses n'ont pas été les plus étudiées. Comparés aux autres, ces « miracles » n'offrent-ils pas pour l'étude des avantages énormes et nombreux ? N'est-il pas vrai d'abord que chaque jour de plus en plus nous estimons notre santé comme le plus précieux des biens ? C'est même de l'exagération de ce sentiment que finissent par naître certaines théories destructrices qui donnent à penser que nous sommes peut-être arrivés à une de ces époques où l'exagération de la valeur attachée à la vie et l'amollissement des mœurs font naître tous les germes de décadence. Comment s'expliquer que nous soyons à la fois si attachés à la vie et si indifférents à la question de savoir si oui ou non certaines résurrections ont eu lieu? Il y aura l'année prochaine un demi-siècle que les miracles de Lourdes ont commencé à se produire, et nous ne savons pas encore à quoi nous en tenir sur ces guérisons prodigieuses. C'est pourtant au grand jour, en plein air, que les faits se produisent.

Là bas point de cabinet médianimique obscur. Pas de petit comité. La foule est admise à constater. Combien de fois les sceptiques malins n'ont-ils pas dit : « Moi, pour croire à un miracle, je demande qu'il ait lieu à midi sur la place de la Bourse ! » Mais, ô hommes intelligents, vous avez été servis ! et vous ne croyez toujours pas. C'est devant

des centaines de témoins, parmi lesquels un grand nombre de très compétents, que les choses se passent. Aussi bien que la fâcheuse obscurité des séances spiritiques, la fâcheuse fugacité du phénomène ici n'a pas lieu. Si le mieux disposé des psychistes peut, le lendemain de la séance, douter de ses propres sensations, tellement elles ont été rapides et difficiles à contrôler, ici le miracle est permanent. L'état dans lequel le malade était auparavant, vous pouvez vous le faire décrire par de nombreux témoins ! Et l'état dans lequel il est maintenant, vous pouvez le constater en plein jour.

Malgré ces inestimables avantages offerts à l'observateur, comment se fait-il que depuis cinquante ans, aucun progrès n'ait été fait ? Je n'ai pas la prétention de le dire. Et il me paraît plus intéressant, pour commencer, de chercher à bien faire comprendre au lecteur comment le plus grand des psychistes, MYERS, a envisagé la question. Je me permettrai ensuite de dire sur quels points je me sépare de lui. Malheureusement, pour arriver complètement à bien rendre toute la pensée de Myers, il me faudrait beaucoup plus de place et de temps que je n'en ai maintenant. Je prie que l'on me pardonne l'insuffisance de mon exposé, mais il pourra peut-être réveiller l'attention sur un des plus passionnants sujets qui puissent se présenter au psychologue.

C'est en 1893 que F. MYERS et son frère le docteur A. T. MYERS ont fait paraître leur première étude intitulée *Mind-cure, Faith-cure and the miracles of Lourdes*, réunissant ainsi trois mouvements semblables comptant chacun des milliers d'adhérents et des centaines de guérisons inexplicables. Je ne puis dire ici que quelques mots des deux premiers, bien qu'ils aient peut-être autant d'importance que le troisième, mais nous ne pouvons malheureusement être aussi bien documentés sur l'Amérique que sur Lourdes.

Mind-cure veut dire « guérison par l'esprit ». La doctrine est plus connue sous le nom de « Science chrétienne ». Elle enseigne que la matière n'existe pas, non plus que le mal : le malade guérira toujours s'il a la conviction qu'il est un pur esprit, qu'aucun trouble physique, aucune douleur ne peut atteindre. Les partisans de la *Faith cure* (guérison par la foi) enseignent que la douleur et la maladie, quoiqu'exis-

tant en partie, peuvent être écartées par un acte de foi dans le pouvoir Divin, par la Prière.

Mais, avant d'entrer dans aucune considération théorique, voyons un peu quels sont les faits dus à des témoins que Myers considère comme tout à fait dignes de confiance.

Il s'agit d'abord d'un Américain, très opposé aux idées spirites, mais s'intéressant profondément aux phénomènes psychiques. En 1867, sa petite fille, âgée de 3 ans, était gravement malade. Le docteur, deux fois, avoua au père qu'il n'avait plus d'espoir de la sauver.

Par une impulsion soudaine j'établis dans mon esprit la certitude qu'elle se rétablirait et je la fis envelopper dans des couvertures mouillées. Aussitôt à partir de ce moment une amélioration se produisit et en peu de temps elle fut guérie. En 1871 mon fils, qui avait alors 15 ans, était épuisé par des vomissements incoercibles. Le médecin éminent qui le soignait était venu le voir six fois dans la même journée et semblait désespéré. Le soir le malade m'assura que le lendemain, à 5 heures du matin, il serait bien portant. Dans la nuit, paraissant délirer, il parla d'une source voisine où il aimait beaucoup aller. A 5 heures le domestique, sur son ordre, apporta de l'eau de cette source. Le jeune homme entendit avec joie le tic-tac des morceaux de glace contre les verres, il s'éveilla tout à fait, but les deux verres et fut rétabli aussitôt et définitivement.

Vers 1880 ma fille, âgée de 15 ans, eut le pied écrasé par un lourd marteau. Le spécialiste qui la soignait ayant installé autour du pied de nouvelles éclisses lui dit qu'elle ne pourrait se passer de béquilles que dans 9 ou 10 mois. En sortant de chez lui, ma femme se souvint qu'elle avait entendu parler d'une femme médecin, Mme X..., qui avait guéri beaucoup d'entorses, et elle conduisit sa fille chez elle. Quelques passes suffirent, et la jeune fille se mit à danser autour de la chambre, sans plus rien ressentir, et il n'y eut pas de rechute. Elle ne pouvait jusqu'à ce moment s'appuyer même légèrement sur ce pied sans ressentir une douleur intolérable. Ce ne fut que longtemps après que nous apprîmes que Mme X... était une « spirite » qui obtenait des guérisons, grâce à un esprit qui, bien entendu, s'appelait « Le grand Indien ». De sa bonté, cependant, et de sa sincérité, il était impossible de douter. Peu après un de mes neveux, qui avait environ 11 ans, et habitait chez moi à cette époque, se luxa le pied en jouant et continua de s'en servir, jusqu'à ce qu'enfin il fût forcé de se coucher. Le pied devint tellement enflé et sensible que, pour

faire quelques pas autour de lui, il souffrait terriblement. Se rappelant la guérison de sa cousine, ses parents l'envoyèrent chez Mme X... Le jeune garçon fut très effrayé à l'idée de cette visite, et il *n'avait aucune confiance;* cependant, *au bout de dix minutes* de manipulation, la douleur disparut absolument et il marcha autour de la chambre ; tout ce qu'il sentit ce fut seulement pendant quelque temps un peu de faiblesse. Il n'y eut pas de retour du mal (1).

5e cas. — La femme de mon plus jeune frère avait une maladie de la circulation dans la jambe qui, depuis un an, la rendait incapable de se tenir debout ou de remuer cette jambe. Un jour son médecin, après un nouvel examen, déclara qu'il ne fallait certainement pas qu'elle espérât marcher avant une année encore. Elle éprouva aussitôt une violente contrariété, à laquelle succéda un sentiment tout opposé d'espoir et dit : « J'aurai confiance en Dieu et je marcherai. » Elle se leva, s'habilla, comme elle ne l'avait pas fait depuis 12 mois, et se mit à marcher, et depuis six ans il n'y a pas eu de rechute. Son médecin dit qu'il n'a jamais vu un cas semblable etqu'il n'en soupçonne pas l'explication.

6e cas. — Une dame bien connue et d'une instruction très remarquable m'a dit que depuis son enfance elle était affligée d'une malformation des côtes qui la rendait contrefaite. Elle fit la connaissance d'un médecin fort expérimenté et qui se croyait autorisé à agir quelquefois sous l'inspiration (mot à mot sur les injonctions) de l'Epître de James (?). Un jour il pria pour elle et l'oignit d'huile. Peu après étant en voiture elle entendit un bruit qu'elle supposa produit par un mouvement des os de son thorax et s'aperçut que ses côtes avaient pris leur position normale. Le changement fut si grand qu'il fallut refaire complètement les vêtements. J'aurais hésité à citer ce cas si je n'avais depuis longtemps et intimement connu cette dame et si je n'avais été depuis 20 ans l'ami du médecin.

Le septième cas me paraît être un cas assez ordinaire d'auto-suggestion. Le huitième n'est positivement pas probant. Le neuvième est attribué à la « Science chrétienne » et serait fort intéressant si la dame qui le communique à Myers avait pu réunir des attestations plus complètes pour l'établir solidement. Car il s'agit d'une guérison de malformation du pied et de la jambe telle qu'elle a produit une élon-

(1) Il n'est pas rare de voir le massage donner des résultats analogues. Docteur D...



gation de deux pouces du membre. On sait combien, en ce cas, l'enquête médicale devrait être minutieuse. Remarquons seulement que la transformation eut lieu pendant le sommeil, que le sujet avait 33 ans, et qu'il étudiait la « Science chrétienne » depuis un an et demi. Suivant lui la malformation datait de sa naissance, et sa jambe droite ne s'était pas développée comme la gauche.

Ce qui arrête mon septicisme en cette occasion, c'est le cas de Lourdes, de Pierre Derudder, dont il va être question plus loin. Ce dernier me paraissant suffisamment prouvé, je ne vois pas le moyen de rejeter l'autre comme inadmissible. Mais pourtant ne pouvant empêcher le lecteur français d'avoir plus de peine à accepter ce qui vient de très loin, je m'en tiendrai à ces quelques citations des cas américains, et je résumerai très brièvement un cas singulier de pseudo-spiritisme auquel Myers accorde beaucoup de place et d'intérêt, sans doute parce qu'il a une entière confiance dans le docteur X., auteur du récit. Ce docteur occupe (1) dans la science en Europe une position importante, mais à cause de la bizarrerie des incidents ne veut pas que son nom soit divulgué. Le soi-disant esprit est le docteur Z., un savant bien connu en Europe et ami personnel du docteur X...

11e cas. — Mme X..., le médium, est une personne très saine d'esprit et de corps, d'un caractère calme et ferme. Ce n'est pas du tout ce qu'on appelle une femme nerveuse ou hystérique. Les violents accès de rire auxquels elle est sujette depuis le commencement des phénomènes n'ont rien de commun avec les crises des hystériques auxquelles ils ressemblent et sont toujours causés par quelque communication venant de l'intelligence occulte.

A la suite d'une entorse et du surmenage du pied malade. il se produit de l'inflammation dans les tissus de plusieurs des articulations. Des amis, spirites très croyants, ont une peine énorme à vaincre le scepticisme de Mme X... et à la persuader de se prêter à l'action des invisibles. Enfin il est convenu d'un jour où l'esprit du docteur Z... viendra la visiter. On oublie la chose complètement. On ne s'en souvient

(1) Ou occupait.



qu'au moment où des coups annoncent l'arrivée du docteur. « Je (le docteur X.) demande l'opinion du docteur Z... sur le mal de Mme X... « Tuberculose » m'est-il répondu... De la tuberculose des articulations, cela ne paraissait pas impossible... Le docteur Z... ordonna des onctions au soufre. Quelques jours plus tard il promet de guérir la malade, mais la guérison ne sera pas complète. Il y aura toujours quelque souffrance les jours humides. Le 17 août 1891 il se produit une sensation de lourdeur dans les jambes et de fourmillement par tout le corps, puis la tête et les avant-bras commencent à tourner... Au bout de trois semaines, la malade commence à pouvoir marcher. La douleur est supprimée au commencement de l'influence occulte. Celle-ci pour communiquer imprime bientôt des mouvements à la tête ou aux mains de Mme X... qui a quelquefois à se plaindre de la violence de ces mouvements... De même l'écriture automatique se produit un jour subitement et complètement. Puis ce sont des exercices callisthéniques, des mouvements rythmés avec un art accompli que Mme X... est forcée d'exécuter. Cela dure quelquefois une heure ou deux et les mouvements prennent à la fin une extrême énergie. Si Mme X... les exécutait volontairement, elle en serait épuisée, car tout cela est absolument nouveau pour elle.

Tout allait bien, et le docteur Z... avait annoncé que ses soins n'étaient plus nécessaires, lorsque le jour suivant un singulier accident vint tout compromettre. Mme X... était montée avec beaucoup de précautions sur une chaise basse à quatre pieds et avec une large base, pour prendre un objet dans son armoire. Au moment où elle allait descendre, la chaise fut violemment retirée de dessous le pied et lancée à distance ; Mme X... tomba sur le pied malade ; la guérison était à recommencer ! (Dans une lettre subséquente, le docteur X... explique que, d'après la description de Mme X..., ce mouvement fut nettement dû à une *force invisible* ; ce ne fut pas le glissement ordinaire d'une chaise.)

Mme X... avait l'habitude de bander son pied chaque matin. Un jour elle fut étonnée de sentir ses mains saisies et guidées par une force occulte. A dater de ce jour le ban-

dage fut mis suivant toutes les règles de l'art et avec une perfection qui aurait fait honneur au plus habile chirurgien des deux mondes. Quoique très adroite, Mme X... n'avait jamais eu l'occasion de pratiquer l'art de garde-malade ou la chirurgie élémentaire.

Un phénomène analogue eut lieu pour la confection de sa coiffure... Puis ce fut l'exécution de gestes d'évocation ou d'adoration ou de bénédiction accomplis avec une grâce extrême comme par la plus consommée des actrices. Pourtant Mme X... était une personne plutôt froide, nullement démonstrative.

Elle détestait ces phénomènes, faisait tout son possible pour les arrêter (emploi de l'eau froide, énergique résistance aux communications, passes d'un hypnotiseur).

— Nous arrivons maintenant aux faits de guérison dont nous nous sommes trop longtemps écartés. L'esprit du docteur Z... fut consulté pour un employé du service de M. X... qui souffrait depuis plusieurs années d'une pleurodynie et de fréquents maux de tête. Il prescrivit, à la grande surprise du docteur X... un traitement interne qui consistait surtout en « granules dosimétriques » (chose inusitée du temps de ce grand chirurgien), et il fit faire à Mme X... des « passes de dégagement » pendant 10 à 15 minutes. Le plus extraordinaire fut que les mains de Mme X .. pendant les passes, faites pourtant avec une extrême violence, se tenaient à une distance d'un millimètre au plus de la figure du patient, sans jamais le toucher le moins du monde (1). Depuis deux ans, ajoute M. X..., le patient n'a plus souffert de sa pleurodynie, et beaucoup moins de ses migraines.

« Une autre fois notre domestique A., dont le mari était à l'hôpital, vint dire à Mme X... qu'elle était désespérée, que son mari ne guérirait pas. Mme X... demanda au docteur Z... d'entreprendre cette guérison. Il accepta et promit de faire sentir sa présence. Le lendemain A... vint à l'hôpital et trouva son mari bouleversé. « Regardez! lui dit-il, en plus de ce que j'avais déjà, me voilà

(1) Serait-ce l'enveloppe fluidique qui, dans le cas d'incombustibilité, expliquerait que la peau du médium n'est pas atteinte? Elle aurait formé ici comme un gant invisible qui aurait empêché le contact.



maintenant avec une maladie nerveuse! J'ai été secoué presque toute la nuit par des mouvements dans les bras et dans les jambes que je ne pouvais pas arrêter.» A. se mit à rire et lui dit que c'était le docteur Z... qui voulait bien le soigner et qu'il serait bientôt guéri. Aujourd'hui le patient se porte aussi bien que le lui permet son affection pulmonaire.

M. X... ajoute qu'il a d'autres fois profité des avis du docteur Z... qu'il opposait bien quelquefois quelque résistance à des conseils qui lui paraissaient hasardés, mais qu'il n'a jamais eu à se repentir de les avoir suivis. Les réponses aux objections étaient étonnantes de clarté et de précision. « Mais sur d'autres sujets, il paraissait s'amuser à nous tromper. »

M. X... affirme que Mme X... n'a jamais étudié aucune branche de la médecine. « Les granules dosimétriques sont un bon moyen d'administrer les alcaloïdes, les glycosides et autres principes toxiques, mais j'ai souvent été inquiet à cause des doses prescrites. »

Mrs Myers ont eu deux des ordonnances entre les mains. Ils les ont trouvées d'accord avec ce qui est l'usage en Angleterre, sauf que certaines doses d'arsenic ou de strychnine sont un peu plus fortes. Les proportions des différents autres ingrédients sont raisonnables.

En résumé nous avons dans ce cas bizarre et compliqué un exemple du pouvoir guérisseur s'exerçant soit par autosuggestion, soit par magnétisation (hypothèse d'un fluide s'extériorisant, ou de vibrations agissant à distance) et compliqué au moins une fois de télékinésie (incident de la chaise retirée brusquement et occasionnant un accident).

Il n'y a dans tout cela absolument rien de divin. Et à cause de l'incident de la chaise on pourrait même trouver à ce cas une tournure plutôt diabolique. On ne peut sérieusement croire à l'action posthume du docteur Z... malgré l'extrême habileté avec laquelle les bandages étaient mis. Pourquoi n'a-t-il jamais voulu parler de sa vie passée? Et pourquoi sur des sujets autres que la médecine, n'a-t-on obtenu que des communications incohérentes ou erronées?

Si, même pour les guérisons, conclut Myers, il est plus que problématique qu'elles soient dues à l'action du docteur Z., combien l'est-il plus encore que les guérisons de Lourdes

soient dues à l'intervention de la Vierge. Les communications de celle-ci à Bernadette ne contiennent même aucune promesse de guérison, aucune prédiction. « Je vous promets de vous rendre heureuse, non pas en ce monde, mais dans l'autre. » Voilà qui ne ressemble guère à des promesses de guérison.

Le phénomène de beaucoup le plus intéressant dans le cas de Bernadette est celui de son incombustibilité. Il a été raconté par le docteur Dozous (1), qui en a été témoin :

« Le 7 avril 1858, lors de la dix-septième apparition, Bernadette étant en extase et récitant à genoux ses prières, tenait dans sa main gauche son chapelet et dans la droite un cierge bénit allumé.

« Au commencement de l'ascension qu'elle faisait à genoux, comme d'ordinaire, elle s'arrêta et rapprochant sa main droite de sa main gauche, elle plaça la flamme sous les doigts de celle-ci assez écartés les uns des autres pour que la flamme pût passer facilement entre eux. Activée en ce moment par un courant d'air assez fort, elle ne me parut produire sur la peau qu'elle atteignait aucune altération.

« Étonné de ce fait étrange, j'empêchai que personne ne le fît cesser et, prenant ma montre, je pus, *durant un quart d'heure*, l'observer facilement. Sa prière terminée et la transformation de son visage ayant disparu, Bernadette se leva et se disposa à s'éloigner de la grotte. Je la retins un moment et lui demandai de me montrer sa main gauche, que j'examinai avec le plus grand soin. Je ne trouvai nulle part la moindre trace de brûlure.

« M'adressant alors à la personne qui s'était emparée du cierge, je la priai de le rallumer et de me le remettre. Aussitôt je plaçai plusieurs fois de suite la flamme du cierge sous la main gauche de Bernadette, qui l'en éloigna bien vite en me disant : « Vous me brûlez ».

« Ce fait, je le rapporte ainsi que je l'ai vu, et que bien des personnes, placées comme moi près de Bernadette, l'ont parfaitement constaté. » M. Estrade, receveur des contributions, venu à Lourdes en sceptique et auteur d'un livre, *les Apparitions*, écrit que sa sœur fut témoin du même phénomène vers la fin de février. Les doigts de la voyante reposaient sur la flamme du cierge; à ce spectacle toute l'assistance entra dans une sorte de stupeur, et Mlle Estrade ne put se défendre de s'écrier :

(1) M. Dozous est un incrédule en religion.

« Mais enlevez donc le cierge à l'enfant ! vous voyez bien qu'elle se brûle. »

M. Bertrin, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'Institut Catholique de Paris, a fait récemment un excellent ouvrage sur Lourdes qui s'étend depuis l'origine des événements jusqu'en septembre 1904. Sa lecture entraînera chez tous les esprits non prévenus la conviction que les faits sont réels. Il n'y a pas plus de raison pour rejeter une telle accumulation de témoignages sérieux qu'il y en a pour repousser celle que nous devons à la S. F. P. R. dans ses *Proceedings* ou bien aux rédacteurs des *Annales des Sciences Psychiques*. Je n'ai qu'un reproche à faire à M. Bertrin, c'est de paraître ignorer ces deux recueils et tout ce que le métapsychisme nous a appris. Mais comment en serait-il autrement ? Il est évidemment impossible à un catholique convaincu de mettre sur la même ligne les miracles qu'il attribue à Dieu lui-même et ceux que nous attribuons aux Forces naturelles connues et inconnues ?

Parmi les notes ajoutées à la fin du volume j'en vois bien deux qui indiqueraient que M. Bertrin n'ignore pas complètement nos recherches : celle où est citée la préface de Ch. Richet au livre de Maxwell, et celle où le docteur Liebeault comme magnétiseur est tourné en ridicule.

Mais pourquoi, par exemple, à propos de l'incombustibilité momentanée de Bernadette, écrire ceci : « C'est un témoignage unique dans l'histoire du monde. »

— Non, Monsieur Bertrin, les expériences de Home (1) sont exactement du même genre et ont été faites en présence de Crookes, de Lord Crawford, de Lord Dunraven, témoins dont l'autorité dépasse celle du docteur Dozous. Il ne faut pas oublier non plus les récits des voyageurs sérieux cités par les *Annales* et par le Journal de la S. F. P. R. à propos des « Dompteurs de feu », ni la savante étude de M. de Vesme sur les Ordalies dans laquelle il faut relire surtout le cas de Marie Sonnet, la convulsionnaire.

« Nous, soussignés, certifions que nous avons vu ce jourd'hui, entre huit et dix heures du soir, la nommée Marie

(1) Rappelées par M. de Vesme, *Annales de février* 1907, p. 121.

Sonnet, étant en convulsion, la tête sur un tabouret, les pieds sur un autre, ces dits tabourets étant entièrement dans les deux côtés d'une grande cheminée, et sous le manteau d'icelle, en sorte que son corps était en l'air au-dessus du feu qui était d'une violence extrême, et qu'elle est restée l'espace de *trente-six* minutes en cette situation, *sans que le drap dans lequel elle était enveloppée, n'ayant pas d'habits, ait été brûlé*, quoique la flamme passât quelquefois au dessus, ce qui nous a paru tout à fait surnaturel — 12 mai 1736. Suivent les signatures : un prêtre, docteur en théologie de la maison de Société de Sorbonne ; un chanoine, licencié de Sorbonne ; un milord, six bourgeois, et Armand Arouet, trésorier de la Chambre des comptes, frère de Voltaire.

Combien il est regrettable que nous n'ayons pas de documents aussi authentiques que celui-là sur les nombreuses guérisons qui se produisirent parmi les convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris ! « On prétendit, écrit Henri Martin, que des affections tout à fait étrangères au système nerveux (expression peu scientifique, je crois, car rien dans notre organisme n'est tout à fait étranger au système nerveux) des chancres, des ulcères avaient disparu subitement, ce qui serait absolument inexplicable. »

LES GUÉRISONS DE LOURDES

Elles sont maintenant innombrables, les guérisons de Lourdes, elles se chiffrent par milliers. Depuis 1882, il existe un *Bureau des constatations médicales* qui vérifie d'abord les certificats que les malades apportent souvent avec eux, examine les malades qui désirent faire constater leur état, et contrôle les guérisons. Tous ces examens se font au grand jour. Les portes sont ouvertes à tous les hommes que leur compétence désigne, amis ou ennemis, aux médecins particulièrement, de quel que pays et de quelle que opinion qu'ils soient.

De 1890 à 1904 il est venu 2.712 médecins, dont 461 étrangers. Sur ce nombre 3 étaient membres de l'Académie de Médecine, 26 professeurs des Facultés françaises, 14 professeurs des Facultés étrangères, 8 professeurs des Écoles de Médecine, 48 médecins ou chirurgiens des hôpitaux, 74 internes. Tous les noms figurent dans les registres.

Un Anglais, le docteur Henri Head, il y a quelques années, séjourna au Bureau pendant toute la durée des grands pèlerinages. Il était muni de tous ses appareils, on lui laissa la plus entière liberté. A son départ il remit au docteur Boissarie pour exprimer sa reconnaissance une note où l'on peut lire cette phrase : « Rien ne peut surpasser le soin consciencieux avec lequel on discute la valeur de chaque certificat. »

Si le malade guéri reste plusieurs jours à Lourdes, le Bureau le fait revenir devant lui, matin et soir. Quand le cas est important, il suit l'intéressé dans son pays, provoque sur lui des enquêtes, le fait revenir l'année suivante, et même plusieurs années après.

Diversité des maladies.

Cette diversité est telle que la liste des maladies guéries ou des améliorations remplit presque trois pages de l'ouvrage de M. Bertrin : maladies des appareils digestif, circulatoire, respiratoire, urinaire ; maladies de la moelle, du cerveau, des os, des articulations, des yeux, des oreilles, de la peau, de l'utérus, tuberculose, maladies aiguës (choléra 1 cas, diphtérie 2 cas, croup 2 cas, tétanos 1 cas). Tumeurs, maladies nerveuses, maladies générales et diverses (parmi lesquelles 133 cas de rhumatismes, 14 de cachexie, 17 cancers, 44 plaies, 4 phlegmons, 11 ankyloses, 12 atrophies musculaires, 4 œdèmes, 8 mutismes) (1).

Je m'arrêterai un instant sur un cas unique fort curieux qui ne rentre dans aucune classe. C'est une guérison, sans doute, mais c'est surtout un cas de télékinésie confirmant bien la théorie que j'essaierai d'exposer en terminant.

« Mlle Dubois, de Troyes, avait depuis le 6 octobre 1879 une aiguille enfoncée dans le pouce gauche. Ayant plongé sa main dans l'eau de la grotte, le 20 août 1886, elle vit l'aiguille sortir,

(1) Remarquer l'absence complète des maladies mentales. Cela ne s'explique pas avec la doctrine catholique. Pourquoi Dieu ne rendrait-il pas la raison à un dément aussi facilement qu'il recolle une jambe cassée ? Dans notre théorie au contraire, les guérisons dépendant de l'intégrité du système nerveux, si le pouvoir directeur de celui-ci est détruit, on ne s'étonnerait pas que, dans les cas de folie, la guérison fût infiniment plus rare ou même impossible.

après avoir suivi un trajet sous-épidermique de plusieurs centimètres.

Les docteurs Viardin et Forest, de Troyes, dans leur rapport médical, s'expriment ainsi sur les circonstances de la sortie de l'aiguille :

... « Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'elle ait continué son chemin sous l'épiderme après un intervalle de presque un centimètre, pour sortir définitivement vers l'extrémité du pouce... Nous renonçons à donner à ce fait une explication naturelle. »

Troyes, les 29 juillet et 31 octobre 1887.

(*Annales de Notre-Dame de Lourdes*, XIX, p. 114 ; XX, p. 223 ; XXI, p. 129 ; XXIII, p. 303) (1).

On objectera que cette citation du rapport médical est beaucoup trop brève. On demandera des détails sur les constatations avant le miracle. Quelle était l'origine de l'accident ? Comment cette aiguille (ou ce morceau d'aiguille) se trouvait-elle logée si profondément ? A l'avenir, espérons que la radiographie nous renseignera complètement (2).

Parmi les milliers de guérisons consignées dans les *Annales de Lourdes*, forcé de n'en choisir que quelques-unes, je citerai naturellement celles qui me paraissent à la fois les mieux prouvées et les plus en dehors de toutes les lois connues.

Le 22 août 1892, Élise Lesage de Bucquoy (Pas-de-Calais) est guérie subitement d'une arthrite du genou avec tumeur blanche. Le Docteur de Saint-Germain, de l'Académie de Médecine, l'avait vue à Amiens et avait conseillé d'abord les pointes de feu et, s'il n'y avait pas d'améliora-

(1) Remarquer que dans les *Annales de Lourdes* il est parlé du cas à quatre reprises différentes.

(2) Il n'est pas nécessaire de faire un pèlerinage à Lourdes ni de se tremper dans la piscine pour qu'une ou plusieurs aiguilles sortent spontanément, après un temps et un trajet plus ou moins longs, du corps d'une personne. Les médecins observent parfois ces faits. Je me rappelle avoir lu, dans un traité de chirurgie, le cas d'une couturière qui avait avalé tout un paquet d'aiguilles. Elle n'en était pas morte, les aiguilles avaient cheminé un peu partout : dans les bras, dans les jambes, et elle en avait vu sortir par la peau plus de douze ans après (docteur Dariex).



tion, la résection des os malades. Quand, plus d'un an après la guérison, le Docteur Boissarie lui amena la jeune fille et lui demanda s'il pouvait s'appuyer sur son témoignage : « Vous le pouvez, répondit le chirurgien. Je n'ai aucune réserve à formuler. Cette guérison est inexplicable et sort du cadre de nos observations. »

De l'Asile de Villepinte où les jeunes filles ne sont reçues que si la phtisie a été reconnue, il vient à Lourdes chaque année un groupe de malades, et voici par exemple les résultats en 1896. Sur quatorze, huit guérissent et trois ans après ne sont pas retombées. En 1897, sur 20, huit encore obtiennent une guérison ou complète ou partielle dont on constate la durée deux ans après. En 1898, sur vingt-quatre 14 paraissent complètement ou partiellement guéries ; sur ces 14, la guérison a été durable pour 8, et 6 ont plus ou moins rechuté. La plupart de ces jeunes filles guéries avaient déjà atteint le troisième degré de la phtisie.

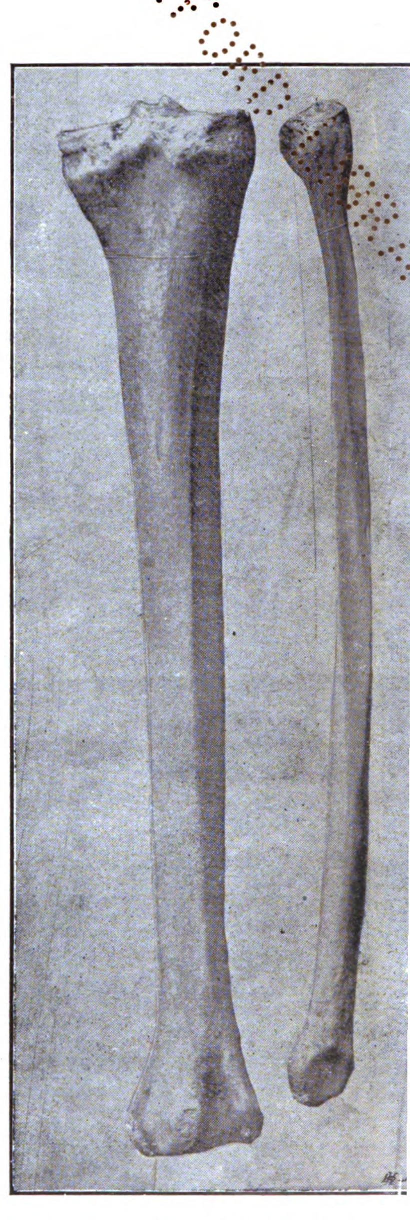
Cas de Joachine Dehant.

Parmi les guérisons de cancers ou de plaies, je choisirai celle de Joachine Dehant, parce qu'elle a été l'objet d'une enquête complète qui ne peut laisser de doute sur la réalité du fait. Cette enquête, qui occupe dix pages de l'ouvrage de M. Bertrin, a été faite par le docteur Royer, de Lens-Saint-Rémy, et M. Deploige, professeur de droit à l'Université de Louvain et, pour certains interrogatoires, par M. G. Legrand, avocat à Namur, Jules Poncelet, avocat à Arlon, Jean Eischen, docteur en médecine. Tous les témoins étrangers à la famille Dehant ont été interrogés à leur domicile sans avoir eu la possibilité de se concerter entre eux.

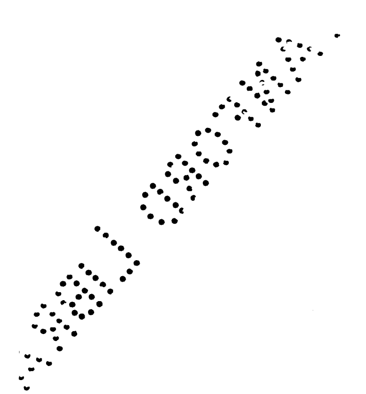
Cette enquête établit positivement que : 1° jusqu'à la date du 12 septembre 1878 à 10 heures du soir, Joachine Dehant avait à la jambe droite une plaie s'étendant du genou à la cheville, mettant la chair à nu, bourgeonnée, rouge et par endroits noirâtre, dégoûtante à voir, suppurant abondamment, dégageant une odeur infecte et n'étant nullement en voie d'amélioration ; 2° que, le 13 septembre 1878, vers 9 ou 10 heures du matin, on constatait la disparition totale



Pierre Derudder après sa guérison.



Les os des jambes de Pierre Derudder tels que les montra l'autopsie.



de cette plaie et son remplacement par une peau neuve, sèche et saine.

En combien de temps la guérison s'est-elle faite? Les témoignages ne nous empêchent pas de supposer qu'elle s'est faite pendant la nuit du 12 au 13.

Un compagnon de voyage de Joachine, M. Hubert Michaux, ancien secrétaire communal de Schaltin, a logé au même hôtel que la malade, et le 12 septembre, vers 9 ou 10 heures, a vu la plaie dans l'état que nous venons de décrire plus haut. Mais il ne l'a pas vue le lendemain matin.

— Est-ce que Joachine a de nouveau nettoyé sa plaie le lendemain matin ?

— *C'est possible. Je crois* me rappeler que je lui ai aussi porté de l'eau pour laver sa plaie, mais était-ce le soir de notre arrivée ou le lendemain matin ?... Je me rappelle maintenant que le lendemain matin, de très bonne heure (1), quand elle a quitté l'hôtel, elle m'a dit qu'elle venait de faire le pansement de sa plaie...

D'après M. le curé Devos, Joachine lui a dit, le 13 septembre, en rentrant à l'hôtel, le soir, que la plaie avait été guérie le matin au second bain.

Léonie Dorval, chargée par la comtesse de Limminghe de prendre soin de Joachine durant le voyage, était morte à l'époque de l'enquête. Mais, d'après Me de Limminghe, elle n'a pas su à quel moment précis la plaie a été guérie, Joachine étant entrée dans la piscine sans enlever les linges qui entouraient la jambe : « Le 13, vers 9 heures du matin après le second bain, Léonie a dit à Joachine: « Mais, Joachine, vous ne semblez plus souffrir de votre jambe, qu'en pensez-vous? Si nous la débandions? » Elles le firent et furent très saisies toutes deux de voir la plaie cicatrisée : *La jambe était toute marbrée, bleue et rouge ; elle ne blanchit que plus tard, petit à petit.* » (2)

---

(1) Il paraîtrait qu'il était 4 heures quand elle arriva à la piscine. Joachine ne ressentit pas de soulagement au moment même du premier bain, mais il nous est permis de supposer que la cicatrisation a pourtant commencé à ce moment, et a eu lieu de 4 à 9 heures, s'il est bien certain qu'il y a eu un pansement avant de quitter l'hôtel. Autrement elle peut avoir commencé pendant le sommeil.

(2) Cela montre que la peau nouvelle avait l'aspect cicatriciel. Il

M. Bertrin ajoute (1) que le lendemain soir Joachine était dans la piscine, quand une violente douleur secoua tous ses membres; ses os semblaient craquer de tous côtés. En même temps elle voyait, ainsi que sa compagne, son pied difforme se redresser, selon leur expression, avec la régularité d'une aiguille qu'on fait marcher sur un cadran... Le genou, également remis en place, reprit sa forme normale... La hanche subissait un mouvement qui provoquait une douleur inexprimable. Joachine s'affaissa défaillante. Léonie crut qu'elle allait mourir.

Mais, après quelque temps, elle *reprit connaissance*, ouvrit les yeux ; c'était fini ; toute douleur s'était évanouie et ce corps, depuis si longtemps contrefait, apparut droit et agile.

La guérison fut si profonde, tous les germes du mal si complètement détruits que l'organisme se développa immédiatement avec une grande vigueur. A Lourdes Joachine (2) ne pesait que 54 livres. Quelques années après elle pesait 75 kilos et n'a jamais cessé depuis de jouir d'une santé parfaite.

Pierre Derudder.

Ce cas est, au point de vue physiologique, le plus extraordinaire de tous, et il est assez bien établi pour qu'il ne soit pas permis de douter de son authenticité. Le miracle n'a pas eu lieu à Lourdes mais à Oostacker (près de Gand) où les Belges vénèrent une grotte établie en souvenir de celle de Lourdes.

Derudder était un ouvrier des champs vivant à Jabbeke (Flandre occidentale). Le 16 février 1867 il eut, en travaillant, la jambe brisée par un gros tronc d'arbre. Fracture du tibia et du péroné, un peu plus bas que le genou. Quelques semaines plus tard, le mal s'aggrava beaucoup ; des fragment d'os dépouillés de leur périoste nageaient dans le pus. Une plaie gangréneuse s'était formée, une autre ulcération purulente s'étendait sur le dos du pied.

Tous les médecins déclarent le mal incurable. Derudder

---

n'y a pas eu restitution immédiate de peau normale, de sorte qu'il n'y aurait de surprenant que la rapidité de la cicatrisation. Dr D.

(1) Mais le témoin n'est pas nommé.

(2) Elle avait alors 19 ans.

garde le lit une année entière au milieu d'atroces douleurs. Quand il se lève, pour marcher, il se soutient avec deux béquilles. Impossibilité de toucher la terre avec la jambe malade.

Le docteur Affenaer, d'Oudenbourg, enlève un morceau d'os qui s'était détaché et logé dans les tissus (on ne nous dit pas de quelle grosseur). Vers le mois de janvier, le docteur Van Hoestenberghe, examinant le blessé, dit qu'au fond de la plaie on voyait les deux os à une distance de trois centimètres l'un de l'autre... « La partie inférieure de la jambe était mobile dans tous les sens. On pouvait relever le talon, de façon à plier la jambe dans son milieu. On pouvait la tordre... ces mouvements n'étant limités que par la résistance des tissus mous. »

Encore le 6 avril au soir, trois personnes dont on a les témoignages ont vu la jambe dans ce même état.

Pendant le voyage, le 7, le garde-barrière Pierre Blomme remarque le singulier ballottement de la jambe. Arrivé à Gand, le cocher de l'omnibus qui descend le malade de voiture fait une remarque semblable : « Tiens, dit-il, en voilà un qui perd sa jambe ! »

« En arrivant, écrit M. Bertrin, Derudder s'était reposé un moment. Il avait bu un peu d'eau, puis avait fait le tour de la grotte deux fois. Il commença un troisième tour, mais il ne put l'achever, tant sa fatigue était grande... Il vint donc s'asseoir devant l'image de la Sainte Vierge... Quelle prière fit-il alors ? Il l'a souvent raconté depuis et particulièrement à Mme la vicomtesse Du Bus.

Il commença par implorer le pardon pour tous ses péchés ; puis il demanda à N.-D. de Lourdes la grâce de pouvoir travailler pour gagner la vie de sa femme et de ses enfants...

Aussitôt il se passe dans son être je ne sais quelle révolution. Il se sent remué, agité, bouleversé ; il est comme hors de lui même (1). Ne songeant pas à ce qu'il fait, oubliant qu'il a besoin de ses béquilles depuis huit ans, il se lève, sans appui, il part, traverse les rangs des pèlerins, va s'agenouiller devant la statue.

Tout à coup, il revient à lui : il s'aperçoit qu'il a marché et qu'il est à genoux. « Moi à genoux ! s'écrie-t-il, où suis-je, ô mon

(1) Nous dirions : il entre en trance.



Dieu ! » Il se relève aussitôt, transporté, radieux, et se met à faire dévotement le tour de la grotte.

« Qu'arrive-t-il ? que fais-tu, que fais-tu ? » s'écrie sa femme... Puis elle se trouble, chancelle et s'évanouit. On s'empresse autour de Derudder ; on l'interroge ; il n'y a point de doute ; il peut se tenir droit, il marche, ses deux jambes appuient à terre et le portent avec facilité et sans douleur. »

La jambe et le pied ont repris leur volume normal, plus de plaies ; toutes les deux sont cicatrisées ; les os rompus se sont rejoints, ils se sont soudés l'un à l'autre et les deux jambes sont égales.

Au retour dans son village, la nouvelle prit les proportions d'un événement public. Dans l'église paroissiale, on célébra une neuvaine de messes chantées. L'église se remplissait chaque jour, on compta jusqu'à 1.500 assistants sur une population de 2.000 âmes. Ces neuf jours furent chômés presque autant que le dimanche.

Les autorités religieuses et civiles et les notables du lieu rédigèrent et signèrent une attestation du prodige.

Les docteurs Affenaer et Van Hoestenberghe (1) accoururent à Jabbeke et constatèrent que la face interne du tibia était entièrement lisse à l'endroit de la fracture. Aucun raccourcissement. Pas de claudication.

« Après sa guérison (2), dit la vicomtesse Du Bus, nous l'avons gardé quinze ans comme ouvrier. » C'était un rude et solide travailleur. Il mourut à 75 ans. Le docteur Van Hoestenberghe obtint que le cadavre fut exhumé. L'autopsie montra bien une trace très marquée de la double cassure, mais, malgré le coude fait par le tibia en cet endroit, l'axe vertical conserve la même direction que l'axe de la jambe droite.

Quant à la longueur des os, mesurée sur la photographie je la trouve plus petite pour la jambe reconstituée. Cette différence, si on la mesure sur les os eux-mêmes, me paraît devoir être d'environ un centimètre. A-t-on eu soin de mettre les

---

(1) Dans les lettres qu'il écrit, les expressions de M. Van Hoestenberghe manquent de précision scientifique. En voici deux exemples : ... Dans la jambe broyée les fragments étaient si nombreux qu'en secouant les membres, on entendait les os s'entrechoquer. Je crois cependant qu'il n'y eut pas de médecin assez barbare pour secouer les membres d'un malheureux dans un pareil état.

Et ceci : « La moitié inférieure de la jambe ballottait au point que je pouvais faire décrire au talon *plus d'un tour* sur l'axe du membre. » (!)

(2) Il avait alors 52 ans.



os exactement tous à la même distance de l'objectif ? Quel était le volume de l'os ou des os retirés par le docteur Affenaer ? Il eût été important aussi de comparer les poids pour pouvoir affirmer qu'il y a eu non seulement soudure mais création de matière, ou plutôt matérialisation.

Cas de Clémentine Trouvé.

Voici d'abord le certificat du Docteur Cibiel, de Lusignan (Vienne) qui soignait la jeune malade (depuis trois ans, je crois).

Le médecin soussigné certifie que la jeune Clémentine Trouvé, de Rouillé (Vienne), est atteinte d'ostéo-périostite calcanienne ayant résisté au traitement par l'incision et les injections détersives. Cette maladie n'est justiciable que d'une opération radicale portant sur le point malade, ou bien d'un traitement à longue échéance ayant pour base l'antisepsie locale et les reconstituants généraux. — 11 juin 1891.

Dans l'attestation de la Supérieure de l'hôpital de Lusignan, on lit que Clémentine est entrée à l'hôpital le 4 avril 1890, qu'elle n'a éprouvé aucune amélioration notable pendant les 4 mois de son séjour à l'hôpital et que la Supérieure a eu l'occasion d'examiner le pied le 10 août 91, et que l'état ne s'était pas modifié.

Il existe aussi une déposition de Mme Paul Delaigne demeurant à Sanxay (Vienne), qui a vu la plaie béante et suppurante le 17 août, et une déposition de Mme la vicomtesse de Rœderer, secrétaire de l'Association de N.-D. de Salut de Poitiers, qui a reçu l'enfant à la gare de Poitiers le 18 à 5 heures du soir et a vu également la plaie en ce même état.

Enfin le 21 août, écrit Mme Paul Lallier, de Sens (Yonne), je me trouvais à Lourdes, dans la piscine des enfants, avec Mlle Cornet de Paris et plusieurs autres dames, occupée à baigner les malades. J'avais déjà plongé dans l'eau miraculeuse bien des pauvres petits infirmes, lorsque je vis arriver vers moi Clémentine Trouvé. Je me rappelle parfaitement encore l'impression qu'elle me fit : je fus frappée de son air pur et candide, je remar-

quai sa figure pâle et maladive. Elle se traînait péniblement, en s'appuyant sur une grosse canne.

Je pris avec précaution et respect les jambes de la pauvre petite que j'avais assise sur une chaise et je les *plongeai moi-même* dans l'eau bénie... (elle croit que Clémentine tenait les linges dans sa main)...

Après avoir dit l'*Ave Maria* je commençai l'invocation... mais je n'eus pas le temps d'achever, car la pauvre petite infirme s'était redressée en criant : « Laissez-moi, je suis guérie !... » A ce moment, j'ai vu à son talon une large cicatrice qui se fermait pour ainsi dire sous mes yeux ; les chairs se rejoignaient et avaient l'air de se recoller elles-mêmes... Mon émotion était telle que je ne pus suivre Clémentine... mes jambes refusaient de me porter.

Au bureau des constatations beaucoup de médecins se trouvaient réunis et le procès-verbal fut rédigé aussitôt.

On objectera que l'émotion violente du seul témoin est regrettable, que Mme Lallier peut avoir été hallucinée. Je répondrai que ce qui est regrettable, c'est l'absence de plusieurs autres témoins, hommes de science et de sang-froid, et qu'au contraire on prouvera *peut-être* un jour non seulement que l'émotion et la foi intenses de Mme Lallier étaient désirables pour aider à la production du phénomène, mais qu'elles en étaient la cause première et indispensable.

Cas de Marie Lemarchand.

C'est « l'Elise Rouquet » de Zola dans « Lourdes ». On sait combien Zola se complaît dans la peinture de l'horrible. Aussi s'en donne-t-il à cœur joie dans la description du lupus affreux qui rongeait la face de cette malheureuse. Je préfère, comme moins romanesque, donner le témoignage du docteur d'Hombres, également témoin oculaire.

« Je me souviens très bien d'avoir vu Marie Lemarchand devant les piscines attendant son tour pour prendre son bain. Je fus frappé de son aspect particulièrement repoussant. Les deux joues, la partie inférieure du nez, la lèvre supérieure étaient recouvertes d'un ulcère de nature tuberculeuse et secrétant un pus abondant.

... « Au sortir de la piscine, je me rendis immédiatement à l'hôpital auprès de cette femme. Je la reconnus fort bien, quoique l'aspect de son visage fût entièrement changé. Au lieu de la



plaie hideuse que je venais de voir, je trouvai une surface encore rouge à la vérité, mais sèche et comme recouverte d'un épiderme de nouvelle formation. Les linges, qui avaient servi au pansement avant son entrée dans la piscine, étaient à côté d'elle et tout maculés de pus.

« Cette pauvre infirme avait aussi, avant le bain, une plaie de même nature à une jambe, et cette plaie, comme celle du visage, avait été séchée dans la piscine... »

Au Bureau des constatations on ausculta la jeune fille ; toute trace de phtisie avait disparu !

Le docteur La Néelle, ancien chef de clinique à l'hôpital de Caen, en voyant sa jeune cliente transformée à son retour de Lourdes, écrivit :

« Je suis encore tout ému d'avoir pu toucher du doigt cette guérison, absolument surnaturelle. Marie Lemarchand avait encore une tuberculose avancée qui ne m'avait laissé aucun doute, et dont je ne trouve plus aucune trace. »

La guérison eut lieu le 21 août 92. En janvier 1905 elle écrivait à M. Bertrin qu'elle jouissait d'une santé parfaite, qu'elle était femme de charge dans un château, qu'elle avait eu quatre enfants en six ans, tous nés robustes et qu'elle attendait le cinquième.

Cas de Marie Lebranchu.

Elle arrive à Lourdes, âgée de trente-cinq ans, en août 1892. Fille de parents morts poitrinaires, l'examen de ses crachats à l'Hôtel-Dieu avait révélé l'existence du terrible microbe; c'était le troisième degré. La malheureuse gardait le lit depuis de longs mois, remplissait son crachoir de pus, vomissait le sang, se nourrissait à peine, avait perdu quarante-huit livres de son poids.

C'est « La Grivotte » du roman de Zola. Celui-ci se trouvait au Bureau quand la malade s'y présenta.

« Le bureau fut bouleversé. La Grivotte venait d'entrer en coup de vent... »

« Je suis guérie... je suis guérie... »

« Et elle racontait qu'on ne voulait d'abord pas la baigner, qu'elle avait dû insister, supplier, sangloter. Elle n'était pas plongée dans l'eau glacée depuis trois minutes, toute suante



avec son enrouement de phtisique, qu'elle avait senti les forces lui revenir, comme dans un grand coup de fouet qui lui cinglait tout le corps. Une exaltation, une flamme l'agitait, piétinante et radieuse, ne pouvant tenir en place.

« Je suis guérie... je suis guérie... »

« Stupéfait cette fois, Pierre la regardait — Pierre, c'est le héros du roman : l'auteur lui prête ses sentiments personnels. — Était-ce donc cette fille que, la nuit dernière, il avait vue anéantie sur la banquette du wagon, toussant et crachant le sang, la face terreuse ? Il ne la reconnaissait pas, droite, élancée, les joues en feu, les yeux étincelants, avec toute une volonté et une joie de vivre qui la soulevaient. »

Malgré cela Zola, qui avait vu le miracle, n'eut pas le courage de dire toute la vérité. Il montre ensuite dans son roman La Grivotte reprise par le mal, pendant le voyage même du retour. Or, un an après, Marie Lebranchu revenait au Bureau des constatations où l'on se rendit compte de l'excellent état de ses poumons. Elle avait pourtant eu pendant l'hiver une attaque d'influenza.

Il serait extrêmement intéressant d'avoir des nouvelles plus récentes que celles de 1893.

Cas de Madame Rouchel.

L'origine de son mal, lupus de la face, est en 1890 — elle avait alors trente-neuf ans — une grande frayeur alors qu'elle venait de mettre au monde son quatrième enfant. Elle consulta en vain un grand nombre de médecins de la contrée. En 95, voyant le mal s'accroître, le docteur Ernst l'adressa à un spécialiste, le docteur Bender. Celui-ci arracha toutes les dents qui restaient à la malheureuse, et presque tous les jours, pendant plusieurs semaines, il cautérisa la bouche et les gencives au fer rouge : aucun résultat. A la fin de 1902 les médecins réunis déclarent le mal incurable. Le désespoir de la malade était tel que les idées de suicide arrivèrent. C'est alors qu'un prêtre la décida à partir pour Lourdes (4 septembre 1903) avec les autres pèlerins de Metz.

La description de l'ulcère, donnée par la sœur Sophie, qui l'accompagna, est horrible : bouche rongée en tout sens, végé-



tation noirâtre, odeur infecte; à la joue droite, à 2 ou 3 centimètres de la bouche, s'ouvrait un trou par où ressortaient les aliments liquides si l'on n'avait soin de le boucher avec un tampon... « J'aurais pu faire entrer mon petit doigt par ce trou. » Depuis 1899 le palais était également perforé, cela est également attesté par le docteur Ernst.

Aussitôt son arrivée, Mme Rouchel se rend à la grotte, invoque la Sainte Vierge, va baigner son visage à la fontaine.

Il lui sembla, dans cet après-midi du 4, que ses plaies suppuraient un peu moins. Cependant le samedi matin, quand elle entra aux piscines, elle fut vue par Mme Lacroix, la charitable hospitalière de Metz. L'état de toute la face était encore effrayant. A une heure sœur Mechtilde, de l'hôpital de Lourdes, pansa l'ulcère et vit le trou dans la joue, « grand comme l'épaisseur du petit doigt ».

Vers 5 heures la procession finissait, Mme Rouchel n'avait pas osé se placer sur l'Esplanade avec les autres malades. Elle s'était réfugiée au fond de l'église du Rosaire où l'on apporte le Saint Sacrement la procession terminée. Au moment où l'évêque entra, tout d'un coup sans qu'aucun mouvement pût l'expliquer, le linge qui cachait le visage de la malade se détacha et tomba sur son livre de prières qu'il tacha.

Elle le replaça vivement, l'attacha solidement avec un double nœud et se dirigea vers la grotte en priant. Là, au moment où elle se penche pour boire, le linge tombe de nouveau. Elle rentre à l'hôpital en grommelant, après l'avoir rajusté. Mais inutilement, puisque lorsque la sœur Romaine, de la Maternité de Metz, la trouve au fond d'une salle dans un coin, elle lui exprime sa surprise de ne pas lui voir son bandeau (1).

« Ma sœur, je l'ai remis plusieurs fois, il ne veut plus tenir.

« Madame Rouchel, s'écrie la religieuse en la regardant alors de près, vous êtes guérie. »

(1) Je ne puis m'empêcher de rapprocher cette obstination du bandeau à ne pas rester en place de beaucoup de cas de télékinésie soi-disant diabolique racontés dans les *Proceedings*, et les *Annales* sous le titre de *Poltergeist*, Esprits tapageurs.



Le trou de la bouche, celui du palais étaient fermés. Le bouchon d'ouate avait dû tomber dans l'église au moment où le miracle se produisait.

Au Bureau on constata la disparition du mal. Il ne restait qu'une certaine rougeur de la peau et un peu d'ulcération à la face interne de la lèvre supérieure.

A Metz le docteur Ernst vit Mme Rouchel. Voici ce qu'il écrivit :

« J'ai vu Mme Rouchel cinq jours après son retour de Lourdes : il s'était produit dans son état un changement complet. La rougeur avait à peu près disparu ; les perforations du palais et de la joue étaient fermées ; à l'endroit extérieur de celle de la joue subsistait à peine une tache rouge de la grandeur d'une lentille. La lèvre sur laquelle s'était formé le plus d'ulcération, était recouverte d'une croûte de belle apparence ; l'enflure avait disparu aux deux tiers ; des ulcérations il ne restait *guère* plus de traces. Sur les contours de l'ancienne inflammation apparaissaient quelques nœuds cicatriciels. »

Les dernières nouvelles de Mme Rouchel sont de septembre 1905. La guérison se maintenait parfaitement.

Cas de Gabriel Gargam.

Le 17 décembre 1879, Gabriel Gargam, commis ambulant des postes, se trouvait dans l'avant-dernière voiture du train qui part de Bordeaux pour Paris à 10 heures et demie du soir. Un accident de machine force ce train à s'arrêter près d'Angoulême, et l'express, parti dix minutes après lui, arrive et broie les dernières voitures. Gargam projeté à 18 mètres, reste enseveli dans la neige jusqu'à sept heures du matin, et est seulement alors transporté à l'hôpital d'Angoulême, sans connaissance, couvert de plaies, la clavicule brisée. Il reste paralysé de la ceinture aux pieds, l'alimentation est presque impossible. Huit mois après elle le devient tellement qu'il faut avoir recours à la sonde, mais une fois seulement par jour. Le blessé n'est bientôt plus qu'un squelette, toute la partie inférieure du corps est



insensible et rigide. Il ne pèse plus que 36 kilos; les mollets n'ont plus que 23 ou 24 centimètres de tour; la cuisse 26. Un rapport est demandé au docteur Decressac (19 déc. 1900) pour un procès contre la Compagnie d'Orléans, et en juin 1901 un deuxième rapport conclut à l'incurabilité et à l'évolution *progressive* de la maladie. La gangrène commençait aux extrémités.

Gargam était très peu religieux. Mais remarquez bien ceci : je cite les expressions mêmes de M. Bertrin : « Il ne se doutait pas que, loin de lui, il s'était formé en sa faveur une sorte de complot de prières... Une de ses tantes avait été religieuse du Sacré-Cœur d'Angoulême... Sur la terre ses anciennes compagnes s'intéressaient au sort de l'enfant prodigue... On adressait au ciel les mêmes vœux suppliants du fond du monastère des clarisses d'Orthez où *une de ses cousines* avait pris le voile. »

Tant de désirs, tant de volontés agissant sur sa conscience ou sur sa subconscience, il se décide enfin au pèlerinage. Il se confesse même et il communie.

On devine ce que fut ce voyage : syncopes sur syncopes. On a le curieux récit d'un M. V., conseiller municipal radical d'une grande ville du Centre qui ayant vu le malade du compartiment où il se trouvait, le revit au moment du miracle. Et on a aussi celui d'un israélite qui a écrit au *Daily Mail* ce qu'il a vu.

Le Saint Sacrement est présenté devant chaque malade... « L'ostensoir d'or étincelait aux rayons d'un soleil ardent, lorsque des lèvres d'un homme étendu à mes pieds sur un grabat, s'échappa un cri inarticulé, et *de la bouche d'une femme voisine du brancard*, une exclamation étouffée par des sanglots : « Sainte mère de Dieu, je vous remercie ! »

L'homme étendu sur la civière en saisit les côtés avec des mains qui semblaient être des serres, tellement elles étaient grêles, et, d'un mouvement convulsif, se redressa jusqu'à ce qu'il fut assis.

« Aidez-moi, soupira-t-il, je puis marcher, je le sens !... » On l'aide... Il est là debout devant nous, comme un ressuscité sans chapeau, sans pantalon, n'ayant sur lui qu'une chemise de nuit et une robe de chambre : « Laissez-moi mar-

cher, » s'écrie-t-il de nouveau d'une voix étrange et caverneuse. « Exaucez-le, Sainte Vierge, sanglote la mère, il n'a pas parlé à haute voix depuis vingt mois !... » Et à la vue des milliers de spectateurs... cette épave humaine, aux jambes semblables à des rouleaux de pâtissier et aux pieds qui *n'étaient* qu'un amas de plaies, fait cinq pas chancelants sur sa robe de chambre, qu'on lui avait retirée pour qu'elle lui servît de tapis, et il retombe épuisé...

... Ce matin les blessures du pied qui suppuraient hier sont presque entièrement guéries. Son visage est quelque peu coloré, sa parole tout à fait distincte.

A l'hôpital il mangea sans sonde; il mangea du bouillon, des huîtres, une aile de poulet, une grappe de raisin. L'aile de poulet fit quelque scandale : « J'insistai, dit Gargam, je me sentais la force de la manger tout entière; je la mangeai... » La nuit fut calme comme celle d'un enfant.

Le lendemain, vêtu d'un complet neuf, il se présente au Bureau. La salle était comble. Tous les médecins de Lourdes étaient là : on examine ses pieds ; il n'y a plus de gangrène, la cicatrisation *s'opère* à vue d'œil. Les jambes ont repris leurs fonctions, malgré que les muscles soient pour ainsi dire absents.

Il peut marcher sans appui. Les médecins n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la lésion interne origine des désordres effrayants qui avaient ruiné cet organisme.

Trois semaines après Gargam avait augmenté de 10 kilos; les jambes mesuraient au mollet 0 m. 35 au lieu de 0 m. 23. Aujourd'hui il pèse 75 kilos. Il est resté à Lourdes où il est hospitalier. Il peut supporter la fatigue d'un long service à la piscine quoiqu'il garde une trace légère de son ancienne infirmité. Il ressent une certaine faiblesse dans le dos à l'endroit où le docteur Tessier supposait qu'une vertèbre comprimait la moelle. Du reste il n'a jamais éprouvé ni rechute, ni menace de rechute.

Les remarques de M. Bertrin sur ce cas prodigieux sont intéressantes, du moins pour moi, car elles confirment bien la manière dont je crois pouvoir interpréter les choses. Il insiste beaucoup sur le peu de foi de Gargam, car il tient à montrer que la suggestion n'explique rien.

Ce que la suggestion explique.

Je suis aussi de cet avis. Ni la suggestion, *dans le sens ordinaire* du *mot*, ni l'auto-suggestion ne suffisent à expliquer de pareils prodiges. Ne quittons pas encore Gargam, ce cas étant assez rapproché de nous et un des mieux observés. Gargam a dit à M. V., le conseiller radical et sceptique, « En partant le soir d'Angoulême et même encore ce matin je ne croyais pas aux miracles. » « Non seulement il n'y croyait pas, mais il n'a pas eu le temps, dit M. Bertrin, d'y penser dans l'instant précis où la guérison s'est produite ; il ne pensait même à rien, puisqu'il reprenait tout juste connaissance. » C'est bien cela ; c'est pendant cette longue syncope que les psychistes appellent « trance du médium » que la grande révolution dans tout l'organisme s'est produite. Révolution commencée peut-être au moment où, venant de communier dans la grotte, vers 7 heures du matin, il avait senti un grand mouvement intérieur. Il avait été pris subitement d'un immense désir de prier : les sanglots l'étouffaient... Il crut sentir un fourmillement dans ses jambes insensibles.

M. Bertrin semble ignorer les travaux qui assurent à Myers une gloire impérissable : sa théorie de la conscience subliminale ; et il semble ignorer aussi tous les faits bien constatés, tout aussi miraculeux que les miracles de Lourdes et dus à ce que Crookes a appelé la Force psychique. Je n'ai pu m'empêcher d'y faire déjà plusieurs fois allusion en exposant les faits. Non, certainement, ni la suggestion comme l'entend l'Ecole de Nancy, ni l'autosuggestion consciente ne peuvent tout expliquer, il y a bien d'autres puissances en jeu. Mais croire qu'aucune espèce de suggestion n'intervient, ce serait aussi se tromper gravement. Il y a la suggestion inconsciente qui joue un rôle, et ce rôle, est la plupart du temps, le premier. Je n'ai pas la stupide prétention d'affirmer quoi que ce soit. A toutes mes phrases je prie le lecteur d'ajouter ces mots : si je ne me trompe. Ce qui nous distingue des croyants, c'est le manque d'assurance. *J'imagine* donc que, dans le cas de Gargam par exemple, des causes extérieures, dont je parlerai tout à

l'heure, ont produit dans sa conscience subliminale une grande révolution. Dans les couches les plus profondes de sa mentalité un travail sourd s'est fait à l'insu de la conscience normale, et il a fallu l'accomplissement de la métamorphose physiologique pour que l'éruption de la nouvelle mentalité dans la conscience supraliminale se produise. Certains changements peuvent être attribués à l'autosuggestion, comme la cessation de la constriction de l'œsophage, le changement dans le timbre de la voix et même la paralysie des membres inférieurs, sûrement l'appétit, sentiment si dépendant de l'état moral.

Poser des limites au pouvoir de la suggestion, cela est bien difficile lorsqu'on se rappelle la classique expérience du vésicatoire suggéré de MM. Focachon et Bernheim, les guérisons d'hémorragie (*Revue de l'hypnotisme*, nov. 1887, septembre 1891) les élévations et abaissements de température obtenues par le docteur Burot (Ibid., janvier 1890), les cas de stigmatisation spontanés ou expérimentaux, ce que le docteur R. Von Krafft-Ebing raconte de son sujet qui eut de véritables brûlures *pendant deux mois* parce qu'un étudiant avait eu la barbarie de lui poser sur la poitrine une paire de ciseaux en lui suggérant qu'ils avaient été rougis au feu.

Le docteur Gibert, le médecin bien connu du Havre, (voir *Revue Scientifique*, 4 février 1883) avait comme sujet un enfant de 13 ans dont le dos des mains était entièrement couvert de verrues. Pierre Janet et quelques autres docteurs se réunirent pour observer le traitement que M. Gibert voulait faire. Il prit les mains de l'enfant entre les siennes, les examina attentivement, puis, avec un regard fixe et droit, il lui demanda d'une voix haute à plusieurs reprises : « Veux-tu être guéri ? » Jusqu'à ce que l'enfant répondît avec décision : « Oui, Monsieur, je le veux ! » — « Comprends-moi bien, alors, dit M. Gibert: je vais te laver avec de l'eau bleue ; mais si les verrues ne sont pas parties dans une semaine, je te laverai avec de l'eau jaune. Venez, ici, Charles, apportez-moi l'eau bleue... » Au bout d'une semaine, quand l'enfant revint, il ne restait plus que 2 ou 3 verrues. Après une forte gronderie, M. Gibert mouilla les mains de l'enfant avec l'eau jaune ; quelques

jours après, la peau était devenue complètement saine.

On voit par tous ces exemples, joints aux cas que j'ai cités avant ceux de Lourdes, combien est vaste l'empire de la suggestion. Qu'est-ce qui, dans notre organisme, est tout à fait étranger au système nerveux ? Rien.

Surdi-mutité. — Myers, à ce sujet, après examen des documents, considère comme authentique la guérison de cette infirmité chez un jeune garçon, M. de Cardonne, qui était devenu sourd à la suite d'une fièvre typhoïde. Cette guérison fut obtenue par Home, sans aucune évocation d'esprit, simplement, après qu'il eut passé la main sur la tête de l'enfant.

Sans doute, ici, il peut y avoir une part due à la suggestion. Seuls les médecins sont à même de le dire. Mais, comme il s'agit de Home, il est naturel de supposer qu'une grande part du phénomène peut être attribuée à la médiumnité guérissante, cause dont je parlerai tout à l'heure.

Paralysie. — Les guérisons de paralysie sont celles qui sont le plus discutables, et là les médecins très expérimentés ont seuls la parole. A eux de dire jusqu'où peut aller l'autosuggestion. A eux de dire si, même chez Gargam, la faculté de se mouvoir était véritablement détruite, si la paralysie était organique ou si le souvenir constant de l'effroyable accident ne faisait pas faussement croire au malheureux qu'il était incapable de se mouvoir, de parler et de manger. Il va sans dire que cette dernière hypothèse n'entraîne pas du tout celle de l'hystérie (1), mais elle s'accorde avec une disparition subite du mal sous l'influence d'une violente émotion. En disant « du mal », j'entends seulement l'arrêt de la motricité. La reconstitution si rapide des tissus, c'est autre chose.

Ulcères. — D'après Myers et le docteur A. T. Myers, même pour les tumeurs, même pour les ulcères suppurants, même pour la gangrène cutanée, il est permis de croire que l'autosuggestion est un agent suffisant pour en déterminer

(1) L'hystéro-traumatisme s'observe parfois à la suite des grands accidents; or, scientifiquement, il n'est pas inadmissible qu'il ait eu une part plus ou moins grande, sinon complète, dans les symptômes de paralysies et de troubles trophiques présentés par Gargam.



la guérison, parce que, tout ce qu'elle peut causer, elle doit pouvoir le guérir; c'est, il me semble, aller trop loin, ou trop vite. Les désordres que les expériences de suggestion ont jusqu'à présent produits ne sont pas comparables à ceux dont souffraient les miraculés de Lourdes. Et il va sans dire qu'il serait ridicule et vraiment trop commode de supposer que d'horribles maux comme ceux de Clémentine Trouvé, Marie Lemarchand ou Mme Rouchel, étaient dus à l'autosuggestion et pouvaient s'en aller comme ils étaient venus. J'admets bien pourtant qu'une idée fausse implantée dans un cerveau faible peut aller jusqu'à causer la mort et que des réalisations de prophétie s'expliquent ainsi, mais il n'y a aucune raison pour prétendre que ces malades que je viens de nommer avaient l'esprit tant soit peu dérangé. Mme Rouchel, particulièrement nous est dépeinte comme une robuste plébéienne pleine de franchise, de droiture et de bon sens, tout le contraire de la femme nerveuse à idées chimériques.

Cancers. — Au sujet des cancers, le cas cité par Myers est extrêmement frappant et la réunion de quelques cas semblables ferait sans doute beaucoup avancer la solution du problème. Isolé et tel qu'il est, je n'y vois pas du tout un argument en faveur de la suggestion. Mais au contraire il s'accorde avec ce que je suppose. Le docteur Elliotson (1), à qui on le doit, était un des médecins les plus capables et les plus expérimentés de sa génération.

« Le 6 mars 1843, une très respectable personne, âgée de 42 ans, belle, avec le teint blême des cancéreux, vint me consulter pour un mal qu'elle avait au sein droit. Je trouvai, au milieu de la poitrine, une tumeur extrêmement dure, d'environ 5 ou 6 pouces de circonférence, bien limitée et mobile. Cette partie était rentrée et ridée, comme si une ficelle attachée derrière la peau l'eût attirée à l'intérieur; et dessus, à l'extérieur du mamelon, il y avait une substance sèche, rugueuse, verruqueuse d'une

(1) Membre de la Faculté de médecine de Londres en 1824, professeur de pathologie au collège de l'Université en 1831. Fondateur du « Zote » revue mesmérienne. On lui doit en pathologie plusieurs découvertes et innovations qui ont fini par être admises par les praticiens.



couleur brun foncé et verdâtre. La malade se plaignait d'une grande sensibilité dans la tumeur et dans l'aisselle, quand j'y posais les doigts et disait que, pendant le jour, elle ressentait dans la tumeur des douleurs aiguës et lancinantes, et que la nuit ces douleurs la réveillaient continuellement... Je vis de suite que j'avais à faire à un cancer squirreux... La mère du père de Mme X... était morte d'un cancer fongueux... Je lui proposai de la magnétiser. Mon but était de la rendre insensible à l'opération chirurgicale qui me paraissait la seule chance de guérison ; chance bien douteuse car le cancer revient toujours. « Quatre autres médecins et M. Samuel Cooper, professeur de chirurgie au collège de l'Université, furent d'accord pour diagnostiquer un cancer. Peu à peu le cancer guérit, les quelques rechutes qu'il y eut semblent avoir coïncidé avec les interruptions du traitement mesmérique... En 1846 tout mal avait cessé. En 1848 le docteur Elliotson écrivait : « La masse cancéreuse est maintenant complètement disparue ; la peau de la poitrine est absolument lisse, plutôt plus épaisse et plus ferme qu'avant la maladie, sans aucun grain ou bouton ; aucune sensibilité anormale dans les seins ou l'aisselle. »

Myers ne cite ce cas que comme un dernier exemple de fait non miraculeux à mettre en parallèle avec les guérisons soi-disant miraculeuses. Il ne cherche pas à l'expliquer.

En 1893, Myers s'en tient toujours à la suggestion pour les phénomènes de Lourdes. « A Lourdes, dit-il, il y a tellement de malades que, dans le nombre il est naturel qu'il s'en trouve quelques-uns mieux faits pour la suggestion. Voilà pourquoi Lourdes peut offrir beaucoup plus de guérisons. » Les catholiques pourraient lui répondre : « C'est parce qu'il n'y a de vrais miracles qu'à Lourdes qu'on y voit tant de monde. » Enfin une troisième opinion (qui est la mienne) consisterait à dire : outre la suggestion, il y a autre chose, mais ces différentes causes « prennent à Lourdes une puissance croissante, car à mesure que le nombre des guérisons augmente, la confiance et la foi religieuse qui sont dans n'importe quelle théorie des facteurs constants et de première importance, vont aussi en augmentant de puissance. Et pourquoi aussi Lourdes a-t-il plus de succès que le *Metaphysical College* du Massachussets ? C'est que la foi catholique a bien plus de puissance sur l'imagination populaire que les abstractions protestantes des sectes américaines.

Il ne faut pas en conclure que les guérisons à Lourdes seront dispensées suivant la foi. Elles ne le sont pas non plus suivant les mérites. M. Bertrin cite entre autres personnages indignes de la faveur céleste un mendiant aveugle de Lille, qui fréquentait peu les églises (je croirais, quant à moi, qu'il devait les fréquenter pour y mendier) et qui appréciait si bien ce qui se passe à Lourdes qu'il appelait les brancardiers, des braconniers et les piscines... vous devinez... Lucie Faure n'est entrée dans la piscine que pour faire plaisir à ses compagnes.

Ce que la suggestion ordinaire n'explique pas.

Ni ce mendiant ni cette femme n'ont été guéris par la suggestion, comprise comme le comprend l'Ecole de Nancy. Mais il y a la suggestion inconsciente si magistralement étudiée par Myers, Janet, Flournon, etc. Or c'est lorsque la suggestion peut atteindre la subconscience qu'elle est la plus puissante. Tous nous avons deux consciences. Mais lorsque, chez un individu, la subliminale égale ou surpasse la supraliminale en vitalité, en mémoire, en intelligence, nous appelons cet individu un médium.

Outre les deux cas ci-dessus, M. Bertrin en cite plusieurs autres où l'action de la conscience subliminale est évidente. Le sujet s'endort *non guéri*, mais ayant fait un acte de foi, presque sans foi. Le lendemain matin il se réveille guéri. Tous les psychistes savent que le sommeil est une excellente condition pour que la subconscience jouisse de tous ses moyens. Et c'est aussi la meilleure des conditions pour qu'elle reçoive une influence étrangère.

M. Bertrin a raison de dire que des cas pareils ne peuvent s'expliquer par la foi aveugle du vrai catholique qui remet son sort entre les mains de Dieu sans avoir la prétention de connaître ses desseins. Mais chez le vrai catholique, comme chez tous les hommes, il existe une dualité du moi. Chez certains vrais catholiques comme chez certains autres hommes cette dualité peut aller jusqu'à ce que nous appelons la médiumnité. Pour déterminer dans chaque cas avec une certaine sûreté ce qui est attribuable à la sub-

conscience et ce qui peut venir d'une cause externe, il faudrait avoir la monographie aussi complète que possible de chaque sujet, et si l'histoire du passé ne vous renseigne pas suffisamment, si la connaissance de toutes les circonstances environnantes laisse encore des doutes, il faudrait expérimenter avec le sujet, soit en l'endormant, soit en organisant des séances comme les psychistes le font avec leurs médiums.

Or, parmi les très nombreux médecins qui sont venus à Lourdes jusqu'à présent, je vois beaucoup de catholiques, quelques libres-penseurs, mais de ceux qui se sont fait un nom dans l'étude de l'hypnotisme ou du psychisme — il est vrai qu'ils sont rares — je n'en vois aucun ! Pour eux, cependant, quel plus splendide laboratoire peuvent-ils rêver que Lourdes ?

Il y a *quatorze ans* que Myers écrivait ces admirables lignes : *Nascitur ars secunda medendi.* C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour la médecine. Le moment est venu où la médecine va faire un grand pas sur la route qu'elle suit depuis si longtemps. Elle a toujours procédé du traitement local au traitement général, de l'*application* ou de l'*affusion* externe du remède sur la partie malade à l'*ingestion* des remèdes dans l'estomac, et plus tard à l'*injection* ou *infusion* des remèdes dans le sang. Elle se propose maintenant de guérir les tissus du malade par l'intermédiaire, non de l'estomac, ni du sang, mais du cerveau; elle va utiliser le pouvoir de contrôle et d'innervation, comme elle a utilisé le pouvoir de diffusion et de digestion. Affusion, ingestion, infusion, suggestion. A chaque pas elle atteint le mal plus intimement; elle fait appel plus directement aux forces internes pour obtenir le changement désiré.

Hélas! en France, ceux qu'elles intéressaient n'ont peut-être pas même lu ces lignes géniales, ils n'ont pas vu cette lumière éclatante projetée sur leur route?

Les autres causes productrices du miracle.

C'est sans doute qu'ils ne pouvaient, jusqu'à ces toutes dernières années, se résigner à accepter la réalité des miracles de Lourdes.

Ni Zola, ni Huysmans ne sont des autorités en pareille matière. Ce sont seulement les derniers traînards de l'armée romantique et nullement des réalistes. Ils grossissent et déforment tout ce qu'ils peignent avec des couleurs d'impressionistes. Zola a vu des miracles; il ne se résigne pas à l'avouer franchement. Il en sera toujours de même avec ces soi-disant *libres* penseurs dont la triste race tient maintenant le haut du pavé et qui montrent un fanatisme à faire pâlir celui des grands inquisiteurs.

Du reste, c'est en 1892 que Zola allait à Lourdes; il n'avait plus l'âge où les idées se transforment encore. C'est d'une génération beaucoup plus jeune que lui qu'on aurait pu espérer que l'appel de Myers serait écouté. L'école de Bernheim, de Bérillon s'est figée dans la suggestion de laboratoire. Un professeur aussi éminent que M. Grasset considère encore la télépathie comme un fait *préscientifique*! En un mot les miracles du spiritisme, trentre-trois ans après les expériences de Crookes et tout ce qui s'est fait depuis, sont encore contestés. Ceux de Lourdes partagent le même sort.

Espérons enfin qu'il s'élève en ce moment une génération qui se reconnaîtra forcée d'accepter la réalité de ce que déjà, en 1875, l'illustre naturaliste Alfred Russell Wallace appelait les « Miracles du spiritualisme moderne » et en même temps ceux du catholicisme.

Dans ceux-ci, comme dans ceux-là, les psycho-physiologistes reconnaîtront les mêmes puissances à l'œuvre. Ils verront la parenté de l'incombustibilité de Bernadette et de celle de Home; l'incroyable faculté pourtant cent fois vérifiée et revérifiée d'Eusapia de faire se mouvoir les objets à distance; ils la retrouveront chez Mlle Dubois (cas de l'aiguille raconté plus haut) et chez Mme Rouchel dont le bandeau refusait de rester en place.

Ce que le Docteur Elliotson a obtenu en magnétisant une cancéreuse, ils l'obtiendront d'autres fois, et alors se posera la question de l'intervention dans les guérisons d'un autre agent que la suggestion, la question de la réalité d'un fluide magnétique. Quant à moi, je crois à cette réalité. Je considère comme absolument prouvé l'existence de quelque chose qui va du magnétiseur au magnétisé, comme

absolument prouvé que *certains individus* émettent ou un fluide ou des vibrations qui atteignent leurs semblables ou même des animaux, et peuvent produire en eux ou le sommeil ou une révolution physiologique bienfaisante ou malfaisante, ou la transmission de pensée. Je ne dis pas que ces différents effets pourront être obtenus par les mêmes individus. Je crois plutôt à un grand nombre de pouvoirs différents qui ne sont pas du tout nécessairement réunis chez le même individu. Pour le sommeil, les expériences de MM. Janet et Gibert ont été décisives et sont trop connues pour que je les rappelle. On connaît moins celle de Du Potet qui, après avoir fait des passes pendant cinq ou dix minutes au plus sur un *enfant endormi*, déterminait de légères contractions dans les muscles simplement en approchant un doigt de ces muscles ; près de la poitrine il agissait sur la respiration qui devenait laborieuse ; en insistant sur la surface totale du corps, de légères secousses se produisaient et finissaient par réveiller l'enfant. A travers un corps quelconque l'effet était le même. Du Potet obtenait des effets tout semblables sur des chiens, des chats, des chevaux même. Lafontaine, sur la demande d'un médecin en chef d'un hôpital, à Nantes, réussit avec beaucoup de peine à magnétiser et endormir une idiote. En séance publique, le 20 janvier 1843, devant 1.500 personnes, il endormit un chien au point qu'un coup de pistolet à l'oreille ne le réveilla pas. L'animal était insensible aux piqûres d'épingles. Lafontaine le réveilla par un acte de volonté.

Il obtint plusieurs fois le même sommeil profond et l'insensibilité avec un lion dans une foire, à Tours, en 1840 ; ses expériences avec des chats, des lézards, un écureuil sont des plus curieuses. Pourquoi n'ont-elles pas été renouvelées (1) ? Parce que les théories de fluide mesmérique ont été tout à fait abandonnées et remplacées par celles de l'hypnotisme et de la suggestion. Mais aujourd'hui que les plus grands physiciens parlent avec tranquillité d'*atomes d'électricité* (!), de l'électricité s'écoulant dans le fil conducteur comme un liquide dans un conduit (!), on ne va plus trouver ridicule de reparler de fluide magnétique.

(1) Sans doute parce que les Lafontaine sont rares.

Cependant ce ne sera encore qu'une façon de s'exprimer plus commode qu'une autre, voilà tout, et prouvant que l'on est bien forcé de reconnaître qu'il y a autre chose que la suggestion dans certains effets du magnétisme. Ces expressions ont le tort d'être très grossières, très matérialistes. Supportons-les provisoirement, mais gardons-nous de vouloir trop simplifier, trop généraliser. La complexité de tous ces phénomènes nouveaux pour nous est infinie. Je ne crois pas que les soi-disant fluides magnétiques possédés par Deleuze, Lafontaine, par la dame spirite dont Myers parle — (celle qui guérissait les entorses) — par le docteur Elliotson, par Home, par Eusapia, par tous les médiums à effets physiques, je ne crois pas que ces fluides existent chez les autres hommes. Aucune expérience de magnétomètre n'est encore convaincante. Non seulement le fluide n'existe pas chez nous tous, mais il doit être faux de parler d'*un* fluide et, je le répète, celui qui endort la Léonie de MM. Janet, Gibert à grande distance n'a sans doute aucun rapport avec celui des médiums guérisseurs, tandis que ce dernier est peut-être pareil ou tout au moins tout à fait voisin de celui qui agit sur les végétaux pour en activer la croissance, comme le montreraient les expériences de M. Picard, médecin-horticulteur à Saint-Quentin (1) et un peu aussi celles de M. Favre (2) (Bulletin de l'Institut psychologique, années 1904 et 1905). Sont-elles suffisantes, ces expériences, pour nous permettre d'aller beaucoup plus loin, c'est-à-dire d'admettre comme authentiques les fantastiques matérialisations de plantes qui se seraient produites à des séances avec Mme d'Espérance ?

Ici nous nous trouvons en présence du miracle des miracles. Comparativement ceux de Lourdes sont des jeux d'enfants...

Je ne dis pas que le livre de Mme d'Espérance « Au pays de l'ombre » soit le moins du monde un livre scientifique, mais sa sincérité, sa bonne foi ne sont pas discutables.

---

(1) Voir le si intéressant ouvrage du docteur Moutin, p. 170, « Le Magnétisme humain ».

(2) M. Favre, professeur à la Sorbonne, fait un cours sur la Méthode dans les Sciences.



Plus un médium est médium, c'est-à-dire le théâtre d'événements prodigieux qui se passent en lui, mais presque entièrement en dehors de sa conscience, plus il doit être incapable de bien décrire ces événements (1). La foi spirite intense est aveugle comme toutes les autres. Il devient plus embarrassant de mettre en doute le témoignage d'Aksakoff. Tout un chapitre de son livre : « *Animisme et Spiritisme* » est consacré aux matérialisations et dématérialisations d'objets. Il croit au *développement graduel* de la fleur en quelques minutes, dans les cas comme celui de l'Ixora crocata (Voir page 105 d'*Animisme et Spiritisme*). De ce que le développement est graduel il conclut qu'il n'y a pas à proprement parler *apport*, ou bien qu'il y a à la fois apport et matérialisation. Il faudrait s'entendre. La façon dont le mot apport est le plus communément employé est celle-ci : Un objet existe quelque part, aussi loin que vous voudrez, dans l'Inde, en Chine, en Egypte ; par clairvoyance, par télesthésie, le médium ou plutôt sa subconscience voit cet objet ; par télergie elle s'empare des atomes de cet objet et leur imprime une telle vitesse que dans leur transport ils ne dérangent pas les édifices moléculaires (que nous appelons corps) interposés. J'ai dit atomes, j'aurais dû dire : électrons, car l'atome lui-même est, suivant les « dernières nouvelles » de la physique un monde comparable à notre système solaire.

Les expériences de Gustave Lebon ont réalisé dans le laboratoire le passage *visible* à travers des obstacles matériels des éléments provenant de la dématérialisation de la matière (Voir page 374 de « l'Evolution de la matière »). Dans le phénomène de « l'apport », il faudrait supposer que l'électron, tout en étant animé d'une vitesse de translation presque infinie, conserve son mouvement propre qui lui permet de rematérialiser le corps transporté. Le rôle de la force psychique ne consisterait alors que dans l'impulsion donnée aux électrons. Au contraire, dans la matérialisation, le procédé n'est pas, pour ainsi dire, aussi... physique, aussi... matériel. La vie intervient et l'intelligence. Il y a bien

(1) Remarquez par exemple cette discordance : l'Ixora crocata avait 150 pétales suivant Aksakof : 50 suivant Mme d'E.



aussi transport de substance, mais sans cette brutalité mécanique de train express (relire dans les Proceedings, Part. XIX, 1891, p. 191, l'histoire de la photographie transportée de Londres à Lowestoft, à une distance de 175 k.). Il ne peut y avoir création au sens absolu du mot. Aksakoff lui-même le dit, lui qui n'a aucun doute sur la réalité des faits. Il y a développement graduel, très grande accélération dans la vitesse habituelle des mouvements moléculaires ou atomiques. Mais la formation prend cependant un temps appréciable (1). *Et elle est durable.* L'Ixora crocata de Mme d'Espérance, haut de 22 pouces, avec sa grosse tige fibreuse qui remplissait le col de la carafe, avait des racines étalées dans le sable et collées à la paroi du verre. Un jardinier de profession lui attribua plusieurs années d'existence. On voyait les endroits où d'autres feuilles avaient poussé et étaient tombées et on observa des traces d'éraflures qui s'étaient refermées avec le temps. M. Oxley emporta la plante, la soigna dans sa serre, où elle vécut trois mois.

On est confondu devant l'incomparable beauté de ce miracle. Cette confusion augmente lorsque nous apprenons que ce miracle était l'exaucement d'un désir de M. Oxley de compléter sa collection avec cette plante. Et l'on voit que je ne m'éloigne pas trop du genre des miracles de Lourdes dont la base est la toute-puissance du désir.

Je m'en éloignerais au contraire si je parlais :

Des matérialisations.

Parce que je réserve ce nom aux formations tout à fait temporaires et fugitives qui revêtent la forme humaine et quelquefois celle d'un animal. La matière dont elles sont composées n'est pas stable, c'est de la matière fantomatique ;

---

(1) Vingt minutes pour le pelargonium de la séance du 20 avril 1880, chez Mme d'Espérance à Newcastle; une demi-heure pour le fraisier du 22 juin. Quant au grand Lys d'or de 7 pieds de haut, du 28 juin 1890, il n'est pas dit autre chose relativement à la durée de la formation : la blanche draperie s'élevait *lentement.* P. 164 « Au pays de l'Ombre ».

c'est le minimum de substance nécessaire pour créer chez le spectateur l'illusion, pour lui faire croire qu'il a devant lui un corps vivant, c'est-à-dire chaud, mobile, actif; ce sont le plus souvent des ébauches, des esquisses de mains, de têtes, et, pour n'avoir pas à faire le corps, la draperie intervient et dispense l'artiste mystérieux de la plus grande partie de son travail. Par suite de la réunion exceptionnelle de toutes les meilleures conditions possibles : puissance et bonne disposition du médium, homogénéité, bienveillance du groupe, amour peut-être de la part d'un des assistants pour le délicieux fantôme qui va se produire, par suite de cet ensemble harmonieux, une Katie King peut naître, arriver aux dernières limites de l'illusion ; mais il faut cependant qu'elle s'évanouisse, comme un rêve qu'elle est. Sa substance prise aux dépens de celle du médium y retourne; l'enfant rentre dans le sein de sa mère ; elle sent bien que celle-ci n'aura pas la force de l'enfanter longtemps. Voilà pourquoi elle annonce symboliquement qu'au bout de trois ans sa mission sera terminée. De même que le sculpteur préfère, au lieu de gaspiller ses facultés en de nombreuses productions hâtives, les employer à perfectionner quelques œuvres longuement travaillées et perfectionnées avec amour, de même la subconscience de Miss Cook sentait qu'il valait mieux engendrer quelques créatures de choix qu'une foule de fantômes imparfaits et insignifiants.

Des matérialisations d'étoffe.

C'est ici que notre embarras augmente encore, si c'est possible. Avons-nous à faire ici à des apports ou à des matérialisations ? Pourquoi faut-il que les formations d'étoffes ressemblent tout à fait à des matérialisations de corps vivants ou de plantes et non pas à des apports d'objets inanimés ? C'est peut-être seulement parce que, dans l'esprit créateur, elles sont étroitement associées aux formations des corps. On se rappelle la séance où Katie découpa dans son large vêtement une dizaine de morceaux et les distribua aux assistants Les découpures étaient de diverses dimensions, on pouvait aisément passer la main dans quelques-unes. M. Hawison dit à Katie : « Katie, si vous pouviez

reconstituer l'étoffe, comme vous le faisiez quelquefois ! » Tout cela se passait à la lumière du gaz et en présence de nombreux témoins. Le désir avait été à peine exprimé qu'elle recouvrit tranquillement la partie découpée avec la partie intacte, puis aussitôt la découvrit ; cela ne dura que trois ou quatre secondes. Le pan du vêtement était entièrement rétabli ; il n'y avait plus un seul trou. M. Crookes demanda à examiner l'étoffe, ce à quoi Katie consentit : *il palpa toute la partie découpée centimètre par centimètre, l'examina attentivement et déclara qu'il ne s'y trouvait plus la moindre solution de continuité*, ni de découpure ou de couture. M. Tapp demanda la permission d'en faire autant et, après un long et minutieux examen, il donna le même témoignage.

De semblables expériences, dit Aksakoff, ont été faites plusieurs fois avec d'autres médiums. Hartmann répond : « Si l'objet, si le morceau d'étoffe subsiste, sa provenance terrestre est indubitable, c'est un apport. » Mais Aksakoff ne lui reconnaît pas le droit de parler d'apport, parce qu'il n'est pas spirite. Singulier raisonnement en vérité, bien irritant même par sa répétition journalière. « Voilà un phénomène que vous ne pouvez expliquer : donc il y a des esprits. » C'est simple, mais peu convaincant. Je continuerai donc pour ma part à admettre la possibilité des apports et des matérialisations sans les comprendre. Car s'il me fallait rejeter comme invraisemblable tout ce que je ne comprends pas il me faudrait douter aussi de la lumière du jour et de tout ce qu'elle éclaire. Je ne vois pas plus de raison pour douter de la parole de témoins comme Crookes et ses amis que de celle des médecins de Lourdes. L'étoffe du vêtement de Katie a pu se reconstituer par des procédés analogues à ceux par lesquels les trous dans la joue et le palais de Mme Rouchel ont été bouchés. La mèche de cheveux que Crookes a coupée sur la tête de Katie et qu'il a conservée (comme du reste un des morceaux d'étoffe a été conservé par M. Harrison) a pu être formée aux dépens des cheveux du médium malgré son changement de couleur, comme le fragment d'os de la jambe de Derudder a pu être formé aux dépens de ses autres os. Ou bien, dans ces cas de guérison, il n'y a peut-être qu'une grande accélération de tous les phénomènes qui

se produisent dans une guérison lente, comme dans les cas dont nous avons parlé où la végétation a été grandement accélérée. Un détail qui a son importance et qu'il faut noter, c'est que les guérisons que je rapproche des phénomènes de matérialisation se passent comme ceux-ci dans l'obscurité. Elles ont lieu sous les bandages. De plus, chose remarquable également, le sujet, comme dans les séances spirites, n'a qu'un sentiment général de sa guérison ; il est souvent inconscient de la cicatrisation, de la restauration des tissus. De Derudder il est dit : « Tout à coup il revient à lui ; il *s'aperçoit* qu'il a marché et qu'il est à genoux : « Moi à genoux ! s'écrie-t-il. Où suis-je, o mon Dieu ! » Mme Rouchel s'est retirée dans le coin le plus obscur de l'église au moment où le miracle a lieu, son bandage s'obstine à ne pas rester en place. Instinctivement elle sent le besoin d'obscurité, puisque c'est au fond de la salle de l'hôpital, dans un coin, que sœur Romaine la retrouve et lui annonce que le miracle est accompli : « Madame Rouchel ! Madame Rouchel ! s'écrie-t-elle en pleurant, bénissez Dieu et la Sainte Vierge, tout est fini, vos plaies sont fermées... » En entendant ces paroles, la pauvre femme croyait rêver (1)...

Il n'en est pas toujours ainsi. Il arrive quelquefois, dans les séances de spiritisme, que le médium voit avec stupeur les fantômes qu'il crée. De même Clémentine Trouvé aurait peut-être pu voir la cicatrisation de son pied se produire aussi bien que Mme Lallier, si toutefois, comme je l'ai déjà dit, celle-ci n'a pas été hallucinée. Il importe peu du reste ; si un jour il est démontré que, pour que les cicatrisations se produisent, il faut que les plaies soient à l'abri de la lumière du jour et même des regards humains, on s'y résignera facilement (2).

Et la phtisie, dira-t-on ? Les guérisons de Marie Lemarchand, de Marie Lebranchu, par exemple. Voici d'abord ce que Myers écrivait déjà en 1893 à ce sujet : « Nous ne

(1) Relire également le cas de Joachine Dehant.

(2) Il n'est peut-être pas tout à fait hors de propos de rappeler ici la toute récente découverte qui viendrait d'être faite de la guérison des Nevi (taches de vin) par le moyen du radium. Cela est tout au moins assez inattendu.

savons pas guérir la phtisie, mais il ne faut pas dire que c'est une maladie inguérissable. » Les docteurs J.-K. Fowler et E. Clifford Beale, dans leur *Dictionnaire de médecine pratique*, écrivent : « On observe quelquefois un arrêt complet de la maladie dans les circonstances les plus défavorables ; ces cas bouleversent toutes les règles du pronostic. » Et le professeur Jaccoud (une des plus grandes autorités dans la médecine française) soutient dans son livre sur la curabilité de la phtisie, que quelquefois les tubercules du poumon se dessèchent, deviennent caséeux, craïeux ou fibreux et peuvent rester ainsi pendant 20 ans, bien que tout à fait visibles à l'autopsie. En dehors de ces guérisons définitives, des rémissions temporaires se produisent fréquemment et avec une si surprenante soudaineté que les malades croient toujours à une guérison complète. Souvent les médecins en concluent, après plusieurs années d'observation, ou qu'il n'y avait jamais eu de tubercule, ou que maintenant il ne reste plus que des cicatrices de l'ancien mal. Un examen *post-mortem* est souvent le seul moyen de savoir s'il y avait eu vraiment phtisie, oui ou non. Ainsi les meilleurs juges restent dans le doute, et les erreurs des médecins moins expérimentés sont innombrables ».

Cependant, je crois qu'aujourd'hui, la présence constatée par le microscope du bacille de Koch dans les crachats, est un signe diagnostique sûr. Si je ne me trompe, il n'en est question qu'une seule fois (1) dans les témoignages cités par M. Bertrin. Je n'y attache pas d'importance ; il serait ridicule de ma part de prétendre que tous les médecins qui ont examiné Marie Lemarchand et Marie Labranchu se sont trompés. Je dis seulement que ces guérisons ne sont pas contraires aux lois de la nature.

Il existe indubitablement chez les êtres vivants (2) une

---

(1) Pour Marie Lebranchu.

(2) Et même dans le monde inorganique. Voir la « Vie et la mort » par le docteur Dastre, p. 268. Les incroyables expériences faites sur des métaux montrent les moyens de défense que ceux-ci emploient quand on essaie de les rompre. Un durcissement se produit à l'endroit menacé. C'est une ébauche du phénomène de cicatrisation chez les êtres vivants.

« force médicatrice » dont il faudrait un volume pour montrer toutes les manifestations. Les molécules sont soumises à un continuel mouvement d'apport et de départ, de destruction et de réparation. Celles qui se détruisent sont remplacées par de nouvelles qui prennent la place et la forme qui leur sont assignéees d'avance par la force vitale. Il faut bien reconnaître, sans y rien comprendre que l'homme avec toute son intelligence, est, sous le rapport de la répara tion de ses organes, moins doué que certains animaux inférieurs.

Ainsi, par exemple, les Naïs — genre d'annélides ressemblant beaucoup aux lombrics — coupées en 20 ou 26 morceaux, engendrent 20 ou 26 Naïs, et l'on peut voir douze fois leur tête se reproduire après la section. — La Planaire, genre de ver aquatique, coupée en deux se complète : la tête se refait un estomac, tandis que la partie inférieure comprenant l'estomac se refait une tête. — Les crustacés régénèrent leurs pattes arrachées. — La salamandre dont on coupe le bras refait son bras avec les muscles, les nerfs, les vaisseaux et les vingt os qui le constituent, etc., etc.

Ces réparations ne sont-elles pas plus miraculeuses que celles de Lourdes, même en tenant compte du temps plus long qu'elles exigent. Qui sait, du reste, si un jour l'on ne pourra pas soumettre ces aninaux à des radiations électriques ou radio-actives, ou magnétiques, ou médiumniques qui accélèreront assez le phénomène pour que l'on puisse suivre des yeux la reconstitution du membre détruit. Il faudrait peut-être pour cela avoir à côté de l'animal mutilé un autre animal semblable, intact, où la substance serait puisée.

Car, de même que quelques psychistes ont supposé que, dans les séances de spiritisme, une grande partie de la force agissante est empruntée aux assistants, il ne serait pas plus absurde de croire que, dans certains cas, le miraculé soutire force vitale et même substance aux nombreux assistants bien portants qui l'entourent. Cette idée qui fera sourire les gens sensés m'est suggérée principalement par les guérisons des petits enfants. De même que les nourrissons dont parle Aksakoff ne sont certainement pas les auteurs des prodiges qu'ils exécutent, de même ce n'est ni par sugges-

tion ou auto-suggestion, ni par sa propre force psychique que la petite Yvonne Aumaître, âgée de 23 mois, fut guérie d'un double pied-bot à la piscine de Lourdes le 26 juin 1896 lorsque son père, le docteur Aumaître, un croyant, la baigna dans l'eau miraculeuse (1).

Récit fait par le père de la miraculée, M. Aumaître, médecin à Nantes.

En 1894 le 7 juillet, la petite Aumaître, ma troisième fille, naissait à Gourmalon près de Pornic.

Quelle ne fut pas ma douleur en constatant que la pauvre petite arrivait au monde avec une infirmité terrible : ses deux pieds tournés, deux pieds-bots.

J'étais doublement frappé et comme père et comme médecin. Je savais combien la science est souvent impuissante à guérir cette difformité et je me disais à part moi que jamais mon enfant ne guérirait...

...Tout ce que nous avons pu faire, nous l'avons fait... Plusieurs docteurs de mes amis l'ont examinée, tous concluaient que ce serait bien long ; ils espéraient que plus tard elle arriverait à marcher.

... A 15 mois nous nous décidâmes à la faire opérer par mon bon et excellent ami le docteur Boiffin de Nantes.

On l'endormit au chloroforme et, avec une émotion poignante nous avons assisté à cette opération qui a consisté à couper les deux tendons d'Achille pour tâcher de redresser les pieds. L'opération fut très habilement faite, mais il fallait mettre deux grands appareils articulés remontant jusqu'au haut de la cuisse, pour maintenir les pieds et les jambes.

Les genoux, en effet, participaient à la déviation des pieds, et les jambes de l'enfant se tournaient en tous sens comme les jambes d'un pantin. Les appareils n'amenèrent aucun résultat ; bien plus, à cause de la fatigue qu'ils occasionnaient, les jambes et les cuisses s'amaigrirent.

J'amenai ma fille chez le docteur Saguet de Nantes qui lui fit du massage scientifique des muscles des jambes ; le résultat fut encore bien faible. A ce moment, je lui fis faire deux semelles en bois sur le côté, et en dehors deux tiges de fer pour redresser les pieds.

---

(1) Rapprocher de ce cas, celui que j'ai cité d'après Myers, tout au commencement de cette étude : L'Américain et sa petite fille. L'analogie est complète.

Malgré ces appareils et même soutenue solidement de chaque côté par chaque main, elle ne pouvait rester longtemps debout, elle laissait traîner ses pieds sur le bord extérieur, elle ne pouvait faire un pas sans appui *toute seule*, ses jambes se repliaient sous elle.

C'est dans cet état que je la menai au bureau des constatations à Lourdes, le 24 juin 1895. Ma femme, mes deux petites filles (1) et mon beau-père. Tous, après avoir demandé les secours de la science, nous venions nous prosterner aux pieds de Notre-Dame de Lourdes et lui demander une guérison qui était l'unique but de nos pensées et de nos aspirations de chaque jour. Le lendemain, après avoir assisté à la messe de huit heures et y avoir communié, ma femme, moi et mon beau-père, nous avions résolu de plonger notre enfant dans la source miraculeuse... Combien ferventes furent nos prières !... La messe s'acheva et nous nous rendîmes à la grotte. Je laissai ma femme et l'enfant, portée par sa bonne, se diriger vers les piscines pendant que je restais en prière à la grotte.

Au premier bain l'enfant pleurait beaucoup et se débattait ; le soir, deuxième bain. Après ces deux bains on ne constata encore rien...

Le 26 au matin, après son troisième bain de piscine, Yvonne se mit à marcher toute seule, avec une stabilité bien suffisante qui ne serait pas plus complète chez un enfant qui ferait ses premiers pas en parfait état d'équilibre.

L'instantanéité du résultat donne à ce fait un intérêt tout particulier. Nous vînmes transis par l'émotion... etc. Ce jour-là, le docteur Boissarie vit l'enfant marcher seule à plusieurs reprises.

Le 27 au matin, après un troisième bain, le docteur Boissarie, au bureau des constatations, la fait marcher toute seule après avoir enlevé les tiges de fer de l'appareil. Les genoux retrouvent, ainsi que les jambes, leurs mouvements normaux...

... Ainsi cette chère petite qui, au dire des docteurs, ne devait marcher que dans plusieurs années, la voilà qui tout d'un coup se trouve n'avoir pas été retardée d'un jour dans sa station et dans sa marche.

... Tout effort de volonté ici est absent, la suggestion impossible, la foi, l'imagination, tout est supprimé...

Lourdes, 27 juin 1896.

D[r] AUMAITRE.

La guérison de Gargam devra, peut-être, être rangée

(1) Plus âgées.



parmi celles où une influence extérieure est intervenue. Tandis que lui était assez sceptique, son père, vieux breton sentit sa foi se réveiller sous le coup de foudre qui l'atterrait. Sa mère avait toujours eu une foi ardente. Nous avons vu qu'il s'était formé autour du malheureux comme un complot de prières, et que du fond du monastère des Clarisses d'Orthez une de ses cousines qui avait pris le voile adressait au ciel les mêmes vœux suppliants.

Est-ce la réunion de tous ces intenses désirs, qui, après avoir lentement agi, détermine tout-à-coup la salutaire crise finale ou bien est-ce la seule ardeur du désir de la mère qui par une sorte de sublimation de tout son être a imprégné tout l'organisme du fils d'une vie nouvelle et purifiée ? Cette énergie est-elle plus mystérieuse que celle qui fait flotter Home jusqu'au plafond de sa chambre ou qui peut animer et faire s'avancer comme une bête monstrueuse le bahut de Slade.

Nous admirons mille fois plus ses effets. Pourquoi ? Mon Dieu, simplement parce que nous tenons beaucoup à notre santé. Mais ce sentiment en lui-même n'a rien d'élevé. Il ne l'est que suivant l'usage que nous voulons faire de notre santé. Tandis que l'extase du savant devant les merveilles de la nature est toujours un sentiment élevé.

Ce qui est déroutant dans les phénomènes psychiques, on l'a dit, bien des fois, c'est leur spontanéité. Inexplicable avec l'hypothèse d'une Providence souverainement bonne et intelligente, cette spontanéité ne s'accorde qu'avec l'hypothèse d'une nature à la fois géniale et stupide. Ou plutôt il n'y a pas là d'hypothèse, il y a une définition qui, seule, s'accorde avec les faits : *Mens agitat molem*. Il y a un Esprit qui mène le Monde. Mais cet Esprit qui fait quelquefois preuve d'une intelligence infiniment supérieure à la nôtre, montre aussi souvent l'aveuglement le plus complet. C'est la même Puissance qui a su exécuter la forme et le plumage du paon, et à côté de cela cet épouvantable cauchemar vivant, le Phacocère d'Abyssinie ! c'est elle qui compose les plus splendides paysages comme ceux de Ceylan, par exemple, et qui ensevelit Pompéi sous la lave et les cendres brûlantes, c'est elle qui a su réunir dans le corps d'Eve les combinaisons finalistes les plus

savantes sous une enveloppe divinement belle et en même temps c'est elle qui a inventé la lèpre.

Nous ne nous étonnons donc pas de la voir distribuer ses faveurs sans rime ni raison, à Lourdes comme ailleurs. Pourquoi a-t-elle choisi Derudder, Gargam, Mme Rouchel etc., plutôt que d'autres tout aussi chrétiens, tout aussi malheureux ? Pourquoi a-t-elle choisi Home, Miss Cook, Eglington, Eusapia pour leur donner des pouvoirs surnaturels ? Parce que, malgré tout son génie, bien souvent, elle ne sait ce qu'elle fait.

C'est à nous, pauvres humains, à nous débrouiller. C'est à nous seuls qu'appartient l'intelligence *réfléchie*, la seule intelligence qui permette de faire des progrès lents mais sûrs. Franklin a été plus malin que Jupiter. Il a su lui prendre la foudre. D'autres ont su discipliner l'électricité

Nous arriverons à discipliner la force psychique.

Ce n'est pas de cette façon que Myers envisage les choses. Les idées qu'il développe dans *Human Personality* sont encore plus décidément spiritualistes et mystiques que dans son étude de 1893. La cause des guérisons miraculeuses, il l'appelle une vitalisation hypnotique, et il croit nécessaire, pour en comprendre l'origine de supposer l'existence d'un mode de vie spirituelle qui nous environne « plus profondément » que la matière et même que l'éther, un monde *mététheriel*. Qu'est-ce que la vie d'un organisme, demande-t-il, sinon son pouvoir d'échanger de l'énergie avec son milieu, de s'approprier pour agir lui-même quelques fragments de cette Puissance préexistante et infinie. Nous n'avons fait connaissance que récemment avec le monde de l'éther et grâce seulement aux artifices de la science, car *nous ne sommes pas organisés pour répondre à l'immense majorité des vibrations éthérées* (1).

(1) Ce n'est pas du tout « mot à mot » ce que dit Myers, mais c'est ce qu'il veut dire exprimé d'une façon moins nuageuse. Et en cette occasion il est absolument dans le vrai. Pourquoi faut-il qu'il se soit constamment écarté de cet aperçu qui devrait signifier que *seuls* les sensitifs ou mediums ont un sens ou des sens nouveaux leur permettant quelquefois de répondre aux vibrations éthérées. Pourquoi sans cesse parle-t-il des facultés supernormales comme si elles étaient

« Il nous faut maintenant, ajoute Myers, admettre l'existence du monde spirituel où la vie et la pensée sont entretenues indépendamment de la matière. » C'est là qu'on trouvera sans doute que Myers s'égare. Mais il continue en caractérisant avec des mots profonds le genre de phénomènes qui nous occupe en ce moment. Aussi lorsqu'il dit que par les artifices hypnotiques nous avons simplement énergisé la Vie et qu'il continue ainsi : « Ce que la Vie fait pour l'organisme d'une manière lente et imparfaite nous la déterminons ici à le faire un peu plus vite, un peu plus complètement... Ce qui caractérise la Vie, c'est son pouvoir d'auto-adaption, sa faculté de répondre à de nouvelles nécessités, de redresser l'organisme quand il a été endommagé de quelque manière. Cette *Vis medicatrix* qui est le secret le plus caché de l'organisme vivant, l'hypnotisme nous l'a montrée sous une forme que l'on n'avait encore ni définie, ni contrôlée. Il nous a fait connaître dans le moi subliminal de celui qui s'auto-suggestionne une intelligence non plus vague et impersonnelle, mais une intelligence qui offre quelque rapport direct avec celle que nous connaissons.

Mais d'où vient l'énergie nécessaire pour répondre d'une façon si efficace aux commandements de cette intelligence ? Faut-il absolument supposer quelque chose d'apporté ou bien est-ce là un nouveau mode d'action de l'énergie déjà développée par la nutrition matérielle ordinaire ? La prière ne dépense pas plus de force que la malédiction ; le théorème du philosophe pas plus de force que la fantaisie du maniaque (1). Quant à la rapidité des transformations organiques elle ne varie pas non plus proportionnellement à la valeur des résultats obtenus... Ce n'est pas elle qui

---

communes au genre humain tout entier, et échafaude-t-il toute sa théorie sur cette erreur ?

(1) Il est évident que les mesures que nous employons pour évaluer les forces physiques n'ont pas cours dans le monde mental. Ce sont des expressions qui perdent tout leur sens. Il ne s'agit plus de quantité mais de qualité. Une émotion toute morale, une peine ou une joie pourra être assez forte pour arrêter la vie et pourtant pour l'évaluer il faudra laisser de côté le cheval-vapeur, le kilogrammètre ou même la calorie.

m'intéresse c'est la direction donnée à ces transformations, c'est de les voir guidées par une force centrale intelligente vers un but utile...

Ici Myers quittant encore une fois la terre définit l'homme un esprit contrôlant un organisme, il réédite la vieille conception spiritualiste de l'âme architecte du corps, entrant dans sa maison, la quittant, y rentrant, jusqu'au moment où ne pouvant plus maintenir suffisamment son attention sur elle, la vie cesse par cela même. La vie c'est le maintien de l'attention de l'âme sur l'organisme ! Myers reconnaît pourtant bien qu'au moment de la mort l'organisme *par des causes physiques* est devenu incapable d'agir comme le représentant de l'esprit qui l'anime. Cela ne fait rien.

Il lui faut un monde mététheriel où l'âme puise constamment son énergie spirituelle comme le corps ne conserve la sienne qu'au moyen de la chaleur et de la nourriture. Il veut que ce soit dans ce monde mététheriel que soit puisée l'énergie exceptionnellement intense nécessaire à l'attention subliminale pour produire la guérison du miraculé.

Quant à moi, c'est ce préfixe, ce *mét* qui me gêne. Etheriel me suffirait. Il se passe souvent dans les séances de spiritisme un phénomène qui a frappé presque tous les expérimentateurs. C'est celui du froid qui précède les phénomènes importants. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a en ces cas là du moins comme une sorte d'extraction de l'énergie cosmique par le médium. Quand il l'a condensée en lui, peut-être suivant sa nature la convertit-il en énergie de diverses natures. Eusapia s'en servira pour soulever une lourde table, Home pour s'élever lui-même en l'air, Miller pour matérialiser ses fantômes. Pourquoi ne pas ajouter : les miraculés pour baigner tout à coup leur organisme dans un flot de vitalisation puissante qui anéantit tous les produits morbides, bactéries malfaisantes (1) et imprime à ce qui est resté sain une animation extraordinaire, un changement de rythme. Le lamentable *andante* est remplacé subitement

(1) D'une façon analogue à ce que fait l'ozone, ou les radiations solaires. N'a-t-on pas obtenu aussi des effets bienfaisants pour la guérison du lupus par les rayons Rœntgen, et surtout par les radiations bleues ou violettes. (Docteur Finsen de Copenhague).



par un *allegrissimo* triomphant. Rappelons-nous ce que racontent la plupart de ceux qui ont survécu à une chute ordinairement mortelle : en quelques secondes les événements de toute leur existence semblent se dérouler devant leur esprit, le rythme de la pensée a pris une vitesse vertigineuse : Il faut avoir éprouvé la chose pour la croire possible. Si ce n'est pas une illusion il est permis de rapprocher ce phénomène, de celui des cicatrisations et des reconstitutions de tissus constatées à Lourdes, mais seulement au point de vue du changement de rythme, puisque l'un est purement mental et l'autre physiologique. Et encore ici je m'exprime mal il n'y a pas de phénomène purement mental. C'est une façon abrégée de parler : le plus mental des phénomènes est encore physique, comme le plus physique est encore mental. Il n'y a pas d'esprit sans matière, pas de matière sans esprit. Tous les phénomènes ont plus ou moins de mentalité. Le monde mététheriel de Myers est superflu : dans n'importe quel mouvement d'atome, il y a une intention, un but, un désir, donc quelque chose de spirituel. De quel droit doubler ou dédoubler ce qui est un. Ne prenons pas des abstractions pour des réalités.

« Au delà de l'éther, s'écrie Myers, il ne doit pas y avoir un stage seulement, mais d'innombrables stages dans l'infinité des choses ! »

Encore une fois rien ne nous autorise à aller au delà de l'éther. Il est le milieu universel, le grand Pan, c'est de lui que tout vient c'est à lui que tout retourne. En lui et par lui naissent et meurent les mondes, les formidables soleils qui créent la vie et la pensée, pour ensuite tout anéantir en se refroidissant. Il n'y a pas eu de commencement, il n'y aura pas de fin à ces éternelles transformations. N'oublions pas ces enseignements de l'astronomie qui remettent l'homme à sa place. En présence des immenses forces brutales qui le domineront toujours, il n'a pas un rôle si méprisable : il pense, et il n'est pas au bout de son évolution. Un jour notre planète fleurira, elle portera une race de demi-dieux, parfaitement justes, bons et heureux. Toutes les facultés surnaturelles que nous découvrons avec stupeur chez les médiums, en sont le gage assuré. Parmi

elles le don de guérir n'est pas une des moindres. Sans doute la première place revient à la lucidité qui nous délivrera du mal moral en rendant facile et certaine, la découverte non seulement du crime, mais même de l'intention coupable. Peut-être la seconde place appartient-elle à la médiumnité guérissante qui nous délivrera du mal physique.

Et je n'irai donc pas chercher l'origine des forces qui guérissent dans un chimérique monde spirituel indépendant de la matière. Tout me semble prouver que cette origine est multiple. Tantôt elle est dans la suggestion hypnotique, tantôt dans l'auto-suggestion consciente ou inconsciente, tantôt dans un don spécial possédé par certains individus, dans leur propre fluide (expression provisoirement commode) tantôt dans un pouvoir d'extraire de l'éther et de la matière environnante les éléments d'une rénovation partielle ou générale, tantôt dans la médiumnité inconsciente, consistant en une émission de vibrations *sui generis* d'une personne parente ou amie ou simplement bienveillante. Et la prière, me dira-t-on, vous n'en parlez pas ? Mais, la puissance de la Prière, j'y crois absolument. A Lourdes l'acte de foi, qu'il vienne du malade ou d'une personne qui s'intéresse à lui, est le point de départ de toutes les influences que je viens de dire. L'efficacité de la prière est un des chapitres les plus admirables de l'histoire de la suggestion mentale à n'importe quelle distance (1). Mais il se pourrait que quelquefois intervint avec l'influence

---

(1) Relire à ce sujet le chapitre de Russell Wallace dans « *Les miracles du spiritualisme moderne* » page 291. L'extraordinaire histoire de Georges Müller, de Bristol, fondateur d'orphelinats qui en 1875 comptaient jusqu'à 4.000 enfants élevés là et en partie entretenus. Jamais Müller n'a pris ni une miche de pain ni un autre article à crédit même pour un jour. Jamais il n'a fait de souscriptions ni de quêtes. Des centaines de fois, le jour où tout manquait, argent, aliments, vêtements arrivaient à temps. Les nombreuses lettres qu'il a reçues avec ces dons décrivent l'impulsion soudaine et irrésistible qui a poussé les donateurs à lui envoyer une telle somme précise, à une époque fixe, juste la somme dont il avait besoin et qu'il avait demandée par la prière. On ne peut voir un plus bel exemple de la puissance de la suggestion mentale.



psychologique une influence physiologique, celle d'un fluide émis par la personne qui prie pour le malade.

Aucun de ceux qui l'ont lu, n'ont oublié le cas communiqué par le docteur Kogevnikoff (1) à la Société de neurologie de Moscou en 1895 : un sycosis parasitaire avec staphylocoques dans le pus et qui résistait depuis neuf mois à tous les traitements proposés par les dermatologistes les plus éminents, a été guéri en trois jours par les prières d'une femme. « Pendant la prière le malade prétend avoir conservé tout son calme, ne sentant aucune exaltation religieuse particulière et considérant toute la procédure comme un moyen thérapeutique. » Aussi dans des cas pareils pour décider si la guérison est attribuable à l'auto-suggestion inconsciente ou à la force psychique du médium il faudra faire des expériences. Si un tout jeune enfant malade était guéri pendant son sommeil par la prière, la réalité d'une influence propre au médium, émanant de lui serait démontrée. J'ai dit toutes les raisons qui, suivant moi, empêchent de rejeter cette supposition comme absurde.

MARCEL MANGIN.

(1) Voir Revue de l'hypnotisme janvier 1896. Le professeur Kogevnikoff est considéré à juste titre comme le neurologiste le plus éminent de la Russie.



TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1907.

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL



Pages

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

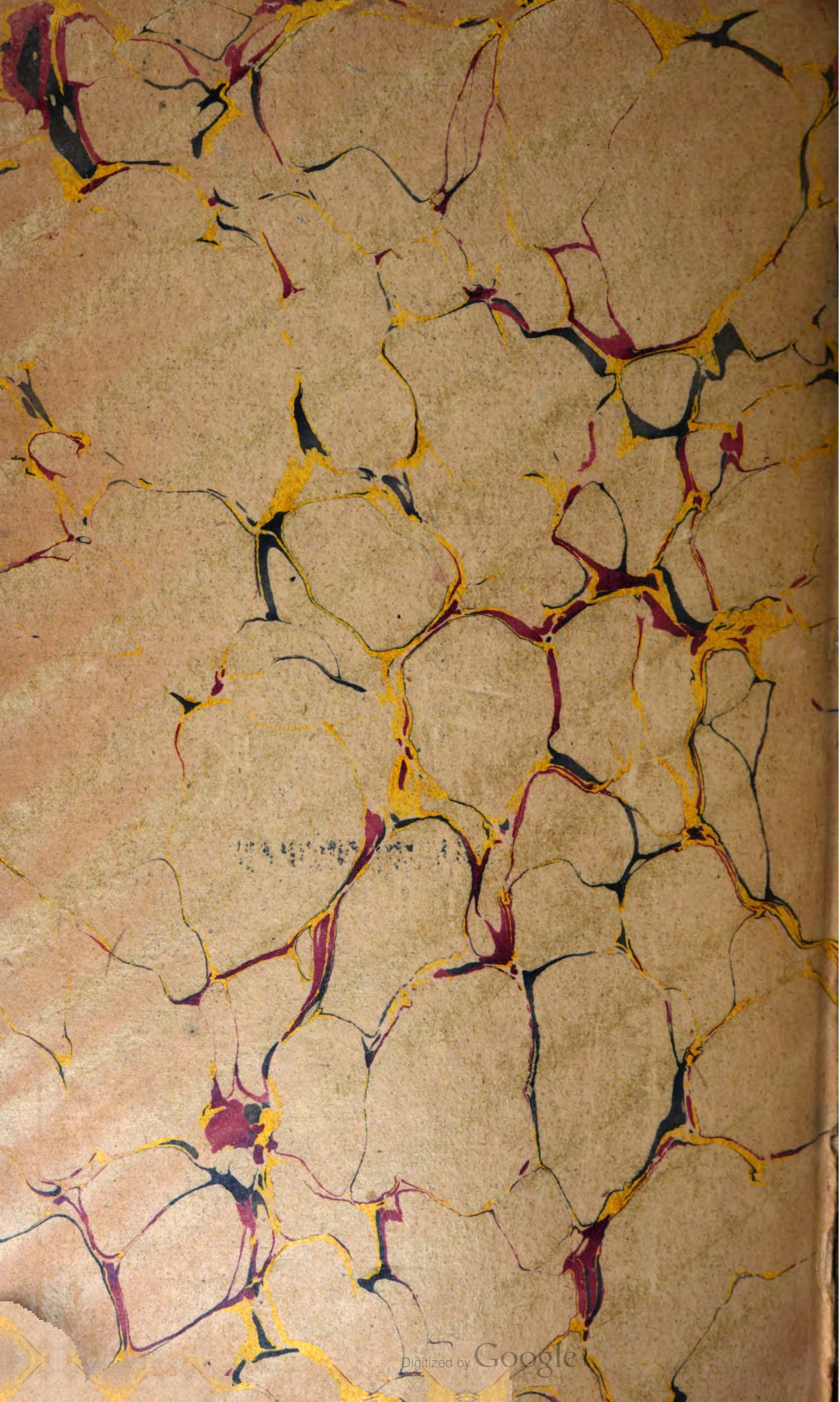
OCTOBRE

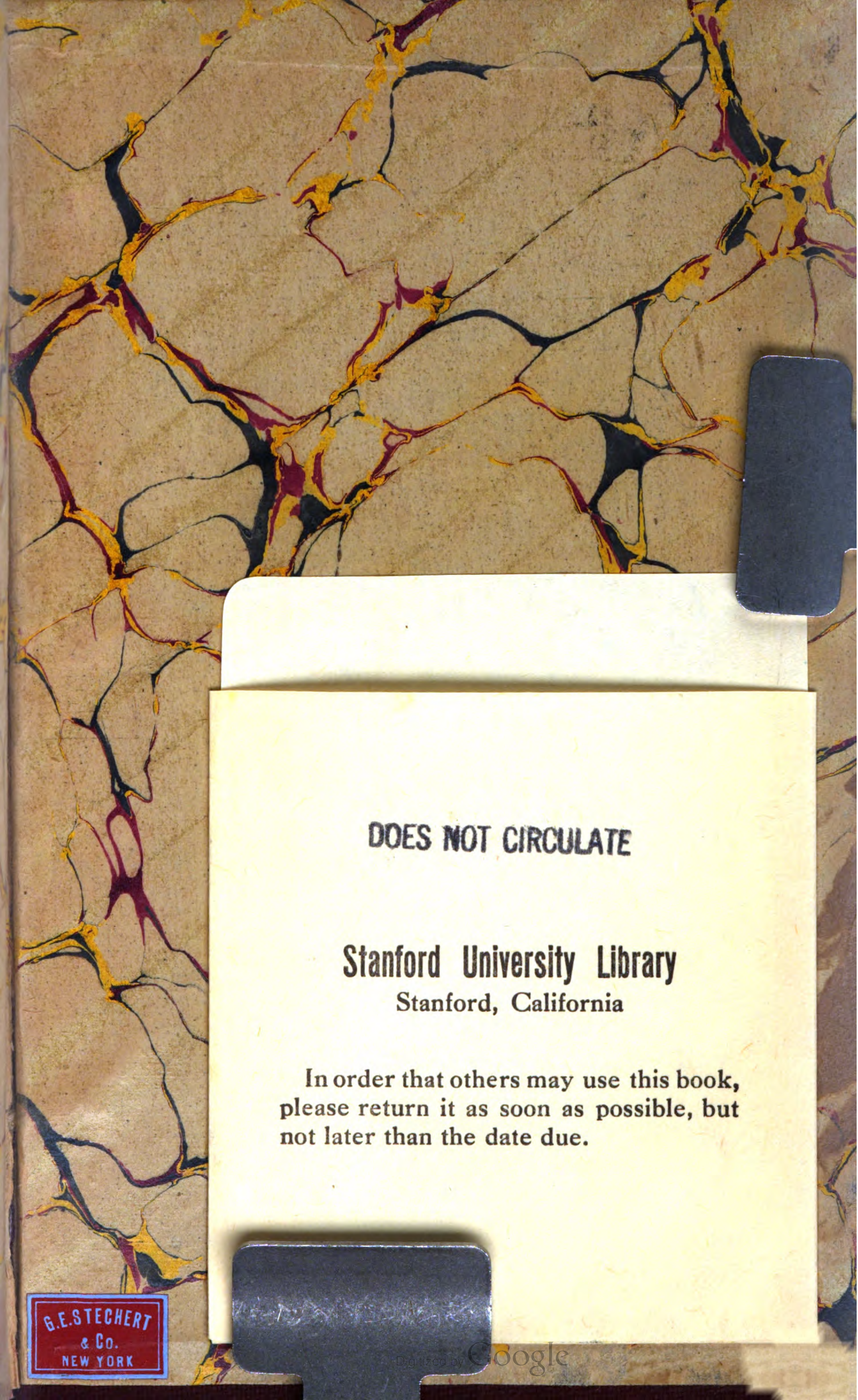
NOVEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Le Gérant : DROUARD.

26-12-07. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie




G.E.STECHERT
& Co.
NEW YORK

